

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

L'Athenaeum belge, 2^{ème} année, Bruxelles, 1er janvier 1879 – 15 décembre 1878 (n°1-24).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

II
42414
C



L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel

DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS

DEUXIÈME ANNÉE

1879



BRUXELLES

AU BUREAU, RUE DE LA MADELEINE, 26

—
1879

TABLE DES MATIÈRES

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

- Abel, Conrad d'. La Souabe après la paix de Bâle, 237.
- Adlan, H. Ph. Le monde invisible dévoilé, 11.
- Albert, P. Variétés, 222.
- Allen, Grant. Sens des couleurs, 89.
- Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux, 137.
- Anne de France. Enseignements, 92.
- Annuaire de Goethe, 260; — de l'Observatoire de Bruxelles, 34.
- Armée (L') française en 1879, 90.
- Arnold, W. L'antiquité allemande, 212.
- Ars (Li) d'amour, 125.
- Babeau, A. Le village sous l'ancien régime, 125.
- Bastian, A. L'Amérique ancienne, 261.
- Bernhardi, Th. von Mélanges, 260.
- Bezaure, G. de. Le fleuve bleu, 135.
- Blackburn, H. Catalogue de la Galerie nationale, 259.
- Bonet Maury, G. Gérard de Groote, 113.
- Bonnières, R. de. Les Académiciens. — Lettres de M^{me} Chenier, 222.
- Boos, H. Mémoires de Th et F. Platter, 212.
- Brada. Leurs Excellences, 158.
- Braun. L'éducation et l'enseignement primaire à l'Exposition universelle, 191.
- Burbure. Léon de. L'Ommegang d'Anvers, 2.
- Busch, W. Nouveau journal, 251.
- Busin, O. Terrain houiller de Beyne, 125.
- Caro, E. L'idée de Dieu, 81. — Le Pessimisme, 35.
- Castro, G. de. Poésie populaire milanaise, 171.
- Catalogue général de la librairie française, 13; — de la bibliothèque des Augustins, à Londres, 203.
- Cavallari, S. La nécropole de Sibaris, 162.
- Champfleury. Balzac au collège, 104.
- Champier, V. L'année artistique, 94.
- Chaperon, Jehan. Noëlz, 104.
- Charavay, Ét. A. de Vigny et Ch. Baudelaire, 222.
- Charavay, frères. Collection, 222.
- Chasles Philarète. Œuvres, 200.
- Chateaubriand, Lucile de. Contes, poèmes, lettres, 222.
- Chazaud, A.-M. Enseignements d'Anne de France, 92.
- Chenier, M^{me}. Lettres, 222.
- Chéruel, A. Minorité de Louis XIV, 55.
- Clebsch, A. Géométrie, 213.
- Clément, F. Histoire des beaux arts, 79.
- Code électoral annoté, 204.
- Cohn, Albin. Histoire primitive des nations de l'Europe orientale, 261.
- Collection (La) Charavay, 222.
- Colucci, G. La guerre d'émancipation des colonies anglaises de l'Amérique, 237.
- Commission historique de l'Académie des sciences de Munich. Publications, 252.
- Commission royale d'histoire. Travaux en 1878, 58.
- Corbisier, J.-F. La poste aux lettres, 105.
- Correspondance de Philippe II, 189.
- Correspondance littéraire de Genève, 11; — littéraire de Paris, 34, 202.
- Credner, H. Traité de géologie, 125.
- Curtius, E. Histoire grecque, 3.
- Darc, D. La Revanche posthume, 158.
- Daresté, R. Plaidoyers de Démosthène, 202.
- Darwin, Ch. Les différentes formes de fleurs, 2.
- Decken, C.-C. von der. Voyages en Afrique, 252.
- Delattre, A. Inscriptions de Ninive et de Babylone, 95.
- Delpéch, H. La bataille de Muret, 22.
- De Pauw, N. Conspiration d'Audenarde, 1.
- Deschamps, Eust. Œuvres, 183.
- Devillers, L. Jacqueline de Bavière, 246.
- Dewalque, G. Carte géologique de la Belgique, 247.
- Didier, E.-L. Elisabeth Patterson, 184.
- Dieffenbach, L.-F.-K.-C. Schulmeister, 58.
- Dubard, M. Le Japon pittoresque, 135.
- Dümichen. L'ancienne Égypte, 10.
- Dumort, A. Mémoires, 95.
- Dupin de Saint-André, D. Taxes de la Pénitencerie, 211.
- Du Prel, Ch. Psychologie de la poésie lyrique, 250.
- Dux, A. E quisses hongroises, 250.
- Eenens, A. Participation des troupes des Pays-Bas à la campagne de 1815, 198.
- Elton, J.-Fr. Voyages en Afrique, 184.
- Encyclopédie des sciences naturelles, 261.
- Épître consolatoire à K. de Neuville, 92.
- Expéditions arctiques de Nordenskiöld, 252.
- Fabre, F. Le roman d'un peintre, 261.
- Faulmann, C. Écritures et alphabets, 3.
- Filleul. La duchesse de Chatillon, 102.
- Fouillée, A. L'idée moderne du droit, 31.
- France, A. Lucile de Chateaubriand, 222.
- Frédéric-le-Grand. Correspondance, 121.
- Fredericq, P. Traité d'alliance entre la Flandre et le Brabant, 58.
- Gachard. Correspondance de Philippe II, 189.
- Gaidoz, H. Religion des Gaulois, 182.
- Gallet, F.-F. Orthographe et lecture, 105.
- Geary, Grattan. La Turquie d'Asie, 3.
- Génaard, P. Les frères Vander Voort, 203.
- Goldschmidt, S. Le Setubandha, 227.
- Goncourt, Edm. de. La duchesse de Chateauroux; Madame de Pompadour; La Du Barry, 262.
- Gravrand, F. De Bruxelles à Venise, 70.
- Grün, K. Le Pince-nez, 204.
- Guillaume, J. La morale dans l'école, 105.
- Hagen, von Le « Rheingold » de R. Wagner, 250.
- Harlez, C. de. La critique de M. Bartholomæ, 227. — Manuel de la langue de l'Avesta, 56.
- Havard, H. Michiel Van Mierewelt, 134. — La terre des gueux, 209.
- Heidenheimer, H. Première ambassade de Machiavel à Rome, 174.
- Heksch, A.-F. Le Danube, 261.
- Helbig. Les Italiotes, 261.
- Hellwald, F. von. Dans les glaces, 251.
- Henry, E. Carte géologique de la Belgique, 247.
- Herbst, W. Voss, 91.
- Hettner, H. Etudes sur l'Italie, 250.
- Heyd, W. Le commerce du Levant au moyen âge, 260.
- Histoire des Etats européens, 227.
- Holmer, O. Wendell. Motley, 22.
- Hüffer, H. Le Congrès de Rastatt, 202.
- Humboldt, G. de. Lettres sur l'esthétique et la littérature, 260.
- Huysmans, J.-K. Les sœurs Vatard, 158.
- Hymans, H. La gravure dans l'école de Rubens, 245. — Notes sur un voyage en Italie, 106.
- Inventaires des archives de la Belgique, 237; — des richesses d'art de la France, 57.
- Jean-Jacques Rousseau jugé par les Genevois, 11.
- Jed. Nouvelles, 157.
- Jouin, H. La sculpture en Europe, 202.
- Juste, Th. Joseph II, 238. — Napoléon III, 263.
- Justi, F. La Perse ancienne, 10.
- Kaltbrunner, D. Manuel du voyageur, 3.
- Kleinpaul R. Voyage en Égypte, 260.
- Kölbing, E. Gunlaug, 78.
- Kulpe, W. Lafontaine, 250.
- Küntziger, J. Les Encyclopédistes en Belgique, 236. — Luttès au xv^e siècle, 215.
- Lahure, général. Souvenirs, 257.
- La Madelène, H. de. La fin du marquisat d'Aurèle, 158.
- Lande, L. Basques et Navarrais, 82.
- Lange, A. Walther von der Vogelweide, 146.
- Lannoy, Ghillebert de. Œuvres, 9.
- Laporte, E. Atlas astronomique, 150.
- Lasker, Ed. Le langage, 250.
- Lauth, F.-J. L'Égypte ancienne, 260.
- Laveleye, Em. de. De la propriété, 233.
- Le Bon, G. La méthode graphique, 226.
- Leclerc de Sept Chênes. J.-A. Metra, 222.
- Leclercq, Em. A quelque chose malheur est bon, 262.
- Leger, L. Histoire de l'Autriche-Hongrie, 210.
- Leixner, O. von. L'art moderne, 3. — Histoire littéraire illustrée, 260.
- Le Lorrain. Carte géologique de la Belgique, 247.
- Leslie, A. Expéditions arctiques de Nordenskiöld, 252.
- Lettres de Benjamin Constant, etc., 250.
- Liard. Science positive et métaphysique, 35.

- Liebrecht, F. Littérature populaire, 212.
 Littré, Em. Conservation, Révolution, Positivisme, 158.
 Loménie, L. de Les Mirabeau, 21.
 Lubbock, Sir. J. Études, 184.
 Mac Carthy. Histoire contemporaine, 101.
 Mailly, E. Conservatoire de Bruxelles, 82.
 Malherbe, R. Société d'émulation, 136.
 Marion, J. Locke, 35.
 Martin, Th. Le prince Albert, 145.
 Marty. Le sens des couleurs, 185.
 Mas Latrie, L. de. L'île de Chypre, 171.
 Masson, Fr. Mémoires de Bernis, 41.
 Mathieu, D. Ancien régime en Lorraine, 66.
 Mazade, Ch. de. Le comte de Serre, 160.
 Meaux, V^{ie} de. Luttés religieuses au xvi^e siècle, 202.
 Mehlis, C. Nations de l'Europe orientale, 261.
 Michaelis, A. L'Institut archéologique allemand, 249.
 Michel, G. Vauban, 54.
 Michelet, J. Le Banquet, 115.
 Mistère du Viel Testament, 65.
 Mittheilungen de Petermann, 4.
 Moeller, D. Du daltonisme, 172.
 Monumenta Germaniae, 106.
 Morel-Fatio, A. L'Espagne, 93.
 Moseley, H.-N. Observations à bord du « Challenger », 185.
 Mouy, Ch. de. Lettres du Bosphore, 135.
 Muller, Fr. Histoire des Pays-Bas en images, 190.
 Müller, Max. Livres sacrés de l'Orient, 221.
 Müntz, E. Les arts à la Cour des papes, 198.
 Nachtigal, G. Sahara et Soudan, 260.
 Nizet, Fr. Belgique, 161.
 Nizet, Marie. Le capitaine Vampire, 158.
 Ommegang (L') d'Anvers, 2.
 Oucken, W. L'Autriche et la Prusse en 1813, 202.
 — Histoire universelle, 10.
 Paillard, Ch. Éléonore d'Autriche, 44.
 Perez, B. Premières années de l'enfant, 59.
 Philippson, M. Le moyen âge, 105.
 Picot, Em. Noël de J. Chaperon, 104.
 Picqué, C. Iconographie de la Furie espagnole.
 — Salomon de Caux, 137.
 Piot, Ch. Correspondance politique entre Charles-Quint et le Portugal, 251. — Linguet aux Pays-Bas, 43.
 Potvin, Ch. Enseignement moyen, 170. — Œuvres de Gh. de Lannoy, 9.
 Pouillet, E. Histoire politique interne de la Belgique, 181.
 Prins, Ad. Procédure pénale, 251.
 Proelss, R. Origine des nations, 250.
 Publications allemandes, 212, 250; — historiques allemandes, 201; — et réimpressions françaises, 261.
 Voy. Correspondance.
 Queux de Saint-Hilaire Œuvres d'Eust. Deschamps, 183.
 Quicherat, J. Rodrigue de Villandrando, 202.
 Quicherat, L. Mélanges de philologie, 202.
 Radau, R. La photographie, 81.
 Ramazzini, A. Giaches de Wert, 95.
 Rambert, E. Éducation et enseignement supérieur, 197.
 Ranke, L. Histoire de France, 137.
 Récits de voyages, 135.
 Rémusat, M^{me} de. Mémoires, 234.
 Renan, Ern. L'Église chrétienne, 235.
 Revue de droit international, 33.
 Ribot, Th. Psychologie allemande, 68.
 Riemann, O. La langue et la grammaire de Tite-Live, 202.
 Rivier, Alph. Cl. Chansonnette, 22.
 Rochechouart, J. de. Les Indes, etc., 135.
 Romans et nouvelles, 157.
 Rothschild, B^{on} J. de. Mistère du Viel Testament, 65.
 Roussel, C. Conquête de l'Algérie, 114.
 Royer, A. Théâtre contemporain, 53.
 Russie (La) avant et après la guerre, 250.
 Saint Évremond Les Académiciens, 222.
 Saleman, K. Manuscrit persi, 251.
 Sanuto, M. Journal, 184.
 Saporta, de. Le monde des plantes, 42.
 Schäfer, D. Les villes hanséatiques et le roi Waldemar, 226.
 Scheler, A. Olla patella, 161. — Trouvères belges, 122.
 Schlözer, K. von. Le comte Chasot, 67.
 Schmidt, Ch. Histoire littér. de l'Alsace, 247, 257.
 Schmidt, O. Les sciences naturelles et la philosophie de l'inconscient, 35.
 Schneider, K. Chypre, 251.
 Schneider, L. Mémoires, 251.
 Schoy, A. Influence italienne sur l'architecture aux Pays-Bas, 124.
 Scott, R.-H. Cartes du temps, 93.
 Scudder, S. H. Catalogue des publications des sociétés savantes, 227.
 Sepp, Chr. Trois réformateurs, 102.
 Servais. Le Grand-Duché de Luxembourg, 94.
 Setubandha (Le), 227.
 Seuffert, B. Les Abdéritaines de Wieland, 212.
 Shields, Ch.-W. Philosophie finale, 124.
 Sievers. Glosses de l'ancien allemand, 212.
 Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur, 149.
 Soetheer, A. Métaux précieux, 70.
 Spiegel, Fr. Antiquités éraniennes, 9.
 Stappaerts, F. Madou, 56.
 Steinmeyer. Glosses de l'ancien allemand, 212.
 Sylvestre, Th. Les artistes français, 261.
 Taxes de la Pénitencerie, 211.
 Tiberghien, G. Éléments de morale, 137. — Science de l'âme, 69.
 Tilly, J.-M. de. Principes de la géométrie, 213.
 Tollin, H. Servais et les réformateurs de la Suisse et de l'Alsace, 260.
 Toutain, P. Dans les Highlands, 135.
 Treitschke, H. von. Histoire de l'Allemagne, 201.
 Tromp, Th.-M. Afrique méridionale, 133.
 Trouvères belges, 122.
 Turenne, C^{te} L. de. Amérique, 79.
 Ursel, Ch. d'. Sud-Amérique, 135.
 Van Bommel, E. Guide de l'excursionniste, 125.
 Van den Corput. Les pestes, 95.
 Vanden Peereboom, A. Ypriana, 77.
 Vanderkindere, L. Siècle des Artevelde, 169.
 Vautier, G. La marraine; Le petit vieux; Le mari de Suzanne, 157.
 Villers, Ch. de. Correspondance avec Benj. Constant, etc., 251.
 Viollet, P. Lettres de M^{lle} de Condé, 147.
 Voituron, P. Le libéralisme et les idées religieuses, 105.
 Warlomont, Dr. De l'admission des médecins étrangers, 161.
 Wauters, A. Wissant, Portus Iccius, 93.
 Wauters, A.-J. L'Afrique centrale en 1522, 94. — Le Zambèse, 237.
 Wellmer, Arn. La chasse au mari, 263.
 Wichmann, O. L'art poétique de Boileau, 212.
 Winkler, T.-C. Considérations géologiques, 22.
 82, 83, 106, 125, 161, 162, 174, 175, 185, 192, 204, 215, 227, 238, 251, 252.
 REVUES ÉTRANGÈRES : Revue critique, 25, 176. — Revue historique, 116, 204. — Revue des Deux Mondes, 175. — Revue scientifique, 176, 192. — Deutsche Rundschau, 4, 44, 59, 117, 151, 186. — Historische Zeitschrift, 151. — Magazin für die Literatur des Auslandes, 44. — Allgemeine Zeitung, 23, 45, 70. — Academy, 14, 24. — Athenæum, 14, 83. — Fortnightly Review, 13, 47, 152, 227. — Contemporary Review, 46, 72, 152, 185. — Nineteenth Century, 47, 71, 83, 228. — Edinburgh Review, 175, 228. — Quarterly Review, 24, 175. — Westminster Review, 227. — Saturday Review, 192. — Macmillan's Magazine, 186. — Fraser's Magazine, 186. — North American Review, 47, 153. — Princeton Review, 25, 47, 83. — The Nation, 170. — Rivista europea, 4, 23, 46, 71, 186. — Rassegna settimanale, 84. — Revista contemporanea, 14.
 X NOTES ET ÉTUDES.
 Athènes moderne (Monuments d'), 85.
 Bibliographie générale de l'astronomie, 252; — nationale, 215.
 Bibliothèque (La) du Caire, 26.
 Boulenger (Œuvres d'Hippolyte), 49.
 Collection d'autographes de M.-L. Veydt, 15, 29.
 Congrès des Américanistes, 47; — de la fédération des instituteurs, 205; — littéraire international, 141; — néerlandais, 204.
 Dictionnaire de l'Académie française, 138, 155.
 Expéditions (Les) arctiques en 1878, 35.
 Exposition littéraire en 1880 et bibliographie nationale, 215.
 Fouilles (Les) d'Olympie, 26, 127.
 Gutzkow, Carl, 25.
 Hortensius (L') de Cicéron, 118, 155.
 Institut (L') de droit international, 193.
 Lettre d'Orient, 138.
 Lettres d'Allemagne, 74, 96; — de Grèce, 85, 107, 127; — parisiennes, 5, 16, 28, 37, 49, 60, 72, 84, 95, 106, 117, 126, 140, 153, 163, 176, 193, 206, 215, 228, 240, 252, 265.
 Manuscrits (Les) de J.-J. Altmeyer, 186.
 Maximes de la Rochefoucauld (Première édition des), 37.
 Musée (Le) d'antiquités de Constantinople, 154; — du Conservatoire de Bruxelles, 205; — Torlonia, à Rome, 97.
 Musique, 37.
 Mycènes et ses trésors, 238.
 Notes astronomiques, 27, 108; — géographiques, 265.
 Observatoire (L') royal de Bruxelles, 14.
 Phénomènes énigmatiques de l'astronomie, 5.
 Prix (Le) royal de 25,000 francs, 240, 241.
 Saint René Taillandier, 60.
 Sciences (Les) physiques et mathématiques en Belgique de 1874 à 1878, 263.
 Scintillation (La) des étoiles, 59.
 Siger de Brabant et Siger de Courtrai, 194.
 Smyrne et Éphèse, 133.
 Sparte, 107.
 Vente Madou, 5.
 Vivisection (Question de la) en Allemagne, 96.
 CHRONIQUE. Archives du royaume (Les), 110. — Association africaine allemande, 110; — internationale africaine en 1878, 62; — britannique pour l'avancement des sciences, 195. — Biographie na-

tionale (Commission de la), 129. — Bureau de traduction institué au ministère de l'intérieur, 178. — Codex diplomaticus Rubenianus (Publication d'un), 178. — Concours de la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique, 17, 253; — de la classe des lettres, 177; — de la classe des sciences, 63; — de la Société bibliographique belge, 63; — du Journal des beaux-arts, 17; — de la Revue générale, 129. — Conférence polaire internationale, 217. — Congrès des Américanistes, 7, 129; — littéraire national, 266. — De Coster (Louis), 129. — Exposition des arts industriels à Gand, 266. — Jardin botanique (Le) en 1877-78, 62. — Observatoire royal (L') en 1868, 61. — Schliemann (Découvertes de) à Ithaque et à Issarlik, 7, 18. — Tapisseries de l'Hôtel de Ville de Bruxelles, 7. — Nouvelles diverses, 18, 29, 38, 50, 74, 86, 98, 110, 129, 130, 141, 142, 155, 164, 178, 187, 195, 207, 217, 229, 241, 254.

Décès. — Appleton, Dr, 50. — Baade, Knud, 266. — Beck, K., 98. — Blau, O., 74. — Bloch, S., 87. — Bonstetten, A. de, 130. — Böttiger, K.-W., 18. — Brewer, J.-S., 50. — Broun, Allan, 266. — Brysakis, P., 7. — Buff, H., 29. — Burrit, Elihu, 74. — Carey, Ch. H., 229. — Cham, A., 195. — Chapuis, F., 217. — Charavay, G., 130. — Chevalier, Michel, 266. — Clairville, L.-F., 50. — Cotta, B. von, 218. — Couture, Th., 87. — Dana, R.-H., 51. — Daumier, H., 50. — Decoster, Ch., 110. — Delepierre, O., 188. — Des Coudres, L., 18. — Dorcière, L., 218. — Dove, H.-W., 87. — Dupont-White, 7. — Duvernois, Cl., 156. — Eckert, K., 229. — Fernkorn, 7. — Fichte, J.-H., 178. — Fothergill, W., 165. — Fournier, Marc, 29. — Fries, B., 130. — Frauenstädt, Jul., 29. — Gastaldi, B., 29. — Geissler, H., 51. — Gervais, P., 50. — Gladisch, Aug., 266. — Göring, Dr, 87. — Grisebach, A., 130. — Grote, M^{me}, 18. — Gruchot, Dr, 229. — Gutzkow, K., 7. — Heise, P.-A., 207. — Huber, J., 74. — Humphreys, H.-N., 142. — Ittenbach, 266. — Johnston, Keith, 178. — Jonak, E., 229. — Karmarsch, K., 87. — King, R.-J., 50. — Koch, A., 130. — Kotski, A. de, 165. — Kracker, J., 207. — Kummer, Fr.-A., 130. — Kürnberger, F., 229. — Kurzbauer, E., 30. — Lamont, J. von, 178. — Landseer, Ch., 165. — Lasteyrie, F. de, 130. — Lavergne, A. de., 87. — Lee, Fr.-R., 165. — Long, G., 188. — Mantels, W., 142. — Maxwell, J. Clerk, 266. — Melville, Whyte, 7. — Mène, 130. — Meyerheim, E.-Fr., 29. — Mohr, Fr., 218. — Moll, W., 188. — Montagne, M., 50. — Müller, Ad., 229. — Musters, G.-C., 50. — Neffs, E., 50. — Nicol, J., 98. — Palladius, 51. — Panizzi, A., 98. — Peschel, C.-G., 156. — Pictet, E., 130. — Pini, C., 74. — Poole, P.-F., 218. — Préault, A., 29. — Reichenbach, L., 74. — Reiff, Dr, 165. — Renard, Bruno, 155. — Richter, E.-Fr., 98. — Riese, W.-Fr., 266. — Rosenkranz, K., 142. — Russof, V.-F., 51. — Sacy, S. de., 50. — Saint-René Taillandier, 50. — Schiefner, Fr.-A., 266. — Schoemann, G.-F., 87. — Schrandolph, J. von, 142. — Schwanthaler, R., 110. — Semper, G., 130. — Smart, H., 165. — Solowjeff, M., 229. — Sørensen, C.-Fr., 51. — Spach, E., 130. — Stark, B., 229. — Stradtman, A., 87. — Swerts, J., 178. — Tardini, A., 74. — Tardieu, A., 29. — Taylor, Bayard, 7. — Taylor, J.-S.-J. baron, 195. — Tweddale, Lord A., 18. — Uhde, H., 130. — Valério, Th., 207. — Varney, 50. — Vaulabelle, A. de, 87. — Villemessant, de, 98. — Viollet-le Duc, 207. — Vogel, L., 195. — Ward, E.-M., 30. — Westermann, G., 207. — Wojcizki, C., 207. — Wolf, Em., 218. — Willisen, W. von, 74.

VARIA. — Commission des échanges internationaux. Opérations en 1877 et 1878, 244.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Académie royale de Belgique. Classe des sciences, 7, 18, 51, 63, 98, 119, 142, 165, 178, 229, 254.
Académie royale de Belgique. Classe des lettres, 30, 51, 63, 98, 110, 142, 165, 178, 230, 241.
Académie royale de Belgique. Classe des beaux-arts, 7, 30, 51, 98, 119, 142, 156, 207, 229, 254.
Commission royale d'histoire, 18, 98, 165, 241.
Commission royale pour la publication des anciennes ordonnances, 178.
Académie royale de médecine, 19, 30, 63, 87, 110, 142, 165, 178, 218, 241, 266.
Académie d'archéologie de Belgique, 51, 87, 179, 266.
Société royale de botanique, 30, 63, 87, 110, 166, 230, 254.
Société entomologique, 19, 30, 39, 63, 87, 110, 119, 156, 166, 195, 218, 254, 266.
Société belge de géographie, 19.
Société de géographie d'Anvers, 30, 51, 74, 98.
Société géologique, 19, 51, 63, 98, 119, 142, 166.
Société malacologique, 39, 63, 87.
Société de microscopie, 7, 39, 63, 74, 98, 142, 179, 195, 207, 230, 254.
Société royale de numismatique, 156.

BIBLIOGRAPHIE.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES BELGES. PRINCIPAUX ARTICLES MENTIONNÉS DANS LA LISTE DES SOMMAIRES.

Académie belge des beaux-arts à Rome (Projet d'érection d'une) au XVIII^e siècle, 19, colonne c.
Afghanistan (L'), 156, colonne b.
Afrique (L') centrale en 1522, 88, colonne a; — méridionale, 156b, 179a, 195c. — (Relations commerciales avec l'), 188a.
Anthropologie. Enquête en Belgique, 241c.
Architecture (L') à l'Exposition universelle, 111a, 156b, 166c, 179b, 188a, 195c; — dans les Pays-Bas (Influence italienne sur l') 111a.
« Ars (Li) d'amour » (L'auteur de), 130c.
Art décoratif (Écoles et musées d') en Allemagne, 179b.
Artevelde J. Van, 7c.
Artillerie de campagne (Progrès de l'), 39c.
Arts (Les) plastiques appliqués à l'industrie, 39c.
Association internationale africaine, 1^{re} expédition, 166b.
Astronomie (Phénomènes énigmatiques de l'), 51b.
Autelhaut (L'église d'), 8a.
Backhuyzen, Eudolf, 75a.
Beaumont (Loi de), 8a.
Belgique (La) et le Portugal, 267a.
Boel (Corneille), 88a.
Boisot (Le conseiller) à Metz en 1543, 142c.
Bouddhisme (Publications sur le), 31a.
Bouillon (Documents relatifs au duché de), 230b.
Brugeois (Les) à la bataille de Cassel, 19c, 39c.
Bulle du pape Étienne VII (Fausse), 98c.
Calendrier (Le), 88a.
Campagne de 1815 (Participation des troupes belges à la), 119c, 166b.
Capital et travail, 31a.
Carte de Flandre de Mercator, 207c; — du bassin houiller de Liège, 119c.
Catholique (Un) du XIII^e siècle, 166b.
Cétacés fossiles de Croatie, 87c.

Cetewayo, 39c.
Chambre (La) des ambassades 1507-24, 156b.
Charles-le-Téméraire (Lettre de), 39c.
Chemins de fer, postes et télégraphes du globe, 88a.
Chiny (Comtes de), 8a, 230b.
Christianisme et brahmanisme, 7c.
Civilisation brahmanique, 266c.
Classes (Les) agricoles en Allemagne, au XIV^e et au XV^e siècles, 266c.
Cobenzl (Correspondance de), 75a.
Code pénal italien (Projet de), 7c.
Congrès (Le) de Berlin au point de vue du droit international, 142c, 266c; — des orientalistes, 64a; — international de géographie commerciale, 267a; — des sciences médicales, 242a; — littéraire belge, 130c, 179a; — national de 1830, 156b.
Correspondance politique entre Charles Quint et le Portugal, 218b.
Crise (La) économique, 166b.
Daltonisme (Le), 88a.
Deschamps (Œuvres du cardinal), 64a, 75a, 119b.
Decoster (Charles), 230b.
De Coulx V. Peintres anciens.
Dict du Père, 39c.
Dictionnaire (Le) de l'Académie, 7c.
Diplomatie (La) et le droit international, 7c.
Diplomatique (Analectes de), 218b.
Droit de punir, 7c; — international maritime, 88a; — pénal de la guerre, 7c.
Ducs de Bourgogne (Les) en Hainaut, 156b.
Du Mortier (B. C.), 51b, 51c.
Du Mortier, V. Peintres anciens.
Écoles (La question des), 39c; — normales, 166b.
— (Réforme des) normales, 7c.
Éducation primaire, 30c.
Enseignement des lettres dans les Universités belges, 266c; — du peuple, 119b. — (Méthodes d'), 188a; — primaire en Angleterre, 88a; — id. en Hollande, 31a, 111a; — primaire public (Programme d'), 266c.
Épigraphie romaine de la Belgique, 88a.
Escout (Histoire de l'), 31a.
Étoiles colorées, 19c; — doubles (Couleurs des), 87c.
Explorations polaires, 98c.
Extradition (Idées modernes en matière d'), 142c.
Femmes (Les) liégeoises au moyen âge, 64a.
Fleurs (Structure et fécondation des), 51c.
Fortification polygonale (Origine de la) chez les Flamands, 39c.
Franchises communales sous Philippe-le-Bon, 19c.
Fromentin, Eug., 51c.
Gabon (Le), 39c.
Gantois (Révolte des) sous Charles-Quint, 31a.
Gaulois et Germains (Différence des), 119c.
Géographie (La) à l'Exposition universelle, 39c, 88a, 166b, 241c. — (Enseignement de la), 156b.
Géologie des environs d'Anvers, 156b.
Gérard (Georges-Joseph), 241c.
Gillot (J.-Fr.), 266c.
Grisou (Le), 156b.
Hanse (La) et Bruges, 218b.
Havermans (Adrien), 166b.
Histoire du XVII^e siècle Documents 1567, 156b, Immenraet (Michel-Ange), 30c.
Inquisition (L') en Belgique, 119b, 188a.
Inscription assyriennes, 7c.
Irlande (L') depuis cent ans, 19c.
Italie (Lettres d'), 7c, 30c, 51b, 75a, 99a, 119b, 142c, 166b, 207b, 254b. — (Musées d'), 88a.
Jean de Turnhout, 51b.
Khédivé (Le) et sa famille, 111a.
Lafabrique. V. Peintres anciens

- Laine (Histoire de la) en Belgique, 19c.
Langue chinoise (Étude de la), 266c; — d'oïl et rouchi, 267c.
Lannoy (Ghillebert de), 230b. — (Hugues de), 19c.
Laroche (Histoire de), 230b.
Lecture (Physiologie de la), 64a, 111a, 195c, 242a.
Leistenschneider (Manu. crit de), 8a.
Leuth (Château et seigneurie de), 8a.
Liège (Recès de la ville de), 8a.
Limbourg (Le) préhistorique, 241c.
Linguet aux Pays Bas, 30c.
Luxembourg (Description du) en vers, 8a. — (Le pays de) en 1701, 230b; id. en 1793-94, 8a.
Maerlant, 75a.
Marches de Guirsch (Archives de), 8a.
Maximilien-Emanuel (Statue de), 88a.
Mécanisme (Le) et la liberté, 156b.
Médailleurs (Les) italiens, 88a.
Mémoire du clergé de Ruremonde, 1502, 19c.
Mexique (Souvenirs du), 51b, 99a.
Mines (Exploitation des) en Belgique, 8a.
Missions catholiques dans leurs rapports avec la Belgique, 156b; — du Missouri central (Fondation belge des), 266c.
Morale (Enseignement de la), 75a; — de Moïse, 142c.
Mouvement communal jusqu'au XIII^e siècle, 51b, 99a, 119b.
Musées d'art industriel en Allemagne, 7c.
Namur (Magistrat de), 40a.
Newman (Le cardinal), 130c.
Nieupoort (Antiquités de), 39c, 75a.
Nothomb (Cartulaire), 8a.
Nouvelle-Belgique (La) et New-York, 267a.
Nouvelle Zélande (La), 83a.
Numismatique bruxelloise, 19c.
Olla Pattella, 119c.
Onghena (Œuvre de Ch.) 241c.
Ossements et végétaux fossiles découverts à Bernissart, 19c.
Paix (La) de religion, 75a.
Palmerston (Correspondance de), 64a.
Paratonnerres, 19c.
Pêche de la baleine, 51b.
Peine de mort (La) en Suisse, 266c.
Peintres anciens : Lafabrique, Dumortier, De Coulx, Van Eyck, 19c.
Peintres de Bruxelles (Corporation des), 31a.
Petermann (A.), 39c.
Philosophie (La) naturelle en Angleterre, 130c, 156b.
Pierre-le-Grand aux Pays-Bas, 19c.
Pôle arctique (Découvertes au), 51b.
Politique de l'Autriche au pays de Liège, 19c.
Ports de mer (nouveaux) en Belgique, 267a.
Poste (La), 88a.
Postes (Les), 75a.
Pouvoir (Le) impérial pendant les trois premiers siècles de l'Empire, 230b.
Prises (Droit des), 179b, 266c; — maritimes, 7c, 88b.
Prjévalski (Voyages de) au Lob Noor, 39c.
Prohibitionnistes en Belgique au XVII^e siècle, 266c.
Quetelet (Ernest), 19c.
Rapports de l'Église et de l'État, 266c.
Réforme (La) monétaire en Allemagne, 195b.
Repos (Le) dominical, 88a.
Reyntiens (N.), 99a.
Saint-Hubert (Cantatorium de), 8a. — (Bibliothèque de l'abbaye de), 8a.
Salluste (Notes sur), 119c.
Scintillation des étoiles, 30c, 188a.
Sculpture aux Pays-Bas, 111a.
Sénat (Le) romain, 7c, 19c, 75a.
Sénatus-consultes, 51b.
« Siècle des Artevelde », par L. Vanderkindere (Notes sur le), 266c.
Sitting Bull, 19c, 64a, 88a.
Société pour le progrès des études philologiques et historiques, 19c, 119c.
Swift (Jonathan), 188a.
Théâtre (Le) en Bohême, 166b.
Thucydide (Essai politique et moral sur), 218b.
Tongres (Anciens), 8a.
Transvaal (Le), 207b.
Typographes de Strasbourg (Les premiers), 31a.
Universités (Trois) allemandes, 142c, 166b, 266c.
Van Berckel (Théodore), 166c.
Van der Ghenst (J.-Marie), 51c.
Van Eyck. V. Peintres anciens.
Vlamertinghe (Histoire de), 19c, 75a, 99a, 156b.
Voies navigables en Belgique, 267a.
Veris (Antiquités de), 75a, 119c.
Wissant, l'ancien Portus Iccius, 51b, 87c.
Zambèse (Le), 241c.
Zoulous (Les), 119c.
- PUBLICATIONS PÉRIODIQUES ÉTRANGÈRES.
- Afghanistan (L') 31c, 20a (2 articles), 75c, 131b.
Afghans (Les), 75b.
Afrique (Explorations en), 8b, 75c, 120b, 131b; — et Stanley, 242c, 267b. — (Population de l'), 218c; — australe, 268a; australe (Colonies de l'), 166c; occidentale, 267c.
Agitation (L') agricole en Irlande, 267c.
Agriculture (L') en Angleterre, 111b; — en Angleterre et la question de la terre, 188c.
Albanais (Les), 179c.
Alcool (Question de l'), 20a, 100a.
Alcoolisme, 99c.
Alferi, 143c.
Allemagne (L') depuis la paix de Francfort, 231b. — (État religieux de l'), 231b.
Alliance (L') austro-allemande, 267c.
Alsace (L') française, 254c.
Analyse spectrale, 255b.
Ancien Régime (L') et la Révolution, 218c.
Angleterre (L') contemporaine, 231b; — au XVIII^e siècle, 267b. — (La politique et la société en), 100a. — (Vie rurale en), 167c.
Anthropologie (L') contemporaine, 268b.
Antiquités découvertes en Italie en 1878, 31c; — éranienues, 99b.
Archipel Indien (L'), 268a.
Archives (Les) d'État à Florence, 188b.
Armée (L') anglaise, 267c.
Art (Enseignement de l') en Allemagne, 219a.
Artillerie Krupp, 231a.
Asie centrale (Voyages dans l'), 219a, 255a, 267c.
Astronomie populaire, 254b.
Athéisme (L) moderne, 231b, 267c; — et l'Église, 20a.
Athènes (Les femmes de l'ancienne), 64b.
Atomes. V. Théorie atomistique.
Autriche (L') contemporaine, 120b; — depuis la guerre d'Orient, 143c.
Bach (Sébastien), 254b.
Bastiat, 100a.
Beaconsfield (Lord) et son temps, 218c, 230c, 242a.
Beau (Le) d'après Saint-Thomas, 8b, 31c, 40c, 52a, 64c. — (Nature du), 75b.
Belvédère (Le) de Vièue, 267b.
Berkeley (Vie et œuvres de), 166c.
Bernard (Métaphysique de Cl.), 218c, 230c.
Biologie (Enseignement de la), 242a.
Bismarck (Le prince de), 31c, 231c.
Bock (K.), 267a.
Boers (Les) et les Zoulous, 131b.
Borgia (Lucrece), 231b.
Bouddhisme (Le) et le jainisme, 267c.
Bretagne (La) et les Bretons, 167c.
Brevets d'invention (Lois sur les), 8a.
British Museum (Bibliothèque du), 231b.
Brougham (Lord), 231b.
Bulgarie (La), 138a. — (Nouvelle), 131b.
Californie, 8b. — (Histoire de la), 242c.
Cambodge (Exploration au), 207c.
Campanella, 31b.
Canal (Le) interocéanique, 218c.
Capital (Le), 8a.
Carlyle (Doctrines politiques de), 267c.
Carrel (Armand), 219a.
Cartographie (La) à l'Exposition universelle, 20a.
Causes finales, 76a.
Cavour, 167c, 231b.
Cellules (Théorie des), 196a.
Celts (Les) et l'influence celtique, 230c.
Cerveau (Fonctions du), 267c.
Chamfort, 254c, 267a.
Charles-Quint en France, 99b.
Chemins de fer (Avenir des), 218c.
Chine (Lettres de), 20b, 31c, 40c, 52a, 64c. — (Avenir de la), 196a. — (Émigration), 207c. — (L'islamisme en), 100b; — occidentale (Voyage dans la), 268a.
Chopin (Frédéric), 230c.
Chypre, 119c. — (Ressources et avenir de l'île de), 75b.
Circulation du sang (Découverte de la), 131a.
Climat des côtes de la Méditerranée, 255a.
Cœur (Essai sur le), 267b.
Collisions (Les) de droites, 254c.
Comédie française (Organisation de la), 166c.
Comte (Philosophie et religion de), 111b, 131b, 156c, 196a.
Confession (La) au point de vue scientifique et médical, 64b.
Conflit (Le) des lois, 267c.
Congrès (Le) des Américanistes, 218c, 254b; — anthropologique de Moscou, 254b; — médical d'Amsterdam, 242a; — pénitentiaire international, 219a.
Couleurs (Philosophie des), 231b. — (Science des), 268a. — (Théorie des) appliquée à l'industrie, 218c.
Crise (La) commerciale, 144a.
Cryptographie (La) en politique, 144a.
Culturkampf (Histoire du) en Prusse, 219b.
Daltonisme (Le), 255b.
Danemark (Le) et l'Allemagne, 196a.
Darwinisme (Le), 31a; — et la morale, 267c.
Davout (Le maréchal), 218c.
Décameron (Le) et le roman en Europe, 168a, 188c.
Déluge (Traditions anciennes relatives au), 243b.
Démocratie (La) contemporaine, 242a.
Déterminisme (Le) mécanique et la liberté, 31b.
Diderot inédit, 230c, 242a, 267a.
Döllinger (J.-J. von), 243a.
Drame (La conscience dans le), 75b.
Droit des gens (Le), 243a.
Droit économique (Origine et évolution du), 242b.
Druidisme (Comment a disparu le), 230c.
Duprez (Souvenirs de G.), 218c, 242a, 242b.
Dürer (Albert), 231b. — (La famille des), 20a.
Eau (Distribution de l') à Londres, 268a.
Eboli (La princesse d'), 167b.
Éclairage (L') au point de vue des yeux, 230c.

- Ecoles (Les) en Angleterre, 31c; — de médecine, à Londres, 40b.
- Économie politique (Avenir de l'), 8a. — (Méthode historique en), 88c. — (La nouvelle école historique en), 255c; — au XIX^e siècle, 40a, 143b; — comme science, 31c; — en Allemagne, 188c; — en Angleterre, 100b.
- Éducation (L') à Londres et le School Board, 231b; — des femmes aux États-Unis, 243a. — (La science de l'), 196c, 185c.
- Égypte (L') ancienne, 20a, 40b, 64b, 88b, 100a, 111b; — sous les Pharaons, 167c.
- Électricité (L') comme force motrice, 219c, 254b.
- Émigration italienne, 8b, 31c, 64b, 76b, 100a, 111c, 120b, 131b, 144a, 167c.
- Empire (L') et les Cent jours, 75b.
- Enfants. V. Sens esthétique.
- Enseignement (Méthodes allemandes dans l'), 166c. — (Réforme de l'), 64b. — (Réformes des méthodes d'), 195c, 242b; — classique, 180a, 64b; — de la philosophie en Autriche, 168a; — scientifique élémentaire, 64c, 76a; — secondaire en France, 99b; — primaire à Paris, 31b; — secondaire des filles, 242a; — en Belgique, 167c; — primaire en Belgique, 75b, 180a; — supérieur en Allemagne, 188b; — en Angleterre, 179c, 180a; — public en Angleterre, 144a, 231b; — universitaire en Angleterre, 255c. Voy. Études, Éducation, etc.
- Espagne (L') intellectuelle et littéraire, 52a, 231a, 267a.
- Esthétique (Travaux récents sur l'), 131a.
- Etna (Éruption de l'), 166c, 188b.
- Étoiles doubles (Les), 231a, 267a.
- Étrusques (Les), 31c, 40b, 52a.
- Études classiques, 195c.
- Évolution (L') jugée par un mathématicien, 243b. — (Doctrines de l'), 131c. — (Sophismes de l'), 167c, 231b.
- Expédition polaire de J.-G. Bennett, 255a; — suédoise, 255a.
- Facultés (Les) des lettres en Belgique, 179b.
- Faust (La légende de), 230c. — (Le) et Goethe, 242a.
- Fétichisme (Le), 231c.
- Feuilles (Fonctions physiques des), 8a, 234c.
- Finances (Les) de l'Angleterre, 20a.
- Finlande (Grand-Duché de), 207c (2 art.).
- Flaubert (Romans de G.), 218b, 230c.
- Forces physiques (Unité des), 219a.
- Fourier (Charles), 218c.
- France (Mouvement religieux en), 64b.
- Franklin (Benjamin), 156c.
- Frédéric II et J.-J. Rousseau, 116b, 131a.
- Furie (La) espagnole, 143a.
- Galerie (La) nationale de Berlin, 156c.
- Galilée (Procès de), 99b, 111b, 120a.
- Gaule (Géographie de la), 188b.
- Géographie (Enseignement de la) dans les Universités, 156c; — comparée (Étude sur la), 230c (2 art.).
- Géricault (Théodore), 254c.
- Germain (Sophie), 143a, 143b, 267b.
- Glatigny (Albert), 242b.
- Globe (Constitution intérieure du), 230c.
- Globe (Journal le), 179c.
- Guerre (Lois de la), 208a; — moderne, 255a; — de Sept Ans (Préliminaires de la), 242b; — d'Orient, 1876-78, 8b, 52a, 99c, 131b, 144a, 219b; — d'Orient, 1853-56, 40a, 242c, 267b; — franco-allemande, 8b.
- Guerres (Les) de religion au XVI^e siècle, 267a.
- Guichardin et ses œuvres inédites, 64b.
- Gutzkow (Karl), 75c.
- Haeckel et Virchow, 168a.
- Haïti, 268a.
- Hamlet, 254c.
- Hardenberg, 180a.
- Harems (Les), 254c.
- Haugwitz, 180a.
- Hawaï (Les îles), 156c. — (Population d') 208b.
- Hébreux (La religion chez les), 179b.
- Herbart (Vie et philosophie d'), 120a.
- Herculanum (Les peintures d'), 218c.
- Histoire naturelle (Étude de l'), 111b.
- Homère. V. Problème homérique.
- Hongrie (La) inconnue, 267a. — (Littérature contemporaine en), 40a.
- Hume (Scepticisme philosophique de), 242b.
- Huss et les hussites, 75b.
- Idéalisme (L') critique en France, 219b.
- Inde (L') sous l'administration de Lord Lytton, 267c. — (Cartes géologiques de l'), 267c.
- Inquisition (L') en Allemagne, 75c.
- Institut (L') archéologique allemand, 119c, 219a.
- Irlande (Enseignement universitaire en), 219b.
- Irradiation (L'), 231a.
- Italie (L'), 267c; — actuelle, 143c. — (Les villes de l') ancienne, 111b; — depuis 1872, 75c, 120a.
- Jainisme (Le) et le bouddhisme, 267c.
- Japon (Le), 167a. — (Littérature au), 180a, 188b. — (Voyage au), 75c, 231a, 242c (2 art.), 254c (2 art.), 257b.
- Java (Ethnographie de), 207b.
- Kant (Les maîtres de), 179c.
- Lagrange (Lettres inédites de), 230c.
- Lamarmora, 231b.
- Langage (Origine et développement du), 242c.
- Lassalle (Les amours de F.), 218c.
- Latin (Prononciation du), 144a.
- Législation agraire en Angleterre, 267c; — pénale en Allemagne (Bibliographie de la), 267c.
- Léon XIII et la civilisation, 31c.
- Lessing, 31b, 255a; — et la réforme littéraire en Allemagne 243c, 255c.
- Liberté (La) et ses limites, 52a; — commerciale, 242c.
- Libre-échange (Doctrines du), 131a.
- Loi salique (Organisation judiciaire sous le régime de la), 51c.
- Lois (Conflit des), 231b.
- Lumière (Vitesse de la), 268a (2 art.); électrique, 100a. — (Action de la) sur l'œil, 188b.
- Luther, 75c.
- Machine à vapeur (Histoire de la), 212a.
- Madagascar, 219b.
- Maisons d'école (Hygiène des), 242a.
- Maistre (Joseph de) en Russie 231b.
- Marie-Antoinette (Dernière année de), 242b (2 art.), 254c, 267a.
- Mars (La planète) et ses satellites, 243c.
- Matière (La) radiante, 230c.
- Maximes d'État (Étude sur des), 230c (2 art.).
- Mécanique chimique, 230c, 267b.
- Mélodies grecques (Histoire et esthétique des), 75b, 120a, 218c, 230c.
- Mérimée (Prosper), 188b.
- Métaux précieux (Production des), 242c.
- Météorologie (Essai de), 254c; — Prédiction du temps, 231b; — de l'Océan, 243c, 268b.
- Mexique (Voyage au), 167b.
- Michel-Ange et son temps, 100a.
- Microscope (Le) appliqué à la géologie, 167a.
- Migration des oiseaux, 40b.
- Mill (J. Stuart), 231c. — (Philosophie de), 243b. — (Les écrits posthumes de), 267b.
- Monnaie (La) en Grèce et à Rome, 40b. — (Histoire de la), 243b.
- Montesquieu, 119c.
- Morale (La) anglaise contemporaine, 231c, 25.
- Motley (J.-L.), 188b.
- Mozambique (Voyage au), 268a.
- Mozart, 231b.
- Musique et Musiciens, 167c.
- Mycènes (Découvertes de Schliemann à), 207c.
- Voy. Schliemann.
- Myopie (La) et les livres, 254c. Voy. œil.
- Naples (Conspiration à) 1635-40, 8b.
- Napoléon et le roi Joseph, 167a. — (Politique de) en Espagne, 8b.
- Naudet (Vie et travaux de J.), 267a.
- Navires (Cuirassement des), 231a, 254c.
- Nègres (Affranchissement des), 144a.
- Newman (Le cardinal), 167c.
- New-York et ses environs, 208a.
- Niger (Les sources du), 167a.
- Nihilisme (Le) en Russie, 131a, 167b.
- Nordenskiöld (Expéditions arctiques de), 231c, 243a. — (Expédition polaire de) en 1879, 99c, 120b, 196a, 208a (2 art.), 218c (2 art.), 231a (2 art.). — (Hivernage de) à bord du « Véga », 268a.
- Normandie (Populations agricoles en) 218c.
- Norvège (La), 180a. — (Excursion en), 8b (2 art.).
- Nouvelle Guinée (La), 40b.
- Observatoire (L') du mont Ventoux, 242a.
- Œil (Maladies de l') et l'emploi des lunettes, 218c.
- Olympie (Découvertes à), 31b.
- Organisme (L') social, 167a, 179c.
- Origène et Celse, 167c.
- Origine (L') du langage, 143a.
- Ouvriers (Les) en Angleterre, 255b.
- Pacifique (Îles du), 76a.
- Pascal et ses éditeurs, 231b.
- Paupérisme (La) prévoyance, remède au), 156c.
- Pédagogie (La) anglaise contemporaine, 254b.
- Peintures murales découvertes à la Farnesina, 167b.
- Pénalité (La), 254c.
- Pessimisme (Le), 100a, 143b, 143c, 219a.
- Peste (La) d'Astrakan, 99c.
- Pestes (Étude géographique sur les), 255a.
- Philippe II (Politique de) dans les affaires de France, 31b.
- Philosophie (Étude de la), 219a, 243a; — contemporaine en Allemagne, 131b, 156c; — en Italie, 208a; — expérimentale en Italie, 31b, 51c.
- Photographie des spectres des étoiles et des planètes, 268a.
- Physique solaire (Progrès de la), 243b.
- Pie IX (Ouvrages sur), 8a.
- Pierre-le-Grand (Testament de), 143c.
- Plantes (Genèse et migration des), 76a. — (Le monde des) avant l'apparition de l'homme, 218c; — carnivores, 88b.
- Poésie (La) contemporaine en Angleterre, 40a, 99c, 120b, 219a, 231a, 255a.
- Pôle Nord (L'expédition américaine au), 207c.
- Pologne (Le dernier soulèvement de la), 218c.
- Polybe et son temps, 167c.
- Pompéi (Les peintures de), 218c.
- Positivisme (Morale du), 219c; — et la métaphysique, 254b.
- Prejevalski (Voyage de) au Lob Noor, 143b.
- Problème (Le) homérique, 40b.
- Propriété (La) foncière aux États-Unis, 243a.
- Protoplasme (Rôle du) dans la nature, 218c.
- Prusse (La) et l'Allemagne, 1870-79, 167b, 219a, 242c.
- Psychologie (La) expérimentale en Allemagne, 207c.
- Psychométrie, 242b.
- Pyramide (La grande), 196a.

- Question (La) d'Orient en 1879, 218c. — (Histoire de la), 219a, 255a; — dans l'histoire, 218b.
- Question (La) sociale aux États-Unis, 242b (2 art.), 254c.
- Régime (Le) pénitentiaire en France, 8b (2 art.).
- Religion et philosophie, 20a
- Religions (Histoire comparée des), 255a. — (Origine des), 196a, 267b — (Science des), 219a.
- Rembrandt (Les œuvres de), 167c, 218c.
- Renaissance (La) 179b. — (Anomalie de la), 64b. — (Dualisme artistique de la) 196a; — des lettres et de la philosophie au xv^e siècle, 31b.
- Rente (La), 267c.
- Rêves (Les), 242b (2 art.). — (Le moi dans les), 267a.
- Révolution (L'Église pendant la), 218c, 230c.
- Rohlf's (Expédition de G.), 267c.
- Roman (Le) et les romanciers russes, 144a.
- Rome (Anciens statuts de), 51c. — (Fouilles à), 100a. — (Histoire monumentale de) au xv^e siècle, 207c. — (Les ruines de) pendant le moyen âge, 196a; — et Carthage, 8b.
- Romeo et Juliette de Shakespeare, 267b.
- Russes (L'empire des Tsars et les), 119c, 196a.
- Russie (La) contemporaine, 31a. — (Situation intérieure de la), 131a. — (La civilisation en), 20a; 40a. — (La censure en), 75c. — (Les conspirations en), 131b, 180a, 196a. — (Vie universitaire en), 75b.
- Salaires (Les) en Angleterre, 167c.
- Samoa (Iles), 242c.
- Sang (Formation du), 207c.
- Sarcophages (Les) chrétiens antiques, 254c.
- Sardou (Théâtre de), 120a, 179c.
- Savonarole (Documents relatifs à), 64c.
- Schliemann (Fouilles de) à Tyrinthe et à Mycènes, 99b.
- Schumann (Robert), 251b
- Scialoja (Anton'o), 231b.
- Science (Vulgarisation de la) en Allemagne, 76a.
- Sciences appliquées (Progrès des), 242c; — sociales (Les), 20a, 120b, 143c, 219a, 242c; — sociales et politiques (Rapports des) avec l'histoire, 31b.
- Sélection (L'erreur et la), 179c, 242b.
- Semaine (Origine de la), 131b.
- Sens des couleurs (Développement du), 268a; — esthétique chez les enfants, 267b.
- Serpa Pinto (Voyage dans l'Afrique Australe de), 255a.
- Serre (Le comte de), 267a.
- Servet (Michel), 120a.
- Sibérie (Les côtes de la), 131b, 167b, 255a; — orientale (Commerce de la), 267c.
- Socialisme (Le), 219b. — (Fragments de Stuart Mill sur le), 64a, 99b, 167a, 242b; — au xix^e siècle, 218c; — de la chaire, 167a, 219a, 242b; — allemand en Amérique, 144a (2 art.); — en Angleterre, 20a.
- Société asiatique (Travaux de la) en 1878-79, 230c; — astronomique internationale, 231c.
- Sociétés (Les) communistes aux États-Unis, 131b, 167a, 255a; — humaines ou animales (Histoire naturelle des), 167a, 179c.
- Soleil (Température du), 243b.
- Sommeil (Le), 242b (2 art.).
- Soudan (Les Européens au), 267c.
- Spencer (Philosophie d'Herbert), 243b. — (Psychologie), 100a, 218c, 242a; — et l'hérédité morale, 64a.
- Sumatra (Expédition hollandaise à l'intérieur de), 268a.
- Suttas pālis, 8a.
- Symbolisme chrétien, 8a, 51c.
- Talmud (Sentences du), 8a.
- Tasmaniens (Les derniers), 51c, 75b, 99b.
- Taylor (Bayard), 167b (2 art.).
- Temps (Prédiction du). V. Météorologie.
- Tennyson (Alfred), 40a, 166c.
- Theodoric en Italie, 31c, 64b, 76a, 88c, 100a.
- Théologie (La) comme science positive, 242b.
- Théorie atomistique, 267b.
- Théories (Les) politiques en Allemagne, 143b.
- Thiers, 76a.
- Thorvaldsen (L'œuvre de), 196a, 207c.
- Tourguenef (Ivan), 195c.
- Traite des nègres, 267c.
- Trajan (Règne de), 99b.
- Transvaal (Le), 268a. — (Région aurifère du), 268a.
- Turcomans (Les), 219a.
- Turkestan (Le), 207c (2 art.).
- Turquie (La) contemporaine, 219b.
- Universités (Les) aux États-Unis, 111c; — italiennes au moyen âge, 8b, 31c, 64b, 64c, 88c, 100a, 111c, 120b, 131c.
- Van Hasselt, 51c.
- Vanini (Histoire critique de), 242b (2 art.).
- Vénézuéla (Le), 167b.
- Vésuve (Éruption du), 52a.
- Vie (Origine et développement de la), 231a, 242c, 254c (2 art.).
- Virgile, précurseur du christianisme, 208a.
- Vision (Théorie de Hering relative à la), 231c, 243a, 243b.
- Vivisection (La) en Allemagne, 167c.
- Wagner (Richard), 219a, 255a.
- Wassaw (Terrains aurifères de), 268a.
- Yenissei (Voyage dans la vallée de l'), 268a.
- Yucatan (Voyage au), 167b.
- Zoroastrisme (Origines du), 131b.
- Zoulouland (Le), 207c, 254c.
- Zoulous (Les), 143a.

LISTES D'OUVRAGES RÉCENTS BELGES ET ÉTRANGERS,
8, 20, 32, 40, 52, 64, 76, 88, 100, 111, 120, 131,
144, 168, 180, 188, 196, 219, 232, 243, 255, 268.

L'ATHENÆUM BELGE



Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

2^{me} ANNÉE.

N^o 1 - 1^{er} JANVIER 1879

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Conspiration d'Audenarde sous J. Van Artevelde, par N. De Pauw (Léon Vanderkindere). — Publications de la Société des Bibliophiles anversois : L'Ommegang d'Anvers. — Les différentes formes de fleurs dans les plantes de la même espèce, par Ch. Darwin (Élie Marchal). — Bulletin. — Revue des revues étrangères. — Phénomènes énigmatiques de l'astronomie, d'après M. J.-C. Houzeau. — Vente Madou. — Correspondance parisienne (Charles Bigot). — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Conspiration d'Audenarde sous Jacques Van Artevelde (1342). Critique historique avec les pièces inédites du procès, par Napoléon De Pauw. Gand, W. Rogghé. 1878, 1 vol. in-8^o.

La conspiration d'Audenarde de 1342 n'occupe guère de place dans l'histoire de Flandre. Ce fut une tentative avortée, rien de plus. Les *leliaerts* condamnés au silence par le triomphe de la politique de Van Artevelde, n'en continuaient pas moins leurs intrigues; ils avaient cru pouvoir arracher à l'influence du capitaine de Gand une ville que les partis divisaient profondément, mais les patriotes avaient l'œil ouvert, et le complot demeura stérile, disparut comme bien d'autres, dans l'oubli réservé aux entreprises manquées.

Cependant les archives de Bruges et d'Ypres en avaient conservé quelques traces, et M. De Pauw, un habile chercheur, pour lequel les documents manuscrits du xiv^e et du xv^e siècle ne renferment plus guère de secrets, s'est appliqué à éclaircir cet incident; il a accompli cette tâche difficile avec une telle sûreté d'informations, avec une telle précision de détails qu'il nous apporte un tableau complet, vivant, de l'échauffourée d'Audenarde, et, on peut le dire, un tableau en raccourci des luttes dont la Flandre entière était alors le théâtre.

Le comte Louis de Nevers n'était plus que le souverain nominal du pays; après avoir séjourné longtemps en France, il était revenu habiter son château de Male, d'où il essayait par des menées secrètes de fomenter des troubles, afin de ressaisir la prépondérance; mais les grandes communes n'étaient pas accessibles aux suggestions de ses agents; pour la forme elles reconnaissaient l'autorité du comte, elles lui adressaient des présents et des habits de fête, dans les circonstances traditionnelles; au fond, elles n'avaient qu'un guide, qu'un inspirateur et qu'un maître, Jacques Van Artevelde. C'était à lui que Gand, Bruges et Ypres donnaient la mission de gouverner la Flandre; quant aux villes secondaires, bon gré mal gré, il leur fallait suivre l'impulsion et obéir.

Audenarde avait toujours gardé beaucoup de sympathies à un prince qui aimait à résider dans ses murs; les bourgeois propriétaires et les

grands marchands y avaient maintenu leurs privilèges, à l'exclusion de l'élément populaire; le corps des échevins était encore imprégné de l'esprit aristocratique. Cependant l'influence des événements contemporains s'était fait sentir ici comme ailleurs; un certain Lambert Mondekin avait été, au nom du commun pays de Flandre, investi des fonctions de Rewart ou gouverneur; les tisserands qui, par leur nombre, occupaient le premier rang dans la cité, se firent, avec la plupart des autres artisans, les défenseurs du régime nouveau. Seuls les foulons se tinrent à l'écart: animés d'une jalousie, tenace contre le métier des tisserands, ils étaient prêts à appuyer les efforts de la réaction.

La tentative d'arracher la ville aux partisans des Gantois se fit jour au mois de septembre 1342; les *leliaerts* voulaient, ce semble, enlever au Rewart son autorité, abattre le parti populaire, s'emparer des clefs de la ville et la livrer aux hommes du comte. Leur complot fut déjoué grâce au zèle patriotique des tisserands et à l'arrivée d'un corps de troupes gantoises qui pénétra dans les murs, sans coup férir. Trois documents principaux ont permis à M. De Pauw de retracer toutes les péripéties de la lutte: une lettre justificative adressée aux Gantois par les échevins d'Audenarde, fort compromis dans l'affaire; un questionnaire destiné à diriger l'enquête, qui fut la suite nécessaire de ces événements, et enfin l'enquête elle-même, qui forme la troisième et la plus importante des pièces du procès.

Ces documents présentent un grand intérêt, parce que nous y entendons successivement les allégations des deux partis, mais c'est d'une manière fort décousue qu'ils rapportent les menus incidents de l'aventure et les propos de chacun des acteurs qui à un titre quelconque y ont été mêlés; aussi pour se reconnaître dans le fouillis des dépositions de plus de deux cents témoins, fallait-il l'habileté d'un magistrat habitué par la pratique à ce genre de recherches. M. De Pauw a procédé à une instruction en règle; il énumère les différents faits qui peuvent être mis à la charge des émeutiers, il groupe les témoignages, il les discute méthodiquement, il tire ses conclusions. Ajoutons que grâce à une connaissance vraiment merveilleuse de l'époque, il parvient à donner sur un grand nombre de personnages des détails circonstanciés que l'enquête même ne fournit pas; il connaît leurs antécédents, il énumère leurs alliances, il révèle leurs traditions de famille, il distribue à chacun sa part de responsabilité. — si bien, qu'à l'issue du travail, je pourrais dire du procès, on n'attend plus qu'une chose: le prononcé de l'arrêt qui condamne les uns et qui renvoie les autres.

On n'attendra pas de moi que je résume ici ce long et minutieux travail. Ce qui en ressort, pour l'histoire du temps, c'est que les partis étaient pleins, de côté et d'autre, d'une animosité extrême; on vivait dans une défiance perpétuelle, on se surveillait anxieusement, on épiait les allées et venues, les moindres gestes, et les magistrats étaient appelés à chaque instant à s'assurer par des visites domiciliaires, si un

citoyen suspect ne cachait pas chez lui des hommes d'armes étrangers. « On a fouillé nuitamment toute ma maison, dit l'un des témoins, on a été voir jusque dans le lit de ma femme. » A la moindre difficulté intérieure, les Gantois interviennent et font prévaloir leurs volontés. Lambert Mondekin, le Rewart, inquiet des rumeurs qui circulaient, avait réclamé des échevins une garde de vingt hommes; comme ils la lui refusent, une compagnie d'archers arrive de Gand, et leurs capitaines ordonnent à la communauté de fournir la garde demandée. Bientôt cependant la lutte s'engage; l'hôtel de ville est le théâtre d'une scène de désordre indescriptible, les *leliaerts* ont envahi la salle du conseil, et les chefs du parti national sont sur le point d'être assommés; le peuple court aux armes; les conspirateurs ont enlevé les bannières des principaux métiers, ils essaient de s'assurer les portes de la ville. Plusieurs bourgeois sont blessés, un homme est jeté à l'eau. Le cri de ralliement « Commune et ami! » répond au cri: « Seigneur et loi! » et, chose bien caractéristique, ce dernier appel, qui n'était qu'une invocation à l'autorité du comte et des échevins, est dénoncé dans l'enquête comme séditionnaire. Cela nous montre que la révolution en Flandre était plus réelle qu'on ne veut bien le dire, et que la loyale allégeance dont les actes officiels font parade envers le prince, n'était plus au fond qu'une formule conventionnelle.

La conspiration d'Audenarde n'est qu'un épisode dans l'histoire de cette révolution; il ne faut pas en exagérer l'importance, puisque les Gantois, à la nouvelle du soulèvement, dépêchent moins de cent hommes pour faire rentrer la ville dans l'obéissance. Mais le récit en a du prix à nos yeux, parce qu'il se présente avec une abondance de détails qui, malheureusement, font défaut pour les autres tentatives du même genre.

M. De Pauw a fait imprimer avec le plus grand soin les pièces justificatives jointes à son mémoire; il y a ajouté quelques extraits des comptes de Gand et de Bruges, une liste des échevins d'Audenarde au xiv^e siècle, une liste des *poorters* d'Audenarde, de Gand et de Bruges, dont les noms sont cités dans le dossier de l'affaire; enfin n'oublions pas de signaler quatre planches fort intéressantes: un plan d'Audenarde au xiv^e siècle, la gravure des sceaux de dix-huit grands bourgeois, un fac-simile du rouleau de l'enquête, et la reproduction d'une série de miniatures, empruntées à un manuscrit de la Bibliothèque de Bourgogne, et représentant les différentes classes d'habitants de la ville. Tout cela contribue à rendre cette monographie aussi complète qu'on peut la désirer.

Pour terminer, qu'il me soit permis, selon l'usage, de hasarder quelques observations critiques.

M. De Pauw pense que Van Artevelde a introduit à Audenarde comme à Gand la répartition de la population en *trois membres*. Peut-être a-t-il de ce fait des preuves positives, mais je ne les ai pas trouvées dans le présent mémoire, et si, pour ma part, je conserve quelques doutes à cet égard, c'est que je vois les échevins demeurer

les représentants de l'ancienne bourgeoisie. En eût-il été ainsi, si l'aristocratie des *ledechgangers* et des *coomans* n'avait pas maintenu sa prépondérance?

Une remarque aussi à propos de ce mot de *ledechgangers*. M. De Pauw y voit un *sobriquet*; je crois qu'il se trompe. Les rentiers d'autrefois, aussi bien que ceux d'aujourd'hui, étaient fiers de ne rien faire : les appeler les *oisifs* était pour eux un compliment bien plutôt qu'une injure. Le terme a d'ailleurs son correspondant exact dans les *muessiggenger* des villes d'Allemagne; or, ce dernier mot est employé, non comme sobriquet, mais comme désignation officielle; dans le *Stadtbuch von St-Gallen*, par exemple, on lit : « *die alten ræt, die muessiggenger und die burger gemainlich.* »

Enfin, je n'aime pas beaucoup le rapprochement que fait M. De Pauw de ces *ledechgangers* avec les *inutiles* de la charte de Gand de 1192. « Van Artevelde, dit-il, commença par supprimer cette classe inutile des nobles ou bourgeois n'exerçant aucun métier... » (p. XXXII), et quelques lignes plus bas : « il rétablissait ainsi l'égalité des bourgeois dans cette ville, dont la Keure de 1191 (lisez 1192) bannissait déjà les membres *inutiles*. » — Je ne veux pas examiner ici le fond de la question, mais je dénie que jamais l'égalité eût existé auparavant, soit à Gand, soit ailleurs; l'égalité est chose inconnue au moyen-âge, et quant aux *inutiles*, ce mot dans la charte de 1192, aussi bien que dans le privilège de Louvain de 1341 (*die onnutte zijn onder hen*. Brab. Yeesten. Codex. I, p. 825), loin de s'appliquer aux riches, vise directement les artisans suspects de rébellion. Il faut remarquer que l'adjectif *inutiles*, *onnut* doit se traduire aussi souvent, dans les documents de l'époque, par *nuisible*, *schadelijk*, *nietswaardig*, que par le français : *inutile*. Il s'applique parfois aux vagabonds, aux gens sans aveu, aux femmes de mauvaise vie; d'une manière générale, il désigne tous les gens que l'on croyait *Dangereux*. A Gand, en 1192, comme à Louvain, en 1341, la commune était encore essentiellement aristocratique. Pouvait-elle songer à expulser les rentiers? Il n'y a donc pas de rapprochement possible entre ce principe, ou si l'on veut, cette mesure de police, et la réforme inaugurée par Jacques Van Artevelde.

Je ne prendrai pas congé du livre de M. De Pauw, sans exprimer le vœu de voir paraître bientôt l'ouvrage qu'il nous annonce : « *Généalogie et Archives de la famille d'Artevelde*, contenant environ trois mille chartes inédites du XIV^e siècle. » Celui qui possède de pareils trésors, les doit à la science.

LÉON VANDERKINDERE.

Antwerpsche Bibliophilen, n^o 2. Leo de Burbure. *De Antwerpsche Ommegang in de XIV^e en XV^e Eeuw*. XI-22 pp. in-8^o.

L'opuscule dont il s'agit, seconde publication des Bibliophiles anversois, est la reproduction d'un manuscrit appartenant à M. le chevalier de Burbure, qui en fait la publication avec le concours de M. Ph. Rombouts. L'origine du manuscrit est assez incertaine. Commencé à la fin du XIV^e siècle, il a été poursuivi pendant près de cent années, et semble avoir appartenu aux confrères de la Jeune Arbalète, qui y ont noté le cérémonial des processions et cortèges annuels dont l'organisation avait alors à Anvers une grande importance. M. de Burbure, en rappelant l'origine et le nombre des diverses cavalcades anversoises, nous montre, dès le XIV^e siècle, le Magistrat s'en occupant au point de faire réparer les voies que devaient parcourir les chars, et, en même temps, le peintre de la ville ayant

pour mission de « préparer les chars et les costumes des personnages qui devaient y figurer; instruire chacun de son rôle muet; expliquer l'attitude à garder, la mimique à observer; distribuer leurs attributs et leurs insignes à tous les hommes et enfants, acteurs improvisés, et placer, qui à cheval, qui sur les chars à gradins (nommés *punten* en flamand) en s'avancant à pied entre la haie formée par la corporation des métiers, donner enfin à la cavalcade le signal du départ... » Nous ne ferons pas l'énumération assez fastidieuse de la composition mi-religieuse, mi civile de ces cortèges dont l'usage a d'ailleurs subsisté jusqu'à nous. Albert Dürer, dans le laconique journal de son voyage aux Pays-Bas, mentionne assez longuement la procession du 19 août 1520, et la fidélité de son récit ressort des documents officiels qui viennent d'être publiés par les bibliophiles anversois.

Voici comment s'exprimait Dürer :

J'ai vu le dimanche après le jour de l'Assomption le grand Ommegang de l'église de Notre-Dame à Anvers, où étaient rassemblés tout ce que la ville possède de métiers et d'états, chacun, selon ses moyens, vêtu avec la plus grande richesse. Chaque état et chaque métier avec ses insignes, en sorte qu'on pouvait le reconnaître. Dans les intervalles, on portait de grands cierges et de longues buccines d'argent; il y avait aussi nombre de joueurs de flûte, et de tambours à la mode allemande. Tout cela était vigoureusement sonné. C'est ainsi que je vis s'avancer dans la rue, sur deux rangs espacés et se suivant de près : les orfèvres, les peintres, les maçons, les brodeurs, les sculpteurs, les menuisiers, les charpentiers, les bateliers, les poissonniers, les bouchers, les tanneurs, les drapiers, les boulangers, les tailleurs, les cordonniers, tous ceux qui exercent un métier ou font le commerce des objets nécessaires à la vie. Il y avait là aussi les marchands et négociants et leurs aides de tout genre. Puis venaient les tireurs avec leurs arquebuses, leurs arbalètes et leurs arcs, les voyageurs et les pèlerins. Après venait la garde des seigneurs du Magistrat. Une longue file de hauts personnages magnifiquement vêtus suivait également, mais avant eux marchaient dans le recueillement tous les ordres religieux dans leurs divers costumes. Il y avait aussi dans la procession une grande quantité de veuves qui se nourrissent du travail de leurs mains et observent une règle particulière (les béguines), toutes avec des voiles blancs d'une coupe spéciale, tombant jusqu'à terre et d'un aspect vraiment imposant. Je vis dans le cortège des personnes de très-haute qualité; et le chapitre de l'église de Notre-Dame avec tout le clergé, le chœur et les richesses fermaient la marche. Vingt personnes portaient la Vierge Marie avec le Seigneur Jésus, parés avec la plus extrême magnificence, à la plus grande gloire de Dieu. Dans cet Ommegang, il y avait bien des choses réjouissantes et richement ordonnées. Car l'on y conduisait des chars, avec des spectacles, des navires et autres constructions. Il y avait la suite des prophètes et après, le Nouveau Testament : la Salutation angélique, les trois Rois Mages, montés sur de grands chameaux et autres animaux rares très-bien imités, la Fuite en Egypte — très-édifiante — et bien d'autres choses que j'omets. Enfin venait un grand dragon, que sainte Marguerite et ses jeunes compagnes conduisaient par une chaîne. Elle était particulièrement belle. Saint Georges la suivait avec ses écuyers — le beau cavalier en armure! Il chevauchait aussi dans ce cortège des petits garçons et des petites filles, vêtus de la manière la plus magnifique — à la mode de divers pays et représentant des saints. Du commencement à la fin, avant qu'il eût passé entièrement devant notre maison, cet Ommegang dura plus de deux heures. Il était tellement nombreux que je ne parviendrais pas à le décrire dans un livre tout entier. Je me contente donc de dire que c'était très-beau.

La description du grand peintre de Nuremberg concorde à la lettre avec les nomenclatures du manuscrit que nous avons sous les yeux. Celui-ci contient une annexe très-curieuse réglant les préséances des métiers dans le droit de chacun d'eux à porter la Vierge. Le cortège

anversois s'est successivement enrichi d'un certain nombre d'éléments, tels que son fameux géant, qui fut exécuté par Pierre Coeck pour l'entrée de Philippe II, et plusieurs chars dessinés par les plus grands artistes pour la Joyeuse-Entrée d'Albert et Isabelle, de Ferdinand d'Autriche, etc. On en connaît une charmante représentation, due au burin de Jan Luiken, dans la traduction hollandaise du voyage de Brown. Il n'a conservé de nos jours aucun de ses mystères religieux. H. H.

The different forms of Flowers on Plants of the same species, by Ch. Darwin. 1 vol. in-12 Londres, 1878 (1).

Savoir s'astreindre à compter, sous le microscope, plus de vingt mille graines d'une même espèce, pour en arriver à établir un seul fait, avec certitude, c'est déployer une énergie, une force de persévérance dont peu de naturalistes se sont montrés capables. Tel est cependant le genre de labeur fastidieux et pénible auquel M. Darwin a dû se livrer, pendant trente-sept années, pour l'élaboration de l'ouvrage si remarquable qu'il vient d'offrir à l'examen du monde savant.

Sans vouloir préjuger de l'influence que ce livre est appelé à exercer sur les progrès de la physiologie végétale, nous n'hésitons pas à déclarer qu'il est d'un intérêt aussi puissant que les productions antérieures du célèbre naturaliste-philosophe.

Il se rattache très intimement à un autre ouvrage, dont il forme en quelque sorte le complément, publié quelques temps auparavant, et intitulé : *The Effects of Cross and Self-Fertilization in the Vegetable Kingdom*. Une idée commune, aussi hardie que neuve, y est développée; on pourrait la résumer ainsi : *la nature abhorre la perpétuelle autofécondation, qui est une cause d'infertilité et de dégénérescence, de même que la consanguinité dans le règne animal; c'est pourquoi les fleurs du plus grand nombre de plantes sont construites de façon à être habituellement ou accidentellement fécondées par croisement.*

On voit, d'après cela, que pour M. Darwin, la fécondation croisée est la loi des plantes; la fécondation directe, l'exception. C'est la conclusion obligée des belles et nombreuses expériences auxquelles il s'est livré, pendant la moitié de sa vie, et qu'il a interprétées avec une sagacité et une logique dont ce grand observateur semble seul posséder le secret.

Mais on pourrait se demander quelle raison la nature peut avoir à favoriser cette fécondation entre des cellules sexuées provenant d'individus différents, fécondation que, jusqu'ici, l'on avait considérée comme illégitime et plutôt défavorable à l'espèce? M. Darwin nous apprend que c'est une raison capitale : la *conservation et le perfectionnement de l'espèce*. En effet, son livre établit de nombreuses comparaisons entre les descendants légitimes et ceux que, d'après les idées anciennes, on devrait nommer des bâtards : toutes sont à l'avantage de ces derniers.

La nécessité de la fécondation croisée établie, restait à découvrir les moyens employés par la nature pour la rendre possible. C'est surtout à M. Darwin qu'il était réservé de nous les dévoiler. L'ouvrage que nous avons sous les yeux nous apprend qu'il existe *différentes formes de fleurs* dans les plantes de la même espèce, et que ces différences constituent autant de merveilleuses adaptations à la fécondation croisée. Cette diversité d'organisation dans les fleurs n'était pas

(1) La librairie Reinwald vient de publier une traduction française par le D^r E. Heckel.

entièrement ignorée; mais le peu que l'on en connaissait ne pouvait être, sous l'empire de théories surannées, que l'objet d'une fausse interprétation. Et il en aurait été ainsi bien longtemps encore, sans les recherches patientes de M. Darwin sur tous ces faits si curieux, véritables énigmes susceptibles d'égarer la perspicacité des physiologistes les plus expérimentés. Car enfin, quel autre que le grand réformateur aurait eu assez d'autorité pour oser attaquer, et réussir à renverser, la théorie classique si commode et si séduisante de l'hermaphroditisme végétal? Son livre établit que les moyens de favoriser ou de rendre seule possible la pollinisation croisée, sont nombreux et variés. Le premier est la diclinie: dans ce cas, l'adaptation à la fécondation croisée est manifeste. En second lieu, il existe des plantes réunissant les deux sexes et qui, tout en étant hermaphrodites, se fécondent mutuellement. Le nombre en est considérable; la plupart rentrent dans les groupes des dichogames et des hétérostylées. Ces dernières surtout ont été beaucoup observées par l'auteur; aussi leur histoire, si intéressante, ne comprend-elle pas moins de 277 pages, sur 357 dont se compose l'ouvrage entier, le reste traitant des fleurs diclines et cléistogames.

L'espace restreint dont nous disposons ne nous permet pas de donner ici une analyse même superficielle des chapitres qui se partagent cette copieuse matière. La lecture du livre, à chaque page duquel se révèle l'esprit d'investigation et de pénétration qui caractérise cet infatigable chercheur, est l'unique moyen de saisir toute l'importance des faits nouveaux qui y sont accumulés et des déductions que l'auteur en tire. Nous ne nous permettrons qu'une simple observation au sujet d'un point de doctrine.

M. Darwin, dans l'ouvrage sur les *Effets de la fécondation croisée et de l'autofécondation*, avait, à propos de l'origine des sexes, émis cette opinion que *les plantes ont dû commencer par être dioïques*. Dans sa récente publication, tout en maintenant que certaines espèces, actuellement dioïques, l'ont toujours été, et en déclarant que la conversion des hermaphrodites en diclines est souvent très-difficile à expliquer, il n'admet pas moins que « il y a de bonnes raisons pour croire que différentes plantes hermaphrodites sont devenues ou deviennent dioïques à la suite de nombreuses étapes extrêmement courtes. »

Nous aimons à croire que ses nombreux disciples et admirateurs lui sauront gré du sacrifice qu'a dû s'imposer son amour-propre, en renonçant à une manière de voir que, tout d'abord, il n'avait pas reconnue comme si opposée aux grandes théories de l'évolution et du développement successif dont il est le digne promoteur.

ÉLIE MARCHAL.

BULLETIN.

Die moderne Kunst und die Ausstellungen der Berliner Akademie. Von Otto von Leixner. Zweiter Band: *Die Ausstellung von 1878.* Berlin, Guttentag. 1 vol. in-8°.

L'utilité de la critique en matière d'art est très-contestée. Si les revues de salons offrent un incontestable intérêt d'actualité, on ne peut se dissimuler que les œuvres de ce genre ne soient entachées d'un vice originel. La critique, même la plus sévère, met trop en évidence auprès d'un public incompetent un certain ordre de productions médiocres, en même temps que l'influence des idées du jour porte les éloges au delà de leur mesure légitime. Mieux que toute autre forme de publication, le journal quotidien s'adapte aux comptes rendus d'exposition. Là est leur terrain naturel. Un livre décoré du titre

de *Situation de l'art moderne* annonce fort au delà de l'analyse d'une poignée d'œuvres que la critique ne cite souvent encore que pour établir leurs défauts mêmes, et exige un coup d'œil plus étendu que l'horizon borné d'un salon annuel. M. von Leixner fait les parts à peu près égales entre l'esthétique pure et l'analyse objective de quelques toiles choisies dans le salon qu'il parcourt. Ses vues sont celles d'un appréciateur formé à l'étude des maîtres, et il s'écarte volontiers du cercle restreint des influences locales. L'enthousiasme pour certains noms aimés l'emporte aussi parfois, mais il combat avec énergie les envahissements d'un matérialisme que la jeune école allemande sait revêtir de formes parfois très-séductrices. Une étude générale sur le portrait mérite surtout d'être lue. L'auteur signale avec un vrai courage l'influence détestable dans les arts, et si étrangement méconnue, des Mécènes ignorants. Nulle part mieux que dans le portrait, un genre que le génie des peintres anciens a élevé si haut, cette influence ne se fait sentir. Mais le remède à un tel mal est sans doute bien difficile à trouver, la nature même des relations du modèle et de l'artiste faisant tout naturellement de celui-ci le jouet des caprices de qui le fait vivre. Deux peintres belges, M. Alexandre Struys, aujourd'hui à Weimar, et M. E. de Schampheleer, le paysagiste, sont mentionnés avec éloge par M. von Leixner. Une toile de M. Alma Tadema obtient aussi l'honneur d'une analyse. L'auteur se montre sévère pour cette production du jeune maître hollandais — désigné à tort comme Belge, — mais c'est là encore un côté faible, et non des moindres, de ces revues qui aspirent à la durée du livre et semblent fonder le passé et l'avenir d'un auteur sur des produits d'importance parfois très-secondaire. Tadema est sans conteste une figure intéressante de l'art contemporain, et demande certainement à être jugé sur l'ensemble de son œuvre, déjà considérable. Nous nous plaisons toutefois à rendre au livre de M. von Leixner cette justice que son intérêt général l'emporte de beaucoup sur l'importance momentanée. L'école contemporaine allemande et ses tendances y sont appréciées avec un sens droit, une véritable élévation de vues et une connaissance de cause trop rare dans les travaux de l'espèce.

H. H.

Through Asiatic Turkey. By Grattan Geary. Londres, Sampson Low. 2 vol. — M. Geary, directeur du *Times of India*, a fait le voyage du golfe Persique à la Méditerranée en sept semaines, et dans ce court espace de temps il a réussi à recueillir une quantité d'informations qui présentent un grand intérêt. Ces informations, auxquelles il faut ajouter les aventures personnelles du voyageur, racontées avec art, sont relatives à la condition, au caractère des différentes races qui habitent la Turquie d'Asie, à l'état politique et social du pays, à ses ressources, etc. La description qu'il fait de la contrée située entre le Tigre et l'Euphrate, jadis si peuplée et si florissante, prouve que ces plaines fertiles pourraient encore voir renaître leur ancienne prospérité. Aujourd'hui le manque de communications, une administration détestable et les événements des dernières années en ont fait un pays de misère. M. Geary soutient cependant que la race turque possède ici sur les autres une supériorité qu'il serait dangereux de vouloir affaiblir, parce qu'elle a l'instinct du gouvernement, tandis que les chrétiens, divisés entre eux, n'aspirent qu'à être protégés par les Européens, que les Kurdes et les Bédouins sont indifférents à toute administration. A Babylone, l'auteur rencontre des hommes occupés à extraire des briques provenant des antiques constructions, et qu'ils vont vendre dans les villes voisines. Ici pas plus qu'à Bagdad, il ne songe à s'apitoyer sur la destinée de grands empires détruits et à y chercher des traces de désolation. Il y voit la nature aussi fraîche et aussi riante que quand Babylone n'existait pas. Dans la ville d'Haroun-al-Raschid, la tombe de la belle Zobéïdah est en ruines; mais les fleurs d'oranger, les aubépines et les acacias embaument l'air d'un parfum déli-

cieux; le gazon est si vert, les maisons si pittoresques et les dômes et les minarets des mosquées répandent sur tout l'ensemble tant de variété et de grâce!

M. Geary assure que les fonctionnaires supérieurs turcs sont en général moins sévèrement jugés par le peuple que ceux des rangs inférieurs. Ce qu'il dit est au moins vrai de Midhat Pacha, qui a laissé d'excellents souvenirs à Bagdad.

Après avoir administré pendant quatre années la province de Bagdad en qualité de gouverneur-général, il était si pauvre que lorsqu'il fut appelé à Constantinople, il n'avait pas assez d'argent pour faire le voyage. Il chargea un homme de confiance de vendre sa montre et sa chaîne à un personnage distingué, natif de l'Inde, qui devait ignorer le nom du vendeur. Mais la montre fut reconnue, et l'Indien, après l'avoir achetée au prix demandé, l'envoya en cadeau à Midhat, au moment de son départ, le priant de l'accepter comme une marque d'estime et d'amitié.

Manuel du voyageur, par D. Kalbrunner. Zurich, Wurster. — La facilité et la rapidité des communications, qui rapprochent chaque jour les distances, contribuent de plus en plus à faire considérer les voyages comme un élément indispensable de toute éducation un peu complète. Mais les voyages ne profitent qu'à la condition que l'on sache bien voir et observer avec méthode. Cet art, trop souvent ignoré, faute de préparation suffisante, M. Kalbrunner a entrepris de l'enseigner en réunissant, dans un manuel écrit avec clarté et très-savant, les renseignements et les indications utiles à toutes les personnes qui veulent se livrer à des observations sur une contrée et sur ses habitants. Des ouvrages analogues ont été publiés en Angleterre, par sir John Herschel, M.-F. Gallon et le colonel Jackson; en France, par la Société de géographie; en Allemagne, par le Dr G. Neumayer; en Italie, par M. A. Issel. Mais ces ouvrages ne s'adressent guère qu'à des savants de profession. Celui de M. Kalbrunner a l'avantage d'être à la fois plus élémentaire et plus détaillé; écrit dans un style simple, il est à la portée des lecteurs instruits, et plus d'un spécialiste pourra le consulter avec fruit, car il répond en tous points à l'état actuel de la science. 280 figures et 24 planches et cartes hors texte, soigneusement exécutées, en facilitent l'intelligence. Dans un volume dont la publication est prochaine, M. Kalbrunner se propose de réunir les notions générales de géographie, de géologie, etc., indispensables aux voyageurs. Ces deux ouvrages formeront ainsi une encyclopédie portative, dont les voyageurs tireront grand profit. Nous en recommandons également la lecture aux professeurs chargés de diriger les excursions scolaires: ils y trouveront une quantité de renseignements qui leur faciliteront leur tâche et les dispenseront souvent de recourir aux traités spéciaux.

— L'imprimerie impériale de Vienne vient de publier un magnifique volume contenant les alphabets de tous les temps et de toutes les nations, sous le titre: *Das Buch der Schrift enthaltend die Schriften und Alphabete aller Zeiten und aller Völker des gesammten Erdkreises*. L'auteur, M. Carl Faulmann, a joint à chaque alphabet une courte description historique. On y trouve les caractères d'écriture, les signes astronomiques et mathématiques, une table des abréviations qui se rencontrent dans les inscriptions et les manuscrits. Un chapitre est consacré aux diverses méthodes de sténographie.

— Le *Geographical Magazine* cesse de paraître, après six ans d'existence. Il est remplacé par une publication, également mensuelle, qui sera éditée par les soins de la Société géographique de Londres, sous le titre: *Proceedings of the royal geographical Society and monthly geographical Record*.

— *Griechische Geschichte*, von E. Curtius. Fünfte Auflage. Berlin, Weidmann. Cette cinquième édition d'un ouvrage qui jouit d'une réputation

méritée, a été soigneusement revue par l'auteur. Plusieurs chapitres ont été augmentés, de sorte que le livre est au courant de la science.

— C'est M. Behm qui remplace le Dr Petermann comme directeur des *Mittheilungen* géographiques. Il sera assisté de M. Lindemann, secrétaire de la Société géographique de Brême. Le département cartographique de l'institut J. Perthes sera dirigé par M. Bruno Hassenstein, élève de Petermann. Le dernier supplément aux *Mittheilungen* contient un travail du Dr G.-R. Credner sur les deltas, un des sujets les plus intéressants de la géographie physique. L'auteur décrit et classe les principaux deltas du globe, discute leur origine et les conditions les plus favorables à leur formation.

— L'*Almanach de Gotha* pour 1879 contient les portraits de la veuve reine d'Espagne, du pape Léon XIII, de la princesse Louise-Marguerite de Prusse et du duc de Connaught. Les changements politiques opérés par le traité de Berlin s'y trouvent introduits : la Roumanie, la Serbie et le Monténégro figurent parmi les États indépendants. Nous y voyons constaté ce fait que le mouvement industriel et commercial a subi un ralentissement, non pas seulement dans quelques pays isolés, mais dans le monde entier.

REVUES ÉTRANGÈRES.

DEUTSCHE RUNDSCHAU. — RIVISTA EUROPEA.

Les commencements du socialisme en France. Cette question, palpitante en Allemagne, présente moins d'opportunité pour nous qui avons vu de près la crise sociale qui suivit les beaux jours de la Restauration, entre 1830 et 1848. Mais l'auteur de l'article, M. Carl Hillebrand, à part sa précision, possède le rare mérite d'une impartialité rigoureuse; il est intéressant de voir un étranger s'orienter dans ce dédale de théories contradictoires.

L'œuvre du XVIII^e siècle, essentiellement dissolvante et guerrière, comme dit l'auteur, n'avait eu d'autre résultat que l'affranchissement de l'individu. Rien de pratique ne s'était fait, nul progrès matériel. Un besoin de repos s'empara de la société française. On aspirait à une complète réorganisation par le travail et par l'intelligence, il fallait déblayer les ruines, construire à neuf, remplacer l'autorité renversée avec tant d'efforts, par une autorité qui respectât les libertés acquises. Mais le but était indéfini, on cherchait dans la vague. Le petit nombre de ceux qui avaient compris la tâche de notre siècle étaient, comme il arrive toujours, des rêveurs, et, comme tous les rêveurs, ils croyaient pouvoir enjamber dans la voie du progrès toutes les difficultés que l'humanité franchit une à une avec le temps et la patience.

Parmi ces rêveurs, Saint-Simon fut d'abord le plus influent. Reprenant en sous-ordre l'idée de Condorcet, il fondait son système sur cette donnée : l'humanité se développe collectivement d'après les mêmes lois auxquelles sont soumis les individus. Le travail et la science, désormais, allaient prendre la place de la théologie guerroyante du moyen-âge. La science est tout, c'est la croyance; le travail remplace la guerre.

Mais par la science, malheureusement, seul le côté spirituel de la société s'organise. Il s'agit encore de pourvoir aux exigences matérielles. C'est ici que les rêves ouvrirent leurs ailes. Nous ne pouvons suivre l'auteur à travers les utopies, les systèmes, les recettes philosophiques qui se firent jour en France dans l'espace de dix-huit ans. Les travaux d'Enfantin, de M. Chevalier, de Duveyrier, de Rodriguez sont bien connus de nos lecteurs; nombre d'entre eux sont nés dans l'âge scientifique d'Auguste Comte; la religion humanitaire de Pierre Leroux, le communisme de Fourier sont légendaires; Proudhon et Louis Blanc ont été nos voisins.

M. Hillebrand est d'avis que tant de théories subversives n'eussent pas trouvé droit de cité si la législation et la science eussent suivi ou enseigné de

meilleurs principes. Mais la timidité, l'égoïsme ou l'entêtement des classes dirigeantes tinrent pendant dix-huit ans la nation éloignée du mouvement international, paralysant en même temps au dehors ceux qui ne pouvaient se passer d'un pays comme la France. Il fallut expier par la révolution de février cette abstention ou cette ignorance, pour finir par décréter le progrès sans y avoir été préparé. Malgré cela, il serait injuste de méconnaître ce que l'industrie privée, après s'être défendue longtemps contre le libre échange, a fait depuis 1850 pour améliorer le sort des ouvriers. Car c'est aux intérêts privés, non à l'État, que l'on doit en France les récents progrès, tandis qu'en Angleterre l'honneur de cette initiative revient à la législation.

— *L'histoire de la guerre d'Orient* fait suite à cet article, ainsi qu'une nouvelle de Bret Harte. Le célèbre nouvelliste californien habite, comme on sait, l'Allemagne depuis quelque temps. Cette nouvelle, intitulée en allemand : *Soixante-quatorze, soixante-quinze*, est, comme toutes les autres, un chef-d'œuvre de perspicacité et d'observation fine. Nous passons également sous silence la revue de M. von Neumann-Spallart : *Coup-d'œil rétrospectif sur l'Exposition de Paris*, pour nous arrêter un instant à l'intéressante chronique de Carl Frenzel : *La comédie française* au théâtre de la résidence à Berlin.

L'art dramatique est en souffrance à Berlin comme ailleurs, et des esprits inquiets se sont émus en voyant le public instruit s'engouer du théâtre français — à cause de sa frivolité — disent les uns. Comme si nos comédies, riposte la critique, ne contenaient ni mots risqués, ni scabreuses situations, ni caractères équivoques, dissimulés sous le voile de la bouffonnerie ou le masque de la — *philisterhaftigkeit*. Ce mot terrible exprime toute la situation. Les dramaturges de l'Allemagne ne savent plus leur métier, malgré le prix de Schiller qui continue à récompenser et à encourager les efforts louables. Les Français, au contraire, captivent par la finesse et la sûreté de leurs conceptions; leurs pièces sont des machines bien agencées, où chaque ressort fonctionne sans faire craindre que rien se dérrange. Aussi la concurrence s'est-elle définitivement établie en faveur des pièces françaises depuis les traductions de *Fernande* et de *Dora* de Sardou, des *Lionnes pauvres* d'Augier, récemment traduites par Paul Lindau, et par les *Fourchambault*.

Tandis que les Allemands, dans leur théâtre, recherchent les caractères saillants et les types populaires, le dramaturge français se tient dans les hautes sphères, il ne met en mouvement que certaines figures, toujours les mêmes; son art consiste à les transformer et à les faire ressortir dans une intrigue inattendue, à leur prêter soit une action, soit une pensée nouvelles. Voici, brièvement résumé, comment Carl Frenzel esquisse les trois coryphées du théâtre français, Sardou, Dumas, Augier. Le premier est le plus habile, le plus hardi et le plus sans-façon. Aussi prend-il son bien où il le trouve : *Fernande* et *Séraphine* sont enlevées au trésor de Diderot, Sardou sait tenir son public en haleine, mais il n'est pas artiste, et, quoi qu'il fasse, il reste un prestidigitateur. Ce qui lui manque pour donner à la comédie autre chose qu'une excitation passagère, Dumas le possède à un haut degré. Le moraliste chez celui-ci, non-seulement surpasse le poète, il l'envahit et le domine visiblement et sciemment. Mais s'il parvient à encadrer ses problèmes dans une action qui lui convienne — comme dans *Le Demi-Monde* et *Monsieur Alphonse*, — Dumas atteint au plus hautes régions de la comédie de mœurs.

Entre les deux, Augier tient le milieu. Plus impressionné, plus artiste que Dumas, il possède plus de profondeur, plus d'intelligence, plus de talent naturel que Sardou. Il est plus philosophe, et a mieux observé les hommes dans leurs rapports avec les choses et les relations du monde. Mais il lui manque la souplesse de Sardou et les paradoxes de Dumas. Près de lui, ses rivaux semblent des romantiques, des chevaliers errants au pourchas d'aven-

tures, d'idéalités. Augier, lui, est l'académicien et le descendant de Molière.

Cette opinion du critique se fonde sur les *Effrontés*, *le fils de Giboyer*, *le Gendre de monsieur Poirier*, *les Lionnes pauvres* et *les Fourchambault*.

Avant de fermer la *Rundschau*, signalons encore une traduction des fables de Lafontaine par Dohm, illustrée par G. Doré. M. Z. Laubert, qui analyse cette œuvre cite quelques exemples dans lesquels le traducteur a conservé le rythme du vers français et la rime. Ces exemples très-remarquables laissent bien loin derrière eux la traduction de Laun, célèbre en Allemagne, quoiqu'elle soit hérissée de contre-sens.

— RIVISTA EUROPEA. M. Renier termine dans le numéro du 16 novembre son parallèle entre Arioste et Cervantès, en signalant les affinités qui existent entre la poésie chevaleresque italienne et l'avènement de Michel Cervantès. La chevalerie vivait formellement chez Pulci et Boiardo, qui la transformant suivant leur caprice ou leur fantaisie; Arioste la travestit; Aretino et Folengo la bafouent; vient Cervantès qui la condamne. C'est le thème de M. de Sanctis : « Roland devient Don Quichotte, et quand Don Quichotte entre en scène, tout un monde se disperse en morceaux. »

Le numéro du 1^{er} décembre contient un article du docteur Scartazzini sur *le procès de Galilée*, lequel donne lieu depuis longtemps à la fameuse *dispute galiléenne*. Récemment en Allemagne, dans un mémoire intitulé : *Ist Galilei gefoltert worden?* — Galilée a-t-il subi la torture? — M. Wohlwill a mis le feu aux poudres en soutenant que dans le manuscrit du procès conservé au Vatican des lacunes existent, et non-seulement des lacunes, mais des ratures, des falsifications. Des documents en auraient été enlevés, entre autres la dénonciation — œuvre des Jésuites, suivant l'opinion du Dr Scartazzini — dans le but de faire croire que Galilée n'aurait pas été condamné pour ses doctrines scientifiques, mais bien à cause de ses opinions théologiques. On ne trouve pas non plus le procès-verbal de l'examen de rigueur, c'est-à-dire avec la torture, ce qui semble étonnant puisque le fait est affirmé par les sept cardinaux qui signèrent la sentence. Dans le procès, Galilée est accusé d'avoir cru et tenu le système de Copernic, deuxièmement, d'avoir enseigné que l'on peut tenir pour probable et défendre une théorie contraire aux Saintes-Ecritures. N'est-il pas étonnant qu'au procès l'on ne retrouve que la trace du premier chef d'accusation? Ce qui semble fort grave à M. Wohlwill, c'est que l'absence de certains actes du procès coïncide avec l'absence de certains feuillets dans le manuscrit du Vatican.

Pendant deux siècles, le manuscrit fut enseveli dans les archives secrètes du Vatican. La première mention publique en fut faite dans les premières années de ce siècle, en 1809, alors que le volume passa aux archives romaines à Paris. On put alors l'examiner, il fut question de le traduire, mais il revint à Rome, en 1846, à la suite de démarches pressantes et souvent réitérées par la cour de Rome. Il paraîtrait qu'il fut rendu sous condition expresse d'être publié, mais on se contenta de faire paraître un opuscule — *Galilée et l'inquisition*, par Monseigneur Marini, l'un des commissaires envoyés par Pie VII à Paris, dans le but de récupérer le trésor. Or, l'opuscule de Monseigneur Marini n'est qu'une apologie de l'Inquisition. De là les premiers soupçons. Non-seulement le manuscrit ne fut pas publié, mais ni Alberi, ni Cantor de Heidelberg ne parvinrent à l'examiner, permission qui fut accordée à De l'Epinois, à Charles Gebler et à d'autres soldats de l'Eglise. Aux deux derniers, il fut permis d'en publier une édition complète. La question roule donc en ce moment sur l'identité du volume conservé au Vatican avec celui qui fut envoyé à Paris en 1809. La réponse négative de Wohlwill met en mouvement les champions des deux partis.

Le dernier numéro de la *Rivista*, du 16 décembre, contient le commencement d'un travail sur les Uni-

versités italiennes au moyen-âge. Nous attendrons la suite pour en résumer les points principaux.

X. D. R.

NOTES ET ÉTUDES.

PHÉNOMÈNES ÉNIGMATIQUES DE L'ASTRONOMIE.

Dans la séance publique de la classe des sciences de l'Académie, tenue le 17 décembre, M. Houzeau a appelé l'attention sur certains phénomènes de l'astronomie, dont on n'a pas encore reconnu les causes. Malgré l'extension toujours croissante du cercle de nos connaissances, il faut prendre garde a-t-il dit, d'imaginer que tout ou presque tout soit expliqué. Plus on étudie, plus on est frappé, au contraire, de ce qui reste d'incertitudes et d'énigmes dans le domaine de la science. Pour en donner une idée, le savant directeur de l'Observatoire a passé en revue certains phénomènes. Il a parlé de l'illusion encore inexplicée qui fait paraître les astres plus grands à l'horizon qu'au zénith. Il a raconté les apparitions fugitives d'un prétendu satellite de Vénus. Il a cité des phénomènes que l'on regarde quelquefois comme des marques du passage de notre globe à travers la queue des comètes.

« Il s'agissait là d'occurrences rares. La lumière zodiacale, qu'on voit toutes les nuits sous les tropiques, et même sous les zones tempérées lorsqu'on est exercé à la distinguer, nous pose, a dit M. Houzeau, un problème permanent. C'est une lumière vague, comme celle de la voie lactée, qui le soir s'élève du couchant, et le matin se manifeste au levant. Entre ces deux lueurs, on aperçoit aussi, dans le milieu de la nuit, une faible clarté, opposée au point que le soleil occupe dans le ciel, et qu'on appelle le « gegenschein, » mot allemand traduit assez improprement par « reflet. »

« Bien que les anciens n'aient que vaguement indiqué la lumière zodiacale, la plupart des peuples du Midi étaient familiers avec elle. Les Persans, les Aztèques la connaissaient avant que les Européens y aient dirigé l'attention. Quand les astronomes commencèrent à l'étudier, il y a deux siècles, ils ne faisaient pas de doute que ce ne fût un appendice du soleil. Ils n'avaient pas remarqué le reflet de minuit, et, se bornant à considérer les deux plaques lumineuses du soir et du matin, ils en faisaient des enveloppes du soleil, s'étendant à une grande distance de l'astre, et dont on voyait un côté après son coucher, l'autre côté avant son lever.

« Plus tard on remarqua non-seulement le « reflet, » qui est à l'opposé du soleil, mais des bandes, très-pâles, il est vrai, qui joignent ce reflet aux plaques extrêmes, et qui prouvent la continuité de la ceinture derrière la terre, c'est-à-dire au delà de notre globe par rapport au soleil. De plus, l'examen rigoureux de la situation de la lumière zodiacale atteste que cette lumière est couchée sur l'orbite de la terre, et qu'au lieu d'être un appendice du soleil, elle est par conséquent un appendice de notre globe. Elle est près de nous; elle nous accompagne. Mais en quoi consiste-t-elle? D'où viennent ses grands changements d'éclat et de largeur? Se développe-t-elle, se nourrit-elle par des émanations de notre globe? Ce sont autant de questions pour lesquelles les savants n'ont pas de réponses jusqu'ici. »

A propos du passage de la terre à travers la queue d'une certaine comète découverte, il y a près de vingt ans, par Tebbutt, M. Houzeau a exposé de la manière suivante, ce que les astronomes et les météorologistes ont remarqué dans cette circonstance:

« En mai 1861, les astronomes suivaient au ciel une belle comète, qui ne tarda pas à devenir visible à l'œil nu. Elle était accompagnée d'une longue queue, qui balayait l'espace à côté d'elle. Tout calcul fait, on s'aperçut que le 3 juin cette queue avait été dirigée exactement vers la terre. Ses dimensions, telles qu'on les avait constatées, pendant la visibilité de la comète, indiquaient que la queue s'étendait à une distance suffisante pour atteindre notre globe et au delà. Ainsi la terre avait passé le 3 juin 1861 à travers la queue de la comète, comme un boulet de canon passerait à travers un nuage de poussière.

« De quels phénomènes cette rencontre avait-elle été accompagnée? A coup sûr rien d'effrayant, rien même d'absolument insolite n'était arrivé. Le 3 juin 1861 s'était écoulé, pour la masse des hommes, comme les journées les plus ordinaires, et rien n'était venu leur faire soupçonner le phénomène astronomique qui se passait en cet instant. Les météorologistes et les astronomes furent les seuls à noter certaine apparence. Ils virent ce soir-là une aurore boréale, qui ne se distinguait d'ailleurs des autres phénomènes de cette espèce par aucune particularité. On pouvait en conclure qu'il se faisait dans les hautes régions de l'air une re-composition d'électricité. Mais si l'un des courants provenait des régions équatoriales de notre globe, ou bien si la charge électrique appartenait à des particules introduites du dehors dans notre atmosphère, c'est ce qui restait problématique, et ce que l'on ne peut par conséquent affirmer.

« Nous ignorons donc encore par quels phénomènes la rencontre de la terre et des diverses parties d'une comète viendrait se manifester. Il est seulement permis de croire que ces phénomènes seraient en général peu remarquables du vulgaire. Le passage de notre globe, sinon à travers la partie la plus épaisse, du moins à travers les appendices d'une comète, s'est peut-être présenté bien des fois. Si la queue, par exemple, est simplement une fumée, une traînée de poussières ou de vapeurs légères, on comprend qu'il n'en résulte pas de graves effets. »

VENTE MADOU.

La vente des œuvres laissées par Madou a été un véritable événement; elle a dépassé l'attente même des plus chaleureux admirateurs du maître. Madou n'avait rien perdu de sa vogue, et il est même remarquable que ses œuvres les plus récentes ont été le plus ardemment disputées. Nous ne faisons allusion qu'aux dessins, car, en réalité, les peintures mises en vente étaient, pour la majeure partie, des esquisses de tableaux très-connus. On n'en a pas moins adjugé au prix de 20,000 francs l'esquisse du *Coup de l'étrier*, dont le travail complet existe dans une galerie bruxelloise, et 15,500 francs une esquisse assez sommaire du *Trouble-fête* du Musée national.

Le Gouvernement a payé, depuis la mort du peintre, 36,000 francs l'esquisse, — c'est ainsi que l'auteur lui-même désigne cette peinture à la suite de son nom, — de la *Fête au Château*, que l'on a toujours désignée comme le chef-d'œuvre de Madou. En moyenne, les aquarelles ont été payées huit cents francs, les dessins quatre cents. En égard au nombre très-considérable de croquis mis en vente, c'est là un résultat sans précédents en Belgique. Il n'y aura sans doute qu'une voix pour reconnaître la légitimité d'une telle faveur, et les dessins au crayon noir qui ont été mis sur table nous paraissent appelés à augmenter encore de valeur. Madou n'avait jamais consenti à vendre les œuvres de

cette catégorie œuvres très-faites et qui précédaient toujours l'exécution finale de ses tableaux et de ses aquarelles. Une grande aquarelle, le *Railleur*, a été achetée pour la galerie du comte de Flandre au prix de 2,150 francs. Un très-intéressant croquis du *Siège d'Ostende*, un des rares sujets historiques traités par le maître, a été payé 1,550 francs. Une série de douze dessins à la mine de plomb, réductions de toiles connues, a été poussée jusqu'à 3,200 francs, ce qui cote chaque dessin à près de trois cents francs en tenant compte de l'augmentation pour frais.

Madou avait rassemblé dans sa longue carrière une assez précieuse collection d'estampes. Quelques volumes à planches et bon nombre d'œuvres gravées au XVIII^e siècle ont trouvé des amateurs empressés.

Le XVIII^e siècle a la vogue. Dix-sept volumes du *Journal des Modes*, datant des premières années du siècle, ont été adjugés à près de 600 francs à la Bibliothèque royale. C'est encore notre dépôt littéraire qui est devenu l'acquéreur, au prix de 380 francs, d'un recueil d'estampes du XVII^e siècle contenant surtout des eaux-fortes de paysagistes hollandais. Après les livres sont venus les costumes. Madou était là tout entier avec ses incroyables et ses carricks. Les peintres de genre ont fait bonne moisson. En définitive, le total des collections a donné au delà de 200,000 francs.

CORRESPONDANCE PARISIENNE

Paris, 26 décembre 1878.

L'époque du jour de l'an est une époque où les livres abondent; il n'y a pour s'en convaincre, si l'on en doutait, qu'à regarder la troisième et la quatrième page des journaux. Les trois quarts des réclames et des annonces qui y pullulent sont là pour le compte des éditeurs. L'autre quart est pour les confiseurs. Il n'en faudrait pas conclure cependant que le premier de l'an soit une saison féconde pour la critique littéraire. C'est le sabbat des livres d'étréennes. Ils se recommandent plus souvent par la beauté des reliures, la magnificence de l'impression ou le luxe des illustrations que par la nouveauté ou la valeur du texte. Quand ce ne sont pas des chefs-d'œuvre anciens et que signale leur gloire avérée au choix des familles, ce sont le plus souvent des publications destinées à piquer la curiosité plus qu'à exciter l'intérêt sérieux. On met les riches volumes sur la table du salon, on ne les touche qu'avec les égards dus à la délicatesse de leur enveloppe. Leur sort est d'être fenilletés et non pas d'être lus: leur but est de faire honneur à la munificence de celui qui les offre plutôt que d'instruire celui qui les reçoit.

Vous me permettez donc de ne pas m'arrêter aux livres d'étréennes de 1879, quoiqu'il s'en trouve dans le nombre de fort beaux. J'en signalerai deux seulement à cause des noms dont ils sont signés, et qui ne pouvaient laisser indifférent le public parisien, toujours attentif, vous le savez, à certains noms à la mode.

Le premier des ces livres, c'est une édition nouvelle du vieux roman de Longus, *Daphnis et Chloé*, que nous envoie de Londres l'éditeur Glady. L'édition n'est pas d'un goût irréprochable, et le livre est bien connu. Mais M Glady s'est avisé d'ajouter à son volume un ragoût dont le succès était assuré d'avance; il a demandé une préface pour la pastorale de Longus à M. Alexandre Dumas, et M. Dumas, qui est un grand préfacier, s'est empressé de la lui envoyer. Comme la traduction que l'on réimprimait était naturellement la traduction de Jacques Amyot, — un évêque du XVI^e siècle qui ne dé-

testait pas les livres badins. — M. Alexandre Dumas s'est donné le plaisir de mettre sa préface en harmonie avec le livre et de l'écrire en français du XVI^e siècle. A vrai dire, ce français procède encore plus de la langue des *Contes avoulatiques* de Balzac que de celle de Rabelais. En dépit de ses affectations archaïques et de son orthographe, la préface de M. Dumas est très-moderne et même très-parisienne.

Ce diable d'homme est assurément un des plus singuliers écrivains qui soient : il raisonne et souvent déraisonne à plaisir, il brouille toutes les idées, déconcerte à chaque pas son lecteur, se contredit lui-même de deux en deux pages, quitte son sujet, puis le reprend, effarouche par ses audaces, puis étonne par ses naïvetés et ses ignorances, s'embarque pour les régions les plus invraisemblables ou revient de Saint-Cloud et vous en parle comme d'un pays qu'il aurait le premier découvert. Avec cela, malgré cela, ou à cause de cela, il empoigne son lecteur : quand on a commencé à le lire, il n'y a pas moyen de le lâcher avant que l'on soit allé au bout : il irrite et il charme, il révolte et il séduit. On se sent toutes les envies du monde de se mettre en colère, et puis on tombe tout à coup sur une page superbe et qui désarme. On ne sait ce qu'il faut penser de lui, s'il est un esprit plus faux que juste, si son œuvre est plus malsaine ou plus vraiment robuste et forte : et le vrai mot, je crois, pour le juger, c'est qu'il est un maître auteur, dont l'éducation logique a été terriblement négligée.

L'autre livre d'étréennes que je veux signaler, c'est la publication qui porte le titre étrange : *Dans les nuages, impression d'une chaise*. L'éditeur est M. Georges Charpentier ; les dessins sont du peintre Georges Clairin, l'ami de Henry Regnault, mort si jeune à Buzenval ; le texte est de M^{lle} Sarah Bernhardt, l'actrice de la Comédie française.

De tous les personnages en vue, les plus en vue, ceux auxquels la mode parisienne donne le plus de son attention, ce sont les acteurs. On peut leur rendre cette justice qu'en général ils ne font rien pour s'y dérober. La chose ne date pas d'aujourd'hui, et je me rappelle un des plus jolis chapitres du *Wilhelm Meister*, où Goëthe se plaît à expliquer pour quelles raisons psychologiques et nécessaires les comédiens sont les moins modestes des humains. Or, de tous les acteurs de Paris, M^{lle} Sarah Bernhardt est assurément la personne dont Paris s'occupe le plus. Son talent, qui grandit tous les jours encore, l'a placée depuis plusieurs années au premier rang. Sa voix d'or — comme elle dit elle-même — a des charmes auxquels personne ne peut se dérober. Dans les rôles modernes comme la Postumia de *Rome vaincue*, comme la Dona Sol de *Hernani*, dans les rôles de la tragédie classique interprétés avant elle par tant d'illustres devancières, elle a également conquis les suffrages des plus difficiles. Elle a fait revivre, avec un art merveilleux, *Andromaque*, *Phèdre*, *Zaire* ; dans quelques jours elle fera revivre aussi *Monime*. Pourtant la gloire du théâtre ne lui suffit pas : il ne lui suffit pas même d'être une des femmes les plus courtisées de Paris et qui a fait tourner le plus de têtes. Elle aspire à une renommée universelle. Les derniers Salons nous ont montré d'elle des sculptures qui n'étaient pas vraiment plus mauvaises que bien d'autres. Nous sommes avertis par les reporters attachés à sa personne que, depuis quelques mois, elle se livre à la peinture avec acharnement : nous serons bientôt autorisés à contempler des toiles signées de son nom. Ce n'était pas assez encore. Elle a tenu à prouver que les neuf muses à la fois habitaient en elle, et voici un livre écrit de sa main. Melpomène et ses sept sœurs se sont effacées

pour céder un moment la place à Clio, la noble muse de l'histoire.

Car c'est bien Clio qui vient de se révéler à nous. Au temps où le ballon captif montait et descendait chaque jour, l'été dernier, une vingtaine de fois dans la cour des Tuileries, M^{lle} Sarah Bernhardt était une des fidèles habituées du ballon captif. Chaque jour elle y faisait, une fois au moins, sa promenade hygiénique et pittoresque, pour respirer un air moins chargé d'acide carbonique et voir de plus haut les hommes et les choses. Les reporters ne nous ont pas laissé ignorer ces événements mémorables. Mais bientôt le ballon captif n'a plus suffi à l'illustre visiteuse. Qu'est-ce qu'un ballon captif qui monte à quelques cents mètres seulement, et qui obéit docilement au câble qui tantôt le laisse s'élever, tantôt le ramène à terre ? Ce n'est pas un ballon sérieux, c'est un jouet semblable, en grand, à ces ballons pour de rire que, dans les magasins de nouveautés, on distribue aux marmots. Dona Sol — c'est toujours elle-même qui s'appelle ainsi — a voulu essayer d'un vrai ballon. Une après-midi, vers les quatre heures, elle s'est envolée de la cour du Carrousel pour le pays des nuages, sous la direction de M. Louis Godard l'aéronaute, accompagnée du peintre Clairin, chargé de prendre des croquis de ce que l'on verrait là-haut. L'expédition a duré quatre heures, et l'on est descendu à quelques lieues de Paris aux environs d'une station, d'où l'on a pris le chemin de fer pour rentrer dans la ville du Théâtre Français. Xénophon a écrit pour les Grecs anciens la retraite des Dix-mille, qu'il avait dirigée ; César a raconté ses campagnes dans ses Commentaires : M^{lle} Sarah Bernhardt ne pouvait se dispenser d'écrire, pour ses contemporains, le récit de sa promenade en ballon. La modestie, il est vrai, l'a empêchée de parler en son propre nom : elle a cédé la parole à la chaise qu'elle avait emportée et qu'elle avait bientôt accrochée en dehors de la nacelle pour être elle-même plus à son aise. La chaise, du reste, personne bien élevée, comprenait qu'elle était là au service de la voyageuse, et ce qu'elle a surtout vu et entendu c'est ce que faisait et ce que disait Dona Sol.

M^{lle} Sarah Bernhardt n'avait pas trop présumé de ses contemporains en pensant qu'ils attendaient ces mémoires avec impatience. La première édition a été enlevée dans les vingt-quatre heures ; depuis lors, les tirages se succèdent sans interruption. Je ne suppose pas que l'auteur ait eu la prétention de faire pâlir les noms de M^{me} de Sévigné, de M^{me} Sand ni même de M^{me} Henri Gréville ; elle a voulu seulement montrer qu'elle était capable, aussi bien que le premier journaliste venu, de troussez, dans la langue parisienne courante, la valeur de trois ou quatre chroniques, sans trop grande conséquence. La preuve est faite, et gentiment pour une personne dont ce n'est pas le métier. Comme il faut être indulgent aux fantaisies des jolies femmes, comme on ne monte pas tous les jours en ballon et que vraisemblablement Dona Sol ne recommencera pas de longtemps, la critique aurait tort de prendre son gros savon pour effacer la lache d'encre où se sont un peu barbouillés ses doigts mignons.

Laissez-moi vous conter, en finissant, un petit scandale littéraire dont Paris s'occupe fort depuis quatre ou cinq jours. Je n'ai pas besoin de présenter aux lecteurs de l'*Athenæum* M. Emile Zola, l'auteur de *l'Assommoir*. Il a fait assez parler de lui depuis deux ans. C'est assurément le plus en vue de nos jeunes romanciers, et, par ses qualités comme par ses défauts, il mérite tout le bruit qui se fait autour de son nom et qui ne lui déplaît pas, car il y ajoute le plus qu'il peut. M. Zola, en même

temps qu'il écrit pour la France des romans qui se vendent à de nombreuses éditions et des pièces qui tombent à plat, est pour une revue russe, la *Revue slave*, un correspondant littéraire. Un article du *Figaro* signala l'autre semaine une étude de M. Zola, parue dans cette revue, où les romanciers contemporains étaient traités de la belle façon. Sur quoi M. Zola a écrit au *Figaro* : « On m'accuse, qu'on me juge. Voilà mon article sur mes confrères ; publiez-le. » Et naturellement le *Figaro*, qui trouve son compte à tout ce tapage, s'est empressé de publier. Il faut convenir en effet que M. Zola, quand il s'y met n'y va pas de main morte. Lui voilà sur la planche une jolie collection d'ennemis. Il n'y a pas que les poètes d'irascibles, et quelques-uns des littérateurs contre lesquels M. Zola était parti en guerre ont déjà riposté assez durement.

Je vous avoue que quelques-uns des jugements m'ont paru fort injustes. Cependant l'ensemble de l'étude ne manque pas de hauteur. Je ne suis pas plus de la petite Église de M. Zola que je ne suis d'aucune autre. Rien ne m'est plus insupportable que les orthodoxies artistiques ou littéraires. La nature humaine, d'où sortent les œuvres de l'art ou de la littérature, est plus complexe que tous les systèmes de celui-ci ou de celui-là. Mais ce qui me plaît en M. Zola, c'est qu'il est un tempérament ; dans ses sympathies comme dans ses antipathies, il est toujours lui-même. Je continuerai, ne lui en déplaît, à trouver un grand charme aux romans de M. Cherbuliez ou de M. About, quoique ni les uns ni les autres ne rentrent dans le genre « naturaliste, » comme l'on dit aujourd'hui. Mais je m'explique fort bien que M. Zola ne soit capable de goûter ni les uns ni les autres. Je continuerai aussi, toujours ne lui en déplaît, à prendre un grand plaisir aux vers de Victor Hugo et je ne maudirai point le romantisme : mais je comprends trop bien les raisons de son antipathie pour essayer seulement de l'en faire revenir. Je ne lui en veux pas de connaître midi à sa porte : je trouve seulement qu'il abuse un peu de notre candeur ou de sa propre innocence. lorsqu'il prétend nous démontrer qu'il doit être juste au même instant midi à notre porte à tous.

A vous dire le fin mot, je ne serais pas surpris que ce fût surtout de notre candeur que M. Zola voulût un peu abuser. Je le soupçonne d'être préoccupé de frapper fort plus encore que de frapper juste. Il y a en lui, à côté d'un grand et puissant artiste, un provençal très-malin. Outre son tempérament, il se trouve chez lui un système qu'il ne néglige rien pour faire triompher. Il prétend nous imposer tout un bloc de doctrines et de façons de voir qui naturellement sont le piédestal sur lequel sa statue s'offrirait à l'admiration du monde. Voilà à quoi il ne réussira pas malgré tout son talent et sa persévérance, qui est grande. Nous sommes bon nombre, en France, très-disposés à admirer M. Zola chaque fois qu'il voudra bien nous donner l'agréable occasion de le faire, mais qui admirons son talent plus que son système, et qui surtout réclavons le droit d'admirer, quand bon nous semblera, d'autres encore que lui.

Je n'ai plus que la place de vous dire un mot de nos théâtres. Le nombre des œuvres littéraires de la saison est du reste limité. Le *Fils naturel* de M. Alexandre Dumas a été pris par la Comédie française par droit de conquête. La pièce renferme de bien énormes invraisemblances, et le sujet n'est malgré tout qu'à moitié sympathique. Mais il s'y trouve trois ou quatre scènes si vigoureuses, si magnifiquement développées, et, par-dessus tout, l'ouvrage est admirablement interprété par M^{me} Favart et M^{lle} Baretta, par MM. Worms, Coquelin, Febvre et Thiron que le succès a été aux nues. Le Gym-

nase tient, lui aussi, un franc succès avec l'*Age ingrat*, le nouvel ouvrage de M. Pailleron, l'auteur de *Dernier quartier*, des *Faux ménages* et de *L'autre motif*. L'intrigue de la pièce est des plus tenues et l'ouvrage est nul quant à la valeur des caractères; mais il s'y trouve un second acte si amusant, à savoir la peinture du salon d'une certaine comtesse exotique, très-lancée dans la vie parisienne, chez qui se rencontrent, présentés ou non, les gens de tous les mondes et de tous les pays, ce pélemêle est si divertissant, si gaiement et si spirituellement observé, que le premier et le troisième actes ont été emportés par-dessus le marché dans la satisfaction générale. On murmure tout bas le vrai nom de la comtesse Julia Waleker et un petit ragoût de scandale et de curiosité ajoute encore à la vogue. La pièce est agréablement jouée, mais il faut bien une place à part à M. Saint-Germain, que ses dernières créations avaient déjà tiré hors pair, et qui compte désormais parmi les cinq ou six premiers artistes de Paris pour la verve et l'entrain, pour la finesse et la justesse de son jeu comique, pour sa mesure et son bon goût, pour son art à incarner un personnage de la tête aux pieds. C'est grand dommage qu'un accident survenu il y a longtemps déjà à sa voix lui interdise l'entrée de la Comédie française. Personne n'y se rait mieux chez lui.

CHARLES BIGOT.

CHRONIQUE.

L'Association des Américanistes, fondée dans le but d'étudier les antiquités et l'histoire des peuples américains avant la découverte du Nouveau Monde par Christophe-Colomb, a tenu jusqu'ici deux congrès, l'un à Nancy, l'autre à Luxembourg. C'est à Bruxelles, du 20 au 26 septembre 1879, qu'aura lieu le troisième congrès. Le Roi a pris l'œuvre sous son haut patronage. S. A. R. le comte de Flandre a accepté la présidence d'honneur. Le 15 décembre, le comité central d'organisation s'est réuni au Palais des Académies, sous la présidence du lieutenant-général Renard, ministre de la guerre. M. Bamps, secrétaire général, a exposé le but de l'Association et l'état actuel des connaissances relativement à l'histoire primitive des peuples américains, dans un rapport intéressant dont nous résumons les conclusions :

Il y a dans l'américanisme deux écoles bien distinctes : l'une qui est d'avis que les grandes civilisations américaines, celles du Mexique, du Yucatan et du Pérou n'ont pas pu naître sur le continent américain; que, par suite, elles ont été importées par des Phéniciens, des Egyptiens ou des Scandinaves; l'autre, qui croit que les civilisations du Nouveau-Monde sont nées du développement naturel de l'esprit humain en Amérique, sans intrusion étrangère quelconque, qu'en conséquence les races américaines sont autochtones. Ces deux écoles ont donné naissance à deux méthodes, dont la première consiste à étudier les origines de l'Amérique dans l'Amérique même, dont la seconde a pour système d'étudier des monuments non américains, avec la préoccupation d'y découvrir la trace d'analogies entre quelques-unes des parties de l'ancien monde et le nouveau-monde.

L'objet des études américanistes est vaste et intéressant. Toutes les sciences peuvent contribuer à élucider les questions qui s'y rattachent. C'est surtout à l'histoire, à l'archéologie, à l'anthropologie, à l'épigraphie et à la linguistique que le programme fait appel.

— La Salle gothique de l'Hôtel de Ville de Bruxelles vient d'être ornée des deux tapisseries de M. Bracquenié qui ont figuré à l'Exposition de Paris, représentant, l'une le Grand Serment de l'Arbalète et le Serment des Escrimeurs, l'autre, le Serment des Arquebusiers et celui des Archers. Les cartons de ces tapisseries ont été dessinés par M. W. Geets, aidé des conseils de M. A. Wauters,

archiviste de la ville. Tous les panneaux de la Salle gothique seront garnis de tapisseries analogues; la collection sera complète en 1880.

— M. Schliemann vient de communiquer à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris le résultat de ses recherches et de ses travaux à Ithaque et dans la Troade. A Ithaque, il a trouvé les restes d'une ville assez grande et entourée de murs, sur le mont Aetos. Près du port de Dexia, il a exploré la grotte, décrite par Homère, où Ulysse aurait caché ses trésors. A Hissarlik, dans la Troade, il a mis au jour les restes d'un palais qu'il identifie avec celui de Priam; il y a découvert plusieurs trésors et un grand nombre d'objets en cuivre et en terre-cuite. Les deux tiers des objets trouvés à Hissarlik reviennent au gouvernement turc; le troisième tiers qui, après le partage, restera la propriété de M. Schliemann, doit être exposé à Londres, au South-Kensington-Museum.

Décès. Karl Gutzkow, romancier et auteur dramatique, né à Berlin en 1811, mort à Francfort-sur-le-Mein, un des rares survivants de la génération d'hommes de lettres ayant appartenu à la « Jeune Allemagne. » Il fit son début, en 1833, par un roman satirique, *Maha Guru*, suivi de *Wally die Zweiflerin*, qui lui valut un emprisonnement de trois mois. Les deux romans qui ont fait surtout sa réputation sont : *Die Ritter vom Geist* et *Der Zauberer von Rom*, tous deux en neuf volumes. Parmi ses œuvres dramatiques qui sont encore représentées, nous citerons : *Der Königsleutenant*, *Das Urbild des Tartuffe*, comédies, et *Uriel Acasta*, tragédie. Il a fourni une quantité innombrable d'articles de tout genre à des revues et autres publications périodiques. — Le major Whyte Melville, romancier et poète, né en 1821, en Ecosse. — Bayard Taylor, né à Kennett Square (Pennsylvanie), en 1825 mort le 19 décembre à Berlin, où il représentait les Etats-Unis. Touriste et littérateur, il a publié un grand nombre d'ouvrages : relations de voyages, romans, recueils de poésies, et une traduction du *Faust* de Goethe. — Dupont White, publiciste, né à Rouen en 1807. Il s'est occupé particulièrement de la question des rapports entre l'individu et l'Etat, cherchant à concilier la liberté individuelle avec l'action du pouvoir central (*l'Individu et l'Etat; la Centralisation; la liberté considérée dans ses rapports avec l'administration locale*, etc.). Il a traduit plusieurs ouvrages de Stuart Mill et collaboré au *Correspondant*. — P. Brysakis, peintre d'histoire, né à Thèbes en 1814, décédé à Munich le 7 décembre. — Fernkorn, sculpteur autrichien, né à Erfurt en 1814, auteur du monument de l'Archiduc Charles.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES BEAUX-ARTS. *Séance du 5 décembre.* — Conformément au rapport favorable des commissaires, un mémoire de M. Ed. Mailly, membre de la classe des sciences, ayant pour titre : « Les origines du Conservatoire royal de musique de Bruxelles, » paraîtra dans le recueil des *Mémoires* in-8°. La classe arrête le programme des concours pour 1880. M. le chevalier de Burbure donne lecture d'une notice sur Jean de Turnhout, compositeur de musique au XVI^e siècle. Valère André, dans sa *Bibliotheca Belgica*, avait accredité l'idée que cet artiste était fils d'un médecin de Turnhout, et il lui avait attribué pour père le Dr Thomas Fyens, en latin Fienus, auteur de quelques ouvrages de médecine estimés. Il résulte des recherches faites par M. de Burbure, que Jean de Turnhout, né probablement à Turnhout, ne s'appelait ni Fyens ni Fienus. Son nom de famille était Jacques.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES SCIENCES. *Séance du 7 décembre.* — La classe décide l'insertion, dans le Bulletin, d'une note descriptive d'un régulateur parabolique parfaitement isochrone, par M. Van Rysselberghe, et de deux

notes de M. P. Mansion, ayant pour titre, la première : Démonstration d'un théorème relatif à un déterminant remarquable; la seconde : Sur l'élimination. M. Malaise donne lecture d'une note relative à une espèce minérale nouvelle pour la Belgique, l'arseno-pyrite ou mispickel. Ce travail paraîtra également dans le Bulletin. — *Séance du 16 décembre.* — La classe, appelée à se prononcer sur les conclusions des rapports des commissaires qui ont examiné les mémoires de concours de 1878, décide qu'il n'y a pas lieu de décerner le prix au mémoire qui traite de l'Involution du second ordre. Elle vote une mention honorable aux mémoires portant pour titre : *Bryologia belgica* et *Flore mycologique belge*. M. E. Catalan donne lecture d'une note relative aux hexagones de Pascal et de Brianchon. Ce travail paraîtra au Bulletin.

SOCIÉTÉ DE MICROSCOPIE. *Séance du 28 novembre.* — M. Renard expose les résultats que lui a fournis l'étude microscopique de lames minces de fulgurite et de quelques produits de fusion de matières quartzes. Une seconde note de M. Renard est consacrée à la description micrographique de la météorite de Tourinnes-la-Grosse, près de Tirlemont. Ces travaux seront insérés dans le recueil des Mémoires de la Société. M. Ledeganck, président, entretient l'assemblée d'observations qu'il a faites relativement à un cas de granulation palpébrale. M. Coppez présente à ce sujet quelques observations, qui sont insérées au bulletin de la séance, de même que la communication de M. Ledeganck et une note de M. F. Kitton sur quelques Diatomées.

BIBLIOGRAPHIE.

REVUE DE BELGIQUE. 25 déc. F. Laurent. La réforme des écoles normales. — Em. de Laveleye. Lettres d'Italie. — Caroline Gravière. Réalisme, nouvelle posthume. — L. Solvay. Les musées d'art industriel et les musées de moulage en Allemagne. — Th. Nicolet. Une nuit de Pâques à Moscou. — X. Heuschling. La statistique de la population dans ses rapports avec la représentation nationale. — Eug. Van Bommel. Bibliographie.

REVUE CATHOLIQUE. 15 déc. Christianisme et brahmanisme (C. de Harlez). — Grecs anciens et Grecs modernes (J. de Grouthers). — Le Sénat et le pouvoir exécutif durant la République romaine (P. Willems). — Les inscriptions de Ninive et de Babylone (A. Delattre). — Les malheurs de la philosophie (L. Bossu).

REVUE DE DROIT INTERNATIONAL ET DE LÉGISLATION COMPARÉE. 1878. n° 2. Etudes sur les principes du droit de punir et spécialement sur l'exposition qui en a été faite par M. le professeur Carrara (Ch. Brocher). — Le nouveau projet de Code pénal italien, comparé à certaines législations étrangères et examiné au point de vue théorique (Alb. Rolin). — Les débats diplomatiques récents dans leurs rapports avec le système du droit international (T.-E. Holland). — Droit pénal de la guerre (Nicasio de Landa). — Le droit des prises maritimes (A. Bulmerincq). — A. Ch. Renouard (A. Rivier). — Bibliographie.

PRÉCIS HISTORIQUES. Déc. L'Afrique et la civilisation chrétienne (V. Baesten). Fin. — Le nouveau dictionnaire de l'Académie française (L. Jupléux). — M. Adolphe Dechamps et la loi de 1842 (X. Yvoy). — Le card Manning sur « l'avenir des peuples catholiques » (V.-B). — Le Monastère, par A. L. — Séraphine (J. Bailly). — Chronique. Bibliographie. Nécrologie (J.-B).

JOURNAL DES BEAUX-ARTS. n° 23. Concours extraordinaire ouvert par l'administration du Journal des beaux-arts — Correspondance. — Peintres anciens : Servais de Coulx Van Hulsdonck — Un chef-d'œuvre de Lancret retrouvé. — Deux lettres curieuses du XII^e siècle. — Bibliographie. — Pensées et maximes. — Quelques prix de la vente Ellinckhuysen. — Chronique générale. — Dictionnaire des peintres.

LA FLANDRE. 12^e livr. Jacques Van Artevelde. — Un règlement pour le bourreau.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE DU LIMBOURG T. XIV Table des registres aux recès de la cité de Liège. Suite et fin (Stan. Bormans.) — Inscriptions romaines relatives aux anciens Tungres Suite. (H. Schuermans) — Analyse chimique des marnes de la province du Limbourg. Suite. (V. Laminne). — Heures de méditations (P. Stebert). — Le château et la seigneurie de Louth (J. Randbert). — Procès-verbaux de la commission royale des monuments (Comité de la province du Limbourg). — Table des gravures.

ANNALES DE L'INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE DU LUXEMBOURG T. X (24^e fascicule) — La loi de Beaumont (Ch. Laurent). — Archives de Marches de Guirsch (Würtz-Paquet). — Le Cartulaire Nothomb (G. Kurth) — Description du Luxembourg en vers latins (Dourlet) — Un livre de la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Hubert (Id.). — Varia (H. Goffinet) — Le pays de Luxembourg en 1793 et 1794. Le manuscrit de Leistschneider (E. Tandel) — L'église-forteresse d'Autelhaut (Id.). — Le Cantatorium originale de S^o Huberto (Id.). — Les comtes de Chiny Suite (H. Goffinet). — Nécrologe (E. Tandel). — Planches.

ANNALES DES TRAVAUX PUBLICS. 2^e cah. T. XXXVI. Exploitation des mines Extraits des rapports de MM les ingénieurs en chef directeurs des mines à M. le Ministre des Travaux publics, pour le 2^e semestre 1877.

JOURNAL DES SAVANTS. Nov. Sept Suttas Pälis, tirés du Dighā-Nikā-ya (Barthélemy Saint-Hilaire). — Sentences et proverbes du Talmud et du Midrasch (Ad. Franck). — Etude sur les fonctions physiques des feuilles, etc (E. Chevreul). — Traité des successions à cause de mort en droit romain (Ch. Giraud).

REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE 14 déc. Sell, Le Christianisme en face des attaques de Strauss. — Frommel, Paul, le grand apôtre — Manno, Quelques bulles de plomb de la Sardaigne. — D'Arbois de Jubainville. Les premiers habitants de l'Europe. — Double, Brunehaut. — Tamizey de Larroque, Ant. de Noailles à Bordeaux. — Pièce de vers sur J. B. Rousseau, adressée de Versailles à M. de Basville — Académie des Inscriptions. — 21 déc. Hug, Etude sur le manuscrit C de l'Anabase de Xénophon; étude sur Enée de Stymphale, écrivain arcadien à l'époque classique. — Castelli, Etude de la poésie biblique. — S. Luce, Chroniques de Froissart, tome VI. — Bastin, Etude philologique de la langue française ou grammaire comparée et basée sur le latin. — Académie des Inscriptions.

POLYBIBLION. Déc. Récentes publications illustrées (Visenot). — Ouvrages sur le Pape Pie IX (F. de Roquefeuil). — Comptes rendus. Bulletin. Variétés. Chronique.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES. Déc. Concours sur le capital (H. Passy). — La Science économique et son avenir (A. Clément). — L'Usure et le Crédit agricole (E. Vignes). — Des lois étrangères sur les brevets d'invention (F. Malapert). — Le VIII^e congrès des banques populaires belges (Ch.-M. Limousin). — Le Congrès pénitentiaire de Stockholm (P. Bujon). — Correspondance — Bulletin — Société d'Économie politique — Comptes rendus. — Chroniques économiques (J. Garnier). — Bibliographie économique.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE. Sept.-oct. Eros et Psyché (Groupe en terre cuite) (Fr. Lenormant). — Du symbolisme dans les représentations des premiers chrétiens (E. Le Blant). — Inventaire des camées antiques de la collection du pape Paul II (E. Muntz). — Sur une inscription byzantine de Thessalonique (A. Mordtmann Jr). — Moneta Castrensium employée en Afrique pendant la guerre contre Tofcarinas (F. de Saulcy) — Monnaie et bulle de plomb inédits de Terre Sainte (G. Schlumberger). — Congrès de Cazan Pierres gravées archaïques (A. S. Murray). — Examen des Monnaies contenues dans une tirelire du xv^e siècle (F. de Saulcy) — La présidence du Sénat durant la République romaine (P. Willems). — De l'association sur un sou d'or mérovingien du nom gallo-romain et du nom plus récent d'une ville gauloise (Deloche). — Bulletin mensuel de l'Académie des Inscriptions Juillet et août. — Nouvelles archéologiques. — Bibliographie.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE NOV.

Rome et Carthage (A. Glardon). — La Maianche (J. Sandol). — Le régime pénitentiaire en France (G. de Nointel). — Souvenirs d'une excursion en Norvège. III (M^{me} E. Maurice). — La conspiration de Moleskine (E.-C. Grenville-Murray). — Chronique parisienne, allemande, anglaise. — Bulletin littéraire et bibliographique — Déc. Un Joseph Delorme italien. Lorenzo Stecchetti (Marc-Monnier). — Le régime pénitentiaire en France (G. de Nointel) II — La Maianche, nouvelle (Jean Sandol) II. — Rome et Carthage (Aug. Glardon) II. — Récits galiciens II. Aldona (Sacher Masoch) — Souvenirs d'une excursion en Norvège (M^{me} E. Maurice) IV. — Chronique parisienne, italienne, anglaise. — Bulletin littéraire et bibliographique.

MAGAZIN FÜR DIE LITERATUR DES AUSLANDES 14 déc. Lauser's Tagebuch unter der Pariser Commune. — Masson: Memoiren und Briefe des Cardinal Bernis. — Englische Briefe — Sokolowski. Die Ruinen auf der Insel des Lednicase's. — Sachs: Friedrich Diez und die romanische Philologie. — Gretschel: Katechismus der Meteorologie. — Henaux. Charlemagne, d'après les traditions liégeoises — Jahresbericht der philanthropischen Gesellschaft in St Petersburg. — Mancherlei Neuigkeiten der ausländischen Literatur.

UNSERE ZEIT 15 déc. Der orientalische Krieg in den Jahren 1876 bis 1878. — Die Afrikaforschung der Gegenwart (F. von Hellwald) — Die französische Staats und Verfassungskrisis von 1877. — Das Königreich Italien von Ende 1872 bis auf die Gegenwart (O. Speyer). — Skizzen aus Californien. — Todtenschan.

HISTORISCHE ZEITSCHRIFT. Neue Folge Vn Bd. 1^{er} H. Die "Armen Leute" und die deutsche Literatur des Späteren Mittelalters (F. v. Bezold). — Napoleon's I Politik in Spanien (Th. v. Bernhardi) 2. — Literaturbericht.

REVISTA EUROPEA. 16 déc. Il principe di Sanza. Episodio della conspirazione napoletana contro la Spana. 1635-1640 (A. Ademollo) — Appunti sul tema dell'emigrazione italiana, sue cause ed effetti (F. G.-A. Campana). — Le Università italiane nel medio evo (E. Coppi). — Considerazioni storico-militari sulla campagna franco germanica dell'anno 1870 (D. Asti) — Teoderico re dei Goti e degli Italiani (G. Garollo) — Aleardo Aleardi (P. Pramplini). — Un'ode inedita di F. Testi (E. Roncaglia). — Rassegna letteraria e bibliografica. — Rassegna politica. Note scientifiche. Notizie letterarie e varie. Bollettino bibliografico.

RASSEGNA SETTIMANALE. 15 déc. La convenzione monetaria. — L'instruzione elementare nelle campagne — L'Impero dell'Asia — Corrispondenza da Londra. — Il Parlamento. — La Settimana. — La prima autobiografia (G. Barzellotti) — Corrispondenza letteraria da Parigi. — Economia pubblica. — Bibliographia. Notizie. Riviste. — 22 déc. La viabilità comunale obbligatoria. — Le operaie e il mutuo soccorso in Italia. — I volontari di un anno e gli ufficiali. — Corrispondenza da Berlino. — Il parlamento. — La Settimana. — I poeti preraffaelschi. — I motori a domicilio. — Opere pie. — Bibliografia. Notizie. Riviste.

ARCHIVIO STORICO ITALIANO. Il regno di Carlo I d'Angio (C. Minieri-Riccio). — Il Conte Umberto I (Biancamano). (D. Carrutti). — Gli Astigiani sotto la Dominazione straniera (1379-1531) (C. Vassallo). — Rassegna bibliografica — Notizie varie — Necrologia — Annunzi bibliografici. — Pubblicazioni periodiche.

REVISTA CONTEMPORANEA. 15 déc. Dona Luz (J. Valera). — Conferencias dadas en el Ateneo de Barcelona (D. Fr. de P. Rojas) — Las causas de lo bello segun los principios de S. Tomas (L. Taparelli). — El espíritu de la republica norteamericana (R. M. de Labra). — Estudios sobre Schiller (Kuno Fischer). — El Doctor E. Schliemann y las excavaciones de Olimpia (J. Fastenrath). — Nosce te ipsum. Poesia (J. Zorilla). — Analisis y ensayos (Darlu). — Bibliografía.

Athenæum (L) belge. 1^{re} année. Bruxelles. 1 vol. gr. in 4^o, 8 fr.

Bede, E. De l'économie du combustible. 3^e éd. Brux., l'auteur, in 4^o, 8 fr

Beernaert, A. Schetsen en beelden. Gedichten 1879. Gent, Vuylsteke, in-8^o, 2 fr, 25.

Bodart, A. Guide pour l'enseignement intuitif. Mons, Manceaux, in-16, 1 fr

De Potter, Fr. en J. Broeckaert Geschiedenis van de gemeenten der provincie Oost-Vlaanderen. 25^e deel. Gent, Annoot-Braeckman, in-8^o, 6 fr.

Deschamps, A. La Genèse du scepticisme érudit chez Bayle. Brux., Muquardt, in-8^o, 4 fr.

Hane-Steenhuysse, Ch. d'. Documents pour servir à l'histoire des événements de 1831. M. B. Dumortier et le Lt-général d'Hane-Steenhuysse. Brux in 8^o.

Houba, E. Code belge à l'usage des ingénieurs, entrepreneurs, industriels, architectes... Brux., Decq, in-8^o, 10 fr.

Jaarboek van het Willems-Fonds voor 1879. Gent, Rogghé, in 16, 2 fr 50

Kupfferschlaeger, Is. Traité d'analyse chimique. Brux., Decq, in-8^o, 6 fr.

Ledeganck, K.-L. Gedichten Volksuitgave. Gent, A. Hoste, in-12, 1 fr.

Maes, J. et Rooses, M. Musée Plantin-Moretus à Anvers Photo-autotypies et notice. Anvers, in folio, 25 fr.

Micheels, J. Benjamin Franklin, een levensbeeld. Gent, Rogghé, in-16, 80 cent.

Mièverries... Gourmes poétiques (1868-1874), par Oscar***. Brux., Bauvais, in-8^o, 4 fr.

Résumé du cours de droit pénal professé à l'Université de Bruxelles 1878-79 (autographié). Brux., Mayolez, in-4^o, 6 fr.

Sleecx, D. Dirk Meyer. Gent, A. Hoste, in-12, 3 fr

Thys, A. L'Afrique centrale et l'Association internationale africaine. Conférence. Brux., Manceaux, in 8^o, 25 cent.

Van Alleynnes, G. Traité de la garantie des vices rédhibitoires dans les ventes et échanges d'animaux domestiques. 2^e éd. Brux., Larcier, 1879, in 8^o, 9 fr.

Baur, A. Martin Luther. Ein Lebensbild. Tübingen, Fues, 6 M.

Brill, W. G. Over de veroveringszuchtige staatkunde, haar wezen en haar lot. Leiden, E.-J. Brill. Gr in-8^o, fl. 0.40.

Dozy, R. Essai sur l'histoire de l'islamisme, trad. du hollandais par V. Chauvin. Paris, Maisonneuve, 7 fr 50

Franklin, A. Des anciens plans de Paris. Notices historiques. Paris, Willem, 15 fr

Geerts, A.-J.-C. Les produits de la nature japonaise et chinoise. Yokohama, 20 fr.

Gorde, G. The art of scientific discovery; or, the general conditions and methods of research in physics and chemistry. London, Longman, 15 s.

Hasebroek, J. P. Sneeuwkllokjes. Poëzij. Amsterdam, Kirberger, in-12, 2 fl. 80.

AVIS.

A partir du mois de janvier 1879, L'ATHENÆUM BELGE paraîtra le 1^{er} et le 15 de chaque mois en livraisons de 8 ou 12 pages. Le journal recevra d'autres améliorations notables. La Direction s'est assurée le concours d'écrivains distingués qui s'attacheront à tenir les lecteurs au courant du mouvement intellectuel dans les principaux pays de l'Europe. Une plus large place sera accordée à la Chronique, à la Bibliographie et à l'analyse des articles d'intérêt général que publient les grandes revues étrangères.

Le prix de l'abonnement reste fixé à 8 francs pour la Belgique.

La première année de L'ATHENÆUM, accompagnée d'une table des matières, est en vente au bureau du journal, rue de la Madeleine, 26, au prix de 8 francs.

Brux. — Impr.-lith. Lhoest et Coppens, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE



Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

2^{me} ANNÉE.

N^o 2 - 15 JANVIER 1879

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Œuvres de Ghillebert de Lannoy, publiées par Ch. Potvin (Alph. Wauters). — Antiquités éraniennes, par Frédéric Spiegel (Ch. de Harlez). — Histoire universelle, éditée par W. Oncken (Ch. Michel). — Le monde invisible dévoilé, par H.-Ph. Adan (Ern. Vanden Broeck). — Correspondance de Genève : Jean Jacques Rousseau jugé par les Genevois d'aujourd'hui (Emile Redard). — Bulletin. — Revue des revues étrangères. — L'Observatoire royal de Bruxelles. — La collection d'autographes de M. Laurent Veydt. — Lettre parisienne (Charles Bigot). — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Œuvres de Ghillebert de Lannoy, voyageur, diplomate et moraliste, recueillies et publiées par Ch. Potvin, avec des notes géographiques et une carte par J.-C. Houzeau Louvain, Impr. de P. et J. Lefever, 1878, gr. in-8^o.

Ce beau volume fait partie de la collection des écrivains belges ayant écrit en français, qui est éditée par les soins d'une commission spéciale choisie dans la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique. Il remet en lumière les œuvres d'un gentilhomme du xv^e siècle dont le nom, il n'y a pas bien longtemps, était presque entièrement oublié, ainsi que ceux de plusieurs de ses contemporains. La gloire des lettrés qui entouraient les ducs de Bourgogne avait subi une éclipse presque complète; peu à peu, grâce aux travaux des savants, elle recommence à briller d'un vif éclat.

Depuis Reiffenberg et Buchon, dit M. Potvin, la résurrection a continué, les travaux littéraires de cette époque forment de plus en plus un ensemble auquel ne manque aucun genre et que chaque année un écrivain ou une œuvre vient compléter. Après les chroniqueurs, comme Chastellain, que Michelet appelle « grand et éloquent historien, » ou comme Monstrelet, dont Dacier a fait ce noble éloge : que « l'humanité était le fonds de son caractère; » après Jacques de Saint-Remy, que Charles le Téméraire créa chevalier; après Molinet, Olivier de la Marche, Jacques Duclercq et Jean de Wavrin, cet ensemble de chroniqueurs dont M^{lle} Dupont, en publiant l'un d'eux, Wavrin, a pu dire : « C'est une fort remarquable série d'hommes d'élite que celle des historiens flamands et picards qui au xv^e siècle écrivent en français; » après les poètes, comme Martin Franc, Pierre Michault, Chastellain, Molinet, etc.; après les essais dramatiques qui mettent l'histoire et la politique contemporaines en Mystères et la Royauté et l'Eglise en scène, plus d'un demi-siècle avant Gringore; après Jean le Maire, qu'on a nommé le maître de Ronsard pour sa réforme du langage, et qu'on peut appeler un précurseur de Luther pour les hardiesses du *Promptuaire des Conciles*, — on a rendu à l'histoire un voyageur, diplomate et moraliste. Déjà connu par ses *Voyages et ambassades*, Ghillebert de Lannoy est aussi l'auteur de deux traités qu'on peut appeler *l'Art de régner*, et *l'Art de vivre*.

Ainsi, cette littérature dont le centre fut dans les

provinces belges et qui donna des émules à Comines, à Christine de Pisan, à Alain Chartier, un maître à Ronsard, des précurseurs à Gringore et à Luther, s'impose à l'histoire de France et y place, avant le siècle de François I^{er}, le siècle littéraire des ducs de Bourgogne.

Une première partie est consacrée à la biographie de Ghillebert, que M. Potvin a rétablie en détail. Pour apprécier le rôle que joua le héros du volume, il nous suffira de citer quelques lignes où son éditeur nous le montre arrivé à l'apogée de sa carrière :

Ce dut être l'époque de la plus grande influence de Ghillebert. Quarante six années de croisades et de combats, où il avait été plusieurs fois blessé et fait prisonnier; trente années de service militaire, au château de l'Ecluse, dans une époque traversée de toute sorte de guerres; trois grands voyages en Orient, des ambassades sans nombre, pleines de dangers et ayant exigé une sagacité rare, une énergie peu commune et des études sérieuses; une participation active à des traités comme le Pacte de Troyes, à des conciles comme celui de Bâle, où les intérêts de l'Europe étaient en cause; toute une vie de courage, d'intelligence et de dévouement avait dû lui assurer la confiance et l'estime de Philippe le Bon.

Ghillebert naquit en 1386 et mourut à Lille le 22 avril 1462, à l'âge de 76 ans; son existence correspond, on peut le dire, à l'époque de la grande prospérité de la famille ducale de Bourgogne.

Une deuxième partie du travail est consacrée à analyser le bagage littéraire du sire de Lannoy. Les *Voyages et ambassades* en constituent la part principale. On jugera de l'intérêt qu'ils présentent par ce seul fait que de Lannoy a parcouru toute l'Europe méridionale (la Péninsule ibérique exceptée) et cheminé depuis Kaffa, en Crimée, jusque dans sa patrie en traversant la Pologne, alors immense, dans sa plus grande largeur, et le nord de l'Allemagne; visité l'Allemagne centrale et la Hongrie, abordé en Angleterre, d'où il a poussé jusqu'en Irlande et en Ecosse; vu l'Égypte, ainsi que la Palestine et Chypre; exploré la Scandinavie, la Livonie et même cette lointaine Novogorod-la-Grande, dont la prospérité et la liberté devaient s'éteindre, au xv^e siècle, dans des flots de sang.

M. Potvin a ajouté à cette œuvre principale de Ghillebert de Lannoy : 1^o *l'Instruction d'un jeune prince pour se bien gouverner envers Dieu et le monde*, qui a été attribuée assez légèrement à Georges Chastellain, mais que M. Potvin restitue à G. de Lannoy en rapprochant de ce dernier nom celui de *Foliant* ou *Fouillant de Joual* ou *Younal*, que l'auteur de *l'Instruction* s'attribue; 2^o plusieurs pièces, dans lesquelles un conseiller du duc de Bourgogne exprime son avis sur la marche à donner aux affaires; un mémoire sur les Hussites, un écrit portant pour titre : *Notables enseignements d'un père*, etc.

On demandera quelle est la véritable valeur de ces œuvres diverses. Ici encore nous ne pouvons mieux répondre qu'en empruntant le jugement de celui qui les a éditées après en avoir fait une longue étude :

Ghillebert était né observateur. La netteté, le

relief, la force du style jaillissent pour ainsi dire de ses observations. Il voit bien et il dit nettement ce qu'il a vu. D'un trait simple et profond, il marque les villes, les châteaux, les rivières, les déserts; spécifie les distances, la température, la profondeur des eaux, l'état des routes, les moyens de transport, d'approvisionnement, de commerce; signale les fontaines, les citernes, les grûs, les vignes, les récoltes; énumère les obstacles et les facilités d'une expédition, les dangers du vent, les défenses du pays, les points solides ou mal gardés, les murs délabrés ou reconstruits, les pilotes à employer, les populations à craindre, les rocs rebelles à la sape, les ruines bonnes à réparer, les terrains propres à la mine, même les villes faciles à incendier : « Et ne dure-roit (à Damiette) rien au feu » (p. 131). « Les combles (au Caire) sont de quesnes... faciles à ardoir » (p. 115).

Ces sortes d'explorations demandent de grands soins et une perspicacité sans illusions : Ghillebert ne néglige rien de ce qui peut éclairer les Croisés. Ici, la ville serait bonne à repeupler, mais « il faudrait temps et puissance ». Là, dès que la cité serait occupée, la forteresse ne tiendrait pas. Plus loin, le port, exposé aux vents, serait dangereux, surtout si l'ennemi conspirait avec la tempête. Ailleurs, un souvenir historique indique le côté faible d'Alexandrie, à l'endroit « où Pierre de Chypre la prit en l'an 22. »

Les pages qui suivent nous fourniraient maint autre passage à citer en entier si nous n'étions retenus par le défaut de place.

En somme, Ghillebert de Lannoy constitue une haute personnalité, que M. Potvin a restituée en son entier avec talent et avec conscience. Un appendice, de bonnes tables et une carte ajoutent encore à l'importance de son travail.

ALPHONSE WAUTERS.

Eranische Alterthumskunde, von Friederich Spiegel. Leipzig, Engelmann, 1871-1878. 3 vol. in-8^o de 760, 632 et 864 pages.

Le monde savant apprendra avec une vive satisfaction que le grand ouvrage du Dr Spiegel est arrivé à sa fin. Les antiquités éraniennes, véritable monument de science et de critique, terminent dignement une longue série d'écrits qui forment une sorte d'encyclopédie de l'Eranisme. Cette dernière et principale œuvre de l'éminent professeur d'Erlangen ne sera point seulement utile aux spécialistes, aux orientalistes; mais tous ceux qui s'occupent d'histoire, d'ethnographie, d'antiquités ou de philologie y puiseront des renseignements précieux qu'ils trouveraient difficilement ailleurs. La vie, l'histoire de la Perse, de la Médie et des autres contrées éraniennes n'est point, en effet, celle de pays isolés n'intéressant pour ainsi dire que leurs nationaux. Ces pays ont eu de constants rapports avec l'Occident, et deux fois, sous l'hégémonie de la Perse, ils ont fait trembler l'Europe. Les auteurs grecs et romains s'en occupent constamment, et leurs livres sont maintes fois inexplicables sans la connaissance des antiquités de l'Eran.

Nos lecteurs, du reste, pourront juger de l'importance de cet ouvrage par un court exposé du contenu.

Les *Antiquités éraniennes* sont divisées en

sept livres, qui traitent de la géographie, de l'ethnographie, de l'histoire primitive, de la religion, de l'histoire politique depuis le commencement des temps historiques jusqu'à la conquête de la Perse par les Arabes, de la constitution politique et civile et finalement des arts et sciences.

Dans le premier livre, le savant auteur donne une description détaillée de tout l'est de l'Éran d'abord, depuis l'Indus jusqu'à Kandahar et le Khorassan; puis, au nord, de la Bactriane, de la région du Murghab, du Hérat, du Mazanderan, de la Médie avec Raï et le Demavend. Après cela, le Belutchistan et la Perse proprement dite, les pays montagneux de l'Atropatène, les mers d'Urmia et de Van, l'Arménie, les régions de l'Euphrate et du Tigre jusqu'aux rives du Halys, sont successivement passés en revue, et le grand éraniste donne les détails les plus intéressants sur la topographie, sur les sites, le climat et les produits, en même temps qu'il fait connaître les divisions politiques de ces divers États. Il termine cette première partie par une inspection des contrées qui environnent l'Éran et dont l'histoire est intimement unie à celle de ce pays.

Le second livre, consacré à l'ethnographie, fait connaître les différentes races et familles de peuples qui s'établirent sur le sol éranien. Il en étudie l'origine, les migrations, les mœurs, la physionomie, les rapports réciproques. Les Afghans, les Beluces, les Tajiks, les Hazars, les Kurdes, les Arméniens, les Ossètes, les immigrés Sémites et Turcomans sont les objets d'un examen spécial. Un appendice donne le tableau de ces nombreuses tribus.

La partie historique est des mieux réussies et des plus importantes. Elle s'ouvre par un exposé très-étendu des mythes et légendes des temps héroïques comme du cycle zoroastrien.

Certes, ce n'est point ici un travail de seconde main. Depuis longtemps versé dans la connaissance de la littérature orientale, Spiegel est familiarisé avec l'étude des sources. Les écrivains de la Grèce et de Rome, les historiens et les géographes persans, arabes, arméniens, sont par lui consultés avec fruit. On sait assez que, dans ses travaux de critique, Spiegel procède toujours avec beaucoup de prudence et de jugement. Ces mêmes qualités se retrouvent ici. Si l'on n'admet pas toujours les opinions du savant professeur, on doit du moins les trouver toujours fondées et respectables. Nous regrettons seulement qu'il n'ait pas approfondi par lui-même certaines questions d'exégèse biblique, qu'il eût certainement alors envisagées d'une autre manière, car nul mieux que lui ne sait se délier des apparences fallacieuses.

Un mérite que nous nous plaisions à reconnaître dans le Dr Spiegel, c'est l'extrême convenance, nous dirions même l'urbanité de sa polémique. Les excitations de Haug même n'ont jamais pu le faire sortir des bornes d'une parfaite modération. Toutes les discussions dont les antiquités éranienues sont nécessairement parsemées, sont empreintes de ce caractère.

Le cinquième livre forme un traité historique d'une haute valeur. Les fastes de toutes les races et dynasties qui se sont succédé chez les Aryas occidentaux depuis la monarchie des Mèdes jusqu'à la chute des Sassanides y sont développés avec autant de science que de clarté. Les chapitres relatifs à la constitution de l'État et de la famille, à la science et aux arts ne sont pas les moins importants, bien au contraire; mais on ne pourrait en donner une analyse dans un article de revue.

Il serait superflu de signaler quelques opinions relatives aux faits ou à l'interprétation des textes en matière exclusivement scientifique, que nous ne saurions partager. Nous re-

marquerons seulement en passant que *dûrât* signifie aussi bien *au loin* que *de loin*. Ce que nous pourrions noter ne seraient que des divergences d'appréciation et nullement des taches.

La première traduction de l'Avesta et les antiquités éranienues sont des œuvres dont chacune eût suffi pour illustrer un homme. Espérons que leur docte auteur pourra encore rendre à la science des services dignes de semblables travaux.

C. DE HARLEZ.

Allgemeine Geschichte in Einzeldarstellungen, herausgegeben von Wilhelm Oncken. Erste Abtheilung. Geschichte des alten Egyptens, von Dümichen, Bogen 1-5. Geschichte des alten Persiens, von F. Justi, Bogen 1-5. Berlin, Grote, 1878.

L'éditeur de cette nouvelle *Histoire universelle*, M. W. Oncken, a formé le projet de publier une série de monographies importantes, confiées aux savants spéciaux les plus distingués de l'Allemagne, et cette idée vient de recevoir un commencement d'exécution. Pour ne parler d'abord que de l'histoire orientale, disons que l'histoire de l'Égypte est confiée à M. Dümichen, professeur à la faculté allemande de Strasbourg, l'histoire de l'Assyrie et de la Babylonie à M. Eberh. Schrader, récemment nommé professeur à Berlin, et le premier assyriologue de l'Allemagne, l'histoire de l'Inde ancienne à M. Lefmann, d'Heidelberg, connu par des publications de textes et de traductions sanskrites, enfin celle de la Perse à M. Ferd. Justi, le savant auteur du précieux dictionnaire zend. Par cette répartition, l'éditeur assure à chaque partie une égale importance, ce qui n'arrive jamais quand un auteur unique traite toute l'histoire de l'Orient. Celui-ci est égyptologue, et l'Égypte a dans le manuel la part du lion, les autres parties ne viennent que s'encadrer, pour ainsi dire, dans l'histoire de la vallée du Nil. Tel autre est assyriologue, et il est tout naturel qu'il traite avec plus de soins et de développements les parties qu'il connaît le mieux et où il a contribué pour sa part à jeter la lumière. Ajoutons que dans cette nouvelle histoire universelle, qui sera très-étendue, puisqu'elle n'aura pas moins de 100 livraisons (à 160 pages) réparties en 40 volumes, chacune des 27 parties formant un tout distinct et complet pourra être acquise séparément par les spécialistes qu'elle intéressera. De belles gravures dans le texte et hors texte, des cartes, des plans, des fac-simile de manuscrits augmentent encore l'intérêt de cette publication.

Dans la première livraison que nous avons sous les yeux, l'éditeur a voulu nous donner un spécimen de la façon dont il entend l'exécution de son vaste plan: ce fascicule contient le commencement de l'histoire de l'Égypte et celui de l'histoire de la Perse ancienne, pour faire voir, comme dit l'éditeur, que tous les sujets ne comprenant pas un aussi grand nombre d'illustrations que l'ancienne Égypte, chaque volume ne sera pas également riche en gravures.

Il ne peut être actuellement question pour nous, on le conçoit, de juger les histoires de l'Égypte et de la Perse, que le premier fascicule ne mène pas même jusqu'au milieu du second chapitre; aussi nous proposons-nous seulement d'en donner une idée aux lecteurs, en nous réservant de revenir, s'il y a lieu, sur chacune des parties quand elles seront publiées.

Dans son premier chapitre, M. Dümichen décrit le pays dont il va raconter l'histoire, les habitants et surtout le Nil, ce père nourricier de la contrée, comme il l'appelle (*Das Volk der alten Aegypter, ihr Land und dessen Erzeuger und Ernährer, der Nil*). Il résume d'abord ce que les Anciens nous disent du fleuve, de ses sources

mystérieuses, de ses crues annuelles, et les légendes de toutes sortes qui avaient cours tant en Égypte qu'en Grèce, puis les derniers résultats des recherches contemporaines, qui, sans résoudre complètement le problème des sources, le circonscrivent dans d'étroites limites. Chacun sait, en effet, que les derniers voyageurs ont été amenés à découvrir vers le cinquième degré de latitude N. deux bras du Nil sortant de deux sortes de réservoirs, le lac Mwoutan et le lac Oukereve, comme les appelle le voyageur Schweinfurth: il s'agit maintenant de savoir quel est celui de ces lacs qui a les affluents les plus longs, et le problème sera résolu.

Le deuxième chapitre est intitulé: Anciennes divisions géographiques, et comprendra une description détaillée et fort intéressante des divers districts ou nomes entre lesquels était divisée l'ancienne Égypte. La moitié du premier fascicule nous mène jusqu'à la fin du quatrième district (il y en a une vingtaine pour la haute-Égypte et autant pour la basse-Égypte) en descendant le cours du fleuve. L'auteur décrit le pays, les principales villes, étudie avec le plus grand soin tous les noms hiéroglyphiques qu'il rencontre, ainsi que leur signification, et discute les étymologies proposées. Toute cette partie, qui n'a jamais été traitée avec autant de détails dans un ouvrage s'adressant au grand public, sera précieuse pour tous ceux qui désirent connaître de près l'ancienne Égypte, et les spécialistes y trouveront les derniers résultats des travaux de M. Dümichen. Celui-ci a tout récemment encore parcouru plusieurs fois ces contrées, et nous apprenons que c'est à lui qu'est confiée la rédaction du manuel de Baedeker pour la haute-Égypte, dont le premier volume, pour la basse-Égypte, déjà traduit en anglais, a obtenu un si grand et si légitime succès.

Nous pouvons déjà prévoir l'importance qu'acquerra par la suite cette nouvelle histoire de l'Égypte et la désigner, dès à présent, comme un des meilleurs travaux qu'ait inspirés l'histoire ancienne de ce pays.

L'érudition de l'auteur, partout au courant des derniers travaux, et l'indication scrupuleuse des sources ne nuisent en rien à l'intérêt et au style entraînant et animé de la narration; les cartes, gravures, fac-simile de manuscrits font revivre en quelque sorte sous nos yeux ce pays auquel s'attache un charme si puissant. Il n'est pas de contrée de l'Orient, en effet, qui attire davantage l'imagination; mais si le mystère de ses hiéroglyphes et de ses tombeaux a une grande part dans cet attrait, n'oublions pas que c'est aussi le pays qui nous fait remonter le plus avant dans les origines de l'humanité. « En Égypte, dit M. Dümichen, sur ce sol classique, nous rencontrons encore aujourd'hui côte à côte les restes d'époques séparées par des milliers d'années. C'est là qu'est le théâtre de la vie historique la plus ancienne, de la plus grande civilisation, qui fut longtemps la plus importante.

« Mieux que nulle part ailleurs, nous pouvons suivre pendant des milliers d'années le travail de l'esprit humain dans ses efforts vers un but toujours plus élevé et parcourir avec lui les chemins suivis pour l'obtenir. Depuis les Pharaons, enterrés 4,000 ans avant notre ère dans les nécropoles de l'antique Memphis, jusqu'aux souverains qui régnèrent à Alexandrie, nous avons là sous les yeux, écrits sur la pierre et le papyrus, les documents les plus précieux sur la vie et les actions des anciens Égyptiens. »

Nous ne dirons que peu de chose des premiers chapitres de l'histoire de la Perse, par M. Ferd. Justi, qui contient aussi le premier fascicule. Le second et le troisième doivent nous apporter la suite de cette histoire avec des cartes et des gravures, et il sera mieux peut-être

d'attendre quelque peu pour juger ce travail. M. Justi, que nous rencontrons pour la première fois dans un travail d'ensemble sur les travaux qu'il poursuit, passe rapidement sur les questions d'origine : quelques-unes des plus intéressantes et des plus discutées se rattachent précisément au premier chapitre de l'histoire de la Perse, et nous avons été fort étonné de les voir à peine effleurées. Nous espérons qu'il y reviendra plus loin, et nous remettrons jusqu'alors les quelques réflexions qu'elles nous inspirent. Disons en terminant que le manque absolu de citations et de renvois, enlèvera une partie de sa valeur à ce travail, s'il n'y est pas remédié dans les livraisons suivantes.

CHARLES MICHEL.

Le Monde invisible dévoilé. Révélation du microscope, racontées par H. Ph. Adan, Bruxelles. Muquardt, 1 vol. in-8.

M. Ph. Adan, encouragé par le succès d'un premier essai de vulgarisation scientifique, vient de présenter au public un nouveau livre, que ses qualités, plus sérieuses cette fois, feront certainement accueillir avec faveur par les gens du monde et les curieux de la nature, auxquels il est spécialement destiné.

Le « Monde invisible dévoilé » ne prétend pas être un traité approfondi de microscopie ; mais, tout en n'étant pas destiné à former des savants, il inspirera cependant à bien des lecteurs le désir d'explorer d'une manière plus approfondie les plaines lumineuses et fécondes de la science.

En racontant, dans un style familier, les révélations du microscope, M. Adan a voulu faire connaître aux gens du monde, que leurs loisirs ou leurs aptitudes ne poussent pas vers la manipulation du microscope, les innombrables merveilles que dévoile cet instrument. Quant à ceux qui se sentent attirés par l'étude captivante des mystères du monde invisible, et que ne rebute point la pratique délicate et parfois coûteuse du microscope, ils trouveront dans ce livre un guide aux allures quelque peu fantaisistes, il est vrai, mais dont l'esprit et la verve rendront les enseignements attrayants et d'une assimilation aisée. Les initiés eux-mêmes — dont la modestie de l'auteur l'empêche de briguer les suffrages — prendront intérêt à cette œuvre utile et éminemment vulgarisatrice.

Non-seulement ils remercieront M. Adan d'une tentative qui ne peut qu'augmenter le nombre des adeptes de leur science favorite, mais encore, faisant la part de ce qu'il a fallu sacrifier du fond à la forme, ils sauront excuser les lacunes et les erreurs inévitables d'une œuvre de vulgarisation embrassant un champ si étendu de connaissances.

Après une introduction destinée à faire connaître, sans trop de détails techniques, le microscope et ses accessoires, l'auteur passe en revue les plus curieuses merveilles de l'organisation ou de la structure intime des principaux types organiques ou inorganiques de la nature.

Il nous fait d'abord admirer les beautés et la variété des éléments microscopiques de l'organisation de l'homme et des différentes classes d'animaux vertébrés : mammifères, oiseaux, reptiles et poissons.

Si les crustacés n'ont donné lieu qu'à de rares observations, les insectes, par contre, ont permis à l'auteur, non-seulement d'exposer très-clairement, et avec de nombreux détails, les merveilles de leur organisation curieuse et variée, mais encore d'intéresser le lecteur, grâce aux anecdotes, historiettes et détails curieux dont les mœurs, les habitudes et les instincts surprenants de ce groupe d'animaux forment l'inépuisable sujet.

Les mollusques, les échinodermes, les annélides, les éponges, les polypes, les infusoires, les foraminifères et les polycistines fournissent la matière d'autant de chapitres spéciaux, toujours attrayants et instructifs.

Le règne végétal, où le microscope révèle tant de splendeurs, fournit deux chapitres des plus intéressants, consacrés aux parties élémentaires, ainsi qu'aux organes de nutrition, de respiration et de reproduction des plantes. Les chapitres suivants passent en revue les mousses, les hépatiques, les champignons, les algues marines, les conferves, les desmidiées et les diatomées. On reconnaît dans l'exposé de ce dernier champ d'étude le sujet de prédilection de l'auteur micrographe ; il a réussi à intéresser ses lecteurs à un sujet aride par lui-même, mais des plus attrayants pour celui qui se plaît à admirer la délicatesse, la diversité, la splendeur et surtout l'étonnante régularité des formes vraiment artistiques de ces infiniment petits.

Le règne minéral et inorganique est représenté dans le livre de M. Adan par quelques chapitres consacrés aux roches et aux minéraux, à la cristallisation et aux phénomènes de la polarisation.

Nous eussions désiré pouvoir passer sous silence l'Appendice qui accompagne ce livre, dont, à notre avis, il dépare quelque peu l'excellent ensemble. Mais nous ne pouvions, en conscience, laisser passer, sans au moins les regretter, les attaques passionnées contre le darwinisme et l'évolution, qui forment le principal but de ce hors-d'œuvre. Cette fantaisie, écrite sous l'inspiration d'un sentiment sincère et d'une conviction respectable d'ailleurs, peut être spirituelle et bien tournée ; mais, en fait d'argumentation, elle n'apporte aucun élément sérieux à la discussion des graves questions qu'elle n'a pas craint d'aborder. La théorie transformiste ou de l'évolution a des droits d'autant plus légitimes au respect de ses adversaires que les plus acharnés d'entre eux-ci ne peuvent contester l'impulsion puissante donnée depuis peu aux recherches et aux découvertes scientifiques par la discussion de cette thèse.

Tout le bien que nous pensons du livre de M. Adan nous permet, sans craindre d'en amoindrir le mérite, de regretter également quelque peu la tendance « théologique » qui, dans le cours de l'ouvrage, s'impose trop souvent au lecteur. Les sentiments d'admiration que fait naître, chez tous les esprits éclairés, la contemplation du spectacle de la nature, se traduit de façons bien diverses au point de vue philosophique. L'effacement de toute impression personnelle dans une œuvre dont le but est exclusivement du domaine scientifique, aurait eu l'avantage d'éviter tout froissement de susceptibilité chez un groupe respectable de lecteurs.

On peut regretter aussi que l'auteur ne se soit pas borné à l'exposé des faits définitivement acquis à la science. Le vulgarisateur cède souvent le pas à l'écrivain, toujours enclin à laisser chevaucher sa verve railleuse et caustique et à la lâcher, brideabattue, dans la mêlée des dissentiments et des opinions diverses et contradictoires des savants.

A ce jeu dangereux, la science ne peut que perdre de son prestige. Sans les tâtonnements et les hésitations de l'hypothèse, la science ne serait certes jamais parvenue aux brillantes conquêtes dont elle peut s'enorgueillir aujourd'hui.

Mais mettre en lumière, avec une sorte de malin plaisir, les contradictions qui ont accompagné, et qui suivront toujours la marche du progrès dans ses étapes successives, cela ne peut servir qu'à inspirer inutilement de la

défiance à l'homme du monde, au curieux auquel on s'est proposé de dévoiler les attrait et les séductions de la science.

A part ces réserves, qui ne diminuent en rien les qualités toutes spéciales de l'ouvrage, nous ne pouvons que louer M. Adan de son entreprise et le féliciter de la réussite de cette œuvre de vulgarisation.

La forme employée est avenante et des plus heureuses. Le style, familier, plein d'abandon même, est coloré et très-imagé. La verve inépuisable de l'auteur, alliée à son érudition, donne aux récits, aux historiettes et aux digressions de toute espèce dont il a émaillé ses « révélations » une saveur des plus piquantes, que l'on chercherait vainement dans les ouvrages de ce genre présentés jusqu'ici au public.

Le lecteur le moins porté aux études scientifiques trouvera dans ce volume une agréable source de distractions et d'enseignements. En même temps, les faits, ainsi présentés, frapperont son imagination, se graveront dans son esprit, et le charme de cette succession de tableaux si merveilleux l'entraînera infailliblement à lire en entier l'ouvrage qu'il aura d'abord parcouru d'un œil distrait ou avec une certaine prévention.

Le « Monde invisible dévoilé » forme un volume de plus de 500 pages, édité avec soin par la maison Muquardt. Il est orné de 300 figures, réunies en 24 planches, et dont le choix a été fait avec méthode et discernement. En résumé : beau et bon livre de vulgarisation, dont l'auteur et la librairie belge ont le droit de s'enorgueillir.

ERNEST VANDEN BROECK.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

JUGÉ PAR LES GENEVOIS D'AUJOURD'HUI.

Genève, le 30 décembre 1878.

Le volume annoncé dans notre précédente correspondance a paru ; et, il est juste de le dire tout d'abord, quelles que soient les promesses du titre (1), même après la correction judicieuse et souhaitée qui a transformé le « XIX^e siècle » en un modeste « aujourd'hui », ce livre tient encore plus qu'il ne promet.

La valeur peut en être facilement expliquée par l'origine et le mode de composition. Quand il fut décidé et sanctionné par l'élan national, que le centième anniversaire de la mort de Rousseau serait célébré par sa patrie tout entière, l'Université, foyer naturel et centre légitime de la pensée genevoise, pensa qu'il lui appartenait, dans cette révision générale d'un grand procès non encore définitivement instruit, de faire entendre sa voix par l'organe de quelques-uns de ses professeurs les mieux qualifiés.

Il était désirable qu'au milieu des courants de productions contradictoires, peut-être consciencieux et bien informés, peut-être aussi superficiels ou égarés par des préjugés ou des haines encore vivaces, la population pût en toute confiance se tourner vers une source d'informations pure de tout mélange. A la Faculté des lettres on demanda trois représentants ; car après un siècle, et de plus en plus dans l'avenir, c'est le génie du littérateur et du poète qui émergera parmi les qualités multiples de Rousseau ; quant à ses théories philosophiques, politico-juridiques et religieuses, elles trouvèrent

(1) Centenaire du 2 juillet 1878. — J.-J. Rousseau jugé par les Genevois d'aujourd'hui. — Conférences faites à Genève par J. Braillard, H.-F. Amiel, A. Oltramare, J. Hornung, A. Bouvier et Marc-Monnier. Genève, Neuchâtel et Paris, Jules Sandoz. In-8° de 300 pages. 4 fr.

dans les facultés de philosophie, de droit et de théologie trois autres interprètes et critiques des plus compétents.

C'est sous la forme de conférences publiques dans la grande salle de l'Université, trop petite pour la circonstance, bien qu'elle puisse contenir de 1,500 à 2,000 personnes, que ces études arrivèrent à leur destination. Elles excitèrent chez les auditeurs un sentiment unanime de respect et d'admiration, qui se répandit contagieusement chez la plupart de ceux que le manque de place ou l'éloignement avaient empêchés d'y assister; et l'on attendit avec impatience le moment où la publication permettrait de les lire et de les apprécier mieux qu'à une simple audition.

Or l'épreuve de l'impression, toujours si périlleuse pour les œuvres de la parole, est à cette heure victorieusement franchie, et l'esprit confirme le jugement de l'oreille.

A quoi tient ce mérite général? Très-certainement à ce que, tout en étant des œuvres de circonstance, ces études émanent toutes d'hommes qui, sans exception, connaissaient et aimaient leur sujet déjà bien antérieurement, et qui, dès leurs jeunes années jusqu'aux jours de leur maturité, n'ont cessé de pratiquer Rousseau et de revenir à lui sans jamais l'abandonner entièrement. Aussi ne faut-il chercher dans ces discours universitaires aucun échantillon du style ou de l'éloquence dite académique. Non. Les plus scientifiques de ces études sont pénétrées et vivifiées par une émotion communicative. A l'exactitude des faits, à la conscience scrupuleuse des résultats enregistrés, se joint une verve, un fluide sympathique qui prend peut-être sa source dans l'objet même de cet examen. C'est Rousseau en personne qui inspire cette éloquence et ce charme à ses interprètes; et ceux-ci n'ont jamais été mieux inspirés.

Il faut lire, par exemple, les accents touchants que M. John Braillard, professeur de littérature française, dont la verve s'exerce pourtant plus habituellement dans le domaine de la causticité, consacre, en retraçant la carrière de « J.-J. Rousseau, écrivain » à déplorer l'absence de direction et l'entourage de l'adolescent égaré :

O vous qui avez grandi sous le doux regard d'une mère, dit-il... jeunes gens heureux, jetez donc, si vous l'osez, votre pierre à ce pauvre naufragé. Vous faites bien de défendre la morale, vous ferez mieux de la pratiquer, mais n'oubliez pas d'y joindre la charité, surtout quand il s'agit d'une de ces victimes marquées du double sceau du génie et du malheur.

Et, après une comparaison de moyens et d'influence avec les trois brillants et heureux maîtres de la plume française au XVIII^e siècle, Montesquieu, Buffon et Voltaire, comparaison presque toute à l'avantage de l'infortuné Rousseau, il conclut par un appel à la conscience de ceux qui sont prêts à prononcer l'anathème sur l'homme et sur l'œuvre.

C'est à M. H. Frécl. Amiel, professeur de philosophie, qu'est échue la « Caractéristique générale de Rousseau. » Ce n'était pas trop de l'habileté ingénieuse dont M. Amiel a déjà donné mainte preuve dans la dissection des caractères les plus compliqués, pour mener à bien une analyse aussi épineuse. Avec un fil d'une ténuité souvent extrême, mais d'autant plus souple, et toujours solide et lumineux, il nous guide à travers ce dédale psychologique, trouvant, avec l'art d'un ciseleur de rimes, le mot le plus pittoresque, l'image la plus chatoyante, pour traduire la nuance de pensée la plus fugitive, poussant peut-être parfois l'esprit jusqu'à la recherche, l'analyse jusqu'à la décomposition, l'original jusqu'à l'étrange, quand il appelle le latin et le grec à la rescousse pour qualifier son

modèle de « autodidacte, unicum, hapax! »— Mais l'image est ordinairement aussi juste qu'éloignée du vulgaire. Qui aura étudié Rousseau et son œuvre et ne se plaira pas à les voir se refléter trait pour trait dans cette comparaison : « Quel est le symbole le plus naturel du génie de Rousseau? Une fle volcanique, émergeant de l'immensité bleue, avec son panache de fumée, une ceinture d'écume, un manteau de verdure et une couronne de fleurs? »

Puis vient le chapitre indispensable à propos des « Idées de J.-J. Rousseau sur l'éducation, » par un des vétérans genevois et un des plus délicats penseurs de la pédagogie, M. André Ultramaré, professeur de littérature latine à l'Université.

Pas plus ici que pour les deux études suivantes : « Les idées politiques de J.-J. Rousseau, par M. Joseph Hornung, professeur connu de droit pénal, public et international, et ses « Idées religieuses, » par M. Auguste Bouvier, professeur de théologie, éloquent, convaincu et raisonnable, nous ne pouvons, à notre grand regret, entrer dans le détail : des documents aussi serrés, aussi denses, aussi complets, ne peuvent être analysés en quelques lignes. Rousseau, cela est un fait de plus en plus évident, est le père, le précurseur, l'initiateur principal de nombre des idées essentielles qui font la vie morale et sociale du XIX^e siècle, soit parce que nous vivons au sein de leur pleine réalisation, soit parce que la discussion et le développement s'en continuent encore quotidiennement dans tous les domaines.

Toutes ces questions sont abordées de main compétente dans ces trois conférences, reprises à leur origine, élucidées dans bien des directions, étudiées dans leurs conséquences actuelles. A tous ceux que touche de près ou de loin l'éducation des enfants et des jeunes gens, à tous ceux qui s'intéressent aux problèmes de l'organisation sociale et de l'histoire, à tous ceux enfin qui, dans l'effrayant conflit ecclésiastique moderne, cherchent à tâtons un fanal et un guide sûr, se recommande la lecture de ces pages sérieuses et condensées, qui, en prenant pour objectif un homme, font rejaillir toute sa clarté sur l'histoire politique et intellectuelle de deux siècles... sans compter l'avenir.

Enfin, pour couronner la collection, et pour finir par une fusée d'esprit, de gaieté et de malice, M. Marc Monnier, le poète facile, l'improvisateur intarissable et le plus populaire des conférenciers, recteur actuel de l'Université, nous promène de France en Italie, en Allemagne et en Angleterre, pour apprécier l'« Influence réciproque de J.-J. Rousseau sur les étrangers et des étrangers sur J.-J. Rousseau. » Il termine une narration pleine de verve et fourmillant de détails piquants et neufs par une apostrophe railleuse et juste aux atrabilaires Genevois de toute nature qui ne peuvent se résigner à admettre la suprématie géniale de leur trop nerveux compatriote.

Bien d'autres travaux dus à l'initiative privée mériteraient d'être analysés. Le défaut d'espace nous force à nous contenter d'une énumération, qui ne sera pas même complète :

Eloge de J.-J. Rousseau, par Emile Sigogne (Sandoz).

Calvin et Rousseau : étude littéraire, sociale et religieuse, par J. Gaberel.

La Sagesse de Jean-Jacques : fragments des écrits de Rousseau, accompagnés de diverses réflexions (très-judicieuses) et de renseignements (très-intéressants), par Amédée Roget (Larey, Sandoz).

Honneurs publics rendus à la mémoire de Rousseau, par J.-M. Paris.

Pourquoi nous fêtons Rousseau. Quelques pages pour la jeunesse.

De toutes ces études, à l'exception d'une ou deux notes haineuses et anonymes, et d'assez fortes objections à la convenance d'associer l'enfance à la fête publique du centenaire, résulte un accord fondamental : c'est qu'enfin, après un siècle écoulé, les voix calomniatrices se sont peu à peu tues sur la tombe de Rousseau, et justice est faite.

Tout en prenant acte des réserves formulées par les écrivains sur certains écarts et certaines indécisions, constatons que l'opinion commune, éclairée, devient de plus en plus sympathique à cet être souffrant qui a dépensé sa vie pour la vérité, à ce martyr d'une lutte sans trêve ni relâche contre de puissants abus, dont nous sommes aujourd'hui presque délivrés, en bonne partie, grâce à lui.

EMILE REDARD.

BULLETIN.

Bulletin de l'Académie royale de Belgique, 2^e série, t. 46, nos 9 et 10. Nous avons eu occasion de mentionner dans le compte rendu sommaire des séances des diverses classes de l'Académie plusieurs travaux intéressants que renferme ce double fascicule : une note intitulée : Disposition expérimentale appliquée à l'étude des étoiles colorées, par M. Charles Montigny; le voyage de Pierre-le-Grand dans les Pays-Bas en 1717, par M. Gachard; Projet du comte de Cobenzl d'ériger à Rome une Académie belge des beaux-arts, par M. Ch. Piot. Ce projet a été repris par M. Portaels, qui a exposé ses vues dans la séance publique du 25 septembre. La découverte d'ossements d'Iguanodon, de poissons et de végétaux fossiles à Bernissart font l'objet d'un rapport étendu de M. Ed. Dupont. Les restes d'Iguanodon ont des proportions qui étonnent même devant les grands pachydermes quaternaires et les cétacés fossiles : le membre de devant de l'un d'eux dépasse une longueur de 2^m50; la série des vertèbres caudales mesure, sur un individu, environ 5^m; la longueur d'un autre, qui est de taille moindre, compte 4^m45 de l'extrémité du crâne à l'extrémité du sacrum. On peut dès lors estimer la longueur du premier à 10^m environ. Ce sont presque les proportions des baléoptères moyens de nos mers. A la date du rapport, on avait recueilli près d'une centaine de poissons, presque tous d'une conservation remarquable, des larves d'insectes et peut-être d'autres articulés. Les spécimens des plantes sont aussi significatifs que l'Iguanodon et les poissons, et l'examen de cet ensemble permet à M. Dupont de ranger le dépôt de Bernissart dans la formation waldienne. Nous mentionnerons également comme offrant un intérêt exceptionnel les rapports sur le mémoire présenté en réponse à la question posée par la classe des beaux arts : « Faire l'histoire de l'Ecole de gravure sous Rubens. » Les commissaires sont unanimes à reconnaître la haute valeur de l'œuvre soumise à leur examen. « L'Académie royale, dit M. Siret, le premier commissaire, après avoir mis plusieurs fois sans résultat la question au concours, vient de recevoir une réponse que nous considérons tout d'abord et dans son ensemble comme une œuvre digne d'elle, digne du sujet vaste et complexe qu'il s'agissait d'aborder. C'est en lignes très-larges, très-grandes, qui empruntent, dirait-on, quelque chose au burin des maîtres illustres dont il s'occupe, que notre auteur trace la vie et l'histoire des relations de cette nombreuse et vaillante famille de graveurs de la fin du XVI^e et du commencement du XVII^e siècles. Il y a là des détails nouveaux qui sont des traits de lumière... il y a là vraiment une partie nouvelle, qui ouvre sur notre art national des aperçus instructifs qu'on ne trouverait nulle part ailleurs. Mais le grand mérite du travail réside dans la manière dont sont appréciés les styles et les types de nos graveurs. » D'après M. Franck, on est porté à croire que l'auteur a manié le burin et la pointe, tant il semble en connaître l'emploi et les ressources. La

partie technique n'est pas une des moindres qualités du mémoire. M. Alvin exprime l'avis que « l'auteur a fait preuve d'une érudition de bon aloi, d'une expérience qui permet de lui supposer une longue pratique, un maniement fréquent des objets qu'il analyse, et dans ses appréciations, d'un goût délicat que l'on ne peut acquérir que par la contemplation et l'étude raisonnée des chefs-d'œuvre de l'art dans tous les temps. » Le procès-verbal de la séance dans laquelle ces rapports ont été lus constate que la classe a accueilli par des acclamations le nom de l'auteur du mémoire, M. Henry Hymans, conservateur à la Bibliothèque royale et professeur à l'Académie des beaux arts d'Anvers.

Dans la neuvième livraison de la *Belgique illustrée*, qui vient de paraître, M. Eugène Gens décrit la Campine anversoise, M. le Dr Joseph De Smeth, Gheel et sa colonie d'aliénés, M. le colonel Grafry, le Polygone de Brasschaet, trois sujets traités avec intérêt par des écrivains compétents. Ce nouveau fascicule est enrichi de nombreuses gravures exécutées avec le même soin qui distingue les illustrations des fascicules antérieurs.

M. Otto Lorenz vient de commencer la publication de la table des matières du *Catalogue général de la librairie française*, de 1840 à 1875, catalogue dont il est l'éditeur. M. Lorenz n'a pas adopté la méthode suivie par Brunet, qui, dans la table du *Manuel du libraire*, s'est rigoureusement conformé à l'ordre systématique : il a distribué le contenu des volumes dans l'ordre alphabétique des matières, comme l'ont fait MM. Denis et Pinçon dans leur *Manuel de bibliographie universelle* (collection Roret), et sous le rapport de l'utilité pratique, il faut bien reconnaître que ce système présente de grands avantages. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir le 1^{er} fascicule, récemment publié (Abailard-Brézil) et dans lequel nous remarquons les articles : Administration, qui n'occupe pas moins de 12 colonnes de petit texte; Afrique, ouvrages généraux, 3 col; Archéologie, 12; Armée, 7; Artillerie, 12; Astronomie, 8. L'article Beaux-Arts comprend 13 colonnes, dans lesquelles les ouvrages sont distribués dans l'ordre systématique suivant : Traités généraux, Dictionnaires, Histoire, Biographie, Philosophie, Enseignement, Administration, Critique, Expositions. Parmi les articles qui intéressent plus particulièrement les lecteurs belges, nous noterons : Anvers, Ath, Brabant et surtout l'article Belgique, le plus riche de cette livraison, car il comprend plus de 17 colonnes. Les titres des livres y sont répartis sous ces divisions : Descriptions, — Voyages, — Population, — Histoire, — Usages, Légendes, — Législation, Administration, Constitution, — Politique, — Produits, Commerce, Industrie, Chemins de fer, — Histoire naturelle, — Instruction publique, Sciences, Beaux-Arts, — Religion, — Armée, Marine, Défense du pays. On voit que M. Lorenz, tout en prenant pour base l'ordre alphabétique s'est attaché à faciliter les recherches au moyen d'un groupement systématique bien entendu. Quelques classes seront très chargées; mais un procédé pratique d'une grande simplicité permettra d'éviter les confusions. Sous le mot théâtre, par exemple, huit à neuf mille pièces seront classées dans l'ordre alphabétique de leurs titres. Il en sera de même pour les romans, etc. La table des matières du Catalogue général de la librairie française formera deux gros volumes in-8°.

Nord-Amerika, seine Städte und Naturwunder, sein Land und seine Leute. Leipzig, Weigel. — Description populaire illustrée des Etats-Unis et du Canada, publiée sous la direction de M. E. von Hesse-Wartegg. Le premier volume, qui vient de paraître, comprend les Etats de l'Est.

Der rastatter Congress und die zweite Coalition. Vornehmlich nach ungedruckten archivalischen Urkunden, von Hermann Huffer. Erster Theil. Bonn, Marcus. — Ce premier volume comprend l'histoire de la Révolution jusqu'à la conquête de l'Egypte. Le deuxième sera consacré à l'histoire de

la coalition contre la France conquérante et à la fin du Congrès de Rastadt. Le troisième embrassera les guerres des deux dernières années du xviii^e siècle et les négociations qui ont abouti à la paix de Lunéville.

L'ouvrage du Dr Schliemann, *Troie et ses ruines*, est épuisé. L'auteur en prépare une nouvelle édition qui aura une forme scientifique et sera toute différente de la première (*Academy*).

MM. B. Goldberg et Adelman viennent d'entreprendre à Paris la publication d'un journal mensuel, *Chayye 'Olam*, qui ne renfermera que des extraits d'anciens manuscrits hébreux. La première livraison contient une lettre d'Ellyyahu de Pesaro, relatant son voyage de Venise à Famagusta, d'après le manuscrit de Paris; Responsa de Rachi, d'après un manuscrit de la Bibliothèque bodléienne; Responsum de Rabbenu Gershom, d'après un manuscrit de Paris.

M. Edison a conclu un arrangement avec MM. Sampson Low, de Londres, et MM. Harper, de New-York, en vue de publier simultanément en Angleterre et aux Etats-Unis son ouvrage sur la lumière électrique.

REVUES ÉTRANGÈRES.

FORTNIGHTLY REVIEW.

Le numéro du 1^{er} décembre de la *Fortnightly Review* contient un article intitulé : *The migration of Centres of industrial energy*, — La migration des centres d'activité industrielle, — dans lequel l'auteur, M. Léonard Courtney, s'attache à démontrer que la loi physique appelée par les mathématiciens loi du moindre effort (*the law of least effort*) se retrouve également dans le domaine des faits économiques. L'homme, lorsqu'il est abandonné à ses impulsions propres, dans la sphère de son activité sociale, tend par instinct à se conformer à cette loi, dans la satisfaction de ses besoins. De même que M. Darwin attribue à la sélection naturelle le développement ou la disparition des espèces, selon leurs avantages ou leurs désavantages économiques comparatifs, de même, d'après l'auteur, par une sélection intuitive et inconsciente de la part des individus qui s'y adonnent, les industries se déplacent et se transportent aux lieux où elles peuvent s'exercer dans les conditions qui comportent pour elles le plus grand résultat pour le moindre effort. Les industries, dans leurs fluctuations et leurs migrations, obéissent invinciblement et fatalement à cette attraction, qui constitue une loi primaire du mouvement interne de toute société libre, envisagée comme organisme économique. Aujourd'hui que les principes du libre échange et de la libre concurrence ont conquis le monde, nonobstant quelques résistances dont l'insuccès final prochain n'est douteux pour aucun esprit éclairé, cette loi du moindre effort réserve à nos sociétés modernes des évolutions autrement graves que celles rapportées jusqu'ici par l'histoire et dues principalement à des causes purement politiques.

L'auteur constate cette migration dans les vicissitudes des peuples anciens et modernes. Où sont les civilisations si florissantes et si remarquables de l'Assyrie, de l'Inde, de l'Egypte, de Carthage, de la Grèce, de Rome, des Maures? Que demeure-t-il de la splendeur des républiques italiennes, des villes hanséatiques, des communes flamandes? Bruges, jadis la métropole du commerce de l'Occident, le grand emporium où se déversaient les produits de tous les pays connus, offre à peine aujourd'hui un pâle reflet de tant de puissance et de tant de richesse. Gand, qui fit faire à Charles-Quint son dédaigneux jeu de mot, « que Paris tiendrait dans son gant, » était la digne sœur de Bruges. Leurs tisserands formaient ces terribles phalanges de communiers, devant lesquelles tremblaient les armées les plus aguerries. Toutes deux virent leur prospérité ébranlée par la politique britannique, qui interdît l'exportation des laines anglaises dans les Flandres.

La ruine de celles-ci fut consommée par le traité de Westphalie, qui reconnut l'indépendance des Provinces-Unies, que les Flandres n'avaient que trop mollement soutenues. Leur asservissement à la dynastie hispano-autrichienne, dont le premier effet fut la fermeture de l'Escaut, cette artère de la Belgique, les frappa d'une langueur dont elles ne se relevèrent péniblement qu'après les remaniements politiques qui suivirent la bataille de Waterloo.

La République batave connut jadis une prospérité inouïe. La population, dont le courage était déjà vanté par Tacite, avait puisé dans ses luttes incessantes et terribles contre la nature, une énergie patiente et indomptable, dont leurs découvertes sur tous les points du globe, leurs riches colonies et leur suprématie navale furent la glorieuse récompense. En ce temps, New-York s'appelait Nieuw-Amsterdam, le Cap de Bonne-Espérance appartenait aux *boers*, le Cap Horn empruntait son nom à la petite ville de Hoorn, sur le Zuyderzée, d'où était partie la *nef* qui, la première, doubla ce redoutable promontoire. Grotius jetait les bases du droit international. Pierre-le-Grand étudiait silencieusement les arts et les institutions de la République. D'illustres exilés, Descartes, Locke, Charles II lui devaient la plus généreuse hospitalité. Il suffit du trop célèbre Acte de Navigation de 1651 pour renverser ce brillant édifice, qui ne devait plus être relevé. Cette suprématie, établie sur des causes purement politiques, tomba avec leur retrait et se déplaça au profit d'une rivale jalouse, la Grande-Bretagne.

Aujourd'hui, l'action naturelle de causes exclusivement économiques entraîne déjà des déplacements, des migrations d'industries, qui s'accroîtront dans l'avenir en raison directe de l'activité et de la liberté des transactions internationales.

Jadis, sur tous les points de l'Angleterre, il y avait des papeteries florissantes : elles déclinent d'année en année. Il existait dans la plupart des comtés des manufactures de porcelaine, de faïences et de poteries de grès, notamment à Plymouth. Cette industrie, aujourd'hui, s'exerce presque exclusivement dans le Staffordshire. Il en est de même de l'industrie du fer. Autrefois, le fer produit dans les comtés du Sud était fort réputé, surtout celui du Sussex. Actuellement, cette industrie a émigré dans le Nord, dans les districts de Merthyr-Tydvil, de Cleveland, de Barrow-in-Furness, et dans le Staffordshire, où se pressent en foule d'immenses manufactures employant des milliers de bras. En effet, le charbon et le fer s'y extraient côte à côte : la production, qui a besoin d'une force motrice à bon marché, s'y fait avec le *moindre effort*. Jadis les Cornouailles étaient célèbres pour leurs mines de cuivre et d'étain. Ces mines sont abandonnées, non point qu'elles soient épuisées, mais parce que les frais d'extraction sont devenus trop élevés pour les cours. Des gisements plus riches et d'une exploitation beaucoup moins coûteuse ont été découverts sur les bords des grands lacs du Nord-Amérique, dans l'Australie du Sud, à Cuba et au Chili. Les mines d'or des monts Oural sont délaissées, parce que l'or est extrait à meilleur compte en Californie, en Australie, dans la Nouvelle-Zélande. La loi du moindre effort explique ces émigrations mélancoliques des vaillants mineurs des Cornouailles, si estimés en tous pays.

L'auteur termine son étude par un rapprochement de l'avenir de la Grande-Bretagne et de celui des Etats-Unis. La puissance britannique et sa richesse tant vantée procèdent tout entières de ce que, jusqu'à ce jour, la fière Albion a disposé, outre ses mines de fer, d'une surabondance de gisements houillers, dont l'exploitation croît en progression géométrique, d'après les statistiques. Les matières premières ont afflué de toutes parts vers ce foyer de force motrice, pour être mises en œuvre dans les manufactures qu'il alimentait et être ensuite réexportées aux lieux de provenance. Les Etats-Unis lui ont envoyé leurs cotons, l'Australie ses laines, les pays les plus lointains leurs minerais. La Grande-

Bretagne a été jusqu'à ce jour le grand laboratoire du monde économique. L'avenir est proche où cette suprématie industrielle tombera devant celle qui se prépare pour le Nord-Amérique, envers lequel la nature s'est montrée d'une prodigalité merveilleuse (Voir *Le monde américain*, par L. Simonin). Le Royaume-Uni subira à son tour la loi inéluctable du moindre effort. La Hollande a dû se résigner à n'être plus qu'un pays de production exclusivement agricole; elle vit de l'élevé et de l'exportation des bestiaux, de la fabrication du beurre et du fromage, auxquelles se prêtent si admirablement ses gras pâturages. Sa grandeur commerciale, son monopole du *roulage de l'Océan* sont morts à jamais (Voir *l'Histoire de l'Économie politique*, par Blanqui, chapitre XXIX, tome II, page 38). Le même sort atteindra l'Angleterre, parce que la loi du moindre effort a pour première conséquence la migration des centres industriels. Cette loi a pour criterium infailible *le bon marché de la production : Cheapness is the easy and simple test of efficiency of labour.*

JUL. S.

REVISTA CONTEMPORANEA. — THE ATHENÆUM. — THE ACADEMY.

Dans une étude qui a pour objet la vie et les œuvres de Thomas a Kempis (*Revista contemporanea*, du 30 novembre), M. J. Pastenrath, de Cologne, s'attache particulièrement à mettre en lumière un fait révéle, il y a quelques années, par M. C. Hirsche, pasteur à Hambourg (*Prolegomena zu einer neuen Ausgabe der Imitatio Christi*, et Thomæ Kempensis, *De Imitatione Christi libri quatuor*). En étudiant le manuscrit original de 1441, qui se trouve à la Bibliothèque royale de Bruxelles, M. Hirsche reconnut qu'aucune édition n'est d'accord avec le texte primitif. La ponctuation notamment est totalement différente; elle a, dans le manuscrit original, une signification qu'on ne peut comparer qu'à des signes de musique destinés à représenter les temps, les pauses, les nuances du *forte* et du *piano*. L'*Imitation* apparut à M. Hirsche sous un jour tout nouveau, et il fut confirmé dans cette manière de voir par un examen attentif des œuvres de Thomas. Un manuscrit du xv^e siècle contenait les trois premiers livres de l'*Imitation*, que possède également la Bibliothèque de Bruxelles, porte pour titre : *Musica ecclesiastica*. Un contemporain de Thomas, Adrien de But, écrit : *Frater Thomas de Kempis... vitam Ludivigis descripsit et quoddam volumen metricè super illud : Qui sequitur me. Adrien de But dit donc que l'Imitation est écrite en vers. En examinant à Bruxelles et à Louvain les autres écrits de Thomas, M. Hirsche y a trouvé le même rythme. Voici le début ou, dans le système du docteur allemand, la première strophe de l'*Imitation* avec la ponctuation du manuscrit autographe :*

Qui sequitur me non ambulat in tenebris :
dicit Dominus.

Hæc sunt verba Christi quibus admonemur,
quatenus vitam ejus et mores imitemur :
si volumus veraciter illuminari,
et ab omni cæcitate cordis liberari.

La première ligne donne lieu à une difficulté : elle est dépourvue de rythme. Voici un passage du chapitre V, livre 3, dans lequel on retrouve la rime en observant la ponctuation originale :

Dilata me in amore;
ut discam interiori cordis ore degustare quam suave sit amare :
et in amore liqueferi et natare.

Teneat me amore :
vadens supra me præ nimio fervore et stupore.
Cantem amoris canticum,
sequar te dilectum meum in altum, etc.

Au moyen de la ponctuation, non seulement on reconnaît que la rime est intentionnelle, on retrouve également le mouvement rythmique, le rythme poétique, « qui est comme l'atmosphère, comme la distribution de lumière et d'ombre, comme le ton que le poète donne à sa poésie. » Les autres écrits de Thomas ont le même caractère, et cette circon-

stance fournit à M. Hirsche un nouvel argument pour démontrer que l'auteur de l'*Imitation* est bien Thomas a Kempis.

THE ATHENÆUM. Une revue du mouvement littéraire dans les pays du continent, en 1878, figure, comme de coutume, en tête du dernier numéro de l'année qui vient de finir. Comme d'habitude aussi, c'est à MM. Emile de Laveleye et Paul Fredericq qu'a été confiée la tâche d'apprécier les productions littéraires françaises et flamandes qui ont vu le jour en Belgique. L'histoire nationale occupe naturellement la première place dans cet aperçu sommaire, en tête duquel figure l'ouvrage de M. Wauters sur les libertés communales. Parmi les œuvres poétiques, les auteurs de la notice signalent particulièrement les volumes de M. Frenay et de M^{lle} Nizet. Ils font également un grand éloge du talent de l'écrivain flamand qui se cache sous le pseudonyme de Wazenaar (du pays de Waes) et dont le premier ouvrage, « Een Vlaamsche Jongen, » est une sorte d'autobiographie qui a surtout le mérite de l'originalité et contient des esquisses très-réussies de mœurs flamandes.

Parmi les notices bibliographiques que renferme le n^o du 4 janvier, nous signalerons :

Literary Studies, by the late Walter Bagehot, edited by R. H. Hutton. En 1858, Bagehot avait déjà réuni lui-même la plupart de ses essais dispersés dans des revues. M. Hutton y a ajouté quelques articles publiés depuis lors et une série de lettres remarquables écrites de Paris à l'époque du coup d'Etat. Il est douteux que le recueil obtienne plus qu'un succès d'estime.

The Cities and Cemeteries of Etruria. By George Dennis. Revised edition recording the most recent discoveries. Murray. 2 vol. La langue et l'origine des Etrusques sont toujours un mystère. A l'aide de comparaisons et de deux ou trois inscriptions bilingues, quelques mots et quelques formes grammaticales ont été fixés, mais sans jeter un grand jour sur les affinités et l'histoire du peuple qui les employait. La langue étrusque a son caractère, aussi bien que le type, et il y a d'autant plus lieu de regretter notre ignorance sur ce point que la civilisation de l'Etrurie a exercé une grande influence sur celle de la Rome primitive. M. Dennis accepte la tradition qui fait venir les Etrusques de la Lydie, opinion très-contestable et qui est d'ailleurs en désaccord avec celles des autorités les plus récentes et de Denys d'Halicarnasse. Parmi les additions que l'auteur a introduites dans cette édition, il y a lieu de mentionner une relation des fouilles opérées à Bologne. On a trouvé ici une collection complète de crânes et de squelettes et des pierres sépulcrales qui présentent une grande ressemblance avec celles que le Dr Schliemann a découvertes à Mycènes. M. Dennis, qui habite Palerme, a trop négligé les sources allemandes et anglaises. Son livre, d'ailleurs intéressant, est moins l'œuvre d'un antiquaire et d'un philologue, que d'un fin observateur. Le texte est illustré de douze plans d'anciennes villes et de nombreuses figures.

THE ACADEMY. Cette excellente publication, qui rivalise, non sans succès, avec la précédente, contient, entre autres notices intéressantes, une étude intitulée : *Recent American anthropology*, dans laquelle sont passés en revue trois ouvrages nouveaux : *Die Culturländer des alten America*, von A. Bastian. Berlin, Weidmann. — *Contributions to North American ethnology*. Vol. I. Washington, Government Printing Office. — *Ethnology and Philology of the Hidatsa Indians*. By Washington Matthews. Washington, Government Printing Office. M. Adolf Bastian, anthropologiste et voyageur, a fait récemment un voyage d'une année à la recherche de restes de la civilisation américaine pour le Musée de Berlin. Une partie de son ouvrage se compose de la relation de son expédition. On y trouve de curieuses informations relativement à la religion des habitants de l'Amérique espagnole. M. Bastian retrouve des souvenirs de la magie chez les Mexicains

et dans le Guatemala, où les successeurs des anciens prêtres ont conservé le calendrier divisé en mois de vingt jours et récitent des prières aux anciens dieux indigènes, comme aux temps qui ont précédé l'arrivée des Espagnols. Le reste de l'ouvrage contient un répertoire de renseignements sur les anciennes civilisations de l'Amérique, recueillis dans des livres et des manuscrits.

Dans le deuxième ouvrage cité, M. Dall examine les amas de coquilles rencontrés dans les îles Aléoutiennes et qui s'étendent sur des espaces de plusieurs acres. De cet examen, il tire de curieuses conclusions quant à l'histoire de la population primitive dont ces restes accumulés attestent le genre de vie et le mode de nourriture. Cette accumulation est telle que M. Dall assigne 2,000 ans à la durée de la plus ancienne période d'habitation des îles, période qu'il appelle la période littorale. Par-dessus ce dépôt on rencontre une couche où la prédominance d'os de poissons indique un changement de vie ou l'arrivée de nouvelles tribus. A cette deuxième période en succède une autre dans laquelle on retrouve des restes de mammifères, qui indiquent la condition d'une population de chasseurs et de pêcheurs, et qui conduit à la période historique. Dans un autre travail, M. Dall discute l'origine des Esquimaux, qu'il fait venir du nord de l'Amérique, après avoir émigré d'Asie. Le volume contient aussi une étude de M. Gibbs sur les Chinuks et autres tribus du nord-ouest des États-Unis, et un vocabulaire de langues peu connues de l'Amérique du Nord.

L'ouvrage de M. Matthews se compose d'une grammaire et d'un dictionnaire de la langue hidatsa. La tribu des Hidatsa, plus fréquemment appelés Minnetaries, est surtout connue par les renseignements qu'a fournis Catlin, et avec lesquels concordent ceux que donne M. Matthews.

NOTES ET ÉTUDES.

L'OBSERVATOIRE ROYAL DE BRUXELLES.

Le rapport que la commission de l'Observatoire royal vient d'adresser à M. le Ministre de l'intérieur nous fournit des renseignements intéressants sur la situation de cet établissement, l'organisation des travaux et l'emploi du local « malheureusement trop resserré » dont dispose le directeur, M. Houzeau. On sait que l'Observatoire s'occupe à la fois de la météorologie et de l'astronomie. Les subsides votés par la Législature ont permis à M. Houzeau de réaliser un système généralement pratiqué de nos jours en séparant ces deux services. La météorologie a acquis assez d'importance pour ne plus être confondue avec l'astronomie, dont elle a été longtemps en quelque sorte la subordonnée. Cette première réforme introduite, le directeur de l'Observatoire en a réalisé d'autres, que les signataires du rapport, MM. Stas et Mailly, exposent en ces termes :

M. Houzeau a beaucoup étendu les recherches météorologiques. L'Observatoire ne possédait pas d'instruments enregistreurs des phénomènes du magnétisme. Au mois de mai, on y a monté des appareils de ce genre, semblables à ceux qui fonctionnent à l'Observatoire de Kew, près de Londres; et l'on vient d'y installer de nouveaux appareils enregistreurs des phénomènes de la météorologie proprement dite. Les indications qu'ils fourniront, jointes aux résultats des observations sur la scintillation des étoiles, entreprises par M. Montigny, doivent servir à perfectionner la météorologie locale. Mais c'est principalement dans la météorologie internationale que l'initiative du directeur de notre Observatoire s'est manifestée. Mis en rapport par le télégraphe avec les principales stations de l'Europe et avec les trois stations placées aux trois angles de notre territoire, l'Observatoire de Bruxelles publie tous les jours, sous forme de cartes parlant aux yeux, les résultats qu'il a reçus le matin. Les cartes sont accompagnées d'un bulletin dans lequel on donne l'état de l'atmosphère et des prévisions du

temps ; et bien que ces prévisions ne se réalisent pas toujours, elles appellent une attention sérieuse et réfléchie sur une question abandonnée trop longtemps aux préjugés et au charlatanisme.

Pour que l'astronomie prenne son essor, il faut attendre que les nouveaux instruments aient été installés. Jusque-là, on devra se contenter de terminer le grand catalogue des étoiles à mouvements propres, entrepris par M. Ern. Quetelet avec les anciens instruments méridiens, et d'employer l'ancien équatorial et le nouveau à des observations en quelque sorte préliminaires, destinées surtout à former les aides astronomes.

M. Houzeau ne s'est pas contenté de réorganiser les services de l'Observatoire et d'approprier pour le mieux le local actuel à la nouvelle organisation, il a donné ses soins à plusieurs publications, dont trois sont absolument neuves : l'*Uranométrie générale*, le *Recueil des constantes de l'astronomie*, et le *Catalogue des livres d'astronomie et de météorologie qui se trouvent à l'Observatoire royal de Bruxelles et dans les principales bibliothèques de la Belgique*.

L'*Uranométrie générale* est un catalogue de 600 étoiles observées par M. Houzeau, à l'œil nu, sur toute la surface de la sphère céleste. L'auteur y a joint un atlas uranométrique en cinq feuilles, dans lequel toutes les étoiles sont rapportées de position et figurées de grandeur.

Le *Recueil des constantes* présente, dans un premier chapitre, les constantes de l'astronomie sphérique ; un second chapitre est consacré aux éléments des planètes connues dès l'antiquité, que l'on trouve dans les anciens auteurs ; puis vient une série de chapitres consacrés au soleil et à son cortège actuel de planètes avec leurs satellites, aux comètes, aux météorites et aux étoiles fixes. M. Houzeau a toujours soin d'indiquer les sources où il a puisé, et une critique judicieuse lui permet de recommander les déterminations les plus sûres.

Le *Catalogue des livres d'astronomie et de météorologie* offre une utilité incontestable. Pour des sciences encore si peu répandues chez nous, et dont l'étude doit être encouragée par tous les moyens, il était indispensable que l'on sût où trouver les ouvrages qui en traitent. M. Houzeau a rempli cette tâche avec le zèle éclairé qu'il apporte à tout ce qu'il fait. L'honorable directeur ne s'est pas borné à rédiger ce catalogue : il a ouvert la bibliothèque de l'Observatoire aux travailleurs sérieux, et son intervention leur serait acquise, sans aucun doute, pour leur faire obtenir, le cas échéant, les livres que la bibliothèque de l'Observatoire ne renferme pas, et qu'ils pourraient avoir besoin de consulter.

Outre les productions mentionnées ci-dessus et par lesquelles M. Houzeau a marqué son entrée en fonctions, il continue les *Annales de l'Observatoire*, dont il avait déjà paru vingt-cinq volumes, et l'*Annuaire*, qui était arrivé à sa quarante-troisième année.

Les *Annales* formeront désormais deux publications distinctes : les *Annales astronomiques* et les *Annales météorologiques*.

Le tome I^{er} de la nouvelle série, consacrée à l'astronomie, renferme l'uranographie et le recueil de constantes ; le tome II, les observations faites aux anciens instruments méridiens, de 1873 à 1875 inclus.

Les *Annales météorologiques* présentent les observations faites à Bruxelles et celles des stations climatologiques, énumérées dans le rapport de M. Houzeau, du 20 décembre 1877, à l'exception des trois stations de premier ordre, établies à Arlon, Furnes et Maeseyck. Ces dernières, considérées comme stations internationales, paraîtront dans un recueil spécial, sous le titre : *Observations météorologiques faites aux stations internationales de la Belgique et des Pays-Bas, sous la direction de MM. Houzeau, pour la Belgique, et Buys-Ballot, pour les Pays-Bas*.

La commission insiste sur la nécessité de déplacer l'Observatoire. Les rapports précédents avaient déjà signalé les raisons qui rendent ce déplacement indispensable.

LA COLLECTION D'AUTOGRAPHES DE M. LAURENT VEYDT.

Il y a moins d'un demi-siècle, on formait des

collections d'autographes d'une toute autre façon qu'on ne le fait aujourd'hui. Les gens du monde priaient les illustres, grands et petits, d'écrire quelques lignes dans un album, les curieux employaient leur influence, leurs relations, leur activité, et quelque peu déjà, leur argent, à recueillir des lettres et des pièces émanant de personnages connus à tous les titres. On ne composait ainsi naturellement, que des cabinets modestes. Depuis lors, la récolte de l'autographe est devenue une passion, une affaire, une science. C'est à beaux deniers comptants qu'on achète les carrés de papier noircis par des plumes portant un nom, et il faut une vigoureuse persistance pour se tenir en quête des occasions encore assez peu communes.

Ce ne sont plus, d'ailleurs, les simples curieux qui pourchassent l'autographe ; les établissements publics, les grands dépôts littéraires connaissent aussi l'importance de ce genre de document personnel : expression immédiate de la pensée d'un homme, témoignage d'une relation, d'un travail, d'un événement. Aujourd'hui que l'histoire se dresse ou se reconstitue, comme les annales préhistoriques, au moyen des restes, des fragments, des détails que l'on négligeait autrefois, la moindre ligne signée par un homme devient un élément dans l'étude physiologique dont cet homme est l'objet. Laubardemont qui disait : donnez-moi trois lignes de l'écriture de quelqu'un et je le fais pendre, Laubardemont avait l'intuition de la valeur qu'aurait un jour l'autographe.

Heureusement, toute écriture n'est pas un cas pendable et il y a une suprême consolation à constater ce fait, qu'en général, l'autographe confirme et augmente le respect ou la sympathie dont s'entourait déjà la mémoire des hommes qui ont illustré l'humanité.

Parmi les collectionneurs de ce genre de documents, on peut citer avec éloge M. Laurent Veydt. Bibliophile intelligent et instruit, il ne recueillait point par curiosité pure ou par désœuvrement d'homme riche. Le cabinet d'autographes formé par lui se distinguait par l'intérêt et le choix des pièces. Il a été dispersé au feu des enchères, à Paris, du 10 au 13 décembre dernier. Nous allons donner un aperçu de la vente et signaler les documents qui ont été le plus vivement disputés.

Extrayons d'abord, sur M. Veydt, quelques lignes de la préface du catalogue dressé par M. E. Charavey, avec le soin que ce savant et consciencieux expert paléographe apporte à toutes ses descriptions isographiques.

« M. Laurent-François-Félix Veydt, né à Anvers, le 7 août 1800, fit ses études de droit à l'Université de Gand. Il entra dans la carrière administrative comme échevin de sa ville natale et fut membre de la députation du Conseil provincial et secrétaire de l'Académie des beaux-arts d'Anvers. En 1845, cette ville l'envoya à la Chambre, où il siégea jusqu'en 1859 sur les bancs de la gauche. En 1847, il occupa, dans le cabinet du 12 août, le poste de Ministre des finances. Quoiqu'il ait donné sa démission l'année suivante, son court passage au ministère a été signalé par d'importantes mesures libérales, parmi lesquelles il faut mentionner l'abolition du timbre sur les journaux.

Après sa retraite, M. Veydt devint un des directeurs de la Société générale pour favoriser l'industrie nationale : il remplit ces fonctions pendant 25 ans. Des occupations si multiples n'empêchèrent pas M. Veydt de consacrer ses loisirs à la littérature. Homme de savoir et de goût, il avait l'amour des beaux livres et il a formé une bibliothèque de 12,000 volumes, aussi remarquable par le choix que par le nombre.

C'est vers 1860 que M. Veydt commença à collectionner les autographes : il recueillit avec passion les lettres des hommes illustres, s'attachant, en véritable lettré, à l'intérêt des pièces. Il parvint à composer une collection nombreuse qui comprenait les 12 séries suivantes : 1^o Souverains et princes ; 2^o Hommes d'Etat ; 3^o Hommes de guerre ; 4^o Ecrivains ; 5^o Clergé ; 6^o Savants ; 7^o Bibliographes ; 8^o Peintres, Sculpteurs, Architectes, Graveurs ;

9^o Compositeurs de musique ; 10^o Artistes dramatiques ; 11^o Célébrités diverses ; 12^o Collection flamande. »

Le catalogue se compose de 675 numéros ; avec les articles collectifs, le nombre des lettres ou pièces doit se monter à 1,500 environ. Ce n'est pas un chiffre très-élevé ; mais en fait d'autographes — comme de beaucoup d'autres choses — la qualité couvre largement la quantité. La vente ayant produit 16,650 francs, soit environ 11 francs par pièce, on peut dire que la collection n'est pas une collection ordinaire. Nous avons caressé un instant l'espoir qu'elle serait restée entière, en Belgique ; il n'en a pas été ainsi. Nous n'avons pu que glaner, avec assez de bonheur, il est vrai.

Citons quelques-unes des pièces les plus vivement disputées.

N^o 15. Lettre autographe signée de Marie-Antoinette à la princesse de Lamballe, jolie lettre, bien connue et sur laquelle on a épilogué très-méchamment. La reine a reçu une lettre de la princesse et en a pleuré d'attendrissement. « Je sais bien que vous m'aimez et je n'avais pas besoin de cette nouvelle preuve. Quel bonheur que d'être aimé pour soi-même ! Votre attachement est celui de quelques amis fait ma force... » Cette lettre a passé en Angleterre au prix de 260 francs plus les 5 p. c. de frais.

N^o 25. Lettre de Marie-Amélie, en italien, à sa sœur la reine de Naples, Paris, 17 octobre 1835. Très-belle lettre sur le mariage de sa fille Louise avec Léopold I^{er}, roi des Belges.

Acquise par le même amateur : 102 francs.

N^o 37. Lettre aut. signée, en français, de Charles-Quint « à Madame ma bonne mère régente en France » (Louise de Savoie), lettre de quelques lignes, écrite peu après la délivrance de François I^{er}. Adjugée à 260 fr.

N^o 48. Lettre signée de Charles I^{er} d'Angleterre, en français, à Gaston, frère de Louis XIII. 70 fr.

N^o 73. Lettre signée de Richelieu à la Reine-Mère. Pièce historique où il exprime ses regrets des mauvais propos tenus à la Cour sur le Roi. 100 fr.

N^o 111. Lettre a. s. en français, de lord Brougham, 1^{er} janvier 1802, où il parle de son projet de publier un livre sur les principes des relations étrangères qui lient les nations. 80 fr.

N^o 123. Lettre a. s. de Granvelle à Don Juan d'Autriche et relative aux affaires de Flandre, 6 juin 1573. 80 fr. pour l'Angleterre.

N^o 175. L. a. s. de Perrault, l'auteur des Contes, 2 juillet 1684. Lettre où il raconte la séance de l'Académie française où Boileau prononça son discours de réception. Charmante lettre. Adjugée à 100 fr.

N^o 186. Lettre autographe de Madame de Sévigné à M. Duplessis, 30 août 1690. Belle lettre où elle parle du gain du procès de M. de Grignan contre M. d'Aigebonne et de la bataille de Fleurus.

Cette lettre de la grande épistolière intéressait donc un peu la Belgique, mais elle s'est vendue 250 fr. et on ne l'aurait obtenue à aucun prix.

N^o 198. Lettre aut. signée de Montesquieu, à M. de Saint-Maur, 25 sept. 1749. Portée à 200 fr.

N^o 239. Lettre aut. sig. de Chateaubriand au pape Pie VII, 28 sept. 1802. Magnifique lettre par laquelle il fait hommage du *Génie du christianisme*. Sa Sainteté y verra « mon admiration pour le Saint-Siège et pour le génie des Pontifes qui l'ont occupé ; elle me pardonnera peut-être d'avoir annoncé leur glorieux successeur qui vient de fermer les plaies de l'Eglise. » Adjugée à 145 fr.

N^o 287. L. a. s. de Théophile Gautier à Victor Hugo. Une demi-page où il sollicite la souscription de son illustre maître pour la statue de Marceau. Payée 102 fr.

N^o 288. Une lettre du même, assez insignifiante, s'est payée 82 francs. L'écriture de l'auteur de *M^{lle} de Maupin* est presque microscopique, mais on le voit, le prix de ses petites pattes de mouche est soumis à un fort grossissement.

N° 308. L. a. s. J. Locke, en français, 26 déc. 1678. 110 fr.

N° 332. L. a. s. de Schiller à son ami Koerner, très belle et longue lettre, avec la réponse de Koerner. 155 fr.

N° 369. L. s. de Pie VII à Louis XVIII, 30 avril 1814. Une vraie pièce historique où, après avoir félicité Louis XVIII de sa restauration sur le trône de ses ancêtres, il lui dénonce la Constitution française comme attentatoire aux droits de l'Eglise. Cette Constitution, en effet, proclame la liberté des cultes et maintient l'usage du Code Napoléon. « Or, la religion catholique est la seule qu'un fils de Saint-Louis puisse reconnaître. » Adjugée 100 fr.

N° 376. L. a. s. de Saint-François de Sales. 120 fr.

N° 377. L. a. s. de Sainte-Jeanne Chantal. 160 fr.

N° 379. L. a. s. de Saint-Vincent de Paul. 115 fr.

N° 380. L. a. s. du même, 130 fr.

N° 386 à 400. Suite très-précieuse de lettres de Bossuet : c'était la perle de la collection Veydt ; elles se sont vendues de 150 à 350 francs pièce. Les unes sont adressées à Madame d'Albert de Luynes et donnent des conseils religieux ; les autres, écrites par Bossuet à son neveu, sont plus importantes et ont rapport aux affaires du quietisme et l'on y retrouve le caractère altier de l'aigle de Meaux. Dans l'une d'elles, il écrit de Fénelon : « L'affaire de M. de Cambrai semble estre à sa crise. Il n'a de confiance que dans la traduction latine, par où il espère de surprendre Rome, à ce que l'on dit, car pour moy il ne me voit plus et voudroit me regarder comme sa partie. Toute la Cour dit qu'il attend tout de la protection de M. le cardinal de Bouillon et des Jésuites. »

M. Veydt possédait une lettre de Fénelon d'un tout autre style. Elle est adressée à Bossuet (18 déc. 1695) et se rapporte aussi au quietisme. Fénelon dit qu'il a reçu la lettre de Bossuet et qu'il sait assez les sentiments de celui-ci sur la matière qui y est traitée. « Si vous m'eussiez entendu parler aux Carmélites, vous auriez trouvé que je ne pouvois me déclarer plus fortement et plus précisément contre tout ce qui peut favoriser l'illusion. » Du reste, il défère toujours à son avis après lui avoir exposé le sien, et il se propose d'aller voir Bossuet à Meaux ou à Germigny pour prendre part à l'ouvrage dont il s'occupe. « Ce que je vous demande en attendant, au nom de N.-S. qui vous a donné tant de lumière, c'est de l'écouter intérieurement, de souffrir que les petits vous parlent et de vous délier de tout préjugé. »

Ces deux extraits ne dépeignent-ils pas admirablement les deux hommes !

Cette lettre de Fénelon (n° 418) s'est vendue 400 fr.

Une autre lettre du même (n° 419) a été portée à 200 fr.

Sept petites lettres charmantes de Fénelon à sa nièce, M^{lle} de Chevry, ont été adjugées à 170 fr. (n° 425).

N° 433. Massillon, l. n. s. au cardinal de Bissy, 200 fr.

N° 553. L. a. s. de Berlioz à Spontini, 27 août 1811. Superbe lettre d'admiration pour l'opéra *Fernand Cortez*, 103 fr.

N° 562. L. n. s. de Haydn, 100 fr.

N° 572. Une suite de 12 lettres de M^{lle} Mars à M^{lle} Doze relatives aux événements littéraires et dramatiques a été portée à 300 fr.

Dans la partie du catalogue intitulée : *Douzième série, collection flamande*, les prix se sont bien tenus. C'est là que se trouvait le n° 596, la pièce qui a atteint le chiffre le plus élevé de la vente, 500 fr. une lettre a. s. de Léopold I^{er} à Charles X, dictée de Malborough House, 23 mai 1830, et dans laquelle ce prince expose au Roi de France les raisons qui l'ont forcé de refuser le trône de Grèce. C'est un véritable document historique aussi remarquable par l'élevation des idées que par le coup d'œil politique : il est plus accentué que la note de renonciation remise par le prince aux plénipotentiaires, le 21 mai, et lui

sert en quelque sorte d'explication raisonnée. Le lendemain de la vente de cette pièce, M. le ministre Waddington en citait des fragments dans un discours à l'assemblée où il traitait des affaires actuelles de Grèce et s'appuyait sur la haute perspicacité du prince Léopold.

Il y avait du courage à refuser le trône à une époque où l'entraînement en faveur des Hellènes était puissant en Europe ; c'est bien à regret que le prince n'accepte pas la noble mission dont on veut le charger, mais qu'il veut pouvoir remplir dans des conditions d'indépendance tant pour lui, que pour le peuple grec. Grâce à ce refus, le prince put accepter quelque temps après le trône de Belgique. La lettre à Charles X est donc une grande page de la vie du Prince et c'est ici, dans le pays qu'il a gouverné avec tant de sagesse, que ce remarquable document d'histoire doit être pieusement conservé.

N° 601. Egmont (Lamoral C^{te} d'). Lettre a. s. à M. le Prince (Philippe II) 7 janvier 1544 relative aux négociations du mariage de Philippe II avec la reine d'Angleterre. Ce document historique a été adjugé à un amateur anglais pour 260 fr.

N° 606. Marnix de Sainte-Aldegonde (Philippe). L. a. s. à Lubert-Sibert. 11 janvier 1591, 100 fr.

N° 616. Janssenius (Corneille), évêque d'Ypres. Louvain 25 mars 1636. Lettre dans laquelle il se dit l'auteur du *Mars Gallicus*, un ouvrage célèbre contre la politique française de Richelieu, 75 fr.

La Bibliothèque royale s'est enrichie à cette vente de 800 pièces environ. Nous consacrerons un prochain article à quelques-unes de ses acquisitions principales. C. R.

LETTRES PARISIENNES.

Paris, 10 janvier.

Nous en avons fini avec le premier de l'an et les étrennes, ce moment redoutable à toutes les bourses, que le Schanard de Mürger appelait dans sa langue imagée, « le cap des tempêtes ». Nous en avons fini avec les visites officielles ou officieuses, les dîners de famille, les cadeaux, les sacs de bonbons ; nous rentrons pour onze mois dans la vie tranquille et régulière. Le pays, lui aussi, a reçu ses étrennes ; les élections du 5 janvier ont mis en harmonie, comme chacun à l'avance s'y attendait, les deux moitiés du Parlement. Le Sénat et la Chambre des députés vivront désormais en harmonie, sinon toujours en accord parfait, et si nous sommes destinés à assister encore à plus d'une lutte intérieure, ces luttes toutefois seront ce qu'elles sont chez vous, des luttes constitutionnelles. Les uns seront plus impatients, les autres plus timides ; mais du moins la forme même du gouvernement ne sera plus à chaque instant remise en discussion dans les débats politiques. Cette année s'annonce donc comme une année de paix. L'activité de la nation pourra se porter tout entière du côté de l'industrie et du commerce, du côté de la littérature et de l'art. Un conflit européen pourrait seul empêcher la France de suivre sa voie pacifique : tout fait espérer que ce conflit ne se produira pas, et ce dont on peut être sûr en tout cas, c'est que ce n'est pas de notre pays qu'il viendra. Qui pourrait le redouter plus que nous ? Qui a plus que nous intérêt à vivre en bonne intelligence avec tous nos voisins ? M. Gambetta le déclarait l'autre jour, et tel est bien le sentiment général de ce pays. La troisième République française ne travaille pas « pour l'exportation » : ses ambitions ne dépassent pas ses frontières ; nous aurons bien assez à faire de longtemps, à nous occuper de nos seules affaires, à relever notre fortune intérieure éprouvée par tant de désastres ; notre seule ambition est aujourd'hui de prouver notre sagesse au monde, qui n'a plus de raisons de nous craindre, et qui a plus de motifs peut-être de nous être plus bienveillant qu'hostile.

Je me hâte de fermer cette parenthèse. Précisément parce que notre politique est résolument tout intérieure, je n'ai pas à vous parler de politique dans ces lettres. Si nous souhaitons d'exercer une influence au dehors, c'est uniquement par l'action libre et civilisatrice de la science et de l'art : c'est là une action utile à tous, que chacun à son tour exerce et subit et dont nulle susceptibilité ne saurait s'offenser. C'est à ce titre que je vous signalerai aujourd'hui deux intéressants ouvrages qui viennent de paraître : la *Mythologie de la Grèce antique* de M. Paul Decharme et les *Lettres d'Eugène Delacroix*.

J'éprouve quelque embarras à louer M. Paul Decharme. Après avoir été camarades au Lycée Louis-le-Grand, puis à l'Ecole normale, nous nous sommes retrouvés à l'Ecole d'Athènes, et là s'est fortifiée entre nous une amitié qui est déjà vieille aujourd'hui. La vie nous a menés depuis par des routes différentes. Paul Decharme a eu ce bonheur de pouvoir rester fidèle à l'étude de l'antiquité. Il était déjà alors un brillant helléniste, et il est devenu meilleur helléniste encore. Il professe aujourd'hui les lettres grecques à la faculté de Nancy, et l'Institut le désignait il y a quinze jours comme le candidat en seconde ligne à la direction de l'Ecole Française d'Athènes. Son livre sur la *Mythologie hellénique* achèvera de le placer au premier rang de nos jeunes savants.

La science des religions a été complètement renouvelée par la critique de notre siècle ou pour parler plus exactement, c'est dans notre siècle seulement que la science des religions s'est constituée : science délicate, sortie de la philologie comparée, et qui, comme les sciences historiques, dont elle est un rameau détaché, ambitionne comme dernier résultat non pas la certitude absolue, mais la probabilité. Comment se flatter de reconstituer exactement les croyances primitives d'une humanité si différente de ce qu'est la nôtre ? Comment réussir à suivre fidèlement toutes les transformations qu'ont subies les croyances au travers des migrations des peuples et du lent progrès des âges ? La mythologie comparée comme la grammairie comparée sont arrivées à démontrer l'une aussi bien que l'autre la filiation de la race aryenne depuis l'Inde jusqu'aux enfants de la famille saxonne ou de la famille scandinave : un fond commun incontestable se reconnaît aussi bien dans les idées religieuses que dans les formes du langage ; mais sitôt que l'on essaie de préciser et d'entrer dans les détails, une part d'hypothèse considérable intervient aussitôt, ce n'est qu'avec toutes sortes de précautions qu'un esprit véritablement scientifique peut s'aventurer sur ce terrain glissant, et les plus sages mêmes ne sont pas à l'abri des faux pas. Ce n'est que bien lentement et après des efforts sans nombre que notre âge arrivera enfin à arracher au passé son secret.

L'ambition de M. Decharme n'a pas été d'écrire un traité complet de mythologie comparée. Il a circonscrit ses études pour les rendre plus précises. Quoi que l'on fasse d'ailleurs, toutes les transformations du sentiment religieux des Aryas, nos pères, ne sauraient avoir pour nous le même intérêt. Parmi les migrations successives descendues du plateau de l'Iran, il s'en est trouvé une, ou mieux douée ou aidée par des circonstances heureuses, qui a pris le pas sur toutes les autres et probablement le gardera à tout jamais, celle qui, au temps des Pélasges, des Doriens et des Ioniens est venue vers l'Archipel, celle qui a colonisé les côtes de l'Asie-Mineure, la Thessalie, la Béotie, l'Attique et le Péloponèse, celle qui s'est étendue sur les îles de la mer Egée et de la mer Ionienne. Cette race favorisée entre toutes s'est épanouie aux

temps antiques dans un magnifique développement; elle a fondé dans l'humanité l'art, la science, la philosophie, la liberté politique, la justice. Elle resplendit comme un phare dans l'humanité. C'est d'elle que vient tout ce que nous admirons, tout ce que nous aimons, tout ce qui vaut la peine de vivre, c'est d'elle que vient tout progrès. Qui de nous, hommes modernes, ne se glorifie d'être un fils de la Grèce?

Tous les sentiments, toutes les images, toutes les idées morales ou religieuses que la race hellénique avait reçues de nos premiers pères, arrivée sur le sol béni qu'elle devait féconder, elle les a, grâce à son imagination puissante et harmonieuse, transformées et embellies; ces phénomènes de la nature, ces forces des éléments dont l'Asie n'avait su faire que des monstres redoutables et difformes, la Grèce en a fait des êtres plastiques, elle leur a donné des formes humaines mais plus belles et plus parfaites, elle a représenté leurs luttes ou leur concert en mille légendes, tantôt tragiques, tantôt joyeuses: elle leur a enfin prêté ce qu'il y a de plus noble en l'humanité, l'intelligence, la sagesse, la dignité morale; elle en a fait des dieux.

Telle a été l'œuvre de la Grèce. C'est cette œuvre que M. Decharme a voulu raconter. De Zeus à Poséidon, de Poséidon à Hadès, d'Apollon aux demi-dieux et aux héros, il a pris l'une après l'autre chacune des figures de la mythologie hellénique. Il a recherché d'abord l'origine de chacune de ces conceptions dans quelque un des phénomènes du jour ou de la nuit, dans quelque une des faces de la nature; puis il a montré comment chacun de ces phénomènes ou chacune de ces forces avait pris un corps et une âme, était devenu un personnage vivant et agissant, tour à tour bienveillant ou farouche, partageant les passions bonnes ou mauvaises de l'humanité, comment cependant peu à peu, à mesure que la civilisation faisait son œuvre, c'était toujours la pensée morale qui avait fini par triompher et par mettre les idées de justice et de bonté au fond de chacune des conceptions religieuses, aussi bien que par exprimer l'idée de la beauté en chacun des types divins.

Le livre de M. Decharme est grave et sérieux; c'est un travail fait lentement par un savant consciencieux qui connaît à fond toute la littérature grecque, qui a consulté les inscriptions, visité les musées, qui s'est entouré de tous les travaux de l'érudition contemporaine. C'est l'ouvrage d'un esprit judicieux, ni aventureux, ni timide, qui a donné pour certain ce qui lui a paru certain, pour probable ce qui lui a paru probable, pour douteux ce qui lui a paru douteux. Je ne crois pas qu'il fût possible de mieux faire en l'état actuel de la science. On pourra trouver des mythologies plus amusantes; on n'en trouvera pas de plus solide ni de plus vraiment intéressante. Il serait à souhaiter de voir ce livre entre les mains de tous les jeunes gens studieux, ne fût-ce que pour faire une bonne fois justice de tous les sots préjugés qui courent encore sur la prétendue immoralité du paganisme antique. N'est-il pas, au reste, stupide d'imaginer qu'une doctrine religieuse qui a inspiré des œuvres d'art comme le Parthénon, le Jupiter olympien, la Vénus de Milo, comme l'*Iliade* et l'*Œdipe* à Colone, ces œuvres d'art dont rien n'a surpassé l'idéale et chaste beauté, n'est-il pas stupide de penser qu'une telle religion a pu être seulement, pour ceux qui lui étaient attachés, un ramassis de préceptes immoraux et de fables indécentes!...

Le saut est brusque de la mythologie grecque aux *Lettres d'Eugène Delacroix*. Un correspondant doit être habitué à ces bonds rapides et son lecteur aussi. Notre grand peintre Eugène

Delacroix est mort au milieu de l'année 1863, il y a maintenant plus de quinze années. Parmi ses exécuteurs testamentaires, il avait désigné M. Philippe Burty, un jeune homme alors, au jourd'hui l'un de nos critiques d'art les plus connus, l'un des plus remarquables pour son érudition, la liberté de son esprit, l'étendue de sa curiosité. M. Philippe Burty a tenu à reconnaître l'honneur qui lui avait été fait en se dévouant à la mémoire de celui dont le nom restera vraisemblablement le plus glorieux nom de l'art français au XIX^e siècle. Il a fait appel à tous ceux qui possédaient des lettres d'Eugène Delacroix, et aujourd'hui il publie cette correspondance en un superbe volume orné d'un beau portrait et de nombreux *fac-simile* d'autographes. Je ne connais guère de lecture plus attachante que cette série de lettres, qui va des premiers billets écrits par le jeune et obscur collégien du premier Empire à ses camarades jusqu'au dernier billet dicté par l'homme illustre que la mort allait prendre et signé par lui d'une main défaillante. Les noms les plus illustres de l'art et de la littérature reviennent à chaque page de ce volume; car si Delacroix eut cette méchante fortune d'être bien longtemps méconnu par l'opinion publique et les représentants de la peinture officielle, il eut du moins l'honneur d'être apprécié à sa valeur par les plus distingués de ses contemporains et de compter parmi leurs amis. C'est là une compensation à coup sûr, et ce sont ces glorieux suffrages qui l'ont soutenu dans la longue lutte qu'il a dû subir et qui a duré autant que sa vie.

On voit, en lisant cette correspondance, si l'on eût pu en douter après avoir regardé son œuvre, que Delacroix n'était pas seulement un peintre, c'est-à-dire un artiste merveilleusement doué au point de vue de l'œil et de la main, mais encore un artiste complet, tout à la fois poète et philosophe, observant son temps et curieux du passé, passionné pour la musique, passionné pour la littérature, amoureux de la beauté sous toutes ses formes, une créature toute nerveuse et vibrante, aimant à la fois la société et la solitude, capable de comprendre et de parler toutes les passions humaines et cependant leur préférant encore la paisible sérénité de la nature, un de ces tempéraments extraordinaires qui ne peuvent s'enfermer dans aucune spécialité et auxquels le monde entier appartient. Il eut pu dire lui aussi comme le grand poète romantique son émule et son égal:

Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout comme un airain sonore

Tel est bien le caractère de son œuvre: ce qui, malgré ses inégalités, en fait la grandeur et l'originalité.

Mais ce qui fait l'intérêt de cette correspondance plus encore peut-être que ce qu'elle nous apprend sur le génie du peintre, c'est l'homme qu'elle nous révèle; c'est la sympathie qu'elle inspire pour lui. Je ne sais qui a dit que l'un des plus grands plaisirs de la vie c'était de pouvoir aimer ceux que l'on admire. Jamais homme ne fut plus digne d'être aimé qu'Eugène Delacroix. Personne ne fut plus simple, plus loyal, plus exempt des basses et misérables jalousies que lui. Les injustices mêmes dont il fut l'objet ne purent éteindre ce qu'il y avait en lui de noblesse et de générosités originelles. Il ne descendit à aucune vengeance indigne, il ne trempa dans aucune coterie honteuse, il ne s'abaissa à aucun artifice. Il attendit son jour, tranquille dans sa force et dans sa conscience, sûr que ce jour viendrait, fût-ce au lendemain de sa mort, comme en effet il est venu.

Ce qui en lui était l'égal de l'intelligence, si éminente qu'elle fût, c'était le cœur, cette distinction la première et la plus rare de toutes. Il était bon et tendre. Nous le voyons partout dé-

voué, obligeant, ne s'épargnant aucune démarche sitôt qu'il pouvait espérer de rendre service, nous le voyons surtout affectueux. De la jeunesse à l'âge mûr, ce sont toujours avec les amis, les mêmes élans de l'âme, la même tendresse fidèle et passionnée, la même confiance, les mêmes effusions ardentes. Point de déclamations de rhétorique, point de phrases faites à froid. C'est le cœur qui débordé et qui s'épanche; c'est une émotion profonde qui gagne le lecteur à son tour. Comme il aime ses amis de loin comme de près, comme il prend part à leurs joies et plus encore à leur tristesse! Comme il les pleure, quand la mort les lui arrache, comme il reste fidèle à leur mémoire de longues années après qu'ils ne sont plus! Ce grand artiste occupé de tant de travaux et qui poursuit résolument son œuvre est en même temps, par son exquise délicatesse morale, tout semblable au plus simple des bourgeois qui n'a rien de mieux à faire que de chérir de son mieux ses parents et ses amis. On ne s'étonne vraiment plus que celui qui était né avec une âme si tendre ait excité parmi ceux qui l'ont approché tant de zélées sympathies. Qui eût pu le bien connaître sans l'aimer? Je voudrais que tant de jeunes gens dont l'ambition seule remplit les rêves pussent lire cette correspondance: ils y apprendraient que s'aimer soi-même et exclusivement n'est qu'une infériorité, que la valeur morale a son prix même pour la hauteur de l'inspiration artistique, et que pour l'éternel honneur de l'humanité, il est bien peu de véritables génies qui n'aient été en même temps, et d'abord, de grands cœurs.

CHARLES BIGOT.

CHRONIQUE.

A l'occasion du cinquantième anniversaire de l'indépendance nationale, l'administration du *Journal des beaux-arts* met au concours pour 1880 le sujet suivant: *Histoire des beaux-arts en Belgique de 1830 à 1880*. L'auteur devra faire précéder son travail d'une introduction exposant la situation des beaux-arts en Belgique depuis la constitution des Pays-Bas jusqu'en 1830. Il devra donner des appréciations sur les maîtres disparus, et, autant que possible, dresser le catalogue de leurs œuvres les plus importantes; il aura à apprécier les doctrines qui se sont fait jour, à tenir compte des événements artistiques qui se sont produits, etc. Les maîtres vivants seront surtout examinés au point de vue de leurs tendances et de l'influence qu'ils ont exercée. Suivre et définir le mouvement qui s'est opéré dans toutes les branches des beaux-arts, le considérer et le traiter au triple point de vue de l'histoire, de l'esthétique et de la philosophie, telle est la tâche que l'auteur aura à remplir. L'ouvrage pourra être écrit en français ou en flamand. L'administration du journal se réserve de le faire traduire s'il y a lieu. Les Belges seuls sont admis à concourir. Les mémoires devront être remis avant le 1^{er} mai 1880.

— Voici le programme des concours pour 1880 arrêté par la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique:

Sujets littéraires. 1^{re} question. Rechercher les origines de l'école musicale belge. Démontrer jusqu'à quel point les plus anciens maîtres de cette école se rattachent aux déchanteurs français et anglais du XII^e, du XIII^e et du XIV^e siècles. — 2^e question. Faire l'histoire de la céramique au point de vue de l'art, dans nos provinces, depuis l'époque romaine jusqu'au XVIII^e siècle. — 3^e question. Rechercher les origines du bas-relief et du haut-relief, et faire un examen critique des développements et des modifications que ce mode de sculpture a subies aux différentes époques de l'art et dans les divers styles. — 4^e question. Déterminer les caractères de l'architecture flamande du XVI^e et du XVII^e siècles. Indiquer les édifices des Pays-Bas dans lesquels ces caractères

tères se rencontrent. Donner l'analyse de ces édifices.

La valeur des médailles d'or, présentées comme prix pour chacune de ces questions, est de mille francs pour la première, pour la troisième et pour la quatrième, et de huit cents francs pour la deuxième. Les mémoires doivent être lisiblement écrits et peuvent être rédigés en français, en flamand ou en latin. Ils devront être adressés francs de port avant le 1^{er} juin 1880, à M. J. Liagre, secrétaire perpétuel.

Sujets d'art appliqué. Sculpture. On demande une statue en plâtre, représentant le Printemps, et ayant 1m25 de hauteur. Un prix de mille francs sera décerné à l'auteur de l'œuvre couronnée — Gravure sur médailles. Un prix de six cents francs sera décerné à l'auteur du meilleur projet de médaille commémorative du cinquantième anniversaire de la fondation de l'indépendance de la Belgique. Les concurrents sont laissés libres dans le choix de la composition de l'un et de l'autre côté de la médaille. Ils en donneront les modèles, en cire et en plâtre, dans les dimensions de vingt centimètres de diamètre. Les auteurs couronnés sont tenus de fournir une reproduction photographique de leur œuvre. Les statues et médailles ne seront admises que complètement terminées et devront être remises au secrétariat de l'Académie avant le 1^{er} septembre 1880.

— Le Dr Schliemann fait connaître, dans une relation adressée à l'*Athenæum* anglais, le résultat de ses nouvelles fouilles à Hisarlik. Ses efforts ont eu principalement pour objet de dégager la grande habitation qu'il considérait comme ayant été la demeure du dernier chef ou roi de l'ancienne Troie, parce qu'il y avait trouvé un vaste trésor et une quantité de belles poteries. Aujourd'hui il maintient encore plus fortement cette identité, et il se base sur la découverte qu'il vient de faire de plusieurs nouveaux « trésors ». Le premier, trouvé le 20 octobre, était renfermé dans un vase brisé, qui semble avoir été lancé d'un des étages. Il se compose de vingt pendants d'oreille en or et six ornements, probablement des colliers, ces derniers tout à fait pareils à ceux qui ont été rencontrés dans le troisième tombeau de Mycènes (*Mycènes*, n° 297); deux épingles à cheveux, des perles, un bracelet, etc. Le deuxième se compose de onze pendants d'oreille et de fragments de colliers en argent, fondus en partie. Deux autres, renfermés dans des vases de terre-cuite, également brisés; d'où M. Schliemann conclut encore qu'ils ont été lancés d'un étage pendant l'incendie, — lui ont fourni des bijoux de toute espèce en or et en argent. Un « trésor » beaucoup plus considérable consistait en armes de bronze et en bijoux d'or, dont plusieurs ont une grande valeur. A ces trouvailles, il faut en ajouter une quantité d'autres, parmi lesquelles on remarque un poignard en fer parfaitement conservé, une statuette en plomb, des phallus en pierre ou en marbre, des idoles, une énorme quantité de scies et de couteaux en silex, une pièce de monnaie en cuivre ou en bronze. M. Schliemann décrit l'habitation qu'il prétend avoir été le palais de Priam. Sa description ne concorde pas avec celle d'Homère; mais il fait remarquer que l'auteur de l'*Iliade* n'a pu voir la ville dont il chantait la tragique histoire, car longtemps déjà avant lui, Troie n'était plus qu'une montagne de débris. Nous avons dit que M. Schliemann va exposer à Londres ceux de ces objets qui resteront sa propriété après le partage convenu avec le gouvernement turc.

— Le roi Mtesa d'Uganda ayant exprimé le désir d'envoyer des ambassadeurs en Angleterre, et ce désir ayant été communiqué au Foreign Office par la Church Missionary Society, Lord Salisbury a répondu que les ambassadeurs seront reçus à leur arrivée avec la courtoisie et l'attention dues aux représentants d'un roi qui s'est montré lui-même désireux d'entrer en relations amicales avec l'Angleterre et qui a accueilli avec bienveillance les sujets britanniques qui ont visité son royaume (*Academy*).

— Des Sociétés de géographie ont été récemment

fondées: à Rouen, sous la présidence de M. G. Gravier; à Nancy, sous la présidence de M. J. Barbier; à Montpellier (Société languedocienne), à Metz, à Berlin (Société de géographie commerciale), à Hanovre et à Malte. Cette dernière s'occupera spécialement de l'exploration et de l'exploitation de l'Afrique.

Décès Karl Wilhelm Böttiger, mort à Upsal le 22 décembre. un des principaux représentants de la littérature suédoise. Né à Westers en 1807. Il est auteur de plusieurs volumes de poésies publiés de 1830 à 1869. Parmi ses drames, les plus estimés sont: *Est national divertissement*; *En majdag i Varend*. Il a publié les œuvres d'Isaïas Tegner, son beau père, à qui il succéda comme membre de l'Académie de Suède. — M^{me} Grote, née en 1792, morte le 29 décembre. A collaboré à la *Westminster Review*, à l'*Edinburgh Review* et au *Spectator*. Elle a publié: *Memoir of the life of Ary Scheffer* (1860); *Personal life of George Grote*. — Lord Arthur Tweeddale, président de la Société Zoologique de Londres, décédé à Chislehurst, le 29 décembre. — Henri Proch, mort le 8 décembre à Vienne, à l'âge de 70 ans, compositeur et professeur de chant. Connu par ses mélodies, dont l'une, le *Cor des Alpes*, est surtout célèbre. — Louis Des Coudres, peintre d'histoire, né à Cassel en 1820, mort à Carlsruhe, le 23 décembre.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSES DES SCIENCES. Séance publique du 17 décembre 1878. — M. J.-C. Houzeau, directeur de la classe, président de l'Académie, donne lecture d'un travail relatif à certains phénomènes énigmatiques de l'astronomie (voy. *Athenæum*, 1^{er} janvier); M. F. Crépin, d'une notice biographique sur B.-C. Du Mortier; M. P.-J. Van Beneden, d'une notice relative à la pêche de la baleine et aux grandes découvertes du pôle arctique.

Après avoir passé en revue les travaux de B.-C. Du Mortier, M. Crépin résume en ces termes les appréciations qu'il en a faites: « Au point de vue scientifique, ce qui domine chez Du Mortier, c'est l'esprit de classement méthodique: on peut dire de lui qu'il était né classificateur. En effet, nous le voyons à ses débuts, dans ses *Commentationes* (1822) proposer une nouvelle méthode du règne végétal, qu'il améliore, en 1827, dans sa *Florula Belgica*, et qu'il complète, en 1829, dans son *Analyse des familles*. Jusque-là il ne s'était occupé que du seul règne végétal; plus tard, en 1832, il applique ses idées taxinomiques aux deux règnes organiques et propose une classification parallèle pour les animaux et les végétaux. Il ne néglige pas les groupes secondaires de la série végétale; il établit, en 1822, sa classification des Jongermannes, qu'il perfectionne plus tard, et fonde, en 1823, une nouvelle méthode des Graminées. Ajoutons que, vers la fin de sa carrière, la théorie des classifications lui fournit la matière de plusieurs discours très-savants et très-érudits. Si sa méthode n'a pas été acceptée, si elle a subi le sort de bien d'autres systèmes inventés plus tard, on ne doit pas moins reconnaître les grands mérites du classificateur, surtout si l'on tient compte de l'état de la botanique en Belgique à l'époque où il écrivait. En phytographie et en organographie, Du Mortier s'est distingué par des travaux monographiques sur le groupe des Jongermannes et sur divers genres indigènes et exotiques, et, en outre, par un beau mémoire sur les fruits. La biologie, tant animale que végétale, lui doit des observations du plus grand intérêt et de curieuses expériences; elle lui doit surtout une magnifique découverte: celle de la multiplication des cellules, qui suffit, à elle seule, pour sauver de l'oubli le nom de son inventeur. Par l'ensemble de ses travaux, Du Mortier mérite d'occuper une place élevée dans l'histoire des sciences et spécialement dans les fastes de la botanique. Si, après 1830, sa position politique ne

l'avait pas obligé à consacrer une très grande partie de son temps aux affaires publiques, notre savant confrère aurait certainement acquis une réputation plus grande encore en poursuivant et en approfondissant ses premières recherches. »

En signalant les grands faits historiques qui se rattachent à la pêche de la baleine, M. Van Beneden constate l'importance qu'ils présentent au point de vue de la géographie des régions arctiques. Ils prouvent qu'au nord du Groënland la mer est libre, ou moins pour les baleines, et que ce pays est une île aussi bien que le Spitzberg. En 1805, une baleine, harponnée dans le détroit de Davys, par le capitaine Frankx, parvint à se sauver et, dans le courant de la même année, elle fut capturée par son fils dans les eaux de Spitzberg. Elle portait le premier harpon du détroit de Davys dans ses chairs, et l'on sait que ces harpons sont marqués. Une autre baleine, capturée dans les eaux de Spitzberg, par le capitaine Sadler, portait encore un harpon groënlandais.

Il y a aussi des exemples de fuites faites en sens inverse. Robert Brown a publié un travail précieux sur la faune de ces régions boréales, et il rapporte une observation du capitaine Granville, qui mérite de prendre place ici. Une baleine qui avait reçu un harpon à l'est du Groënland, à l'entrée du Scoresby's Sound, a été capturée le lendemain avec son harpon dans les chairs, sur la côte-ouest (Omenak-Fiord). Paul Egede rapporte le fait d'une baleine, trouvée morte à la surface de l'eau, dans le détroit de Davys, en 1787, avec un harpon qui avait été lancé, deux jours auparavant, près de Spitzberg, par le frère même du baleinier qui trouva l'animal mort. Enfin, on cite l'exemple d'une baleine, capturée au détroit de Behring, et qui portait un harpon de la baie de Baffin. Un passage au nord-est, pour aller en Chine et aux Indes, existe donc pour les baleines.

M. Van Beneden rappelle, en terminant sa lecture, que ce sont deux Belges qui ont été véritablement l'âme des premières expéditions arctiques: Ol. Brunel, de Bruxelles, et Mercator, de Rupelmonde, et que ce sont également des Belges qui ont été à la tête de la Compagnie du Nord, pour l'exploitation de la chasse de la baleine dans les eaux de Spitzberg.

M. le Secrétaire proclame le résultat des concours (voy. *Athenæum*, 1^{er} janvier) et des élections de 1878. La classe a élu en qualité de membres MM. le major de Tilly et l'ingénieur F. L. Cornet, déjà correspondants. MM. Boussingault et H. Faye, tous deux de l'Académie des sciences de Paris, sir W. Thomson professeur à l'université de Glasgow, et M. von Sieboldt, professeur à l'université de Munich, ont été élus associés.

COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE. Séance du 6 janvier. — Le secrétaire donne lecture du projet de rapport annuel à adresser à M. le ministre de l'intérieur. Le rapport exprime les regrets de la commission de la perte qu'elle a faite, en 1878, de deux de ses membres: MM. Jean-Henri Bormans et Barthélemy du Mortier. Il constate que la Commission qui, en 1877, avait augmenté de trois volumes la Collection des chroniques et cartulaires belges, en a fait paraître un seulement pendant l'année qui vient de finir, mais qu'elle en a sept sous presse, dont plusieurs ne tarderont pas à être achevés, et qu'elle a donné, dans le courant de l'année, quatre livraisons du Bulletin et de documents inédits. La Commission règle, ainsi qu'il suit, le programme de ses travaux pour 1879: M. Kervyn de Lettenhove achèvera la publication des Grandes Chroniques de Flandre en deux volumes; M. Piot, celle des Chroniques en langue flamande. Le tome VI de la Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique, par M. Alph. Wauters; le tome III des Voyages des souverains des Pays-Bas (éditeur, M. Gachard); le tome VI de la Chronique de Jean d'Outremeuse (éditeur, M. Stanislas Bormans); le tome II de la Correspondance du cardinal de Granvelle (éditeur, M. Edmond

Poulet); le Cartulaire de l'abbaye d'Orval (éditeur, M. P. Hippolyte Goffinet), se continueront. M. Devillers mettra sous presse le Cartulaire des comtes de Hainaut. M. Piot donne lecture d'une note sur trois ouvrages publiés en Allemagne et qui contiennent des faits ou des documents relatifs à l'histoire de Belgique. Le même membre communique un travail intitulé: *Correspondance du comte Charles de Cobenzl au sujet de la guerre de Sept ans*. Le comte de Cobenzl était ministre plénipotentiaire de Marie-Thérèse aux Pays-Bas lorsque la guerre de Sept ans éclata. En cette qualité, et surtout pendant les absences du prince Charles de Lorraine, que l'impératrice appela à commander son armée, il lui importait d'être tenu au courant des événements; dans ce but, il entretenait une correspondance suivie avec un grand nombre de personnages militaires et politiques, belges, autrichiens, français. L'administration des archives du royaume a récemment fait classer et ranger cette correspondance, qui a été distribuée en 15 volumes. M. Piot signale les correspondants dont chaque volume contient les lettres; il indique le caractère de celles-ci et en fait ressortir l'intérêt; il en donne même quelques-unes qui ont particulièrement attiré son attention. Les détails dans lesquels il entre font voir que les historiens pourraient tirer un grand parti de cette correspondance de Cobenzl. Les deux travaux de M. Piot prendront place dans le Bulletin. M. Galesloot a adressé à la Commission une notice intitulée: *L'inféodation de la seigneurie de Jever au duché de Brabant et au comté de Hollande — La seigneurie de Knipphausen également inféodée au duché de Brabant*. Sur le rapport et la proposition de M. Alphonse Wauters, à qui elle a été renvoyée, la Commission en décide l'insertion au Bulletin.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. *Séance du 28 décembre*. — L'assemblée reprend l'examen de l'avant-projet élaboré par la commission qui a examiné la proposition de MM. Kuborn et Mascart relative aux sages-femmes. Elle discute la question de savoir si la surveillance des écoles d'accouchement appartiendra aux députations permanentes, comme le propose la commission, ou aux administrations des hospices, comme le demande M. Hyernaux. La décision sur cette question est remise à la prochaine séance. M. Hairion, dont les pouvoirs comme président expirent avec l'année, remercie l'assemblée et déclare le bureau pour 1879 installé. Ce bureau se composera de MM. Fossion, président; Warlomont, 1^{er} vice-président, et Depaire, 2^e vice-président.

SOCIÉTÉ BELGE DE GÉOGRAPHIE. *Séance du 28 décembre*. — Cette réunion inaugure les séances mensuelles que la Société se propose de tenir régulièrement le dernier samedi de chaque mois. M. A. J. Wauters entretient la Société de la découverte faite cette année à Lyon d'un globe terrestre du commencement du XVIII^e siècle, dû au géographe lyonnais Henri Marchand (en religion père Grégoire), découverte autour de laquelle il a été fait beaucoup de bruit. M. Wauters ne partage pas l'enthousiasme géographique que ce globe semble provoquer. Il n'est en somme que la copie surannée du système hydrographique adopté par tous les cartographes à partir de la moitié du XVI^e siècle. Ce système repose-t-il sur l'observation directe, c'est-à-dire sur des explorations, comme on le prétend à Lisbonne et à Lyon, ou bien n'est-il en quelque sorte qu'une doctrine arrêtée, produit des anciennes données grecques et arabes et des découvertes portugaises en Abyssinie et le long des côtes africaines? M. Wauters se range à cette dernière opinion et la soutient par des citations de Walckenaer, Lelewel, Vivien de Saint-Martin et Pétermann. L'opinion contraire a trouvé à Lisbonne un défenseur naturel en la personne de M. Lucien Cordeiro, secrétaire de la Société géographique. M. Wauters lit quelques passages du récent mémoire de ce savant géographe, *L'Hydrographie africaine au XVI^e siècle*, et démontre par différents exemples que les Portugais se font évidemment

illusion en tenant pour *audacieuses explorations* des voyages relativement insignifiants, entrepris dans la région maritime et n'occupant à juste titre dans l'histoire des découvertes dans l'Afrique centrale, qu'une place très secondaire, leurs résultats géographiques étant presque nuls.

Revenant au globe de Lyon, M. Wauters dit que parmi les atlas de la Renaissance, il en a rencontré un où le continent africain est le modèle parfait du monument lyonnais. C'est l'atlas de *Cornéille de Jode*, publié à Anvers, en 1593. Bien mieux que toutes les autres cartes de l'époque, celle de De Jode indique déjà le tracé des rivières, la position des monts de la Lune et celle des grands lacs, absolument comme, plus d'un siècle après, les donne encore le géographe lyonnais. M. Wauters fait circuler les fac-simile des deux documents, et il termine en disant que l'atlas de De Jode étant rare, il se peut qu'il ait échappé à l'examen du Comité lyonnais. Ce serait donc faire acte de bonne confraternité que d'envoyer à la Société lyonnaise un calque de la carte d'Afrique de 1593, dont un exemplaire est conservé à la Bibliothèque Royale de Bruxelles (*Coll. Van Huthem*, n° 14350). Après cette communication, M. Pagan, aéronaute français, expose un projet d'exploration au pôle Nord, à l'aide d'un aérostat; projet audacieux, s'il en est, et qui, s'il est mis à exécution et mené à bonne fin, vaudra certainement à son auteur une renommée universelle.

SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE. *Séance du 15 décembre*. — L'assemblée ordonne l'impression, dans le recueil des Mémoires, de deux notes de MM. G. Vincent et A. Rutot: Sur un sondage exécuté à la brasserie de la Dyle à Malines; — sur un puits artésien foré à Molenbeek-Saint-Jean. M. C. Malaise communique une note sur la découverte de l'arsénopyrite ou mispickel en Belgique. M. G. Dewalque expose les observations de M. de Rossi sur l'application du microphone à l'étude des phénomènes qui se passent dans les profondeurs de l'écorce du globe, et il appelle sur ce sujet l'attention des ingénieurs attachés à des exploitations minières. M. R. Malherbe communique une note relative aux gîtes poudingiformes du système houiller.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. *Séance du 7 décembre*. — L'assemblée vote l'impression, dans les Annales, des travaux suivants: Catalogue des Aranéides de Belgique, 2^e partie, par M. Becker; Aranéides nouvelles pour la faune belge, par le même; Premier essai d'un catalogue des hétéroptères de Belgique, par MM. Lethierry et Pierret; Etude sur les espèces de la tribu des Féronides qui se rencontrent en Belgique, 1^{re} partie: Anchemoniens, par M. de Borre. M. le Dr Jacobs lit une notice sur le genre *Trigonalyx* Westw.; M. de Sélys-Longchamps, un travail de M. J. Lichtenstein, tendant à confirmer les idées émises par ce dernier sur la biologie des Aphidiens. M. A. Chevrolat communique un travail intitulé: Diagnoses de Phaleria nouvelles; M. de Borre, une note sur des difformités observées chez l'Abax ovalis et le Geotrupes sylvaticus. M. Becker décrit une nouvelle espèce de Tarentule provenant de l'île d'Antigua, dans les Antilles, présente une liste d'Aranéides recueillies en Hongrie et en Moldavie et lit une note sur un nouveau genre d'Aviculariidae. M. H. Donckier présente des observations au sujet de la collection de M. J. Demont, de Namur. L'assemblée reprend la discussion des méthodes à employer pour connaître la faune d'un pays. Plusieurs entomologistes étrangers adressent à ce sujet à la Société d'intéressantes communications dont il est donné lecture.

BIBLIOGRAPHIE.

BULLETINS DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE n° 9 et 10. Cl. des beaux-arts: Correspondance. — Concours — Rapports sur le mémoire en réponse à la question Faire l'histoire de l'Ecole de gravure

sous Rubens. — Discours sur l'institution des prix dits de Rome (Portaels) — Projet du C^{te} de Cobenzl d'ériger à Rome une Académie belge des beaux-arts (Ch. Piot). — Cl. des Sciences: Correspondance. — Discours prononcé aux funérailles de M. Ern. Quetelet (Mailly). — Disposition expérimentale, appliquée à l'étude des étoiles colorées (Ch. Montigny et H. Valerius). — Sur une loi de la persistance des impressions dans l'œil (J. Plateau). — Restitution de priorité en faveur de B. Catalan (Synthèse des théorèmes de Pascal et de Brianchon) (Folie). — Lettre relative à la 5^e note de M. Melsens sur les paratonnerres (Du Moncel). — Appendice à cette 5^e note (Melsens). — Découverte d'ossements d'Iguanodon, de poissons et de végétaux à Bernissart (Ed. Dupont). — 4^e addition au Synopsis des Gomphines (de Selys Longchamps). — Recherches sur l'acide urique (E. Grimaux). — Elections. — Cl. des belles-lettres: Correspondance. — Sur un ouvrage de M. P. Wuyen: Histoire de l'enseignement (A. Wauters). — Voyage de Pierre le Grand dans les Pays-Bas autrichiens en 1717 (Gachard).

BULLETINS DE LA COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE. 4^e S^{ie}, t. VI, n° 1 Hommage à la mémoire de M. B. Du Mortier. — Nomination et installation de nouveaux membres. — Correspondance. — Publications de la Commission — Notes sur différentes publications faites à l'étranger concernant l'histoire de Belgique. (Ch. Piot). — La politique de l'Autriche au pays de Liège en 1791 (Par le même). — Mémoire dressé en 1502 par le clergé du diocèse de Ruremonde sur la situation des Pays Bas et les moyens d'y porter remède. (Communiqué par M. Edmond Pouillet). — Hugues de Lannoy, 1384-1456. (Ch. Potvin). — Une page de l'histoire des franchises communales sous Philippe le Bon. (Arthur Duverger).

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. Nov. Communications. — Correspondance. — Rapports — Discussions. — Lectures: Des plaies en général; pansements et soins divers (Boens). — Observations de fistules vésicovaginales opérées par la méthode de Marion Sims (Sacré). — Moyens pour reconnaître l'amaurose et l'amblyopie simulées (Baudou)

REVUE GÉNÉRALE Janvier. L'Irlande depuis cent ans. (Ch. Verbrugghen). — Songe — Mensonge, Nouvelle (V. S.). — Histoire de la laine en Belgique, (G. N.). — Les devoirs de l'opposition (Baron J. D'Anethan). — Sitting Bull (suite) (G. Kurth). — Un opéra chrétien (Em. Du Chastel). — La France sous le ministère Dufaure, (Ch. Woeste). — Une bonne fortune littéraire.

REVUE BELGE DE NUMISMATIQUE. 1^{er} livr. Description des manuscrits relatifs à la numismatique conservés dans les bibliothèques de Paris (P. Lacroix). — Numismatique bruxelloise. Essai sur les jetons et méraux du XIV^e siècle au type de S. Michel (Ed. Vanden Broeck). — Numismatique du C^{te} de Chambord (Brichaut). — Mélanges numismatique (R. Serureau). — Mélanges. — Société royale de numismatique.

LA FLANDRE Janvier Histoire de Vlamertinghe, une des huit Paroisses du « Veurnambacht. » — Les Brugeois à la bataille de Cassel (1328)

PRÉCIS HISTORIQUES. Janvier. Le péril social (J. Broeckaert). — Retraite et mort de Charles V (J. Braet). — Richesse et bonheur du peuple (F. S. J.). — Mission belge du Bengale occidental (V. Baesten). — La politique des Jésuites (N. R.). — La propriété des religieux en Belgique. — Les contes lorrains (L. I.). — Souvenirs par Aug. I. — Le Nouvel an (S. O. C.). — Chronique. — Bibliographie. — Nécrologie.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS, n° 24. Programme du concours extraordinaire ouvert par le Journal des beaux-arts. — Utilité du dessin. — L'école anglaise définie par C. Lemonnier. — Peintres anciens: Lafabrique, Dumortier, De Coulx, Van Eyck. — Les peintures de M. J. Swerts. — Revue d'architecture. — Bibliographie: chefs-d'œuvre de peinture. — Chronique

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE T. XXI 6^e livr. Société pour le progrès des études philologiques et historiques. — Les pouvoirs et le rôle du Sénat romain (P. Willems). — Discours de M. Wagener. — Actes officiels.

L'ABEILLE Janvier. Organisation du Ministère de l'instruction publique. — De l'intuition (Suite et fin). — Boileau et son art poétique (5^e suite) (J. Chot).

— Analyse littéraire. Faut-il les tuer tous deux? — Utilité du dessin (Suite et fin) (E. J. Dardenne). — Devoirs scolaires. — Poésie: Le frère et la sœur; l'abbé et les faits scolaires. — Analyses et comptes rendus. — Actes officiels.

ANNALES D'OCULISTIQUE. Nov. — déc. Abadie. Des atrophies interstitielles et parenchymateuses des nerfs optiques. — Javal. Lentille de Stokes modifiée. — Revue des journaux d'ophtalmologie. — Bibliographie.

REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE. 28 déc Bieck. Introduction à l'Ancien Testament, remaniée par Wellhausen — Challe Histoire du comté de Tonnerre. — Tamizey de Larroque. Quelques lettres inédites d'Isaac de Peyrère — Morel-Fatio. L'Espagne au XVI^e et XVII^e siècle, documents historiques et littéraires. — Bernhardt Traduction des principaux écrits de Milton, 3^e vol. — Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'Histoire de France pendant le XVIII^e siècle, publiée par de Lessure: Mémoires sur les journées révolutionnaires et les coups d'Etat de 1789 à 1799; Mémoires sur la guerre de Vendée et l'expédition de Quiberon; Mémoires de Brissot; Mémoires sur l'émigration — (Œuvres complètes de Herder, publiées par Suphan, vol. 1-3. Basilias. Galatée, drame grec, trad. par d'Estournelles de Constant. — Académie des Inscriptions.

DEUTSCHE RUNDSCHAU. Janv. Und sie kommt doch! (W. von Hillern). — Religion und Philosophie (L. M. Müller). — Rückblicke auf die Pariser Weltausstellung IV (F. X. von Neumann-Spallart). — Justus Erich Bollmann und die Flucht Lafayette's aus Olmütz (Fr. Kapp). — Die Jugend Benj. Disraelis (G. Brandes). — Ueber die Warmentwicklung bei der Mustelthätigkeit (A. Fick). — Literarische Rundschau.

MAGAZIN FÜR DIE LITERATUR DES AUSLANDES. 21 déc. Iodl: Die Culturgeschichtsschreibung. — Zola als Dramatiker. — Neison: Der Mond. — Haan: Der Stammsitz und Familienname der Dürer. — James: The Europeans — China Dr. Bretschneider Forschungen. — Kleine Rundschau. — Mancherlei. — Neuigkeiten der ausländischen Literatur. — 28 déc. Kohn und Mehlis: Materialien zur Vorgeschichte des Menschen im östlichen Europa. — Holländische Briefe. Eine alte catalanische Dante-Übersetzung. — Die Südslavische Akademie der Wissenschaften u. Künste in Agram im 1^o Decennium ihrer Thätigkeit. — Kleine Rundschau. — Mancherlei. — Neuigkeiten der ausländischen Literatur. — 4 janvier. Eduard von Hartman's Zweites Hauptwerk. — O Feuillet: Le journal d'une femme. — William Cobbett. Eine Biographie von E. Smith — Adolfo Bartoli's neue Geschichte der italienischen Literatur. — Literarische Berichte aus Ungarn. — Ausgewählte Novellen von Pedro Antonio de Alarcon — Maerlant's Naturen Bloeme. Brevier der Weltliteratur. — Mancherlei. — Neuigkeiten der ausländischen Literatur.

UNSERE ZEIT. 1 janv Wilhelm Jensen (R. von Gottschall). — Russische Culturzustände im 19. Jahrh. I. Die Socialwissenschaften in der Gegenwart (Fr. von Baerenbach). — Klima, Pflanzen u. Thierleben in ihren gegenseitigen Beziehungen. (Dr. G. Herbst). — Politische Revue.

MITTHEILUNGEN, von A. Petermann. 12. Die Kartographie auf der Pariser Weltausstellung 1878. (C. Vogel). — Der Chonos Archipel (C. Martin). — Afghanistan (F. von Stein) — Monatsbericht.

CONTEMPORARY REVIEW. Janvier. A state parcel post (W. Stanley Jevons). — Atheism and the Church (G. H. Curteis). — The progress of socialism in England (W. Cunningham). — Afghanistan and the Panjab (Monier Williams). — A farmhouse dirge (A. Austin). — British finance: its present and future (J. E. Thorold Rogers). — Ancient Egypt (R. Stuart Poole). — The personal responsibility of bank directors (A. Taylor Innes). — The alcohol question: Temperance versus abstinence (Dr. Risdon Bennett). A casual conversation on the subject (Dr. Radcliffe). — Temperance and its boundaries (Dr. Kidd). The place and uses of alcohol as an article of diet (Brudenell Carter). Results of experience in the use of alcohol (Dr. Garrod). — Contemporary life and thought: in France (G. Monod); in Germany (Prof. von Schulte). — Contemporary literary chronicles.

ACADEMY. 4 janv. Bagehot's Literary studies. —

Abbey and Overton's English Church in the eighteenth century and Stoughton's Religion in England under Queen Anne and the Georges. — Beerbohm's Wanderings in Patagonia. — Curtiss on the levitical priests. — Robertson's Lectures on the government, constitution and laws of Scotland. — New Novels. — Current literature. — Notes and news. — Obituary. — Notes of travel. — The portuguese expedition to central Africa. — William Ryley, Lancaster herald. — Selected books. — Recent works on American anthropology. — Science notes. — The winter exhibition of the Grosvenor gallery. — Archaeological notes from Rome. — Notes on art ad archaeology. — M. Irving and Miss Ellen Terry at the Lyceum. — Music notes.

RASSEGNA SETTIMANALE 29 déc. I danni degli operai e la responsabilità degli intraprenditori. — Il segreto diplomatico e i negoziati commerciali coll'Austria Ungheria. — I cattolici all'Inglese Lettera da Londra. — Corrispondenza da Washington. — Il Parlamento. — La Settimana. — Un processo sotto Sisto V. — Corrispondenza letteraria da Parigi — Octave Feuillet: Le Journal d'une Femme — Leone Pascoli economista italiano del secolo decimottavo. — Difesa degli Stati all'interno. — La Statistica nelle Biblioteche — Bibliografia — Notizie. — Riviste. — 5 janv La questione sociale — Di un nuovo partito conservatore — La stampa inglese. — Corrispondenza da Parigi — La Settimana. — Una nuova narrazione della Disfida di Barletta — Le ultime ricerche sulla natura dei contagi. — La esplorazione archeologica del Tevere. — Sui corpuscoli riproduttori dei Batterii Lettera ai Direttori (Mantegazza). — Bibliographia: Gaston Paris La légende de Trajan — Giuseppe Cugnoli, Opere inedite di Giacomo Leopardi pubblicate sugli autografi Recanatesi. — Amerikanische Arbeiterhältnisse. Von Arthur von Studnitz. — Diario mensile — Riassunto di Leggi e Decreti — Notizie. — Riviste.

REVISTA CONTEMPORANEA. 30 déc. Doña Luz (J. Valera). — El sonido (D. Fr. de Paula Rojas). — Los estudios psicológicos en Alemania (T. Reinach). — La emancipación de la mujer (M. de la Revilla). — El problema fisiológico de la vida (A. Dastre). — Cartas de China (E. del Perojo). — Los estatutos de la ciudad de Roma en la Edad Media.

Annales de la Société d'Emulation de Louvain. 1^o période décennale 1853-1863. Louvain, Lefever, 1878, in-8^o. 12 francs.

De Vergnies, Ad. Distribution de force motrice aux ouvriers en chambre. Brux., Muquardt, in-8^o. 2 francs

De Wachter, Phil. Traité d'administration pratique. Brux., Deq, in-8^o. 6 francs.

Garcia de La Vega, Bon. Recueil de traités et conventions concernant le royaume de Belgique. Brux., Deq, in 8^o. 10 francs.

Logie, V. De l'insomnie, causes et traitement. Gand, Vanderhaeghen, in-8^o. 2 francs.

Möhl, G. et L. Van Stalle. Cours élémentaire d'histoire générale. 4^e éd. Brux., Kiessling, in-8^o. 2 francs

Piot, Ch. Projet du comte de Cobenzl d'ériger à Rome une académie belge des beaux-arts. (Extr. des Bulletins de l'Académie royale de Belgique). in-8^o. — Rooses, Max. Geschiedenis der Antwerpsche schilderschool. Livr. 1 à 6. Gent, A. Hoste. La livr, fr. 1; avec planches sur papier de Chine, 1.25.

Van den Branden (F. Joz.). Geschiedenis der Antwerpsche schilderschool. Antwerpen, J. E. Buschman. Gr. in-8^o. Liv. 1 à 3, 60 cent la livraison.

Van der Taelen, F. Notice sur Jeanne Marie Van der Genst, mère de Marguerite d'Autriche. Accompagnée des généalogies de familles belges qui en descendent. Brux., Deq, in-8^o. 6 fr.

Ayrton, M. C. Child life in Japan and Japanese child stories. London Griffith. 10 s. 6 d.

Baehrens, E. Miscellanea critica. Leipzig, Fries, 6 M.

Bagnato, v. Plautus in seinen Verhältnissen zu seinen griechischen Originalen. Tübingen, Fues. 1 M 20 Pf.

Baudrillard, H. Histoire du luxe. T. 2 Le luxe romain. Paris, Hachette. fr. 7 50.

Baumgarten, O. Quaestiones scenicae in Aeschylis Choephoris. Berlin, Calvary. 1 M 20 Pf.

Bickell, G. Metricae biblicae regulae exemplis illustratae. Innsbruck, Wagner 1 M. 60 Pf.

Chambun, E. de Glossaire du Morvan. Paris, Champion. 30 francs.

Ciceri, Eug. Cours d'aquarelle. Paris, Lemercier. 40 francs

Dramard, E. Bibliographie raisonnée du droit civil. Paris, Firmin Didot. 12 francs.

Dubord, M. Le Japon pittoresque. Paris, Plon. 4 francs.

Feldzüge des Prinzen Eugen v. Savoyen. 1 serie. 5 Bd. Wien, Gerold. 30 M.

Flora Brasiliensis. Fasc. 79. Leipzig, Fleischer. 45 M.

Güssfeldt, P., J. Falkenstein und E. Pechuel-Loesche. Die Loango-Expedition ausgesandt von der deutschen Gesellschaft zur Erforschung Aequatorial Africa 1873-76. 1 Abth. Leipzig, Froberg. 15 M.

Herbert, the late Prof. The realistic assumption of modern science examined. London, Macmillan. 14 s.

Hooker, Sir J. D. and J. Ball. Marocco and the Great Atlas. London, Macmillan 21 s.

Hübbe Schleiden. Ethiopien. Studien über West-Afrika. Hamburg, Friederichsen 10 M.

Industries (Great) of Great Britain. Illustrated. Vol. I London, Cassell. 7 s. 6 d.

Kaiser, J.-W. De Hollandsche school uit de de kunstverzameling des Heeren Six. Album van 50 der voornaamste schilderijen van dat kabinet. Gegraveerd en toegelicht. Nymegen, Blomhert en Timmerman. Gr. in-folio, 9 fl.; pap. de Chine, 12 fl.; épr. d'art 20 fl.

Kanitz, F. Donau-Bulgarien und der Balkan, 3. Bd Leipzig, Fries 25 M.

Lagemans, E.-G. Recueil des traités et conventions conclus par le Royaume des Pays-Bas avec les puissances étrangères, depuis 1813 jusqu'à nos jours. Tome VII La Haye, Belinfante. In-8^o, 6 fl.

La Gravière, J. de. Les marins du XV^e et du XVI^e siècle. Paris, Plon 8 fr.

Lamarre, C. Camoëns et les Lusitades. Paris, Didier. 8 fr.

Lenormant, F. Etudes cunéiformes, 3^e fasc. Paris, Maisonneuve. fr. 2 50

Leseq. Monographie de la cathédrale de Reims. Paris, Bernard. 60 fr.

Livingstone, David. Life and explorations, carefully compiled from reliable sources. 2 vol. London, Adam. 21 s.

Malleson, G. B. History of Afghanistan. London, Allen. 18 s.

Mas Latrie, L. de. L'île de Chypre, sa situation présente et ses souvenirs du moyen âge. Paris, Firmin-Didot. 5 fr.

Middleton, C. H. Descriptive catalogue of the etched work of Rembrandt. London, Murray. 31 s. 6 d.

Muller, P.-L. De staat der Vereenigde Nederlanden in de jaren 1572-1594. Haarlem, de Erven F. Bohu. In-8^o. Fl. 2.50.

Pélagaud, E. Un conservateur au second siècle. Etude sur Celse. Bâle, Georg. 6 M.

Penning, A. Handleiding tot de beoefening der Portugeesche taal. Leiden, E. J. Bill. In 12. Fl. 2.20.

Poggendorf, J.-C. Geschichte der Physik. Vorlesungen. 1 Lfg. Leipzig, Barth 5 M 60 Pf.

Quinet, E. Histoire de mes idées. Autobiographie. Documents inédits. Paris, Germer Baillière. Fr. 3.50.

Redgrave S. Dictionary of artists of the english school. London, Bell. 16 s.

Rigveda (Die) in 's Deutsche übers. von A. Ludwig. 3. Bd. Prag, Tempsky. 15 M.

Rodwel, G. F. Etna: a history of the mountain and its eruptions. London, Paul, s.

La première année de l'ATHENÆUM, accompagnée d'une table des matières, est en vente au bureau du journal, rue de la Madeleine, 26, au prix de 8 francs.

Brux. — Impr.-lith. Lhoest et Coppens, r. de la Madeleine. 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.



PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

2^{me} ANNÉE.

N° 3 - 1^{er} FÉVRIER 1879

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Les Mirabeau, par L. de Loménie (Émile Redard). — Bulletin. — Revue des revues étrangères. — Karl Gutzkow (Xavier de Reul). — Les feuilles d'Olympe. — La Bibliothèque du Caire. — Notes astronomiques. — Lettre parisienne (Charles Bigot). — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Les Mirabeau. Nouvelles études sur la société française au XVIII^e siècle, par Louis de Loménie. Paris, Dentu, 2 vol. in-8°.

Ce monument imposant élevé à la famille de Mirabeau n'est pas un livre absolument nouveau : c'est la collection, développée et coordonnée, des articles publiés par groupes depuis des années dans le *Correspondant* par feu M. de Loménie, et ce ne devait être, dans la pensée de l'auteur, que le prélude à une œuvre bien autrement importante sur le grand orateur et le grand politique et patriote lui-même.

Comme les huit volumes des « Mémoires de Mirabeau, » publiés en 1834 par son fils adoptif Lucas-Montigny, l'étude de M. de Loménie a eu pour base et pour documents l'innombrable somme de papiers, correspondances de famille et manuscrits de tous genres légués par Mirabeau à son fils adoptif, considérablement augmentée encore par les recherches infatigables de celui-ci, qui, à son tour, légua ces matériaux à l'un des contemporains qu'il jugea le plus à même d'en continuer l'examen et le dépouillement de la manière la plus intelligente et la plus fructueuse pour le public, M. de Loménie.

Le choix était heureux. Il est juste de remarquer aussi que pour un chercheur et un biographe par vocation, l'aubaine était merveilleuse. Pendant vingt ans Loménie exploita cette mine, en suivit les filons dans leurs dernières ramifications, et en tira des masses de minerai qu'il soumit au creuset de la critique et débâta en lingots. Aujourd'hui nous avons sous les yeux la chaîne d'or déjà à moitié forgée. Qui maintenant forgera et polira le reste ? Qui se hasardera à tracer le portrait moral et politique peut-être définitif de ce grand acteur, si longtemps jugé prématurément d'après les diatribes passionnées des ordres privilégiés dont il avait répudié les traditions et pour qui il n'était qu'un renégat et un révolutionnaire, et d'après les invectives des terroristes, indignés à bon marché de découvrir un monarchiste et un réactionnaire, par conséquent un traître, chez celui qui, mort avant que le mot de république eût été prononcé en France et avant que la royauté et l'émigration se fussent déconsidérées et perdues par leurs appels aux souverains étrangers, n'avait pas dans ses vœux dépassé la monarchie constitutionnelle, et avait proclamé lui-même que « la calomnie a un siècle pour obscurcir la vérité et fausser la réputation des grands hommes » ?

Le grand Mirabeau attend encore son biographe complet, instruit et impartial ; car on

ne peut songer à décorer de ce titre, pour sa notice superficielle quoique chaleureuse, l'infortuné Vermorel, qui a depuis égaré son talent et perdu la vie dans la Commune. — Peut-être M. de Loménie l'eût-il été ; aussi le deuil qui a frappé sa famille atteint-il presque autant le cercle plus large de tous ceux qui savent combien cette biographie serait un élément essentiel dans l'histoire de la liberté.

Dans l'expectative, rien ne saurait préparer à l'étude de la Révolution et de ses mille aventures, et faire pénétrer dans la vie compliquée et désorganisée du XVIII^e siècle, mieux que la lecture des 28 monographies consacrées par Loménie aux principaux membres et aux circonstances diverses d'une race aussi originale et aussi mêlée à toutes les agitations militaires, sociales et judiciaires de son temps.

La description, dans le passé et dans le présent, du château de Mirabeau, juché au sommet d'un roc escarpé de Provence, — et la discussion plus longue qu'intéressante des titres à une vieille et noble origine d'une famille dont la vraie noblesse, la notoriété et l'importance historique ont été incontestablement et exclusivement fondées par l'un de ses avant derniers rejetons, Mirabeau, — forment les trois premiers chapitres. Les trois suivants relatent l'histoire romanesque d'un héros de cape et d'épée, le marquis Jean-Antoine, grand-père de Mirabeau, aussi fameux par les blessures mortelles auxquelles il survécut vingt-deux ans, assez longtemps pour se marier et avoir sept enfants, que par les coups de bontoir en pleine cour, d'un soldat qui sut mal farder la vérité ; — puis celle de sa femme, sévère matrone qui termina ses jours dans la folie.

Avec le 7^e chapitre nous entrons dans le cœur du sujet et nous renouvelons connaissance avec le père et l'oncle de Mirabeau. Cet oncle, « le bailli, » nous avait déjà été révélé par Lucas Montigny, qui avait projeté sur lui une lumière favorable par de longs extraits de sa correspondance ; il s'éclaircit ici d'un rayon encore plus vif et plus chaud et nous apparaît comme « aussi bien doué qu'eux du côté de l'esprit, et supérieur à tous deux par la noblesse de l'âme, (il est pourtant difficile de lutter avec son neveu sous ce rapport) par la droiture et la loyauté du caractère, par le désintéressement et la délicatesse d'une conscience scrupuleuse, par toutes les qualités, en un mot, qui constituent l'honnête homme (tome I, page 147). »

Ces deux frères, le bailli dans sa longue et laborieuse carrière, le marquis économiste surnommé l'*Ami des hommes*, ont passé plus de cinquante ans séparés l'un de l'autre par le diamètre de la terre. Ils nous offrent ce phénomène plus rare et plus digne d'attention que les dévouements célèbres de l'amitié antique, d'avoir entretenus pendant cette longue période une correspondance qui compte plus de quatre mille lettres, soit plus de 6 par mois dans un sens ou dans l'autre, où règnent une affection, une cordialité, une confiance qui se fortifient avec les années (« nos passions, dit le bailli, durcissent avec nos os, » et nos amitiés aussi, pourrait-on ajouter, dans les cœurs bien faits), et où toutes

les affaires personnelles, les actions et les ouvrages des deux auteurs, et surtout enfin toutes les grandes questions qui germaient, se discutaient, s'entre-croisaient alors, trouvent un écho original, intelligent et prolongé.

C'est cette correspondance qui constitue le trésor principal qu'ont mis à contribution, les deux biographes-éditeurs. C'est elle qui, il faut bien l'espérer, finira par être intégralement publiée un jour, et dotera la France d'un épistolaire de première taille de plus, dans la personne du bailli de Mirabeau ; elle ajoutera nombre de paragraphes et d'arguments de poids au fameux livre de Taine sur l'Ancien Régime, et sur la désorganisation incomparable dont souffrit de plus en plus la France depuis les dernières années du règne de Louis XIV.

M. de Loménie, en effet, y a puisé à pleines mains. En nous racontant les prouesses et les devoirs remplis à fond du bailli, qui fut marin, gouverneur de la Guadeloupe, militaire hardi et studieux, général des galères de Malte, candidat au ministère de la marine sous le règne de Madame de Pompadour, et toujours homme d'honneur, il a trouvé moyen de ressusciter en détail toutes les institutions qui se rattachent à ces différents postes.

Puis, il peint le marquis de Mirabeau, ce père fatal et amphigourique, dont le système éducatif contraire au bon sens a fait le malheur de tous ses enfants, en particulier de l'orateur qu'il s'est tant plu à calomnier, ce père pour qui Loménie paraît montrer beaucoup d'indulgence, en reconnaissance de la veine de saine philanthropie qui parcourt ses ouvrages, trop souvent obscurs, d'économie politique. Nous passons en revue successivement ses principales amitiés et admirations (Vauvenargues, Rousseau, etc.) ; son mariage insensé avec celle qui devait être la plus dévergondée des femmes et des mères ; la dilapidation de sa fortune par ses calculs chimériques basés sur des rêveries ; les démêlés d'intérêt entre le marquis et la marquise, démêlés qui, après de longues et scandaleuses hostilités, aboutissent à une séparation complète et à une vie ultérieure aussi maculée d'un côté que de l'autre, extrémité trop commune dans le meilleur monde de cette époque, car le livre seul de Loménie fourmille d'exemples pareils.

C'est au milieu d'une telle guerre intestine et en face de tels modèles, que s'élève le jeune Mirabeau ; et l'on comprend à peine comment le spectacle d'un milieu pareil laisse à l'auteur la force de semer d'avance les prémices d'une grande sévérité envers ce malheureux enfant, si bien doué du côté du cœur et de l'esprit, et si mal guidé par ses guides naturels.

Heureusement si cette tendance nous paraît bien rigoureuse, nous y recueillons une ample compensation dans l'examen, approfondi quoique épisodique, de toutes les questions vitales qui se présentent au passage.

Des chapitres spéciaux, et composés de mains de maître, bien que parfois avec quelques longueurs, sont employés à creuser et à éclaircir les injustices saillantes et les pâles avantages du droit d'aïnesse, l'inextricable guépier des droits de toute nature dont tous les pauvres étaient

surchargés, et dont le clergé et la noblesse étaient à peu près exempts; les justices seigneuriales, le fouillis judiciaire et les procès éternels; puis, à propos des œuvres économiques du marquis, toute l'histoire des doctrines physiocratiques, avec digressions sur Quesnay, Turgot, l'impôt, les corvées, etc.; enfin l'exposition complète des admirables théories du marquis sur l'odieuse et funeste institution des lettres de cachet, et de la contradiction où ce pauvre réformateur-tyran est tombé en en réclamant, obtenant et faisant exécuter dix-sept à lui tout seul, successivement contre sa femme, ses filles, ses fils, ses gendres et ses bruns.

Beau et utile livre en somme, qui ne laisse à celui qui le ferme qu'un regret, mais un regret capital: c'est que l'auteur ne soit plus là pour le continuer et pour mener à bien, comme il l'eût fait sans doute, sa grande entreprise.

EMILE REDARD

BULLETIN.

Claude Chansonnette, jurisconsulte messin et ses lettres inédites. par Alphonse Rivier. Bruxelles, Hayez. 1 vol. in-8°.

Claude Chansonnette — Cantiancula — naquit à Metz dans les dernières années du xv^e siècle. Il étudia à Louvain, où ses condisciples du collège des Bacheliers le nommèrent leur doyen. En 1519, il fut élu recteur de l'université de Bâle. De cette époque date sa liaison avec un grand nombre de personnages distingués, humanistes, jurisconsultes, hommes d'État et autres, en Allemagne, aux Pays-Bas, en Suisse et en France: Bâr, Erasme, Glaréan, Boniface Amerbach, François I^{er}, la duchesse d'Alençon, le cardinal de Lorraine, etc. On conserve à la bibliothèque de Bâle plus de soixante-dix lettres qu'il a adressées à Amerbach, savant jurisconsulte bâlois. Ce sont ces lettres, jusqu'ici inédites, que M. Rivier a jointes à sa notice.

Le triomphe de la Réforme à Bâle eut pour conséquence d'éloigner de cette ville un bon nombre d'hommes distingués, parmi lesquels le recteur de l'Université, qui revint dans sa ville natale. « Dès ce moment, dit M. Rivier, s'ouvre pour le savant messin une existence nouvelle plus vaste, plus brillante, peut-être moins heureuse. Il voyage continuellement pour affaires d'État, en mission diplomatique, politique, judiciaire, ou avec la Cour de Ferdinand, auquel il est attaché en qualité de conseiller... Sa correspondance durant cette période agitée de sa vie est riche en faits instructifs, en mentions et en appréciations d'ouvrages et d'auteurs dont quelques-uns sont célèbres encore, d'autres oubliés... Il entretenait avec des savants de divers pays un commerce actif, les excitant au travail, cherchant, demandant, empruntant, offrant, prêtant, échangeant livres, copies, manuscrits, renseignements de toute nature. » Quoique sans cesse en route, il trouvait le temps de composer et de publier. En 1542, il est à Eusisheim, à la tête de la chancellerie royale de l'Autriche antérieure. C'est à Eusisheim qu'il termina son traité *De officio judicis*. Il continua également à y donner des consultations, notamment sur des questions de droit public. On ignore la date de sa mort. M. Rivier croit qu'elle est antérieure à l'année 1562.

Bien qu'il figure avec honneur parmi les savants qui ont le plus contribué au progrès de la jurisprudence au xv^e siècle, qu'il ait été mêlé activement à la politique et à l'administration de l'Empire, qu'il ait cultivé les lettres en même temps que la science juridique, Chansonnette est peu connu; ses ouvrages sont rarement cités, et il en est même dont on a perdu le souvenir. Les savantes recherches de M. Rivier permettent d'apprécier l'homme et l'écrivain, la part qu'il a prise à l'œuvre de la Renaissance et à la restauration de la jurisprudence. Voici, du reste, comment M. Rivier juge lui-même l'en-

semble de l'œuvre de Chansonnette, dans l'excellente page qui forme les conclusions de son travail :

« La lecture des *Topiques* peut causer une sorte de désenchantement; c'est encore assez scolastique, et la belle latinité, les réminiscences de l'antiquité classique, la teinte bien moderne de certaines pensées forment un contraste étrange avec le caractère d'ensemble, qui est suranné. Les paraphrases aux *Institutes*, qui n'ont jamais eu la célébrité des *Topiques*, sont plus modernes; c'est un ouvrage élégant, où l'érudition générale, l'histoire, la philologie tiennent une place importante. Mais ce n'est point ici le lieu d'entrer dans l'examen approfondi de l'œuvre juridique de Chansonnette et de sa valeur actuelle. Selon moi, et sauf peut-être certaines de ses consultations, cette valeur est essentiellement historique: je n'ai nullement envie de l'exagérer. Chansonnette d'ailleurs n'en a pas besoin. Sa figure est suffisamment intéressante dans sa réalité et sa simplicité. Sa grandeur, que je n'hésite pas à lui reconnaître, consiste dans l'harmonie de son développement intellectuel et moral et de ses facultés, qu'il a multipliées en des sens multiples. Cette harmonie se manifeste dans la *Paraenesis*, qu'on peut encore lire avec fruit, et dans le *Discours apologétique*, où les sentiments les plus sincèrement religieux s'unissent à un ardent amour de la science. On la retrouve dans ses lettres familières, où le fond est digne de la forme pure, élégante, élevée... Cette harmonie intime caractérise Chansonnette; elle explique le charme qu'il a exercé sur ses contemporains et les sentiments que professaient pour lui des sa jeunesse les plus illustres en divers genres et en divers pays. »

John Lothrop Motley: A Memoir. By Oliver Wendell Holmes. Londres, Trübner. — Cette nouvelle édition d'un mémoire publié d'abord dans les Bulletins de la Société d'histoire du Massachusetts, n'est encore qu'une esquisse, malgré les additions qu'il a reçues. M. Holmes, du moins, le considère comme tel, et il en donne les raisons. M. Motley, dit-il, craignait que sa correspondance privée ne fût publiée; le temps viendra où elle pourra être livrée à la publicité, lorsqu'elle aura passé aux mains d'une nouvelle génération. L'auteur n'a donc cru pouvoir recourir à cette source d'informations qu'avec une grande réserve.

Né à Dorchester (aujourd'hui réuni à Boston), Motley étudia au collège de Harvard, puis à Göttingen et à Berlin, d'où il revint à Boston pour terminer ses études de droit. Mais ses goûts le portaient vers la littérature. En 1839, il publia son premier ouvrage, *Morton's Hope*, un roman qui, à défaut d'autre intérêt, a, d'après M. Holmes, celui d'une autobiographie. Un second roman, *Merry Mount*, n'eut pas plus de succès que le premier. Ces deux échecs engagèrent Motley à se tourner vers l'histoire: il avait trouvé enfin sa vraie vocation. Il préparait son grand ouvrage relatif au soulèvement des Pays-Bas quand il apprit que Prescott s'occupait du même sujet; il en parla à ce dernier; Prescott lui répondit que le terrain était assez large pour laisser place à deux historiens, et il poussa la générosité jusqu'à mettre sa bibliothèque à la disposition de son jeune rival. Après dix années de travail, pendant lesquelles il avait parcouru l'Europe pour étudier les sources originales, Motley se rendit à Londres, où il présenta son manuscrit à l'éditeur Murray. Il comptait sur un accueil empressé: il n'obtint qu'un refus. La maison Chapman consentit à publier l'ouvrage, mais aux frais de l'auteur, qui n'eut pas à s'en plaindre.

Motley était un admirateur enthousiaste de Rubens. On en trouve la preuve dans cet extrait d'une lettre que reproduit M. Holmes :

Ce n'est pas seulement par sa couleur que cet homme surpasse si aisément les autres, mais par l'action, dans laquelle on retrouve la vie, la chair et le sang — par la tragique puissance de ses compositions. Et n'est-on pas épouvanté en songeant à la « vigoureuse constitution de cet homme, » aux ardens de toile qu'il a couverts, avec quelle vigueur musculaire, masculine, ce splendide Flamand plongea pour saisir par les cheveux un art qui se noyait

dans la méchante mer des Luca Giordano, des Pietro Cortona et autres? Le Guide aurait bien pu s'écrier: Le gaillard mêle du sang à ses couleurs! Il arriva providentiellement et évoqua de sa toile des hommes et des femmes vivant, respirant, agissant. Parfois il est outré, exagéré, comme le sont tous les hommes de grand génie assez audacieux pour lutter corps à corps avec la nature, mais il y a toujours chez lui quelque chose qui fait trembler, et bien souvent, c'est le sublime et le pathétique.

Considérations géologiques sur l'origine du zand-diluvium, du sable campinien et des dunes maritimes des Pays-Bas, par M. T.-C. Winkler. (*Archives du Musée Teyler*, t. V, 1^{re} partie.) — Cette étude reproduit, avec des additions notables, un mémoire présenté au Congrès géologique international, tenu à Paris au mois d'août 1878. En exposant son opinion sur l'origine des trois dépôts de sable qui constituent une partie considérable du sol de la Néerlande et de la Belgique, M. Winkler a eu surtout en vue de fournir sur cet objet des notions plus précises qu'on n'en trouve dans les travaux des géologues belges, d'Omalius, Dumont, Dewalque, Dupont, Mourlon et autres, et du géologue néerlandais Staring. D'après lui, le zand-diluvium de Staring doit être appelé le « diluvium remanié. » Il ne s'est pas formé, comme Staring le dit, par l'action de la pluie et de la gelée, ni, comme le pense Godwin Austen, par l'action du vent, mais par l'action du balancement des eaux de la mer. Il est analogue au sable campinien de Dumont en Belgique. Le diluvium méridional de la Néerlande est analogue au « diluvium caillouteux » de Dewalque, aux « silex et cailloux » de Dumont, au « sable campinien avec cailloux roulés » de d'Omalius d'Halloy, à l'étage inférieur de la formation quaternaire, « cailloux roulés et sable graveleux » de Dupont. Les dépôts de la Campine ne doivent pas être considérés comme étant composés simplement de sable avec cailloux et de sable sans cailloux, mais ces deux étages doivent être séparés d'après leur origine très-différente. L'un, l'inférieur, étant provenu de l'Ardenne et du Condroz au moyen des eaux des rivières, l'autre, le supérieur, étant une formation marine dérivée des dépôts diluviens antérieurs, par le balancement des eaux de la mer. Vraisemblablement le sable campinien est postérieur au limon hesbayen. Quant au sable qui constitue les dunes maritimes des Pays-Bas, il est identique au sable campinien de la Belgique et au sable du diluvium remanié des Pays-Bas. Le cordon ou bourrelet de sables mouvants qui a été le principe des dunes actuelles se serait formé après la formation du diluvium dans la Néerlande, par conséquent dans les derniers temps de l'époque glaciaire ou après cette période. Les couches alluviales de la Néerlande ne se sont déposées, ajoute M. Winkler, qu'à l'abri de ce bourrelet de sable dans la mer, et ainsi elles sont postérieures à la formation des dunes maritimes.

— Dans son numéro du 17 novembre dernier, l'*Athenæum* a donné un compte-rendu de l'ouvrage de M. Delpech sur *la Bataille de Muret et la tactique de la cavalerie au XIII^e siècle*. La *Revue critique* a publié également de son côté une analyse étendue de cette monographie. L'auteur de cette analyse, tout en acceptant la topographie du champ de bataille telle que la donne M. Delpech, présente sur la victoire du comte de Montfort une explication différente. M. Delpech vient d'y répondre par une brochure de 16 pages intitulée: *Un dernier mot sur la bataille de Muret* (Montpellier, Firmin et Cabirou, 1879). Il réfute l'opinion de son contradicteur et maintient celle qu'il a émise dans sa monographie. Il accompagne sa brochure de trois plans de la bataille de Muret, restitués, le premier d'après la version de la *Canso de la Crosada*, le deuxième d'après l'opinion de l'auteur de l'article de la *Revue critique*, et le troisième d'après le récit des chroniqueurs contraires à la *Canso*. Déjà, dans sa première étude, M. Delpech avait restitué le champ de bataille de Muret en se servant de tous les documents qui pouvaient fournir des éclaircissements

sur cette fameuse journée; il en avait fait, si nous pouvons ainsi nous exprimer, un plan éclectique; et il y a beaucoup de chances pour que ce plan soit sinon le vrai, du moins le plus probable. La question est d'ailleurs très-délicate, ainsi que celle qui concerne la tactique du moyen âge, à laquelle ne croit pas le contradicteur de M. Delpech. Celui-ci ne prétend pas non plus que les armées de cette époque aient eu de sérieuses connaissances dans l'art militaire, mais elles savaient, dit-il, suppléer à l'insuffisance des moyens par une intelligence merveilleusement ingénieuse. Selon lui, la cavalerie avait une expérience consommée et savait tirer un excellent parti du terrain; c'est ce qui explique la victoire de Muret. On ne peut juger la tactique de tout un siècle par une seule bataille, il faudrait plusieurs études dans le genre de celle-ci pour résoudre la question.

— On annonce la publication prochaine, en Russie, d'un ouvrage qui paraît devoir présenter, pour ce pays, le même intérêt qu'a pour nous *la Belgique illustrée* de M. Van Bemmelen. « La Russie illustrée, » tel sera le titre de l'ouvrage, qui contiendra la description géographique, historique, ethnographique et statistique du vaste empire. Le directeur de l'entreprise est M. de Semenov, président de la Société impériale russe de géographie. Parmi les nombreux collaborateurs, on remarque les noms les plus marquants du monde géographique en Russie. La publication comprendra quatre volumes in-folio, ornés d'un grand nombre d'illustrations, dues aux meilleurs graveurs et dessinateurs de l'Europe.

REVUES ÉTRANGÈRES.

RIVISTA EUROPEA. (Les Universités italiennes au moyen âge). — ALLGEMEINE ZEITUNG. (Écrivains à la mode).

L'instinct de la défense, au moyen âge, avait développé l'esprit d'association; c'est ainsi que naquirent les corporations de métiers. De même, la science pour vaincre les obstacles du préjugé et de l'ignorance dut réunir ses forces disséminées. De toutes les associations, en Italie, ce furent les Universités qui atteignirent au plus haut degré de puissance et d'autonomie. Ceci s'explique par la division du pays partagé en petits États; nulle puissance suprême n'exerçait son pouvoir sur les ordonnances scolastiques, comme le cas avait lieu en France, en Angleterre, où s'imposaient les traditions monarchiques.

Par leur constitution, les Universités italiennes étaient autant de petites républiques dans lesquelles le pouvoir suprême émanait des élèves. Ils élaboraient leurs statuts, nommaient leurs professeurs, administraient leurs intérêts par l'entremise d'un conseil. De plus, les Universités possédaient une juridiction propre équivalant à l'institution du jury moderne; elles avaient voix consultative et représentative aux conseils et aux diètes: réalisation, en plein moyen âge de l'adjonction des capacités.

Les Italiens, comme chacun sait, ont précédé les autres peuples dans le champ de l'intelligence. L'existence de gens instruits même parmi les laïques est attestée par bien des faits. Quand Charlemagne vint en Italie, il choisit des savants du pays, Paolo Diacono l'historien et Pietro di Pisa pour communiquer aux Français les premiers germes du savoir. Les Français, suivant Zanetti, avant le x^e siècle, étaient qualifiés par les Romains de « stultos indoctos et rusticos velut bruta animalia. » En Angleterre, l'instruction ne commença qu'après le règne d'Édouard III, en Allemagne plus tard. Cette priorité de la péninsule est due à plusieurs causes. L'usage du droit romain n'avait jamais été abandonné en Italie, et les multiples souvenirs de l'antiquité perpétuaient les traditions de Rome et de la Grèce. Après une époque d'ascétisme, après s'être insurgée contre la civilisation païenne, contre les statues, les livres, les objets d'art, l'Église fut forcée de répandre ses

enseignements. Pour combattre le paganisme, il fallait étudier les auteurs. Les persécutions même, les schismes naissants obligeaient à la controverse. D'autre part, l'usage du latin universellement adopté par l'Église facilitait aux clercs la connaissance de l'antiquité. Puis, comme ailleurs, les monastères eurent une bonne part dans la régénérescence. Entre le v^e et le x^e siècle, les couvents se multiplièrent; on endossait le froc pour échapper à la cuirasse. Les religieux épars dans les campagnes stériles cultivaient de leurs mains la terre et enseignaient l'agriculture, copiaient les manuscrits, fondaient des hôpitaux.

Le monastère de Montecassin fut le premier asile de la médecine qui surgit en Occident. Chez les Bénédictins l'instruction était un devoir. Tout chapitre de cathédrale avait son école, dont le maître s'instituait *Scolasticus, Magister Scolarum* ou *Gymnasta*. En 796 déjà un évêque de Modène prescrivait d'être attentif « in clericis congregandis in scola habenda et pueris educandis. »

Insensiblement les écoles se séparèrent de la mère nourricière. Une mesure disciplinaire du clergé augmenta surtout le nombre des écoles laïques, le concile de Latran ayant interdit aux prêtres et aux religieux l'exercice des lois et de la médecine. Suivant l'opinion de M. Coppi, l'auteur du travail que nous résumons, ce fut par l'agrégation spontanée de ces nouvelles écoles que se formèrent les universités. L'école de Salerne acquit une telle célébrité qu'on appelait la ville « *Civitas Hippocratica*. »

Mais la première corporation qui prit la forme et le nom d'*universitas* fut celle de Bologne. L'Université de Naples suivit. Entre le xiii^e et le xv^e siècle, lorsque les Républiques se furent enrichies, il n'était pas de petite ville qui ne brigât l'honneur de fonder une école.

D'abord ce furent de libres colonies, composées de maîtres et d'élèves, vivant de la même vie, jouissant des mêmes droits, sans demeure fixe. Ils émigraient ensemble et se fixaient là où la loi leur promettait franchises et privilèges.

Voulaient-ils fonder une école, la ville songeait d'abord à la pourvoir d'étudiants et de maîtres. Elle faisait connaître à ceux-ci ce qu'elle entendait leur offrir de privilèges. Ensuite on intimait aux habitants de la ville et du territoire l'ordre de fréquenter les études, et ce sous peine d'une amende. Après les désastres d'une guerre ou d'une épidémie, c'était un moyen d'augmenter la population, d'autant plus que les étudiants s'installaient avec leurs familles. Après la peste de Florence, en 1348, la République imagina de fonder une école afin de repeupler la ville et de donner aux habitants l'occasion de « devenir savants et vertueux. »

Mais revenons à l'Université de Bologne. Celle-ci fut la première dont l'indépendance et la personnalité juridique furent reconnues par un souverain, Frédéric I. Cette sanction des privilèges scolastiques constitue le principal élément de la puissance des universités. Bologne devint célèbre. Au xiv^e siècle, son université ne comptait pas moins de 13,000 étudiants, parmi lesquels 35 nations. On nommait Cisalpins les étudiants de l'Italie, ultramontains les autres. Chaque division avait le droit d'élire son recteur, qui furent d'abord au nombre de quatre et plus tard réduits à deux.

La fleur de la noblesse figurait sur les bancs; on y voyait des cardinaux, lesquels se soumettaient à l'autorité du recteur, d'après une ancienne coutume fidèlement maintenue par les papes. La présence de grands personnages dans les universités est d'ailleurs attestée par les statuts de l'école de Florence qui, prescrivant un vêtement uniforme aux étudiants, n'excepte personne de cette disposition (etiam si esset Dux, Princeps vel Baro, seu Comes aut Marchio... etiam si esset cardinalis, vel Episcopus vel alia dignitate fulgens.)

Les nobles et le clergé avaient le droit de se placer au premier banc. Mais ce droit entraînait pour les nobles l'obligation de payer davantage.

Une fois placé, l'étudiant ne pouvait plus changer de place.

Au début de leur formation, les Universités d'Italie à l'exemple de celle de Bologne, considéraient les étudiants en droit comme seuls investis de franchises scolastiques, parce que les privilèges avaient été accordés par l'Empereur aux *jurisconsultes Bolognais*. Le reste des étudiants, beaucoup moins nombreux payaient une taxe aux premiers, que l'on nommait *antecessores... quia excedunt alios in scientia et moribus*. Ils ne parvinrent à conquérir l'égalité qu'à la suite des temps, après mainte rébellion, maint édit favorable ou défavorable. L'école fut enfin partagée en deux sections, l'université des lois, l'université des arts.

Le personnel se divisait ainsi: le recteur, le syndic, les conseillers, le notaire, les archivistes, le trésorier ou massarius, les peziari, les stazionari, les bidelli, les copistes, les miniaturistes, etc.

Le recteur était l'arbitre suprême en toutes causes, il avait la juridiction civile et criminelle sur tous les membres du corps. Il présidait aux examens, conférait les diplômes; il avait le droit de formuler les questions, d'indiquer les thèses aux élèves et même aux professeurs, qu'il pouvait choisir ou révoquer. L'élection d'un recteur était un événement et se faisait à la cathédrale. On le conduisait en cortège vêtu de la toge rouge et richement paré. Au sortir de l'église, on faisait le tour de la ville, et la cérémonie se terminait par un banquet suivi de fêtes et de jeux publics, tels que luttes, courses, tournois. Le tout aux frais du nouveau dignitaire. Aussi la position fut-elle plus d'une fois refusée malgré ses privilèges, en raison de ses exigences.

Le syndic (syndacus) ou vice-recteur était chargé de représenter dans les jugements l'Université et de remplacer le recteur au besoin. Il était élu chaque année par les étudiants et soumis à la juridiction commune. A Padoue, ils avaient le droit de prendre les grades « *more nobilium*, » c'est-à-dire sans examen ni dépense.

Chaque nation était représentée par ses conseillers, lesquels formaient avec le recteur le conseil académique. Les conseillers allemands jouissaient de certains privilèges et de pouvoirs spéciaux, qui excluaient pour leur nation l'intervention du recteur et des magistrats ordinaires.

Le notaire rédigeait les actes relatifs à l'Université. A Bologne, il tenait un registre des maisons à louer, pour la commodité des étudiants.

Les *actuarii* ou archivistes comme le nom l'indique avaient la charge des documents universitaires (tabularium).

Un autre grade honorifique était le *massarius* ou trésorier; ce titre était concédé aux docteurs comme récompense. A Bologne c'était aux négociants de la ville à choisir le massarius.

Venaient ensuite les peziari, un emploi délicat; ils exerçaient la surveillance sur le commerce des livres. On exigeait d'eux le serment, la prêtrise et la qualité d'élève à l'Université. Ils choisissaient les livres à employer.

Les stazionarii faisaient à peu près l'office de bibliothécaires.

Quand aux bidelli, ils avaient le service de l'intérieur: assister les professeurs pendant les cours et les dissertations, veiller au bon ordre, distribuer les bancs en donnant les premiers aux nobles et aux dignitaires, garder les livres que l'étudiant laissait en sortant du cours, enfin veiller à la conduite secrète des professeurs.

L'emploi de copiste se devint. Chaque genre d'écriture avait son copiste. Il y avait l'écriture parisienne, la bolognaise, l'écriture de Bénévent, l'anglaise, la lombarde et l'aretine.

Telle était la constitution et la composition des Universités en Italie. Une prochaine étude de M. Coppi nous fera connaître quelles étaient les études et l'emploi du temps.

ALLGEMEINE ZEITUNG (Écrivains à la mode). — L'auteur de cet article appelle « écrivain à la mode »

celui dont le talent s'adapte au goût prédominant du jour. Quand le goût change, l'écrivain passe, on ne sait pas comment, ni ce que deviennent ses œuvres, qui remplissaient les salons et les bibliothèques. Les hommes de génie n'ont jamais été « écrivains à la mode, » par la raison qu'ils dépassent leur temps, ouvrent des voies nouvelles, discutent des principes. Naturellement ils ont des adversaires. Ainsi Lessing, Goethe, Schiller, Heine, George Sand ont eu des ennemis. L'écrivain à la mode, lui, n'a pas à craindre la contradiction, il a le don d'amuser son public sans le fatiguer : il ne lui faut pas grand effort pour se placer à son niveau, il plaît, on le loue; dans dix ans il aura fait son temps.

Chaque pays a ses écrivains à la mode. En Italie, c'est Edmundo de Amicis, jeune encore, — il est né à Oneglia, en 1846. On voit partout ses œuvres; il n'est pas un de ses ouvrages qui n'ait été réédité, traduit en plusieurs langues. Il a conquis cette gloire en dix ans. Pareil succès ne s'obtient passans talent. Aussi de Amicis possède tous les dons qui font l'écrivain à la mode.

Il débuta par des esquisses de la vie militaire, ces « esquisses » publiées à Florence dans l'*Italia militare*, furent éditées en 1869 sous ce titre : *Italia militare da Edmundo de Amicis, ufficiale dell'esercito*. Le jeune officier y décrit ce qu'il a vu, entendu, senti; les fatigues des longues étapes, la faim, la soif et le sommeil; les rigueurs de la discipline et la vie de caserne; l'émotion du pauvre conscrit au départ, sa joie quand il retrouve sa patrie. Tout cela est fort bien décrit, à la buona, naturellement, simplement. Et comme l'auteur a l'habitude de faire parler souvent les fils du peuple, et leur met dans la bouche une langue familière, cela coule de source. De Amicis possède une forte dose de sentimentalisme, il est impressionné à la façon d'Iffland. Par exemple, il nous met en scène un garçon malmené par un marâtre, et qui s'engage, qui se fait aimer de ses camarades. On l'appelle l'enfant du régiment. Quand Carluccio tombe malade, les soldats le soignent comme des anges, et quand il meurt ils se mettent à pleurer. Le lecteur est touché aussi. Ou bien il s'agit de la mère d'un soldat et des péripéties de l'éloignement. On pleure beaucoup dans ces casernes. Une ordonnance quitte son officier, l'œil rouge et sanglotant, si bien que l'officier n'y peut tenir et fond en larmes. D'autres types du même genre entrent en scène; de Amicis n'a que deux ou trois caractères, qu'il place en différentes scènes. Les scènes aussi se répètent, le sens psychologique lui fait défaut, mais il a le sens descriptif. Malheureusement il ne voit pas au delà des surfaces et ne décrit que ce qu'il peut toucher avec la main et voir avec les yeux. L'invention manque et la pensée, l'originalité d'esprit, Or les marionnettes à la longue fatiguent.

De Amicis ne s'en fit pas moins aimer du public au point d'être admis dans son intimité, et il lui raconta sa vie à l'école militaire « *Ricordi*, » ses aventures avec les camarades et comment il fit ses premiers vers, « *Pagine sparse*. »

Puis il décrit ses voyages. Il avait trouvé là sa vocation. Extrêmement superficiel, il ne fatigue pas le lecteur par des études profondes; gai, d'excellente humeur et sans préjugés, voyant juste, il s'abandonne à toutes les impressions et les décrit comme s'il les voyait dans une glace. Son chef-d'œuvre en ce genre est le premier voyage : « *Spagna*. » L'auteur a bien saisi les couleurs chatoyantes du Midi, il reproduit comme une peinture la silhouette des villes. Barcelone, Saragosse, Burgos; il vous mène à Madrid, et le même de Amicis, si tendre en ses *Bozzetti*, vous décrit un combat de taureaux ou de coqs avec une cruauté passionnée. Du haut de l'Alcazar, il entrevoit toute la campagne et la dépeint magistralement. Le paysage est son côté fort. Comme il décrit le jardin de l'Espagne, cet Eden des Arabes, ce paradis des peintres et des poètes, l'incomparable Andalousie!.

De Amicis est un enchanteur, notre critique

lui-même se laisse emporter dans les vallons du Guadalquivir; il reprend pied avec regret : « vraiment je ne puis être accusé de partialité pour de Amicis, mais en conscience je vous engage à lire ce livre. »

Un volume qui suivit, « *Marocco* » est beaucoup plus faible; l'auteur, encouragé par les flatteries, se relâche et se met à causer sans façon.

« *Constantinopoli*, » 2 vol. (1877-78) est aussi de beaucoup moins brillant que « *l'Espagne*. » De Amicis se distingue surtout par ses croquis, ici la description s'étend. Quoique moins concis, cet ouvrage renferme néanmoins des pages entraînantes.

Notre critique ne mentionne pas le livre sur la Hollande « *Olanda*, » qui fut également traduit en plusieurs langues. C'est la peinture du pays vu par un esprit bienveillant et enthousiaste. Mais il cite un livre récent : « *Ricordi di Parigi*, » recueil de causeries écrites au courant de la plume et dont les journaux ont eu la primeur. Puis un autre volume intitulé « *Novelle*, » qui n'a rien ajouté à la réputation de l'auteur. Plusieurs récits sont tirés de la vie militaire. La meilleure nouvelle intitulée « *Furio*, » est un tableau de genre qui ne manque pas de physionomie.

X. D. R.

ACADEMY. — QUARTERLY REVIEW. — PRINCETON REVIEW. — REVUE CRITIQUE.

Russian and Turk, from a geographical, ethnological and historical point of view. By R. G. Latham. Londres, Allen. L'Academy fait un grand éloge de cet ouvrage, dans lequel M. Latham a traité avec intérêt un sujet plein de difficultés. Les immenses plaines du nord de l'Asie présentent une uniformité qui se retrouve dans les populations, aussi bien au moral qu'au physique. L'imagination, des idées préconçues et jusqu'à un certain point l'histoire elle-même, ont fait beaucoup plus que la nature pour différencier les Mongols, les Turcs, les Tatars, les Finnois les uns des autres et des Slavons primitifs, dont l'origine est encore si obscure. M. Latham admet que les Tatars, en grande majorité, sont simplement des Turcs, sous un autre nom. La longue série d'incursions partant de l'Asie fut faite par de pures divisions ou subdivisions de la grande famille turque, depuis les Alains, qui appartiennent au même type que leurs successeurs — Les Turcs ayant adopté la religion des Arabes on fait communément peu de différence entre les deux noms. Il existe néanmoins une dissemblance qui ne doit pas être perdue de vue et que M. Latham analyse très-finement. Entre les Arabes et les Turcs, dit-il, il y a une remarquable antipathie qu'il est difficile de bien expliquer. Ce n'est évidemment pas une antipathie de croyances, ce n'en est guère une de race, quel que soit le sens qu'on applique à ce terme. Elle n'est pas non plus fondée sur des souvenirs historiques. La dissemblance néanmoins existe et paraît être le résultat d'innombrables antipathies individuelles : le Turc est hautain, impérieux, arrogant. Le Grec le hait et le craint. L'Arabe, qui, en sa qualité de Mahométan, est davantage son égal, le craint moins, le hait moins, mais est encore loin de l'aimer. Ce mélange d'inimitiés individuelles et concrètes engendre une défiance générale et une répugnance tout à fait différentes de la plupart des formes ordinaires d'antipathie nationale. Dans le tableau des progrès et de la chute de l'Empire turc, on voit les Turcs gagner victoire sur victoire aussi longtemps qu'ils combattent d'autres Asiatiques ou des Slavons du Sud, à demi civilisés, des Albanais, des Arabes et des Grecs; mais dès qu'ils sont en contact avec l'Espagne ou l'Allemagne, ils sont battus. L'empire turc est allé grandissant jusqu'à la bataille de Lépante. Sous le monarque qui fit vaincu par Don Juan d'Autriche, éclata la première guerre entre la Turquie et la Russie. A partir de ce moment, le déclin de l'une est en proportion des progrès de l'autre. Si les batailles tournent au

désavantage de la Turquie, les traités sont encore plus désastreux : le plus funeste fut celui par lequel, il y a cent ans, le Czar et le Sultan se jurèrent amitié éternelle. Le Czar suggéra l'idée que les anciens différends pourraient être aplanis aisément aux dépens d'autrui, et le Sultan fut assez peu clairvoyant pour souscrire au démembrement et au partage de la Perse; entreprise néfaste qui a été l'origine d'une série de désastres pour la Porte et a permis à sa rivale d'accomplir comme alliée ce qu'elle n'aurait pu faire comme ennemie. Grâce à ce pacte, la Russie a occupé tout le Caucase oriental, a préparé la conquête de la Géorgie, a revendiqué le Legistan et la Circassie, s'est alliée à la Perse et a entretenu la rivalité entre les deux sectes qui divisent l'Islam, les Sunnites et les Chiites. La neutralité passive, sinon amicale, des derniers n'a pas peu pesé dans la balance pendant la dernière guerre. Le parallèle entre le Czar et le Sultan, entre les Slavons et les Turcs, les recherches sur les différentes races qui obéissent à l'un et à l'autre sont aussi savantes que judicieuses.

South Africa and its Mission fields. By the Rev. J.-E. Carlyle, late Presbyterian Minister and Chaplain, Natal. Livre intéressant et instructif, exempt de bigoterie et d'esprit de secte. L'auteur rend justice à toutes les églises représentées dans le champ des missions au sud de l'Afrique. Le sud de l'Afrique semble attirer particulièrement les Eglises évangéliques de l'Europe. On y trouve des missions établies par des corporations religieuses de l'Angleterre, de l'Écosse, de l'Allemagne, de la Suisse, de la France, des États-Unis, de la Norvège, de la Finlande russe. Toutes ces corporations agissent en parfaite harmonie; elles sont d'accord pour éviter toute ingérence de chacune dans l'enseignement de l'autre, ont leurs districts nettement distincts et séparés. La première église chrétienne est d'origine hollandaise; c'est encore aujourd'hui la plus importante. Le nombre des adhérents indigènes s'élève à 180,000. Les progrès du christianisme sont beaucoup plus rapides ici que dans l'Inde, et la cause en est facile à expliquer. Dans l'Inde, le christianisme a à lutter contre une ancienne civilisation fortement enracinée. Au sud de l'Afrique, au contraire, le christianisme et la civilisation sont une et même chose. L'indigène intelligent apprécie vite ce double avantage. On sait que Livingstone était d'avis de faire marcher de pair la civilisation et la prédication. La pratique qui afflige le plus les missionnaires, c'est la polygamie; mais la polygamie diminuera avec les progrès de la civilisation. Les femmes ne sont que des esclaves, et il faut des esclaves pour cultiver la terre : un homme est d'autant plus riche qu'il a plus de femmes. L'introduction de la charrue contribuera grandement à l'extinction de la polygamie.

M. Carlyle compte quatre grandes tribus indigènes au sud de l'Afrique, les aborigènes, les « Bushmen », remarquables par leur petite taille, refoulés par les envahisseurs jusqu'au désert de Kalihari et aux gorges du Drachenberg; les Hottentots, les plus dociles aux influences religieuses; les Cafres, les plus beaux, les plus nombreux et les plus rebelles; les Zulus, d'origine cafre, mais devenus distincts. M. Carlyle reproduit contre les Boers le reproche d'avoir réduit les indigènes à l'esclavage, et il approuve l'annexion du Transvaal.

La publication, en Angleterre, à quelques mois de distance de deux biographies : *Lessing*, par M. J. Sime et *Gotthold Ephraim Lessing, his life and works*, par M^{me} H. Zimmern, en rappelant l'attention sur la vie et les écrits de Lessing, a fourni à la critique l'occasion de prouver quel intérêt puissant s'attache toujours à ce grand nom. La *Quarterly* caractérise à son tour l'écrivain et le penseur, et marque la place qu'il occupe dans l'histoire du mouvement intellectuel.

Lessing a pris rang parmi les intelligences de premier ordre, parmi celles qui ont imprimé, par leur vigueur et leur spontanéité, une impulsion durable et exercé une action vivifiante et profonde. On ne peut méconnaître son originalité. Il a subi

des influences, comme tout être humain, mais sous aucun autre rapport il n'a été imitateur, encore moins copiste. A une époque de faiblesse, alors que ses compatriotes s'inspiraient de l'un ou l'autre modèle, il n'a reproduit, dans ses créations, l'ébauche d'aucun exemple visible. Né tout juste au moment où l'esprit allemand s'éveillait à la vie, il apparaît dans la plénitude de sa force masculine et il s'exprime avec une vigueur qu'une langue n'acquiert généralement qu'après le travail de plusieurs générations. Chez lui, rien de nébuleux, d'incertain, de gêné. La subtilité de la pensée le rend parfois énigmatique; mais il n'est jamais ambigu. Dans aucun de ses écrits, il ne se montre influencé par la mode ou la manière dominante, et, comme il ne s'est fait l'apprenti de personne, de même il n'a point laissé après lui de disciple, bien que le nombre soit grand de ceux qui ont subi son influence. A tous les points de vue, il est naturel et entier. Que dans telle ou telle sphère d'autres aient produit des œuvres plus parfaites, il n'en a pas moins le droit d'occuper une place éminente entre toutes. Poète et dramaturge, il est évidemment surpassé par Schiller et Goethe; philosophe, il est inférieur à des métaphysiciens comme Kant, Fichte et Hegel. Sa grandeur consiste en ce que, sans jamais être un spécialiste, il a animé de son souffle et influencé de son génie toutes les manifestations de la pensée allemande. Si l'on considère Lessing comme homme de lettres et comme penseur, deux qualités surtout doivent lui être reconnues. D'abord l'universalité d'un génie naturel et spontané; en second lieu, sa parfaite sincérité dans ses actes et dans ses écrits. Et c'est parce qu'il a toujours été si honnête, si sincère, si libre d'affectation et d'artifice que ses écrits portent l'empreinte d'une supériorité et d'une fraîcheur que le temps ne pourra guère effacer.

Dans une esquisse biographique, rédigée avec art, nous trouvons reproduits une quantité de détails intéressants concernant le prince de Bismark. L'auteur, M. Hayward, dit-on, est sobre de jugements; en voici un cependant qui mérite d'être noté: « Si le prince de Bismark a raison, tous les moralistes et les philanthropes, tous ceux qui ont foi dans la vérité et la justice, dans le progrès et la liberté rationnelle, dans le travail paisible, ont tort. »

L'économie politique est-elle une science? A cette question, la *Quarterly* répond négativement avec M. Price (*Chapters on practical political economy*). L'erreur des économistes, depuis Ricardo, a été de se placer sur le terrain de la spéculation, tandis que la tâche de l'économie politique est surtout pratique.

La PRINCETON REVIEW, de New-York, se distingue surtout par le caractère sérieux des travaux qu'elle publie et parmi lesquels la théologie et la philosophie occupent une large place. Suivre dans ses principales phases le mouvement intellectuel en Amérique et en Europe, tel est l'objet qu'elle poursuit. Sans être l'organe d'une secte ou d'une école philosophique exclusive, elle a un caractère de religiosité fortement marqué. Ainsi dans les six livraisons de l'année 1878 (cinquante cinquième année), rencontrons nous bon nombre d'études d'un ordre abstrait ou à tendances religieuses trop accentuées pour être signalées ici. En dehors de ces travaux, dont l'examen ne rentre pas dans notre programme, il en est plusieurs d'un intérêt général ou actuel qui méritent d'être remarqués. Nous citerons notamment: L'art américain, ses progrès et son avenir. — Le crime: causes et remède. — La pensée allemande et le pessimisme de Schopenhauer. — Le christianisme dans l'Empire romain. — L'art comme interprète de l'histoire. — Le but de la poésie. — Bases du calcul des probabilités. — Classiques et collèges, article bien pensé et bien écrit, dans lequel l'auteur, M. Gildersleeve, plaide la cause des études classiques.

La REVUE CRITIQUE d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. M. Bréal, G. Monod et G. Paris, secondés par un littérateur distingué, M. A. Chuquet, secrétaire

de la rédaction, en entrant dans la treizième année de son existence, vient d'agrandir son cadre. Elle donnera dans le premier numéro de chaque mois une chronique des faits qui intéressent l'érudition, l'archéologie, la critique littéraire et le haut enseignement. A ce nouvel élément d'intérêt, la Revue se propose d'en joindre un autre: elle s'occupera des questions générales relatives à l'enseignement, soit à propos de livres publiés, soit sous forme de variétés. Le premier spécimen de la Chronique, qui a paru dans le numéro du 4 janvier, est conçu sur un plan excellent.

NOTES ET ÉTUDES.

CARL GUTZKOW.

Tandis que le monde littéraire s'émeut d'un article de Zola, il s'est fait peu de bruit autour de la tombe de Gutzkow, qui fut le chef d'un mouvement, un promoteur d'idées, et l'un des écrivains les plus intéressants de l'Allemagne. Né à Berlin en 1814, Gutzkow fut couronné à 20 ans pour une thèse en latin « *de diis fatalibus*. » Il avait commencé par la théologie. La révolution de Juillet le surprit comme il faisait son droit. Il se jeta dans le courant des aspirations vagues et se mit à la tête de la « Jeune Allemagne » avec Wolfgang Menzel, Theod. Mundt, G. Kühne, H. Laube et d'autres champions, qui combattaient pour l'indépendance de la forme contre le romantisme et les mystiques. Ils avaient pour eux les journaux: Menzel dirigeait le « *Literatur Blatt* »; Mundt eut le « *Dioskure* », le « *Pilote* », Kühne le « *Journal du monde élégant* », etc. Mais ils avaient contre eux la queue du romantisme que leur chef flagella plus tard, la censure, la police et la jalousie des fruits secs et des forts en thème du moment.

Gutzkow avait attiré l'attention par des articles satiriques, des critiques, des portraits. Etant à Heidelberg et à Munich, il avait publié les « *Lettres d'un fou à une folle* », un ouvrage imbu des idées socialistes de Rousseau, ensuite parut un roman fantastique contre la papauté: « *Maha guru, histoire d'un dieu* », dans lequel, en passant, il effleurait la bureaucratie et ses inamovibles droits. Il fut trahi par l'un des siens. Son ami Menzel, dont il était le collaborateur, dénonça « *Wally* », une nouvelle qui contenait des mots contre le Christ et le mariage. (« *Wally* se trouve sous un autre titre « *Vergangene Tage* » dans les œuvres complètes. 12 vol. publiés en 1846). L'auteur fut condamné à trois mois de prison — *Inde iræ*. A son tour il tomba sur Menzel, qui avait attiré sur la Jeune Allemagne les foudres de la police, et manifesta sa colère par deux volumes de notices « sur l'histoire de la littérature moderne. » En prison, il avait fait un ouvrage sur l'histoire de la philosophie. Chaque année un volume ameutait les lecteurs. Il prit pleine part dans une « histoire de Borne », publia des esquisses, des silhouettes pleines de verve et d'observation, sans préjudice des romans: « *Séraphine* », un roman de tendance dans lequel le devoir et la morale se mêlent aux dissertations politiques; « *Dieux, héros, Don Quichottes*; » en 1838 *Blazedow*, celui-ci dans le goût de Jean Paul, mais d'un comique extravagant. On y discute sur la pédagogie et la vocation. En 1839 parut un livre à sensation « *Zeitgenossen*, » sous le nom de Bulwer, et plus d'un lecteur s'y trompa.

Le grand défaut de Gutzkow dans ses romans est de ne point s'affranchir de l'idéologie et de cotoyer le symbole sans jamais rencontrer le nœud d'une situation. Mais ces premières années peuvent être prises comme une époque d'incubation dans la vie de l'écrivain. L'art ne se dégaga qu'au théâtre.

L'absence d'unité et de vie politique, en Allemagne, avait condamné le théâtre aux rhapsodies des faiseurs de scénario, aux imitations fausses; le romantisme avait usé le moyen-âge et les légendes; la fibre populaire n'existait pas. Gutzkow tenta de mettre en scène les idées du moment, les principes et les personnages. Deux tragédies, *Néron et Saül*, ébauchées, avortées au point de vue scénique, véritable prétexte à déclamation contre les hommes et les choses, l'avaient mal préparé à ce rôle. Cependant un drame, « *Richard Savage*, » fut joué à Francfort avec un plein succès. La langue était nouvelle, le dialogue avait une allure vive à laquelle on n'était plus habitué. Il s'agit d'un poète renié par sa mère pour des raisons sociales; on pressent un débat entre les élus et les réprouvés de ce monde. Un an après fut joué à Hambourg « *Werner*, » qui n'est qu'une analyse psychologique peu faite pour la scène. En 1841 parurent deux pièces, « *L'école des riches*; » « *Une feuille blanche*. » La première mit en ébullition la haute classe: il s'agissait d'un riche marchand de Londres, lequel perd sa fortune et dont le fils abruti par l'argent se réhabilite dans la pauvreté. L'autre, construite sur une situation puérile, n'en est pas moins très-agréable à la lecture. « *Le lieutenant du roi*, » 1842, comédie écrite pour le jubilé de Goethe, fut froidement accueillie à Francfort; c'était une pièce de circonstance. Mais l'auteur dans « *Zopf und Schwert* » (la queue et l'épée), comédie politique pleine de verve et de raillerie, conquit sur la scène la renommée de satirique qu'il s'était faite dans les journaux: Gutzkow était à l'apogée. *Uriel Acosta*, drame en vers, le conduisit à Dresde; il s'installa comme dramaturge au théâtre. Parmi ses autres comédies « *Le modèle de Tartufe (Urbild des Tartüffe)* » a eu certain retentissement; on y voyait sans doute avec plaisir des allusions au piétisme de la Prusse. Pour des lecteurs français, la tentative semble grotesque par son audace et son invraisemblance.

On se demande comment l'auteur de *Zopf und Schwert* abandonna la comédie politique, qui répondait à sa verve railleuse, pour s'égayer ensuite en des drames historiques languissants et déclamatoires. « *Patrick*, » « *Pugatscheff*, » « *Wullenweber*, » « *Philippe et Perez*, » passèrent inaperçus. A la suite d'un voyage, il essaya dans « *Ziestli* » de populariser la naïveté de l'Allemand du Nord. Dans « *La comédie du progrès* » qui s'appela d'abord « *Lentz und Sohn*, » il eut un regain de succès en mettant sur la scène les Tartufes de la bienfaisance. Mais une nouvelle tentative de drame « *Ella Rose ou les droits du cœur*, » enfin « *Lorbeer und Myrthe* » (1857) achevèrent de refroidir le public.

Le talent de Gutzkow subissait une transformation. Toujours âpre au combat, toujours insatiable, le dramaturge cherchant une voie nouvelle, avait inventé le roman des « *Nebeneinander* » (l'un à côté de l'autre), comme il est dit dans une préface. Le mot est difficile à expliquer. « *Die Ritter von Geist* » est le type du genre: une accumulation de personnages et de faits agissant et se déroulant autour d'une idée, à une époque déterminée. « *Die Diakonissen*, » « *der Zauberer von Rom* » appartiennent aussi à ce cycle. Le premier met en évidence la bigoterie protestante, l'autre, l'envahissement du catholicisme. L'idée de ces romans venait peut-être d'Eugène Sue, mais l'écrivain allemand, voulant mettre au service d'une étude sociale ses diverses facultés de romancier et d'érudit, de poète et de philosophe, n'a pu dissimuler ses prétentions et le *Deus ex machina* domine les personnages, qui perdent leurs distances et s'effacent sous le poids des dissertations intéressées.

Gutzkow n'aimait pas à baisser la tête, même devant la critique, qu'il avait aiguisée lui-même en mainte circonstance. Il luttaït plume en main par amour de la lutte, affamé de gloire et d'action. C'est ainsi qu'il s'éparpillait. L'invention lui faisait défaut. Les personnages sur la scène sont souvent le reflet de sa personnalité ombrageuse. Il n'attend pas qu'une situation serve de véhicule à ses idées; l'idée éclate au lieu de sortir de l'action, et quelquefois sous forme de tirade. Il supplée au mouvement par la verve. Mais on sent partout dans ses œuvres un désir de paraître, une hantaine mélancolie qui tourne au sarcasme avec une pointe d'aigreur. Le manque de conviction fait que l'œuvre nous charme sans nous émouvoir. En revanche il avait le don d'observation, la magie et la dextérité du style, qui remplacent la poésie.

Une tentative de suicide interrompit sa fébrile carrière en 1864. Il venait de quitter Weimar, où il remplissait les fonctions de secrétaire dans la *Schiller-Stiftung*; cette position lui suscitait des ennemis, sa mélancolie empirait. Gutzkow avait alors passé la cinquantaine; petit, trapu, ses cheveux blonds rejetés en arrière, souvent morose, dissimulant une amerlune dans ses yeux à demi fermés, il avait quelque chose en lui de fatal. Très-myope, ce qui ne l'empêchait pas de pointer à l'instant celui ou celle qu'il entendait clouer au pilori de sa mauvaise humeur. Sa voix grêle éclatait en notes inquiétantes, mais quand il lisait ses ouvrages, cette voix parlait d'or et vous enchantait. C'est ainsi qu'il nous apparut dans l'intimité.

Moralement guéri, après un an, il reprit ses travaux et sa vie nomade, habita successivement Vevey, Kesselstad, Brégenz, vivant de la vie d'écrivain, laissant partout des traces d'activité. Il revint à Berlin et s'y fixa en 1870; il avait entrepris des nouvelles et des articles de polémique. Il alla s'isoler aux environs de Heidelberg, revint à Francfort, où il avait jadis habité. De la dernière période de sa vie datent de jolies nouvelles comme « *Les fils de Pestalozzi* » à côté de romans indigestes comme *Hohenschwan-gau*. Ses récits de voyages sont charmants. Il avait entrepris la publication de ses œuvres quand on apprit que l'écrivain célèbre avait été trouvé mort dans son lit à Sachsenhausen, le matin du 16 décembre. La chambre était pleine de fumée, les rideaux et le mobilier flambaient. Karl Gutzkow était âgé de 67 ans.

XAVIER DE REUL.

LES FOUILLES D'OLYMPIE.

Les travaux de la quatrième campagne des fouilles d'Olympie, commencés le 16 octobre dernier, avec l'aide de 250 ouvriers environ, promettent de nouvelles et importantes découvertes, s'il faut en juger d'après un premier rapport de M. W. Dörpfeld. Pendant la campagne précédente, les archéologues allemands se sont particulièrement attachés à dégager la partie nord de l'Altis; aujourd'hui ils exhument les restes des autres côtés de l'enceinte sacrée. Dès les premiers coups de pioche, ils ont trouvé à l'angle nord-ouest, entre l'Heræon et la porte septentrionale de l'Altis les restes du Prytanée des Eléens. Lors de la destruction d'Olympie, cet édifice a subi le sort commun, mais on en retrouve le plan. Autour d'une grande salle centrale sont groupées plusieurs chambres, dont une renferme encore de grands fragments de pavement en mosaïque. La façade principale de l'édifice est formée d'un portique d'ordre dorique; deux colonnes sont encore en place, et la forme de leurs chapiteaux permet de les reporter à la meilleure époque de l'art grec. Au sud de l'Altis, à quarante mètres du temple de Jupiter,

on a rencontré la partie méridionale de l'enceinte sacrée, qu'on avait cherchée d'abord beaucoup plus loin. Cette découverte est importante pour la topographie d'Olympie et surtout pour la direction à donner aux recherches, car jusqu'ici on ne jugeait que d'après des conjectures de l'étendue réelle de l'Altis, et elle est moindre qu'on le supposait. On espère maintenant arriver en deux années à dégager totalement l'enceinte sacrée avec ses riches constructions, ses aqueducs, ses autels et ses piédestaux. A peu près au milieu du mur méridional de l'Altis, en face du front principal du temple de Jupiter, on a découvert une construction qui doit être une des portes de l'Altis, la porte des fêtes, par laquelle les représentants des Etats et des villes entraient processionnellement dans le bois sacré. Dans la campagne précédente, on avait découvert le mur occidental d'enceinte de l'Altis; au nord, le Cronion en forme la limite naturelle: il ne restait donc plus qu'à déterminer la limite orientale renfermant au centre le grand autel de Jupiter. Pendant l'hiver de 1877-1878, on avait trouvé de ce côté un mur que l'on considérait comme le mur oriental de l'Altis. De nouvelles fouilles ont fait découvrir qu'il formait avec un autre, qui lui est parallèle, une grande galerie qui, partant du pied de la colline du Cronion, comprenait presque entièrement le côté oriental de l'Altis. C'est incontestablement là ce que les anciens appelaient le Portique d'Echo. A l'intérieur du côté méridional de l'Altis, on a trouvé les restes d'un vieux portique de l'époque romaine. Outre ces quatre constructions, les fouilles ont mis au jour une quantité de restes d'édifices, précieux pour l'histoire de l'architecture, notamment des chapiteaux provenant du Philippeion et qui sont d'admirables spécimens de l'ordre corinthien; de nombreux fragments de sculptures, 500 objets en bronze, 400 pièces peintes, en terre cuite, et 300 pièces de monnaie.

LA BIBLIOTHÈQUE DU CAIRE.

Parmi les nouveautés qu'Ismaïl Pacha a introduites en Egypte à l'imitation des Européens, il faut noter la fondation d'une institution qui ne fait que naître, mais qui certainement grandira en importance avec le temps: la Bibliothèque du Caire. Jadis les bibliothèques étaient communes chez les Musulmans: califes, gouverneurs, vizirs et autres personnages riches se faisaient une gloire de collectionner de beaux et rares manuscrits. Outre une quantité de petites bibliothèques privées, mentionnées dans l'ouvrage arabe *Kitâb el Fihrist*, il en existait deux splendides particulièrement fameuses: la « Maison de la Sagesse » appartenant au calife Ma'mûn (IX^e siècle), célèbre par la protection qu'il accordait aux savants, et l'autre, le « Magasin de livres », fondée au Caire par les Fatimites, et qui, à en juger par le récit de l'historien Makryzy, doit avoir formé une collection exceptionnellement riche. Tous ces trésors ont été dispersés, la plupart détruits. Une seule classe de bibliothèques, les bibliothèques des mosquées, a eu un meilleur sort, la sainteté du lieu et plus encore leur caractère de dotation publique les ayant protégées contre la spoliation et la destruction. Les mosquées consacrées aux prières publiques sont, avec leurs dépendances, comptées au nombre des dotations publiques, « Wakf. » et toute mosquée importante a généralement une collection de livres: exemplaires manuscrits du Coran que des particuliers ont fait déposer sur leurs tombes, bibliothèques entières léguées pour l'usage du public. Un grand nombre de ces manuscrits, il est vrai, ont disparu, par la négligence et souvent par l'infidélité de bibliothécaires peu scrupuleux. Il suffit de voir les nombreux manuscrits des

bibliothèques publiques de l'Europe marquées du mot *Wakf* pour être convaincu qu'ils appartiennent à une fondation publique et ne sont allés à l'étranger que par une voie illicite. Les bibliothèques des mosquées étaient donc exposées à subir le sort des autres collections de livres. C'est cette considération qui a donné l'idée de la fondation d'une bibliothèque vice-royale. Le plan en fut approuvé par le vice-roi en 1870; le décret ordonnait de rassembler tous les livres appartenant à la Wakf, aux ministères des travaux publics et de l'instruction, à l'ancienne Bibliothèque (collection de livres arabes imprimés) et autres établissements publics. A cette fin, un bâtiment a été provisoirement construit dans la cour du ministère de l'instruction, des recherches entreprises dans un grand nombre de mosquées et d'écoles, et, en très peu de temps, on eut recueilli une telle quantité de manuscrits qu'on dut suspendre les recherches, le personnel faisant défaut pour les classer. L'institution est alimentée par un fonds presque inépuisable; car, outre les mosquées du Caire, les seules qui aient été explorées et qui contiennent à elles seules plus de manuscrits arabes que les plus grandes bibliothèques de l'Europe, il y a celles de toutes les autres villes de l'Egypte. Le premier directeur de cette bibliothèque a été M. Louis Stern, égyptologue allemand, qui, depuis un an et demi, a été remplacé par M. Guillaume Spitta. C'est à une notice fournie par M. Spitta à l'Academy que nous empruntons ces détails.

Si l'on considère ce qui a été fait depuis que la Bibliothèque est administrée par des Européens, c'est-à-dire depuis cinq ans, le résultat pourra paraître insignifiant, mais si l'on tient compte des difficultés de tout genre qui se présentaient, on constate avec satisfaction que, dans cette courte période, 24,000 volumes environ, dont les deux tiers sont des manuscrits arabes, persans et turcs, ont été réunis, classés et rangés dans des armoires vitrées, qu'un catalogue complet des livres européens a été rédigé, un catalogue des livres orientaux entrepris et déjà en bonne partie rédigé, que tous les deux ans on dresse une table des nouvelles acquisitions orientales, que le premier volume du catalogue scientifique paraîtra prochainement. De plus, deux salles de lecture ont été ouvertes, et le nombre des visiteurs s'accroît chaque année. Enfin quinze copistes sont employés régulièrement à la Bibliothèque.

La théologie occupe la première place: on sait, en effet, que les deux tiers de la littérature arabe appartiennent à ce domaine, qui comprend, outre l'exposition du Coran, la loi, la grammaire et la lexicographie arabes, la métrique et la rhétorique. Dans toutes ces branches, et spécialement dans la première, la bibliothèque est la plus riche du monde. Elle ne possède pas moins de cinq cents commentaires du Coran, parmi lesquels celui d'Abd-er-Razzâh, le plus ancien connu, le commentaire en 25 volumes par Tabary, estimé le meilleur et jusqu'à présent unique. Les collections de traditions, de lois, les lexiques, les ouvrages de mathématique, de médecine et d'astrologie comprennent également de rares et importants ouvrages. L'histoire, la géographie et la poésie, qui intéressent particulièrement les Européens, sont moins bien représentées. Les meilleurs travaux ont peu à peu passé en Europe: on peut s'en convaincre à Paris et à Leyde. Enfin il faut mentionner la magnifique collection de manuscrits enluminés du Coran et qui surpasse toutes les autres en splendeur, en nombre et en intérêt. Plus de vingt énormes manuscrits, dont quelques-uns ont au delà de trois pieds de long, sont disposés sur des tables dans l'ordre chronologique et permettent d'étudier l'histoire de l'ornemen-

tion en Egypte pendant une période de 500 ans. Quelques-uns de ces manuscrits ont figuré à l'Exposition universelle de Paris.

Quant aux livres européens, les acquisitions sont faites uniquement en vue de l'utilité actuelle. On acquiert de préférence les livres utiles à l'enseignement et aux architectes, ceux surtout qui ne se trouvent pas dans les collections privées. Une seule branche, l'égyptologie, est représentée aussi complètement que possible. La moindre brochure qui paraît doit être acquise par la Bibliothèque du Caire, qui, avec le temps, formera ainsi un digne complément du musée égyptien de Bouak.

NOTES ASTRONOMIQUES.

PHYSIQUE SOLAIRE. — *L'Annuaire du Bureau des longitudes* pour cette année contient un article du plus haut intérêt sur les progrès récents de la physique solaire. Cet article est dû à la plume de M. Janssen, le savant directeur de l'observatoire d'astronomie physique de Meudon, près Paris. M. Janssen passe en revue les dernières découvertes dans cette branche si importante des recherches astronomiques. Il rappelle en premier lieu celles qui sont dues à l'emploi du spectroscope. On sait que l'application de l'analyse spectrale à l'étude des astres date de 1860.

La lumière du soleil, soumise à cette époque au spectroscope, révèle aussitôt, dans la masse solaire la présence de la plupart de nos métaux en vapeur : premier pas, pas décisif, sur l'unité matérielle du système solaire. Bientôt, du soleil on passe aux étoiles. Ces soleils lointains contiennent aussi, diversement associés, nos métaux terrestres. Dès lors, l'unité de substance de l'univers est démontrée.

Mais, en même temps, on constate un fait qui n'est pas assez remarqué, fait qui, bien interprété, aurait pu nous conduire à prévoir les découvertes de 1868 sur la nature des protubérances et l'existence de la chromosphère : ce fait, c'est la présence d'une vaste atmosphère d'hydrogène autour de la plupart des étoiles. En vertu des analogies évidentes de constitution entre notre soleil et ceux qui sont répandus dans l'espace, n'était-il pas bien probable que notre astre central devait contenir l'hydrogène comme élément principal de ses enveloppes gazeuses ? La connaissance du soleil fit alors un grand pas. La nature des protubérances est reconnue. Elles sont des objets réels, et non des jeux de lumière. Ce sont d'immenses jets gazeux formés principalement d'hydrogène incandescent et qui s'élèvent à des hauteurs de 10,000, 20,000 et 30,000 lieues, c'est-à-dire un quart du rayon de l'astre.

Mais là ne se bornent pas les conquêtes de l'analyse spectrale :

On sait, en effet, que le phénomène des éclipses totales emprunte principalement sa splendeur, non aux protubérances, mais à la magnifique auréole de lumière qui entoure alors l'astre éclipsé.

Cette auréole ou couronne, avec ses rayons en gloire, ses gerbes et tous ses appendices lumineux, paraît quelquefois occuper dans le ciel un espace trois à quatre fois plus grand que celui du soleil lui-même. Mais ce phénomène est aussi énigmatique que ravissant. Chaque fois qu'une éclipse totale a permis de l'étudier, il s'est présenté avec des apparences si irrégulières, si bizarres, si changeantes, qu'il a été impossible aux ressources ordinaires de l'optique d'en découvrir la cause. C'est encore l'analyse spectrale combinée avec la méthode polariscopique qui nous a permis de pénétrer, en grande partie du moins, l'énigme de la couronne.

M. Janssen s'occupe longuement des recherches entreprises sur la couronne solaire. Son aperçu de ces recherches se termine comme suit :

En résumé, j'ai pu constater à Shoolor (Hindoustan), par des observations certaines et concordantes, que la couronne solaire présente les caractères optiques du gaz hydrogène incandescent, que

ce milieu très-rare s'étend à des distances très-variables du soleil, depuis un demi-rayon de l'astre environ jusqu'au double en certains points, ce qui donnerait des hauteurs de 80,000 à 160,000 lieues de 4 kilomètres.

L'auteur passe ensuite aux remarquables résultats dus à l'emploi de la photographie dans les observations astronomiques. On sait que c'est principalement dans cette voie que l'observatoire de Meudon s'est rendu célèbre. Toute cette partie de l'article excite vivement l'attention ; elle parle du reste de faits entièrement nouveaux, auxquels le public ordinaire n'avait pas encore été initié.

La photographie n'est pas seulement appliquée au soleil. En ce moment, M. Huggins obtient des spectres d'étoiles qui révèlent d'importants résultats. M. Lockyer s'occupe à photographier le spectre solaire en rapport avec les spectres métalliques, et il a pu conclure de son travail à la présence dans le soleil de toute une nouvelle série de métaux.

La photographie s'essaye encore à la confection de cartes stellaires. M. Rutherford, l'auteur des belles photographies lunaires qui ont fait tant de sensation, attaque cette importante question. M. Gould, dans l'Amérique du Sud, est déjà parvenu à photographier des étoiles de moyenne grandeur... C'est ainsi que la photographie prend une place définitive en astronomie.

Dans les dernières pages de sa remarquable notice, M. Janssen entreprend une sorte de synthèse de tous les faits acquis dans le domaine de l'astronomie physique.

A mesure que la science avance, l'origine nébulaire et stellaire s'affirme davantage pour notre astre central. L'hydrogène est le trait dominant dans la composition des nébuleuses, des principales étoiles. Or, l'hydrogène joue un rôle immense dans la constitution du soleil ; c'est le gaz qui sort des profondeurs de la photosphère (couche extérieure lumineuse), s'élève à travers cette couche nuageuse de poussières ou gouttelettes métalliques, les brasse, les agite, les porte à la surface et les fait rayonner efficacement pour nous, puis continuant à s'élever, vient former ces appendices protubérantiels qui alimentent l'atmosphère coronale, atmosphère nécessaire, milieu de transition indispensable entre ces lourdes vapeurs métalliques de la photosphère et les espaces célestes. L'hydrogène joue sans doute, à l'égard des nuages photosphériques, le rôle des courants atmosphériques qui soutiennent les nuages terrestres et les empêchent de tomber à la surface du sol. C'est dans ces nuages photosphériques que réside presque exclusivement la vertu rayonnante du soleil.

M. Janssen combat l'idée d'un noyau froid et obscur au centre du soleil, idée qui prévalait avant la découverte de l'analyse spectrale, et qui autorisait Arago à écrire ces lignes... étonnantes, sur l'habitabilité du soleil : « Si l'on me posait simplement cette question : le soleil est-il habité ? je répondrais que je n'en sais rien. Mais qu'on me demande si le soleil peut être habité par des êtres organisés d'une manière analogue à ceux qui peuplent notre globe, je n'hésiterais point à faire une réponse affirmative. » Aujourd'hui, ajoute M. Janssen, une pareille affirmation serait presque une monstruosité. Plus j'avance dans mes études, dit-il, plus je suis conduit à admettre cette vérité capitale : d'un noyau solaire, réservoir de chaleur destiné à l'entretien de la photosphère.

Cette hypothèse offre l'avantage de ne pas devoir recourir à une alimentation extérieure pour entretenir le pouvoir rayonnant du soleil. On admet encore aujourd'hui que la chaleur et la lumière solaires ne peuvent subsister que par l'addition incessante de nouvelles matières combustibles, ce qui conduit l'esprit à se représenter « l'astre du monde » comme un vulgaire foyer. Ces matières nouvelles que l'on suppose alimenter sans cesse le soleil sont les astéroïdes qui circulent autour de lui en quantités innom-

brables et que des déviations dans leur course font tomber sur le globe incandescent. L'hypothèse d'un noyau chaud présente le soleil comme se suffisant à lui-même. « Une loi fondée sur les propriétés les plus essentielles de la matière a réglé que sa masse entière serait appelée à entretenir le pouvoir rayonnant de l'astre et qu'il faudrait, en quelque sorte, anéantir cet immense réservoir de force avant d'atteindre la vertu qui réside à sa surface. »

Nous pouvons donc nous rassurer sur la conservation de la puissance solaire : bien que notre soleil ne soit pas parmi les étoiles les plus blanches et les soleils les plus jeunes, il a cependant des perspectives qui peuvent suffire aux rêves les plus ambitieux de l'humanité ; il restera longtemps encore le dispensateur de cette nourriture de rayons qui est l'indispensable condition de la vie sur les mondes qui lui sont attachés.

ÉTOILES FILANTES ET BOLIDES. — On sait que les étoiles filantes sont formées de matière nébuleuse, qu'elles sont distribuées dans l'espace par essaims ayant la forme d'anneaux et appartenant à la famille des comètes ; on connaît les lois de leur mouvement autour du soleil et l'époque précise de réapparition de chacun des essaims principaux ; on commence même à avoir quelques renseignements sur la distribution des étoiles filantes d'un même essaim.

Les bolides se distinguent immédiatement des étoiles filantes par leur aspect et par les circonstances de leur apparition. Quelquefois ils atteignent le sol, et alors on peut s'assurer qu'ils ne sont pas formés de matière nébuleuse, mais de roches analogues aux roches terrestres. Le plus souvent ils éclatent à une certaine hauteur au-dessus de l'horizon et disparaissent. Leur apparition étant assez rare, ils ne peuvent être observés qu'accidentellement ; les observations sont généralement très-vagues, les observateurs étant surpris par l'apparition du bolide et ne pouvant que rarement rapporter avec précision le mouvement aux étoiles ou à des points fixes dont la position puisse être relevée ultérieurement.

Il serait d'une grande importance de réunir tous les renseignements un peu précis sur chaque bolide observé, et d'en déduire sa position et sa vitesse. Ce travail a été fait récemment en France, par M. Gruy, au sujet du bolide qui s'est montré en divers points de ce pays le 14 juin 1877. M. Gruy a pu déterminer les éléments de l'orbite décrite par le bolide autour du soleil, et a trouvé qu'ils se rapportent à une hyperbole dont les asymptotes font un angle de 163°16'. Il cite, dans le mémoire où sont consignés ces résultats, quelques calculs de bolides qui ont déjà donné des hyperboles, et indique cette conclusion que les bolides n'appartiendraient pas au système solaire.

Il serait sans doute prématuré de formuler une telle conclusion ; ce résultat est cependant de nature à attirer l'attention sur les bolides, et doit encourager les astronomes à déterminer avec tout le soin possible les circonstances de leur mouvement.

LA CHALEUR QUE NOUS ENVOIENT LES ÉTOILES. — A propos de l'invention récente du tasimètre d'Edison, qui permet de mesurer des températures infiniment petites, on a suggéré l'idée de faire servir cet instrument à la détermination de la quantité de chaleur que nous recevons des étoiles. Ceux qui faisaient cette proposition ignoraient que des recherches dans cette voie avaient déjà été entreprises par des procédés différents, et que ces recherches avaient donné des résultats très-intéressants. Ainsi, on a pu calculer dès 1870, que la somme de chaleur reçue d'Arcturus en un point quelconque de la

surface terrestre, lorsque cette étoile se trouve à 25° au-dessus de l'horizon, équivaut à peu près à celle rayonnée par un réservoir de 3 pouces cubes contenant de l'eau bouillante, et placé à une distance de 370 mètres; de même, la chaleur envoyée par l'étoile α de la Lyre, à une hauteur de 60', ferait monter un thermomètre de la même quantité que le réservoir précité placé à une distance de 550 mètres de ce thermomètre.

LES HABITANTS DE LA LUNE. — Cette association de mots a quelque peine à s'imposer à l'esprit. On est généralement plus porté à sourire de cette idée d'habitants dans notre satellite, qu'à la considérer comme pouvant être vraie. Néanmoins, la question de l'habitabilité de la lune est encore pendante; et en ce moment même il se forme à Paris, sous la direction de M. Flammarion, une association qui a pour but de réunir les fonds nécessaires à l'acquisition d'un télescope de dimensions extraordinaires, afin d'entreprendre des observations sérieuses et suivies sur les traces de vie que peut révéler la lune. Cet instrument servirait aussi à l'étude complète de l'aspect physique des planètes.

Les personnes qui ont lu les ouvrages de l'éminent vulgarisateur (*La pluralité des mondes habités* entre autres), ne s'étonneront pas du projet original qu'il vient de former.

UNE ÉRUPTION VOLCANIQUE LUNAIRE. — Plusieurs astronomes, loin d'admettre l'existence possible d'êtres sur la lune, refusent même à ce corps céleste toute vie intérieure. Notre satellite serait un astre mort, livré à un repos éternel, qu'aucune convulsion, aucune agitation ne viendrait troubler. L'hypothèse contraire a aussi ses partisans et plusieurs faits sont venus, dans ces derniers temps, lui donner de l'appui. Récemment, il a été fait assez grand bruit de l'apparition d'un nouveau cratère lunaire (voir *Athenæum*, n° 13 de 1878); aujourd'hui on annonce un phénomène autrement extraordinaire, celui d'une véritable éruption volcanique dans la lune. L'observation en a été faite aux États-Unis, par un homme sérieux et digne de foi. Néanmoins, on ne peut accueillir cette annonce sans les réserves les plus formelles, aucun astronome n'ayant pu en vérifier l'exactitude; elle mérite cependant d'attirer l'attention des sélénographes.

Ar.

LETTRES PARISIENNES.

Paris, 26 janvier.

Les incidents littéraires de la quinzaine se réduisent à un seul, la représentation de l'*Assommoir* au théâtre de l'Ambigu. Encore cet événement n'est-il, à vrai dire, qu'à demi-littéraire.

Le roman de l'*Assommoir*, publié il y a deux années environ, par M. Emile Zola, a été un succès de librairie tel qu'il ne s'en était pas vu depuis longtemps; succès, on peut le dire, tout à la fois de littérature et de scandale. Les uns se sont voilé les yeux avec des gestes de pudeur indignée ou ont poussé des cris furieux; les autres se sont exclamés d'enthousiasme et ont proclamé qu'un art nouveau venait de faire son apparition dans le monde. La vérité, à mon humble avis, était, cette fois, comme à l'ordinaire, entre les deux extrêmes.

L'*Assommoir* était le septième roman, si j'ai bien retenu les numéros d'ordre, d'une grande série entreprise par M. Zola, série qui doit comprendre une vingtaine de romans, et offrir dans son ensemble une vaste peinture de la société française à l'époque du second Empire. Balzac avait imaginé la *Comédie humaine*, où l'on voit une collection de personnages, empruntés à

toutes les classes, pris dans tous les milieux sociaux, être tour à tour les héros d'un roman et les comparses de tous les autres. M. Zola a imaginé, lui, d'écrire l'histoire de tous les membres d'une famille au travers d'une même époque. Vous voyez que l'un des systèmes, comme l'autre, peut conduire au même résultat. Il n'est pas difficile, en effet, à M. Zola, en combinant le tempérament des parents de ces personnages divers, d'en faire sortir, d'après de prétendues lois d'hérédité, dans l'état d'incertitude où en est encore la science physiologique, les plus singuliers mélanges de vices et de vertus et, pour parler la langue à la mode aujourd'hui, de « fatalités naturelles, » si bien que les fortunes les plus diverses en découleront pour chacun des membres de cette famille, et que nous verrons se développer toutes les tragédies ou toutes les comédies qu'il plaira à l'auteur. Les tragédies surtout, car l'imagination de M. Zola n'est point une imagination gaie. Je ne suis point de ceux qui lui cherchent chicane sur sa conception; je suis de ceux qui, en fait d'art comme en beaucoup d'autres choses, s'occupent surtout des résultats obtenus. Je lui passe ses théories physiologiques fort contestables et ses lois d'hérédité très-incertaines, à condition qu'il nous fasse de bons romans.

M. Zola nous avait déjà donné la *Fortune des Rougon*, la *Curée*, le *Ventre de Paris*, la *Conquête de Plassans*, la *Faute de l'abbé Mouret*, *Son Excellence Eugène Rougon*. Tous ces romans avaient déjà fait pas mal de bruit et été discutés assez vivement lorsque parut enfin l'*Assommoir*. Ce livre a laissé un tel tapage qu'il est, je crois, en Belgique aussi bien qu'en France, peu de personnes, suivant un peu le mouvement littéraire, qui ne l'aient lu avec des impressions diverses. Le sujet, c'est la peinture de la classe ouvrière à Paris et des tristes ravages qu'y exerce le vice de l'ivrognerie. « Assommoir, » en langage de barrière de Paris, veut dire débit de boissons; expression terrible et vraie de l'argot populaire. Une jeune blanchisseuse de la Provence, Gervaise, que ses parents battaient, est venue à Paris enlevée par son amant le chapelier Lautier; mais bientôt arrive la misère, et Lautier qui n'aime pas le travail, l'abandonne. Elle rencontre alors un ouvrier zingueur, Coupeau, qui l'aime, lui plaît et la décide à l'épouser. Lui et elle travaillent bien tous deux et font de bonnes journées; il leur est venu une petite fille qu'ils élèvent; l'aisance est dans le ménage; ils placent à la Caisse d'épargne; bientôt Gervaise peut louer une boutique et s'établir comme blanchisseuse. Elle travaille et réussit. Mais alors survient un horrible accident. Coupeau tombe d'un toit qu'il est en train de réparer. Les économies passent à soigner le blessé; pour vivre, il faut même contracter des dettes. Coupeau guérit, mais il a perdu l'habitude du travail, et, durant sa convalescence, il a contracté une autre habitude: celle du cabaret. Sobre jadis, il s'enivre maintenant. La gêne est à la maison et bientôt la misère. Gervaise lutte quelque temps; elle finit par s'abandonner, elle aussi. Elle n'aime plus son mari, elle boit pour s'étourdir, pour songer de moins en moins à l'avenir qui se fait de plus en plus sombre. Après cette première défaillance, toutes les lâchetés, puis toutes les souillures arrivent. Nous descendons, degré par degré, dans un horrible abîme de désastres, d'abjection et d'infamie. Enfin, Coupeau meurt à l'hôpital dans un accès de folie alcoolique; Gervaise meurt à son tour dans l'abrutissement. Nana, leur fille, qui a grandi au milieu de cette fange et que ses instincts poussent d'ailleurs, est une proie vouée d'avance à la corruption et à la débauche.

Telle est la fable de l'*Assommoir*. Hélas! nul ne peut dire que cette fable ne soit trop sou-

vent, dans la grande ville et ailleurs, une véridique histoire.

L'analyse de la chute progressive de Gervaise et de Coupeau, est suivie par l'écrivain avec un prodigieux talent de psychologue implacable. Le livre est navrant, il fait mal à lire; et pourtant, quand on l'a saisi, il n'est pas moyen de le quitter avant d'être allé au bout. C'est là ce qu'ont eu le tort de ne pas voir les systématiques adversaires de M. Zola. L'homme capable d'une telle étude de caractère, est de la race des maîtres.

Mais il y a autre chose chez M. Zola que cet analyste, et c'est là ce qui a déchaîné les passions. Ecrivant un livre sur le peuple des faubourgs et des boulevards extérieurs. M. Zola a voulu l'écrire dans la langue de ce peuple, avec ses tours de phrases imagés ou pittoresques, vulgaires, orduriers, obscènes même; il n'a reculé devant aucune brutalité de pensée, de sentiment ni d'expression. Au point de vue littéraire, c'est assurément un tour de force qu'une telle production: même quand l'auteur raconte, même quand il décrit, il voit les événements, les choses, les individus, par les yeux et l'intelligence des personnages qu'il a mis en scène. On peut discuter le système, on ne saurait contester l'effet obtenu. Ça été là pour un certain nombre d'artistes l'intérêt, pour beaucoup de dilettanti raffinés le ragoût suprême et attrayant, pour beaucoup de lecteurs aussi l'invincible répugnance, l'horreur monstrueuse de l'ouvrage.

Il s'y joignait quelque chose de plus. M. Zola n'est pas seulement un homme qui fait des romans bons ou mauvais. C'est en même temps un chef d'école. Sa prétention, c'est d'avoir inventé une formule nouvelle de l'art. Comme il y eut aux environs de 1830 le romantisme, il y a aujourd'hui, suivant lui, le « naturalisme. » M. Zola en est tout à la fois le prophète et le Messie. Il professe un système, il pratique une doctrine, et hors de cette doctrine et de ce système, point de salut. Le « naturalisme » est d'abord et surtout une réaction contre le romantisme. Le romantisme avait pour point de départ l'imagination; le naturalisme a pour méthode l'observation. Le romantisme rêvait, le naturalisme constate. Le romantisme faisait des héros, des hommes plus grands que nature; le naturalisme peint les hommes tels qu'ils sont. L'un était la convention et le faux; l'autre est la vérité sans artifices. L'un exaltait les âmes en effaçant de parti pris toute une partie de la réalité; l'autre répudie la rhétorique et montre courageusement la réalité entière, toute nue et au besoin toute crue. Le résultat, vous le voyez sans peine: c'est que le naturalisme s'attachera surtout à étaler, soit dans la vie, soit dans l'humanité, tous les objets pénibles et laids, tout ce qui atteint les yeux et la pensée, tout ce qui afflige, tout ce qui choque. Il prendra plaisir à fouiller les coins répugnants, à offrir le spectacle des difformités et des turpitudes, à mettre à nu les plaies honteuses; il le fera de parti pris et par une sorte de bravade. Il sera, volontairement et systématiquement, vulgaire, brutal, cynique même; il insistera, au risque de révolter, sur tout ce qui est bas ou ignoble. L'amphithéâtre de dissection, l'hôpital, le charnier seront ses temples préférés: plus il aura fait hurler ce qu'on appelle la pudeur publique, plus il sera content de lui-même, et vous comprenez aisément qu'une fois engagé dans cette voie, plus il soulèvera les protestations des uns, plus aussi d'autres seront enthousiastes et acclameront celui qui tient haut et ferme son drapeau.

Telle a été l'esthétique de M. Zola, et je me hâte de dire qu'il vaut mieux qu'elle. Il y a en lui un tempérament puissant, et quand il rencontre une véritable tragédie morale, une de

celles qui se passent dans la conscience et sont véritablement les tragédies intéressantes, il sait les voir et les exprimer avec vigueur. L'*Assommoir* même en est la preuve. Mais, en même temps, le chef d'École chez lui ne s'oublie jamais, tout à la fois par calcul et aussi par tempérament. Il y a ainsi, dans ce livre aussi bien que dans les autres qu'il a signés, une demi-douzaine de scènes tout à la fois terribles et atroces, où il n'a reculé devant aucun détail si répugnant ou nauséabond qu'il fût, devant aucune expression effroyable. Il les a rendus avec cette énergie qui est sa faculté maîtresse. Les uns ont jeté le livre avec dégoût, s'écriant que c'était là l'œuvre d'un scélérat et d'un malfaiteur ; les autres ont poussé des hurrahs. Je crois que ces jugements extrêmes dont il profite également par l'admiration ou par le scandale ne déplaisent pas beaucoup plus les uns que les autres à M. Zola : il me semble que les gens qui lui agrèent le moins, pourraient bien être les gens froids et calmes, qui ne veulent voir en lui ni un dieu ni un diable, et qui, très-tranquillement, font en lui la part des défauts et des qualités, sans le lapider ni l'adorer.

M. Zola, qui est publiciste en même temps que romancier, et qui, comme critique, fait de la propagande « naturaliste » en même temps que, comme romancier, il fait de l'art « naturaliste, » est possédé d'un vif désir, celui de faire réussir le « naturalisme » au théâtre. Le théâtre, en effet, est le moyen d'action par excellence sur la foule — sans compter, ce qui n'est point à dédaigner même pour un « naturaliste, » que rien ne rapporte autant d'argent que le théâtre quand on y réussit. M. Zola a essayé trois fois du théâtre pour son propre compte, par le drame, par la comédie, par le vaudeville ; et trois fois il a échoué : si vous voulez mon opinion sincère, c'est que le sentiment du théâtre lui manque totalement. Avec l'*Assommoir*, porté sur la scène, il vient de tenter une nouvelle partie. Il s'est néanmoins fait aider cette fois de deux hommes, experts dans l'art d'arranger une pièce pour la scène, M. William Busnach et M. Gastineau. Ce dernier est mort entre le moment où la pièce a été composée et la représentation.

La pièce a grandement réussi le premier soir. Elle était attendue avec une vive curiosité. On s'est disputé les places pour la première avec une véritable fureur. On avait promis une bataille furieuse, des sifflets et des cris, une ardente lutte dans la salle, quelque chose qui devait égaler ou tout au moins rappeler la grande soirée de *Hernani*. Rien de tout cela ne s'est produit. La pièce a marché sans encombre du commencement à la fin. C'est à peine si, ici ou là, quelques timides protestations se sont fait entendre. Les amis venus avec la résolution d'échanger, s'il fallait, des coups de poing ou de briser des banquettes n'ont pas eu à faire la preuve de leur héroïsme.

C'est qu'en effet il n'y avait pas lieu à une bataille. La pièce de l'*Assommoir* n'est nullement l'apparition d'une formule d'art nouvelle, l'invasion du « naturalisme » dans le théâtre ; c'est tout simplement, au contraire, un bon vieux mélodrame, un mélodrame comme nous en avons vu deux ou trois cents depuis que l'on fait des mélodrames, un mélodrame coulé dans le moule ordinaire, où il y a des traîtres et des héros, des tirades et des effets dramatiques cent fois essayés, et qui, en somme, ne vaut ni plus ni moins que quantité d'autres de ses aînés. Au point de vue pratique, la pièce fera de l'argent, pendant un nombre plus ou moins long de représentations. Au point de vue littéraire et artistique, c'est une déception et une banqueroute à des théories bruyamment annoncées.

M. Zola et ses collaborateurs triomphent comme ont triomphé les Dennery, les Cormon, les Cogniard — et exactement par l'emploi des mêmes moyens, disons mieux des mêmes « ficelles. »

Il n'y a donc absolument rien là qui mérite d'arrêter particulièrement la critique ; hormis le nom de l'écrivain d'une incontestable valeur mêlé à cette aventure mélodramatique. Ce qu'il faut ajouter seulement, c'est que la pièce doit une partie de son succès au soin avec lequel elle est mise en scène et au talent de ses interprètes. On a rarement vu sur aucun théâtre des décors plus soignés et plus réussis. Ce sont de vrais tableaux. Deux ou trois ont été applaudis pour eux-mêmes quand le rideau s'est levé. Quant aux acteurs, M. Gil-Naza, bien connu en Belgique, s'est montré un artiste digne du premier rang dans le personnage de Coupeau. Il est impossible d'imaginer plus de grâce, plus d'émotion, plus de pudeur délicate et de sympathie communicative que n'en a montré et fait sentir M^{me} Hélène Petit dans le rôle difficile de Gervaise. Un excellent comique, M. Dailly, qui représente le personnage épisodique de *Mesbottes*, dont le rôle a été singulièrement agrandi en passant du roman au théâtre, et qui est la gaieté de ce drame sombre, a partagé le succès de ses deux camarades et peut, lui aussi, revendiquer une large part dans la fortune de l'ouvrage.

En somme, la question du « naturalisme » au théâtre reste entière après la représentation de l'*Assommoir* comme avant. Il faut attendre M. Zola à une autre œuvre.

CHARLES BIGOT.

CHRONIQUE.

La date de l'ouverture de l'Exposition internationale de Munich, fixée d'abord au 1^{er} juillet a été reculée jusqu'au 20, afin de permettre aux artistes qui exposeront au salon de Paris de pouvoir prendre part à cette Exposition. Les œuvres des artistes belges seront reçues jusqu'au 15 juillet.

— Une école belge des beaux-arts va être fondée à Rome sous la direction de M. Portaels. M. l'architecte Naert vient d'être chargé par le gouvernement d'aller choisir le local où seront logés les lauréats des prix de Rome.

— Le lundi, 10 février et jours suivants, aura lieu à la librairie ancienne de Fr. J. Olivier, à Bruxelles, la vente de la riche bibliothèque de M. Laurent Veydt. Cette bibliothèque, dont le catalogue comprend 3,492 numéros, se compose de livres de choix, parmi lesquels de belles séries d'éditions des classiques français dont les exemplaires sont tous remarquables. M. Veydt ne recherchait pas seulement les éditions les meilleures au point de vue littéraire ou typographique ; il aimait aussi les exemplaires de choix. On remarque dans le catalogue une foule de ces particularités qui ajoutent à la valeur d'un volume : des ex-dono, des lettres autographes, des portraits curieux, des reliures historiques, des armoiries qui rappellent une provenance illustre etc. La collection de M. Veydt est riche en Elzeviers, parmi lesquels brille le fameux Molière. On y remarque également une magnifique série d'ouvrages de Port-Royal ou relatifs à Port-Royal, une suite d'*Imitation*, un curieux ensemble d'ouvrages de Peignot, une collection des traités de J. B. Thiers, un magnifique exemplaire de l'édition originale des *Provinciales*, un exemplaire unique des *Ruines de Port-Royal*, par Grégoire, auquel on a ajouté 92 portraits et vues. Parmi les autographes, nous noterons, joint à l'ouvrage d'A. Floquet : *Bossuet précepteur du Dauphin*, un fragment de devoir écrit par le Dauphin avec des corrections de Bossuet. La plus grande partie de ces volumes sont reliés par des artistes, et tous sont dans un excellent état de conservation.

— Au mois de juin 1879 se réunira à Londres le Congrès des hommes de lettres de toutes les nations, dont l'Association littéraire internationale a conçu le projet. La France, les Etats-Unis, l'Allemagne, l'Autriche, la Belgique, le Brésil, l'Espagne, l'Italie, le Danemark, la Norvège et la Suède, la Hollande, la Russie, la Pologne et la Suisse ont déjà pris des mesures pour être convenablement représentés dans l'Association et envoyé leurs premières listes d'adhésion. Un comité prépare dès maintenant un projet de convention littéraire internationale tendant à protéger les droits des auteurs dans le monde entier et à créer un esprit de corps général. Les détails de ce qui a été fait jusqu'à ce jour et de ce qui reste à faire sont consignés dans le Bulletin de l'Association, dont on peut se procurer des exemplaires en s'adressant à M. Jerrold, 8, Carlton Chambers, Regent street, à Londres.

— La bibliothèque de Birmingham qui vient d'être incendiée renfermait un grand nombre d'ouvrages uniques ou d'une extrême rareté. La collection Shakespeare ne comprenait pas moins de 8,000 volumes, parmi lesquels 336 éditions des œuvres complètes de Shakespeare en anglais, 58 en allemand, 17 en français, 3 en danois, 1 en néerlandais, 1 en tchèque, 3 en italien, 4 en polonais, 2 en russe, 1 en espagnol, 1 en suédois, sans compter les nombreuses traductions de pièces séparées. On y trouvait les éditions in-^{fo} de 1632, 1664 et 1685, les rares in-4^e et une grande quantité de brochures. La collection Cervantès comprenait presque toutes les éditions connues du *Don Quichotte*. Quelques centaines de volumes, avec l'Album offert par la Société Shakespearienne allemande et le catalogue de la collection, ont été sauvés.

— Dans la séance du 13 janvier de la Société de géographie de Londres, M. Hutchinson, secrétaire de la Church Missionary Society, a communiqué les dernières nouvelles, tout à fait satisfaisantes, reçues de l'Albert Nyanza. Le roi M'tesa a noué des relations avec l'Égypte, et, comme nous l'avons dit, se proposait d'envoyer des ambassadeurs en Angleterre. Un des agents de la Société, M. Wilson, a fourni des renseignements intéressants relativement au pays : les Européens d'une constitution moyenne peuvent vivre dans l'Uganda sans la moindre difficulté ; le climat est doux ; les indigènes sont en général favorablement disposés, et ont montré beaucoup d'empressement à seconder les agents dans leurs travaux d'établissement. Le président a ajouté que, si ses informations étaient exactes, les ambassadeurs de l'Uganda étaient déjà en route pour l'Angleterre.

— Le comité d'organisation de la dernière expédition néerlandaise au pôle nord ayant reçu l'assurance qu'il pouvait compter sur l'appui du ministre de la marine, étudie le plan d'un nouveau voyage. Le Willem Barentz partirait de nouveau le 1^{er} mai. Les frais de cette seconde expédition s'élèveraient à 20,000 florins au moins.

Décès. — Marc Fournier, littérateur et auteur dramatique, né à Genève, mort à Paris, à l'âge de 63 ans. — Ch. Christophe Black, mort à Cambridge, le 15 janvier, à l'âge de 70 ans, critique d'art, auteur d'une *Vie de Léonard de Vinci* et d'une *Vie de Michel-Ange*. — Jul Frauenstädt, philosophe, disciple de Schopenhauer, mort le 13 janvier à l'âge de 66 ans. — Ambroise Tardieu, membre de l'Institut et professeur à la faculté de médecine de Paris, né à Paris en 1818, auteur d'un grand nombre d'ouvrages de médecine, s'était fait une grande réputation comme médecin légiste. — Bartolomeo Gastaldi, géologue, mort, le 5 janvier, à Turin. — George Winther, naturaliste suédois, mort à Nice, le 11 janvier, à l'âge de 34 ans. — Henri Buff, physicien, né à Rödélheim en 1805, décédé à Giessen, le 24 décembre. — Auguste Prévaut, statuaire, élève de David d'Angers, mort le 11 janvier à Paris, à l'âge de 69 ans. — Edouard Frédéric

Moyeheim, peintre de genre, né à Danzig en 1808, mort à Berlin le 18 janvier. — Edouard Kurzbauer, peintre de genre, décédé à Munich, le 13 janvier. — E. M. Ward, artiste peintre, mort à Windsor, le 15 janvier, à l'âge de 63 ans.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES LETTRES. Séance du 6 janvier. — Le Secrétaire perpétuel annonce qu'il a reçu un mémoire pour le concours de l'année actuelle, dont le terme pour la remise des manuscrits expire le 1^{er} février prochain. Ce mémoire, en réponse à la deuxième question, ainsi conçue : *Ecrire l'histoire de Jacqueline de Bavière, comtesse de Hainaut, de Hollande et de Zélande, et dame de Frise*, est accompagné d'un billet cacheté portant comme devise : *Quid laboro nisi ut veritas in omni questione explicetur*? La classe procède à l'élection de son directeur pour 1880. Les suffrages se portent sur M. Nypels. M. Wauters donne lecture de la seconde partie de son travail sur *Wissant, l'ancien Portus Iccius*. « Plus on examine, dit M. Wauters, certaines questions de géographie historique, plus on est tenté de réagir contre le sentiment, très louable dans son principe, de patriotisme local, qui excite le zèle de beaucoup d'écrivains. Combien d'entre eux ne se plaisent qu'à exagérer l'ancienneté et l'importance de leur ville natale, sans prendre en considération les droits, qui devraient toujours être prépondérants, de la vérité et de l'exactitude! C'est la réflexion qu'inspire, en particulier, la lecture des nombreux auteurs dont la question de la situation de *Portus Iccius* a occupé les loisirs. On a revendiqué et l'on revendique encore cet antique lieu d'embarquement avec plus de passion, me semble-t-il, que d'impartialité. Dans une autre occasion, j'ai déjà étudié ce sujet de débats scientifiques et, tout ce que j'ai lu depuis n'a, ni modifié, ni ébranlé mes convictions; un examen plus complet a affermi, au contraire, mon opinion que *Wissant* seul correspond aux indications des auteurs de l'antiquité. C'est le résultat de ces recherches récentes que je vais exposer. »

M. Wauters rappelle ensuite le passé historique de ce célèbre lieu d'embarquement, ainsi que les causes tant politiques que physiques qui l'ont fait disparaître. Après avoir fait connaître comment il serait possible de rendre une certaine importance à cette localité par un canal qui la mettrait en communication directe avec Boulogne, il termine son travail de la manière suivante :

« Les lignes qui précèdent sont la meilleure justification que l'on puisse donner de l'opinion qui place le *Portus Iccius* à *Wissant*. Avec quelque peu d'aide, cette localité pourrait fleurir. Alors on s'expliquerait mieux ce passé brillant dont il ne reste plus de traces que dans les livres. On comprendrait cette période de splendeurs qui s'étend de l'an 900 à 1350, pendant laquelle on a vu tant de monarques, de princes, de capitaines, d'écclesiastiques renommés, s'embarquer ou débarquer de préférence à *Wissant*. Le village redeviendrait plus digne du temps où il était l'une des villes privilégiées du comté de Boulogne, la résidence d'un des baillis du comté, le centre d'un doyenné de l'évêché de Thérouane. On se rappellerait mieux que son nom a été porté par deux de ces héroïques bourgeois de Calais qui, pour sauver leurs concitoyens, n'hésitèrent pas à s'offrir à la colère immodérée d'Edouard III. Enfin on cesserait de repousser l'idée que, dix-huit siècles et demi avant Napoléon I^{er}, César y fit camper ses troupes et y réunit une flotte pour tenter la conquête de l'île des Bretons. L'histoire de *Wissant* pendant le haut moyen-âge forme en réalité l'un des chapitres les plus importants de l'histoire du commerce maritime dans la Manche. Aucun port de la Gaule n'eut une célébrité à la fois aussi précoce et aussi durable, et si les traces de ce passé se sont effacées, il est facile de les retracer en

feuilletant les vieilles chroniques et les travaux des hagiographes. Du Cange ne s'était pas trompé lorsque le premier il soutint la thèse que je me suis efforcé de mettre dans tout son jour : la splendeur de *Wissant* pendant l'époque féodale est une preuve de plus que cette localité, du temps des Morins, a constitué, sous le nom de *Portus Iccius*, le lieu où l'on s'embarquait de préférence pour se rendre dans la Grande-Bretagne; ce qui est arrivé au XI^e et XIV^e siècles peut très bien n'avoir été qu'une répétition de ce qui s'y passait avant l'ère chrétienne. Peu fréquentée pendant la même période, Boulogne, par contre, doit aussi avoir été d'une importance secondaire dans les temps qui précéderent l'arrivée de Jules César dans nos contrées. Moins que jamais je puis donc souscrire à l'assimilation ou, si l'on veut, au rapprochement de *Portus Iccius* et de *Gessoriacum*. »

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES BEAUX-ARTS. Séance du 9 janvier. — La classe accepte la démission de M. Limnander comme membre de la section de musique. M. Limnander est rangé parmi les associés à la même section. M. Gallait est élu directeur pour 1880. La section de musique fait connaître son opinion sur les deux premiers rapports trimestriels de M. Tinel, lauréat du grand concours de composition musicale de 1877. La classe entend l'avis de la commission nommée pour l'examen des requêtes du Willems-Fonds, tendant à proposer des modifications au règlement des grands concours de composition musicale. Ces deux avis seront communiqués à M. le ministre de l'intérieur.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. Séance du 25 janvier. — Aucune mémoire n'étant parvenu en réponse à la question de concours relative aux rapports entre l'émigration des globules du sang et l'inflammation, la question est retirée du concours. M. Malaise transmet des renseignements sur la découverte de l'arsénopyrite, mispickel ou pyrite arsénicale, à Court-Saint-Etienne. L'assemblée vote l'impression dans le bulletin, des travaux suivants : sur les dents syphilitiques, par M. Quinet; sur les essences de romarin, de marjolaine et d'aspic, par M. Bruylants; sur le phakomètre et l'optomètre métriques, par M. Loiseau. M. Warlomont propose d'envoyer pour information des exemplaires des publications de M. Loiseau à MM. les ministres de la guerre et de l'intérieur. M. Vleminckx demande que l'on envoie aussi à MM. les ministres de la guerre et de l'intérieur le rapport de M. Warlomont, qui entre dans des détails intéressants sur les fraudes auxquelles se livrent certains miliciens pour se faire exempter de la milice, et sur les moyens de réprimer ces fraudes. Ces propositions sont adoptées. M. Masoin donne lecture d'un mémoire sur la production artificielle de rates atrophiées.

SOCIÉTÉ DE BOTANIQUE DE BELGIQUE. Séance mensuelle du 11 janvier. — Président, M. F. Muller; secrétaire, M. F. Crépin. Seize membres sont présents. — Lecture est donnée d'une lettre du Dr Aschman, de Luxembourg, dans laquelle il est question d'un projet d'herborisation dans la vallée du Rhin entre Bingen et Mayence. Ce projet sera étudié et soumis à la Société dans son assemblée générale du mois de mai. M. Alex. Briart informe le secrétaire que le très-rare *Gentiana ciliata* L. a été observé l'été dernier sur les collines de Durbuy vers Barvaux. M. Léo Errera lit une Note sur la fécondation du *Geranium phaeum* L. Cette note sera insérée dans le compte rendu de la séance. Le même botaniste relève une erreur de nomenclature à propos de l'*Erica Shanoniana*, qui doit être nommé *E. Shanonea*. La prochaine séance est fixée au 1^{er} samedi de février, à 6 1/2 heures du soir.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. Assemblée générale du 26 décembre. — M. Roelofs, président, soumet à l'assemblée le résultat d'intéressantes recherches relatives à la coloration des insectes; il examine notamment les rapports qui existent entre la coloration

des Curculionides, une famille dont il s'est surtout occupé, et les contrées qu'ils habitent. Les insectes d'une contrée n'ont pas seulement une coloration propre au genre, mais les différentes contrées montrent souvent un mode spécial de coloration qui persiste chez des insectes de genres, de familles et même d'ordres différents. Bien plus, des espèces du même genre habitant diverses contrées, adoptent pour ainsi dire les couleurs propres à celles-ci. M. Roelofs arrive à cette conclusion que certains pays semblent avoir une prédilection pour un genre particulier de livrée, que la contrée détermine, en quelque sorte, la coloration, indépendamment de la classe d'animaux, quelque différente que soit leur organisation. Quant à la cause et à l'utilité de ce phénomène, ce sont là deux points inexplicables, et dont le premier ne sera probablement jamais éclairci. Le rapport sur la situation de la Société constate que le nombre des membres effectifs est de 157, dont 81 habitant le pays; celui des correspondants, 21; des associés, 7. Le président rappelle que la Société a repris l'usage d'ouvrir des discussions sur des ordres du jour intéressants à la science. Les observations intéressantes auxquelles a donné lieu la question du meilleur mode de recherches pour arriver à la connaissance de la faune du pays, prouve que la Société est entrée par là dans une excellente voie. Sur la proposition de M. de Borre, secrétaire, l'assemblée vote la modification suivante aux statuts : L'article additionnel instituant une excursion annuelle est rapporté. Le deuxième dimanche de chacun des mois de mars à octobre, il y aura une excursion ou chasse dans une localité qui aura été déterminée à l'assemblée mensuelle du mois précédent et indiquée par le compte rendu. M. Weinmann est élu président pour les années 1879 et 1880.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE D'ANVERS. Séance du 15 janvier. — Le colonel Wauvermans, président, fait l'éloge de M. le chevalier Jules Van Havre, conseiller de la Société, récemment décédé. Il accorde ensuite la parole à M. Léon Couturat qui, dans un élégant travail, fait connaître les voyages polaires du professeur Nordenskiöld et les récentes conquêtes géographiques dues au zèle de ce savant éminent. Le président clôt la séance en donnant quelques nouvelles de l'expédition belge en Afrique, qui paraît poursuivre sa marche dans les conditions les plus favorables.

BIBLIOGRAPHIE.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. BULLETIN Novembre. Scintillation des étoiles selon l'état de l'atmosphère. 2^e partie (Montigny). — Nouvelle application de l'énergie potentielle des surfaces liquides (G. Vander Mensbrugge). — Alluvions torrentielles qui se déposent de nos jours sur les plateaux de l'Entre-Sambre-et-Meuse et du Condroz (Dupout). — Quatrièmes additions au synopsis de des Gomphines (fin) (E. de Selys Longchamps). — Sur la structure de l'appareil digestif des Mygales et des Néphiles (V. Liénard). — Organisation et physiologie de la Poulpe (L. Fredericq). — Certains covariants d'un système cubo-biquadratique (C. Le Paige). — Nuit en Mer, poésie (Ch. Potvin). — Linguet aux Pays-Bas autrichiens (Ch. Piot). — Michel-Ange Immenraet et sa famille (A. Goovaerts).

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. Déc. Observation d'une présentation inclinée de la tête, etc. (Wasseige). — Nouvelle observation de pansements anti-oxygéniques des plies, etc. (Boens et Haelewyck). — Suite de la discussion de l'avant-projet de règlement élaboré par la Commission qui a examiné la proposition de MM. Kuborn et Mascart, relative aux sages-femmes. — Observation commentée d'un cas de bubon d'emblée (Guillery). — De l'action physiologique de l'hydrure de tanacétyle (Putzeys).

REVUE DE BELGIQUE. 15 janvier. Goblet d'Alviella. Le plaidoyer des évêques pour la révision radicale de la loi de 1842. — Em. De Laveleye. Lettres d'Italie. — Ch. Potvin. De l'éducation primaire. —

C^{te} Maurice du Chastel. Le Goltreux. Conte pour les chasseurs. (Première partie) — A. Trappeniers. Les matériaux de construction. — L. Van Keymeulen. La chanson de la chemise. (Poésie). — Eug Van Bommel. Chronique littéraire.

REVUE CATHOLIQUE. JANV. La religion et l'école, ou la loi de 1842 (C. Pieraerts). Grecs anciens et Grecs modernes (J. de Groutars). — La censive féodale (V. Brants). — Dernières publications sur le bouddhisme et son histoire (F. Nève). — Poésie des Hébreux (T.-J. Lamy). — Chronique religieuse de la Suisse (E. Gerry). — Nouvelles récentes du Dr Schliemann (de G.) — Bibliographie.

MESSAGER DES SCIENCES HISTORIQUES, 1878. 4^e livr. Une pièce inédite relative à la révolte des Gantois sous Charles-Quint (Kervyn de Volkaersbeke). — Esquisse historique du cours et des embouchures de l'Escaut (C. Van der Elst). — Une légende du diable au pays de Chimay. La Pierre-qui-Tourne, entre Froidchapelle et Sivry (P. A. Van Bastelaer). — Une lettre de Henri du Tour, le jeune (Max Roose). — Les trois premiers typographes de Strasbourg (H. Helbig). — La Corporation des peintres de Bruxelles (A. Pinchart). — Variétés. — Chronique. — Nécrologie.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE D'ANVERS. T. III. 2^e fasc. La région aralocaspienne (L. Couturat) — Compte-rendu du rapport de M. C. E. Baber sur la route entre Tali-Fou et Moinein suivie par la mission de M. Grosvenor (L. Delgeur.) — Séance générale du 13 novembre 1878.

NEDERLANDSCH MUSEUM 5^e livr. J. O. de Vigne. Het gelijke belang van kapitaal en arbeid. — J. F. J. Heremans. De nieuwe wet tot regeling van het lager onderwijs in het Koninkrijk der Nederlanden — E. van der Ven. Mijn neef Gerrit. — J. A. van Droogenbroeck. Ik had haar lief. — G. Antheunis. Het lied is klein, de rouw is lang. — De bloem der puinen. — J. F. J. Heremans et Arthur Cornette. Critique littéraire.

DE TOEKOMST, JANV. B. van Wijnt. De kunst van goed lezen. — K. R. Kristinus. De papierkorf in het schoolvertrek — De vader der Duitse turnkunst — W. Gosler. Komt zoo een rusten ooit? — Theodor Sevens. De Zwaluw en de roodbaard — G. Antheunis. Rust in vrede. — V. A. de la Montagne. Herfst. — M. Van Engelen. De huisdruifeltjes. — Inrichting van het Ministerie van openbaar onderwijs. — Bibliographie. — Kroniek.

DE GIDS Décembre. Dr W. N. Durieu. Een amerikansch verslag: *Public libraries in the United States of America, their history, condition and management.* — Jhr Th. van Riemsdijk. Het behoud en de waardeering van onze monumenten. — Prof. H. van Herwerden. De Eumenides of wraakgodinnen van Aeschylus. — Mr. H. P. G. Quack. Franse chansons dezer dagen. — B. Heldring. De toekomst van Suriname. — Ch. Boissevain. Gloria victis! — Mr. H. H. van Capelle. Het heden-daagsche Rusland. — Bibliographisch Album. — De boeken der vorige maand. — Janvier. Mr. N. de Roever. Vondels woning. — Prof. A. D. Loman. Het onuitsprekelijke. — F. P. ter Meulen. Kunst- waarde. — M. J. A. Sillem. Hendrik van Stralen (1731-1822). — Ch. Boissevain. Le bon rire gaulois Théâtre complet de Eugène Labiche — Prof. J. F. Buys. Op de grenzen van het beloofde land. — A. L. de Rop. In't herfsttij — Bibliographisch Album. — De boeken der vorige maand.

DE TIJDSPIEGEL. Décembre. Van der Wijck. Darwinisme, Religion, Sittelijkheid von Dr. G. P. Weygoldt. — Van der Wijck. Des Heeren Lotsy's Kant. — Onze polytechnische school. — H. L. Boersma. Iets nieuws en iets goeds. — W. A. van Rees. Onze vestiging in Atjeh. — Bibliographie — J. Chr. Gewin. De man zonder heden en de man zonder toekomst. — G. Antheunis. Uit het lijden Christi. — Janvier. Prof. Dr. H. Oort. Luitenant Conder in West-Palestina. — Dr. S. Sr. Coronel. Volksgezondheid en volksbeschaving — A. P. F. Brunings. Pro patria. — Noorman. Geschiedenis van den dag — Bibliographie. — Mej. C. F. Van Rees. Dingl, Zuid Afrikaansche novelle. — K. van der Zijde. De Keulse dom. — Bernard ter Haar. Vrouwenroeping. — Julius de Geyter. Heldenmoed. — Mevr. van Westreheene. Uit den vreemde.

REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRAURE. 4 janv. Coen. L'abdication de Dioclétien — Luard. La grande chronique de Mathieu Paris. — Courbet. Les amours d'Olivier de Magny. — Hagen. Histoire de la question d'Orient depuis la paix de Routschouk-Kainardji jusqu'au 24 avril 1877. — Académie des inscriptions. — Chronique. — 11 janv. Kaihel. Recueil d'inscriptions grecques — Vögelin. Fresques du palais épiscopal de Coire. — Rahn. Les images de la Mort à Coire. — Vögelin. Nicolas Manuel considéré comme artiste. — Vigo. Les danses macabres en Italie. — Académie des inscriptions. — 18 janv. Parmentier. Etude sur un supplément inédit des Mémoires de Richelieu. — Lotheissent. Histoire de la littérature française au xviii^e siècle T. 2. — Böhlingk. Napoléon Bonaparte. sa jeunesse et sa fortune jusqu'au 13 Vendémiaire. Courajod. Alex. Lenoir, son journal et le Musée des monuments français. — Académie des inscriptions

REVUE HISTORIQUE. JANV.-fév. De quelques navigations des Egyptiens sur les côtes de la mer Erythré (G. Maspero). — Henri Grégoire, évêque constitutionnel de Loir-et-Cher 1791-1801 (A. Gazier). — La Jacquerie en Beauvaisis (J. Flammermont). — Bulletin historique: France, Alsace, Espagne. — Comptes rendus critiques. — Publications périodiques et Sociétés savantes. — Chronique et Bibliographie.

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES. JANV. La politique de Philippe II dans les affaires de France, 15^e 9-1598 (G. Bagueuault de Puchesse). — L'expédition des Français à Candie en 1669 (Ch. Gérin). — Les anciens registres paroissiaux de l'état-civil (Th. Meignan). — Les quatre fils Aymon (A. Longnon). — Mélanges. — Le Bref de Léon XIII au command. J.-B. de Rossi. — Courriers — anglais, — du Nord, — romain — russe. — Chronique. — Revue des recueils périodiques français, allemands et russes. — Bulletin bibliographique.

REVUE PHILOSOPHIQUE. JANV. La perfection visuelle de la distance (P. Janet). — La philosophie expérimentale en Italie. I. R. Ardigo (A. Espinas). — La logique de la science (C. S. Pierce) II. — Le déterminisme mécanique de la liberté (Boussinesq). — Analyses et comptes rendus. — Revue des périodiques étrangers. — Correspondance. — Nécrologie.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE. — Nov. Les Mosaïques chrétiennes de l'Italie (E. Mantz). — Lettres sur quelques poids assyriens (Aurès). — Mélanges d'épigraphie (J.-H. Mordtmann). — Ossuaire juif de Joseph. Une épitaphe judeo-grecque de Jaffa. Une inscription de Xanthe en Lycie (Ch. Clermont-Ganneau). — Congrès de Kazan (Suite) — Bulletin de l'Académie des Inscriptions. — Nouvelles archéologiques. — Bibliographie.

POLYBIBLION. — JANV. Romans, contes et nouvelles (F. Boissin). — Publications médicales (E. Bourgade) — Comptes rendus. — Bulletin. — Chronique. — Questions et réponses.

JOURNAL DES SAVANTS — Décembre. Sentences et proverbes du Talmud et du Midrasch (Ad. Franck.) Sept Suttas Pâlis, tirés du Dighâ-Nikâya (Barthélemy Saint-Hilaire). — Société de l'Orient latin (E. Miller). — Traité des successions à cause de mort en droit romain (Ch. Giraud) — Livres nouveaux.

SÉANCES ET TRAVAUX DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Compte rendu Déc. La table de bronze d'Aljustrel (Ch. Giraud). — La colonie d'essai du Val d'Yèvre et la théorie de l'amendement de l'enfant par la terre et de la terre par l'enfant (fin) (K. d'Olivecrona). — De l'histoire dans ses rapports avec les sciences sociales et politiques (fin) (H. Passy). — Les résultats de l'enseignement primaire de Paris, de 1867 à 1878. Fin. (O. Greard, Fr. Passy et J. Simon.) — La renaissance des lettres et de la philosophie au xv^e siècle. Fin. (Ch. Waddington). — Rapports verbaux et communications diverses. — Documents divers.

EDINBURGH REVIEW. — Janvier. The new golden age. — The true tale of the Cenci. — Mental physiology. — Memoirs of Mrs Jameson. — The road to India. — Campanella. — Walpole's England in the nineteenth century. — Discoveries at Olympia. — The government and the opposition.

QUARTERLY REVIEW. — Janvier. Lessing. — Aggres-

sive Nonconformity. — The reflection of english character in english art. — Prince Bismarck. — Our schools and schoolmasters. — Is political economy a science? — Dr. Samuel Smile's works on self-help. — Russia and the indian frontier. — Party government.

ACADEMY — 11 janv. Malleon's History of Afghanistan. — Crumps New Departure in the domain of political economy. — Dennis's Cities and cometeries of Etruria. — Tomkins's Studies on the times of Abraham — Conway's Demonology and devillore — Cowden Clarke's Recollections of Writers. — Palumbo's Vanini and his times. — Kerner's Flowers and their unbidden guests. — Goetz's Edition of the Epidicus of Plautus. — The old masters exhibition of the royal Academy. — The winter exhibition of the Grosvenor Gallery. — Recent ceramics. — The Catalogue of the national Gallery. The imperial german Institute of archaeology. — 18 janv. Payne's Lautrec. — Crozo's on Lanfranc and Denis on Huss. — Buller's Forty years in New Zealand. — Latham's Russian and Turk. — Addy's Historical memorials of Beauchief Abbey. — The Vice-Regal Library in Cairo. — Gore's Art of scientific discovery. — Skeat's Gospel of St John in anglo-saxon and northumbrian versions. — Discoveries of antiquities in Italy in 1878. — The catalogue of the National Gallery. — The winter exhibition of the Grosvenor Gallery. — The old masters exhibition at the royal Academy — Pascoe's dramatic list.

MAGAZIN FÜR DIE LITERATUR DES AUSLANDES. — 11 janv. Eduard von Hartmann's zweites Hauptwerk — William Black: Macleod of Dare. — Pariser Brief. — Literary remains of the late Emanuel Deutsch. — Kleine Rundschau — Mancherlei. — Neuigkeiten der ausländischen Literatur

PETERMANN'S MITTHEILUNGEN I. Ueber die Bihâr bilâ-mâ (G. Rohlf's). — Das Quellgebiet von Oxus. (E. Behm.). — Die Fahrt der "Vega" um die Nordspitze von Asien (E. Behm.). — Afghanistan in seiner gegenwärtigen Gestalt Fortsetzung. (P. V. Stein). — Geograph. Monatsbericht. — Geographische Literatur.

RIVISTA EUROPEA — 1 janv. Informazioni sul ventuno in Piemonte (A. Manno.). — Il principe di Sanza. Episodio della cospirazione Napoletana contro la Spagna (1635-1640) (A. Ademollo). — Leone XIII e la Civiltà (***) — Appunti sul tema dell'emigrazione italiana. Sue cause ed effetti I. (F. G. A. Campana). — La Università italiana nel medio evo. (E. Coppi). — Teoderico re dei Goti e degli Italiani (G. Garollo). Rassegna letteraria e bibliografica. — Rassegna politica (A. C.). — Notizie letterarie e varie — Bollettino bibliografico. — 16 janv. Informazioni sul ventuno in Piemonte (A. Monno) — Il principe di Sanza. Episodio della cospirazione Napoletana contro la Spagna (1635-1640) (A. Ademollo) — Leone XIII e la Civiltà (***) — La condizione delle banche per azioni (Joint Stock Banks) in Inghilterra (A. J. Wilson). — Vita parlamentaria dei deputati Abruzzesi nel parlamento Napolitano del 1820-21. I. Pasqual-Borrelli (P. Castagna). — Appunti sul tema dell'emigrazione italiana. I. (E. G. A. Campana). — Composti esplosivi (A. Alberto) Isotta del Salimbeni (A. Bottoni). — Rassegna letteraria e bibliografica: Svezia, Olanda, Germania, Italia. — Rassegna politica (A. C.). — Note scientifiche. — Notizie letterarie e varie. — Bollettino bibliografico.

RASSEGNA SETTIMANALE. — 12 janv. La Cassa centrale di risparmi e depositi di Firenze. — L'istruzione industriale e professionale in Italia. — Corrispondenza da Londra — La Settimana. — La corruzione elettorale a Venezia nella seconda metà del secolo passato (E. Morpurgo) — Gli Etruschi (N. Caix). — Maria Repetti: Amor di Donna. — Il dente della sapienza e il darwinismo (P. Mante-gazza) — Economia pubblica. — L'insegnamento della geografia. Lettera ai Direttori (C. F.). — Bibliografia — Notizie. Riviste.

REVISTA CONTEMPORANEA. — 15 janv. Doña Luz (continuacion) (Juan Valera.) — Las causas de lo bello segun los principios de Santo Tomás (Luis Taparelli). — Claudio Bernard (Antonio Espina y Capo). El movimiento filosófico (Ludovico Carrau). — Cartas de China (continuacion) (Emilio del Pe-rojo). — Casuística histórica (E. Litré). La confe-

sign de un escéptico Poesía (Eduardo Lopez Bago).
Correspondencia de Paris (Carlos Bigot.)

Annales de l'Université catholique de Louvain. 1879. Louv. Vanlinthout, in-18.

Kupfferschlaeger, Is. Eléments de chimie toxicologique. Brux.. Decq, in 8°. 3 fr

Picard, E. et d'Hoffschmidt, N. Pandectes belges. T. I. 3° liv. Brux., Larcier, 1878. gr. in 8°. 5 fr.

Piot, Ch. La politique de l'Autriche au pays de Liège en 1791. — Linguet aux Pays-Bas autrichiens — Notes sur différentes publications faites à l'étranger concernant l'histoire de Belgique. 3 broch. in-8°.

Potvin, Ch. Nuit en mer. Brux., Hayez. (Extr. des Bulet. de l'Académie royale) in 8°.

Rapport de la clinique chirurgicale de l'Université de Liège (1^{er} mars 1876-1^{er} mars 1877). Ch. Gussenbauer, profess. — Th. Plucker, assistant. Liège, Vaillant-Carmanne, 1878 in 8°. 6 fr.

Science contre religion au point de vue social ou faut-il avancer ou reculer. Bruxelles, Mayolez. Broch. in-8°.

Bain, A. Education as a science. London, Kegan Paul, 5 s.

Calendar of State papers. Domestic series. Vol. V. 1652-1653 London, Longmans, 15 s.

Champfleury. Catalogue de l'œuvre de H. Daumier. Paris, Firmin Didot 10 fr.

Deecke, W. Etruskische Forschungen, 3 Hft. Die etruskische Vornamen. Stuttgart, Heitz, 16 M.

Dieffenbach, L. Ferdinand. Karl Ludwig Schulmeister, des Hauptspion. Parteigänger, Polizeipräsident und geheime Agent Napoleons I. Leipzig, Webel.

Douais C. Les Albigeois. Paris, Didier, 7 fr. 50.

Eckhard, C. Beiträge zur Anatomie und Physiologie. 8. Bd. 3 Hft. Giessen, Roth, 4 M.

Forcella, V. Catalogo dei manoscritti relativi alla storia di Roma che si conservano nella Biblioteca Vaticana. T. I. Torino, Bocca, 15 l.

Gitlbauer, M. Die Ueberreste griechischer Tachygraphie im Codex Vaticanus graecus 1809. I fasc. Wien, Gerold, 14 M.

Hagen, 36. Zur Geschichte der Philologie und zur römischen Literatur. Berlin, Calvary, 84.

Hartel, W. Studien über attisches Staatsrecht und Urkundenwesen. Wien, Gerold, 4 M. 806 f.

Holland, Prof. and C. L. Shadwell. Select titles from the Digest of Justinian. P. IV, n° 1. London, Clarendon Press, 3 s. 6 d.

Huxley, T. H. Hume. London, Macmillan 2 s. 6 d.

Liard, L. La science positive et la métaphysique. Paris, Germer Baillière, 7 fr. 50.

Noël, O. Histoire du commerce extérieur de la France depuis la révolution. Paris, Guillaumin, 6 fr.

Paulitschke, P. Die geographische Erforschung des afrikanischen Continents von den ältesten Zeiten bis auf unsere Tage. Wien, Brockhausen, 3 M.

Penjon, A. G. Berkeley, sa vie et ses œuvres. Paris, Germer Baillière, 7 fr. 50.

Rolleit, A. Ueber die Farben welche in den Newton'schen Ringsystemen aufeinanderfolgen. Wien, Gerold's Sohn, 3 M. 20 Pf.

Schäffer, C. De scribis senatus populi Atheniensium. Berlin, Mayer u. Müller, 1 M.

Schneider, O. Naturwissenschaftliche Beiträge zur Kenntniss der kaukasusländer. Dresden, Burdach, 6 M.

Snellen van Vollenhoven, S. C. Hemiptera heteroptera neerlandica De inlandsche ware hemiptera, beschreven en meerendeels ook afgebeeld. 'S Gravenhage, Mart. Nijhoff, gr. in-8°, 10 fl.

Soutimès (Le papyrus funéraire de), traduit et annoté par Lefebvre et P. Guieysse. Paris, Leroux, 50 francs,

Stemmen over staatkundige en maatschappelijke vraagstukken, onder leiding van D. C. Nijhoff, 1^{re} jaargang. Culemburg, Blom. Gr. in-8°, 6 fl.

Terninck, A. Essai sur l'industrie et les arts dans l'Artois pendant la période gallo-romaine. Paris, Klincksieck, 15 francs.

Töppen, H. Die Doppelinsel Nowaja Semlja. Leipzig, Mutze, 2 M.

Van Kesteren, C. E. Hoe het in Indië gaat. Leiden, D. Noothoven van Goor. In-8°, fl. 1.10.

Van Vloten, J. Het Nederlandsch Kluchtspel van de 14^{de} tot de 18^{de} eeuw. Eeerste deel. Haarlem, de Graaf. In-12, fl. 2.40.

Viollet-le-Duc Histoire d'un hôtel de ville et d'une cathédrale. Paris, Hetzel, 9 fr.

Vissering, S. Handboek der staathuishoudkunde, 4^e édit. Amsterdam, Van Kampen. 2 vol. in-12, fl. 6.90.

Wenzelburger, K. Th. Geschichte der Niederlande. I Bd. Gotha, Perthes, 15 M.

Wolynski, A. Nuovi documenti inediti del processo di Galileo Galilei. Firenze, 4 l.

Zoeckler, O. Geschichte der Beziehungen zwischen Theologie und Naturwissenschaft. 2. Abth. Gütersloh. M. Bertelmann, 15 s

L'ATHENÆUM BELGE est en vente :

A Bruxelles, au bureau du journal, 26, rue de la Madeleine; à l'Office de Publicité, 46, même rue;

A Paris, chez M. Ernest Leroux, libraire-éditeur, 26, rue Bonaparte.

LIBRAIRIE ANCIENNE DE

FR. J. OLIVIER,

41, rue des Paroissiens, Bruxelles.

GRANDE VENTE

DE

LIVRES.

Le 10 FÉVRIER 1879 ET JOURS SUIVANTS, aura lieu à Bruxelles, la vente de la belle et grande Bibliothèque de feu M. Laur. VEYDT, ancien Ministre des Finances.

Le catalogue se distribue, au prix de deux francs, chez le libraire **Fr.-J. OLIVIER**, 11, rue des Paroissiens, chargé de la vente.

HISTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇAIS

EN BELGIQUE

depuis son origine jusqu'à nos jours

par

M. FRÉDÉRIC FABER

TOME PREMIER

Grand in-8°, de 312 pages. fr. 7 50

Quelques exemplaires seulement, sur beau et fort papier vélin 15 "

Georges MOUGENOT

LUTHIER DU CONSERVATOIRE ROYAL DE MUSIQUE

21, rue des Chapeliers, 21

OFFICE DE PUBLICITÉ

46, RUE DE LA MADELEINE, 46.

LES

LIBERTÉS COMMUNALES

Essai sur leur origine

et leurs premiers développements en Belgique,

dans le Nord de la France

et sur les Bords du Rhin

PAR

Alphonse WAUTERS

Deux parties in-8°.

14 francs.

Faune illustrée

DES

VERTÉBRÉS DE LA BELGIQUE

PAR

Alphonse DUBOIS.

La *Faune illustrée des Vertébrés de la Belgique* comprendra quatre séries, savoir : 1^o les *Mammifères*; 2^o les *Oiseaux*; 3^o les *Reptiles* et les *Batrachiens*; 4^o les *Poissons*. Chaque série formera un ouvrage indépendant des autres.

La deuxième série, les *Oiseaux*, paraît seule en ce moment, par livraisons mensuelles formées de trois planches coloriées et de huit pages de texte avec cartes, indiquant l'habitat d'été et l'habitat d'hiver de chaque espèce.

Tous les oiseaux observés dans le pays seront figurés sous leurs différents plumages. Les nids et les jeunes seront représentés, autant que possible, avec les adultes. Les œufs seront donnés, en grandeur naturelle, sur des planches spéciales.

L'ouvrage des *Oiseaux de la Belgique* formera trois volumes, du format de la publication des *Lépidoptères*, et comprendra environ 140 livraisons. Le prix de la livraison (8 pages et 3 pl. col.) est de 2 francs, le port en sus pour l'étranger. Les 18 premières livraisons sont en vente à la librairie Muquardt et chez l'auteur, rue Mercelis, 51, à Bruxelles.

Un spécimen sera envoyé gratuitement aux personnes qui en feront la demande.

Ces trois volumes formeront avec les deux volumes des *OISEAUX DE L'EUROPE (espèces non observées en Belgique)* par Ch.-F. Dubois et fils, un ensemble de tous les oiseaux de l'Europe.—Les deux volumes des *Oiseaux de l'Europe*, avec 317 planches coloriées, sont en vente au prix de 200 francs.

Brux. — Impr.-lith. Lhoest et Coppens, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE



Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX : RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.	2^{me} ANNÉE. N ^o 4 - 15 FÉVRIER 1879	PRIX D'ABONNEMENT : Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.
---	--	--

Sommaire. — Revue de droit international et de législation comparée (E. Van der Rest). — Annuaire de l'Observatoire royal de Bruxelles pour 1879. — Correspondance de Paris : Les nouveaux livres de philosophie. — Les expéditions arctiques en 1878. — La première édition des *Maximes* de La Rochefoucauld. — Musique. — Lettre parisienne (Charles Bigot). — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Revue de droit international et de législation comparée, publiée par MM. Asser et Westlake, avec le concours de MM. Arntz et Rivier et la collaboration de plusieurs jurisconsultes et hommes d'Etat. T. X., 1878, livr. I-III.

Malgré les guerres qui, trop souvent encore, ensanglantent le sol de l'Europe et du monde entier, et dont les esprits les plus optimistes ne sauraient s'abstenir de craindre le retour, un des traits caractéristiques de notre siècle, un de ses titres de gloire, peut-on dire, du moins depuis un certain nombre d'années, c'est de comprendre de mieux en mieux que les peuples doivent cesser de se considérer et de se traiter comme ennemis; c'est de saisir de plus en plus parfaitement que la justice, d'accord avec leur intérêt, commande impérieusement aux nations d'unir leurs efforts pour que la marche de la civilisation soit de plus en plus régulière et rapide, et pour que le progrès réalisé à un moment donné sur un point de la terre devienne bientôt le lot commun de l'humanité. Un des indices de ce trait particulier de notre siècle, en même temps qu'un des meilleurs moyens de donner satisfaction aux besoins nouveaux qui en sont résultés, c'est la création de revues spéciales, s'appliquant à suivre et à apprécier les faits contemporains dans leurs rapports avec le développement du droit international, public ou privé, et à exposer, au moins dans ses grandes lignes, le mouvement législatif des divers pays civilisés. Grâce à l'initiative prise par M. Rolin-Jacquemyns, la Belgique a vu naître chez elle une *Revue de droit international et de législation comparée*, qui s'est bientôt mise au premier rang des publications de ce genre, et dont la haute valeur a été reconnue par l'Institut de droit international, qui l'a prise pour organe. On a pu craindre, dans ces derniers temps, que la *Revue* ne fût arrivée au terme de son existence; en effet, l'année 1878 n'avait vu paraître que la livraison du premier trimestre; la publication simultanée des deux livraisons suivantes et l'annonce de la publication prochaine de la quatrième, sont venues rassurer ceux qui avaient quelque crainte à cet égard: le retard était dû à la nomination de M. Rolin-Jacquemyns, rédacteur en chef de la *Revue*, aux fonctions de Ministre de l'intérieur du royaume de Belgique; son nom a donc cessé de figurer au titre de l'œuvre qu'il avait fondée, mais elle est continuée dans son esprit et avec ses con-

seils sous la direction de MM. Asser, Westlake, Arntz et Rivier.

Ce qui a tout particulièrement contribué, croyons-nous, au succès de la *Revue de droit international*, c'est, d'une part, qu'elle a varié ses articles de manière à faire place à toutes les branches du droit, et, d'autre part, qu'elle compte parmi ses collaborateurs des hommes appartenant à tous les pays civilisés et portant les noms les plus estimés dans le domaine de la science du droit. Nous mentionnerons pour l'Amérique, M. Lawrence; pour l'Autriche, MM. Geyer et Bidermann; pour l'Allemagne, MM. Bluntschli, von Holtzendorff et Bulmerineq; pour l'Italie, M. Padelletti (mort en 1878); pour l'Angleterre, M. Westlake; pour l'Ecosse, M. Lorimer; pour la Suisse, MM. Rivier, D'Orelli, Ch. et H. Brocher; pour la Hollande, M. Asser; pour la France, M. Laboulaye; pour la Russie, M. Martens; pour la Suède, M. d'Olivcrona; enfin pour la Belgique, MM. Arntz, de Laveleye, Laurent, Alb. Rolin, Rolin-Jacquemyns et le regretté Alb. Allard.

Jetons maintenant un rapide coup d'œil sur les trois livraisons parues de l'année 1878.

En première ligne, nous signalerons deux articles consacrés à l'histoire diplomatique contemporaine. L'un de ces articles est dû à M. Holland, professeur de droit international à l'Université d'Oxford; l'auteur, sans se livrer à aucune discussion, fait un court et intéressant exposé des diverses questions agitées dans ces deux ou trois dernières années dans le domaine du droit international, et indique les solutions qu'elles ont reçues, questions relatives à l'autonomie nationale, à la prise de possession de territoires non habités, à la piraterie, à la force obligatoire des traités internationaux, aux devoirs des belligérants, aux obligations des neutres, etc. L'autre article est dû à M. Rolin-Jacquemyns; continuant des études précédentes, l'auteur passe rapidement en revue l'histoire juridico-diplomatique de la question d'Orient depuis le mois de février 1877 jusqu'au mois de mars 1878; ce travail, digne d'attention, fait connaître la situation juridique respective de la Turquie et des six grandes puissances, les pourparlers et les incidents diplomatiques qui ont précédé la guerre entre la Russie et la Turquie, l'attitude prise par les diverses puissances avant et pendant la guerre, et se termine par une analyse sommaire des dispositions du traité de San-Stefano. On remarquera les passages où l'auteur juge en termes sévères l'attitude prise par la diplomatie européenne dans la question d'Orient, les incertitudes et les contradictions de la politique de l'Angleterre; nous appellerons aussi l'attention des lecteurs sur les considérations qu'il présente pour établir le droit de l'Europe et de chacune des grandes puissances, prise à part, d'intervenir dans ce que l'on appelle la question d'Orient.

M. Lorimer, professeur à l'Université d'Edimbourg, a tracé, dans la leçon d'ouverture de son cours de l'année 1878, les prolégomènes d'un système raisonné de droit international; on peut ne pas se rallier aux conclusions auxquelles aboutit cette étude que reproduit la *Revue*,

mais tout le monde rendra hommage aux idées généreuses qui animent l'auteur et à sa foi en un système de droit international supérieur aux systèmes que dicte et que développe le hasard.

Une des questions de droit international qui ont été le plus vivement discutées dans ces dernières années est la question du droit de prise maritime. La *Revue* renferme deux études sur ce sujet. La première expose les idées émises sur cette question par M. Bluntschli dans une publication récente; nous nous bornerons à la mentionner, parce qu'elle a déjà fait l'objet d'une appréciation dans l'*Athenæum*. La seconde étude est due à la plume de M. Bulmerineq, ancien professeur à l'Université de Dorpat; faite pour l'Institut de droit international, elle est divisée en trois parties: l'une ayant pour objet le droit actuellement en vigueur, l'autre présentant la théorie du droit des prises, la dernière enfin faisant la critique des droits nationaux et contenant un projet de règlement international sur la matière. La *Revue* n'a publié jusqu'ici que la première partie de ce travail; nous ne pouvons donc encore le juger dans son ensemble; quant à la partie parue, nous pensons que l'auteur aurait pu la renfermer dans des limites plus étroites et ne pas y consacrer deux articles, dont l'un remplit plus de la moitié d'une livraison de la *Revue* et dont l'autre occupe le tiers de la livraison suivante.

M. le docteur Stoerk nous fait connaître, dans un rapide aperçu, les lois récemment promulguées en Allemagne concernant le droit public maritime, et il nous montre comment ces lois, tout en se rapprochant des législations plus anciennes de la Grande-Bretagne et de la France, offrent cependant mainte idée nouvelle et mainte tentative utile de résoudre les mille difficultés de cette partie de l'administration publique.

On sait qu'une conférence internationale s'est réunie à Berne en 1878, sur l'initiative de la Suisse, pour formuler un projet de convention internationale sur le transport des marchandises par chemins de fer. Avant la réunion de cette conférence, l'Institut de droit international, approuvant l'idée de régler par voie de traités les questions relatives aux transports internationaux par chemins de fer, avait chargé M. Bulmerineq de préparer un rapport sur la question; ce rapport, inséré dans la *Revue*, établit et la nécessité et la possibilité d'un accord entre les nations sur cette matière d'une si haute importance.

Il nous reste à signaler un exposé, dressé avec beaucoup de soin par M. Lawrence, de l'institution et de la juridiction consulaires telles qu'elles existent aujourd'hui en Angleterre, en France, en Allemagne, en Belgique, en Russie et aux Etats-Unis; et enfin deux études de droit pénal, l'une de M. Ch. Brocher, professeur à l'Université de Genève, l'autre de M. Alb. Rolin, avocat près la Cour d'appel de Gand. Nous ne faisons que mentionner le travail de M. Brocher, travail résumant les idées principales émises sur la matière par M. le professeur Carrara, sénateur du royaume d'Italie: on conçoit

que ce n'est pas dans les quelques pages dont se compose l'article de M. Brocher qu'on peut trouver un examen approfondi de questions aussi graves, aussi délicates et aussi variées que celles que soulève le droit pénal. L'intéressante étude de M. Alb. Rolin a pour objet le nouveau projet de Code pénal italien; l'auteur, jugeant ce projet d'après les lumières de la théorie et le comparant à certaines législations étrangères, établit qu'il constitue un progrès, une œuvre meilleure dans son ensemble que celles qui l'ont précédée, digne enfin du pays qui est le berceau de la science du droit civil et du droit criminel.

Nous avons encore à ajouter que la *Revue de droit international et de législation comparée* a toujours soin de consacrer une notice aux hommes qui viennent à disparaître après s'être fait un nom dans la science du droit (c'est ce qu'elle a fait notamment en 1878 pour MM. Sclopis, Padellietti et Renouard), et que chacune de ses livraisons contient une bibliographie qui rend compte des ouvrages de droit, quelle que soit la branche du droit dont ils traitent; cette bibliographie est peut-être la plus complète de toutes celles qui paraissent sur les matières juridiques.

Nous en avons dit assez, croyons-nous, pour justifier les éloges que nous avons adressés à la *Revue*. Peut-être cependant y aurait-il une critique à faire au sujet des lacunes que présentent les trois dernières livraisons en ce qui concerne le mouvement législatif et la jurisprudence en matière de droit international dans les divers pays du monde civilisé; nous n'insisterons toutefois pas sur ce point, ayant tout lieu de supposer que les prochaines livraisons donneront pleine satisfaction, à cet égard, aux lecteurs de la *Revue*.

E. VAN DER REST.

Annuaire de l'Observatoire royal de Bruxelles.
XLVI^e année, 1879. Bruxelles, Hayez, in-16.

L'*Annuaire de l'Observatoire* pour 1879 est digne de ses aînés. Chaque volume nouveau marque un progrès sur celui qui l'a précédé; chaque année, d'utiles modifications sont introduites dans le recueil, les renseignements deviennent plus complets et plus précis. Dans les Ephémérides, par exemple, on trouve cette fois l'heure sidérale au midi moyen de Bruxelles pour tous les jours de l'année; ces données seront bien reçues par les astronomes amateurs, auxquels elles faciliteront singulièrement l'usage des cartes célestes. La table des poids et mesures a subi des remaniements considérables; les mesures tombées en désuétude dans notre pays ont été en grande partie éliminées et remplacées par celles de l'ancienne Rome et de la Grèce, si nécessaires à connaître pour l'étude des classiques. Ce dernier tableau a été préparé d'après les ouvrages métrologiques les plus estimés.

La partie la plus intéressante de l'*Annuaire* est toujours celle des Notices. Elle initie le lecteur aux recherches astronomiques et météorologiques récentes, elle rend compte des phénomènes importants qui ont marqué les annales de ces deux sciences pendant l'année écoulée. Le volume pour 1878 avait été consacré presque exclusivement à la Météorologie; aujourd'hui c'est l'Astronomie qui occupe la première place dans l'*Annuaire*. L'éminent directeur de l'Observatoire ouvre la marche par une notice sur les grandes périodes dans les mouvements des astres. Dans une conférence donnée l'hiver dernier à la Société de géographie, M. Houzeau avait déjà traité cette question, et nous nous souvenons encore de l'impression profonde que ses paroles produisirent sur l'auditoire. La grandeur du sujet en était la première cause, mais

la simplicité, la clarté avec lesquelles il était exposé y contribuèrent aussi dans une large mesure. C'est le propre du talent de rendre si aisément accessible au public les lois les plus sublimes de la science et de faire naître en lui ces sentiments qui montrent la majesté de la nature. Nous voudrions donner quelques extraits de ce remarquable travail; ils trouveront mieux leur place dans un article spécial que leur consacrerons prochainement l'*Athenæum*.

La seconde notice que renferme l'*Annuaire* est intitulée: *Les Comètes*. Elle est due à la plume de M. C. Pilloy, professeur à l'École de guerre, avantageusement connu par ses *Leçons d'astronomie* publiées récemment, auxquelles le monde savant a fait un accueil très-favorable. M. Pilloy ne nous parle pas des comètes à un point de vue purement scientifique; il a cherché à présenter d'une manière générale et intelligible à la grande masse des lecteurs l'exposé de nos connaissances sur ces intéressants corps célestes; il passe successivement en revue l'histoire de la science cométaire dans l'antiquité, au moyen âge et à l'époque moderne; les mouvements et orbites des comètes, et la constitution physique de ces astres. Nous avons là un véritable traité, succinct et lucide, des comètes, dont la lecture offre un attrait réel.

Les instruments d'astronomie envoyés à l'Exposition universelle de Paris ont fait l'objet d'un rapport très-instructif de M. L. Estourgies, calculateur à l'Observatoire. Les principales améliorations apportées à la construction de ces appareils d'un travail si délicat et si difficile y sont signalées, les instruments nouveaux y sont décrits. Cette partie de l'*Annuaire* s'adresse plus particulièrement aux spécialistes. Il en est de même pour la *Bibliographie des ouvrages, mémoires et notices de spectroscopie*, due à M. Ch. Fiévez. La spectroscopie est une science née d'hier, mais dont les progrès ont été d'une rapidité surprenante; son importance en astronomie grandit chaque jour, et l'on peut dire qu'à l'heure actuelle toute l'astronomie physique, toutes les investigations sur la constitution des mondes reposent sur l'emploi du spectroscope. Le besoin de bibliographies bien ordonnées s'impose impérieusement aux travailleurs; aussi M. Fiévez a-t-il rendu aux astronomes un service qu'ils sauront apprécier. Son travail comprend 882 numéros ou titres d'ouvrages spectroscopiques, avec l'indication, pour les articles parus dans des publications périodiques, du recueil où ils se trouvent.

Il nous reste à mentionner, en ce qui concerne l'astronomie, les discours prononcés sur la tombe de M. Ern. Quetelet, chef du service astronomique à l'Observatoire, et la liste des astéroïdes et comètes découverts en 1878, dressée par M. L. Niesten. L'auteur a donné à la fin de cette liste un aperçu intéressant de l'histoire des découvertes de petites planètes.

La météorologie et la physique du globe sont représentées par trois notices dans l'*Annuaire* de cette année: l'une, sur la pluie tombée à Bruxelles en 1877 et 1878, par M. A. Lancaster, signale les quantités d'eau extraordinaires recueillies pendant ces deux années: respectivement 987 et 1039 millimètres, alors que la moyenne est seulement de 710 millimètres. Le même auteur publie une note sur le tremblement de terre du 26 août dernier. Grâce aux nombreuses observations faites sur le phénomène, il a été possible d'en préciser les diverses circonstances, sa vitesse, entre autres, que M. Lancaster estime à 460 mètres par seconde.

Comme les années précédentes, M. C. Hooreman, chef du service météorologique, a calculé le tableau de la déclinaison magnétique probable à Bruxelles, en 1879. Ces indications sont d'une utilité incontestable pour les ingénieurs et les géomètres.

Si l'on jette un regard en arrière, on est certainement amené à reconnaître, comme nous le disions au début de cette courte analyse, que l'*Annuaire de l'Observatoire* pour 1879 continue dignement la série de ce recueil inaugurée par M. Houzeau à son entrée en fonctions. L'influence d'ouvrages de ce genre est manifeste; nous n'en voulons pour preuve, en ce qui concerne celui qui nous occupe, que le développement bien accusé du goût des études et observations astronomiques et météorologiques dans notre pays pendant ces dernières années; nous croyons ne pas nous tromper en avançant que l'*Annuaire* y a contribué pour une large part. Le succès que cette publication obtient, et qui va s'accroissant d'année en année, en est du reste un indice significatif. AR.

LES NOUVEAUX LIVRES DE PHILOSOPHIE.

Paris, 10 février.

Les livres de philosophie publiés dans ces derniers mois sont nombreux et donnent assez bien l'idée du mouvement des esprits dans ce domaine. Nous allons parcourir rapidement les principaux d'entr'eux et nous verrons que si la France est moins féconde en systèmes originaux que l'Allemagne, cette terre promise des faiseurs de systèmes, elle n'a pas abandonné les deux genres de travaux où elle excelle depuis longtemps, la critique et l'histoire de la philosophie.

M. A. Fouillée, le savant maître de conférences à l'École normale, a réuni en un volume ses remarquables articles de la *Revue des Deux Mondes* sur l'*Idee moderne du Droit en Allemagne, en Angleterre et en France* (Paris, Hachette, 1878). L'auteur du beau livre sur *la Liberté et le Déterminisme* a tenté d'exposer comment l'idée du droit pouvait se concilier avec l'idée qu'il s'était faite de la liberté. Mais avant de critiquer et de modifier cette idée telle qu'elle est conçue en France, il se demande comment en Allemagne et en Angleterre on a répondu dans ce siècle à cette question. Quel est le fondement du droit? « L'Allemagne et l'Angleterre ont-elles été mieux inspirées que la France en ramenant tout l'ordre civil et politique à une simple combinaison de forces ou d'intérêts et en opposant le principe de l'inégalité aristocratique à celui de l'égalité démocratique? » Ce plan l'amène à étudier les conceptions allemandes modernes sur l'idée du Droit: c'est un des chapitres les plus fins et les mieux pensés du livre. L'Allemagne absorbe le droit dans la force supérieure matérielle ou intellectuelle. Le mysticisme qui, avec un singulier mélange de naturalisme positif, forme le fond du caractère germanique, a produit une sorte d'adoration des faits accomplis, et le symbolisme dans lequel on se complait outre-Rhin, a rendu possible une merveilleuse synthèse des contraires: « Ce qu'on nommerait chez nous hypocrisie, mensonge, servilité dans l'obéissance, brutalité dans le commandement, devient outre Rhin un symbole de la vérité, un degré de la vérité, un moment de la vérité. La force, par exemple, sera appelée le symbole du droit. » De là la théorie d'Hegel, que M. Fouillée met en termes moins métaphysiques: Les actions justes sont les forces qui agissent dans le même sens que la force nationale, les actions injustes, celles qui agissent dans un sens opposé: les premières réussissent, les secondes échouent. » De là, dans la pratique, le droit du génie et la théorie des hommes providentiels. L'Angleterre, de son côté, par la voix de ses économistes et par sa pratique habituelle des affaires, réduit le droit à l'intérêt majeur. Il serait trop long de suivre encore ici M. Fouillée. Dans toute cette partie, qui forme une excellente exposition des

doctrines anglaises contemporaines, et qui n'est que le développement de quelques pages substantielles que contenait sur le même sujet son *Histoire de la Philosophie*, le savant auteur se montre à la fois critique subtil et pénétrant et écrivain philosophique de premier ordre. Rarement, même en France, on rencontre un style aussi sobre et énergique en même temps qu'imagé et éloquent dans l'exposition d'idées si abstraites.

Enfin l'auteur en vient à la France. La France, dit-il, a placé le fondement du droit et de la philosophie sociale, dans ce qui est en même temps le principe du droit et de la philosophie morale : La raison et la liberté. Mais on confond souvent cette liberté avec le libre-arbitre, dont on n'a, d'après lui, qu'une notion inexacte. Il précise et définit le libre-arbitre, d'après les principes posés dans son livre sur le déterminisme, et en fait dériver sa théorie de la liberté idéale avec ses conséquences. Il termine par l'examen comparatif de l'idée d'égalité d'après les écoles démocratiques et aristocratiques. C'est la partie la moins heureuse. A notre sens, l'auteur n'a pas exposé toujours avec la netteté désirable les systèmes qu'il combat; la théorie de M. Renan ne paraît pas comprise, et la réfutation est, partant, bien peu satisfaisante. Ajoutons qu'on y voit trop percer des préoccupations politiques, qui entraînent parfois le philosophe sur un terrain glissant. Ne quittons pas le livre de M. Pouillée, si remarquable en tant de points et toujours si suggestif, sans faire des vœux pour la prochaine apparition des études philosophiques qu'il nous promet pour compléter sa théorie du Droit.

M. Caro a également réuni en volume les articles éloquentes qu'il avait publiés sur le *Pessimisme* (Paris, Hachette, 1878) Cette étrange maladie morale de notre temps est étudiée ici dans quelques-uns de ses principaux représentants avec le talent que nous connaissons au brillant professeur de la Sorbonne.

Il y a un pessimisme contemporain de l'humanité. Mais sous sa forme systématique et savante, c'est bien de nos jours qu'il est né, et c'est Schopenhauer et von Hartmann qui nous en ont donné la formule. M. Caro consacre la plus grande partie de son livre à l'analyse de ce singulier phénomène. L'identité de la volonté et de la douleur, le néant considéré comme dernier terme du progrès, la libération du monde par son anéantissement volontaire : c'est là le fond des doctrines de ces deux philosophes, dont le succès a été et est encore si grand en Allemagne. Somme toute, cette conception n'est pas nouvelle, elle a même plus de vingt siècles de date; Quand Çakya-Monni s'écriait : « Le mal c'est l'existence; ce qui produit l'existence, c'est le désir, le désir naît de la perception des formes illusoire de l'être. Tout cela, autant d'effets de l'ignorance. Donc, c'est l'ignorance qui est en réalité la cause première de tout ce qui semble exister. Connaître cette ignorance, c'est en même temps en détruire les effets, » le réformateur indou était le premier apôtre du pessimisme. Mais la tradition en semblait perdue, et il faut descendre avec l'auteur jusqu'à Léopardi, pour trouver un véritable précurseur de Schopenhauer. M. Caro analyse avec soin la théorie de l'*infelicità*, et montre comment en opposition avec « le mal du siècle » la maladie de Werther, de René et de Rolla, nous avons affaire ici à un système philosophique véritable.

En Allemagne, Schopenhauer et Hartmann ne sont pas seuls; de nombreux disciples proclament et poussent jusqu'à leurs dernières conséquences les théories désolantes de ces maîtres. En France même, on en trouve bien des traces, et, depuis le savant auteur des *Dialogues philosophiques* jusqu'aux gémissements de M^{me} Ackermann dans ses *Poésies philosophiques*, on peut reconnaître toute une petite école

qui propage les mêmes doctrines, sous une forme moins abstraite et moins dogmatique, ainsi que le veut l'esprit français. La conclusion de M. Caro est consolante cependant; il ne croit pas à l'avenir du pessimisme. « L'esprit humain ne se maintiendra pas longtemps dans cette attitude tragique. Ou bien il renoncera à cette pose violente de luttteur désespéré; las d'insulter les dieux absents ou le destin sourd à ses cris de théâtre, il abaissera son front vers la terre et retournera tout simplement à la sagesse de Candide désabusé, qui lui conseille de cultiver son jardin. Ou bien faisant effort pour se retourner vers la lumière, il reviendra de lui-même à l'ancien idéal trahi et délaissé par d'illusoires promesses, à celui que le positivisme a détruit sans pouvoir le remplacer, et qui renaîtra de ses ruines d'un jour, plus fort, plus vivant, plus libre que jamais, dans la conscience de l'homme. »

L'intéressante monographie que M. Marion a consacrée à Locke (*J. Locke, sa vie et ses œuvres*. Paris, Germer-Baillièrre, 1879) est certainement un des meilleurs travaux d'histoire philosophique qui aient paru dans ces derniers temps, et restera longtemps l'ouvrage français le plus complet sur ce philosophe. Les récentes publications et surtout le livre de M. Fox Bourne (1876) sur le philosophe que les Anglais considèrent comme une gloire nationale lui ont permis de tracer une esquisse biographique complète, du plus haut intérêt et d'une importance qu'on ne peut méconnaître pour la parfaite intelligence des ouvrages de l'auteur de l'*Essai sur l'Entendement*.

Pour l'appréciation générale des œuvres de Locke, on en était encore en France aux *Leçons de Cousin* (cours de 1829) et à l'*Eloge de M. Locke*, par Coste (1705), toujours reproduit en tête de la traduction du célèbre *Essai*; aussi la seconde partie du livre de M. Marion, intitulée « l'œuvre de Locke » a l'avantage de nous présenter un tableau complet des œuvres du philosophe anglais, dont quelques-unes, célèbres en Angleterre, sont à peine connues chez nous, par où-dire. A l'aide de fragments retrouvés par M. Fox Bourne et du traité : *De la conduite de l'intelligence*, M. Marion esquisse une sorte de discours de la méthode du célèbre philosophe, qui est un des chapitres les plus intéressants du livre. Les *Pensées sur l'Education*, publiées jadis en français dans une édition devenue rare, fournissent quelques pages qui seront neuves pour bien des lecteurs. La philosophie politique de Locke est plus connue; des extraits importants d'ouvrages inconnus en France ou récemment découverts complètent heureusement ce que nous en connaissions. C'est sur la philosophie spéculative de Locke, contenue dans l'*Essai sur l'Entendement humain*, que les documents nouveaux apprennent le moins; aussi M. Marion passe-t-il rapidement pour conclure par un exposé, fort bien fait, du rôle de Locke dans l'histoire de la philosophie. Un tableau comparatif des écrits publiés au XVIII^e siècle, et de ceux qu'ont publiés lord King en 1826 et M. Fox Bourne en 1876, nous fait bien apprécier l'importance des récentes découvertes.

MM. Soury et L. Meyer ont traduit de l'allemand un opuscule de O. Schmidt contre la philosophie de von Hartmann. (*Les sciences naturelles et la philosophie de l'Inconscient*. Paris, Germer-Baillièrre, 1879) L'auteur, un des champions du Darwinisme en Allemagne, le prend de très-haut avec son adversaire et lui reproche successivement toutes ses erreurs dans le domaine des sciences naturelles; mais surtout il repousse ses conclusions parce qu'elles excluent certains dogmes de la théorie de la sélection. Au fond les attaques portent plus haut et s'adressent à toute philosophie qui « a la prétention

de posséder un principe supérieur aux principes des sciences de la nature et d'être arrivée, par la méthode inductive, à des résultats qui dépasseraient les connaissances des naturalistes. »

Nous n'entrerons pas dans le détail des rapproches faits par M. Schmidt à von Hartmann; le naturaliste a dû nécessairement avoir raison souvent contre le philosophe sur des questions purement scientifiques; mais il faut protester contre ces tendances de plus en plus marquées des *évolutionnistes* allemands à affirmer leurs théories comme des dogmes. Le système de Darwin n'a jamais été et n'est encore qu'une hypothèse, qui peut servir certains savants, parce qu'elle offre une explication satisfaisante d'un grand nombre de phénomènes; mais les philosophes ont le droit de leur rappeler que leurs conclusions dépassent leurs prémisses quand ils veulent imposer l'hypothèse comme la vérité absolue.

Ces questions des rapports de la science et de la philosophie sont traitées par M. Liard avec bien plus de calme et de mesure (*La Science positive et la métaphysique*. Paris, Germer-Baillièrre, 1879), et les conclusions nous en paraissent bien plus satisfaisantes. Malheureusement nous recevons ce volume trop tard pour en parler avec les développements qu'il mérite, et nous y reviendrons quelque jour. Nous dirons alors aussi un mot de la *Philosophie*, par André Lefèvre (Reinwald, 1879) et des *Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie indienne*, de M. Paul Regnaud, dont le 2^e volume vient de paraître. (Vieweg, 1878). Ml.

NOTES ET ÉTUDES.

LES EXPÉDITIONS ARCTIQUES EN 1878.

L'expédition arctique suédoise, partie de Gottenbourg, le 4 juillet, a abouti à un résultat géographique important. Elle a fait ce qui avait été tenté vainement durant les trois derniers siècles : elle a contourné l'extrémité nord de l'Asie, le *Promontorium Tabin* de Pline et des anciens géographes. Le grand mérite de cet exploit consiste en ce qu'il n'est pas dû au hasard, à une chance heureuse : le plan en avait été longuement et soigneusement médité, après les expériences nécessaires et à l'aide de connaissances acquises par différents voyages d'essai. Entre 1858 et 1872, les Suédois n'ont pas envoyé moins de sept expéditions au Spitzberg et deux au Groënland, expéditions qui ont été toutes heureuses, parce qu'elles aboutirent toutes à des résultats scientifiques importants; et quand le professeur Nordenskiöld fut convaincu qu'on ne pouvait atteindre de résultat utile en cherchant à pénétrer plus au nord, il tourna son attention vers une autre route : il résolut de chercher un passage au nord-est.

Les navigateurs norvégiens avaient déjà ouvert la route à travers la mer de Kara, fermée aux aventuriers hollandais et anglais du XVI^e siècle. Le grand secret consistait à connaître la saison pendant laquelle le passage devait être tenté. Ce secret, les Norvégiens le trouvèrent. Carlsen, en 1869, navigua à travers la mer de Kara jusqu'à l'embouchure de l'Obi et revint par le détroit de Matochkin. En 1870, le capitaine Johannesen fit le tour des îles de la Nouvelle-Zemble. Depuis lors, la mer de Kara a été annuellement fréquentée par les pêcheurs norvégiens. Il est juste cependant de reconnaître au capitaine Wiggins, de Sunderland, l'honneur d'avoir, par ses voyages en 1874, 1875, 1876 et 1878, ouvert la route maritime au commerce entre l'Europe et l'Yenisseï, route destinée à acquérir une grande importance.

Tels étaient les progrès réalisés quand le

professeur Nordenskiöld entreprit de rechercher le passage au nord-est. Nordenskiöld est un vieil explorateur : il avait servi dans six expéditions arctiques ; il connaît à fond le sujet, et ses connaissances scientifiques lui ont valu une grande réputation. Par-dessus tout, il était résolu à réussir, et, dans cet esprit, il prépara patiemment, par deux voyages de reconnaissance, sa grande expédition.

Le 8 juin 1875, il partit de Tromsø, sur le *Proven*, avec les docteurs Kjellman, un botaniste accompli, et Stuxberg, naturaliste, qui font également partie de l'expédition actuelle. Le résultat de ce voyage fut important. Les explorateurs suédois établirent ce fait que l'Yenisseï peut toujours être atteint par la mer de Kara à une certaine période de l'été ; de plus ils découvrirent un bon mouillage du côté oriental de l'Yenisseï, qui fut nommé Port Dickson, en l'honneur de M. Oscar Dickson, de Gottenbourg, qui s'était chargé des frais de l'expédition. Un second voyage, entrepris en 1876, démontra que la navigation est praticable chaque année, contrairement à l'opinion émise que le premier succès devait être attribué à des circonstances exceptionnellement favorables. Persuadé que Port Dickson pouvait toujours être atteint pendant la seconde moitié du mois d'août, Nordenskiöld étudia l'histoire des voyages entrepris au nord de l'Asie et arriva à la conclusion que toutes les tentatives avaient échoué moins par suite de l'obstruction par les glaces que parce que les navires employés étaient incapables de tenir la mer. L'expérience acquise permettait d'espérer qu'un steamer, construit dans des conditions convenables, réussirait à franchir le cap Chelyuskin et le passage nord-est. Une pareille expédition promettait d'importants résultats, car le succès, dans les entreprises arctiques, aux yeux des géographes raisonnables, ne consiste pas tant à atteindre le pôle Nord qu'à enrichir la géographie et les autres sciences de connaissances nouvelles. D'abord, il s'agissait d'explorer une énorme étendue de mer jusqu'ici presque inconnue. Nous ignorons actuellement ce qu'est la vie végétale et animale dans la mer qui baigne la côte septentrionale de la Sibérie. Dans la mer polaire de Sibérie également, les types du règne végétal et du règne animal consistent probablement en restes de la période glaciaire, ce qui n'est pas le cas dans la mer Polaire, où le Gulf Stream distribue ses eaux et apporte des types de régions plus méridionales. Un grand intérêt s'attache non-seulement pour la zoologie, mais pour la géologie, à la connaissance complète et certaine de l'origine des uns et des autres. En second lieu, une quantité de faits se rattachant à l'âge du mammouth de Sibérie, contemporain peut-être de notre période glaciaire, sont encore à l'état d'énigmes : l'étude de la géologie des contrées polaires est une condition indispensable pour la connaissance de l'histoire primitive du globe. Au point de vue de la météorologie, les observations fourniront d'importants résultats pratiques : la mer Polaire au nord de la Sibérie est, sous ce rapport, un territoire des plus intéressants et entièrement inconnu. A ces points principaux, il faut ajouter des découvertes géographiques, des observations magnétiques et autres intéressant l'histoire naturelle, l'ethnologie, l'hydrographie, etc.

Convaincu de la possibilité et de la grandeur des résultats, Nordenskiöld dévoila son plan et trouva immédiatement d'intelligentes et généreuses adhésions parmi ses compatriotes. Des 500,000 francs qu'a coûtés l'expédition suédoise, M. Oscar Dickson, de Gottenbourg, en a fourni, dit-on, 300,000 ; le roi de Suède, le gouvernement et M. Alexandre Sibiriakof, un riche propriétaire de Sibérie, ont complété la somme. M. Dickson acheta la *Vega*, un baleinier à va-

peur en teck, construit à Brème et bien approprié au service. La *Vega* partit de Gottenbourg le 4 juillet 1878. Un petit steamer de 100 tonnes, appartenant à M. Sibiriakof, la *Lena*, l'accompagna jusqu'au fleuve du même nom. Un autre steamer, le *Fraser*, remorquant un vaisseau à voiles, l'*Express*, frété par M. Sibiriakof, s'est arrêté avec sa cargaison à l'Yenisseï. Le succès de l'essai tenté par M. Sibiriakof aura sans aucun doute pour résultat l'établissement de relations commerciales régulières avec l'Yenisseï.

Le 28 juillet, la *Vega* arrivait en vue de la Nouvelle-Zemble et jetait l'ancre à la hauteur du village appelé Chabarova, dans le détroit de Pet, à l'entrée de la mer de Kara. Le Dr Stuxberg se mit immédiatement à draguer dans le détroit, tandis que le Dr Kjellmann explorait la flore du pays environnant ; le lieutenant Hovgaard, de la marine danoise, procéda à une série d'observations magnétiques ; M. Nordenskiöld recueillit une collection ethnologique importante, le Dr Almqvist fit des expériences par la méthode Holmgren, sur le sens de la couleur chez les Samoyèdes. Le 1^{er} août, la petite escadre levait l'ancre, et le 6, elle entra dans le port Dickson, qui, d'après M. Nordenskiöld, est destiné à devenir un des ports principaux pour l'exportation des produits de la Sibérie. Le *Fraser* et l'*Express* remontèrent l'Yenisseï, d'où l'*Express* retourna à Londres avec une cargaison de froment et de seigle (1).

Le 10 août, la *Vega*, escortée de la *Lena*, reprit son aventureux voyage, par un fort brouillard, en se dirigeant vers la plus occidentale des îles Kamenni, à l'embouchure du fleuve Pyasina. Le 11, on rencontra la glace, mais en quantité trop peu considérable pour empêcher la marche. La vie organique est très riche en cet endroit, au fond de la mer ; mais on rencontre peu d'oiseaux.

Du 14 au 18, on se tint à l'ancre, en attendant un temps clair, dans un port splendide du détroit entre l'île Taimyr et le continent, auquel M. Nordenskiöld donna le nom de port Actinia, en raison du nombre d'Actinia que la drague amena du fond de la mer. Le pays est couvert de mousses et de lichens et produit un pâturage bien meilleur que les vallées du Spitzberg, où les rennes abondent. Ici les rennes sont rares et très-sauvages, sans doute à cause de la présence de loups.

Malgré la persistance du brouillard, la *Vega* et la *Lena* levèrent l'ancre le 18, et le 19 longèrent la côte de la péninsule Chelyuskin en traversant un champ de glace. Le même jour, les navires arrivaient en vue d'un promontoire libre de glace, au nord-est, et entraient dans une petite baie, ouverte vers le nord, où ils jetèrent l'ancre. On hissa les pavillons, une salve fut tirée à bord de la *Vega* : on venait d'atteindre le premier but du voyage, le point le plus septentrional de l'ancien monde. L'expédition s'arrêta au cap jusqu'au lendemain à midi, afin d'en fixer la position astronomiquement et de donner aux naturalistes le temps de faire une excursion. Le cap Chelyuskin ou Severo est formé par un promontoire divisé en deux parties par la baie dans laquelle les deux vaisseaux avaient jeté l'ancre. A l'intérieur, les montagnes paraissent s'élever graduellement jusqu'à une hauteur de 4.000 pieds. Elles étaient à peu près libres de neige. La vie animale et végétale y est pauvre.

En quittant l'extrême pointe septentrionale de l'Asie, l'expédition se dirigea au sud-est, mais les amas de glace l'obligèrent à descendre plus au sud en longeant la péninsule, où la

glace les arrêta pendant un jour. Une brise nord-ouest poussa ensuite les navires sur une mer parfaitement lisse. Sur le continent, des montagnes de 2 à 3 milles pieds de haut étaient libres de neige. La vie animale paraissait plus riche : la drague du Dr Stuxberg amena des masses d'astéries et de *Molpadia borealis*, extrêmement rares, et deux seiches. Tous ces animaux étaient évidemment des indigènes des mers arctiques, pures de mélange d'eaux méridionales, ce qui n'est pas le cas certainement pour le Spitzberg. Les collections auront donc une grande valeur pour les recherches relatives aux formes vivantes et fossiles (glaciaires) des côtes de l'Europe. Au point de vue géographique, les résultats obtenus ici sont également importants, car la position des îles et la ligne des côtes sont bien différentes de ce que les cartes indiquent.

Après le 23, la mer apparut entièrement libre de glace, ce qu'il faut attribuer à la masse d'eaux chaudes que les grands fleuves de la Sibérie déchargent dans la mer pendant l'été.

Dans la nuit du 27 août, la *Vega*, laissant à l'embouchure de la Lena le navire qui l'avait escortée jusque-là se porta dans la direction de Fadayef, une des îles de la Nouvelle-Sibérie, où Nordenskiöld avait l'intention de s'arrêter quelques jours. Son plan était de se diriger de là vers le détroit de Behring et le Japon ; mais le hardi navigateur a rencontré un obstacle inattendu : son navire a été pris par les glaces, près des îles Liakov. Une dépêche récente du gouverneur de la Sibérie, en confirmant le fait, annonce que les autorités d'Irkoutsk ont été invitées à recruter des hommes pour aller porter secours à la *Vega*. En même temps, on a organisé une expédition qui cherchera à atteindre la *Vega* par la glace au moyen de rennes ou de chiens, mais il n'est pas certain que le secours puisse arriver assez tôt. Enfin, un vaisseau de la flottille de l'Océan Pacifique ira par le détroit de Behring tenter de délivrer le navire ou au moins de sauver l'équipage. Quoiqu'il arrive, l'expédition suédoise n'en aura pas moins atteint un grand résultat.

Un autre événement géographique, c'est le voyage entrepris par les Hollandais du *Willem Barentz*, et qui n'est pas sans intérêt. La grande œuvre de l'exploration du pôle devient plus difficile à mesure qu'elle progresse, parce que chaque expédition nouvelle, pour remporter un succès, doit avancer au delà d'un point précédemment atteint dans la même direction. Par suite, le travail préliminaire de reconnaissance, la nécessité de recueillir des informations relativement aux abords de la région inconnue, gagne de plus en plus en importance, et les Hollandais ont rendu un grand service en se chargeant de cette tâche. Le *Willem Barentz* partit d'Amsterdam le 5 mai 1878. La mission de la première expédition arctique hollandaise devait se borner à un voyage de reconnaissance. Son objet principal était d'encourager le mouvement, de donner aux officiers et aux hommes l'expérience de la navigation dans l'Océan glacial et de recueillir des observations scientifiques entre le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble. Le sentiment patriotique des Hollandais se réveilla au souvenir des entreprises tentées du même côté par leurs ancêtres. Il fut résolu que l'expédition irait déposer une pierre commémorative sur l'emplacement des premiers découvertes faites au Nord par les Hollandais. Ce programme a été exécuté sans trop de difficultés. Les observations faites, particulièrement celles qui se rapportent au mouvement des glaces entre le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble, seront très-utiles aux explorations futures. Des collections d'histoire naturelle ont été recueillies et ajouteront notablement aux connais-

(1) Les vapeurs à hélice *Neptune*, de Hambourg, et *Werkworth*, de Londres, ont fait également cette année d'heureux voyages jusqu'à l'Obi.

sances que l'on possède sur les régions arctiques.

M. Markham, dans une lecture qu'il a faite récemment à la Société de géographie de Londres et que nous venons de résumer, après avoir rappelé les raisons qui décident en faveur de la continuation de l'œuvre des explorations arctiques, examine le point de savoir quelle est la route que doivent suivre les futurs explorateurs. En se plaçant au point de vue des avantages scientifiques et de l'encouragement qu'y trouve l'esprit d'entreprise maritime, — c'est là surtout ce qui constitue l'importance de ces voyages — la route à chercher est celle qui conduira à la position la plus avancée qu'il soit possible d'atteindre et d'où on puisse explorer la plus grande étendue de nouvelle ligne de côte. C'est d'après ce principe que l'amiral Sherard Osborne avait choisi le détroit de Smith pour la dernière expédition anglaise, et, sous tous les rapports, le résultat a justifié ce choix. Pour continuer l'œuvre, il s'agit maintenant d'adopter une route différente et qui présente plus de difficultés. Parmi les points qu'il reste à explorer, M. Markham mentionne : le Groënland, dont il faut compléter la découverte, l'espace compris entre le point extrême atteint par Aldrich en 1876 et l'île du Prince Patrick, les terres supposées au nord de la Sibérie, la Terre de François-Joseph, dont il faut compléter l'exploration. Le problème à résoudre consiste dans le choix de la route qui présente la meilleure chance de succès. Pour pénétrer plus avant dans la région inconnue, il faut choisir une ligne de côte qui se dirige au nord, et, si possible, tourner vers l'ouest, parce qu'on sait que les mers baignant les côtes occidentales des terres arctiques sont plus fréquemment navigables que celles qui baignent les côtes orientales. Une autre règle est que la navigation le long des côtes est préférable. La côte occidentale de la Terre François-Joseph présente les avantages désirés et est, par conséquent, la meilleure route à suivre pour la prochaine expédition arctique.

LA PREMIÈRE ÉDITION DES MAXIMES DE LA ROCHEFOUCAULD.

M. Alphonse Willems, dans une brochure qu'il vient de publier, annonce une découverte, faite par lui, qui, au point de vue de l'histoire de la littérature, non moins que de la bibliographie, mérite de fixer l'attention : il ne s'agit de rien moins, en effet, que d'une édition des *Maximes* de La Rochefoucauld datée de 1664, antérieure d'un an par conséquent à celle de 1665, que les bibliographes considèrent comme étant la première. Cette découverte est d'autant plus importante que le texte dont M. Willems possède l'exemplaire peut-être unique, renferme des pensées complètement inédites et un grand nombre de variantes notables. On jugera de la valeur qu'il est permis d'attribuer à l'édition de 1664 par les détails que nous fournit le savant bibliographe.

On sait que La Rochefoucauld fit imprimer pour la première fois ses *Maximes* en 1665. Dans un *Avis au lecteur*, en tête du volume, l'auteur, ou le Sosie qui parle en son nom, rend compte en ces termes du motif qui l'a déterminé à publier son livre : « Il y a apparence que l'intention du peintre n'a jamais été de faire paraître cet ouvrage, et qu'il seroit encore renfermé dans son cabinet, si une méchante copie qui en a couru, et qui a passé même, depuis quelque temps, en Hollande, n'avoit obligé un de ses amis de m'en donner une autre, qu'il dit être tout à fait conforme à l'original. » L'histoire de cette copie n'avait jamais été éclaircie, et le dernier éditeur de La Rochefoucauld supposait que c'était un simple prétexte dont l'auteur s'était servi pour donner son livre au public. Car, fait-il observer

judicieusement, si une copie avait couru jusqu'en Hollande, on n'eût pas manqué de l'y imprimer immédiatement, comme on s'était hâté de faire, en 1662, pour les *Mémoires* de notre auteur ; or il ne reste pas trace d'une édition hollandaise antérieure à la première édition française. » (P. 26 de l'édition de M. Gilbert dans la collection des *Grands écrivains*).

La Rochefoucauld n'en a pas fait accroire à ses lecteurs : cette édition hollandaise, vainement cherchée jusqu'ici, existe, et nous avons réussi à en retrouver un exemplaire. C'est un mince volume de 79 pages, imprimé en gros caractères et dans le format pet. in-8. Le titre porte : *Sentences et maximes de morale* A La Haye, chez Jean et Daniel Steucker, c/o J. C. LXIV. L'édition est donc antérieure d'un an à la première édition française. Une circonstance la rend doublement précieuse : elle sort des presses elzeviriennes de Leyde. Sur le frontispice se voit la marque typographique des Elzevier : un orme embrassé par un cep chargé de raisins, avec le solitaire et la devise : *Non Solus*. En tête de la page 3, le fleuron connu sous le nom de la Sirène ; p. 79, un cul-de-lampe qui se vérifie sur une foule d'elzeviers signés.

M. Willems nous fournit, en passant, des renseignements curieux sur les travaux des frères Steucker et la part qui leur revient dans la collection elzevirienne, puis il décrit le contenu du volume, dont la publication lui paraît avoir été le début des Steucker dans la carrière d'éditeur. Le volume de 1664 renferme 197 maximes, au lieu de 317 que contient l'édition de 1665. Sur ces 197 maximes, il y en a 7 données comme posthumes dans l'édition de M. Gilbert. Elles sont en général conformes à la rédaction du manuscrit autographe, à l'exception d'une seule qui offre un texte tout différent. Dorénavant ces pensées devront être reléguées non plus parmi les posthumes, mais dans la catégorie de celles que l'auteur a retranchées. Une dizaine d'autres sont inédites, et, à ce titre, méritent d'être reproduites :

Si on avoit ôté à ce qu'on appelle force le désir de conserver et la crainte de perdre, il ne resteroit pas grand-chose.

Chaque homme n'est pas plus différent des autres hommes qu'il l'est souvent de lui-même.

Tout le monde trouve à redire en autrui ce qu'on trouve à redire en lui.

La familiarité est un relâchement presque de toutes les règles de la vie civile, que le libertinage a introduit dans la société, pour nous faire parvenir à celle qu'on appelle commode.

C'est un effet de l'amour-propre, qui voulant tout accommoder à notre foiblesse, nous soustrait à l'honnête sujection que nous imposent les bonnes mœurs, et pour chercher trop les moyens de nous les rendre commodes, les fait dégénérer en vices.

Les femmes ayant naturellement plus de mollesse que les hommes, tombent plutôt dans ce relâchement, et y perdent davantage : l'autorité du sexe ne se maintient pas : le respect qu'on lui doit diminue ; et l'on peut dire que l'honnête y perd la plus grande partie de ses droits.

La raillerie est une gaieté agréable de l'esprit, qui enjoue la conversation et qui lie la société, si elle est obligeante, ou qui la trouble si elle ne l'est pas.

Elle est plus [?] pour celui qui la fait que pour celui qui la souffre.

C'est toujours un combat de bel esprit, qui produit la vanité : d'où vient que ceux qui en manquent pour la soutenir, et ceux qu'un défaut reproché fait rougir, s'en offensent également, comme d'une dé faite injurieuse qu'ils ne sauroient pardonner.

C'est un poison, qui tout pur éteint l'amitié et excite la haine ; mais qui corrigé par l'agrément de l'esprit et la flatterie de la louange, l'acquiert ou la conserve ; et il en faut user sobrement avec ses amis ou avec les foibles.

Ce qui est non moins intéressant, ce sont les variantes très-nombreuses et très précieuses que le livre renferme. Les rapprochements que fait M. Willems pour établir que l'avantage n'est pas toujours du côté de la version reçue, sous le rapport de la pensée, de l'exposition, de l'en-

chaînement des idées, seront lus avec intérêt par le public lettré, auquel sa brochure s'adresse aussi bien qu'aux amateurs de raretés bibliographiques.

MUSIQUE.

Le théâtre flamand de l'Alhambra vient de se transformer momentanément en spectacle lyrique. On y a donné, il y a quelques jours, un opéra en quatre actes, intitulé *Liederik*, paroles de M. P. Billiet, musique de M. J. Mertens, déjà représenté avec succès à Anvers. La pièce est d'une naïveté singulière. Elle retarde d'environ un demi-siècle sur les idées qu'on a, de notre temps, en matière d'art dramatique. Il faut avoir conservé bien des illusions pour s'intéresser à l'action, au développement de laquelle quatre longs actes sont employés. Il s'agit des persécutions dont l'intendant d'un comte de l'ancien régime accable un jeune campagnard pour lui enlever sa fiancée, et de la punition que reçoivent ses perditions après des péripéties d'une simplicité enfantine. La musique vaut heureusement mieux, beaucoup mieux que la pièce. M. Mertens a des idées, chose rare en ce temps-ci où l'on affecte de sacrifier le fond à la forme ; c'est un mélodiste d'instinct, qui ne dédaigne pas de faire chanter les voix, tout en attribuant à l'instrumentation l'importance qu'elle doit avoir dans une œuvre de l'époque actuelle. Il réussit dans l'interprétation des sentiments dramatiques, ce qui ne l'empêche pas de mettre de l'esprit dans les situations comiques, car il y a un peu de tout dans *Liederik* : du sombre, du clair et de la demi-teinte. M. J. Mertens est un vrai musicien, on entendrait parler de lui, s'il avait un bon poème, des virtuoses pour interprètes et un public plus nombreux que celui que peut lui fournir la clientèle restreinte du théâtre flamand. Il n'a pas à se plaindre des chanteurs de l'Alhambra, qui ont fait tout ce qu'ils ont pu pour faire ressortir les pages distinguées de sa partition et qui ont mieux réussi qu'on ne s'y serait attendu. Il n'a pas eu à se plaindre non plus de son auditoire, qui aurait pu être plus nombreux, c'est vrai, mais qui ne lui a pas marchandé les témoignages d'enthousiasme. M. Mertens a été applaudi, rappelé, couronné, fleuri d'un superbe bouquet que lui a présenté le directeur en lui adressant, en bon flamand, un compliment dont les braves de l'assemblée ont souligné les principaux passages. Il n'y a guère de compositeurs wallons qui aient été si bien fêtés. Z.

LETTRES PARISIENNES.

Paris, 10 février.

De grands événements se sont accomplis en France depuis ma dernière correspondance, mais ce n'est pas à l'ordre littéraire qu'ils appartiennent. Un président de la République a donné sa démission, un autre l'a remplacé ; et tout le monde a pu remarquer avec quelle facilité et au milieu de quelle paix profonde s'est accomplie cette transmission du pouvoir. Tant il est vrai que la tranquillité publique est, non pas dans telle ou telle forme de gouvernement, mais dans l'accord entre la forme de gouvernement et l'opinion du pays ! Grâce au vote du 30 janvier, l'harmonie que la France poursuivait depuis huit années entre les diverses autorités qui se partagent le soin de la diriger, est désormais complète : la Chambre est républicaine, le Sénat est républicain, le président de la République est républicain. C'est au parti qui triomphe de prouver maintenant par sa sagesse qu'il est à la hauteur de la tâche, et digne de la confiance que le pays a mise en lui.

Je ne veux examiner qu'au point de vue litté-

raire les conséquences de cet événement. Depuis huit années, ce pays a vécu à peu près exclusivement pour la vie politique. Et n'était-ce pas, en effet, là pour lui le premier et indispensable problème à résoudre? Tous ceux qui, dans un parti ou dans un autre, étaient préoccupés de l'amour du bien public n'ont guère pu s'abandonner à d'autres soucis. L'art et la spéculation pure ont été relégués au second plan. La vie littéraire de la France s'est concentrée surtout dans la littérature politique. Si j'avais eu, en ces années, des correspondances à vous envoyer, il est certain que, même au point de vue littéraire, la politique eût dû y occuper une grande place. Tantôt un débat de l'Assemblée nationale, de la Chambre ou du Sénat; tantôt une harangue prononcée ici ou là par M. Gambetta, tantôt une polémique de la presse; tels étaient les plus mémorables événements de la vie intellectuelle et morale de la France, ceux qu'il importait de signaler aux esprits sérieux. Je puis dire qu'il a été dépensé durant ces huit années, soit à la tribune, soit dans le journalisme, une somme considérable d'énergie et de talent. Je ne sais si jamais l'éloquence politique a vu de plus beaux tournois oratoires que ceux où toutes les grandes questions ont été agitées, où ont pris part M. Thiers, M. Gambetta, M. Du faure, M. Challemel-Lacour, M. Jules Simon, d'une part; de l'autre, M. le duc de Broglie, M. Lucien Brun et même M. Dupanloup, quoique le talent de la parole fût, du côté de la gauche, d'une incontestable supériorité.

Il est évident que cette situation va changer. Je ne veux pas dire que la vie politique va disparaître, puis-que tout au contraire c'est un régime de liberté qui s'établit chez nous; je ne veux pas dire que les débats de la tribune et de la presse vont cesser d'être intéressants; mais s'il est vrai, comme beaucoup l'espèrent, que la France, après quatre-vingt-dix ans de révolutions, touche enfin à un gouvernement définitif, il est certain qu'un grand apaisement politique va se faire. La maison est construite, il s'agit maintenant de l'aménager. Les Chambres vont s'occuper de réformes particulières, d'organisation, de lois d'affaires; la presse donnera une moindre part aux questions de la politique. Vous pouvez voir un symptôme de cette disposition dans ce fait que M. Gambetta, le principal et le plus actif leader des gauches, renonçant à son œuvre d'ardente propagande, a ambitionné et obtenu la présidence de la Chambre des députés et annoncé, en prenant possession du fauteuil, qu'il fallait tourner désormais vers les lois pratiques l'attention du Parlement.

Rassurés sur la tranquillité extérieure, les citoyens vont pouvoir de plus en plus employer leur activité, chacun selon ses goûts, les uns à développer par l'industrie et le commerce la prospérité matérielle du pays, les autres à faire avancer la science, les autres à produire des œuvres sereines dans l'art ou dans la littérature. Ils ne seront plus dérangés à chaque instant dans leurs travaux par des préoccupations inquiétantes. C'est une ère de paix féconde qui commence pour nous, si nous savons être sages et ne pas remettre en question ce qui paraît résolu. Il dépend de nous de démontrer qu'une civilisation démocratique peut égaler, surpasser même en grandeur les plus glorieux siècles du passé. C'est à cette expérience que nous allons assister. L'âge qui commence peut être une floraison magnifique de savants, de lettrés, de poètes, de romanciers, d'auteurs dramatiques, de philosophes, d'érudits. C'est cette transformation que j'ai voulu vous indiquer au moment où elle vient de s'accomplir: c'est le mouvement que je m'efforcerai de suivre dans ces correspondances, si, comme je l'espère, il se développe heureusement.

J'avais pensé vous entretenir cette fois de la réception de M. Ernest Renan à l'académie française; mais au dernier moment, la cérémonie a été remise par suite du grave état de santé de l'un des doyens de l'académie, M. de Sacy. Je me bornerai donc à vous dire quelques mots d'un intéressant volume d'histoire qui vient de paraître à la librairie Didier et qui est intitulé: *Le Cardinal de Retz et ses missions diplomatiques à Rome*. L'auteur est M. R. Chantelauze, fils. si je ne me trompe, de l'un des anciens ministres de Charles X, l'un des signataires des fameuses Ordonnances de 1830.

Voilà quelque vingt ans que M. Chantelauze s'est épris, je ne dirai pas d'une vive passion pour le célèbre agitateur de la Fronde, car il est fort sévère dans son jugement sur lui, mais d'une vive curiosité. Il avait découvert et acheté, dans je ne sais quelle boutique de Lyon, toute une liasse de dépêches chiffrées de Retz à l'un de ses agents à Rome, un certain abbé Charrier, au moment où il intriguait pour obtenir le chapeau de cardinal malgré les efforts de Mazarin. M. Chantelauze vint à bout de retrouver la clé du chiffre, lut ces dépêches, et depuis il s'est fait l'historien de Retz. Plus d'une vocation d'érudit a eu pour origine quelque circonstance de ce genre.

L'an passé, M. Chantelauze avait publié l'histoire de ce fameux chapeau, enrichie de tous ses documents inédits. L'académie française a récompensé ce travail de la plus haute de ses distinctions, le grand prix Gobert. Je ne connais pas de comédie plus intéressante que la lutte de ces deux hommes d'Eglise, Retz et Mazarin: l'un ministre dirigeant de France pendant la régence d'Anne d'Autriche, l'autre coadjuteur de l'archevêché de Paris et le grand meneur de la Fronde, luttant à Rome, d'intrigues, d'artifices, de corruption aussi, l'un pour obtenir le chapeau de cardinal, l'autre pour empêcher son adversaire de l'obtenir. La partie fut longtemps douteuse; ce fut Retz à la fin qui l'emporta. Il est vrai que la revanche de Mazarin ne se fit pas attendre. Retz n'était pas cardinal depuis huit jours, qu'un beau soir il fut enlevé, malgré la robe qui semblait le protéger, à un rendez-vous qui cachait un piège, et transporté au donjon de Vincennes.

On sait par les *Mémoires du cardinal de Retz*, qui comptent parmi les chefs-d'œuvre de la littérature française, les événements qui suivirent; comment il sut, de la prison où il était enfermé, faire prendre possession en son nom de l'archevêché de Paris aussitôt que la mort de son oncle le laissa vacant et avant que l'opposition royale eût pu se produire; comment il s'évada et gagna l'Italie pour trouver, au siège de l'Eglise, une protection contre l'application de Mazarin à le perdre; comment, enfin, au lendemain de la mort de Mazarin, il fit sa paix avec le jeune roi Louis XIV, échangeant contre une grosse pension qui lui permit d'acquitter ses dettes énormes, ce titre d'archevêque de Paris dont la puissance royale n'avait pu réussir à le déposséder par la force.

Malheureusement les *Mémoires* de Retz s'arrêtèrent là; qu'il n'ait pas achevé son récit ou que la fin en ait été perdue ainsi que le commencement, il ne nous a rien appris de la dernière période de sa vie (1662-1679), et l'histoire jusqu'ici ne nous en avait guère appris davantage. On le représentait comme tenu obstinément par la Cour dans une sorte de disgrâce, désormais privé de toute occupation active, dépensant sa vieillesse dans la société polie et lettrée de madame de Sévigné, de madame de Lafayette, de quelques femmes distinguées qui faisaient de lui le plus grand cas. Or, M. Chantelauze vient de nous apprendre que c'est encore là une légende à laquelle il faut renoncer. Certaine-

ment Louis XIV, fidèle aux promesses qu'il avait faites à Mazarin mourant, gardant lui-même aussi sans doute le souvenir des jours de la Fronde, ne voulut jamais ni rendre à Retz son archevêché ni faire de lui un ministre ou un ambassadeur; mais il employa activement son intelligence bien connue. Toutes les fois que surgit avec la cour de Rome quelque difficulté, c'est à Retz qu'il s'adressa pour en trouver la solution; toutes les fois qu'il fallut suivre avec le Vatican quelque négociation difficile, ce fut à Retz que l'on confia le soin de la mener à bien, et toujours il réussit. Trois fois, au conclave, on lui donna la mission d'amener le triomphe du candidat de la France à la papauté: les trois fois il y parvint. Il connaissait et jugeait merveilleusement les hommes, il savait par quels moyens on peut agir sur chacun d'eux et n'était pas très-scrupuleux sur l'emploi de ces moyens. Il excellait à trouver des ressources de toutes sortes, à brusquer une situation ou à la faire languir, à creuser des mines et des contremines. Dans l'intrigue, il se sentait en son élément naturel. Il s'y livrait par goût, autant au moins que par ambition. Jamais il ne se sentait plus gai, plus en train, de plus belle humeur que dans les situations difficiles et pour tout autre désespérées. Retz est, par certains côtés, un véritable ancêtre de Figaro aussi bien qu'un compatriote de Machiavel. Il faut bien en convenir, ce fut un singulier ecclésiastique, même lorsque l'âge eût corrigé par certain côté ses mœurs, qui n'avaient été rien moins qu'édifiantes; mais ce n'était pas l'exemple qu'il avait trouvé dans la personne de son oncle, son prédécesseur à l'archevêché de Paris, ce n'était pas davantage ceux qu'il rencontrait dans la Rome pontificale d'alors, qui pouvaient le former aux vertus chrétiennes ni même à la simple honnêteté.

C'est dans des lettres retrouvées du cardinal, c'est surtout aux archives du ministère des affaires étrangères, dans les rapports que Retz adressait au roi ou à son ministre et où il rendait compte de ses missions diverses, que M. Chantelauze a trouvé les matériaux de cette histoire toute nouvelle. Je ne la signale pas seulement aux érudits, je la signale aussi aux psychologues, aux politiques, aux amis des lettres. On peut faire bien des réserves sur la valeur morale de Retz: ce qu'on ne peut lui contester, c'est le charme. Il a tant d'esprit, tant d'invention, tant de grâce, une souplesse si prodigieuse! Encore même, au point de vue moral, valait-il mieux que la plupart de ses contemporains. Il avait plus de courage, plus de fierté et plus d'honneur. Et quelle langue admirable il écrit! Comme il sait tour à tour tout dire et tout faire entendre, s'avancer sans se compromettre, se retirer sans fuir. M. Chantelauze le considère comme l'un des inventeurs de la langue diplomatique en France, et je ne crois pas, en tout cas, que personne, même un Talleyrand, ait pu la manier plus habilement que lui. C'est un plaisir d'artiste que de le voir tendre ses toiles d'araignées ou se promener parmi les toiles d'araignées des adversaires, évitant de s'y prendre et les déchirant; et il me semble qu'après s'être amusé à suivre ce spectacle, la conclusion qui s'en dégage est celle-ci: c'est qu'un somme tous ces ingénieux artifices servent de peu, que les habiles ne se trompent guère les uns les autres, et que la plus utile comme la plus commode de toutes les politiques est encore celle qui n'ayant rien à cacher ne songe à rien cacher et marche droit devant elle au grand jour, sans rouerie comme sans naïveté.

CHARLES BIGOT.

CHRONIQUE.

M. le Ministre de l'intérieur a communiqué à la

commission royale des monuments les plans d'une construction à ériger sur l'ancien Champ des Manœuvres, à Bruxelles. Cette construction se compose de deux grands édifices reliés par une galerie semi-circulaire, avec arc de triomphe au centre, dans l'axe de la rue de la Loi prolongée. Les deux édifices, occupant ensemble une surface de 13,000 mètres carrés, sont destinés à renfermer, comme le South Kensington Museum, des modèles et des spécimens de l'art et de l'industrie. Ils sont divisés en trois nefs de 85 mètres de longueur; celle du centre a une largeur de 22 mètres; les deux nefs latérales ont chacune 10 mètres de largeur et comprennent deux étages. Derrière et sur le côté de ces bâtiments définitifs, on se propose d'élever des annexes provisoires d'une superficie d'environ 15,000 mètres. Toutes ces constructions, qui sont établies de manière à permettre au besoin des agrandissements considérables, seraient affectées à une exposition nationale des arts industriels à organiser en 1880 à l'occasion du 50^e anniversaire de l'indépendance du pays. Le *Bulletin des commissions royales d'art et d'archéologie* nous apprend que la commission des monuments, après avoir entendu les explications de M. l'architecte Bordiau, auteur des plans, a approuvé la distribution intérieure des locaux, et indiqué des simplifications destinées à améliorer l'aspect extérieur de l'édifice.

— La *Revue générale* fait connaître le résultat des concours de *Nouvelles* ouvert par cercueil. Le rapport raisonné publié au sujet du précédent concours ayant donné lieu à des réclamations, la *Revue* se borne, cette fois, au jugement sommaire que voici :

« L'ensemble des nouvelles qui nous ont été envoyées est médiocre. Dût notre amour-propre national en souffrir, nous avouons que les meilleurs manuscrits provenaient de l'étranger. Nous n'avons pu nous décider à décerner un premier prix, parce que nous voudrions conserver à l'institution de nos concours une valeur sérieuse. Le meilleur manuscrit aurait pu être *l'Homme à l'éclair*. Le début en est charmant, et la pensée fondamentale en est très-louable; mais la trame du récit est tellement invraisemblable et les détails de la seconde partie sont si « réalistes » que l'œuvre perd le caractère d'une nouvelle proprement dite susceptible d'être publiée par un recueil tel que le nôtre. Si l'auteur, qui est évidemment un écrivain distingué, voulait modifier sensiblement la forme de son étude morale, nous la publierions volontiers plus tard. *Le Creuset*, par G. de Commadry, et *Cendrillon*, par Elisabeth Aïram, nous ont frappé ensuite et nous ont paru, pour des motifs divers, avoir un mérite égal. Les deux auteurs couronnés *ex æquo* ne sont pas Belges. *Simple histoire*, par M^{lle} Anais Rasquin et *les Projets de Madame Deville* nous ont causé des hésitations, que nous avons cru éviter en partageant le 3^e prix entre les deux écrivains, l'auteur de la deuxième nouvelle est prié de se faire connaître. »

La *Revue* ouvre un nouveau concours aux conditions du dernier. Les manuscrits devront être remis le 1^{er} août au plus tard.

— Les cours supérieurs pour dames destinés aux demoiselles et aux dames qui désirent compléter ou perfectionner leur éducation commenceront dans le courant de ce mois et finiront vers le 15 mai. Ces cours forment trois groupes ainsi distribués : I. Hygiène, par M. le Dr Ledeganck ; Pédagogie, par M. J. Guillaume. II. Zoologie, par M. le Dr Ledeganck ; Botanique, par M. L. Piré ; Chimie, par M. Rommelaere ; Physique, par le même ; Géographie, par M. H. Pergameni ; Histoire générale, par le même ; Histoire de Belgique, par M. L. Hymans ; Histoire de la civilisation, par M. L. Van der Kindere ; Histoire de la littérature française, par M. E. Van Bommel ; Histoire de la littérature néerlandaise, par M. Hiel ; Histoire de la musique, par M. Samuel ; Histoire de l'art, par M. Ed. Fétis ; Astronomie, par M. Houzeau. Les cours se donneront au Palais des Académies, sauf les cours de chimie et de physique, qui seront installés à l'ancien Musée de l'Industrie, et d'astronomie, qui sera donné le soir à l'Observatoire royal. Ce dernier sera public, mais des places séparées seront réservées aux élèves

des cours supérieurs. Des professeurs distingués, outre ceux dont les noms précèdent, MM. Em. de Laveleye, J. Rousseau, Rivier etc., ont offert leur concours au Comité directeur et donneront des conférences en dehors du programme régulier.

— M. H. Stanley a pris part, le 29 janvier, à la conférence de l'Association internationale pour la civilisation de l'Afrique centrale, conférence réunie au Palais et présidée par le Roi. On assure que M. Stanley serait le chef désigné de la prochaine expédition en Afrique, que dans cette expédition il serait accompagné de quatre officiers belges. Il s'agirait de créer de nouvelles stations reliant à la côte la colonie que doivent fonder MM. Cambier, Wauthier et Dutrieux, aux environs du lac Tanganyika.

— D'après le relevé officiel fait par le Börsenverein des libraires allemands, le nombre des ouvrages nouveaux publiés en langue allemande pendant l'année 1878 s'élève, y compris les éditions nouvelles, à 13,912. En tête de la liste figure la pédagogie, qui est représentée par 1,775 ouvrages. Les autres rubriques sont ainsi classées d'après le chiffre des productions : jurisprudence, politique, statistique, commerce, 1,319 ; théologie, 1,246 ; belles-lettres, romans, poésie, théâtre, 1,181 ; sciences naturelles, chimie et pharmacie, 793 ; médecine et art vétérinaire, 789 ; ouvrages populaires et calendriers, 715 ; histoire, biographie, mémoires, 699 ; beaux-arts, sciences commerciales et industrielles, 571 ; langues classiques et orientales, 500 ; langues modernes, y compris le vieux allemand, 448 ; écrits pour la jeunesse, 443 ; architecture, construction des machines et des chemins de fer, exploitation des mines, art nautique, 382 ; économie domestique, économie rurale, 386 ; sciences militaires, équitation, 311 ; cartes et atlas, 293 ; philosophie 164 ; mathématiques et astronomie, 151 ; bois et forêts et chasse, 118 ; franc-maçonnerie, 20. Le nombre des ouvrages nouveaux publiés en 1877 s'élevait à 13,925.

— La publication des grammaires comparées des langues indo-européennes, annoncée par la maison Breitkopf et Härtel, de Leipzig, et dont l'introduction seule (*Grundzüge der Lautphysiologie*, von Ed. Sievers, 1876), avait paru, va reprendre son cours. La grammaire indienne de Whitney sera très-prochainement livrée à l'impression. Le professeur Bücheler, de Bonn, a promis la grammaire italique pour l'été prochain, et l'on compte sur la grammaire allemande de Sievers pour l'année 1880.

— Le Kunstverein de Hambourg organise une Exposition d'aquarelles et de dessins, à laquelle les artistes étrangers sont invités à prendre part. Cette Exposition s'ouvrira le 18 mars

SOCIÉTÉS SAVANTES.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. *Séance du 4 janvier.* — L'Assemblée vote l'impression, dans les Annales, de trois mémoires : Description d'hyménoptères nouveaux, par M. H. Tournier ; Catalogue des arachnides de Belgique, 3^e partie, par M. Becker ; Diagnoses de onze espèces d'aranéides nouvelles, par le même. Il est donné lecture des travaux suivants : Note sur une monstruosité observée dans un exemplaire de l'*Omaseus vulgaris* L. (N. Kokouyev) ; Description d'une nouvelle espèce de coléoptère d'Europe appartenant au genre *Phyllobius* germ. (H. Tournier) ; Note de M. J. W. Douglas indiquant divers procédés de dessiccation des insectes. Suite de la discussion sur la meilleure méthode à employer pour arriver à connaître la faune d'un pays.

SOCIÉTÉ DE MICROSCOPIE. *Assemblée générale du 26 décembre.* — L'Assemblée vote un projet de modification au chapitre IV des Statuts. — *Séance du 26 décembre.* — Rapport de M. Ledeganck sur un envoi du Dr Zimmermann, comprenant une série de 48 préparations qui ont trait pour la plu-

part à la mycologie et spécialement aux champignons inférieurs. Le Dr Zimmermann a ajouté à son envoi une brochure intitulée : Les organismes qui produisent la décomposition des œufs. L'Assemblée décide l'impression, au Bulletin, du résumé d'un travail de M. Foettinger sur les Grégarines, et d'une note de M. H. Van Heurek sur la chambre claire du Dr J. G. Hoffmann.

SOCIÉTÉ MALACOLOGIQUE. *Séance du 4 janvier.* — L'Assemblée vote l'impression, dans les Annales, d'un travail de MM. Briart et Cornet intitulé : « Description de quelques coquilles fossiles des argilites de Morlanwelz ». M. Rutot lit une note sur des fossiles du Tongrien inférieur. L'organisation et la nature de l'Exposition malacologique projetée pour 1880 donne lieu à un échange d'idées. Des membres pensent qu'il conviendrait que cette exposition ne renfermât que des échantillons de mollusques etc. recueillis en Belgique et fournis par les collections les plus remarquables du pays. D'autres combattent le projet de limiter l'exhibition au seul point de vue de la paléontologie belge, le but ne devant pas être de montrer uniquement le produit du sol belge, mais surtout de montrer le produit du travail des Belges depuis 1830, quelle que soit l'origine des matériaux sur lesquels ce travail s'est exercé.

BIBLIOGRAPHIE.

COMMISSIONS ROYALES D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE. BULLETIN. 1878. Liv. 9 12 Commission royale des monuments. Résumé des procès-verbaux des séances de septembre à décembre 1878. — *Revue bibliographique* (H. Schuermans). — Lettre de M. Ch. Licot. — Exposition universelle de Paris Rapport à M. le Ministre de l'intérieur sur les arts plastiques appliqués à l'industrie (L. Van Biesbroeck).

REVUE GÉNÉRALE. Fév. La question scolaire (Gr. de Haerne) — Les parasites nomades (E. Vignes) — Cetewayo, le roi des Zoulous. — Le prince de Bismarck pendant la campagne de France 1870-71 (G. Nieter) — Le Creuset (G. de Commadry). — M. Em. Zola et son école (Duncourt). — Le Coffret (G. Rodenbach). — Résultats des concours ouverts par la *Revue générale*. — A l'Océan (L. Van Arenbergh). — Le règne de l'épervier. — Mélanges. — Bibliographie.

PRÉCIS HISTORIQUES. Fév. Le Pêril social Encyclopédie de SS Léon XIII. — Richesse et bonheur du peuple (F. S.-J.). Suite. — Retraite et mort de Charles V (J. Braet), Suite. — Les missionnaires du Haut Zambèse (V. Baesten). — Altération des monnaies (V. de Buck). — Lettre pastorale des évêques de Belgique (N. R.). Le Père, l'Enfant et les deux Chênes, fable. (F. Van der Straeten) — Chronique. Nécrologie.

REVUE BELGE D'ART, DE SCIENCES ET DE TECHNOLOGIE MILITAIRES. 3^e ann. T. IV Les torpilles agressives (E. Perier). — Une visite aux armures de la porte de Hal (E. Van Vinkeroy). — Les origines de la fortification polygonale chez les Flamands (H. Wauwermans). — Sur les cartouches embouties à bourrelet plein E. Guillaumot). — Les manœuvres d'automne en France et en Allemagne. (P. H.). Note de la Direction. — Réponse à la critique de M. E. L. Des études sur les mines militaires (Cocheteux). — Les progrès de l'artillerie de campagne (trad. de l'angl. par A. Deppe). — Chronique annuelle. Revue des livres.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ BELGE DE GÉOGRAPHIE. Nov. déc. E. Suttor. Le Gabon. — A. J. Wauters. Le Zambèse — Voyage du colonel Prjévalski de Kouldja au Lob Noor. — Capitaine Hannot. La photographie dans ses rapports avec la géographie. — Auguste Petermann — E. Adan. La géographie à l'Exposition universelle de 1878. — Congrès international des Américanistes. — Chronique géographique. — Compte rendu des actes de la Société.

LA FLANDRE. Février. Les Brugeois à la bataille de Cassel (1328). — Le biaux dict du Pastre et d'Amelinete. Poésie du xiv^e siècle. — Une lettre de Charles-le-Téméraire (1476). — Antiquités niennepoises.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE NAMUR. ANNALES.

T. XIV. 3^e livr. Les Normands dans le Namurois (E. C.). — L'ancienne boucherie de Namur (E. D. M.). — Saint-Martin, commune d'Emines (X. J.). — La seigneurie de Boussu (C^{te} de Willermont). Suite. — Les vignobles de Buley (E. D. M.). — Le magistrat de Namur (S. Bormans).

JOURNAL DES BEAUX-ARTS. N^o 2. La situation. — Encore la pierre blanche. Carlier, Damry, Douffet. — A propos d'un livre de M. F. Clément. — Peintures ornementales. — Circulaire de la Société de l'art français. — Dialogue des morts. — Bibliographie. — Chronique générale. — Publications illustrées. — Dictionnaire des peintres.

L'ANNÉE. Février. L'étude sans livre à faire par l'institutur. — Boileau et son art poétique (suite) (J. Chot). — Analyse littéraire Faut-il les tuer tous deux? par V. V. M. (Suite). — Le Règne d'Auguste (Em. Dardenne). — Problèmes (V. Mesplon). — De la rédaction des articles au journal en partie double. — Devoirs scolaires. — Faits scolaires et divers. — Analyses et comptes rendus. — Actes officiels.

REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE. 25 janv. De Campos Leyza. Clef de l'interprétation hébraïque. — Histoire de Sennacherib, par Smith, publiée par Sayce. — Gramlewicz. Questions relatives à Claudien. — Longnon. Géographie de la Gaule au VI^e siècle. — Rinaudo. Lois des Wisigoths. — Du droit de la guerre d'Albéric Gentilis, traduit par Fiorini. — La comédie de Mucelorus, publiée par Warnke et Pröscholdt. — Schmidt Schiller et Rousseau. — Académie des Inscriptions. — L'Archimandrite Palladius. — Bayard Taylor. — 1^{er} février. La Médée d'Euripide, publiée par Prinz. — Longnon. Géographie de la Gaule. — Duc de Broglie. Le Secret du Roi. — Académie des Inscriptions.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES. Janv. L'année 1878. — Les prétentions et les arguments des nouveaux protectionnistes (Courcelle-Seneuil). — La recherche de la paternité des enfants naturels et la population (Ad. Blaise). — Les biens de l'église anglicane et les projets de sécularisation (H. Taché). — L'évolution économique du XIX^e siècle. VII (G. de Molinari). — L'intérêt de l'argent en Chine (Ly-Chao-Pee). — Revue des principales publications économiques de l'étranger (M. Block). — Mouvement libre-échangiste aux Etats Unis (A. L. Earl). — Bulletin. — Correspondance. — Société d'économie politique. — Comptes rendus. — Chronique économique.

DEUTSCHE RUNDSCHAU. Février. Wilhelmine von Hillern. Und sie kommt doch! Erzählung aus einem Alpenkloster. — Otto Gierke. Ueber Jugend und Altern des Rechts. — Franz Dingelstedt. Münchener Bilderbogen I. Betreff: Auspfeifen des neuen Intendanten. — Ferd. Cohn. Die Gärten in alter und neuer Zeit. Ein Capitel aus der Kunstgeschichte. — Zur Geschichte des orientalischen Krieges. 1853-56. — Th. Nöldeke. Orientalischer Socialismus. — G. Brandes. Die Jugend Benjamin Disraeli's. — Literarische Rundschau.

UNSERE ZEIT. 15 janv. Zur Geschichte der zeitgenössischen Poesie Englands. I. Alfr. Tennyson (Miss A. Mary F. Robinson). — Russische Kulturzustände im 19. Jahrhundert. II. — Oesterreich seit der ungarischen Partefusion. V. Ungarn und die Südslawen (W. Rogge). — Khereddin-Pascha und die englische Reformpolitik. — Die Entstehung und Entwicklung des Oesterreichisch-Ungarischen Lloyd (J. Löwenthal). — Revue der bildenden Künste.

MAGAZIN FÜR DIE LITERATUR DES AUSLANDES. 13 janv. Dr A. Hausrath D. Fr. Strauss und die Theologie seiner Zeit. — Von den Pariser Theatern. — Willis. Will Harvey. — G. H. Lewes. — Einiges aus neuester ungarischer Literatur. — Die russische Presse. — 25 janvier. A. Hausrath. D. F. Strauss, etc. — A. Guspary. Die sicilianische Dichterschule. — Die Presse der Vereinigten Staaten von Nordamerika. — Die Volkslieder von der Kosovo-Schlacht. — 1^{er} févr. A. v. d. Linde. Gutenberg. Geschichte und Erdichtung aus den Quellen nachgewiesen. — Unterrichtswesen in Frankreich. — Eine neue englische Anthologie. — Zur Pompeji-Literatur. — Die Volkslieder von der Kosovo-Schlacht. — Odysseische Landschaften. — A. R. Rangabé. Précis d'une histoire de la littérature néo-hellénique. — Kleine Rundschau. — Mancherlei. — Neuigkeiten der ausländischen Literatur. — 8 février. Deutsche Literatur im Auslande und ausländische Literatur in Deutschland. — Englische

Briefe. — Karl Witt's Dante-Forschungen. — A. R. Rangabé. Précis d'une histoire de la littérature néo-hellénique. — Cartas de Indias. — Kleine Rundschau. — Mancherlei. — Bemerkenswerthe Veröffentlichungen in in- und ausländischen Revuen.

CONTEMPORARY REVIEW. Février. New Guinea and its inhabitants (A. R. Wallace). — Professor Geddes on the homeric problem (E. A. Freeman). — Ritualism, roman Catholicism and converts (Rev. Father Ryder). — Ladies and hospital nursing (W. Haward). — Money in ancient Greece and Rome (Fr. Lenormant). — Professor von Holtzendorff on the english country squire (Rev. J. Davies). — On the migration of birds (A. Weismann). — Co-operative stores and common sense (Rev. W. L. Blackley). — Ancient Egypt (R. Stuart Poole). — The London medical schools (R. Brudenell Carter). — Contemporary Life and thought in Russia. — Contemporary literary chronicles.

ACADEMY. — 25 janv. Trotter's Biography of Warren Hastings. — Carlyle's South Africa. — The Educational Year-Book for 1879. — Brian Boru: a tragedy. — Memorials from journals and letters of S. Clark. — Letter from Egypt. — Correspondence. — Clifford's Elements of dynamic. — The old masters Exhibition. — The Henderson bequest to the British Museum. — The german archaeological Institute. — 1^{er} février. Seeley's Life and times of Stein. — Baddeley's John Dudley, duke of Northumberland. — Biesenthal on the Epistle to the Hebrews. — Hayward's Selected Essays. — Knight's English Lake district as interpreted in the poems of Wordsworth. — The parentage of the Countess Guadrada. — The Pelasgians. — Mr. J. A. Grave and the National Gallery Catalogue. — The etruscan Sarcophogus from Cervetri in the British Museum. — Moseley on the structure of the stylasteridae. — West's Edition of Haug's Essays. — The winter Exhibition of the Grosvenor Gallery. — The German imperial archaeological Institute. — 8 févr. Busch's Bismarck in the franco-german war. — Ravenshaw's Gaur: its ruins and inscriptions. — Hare's Life and letters of Baroness Bunsen. — Correspondence of the Hatton family. — Memoir of the Rev. J. Russell. — Paris letter. — Green, etc. On coal, its history and uses. — The english school at Burlington House. — The Exhibition of the royal scottish Academy. — Carl Rosa's opera company "Piccolino".

NORTH AMERICAN REVIEW. — Février. The conduct of business in Congress (Senator Hoar). — The mysteries of american railroad accountig (An Accountant). — A Statesman of the colonial era (General R. Taylor). — Reconstruction and the Negro (D. H. Chamberlain). — The Empire of the Discontented (A Russian Nihilist). — The scientific work of the Howgate Expedition (O. T. Sherman). — Sensationalism in the Pulpit (W. M. Taylor). — Mediæval french literature (T. F. Crane).

RASSEGNA SETTIMANALE. — 19 janv. I beni incolti dei comuni. — Il corso forzoso in Italia e il Belgio. — La stampa inglese. Lettera da Londra. — Lettere militari. Riflessioni sulla catastrofe del Thunderer. — Corrispondenza da Vienna. — Il Parlamento. — La Settimana. — Vittoria Colonna (Ernesto Masi). — Le origini del cristianesimo (D. Castelli). — Scoperte archeologiche in Roma. Il Capitolio e il tempio di Giove O. M. (E. De Ruggiero). — L'esercito e il pericolo sociale. — Gli Etruschi. Lettera ai Direttori. — Le Casse di risparmio postale (L. Cesana). — Bibliografia. — Notizie. — Riviste. — 26 janv. L'Enciclica di Leone XIII. — I Regolamenti provinciali sulla coltura delle risaie. — Il Guardasigilli e la Magistratura. — Corrispondenza da Berlino. — Il Parlamento. — La Settimana. — Di alcuni pretesi versi danteschi (A. D'Ancona). — Rabelais in Italia (O. Guerrini). — Gli scritti di Cobden. — Esplosione e detonazione. — Le Casse di risparmio postale Ai Direttori (L. Cesana). — Bibliografia. — Notizie. — Riviste. — Società di economia politica. — 2 février. Le nostre navi. — La scuola italiana d'archeologia. — Corrispondenza da Parigi. — Il Parlamento. — La Settimana. — La figlia di Baiardo (Olindo Guerrini). — Corrispondenza letteraria da Parigi (A. C.). — La moneta secondo un recente studio (Carlo F. Ferraris). — La peste e le quarantene (Bartolomeo Malfatti). — Macinato e Pellagra. Lettera ai Direttori. — La Convenzione monetaria. Lettera ai Direttori (E. Ambron). — Bibliografia: Letteratura e Storia. Edmondo De Amicis, Ricordi di Parigi. — Oreste Raggi, I colli

albanì e tusculani. — D'Ovidio Francesco, Saggi critici. — Scienze naturali. Jac. Moleschott. La fisiologia e le scienze sorelle. Prolusione al corso di fisiologia sperimentale nella Sapienza di Roma. — Diaro Mensile. — Riassunto di Leggi e Decreti. — Notizie. — Riviste.

REVISTA CONTEMPORANEA. — 30 janv. Doña Luz (continuacion) (Juan Valera). — Las causas de lo bells segun los principios de Santo Tomás (Luis Taparelli). — La emancipacion de la mujer (M. de la Revilla). — Cartas de China. III (Emilio del Perojo). — La psicologia del niño segun trabajos recientes (G. Compayré). — El fetichismo. Discursos pronunciados en Westminster por el profesor F. Max Müller. — Demonología judaica (Jaime Gres). — Bibliografía.

Belpaire, Th. Tables pour le calcul de la force des machines à vapeur. Gand, Muquardt, in-8^o, 1 fr.

Commission royale d'histoire. Rapport adressé par la Commission royale à M. le Ministre de l'intérieur sur le résultat de ses travaux en 1878. Bruxelles, imprimerie du *Moniteur Belge*, in-8^o.

De Walque, Fr. Manuel de chimie opératoire. Louvain, Peeters-Ruelens, 1878, in-16, 4 francs.

Société des Sciences des Arts et des Lettres du Hainaut. Mémoires et publications, 5^e série, T. 3. Mons, Dequesne-Masquilliers, 1878, in-8^o.

Willems, Alphonse. La première édition des Maximes de La Rochefoucauld, imprimée par les Elzevier en 1664. Bruxelles, Van Trigt, in-8^o.

Archief voor de geschiedenis van het Aartsbisdom Utrecht. Bydragen verzameld en aangegeven op last en onder toezicht van Z. D. H. den Aartsbisschop. Vol. 4, livr. 2. Utrecht, Van Rossum, in-8^o, 1 fl.

Asser, F. M. C. Schets van het internationaal privaatrecht. 1^e partie. Burgerlyk regt. Haarlem, de Erven F. Bohn, in-8^o, fl. 1.20.

De Jonge, J. K. J. De opkomst van het Nederlandsch gezag in Oost Indië. Verzameling van onuitgegeven stukken van het oud Koloniaal archief. Tome 10. La Haye, Nyhoff, in-8^o, fl. 5.25.

Diephuis, G. Het Nederlandsch burgerlyk regt Vol. 3, tome 2, Groningue, Wolters, 1 fl.

Dornbusch, J.-B. Abhandlung über das sogenannte *Flandrische Steingut* des XVI und XVII Jahrhunderts. Utrecht, Leeflang, gr in-8^o, fl. 0 90.

Heynsius, A. Ueber die Ursachen der Töne und Geräusche im Gefasssystem. Leiden, Brill, in-8^o, fl. 1 60.

Holwerda, A. F. J. Disputatio de dispositione verborum in lingua græca, in lingua latina et apud Plutarchum. Utrecht. Van Huffel, in-8^o, fl. 1 50.

Jansen, Marten. Inventaris van het oud archief der gemeente Sittard, 1243-1609. Sittard, Jansen, in-8^o, 2 fl.

Kaart van het eiland Java. Uitgegeven op last van Z. E. den Minister van Koloniën door Dr. F. Junghuhn. Op de schaal van 1 : 350,000. La Haye, Nyhoff, 4 feuilles in-fol, 21 fl.

Lexicon der toonkunst door Henri Viotta, met medewerking van de Heeren Peter Benoit, Frans Coenen, F. Gernsheim, G. A. Heinze, Richard Hol, Dan. de Lange, W. F. G. Nicolaï. 1^{re} livr. F. C. Bührmann en Albert Roothaan, in-8^o, 36 livr. à fl. 0.50.

Multatuli, Ideën, 2^e édition. Tome VI. Amsterdam, Funke, in 8, fl. 2.40.

Schimmel, H. J. Juffrouw Bos Drama in vijf bedrijven. Amsterdam, Loman Jr, in-12, fl. 0.75.

Van Vloten, J. Schets van de geschiedenis der Nederlandsche letteren van de XIII^e tot de XIX^e eeuw. 2^e édition. Tiel, Campagne, in-12, fl. 0 80.

Verslagen en Mededeelingen der Koninklijke Academie van wetenschappen. Afdeling natuurkunde, 2^e série, tome 12. Amsterdam, Van der Post, in-8^o, fl. 3 60

L'ATHENÆUM BELGE est en vente :

A Bruxelles, au bureau du journal, 26, rue de la Madeleine; à l'Office de Publicité, 46, même rue;

A Paris, chez M. Ernest Leroux, libraire-éditeur, 26, rue Bonaparte.

BRUX. — Impr. lith. Lhoest et Coppens, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE



Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

2^{me} ANNÉE.

N^o 5 - 1^{er} MARS 1879

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Mémoires et lettres du cardinal de Bernis, publiés par Fr. Masson (A. Chuquet). — Le monde des plantes avant l'apparition de l'homme, par le comte de Saporta (Fr. Crépin). — Bulletin. — Revue des revues étrangères. — Le Congrès des Américanistes (C. de Harlez). — Exposition d'œuvres d'Hippolyte Boulenger. — La collection Du Mortier. — Lettre parisienne (Charles Bigot). — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Mémoires et lettres de François Joachim de Pierre, cardinal de Bernis (1715-1758), publiés avec l'autorisation de sa famille, d'après les manuscrits inédits, par Frédéric Masson. 2 volumes. Paris, Plon.

Le cardinal de Bernis dont M. Frédéric Masson édite aujourd'hui les mémoires, était le fils d'un pauvre gentilhomme du Vivarais. Destiné, comme cadet, à l'état ecclésiastique, il fit de brillantes études au collège Louis-le-Grand et au séminaire de Saint-Sulpice. Mais ses directeurs le trouvaient bien mondain pour un futur évêque; il allait au spectacle et à l'Opéra; on le taxa d'esprit indépendant et dangereux (I, 24); il dut quitter Saint-Sulpice, perdit la faveur du cardinal Fleury et la pension que lui faisait son père, et un beau jour se trouva sur le pavé de Paris, à dix-neuf ans, sans conseil, sans ressources. « Je m'armai de courage, dit-il lui-même, et sus mettre à profit l'adversité, qui est un bon maître. » (I, 32). Il avait de l'esprit, et de l'esprit le plus fin, le plus inépuisable en saillies et en bons mots; il était jeune, souriant, pimpant « bien frais et bien poupin, » dit méchamment Marmontel; il plut à tous par sa figure aimable, par la grâce de ses manières, par sa vivacité méridionale, par une bonne humeur inaltérable, par sa douceur conciliante. « J'étais secret, quoique ouvert, » dit-il dans ses mémoires. Il fut bientôt un des hommes à la mode; la bonne compagnie se l'attacha; il fallait s'y prendre de loin, écrivit-il, pour m'avoir à souper. Le cardinal de Polignac, son parent, le présenta à la duchesse du Maine, à M. de Torcy, au chancelier d'Aguesseau. Cependant ses petits vers, ses épigrammes, toutes les poésies légères où il chantait, comme les rimailleurs de l'époque, Chloris et les molles douceurs d'une vie épicurienne, avaient fait leur chemin dans le monde des salons. Frédéric II se moquait de la « stérile abondance » de Bernis; mais tant de madrigaux et de gracieuses épîtres et la promesse d'un poème didactique, *la Religion vengée*, avaient donné à Bernis la réputation d'un des plus beaux esprits de son époque. Il entra sans coup férir à l'Académie française. C'est avoir bien jeune ses invalides, disait Piron. Mais Bernis, après avoir conquis le « tabouret de l'esprit » n'aspirait pas au repos. Son ambition s'éveillait, il voyait ses amis de Saint-Sulpice, Montazet, Larochehoucauld, arriver aux plus hautes dignités de l'Eglise: « Dès que je

marcherai, leur disait-il, je vous devancerai. » Il obtint le canonat de Brioude et le titre de comte. L'évêque de Clermont, le célèbre Massillon, voulait le choisir comme grand-vicaire. Mais Bernis désirait entrer dans la diplomatie, il s'efforça de reconquérir les bonnes grâces du cardinal Fleury; tant que je vivrai, lui dit le ministre, n'espérez rien de moi. « Eh bien, j'attendrai, » répliqua Bernis. Il attendit encore près de dix ans. Mais durant ce temps il consola de son veuvage la belle madame de Rohan-Courcillon, devint l'ami et le secrétaire intime de la marquise de Pompadour, et célébra les fossesses de la favorite :

Deux trous charmants où le plaisir se joue
Qui furent faits par la main de l'amour.

En récompense, il reçut, outre un canonat au chapitre de Lyon et un logement au Louvre, une pension de 4,500 livres sur la cassette du roi; Louis XV daignait causer avec lui et le recevoir dans sa loge. En 1751, la place d'ambassadeur à Venise étant vacante, Bernis la demanda et l'obtint. D'Argenson se moquait de cet « abbé langoureux, » de cet « homme de rien, » bombardé diplomate. Mais Bernis était moins frivole qu'il le paraissait, au milieu des plaisirs d'une vie insouciant, tandis qu'il faisait de petits vers échappés à sa paresse et veillait pour la société du beau sexe. » il s'était, dit-il, instruit de la science du cœur humain, et rendu capable des grands emplois.

Son ambassade fut brillante et le plaça parmi les plus habiles et les plus souples des diplomates français. En se rendant à Venise, il s'arrêta à Turin et découvre un traité entre la Sardaigne et l'Espagne. A Venise, il évite toute aventure galante, afin de se « montrer maître de lui-même » et démentir sa réputation, assez méritée d'ailleurs, d'homme à bonnes fortunes. On admire sa réserve et sa dignité; c'est le plus grave et en même temps le plus aimable des ministres; il n'a ni la morgue es agnole ni la vanité française; il gagne la faveur du sénat et de la noblesse, et c'est lui que choisit la république de Saint-Marc pour arranger ses différends avec le Pape. Cependant il reçoit magnifiquement les étrangers de distinction qui passent à Venise; il leur fait complaisamment les honneurs de la ville; il sait bien que ses hôtes, charmés de tant de prévenances et de cette affable courtoisie, sont « autant de trompettes, qui chanteront ses louanges dans toute l'Europe. » Ses dépêches sont lues dans le Conseil du roi; on en loue le style simple et clair, on y trouve des observations justes et d'importants renseignements. Déjà Bernis se sent mûr pour une grande ambassade, celle d'Autriche ou d'Espagne; il dit adieu pour toujours à sa vie dissipée; il abandonne la poésie et pour rompre avec le passé par un acte éclatant, se fait ordonner prêtre par le patriarche Foscari.

En 1753, il reparut à Versailles; on le féta beaucoup, on le félicita chaudement de ses talents diplomatiques, on lui donna l'abbaye de Saint-Arnould de Metz et on lui promit le cordon bleu; on le nomma à l'ambassade de Madrid. Il avait reçu l'ordre de partir pour son nouveau

poste. Soudain arrive un contre-ordre; Bernis est mandé chez Madame de Pompadour. Là il apprend le grand événement qui se prépare; Louis XV et la favorite ont résolu de s'allier à l'Autriche; ils acceptent les propositions que Starhemberg leur a faites au nom du ministre Kaunitz et de l'impératrice Marie-Thérèse: c'est Bernis qui mènera l'affaire à l'insu des ministres.

On a beaucoup disserté sur le traité de 1756. En réalité, il était nécessaire. Frédéric II était l'allié de la France jusqu'au 5 juillet 1756, et le 15 janvier de la même année il avait conclu avec l'Angleterre un traité d'alliance. Il fallait parer à cette défection; les offres de l'Autriche furent acceptées, et le 1^{er} mai Bernis signait le traité de Versailles. C'était un traité d'alliance défensive et de garantie, auquel pouvaient accéder tous les Etats, l'Angleterre exceptée; la France ne prenait aucun engagement offensif; elle garantissait la paix de Westphalie et comptait bien faire accéder la Russie au traité: en cas de guerre, elle serait restée neutre vers le continent et aurait consacré toutes ses ressources à la guerre maritime et coloniale contre l'Angleterre. « Si j'en avais été cru, dit Bernis, on s'en serait tenu à ce simple traité. »

Mais cette prudente combinaison, utile aux intérêts de la France, devait échouer. Marie-Thérèse ne se rapprochait de Louis XV que pour mieux accabler Frédéric; elle voulait soulever contre le vainqueur de Molwitz et de Hohenfriedberg une coalition, capable de reprendre la Silésie à la Prusse et d'écraser le nouveau royaume. Déjà, en mars 1756, elle avait offert à la Russie une alliance offensive et demandé une attaque immédiate, qu'elle aurait appuyée « d'une armée de 80,000 hommes tout préparée. » Ce n'était donc pas assez de l'alliance défensive, conclue par Bernis: il fallait jeter la France dans la guerre contre Frédéric. Marie-Thérèse publia le traité; elle savait que si Frédéric voyait une coalition se former contre lui, il prendrait les devants et n'attendrait pas l'attaque des alliés. C'est ce qui arriva; Frédéric demanda une explication à l'Autriche, celle-ci répondit qu'elle s'en tenait aux traités et trouvait d'ailleurs la question « indécente. » Aussitôt Frédéric envahit la Saxe et menaça la Bohême. Marie-Thérèse protesta, mais son but était atteint: « elle se hâta, dit Bernis, d'embarquer l'affaire et considéra que les négociations seraient plus vives et les déterminations promptes. »

La France fut entraînée; sa diplomatie qui ne poursuivait jusque là que l'Angleterre, oublia la guerre maritime et se jeta à corps perdu dans la guerre continentale: ce fut la Prusse, et non plus l'Angleterre, qui absorba l'attention et les forces de la France. Le 1^{er} mai 1757, Bernis signait un nouveau traité qui engageait la France à fournir à l'Autriche un corps auxiliaire de 105,000 Français et de 6,000 Allemands et à lui payer un subside annuel de 12 millions de florins; l'Autriche promettait de céder à la France Beaumont, Chimay, Ypres, Furnes, Knocque, Mons, Nieuport et Ostende; l'infant Don Philippe, marié à une fille de Louis XV, Louise Elisabeth, aurait le reste des Pays-Bas autri-

chens en échange de ses duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla, cédés à l'Autriche.

Cependant Bernis, après avoir été seul dans le secret de l'alliance, après avoir reçu le titre de plénipotentiaire pour signer le traité du 1^{er} mai 1757, était entré au conseil comme ministre d'Etat; six mois après, quand le vieux Rouillé donna sa démission, il devint ministre des affaires étrangères. La fortune semblait favorable aux armes françaises; Richelieu enlevait Minorque; D'Estées battait le duc de Cumberland à Haslembeck; Frédéric était vaincu à Kollin par le maréchal Daun; Bernis avait toujours « l'air d'une bataille gagnée. » On avait pourtant commis beaucoup de fautes, et un jour, Bernis se promenant dans son cabinet et repassant dans son esprit les premiers événements de la guerre, s'étonnait de tant de succès immérités; il s'écriait: « Pauvre postérité, que sauras-tu? » A ce moment, il entend à sa porte le fouet d'un postillon; c'est le courrier qui apporte la nouvelle de la convention de Closterseven; l'imprudent Richelieu, au lieu de faire l'armée hanovrienne prisonnière de guerre, lui permettait de se retirer au delà de l'Elbe et de prendre encore part à la lutte. « C'en est fait, s'écrie Bernis, la postérité n'est pas si à plaindre, elle ne sera pas dans le cas de s'étonner mal à propos. » Les revers commencent; ils se succèdent avec une effroyable rapidité; Bernis n'annonce plus au roi que des désastres; aujourd'hui, c'est Rosbach, demain, c'est Crefeld. Bernis sent que tout est perdu; il n'y a plus ni généraux, ni hélas! de ministres; car lui-même est impuissant et ne connaît que trop son impuissance. Il n'est pas un « faiseur », comme il dit, c'est-à-dire un reformateur, un homme énergique, capable de surmonter par une volonté ferme et hardie les obstacles qui l'entourent, de rétablir l'ordre dans les finances et la discipline dans l'armée. Un seul homme eût-il pu suffire à cette tâche? Il fallait, avant de vaincre l'ennemi du dehors, vaincre au dedans les hésitations et l'apathie du roi, vaincre les caprices de la Pompadour, qui s'entêtait de Soubise et des médiocres généraux, vaincre les résistances des généraux eux-mêmes et des états-majors, pleins de suffisance et de présomption. Bernis ne trouve au mal aucun remède; il le signale et le déplore, mais sans le guérir; il gémit, il se plaint. « jamais ministre ne s'est trouvé dans une telle situation ».

Pourtant il eut du courage; il déclara qu'il fallait à tout prix faire la paix. Mais cette fois, Madame de Pompadour voulait poursuivre la guerre. En 1748, elle avait fait signer la paix, parce qu'elle était lasse de « courir les champs ». En 1758, elle continuait la lutte par orgueil et par dépit; c'était sa guerre, à elle; elle voulait faire de l'alliance autrichienne, qu'elle avait provoquée, la grande affaire du règne; elle craignait, en posant les armes, de s'exposer au mépris de la nation et aux quolibets des Parisiens; elle croyait être héroïque lorsqu'elle n'était qu'obstinée; elle rêvait de victoires soudaines et d'un coup de fortune inopiné.

Bernis, opposé à la guerre, devait donc quitter le ministère. Son successeur était tout trouvé; il était depuis longtemps aux aguets, écoutant, pour ainsi dire, à la porte, et prêt à entrer. Bernis lui-même le désigna. C'était le duc de Choiseul, cet homme rusé, si rusé qu'il sut, malgré ses fautes et les désastres de son ministère, se rendre populaire en France, emporter dans la disgrâce les regrets de tous ses contemporains, éblouir même l'histoire par quelques brillantes qualités. Choiseul savait que l'honnête et scrupuleux Bernis se rendrait bientôt insupportable à la Pompadour; il attendait patiemment son tour, qui ne pouvait tarder; partisan résolu de l'alliance autrichienne,

ambassadeur à Vienne, il était, aux yeux de la favorite et de Louis XV, l'homme de la situation. Quand vint « le moment psychologique », il fit donner à Bernis le chapeau de cardinal: Louis XV craignit dans son ministre le successeur de Richelieu, de Mazarin, de Dubois, de Fleury; il exila Bernis.

La carrière politique de Bernis était finie. C'est à ce moment aussi que s'arrêtent ses Mémoires. En somme, ces Mémoires sont moins importants qu'on le pensait; ils renferment fort peu de détails inédits, ils ont déçu les lettrés, friands d'indiscrétions et de révélations piquantes; ils ne font mieux connaître qu'un seul événement de l'histoire de ce temps-là, l'alliance autrichienne. On saura désormais que Bernis fut assez clairvoyant pour entrevoir les dangers de cette alliance, qu'il la reconnut pourtant nécessaire, et n'accepta qu'à son corps défendant les résultats désastreux qu'elle entraînait. « La nation est plus indignée que jamais de la guerre, écrivait-il en 1757; on aime ici le roi de Prusse à la folie parce qu'on aime toujours ceux qui font bien leurs affaires; mais on déteste la cour de Vienne, parce qu'on la regarde comme la sangsue de l'Etat. » Il voyait que Marie-Thérèse exploitait la France. « On paraît vouloir tirer de nous la quintessence, disait-il encore, sans s'embarasser de ce que nous deviendrons... Mais la fidélité aux engagements doit-elle mener à la destruction totale du royaume?.. Renonçons aux grandes aventures, notre gouvernement n'est pas fait pour cela, il se ruine en se déshonorant. » Quand il quitta le ministère, il écrivit à Choiseul: « Faites que le roi ne reste pas dans la dépendance servile de ses alliés. » Enfin, on ne doit pas oublier qu'il voulut créer un pouvoir central, une sorte de comité de salut public, composé des ministres, et dont le roi n'aurait fait que ratifier les décisions.

La réputation de Bernis a donc profité de la publication des Mémoires. Jusqu'ici on n'a vu en lui qu'un Gentil-Bernard ou un Saint-Lambert porté au pouvoir par la faveur d'une maîtresse du roi et accablé par le fardeau des affaires. On répétait malignement que la Pompadour l'appelait son *pigeon* et Voltaire, la *bouquetière du parnasse*. On ne connaissait pas le patriote sincère, le ministre laborieux qui s'efforce de sauver son pays et succombe à la peine. Grâce aux Mémoires, on rendra désormais justice aux intentions de Bernis, à sa bonne volonté, au zèle qu'il témoigna, au désespoir où le jetaient les catastrophes causées, non point par son incapacité et sa mollesse, mais par l'égoïsme du roi, par l'opiniâtreté insensée de la favorite, par l'ineptie des commandants d'armée. « Je crève de honte et de désespoir », dit-il une fois (II, 180). Toutefois, Bernis n'avait pas l'étoffe d'un homme d'Etat. Sainte-Beuve qui connut les mémoires et la correspondance du cardinal, le représente fort bien comme un gentilhomme d'un esprit doux, d'une culture rare et d'un art social infini. Bernis s'est trop occupé, durant son ministère, de sa bile et de ses coliques d'estomac; « je n'en peux plus, ma santé est détruite », ces phrases reviennent sans cesse dans sa correspondance; c'est le refrain obligé de ses lettres au roi, à Madame de Pompadour et au duc de Choiseul. Comment, au milieu des dangers qui menaçaient la France, trouve-t-il le temps d'écrire de si longues lettres? Il est permis, à bon droit, de s'étonner que dans une situation aussi critique, un ministre, chargé des destinées d'une nation, ait assez de loisirs pour coucher chaque jour ses impressions par écrit et se répandre sur le papier en stériles lamentations.

Au demeurant, c'est bien un homme du XVIII^e siècle, aimable, et, si l'on en croit les apparences, frivole et mondain, mais en même temps

sérieux, perspicace, doué d'un tact très-fin et porté aux grandes choses. Aucun des politiques de ce temps-là ne s'est piqué d'une sévère austérité. Le grave Malesherbes faisait des camoufflets au nez de ses visiteurs. Qui ne connaît Maurepas, le ministre persifleur et sarcastique? Choiseul, le type du *Méchant* de Gresset, l'ironique et impitoyable railleur qui se faisait redouter de tous, étourdi, indiscret, perfide, avouant à Louis XV qu'il ne pouvait sacrifier aux affaires de la France son goût pour les plaisirs, se souciant, disait-il, de sa fortune comme de « colin lampon », était si gai, si pétillant d'esprit et de bonne humeur qu'à son entrée dans une chambre, écrit Gleichen, il semblait fouiller dans ses poches et en tirer une abondance intarissable de plaisanteries. Mais ces hommes de plaisir travaillaient avec une merveilleuse facilité; comme Sheridan, comme Mirabeau, ils savaient mener de front les divertissements et les affaires; au sortir d'un souper ou d'une intrigue amoureuse, ils étaient dispos, prêts à l'action, pleins de ressources et d'expédients, et ces infatigables qui paraissaient ne s'occuper que du monde et de ses plaisirs ne négligeaient pas les devoirs de leur charge. Bernis ne restait que cinq heures au lit; durant les négociations du traité de Versailles, il passait toute la journée à la Cour et tout le soir au jeu, afin de tromper les espions; mais la nuit, il rédigeait et recopiait les articles du traité.

Parmi les chapitres les plus intéressants des Mémoires de Bernis, je recommande ce que dit le cardinal de son éducation à Saint-Sulpice, tout ce qui concerne les mœurs du siècle, les cardinaux de Polignac et de Tencin, les gens de lettres, les femmes « les plus fidèles amies des hommes et les plus équivoques amies de leurs semblables », le crime de Damien, etc. M. Frédéric Masson a consacré à Bernis une longue introduction, parfois trop élogieuse et emphatique; il essaiera plus tard, dit-il, de reconstituer les dernières années de la vie du cardinal, celles où, dans le diocèse d'Alby, il se montra charitable et bienfaisant, et celles où il fut à Rome le Warwick des papes.

A. CHUQUET.

Le monde des plantes avant l'apparition de l'homme, par le comte de Saporta. Paris, G. Masson, 1879, 1 vol. grand in-8°, avec 13 planches et 118 figures dans le texte.

Jusqu'à ces derniers temps, les découvertes de la paléontologie végétale sont restées confinées dans des mémoires que les spécialistes seuls consultent; le public lettré soupçonne à peine qu'il existe une vaste science sous le nom de paléophytographie. Appréciant le grand intérêt que cette science présente aux penseurs comme aux gens du monde désireux de s'instruire sans trop de fatigue, aux philosophes étrangers à l'étude des sciences naturelles, aussi bien qu'aux naturalistes de profession, M. le comte de Saporta a résumé dans un tableau magistralement conçu les principales découvertes de la paléontologie végétale. Personne mieux que lui n'était à même de vulgariser une science qui lui doit tant de travaux de premier ordre. Dans son livre, il ne s'agit pas de descriptions purement techniques, ayant pour but unique la reconstitution des végétaux anciens par le rapprochement de leurs débris. Les enseignements qui dérivent de son travail vont plus haut et s'avancent plus loin: ils touchent au phénomène de la vie dans ce qu'il a de plus mystérieux et de plus profond, c'est-à-dire à son origine, à sa marche, à l'histoire de ses développements et de ses perfectionnements graduels; ils s'attachent à définir des procédés

dont on commence à peine à saisir les ressorts et à fixer le sens.

La première partie de l'ouvrage traite, dans trois chapitres fort importants : de la naissance de la vie, de la théorie de l'évolution et des anciens climats. La seconde partie comprend une exposition succincte des périodes végétales et des vues générales sur l'ensemble de ces périodes.

La vie, le plus merveilleux comme le plus incompréhensible des phénomènes, dans quel milieu et sous quelles formes s'est-elle primitivement manifestée ? En tenant compte de l'état du globe au moment où la vie a pu y apparaître et en se basant sur les vestiges les plus anciens que nous révèlent les couches géologiques, on peut, pour ainsi dire, affirmer que la mer a été véritablement le point de départ initial de ce qui est organisé. Mais si cette première question peut être considérée comme résolue, il n'en est pas de même de la seconde. Il faudrait connaître ce qu'ont été la faune et la flore de l'époque primordiale; or jusqu'ici les vastes dépôts désignés sous les noms de systèmes *laurentien* et *huroniën*, qui sont les premiers terrains stratifiés et dont le développement au Canada atteint la puissance énorme de 50,000 pieds anglais, ne nous ont encore livré d'autres traces organiques que celles de l'*Eozon*, rhizopode supposé, d'une nature plus que problématique. Le système *cambrien*, qui vient ensuite, ne renferme encore qu'une cinquantaine d'espèces au plus appartenant à des algues marines et à des animaux marins de l'ordre le plus inférieur. Ce n'est sans doute pas là ce qui a composé la vie à son aurore, et il est probable que les mers qui ont déposé le *laurentien* et le *huroniën* ont vu naître des organismes plus ou moins nombreux, dont les formes ne nous sont pas connues, mais qui, sans doute, étaient éminemment rudimentaires. L'auteur nous montre les êtres organisés tendant graduellement à devenir amphibiens, puis terrestres. Un savant contemporain, M. Bronn, désigne sous le nom de *mouvement terripète* l'impulsion qui a poussé constamment les séries d'êtres vivants à quitter l'eau, à mesure qu'elles s'avançaient vers le terme de leur perfectionnement, et à gagner la terre ferme pour s'y établir à l'air libre, comme dans une région plus noble et plus éloignée de leur premier berceau.

Les végétaux et les animaux qui habitaient les mers primordiales se sont-ils éteints sans laisser de descendants, pour être remplacés par d'autres végétaux et d'autres animaux avec lesquels ils n'ont eu aucune attache? ou bien ces premiers organismes sont-ils la souche de tous les êtres qui ont successivement peuplé les mers et les terres? L'auteur admet la filiation et par suite le transformisme. Les faits et les déductions qu'il expose sur cette grave question méritent d'être médités par tous ceux qui pensent.

Depuis l'apparition de la vie sur le globe, les climats ont subi de profondes modifications. Pendant les périodes anciennes, les régions du pôle nord, aujourd'hui glacées et privées de vie, étaient couvertes d'une luxuriante végétation; nos régions tempérées ont successivement possédé des flores qui ne pouvaient subsister que par une température bien différente de celle de nos jours. Notre hémisphère s'est successivement refroidi à mesure que la terre avançait en âge. Quelles sont les causes de ces altérations extraordinaires? Plusieurs théories ont été invoquées pour expliquer l'abaissement de la température de notre globe. On a cherché une explication dans un changement dans la direction de l'axe terrestre, dans le changement de notre système sidéral dans l'espace, dans le refroidissement du noyau du globe, etc., etc. Ces diverses théories ont été successivement abandonnées. Il en est une sur laquelle l'auteur in-

siste et qui semble digne d'attention, c'est celle de M. le docteur Blandet. D'après celui-ci, le soleil aurait dû avoir un volume beaucoup plus considérable pendant les périodes anciennes de la terre et réchauffer celle-ci dans des conditions bien différentes de celles de nos jours.

Après ces considérations générales développées avec un talent remarquable, M. le comte de Saporta aborde la partie essentielle de son livre, c'est-à-dire le tableau des flores anciennes qui se sont succédées pendant l'immense période de temps écoulée entre le dépôt du *laurentien* et celui du *pliocène*. Il passe en revue les quatre grandes époques végétales qu'il désigne sous les noms de primordiale ou éophytique, carbonifère ou paléophytique, secondaire ou mésophytique, tertiaire ou néophytique. Chacune de ces époques est divisée en périodes, qui, réunies, sont au nombre de dix-neuf.

Il n'est guère possible de suivre l'auteur dans le tableau qu'il fait de ces périodes végétales. Qu'il suffise de dire que ce tableau est tracé de main de maître, et que le lecteur, grâce aux figures qui ornent le texte, peut aisément se faire une juste idée de ce que les flores anciennes ont été, et comment, de période en période, elles se sont perfectionnées, enrichies, pour revêtir des formes qui les lient intimement à nos flores vivantes.

Les notions développées dans ce tableau se rattachent à trois ordres de phénomènes très-distincts, bien qu'il y ait entre eux des connexions de plus d'une sorte et qu'ils aient fréquemment et nécessairement réagi l'un sur l'autre : nous voulons parler de la configuration géographique du sol de l'Europe, des variations et de l'abaissement final de la température, enfin des changements éprouvés par le règne végétal, considéré en lui-même, c'est-à-dire au point de vue des modifications purement organiques dont il a donné le spectacle. L'existence de ces trois ordres de phénomènes ne saurait être sérieusement contestée.

Vers le milieu de l'époque jurassique, l'Europe ne formait encore qu'un archipel de grandes îles; à l'époque de la craie blanche, si on laisse de côté la Scandinavie, qui formait sans doute, dans la direction du Nord, une contrée plus vaste que de nos jours, on constate l'existence d'un continent central qui paraît être comme une réduction de l'Europe actuelle. Lorsque s'ouvre la période paléocène, les mers se trouvent restreintes à de faibles limites dans tout le périmètre européen. Malgré l'extension de l'espace émergé, le climat paléocène ne paraît avoir eu rien d'extrême ni de trop continental. Une température élevée y favorise la diffusion des palmiers et de beaucoup de plantes d'affinité tropicale, jusque dans le nord de la France et par delà le 50° degré de latitude. Plus tard, une révolution ramène les eaux de l'Océan jusqu'au centre du continent et constitue une Méditerranée quatre ou cinq fois plus vaste que la nôtre et qui s'étendait vers l'Asie Mineure, la Perse, l'Égypte et la Barbarie. Cette révolution qui inaugure l'éocène proprement dit, bouleverse le climat et entraîne de profondes modifications dans la flore. Celle-ci affecte surtout une physiologie et des affinités africaines. Un nouveau changement modifie la configuration de l'Europe par l'établissement de la mer oligocène et rend le climat européen plus tempéré et moins extrême. L'influence de cette mer, qui est septentrionale, fait rétrograder les types africains et austro-indiens de la période précédente, qui sont remplacés peu à peu par les types polaires destinés à se répandre en Europe durant tout le miocène. Pendant toute la durée de la mer miocène, qui remplace la mer oligocène, l'Europe centrale conserve une température tiède et un climat fort doux. C'est alors que, par suite d'une cause générale qui

reste encore inconnue, le globe terrestre se refroidit. Le refroidissement atteint tout d'abord les régions voisines du pôle et se propage peu à peu sur tout le reste de l'Europe en faisant rétrograder vers le sud les types tropicaux.

L'auteur établit, par de nombreux exemples, les modifications qu'ont fait subir aux caractères des flores successives les grandes révolutions géologiques de l'époque tertiaire. Sa connaissance approfondie des formes végétales de cette dernière époque lui a permis d'aborder un genre de démonstrations presque entièrement neuf, qui vient puissamment appuyer les idées qu'il a émises sur le transformisme. Rapprochant et comparant certains types très-caractéristiques, il nous les montre se modifiant sous les actions climatériques et se rapprochant peu à peu de leurs homologues encore vivants. Ses comparaisons soigneusement établies nous prouvent que certaines de nos plantes vivantes se relient par des chaînons continus à des ancêtres qui existaient déjà au temps de l'oligocène. Il n'est pas douteux, selon lui, que nos flores vivantes procèdent par filiation des flores tertiaires et que celles-ci, à leur tour, sont les descendants, par voie de génération, des flores plus anciennes. Il termine son bel ouvrage par ces réflexions, qui sont celles d'un esprit supérieur qui a mûrement médité l'un des plus grands problèmes soumis à l'examen de l'homme :

Au lieu de percevoir des interruptions périodiques dans les manifestations de la vie, au lieu de signaler des destructions radicales et de constater des intervalles correspondant à des temps dépourvus de créatures organisées, nous avons, au contraire, saisi ou entrevu partout la trace de connexions allant de l'antérieur au postérieur; leur multitude nous a paru si grande et leur complexité telle que notre esprit succomberait à vouloir analyser leurs entre-croisements. Mais si l'on remonte de phénomène en phénomène plus haut que les apparences mobiles et contingentes, il semble que l'on aboutisse forcément à quelque chose d'entier, d'immuable et de supérieur, qui serait l'expression première et la raison d'être absolue de toute existence, en qui se résumerait la diversité dans l'unité, éternel problème que la science ne saurait résoudre, mais qui se pose de lui-même devant la conscience humaine.

FRANÇOIS CRÉPIN.

BULLETIN

Linguet aux Pays-Bas autrichiens, par M. Ch. Piot (Extr. des Bulletins de l'Académie royale de Belgique, t. XLVI, n° 11). — Peu de personnages, mêlés aux événements littéraires et politiques du xviii^e siècle ont mené une existence aussi agitée que Linguet, avocat, littérateur, publiciste, historien, économiste, « se mêlant de tout, donnant volontiers un libre cours à sa verve à la fois ardente, passionnée, maligne et féconde, bravant tous les obstacles, se heurtant à toutes les intrigues, se créant des ennemis partout. » Avocat d'abord, il se fait expulser du barreau; journaliste ensuite, il s'attire par sa collaboration au *Journal politique et littéraire* de Panckoucke, de si méchantes affaires qu'il se voit obligé de quitter la France. Après avoir voyagé en Suisse, en Hollande, en Angleterre, il vient se fixer dans les Pays-Bas autrichiens. La notice de M. Piot nous fournit une grande quantité de renseignements tout à fait nouveaux sur cette dernière phase de la vie de Linguet. Accueilli comme un brouillon et un intrigant, il parut être un instrument intelligent destiné à propager les idées du despotisme gouvernemental qu'il avait préconisées avec tant d'ardeur dans sa *Théorie des lois*, un écrivain prêt à seconder les vues du plus fort et à en faire l'éloge au besoin. Linguet se fit en effet l'instrument des hommes d'État autrichiens et put ainsi publier paisiblement son journal à Bruxelles. Le comte de Belgiososo, ministre de l'empereur aux Pays-Bas,

s'éprit de lui et exprima le désir d'en « faire l'acquisition », si bien que Joseph II lui accorda des lettres de naturalisation et le diplôme de noblesse. Le succès rendit le publiciste plus exigeant. Il rencontra des refus; de là des accès de mauvaise humeur et finalement des attaques en règle contre les actes du gouvernement. Ces allures soulevèrent l'indignation générale dans les régions officielles, et Linguet ne fut bientôt plus traité que comme « un infâme libelliste, qui s'est mis au rang des détracteurs de l'empereur pour s'assurer un autre salaire. » La position devint bientôt insoutenable pour Linguet, qui retourna à Paris, où ses attaques contre l'assemblée constituante et le cabinet de Versailles lui valurent de nouvelles et ardentes inimitiés. Revenu à Bruxelles, il se met à flagorner l'empereur, mais il renouvelle ses attaques contre le gouvernement; et même après que le peuple de Bruxelles eut chassé les Autrichiens, il ne put réussir à se concilier la faveur d'aucun parti. La réprobation dont il était l'objet le décida à aller rechercher à Paris le moyen de satisfaire le besoin d'agitation qui le tourmentait et qui finit par en faire une victime de la Terreur. Dans le travail de M. Piot, dont nous nous bornons à donner un aperçu sommaire, on trouve également de curieux détails sur les *Annales* rédigées par Linguet, l'état de la presse dans nos provinces à la fin du XVIII^e siècle et la politique du gouvernement autrichien, à laquelle le fameux publiciste fut mêlé.

Voyage dans les Pays-Bas et maladie d'Éléonore d'Autriche (ou de Portugal), femme de François I^{er}, par Ch. Paillard. Bruxelles, Hayez. (Mémoire présenté à la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique.) — D'après le traité de Crépy en Valois, signé le 18 septembre 1544, le duc d'Orléans, deuxième fils de François I^{er}, devait épouser l'Infante Marie, fille de l'Empereur, ou la princesse Anne, seconde fille de Ferdinand, roi des Romains, au choix de Charles-Quint. Dans le premier cas, l'Infante recevait en dot les Pays-Bas et les comtés de Bourgogne et de Charolais. Le roi de France, de son côté, renonçait à ses prétentions sur le duché de Milan et le comté d'Asti. Si l'empereur optait pour le mariage avec la princesse Anne, il s'engageait à accorder aux deux époux l'investiture du duché et Etat de Milan. Il se décida en 1545 pour la seconde alternative. Cette option était-elle un leurre, comme on l'a dit? Aux raisons qu'on invoque à l'appui de cette assertion, on peut en opposer d'autres qui autorisent le jugement contraire. M. Paillard, évite de se prononcer, et en cela il a raison, car, comme il le fait remarquer, la mort prématurée du jeune duc d'Orléans arrivée en septembre 1545, rend la question presque insoluble. Quoi qu'il en soit, le roi de France et son fils avaient au moins intérêt à entretenir l'empereur dans ses bonnes dispositions. Aussi le traité de Crépy était à peine signé que la reine de France et le duc d'Orléans se dirigèrent vers les Pays Bas et y firent un voyage signalé par les fêtes les plus somptueuses. Éléonore désirait revoir sa sœur, la reine Marie, et son frère Charles. Mais elle avait également une raison politique pour rechercher l'entrevue, et c'est sur cette raison que M. Paillard insiste particulièrement avant d'aborder le récit du voyage, qu'il décrit minutieusement d'après des documents contemporains, dont quelques uns sont inédits. Sa relation est accompagnée de pièces justificatives, publiées pour la première fois, et que l'auteur a trouvées dans les archives du Royaume.

La Belgique illustrée, publiée sous la direction de M. Eug. Van Bommel, 10^e livraison. — Un travail de M. Ernest Van Elewyck, comprenant la description de Malines, de Liège et du Petit Brabant, clôt la série des notices relatives à la province d'Anvers. M. Van Bommel introduit le lecteur dans la Flandre occidentale, et jette un coup d'œil d'ensemble sur cette province, dont la capitale est décrite par M. Louis Thooris. Une carte chromolithographiée de la Flandre occidentale accompagne

cette livraison, qui est enrichie de 16 gravures, parmi lesquelles on remarque : une vue de la Grand'Place de Malines et de la cathédrale de Saint-Rombaut, une vue de la digue et de la plage d'Ostende et une autre de Bruges.

— Nous empruntons à la chronique de la *Revue critique* les nouvelles littéraires qui suivent :

La commission des documents inédits, attachée au ministère de l'instruction publique, publiera sous peu une série de documents relatifs à l'administration anglaise dans l'ouest et le sud de la France. Cette collection comprendra probablement douze volumes.

La Société des Anciens Textes français publiera, cette année, le *Voyage en Terre-Sainte*, du sieur d'Anglure; la *Vie de Saint-Gilles*, de Guillaume de Berneville; le premier volume de *Eustache Deschamps* et le troisième volume des *Miracles de Notre-Dame*.

M. Maurice Vernes fera paraître prochainement une *Histoire du peuple d'Israël* dans la collection de l'*Histoire universelle* qui se publie chez Hachette, sous la direction de M. V. Duruy. Un des prochains volumes de cette publication, l'*Histoire d'Autriche*, est dû à la plume de M. Louis Leger.

— Parmi les curiosités de la littérature des almanachs il faut citer un *Almanach Bilingue* (Erderaz eta Euskeraz) para el ano de 1879 (Saint-Sébastien, Baroja). Il renferme un opéra en trois actes, en basque et en espagnol, intitulé *Pudente*, par Serafin Baroja. L'action se passe dans les mines de la Bétique, au temps de Trajan. Les vers sont chantés sur des airs basques, dont les noms sont indiqués dans le livret. On y trouve ainsi une sorte de catalogue de la musique populaire basque.

— Une nouvelle revue intitulée *O Positivismo* vient de paraître à Oporto.

— M. Bychkov vient de commencer la publication du catalogue des manuscrits de la Bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg.

REVUES.

MAGAZIN FÜR DIE LITERATUR DES AUSLANDES (Littérature Hongroise). — DEUTSCHE RUNDSCHAU (Les jardins). — ALLGEMEINE ZEITUNG. BEILAGE (L'homme primitif dans l'Europe orientale). — RIVISTA EUROPEA (Un Zola italien).

Aujourd'hui la Hongrie est entrée dans le monde des arts; elle s'y est affirmée, à l'exposition universelle de Paris, sous un aspect si séduisant, si jeune, si plein de sève et de promesse, qu'il devient opportun de la suivre dans ses diverses manifestations artistiques. C'est pourquoi nous emprunterons, au sujet de sa littérature, quelques renseignements fournis par M. K. M. Kertbeny dans sa correspondance à *Magazin*.

Peut-être nos lecteurs savent-ils déjà que la littérature est une moderne efflorescence dans l'histoire de la race hongroise. On ne connaît qu'un ouvrage imprimé au XV^e siècle dans la langue des Magyars. Le XV^e siècle en vit naître 245, le XVII^e 1250, le XVIII^e 1966; donc, dans l'espace de quatre siècles, 3289 ouvrages dont les bibliomanes de l'Europe ne se doutent pas et qu'ils ne posséderont jamais, car la manie des vieux livres s'est introduite en Hongrie comme partout ailleurs. Quoique la littérature nationale ait pris son essor dès les premières siècles après l'invention de l'imprimerie — grâce à l'aide du protestantisme, elle eut à traverser des crises politiques et ne résista pas devant la langue latine qui s'était intronée officiellement dans le gouvernement, dans la législation, même dans la haute société, avec le français et l'allemand. On parlait si peu le hongrois en 1802 qu'une revue de Vienne, les « *Annales de la littérature autrichienne* », se lamentait de voir des esprits sérieux s'acharner à ressusciter un langage qui n'était plus compris que de la basse classe. — Mais la langue redevint nationale en 1830, le latin fut abandonné. C'est ainsi qu'il

existe aujourd'hui dix millions de lecteurs hongrois, et que l'on a vu naître en 1877 au delà de mille œuvres publiées dans la langue du pays. Parmi celles-ci se trouvent 893 ouvrages originaux.

Entre les œuvres littéraires proprement dites, on ne compte pas moins de 42 romans traduits, tandis que la Hongrie n'en fournit que 32.

Les privilégiés sont, en français : Cherbuliez, Ernest Daudet, O. Feuillet, V. Hugo, P. Mérimée, G. Sand, Verne et d'autres — nécessairement Montépin et Ponson du Terrail. — Pour les autres pays, Caballero; MM. Edwards, Jerrolds, Poe, Ch. Sealsfield, Stifter, Thackeray, Spielhagen, Ebers.

Les Hongrois font relativement peu de poésie — 26 volumes, c'est le chiffre indiqué pour la moisson de cette année; encore moins d'œuvres dramatiques — 5 volumes; par contre, six volumes de traductions.

La dernière nouvelle littéraire dont parle le correspondant s'intitule « *Molière élete esművei*. » (La vie et les œuvres de Molière). Le livre est dû à la plume de Thomas Szana, qui a publié déjà sur Græthe, Byron, Heine, V. Hugo, des articles fort étudiés et présentés sous une forme élégante et facile. Szana, qui fait aussi la critique, s'est acquis, par son élégance et sa clarté, le public féminin. Molière est presque un classique sur la scène hongroise; le « *Mariage forcé*, » le « *Médecin malgré lui*. » « *L'École des femmes* » sont depuis longtemps au répertoire. Ses œuvres complètes ont été traduites par la société Kischfaludy, dès 1863. Des lectures ont été faites, entre autres par le professeur Gréguss à l'université, sur le grand dramaturge. Szana s'adresse à un public averti, et vraiment, la table de ce livre est presque une gloire pour la France : — Du berceau à la scène; premiers débuts; l'art et la société de l'époque; Armand Béjar, etc. Ce livre a mérité les honneurs d'une traduction allemande, qui sera publiée sous peu.

Une impulsion récente, une manie dont M. Kertbeny ne s'explique pas l'introduction, est celle de tailler en hongrois des tragédies sur le patron de Faust. Un autre genre, le dernier, sont des pièces de cape et d'épée, pièces espagnoles à la Moreto, travesties en hongrois, ainsi que des comédies grecques, qui n'ont rien de commun avec Aristophane, quoique la tentative ait été faite avec beaucoup de talent. Le premier genre est introduit par Doczy, un diplomate de l'école d'Andrassy, l'autre par un prêtre catholique, le bénédictin Csiky, qui se gausse spirituellement de l'oracle de Delphes.

Le fanatisme n'est pas dans l'esprit national des Hongrois : on voit dans les villages, curé, ministre, pope — voire le rabbin — jouer ensemble au jeu de mariage. Le père des romanciers hongrois, l'auteur de « *Etelka* » et de « *Iolanka*, » était un moine. Les plus jolies romances de salon furent faites par un jésuite, Frans Faludi. Un autre religieux, Paul Anyos, a écrit des odes d'amour qui sont devenues populaires. Grégoire Czuczor, bénédictin, philologue et académicien, passe pour le plus grand talent érotique, et son génie poétique n'a été surpassé que par Petöfi.

Le clergé séculier ne s'est pas laissé dépasser; on cite plusieurs poètes. A cette série des fantaisistes, le correspondant pourrait ajouter l'abbé Liszt, de retentissante mémoire.

— DEUTSCHE RUNDSCHAU. *Les jardins anciens et modernes; un chapitre pour l'histoire de l'art*. L'art des jardins, d'après M. Ferdinand Cohn, n'est pas seulement un enfant adoptif des muses, bien qu'on lui refuse ordinairement le droit de prendre rang à côté de la peinture, de l'architecture et de la plastique. Il a les mêmes droits que l'architecture, sa sœur jumelle. De même que celle-ci, né d'une nécessité, il s'est ennoblé peu à peu et porte l'empreinte de toutes les manifestations de l'art. Ici se pose une question : qu'est-ce que le beau dans un jardin? L'histoire accuse deux tendances parfaitement distinctes. Dans les pays que borde la Méditerranée, dans l'ancienne Grèce, l'Italie moderne, en Espagne, en Orient, au sud de la France, ce sont les principes de l'archi-

teature qui domine : la régularité, la symétrie, l'harmonie des proportions, la perspective. Chez les peuples du Nord et sur les bords de l'Océan, le pittoresque règne en maître. Au Sud, la ligne; au Nord, la fantaisie. Cette différence est si tranchée que les Romains dans leurs conquêtes n'ont pu transporter l'idéal au delà de leur sol, pas plus que le gothique n'a pu s'implanter au Midi. La raison de cette différence est nécessairement du domaine de l'esthétique et appartient à l'histoire de l'art.

L'origine des jardins coïncide avec la civilisation. Dès que l'homme a connu les simples, les légumes, les arbres à fruits, qui lui venaient pour la plupart de l'étranger, il a dû, pour les conserver, les entourer de soins, leur donner un asile à portée de sa vigilance, près du foyer par conséquent, dans un enclos. Successivement les fleurs sont venues ajouter leurs charmes ou leurs parfums à l'éden privilégié. Homère nous représente ainsi les jardins de Laërte et d'Alcinoüs. Dans les temps primitifs, le champ était commun, mais le jardin ne pouvait être qu'à celui qui l'entretenait de ses soins quotidiens et immédiats. — C'est l'origine de la propriété.

Dans sa naïve contemplation de la nature, l'homme considérait les vieux arbres comme un asile de la divinité, et les protégeait contre les profanes; l'enceinte était sacrée. Insensiblement l'art y ajouta l'effigie du dieu, le temple, des autels, des statues, des trépièdes.

Les statues se multiplièrent, il fallut pour les faire paraître les détacher sur un fond de verdure. « Nous honorons autant le bois sacré que la statue d'or ou d'ivoire » dit Pline. Quoi d'étonnant que les citoyens prissent plaisir à se promener sous l'égide de dieux dans les bosquets sacrés, lorsqu'ils sortaient, pour prendre l'air, des portes de la ville. La philosophie grecque est née dans ces bosquets. Des promenades furent créées pour les unir aux villes. L'académie d'Athènes était *hors des portes*. Epicure a créé le premier jardin : « jusqu'alors, dit un ancien écrivain, ce n'était pas la mode de vivre en ville comme on vit à la campagne. »

Mais les jardins de l'Orient étaient déjà célèbres avant la civilisation grecque. On sait par tradition ce qu'étaient les jardins des Perses. On peut même se faire une idée, par les paroles attribuées à Salomon, de ce que contenaient les jardins de Jérusalem, où tout croissait depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope, le noyer, le figuier, le pommier à côté du palmier, de la vigne, le safran, l'aloës, le nard, le cinnamome et bien d'autres curiosités botaniques.

L'histoire nous apprend également qu'à Rome, à la fin de la république, les jardins de plaisance avaient pris une telle extension que la reine du monde en était réduite à se nourrir du blé de la Sicile et de l'Afrique.

Le premier parc fut établi par Lucullus et probablement sous l'impression qu'il avait rapportée de ses campagnes en Asie. « Il n'est pas une colline dit Sénèque — dans son apostrophe contre l'aristocratie — il n'est pas une colline, qui ne soit couverte de vos plantations, pas une rivière qui ne soit entourée de vos parcs. » Quand on n'avait pas de jardin à Rome on cultivait des fleurs à sa fenêtre.

L'invasion des barbares envahit tout et ravagea les jardins comme le reste. Mais la coutume romaine se réfugia dans les couvents des bénédictins. Ceux-ci transportèrent dans le Nord les longues allées, coupées à angle droit, les roses et les lis et toutes les plantes médicinales qu'ils conservaient soigneusement. Au xiv^e et au xv^e siècles, à Florence, lorsque la Renaissance fit explosion sur les ruines du passé, on vit reparaître les joyeux portiques et les colonnades de l'architecture romane qui détrônèrent le style gothique. A Florence s'étaient conservées les traditions de tous les arts et en même temps que la façade de Saint-Miniato et les sculptures de Pisani, apparurent le jardin de plaisance où Boccace conviait son Décaméron. — Ce fut une renaissance avant la Renaissance.

De la Toscane le goût revint à Rome, on n'eut

qu'à redresser les colonnes renversées, à réparer les vasques ébréchées, sur les terrasses où jadis se dressaient les villas romaines. Pline le jeune servit de jardinier et d'architecte : les ruines, les sarcophages, les inscriptions tapissées de verdure donnèrent à la restauration un charme élégiaque. Ainsi naquirent les villas dites du *cinquiesimo* dont on voit encore des exemples et qui se distinguent par leur situation en amphithéâtre, leurs grands escaliers doubles et leurs gradins, leurs dieux marins, leurs nymphes abritées sous des niches, leurs noirs cyprès, leurs allées de lauriers comme des murailles; point de fleurs, peu d'arbres, mais de lointaines perspectives à l'horizon. Les noms de Bramante, de Raphaël, de Michel Ange indiquent assez que le pittoresque relevait d'un style bien déterminé.

Mais la renaissance italienne ne dura pas longtemps : pendant le dernier tiers du xvi^e siècle, ce fut la France qui s'empara de l'hégémonie dans le domaine des arts décoratifs, prédominance qu'elle exerce encore aujourd'hui. Paris, malgré ses catastrophes et ses agitations, possède encore et conserve avec piété des spécimens de tous les jardins, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. Les jardins de Marie de Médicis ont été transformés, mais celui du Luxembourg a gardé la forme et l'aspect d'un jardin italien du xvi^e siècle. Sous le règne de Louis XIV s'introduisirent les somptueuses allées dont Lenôtre entourait les palais de Saint-Cloud, de Fontainebleau, de Saint-Germain. L'intention de Lenôtre dans le style de ses jardins était de créer un théâtre propre au développement de la pompe monarchique. Le jardin n'est pour ainsi dire qu'une dépendance du palais. On entre par une grille à lances dorées — emblème de l'invulnérabilité du maître; le palais se déploie au haut d'une terrasse dans toute sa majesté, les allées représentent une enfilade de salles et de cabinets élégants, d'immenses corridors, d'arcades, de colonnades qui communiquent par de hautes voûtes. Le sol est un tapis de gazon vert, les murs sont des charmilles tondues qui semblent des Gobelins. Il y a des allées ombrées, des niches mystérieuses. Les jours de fête, de grandes masses d'eau s'échappent de la bouche des tritons pour ébahir la foule; les rangées d'orangers courent parallèlement, et l'on voit au bout des allées une statue, un temple, un monument. Tout respire le faste et la magnificence. Ce style — baroque — ne plaît pas aux Allemands et cependant il représente encore aujourd'hui l'esthétique française, ce qui explique comment il s'est conservé à travers les diverses dynasties. Et l'on pourrait comparer les jardins aux alexandrins de Corneille ou de Racine dont le pathos, inappréciable au reste de l'Europe, conserve son effet sur la scène française. Ce sont ces mêmes jardins, évidemment, qui ont inspiré les embellissements grandioses accomplis à Paris sous le règne de Napoléon III.

Après l'époque de Louis XIV vint celle de Louis XV, après le style baroque le rococo : haies taillées en volutes, parterres entortillés, grottes fantastiques, petits bassins, et tout le raffinement que les artistes de l'époque introduisirent dans les boudoirs. Ce style a pénétré en Allemagne dans quelques résidences.

A la fin du xviii^e siècle commença en France la réaction contre l'absolutisme qui enchaînait, non-seulement les peuples, mais rapetissait jusqu'aux arbres. Ce fut d'abord l'architecture qui rompit avec le passé, et on revint aux formes simples du classique, — le style perruque. La littérature trahissait le malaise par une sorte de sentimentalisme, par une adoration de la nature. C'était le temps d'Héloïse et de Werther et des romans trempés de larmes. C'est alors aussi qu'on découvrit la Suisse. Le rococo fut aboli, comme souvenir d'une cour corrompue, on permit aux arbres de s'étendre comme ils voulaient, mais il fallait des ponts rustiques, des saules pleureurs sur des urnes mélancoliques, des chalets recouverts de mousse, des ermitages et de petits ruisseaux murmurants. Le parc d'Ermenonville, si connu, est un type du genre. Le petit Trianon de Versailles offre un autre exemple des jardins en

style perruque. Cette époque eut le grand mérite de provoquer l'acclimatation des essences et des plantes étrangères.

Si l'on se tourne vers l'Angleterre, on voit que les jardins comme l'architecture y portèrent le sceau de la renaissance italienne, d'abord, et de la renaissance française ensuite. Shakespeare a conçu Roméo et Juliette dans un jardin à terrasses; Ophélie cueille ses fleurs sur les arabesques d'un parterre carré. Mais la nature indépendante des Anglais jamais ne s'est soumise aux préceptes classiques. Sous Elisabeth, déjà, Shakespeare avait aboli l'unité dramatique. Bacon, lui, secoua le despotisme scholastique; les philosophes et surtout les savants avaient ouvert de nouvelles voies à la pensée. La révolution s'étendant aux jardins, le *parc anglais* devint l'idéal de la nature cultivée.

Nous arrivons au siècle présent. L'art des jardins de nos jours, comme l'architecture, est devenu un art d'éclectisme. De même que nos rues sont formées de maisons disparates, c'est l'emplacement dans les jardins qui détermine le style. On cherche à fondre en un tout harmonieux les différentes époques. Ainsi, près de l'habitation, de chatoyants parterres rappelleront la Renaissance, tandis que les lointains gardent l'aspect de la nature. A Berlin, Lenné a eu d'heureuses inspirations en renouvelant les villas italiennes. Mais la réalisation la plus heureuse s'est accomplie à Paris dans la transformation des places publiques en squares, dans ses boulevards bordés d'arbres. Le bois de Boulogne, la *butte Chaumont*, en dépit de quelques défauts, sont aussi de splendides créations. Les Parisiens du reste, ont prouvé qu'il n'est pas besoin d'une lampe d'Aladin pour convertir en palais féérique un désert privé d'ombre et d'eau; qu'on se rappelle le Champ de Mars à l'Exposition. Ce qui caractérise l'art parisien, c'est sa façon de plier un terrain aux caprices du pittoresque sans jamais encourir le danger du grotesque. On excelle aujourd'hui dans la formation des gazons et dans l'arrangement des couleurs. Le jardinier est un paysagiste, il travaille d'après nature et copie des études faites sur le vif. Outre le pittoresque, l'art moderne des jardins s'est encore enrichi d'éléments nouveaux; d'élégants conifères venus du Japon, de la Californie décorent partout les jardins avec des bananiers, des palmiers, avec la flore tropicale et d'innombrables végétaux qui nous transportent par l'illusion dans les climats favorisés du ciel. Puis, nous avons conquis les jardins d'hiver et les serres élégantes qui servent d'abri aux palmiers. Nous avons donné à nos villes des veines et des poumons — que dirait M. Cohn, s'il voyait à Bruxelles au lieu de square les places hérissées de pavés! — Il y aurait autre chose à faire, pense l'auteur de l'article dont nous résumons les principaux traits. Les grands jardins sont l'apanage du riche, il n'y a que les gouvernements, les villes ou la communauté qui puissent en doter la basse classe. Si l'esthétique a progressé, il reste une question sociale. Combien nous sommes loin des Romains sous ce rapport! Nous n'avons ni leurs aqueducs, ni leurs thermes, où le peuple était admis, non-seulement aux bains mais aux leçons et aux divertissements. Comme encouragement notre auteur cite ces paroles que l'on voit écrites, chez un romain moderne, sur la porte de la *villa Borghèse* à Rome :

« Qui que tu sois, voyageur, promène toi où tu entends, cueille ce qui te plaît, c'est pour toi étranger, plutôt que pour le maître que ceci fut créé. »

— *L'homme primitif dans l'Europe orientale.* Des fouilles ont été faites en Russie, en Gallicie, en Pologne, dont les comptes rendus publiés en langue slave restaient ignorés du reste de l'Europe. Ce sont ces matériaux que M. Albin Kohn et le Dr C. Mehli viennent de faire connaître au public allemand dans un premier volume publié à Jena. La *Gazette d'Augsbourg* fait un résumé de ce livre, malheureusement, sans donner les renseignements stratigraphiques indispensables au point de vue d'une com-

paraison avec les fouilles déjà connues. Les divers âges primitifs — pierre, bronze, fer, paraissent être représentés à l'Est de l'Europe. Dans les montagnes de la Pologne on a fouillé bon nombre de cavernes. Il est hors de doute que des Troglodytes aient vécu au Nord dans les contrées de la Baltique et de la mer Noire. Leurs mœurs sont identiques à celles de nos habitants des cavernes, mais on n'y rencontre pas de sépulture humaine — probablement, dit notre auteur, parce qu'ils n'enterraient pas leurs morts. L'absence d'ossements humains parmi les débris d'animaux semble également démontrer qu'ils n'étaient pas anthropophages. On trouve de la poterie aux époques les plus reculées. Les ossements d'animaux se rapportent au mammoth, à l'*ursus spelæus*, au renne, au renard bleu, à l'hyène, à l'antilope savga (en polonais Suhak), à l'aurochs, au cheval, au loup, au blaireau et à quelques oiseaux. Cette association dénote évidemment une différence et une succession dans les climats. — Encore faudrait-il savoir à quel niveau ces ossements se trouvent placés?

M. Kohn est l'ennemi des théories, il se contente d'exposer le résultat des fouilles dans les cavernes d'abord, ensuite dans les stations palustres; puis viennent les tombeaux mégalithiques, les tombeaux isolés faits de pierres ou sans pierres, enfin les sépultures nommées Curganen, abstraction faite de division en âge de la pierre, du bronze, du fer.

Les stations palustres sont nombreuses en Pologne, et les divers tombeaux présentent 40 variétés de formes. On y peut constater le progrès insensible de la civilisation primitive. L'homme, dit M. Kohn, est d'abord l'élève de la nature, il ne se perfectionne par imitation que lorsqu'il a acquis certain degré de culture. Le Patagon fait encore la flèche que l'on recueille sur les bords du Volga. Ce que l'on peut préjuger par l'étude des tombes, c'est que le respect pour les morts indique une gradation dans les progrès humains, un adoucissement dans les mœurs, un sentiment de la famille, qui se développe. Il est constant que l'homme s'est établi de préférence près des cours d'eau. Le commerce d'échange ne tarda pas à établir des relations avec des peuplades lointaines, comme le démontrent un grand nombre d'objets recueillis dans les sépultures. Des tombeaux grecs et étrusques ne permettent pas de douter que les habitants du Sud aient poussé leur trafic jusqu'à l'Odér. La fréquence des sépultures les plus récentes indique aussi une population dense. Les traces du culte sont rares et se multiplient quand on approche de l'histoire. Après l'introduction du christianisme, on voit encore persister des coutumes payennes, comme l'habitude de placer près du mort des provisions de bouche pour le voyage dans l'autre monde. On rencontre des urnes contenant des cendres, avec des squelettes: l'habitude de brûler les morts coexistait avec la sépulture. On enterrait même des vivants, les femmes esclaves partageaient le sort de leur maître. L'habitude de brûler les morts exista chez les Ruthènes jusqu'au x^e siècle.

Les tombeaux contenant des femmes dénotent chez le beau sexe préhistorique une grande coquetterie. Voici quelle était la parure d'une lithuanienne. Les cheveux étaient attachés par trois ou sept anneaux de bronze, le front orné d'un diadème en forme de serpent, qui couvrait tout le crâne. Cette parure est en métal tressé — quel métal? — ou fait de lamelles découpées et ornées d'incrustations. Des anneaux pendaient aux oreilles, des bracelets, au nombre de trois ornaient les bras, ils étaient différents de forme et de valeur. Un collier composé de perles et de coquillage comptait parmi les objets de grand luxe. Chez les femmes tsiganes, on rencontre encore aujourd'hui cette même parure.

Le tannage des peaux était connu; on a aussi recueilli des tissus; l'ambre se rencontre fréquemment. Souvent des armes, des pierres à aiguiser, des lancettes de pierre, des balances, font supposer une industrie avancée. Très curieux sont les lacrymatoires. La coutume de faire pleurer — ex officio — des femmes et des esclaves pendant les funérailles s'est perpétuée jusqu'à nos jours en Russie. Aujourd'hui

d'hui encore des femmes et des jeunes filles accompagnent le cercueil en hurlant, et les parents ont soin de stimuler leur zèle pour peu qu'elles ralentissent. Les larmes payées, autrefois, étaient enfermées avec le défunt dans l'espoir qu'elles apaiseraient les mânes et conserveraient les relations entre les morts et les vivants.

Le comte Tieskiawitsch, qui s'est occupé de fouilles, rapporte un fait bizarre. Dans une sépulture, aux pieds d'un squelette, se trouvait une lance enfoncée dans la terre et une hache en fer. En creusant plus profondément, il découvrit un crâne de jeune fille perpendiculairement placé aux pieds du squelette et sous le crâne une riche parure avec un anneau de fer. Tout récemment, dans le Palatinat, lors des travaux du chemin de fer du Bliesthal, les ouvriers ont rencontré une série de tombeaux contenant des urnes et des ornements qui rappellent singulièrement les découvertes faites en Russie et en Pologne. L'un des squelettes était couché sur la figure, les jambes croisées, les bras repliés sur le dos. Cette attitude énigmatique met en mouvement beaucoup d'hypothèses.

Autant que l'on en puisse juger par un résumé, l'ouvrage de MM. Kohn et Melhis ne donne pas plus que ne promet son titre: « Matériaux pour l'étude de l'homme préhistorique. »

— RIVISTA EUROPEA. Parmi les nouvelles littéraires, la *Rivista* annonce que l'Ernani de Victor Hugo vient d'être traduit en russe et sera présenté sous peu au théâtre de Saint-Petersbourg. Le traducteur, M. Sergius Tatichef est attaché à l'ambassade russe à Vienne.

La même revue, dans ses renseignements bibliographiques, constate un fait qui l'épouvante. Il ne s'agit de rien moins que l'envahissement de Zola dans la littérature italienne. L'imitateur dont il s'agit, Augusto Tommaso Greco, se cache sous le pseudonyme ambifieux de *Laocoonte*. Le roman est intitulé: « *Mal d'amour* ». L'auteur, dans une préface, se propose d'offrir aux lecteurs une analyse de vraies douleurs humaines, en style réel, au nom de cet art nouveau, qui cherche la vérité dans toutes ses manifestations. Le pis est que ce *Laocoonte* commence par se fabriquer une grammaire, puis une langue. Nous avons recueilli quelques mots, entre mille: *Allupare*, avoir faim, *estasiare*, s'extasier, *frenetizare*, *ambiagiare*, pour s'embrasser, *suicidarsi*, attenter à ses jours. Mais le style est plus curieux surtout pour ceux qui ont lu dans *l'Assommoir*, la description du delirium tremens. Voici de quelle manière l'Italien grec fait mourir un phthisique: « hurlant comme un enragé, claquant des dents, tandis que les pupilles se retrécissaient et que d'horribles secousses *cloniche*, égaraient son visage et se propageaient aux extrémités. La respiration interrompue lui coulait sur les lèvres en forme de bave et d'écume; puis il tordait sa mâchoire, et de terribles mouvements convulsifs coupés de contractions, *tetaniche*, le faisaient s'étendre et se convulser... et il se jetait ça et là sur le lit, en délire, écumant, contractant les mâchoires, serrant les poings... » Il y en a une page, mais il serait peu convenable de traduire en français les images qui traversent le cerveau du malade écumant. La copie est flagrante, mais ce qu'il y a de plus triste, dit le critique de la *Revue*, c'est que les réalistes italiens ont une autre particularité qui les distingue des Français: la manie d'insulter leurs maîtres. Des gens qui se font un langage pour copier les autres, et qui jettent la boue à Manzoni!

X. D. R.

CONTEMPORARY REVIEW. — NORTH AMERICAN REVIEW. — PRINCETON REVIEW

CONTEMPORARY REVIEW. — Les deux numéros de janvier et février offrent un grand intérêt pour tous ceux qui s'occupent d'histoire et d'archéologie. Ils contiennent les deux premières parties d'un curieux et attrayant travail de M. Reginald Stuart Poole sur

l'ancienne Egypte. L'auteur lui-même, dans son exorde, indique parfaitement la nature de ce travail.

« L'objet de ces articles, dit-il, est de donner au lecteur qui n'a point fait une étude spéciale de l'égyptologie, une idée générale de ses résultats en ce qui concerne à la fois les anciens Egyptiens et les races qui sont entrées en contact avec eux. Le sujet en est la caractéristique des principes des périodes de l'histoire égyptienne, la religion et la civilisation du peuple et l'exposé de leurs rapports avec l'histoire juive, grecque et phénicienne. La vaste somme d'informations au moyen desquelles nous pouvons maintenant reconstruire les annales du monde civilisé jusqu'à deux mille ans au moins avant Hérodote est pour la grande partie disséminée dans des livres, en même temps trop savants et trop chers, dont un court sommaire n'a pas encore été publié. Je vais m'efforcer de m'en faire simplement l'interprète, afin que la grande valeur de ces documents presque inconnus de la généralité soit comprise et, peut-être, que quelques nouveaux travailleurs s'ajoutent à un noyau d'hommes qui se réduit chaque jour en Angleterre. Dans une courte série d'études, plusieurs détails doivent être omis, mais l'espace sera suffisant pour montrer que l'étude de l'égyptologie touche et met en lumière plusieurs des grands problèmes de la civilisation. »

M. Poole atteint pleinement le but qu'il s'est fixé. Nous le montrons en parcourant rapidement la première partie de son travail.

Après avoir recherché ce qu'étaient les Egyptiens et montré que leur race se composait d'éléments sémitiques et nègres, l'auteur prouve que la véritable histoire de l'Egypte commence avec le roi Menès. Les époques précédentes sont enveloppées de ténèbres et purement mythiques. A Menès remonte la fondation de Memphis, qui paraît avoir été placée au centre du royaume d'alors. Les hiéroglyphes trouvés dans les monuments encore debout retracent ces anciennes périodes. Car M. Poole considère, et avec raison, les hiéroglyphes comme une véritable écriture. « Les anciens caractères sont ou phonétiques (syllabiques et alphabétiques) ou idéographiques ou combinés des deux manières, l'idéographie déterminant alors le sens du mot, comme quand nous écrivons cinquante livres: L. 50. »

L'exemple est bien choisi et fait comprendre tout de suite la pensée de l'écrivain. Celui-ci passe ensuite à la religion. Pour sa part, il ne croit pas que cette religion se soit profondément modifiée comme certains auteurs l'ont prétendu. Elle est restée la même dans son essence, sauf certains changements dus à l'influence étrangère. A première vue, elle semble inextricable, mais de patientes recherches ont débrouillé ce chaos. Les Egyptiens avaient la notion d'un Être suprême, non désigné nominativement dans leur Panthéon compliqué, comprenant une série de dieux supérieurs et de dieux inférieurs dont l'énumération serait trop longue ici et dont l'image se retrouve dans les sculptures recouvrant les ruines actuelles.

L'écriture était contemporaine de la sculpture, On a des papyrus datant de 2,000 ans avant l'ère chrétienne.

M. Poole s'étend assez longuement sur la construction et la raison des Pyramides. Son avis à ce propos ne diffère guère de l'opinion générale, corroborée, du reste, par les découvertes faites dans l'intérieur des monuments. Chacune de ces masses colossales sert de tombeau à un roi et a été construite sous son règne, à bras d'hommes. Mais à quelle époque? Les Egyptiens n'avaient pas d'ère et comptaient le temps par cycle astronomique de 1461 ans environ, ce qui rend les calculs fort difficiles. Néanmoins, il paraît résulter des dernières recherches de la science que la construction de la grande pyramide — la splendide, selon le nom que les anciens égyptiens lui avaient donné — remonte à 2,350 ans avant J.-C. En y ajoutant les 1879 ans écoulés depuis, on arrive à un total de 4229 ans. Napoléon serait donc celui qui aurait à peu près fixé l'âge des géants de pierre dans sa fameuse apostrophe des

quarante siècles. Quant à la forme des Pyramides, M. Poole la croit empruntée à celle des montagnes, dont la reproduction aurait toujours tenté les architectes égyptiens. Un fait digne de remarque est qu'on n'y trouve point la statue du roi enseveli. Il faudrait l'attribuer au respect religieux que le peuple avait pour la personne royale.

Dans la seconde partie, M. Poole passe en revue tout ce qui s'est accompli depuis l'avènement de la douzième dynastie jusqu'à la domination des Pasteurs. Cette seconde partie est digne de la première, mais nous en avons dit assez pour faire comprendre l'intérêt que toutes deux présentent au lecteur.

Si l'histoire de l'ancienne Egypte reste, et pour longtemps encore, une mine féconde ouverte aux investigations des archéologues, la question homérique, celle de la connaissance exacte de l'auteur et de la date des admirables poèmes héroïques qui ont charmé tant de générations, reste également ouverte pour tous les hellénistes. M. William Geddes, professeur à l'Université d'Aberdeen, s'est aventuré après beaucoup d'autres sur ce terrain délicat et a trouvé le moyen de dire encore des choses nouvelles, de présenter des aperçus inédits. A son tour, M. Edouard H. Freeman suit le professeur Geddes et fait pour nous l'analyse critique de son livre. Aux yeux de M. Freeman, « la question homérique semble devoir être aussi éternelle que la question d'Orient, et vraiment, à un certain point de vue, on peut dire que ces deux questions se confondent en une seule. Il est certain que l'histoire grecque, dans son aspect général, ne sera jamais bien comprise que si l'on admet qu'une œuvre entreprise par Crésus — peut-être même par Gygès — a été terminée par Mahomet le conquérant, et que cette œuvre a commencé à se défaire dans notre siècle. » C'est là donner à la question homérique une ampleur un peu paradoxale, et il est difficile d'admettre avec M. Freeman que la question d'Orient commence à l'enlèvement d'Hélène, si ingénieusement que la thèse soit présentée.

Quoi qu'il en soit, M. Freeman avec M. Geddes et avec Grote, est d'avis que les poèmes d'Homère sont dus à deux auteurs différents. L'Achilléide aurait été écrite par un poète thessalien, dévoué à la mémoire d'Achille; l'Odyssée serait l'œuvre d'un grec asiatique. Une ingénieuse remarque conduit nos auteurs à cette conclusion, c'est que le second poète parle en homme qui est habitué d'avoir la mer à l'ouest. Homère serait ce second poète; il aurait composé l'Odyssée en continuant les chants d'un précédent écrivain. M. Gladstone est, on le sait, d'une opinion contraire, et, l'on peut prévoir qu'il tentera de réfuter le professeur Geddes. Ce serait une bonne fortune pour tout le monde.

La crise commerciale et industrielle qui sévit si cruellement sur le monde entier a causé des ruines plus considérables en Angleterre que partout ailleurs. Il n'est donc pas étonnant que l'attention se porte vers les sciences économiques. Elles sont largement représentées dans les deux livraisons dont nous nous occupons. « Les finances britanniques, leur présent et leur avenir, » par le professeur James Thorold Rogers, « la responsabilité personnelle des directeurs de banque, » par M. Taylor James — « les magasins et coopératifs, le sens commun, » par le Révérend Blackley — et même « les progrès du socialisme en Angleterre, » par le Révérend Cunningham, touchent tous aux importants problèmes que la situation actuelle fait naître. L'économie rurale et domestique, l'histoire naturelle et l'enseignement ont place aussi dans ces deux livraisons, qui se terminent par de brillants articles de M. Gabriel Monod, le professeur Von Schulte et M. F. S. sur « la vie et la pensée contemporaine » en France, en Allemagne et en Russie. Enfin, la discussion ouverte par la *Revue* sur la question de l'alcool cloturée en janvier, par cinq « papiers, » remplis de sages et utiles conseils sur l'usage des boissons spiritueuses.

NORTH AMERICAN REVIEW. — Les mêmes préoccupations que la crise a produites en Angleterre se

retrouvent par delà l'Atlantique et expliquent le grand nombre d'articles économiques et politiques que contiennent les numéros de janvier et février de l'importante revue américaine. L'espace nous fait défaut pour les analyser. Disons seulement qu'il semble s'en dégager un sentiment quelque peu mélancolique. Les Etats-Unis ont été longtemps les enfants gâtés du sort; tout leur réussissait, et la guerre elle-même de la Sécession n'avait pas paru enrayer leur essor merveilleux. Aujourd'hui le Ciel s'obscurcit, et tous les articles que nous venons de lire sont comme le reflet de cet assombrissement. Ils adressent de chaleureux appels au bon sens, à la sagesse, au patriotisme du pays pour dissiper les nuages et ramener les beaux jours d'autrefois. Puissent-ils être entendus!

A côté de ces articles nationaux, mais dans une note presque identique, se trouve une curieuse étude sur la Russie moderne due à la plume d'un « nihiliste. » « L'empire du mécontentement, » tel est son titre, pleinement justifié par les pages suivantes. C'est avec une très-grande violence que le nihiliste s'attaque à toutes les bases de la société russe, sans aucun ménagement pour les personnes, si haut placées qu'elles soient. Nous ne saurions reproduire les lignes consacrées aux portraits des membres de la famille impériale, mais nous les croyons de nature à produire grand effet auprès des républicains de la Nouvelle-Angleterre. Pendant ces dernières années, le Gouvernement de Pétersbourg a été en coquetterie marquée avec celui de Washington et l'on se rappelle l'accueil épressé fait au grand duc Alexis. Le nihiliste s'en est sans doute ému et a voulu éclairer les classes intelligentes de la population des Etats-Unis sur ce qui, dans sa pensée, est la véritable situation de sa patrie.

Des notices intéressantes sur les excursions scientifiques entreprises dans les régions polaires par les savants américains et quelques articles philosophiques et littéraires tempèrent ce que les deux derniers volumes de la *North American Review* publient avec tant d'étendue sur les choses politiques.

PRINCETON REVIEW. — Nous nous sommes peu occupés jusqu'ici de cette publication, plus théologique qu'ailleurs que littéraire. Son numéro de janvier contient un travail de nature à attirer l'attention toute particulière de nos financiers; le professeur Francis Walker en est l'auteur, et le sujet, « les conférences monétaires de 1867 et 1878. » Le rôle joué dans ces conférences par les délégués belges a une grande importance aux yeux du savant professeur, qui considère comme un des principaux facteurs de la question si controversée du simple ou du double étalon la décision que notre Gouvernement prendra à cet égard. M. Walker examine aussi, avec trop de détails pour que nous puissions le suivre, la conduite à tenir par le Gouvernement des Etats-Unis. Ce Gouvernement, on le sait, a repris l'étalon d'argent qu'il avait longtemps abandonné, après d'orageux débats de Chambres. M. Walker n'est pas précisément opposé à cette mesure, en tant qu'elle reste appliquée d'une façon modérée, mais il blâme l'adoption d'un titre différent de celui des états européens. Le rapport des deux métaux est en effet ici de 1 à 15 1/2, tandis qu'il est là-bas de 1 à 16. Il est de fait que, comme le dit très-bien l'économiste américain, chaque million de dollars d'argent frappés dans ces conditions est le plus puissant obstacle à la victoire du double étalon.

M. Thorold Rogers, de l'Université d'Oxford, collabore à la *Princeton Review* ainsi qu'à la *Contemporary*. Il lui donne cette fois une vigoureuse étude sur les causes de la dépression commerciale, qui sera lue aussi avec fruit par ceux qui suivent d'un œil attentif l'évolution qui s'accomplit en ce moment dans les sphères industrielles.

J. C.

FORTNIGHTLY REVIEW. — NINETEENTH CENTURY.

La livraison de février de la FORTNIGHTLY nous

apporte une charmante étude de M. H. Myers sur Virgile. M. Myers reproche aux Allemands de dénigrer le poète latin. C'est le fruit de la « méthode historique, » qui reste trop confinée dans ses limites et qui oublie que pour juger la poésie, il faut avant tout la goûter. Il est impossible, dit-il, de critiquer une forme quelconque de l'art sans faire la part des impressions subjectives. Ce qu'il remarque particulièrement dans Virgile, c'est la forme harmonieuse de ses vers et le sentiment religieux. — Un article du professeur Tyndall, qui a pour objet la lumière électrique, est suivi d'un premier fragment d'une étude sur le socialisme par J. Stuart Mill. Une note de Miss Helen Taylor nous fait connaître l'origine de cette étude. En 1869, Stuart Mill conçut le projet d'écrire un livre sur le socialisme. Convaincu que les tendances inévitables de la société moderne mettraient toujours de plus en plus en relief les questions qui s'y rattachent, il attachait une grande importance pratique à l'examen complet et impartial de ces questions et à l'étude de l'application des meilleures théories à l'ordre de choses existant. Le premier fragment qui vient d'être publié se compose principalement d'une revue des critiques dirigées contre la société actuelle par les écrivains socialistes comme Louis Blanc et Considérant. — M. Freeman examine un des points les plus vivement discutés dans les débats auxquels a donné lieu la question de la réforme de l'enseignement. « Devons-nous abandonner le grec? » Tel est le titre de son article, et à cette question il répond négativement. La décadence de l'enseignement du grec doit être attribuée aux méthodes en usage. Les professeurs perdent, à faire composer des vers et à enseigner des règles inutiles, un temps précieux, qui serait mieux employé à faire comprendre aux élèves ce que sont réellement le grec et le latin, et quels sont leurs rapports avec les autres langues.

Dans la revue THE NINETEENTH CENTURY, M. C. de Warmont publie une intéressante biographie de M. Dupanloup, accompagnée d'une note du Dr Döllinger. Cette étude renferme un aperçu de l'état de l'Eglise en France depuis la révolution. On remarque ce passage d'autant plus curieux que M. de Warmont y parle d'un parti dont il paraît être un des survivants :

« Les catholiques libéraux ont péri non parce qu'ils avaient choisi un idéal élevé, mais parce que, sous la pression des circonstances, ils ont abaissé leur drapeau. Il est aussi impossible pour le parti catholique libéral, tel qu'il a existé jusqu'ici, de revenir à la vie, qu'il l'est pour le parti ultramontain actuel de durer toujours. Le noble et aimable A. Cochin, qui était uni en esprit à Dupanloup, avait raison de dire : Parti catholique, déplorable mot : Catholiques de tous les partis! Et cependant l'avenir appartient aux principales doctrines des catholiques-libéraux : des droits égaux pour tous et la foi dans l'union de l'Eglise et de la liberté. »

NOTES ET ÉTUDES.

CONGRÈS INTERNATIONAL DES AMÉRICANISTES.

Le mois de septembre prochain verra s'ouvrir à Bruxelles la troisième session du congrès permanent des Américanistes. Très-modestes à leur début, les assises de la science américaine se sont successivement élevées. Une ville de province française fut leur berceau; de là elles passèrent dans le chef-lieu d'un pays très-petit, bien que digne de tout intérêt. Nous les voyons aujourd'hui s'établir dans la capitale d'un état dont l'importance politique est grande et de beaucoup supérieure à son étendue, et dont le souverain aux vues hautes et éclairées réunissait naguère les représentants de la science européenne pour les convier à travailler avec lui à la civilisation de l'Afrique centrale.

C'est sous le haut protectorat de S. M. le Roi des Belges, sous la présidence honoraire de

S. A. R. le comte de Flandre et le haut patronage de la ville de Bruxelles et de son magistrat qui se tiendra le nouveau congrès. Les noms de ses honorables présidents, vice-présidents et secrétaires prouvent assez l'importance de la session. Rien, du reste, ne peut en faire mieux juger qu'un court exposé des travaux du Congrès de Luxembourg. Le compte rendu en occupe deux gros volumes in-8° intéressants par leur contenu, intéressants surtout par les nombreux spécimens de l'art américain primitif que l'on trouve dans les planches.

L'anthropologie, l'ethnographie, l'histoire, la linguistique, le droit, l'archéologie, la paléontologie y ont leur place, et chacune de ces sciences y fournit la matière de dissertations d'une valeur incontestable.

Certes, ce n'est point sans un sentiment de sympathie mêlée de tristesse qu'on relit les fastes de ces tribus jadis si puissantes, aujourd'hui presque entièrement anéanties, ou que l'on contemple les restes des monuments élevés par ces infortunés monarques que des aventuriers européens ont précipités du trône et livrés aux derniers supplices.

Les quatre premières séances ont été spécialement consacrées à l'étude des races qui ont occupé l'Ouest de l'Amérique du Nord et qui l'ont sillonné de leurs migrations à une époque préhistorique. Trois races ont habité ce sol; on les distingue encore par le mode spécial de leurs constructions très informes à l'Est des Montagnes Rocheuses où l'on ne trouve que des *mounds* ou terrassements parfois d'une hauteur énorme; moins grossières à l'ouest où l'on aperçoit des ruines de maisons de pierre formant groupes; plus perfectionnées au midi, au Mexique et dans l'Amérique centrale où l'on constate un développement artistique remarquable. Ces tribus ont émigré du nord vers le sud. Celles des deux premières classes ont entièrement disparu, le silence s'est fait sur leurs monuments et les peuples nomades qui ont pris leur place n'ont aucun souvenir de leur existence. La science n'a point encore pu refaire leur histoire. Les *mounds* sont des tombes de terre, les unes de quelques pieds, les autres gigantesques; elles sont isolées ou forment des groupes nombreux. Chacune a son trésor d'antiquités: des dieux domestiques, des ustensiles de ménage, des armes, des ornements et jusqu'à des instruments de jeu. Ces objets sont couverts de figures sculptées qui ne sont point sans art; les formes humaines y sont tracées, non-seulement avec régularité mais avec un vrai sentiment d'esthétique. Et cependant tant de siècles ont passé depuis l'abandon de ces tombeaux que des arbres énormes, des forêts entières se sont élevés sur leurs sommets.

Le travail de M. Peet sur les *Mounds-builders* ou constructions de *Mounds* est spécialement instructif et intéressant. Il nous montre ces ouvrages bizarres représentant des animaux de toutes sortes qui dominent les sommets de maintes collines et dont les figures ont une expression remarquable. Ce sont des serpents gigantesques entrelacés dans les bois, d'énormes tortues couchées sur le faite des monts, de longues rangées de rats, d'ours et de loups qui semblent se poursuivre, des lézards, des oies, des hérons, etc. Plus loin ce sont d'admirables constructions pyramidales, à plate-forme, des enclos sacrés avec murs et chemins couverts, renfermant des temples élevés sur des pyramides, avec plate-forme et degrés, puis des carrés entourés de cercles qui servaient de place publique et de lieu de délibération pour la tribu. Ces *Mounds-builders* formaient un peuple agriculteur et paisible; les instruments agricoles et industriels dominent parmi leurs ouvrages. Leur trait distinctif est le caractère religieux qui

trace entre eux et leurs sauvages successeurs une ligne de démarcation certaine.

Elevés sur chaque flanc de colline, dit M. Peet, dans chaque vallée, au milieu des champs, sur les bords des rivières, dominant les nombreux villages ou surgissant au centre de leurs agglomérations, les édifices religieux sont de tous leurs ouvrages les plus nombreux et ceux qui produisent l'impression la plus vive. A n'en pas douter, c'était la religion qui dirigeait ces peuples et qui avait formé leur état social. Il est impossible encore de dire quel Dieu était adoré dans ces temples, pour qui étaient dressés ces autels. Était-ce le soleil, le feu ou un Dieu invisible? Rien ne le dit. Tout semble symbolique dans leurs monuments religieux et peut-être qu'un jour en consultant la nature, les tendances de l'homme, les caractères généraux et particuliers de ces expressions du sentiment religieux des *Mounds-builders* pourra-t-on analyser et leurs croyances et leur culte. Jusqu'à présent l'explication n'a point fait un pas.

Ces infatigables terrassiers ont aussi élevé des ouvrages de défense, de vraies fortifications, des murs et des parapets si habilement construits qu'on les a pris longtemps pour des ouvrages européens. Des vallées d'une étendue de 100 milles et plus, sont sillonnées de pyramides tronquées, disposées de telle façon qu'à la première apparition d'un ennemi à une extrémité de la région un signal d'alarme pût être instantanément communiqué à l'autre bout. Les *Mounds-Builders* travaillaient assez bien le cuivre. Ils venaient le chercher près du lac supérieur et emportaient des blocs de métal sur de frêles bateaux à travers les récifs et les tourbillons qui rendent la navigation du lac si dangereuse. Le mode d'extraction du cuivre consistait à échauffer le rocher au moyen de grands feux allumés sur les affleurements des veines, puis à les refroidir en y jetant des masses d'eau froide. Ainsi les roches se désagrégeaient et les morceaux de pierre en enlevaient les fragments. Avec le métal obtenu de cette manière et naturellement très pur, ils forgeaient des douilles de fer de lance, des ciseaux, des têtes de flèches, des couteaux aussi bien réussis que ceux de nos meilleurs forgerons. D'innombrables débris trouvés en un même endroit prouvent qu'ils avaient de vastes ateliers servant à toute une tribu.

Ce qui a manqué à ces peuples ce n'est point le développement intellectuel de la totalité, mais cet heureux hasard ou cette inspiration d'un seul homme de génie qui amène les découvertes, sources du progrès matériel. Un calcul très-ingénieux sur l'âge des forêts, a permis d'assigner à l'époque des *Mounds-builders* l'espace compris entre le VI^e et le XIII^e siècle de notre ère.

Nous nous sommes arrêté quelques instants sur ce point, pour que l'on pût juger de l'intérêt que présentent les travaux de la science américaniste et comprendre toute l'injustice de cette appréciation qui ne voit dans les Indiens de l'Ouest que des sauvages fatalement voués à l'extermination.

Nous croyons pouvoir, à ce même point de vue, recommander la lecture du tableau des Indiens pueblos. (Congrès des Américanistes, 2^e session; compte rendu, pages 135 et suivantes.)

La législation n'a été représentée dans les travaux du congrès de Luxembourg que par un seul mémoire, exposant et comparant les lois des empires mexicain et péruvien. Chose très-regrettable, le compte rendu n'en donne qu'un résumé de deux pages d'étendue. Il est vrai qu'il ne contenait guère de fait nouveau, mais tout le monde n'est pas en mesure de se procurer autrement ces renseignements précieux. En revanche un mémoire peu important sur la

route du Mississipi occupe un large espace que l'on verrait plus volontiers accordé au précédent.

L'histoire a fourni la matière de plusieurs travaux dont le principal traite de la découverte du Brésil par les Français. Les autres, très-courts, parlent des migrations de diverses tribus, de la conquête du Chili par les Incas et de quelques explorations européennes. Le savant secrétaire général du congrès, abbé Schoetter s'est efforcé de justifier Americ Vespuce du reproche d'avoir usurpé la gloire de Colomb.

La linguistique est aussi largement représentée. Signalons en passant, sans nous y arrêter, les mémoires de M. Moore et du P. Demas sur les langues *Atacama* et *Crise*; l'examen critique du livre de Lopez « *les races Aryennes au Pérou* » par M. Henry; l'examen grammatical de seize langues américaines par M. Adam, l'étude comparative de M. Forchhammer sur les grammaires américaines et Ural-altaïques et celle, très-intéressante, de l'abbé Pipart sur les éléments phonétiques des écritures figuratives des anciens Mexicains, laquelle nous donne en même temps un spécimen des plus curieux de l'imagerie de la nouvelle Espagne.

L'archéologie, enfin, occupe dans le compte rendu une place des plus distinguées. De nombreuses planches fournissent des modèles variés d'instruments, de vases, d'ornements, d'armes, de statues. Et qu'on ne croie pas qu'il s'agisse d'œuvres de peuplades sauvages. Les orateurs du congrès ont pu affirmer sans être contredits que les monuments de certaines races américaines égalent, en bien des points, les plus belles œuvres de l'architecture classique et que leurs instruments ont le poli le plus soigné et une rare perfection.

On le voit, la seconde session du Congrès international des Américanistes n'a point été infructueuse. Celle de Bruxelles ne recueillera pas une moisson moins abondante. Les travaux annoncés sont aussi variés que nombreux.

Nous ne pouvons terminer cet aperçu sans appeler l'attention de nos lecteurs sur un travail présenté par le savant secrétaire général du comité d'organisation du futur congrès, M. A. Bamps et dont le titre est : *Le synchronisme préhistorique*.

Les principes si sages qu'il pose ne doivent jamais être oubliés si l'on ne veut perdre son temps en conjectures fausses et en théories destinées à être répudiées par leurs auteurs mêmes. Il nous fournit en outre l'occasion de présenter les réflexions suivantes :

La science américaniste en est encore à ses débuts. Elle se trouve encore dans la période d'analyse; les synthèses ne peuvent être jusqu'ici que hasardées. Il est encore trop tôt pour dire si les anciens habitants du nouveau monde et leurs idiomes sont en rapport de filiation avec tel ou tel peuple, telle ou telle langue de l'ancien continent. Les assimilations hâtives, basées sur des analogies parfois décevantes ou insuffisantes, peuvent conduire à des méprises fâcheuses. Mais d'un autre côté l'étude des problèmes que présentent l'histoire et les antiquités de l'Amérique doit être abordée sans préjugé, sans arrière pensée, avec la seule volonté d'arriver à leur solution quelle qu'elle soit. On ne doit surtout point craindre de voir constater des rapports entre les peuplades américaines et les races asiatiques. La religion est entièrement désintéressée dans ces questions. La seule, qui puisse la toucher, celle de l'autochtonie américaine ne peut être résolue par la science. On peut opiner, on ne pourra point prouver que les Indiens primitifs sont nés de la terre américaine. La science a donc libre cours pour tout le monde. Aussi ne pouvons-nous comprendre

l'acharnement avec lequel certains savants ont combattu, *en principe*, des rapprochements que l'on poursuit avec tant de légèreté quand il s'agit des choses du vieux monde.

Il serait très-facile de démontrer combien sont faux certains principes de linguistique opposés aux assimilations non moins fausses, peut être, par lesquelles M. Lopez a cru pouvoir rapporter les langues du Pérou à la famille indo-européenne.

La science ne doit se fermer aucune issue; on ne doit point créer à sa marche des obstacles inutiles.

Les études américanistes n'ont point simplement un intérêt spéculatif. Certaines langues de l'Amérique, par exemple, sont encore parlées par de nombreuses tribus. Le Quechua, au Pérou, l'est par deux millions d'hommes au moins. Ces études ouvrent d'ailleurs des horizons nouveaux à la linguistique comme à la paléontologie. On ne saurait donc trop engager les représentants de la science belge à prendre part au Congrès de Bruxelles et à soutenir, devant les députés des deux mondes, le vieil honneur de la Belgique.

C. DE HARLEZ.

EXPOSITION D'ŒUVRES D'HIPPOLYTE
BOULENGER

Plus de cinq ans se sont écoulés depuis la mort du jeune peintre à la mémoire duquel le Cercle artistique de la capitale vient de payer un juste tribut de regrets. Boulenger n'avait pas trente sept ans lorsqu'il tomba victime d'une terrible maladie, et sa réputation avait été lente à se faire. En résumé, sa période active fut d'une douzaine d'années, et l'exposition du Cercle a prouvé tout à la fois la continuité de ses progrès et l'avenir brillant qui s'ouvrait devant lui à l'heure où le pinceau tombait de sa main défaillante. La dernière de ses œuvres, une toile qui appartient à M. Van Overloop de Bruxelles nous semble pouvoir être envisagée comme un des plus beaux paysages de l'école belge contemporaine. Bien que l'ensemble réuni pour la circonstance par les amis du jeune paysagiste eût peut-être gagné à être épuré, une chose résultait au premier coup d'œil de ce groupement de travaux d'importance diverse, c'est l'extrême intelligence dans le choix des données jointe à une forme d'expression toujours élégante. Boulenger, qui s'était un instant qualifié un peu dérisoirement « élève de l'école de Tervueren, » disait plus vrai qu'on ne pense en s'assurant cette qualité, car ce fut son séjour à la campagne qui fit de lui ce qu'il était. Il lui dut tout : les rares joies intimes qu'il eut dans sa vie si courte et sa tardive notoriété. Rien, dans ses premières années d'études, n'avait fait naître, — même pour lui — l'espoir du succès. Ce succès ne devint probable que le jour où il aborda l'étude du paysage, et rien ne le prouverait mieux que les études de figure peintes ou dessinées que l'on a vues à l'exposition du Cercle. Remarquons, au surplus, que si Boulenger débula comme paysagiste, il avait suivi à l'Académie de Bruxelles les cours de peinture professés par M. Navez, sans trouver dans ses premières études aucun gage d'avenir. Elevé par une mère française — il avait perdu fort jeune son père, officier de l'armée belge, — Boulenger avait une tournure d'esprit essentiellement gauloise. Aux traverses les plus terribles qui l'assaillirent à une certaine époque de la vie il opposait une sorte d'insouciance qui lui permit à l'heure des travaux sérieux d'envisager la nature dans tout l'éclat de sa parure printanière; et alors même qu'il nous montre les bois dépouillés de leurs feuilles ou les rochers à la

silhouette aride, il distribue à flots la lumière et le soleil. L'œuvre de Boulenger doit à cette circonstance un caractère essentiellement juvénile. On eût dit qu'il avait retranché de sa vie les années mauvaises pour chanter comme un hymne de reconnaissance en retraçant les beautés de la nature. Il commençait à peine à vendre couramment à l'heure de sa mort et n'avait point songé à se plier aux exigences mercantiles, la perte de tant d'artistes. Considérée dans son ensemble, l'exposition du Cercle de Bruxelles n'avait rien à ajouter à la réputation laissée par le jeune paysagiste. Peut-être eût-on pu réunir, en moins de travaux, un ensemble plus soutenu. Les amateurs, nous le savons, ne sont pas toujours disposés à se dessaisir de leurs tableaux. L'on n'en doit que plus de reconnaissance à ceux qui, tels que MM. Van Overloop, Mommen, Robie, Doncker, Van Camp, etc. se sont obligeamment prêtés à l'exhibition dont il s'agit.

H.

VENTE DU MORTIER.

Une des faces les plus intéressantes de la physionomie de M. Barthélemy Du Mortier était sa passion pour les Beaux-Arts. Les héritiers du vétérân de nos luttes parlementaires ont dû trouver une ample consolation du succès négatif de sa vente dans le souvenir des joies que trouva le défunt à former sa galerie. Et, en effet, M. Du Mortier, qui datait de l'époque où les toiles de certains maîtres que l'on couvre d'or se vendaient ce que l'on est convenu d'appeler « une croûte de pain » ne s'était jamais rallié à ce qu'il considérait comme des enthousiasmes momentanés. De là sa conviction que le véritable amateur pouvait réagir contre l'engouement de la mode et trouver encore, avec du flair, des œuvres originales à des prix abordables.

Aucun maître de premier ordre — c'était sa conviction — ne manquait à sa galerie. Le Francia, le Corrège, Raphael, Rubens, Rembrandt et Watteau, voire Hobbema, s'étaient donné rendez-vous dans sa maison de Tournai et, fort au courant de l'histoire des arts, il savait le pourquoi et le parce que de chacune des œuvres qu'il possédait. S'il eut le bonheur de conserver jusqu'à la fin toutes ses illusions, l'exposition qui a précédé la vente de ses toiles a causé bien des mécomptes.

Dans les 125 numéros du catalogue on cherche vainement une œuvre authentique, et une galerie dont la moitié eût valu un million, a rapporté dans son ensemble une trentaine de mille francs. Nous ne cacherons pas que ce résultat même nous surprend. Un grand nombre d'œuvres, en effet, ne faisaient que reproduire, en tout ou en partie, des originaux à jamais illustres des plus célèbres galeries et même, parfois, des estampes. Comme quoi s'il peut n'être pas impossible d'acquérir à un bon marché relatif des œuvres de valeur, le temps des trouvailles est bien décidément passé. La vente Du Mortier n'est d'ailleurs qu'un nouvel exemple des étranges illusions que peut faire naître l'amour-propre de possesseur, alors même qu'il s'empare d'un esprit cultivé.

Les tableaux vendus le plus cher ont été deux paysages de Van Kessel, payés chacun 4.850 francs. Une *Tête de Christ* et une *Tête de Vierge* de l'école de Van Eyck ont été vendues 4.350 fr., une *Vierge* de Murillo (?) 4.100 fr. Un Crayer (?) a été payé 400 fr., de même qu'un Fra Bartolomeo, qui, authentique, vaudrait deux cents fois autant. Un Karel Dujardin a été payé 575 francs, une copie d'après Raphaël 625 fr., une *Vierge* de Raibolini (?) 500 francs, un P. De Hoogh (?) 625 francs, une assez bonne copie du *Christ descendu de la croix* du Musée de Bru-

xelles (Rubens) seulement 150 francs, tandis qu'une Madone *attribuée* au même maître a atteint le prix de 4.250 francs. Un *Campement* de Verschuering 700 francs. Deux portraits d'*Albert* et d'*Isabelle*, attribués jadis à Rubens, mais qui sont expertisés pour des Simon Devos, ont été adjugés 4.000 francs à M. Houtart; un tryptique gothique représentant la *Vierge des Damoiseaux*, de Tournai, a été vendu 200 fr.; un crayon dit de David, représentant le portrait de Robespierre, selon le catalogue, 40 francs.

Les esquisses que M. Du Mortier avait acquises de Gallait ont excité l'attention quoiqu'elles fussent de très-anciennes productions du maître. L'esquisse peinte du *Dentier de Cesar* a été payée 550 francs, un tableau de Schalken, la *Souricière*, a été adjugé 800 francs.

LETRES PARISIENNES.

Paris, 24 février 1879.

Ma lettre sera courte cette fois. J'ai à vous signaler, comme événements littéraires de la quinzaine, l'apparition d'un demi-volume de vers de M. Victor Hugo, intitulé la *Pitié suprême*, et la publication des trois premiers volumes des *Discours* de M. Thiers, faite sous les auspices de M^{me} Thiers, par les soins de l'un des vieux amis de l'ancien président de la République, M. Calmon, un de nos sénateurs. C'est à la librairie Calmann-Lévy qu'ont paru ces deux ouvrages.

Vous devinez sans peine le but des vers de M. Victor Hugo, paraissant au moment même où le Parlement discute la question de l'amnistie en faveur des condamnés de 1872. Vous savez d'ailleurs que M. Hugo est un des partisans de l'amnistie plénière, que la Chambre des Députés a repoussée. M. Hugo la défendra sans doute, lorsque la loi viendra devant le Sénat; on peut être assuré d'avance que son éloquence ne la fera pas triompher.

Le plaidoyer de M. Hugo est fort habile d'ailleurs. Dans ce volume de vers, il n'est pas une seule fois question de la Commune. C'est une thèse générale que le poète a développée, sans faire, à dessein, aucune application aux événements des temps présents. Dans une série de tableaux qui traversent l'histoire et l'humanité, il s'applique à montrer que l'ignorance, l'erreur, le crime même et la dégradation morale méritent bien plus la pitié du philosophe que sa colère : il ne condamne pas, il explique et il plaint. Il fait voir les fanatiques, les tyrans, les scélérats, les fous, victimes des fatalités de la nature ou des fatalités sociales, faisant le mal sans en avoir conscience : esclaves misérables pour qui l'affranchissement n'est pas venu. Vous voyez la hauteur et la générosité de la thèse : je suis assez porté, pour ma part, à croire qu'à voir les choses de très-haut, il se peut bien que le philosophe ait raison. Mais la politique et la réalité ont leur raison et leurs nécessités, elles aussi; c'est le tempérament du tigre de dévorer, et il ne peut se nourrir que de chair vive : il ne s'ensuit pas que ceux qu'il dévore n'aient pas le droit de défendre leur peau contre ses dents et ses griffes. Le jour de la paix universelle viendra peut-être ici-bas : ce qui est certain, c'est qu'il n'est pas venu et qu'il n'y faut pas trop compter.

Pourtant, il ne me déplaît pas de voir ces doctrines de pardon universel et de charité sublime défendues de temps en temps par des voix éloqu岸tes. L'égoïsme et le vulgaire intérêt ont fait plus de mal à l'humanité que les chimères généreuses. Ce qui est dommage, c'est que l'exécution chez M. Victor Hugo ne réponde plus toujours à la beauté des intentions. Que

voulez-vous? C'est la loi de la nature que l'on ne soit plus jeune à soixante-dix-sept ans. Il reste toujours au vaillant artiste un magnifique instrument qu'il fait retentir avec éclat : il procède par larges tableaux, il fait des développements superbes, il frappe de beaux vers; mais tous ses effets nous sont connus. Nous savons comment il prépare ses traits et comment il les lance; nous attendons tour à tour l'énumération et l'antithèse; nous connaissons la coupe puissante et étudiée de ses périodes; nous ne sommes plus saisis et étonnés; il se redit; il nous semble que nous avons déjà lu ce que nous lisons pour la première fois. Je vous avoue pourtant que je ne me sens pas le courage d'être sévère. Combien de jeunes seraient capables d'égaliser même le vieil athlète? Et comment lire même les œuvres de sa vieillesse sans se rappeler les productions magnifiques de sa jeunesse et de sa virilité? *Hernani*, *Ituy Blas*, *Notre-Dame de Paris*, les *Feuilles d'automne*, les *Châtiments*, la *Légende des siècles*, voilà le chœur immortel qui entoure ce nom glorieux. Qui mériterait l'honneur de tenir une plume s'il osait manquer de respect au plus grand poète, non-seulement de la France, mais de ce siècle entier!

Les trois premiers volumes des *Discours* de M. Thiers contiennent les discours prononcés de 1830 à 1836. Vous voyez que la publication complète ne formera pas moins d'une douzaine de volumes. Chaque discours, publié d'après le compte rendu officiel, est précédé d'une courte et précise notice de l'éditeur, indiquant les circonstances dans lesquelles il a été prononcé. Beaucoup de ces débats sont entrés dans l'histoire et ne nous passionnent plus; beaucoup d'autres s'agitent encore avec quelques détails renouvelés, car l'humanité, malgré tout le mouvement qu'elle se donne, fait en somme, peu de chemin en cinquante années. La lecture est intéressante pour les historiens et pour les hommes d'Etat; elle l'est surtout pour les psychologues et les amis de la littérature. M. Thiers, dès ses premières apparitions à la tribune, se révéla tel qu'il devait être toujours: un causeur merveilleux, d'une admirable clarté d'esprit, capable de descendre, sans fatigue jamais, dans les plus minutieux détails d'une question, éloquent par intervalles, mais surtout et avant tout, homme d'affaires et homme de gouvernement, substantiel et pratique, plein de bon sens, logicien aimable, serré sans concision, habile et ingénieux, tour à tour spirituel, incisif, pressant, caressant et enlaçant, exerçant un charme sur ceux-là mêmes qu'il irritait le plus vivement. On conçoit l'empire qu'il prit aussitôt sur toute une génération.

Ce qui frappe le plus, en lisant les premiers discours de M. Thiers, c'est l'universalité de cette intelligence extraordinaire. Il avait trente-trois ans, lorsqu'éclata la révolution de 1830. Il n'avait été jusque-là qu'un brillant journaliste. Député et sous-secrétaire d'Etat aussitôt après la fondation de la monarchie de Louis-Philippe, il se jette aussitôt dans l'étude des affaires, non pas seulement de celles de son département politique, mais de toutes les affaires. Administration, politique étrangère, guerre, marine, finances, chemins, industrie, commerce, il s'occupe de tout à la fois. Il est toujours prêt à monter à la tribune, à parler sur n'importe quelle question, non pour exprimer de brillants lieux communs, mais pour entrer dans le détail, tout armé de faits précis, de chiffres exacts. Il se rend compte de tous les secrets d'un gouvernement, il sait tout ce qui constitue la vie d'une nation. C'est par ces connaissances multiples qu'il se distingue comme historien dans sa belle histoire du Consulat et de l'Empire; ce sont aussi ces connaissances multiples qui ont

fait sa supériorité et sa place à part comme homme d'Etat. Il s'est trompé souvent, il s'est obstiné plus d'une fois contre l'évidence elle-même; mais ses erreurs ne sont jamais venues qu'après un examen des questions fait sérieusement et consciencieusement: c'est à cause de cela même qu'il y tenait davantage et en revenait plus difficilement. Nul autre que lui n'eût pu aider efficacement à la fondation de la monarchie constitutionnelle après 1830, si le roi Louis-Philippe eût eu en M. Thiers plus de confiance. Louis-Philippe, malheureusement pour lui, n'aima jamais M. Thiers: il le subit, à diverses reprises, sans jamais faire autre chose que le subir; il s'en débarrassa toujours aussitôt qu'il le jugea possible. M. Guizot avec ses allures rigides et sa théorie autoritaire lui plaisait bien mieux que le provençal souple et insinuant. Ce fut la monarchie elle-même qui en porta la peine, et un jour, avec le ministre impopulaire, le trône fut emporté. Après les orages de la seconde république, après les désastres dans lesquels s'effondra le second Empire, il arriva un moment où M. Thiers, qui après 1830 invitait ses contemporains « à franchir résolument la Manche pour n'être pas obligés un jour à franchir l'Atlantique, » il arriva un moment où M. Thiers se résigna, devant la nécessité patriotique qu'il n'avait pas souhaitée, à faire le grand voyage vers l'Amérique et à contribuer de tous ses efforts à l'établissement en France d'une république paisible et conservatrice. On sait comment il conduisit cet exode, et il est mort, lui aussi, sans avoir pu mettre le pied sur la Terre promise.

CHARLES BIGOT.

CHRONIQUE.

La Chambre syndicale provinciale des arts industriels, à Gand, a décidé d'ouvrir chaque année des concours auxquels elle joindra une exposition de produits spéciaux. Ces concours annuels seront affectés plus particulièrement aux dessins destinés à l'exécution d'objets d'arts industriels. La Chambre réservera pour les expositions générales, analogues à celle de 1877, les concours des dessins à produire en même temps que l'objet exécuté. Ces exhibitions annuelles ont surtout pour objet de mettre plus en relief l'art du dessinateur. Dans un concours, où l'on exige habituellement le dessin et l'exécution, il arrive d'ordinaire que l'industriel seul paraisse et soit connu, tandis que le dessinateur, qui est, en somme, le créateur de l'objet, est effacé, au lieu de prendre place à côté du producteur. En travaillant à former de bons dessinateurs industriels, la Chambre syndicale espère assurer le progrès des industries artistiques, et en même temps donner à l'art un cachet national, un caractère d'originalité qui lui fait défaut chez nous. Elle favorisera en même temps l'industriel qui veut avoir de bons dessins, et se voit le plus souvent forcé, ou de copier servilement ce qu'il trouve dans certains albums ou ouvrages spéciaux, ou bien de s'adresser à l'étranger, en lui permettant d'obtenir sur place les croquis qui lui sont nécessaires, ce qui serait pour lui un double avantage, par l'économie et la facilité de communiquer verbalement avec l'artiste. Les personnes qui se proposent de prendre part aux concours doivent en donner avis, avant le 1^{er} juin 1879, au secrétaire de la Chambre syndicale des arts industriels, à Gand, hôtel du gouvernement, en faisant connaître le concours auquel elles comptent prendre part. Pour prendre part aux concours, il faut être Belge de naissance ou résider en Belgique depuis trois années consécutives.

— Voici les questions mises au concours pour la période 1878 et 1879 par l'Académie d'archéologie de Belgique: 1^{er} sujet. Prix: 500 francs. Présenter la topographie des voies romaines de la Gaule Belgique, spécialement dans les limites de la Belgique

actuelle, indiquer les parties encore existantes et déterminer les localités modernes correspondant aux stations mentionnées dans l'itinéraire d'Antonin et sur la table de Peutinger. L'auteur fournira les cartes et les croquis manuscrits nécessaires à l'intelligence de son mémoire. Il indiquera sur ces plans les raccordements des voies romaines de la Gaule Belgique avec celles des pays voisins. — 2^{me} sujet. Prix fondé par le Congrès de Géographie d'Anvers. 500 francs. Donner l'histoire des ouvrages d'Abraham Ortelius, indiquer et discuter les sources où il a puisé, et apprécier l'influence que ce géographe a exercée sur son époque. — 3^{me} sujet. Prix fondé par MM. le baron van de Werve et de Schilde 500 francs. Faire l'histoire du Bourg et des Burgraves d'Anvers.

Les mémoires devront être envoyés, francs de port, avant le 1^{er} décembre 1879, à M. Louis Delgeur, Secrétaire de l'Académie d'Archéologie, Longue rue Neuve, 72, à Anvers. Ils doivent être rédigés en français. Les manuscrits des mémoires envoyés aux concours deviennent la propriété de l'Académie. Les auteurs peuvent en faire prendre des copies à leurs frais, sans déplacement des manuscrits. Les membres titulaires ne sont pas admis à prendre part aux concours.

— On vient de placer dans la galerie des herbiers du Jardin botanique un buste en marbre de l'illustre botaniste belge Dodoens, buste fort bien réussi et dû au ciseau du statuaire Elias.

— *Le New York Herald* annonce que le propriétaire de ce journal, M. J. Gordon Bennett, vient de donner ordre à son yacht « Jeannette, » qui se trouvait à San Francisco, d'aller, par le détroit de Behring, porter secours à l'expédition commandée par Nordenskiöld. On sait que la *Vega* est emprisonnée dans les glaces près du Cap Est.

— La Société des Missionnaires baptistes a décidé d'envoyer au mois d'avril, sous la direction de M. T.-J. Comber une expédition qui doit pénétrer au cœur de l'Afrique, prendre pour base d'opération San Salvador, au sud des chutes de Yellala et de là chercher à atteindre le Congo supérieur.

Décès Emmanuel Neffs, mort à Malines, à l'âge de 38 ans, auteur d'une histoire des peintres et sculpteurs malinois — Silvestre de Sacy, littérateur, membre de l'Académie française, a longtemps collaboré au *Journal des Débats*. Un choix de ses articles a été publié sous le titre de: *Variétés littéraires, morales et politiques*. — R.-G.-E. Saint-René Taillandier, membre de l'Académie française, né à Paris en 1817, un des collaborateurs les plus assidus de la *Revue des Deux mondes*; a publié un grand nombre de travaux relatifs principalement à l'histoire et à la littérature de la France et de l'étranger. — Paul Gervais, naturaliste, né à Paris en 1816. — Louis François Nicolaie, dit Clairville, auteur dramatique, né à Lyon en 1811; a composé seul ou en collaboration plusieurs centaines de pièces, parmi lesquelles: *Les sept châteaux du diable*; *Gentil Bernard*; *Rothomago*; *Une Corneille qui abat des noix*; *le Wagon des dames*; *la Fille de madame Angot*; *les Cloches de Corneville*. — Prisse d'Avennes, égyptologue, auteur de: *Monuments égyptiens*; *Histoire de l'art égyptien*; *L'art arabe*. Marius Montagne, sculpteur français, élève de Rude. — Varney, compositeur, auteur du chant des Girondins: *Mourir pour la patrie!* et de plusieurs opéras comiques. — H. Daumier, caricaturiste, né en 1810 à Marseille. — Le Dr Appleton, mort à Luxor, dans la Haute-Egypte, à l'âge de 38 ans, fondateur de l'*Academy* en décembre 1869. — G. C. Musters, voyageur, mort le 25 janvier à Londres, auteur de *At home with the Patagonians*. — John Sherren Brewer, né en 1810 à Norwich, historien, éditeur des documents relatifs au règne de Henri VIII dans la collection des *Calendars of state papers*. — R. J. King, archéologue et auteur de travaux estimés relatifs à l'histoire de la littérature. Il a publié dans des recueils périodiques un grand nombre d'articles, dont un choix, contenant entre autres des études sur la Belgique, a paru

en 1874 sous le titre : *Sketches and studies*. — Richard Henry Dana, poète et romancier américain, né à Cambridge en 1787, un des fondateurs de la *North american Review* (1814). Son poème du *Boucanier* (1827) est surtout célèbre. — L'archimandrite Palladius, chef de la mission ecclésiastique russe à Pékin, auteur d'un grand nombre de travaux relatifs à l'histoire, à la philosophie et aux religions de la Chine, publiés dans plusieurs revues et notamment dans le bulletin de la mission qu'il dirigeait. — Henri Geissler, physicien, né à Igelschieb, mort le 24 janvier à Bonn, à l'âge de 65 ans. — V. F. Russof, naturaliste, curateur du Musée zoologique de l'Académie impériale des sciences à Saint-Petersbourg. — Carl Frederik Sørensen, peintre de marine danois, né à Samsø, en 1818, mort à Copenhague le 24 janvier.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES SCIENCES. *Séance du 1^{er} février*. — M. P.-J. Van Beneden donne lecture de la note suivante : Sur un envoi d'ossements de cétacés fossiles de Croatie. « Pour connaître l'étendue des mers d'Europe et surtout de la mer Noire, pendant l'époque tertiaire. Il n'y a pas de témoins plus importants des changements survenus que les ossements de cétacés semés par les eaux dans les bras de mer, qui rayonnaient autour d'elle, et qui aujourd'hui sont l'emplacement de vastes champs et de grandes villes. Nous avons reçu, cette semaine, un envoi d'ossements de cétacés recueillis dans les marnes, à Podused, près d'Agram, en Croatie, et qui présentent, sous plus d'un rapport, un très-grand intérêt. Cet envoi renferme, entre autres, presque toute une colonne vertébrale et, ce qui est surtout précieux, la base d'un crâne avec une caisse tympanique en place. En attendant que nous communiquions à la classe le résultat des observations que nous aurons l'occasion de faire, surtout du rapport que ces cétacés ont avec ceux des environs d'Anvers, nous ferons remarquer que ces os proviennent d'un cétacé à fanons, c'est-à-dire d'un animal qui ne peut vivre qu'en haute mer, mais qui, comme nos premières baleines de la mer de Crag, n'avaient pas plus de 15 pieds de longueur. Plusieurs vertèbres sont parfaitement conservées, et cet envoi nous aidera considérablement à établir les vrais rapports que les cétacés d'Europe avaient entre eux à la fin de l'époque miocène. »

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES LETTRES. *Séance du 3 février* — Deux mémoires ont été reçus en réponse à la première question sur la propagation des encyclopédistes français dans la principauté de Liège, à la fin du XVIII^e siècle. Commissaires : MM. Le Roy, Piot et Wauters. Deux mémoires ont été reçus en réponse à la deuxième question : Sur Jacqueline de Bavère, le premier, en français, le second, en flamand. Commissaires : MM. Wauters, Pouillet et le baron Kervyn de Lettenhove.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES BEAUX-ARTS. *Séance du 6 février*. — La classe décide qu'elle discutera dans la prochaine séance les titres des deux candidats présentés pour la place de membre titulaire vacante dans la section de musique. M. Alvin expose la situation financière de la Caisse centrale des artistes pendant l'année 1878.

SOCIÉTÉ ROYALE DE BOTANIQUE. *Séance du 1^{er} février*. — M. H. Vanden Broeck communique à l'assemblée une « Liste de quelques plantes observées aux environs d'Anvers. » M. F. Crépin donne lecture d'une « Note sur un *Ophrys* monstrueux » M. Muller attire l'attention de la Société sur une forme de *Populus* répandue aux environs de Bruxelles et qui lui semble avoir été presque complètement méconnue par les botanistes. Il s'agit d'un Peuplier voisin du Tremble, mais qui présente des différences assez notables. M. Du Mortier, après en avoir fait dans son *Prodromus* une variété du

Populus tremula, l'a décrit dans sa Flore comme une bonne espèce. Sur la proposition de M. Piré, M. Crépin consent à mettre, à chaque séance, les microscopes du Jardin botanique à la disposition de la Société.

SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE. *Séance du 19 janvier*. — L'assemblée vote l'impression, dans les Annales, d'une note de M. J. Faly sur les couches tertiaires traversées au charbonnage de Fontaine-l'Évêque. M. Briart présente des observations sur certaines particularités intéressantes qui se remarquent dans les mêmes assises, et dont il s'occupera plus longuement dans un travail relatif aux terrains tertiaires de cette partie du Hainaut, qu'il publiera avec la collaboration de M. Cornet. M. A. Jorissen donne lecture d'une note sur la présence de l'acide titanique dans le minerai de manganèse de Lierneux; M. L.-L. De Koninck, d'une note relative aux sels alcalins dans les eaux de charbonnages.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE D'ANVERS. *Séance du 12 février*. — En ouvrant la séance, le colonel Wauwermans, président, réfute l'assertion erronée émise par les journaux, de l'organisation d'une expédition militaire en Afrique. L'association internationale poursuit son œuvre hospitalière et scientifique selon le plan arrêté primitivement et avec le concours des voyageurs et des savants les plus expérimentés. Les nouvelles des voyageurs sont aussi satisfaisantes que possible. — Note sur une société de géographie en Portugal au XV^e siècle, par M. de Campos. — Rapport de M. Hertoghe sur le projet de « colonisation scolaire » scientifique du capitaine Hoogate. — Conférence de M. Jacobs-Beckmans sur « Les effets du feu central sur la surface de la terre. » — Dépôt de plusieurs mémoires.

ACADÉMIE D'ARCHÉOLOGIE DE BELGIQUE. *Séance du 16 février*. — L'assemblée vote des modifications importantes aux statuts de la Société, entend les rapports sur les travaux annuels et les finances de la compagnie, et élit le Dr L. Delgeur secrétaire pour une période de 3 ans. — M. Wagener est réélu conseiller.

BIBLIOGRAPHIE.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. Déc. 1878. Classe des sciences : l'Arsénopyrite ou Mispickel (C. Malaise). — Régulateur parabolique, rigoureusement isochrone, etc. (Van Rysselbergh). — Théorème relatif à un déterminant remarquable (P. Mansion). — Sur l'élimination (P. Mansion). — Sur les hexagones de Pascal et de Brianchon (E. Catalan). — Sur certains phénomènes énigmatiques de l'astronomie (J. Houzeau). — Notice sur B.-C. Du Mortier (F. Crépin). — Sur la pêche de la baleine et les grandes découvertes du pôle arctique (P.-J. Van Beneden). — Classe des lettres : La rédaction et la garde des Sénatus-consultes pendant la République romaine (Willems). — Wissant, l'ancien Portus Icius I. (Wauters). — Classe des beaux-arts : Le nom de famille de Jean de Turnhout (L. de Burbure).

REVUE DE BELGIQUE. 15 févr. La moralité financière et le Code pénal (Ch. Masson). — Souvenirs du Mexique (E. V. D. Donckt). I. — L'inspection des écoles (F. Laurent). — Lettres d'Italie (Em. De Iaveleye). — Le Goitreux, conte pour les chasseurs (C^{te} M. du Chastel). II. — Essais et notices.

REVUE CATHOLIQUE. 15 févr. Le mouvement communal et l'action des villes sur les campagnes jusqu'au milieu du XIII^e siècle (E. Pouillet). — Promotions aux prélatures abbatiales dans l'ancienne Belgique (P. Claessens). — Progrès de l'instruction primaire en Belgique avant et depuis 1842 (D. De Haerne). — Grecs anciens et Grecs modernes (J. de Grouars). — Les œuvres complètes de S. E. le Cardinal Dechamps (L. Bossu). — Bibliographie.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS. 15 févr. Concours extraordinaire pour 1880. — Correspondance d'Anvers. — Les grandes publications modernes. —

Industrie d'art. — Eug. Fromentin (H. Jouin) — Chronique générale.

ACADÉMIE D'ARCHÉOLOGIE DE BELGIQUE. T. XXXIV, 3^e liv. Notice sur Jeanne-Marie Van der Ghent, mère de Marguerite d'Autriche (F. Van der Taelen). — La Ménapie et la Flandre (A. de Vlaminck).

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE BOTANIQUE DE BELGIQUE. T. XVII, n^o 1. Manifestation en l'honneur de M. B.-C. Du Mortier. — Sur la structure et les modes de fécondation des fleurs et en particulier sur l'hétérostylie du *Primula elatior* (Léo Errera et Gustave Gevaert). — Appendice. *Pentstemon gentianoides* et *Pentstemon Hartwegi* (Léo Errera).

CERCLE ARCHÉOLOGIQUE DU PAYS DE WAES. Févr. 1878. *Geschiedkundige Mengelingen*. Oud vlaamsche Leenen, gelegen binnen den lande van Waas (A. de Maere-Limander).

REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE. 8 févr. Cavallin. Des modes et des temps du discours indirect dans Hérodote. — Prammer. La Germanie de Tacite. — Aubé. La polémique patenne à la fin du 2^{me} siècle. Fronton, Lucien, Celse, Philostrate. — Burckhardt. La civilisation de la Renaissance en Italie, revue par Geiger. — Burckhardt. Histoire de la Renaissance en Italie. — Janitschok. La Société de la Renaissance en Italie et l'art. — Vischer. Luca Signorelli et la Renaissance italienne. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — 15 févr. Revue de la Société allemande de Palestine. — Denis Huss et la guerre des Hussites. — Parmenier. Vie du P. Joseph. — Fragments littéraires de Dubois. — Académie des Inscriptions.

JOURNAL DES SAVANTS. Janv. Sept. Suttas pālis, tirés du Dighā-Nikāya (Barthélemy Saint-Hilaire). — Les Mirabeau (E. Caro). — Les mélodies grecques (Ch. Levêque). — Les romanciers grecs (E. Egger). — Les derniers Tasmaniens (A. de Quatrefages). — Nouvelles littéraires.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE. Déc. 1878. La Crypte de la métropole de Montiers (Savoie) (E.-L. Borrel). — La panthère de Penne (Lot-et-Garonne) (G. Tholin). — Un ancien texte de loi de la Crète (M. Bréal). — De l'influence du symbolisme et des liturgies sur l'iconographie chrétienne des premiers siècles (Th. Roller). — Congrès de Kazan (A. Rambaud). Fin. — Bulletin mensuel de l'Académie des Inscriptions (nov. 1878). — Nouvelles archéologiques. — Bibliographie.

REVUE PHILOSOPHIQUE. Févr. La théorie de la connaissance mathématique (P. Tannery). — La philosophie expérimentale en Italie (A. Espinas), fin. — La métaphysique phénoméniste en Angleterre. M. Shadworth Hodgson (A. Penjon). Fin. — Analyses et comptes rendus. — Revue des périodiques.

NOUVELLE REVUE HISTORIQUE DE DROIT FRANÇAIS ET ÉTRANGER. Janv.-févr. Le majus et le minus Latium (E. Baudouin). — L'organisation judiciaire sous le régime de la loi Salique (Thonissen). — Les anciens statuts de Rome (E. de Rozière). — Notice sur le projet de Code de commerce italien (Ch. Brocher). — Comptes rendus bibliographiques. — Bulletin bibliographique.

POLYBIBLION. Févr. Publications récentes sur l'Écriture-Sainte. — Ouvrages récents de jurisprudence. Comptes rendus. — Bulletin. — Variétés. Chronique. — Questions et réponses.

SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE DE PARIS. Févr. Le Stock monétaire de France. — Statistique de la justice criminelle en France pendant l'année 1876. — Les logements insalubres à Paris. — La population de l'île Maurice au point de vue économique. — Résultats généraux du dernier dénombrement.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE. Févr. L'éducation physique (R. Rey). — Les bonnes gens de Croset. Nouvelle (T. Combe) II. — Un poète belge, Van Hasselt (E. Rombert) II. — La première exploration du Rio-Colorado (H. Tallichet). — Le mariage de M^{lle} Viviane. Nouvelle (E. C. Grenville-Murray). II. — La Russie à l'Exposition de 1878 (E. Lehr). — Chronique parisienne, italienne, allemande, anglaise. — Bulletin littéraire et bibliographique.

MAGAZIN FÜR DIE LITERATUR DES AUSLANDES. 15 févr. Deutsche Literatur im Auslande und aus-

länische Literatur in Deutschland. — Annuaire statistique de la France. — Walter Savage Landor und seine "Imaginary Conversations of literary men and statesmen". — Edmondo de Amicis: Ricordi da Parigi. — A. G. Barrili: Lutezia. — D. Mackenzie Wallace: Russland. — Ein fünfzigjähriges Jubiläum. — Georg Brandes: Sören Kierkegaard. — A. R. Rangabé: Précis d'une histoire de la littérature néo-hellénique. 22 févr. Zur Frauenfrage in Amerika und in Deutschland. — Von den pariser Theatern L'Assommoir. — Luigi Ferri: Sulla dottrina psicologica dell'associazione. — Bayard Taylor. Die Heiden der polnischen Romantik Von Eugen Lipnicki. — Zur Vondelfeier. — Sadis Aphorismen und Sinngedichte. — A. R. Rangabé: Précis d'une histoire de la littérature néo-hellénique. — Kleine Rundschau. — Mancherlei. — Bemerkenswerthe Veröffentlichungen in in- und ausländischen Revuen.

UNSERE ZEIT, 1 fevr. Eine Fahrt nach Oregon I. — Geistiges Leben und neue Literatur der Spanier (G. Diecks) I. — Der gegenwärtige Stand unserer Kenntnisse von den Pilzen (M. Willkomm). — Der orientalische Krieg in 1876-1878. — Todtenschau. — Politische Revue.

ACADEMY, 15 fév. Prinsep's Imperial India. — Locker's Patchwork. — Masson's Memoirs and letters of Cardinal de Bernis. — An Eirenicon of the eighteenth century. — Ranking's Bjorn and Bera. — Prejevalsky's From Kullja across the Tian-Shan to Lob-Nor. — New Novels. — Current theology. — Notes and News. — Obituary. — Notes of travel. — Magazines and reviews. — New MSS. in the British Museum. — Indian home life. — The recent eruption of Vesuvius. — Prof. Paul Gervais. — Science notes (astronomy). — German imperial archaeological Institute. — Notes on art and archaeology. — 22 févr. Eastwick's Lay of the Empress. — Turner's Calendar of charters and rolls in the Bodleian. — Hooker and Ball's Journal of a tour in Marocco. — Smith's Biography of Cobbett. — Gidel's Studies on modern greek literature. — In Memoriam: The late Dr C. E. Appleton. — Obituary. — A hungarian Quarterly. — Huxley on Hume. — Science notes (zoology, botany, philology). — China and Japan at the Burlington Fine arts Club. — Art sales, etc.

SOCIAL NOTES, 15 février. Sir Thomas Gresham. — Fed on Poison. — A Prosperous Citizen. — The Lowest Depths of Usury. — Supply of Milk for Children of the Working Classes. — Opening Up Central Africa versus a Policy of War. — Laccemaking. — The London School. — Correspondence. — Drinking Fountains. — Notes on Current Events.

REVISTA EUROPEA, 1^{er} fév. Informazioni sul Ventuno in Piemonte (A. Manno). — Della libertà e dei suoi limiti (G. Ferreri). — A proposito della pittura inglese all' esposizione di Parigi (A. Rondani). — La critica moderna del Trezza (S. Cipolla). — La missione dell' Inghilterra (W. E. Gladstone). — Neve (G. A. Cesareo). — Rassegna letteraria e bibliografica. — Rassegna politica (A. G.). — Note scientifiche. — Notizie letterarie e varie. — Bollettino bibliografico.

RASSEGNA SETTIMANALE 9 février. Il suffragio universale — Il Guardasigilli e la magistratura. — L'assemblea generale della Università di Roma. — Corrispondenza da Londra. — Il parlamento. — La settimana. — L'abate Brandolini — Ugo Foscolo giudicato da un alienista. — Di alcuni pretesi versi danteschi. — Economia pubblica. — Ancora della peste. — La convenzione monetaria. — Viabilità comunale obbligatoria. — Gli Etruschi. — Bibliografia. — Notizie. — Riviste. — 16 février. La questione di Firenze e la Cassa centrale di risparmio. — L'Avvocatura. — I lavori pubblici e le classi operaie. — Corrispondenza da Napoli. — Il Parlamento. — La settimana. — Achillini e Manzoni. — L'opera poetica di Urbano VIII. — La politica finanziaria del principe di Bismarck. — Corrispondenza letteraria da Parigi. Una Storia di Vauban. — I libri di testo nelle scuole secondarie. — Bibliografia. — Notizie. — Riviste.

REVISTA CONTEMPORANEA, 15 février. Doña Luz (continuacion) (Juan Valera). — Demonologia judaica (conclusion) (Jaime Gres). — Cartas de China. IV (Emilio del Perojo). — Los casus de lo bello segun los principios de Santo Tomás (Luis Taparelli). — Ultimos estudios sobre Homero (J. P. Mahaffy). — Las ciencias en 1878 (R. Becerro de Ben-

goa). — Revista crítica (Manuel de la Revilla). — Bibliografia.

Lootens A. et Feys J. M. E. Chants populaires flamands avec les airs notés et poésies populaires diverses. (Annales de la Société d'Emulation pour l'étude de l'histoire et des antiquités de la Flandre. 4^e sér. T. 2^e ou 29^e de la collection) Bruges, impr. class. de St-Augustin, 1878, in-8^o.

Société entomologique de Belgique. Annales. T. XXI. Brux., Muquardt, 1878, in 8^o.

Argyll, Duke of. The Eastern Question, from the Treaty of Paris to the Treaty of Berlin and to the second Afghan War. London, Strahan, 24 s.

Azais, G. Dictionnaire des idiomes romans du midi de la France, T. 2, 2^e livr. Paris, Maisonneuve, fr. 5.60

Bergmann, E. V. Hieroglyphische Inschriften, gesammelt während e. im Winter 1877-78, unternommenen Reise in Aegypten, 2 Lfg Wien, Faesy, 8 M.

Bernard, L. Chefs-d'œuvre de peinture au musée du Louvre. Ecole italienne. Paris. 10 fr.

Blocqueville, Marquis de. Le Maréchal Davout, raconté par les siens et par lui-même Paris, Didier. 7 fr. 50.

Blunt, Anne. The Bedouins of the Euphrates valley. London, Murray 24 s.

Brugsch-Bey, H. Dictionnaire géographique de l'ancienne Egypte Livr 10-13. Leipzig, Hinrichs. 85 M.

Chanson (La) de la croisade contre les Albigeois, commencée par G. de Tudèle. Editée et traduite par P. Meyer. T. 2. Paris. Loones, 9 fr.

Chantelauze, R. Le cardinal de Retz et ses missions diplomatiques à Rome. Paris, Didier, 8 fr.

Chéruel, A. Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV. Paris, Hachette 15 fr.

Clément, F. Histoire abrégée des beaux arts chez tous les peuples et à toutes les époques. Paris, Didot. 15 fr.

Correspondenz (Politische) Friedrich's des Grossen. I. Bd. Berlin, Duncker, 12 M.

Courtney, W. L. The metaphysics of John Stuart Mill. London. Kegan Paul. 5 s. 6 d.

Dante. L'Enfer, mis en vieux langage français et en vers par E. Littré Paris, Hachette. 4 fr.

Dudik, B. Schweden in Böhmen und Mähren, 1610-1650. Wien, Gerold 10 M.

Duruy, V. Histoire des Romains jusqu'à Dioclétien T. 6^e et dernier. Paris Hachette. 7 fr. 50.

Ephemeris epigraphica. Vol. IX. Fasc. 1-2. Berlin. Reimer, 6 M.

Farcy, C. La guerre sur le Danube, 1877-78. Paris. Quantin 6 fr.

Fontannes, F. Etudes stratigraphiques et paléontologiques pour servir à l'histoire de la période tertiaire dans le bassin du Rhône, III. Le bassin de Visan. Basel, Georg, 6 M. 40 Pf.

Fritz, A. Die Beziehungen der Sonnenflecken zu den magnetischen und meteorologischen Erscheinungen der Erde. Haarlem, Loosjes. 10 M 30 Pf.

Griffiths, A. The english army: its past history, present condition and future prospects London, Cassell, 21 s.

Holyoake, G. J. History of co-operation in England. Vol. II. London, Trübner. 8 s.

Hugo, Victor. La pitié suprême. Paris. Calmann-Lévy. 4 fr.

Huxley, Hume. Ed. by J. Morley (English Men of letters), 2 s 6 d

Keferstein, H. Die Volksschule als Erziehungsschule. Berlin. Habel, 1 M

Klein, W. Die gegenwärtige wirtschaftliche Lage Deutschlands. Stuttgart, Cotta. 2 M. 25 Pf.

Labarte, J. Inventaire du mobilier de Charles V, roi de France Paris, Imprimerie nationale.

Laurent, F. Conferencia sobre el ahorro. Version castellana por F. Gillman Madrid, 5 r.

Loftie, W. J. Memorials of the Savoy: the palace, the hospital, the chapel. London, Macmillan, 7 s 6 d.

L'ATHENÆUM BELGE est en vente :

A Bruxelles, au bureau du journal, 26, rue de la Madeleine; à l'Office de Publicité, 46, même rue;

A Paris, chez M. Ernest Leroux, libraire-éditeur, 26, rue Bonaparte.

LIBRAIRIE ANCIENNE DE

FR. J. OLIVIER,
41, rue des Paroissiens, Bruxelles.

HISTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇAIS

EN BELGIQUE

depuis son origine jusqu'à nos jours

par

M. FRÉDÉRIC FABER

TOME PREMIER

Grand in-8^o, de 312 pages. fr. 7 50
Quelques exemplaires seulement. sur beau
et fort papier vélin 15 "

OFFICE DE PUBLICITÉ

46, RUE DE LA MADELEINE, 46.

LES

LIBERTÉS COMMUNALES

Essai sur leur origine

et leurs premiers développements en Belgique,

dans le Nord de la France

et sur les Bords du Rhin

PAR

Alphonse WAUTERS

Deux parties in-8^o.

14 francs

BRUYLANT-CHRISTOPHE et C^{ie}

33, rue Blaes.

Histoire Parlementaire

DE LA

BELGIQUE

DE 1831 A 1880

PAR

LOUIS HYMANS

Ancien Membre de la Chambre des Représentants,

DÉDIÉE

à Sa Majesté LÉOPOLD II, Roi des Belges.

L'HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA BELGIQUE, par L. Hymans, est imprimée dans le format in-8^o, en caractères neufs et sur papier de premier choix.

L'ouvrage complet formera DEUX FORTS VOLUMES d'environ 75 feuilles (1,200 pages, chacun.

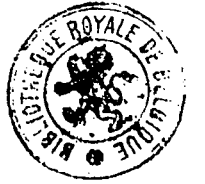
La publication se fera par fascicules composés d'un nombre indéterminé de feuilles.

Le prix de chaque fascicule sera calculé sur le pied de 30 centimes par feuille de 16 pages.

Les seize premiers fascicules sont en vente.

Brux. — Impr. lith. Lhoest et Coppens, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE



Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

2^{me} ANNÉE.

N^o 6 - 15 MARS 1879

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Histoire du théâtre contemporain, par Alph. Royer (Ch. Potvin). — Histoire de Vauhan, par G. Michel (P. Henrard) — Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV, par A. Chéruel (A. Chuquet). — Manuel de la langue de l'Avesta, par C. de Harlez (Ch. Michel). — J.-B. Madou, par F. Stappaerts (H. Hymans). — Inventaire général des richesses d'art de la France (Ad. de Ceuleneer). — Bulletin. — Deutsche Rundschau : Demi-culture et réforme de l'enseignement, par K. Hillebrand (P. Thomas) — La scintillation des étoiles, d'après M. Ch. Montigny (C. Fiévez). — Lettre parisienne : M. Saint-René Taillandier (Charles Bigot). — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Histoire du théâtre contemporain en France et à l'étranger depuis 1800 jusqu'à 1875, par Alph. Royer. Paris, Paul Ollendorf, 1878. 2 vol. in-8^o.

L'auteur de ce livre, après avoir dirigé l'Odéon et l'Opéra, entreprit une *Histoire universelle du théâtre*, dont quatre premiers volumes sont consacrés aux temps antérieurs à notre époque. Arrivé au XIX^e siècle, il en fait un tableau détaché qui complète l'œuvre.

Il ne faudrait pas chercher dans ces deux volumes de grands aperçus littéraires et philosophiques; mais il ne serait pas juste de n'y voir qu'une histoire anecdotique et une nomenclature méthodique du théâtre moderne. Quelque intéressant qu'il soit de suivre en France et en Europe les transformations d'un art si multiple, M. Royer ne se borne pas là : il a voulu classer les tendances, caractériser les écrivains, juger les œuvres. Ce n'est pas un moraliste, mais c'est plus qu'un chroniqueur, c'est un historien.

A tout bien considérer, le succès ne compte guère dans un genre où le « métier » peut si facilement remplacer l'art. Qu'on feuillette le catalogue du marquis de Soleinne : on y verra des séries d'énormes succès, et des auteurs avoir 20, 30, 40, jusqu'à 100 fois cette chance. Aujourd'hui, le nom des écrivains et des pièces est à peine connu. Que de fois aussi, la presse, en chérissant sur l'impression du public, n'a-t-elle pas déclaré le théâtre restauré, le grand art ressuscité, un genre définitif conquis par des pièces comme le *Gladiateur* de Soumet, ou *Patrie* de M. Sardou, qui ne devaient pas survivre à un premier engouement? M. Royer sait cela, mais son rôle d'historien est de constater les succès en les appréciant; il le fait sans se prononcer aussi nettement.

De 1800 à 1875, les transformations se sont succédé rapidement. Jamais peut-être les variations du goût, ou, si l'on veut, les recherches du beau, n'ont été aussi actives, ni aussi promptes en réactions, sous le souffle de la mode ou sous les appétences d'un métier qui devenait de plus en plus lucratif. Pour

lutter avec les gros succès, l'art s'empara de leurs moyens : M. Royer explique ainsi l'invasion de l'adultère dans l'art. Mais quelles que soient les causes, un but apparaît bientôt : on tend à la vérité.

Que d'excès contraires n'a-t-on pas traversés sur le chemin de cette terre promise, depuis le domaine épuisé de la tragédie classique, changé en un désert couvert de ruines sublimes, jusqu'au « cap des tempêtes » du romantisme et du réalisme!

Le temps n'est plus (1809) où Lemercier, obligé par son sujet : *Christophe Colomb*, de passer d'Europe en Amérique, demandait pardon d'une liberté que le comte Merlin lui reprochait en core en le recevant à l'académie : « Si le sujet nécessitait une pareille licence, il fallait renoncer à votre choix. »

Quinze ans après, Lebrun ne pouvait pas encore encadrer dans des vers classiques le mot *mouchoir* et le mot *brodé*. Il dut parler d'un *tissu*, *embelli* par la maîtresse de son héros.

On ne s'étonnera pas que « cette évolution dans le vide » comme l'appelle l'auteur, n'ait rien produit, malgré des interprètes comme Talma et M^{lle} Mars.

Casimir Delavigne était déjà célèbre alors. Sa première tragédie est de 1819, et il devait ne maintenir le drapeau classique qu'en empruntant à ses adversaires leurs meilleurs procédés, dans *Louis XI* et les *Enfants d'Edouard* : poète de juste milieu, « qui ne fit jamais de l'art un métier », mais dont l'œuvre consciencieuse manque de cachet personnel et de force virile.

Bientôt la préface-manifeste du *Cromwel* de M. V. Hugo (1827), le succès de *Henri III* d'Alex. Dumas (1^{er} février 1829), la traduction d'*Othello* d'Alfred de Vigny, suivis de la campagne littéraire en faveur d'*Hernani*, commencent bruyamment une révolution, qui précipite son triomphe et ne dure guère plus de dix ans; car le dernier succès de M. V. Hugo : *Ruy Blas*, est de 1838, et M. Royer ne compte pas plus les *Burgraves*, son dernier drame, que son premier : *Amy Robsart*. Alex. Dumas père n'abandonna pas le théâtre, où Alf. de Vigny ne donna guère que *Chatterton*; mais, après ces drames « excentriques dans la pensée comme dans la forme », comme l'auteur qualifie *Antony*, Dumas transforme sa manière; il exploite la mise en scène de l'histoire fantaisiste, dans des « drames-romans », et il écrit ces charmantes pièces de cape et d'épée qu'inaugure *M^{lle} de Belle-Ile* (1839). Le temps était passé où des coryphées du romantisme, comme Théophile Gautier le dit de lui-même, assistaient à 40 représentations consécutives d'*Hernani*, pour défendre le maître. « En somme, dit M. Royer, on ne fonda rien de collectif, et il ne resta de tous ces combats que des œuvres individuelles qui vivront... plus ou moins. »

L'œuvre collective de cette époque fut de reconquérir la liberté de tout oser : *Quidlibet audenti*, disait déjà Horace. Mais le travail de vérité était à recommencer

Ponsard et M. Emile Augier (*Arcades ambo*, dit M. Royer) réagirent contre les conventions et les partis-pris du romantisme, dans l'École

du bon sens. Mais ce dernier poète devait bientôt, comme Casimir Delavigne, suivre l'influence du goût régnant. M. Royer l'en blâme, quoiqu'il soit partisan d'un romantisme raisonnable; il ne voit pas que le réalisme est le fils direct du romantisme, et que ces œuvres où il dénonce l'élégance donnée à l'adultère « que le mélodrame exploitait grossièrement depuis nombre d'années », procèdent directement d'*Antony* et de *Marion de Lorme* :

Relire Marion de Lorme au coin du feu,

fait dire M. Ed. Pailleron à un de ses raisonneurs.

M. Royer emprunte à un pamphlet d'Alex. Duval la conclusion « très-sérieuse et très-sensée » que voici :

Si dans nos ouvrages dramatiques, tous les liens de famille sont fétrés et brisés; si le méchant intéresse ou inspire la gaieté; si les voleurs et les assassins y sont représentés comme des héros; si l'impudence d'un scélérat condamné est réputée une preuve de courage et de grandeur; si le suicide y est offert comme un remède à tous les maux; enfin si l'on familiarise le peuple avec tous les genres de crime, il faut que nos enfants s'attendent à voir un jour une dissolution complète de la société (1838).

Le réalisme n'existait cependant pas alors.

A mon sens, il y avait lieu de distinguer : moralement, le réalisme est loin d'être un progrès; artistiquement, il l'emporte par l'analyse des passions et par une tendance au vrai.

Mais on ne peut trop applaudir à cette observation pleine de bon sens :

C'est assurément une très-louable idée que de représenter l'homme moderne; mais il faut commencer d'abord que c'est l'homme intérieur, et non l'homme extérieur, que l'artiste devrait étudier et reproduire; l'homme extérieur appartient de droit à l'almanach des modes et ne peut jamais fournir le sujet d'une véritable œuvre d'art. Il faut convenir encore que ce n'est pas dans l'exception, ni à l'hôpital, ni au coin d'une borne, ni à la maison d'arrêt de Poissy que le moraliste ira chercher les types qu'il destine à représenter les idées de son pays et de son temps.

Nous avons à peine parcouru la quatrième partie de ce livre; car l'auteur applique sa méthode historique, mêlée de souvenirs anecdotiques, à la comédie, au mélodrame, au vaudeville, à l'opéra et jusqu'à l'opérette, ainsi qu'à l'appréciation des acteurs célèbres. Il serait curieux de le suivre dans le genre de Scribe, continué par M. Sardou; dans l'école qu'il appelle *fantaisiste*, et où il groupe Alf. de Musset, Oct. Feuillet, Gozlan et G. Sand; dans les restes de tradition qui donnent à la tragédie, au drame, à la comédie, quelques succès éphémères, les uns d'assez bon aloi, la plupart suspects. Mais la seconde partie de l'ouvrage, consacrée au théâtre étranger, attire notre attention.

Cette méthode semblait plus difficile ici; M. Royer ne l'abandonne pas cependant, et les faits qu'il accumule, les détails qu'il donne forment un ensemble très-intéressant et suffisamment complet.

Le théâtre se transforme aussi en Europe, tantôt sous l'impulsion de la France, tantôt en réagissant contre elle. M. Royer relève, sans for-

fanterie, les emprunts que font les divers dramaturges étrangers au répertoire français ; comme il n'a pas oublié, à l'occasion, de noter les imitations faites en France des autres répertoires. Il néglige peut-être de distinguer, pour les blâmer, ces emprunts dissimulés qui méritent le nom de plagiat. Mais lorsqu'il dit : « L'Italie nous critique et nous imite, l'Espagne crie pardessus les toits à l'immoralité de nos pièces, ce qui ne l'empêche pas de les traduire, etc. » (et il aurait pu en dire autant de l'Allemagne et de l'Angleterre), il fait une confusion entre le métier, qui a besoin de pièces nouvelles, et le bon sens éclairé, qui réagit à l'étranger comme en France contre certaines œuvres.

C'est avec plus de raison qu'il termine un chapitre où il moralise d'une façon assez mordante, en invoquant un mot de Schiller : « Il faut être de son siècle, mais le dominer et non le suivre. »

Les deux collections d'histoires des littératures contemporaines, publiées l'une sous la direction de M. Duruy, l'autre par l'éditeur Charpentier, n'ont pas négligé le théâtre, mais n'ont pu y consacrer autant d'attention. Si l'on compare, par exemple, le chapitre de M. Royer sur le théâtre anglais avec celui de M. Odyse-Barrot, dans son *Histoire de la littérature contemporaine en Angleterre* (Paris, 1874), les deux écrivains sont presque toujours d'accord, et l'un peut compléter l'autre, quoique M. Royer soit plus étendu et M. Barrot plus piquant.

Ce que nous avons cherché dans ce livre, sans l'y trouver, c'est l'histoire des tentatives faites, en France contre la centralisation dramatique, en Europe contre l'imitation française. Il y a là cependant un côté de l'art moderne qui ne manque ni d'originalité, ni de puissance. Si peu de succès ou de durée qu'aient eu ces efforts, faits parfois dans le vide de l'opinion (car le public journalier des théâtres ne demande rien de plus que des œuvres à la mode), ils ont des caractères dignes d'être notés : ils se retrouvent dans tous les pays ; on y appelle à la rescousse les puissances étrangères, au moyen de traductions de chefs-d'œuvre étrangers à la France, et les poètes n'hésitent pas à sacrifier l'art des « charpentiers habiles », pour un but meilleur : ils se préoccupent avant tout du respect de l'histoire, de la vérité psychologique et de l'impression morale. L'Italie surtout a eu une période de quelques années où cette tendance a triomphé. L'Allemagne s'y est exercée, et cette partie de son histoire littéraire n'eût manqué ni d'intérêt ni d'enseignement.

M. Zola, dans tous ses feuilletons dramatiques, ne parle pas autrement, en France. Il serait curieux de voir sa poétique essayée au moins quant au drame historique, en Europe, par des œuvres de bonne volonté, sinon de génie.

Une autre lacune que les Belges doivent regretter, c'est de ne trouver dans ce livre aucune mention de nos théâtres. M. Royer aurait trouvé sur nos scènes des essais de décentralisation, tentés par Alex. Dumas père lui-même (*la Jeunesse de Louis XIV*), puis les débuts de plusieurs dramaturges et acteurs parisiens, en divers genres. Enfin, s'il y eût pu voir surtout des succursales du répertoire français et en flamand de nombreuses traductions ou adaptations, il aurait dû néanmoins constater, mentionner — en les jugeant aussi sévèrement qu'il l'eût voulu — des efforts personnels nationaux, correspondant à ceux qu'il a négligés en Europe, en vue de conquérir l'autonomie du théâtre.

Ce côté de l'art moderne, peu considérable par le nombre des succès, mais très-recommandable par les idées et le but, eût fourni de bonnes pages à l'auteur. Il y eût fait, par exemple, l'histoire du prix Schiller en Allemagne, des prix triennaux en Italie et en Belgique, et il eût

pu citer en Angleterre le poète de la rime, en Allemagne les poètes Wilbrandt, Fr. Nissel, etc. Il a consacré avec raison un court chapitre à la Bohême, qui, en cherchant à reconstituer sa nationalité, ne pouvait manquer, dit-il, « de faire entrer le théâtre dans ses moyens d'action. » La Belgique poursuit la même lutte, en faveur d'une nationalité désormais incontestable, et elle y emploie deux langues. S'efforcer d'être soi est un sentiment assez juste, assez noble, pour qu'on prenne garde à ses moindres manifestations.

CH. POTVIN.

Histoire de Vauban, par Georges Michel, Paris, Plon, 1879. 1 vol. in-8°.

Parmi les noms de soldats illustres inscrits en lettres d'or sur le marbre sous le dôme des Invalides, il en est peu qui rappellent une gloire aussi pure que celui de Vauban.

Né en 1633, orphelin à 10 ans, Sébastien Le Prestre de Vauban, pauvre et abandonné, est recueilli par le curé de Saint-Léger du Foucheret, dont il soigne le cheval et cultive le jardin ; il en reçoit en échange l'instruction et la nourriture, composée sans doute en majeure partie de ce mauvais pain, dont il parle quelque part, « fait d'orge et d'avoine, qu'on peut lever par les pailles dont il est mêlé, » et que mangeait le bas peuple du Morvan. Si mauvais qu'il soit, il n'en profite pas moins à sa nature saine et robuste, tout autant qu'à son esprit ingénieux et ouvert les leçons du vieux prêtre.

A 18 ans, il s'engage dans l'armée de Condé, à la veille du jour où le vainqueur de Rocroy et de Lens s'allie aux ennemis de la France ; il y passe deux ans, tour à tour dans l'infanterie et dans la cavalerie où une action d'éclat l'a fait passer *maître* ; puis, dans une rencontre, fait prisonnier par l'armée royale, il change de drapeau et se décide à prendre rang parmi les ingénieurs du roi, alors sous les ordres du chevalier de Clerville.

Ce fut chez lui une preuve de sagacité. Resté dans l'armée proprement dite, son avancement, si peu rapide déjà, l'eût été bien moins encore. Il était gentilhomme, il est vrai ; mais « rien de si nouveau, de si court, de si plat, de si mince, que sa noblesse, » comme l'écrivait plus tard St-Simon dans ses *Mémoires*, et elle ne l'aurait guère aidé à conquérir des grades. La carrière d'ingénieur lui offrait d'autres perspectives. En effet, les guerres de cette époque consistaient surtout dans l'attaque et la défense des places, et l'on comptait vingt sièges pour une seule bataille rangée. L'occasion de faire preuve d'habileté ne devait donc pas lui manquer. Pendant la paix, la construction et la réparation des places fortes étaient encore du domaine des ingénieurs, et Vauban devait y trouver à satisfaire son goût pour la géométrie et l'arpentage, puisé dans les leçons du curé de Saint-Léger. Enfin ses collègues étaient peu nombreux ; leur rôle, plus dangereux que brillant, était généralement peu envié ; ils se recrutaient difficilement, et un homme jeune, brave, ardent, actif, désireux de parvenir, pouvait bientôt arriver aux premiers rangs s'il avait quelque bonheur, c'est à-dire si quelque balle de mousquet ne venait pas trop tôt l'étendre dans la tranchée. Bien que souvent blessé, Vauban fait son chemin : en 1658, au siège de Gravelines, il a la direction des approches. Sa position dans l'armée est toutefois encore fort secondaire, car dans la même campagne, après le siège d'Ypres, auquel il contribue pour une bonne part, le cardinal Mazarin lui accorde bien une honnête gratification et le flatte d'une lieutenance aux gardes, mais il attend encore dix ans avant de l'obtenir.

En 1673, au siège de Maestricht, la direction supérieure des travaux est soustraite aux généraux pour lui être confiée, et il inaugure son commandement par l'emploi des parallèles, dont les Turcs lui avaient donné l'exemple au siège de Candie ; et cependant cette innovation, qui lui vaut l'admiration de ses contemporains et à laquelle son nom est resté attaché, ne lui conquiert aucun nouveau grade : ce n'est que trois ans après qu'il devient maréchal-de-camp.

Nous ne suivrons pas Vauban dans sa longue et glorieuse carrière : son nom se rencontre à chaque page de l'histoire des guerres de Louis XIV, et avant M. Georges Michel, M. Camille Rousset, dans sa belle *Histoire de Louvois*, par de nombreux extraits de sa correspondance, nous avait fait connaître l'homme, à nous qui ne connaissions que l'ingénieur. Jusqu'alors, en effet, nous savions bien, par quelques boutades recueillies dans les mémoires du temps, que moins courtisan des grands que de la vérité, Vauban ne savait pas se taire quand il croyait de son devoir de parler. Nous avons appris à connaître ce « sens droit et étendu » dont parlait Fontenelle à l'Académie des sciences dans son éloge du maréchal, et nous comprenons mieux à présent cette parole par laquelle il le termine : « C'était un Romain qu'il semblait que notre siècle eût dérobé aux plus heureux temps de la République. »

M. Georges Michel a très-heureusement profité des recherches nombreuses faites avant lui par le marquis de Chambray, les colonels Allent et Augoyat, M. de Boislisle, et surtout M. Rousset, qu'il aurait pu citer plus souvent encore ; il a beaucoup puisé au Dépôt des fortifications, et la correspondance de Colbert, publiée par M. Clément, lui a fourni de précieuses indications sur certain point resté obscur dans la biographie du maréchal ; nous voulons parler de cette accusation de malversation, à l'occasion des fortifications de Brissach dont il avait été l'ingénieur, et dont un intendant concussionnaire, parent de Colbert, était le seul coupable. Le travail de M. de Boislisle lui a permis de nous donner, d'une manière bien détaillée, la triste histoire de l'impression du *Mémoire sur la dime royale*, dans lequel Vauban, précurseur des grands penseurs de la Révolution de 1789, réclame l'égalité de tous devant l'impôt, et précurseur de nos économistes modernes, préconise l'impôt sur le revenu.

Nous y trouvons la preuve que Vauban ne mourut pas, comme le tendre Racine, de la disgrâce de Louis XIV, ainsi que l'a prétendu Saint-Simon. Nous nous représentons difficilement le maréchal frappé au cœur par un froncement de sourcil du maître : une telle mort démentait une telle vie. Ce qui le tua, ce fut la condamnation dont le Conseil privé frappa son livre, le résumé des méditations de toute sa vie, la panacée qu'il avait rêvée d'appliquer aux misères du peuple. Ces misères, nul plus que lui ne les connaissait ; il touchait de trop près au peuple pour ne pas les avoir éprouvées, et dans ses courses multipliées d'une frontière à l'autre de la France, il avait pu en observer les causes : l'importance démesurée donnée aux armements, les dépenses de la cour et l'inégalité des impôts, dont la noblesse et le clergé étaient à peu près complètement exempts.

Nous ne savons pourquoi M. Michel rejette aux appendices la protestation de Vauban contre la révocation de l'Édit de Nantes. M. Rousset attribue à cet écrit la date de décembre 1689 : dès lors la réponse de Louvois, datée du 13 octobre 1687, et que cite M. Michel, ne s'adresse pas à ce Mémoire du maréchal, mais bien celle du 5 janvier 1690 : « J'ai lu votre mémoire où j'ai trouvé de fort bonnes choses ; mais entre nous, elles sont un peu outrées, j'essayerai de

le lire à Sa Majesté. » (*Hist de Louvois*, t. III, p. 507). Les extraits de la protestation cités par M. Michel ne peuvent se rapporter à l'origine de l'émigration, c'est-à-dire à l'année 1686, et nous n'hésitons pas à adopter la date de M. Rousset.

Si admirable que fût le caractère de Vauban, si remarquables que soient ses études économiques, ce ne sont pas cependant ses titres les plus glorieux à l'admiration de la postérité, et son nom serait probablement depuis longtemps oublié, comme ceux de beaucoup d'honnêtes gens ou de vigoureux penseurs en avance sur leur époque, s'il n'avait pas été aussi un illustre ingénieur. Son rôle ne s'est pas borné en effet, comme il le semble à la lecture du livre de M. Michel, à conduire les approches de cinquante sièges; Vauban a encore énormément construit, et comme architecte militaire il a été sans pareil. Non pas qu'il ait innové, car on retrouve dans ses tracés les idées des ingénieurs italiens, flamands et espagnols qui l'avaient précédé; mais nul mieux que lui n'a su appliquer ces idées au terrain, nul n'a su mieux choisir le plan qui convenait au site. Résumant par un effort de génie tout ce qui avait été fait avant lui, il a élevé au premier rang l'École française, et pendant plus d'un siècle son nom a éclipsé tous les autres en fait de fortifications.

M. Michel ne nous en dit rien. C'est qu'en réalité, pour écrire la vie de Vauban il fallait un écrivain doublé d'un ingénieur, et c'est surtout cette dernière qualité qui a manqué à son biographe. De là des laches qu'on regrette de trouver dans un livre d'une réelle valeur. Nous citerons, entre autres, la description absolument fantaisiste des fortifications de Luxembourg (p. 185).

Une autre erreur que nous devons relater, et qui a traîné trop longtemps dans les ouvrages français, c'est le soupçon de trahison imputé à tort à Coehorn (p. 286), et qui n'est fondé que sur une similitude de nom; les écrivains hollandais, et parmi eux le colonel Merckès, ont pris à tâche de le démontrer et y ont pleinement réussi.

Enfin nous signalerons encore (p. 334), une erreur de plume, qui fait attribuer à la Hollande, après la paix de Ryswyck, ce qui devait l'être à l'Espagne.

En somme, M. Georges Michel a fait revivre la grande figure de Vauban, plus complètement qu'aucun de ceux qui avaient traité pareil sujet, y compris l'auteur anonyme d'une excellente vie du maréchal publiée à Lille en 1850 (*G. G. E. Roy*), et nous nous joignons à lui pour former le vœu de voir bientôt le gouvernement français livrer à la publicité, aux frais de l'Etat, la correspondance et les rapports économiques et militaires de l'illustre ingénieur.

P. HERNARD.

Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV, par A. Chéruel. Paris, Hachette. 2 volumes.

Le sujet que s'est proposé M. Chéruel a déjà été traité avant lui; M. Bazin dans son *Histoire de France sous Louis XIII et sous le ministère du cardinal Mazarin*, M. Henri Martin dans le XII^e volume de son *Histoire de France*, M. Gailardin dans les deux premiers volumes de l'*Histoire de Louis XIV*, ont raconté la minorité du fils de Louis XIII et d'Anne d'Autriche; les historiens de la Fronde, et entre autres M. Chantelauze, qui s'est, pour ainsi dire, voué au cardinal de Retz; chez les Allemands, MM. Ranke et Heilmann, l'un dans son *Histoire de Louis XIV*, l'autre dans ses consciencieuses études sur les campagnes des Bavares, ont exposé des parties

considérables ou d'importants épisodes de la même époque.

Mais M. Chéruel a consulté de nouveaux documents que ses devanciers n'avaient pas eus à leur disposition. Il a eu entre les mains la correspondance entière de Mazarin, dont l'on n'avait encore publié que des extraits, et les célèbres carnets du ministre, qui s'étendent de 1643 à 1650: Victor Cousin avait, il est vrai, tiré parti des carnets, mais en se bornant à retracer la lutte du cardinal contre les importants en 1643. Enfin, M. Chéruel a contrôlé les témoignages de Mazarin à l'aide des dépêches des ambassadeurs vénitiens, que MM. de Mas Latrie et Baschet ont découvertes dans les archives de Venise et que conserve aujourd'hui le dépôt des manuscrits de la Bibliothèque Nationale.

Il est intéressant de voir ce que M. Chéruel a trouvé dans tous ces documents, qu'il est, à proprement parler, le premier à mettre en œuvre. Les lettres de Mazarin surtout lui ont fourni de nouveaux et curieux renseignements. Après la victoire de Rocroy et la prise de Thionville, le duc d'Enghien revint à Paris; personne jusqu'ici ne lui a reproché d'avoir quitté brusquement son armée victorieuse, et Cousin prétend même que le duc d'Enghien « s'empressa de voler au secours de Guébriant, » qui combattait alors les Bavares. La correspondance de Mazarin prouve que le cardinal n'accorda au duc d'Enghien qu'une permission de 8 jours, et l'ambassadeur vénitien Giustiniani écrit que tout le monde fut surpris de ce retour et que le duc d'Orléans blâma sévèrement le jeune prince; Mazarin accuse même le duc d'Enghien d'avoir causé les revers de l'expédition d'Allemagne par son absence et par son séjour prolongé à la cour.

De même, Victor Cousin déclare que le duc d'Enghien se proposait, après Nordlingen, d'exécuter le plan de campagne que rêvait Moreau et qu'accomplit Napoléon, qu'il avait résolu de marcher sur Munich et sur Vienne et de dicter la paix à l'empereur dans sa capitale; les lettres de Mazarin démontrent que le duc d'Enghien n'avait d'autre mission en Allemagne que de réparer la défaite de Mariendal, subie par Turenne, et d'occuper une place forte sur le Necker pour y établir les quartiers d'hiver de l'armée française.

La correspondance, encore inédite, de Mazarin fournit également à M. Chéruel de précieux détails sur la campagne d'Italie en 1646. On y voit qu'il voulait conquérir le royaume des Deux-Siciles, qui supportait avec impatience la domination espagnole, et donner comme roi aux Napolitains le prince Thomas de Savoie-Carignan; il avait conclu avec ce prince un traité secret qui promettait à la France le port et la rade de Gaète et un autre port du royaume de Naples sur la mer Adriatique. Personne n'avait semblé jusqu'à présent connaître ce traité. Mazarin avait même prévu le cas où Thomas de Carignan deviendrait duc de Savoie et souverain du Piémont; le prince devait alors céder à la France tout ce qui est en deçà des monts proche la France, c'est-à-dire la Savoie et le comté de Nice.

On avait blâmé Mazarin de n'avoir pas profité de l'insurrection de Masaniello pour créer de graves embarras à l'Espagne. Mais sa correspondance témoigne, au contraire, qu'il ne négligea aucun moyen pour alimenter la révolte. Il voulut donner à la multitude un chef énergique et puissant, et proposa au duc d'Enghien, devenu prince de Condé, de se rendre à Naples comme simple général, à la condition expresse qu'après la victoire il serait nommé roi. Condé refusa, et Mazarin attendit les événements; mais il refusa de secourir le duc de Guise qui s'offrait comme chef aux Napolitains; il connaissait son esprit

aventureux et léger: bien loin d'approuver cette expédition, comme l'ont cru MM. Bazin et De Pastoret, il la condamna dès le commencement.

Enfin, on a dit que Mazarin s'opposait à la paix, parce que la guerre le rendait indispensable; cette assertion est réfutée par la publication de la correspondance de Servien avec le cardinal.

Quelques passages des lettres consultées par M. Chéruel jettent une vive lumière sur le caractère de Mazarin, sur ses habitudes de dissimulation, sur la fermeté et l'obstination qui se cachaient sous ses formes caressantes et ses meilleures paroles, sur l'énergie qu'il déployait à propos dans les circonstances décisives. On connaît sa devise: « le temps et moi. » Un jour, blessé au vif par les attaques du prince de Condé, le père du duc d'Enghien, celui qu'il appelle le *Rosso* dans ses carnets, « je dissimule, je biaise, j'adoucis, j'accorde tout autant qu'il est possible, écrit-il, mais dans un besoin pressant je ferai voir de quoi je suis capable. » Peu lui importent les médisances et les pamphlets; on lui prête le mot « que les Français chantent, pourvu qu'ils paient; » il dit dans ses lettres: « Je fais comme les jésuites qui prient toujours pour la médisance et la persécution; c'est une marque de n'avoir pas ses affaires délabrées. »

Ses carnets renferment, il est vrai, un grand nombre de détails insignifiants et de fastidieuses minuties; mais ils contiennent, dit justement M. Chéruel, des pages remarquables: ils prouvent, par exemple, d'après une note écrite par Mazarin le 20 juillet 1644, que le cardinal avait adopté dès cette époque les idées de Turenne et tracé le plan d'une campagne qui fut exécutée de point en point par le duc d'Enghien. Les carnets montrent aussi ces « petites vues » que Mazarin, au dire de Larochehoucauld, avait même dans ses plus grands projets; ils révèlent ses fourberies et ses plus secrets artifices; il y recueille les bruits qui peuvent rendre Condé ou d'autres odieux ou suspects; il y note que la reine a commandé, sur son ordre, à madame de Motteville, cette femme si droite et si franche, de lui répéter les conversations qu'elle entend sur le cardinal; il y raconte les anecdotes de cour et les faits divers dont il amuse la reine.

Quant aux dépêches des ambassadeurs vénitiens, M. Chéruel s'en est servi pour vérifier l'exactitude des renseignements qu'il a trouvés dans les lettres et les carnets de Mazarin. Ces ambassadeurs ont l'esprit impartial; quoique leur patrie ne joue plus en Europe qu'un rôle obscur, ils ont conservé la pénétration et la sagacité qui distinguent un si haut degré les diplomates vénitiens du XVI^e siècle: c'est Giustiniani, par exemple, qui nous apprend les griefs de Louis XIII contre Sublet de Noyers.

Enfin, parmi d'autres documents, M. Chéruel a retrouvé le véritable texte des Mémoires de La Moussaie. Ce vaillant compagnon d'armes de Condé a retracé la victoire de Rocroy, le siège de Thionville, les sanglantes batailles de Fribourg et la prise de Philipsbourg. Sa relation avait été publiée en 1673 par Henri de Bessé, sieur de La-Chapelle-Milon; mais Bessé avait corrigé le style et mutilé quelques passages. M. Chéruel a fait de nombreuses citations du texte original de La Moussaie, et ce sont les mémoires du brave gentilhomme qui lui ont fourni les principaux traits d'un récit, plein de vie, de mouvement et de vérité, des batailles de Rocroy et de Fribourg.

Grâce à ces documents et surtout aux témoignages du ministre qui dirigea pendant dix-huit ans toute la politique intérieure et extérieure de la France, M. Chéruel a composé un livre qui sera

rangé parmi les meilleures œuvres historiques de notre temps. Il est impossible de résumer les deux volumes qui commencent cette *histoire de la minorité de Louis XIV*; disons seulement que M. Chéruel joint à l'érudition solide et profonde dont il a fait preuve dans ses précédents travaux, un style clair et vigoureux; qu'il sait, sans fatiguer l'attention du lecteur, passer du récit des intrigues de la cour ou de l'opposition du parlement aux campagnes d'Allemagne et aux dernières batailles de la guerre de Trente Ans, et qu'il a pu, avec un art qu'on ne saurait trop louer, faire à la fois l'histoire des commencements de la Fronde et l'histoire de la période française de la lutte trentenaire. L'ouvrage de M. Chéruel aura des proportions considérables et comprendra peut-être encore cinq ou six volumes; mais qui s'en plaindra parmi ceux qui s'intéressent à l'histoire de ce XVII^e siècle que M. Chéruel connaît si intimement et raconte si bien?

A. CHUQUET.

C. de Harlez. — *Manuel de la langue de l'Avesta : grammaire, anthologie, lexique*. Paris, Maisonneuve, 1878.

La langue dans laquelle sont rédigés les livres sacrés des sectateurs de Zoroastre a été longtemps nommée zend, par erreur; des savants ont proposé de lui donner le nom de vieux-bactrien, mais cette appellation ne paraît pas mieux se justifier que la première. On ne sait, à vrai dire, ni quand, ni où cette langue a été parlée, et l'on ne peut qu'approuver M. de Harlez d'avoir choisi une dénomination qui, sans préjuger la question, a toute la clarté désirable. En effet, elle ne nous est connue que comme la langue employée dans l'*Avesta*. Jusqu'à présent, ceux qui voulaient étudier cette langue presque mystérieuse éprouvaient les difficultés les plus sérieuses. Le *Manuel* de F. Justi, dont on ne remplacera pas de sitôt le précieux glossaire, ne contenait que les matériaux d'une grammaire, sans les mettre en œuvre, et la chrestomathie, toute en caractères latins, laissait l'étudiant en présence de certaines difficultés quand il fallait aborder les éditions de l'*Avesta*, dont les plus importantes sont en caractères orientaux. La grammaire de Fr. Spiegel était plus développée et a marqué un grand progrès dans la lexicographie avestique; mais l'absence de chrestomathie forçait les étudiants à recourir aux textes directement, sans guide et sans préparation suffisante. Le manuel de M. de Harlez avait donc à combler une sérieuse lacune; disons tout de suite qu'il remplit parfaitement son but. La grammaire qui en forme la première partie sera bien accueillie par les linguistes: ils trouveront réunis, sous une forme claire et commode, tous les renseignements qu'ils pourront désirer, et des rapprochements discrets avec le sanscrit leur faciliteront beaucoup la tâche en éclaircissant à propos la confusion des formes grammaticales.

A ceux qui voudront faire de l'*Avesta* une étude approfondie, aux érudits, en un mot, la grammaire de M. de Harlez présentera la solution de toutes les difficultés grammaticales qu'on rencontre en si grand nombre dans ces textes encore souvent obscurs. Non seulement ils auront le résumé des derniers travaux, mais à chaque pas se révèle la main du maître qui, non content d'exposer l'œuvre de ses devanciers, donne les résultats féconds de ses propres recherches. Ce n'est pas le lieu ici de mentionner les innovations dans l'exposition et dans les théories grammaticales; disons que partout nous les avons trouvées marquées au coin de la prudence et de l'érudition la plus étendue. Ces deux qualités qui distinguent à un si haut degré

la traduction nouvelle de l'*Avesta*. Nous avons remarqué avec plaisir les chapitres de la syntaxe et la valeur des cas, où les travaux de M. Hübschmann (*Zur Casuslehre*, München, 1875) ont été résumés et souvent amendés.

La Chrestomathie fournira au jeune érudite une excellente préparation; il y trouvera un choix gradué de morceaux d'abord relativement faciles et représentant heureusement les divers genres de style que l'on trouve dans le livre sacré des Parses, jusqu'aux Gâthâs, ces morceaux si difficiles et rédigés dans une langue à part, dont M. de Harlez a réuni les particularités à la fin de sa grammaire.

Ces morceaux sont imprimés pour la plupart en caractères zends, les premiers dont on se soit servi en Belgique; seul le Yesht (chant de louange) à Mithra, à cause de sa longueur et pour habituer les commençants aux transcriptions, a été reproduit en caractères latins.

Le lexique a été composé avec le plus grand soin, et contient tous les mots du texte avec des explications suffisantes. Néanmoins il sera toujours nécessaire de consulter concurremment la traduction de M. de Harlez, dont les notes savantes compléteront utilement les renseignements du lexique. Les étudiants ne trouveront naturellement que là les explications complètes des mythes et des usages auxquels il est fait allusion dans les textes, le lexique ayant dû forcément se borner, sur ce sujet, au stricte nécessaire.

Ces deux dernières parties seront aussi d'un grand secours aux linguistes, qui ne pourront jamais étudier sérieusement la langue de l'*Avesta* pour la faire entrer dans les cercles de leurs études comparatives, sans s'exercer à traduire des textes. Ils trouveront ici tout ce qu'ils pourraient désirer sous ce rapport.

On voit que cette nouvelle œuvre du savant professeur de Louvain prend dignement place à côté de ses aînées: nous n'avons plus à faire l'éloge de ces travaux auxquels les spécialistes ont rendu pleinement justice, et dont il a été question à plusieurs reprises dans ces colonnes. Mais la critique aura souvent encore l'occasion de s'occuper de l'infatigable savant. Outre les remarquables articles qu'il publie en ce moment dans le *Journal asiatique* sur *les Origines du Zoroastrisme*, et où il étudie avec autorité 'es problèmes complexes que soulève la question des croyances primitives des Parses, M. de Harlez met la main à une 2^e édition de sa traduction de l'*Avesta*, qu'il fera précéder d'une introduction nouvelle et d'un caractère purement scientifique. La traduction elle-même sera remaniée pour satisfaire certains savants qui n'aiment, comme il le dit, que les traductions littérales. Enfin l'auteur annonce comme prochaine la publication d'un *Manuel de la langue pehlevie*. Nous ne pouvons que nous féliciter de voir bientôt aux mains des étudiants un livre aussi indispensable pour l'étude de la tradition parse puisée à sa vraie source, c'est-à-dire dans la traduction faite en langue pehlevie, probablement sous les Sassanides, du texte original de l'*Avesta*. L'érudition de l'auteur en tout ce qui touche au monde éranien nous est un sûr garant de la valeur de cette nouvelle publication.

CHARLES MICHEL.

Notice sur Jean-Baptiste Madou, artiste peintre, par Félix Stappaerts. Bruxelles, F. Hayez. 34 pp. in-8^o, portr.

Peu d'artistes belges ont réuni autour de leurs œuvres ou de leur personne de plus générales sympathies que le peintre Madou. Le suffrage des foules n'est pas, sans doute, la preuve irréfragable d'un mérite supérieur; mais la carrière

du maître fut assez longue pour laisser une faveur ordinaire. Ses travaux se répartissent sur une période de près de soixante ans, et, pour être d'importance inégale, n'en font pas moins valoir avec une même puissance le fonds incomparablement riche de cette nature d'artiste. Madou est vraiment tout entier dans son œuvre: il y est, par l'abandon charmant de son esprit juvénile, par la finesse de ses observations, par sa connaissance approfondie des époques qu'il met en scène, par sa distinction naturelle qui ne s'effarouche de rien, sachant qu'elle peut tout braver. Il fallut sans doute une succession bien longue d'années et de travaux pour permettre à l'artiste de se montrer sous tant d'aspects divers; mais il fallut aussi une rare précocité de talent et de caractère pour suivre avec une telle constance le chemin du succès. En réalité, Madou fut exceptionnel, à quelque point de vue qu'on le considère, et nous doutons que ses aspirations les plus ambitieuses allèrent jamais jusqu'à lui faire espérer ce qu'il obtint. Madou vécut quatre-vingts ans, débuta jeune et travailla jusqu'à son dernier jour. De cette carrière si longue et si remplie, M. Stappaerts a voulu reprendre certains faits et certaines œuvres plus particulièrement propres à caractériser la voie suivie par le maître.

Il est à peine besoin de rappeler que deux périodes bien distinctes, d'égale durée et nous dirons d'égale importance, partagent cette vie d'artiste. La première commence à 1820, pour finir en 1842. Débutant comme dessinateur attaché à l'établissement lithographique de M. Jobard, Madou s'affranchit de fort bonne heure des entraves imposées à sa fantaisie pour aborder tous les sujets, livrer ses croquis à vingt éditeurs et finir par deux œuvres qui eussent suffi à couronner très-dignement une carrière ordinaire: *La Physionomie de la société en Europe* et *les Scènes de la vie des peintres*. Ce dernier ouvrage est daté de 1842. L'artiste, qui avait alors quarante-six ans, n'avait jamais songé à être peintre.

Plein de prudence, content de son sort, ne connaissant ni l'apreté du gain, ni l'insatiable des distinctions, il trouvait déraisonnable de vouloir ou de chercher mieux. A quoi prétendre encore quand on a touché au but suprême de la vie en trouvant le bonheur? Cette philosophie rationnelle dut fléchir pourtant devant les instances de celle dont ce bonheur était l'œuvre. Ancienne élève de Navez, ayant elle-même cultivé la peinture de genre, M^{me} Madou obtint de son mari qu'il s'essayerait à son tour. Il le fit, en 1839, sinon avec mystère, du moins avec discrétion; il eut paru outrepassant de donner trop d'importance à un fait personnel. L'essai du nouveau procédé d'exécution ne pouvait offrir que des difficultés d'un ordre secondaire à celui qui possédait les principaux éléments nécessaires à la production d'un tableau: la science du dessin et le don de l'invention; il lui restait à acquérir l'habileté technique, et il s'y attacha avec une ardeur juvénile. Il tenait à dissiper promptement la méfiance que ses essais allaient inspirer. En ce point, comme en bien d'autres, il voyait juste et de loin.

Voici donc les débuts de Madou dans la seconde période de sa carrière. Ses progrès furent extraordinairement rapides.

Pourtant on ne loua dans ses premiers tableaux que le dessin, et encore! afin de pouvoir mieux à l'aise en critiquer le coloris. On ne pouvait sans absurdité nier son imagination, mais l'on s'en indemnisa en exagérant la sécheresse, la froideur, la minutie de son pinceau!

L'on s'est effectivement attaché avec trop de complaisance à signaler comme un défaut capital des toiles de Madou, le souvenir apparent de vingt années d'un travail monochrome. Il n'en arriva pas moins, comme d'un seul bond, à des succès éclatants et dissipa rapidement les doutes que l'on avait pu concevoir sur la réussite de

ses tentatives dans la voie nouvelle. L'œuvre la plus ancienne que M. Stappaerts signale comme ayant paru à une exposition est *le Croquis*. Cette toile, datée de 1842, était déjà une commande du gouvernement pour la loterie du salon, et tout le monde sait qu'elle figure au nombre des travaux les plus marquants de son auteur. Toutefois, si la succession rapide des toiles de Madou établissait à suffisance que la dextérité de son pinceau ne le cédait en rien aux ressources de son crayon ; s'il put, comme peintre, réunir autant et plus de qualités encore que comme dessinateur, s'il put même triompher des difficultés inhérentes au procédé au point d'aborder avec succès des figures d'assez grande dimension, l'on doit reconnaître que le côté purement pictural de ses œuvres le cède à la science de l'agencement ou à l'esprit de la conception. Des peintres excellents ont pu être des coloristes médiocres ; mais l'expression elle-même se trouve renforcée dans toute œuvre d'art bien conçue par la puissance du coloris. Madou eut ce tact particulier qu'il ne songea pas, en devenant peintre, à sacrifier aucune de ses autres qualités dans la poursuite d'une coloration éclatante, moins encore dans le triomphe des petits moyens imitatifs qui ont servi de prétexte à tant d'œuvres contemporaines. Il savait trouver sur sa palette la gamme qui s'appropriait le mieux au caractère de ses sujets. On peut donc louer sans réserve, dans toutes ses toiles, une touche extrêmement adroite, s'adaptant avec la plus parfaite convenance à la chose représentée. *Le Trouble fête* du Musée de Bruxelles est, sous ce rapport, une œuvre étonnante, égale aux meilleures conceptions de Wilkie. Le rapprochement des deux peintres est chose naturelle, et, malgré quelques dissimilitudes de manière, M. Stappaerts nous les montre suivant des courants analogues. Ils sont, dit-il, d'une même famille. Quoi qu'il en soit, Madou était, dans toute l'acceptation du mot, un peintre original.

Si l'on admet avec Machiavel qu'il n'est que trois espèces d'hommes : ceux qui pensent par eux-mêmes, ceux qui pensent par les autres et ceux qui ne pensent pas du tout, Madou appartient incontestablement à la première catégorie. Tout y contribua. Il n'eut guère à subir le joug d'une école, ni à s'assimiler les formules d'un maître. En effet, son apprentissage à l'Académie fut trop court et l'autorité de son professeur trop modérée pour lui imposer une doctrine. Cette éducation exceptionnelle renforça son caractère naturellement indépendant.

Madou ne suivit, il est vrai, aucun maître. Mais son talent ne grandit pas en sauvage au gré de sa fantaisie. La part légitime faite à ses facultés natives, il faut tenir compte aussi de l'influence du milieu où il avait grandi. A ce point de vue, la notice de M. Stappaerts n'est pas absolument complète. Soutien d'une mère devenue veuve, Madou avait à peine atteint sa douzième année lorsqu'il perdit son père. Il était l'aîné d'une famille de quatre enfants, dont trois filles. C'est à tort que M. Stappaerts attribue au peintre trois frères.

Dès l'année 1814, Madou était fonctionnaire du Royaume des Pays-Bas, et s'il fut très-passagèrement teneur de livres dans deux maisons de commerce, il ne cessa jamais pour cela de manier le crayon, de faire des portraits, de donner des leçons de dessin. Dès l'époque de son séjour à Courtrai, il s'était fait connaître comme dessinateur, et, en 1820 déjà, il travaillait chez Jobard, dont M. Stappaerts fixe à 1825 seulement l'arrivée en Belgique. Madou avait donc atteint sa vingt-cinquième année lorsqu'il entreprenait de devenir le collaborateur de Jobard. Ses premiers essais de lithographie se firent ainsi sous l'influence directe des œuvres si remarquables de Carle et d'Ho-

race Vernet, de Charlet, d'Aubry Lecomte et nombre d'autres dessinateurs dont Jobard recevait directement les planches de Paris. La *Vie de Napoléon* est en réalité la copie réduite du grand ouvrage entrepris à la même époque par les principaux dessinateurs français, et l'on s'explique sans peine toute l'habileté qui résulta pour Madou de cette transcription, à une période de sa vie où un semblable travail devait lui être le plus profitable.

Et si même nous envisageons la direction nouvelle imprimée en 1842 au talent de l'artiste, force nous est de reconnaître que l'époque elle-même favorisait une évolution devenue sans doute impossible depuis. Madou n'eut d'autre élève qu'un fils, que la mort lui ravit à la fleur de l'âge, et dont le talent promettait un artiste d'une singulière originalité. « Quelle place la postérité réservera-t-elle à un maître aussi indépendant et dont l'isolement au sein de l'école flamande semble rehausser encore l'originalité? » Telle est la question que se pose en terminant l'auteur de la notice. L'on ne saurait trouver de réponse plus juste que la sienne même et qui se résume en ceci : Que la célébrité de Madou ne devant rien aux caprices de la mode n'a rien à redouter des révisions de l'avenir.

H. HYMANS.

Inventaire général des richesses d'art de la France. — Province, t. I. Paris, 1878, in-8° de 494 pages.

On connaît l'inventaire analytique que publia la maison Didot, il y a quelques années, dans le but de faire un relevé des richesses archéologiques de la France. Malheureusement ce travail n'a été fait que pour fort peu de départements, et, dans l'intérêt de la science, on ne peut que désirer la continuation de cet important ouvrage. Les proportions de la nouvelle publication sont bien plus grandes, et l'on peut se demander s'il y a même moyen de la mener à bonne fin. Dès 1854, on proposa au congrès des sociétés savantes de publier un catalogue de toutes les richesses archéologiques et artistiques de la France. La proposition parut fort patriotique, mais l'exécution en sembla difficile. Aussi ce ne fut qu'en 1874 que le gouvernement nomma une commission à l'effet de présider à sa réalisation.

Le volume que nous annonçons est le premier résultat de ses travaux. Il a près de 500 pages, et cependant il n'a été possible de s'y occuper que de peu de localités. Les relevés faits des suivants : Bibliothèque de la ville de Versailles, Musée de Châlons-sur-Saône ; église de Saint-Vincent et hôpital de Charité de la même ville ; église de Saint-Sauveur et hospices de Bellesme (Orne) ; enfin musées d'Orléans et de Montpellier. La plupart des monuments mentionnés sont des tableaux ou des sculptures : les tableaux sont bien décrits et les notices sont la plupart du temps assez exactes. Une table analytique est imprimée à la fin du volume. A première vue, cette publication peut sembler des plus louables ; mais après réflexion on s'aperçoit que son utilité sera moins grande qu'on ne pourrait le croire, et qu'elle n'est nullement pratique. Si l'on continue à suivre le plan que l'on a adopté, il faudra des vingtaines de volumes avant de terminer l'ouvrage. Des villes comme Limoges, Avignon, Toulouse, Grenoble, Arles et tant d'autres, pour ne citer que des localités de second ordre, exigeront à elles seules un volume, et comme la publication n'est pas faite par département, on devra feuilleter chacun des volumes pour obtenir le plus petit renseignement ; car il faudra attendre la fin de la publication avant d'avoir une table générale,

et se résoudre à lire la table de chaque volume. C'est donc un dédale où il y a à se perdre. De plus, publier des catalogues de musées dans une publication générale me semble de peu d'utilité. On est heureux de posséder de bons catalogues pour beaucoup de collections, et il n'y a aucune utilité à les réimprimer ensemble. Il me semble qu'il eût été bien plus utile de laisser de côté les musées que mainte publication spéciale nous a fait connaître, pour ne s'occuper que des objets d'art répandus dans les églises, les hospices, les divers monuments publics et surtout dans les collections privées. Ce sont les richesses artistiques décorant les salons des riches, éparpillées çà et là dans l'atelier de l'artiste, ou soigneusement cachées par un dilettante ou un archéologue, qui sont surtout inconnues du public. Il arrive bien souvent que des particuliers prenant goût à certains objets d'art parviennent à se former des collections dont ils sont seuls à jouir, ou dont ils ne sont pas à même d'apprécier la valeur artistique. On a été bien étonné lors de l'exposition d'objets d'art religieux de Malines, des nombreuses œuvres importantes qui étaient inconnues à la plupart des archéologues.

L'étonnement serait encore plus grand si l'on faisait le relevé des tableaux de nos anciennes écoles éparpillés un peu dans toutes les villes. Je me demande s'il ne serait pas utile de faire un relevé complet des objets d'art répandus chez des particuliers en Belgique, en laissant de côté, bien entendu, les objets de pur dilettantisme : car des collections de tabatières ou d'éventails, comme on a pu en admirer au palais du Trocadéro, ont trop peu d'intérêt au point de vue de l'histoire du développement artistique dans un pays, pour qu'on ait à s'y arrêter. Un autre inventaire non moins utile et qui nous réserverait plus d'une agréable surprise serait celui des objets de sculpture et de peinture flamands qui se trouvent dans les divers musées de l'Europe. Bien souvent en parcourant les collections étrangères on est tout surpris de rencontrer bon nombre de tableaux de nos grands maîtres qu'on ne connaissait pas. Les beaux Van Dyck sont à l'étranger : on ne le sait malheureusement que trop. L'histoire de la dissection du grand tableau de Van Eyck est généralement aussi assez connue. Mais ce n'est pas seulement au musée de Berlin que l'on rencontre des tableaux de nos grands maîtres. L'Espagne en cache en grand nombre et pour la plupart inconnus, surtout des Vander Weyden. Le Portugal en possède aussi et des meilleurs. En Sicile même, dont l'ancienne école indigène, celle de Giovanni da Messina, relève directement de notre Van Eyck, on trouve de belles œuvres flamandes. Palerme possède une des plus belles toiles de Van Dyck : *la Madonna del Rosario* (1623), et au musée on conserve un vrai chef-d'œuvre de l'ancienne école flamande. J'ai songé d'abord à Vander Weyden en examinant ce beau tryptique ; mais j'ai dû finir par me ranger à l'avis du savant conservateur du Musée, M. Salinas, qui me soutenait que l'artiste ne pouvait en être reconnu. Le tryptique représente la Sainte-Vierge avec l'enfant Jésus, sainte Catherine, sainte Elisabeth, Adam et Eve. Le plus curieux, c'est qu'une composition analogue, due au même pinceau, se trouve dans la collection Baring, de Londres.

Je pourrais citer maint autre exemple, rappeler les sculptures d'Alex. Colins de Malines, à Innsbrück, et de tant d'autres, répandues en Allemagne ; mais je crois en avoir dit assez pour prouver qu'un inventaire tel que je l'ai indiqué serait on ne peut plus utile pour l'histoire de l'art flamand. Cette histoire est encore à faire. Il faut en préparer les matériaux. Après les écoles italiennes, l'école flamande tient incontestablement la première place : jusqu'à ce jour

c'est dans les universités étrangères seules que cette histoire est enseignée, ce sont des étrangers qui l'ont le plus étudiée : il semble qu'il est temps d'y travailler nous-mêmes et d'honorer autrement que par des statues ou des fêtes publiques les hommes dont les œuvres constituent notre gloire la plus pure.

ADOLF DE CEULENEER.

BULLETIN

Le renouvellement, en 1578, du traité d'alliance conclu à l'époque de Jacques Van Artevelde entre la Flandre et le Brabant, par Paul Frédéricq (Extrait de la *Revue de l'instruction publique*, 1879).

— L'auteur, après avoir rappelé les liens éphémères, qui, grâce au premier des Artevelde, unirent au XIV^e siècle les deux principales provinces belges, donne des détails étendus sur les négociations tentées, en l'an 1577 et 1578, pour établir une étroite communauté de vues et d'action entre Gand et Bruxelles. *L'Histoire de Bruxelles*, de MM. Henne et Wauters (t. I pp 400 et suiv.), avait déjà signalé le fait, mais les archives de la capitale ont subi tant de pertes que ces auteurs n'y ont rencontré, pour le XVI^e siècle comme pour le moyen-âge, que des documents incomplets. Gand, plus heureuse sous ce rapport, a fourni à M. Frédéricq une suite de pièces où l'on peut suivre pas à pas la correspondance échangée entre les magistrats des deux villes, et qui aboutit enfin à la conclusion d'un pacte d'alliance. M. Frédéricq insiste sur l'importance de ce dernier fait, qui doit être considéré, dit-il avec raison, comme un préliminaire de l'*Union d'Utrecht*, « la pierre angulaire de la vaillante république des Provinces-Unies. »

Bulletin de la Commission royale d'histoire 1878. — Les comptes rendus des séances publiés dans l'*Athenæum* ont fait connaître une grande partie des travaux de la commission pendant l'année 1878. Nous avons donné également la liste des publications actuellement sous presse. Ces renseignements seront complétés par quelques extraits du dernier rapport annuel adressé à M. le Ministre de l'intérieur par M. M. Kervyn de Lettenhove, président, et Gachard, secrétaire.

Les communications de notices ou d'études historiques et de documents inédits que renferment les quatre livraisons du Bulletin sont nombreuses et variées. M. Piot y a pris une large part. Il y a de lui quatre notices consacrées à des publications faites en Allemagne, en Hollande et en Espagne, qui concernent notre histoire nationale, et une étude dont la politique de l'Autriche au pays de Liège en 1791 est le sujet. Plusieurs documents, parmi lesquels un mémoire où l'état noble du pays de Liège expose et s'attache à justifier la conduite qu'il a tenue au commencement de la révolution, celle qu'il a été forcé de tenir pendant les troubles, celle encore qu'il a tenue depuis le retour du prince, sont insérés à la suite du travail de M. Piot. — Deux communications de pièces inédites ont été faites par M. Pouillet. L'une comprend douze lettres et actes de l'année 1567. La plupart de ces pièces se rattachent aux négociations de Philippe II et du gouvernement de Bruxelles avec l'empereur Maximilien pendant l'année 1567. La seconde communication de M. Pouillet consiste dans un mémoire rédigé, en 1592, par le clergé du diocèse de Ruremonde, sur la situation où se trouvaient alors les Pays-Bas.

— Une notice de M. Gachard a pour objet de faire connaître le jugement porté sur Charles-Quint et sur Philippe II par M. Canovas del Castillo. Ce jugement est exprimé dans une lettre qui sert de préface à la *Vie de la princesse d'Eboli* par don Gaspard Muro. — M. Devillers a présenté une notice sur la mort de Guillaume le Bon, comte de Hainaut, de Hollande, de Zélande et seigneur de Frise. — Une *Vie de Saint Hubert*, ouvrage d'un contemporain, a été communiquée par le P. Ch. de Smedt, hollandiste. Ce texte de la vie originale du

patron des Ardennes, dont on a découvert, il y a quelques années une copie à Valenciennes, appartient à la bibliothèque du grand séminaire de Namur et est d'une écriture de la première moitié du XI^e siècle. Il est plus correct que celui de Valenciennes et offre, d'ailleurs, avec celui-ci, de nombreuses variantes. Plusieurs questions qui se rapportent à cette biographie de Saint Hubert sont examinées dans une sorte de préface que l'éditeur a mise en tête. Il discute notamment la date de la mort du saint, qui est controversée. Selon lui, elle doit être fixée au 30 mai 727. — M. Alfred Morel Fatio, attaché au département des manuscrits de la bibliothèque nationale, à Paris, a envoyé à la Commission un document fort curieux pour l'histoire de don Carlos, le fils infortuné de Philippe II, et qu'il a trouvé dans un des codices du fonds portugais de ce grand dépôt littéraire : c'est une attestation donnée, par le notaire et secrétaire royal Pedro de Hoyo, le lendemain de la mort de don Carlos, 24 juillet 1568, aux personnes qui avaient été préposées par Philippe II à la garde du prince durant sa captivité. Il résulte de cet acte que lorsqu'il arrêta son fils, le roi commit le soin de le garder et de le surveiller à six gentilshommes, qui y sont dénommés, sous la direction du Ruy Gomez de Silva, prince d'Eboli ; qu'il leur donna une instruction écrite dont ils s'engagèrent, par serment, à observer tous les points ; que ce serment fut prêté par Ruy Gomez entre les mains du duc de Feria, et par les six gentilshommes entre celles de Ruy Gomez ; que, le 24 juillet, ces sept personnages supplièrent Philippe II, vu la mort du prince, de les décharger de l'obligation qu'ils avaient contractée ; que la même demande fut faite par les huit *monteros* (veilleurs de nuit) de la garde du prince ; que le roi fit dire aux uns et aux autres qu'il se tenait pour bien servi d'eux et les déliait du serment qu'ils avaient prêté. — M. L. Galesloot est l'auteur d'une notice portant pour titre : « Revendication du duché de Brabant par l'empereur Sigismond » (1414-1437). — Ses recherches auxquelles M. Charles Potvin a eu à se livrer pour la publication des Œuvres de Ghillebert de Lannoy, que l'Académie lui a confiée, lui ont donné lieu de recueillir un grand nombre d'indications sur Hugues, seigneur de Santes, frère aîné de Ghillebert. La première est de l'année 1408, la dernière de 1456. M. Potvin les a fait suivre d'un avis sur la guerre avec les Anglais, écrit en 1435, après la conclusion du traité d'Arras, et destiné au duc de Bourgogne et à son conseil. Hugues de Lannoy commence par exprimer le vœu que le roi d'Angleterre accepte les offres qui lui ont été faites à Arras ; une paix générale serait un souverain bien, non seulement pour son royaume, pour la France, pour les Etats de la maison de Bourgogne, mais encore pour toute la chrétienté. Au cas que ce monarque ne veuille pas y entendre, Lannoy expose, avec beaucoup de développements, ses idées sur les mesures qu'il y aurait à prendre afin de mettre à l'abri de ses entreprises les pays soumis à la domination du duc. — Mentionnons enfin une note portant pour titre : « Une page de l'histoire des franchises communales sous Philippe le Bon, » par M. Arthur Duverger.

Annuaire de l'académie royale de Belgique, 1879, 45^e année. Bruxelles, Hayez, in-12. — Quatre notices biographiques s'ajoutent cette année aux renseignements qui constituent le fonds ordinaire de cet excellent recueil : J. Roulez, par M. le baron de Witte ; E. Lamarle, par M. de Tilly ; J. B. Madou, par M. F. Stappaerts ; B. Du Mortier, par M. Fr. Crépin.

Karl Ludwig Schulmeister der Hauptspion, Parteigänger, Polizeipräsident und geheime Agent Napoleons I, von L. F. Dieffenbach. Leipzig, Webel. — A part les articles publiés dans les biographies générales, il n'existait jusqu'ici au sujet du personnage étudié par M. Dieffenbach, qu'une notice éditée en 1816 à Leipzig, sous ce titre : *Bruckstücke aus dem Leben von Ch. L. Schulmeister von Meinau, als angeklagter Hauptspion Napo-*

leons ; et encore cet écrit ne doit-il être consulté qu'avec une grande réserve, car il n'a d'autre but que de défendre Schulmeister contre l'accusation dont il était, non sans raison, l'objet en Allemagne, d'avoir servi l'empereur en qualité d'espion. Ce document n'est cependant pas sans intérêt, et M. Dieffenbach avoue qu'il en a tiré parti. Une étude attentive de l'histoire du premier empire et des mémoires contemporains ont permis à l'auteur de démêler le vrai du faux dans cette apologie. Il ne s'est pas borné, du reste, à recourir aux sources écrites : il a interrogé la tradition, et, grâce à ce procédé, il a pu suivre, depuis son début jusqu'à sa fin, la carrière de cet aventurier mêlé à maints événements de l'époque la plus dramatique de notre siècle. Né en 1770, à Neu-Freistett, près du Rhin, à quatre lieues de Strasbourg, Schulmeister d'abord contrebandier, puis commerçant, poursuivi par le désir de se rendre célèbre, entre au service de Napoléon, en 1805, pendant la guerre d'Allemagne, dans laquelle il joue le rôle d'espion double. Les rapports du feldmarschall Mack, d'un côté, les renseignements fournis par les lieutenants de Napoléon, de l'autre, ne laissent aucun doute sur la part qu'il prit alors aux victoires des Français. Peut-être M. Dieffenbach est-il porté à exagérer l'influence que ce personnage exerça sur l'issue de la campagne ; mais il n'en reste pas moins établi, après les recherches minutieuses auxquelles il s'est livré, que Schulmeister aida au moins considérablement au succès. Dans cette malheureuse campagne, en effet, on remarque des influences mystérieuses. Schulmeister n'est pas seulement le conseiller de Mack, il l'est également de quatre chefs d'armée dont deux capitulèrent, dont deux autres se méprirent constamment, et il est naturel qu'on ait fini par le considérer comme un émissaire de l'ennemi, un traître. Poursuivi à Vienne comme espion, il ne dut son salut qu'à l'approche de l'armée française. Le général Savary le nomma préfet de police de la capitale autrichienne. Un des épisodes les plus curieux de la vie de Schulmeister, c'est la prise de la ville de Wismar, qu'il opéra, en 1806, avec l'aide de trente hussards. Après 1809, il cessa de prendre part aux opérations militaires. M. Dieffenbach, s'appuyant sur des documents de l'époque, cherche à établir qu'il a joué un rôle également important comme agent politique. Dans l'exercice de son métier, il acquit une fortune énorme, qu'il avait presque entièrement perdue quand il mourut en 1853 à Strasbourg, à l'âge de 83 ans. La liste des sources consultées par M. Dieffenbach ne renseigne pas le *Voyage en Autriche* de Cadet Gassicourt. On y trouve cependant un assez bon nombre de renseignements curieux concernant Schulmeister.

Les mémoires du prince de Metternich. — Lorsque la révolution de 1848 le força d'abandonner la vie publique, le prince de Metternich entreprit d'écrire ses mémoires. Il mourut (1859) sans avoir achevé l'œuvre qu'il méditait ; mais il a laissé un grand nombre de notes et de documents qui constituent des matériaux importants pour sa propre histoire et celle de son temps. Son fils, le prince Richard de Metternich, ambassadeur d'Autriche à la cour de Napoléon III, et son adlatu, le conseiller de Klinkowström ont réuni ces documents, qui seront très-prochainement publiés par l'éditeur Braumüller, de Vienne. La partie la plus importante de l'ouvrage est une esquisse autobiographique complète, qui va jusqu'en 1844, et qui est intitulée : « Matériaux pour l'histoire de sa vie publique. » Sans divulguer les secrets d'Etat, l'auteur, dans le but de faire connaître à ses descendants ses vues politiques et les obstacles qui en ont parfois empêché la réalisation, explique bien des événements par des détails ignorés du public. La période comprenant les années 1813 à 1815 est surtout riche en informations nouvelles. L'autobiographie, qui forme le premier volume des « *Denkwürdigkeiten*, » est sous presse. Elle est accompagnée d'une quantité de documents d'une grande valeur historique. Des 14 li-

vres qui la composent, deux fournissent des détails sur la vie de l'auteur, deux autres sont consacrés à des portraits de contemporains remarquables : Napoléon, l'empereur Alexandre, Louis-Philippe, Canning, Charles Albert, etc. Le reste, contient des dépêches et lettres de différents monarques, hommes d'Etat et notabilités : François Joseph, l'empereur Léopold, l'empereur Nicolas, Frédéric Guillaume IV, lord Stratford de Redcliffe, Goethe, Humboldt, Liebig, Rossini, etc. Le onzième livre contient un mémoire intitulé : « Mein politisches Testament » Ceux qui ne connaissent le prince de Metternich que comme homme politique apprendront avec surprise, dit l'*Athenæum* de Londres, qu'il était passionné pour les sciences, surtout les sciences exactes ; ceux qui le regardent comme un soutien de l'absolutisme, qu'il se préoccupa très-vivement du rétablissement des Ständische Verfassungen en Autriche.

— *La Science moderne*, journal hebdomadaire illustré paraîtra prochainement à Bruxelles. Cette publication a pour objet de concourir à la vulgarisation des résultats de la science au dix-neuvième siècle en présentant, sous une forme simple et attrayante, les questions scientifiques les plus élevées. Des articles peu étendus et d'une lecture facile, de rapides résumés faits avec une sincérité absolue, des illustrations ajoutant à la clarté du texte, en formeront la matière principale. *La Science moderne* ne sera pas un organe de combat philosophique. Prix de l'abonnement : France et Belgique, 10 fr.; union postale, fr. 12.50. On s'abonne à Bruxelles, 46, boulevard Central.

— L'ouvrage de M. Em. de Laveleye : *De la propriété et de ses formes primitives*, vient d'être traduit en allemand, avec notes et additions, par le Dr Karl Bucher, Leipzig, F. A. Brockhaus.

— *Illustrirte Weltgeschichte für das Volk*, par Otto von Corvin, 2^e édition continuée jusqu'à nos jours, avec la collaboration de L. F. Dieffenbach, Leipzig, O. Spamer. — Cet ouvrage formera huit volumes comprenant 16 à 18 livraisons chacun, et sera enrichi de 2,000 planches, figures, cartes, etc. Les fascicules qui ont paru jusqu'ici paraissent assurer un grand succès à cette publication.

— L'éditeur O. Spamer vient également de commencer la publication d'un autre ouvrage, conçu sur le même plan : *Illustrirte Literaturgeschichte*, par Otto von Leixner.

— *Meyer's Konversations Lexikon* 3^e édition. Leipzig. Bibliographisches Institut. — Ce grand ouvrage, qui, avec les tables et le supplément forme 16 volumes, est aujourd'hui terminé. Outre plusieurs milliers de figures intercalées dans le texte, chaque tome est accompagné d'une série de planches et cartes, en tout 382, qui composent des atlas séparés d'histoire naturelle, d'histoire de l'art, de technologie, etc.

REVUES ÉTRANGÈRES.

DEUTSCHE RUNDSCHAU. (Demi-culture et réforme des gymnases. Appel aux mécontents).

Sous le titre : *Halbbildung und Gymnasialreform, ein Appel an die Unzufriedenen*, M. K. Hillebrand vient de publier dans la dernière livraison de la *Deutsche Rundschau* (mars 1879) une remarquable étude sociale et pédagogique. Il commence par examiner le malaise moral et matériel dont souffre actuellement l'Allemagne. D'après lui, une des causes principales de ce malaise réside dans la demi-culture des classes dirigeantes du nouvel Empire. Rien ne contribue plus que la demi-science à rendre l'homme mécontent de lui-même : elle lui ôte la naïveté sans lui donner la sûreté de jugement. On oublie que l'essentiel est de bien savoir, et non de beaucoup savoir. Le but de toute culture, c'est de nous mettre en harmonie avec nous-mêmes et avec tout ce qui nous entoure. Pour atteindre ce but, il faut donner avant tout à la jeunesse un enseignement général, qui ouvre son esprit et son âme à ce qui

est humain, universel, durable ; il ne s'agit pas de la bourrer de notions toutes faites, mais de développer harmoniquement ses facultés, de perfectionner l'instrument dont elle aura à se servir dès son entrée dans la vie, « *denn gebildetsein ist können, nicht wissen.* »

Il y a et il y aura partout et toujours trois classes sociales : 1^o la classe dirigeante par excellence, celle des travailleurs intellectuels, *der höhere Mittelstand* (grands propriétaires, grands négociants, fabricants, ingénieurs, officiers, avocats, médecins, fonctionnaires, professeurs, artistes, etc.); 2^o la classe qui dirige l'activité mécanique de la nation, *der niedere Mittelstand* (fermiers, détaillants, contre-maîtres, sous-officiers, employés subalternes, etc.); 3^o le peuple, c'est à dire la masse de ceux qui travaillent du corps (paysans, journaliers, ouvriers, soldats). — Naturellement il n'est pas question ici de castes nettement tranchées. — A ces trois classes sociales doivent correspondre trois degrés d'enseignement général : le gymnase (enseignement humanitaire), la *Bürgerschule* (équivalant dans une certaine mesure aux classes supérieures de nos écoles moyennes et à la section professionnelle des Athénées) et la *Volksschule* (enseignement primaire). En dehors de cet enseignement général, se trouvent les écoles spéciales (y compris les Universités), qui forment les jeunes gens pour un métier ou pour une profession déterminée. C'est un funeste abus, que de vouloir mêler l'enseignement spécial à l'enseignement général.

M. Hillebrand s'occupe tout particulièrement du gymnase, de l'enseignement humanitaire, qu'il voudrait étendre aux jeunes personnes de la classe dirigeante. — Les langues anciennes et les mathématiques font la base de l'enseignement du gymnase. L'éminent écrivain, qui est versé comme peu le sont dans les langues et les littératures modernes, proclame hautement que les langues anciennes, au point de vue pédagogique, méritent la préférence.

Il esquisse ensuite les réformes à introduire dans le gymnase. — D'abord il faudrait diminuer le nombre des heures de classe et de travail à domicile ; M. Hillebrand fixe le maximum des premières à 5, celui des secondes à 3 : dépasser ces chiffres, c'est nuire à la santé de l'enfant. Comment, avec ces restrictions, faire porter de meilleurs fruits à l'enseignement ? En le simplifiant. — Les cours du gymnase comportent ordinairement 9 années. Qu'on ne commence le latin et le grec que la quatrième année. Jusque-là qu'on se borne à faire apprendre *par cœur* à l'enfant beaucoup de sentences bibliques et de poésies allemandes : il aura plus tard à tirer parti des trésors ainsi amassés. Qu'on lui fasse apprendre aussi *par cœur* les principales dates de l'histoire — c'est une chose indispensable : les dates formeront pour ainsi dire le cadre qui sera rempli ultérieurement par la lecture et l'étude *privée*. De même pour les éléments de la cosmographie, de la géographie, de l'histoire naturelle : ici, il est nécessaire de recourir à l'intuition directe, par les cartes, les globes terrestres, les tableaux, etc. Ajoutons l'orthographe et la lexicographie allemandes, les quatre règles de l'arithmétique et les fractions. C'est à l'âge de 10 à 12 ans que la mémoire est le plus fraîche ; c'est cette faculté qui doit être exercée de préférence. — Les six années suivantes seront consacrées au grec, au latin et aux mathématiques (règle de trois, algèbre, géométrie, etc.) : l'étude des langues classiques et celle des mathématiques se complètent mutuellement : l'une donne à l'esprit la souplesse, l'autre lui donne la fermeté et la rigueur. Pour le grec et le latin, M. Hillebrand estime qu'il faut particulièrement s'attacher à la lecture des auteurs, mais sans négliger la grammaire, « ce cours de logique appliquée. » — Quelles sont donc les branches à diminuer ou à éloigner ? Deux heures par semaine suffiraient pour l'histoire et la géographie : les grandes périodes et les principaux faits, voilà tout ce que le gymnase peut donner en fait d'histoire ; le reste est l'affaire de l'homme, non de l'écolier. L'enseignement de la religion devrait

être également restreint. Il n'y aurait aucun inconvénient à supprimer celui de l'allemand : à part la grammaire et l'orthographe, c'est par la lecture et la conversation que s'apprend la langue maternelle ; chercher consciencieusement l'expression juste, se taire quand on n'a rien à dire, s'exercer à écrire en latin, telle est la meilleure école de style. — Écartons impitoyablement l'histoire littéraire : elle rend les esprits superficiels, les habitue à se contenter d'opinions toutes faites et à raisonner de tout sans rien savoir : voulez-vous connaître l'histoire littéraire ? lisez directement les originaux. — L'enseignement des langues vivantes devrait être entièrement facultatif. Quiconque a reçu une forte instruction classique se rend facilement maître des langues modernes qu'il lui importe de posséder. — Quant à la physique, à la chimie, à la mécanique, le peu qu'on en apprend au gymnase est plus nuisible qu'utile. Le vulgaire se fait à cet égard une idée tout à fait fautive du but de l'enseignement. Est-il permis, dit-on, à l'homme moderne d'ignorer les principes des sciences modernes ? etc., etc. Mais ces connaissances là s'acquièrent dans la vie pratique et non sur les bancs de l'école. Nous ne demandons pas au gymnase de faire de nos enfants des encyclopédies vivantes, mais de former et d'aiguiser leur esprit, de les rendre aptes à tout comprendre et à compléter un jour par eux-mêmes leur instruction et leur éducation. D'ailleurs l'étude des sciences naturelles enfonce l'esprit dans la matière, l'accoutume à ne tenir compte que du fait brutal et palpable et étouffe trop souvent ce qu'il y a en lui de plus noble et de plus délicat ; nécessairement incomplète, elle produit ces demi savants présomptueux, dédaigneux du passé, qui s'imaginent avoir déchiffré l'énigme du monde.

Le programme ainsi allégé, l'instruction n'en sera que plus solide. — L'élève qui veut passer dans une classe supérieure n'y sera admis qu'après un examen sérieux ; il faut arrêter avec une inflexible sévérité les incapables et les paresseux ; que ceux-là abandonnent des études pour lesquelles ils ne sont point faits, ce n'en sera que mieux : on verra diminuer le nombre des *déclassés*, ce fléau de la société moderne. Du gymnase ainsi réformé, il sortira des hommes, des hommes modestes, avides de vraie science, à idées larges et désintéressées, des hommes capables de remplir leurs devoirs dans la vie, et dignes de diriger les destinées de la nation.

Cette étude, profondément pensée et admirablement écrite, n'intéresse pas seulement l'Allemagne : notre pays peut aussi en faire son profit. Nous ne partageons pas toutes les idées de M. Hillebrand, mais nous déclarons qu'elles présentent un heureux contraste avec les vues superficielles et étroitement utilitaires qui ont cours aujourd'hui, en matière d'enseignement, dans une notable portion de la presse et du public belges.

P. THOMAS.

NOTES ET ÉTUDES.

LA SCINTILLATION DES ÉTOILES.

On sait que la scintillation est caractérisée par un changement d'éclat incessant, accompagné de variations également brusques dans la couleur des étoiles. L'étude de ce phénomène, qui attire depuis longtemps l'attention des astronomes et des physiciens, n'est pas dépourvue d'un caractère d'utilité réelle, en présence des tentatives faites par plusieurs observateurs pour prédire le temps d'après les particularités que la scintillation des étoiles présente. Elle a été faite à l'œil nu par M. Dufour, professeur à Morges (Suisse), et à l'aide de lunettes astronomiques par Nicholson et Arago (1813). En Belgique, cette étude a donné lieu à d'intéressantes observations dues à M. Montigny, dont les résultats, communiqués d'abord à l'Académie royale

de Belgique, viennent d'être publiés dans une brochure que nous analyserons rapidement.

Le procédé de M. Dufour consiste essentiellement à fixer une étoile et à apprécier le caractère d'intensité de chaque scintillation par un chiffre entier ou fractionnaire de la série 0 à 10, série dans laquelle 0 représente une scintillation nulle, et 10 une de ces fortes scintillations qui ne se rencontrent que rarement et seulement près de l'horizon. C'est en comparant fréquemment la scintillation des différentes étoiles à toutes les heures de la nuit qu'il est arrivé à bien connaître une scintillation indiquée 1, 2, 3 et 4.

M. Dufour est parvenu à réunir plus de treize mille observations de ce genre et il a reconnu :

Que d'un soir à l'autre la scintillation augmente ou diminue pour tout le ciel, et qu'il n'arrive jamais qu'elle augmente pour une étoile et diminue pour l'autre ; que la plus ou moins grande intensité de la scintillation est en rapport avec les perturbations atmosphériques ; que toutes choses égales, les étoiles rouges scintillent moins que les blanches ; en outre, qu'il y a entre la scintillation des étoiles des différences essentielles qui paraissent provenir des étoiles elles-mêmes.

Mais les changements de couleurs, constituant la scintillation, sont beaucoup plus marqués et plus fréquents lorsqu'on observe l'étoile scintillante dans une lunette à laquelle des chocs légers et rapides du doigt impriment un mouvement vacillatoire : alors l'image stellaire se développe en courbes ondulées qui sont fractionnées par les couleurs les plus vives et les plus variées.

Cet artifice, imaginé par Nicholson vers 1813, déplace continuellement l'image sur la rétine, et l'œil perçoit séparément chaque teinte produite. Nicholson évaluait ainsi les changements de couleurs distincts de l'étoile Sirius, à trente par seconde.

En même temps que Nicholson, Arago étudiait la scintillation par un procédé consistant simplement à observer, à l'aide d'un oculaire, l'image d'une étoile hors du foyer de la lunette, et il admettait, qu'au moment de l'observation d'une étoile scintillante, la couleur perçue est la teinte complémentaire des rayons de sa lumière propre qui font momentanément défaut dans l'œil ou la lunette.

La scintillation a été aussi étudiée à l'aide du spectroscope par Respighi et Secchi et a été attribuée par ces savants aux variations du spectre atmosphérique de l'astre, variations dépendant de l'inégale densité et de l'agitation des couches atmosphériques traversées par les rayons lumineux. Mais l'intensité de la scintillation n'a pu être mesurée par ce procédé. Le professeur Montigny est parvenu, grâce à une méthode ingénieuse, à mesurer exactement cette intensité pour chaque étoile et à en déduire des conséquences qui permettront bientôt d'aborder avec succès la question, encore si peu avancée, de la prévision du temps.

M. Montigny admet, et cette opinion est partagée aujourd'hui par un grand nombre de savants, tels que l'abbé Moigno, Secchi, etc., que les divers rayons lumineux émanant de l'astre, ayant une réfrangibilité différente, ont aussi une trajectoire différente dans l'atmosphère, la marche de ces rayons étant variable suivant la nature et la densité des couches qu'ils traversent. Il est donc naturel de se rendre compte de la nature des couches par la variation dans l'intensité et la marche des rayons lumineux qui les traversent.

C'est dans ce but que M. Montigny mesure le nombre de changements de couleurs qu'une étoile scintillante accuse en une seconde de temps, dans une lunette astronomique munie

d'un instrument de son invention, le scintillomètre

Celui-ci consiste en une lame de verre épais montée obliquement sur un axe de rotation (autour duquel elle tourne rapidement au moyen d'un mouvement d'horlogerie), en avant et près de l'oculaire de la lunette, de sorte que l'image de l'étoile observée paraît décrire une circonférence parfaite dans le champ de l'instrument.

Quand l'étoile ne scintille pas, la circonférence forme un trait continu présentant la teinte de l'étoile ; mais si celle-ci scintille, cette courbe circulaire se fractionne en arcs teints de vives couleurs et variant rapidement.

Quand l'atmosphère est calme, ce trait circulaire est étroit et nettement limité : il est dit *régulier* ; sous l'influence de la pluie il devient moins net, plus épais, *diffus*.

Quand l'atmosphère est troublée, le trait est irrégulier, *frangé* ; enfin, sous l'influence d'une bourrasque, il est caractérisé par des retrécissements plus ou moins marqués, espacés sur son contour : il est dit alors *perlé*.

Pour évaluer le nombre des changements de couleurs de l'étoile en une seconde, M. Montigny emploie un micromètre formé de deux fils se croisant sous un angle de 60°, et il compte le nombre de changements de couleurs, en une seconde, des arcs colorés compris entre eux. Par un calcul fort simple il en déduit, en tenant compte de la vitesse de la plaque de verre, le nombre des changements de couleurs de l'étoile observée. Mais comme ce nombre varie avec la hauteur de l'étoile au-dessus de l'horizon, on le ramène à une valeur correspondant à une distance zénithale unique et choisie d'avance (60°).

La moyenne des valeurs ainsi trouvées pour différentes étoiles à l'Orient et à l'Occident, indique l'intensité de la scintillation de la soirée.

Les observations de M. Montigny ont été faites pendant trois années et demie consécutives et comportent un ensemble de six cents soirées. Les conséquences et les conclusions qui en découlent présentent donc un haut degré de probabilité et méritent toute l'attention des météorologistes. Voici, en résumé, ces conclusions :

Lorsque la température s'élève, l'intensité de la scintillation diminue et les couleurs perdent leur éclat en été. En hiver, la scintillation est forte, et les couleurs ont un éclat très-vif par un temps froid et sec.

En toute saison, cette intensité augmente progressivement aux approches de la pluie, en restant plus marquée en hiver qu'en été.

Elle varie dans le même sens que l'humidité réelle de l'air, autant dans la période de sécheresse que sous l'influence de la pluie, et paraît modifiée par le genre de précipitation de l'humidité atmosphérique : brouillard, neige, etc.

Elle paraît changer également avec la direction du vent et augmenter très-fortement à l'approche des bourrasques.

Les aurores boréales exerceraient aussi une influence considérable que M. Montigny attribue à un abaissement de température coïncidant avec l'apparition de ces météores.

Il est bon de faire remarquer que les études sur la scintillation ne sont comparables qu'à la condition expresse d'avoir été faites au moyen de lunettes présentant la même ouverture. Il en est de même pour les observations faites à l'œil nu. M. Montigny a même prouvé que la scintillation d'une étoile n'est pas la même pour des observateurs diversement placés, en montrant que deux cercles décrits séparément (dans la lunette munie d'un scintillomètre) par les rayons émanés d'une étoile, mais réfractés dans des directions différentes, ne sont pas identiques

au même instant sous le rapport des couleurs.

D'un autre côté, M. Donders, d'Utrecht, a constaté, à l'aide d'observations faites à la vue simple, qu'à un moment donné la scintillation ne revêt pas constamment les mêmes caractères pour les deux yeux.

Enfin, indépendamment des phénomènes de la scintillation qui ont pour origine les variations de notre atmosphère, il en est d'autres qui se rapportent à la nature même de la lumière des étoiles. Déjà M. Dufour s'était occupé de cette importante question ; après lui, M. Montigny, ayant reconnu des anomalies dans la scintillation de quelques étoiles, les a attribuées aux rayons manquants correspondant aux raies obscures que l'analyse spectrale révèle dans la plupart des étoiles, et il a montré que les étoiles qui scintillent le plus sont aussi celles dont le spectre présente le moins de raies obscures.

Comme on le voit, l'étude de ces phénomènes est non-seulement intéressante à un point de vue purement scientifique, mais encore utile au point de vue météorologique.

C. FIÉVEZ.

LETTRES PARISIENNES.

Paris, 10 mars 1879.

M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

Depuis ma dernière lettre, M. Saint-René Taillandier est mort. Il a suivi de près dans la tombe un autre académicien, M. Silvestre de Sacy. M. Silvestre de Sacy était un vieillard de quatre-vingts ans, depuis longtemps retiré de la vie active et qui s'enfermait volontairement dans le petit monde de l'Académie française et dans ses livres, la plus active passion qu'il ait connue ; M. Saint-René Taillandier, au contraire, touchait à peine à la vieillesse : il avait soixante et un ans ; ses amis le considéraient comme ayant encore de longues années de travail à fournir, et lui-même pensait ainsi sans doute. Une angine l'a enlevé en quelques heures, et le numéro de la *Revue des Deux Mondes* qui contenait une étude de lui sur le poète universitaire et académicien, M. Victor de Laprade, n'avait pas encore été remplacé par un autre, que déjà l'auteur de cette étude n'était plus.

M. Saint-René Taillandier laisse trois postes vacants : une chaire de professeur à la Sorbonne, un fauteuil d'immortel à l'Académie française, une place de critique influent à la *Revue des Deux Mondes*. Il faut dire un mot tour à tour de l'académicien, du professeur et du critique.

On remplacera l'académicien sans grande peine. On ne peut pas dire que M. Saint-René Taillandier fût déplacé parmi les quarante. Il y faisait certainement aussi bonne figure que vingt ou vingt-cinq de ses confrères. Il n'écrivait ni mieux ni plus mal que la moyenne des académiciens, et il avait à coup sûr produit plus que la moyenne. Il savait passablement : il avait dans le caractère certaines qualités d'aménité, de douceur, d'élégance, dans ses opinions un certain mélange de libéralisme et de comme il faut qui sont prisés sous la noble coupole de l'Institut ; mais enfin on peut dire qu'il ne portait ombrage à personne et ne faisait tort à qui que ce soit, pas même à celui qui lui succéderait, quel qu'il soit, fût-ce M. Charles de Mazade. En politique, en religion, en littérature, il représentait certaines idées et certain idéal que l'on pourrait appeler, d'un nom célèbre il y a quelques quarante ans, le « Juste-milieu. »

Il ne sera pas trop difficile non plus de remplacer le professeur. Né dans une excellente famille bourgeoise de Paris, bien protégé, assez

habile à se protéger lui-même, après avoir enseigné la littérature dans les facultés de Strasbourg, puis de Montpellier, M. Saint-René Taillandier était devenu professeur de poésie, puis d'éloquence française à la Faculté des lettres de Paris. Il avait obtenu, là encore, un succès moyen et tempéré, non comparable sans doute à celui des Villemain, des Saint-Marc Girardin ou des Nisard, mais agréable cependant et, somme toute, suffisant. Il prenait volontiers la parole aux soutenances de thèses de la Sorbonne, paraissait s'écouter avec plaisir et était écouté sans ennui. Il aimait à montrer son érudition littéraire et la présentait avec aisance et facilité. Dans ses cours, il eut parfois maille à partir avec les étudiants, lorsque, par exemple, il s'avisait de mêler la politique à l'enseignement et d'attaquer les grandes figures de la révolution de 1789; mais il comprit bientôt lui-même qu'il avait mis le pied dans un nid de guêpes, et il se hâta de revenir à des sujets moins périlleux et exclusivement littéraires. Je ne dirai pas qu'il fût au quartier latin un professeur populaire; mais il avait un auditoire assez fidèle, convenablement garni. Sa parole était aisée, nombreuse, non sans éloquence; son heure de cours s'écoulait sans paraître longue: il apportait des recherches non très-profondes, mais ingénieuses, piquantes, auxquelles il donnait un tour aimable. Un autre universitaire réussira aisément à plaire également par des qualités analogues; s'il voulait entrer dans le vif des questions qui passionnent notre temps, peut-être ne lui serait-il pas difficile de réussir davantage — et en même temps d'être plus utile à la jeunesse studieuse de nos écoles.

Où l'on remplacera beaucoup moins aisément M. Saint-René Taillandier qu'à la Sorbonne et à l'Académie, c'est à la *Revue des Deux-Mondes*. Vous connaissez cette revue considérable qu'a fondée l'énergie intelligente et brutale de M. Buloz père, et qui, après vingt années d'efforts persévérants, a conquis et garde encore, en France et même en Europe, une si grande autorité. Quoi que l'on puisse penser à certains égards de la *Revue*, quoi que l'on ait pu écrire contre M. Buloz, une chose est incontestable, c'est que tout succès durable a sa raison d'être. La *Revue des Deux-Mondes* ne se fût point imposée si, par de sérieuses qualités, elle ne l'eût mérité.

M. Buloz père avait pour système d'appeler de temps en temps à écrire dans sa *Revue* les premiers et les plus illustres de nos écrivains, heureux de trouver à leur disposition ce puissant instrument de publicité pour leurs idées et leurs travaux. A ceux-là mêmes il ne ménageait pas les coups de sa férule, rude et, en même temps, salulaire. C'était là, on peut le dire, l'escadron volant — et aussi l'escadron brillant — de sa rédaction. On rencontrait de temps en temps leur signature au bas des articles; et c'était chaque fois un honneur et une recommandation pour la *Revue*. Mais à côté de cet escadron volant et brillant, il y avait ce que l'on peut appeler l'armée régulière, l'infanterie de la *Revue*: un petit groupe de rédacteurs fidèles et attitrés, dont les articles faisaient le fond de tous les numéros, qui formaient l'unité du recueil et devaient à la longue constituer son caractère solide et durable. Ceux-là représentaient, on peut le dire, la part d'action personnelle de M. Buloz; ils étaient ses lieutenants, ses hommes, ses instruments. M. Buloz excellait à les choisir, et il excellait aussi à les discipliner. Il aimait à les prendre jeunes et inconnus, il les voulait intelligents, doués de certaines qualités littéraires, qu'il appréciait fort bien sans les posséder lui-même; il les voulait surtout souples, dociles, maniables, sans une personnalité trop formée et qui pût essayer d'entrer en lutte avec la sienne. Il voyait, avec une intel-

ligence véritablement supérieure, le parti qu'il pouvait tirer de chacun d'eux, le genre de travail pour lequel ils étaient le mieux faits; il se plaisait à leur indiquer la voie où, dans leur propre intérêt, ils pouvaient s'engager le plus avantageusement. Eux-mêmes sentaient l'utilité de ses conseils; eux-mêmes, quand ils étaient ambitieux, trouvaient leur compte à accepter ce rôle de lieutenant, car la *Revue*, qui bénéficiait de leur travail, trouvait, elle aussi, son intérêt à faire leur fortune: elle établissait leur nom peu à peu; elle finissait par l'imposer grâce à sa persévérance; elle les poussait, les recommandait, les prônait; elle finissait, en un jour d'élection académique, par mettre au service de leur candidature, les puissantes influences dont elle disposait. Il y aurait là tout un chapitre à écrire de notre histoire littéraire depuis trente années, et ce ne serait certes pas le moins piquant.

M. Saint-René Taillandier fut un de ces jeunes gens intelligents et ambitieux à la fois que la *Revue des Deux-Mondes* sut s'attacher. Il y entra obscur, et grâce à elle il fut bientôt presque célèbre. Il a été certainement une des plus précieuses recrues que M. Buloz ait su racoler. Il apportait avec lui les deux dons les plus avantageux que puisse posséder un « artichier » de revue: la facilité et la curiosité. Sans originalité très-accentuée, sans vocation très-arrêtée, il était attiré par toutes sortes de questions; son esprit, vif et ouvert, allait volontiers d'un pôle à l'autre, partout où quelque nouveauté s'offrait à lui. En même temps, il se contentait sans trop de peine: il n'éprouvait guère le besoin d'aller bien avant dans aucun problème; il lui suffisait de prendre de tout sujet la fleur ou, si l'on aime mieux, la surface: il avait une activité toujours prompte à prendre la plume et une bonne opinion de lui-même toujours prête à se tenir satisfaite de ce qu'il avait écrit en courant. J'imagine que, pendant trente années il n'a guère lu un livre, ni regardé quoi que ce soit, sans se dire tout aussitôt: « Mais il y a là un article à faire pour la *Revue des Deux-Mondes*! »

Et de fait, l'article s'y est trouvé bien souvent. Il avait dans les doigts la forme correcte de cet article; il ne lui restait plus qu'à jeter dans cette forme la matière, quelle qu'elle fût. Cela non plus ne lui coûtait pas grand-peine. Il avait commencé par s'occuper surtout de l'Allemagne, de sa littérature moderne, de ses transformations contemporaines, trop peu connues alors en France. Peu à peu, l'assurance lui venant avec le succès, il a fait du monde entier son domaine. Sa fécondité a fait main basse sur tout ce qui venait à sa portée, en gardant toutefois une prédilection pour les recherches littéraires. Personne n'a donné plus d'articles que lui à la *Revue des Deux-Mondes*, et en des genres plus divers. Il a eu parfois des rencontres particulièrement heureuses, comme dans ses études sur la *Comtesse d'Albany* et plus récemment sur les *Mémoires de Stockmar*, le médecin du roi Léopold et le conseiller de la reine Victoria, mêlé à tant d'événements politiques d'il y a quarante années. Si ses travaux dépassent rarement la moyenne, ils tombent aussi rarement au-dessous. Il avait, dans le genre facile et tempéré, une égalité vraiment peu commune. On le lisait sans plus d'effort qu'il n'en mettait lui-même à écrire. Les lettrés et les délicats pouvaient être pour lui assez sévères quelquefois; mais ce n'était pas à leurs suffrages surtout qu'il visait. Il travaillait pour ce public moyen de la bourgeoisie française, à laquelle il faut en toutes choses un certain idéal à hauteur d'appui, également éloigné, en politique, en art, en littérature, en philosophie et en religion de ce qu'elle appelle les « extrêmes. » C'est là le vrai public de la *Revue des Deux-Mondes*.

De cette bourgeoisie, M. Saint-René Taillandier était véritablement l'homme, à quelque point de vue que l'on voulût se placer: c'est par une conformité naturelle entre lui et ses lecteurs qu'il se faisait goûter d'eux. Nombre de gens retrouvaient dans ses articles et y approuvaient leurs propres sentiments et leurs propres pensées. Je dirais volontiers qu'il a dû sa fortune littéraire autant à ce qu'il y avait en lui de médiocre qu'à ce qu'il y pouvait avoir de distingué. Je ne crois pas qu'une seule ligne des milliers de pages qu'il a publiées ait été écrite à l'adresse de la postérité, mais il a tenu en son temps une place honorable. Après avoir dû beaucoup à l'appui de la *Revue des Deux-Mondes*, il était devenu à son tour un des appuis de cette *Revue*. Elle a perdu en lui une de ses forces, et je ne vois pas par quel autre nom elle remplacera de longtemps celui-ci.

CHARLES BIGOT.

CHRONIQUE.

L'exposé des travaux de l'Observatoire royal pendant l'année qui vient de se terminer rend compte particulièrement de l'installation de nouveaux appareils qui complètent l'outillage de météorologie de cet établissement, et des modifications apportées au service astronomique. Entre autres renseignements intéressants, qui nous sont fournis par le rapport de M. Houzeau, nous noterons d'abord ceux qui concernent, pour le premier de ces services, les instruments enregistreurs.

L'Observatoire n'avait possédé jusqu'ici, en fait d'instruments enregistreurs, que les appareils de Kreil pour le baromètre et le thermomètre. Des instruments qui enregistrent par la photographie ont été établis, au mois de mai dernier. Ils sont semblables à ceux que l'on emploie à l'Observatoire météorologique central d'Angleterre, à Kew, près de Londres. Chaque instrument, éclairé par un bec au gaz qui brûle nuit et jour, laisse sur un papier mobile, sensible aux impressions lumineuses, la trace de ses indications. Les trois éléments du magnétisme, par exemple, sont fournis par trois aiguilles aimantées, disposées pour donner, l'une, la déclinaison magnétique ou direction de la force, la seconde, l'intensité horizontale de cette force, et la troisième, son intensité verticale. On rend les traces apparentes, après l'enlèvement du papier, par les procédés connus de la photographie. On relève ensuite les indications, pour les inscrire en tableaux contenant les nombres de deux heures en deux heures. De plus, on peut au besoin, notamment dans les cas de perturbations magnétiques, suivre toutes les fluctuations des instruments, quelque courtes qu'en aient été les durées. Mais si cet enregistrement continu offre de très-grandes ressources pour l'étude, il a permis aussi de constater combien le défaut d'isolement de notre Observatoire et l'exiguïté de ses locaux s'opposent à un examen sérieux des phénomènes magnétiques.

Les courbes du baromètre et du thermomètre enregistrées également par la photographie, sont reproduites jour par jour par l'impression, au bas du Bulletin météorologique. L'Observatoire de Bruxelles est le premier qui ait pris l'initiative sur ce point.

Indépendamment des enregistreurs dont il vient d'être parlé, l'établissement s'est également enrichi, en 1878, d'un météorographe graveur, du système Van Rysselberghe. Cet instrument, dont le rapport constate la précision et la clarté, est dû à un Belge, et construit dans le pays par M. Schubart, ingénieur-mécanicien de l'Université de Gand. L'Observatoire de Bruxelles ne pouvait pas laisser aux établissements étrangers la tâche de l'étudier et de le faire connaître. Un de ces appareils a donc été monté à l'Observatoire. De dix en dix minutes, un burin, dont l'action est réglée par l'électricité, grave

successivement, en traits dont la longueur dépend chaque fois de l'état des instruments, la pression de l'air, sa température, son humidité, la pluie tombée, la force et la direction du vent. Cette gravure, reportée sur pierre, forme de grandes feuilles, où l'on saisit d'un coup d'œil et avec netteté, les variations des éléments atmosphériques pendant une quinzaine. Depuis le 1^{er} janvier 1879, ces feuilles sont distribuées deux fois par mois, avec le bulletin météorologique, dont elles augmentent considérablement l'intérêt.

Les observateurs des stations « internationales. » (Arlon, Furnes, Maseyck), et ceux des stations du second ordre, ont continué à noter les éléments climatologiques des différentes parties du pays. Des observations sont régulièrement adressées, de trente et une localités de la Belgique. Les résultats de cette étude paraîtront dans les *Annales* de l'Observatoire.

Carte magnétique. — La carte magnétique du pays a pour but de fixer, dans divers points du territoire et pour une époque donnée, les éléments des forces magnétiques : la déclinaison de l'aiguille aimantée, son inclinaison, et l'intensité relative du magnétisme. De ces trois éléments, les deux derniers intéressent plus particulièrement la physique du globe. Mais le premier est d'une très-haute importance dans l'art de l'ingénieur. Le travail qu'il s'agissait d'entreprendre avait donc, outre le caractère scientifique, un côté pratique qu'il ne fallait pas négliger. Pour déterminer la déclinaison de l'aiguille aimantée, on doit s'appuyer sur des observations astronomiques. On se contente généralement de prendre les azimuts au soleil. C'est le plan auquel M. Houzeau s'est également arrêté. Mais, dans plusieurs centres miniers, il a cru utile de tracer des méridiennes astronomiques. Deux points de chaque méridienne sont marqués sur le terrain par des signaux durables, et donnent ainsi au travail un caractère d'utilité permanente. Une première méridienne a été tracée à Cuesmes près de Mons, une autre à Mariemont. Dans la campagne de 1878, on a relevé les éléments d'une zone qui longe la frontière sud-ouest du pays. On a stationné à Chimay, à Mariemont, à Mons, à Cuesmes, à Dour, à Leuze, à Tournai, à Courtrai, à Ypres, à Furnes et à Ostende.

Astronomie. — La perte causée par la mort du chef du service astronomique, M. Ernest Quetelet, a changé le programme des travaux. M. E. Quetelet avait été l'âme d'un grand système d'observations, dont il achevait, au moment de sa mort, les dernières séries : une revue méthodique des positions des étoiles à mouvements propres. Il avait été décidé en 1848 qu'on observerait un certain nombre d'étoiles qui paraissent avoir un mouvement propre dans l'espace. Toutefois les observations qui avaient été commencées en 1848, n'embrassaient qu'un nombre assez restreint d'étoiles. Le travail ne prit un développement considérable qu'à compter de 1856, lorsque M. E. Quetelet, qui venait d'être attaché à l'Observatoire, en fit, en quelque sorte, son œuvre. C'est aussi à partir de ce moment que la rédaction des observations fut conduite d'une manière plus systématique et plus rigoureuse. Il en est résulté une série de positions méridiennes, au nombre de 40,000 à 50,000, se rapportant à près de 10,000 étoiles différentes, toutes comparables entre elles au point de vue des méthodes et des instruments employés. C'est un des travaux solides et importants qui seront sortis d'un observatoire, dans le domaine de l'astronomie sidérale. Ce travail était à sa fin lorsque M. E. Quetelet mourut. Mais si les observations proprement dites sont terminées, et ne doivent plus être complétées que par quelques vérifications, il reste à former un corps des mesures détaillées. Celles-ci sont imprimées dans les *Annales* de l'établissement, jusques et y compris les observations de 1875. Celles de 1876 sont entre les mains des compositeurs. Les réductions de 1877 sont très-avancées, et bientôt on va calculer celles de 1878. Alors on possédera tous les matériaux. Il faudra les classer étoile par étoile, en rapportant toutes les

déterminations à un point de départ commun ou, suivant l'expression technique, un même équinoxe. Ces réductions se feront sans désenfermer, et on pourra alors présenter, sous la forme pratique d'un catalogue, ce grand travail, auquel le nom de M. Ernest Quetelet restera attaché.

L'achèvement des observations entreprises pour l'étude des mouvements propres permet d'employer les instruments méridiens à d'autres recherches et d'apporter quelques modifications au système suivi jusque-là pour traiter les corrections instrumentales. Bien que les instruments de construction moderne soient mieux adaptés à l'emploi des méthodes nouvellement introduites, M. Houzeau montre qu'il a pu cependant se servir avec avantage de ceux qui forment l'outillage méridien actuel.

Hors du méridien, on a continué l'examen spectroscopique du soleil, ainsi que les mesures micrométriques d'étoiles doubles. On a suivi l'année dernière les phénomènes des satellites de Jupiter, toutes les fois que l'état du ciel a permis de les observer. On ne s'est pas borné aux éclipses proprement dites; on s'est occupé également des passages devant et derrière le disque de la planète, ainsi que des passages des ombres des satellites. M. L. Niesten a fait, en outre, trente-huit dessins de Jupiter à une grande échelle.

Dans les observations tant méridiennes qu'extraméridiennes, on a tiré le meilleur parti possible de l'outillage de l'établissement, qui date d'un demi-siècle. De nouveaux instruments sont en cours de construction; mais ils ne pourront être employés qu'à la condition que l'Observatoire soit déplacé.

— Nous empruntons les renseignements qui suivent au rapport adressé à M. le Ministre de l'intérieur sur l'état du Jardin botanique pendant les années 1877 et 1878, par M. le directeur de cet établissement.

Collections scientifiques. — L'herbier général, qui compte parmi les plus considérables, a reçu d'importants accroissements, de même que l'herbier d'Europe et l'herbier national, qui se sont enrichis notamment des collections de M. B. C. du Mortier, la collection des produit végétaux, la collection de végétaux fossiles, dont une partie sera bientôt accessible au public, les collections de plantes de serre, l'école de botanique, qui est fréquentée actuellement par environ 400 étudiants et amateurs.

Collections horticoles. — La botanique étant intimement unie à l'horticulture, il s'ensuit que cette dernière doit faire l'objet d'une attention toute spéciale dans le Jardin botanique de l'État. C'est pour répondre aux besoins des nombreux amateurs de floriculture qu'une école de plantes ornementales a été établie. On cultive, dans celle-ci, toutes les espèces servant à l'ornementation des jardins, et chaque année, on y introduit les variétés ou les espèces nouvelles qui paraissent dans le pays et à l'étranger. Cette école a obtenu un grand succès parmi les amateurs et les jardiniers de profession. Elle se complète par les corbeilles et les plates-bandes fleuries qui ornent le jardin et où le public peut juger de l'emploi que l'on fait des plantes d'ornement.

Depuis la réorganisation du Jardin en 1875, l'ensemble des cultures a été pour le public une école pratique, où tout le monde a pu venir s'instruire et s'initier aux pratiques et aux progrès de l'horticulture. Non-seulement les amateurs de la ville et des environs, mais encore ceux de la province sont venus en grand nombre y prendre des leçons.

Installations nouvelles. — Les installations nouvelles d'une certaine importance sont : la distribution des eaux dans toutes les parties du jardin, la serre à Victoria et le Jardin d'hiver. La serre à Victoria servira non-seulement à la culture de la splendide Nymphéacée de l'Amazone (*Victoria regalis*), mais encore à celle d'un assez grand nombre d'espèces aquatiques des pays chauds. Elle est l'un des plus beaux ornements du jardin et va devenir l'une des serres les plus visitées de l'établissement. Le

Jardin d'hiver, qui sera complètement achevé avant trois mois, sera une installation vivement goûtée du public. Il est destiné à recevoir la collection importante de Fougères arborescentes que possède l'établissement et, de plus, à recevoir successivement toutes les plantes de pays chauds qui fleurissent dans les serres où le public ne peut être admis. Le Jardin d'hiver deviendra, en quelque sorte, une exposition permanente, où les amateurs pourront jouir de la vue de collections de plantes rares, dont actuellement ils soupçonnent à peine l'existence.

Entretien du jardin et des serres. — Dans un jardin botanique, il ne suffit pas que les collections de plantes de serres et de pleine terre soient riches et variées; il faut, en outre, que celles-ci soient parfaitement cultivées et que la plus grande propreté règne dans toutes les parties de l'établissement. C'est là un point qui n'a cessé d'attirer l'attention. Grâce au zèle et à l'activité de MM. Lubbers, chef de culture, et Vindevogel, sous-chef de culture, le Jardin n'a rien laissé à désirer sous le rapport de la culture et des soins de propreté.

Travaux scientifiques des membres du personnel. — MM. Cogniaux et Marchal ont fait paraître, dans la *Flora Brasiliensis*, les monographies des Cucurbitacées et Hédéracées brésiliennes. Ces mémoires ont attiré sur ces botanistes l'attention de M. de Candolle, de Genève, qui leur a confié la rédaction des monographies générales de Cucurbitacées et des Hédéracées, qui doivent paraître dans une vaste collection que cet illustre botaniste publie. M. Marchal a tout récemment présenté à l'Académie royale une intéressante notice, qui paraîtra prochainement dans les *Bulletins* de la Compagnie. M. Bommer a terminé une savante révision du groupe si embrouillé et si difficile des *Adiantum*. Ce travail est destiné au 1^{er} fascicule des *Annales* du Jardin botanique de l'État. M. Delogne poursuit depuis plusieurs années ses recherches sur les Diatomées (*Algues inférieures*). Il est occupé, en ce moment, à préparer une collection de végétaux, qui sera prochainement publiée.

— Le comité belge de l'Association internationale africaine a tenu le 1^{er} mars sa séance annuelle sous la présidence de M. le baron d'Anethan. M. le colonel Strauch, élu secrétaire en remplacement de M. le baron Greindl, qui a donné sa démission, a donné lecture du rapport sur la situation de l'œuvre en 1878. Le rapport constate que l'œuvre n'a rien perdu des sympathies qu'elle a excitées dès l'origine; il dément les dires des journaux qui ont entretenu le public d'un projet d'expédition militaire dans l'Afrique centrale et déclare que jamais, pour mener à bien cette entreprise de civilisation, on n'a eu l'idée de songer à une expédition militaire, l'emploi de la force semblant tout le contraire des moyens auxquels l'humanité commande d'avoir recours. Ce que l'on veut faire, c'est redoubler d'efforts pacifiques, et c'est seulement ainsi que l'on se propose d'agir. Après cette déclaration, le rapport est entré dans d'intéressants détails sur les expéditions faites ou entamées par les diverses puissances de l'Europe. Aux efforts tentés jusqu'ici ne tarderont pas, sans doute, à s'ajouter ceux du commerce, qui doit tourner ses regards vers le continent africain, peut-être le grand marché de l'avenir.

La situation financière de l'œuvre en Belgique est des plus satisfaisantes. Les recettes de 1878, dépassant celles de 1877, se sont élevées à 123,102 fr., qui se décomposent ainsi : souscriptions simples, 8,891 francs; souscriptions annuelles, c'est-à-dire la rente, 114,211 francs. Cet état de choses permet au comité belge de verser annuellement dans les caisses de l'Association internationale, pour les besoins des expéditions, une somme de plus de 120,000 francs. On a reconnu qu'il y avait utilité à employer la réserve à la création d'un réseau de stations, qui permettraient aux expéditions d'assurer leur marche et leurs rapports. Pour en arriver là, il était nécessaire d'introduire une modification à l'article 6 des statuts,

relatif à la constitution de cette réserve. La question a été soumise à la haute appréciation du Roi, qui lui a donné son approbation. Après quelques explications données par M. le président, l'assemblée a adopté à l'unanimité la rédaction d'un nouveau paragraphe à ajouter à l'article 6. Ce paragraphe est ainsi conçu : « Toutefois, si les besoins de l'œuvre le réclament, les sommes versées, au lieu d'être placées, pourront être immédiatement employées. »

Les pouvoirs du bureau actuel expirant le 6 novembre 1879, ils ont été prorogés jusqu'au 1^{er} mars 1883. La séance s'est terminée par des explications que M. le lieutenant colonel Adan a données sur une carte de l'Afrique, œuvre de l'institut cartographique militaire, qui a été l'objet d'une haute récompense à l'Exposition universelle, et dont l'assemblée a résolu de faire hommage au Roi.

— A l'occasion du 50^e anniversaire de l'indépendance nationale, la Société bibliographique belge ouvre un concours sur le sujet suivant : « Faire la bibliographie systématique et complète des travaux belges et étrangers qui ont été publiés, pendant la période de 1830 à 1880, sur l'histoire tant générale que particulière de la Belgique depuis les premiers temps jusqu'à la mort de Léopold 1^{er}, avec une introduction indiquant les principaux ouvrages qui ont paru sur le même sujet avant 1830. » Le principal mérite du travail doit consister dans un classement judicieux et scientifique, de nature à fournir le plus rapidement possible au chercheur les éléments de son étude, quelle que soit la monographie dont il veut s'occuper. Les manuscrits devront être adressés avant le 1^{er} mars 1880, à M. Henri Francotte, secrétaire de la Société, quai de l'Industrie, 15, à Liège. Ils seront accompagnés d'un billet cacheté, portant à l'intérieur le nom de l'auteur, et à l'extérieur une devise qui sera reproduite en tête du manuscrit. L'ouvrage couronné restera la propriété de la Société, qui le publiera à ses frais. Les manuscrits non couronnés qui seraient réclamés par leurs auteurs seront renvoyés aux frais de ceux-ci. Le prix consistera en une somme de six cents francs. Il sera mis à la disposition du lauréat vingt-cinq exemplaires de son travail imprimé. Le jury du concours est composé de la manière suivante : MM. Kervyn de Lettenhove; E. Pouillet; Ch. Piot; S. Bormans; H. Helbig; G. Kurth.

— La classe des sciences de l'Académie royale de Belgique a mis au concours pour 1880 les questions suivantes :

Section des sciences mathématiques et physiques. Première question. « Exposer l'état de nos connaissances sur les phénomènes connus sous le nom d'*Influence des masses*, et montrer pourquoi les idées de Berthollet ont cédé devant celles de Proust. Indiquer, s'il est possible, la voie à suivre pour arriver à la solution de ce problème général. » Deuxième question. « Trouver et discuter les équations de quelques surfaces algébriques, à courbure moyenne nulle. » Troisième question. « On demande de compléter, par des expériences nouvelles, l'état de nos connaissances sur les relations qui existent entre les propriétés physiques et les propriétés chimiques des corps simples et des corps composés. » — Sciences naturelles. Première question. « Faire la description des terrains tertiaires appartenant à la série éocène, c'est-à-dire terminés supérieurement par le système laekénien de Dumont, et situés dans la Hesbaye, le Brabant et les Flandres. » Deuxième question. « Faire connaître l'histoire de la vésicule germinative dans des œufs pouvant se développer par parthénogénèse. » L'auteur choisira librement l'objet de ses études parmi les diverses espèces animales chez lesquelles le développement parthénogénésique a été positivement constaté. Troisième question. « On demande de nouvelles observations sur les rapports du tube pollinique avec l'œuf, chez un ou quelques phanérogames. » La valeur des médailles décernées comme prix sera huit cents francs; elle est portée à mille francs pour la troisième question de la section des sciences phy-

siques et mathématiques. Les mémoires pourront être rédigés en français, en flamand ou en latin. Ils devront être adressés à M. J. Liagre, secrétaire perpétuel, avant le 1^{er} août 1880.

La classe adopte, dès à présent, les deux questions suivantes pour le concours de 1881 : Première question. « On demande de nouvelles recherches sur la germination des graines, spécialement sur l'assimilation des dépôts nutritifs par l'embryon. » Deuxième question. « Étendre, à huit points d'une courbe du troisième ordre, la propriété anharmonique de quatre points d'une conique. Cette propriété a déjà été étendue aux sommets de deux n latères conjugués à une courbe du n° ordre. (Éléments d'une théorie des faisceaux, par F. Folie, Liège, Decq, 1878), ainsi qu'aux sommets de n n latères, conjugués à cette même courbe. (Quelques théorèmes de géométrie supérieure, par C. Le Paige. Bulletins de l'Académie, 2^e série, tome XLV, 1878 p. 94).

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES SCIENCES. *Séance du 1^{er} mars.* — La classe vote l'insertion, dans les mémoires in-4^o, d'un travail de M. P. J. Van Beneden : « Les orques observées dans les mers d'Europe; » — dans le bulletin, d'une note de M. L. Cruls relative au système stellaire 40 O^{*} Eridani. La classe arrête le programme des concours pour 1880 et adopte, dès à présent, deux questions pour le concours de 1881.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES LETTRES. *Séance du 3 mars.* — M. le baron Kervyn de Lettenhove lit une note justificative en réponse aux critiques dont l'édition de Froissard publiée par lui, sous les auspices de l'Académie, a été l'objet. Cette justification, qu'il a soumise préalablement à la commission chargée de la publication des anciens monuments littéraires du pays, est contre-signée par les membres de cette commission. M. Kervyn en demande l'impression. M. Faider, invoquant le règlement, fait observer que la lecture de cette pièce ne figure pas à l'ordre du jour, que, de plus, les membres de la classe, ne connaissant qu'imparfaitement les attaques auxquelles répond M. Kervyn, ne peuvent se prononcer sans avoir été saisis régulièrement de la question, ainsi que l'exige le règlement, et il propose l'ajournement de la discussion. M. Faider a soin d'ajouter que cette proposition ne doit nullement être interprétée comme étant défavorable à son savant collègue. La classe se prononce pour l'ajournement à la prochaine séance. La note justificative de M. Kervyn sera déposée au secrétariat de l'Académie et tenue à la disposition des membres de la Classe des lettres. M. Nolet de Brauwere Van Steeland lit une notice intitulée : « Les traductions de Dante Alighieri aux Pays-Bas. » La traduction à laquelle il donne la préférence est celle de M. Jean Bohl. M. Bormans a examiné deux chartes et trois bulles de l'ancienne abbaye de Brogne (Namur), fondée par Saint Gérard. L'examen de ces pièces, léguées à l'Académie par le baron de Stassart, lui permet d'établir que l'une, attribuée au pape Etienne VIII (913), est apocryphe. Trois de ces pièces sont connues. M. Bormans propose d'insérer les deux autres dans le bulletin.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. *Séance du 22 février.* — Le bureau fait connaître qu'aucun mémoire n'est parvenu en réponse aux questions de concours dont la clôture était fixée au 1^{er} février 1879. La commission des épidémies présente son rapport sur des communications faites à M. le Ministre de l'intérieur par les commissions médicales des deux Flandres et soumises à l'Académie par M. le Ministre. Le rapporteur, M. Pigeolet, expose les observations consignées dans ces documents et termine en demandant à l'Académie d'appeler l'attention de M. le Ministre de l'intérieur sur la nécessité d'apporter à la réorganisation de la pratique de

l'art de guérir, les modifications rendues nécessaires par les circonstances actuelles; de le prier de prendre connaissance des projets élaborés antérieurement par la compagnie; de tenir compte des améliorations réalisées dans les pays qui nous ont précédés dans cette voie et de doter enfin la Belgique d'une loi médicale en rapport avec les données de la science et les obligations nouvelles imposées par le progrès social. L'assemblée vote l'insertion de divers travaux dans le Bulletin et décide que la suite de la discussion de l'avant-projet de règlement, élaboré par la commission qui a examiné la proposition de MM. Kuborn et Mascart relative aux sages-femmes, sera reprise dans la prochaine réunion.

SOCIÉTÉ ROYALE DE BOTANIQUE. *Séance du 1^{er} mars.* — M. Delogne soumet à l'examen de la Société des échantillons du *Trametes Kalchbrenneri* Il est donné lecture d'une note dans laquelle M. Ed. Heckel répond aux observations présentées, le 11 janvier, par M. Léo Herrera relativement à la fécondation dans le genre *Geranium*, observations qui semblent peu favorables aux conclusions que M. Heckel a récemment communiquées à l'Académie des sciences de Paris. M. Errera présente à ce sujet quelques remarques et maintient que M. Heckel s'est laissé entraîner à une généralisation probablement inexacte, et à coup sûr très-prématurée, en interprétant les mouvements spontanés comme appropriés le plus souvent à l'autogamie, par opposition aux mouvements provoqués. M. H. Vanden Broeck indique plusieurs espèces observées dans la zone maritime et qui n'y ont pas encore été signalées. M. Errera présente une série d'observations faites par lui et qui concernent la flore de nos côtes.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. *Séance du 1^{er} février.* — L'assemblée vote la publication, dans les Annales, d'un mémoire de M. Tournier « Matériaux pour servir à une monographie des espèces européennes et circum-européennes du genre *Myllocerus* Schh. » Lecture d'une note de M. Tournier touchant le *Trigonalya nigra* Westwood; d'une lettre de M. Lichtenstein faisant suite à une note relative à la biologie des pucerons; d'une lettre de M. Seoane contenant des renseignements nouveaux au sujet d'un *Termitide* dont il a été question précédemment; d'un travail de M. J. Bourgeois : « *Lycides* recueillis au Brésil par C. Van Volxem. » M. Becker lit une notice intitulée : « Diagnose d'une nouvelle espèce d'aranéide d'Europe » et un travail destiné à faciliter l'étude des aranéides (caractères généraux et classement). L'assemblée décide que l'excursion mensuelle du 9 mars aura lieu à Calmthout.

SOCIÉTÉ DE MICROSCOPIE. *Séance du 30 janvier.* — L'assemblée adopte une proposition du Conseil tendant à transférer le local de la Société au Jardin botanique de l'État. M. Rutot donne lecture d'un travail de M. J. Deby relatif aux Diatomées terrestres. M. Cornet, secrétaire, donne communication d'une note relative au microtome de Rivet. La séance se termine par la projection d'une série de micro-photographies mises à la disposition de la Société par M. Guinard, de Montpellier.

SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE. *Séance du 16 février.* — M. G. Dewalque présente quelques observations au sujet des tableaux relatifs à la déclinaison de l'aiguille aimantée en Belgique insérés dans l'Annuaire de l'Observatoire pour 1879. M. Kupferschlager communique la correspondance relative à l'eau salée, provenant d'une houillère des environs de Liège et dont il a été parlé à la dernière séance. M. L.-L. De Koninck met sous les yeux de la Société des cristaux trouvés à Quenast et à Cheratte. M. G. Dewalque annonce qu'il fera une excursion vers Spa, Vielsalm et Luxembourg, du 18 au 22 mars.

SOCIÉTÉ MALACOLOGIQUE. *Séance du 1^{er} février.* — L'assemblée décide qu'un travail de MM. Briart et Cornet, intitulé : « Description de quelques fossiles de l'argilite de Morlanwelz » sera publié dans les mémoires de la Société. Il est donné lecture d'une notice relative à la faune du système bruxellien et à

celle de l'ancien laekenien supérieur, actuellement système wemmelien, par MM G. Vincent et A. Rutot. M. E. Vanden Broeck analyse un travail de M. le Dr Winkler : « Considérations sur l'origine du Zand-Bilvium, etc », publié dans le tome V des Archives du Musée Teyler, et annonce qu'il présentera, à la prochaine séance, une réponse à des critiques qui lui sont adressées, ainsi qu'à M. Cogels, dans ce travail.

BIBLIOGRAPHIE.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. 1879, n° 1. Rapports. — A propos des dents syphilitiques (Quinet). — Essences de romarin, de marjolaine, de lavande et d'aspic (Bruylants). — Note sur un nouveau modèle d'optomètre métrique (Loiseau). — Nouveau phakomètre portatif (le même). — Production artificielle d'atrophies congénitales de la rate (Masoin).

REVUE GÉNÉRALE. Mars. La morale universelle à propos de l'exposé des motifs du projet de loi sur l'enseignement primaire. — Le Creuset nouvelle qui a remporté le 2^e prix au concours ouvert par la Revue générale (G. De Commadry). — Les femmes liégeoises au moyen-âge (Joseph Demarteau). — La restauration des traditions chrétiennes dans la famille (A. Fahland) — Sitting Bull, suite (G. Kurth). — La correspondance intime de lord Palmerston (A. Richard). — Œuvres complètes du cardinal Dechamps.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE D'ANVERS. T. III 3^e fasc. Amsterdam et Venise, boudade géographique (Ch. de Coster). — Compte rendu de la séance du 11 décembre 1878. — Rapport sur le congrès des orientalistes (de Marsy). — Compte rendu des séances du 15 janvier et du 12 février 1879.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS. n° 4 Italie. La collection Strange. — Une chaise à porteurs. — Chronique. — Société libre d'émulation de Liège. — Publications illustrées. — Dictionnaire des peintres.

L'ANILLÉ. Mars. L'enseignement de la langue maternelle à l'Exposition internationale de Paris. — Analyse littéraire. — Le règne de Napoléon (Em. Dardenne). — Problèmes à l'usage des écoles moyennes. — De la rédaction des articles au journal en partie double. — Devoirs scolaires. — Variétés. — Faits scolaires.

ANNALES D'OCULISTIQUE. Janv.-février. Des systèmes dichromatiques (Donders). — Nouveau procédé de strabotomie (Boucheron). — Deux observations de kératite sympathique (H. Cousserant). — Communications ophthalmologiques (Brière). — Note sur un nouveau modèle de l'optomètre métrique et du phakomètre portatif, présenté à l'Académie royale de médecine (Loiseau). — Rapport sur la note de M. Loiseau (Warlomont). — Essai sur la physiologie de la lecture (Javal). — Revue des journaux d'ophtalmologie. — Analectes. — Bibliographie.

REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE. 22 fév. E. Havet. Le christianisme et ses origines. — Sentences et dernières paroles de Sénèque. publiées par Woelflin — Charvériat. Histoire de la guerre de Trente Ans. — Fischer. Correspondance de Jacob Grimm et de Graeter. — 1^{er} mars. E. Havet. Le christianisme et ses origines. — Mommsen. Le droit public de Rome. — Œuvres de Salvien, publiées par Halm. — Le texte primitif de la satire Ménippée, publié par Read. — Kummer. La Pucelle d'Orléans dans la poésie. — Sur la véritable date de la mort d'Achille de Harlay. — La Revue critique russe. — Le dieu assyrien Nirop. — 8 mars. Schrader. Les inscriptions cunéiformes et l'histoire. — Carapanos. Dodone et ses ruines. — Fustel de Coulanges. Des transformations de la propriété foncière en France au moyen-âge. — Les Verrines de Mathieu Paris. — Charles de Gebler. — Chronique. — Académie des inscriptions.

REVUE PHILOSOPHIQUE. Mars. Fragments inédits sur le socialisme (J. Stuart Mill) I. — La physique et la morale (E. Naville). — Le problème physiologique de la vie (A. Dastre). Suite. — Herb. Spencer et l'hérédité morale (Guyau).

JOURNAL DES ÉCONOMISTES. Févr. Du scepticisme en fait de statistique (A. Gabelli). — Les causes et

les derniers historiens de la Révolution française (F. F. de Fonpertuis). — Les travaux de l'Institut de droit international. (J. Clère). — Le système monétaire espagnol dans ses rapports avec l'Union latine (J. de Parieu). — Congrès de géographie commerciale, des transports, de statistique et de démographie (G. Renaud). — L'enquête sur la liberté du taux de l'intérêt (E. Fournier de Flaix).

DEUTSCHE RUNDSCHAU. Mars. Theodor Storm. Zur « Wald- und Wasserfreude. » — Graf Moltke's Wanderungen um Rom. Aus seinen handschriftlichen Aufzeichnungen I — E. du Bois-Reymond, « Aus den Llanos » Anzeige und Nekrolog. — Georg Brandes. Die Jugend Benjamin Disraeli's (Schluss). — Carl Hillebrand. Halb- und Gymnasialreform. Ein Appel an die Unzufriedenen. — Franz Dingelsted. Münchener Bilderbogen II. Dodekameron. — L. Bamberger. Ein deutscher Beitrag zur Geschichte der Commune — Benno Erdmann. Lazarus' « Leben der Zeele. » — Hans Grasberger. Gedichte. — J. L. Ein Brief von Klotz über Lessing — Literarische Notizen — Literarische Neuigkeiten.

MAGAZIN FÜR DIE LITERATUR DES AUSLANDES. 1^{er} Mars. Ehardt. Menschen und Dinge in heutigen Italien. Aus dem heutigen Rom (J. Koch). — Das Geschlecht der Mirabeau (F. Lotheisen). — Giulio Carcano's Shakspeare-Uebersetzung (J. A. Scartazini). — Bayard Taylor (E. Haynel) — Zur neuen hellenischen Sprache und Dichtung (A. Boltz). — 8 mars. König Lear in neuer deutsche Bühnenbearbeitung (E. Haynel) — Jane Austen. Ein Beitrag zur Kenntniss des classischen Romans in England (V. Schorn). — Heinrich Leuthold's Gedichte (E. Lipnicki). — Neue Documente zur Geschichte des 16 und 17. Jahrhunderts. — Kleine Rundschau. — Mancherlei. — Bemerkenswerthe Veröffentlichungen in in- und ausländischen Revuen.

CONTEMPORARY REVIEW. Mars. Belief in Christ : its relation to miracles and to evolution (Rev. J. L. Davies). — The anomaly of the Renaissance (Vernon Lee). — New planets near the sun (A. Proctor). — Self government in towns (A. Picton). — The position and influence of women in the ancient Athens (J. Donaldson). — Confession : its scientific and medical aspects (G. Cowell). — Ancient Egypt (Stuart Poole). — The Duke of Argyll's History of eastern Question (Rev. Malcolm Mac Coll). — The new religious movement in France (Josephine E. Butler). — Greek and latin : their place in modern education. I. On a radical reform in teaching the classical languages (J. S. Blackie). II. On the worth of a classical education (Bonamy Price). — Contemporary literary chronicles.

ACADEMY. 1^{er} mars. Simon's Government of M. Thiers. — Bishop Colenso on the Pentateuch and Book of Joshua — Mrs. Oliphant and M. Tarver on Molière. — Grant Duff's Miscellanies. — Abbott and Low on the Afghan war, 1838-42. — New Novels. — Aubanel's Poems. — Moseley's Notes by a naturalist on the « Challenger » — Petrie and Stokes' Christian Inscriptions in the Irish language. — The fine arts in France — The german imperial archaeological Institute. — 8 mars. Cunyngame's My command in South Africa. — Cotterill's Peregrius Proteus. — Mc Carthy's History of our own times. — « A masque of poets. » — Stephen's Life and letters of dean Hook. Hook's parish sermons. — Sir Travers Twiss's Edition of Bracton. — Florence Letter. — Vigfusson's Edition of Sturlinga Saga — Chambers' Meteorology of Bombay. — Brunet on bookbinding — The Dudley Gallery. — The new Catalogue of the Berlin Gallery.

THE NATION (New York). 20 février. The Week. — The Chinese Debate. — Entries for 1880. — The railway delusion of wholesale and retail. — The french republic begun. — Correspondence. — Notes. — Recent books on rhetoric — John Lothrop Motley. — Wanderings in South America. — Washington Irving.

REVISTA EUROPEA. 16 février. Informazioni sul ventuno in Piemonte (A. Manno). — Guicciardini e le sue opere inedite (C. Gioda). — Le Università italiane nel medio evo (E. Coppi). — Appunti sul tema dell'emigrazione italiana, sue cause ed effetti (F. G. A. Campana). — Teoderico re dei Goti e degl'Italiani (G. Garollo). — A proposito della pittura inglese all'esposizione di Parigi (A. Rondani). — I libri commemoriali della repubblica di Venezia (C. Cipolla). — Belle arti (B. Marrai). — 1^{er} mars. Un altro pretendente della Canzone « Spirto gentil »

(Fr. Labruzzi di Nexima). — Pippo da Fiesole (G. Palagi). — L'educazione scientifica nelle scuole primarie (S. Cipolla). — Le Università italiane nel medio evo (E. Coppi). — Vita parlamentaria dei deputati Abruzzesi nel Parlamento napoletano del 1820 (P. Castagna). — La rocca di Spoleto (P. Prampolini). — Il teatro russo. Alessandro Ostrovski e le sue commedie. — Sugli insetti distruttori dei foraggi nelle campagne di Aci-Reale, Giarre e territori limitrofi (B. Destefani-Amato). — Rassegna letteraria e bibliografica. — Rassegna politica. — Note scientifiche. — Notizie letterarie e varie. — Bollettino Bibliografico.

RASSEGNA SETTIMANALE 23 février. Scioperi e Trades' Unions in Italia. — La quistione finanziaria dei Comuni. — Corrispondenza da Berlino — Il Parlamento. — La Settimana. — Alcune notizie inedite intorno a Francesco Berni (A. F.). — Scoperte archeologiche in Roma, la città dei Sette Colli (E. de Ruggiero). — La scrittura delle Bolle pontificie (C. Paoli). — La Convenzione monetaria. Lettera ai Direttori (E. Ambron) — L'avanzamento nell'esercito. Lettera ai Direttori (L. M.). — Bibliografia : Letteratura. P. G. Molmenti. Nuove impressioni letterarie. — Scienze economiche. C. F. Ferraris, Moneta e Corso forzoso. — Filologia. N. Caix. Studi di etimologia italiana e romanza. — Scienze filosofiche. Saggio di Etica razionale. — Notizie. — Riviste. — 2 mars. Il Papa e il partito cattolico-conservatore. — La legislazione sociale sull'ubriachezza. — Il divorzio. — Corrispondenza da Parigi. — La settimana. — Daniele Manin e Giorgio Pallavicino (A. D'Ancona). — Uno studio su nuovi documenti intorno a Girolamo Savonarola (A. Cosci). — Corrispondenza letteraria da Londra. — L'industria del ferro e del acciaio in Italia. — Di un Sonetto su Maria Stuarda (C. Gargioli). — Bibliografia. — Diario mensile. — Riviste. — 9 mars. La Pace d'Europa. — I Provvedimenti per il Comune di Firenze. — La Circolare del Ministero dei Lavori Pubblici. — Corrispondenza da Londra. — Il Parlamento. — La Settimana. — Tommasina Spinola. Intendio di Luigi XII re di Francia. — Avvocati esercenti e Deputati ministeriali. Lettera ai Direttori. — Poesia popolare. Lettera ai Direttori. Bibliografia. — Notizie. — Riviste.

REVISTA CONTEMPORANEA. 28 février. Doña Luz (Juan Valera). — Cartas de China (Emilio del Perojo). — Las causas de lo bello segun los principios de Santo Tomás (Luis Taparelli). — La presion del aire y la vida del hombre (Eugenio Yungi). — El fetichismo (F. Max Müller). — Lamartine (C. Coignet). — El hombre rey, poesia (E. Danero). — Análisis y ensayos (M. de la Revilla).

Funérailles de Jean Deneck, né à Molenbeek-Saint-Jean, où il est mort le 10 novembre 1878. Brux., Weissenbruch Broch. in-8.

Nielsen, L. Recherches sur les couleurs des étoiles doubles. Brux., Hayez. (Extr. des Bulletins de l'Académie royale de Belgique, t. XLVII, n° 1).

Tiberghien, G. Psychologie élémentaire. La science de l'âme dans les limites de l'observation. 3^e édit. Bruxelles, Mayolez, in-12.

Elton, Capt. Adventures and discoveries among the lakes and mountains of eastern and central Africa. London, Murray, 21 s.

Errera, Alberto. Elementi di scienza sociale. Parte I. Morale Sociale (Etica civile). Napoli, Morano 1 L. 50.

Ferrière, Le Comte H. de. Le XVI^e siècle et les Valois. Paris, Plon. 12 fr.

Franklin, A. Dictionnaire des noms, surnoms et pseudonymes latins de l'histoire littéraire du moyen-âge (1100-1530). Paris, Firmin-Didot.

Holyoake, George. The history of co-operation in England. Vol. I Pioneer period, 1812-1844 6 s. — Vol. II. Constructive period, 1845-1877. 8 s. London, Trübner.

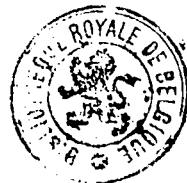
Lovenjoul, Ch. de. Histoire des œuvres de H. de Balzac. Paris, Calman Lévy. 7 fr 50 c.

Mc Carthy, Justin. History of our own times, from the accession of Queen Victoria to the Berlin Congress. Vol. 1 et 2. Londres, Chatto 12 s. chacun.

Martin, F. The Statesman's Year-book for 1879. London, Macmillan 10 s. 6 d.

Brux. — Impr.-lith. Lhoest et Coppens, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE



Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

2^{me} ANNÉE.

N^o 7 - 1^{er} AVRIL 1879

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Le mystère du Viel Testament, publié par le baron James de Rothschild (J. Stecher). — L'ancien régime dans la province de Lorraine et le Barrois, par l'abbé D. Mathieu (A. Chuquet). — Le général comte Chasot, par K. von Schlözer. — La psychologie allemande contemporaine, par Th. Ribot (J. Delbœuf). — Les trois premières années de l'enfant, par B. Perez (Ch. Potvin). — Bulletin : La science de l'âme, par G. Tiberghien. De Bruxelles à Venise, par F. Gravrand. Production des métaux précieux. Encyclopédie des sciences naturelles. Notes. — Revue des revues étrangères. — Lettre parisienne (Charles Bigot). — Lettre d'Allemagne. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Le mystère du Viel Testament, publié, avec introduction, notes et glossaire, par le baron James de Rothschild. Tome I. Paris, Firmin Didot.

Ce magnifique in-octavo, imprimé aux frais de l'éditeur, vient d'être offert à tous les membres de la Société des Anciens Textes français. C'est un cadeau princier, car l'ouvrage comportera plus de six volumes. Quant à l'opportunité d'une telle publication, elle n'est pas contestable. On ne possédait de la *somme dramatique* de l'ancien Testament que de rarissimes exemplaires, datés de 1500, de 1520 et de 1542. Pour la plupart des critiques, ils étaient inabornables; il fallait s'en tenir à quelques citations, à quelques fragments, ou bien aux analyses des frères Parfait, de M. Louis Paris ou de la vieille *Bibliothèque du théâtre français*.

Or, des lecteurs plus heureux, plus fiers d'avoir parcouru un texte complet, s'en revenaient souvent de cette excursion érudite avec un enthousiasme que les profanes ne parvenaient pas à s'expliquer. « J'attends toujours qu'on me montre ces belles choses » s'écriait Saint-Beuve. De son côté, Onésime Le Roy ne craignait pas de comparer ces ébauches naïves à la puissante poésie de l'*Athalie*. M. Louis Paris, plus imprudent encore, voulait faire penser à Sophocle. — « De grâce, ripostait le malin critique des *Lundis*, n'allons pas nous briser contre ces marbres, contre ces groupes immortels; ne comparons pas Jean Michel ni même les frères Gresham, aux maîtres de la tragédie antique. »

Ce n'est pas là, non plus, ce que prétend M. de Rothschild. Il veut seulement réunir avec le plus grand soin tout ce qui concerne un document littéraire du quinzième siècle. S'il a une ambition, c'est celle de l'exacritude et de l'intégralité. Et, vraiment, on y peut compter, si l'on apprécie le travail et la méthode que révèlent les cent pages de l'*Introduction*.

Le *Mystère* dont ce volume nous donne les 9,000 premiers vers, est une sorte d'encyclopédie de la Bible; comme pour l'œuvre hé-

braïque, il y a plus d'un auteur. « L'examen le plus superficiel du texte suffit pour justifier cette assertion; il est aisé de voir que les diverses parties qui le composent ne sont pas de la même main et n'ont pas été écrites dans le même temps. » De là, comme le remarque l'éditeur, le manque de proportions. C'est ainsi que la vie d'Abraham et celle de Joseph sont très-développées, tandis que d'autres épisodes, l'histoire de Moïse, celle de Samson et celle de David sont traitées beaucoup plus brièvement. Comme c'est, après tout, un immense drame à tiroir, on peut y constater plus d'une lacune, par exemple, la fin de Moïse, Josué, l'asservissement du peuple par Othoniel, Aod et Samgar, l'histoire de Débora, de G. déon, d'Abimélech de Jephthé, de Ruth, etc. En revanche, on y trouve mainte légende empruntée aux livres apocryphes. On n'a eu garde d'oublier l'histoire de l'empereur Auguste, de Virgile et des Sibylles. En effet, comme M. Sepet l'a nettement établi (*Bibliothèque de l'école des Chartes*, 1867-1868) la scène des Prophètes du Christ, base de tout le cycle du *Viel Testament*, contient dès l'origine des personnages de l'histoire romaine.

Quant au compilateur du cycle, notre éditeur ne lui attribue pas d'autre mérite que d'avoir pratiqué quelques soudures et intercalé un certain nombre de tirades se rapportant au *Procès de Paradis*. C'est ainsi que dans le plus ancien mystère des flamands, *Maestricts Paeschspel*, on rencontre à plusieurs reprises les débats de Justice et de Miséricorde. Une idée théologique était la véritable unité de ces amples « comédies à cent actes divers et dont la scène est l'univers. »

Un détail plus curieux, au point de vue de l'histoire littéraire, c'est que parfois une seule de ces histoires découpées en apparence scénique a plus d'un auteur. Dans ce premier volume, on a déjà un échantillon de ce que produit la rédaction collective.

On peut affirmer que l'expédition d'Abraham en Egypte et sa victoire sur les Sodomites n'ont pas été écrites par le poète à qui nous devons l'histoire d'Agar et celle d'Isaac. Abraham s'appelait primitivement Abram; l'auteur du chapitre XVI n'a pas manqué de nous représenter l'ange ordonnant au patriarche de changer son nom. L'auteur du chapitre XIII avait bien observé ce détail et n'emploie que la forme *Abram*; au contraire, l'auteur des deux chapitres suivants n'a pas pris garde à ce changement de nom. Deux de nos éditions écrivent *Abram*, mais cette correction rend les vers faux. La même observation peut être faite pour le nom de la femme d'Abraham, qui ne devrait être appelée *Sarra* qu'après le v. 8687 (1).

On dira: ce sont des minuties. Erreur: il faut opérer sur les vieux textes avec la précision la plus opiniâtre. Ici même, le relevé de ces variantes aide à combattre une théorie assez en faveur aujourd'hui. Ne démontrent-elles pas qu'il y a eu compilation mosaïque et non pas un drame d'un seul jet, d'une rédaction personnelle? Malgré le rajeunissement de certaines parties, l'éditeur sagace et scrupuleux est parvenu à indiquer les points de suture et les recrépissages.

(1) Le mystère, préface p. VI.

L'intérêt de ce parfait établissement du texte augmente singulièrement dès que l'on songe à l'influence européenne de l'ancien théâtre français. Des érudits anglais, MM. Collier et Thomas Wright, ont signalé de nombreux passages empruntés au *Mystère du Viel Testament* par les pièces religieuses, les *pageants* de la collection des *Miracle-plays* de Chester. En outre, dans les études spécialement consacrées à chacun des tableaux de ce vaste cycle de 50,000 vers, M. de Rothschild s'est attaché à rappeler aussi complètement que possible tous les essais d'imitation étrangère. C'est même par là que cette édition deviendra un véritable répertoire pour la dramaturgie religieuse du quinzième siècle.

Une autre source de curiosité historique se rapporte aux livres dont les nombreux auteurs du drame cyclique ont dû s'inspirer. Il ne faut pas songer ici à la Bible, soit en latin, soit en langue vulgaire. Les successeurs des trouvères n'ont guère consulté que des livres populaires composés dès les premiers temps du moyen âge.

Les ouvrages dont nous parlons ne dérivent pas eux-mêmes uniquement de la Bible. Les légendes empruntées à la Pénitence d'Adam, à l'évangile de Nicodème et aux autres apocryphes y figuraient au même titre que les épisodes tirés des livres orthodoxes; bien plus, les traditions calmdiques y occupaient aussi une certaine place. On connaît bien aujourd'hui l'influence exercée par Raschi sur Nicolas de Lire; mais il y a dans notre mystère diverses allusions à des légendes juives dont Nicolas de Lire n'a pas parlé, et nous ignorons par quelle voie elles ont été connues des auteurs chrétiens.

Sur ce dernier point, particulièrement intéressant, M. de Rothschild s'est félicité d'avoir pu mettre à contribution la science de M. le grand rabbin Zadoc Kahn.

On peut voir par l'*Historia Scolastica* de Petrus Comestor et le *Rymbybel* de notre Maerlant combien les meilleurs esprits du moyen âge aimaient à renchérir sur les traditions les plus extraordinaires. Mais il est probable que dans cette crédulité de surcroît il y a plus d'une survivance payenne. C'est ce qui nous fait désirer avec notre éditeur un travail critique sur les histoires et les légendes qui se sont glissées dans les drames comme dans les fabliaux populaires. A ce propos, M. de Rothschild fait une remarque qui, pour plus d'un curieux, sera une suggestion utile :

Un manuscrit de la Bibliothèque Nationale (fonds franç. n^o 9563) porte un titre qui rappelle celui de notre mystère; on lit en tête du prologue: *Cy commence le Prologue de ce présent livre qui se nomme le Viel Testament, lequel traite les histoires de la Bible, que aucuns appellent les Histoires des Hebreux ou des Juifs*; cependant, malgré cette similitude de titre, et bien que l'on retrouve dans le manuscrit, à peu près sans exception, les épisodes sacrés ou légendaires qui ont été transportés sur la scène, les deux textes présentent des différences sur un certain nombre de points. Ainsi la mort d'Adam précède la mort d'Eve dans le récit en prose, au lieu de lui être postérieure comme dans notre texte. Ça et là le compilateur du premier croit utile d'indiquer ses auteurs et cite le nom de Joseph; parfois même il accompagne les légendes empruntées aux apocryphes de ces mots, qui contiennent à eux seuls

une restriction critique : « Aulcunes histoires dient, aucunes ajoutent, » etc.

Ces divergences suffisent pour prouver que ce n'est pas la rédaction même conservée dans notre manuscrit que les auteurs du *Mystère* ont eue entre les mains mais bien une rédaction plus ancienne et plus simple, qui n'admettait aucune distinction entre les livres orthodoxes et les apocryphes. Ce texte, que l'on retrouvera peut-être un jour, a dû leur fournir encore les rapprochements mystiques entre la Bible et l'Évangile, qui étaient le fond même de l'exégèse du moyen âge.

Chose non moins curieuse : les « Histoires de la Bible » dans les vieilles rédactions faites en catalan, en béarnais et en provençal semblent toutes provenir d'un original français resté inconnu, mais sans relation directe avec le *Mystère du Viel Testament*. Aussi ne faut-il pas s'étonner du soin avec lequel M. le baron J. de Rothschild relève les indications bibliographiques et philologiques. Ce sont autant de jalons pour arriver tôt ou tard au grand *desideratum*. En attendant l'heureuse trouvaille, on peut toujours profiter des enseignements accumulés sur chacun des grands tableaux du drame épique.

Le chapitre XIII (*des Caldicens qui adorent le feu*) a pour personnages : Ninus, fils de Bellus, Nembroth, Chus, Jetrin, Chanaam, Tharé, Abram, Naor et Loth. Remarquons que l'histoire de Ninus et de Nemrod se rattacherait plutôt à des auteurs profanes. La Bible ne parle pas du premier, et quant au second, elle se borne à dire qu'il commença d'être puissant sur la terre et fut un fort chasseur devant l'Éternel. Toutefois les détails employés par le dramaturge se rencontrent déjà dans St-Cyrille qui voit dans Bélus le plus ancien des constructeurs de temples payens. D'autre part, Jean Chrysostome et St-Jérôme, attribuant la fondation de Ninive à Ninus, semblent répéter Justin ou Trogus Pompée. Ces mêmes écrivains chrétiens avaient en outre connaissance de la tradition midraschique, comme M. Beer l'a prouvé dans sa *Leben Abraham's*.

Les recherches de l'éditeur sur l'épisode d'Abraham et d'Agar donnent lieu à la mention d'une œuvre belge assez bizarre. C'est une « comédie française » du gantois Gérard Van de Vyver « sur le patriarche et sa servante Agar. » On dirait, par moment, une véritable idylle. L'abandon d'Agar et d'Ismaël dans le désert forme une scène assez émouvante. L'œuvre de ce proserit de nos guerres religieuses est dédiée à un compagnon d'infortune, maître Pierre Heyns. Ces deux flamands tenaient une école française à Cologne... « La désolation du Pais-Bas, disait Gérard, a quasi dégorgé et vuydé hors tout ce qu'il y avoit de scavant, de bon et de subtil. »

Au reste, il n'est pas une littérature que l'in-fatigable chercheur ne mette à contribution. On peut croire qu'il a tout consulté, rien qu'à voir avec quelle exactitude il déponille la *Bibliographie gantoise* de M. Ferd. Van der Haghen ou le *Théâtre Villageois* de M. Vander Straeten. Et, à défaut d'imprimés, ce sont des manuscrits basques, espagnols, français, celtiques, allemands et anglais qui fournissent les rapprochements les plus instructifs.

On conçoit qu'en poussant l'investigation à ce point de rigueur, on en devienne un peu sévère pour la moindre méprise. Le savant M. S. pet, entraîné par son enthousiasme, comme autrefois Onésime Le Roy, attribue toutes sortes de mérites à une tragédie (*la mort d'Abel*) de Thomas Lecoq, curé de l'église de la Trinité de Falaise M. de Rothschild, ayant retrouvé plusieurs passages de cette tragédie trop vantée, dans le cinquième tableau de son *Mystère*, exagère à son tour le reproche de plagiat. Il nous semble que les extraits donnés par MM. Darmesteter et Hatzfeld suffisent pour maintenir au

curé normand une place encore honorable dans l'histoire littéraire du seizième siècle.

J. STECHER.

L'ancien régime dans la province de Lorraine et le Barrois, d'après des documents inédits (1698-1789), par l'abbé D. Mathieu. Paris, Hachette.

L'auteur de ce livre a très-bien exposé et aussi complètement qu'il l'est possible, dans un sujet si vaste, l'organisation ecclésiastique et politique de la Lorraine et du Barrois au XVIII^e siècle. Quoique membre du clergé, il n'a pas écrit une apologie de l'Église lorraine; il n'hésite pas à dire que les institutions chrétiennes avaient dégénéré de leur premier esprit. Étranger à tout esprit de parti, il énumère les abus qui rendaient alors le clergé odieux aux populations aussi bien qu'aux philosophes.

Tout établissement monastique, dit M. Mathieu, reposait sur une sorte de contrat qui stipulait, d'une part, une place privilégiée dans la société, et de l'autre, des prières et des vertus. Or, ce contrat était violé en Lorraine, comme d'ailleurs dans toutes les provinces de France, par les religieux sécularisés, par les abbés commendataires, par les religieux. Les chanoines des quatre grandes abbayes de Remiremont, d'Épinal, de Poussay et de Bouxières, ou, comme disait un adage qui les classait, selon leur puissance et leurs richesses, les dames de Remiremont, les demoiselles d'Épinal, les femmes de chambre de Bouxières et les servantes de Poussay, n'avaient gardé de la vie religieuse que les avantages matériels. Elles allaient et venaient à leur guise, elles ne portaient pas l'habit monastique, plus de clôture ni de vie commune; leurs cellules étaient autant de riantes demeures et de maisons de plaisance. Pour être admises, elles avaient fourni les preuves de noblesse les plus authentiques; une fois entrée, chacune pouvait choisir une héritière et *appréhender* une jeune fille qu'on appelait la « dame nièce. » Le chapitre de Remiremont levait les dîmes de plus de 200 villages et nommait à plus de 100 cures; l'abbesse, princesse du Saint-Empire, menait un train royal et ne sortait qu'en carrosse à six chevaux. Les papes, il est vrai, ne reconnaissaient pas le titre de chanoines, mais ils ne purent jamais transformer ces chapitres, où la noblesse établissait ses filles aux dépens de l'Église.

Les abbés commendataires étaient très-nombreux en Lorraine avant la Révolution: c'étaient des ecclésiastiques séculiers, souvent même de simples séculiers qui avaient reçu la tonsure à l'âge de sept ans et ne la portaient plus. Ils jouissaient des revenus et des honneurs attachés au titre abbatial, et laissaient au véritable abbé qu'ils remplaçaient, ce qu'on appelait la *mense*. Les *commendes* n'imposant pas la résidence, avaient produit un autre mal, plus grave encore, la pluralité des bénéfices. Stanislas donna à ses amis les prieurés et les abbayes de son duché; Condillac fut abbé de Mureau; le fils de l'intendant La Galaizière fut pourvu, dès l'âge de sept ans, de l'abbaye de Saint-Mihiel et devint, plus tard, prieur de Chaumont-sur-Moselle et de Marey et évêque de Saint-Dié. La vie de ces commendataires était peu édifiante; le plus célèbre d'entre eux est le fils de la *Dame de Volupté*, le galant chevalier de Boufflers, ce héros de boudoir qui fut abbé de Belchamp et de Longeville.

Quant aux moines, il suffit, pour connaître leurs scandaleux excès, de parcourir le journal du curé de Saint-Clément, dont M. Mathieu publie des extraits. Le prieur de Beaupré est franc-maçon et joueur; l'abbé de Saint-Benoît est parti

pour la Hollande avec la bourse du couvent; les Prémontrés de Vadgasse ont massacré leur abbé, etc. Si l'abbaye de Bosserville a conservé des mœurs simples et austères, l'abbaye de Beaupré est une véritable Thélème, et l'on trouve dans le curieux budget qu'a consulté M. Mathieu, qu'elle entretient un chasseur pour se nourrir de gibier, trois cuisiniers et un marmiteux, deux garçons d'hôtel, etc.

Le clergé, comme le fait remarquer l'auteur, dépendait alors beaucoup moins de l'évêque qu'aujourd'hui. Tout bénéfice était inaliénable et concédé pour la vie; un chanoine, un curé, un vicaire perpétuel ne pouvaient être dépossédés que par une sentence juridique. Le droit de nomination était exercé par des patrons ecclésiastiques ou laïques, par les abbés ou abbesses, par les chanoines, par les seigneurs, par le duc de Lorraine ou le roi de France. Le patronage était le moyen le plus ordinaire d'obtenir un bénéfice; mais on y arrivait encore par dévolu ou par concours. On ne sait pas ordinairement ce que signifie le mot dévolu. L'Église permettait de solliciter comme vacant tout bénéfice dont la collation pouvait être accusée de nullité; on jetait alors son dévolu, on s'offrait à démontrer la nullité du titre et on demandait que l'élection fut *dévolue* au pape. Mais le concours était en Lorraine le moyen le plus sûr d'obtenir un bénéfice; il fonctionna sans interruption jusqu'en 1790, et, dans le seul diocèse de Nancy, 70 cures sur 169 étaient obtenues par voie de concours. C'était une épreuve très-difficile; M. Mathieu cite un candidat qui affronta l'examen pour la dix-neuvième fois. Mais c'est ainsi que des hommes très-distingués, fils de paysans, s'élevèrent à une situation qui les affranchit de la misère et de l'oppression.

Un chapitre intéressant du livre de M. Mathieu est consacré aux chanoines de Lorraine. Quiconque connaît Toul et Nancy a pu remarquer ces maisons discrètes entre cour et jardin qui avoisinent la cathédrale et semblent s'abriter à son ombre, comme pour partager le recueillement et le silence de l'édifice sacré. Ces maisons, habitées aujourd'hui par la bourgeoisie aisée, appartenaient aux chanoines. Le chapitre des chanoines de Toul était très-riche; il exerçait les droits seigneuriaux dans 27 villages, il possédait dans la ville et sur le territoire de Toul, 77 maisons, des vignes, des champs, avec le droit de *coupelle*, qui lui assurait la 52^e partie des grains vendus dans la cité, etc. Un chanoine se rendait trois fois par jour à la cathédrale: une première fois à 6 heures, pour les matines; une seconde à 9 heures, pour la messe capitulaire et solennelle; une troisième à 2 heures, pour les vêpres. L'absent ou celui qui arrivait au chœur après le *Gloria Patri* était *piqué*, c'est-à-dire qu'il était inscrit sur une feuille par un *punctateur* et puni d'une amende.

Les curés lorrains étaient sans contestation plus heureux que de nos jours; ils vivaient dans l'aisance et secouraient facilement toutes les infortunes; c'étaient, pour la plupart, des hommes d'esprit, qui lisaient la gazette, envoyaient des mémoires aux Académies, rimaient parfois des madrigaux: inamovibles, ils bravaient leur évêque et se moquaient, comme le constate le journal de M. Chalrion, auquel M. Mathieu a fait de si heureux emprunts, des *gandins* dont M. de La Galaizière avait fait ses vicaires-généraux. « Le clergé, dit tristement l'auteur, ne reverra plus ces temps de sécurité et d'influence paisible. »

M. Mathieu a étudié avec non moins de soin et de sagacité le gouvernement de la Lorraine. Il montre que les populations, habituées au régime paternel des ducs, ne subissaient qu'avec répugnance la domination française, qui créait

de nouveaux impôts et aggravait les anciens. Ce fut la France qui introduisit en Lorraine la *subvention* ou taille royale (impôt foncier), le *vingtième* et la *Ferme* qui avait le monopole du recouvrement des impôts. En Lorraine, comme dans toute la France, l'impôt du sel entraînait à sa suite de cruelles vexations. Le sel coûtait en 1789 six sous trois deniers la livre, c'est-à-dire quatre fois plus cher que de nos jours; encore ce sel n'est-il pas salant, dit un Lorrain de ce temps-là, et il se *plote* à la main comme de la neige. Pas un grain de sel ne devait se consommer en Lorraine, s'il ne sortait des magasins de la Ferme; tout autre sel était réputé faux sel, et malheur au *faux-saunier* qui se laissait prendre par les *gabelous*! La première fois il payait 500 livres d'amende ou, s'il était insolvable, allait aux galères pour trois ans; en cas de récidive, il était marqué au fer chaud des trois lettres GAL et envoyé aux galères pour sa vie entière.

Tout ce que dit M. Mathieu des impôts en Lorraine, de la *foraine* ou des péages, de la dime, de la corvée, est excellent et puisé aux meilleures sources.

M. Mathieu cite fort à propos un passage du poème des *Saisons*. Au milieu des périphrases insipides et des fadeurs de son œuvre, Saint-Lambert a dépeint la misère des corvéables de Lorraine :

...Je crois voir encore la veuve infortunée,
Le débile orphelin, le vieillard épuisé,
Se traîner en pleurant au travail imposé.
Si quelques malheureux, languissants, hors d'haleine,
Cherchent un gazon frais au bord de la fontaine,
Un piqueur inhumain les ramène aux travaux
Ou leur vend à vil prix un moment de repos.

Saint-Lambert ajoute qu'une jeune mère, contrainte de venir à la corvée, dépose son enfant dans un buisson et le retrouve mort. « C'est vous, s'écrie cette mère au désespoir,

C'est vous, tyrans, c'est vous, c'est la faim, la misère,
C'est ce travail funeste.

Le langage élégant et pompeux de Saint-Lambert laisse ici percer les souffrances du peuple et les vexations horribles qu'il subissait de ses gouvernants.

Une foule d'autres détails ont tout l'intérêt et tout le charme de l'inédit. M. Mathieu nous renseigne sur le nombre d'hommes qui furent levés en Lorraine par le gouvernement français pour prendre part aux guerres du XVIII^e siècle. De 1741 à 1748 on fit partir 13,415 Lorrains qui allèrent combattre leur ancien souverain, l'empereur François. Signalons en passant un détail remarquable, c'est que le maître d'école n'était exempt du service militaire que s'il avait trente ans d'âge.

Quant à la justice, les lois d'après lesquelles prononçaient les juges étaient écrites dans l'ordonnance civile et criminelle de 1707; elles permettaient la recherche de la paternité, en cas de séduction. Mais l'intendant français était le véritable maître de la Lorraine: La Galaizière, dit M. Mathieu, jona auprès de Stanislas le rôle d'un résident anglais auprès d'un rajah de l'Inde; il eut tous les pouvoirs dans sa main; il exerça sur les affaires municipales des villes et des villages un contrôle absolu et une tutelle minutieuse. Les offices municipaux étaient alors vendus à prix d'argent, et les *Affiches de Lorraine* déclarent à vendre, en même temps et à la même place, du vin de Bourgogne et l'office de maire royal à Sarreguemines. Dans les villages, les affaires étaient traitées en assemblée générale sous la présidence d'un maire nommé par le seigneur ou l'officier du baillage, par tous les chefs de *feux* ou familles inscrits au rôle des impositions. Mais les communes étaient très-pauvres: les maîtrises des eaux et forêts ou

grueries leur avaient enlevé l'administration de leurs bois et l'argent qu'elles en tiraient; *les grueries sont des grueries*, disait-on en Lorraine. Aussi payaient-elles fort peu (à peine 250 livres) leur maître d'école. Celui-ci, muni d'un certificat que lui avait délivré une commission nommée par l'évêque se logeait où il pouvait avec sa classe, qu'il était tenu de chauffer, d'éclairer et de pourvoir du matériel scolaire; il servait le curé à l'église, sonnait les cloches, chantait au lutrin, tenait le greffe; très-souvent même il était maçon ou cordonnier ou tailleur; il était nommé pour un an par l'assemblée des habitants, et chaque année, le 23 avril, le traité pouvait être dénoncé et sa place, mise au concours.

En somme, M. Mathieu le déclare d'ailleurs fort nettement, l'occupation française avait appauvri la Lorraine; de 1737 à 1762 plus de deux mille laboureurs avaient disparu; la Lorraine, disait en 1789 le cahier de Nancy, ne s'est pas remise de la *secousse* que lui a donnée sa réunion à la France. Mais l'ancien régime allait s'écrouler; la philosophie précipitait sa chute en Lorraine aussi bien que dans toutes les provinces de France. Voltaire était venu à Lunéville avec Madame du Châtelet; Helvétius avait épousé une demoiselle de Lignéville et faisait de fréquents séjours dans la province; on applaudissait avec transport au théâtre de Nancy le *Mariage de Figaro*. Le clergé était envahi par les idées nouvelles; un diacre lisait le livre *De l'Esprit* pendant une procession et à l'église même, et les élèves mettaient deux fois en un an le feu au séminaire de Toul. En 1787 les réformes sont inaugurées à Nancy par l'assemblée provinciale; en 1788 toute la province se soulève contre Loménie de Brienne; les Etats-Généraux sont convoqués: on rédige les cahiers, on se prépare aux élections, on réclame pour le tiers une place prépondérante, la noblesse demande l'abolition de ses plus chers privilèges, et dans la bourgeoisie règne une généreuse et douce ivresse qui s'épanche en brochures innombrables. Cependant le peuple, qui a faim, saccage les boutiques des boulangers et pille les greniers à blé du juif Cerfbeer: la révolution commence, et la Lorraine est désormais entraînée dans les orageuses destinées de la France.

L'ouvrage de M. Mathieu est le modèle de ces bonnes monographies qu'on souhaiterait à chaque province de la France. Sûrement, tous les documents n'ont pas été mis en œuvre par le savant professeur, il reste encore quelques questions à résoudre, quelques points obscurs à éclairer; mais le livre contient une foule de renseignements précieux sur l'administration d'une province sous l'ancien régime. Cette forte et solide étude est née sous l'influence des grands ouvrages de Tocqueville et de M. Taine: ces deux vigoureux esprits ont retracé la physiologie générale de l'ancien gouvernement de la France; il faut maintenant composer sur le même sujet des travaux secondaires qui puissent à la fois satisfaire les curiosités locales et confirmer ou corriger les conclusions des deux illustres publicistes: c'est ce qu'a fait M. Mathieu pour la Lorraine et le Barrois.

A. CHUQUET.

General Graf Chasot, zur Geschichte Friedrichs des Grossen und seiner Zeit, von Kurd von Schlözer. Berlin, Heriz, in-8°, 240 pages.

François Isaac Egmont de Chasot, à qui M. de Schlözer a consacré l'intéressante biographie dont nous rendons compte, naquit à Caen le 18 février 1716. Il fit ses études au collège des jésuites à Rouen, puis entra à Metz dans le corps des cadets gentilshommes; en 1734, il

était lieutenant du régiment d'infanterie de Bourbonnais et faisait partie de l'armée qui assiégeait Philipsbourg. Le gentilhomme normand, assez querelleur et irascible, eut un duel avec un officier; il tua son adversaire, et, pour échapper au châtimement qui l'attendait, passa dans le camp ennemi. Il y rencontra le prince héritier de Prusse, celui qui devait être Frédéric II, et cette rencontre décida de sa destinée. Frédéric l'attacha à sa personne et l'emmena à Berlin; il aimait l'humeur joyeuse de Chasot, ses propos piquants, sa raillerie mordante et son intrépidité. Chasot, disait-il plus tard, a été le matador de ma jeunesse.

L'officier français fut un des hôtes du château de Theinsberg. On sait le train de vie que Frédéric menait là, au grand déplaisir de son père; ce n'étaient que concerts, mascarades et parties de chasse. Chasot comptait parmi les plus enragés et faisait sa cour à Frédéric en jouant de la flûte. Pourtant, au milieu de ces frivoles amusements, le prince trouvait du temps pour de plus sérieuses occupations. Il fondait l'ordre de Bayard, dont les membres, au nombre de douze, juraient de pratiquer rigoureusement, à l'exemple du chevalier sans peur et sans reproche, tous les devoirs de l'homme de guerre. Le grand maître de l'ordre était Fouqué; ce fut lui qui fit chevaliers tous les autres, les princes Guillaume et Henri, le duc de Brunswick-Bevern, Keyserling, Chasot et Frédéric. Les membres de l'ordre avaient chacun un nom de guerre: le *Constant* (Frédéric), le *Chaste* (Fouqué), le *Sobre*, le *Gaillard*, etc.; ils portaient, comme signe de reconnaissance, une bague avec cette inscription: « Vivent les Sans-quartier. »

En 1740, Frédéric devint roi; presque aussitôt il se jeta sur la Silésie. Chasot avait reçu le commandement d'un nouveau corps, celui des chasseurs de campagne (*Feldjäger*). On dit qu'à la bataille de Molwitz il sauva la vie à Frédéric; du moins Voltaire lui écrivait plus tard :

Il me souvient encore de ce jour mémorable
Où l'illustre Chasot, ce guerrier formidable,
Sauva par sa valeur le plus grand de nos rois.
O Prusse, élève un temple à ses fameux exploits!

A Czaslau, il empêcha les ennemis de s'emparer des bagages du roi. Il fut nommé chevalier de l'ordre pour le mérite, gouverneur de Cöslin et major, (bientôt après lieutenant-colonel) du régiment des dragons de Bayreuth. Ce fut une charge de Chasot, une des plus belles que mentionne l'histoire de l'art militaire, qui décida la victoire de Hohenfriedberg. A la suite de cet exploit, Frédéric permit à Chasot de mettre dans ses armes l'aigle prussien et deux étendards avec les lettres H. F. (Hohenfriedberg) et le nombre 66, qui rappelait les soixante-six drapeaux enlevés aux Autrichiens par les dragons de Bayreuth.

Mais la fortune éclatante de Chasot ne devait pas durer. Il eut encore la male chance de tuer en duel un officier prussien, le polonais Bronickowsky. Frédéric, dans un accès de colère, ordonna d'enfermer Chasot durant un an dans la forteresse de Spandau; mais au bout de quelques jours, il lui rendit la liberté et l'envoya à Treptow, où le régiment tenait garnison. C'est à ce moment que Chasot fut présenté à la cour de Strelitz; il plut à la duchesse Sophie Dorothee, qui le chargea de diriger les concerts et de présider à toutes les fêtes. Chasot, devenu « directeur des plaisirs » de la princesse, était plus souvent à Strelitz qu'à Treptow.

Un jour, il quitta le service. Avait-il conservé le souvenir de la sévérité royale? Était-il dégoûté de servir sous un roi exigeant et souvent mécontent? Frédéric lui avait-il reproché de quitter trop souvent sa garnison et de préférer aux manœuvres de ses dragons, les divertissements

d'une cour étrangère? Chasot, qui menait grand train, accusait-il le roi d'avarice? (Frédéric venait de lui refuser le domaine de Neuhaus). Quoi qu'il en soit, Chasot demanda un congé; ses affaires et sa santé délabrées, disait-il, le rappelaient en France.

Après avoir passé six mois, tantôt à Paris, tantôt à Caen, Chasot revint en Allemagne. Sa protectrice, la duchesse de Strelitz, devenue veuve, demeurait à Schönberg, près de Lubeck. Il se fixa auprès d'elle; il acheta un domaine, l'*Ackerhof*, qu'il nomma Marly, se fit recevoir bourgeois de Lubeck et se maria avec la fille du peintre italien Torelli. En 1759, il devint commandant de la place de Lubeck. Dès lors sa vie s'écoula sans incidents remarquables.

Il s'était reconcilié avec Frédéric II; il lui rendit visite à Berlin. C'était en 1779: le roi de Prusse avait perdu tous ses amis l'un après l'autre; successivement il avait vu disparaître La Mettrie, l'excellent médecin et médiocre écrivain, Rothenbourg avec qui il avait « passé quinze années de sa jeunesse, » le prince Léopold de Dessau, le général Stille, Fouqué, George Keith, Dargel, son fidèle secrétaire, D'Argens, Algarotti étaient retournés dans leur patrie; Voltaire avait rompu avec lui; Quantz venait de mourir, Quantz que personne, dit Chasot, n'a surpassé dans la composition instrumentale, surtout pour la flûte traverse. « J'ai perdu tous ceux que mon cœur aimait, écrivait alors Frédéric; ce sont là des blessures qui saigneront longtemps. » Sa joie fut vive et sincère quand il revit Chasot, le dernier des gais compagnons de Theinsberg; durant trois mois, tous deux passèrent chaque jour quelques heures ensemble, et Frédéric donna aux deux fils de Chasot un brevet de lieutenant.

Chasot mourut le 24 août 1797. Les mémoires qu'il a laissés ont disparu; sa petite fille, Madame de Bredow, en a conservé quelques fragments que M. de Schlözer a pu consulter. Un des chapitres les plus curieux de l'ouvrage que nous venons d'analyser, est emprunté aux mémoires inédits du marchand lubeckois Wilcken; c'est le récit d'un voyage que ce négociant entreprit en 1771 à Potsdam et à Berlin. C.

La Psychologie allemande contemporaine, école expérimentale, par Th. Ribot. Paris, Germer-Baillière.

Tel est le titre d'un ouvrage de psychologie qui est appelé, nous n'en doutons pas, à exercer une action marquée sur la tournure des études philosophiques en France. Il est dû à la plume exercée et compétente de l'auteur de *la Psychologie anglaise contemporaine, école expérimentale* (1875), travail historique qui a obtenu le plus légitime succès et dont les Anglais font le plus grand cas. C'est le même qui a fait sur *l'Hérédité, ses phénomènes, ses lois, ses causes, ses conséquences*, une étude qui a eu tout dernièrement chez nos voisins de l'Est les honneurs de la traduction, et cette distinction, dans l'état actuel des esprits, en dit plus que beaucoup d'éloges.

Le but du nouveau volume que nous signalons à l'attention du public savant, est de faire connaître les recherches originales qui ont été publiées principalement en Allemagne, mais aussi en Hollande et en Belgique, sur la psychologie traitée à la façon des sciences naturelles.

Il y a une trentaine d'années au plus, dit M. Ribot dans sa préface, si quelqu'un avait osé soutenir, dans ce pays, que la psychologie était à l'état d'enfance et peu disposée à en sortir, on l'eût accusé de paradoxe. On aurait conseillé au critique de relire les écrits consacrés, depuis Locke, aux diverses manifestations de l'esprit humain, et la réponse eût été jugée suffisante. Aujourd'hui, elle ne le serait plus pour tout le monde. Le point de vue a changé, et beaucoup sont disposés à penser différemment.

Ces paroles, courageuses jusqu'à l'imprudence, vont — on peut le prédire sans être prophète — attirer sur la tête de leur auteur de terribles orages. Et cependant, il faut bien le reconnaître, cette psychologie a fait son temps. En Allemagne elle est traquée partout. Symptôme significatif: il y a deux ans, une chaire de philosophie étant devenue vacante à l'Université de Leipzig, qui a-t-on appelé pour la remplir? M. Wundt, un professeur de physiologie à l'Université de Zurich! Sans doute, en France elle domine en souveraine, et elle y défendra longtemps encore sa position; car le Français, entraîné par ses instincts littéraires, se laisse volontiers aller à sa faiblesse, trop exclusive, pour le culte de la phrase, les expositions élégantes, les vérités bourgeoises énoncées sous une forme piquante et spirituelle, et la vieille psychologie se prête admirablement aux développements agréables, aux rapprochements ingénieux, aux déclamations pompeuses.

Ce public banal, qui forme l'auditoire habituel des maîtres de la philosophie, leur restera longtemps fidèle, et il ne sera jamais attiré par le sec exposé d'expériences précises et rigoureuses, émaillé de termes de physiologie, de physique et de mathématiques. Comment la loi logarithmique de Fechner, l'espace pangéométrique de Helmholtz pourraient-ils lutter d'éloquence avec les anathèmes contre le matérialisme et les dissertations sur la vie future?

Cependant, quelque longue que doive être la résistance, le résultat final n'est pas douteux. Entre la méthode d'observation, forcément inoffensive et stationnaire, qui a laissé la psychologie juste au point où l'avait placée Aristote, et la méthode expérimentale, d'humeur aventureuse et conquérante, à laquelle toutes les sciences doivent de si étonnants progrès, la lutte ne peut rester éternellement indécise. Il suffira de persuader aux esprits que les problèmes psychologiques sont, comme ceux de la physique et de la biologie, justiciables de l'expérience, pour qu'une première brèche soit faite dans la place. Sans doute, les partisans de l'innovation choisissent leur terrain et ne s'attachent pas dès l'abord à pénétrer les mystères les plus profonds de l'âme humaine; instruits par l'histoire des sciences, ils débutent par les phénomènes les plus simples, qu'ils supposent former la base des autres. Certes, les résultats mis au jour sont assez minces, si on les compare, je ne dirai pas à ce qui reste à découvrir, mais à l'importance des demandes qu'on a déjà su nettement poser, car c'est déjà un pas considérable que de savoir ce qu'on cherche. C'est qu'aussi l'important n'est pas de marcher vite, mais de prendre la bonne voie. Ces résultats mêmes ne sont pas à l'abri des objections, et ce n'est pas l'accord, mais bien plutôt la contradiction qui règne entre les psychophysiciens. Ils ne forment pas une école, bien loin s'en faut. Mais a-t-on jamais entendu parler d'une école de physique, d'une école de chimie, d'une école de biologie? Ils n'ont pas de bannière à eux, c'est encore vrai; mais il suffit à leur fierté de figurer dans les rangs des naturalistes et des physiciens. Ils ne se disent pas en possession de la vérité, ils ne se donnent que comme simples chercheurs; mais peut-être, à cause de cela même, et pour en revenir à la première signification du mot, on serait peu justifié à leur refuser le titre de philosophes.

C'est à l'exposé succinct et clair de tous les travaux épars de psychologie — physique, physiologique, mathématique — qui ont paru en Allemagne depuis quinze ou vingt ans, que M. Ribot a consacré les intervalles de loisir que lui laissent ses autres occupations. Ne cherchez pas dans son ouvrage une solution définitive d'aucun problème psychologique, ni un exposé nouveau des questions ordinaires auxquelles

tout auteur qui se respecte est tenu de répondre dans un traité de psychologie vulgaire, l'existence de l'âme, son unité, ses facultés, sa spiritualité, sa personnalité. Sur tous ces points vous ne trouverez pas un mot, et pour cause; et en fait de conclusion, il ne peut y en avoir d'autre que celle-ci: Voilà des méthodes nouvelles, voilà des faits fondés sur des expériences, voilà ce que l'on peut en inférer, la voie est ouverte et déjà parcourue, entrez-y hardiment, faites de nouvelles percées, ajoutez d'autres méthodes à celles qui sont déjà connues, abordez l'étude de phénomènes que nous avons dû négliger faute d'appareils pour les décomposer, énoncez d'autres conséquences et formulez d'autres lois si celles que nous avons trouvées vous paraissent en contradiction avec les observations, démolissez jusqu'à la dernière pierre tout ce que nous avons édifié jusqu'ici, nous vous y convions, nous vous y encourageons, et nous serons les premiers à vous applaudir.

Un pareil ouvrage, qui n'est déjà lui-même qu'une collection de résumés et d'analyses, se refuse à être résumé et analysé à son tour. Pour en faire apprécier tout l'intérêt et toute la portée, je me bornerai à affirmer — en ce qui concerne les parties, de beaucoup les plus difficiles, qui rentrent dans ma compétence spéciale — que l'auteur fait preuve de la plus rigoureuse exactitude; et pour en faire comprendre toute la variété et toute l'étendue, il suffit de condenser la table des matières, d'énumérer les noms propres et les sujets: La psychologie mécanique de Herbart; les études ethnographiques de Waitz; la doctrine de Beneke; la théorie des signes locaux de Lotze; les systèmes nativistes et empiristes sur l'origine de la notion d'espace, où l'on voit apparaître les autorités de Müller, de Weber, de Stumpf, de Donders, de Hering, opposées à celles de Helmholtz, de Wundt, de Bain; les recherches psychophysiques sur la mesure des sensations, où, autour de Fechner, figurent ses partisans et ses critiques, Weber, Volkman, Delbœuf, Hering, Bernstein; la psychologie physiologique de Wundt; les expériences sur la durée des actes psychiques, où, à côté des noms de Donders, de Jaeger, d'Exner, on retrouve ceux de Helmholtz, de Wundt, et l'on cite ceux de Dubois-Reymond, de Vierordt, de Mach, de Marey, etc.; enfin, pour terminer, les théories empiriques, physiologiques ou logiques, de Horwicz et de Brentano. On le voit, bien qu'on ait élagué ce qu'il est convenu d'appeler les grandes questions, le champ qu'on explore est encore tellement vaste qu'il faut les forces réunies et des plus grands chefs et des plus obscurs pionniers de la science, pour en relever quelques points même d'une manière approximative et imparfaite. Et le Continent mystérieux, *the dark continent*, figurera sur les atlas, avec ses moindres cours d'eau et ses moindres villages, avant que la lumière ait définitivement chassé l'obscurité du cercle restreint des problèmes élémentaires effleurés jusqu'aujourd'hui.

J. DELBOEUF.

Etude de psychologie élémentaire. Les trois premières années de l'enfant, par Bernard Perez. Paris, Germer Baillière, 1879.

Rien n'est merveilleux à la fois et charmant comme le prompt développement du nouveau-né. Au premier jour, il est presque aveugle et sourd, sait se mouvoir à peine, n'a qu'une sensibilité d'embryon, une volonté confuse, une intelligence inerte. Bientôt il voit et entend, regarde et écoute, gesticule et gazouille; il sent, il flaire, il palpe, il savoure, il s'efforce d'exprimer ses besoins et ses désirs, témoigne sa joie ou ses craintes, demande, accepte, refuse; il distingue ce qui lui plaît, ce qu'il a déjà goûté; il exerce ses petits membres et ses facultés

naissantes, il va articuler des mots, essayer des phrases; il entre résolument dans la pratique et la jouissance de la vie; si vous n'y prenez garde, il va vous imposer sa volonté et régner dans la maison; à coup sûr, il va charmer le cœur et l'esprit de tous ceux qui l'entourent, par des éclairs d'intelligence et des éclosions de sentiment, d'une grâce et d'une naïveté indicibles.

Ce spectacle de tous les instants, si souvent aimable, toujours intéressant, parfois profond comme les mystères de la nature et beau comme la spontanéité de la pensée, fait, depuis qu'il y a des enfants, le ravissement des mères, l'orgueil des pères. Il a plus d'une fois inspiré les poètes, depuis la scène d'Hector et d'Astyanax, jusqu'à l'Art d'être grand-père. Il n'a guère été l'objet de notations exactes.

On supposait que l'histoire de l'esprit humain, depuis l'état dit de nature, jusqu'à la culture moderne, se répétait dans la croissance de l'enfant, comme dans une réduction photographique. Mais le sauvage moderne n'est déjà plus l'homme de la nature; négliger ce que l'enfant apporte de facultés héréditaires et d'habitudes accumulées par les générations antérieures, ne se peut sans risquer de ne rien comprendre à ce petit être né en pleine civilisation. D'un autre côté, partir de l'homme primitif, c'est négliger aussi tout ce qui rattache les hommes au règne animal, dont ils ne sont, pour les naturalistes, qu'une sous-classe, — de sorte que le *connais-toi toi-même* ne peut suffire à la science moderne de l'homme, ni par l'étude du sauvage, ni par les recherches de l'histoire, et que la science comparative de l'homme et des animaux, plus vraie pour l'enfant que pour les adultes, doit marcher de pair avec les observations directes.

Ne voit-on que l'instinct dans le nouveau-né, ce serait trancher le problème sans le poser: « On ne se contente plus d'explications si commodes. Dans ces simples petits faits, il faut voir désormais de véritables phénomènes, non-seulement à enregistrer, mais à interpréter et à rattacher à leurs relations naturelles, » dit notre auteur, et, dès le premier instant de la vie, il constate que « l'exercice de la sensibilité met en branle intelligence et volonté. » L'être humain est complet dans l'enfant, dit-il; toutes les facultés s'y trouvent à l'état rudimentaire, mais scientifiquement observables.

Ces recherches sont nouvelles. Au siècle dernier, le père du savant physiologiste Tiedeman avait essayé une première étude semblable sur son fils. Son mémoire, publié en 1863, dans le *Journal général de l'instruction publique*, « inspira » à M. Bernar Pérez l'idée de son livre, et pendant qu'il y travaillait, deux notes l'y encouragèrent, l'une de Darwin, dans la *Revue philosophique* (janvier 1876); l'autre de M. Taine, dans la *Revue scientifique* (juillet 1877).

Le mémoire où Tiedeman étudie son fils dès la première heure, pose la question et la méthode. Le livre de M. Perez pose la science: « La psychologie des nourrissons est toute à faire » dit l'auteur, et il la commence.

M. Houzeau, dans *les Facultés mentales de l'homme comparées à celles des animaux*, avait préparé ce travail, où la comparaison s'allie à l'observation. M. Perez se sert plus que d'aucun autre de ce livre, ainsi que des ouvrages de Darwin, de Spencer, de Bagehot, etc. Jour par jour, il note tout ce qu'il a pu observer du développement des sens et des facultés du nourrisson, en commençant par les manifestations premières de la sensibilité et du besoin, des plaisirs et des peines, et bientôt des sentiments et des passions; — de la motricité, d'abord instinctive, puis volontaire; des facultés intellectuelles qui partent de la conscience des sensations, de l'attention, de la mémoire, et aboutissent à associer les sensations, les idées, les actes,

puis à abstraire, comparer, imaginer, juger, raisonner, avec la même rapidité, la même sûreté de progrès que pour la croissance du corps. La manière de s'exprimer, par le geste, le cri, la parole, suit les mêmes phases d'exercice d'imitation et de spontanéité, et l'enfant en arrive à une première possession de lui-même, à la conscience de sa personnalité, à l'exercice du sens moral. « Un petit enfant de onze mois, que j'ai sous les yeux en écrivant ces lignes, dit l'auteur, est déjà un être moral depuis quelque temps, car il obéit volontairement à une autorité dont il comprend les ordres. »

Ce sens moral peut encore être comparé à la faculté éducative des animaux, que la discipline forme facilement à distinguer ce qu'on leur permet de ce qui leur est défendu. Pour les enfants, la loi morale est longtemps incarnée dans leur père et surtout dans leur mère. Ils obéissent d'abord aussi par crainte et par habitude; puis, « souvent dès l'âge de dix mois » pour être loués et estimés.

Que le milieu varie, que les influences diffèrent, l'habitude change la crainte d'être puni et le plaisir d'être loué s'appliquent à des actes contraires: « Quelques semaines suffisent pour bouleverser les habitudes morales d'un enfant, même âgé de trois ans. » Ici apparaît l'importance capitale du milieu éducateur pour l'enfant, et aussi la facilité de redressement qu'il offre à la famille et à l'école.

Que des faits nouveaux se produisent, l'incertitude se manifeste; l'enfant, n'ayant encore que des règles extérieures, hésite, ne sait comment juger ni agir. S'il continuait à n'avoir d'enseignement que celui de la discipline, de l'exemple et de l'exercice, il risquerait d'être toute sa vie un être inférieur, esclave de ses impressions premières, sans boussole morale, jouet des influences extérieures ou de ses passions. L'animal ne garde que cette éducation, il a été dressé et s'est fait une seconde nature, qu'il transmet en partie à ses petits. L'enfant se sent confusément libre, il a en lui des instincts de résistance; ses transformations d'habitudes ne viennent pas seulement des influences extérieures, mais de son impulsion intime. S'il n'a que cette éducation, presque purement matérielle, et à coup sûr matérialiste, de l'habitude et de la discipline, il brisera le frein, à la première excitation forte de l'intérêt ou de la passion, ou se trouvera dans le vide et l'incertitude, en présence de nouvelles circonstances où il aura à se prononcer sans guide. Il se sentira à peine un homme.

On voit ici la nécessité d'une autre méthode. Quand il s'agit d'un être libre, la discipline doit être formée; le *pourquoi*, si familier à l'enfant, doit être expliqué. Ce n'est pas un animal qu'on a à dresser, une fois pour toutes. C'est un enfant dont l'éducation doit préparer l'émancipation, c'est un homme qu'il faut habituer à trouver en soi des règles de conduite, c'est une intelligence qui doit en venir à procéder d'elle-même, à trouver en elle le point d'appui du levier moral.

L'animal bien dressé obéit à son maître, même absent; l'homme bien élevé n'obéit qu'à sa raison, toujours présente.

Si les facultés de l'homme sont déjà scientifiquement observables dans l'enfant, elles peuvent aussi être développées. La psychologie des nourrissons, que complètera la psychologie de l'enfant âgé de plus de 3 ans, semble ainsi destinée à apporter à la pédagogie des clartés nouvelles. Après les éclairs de raison jetés sur cette science par Montaigne et Rabelais, précieusement recueillis, comme un feu sacré, par Locke et Rousseau, devenus un foyer de lumière dans les mains de Pestalozzi et de Froebel, il y aura à appliquer à cette science, si utile et à peine connue, les résultats de l'expérimentation.

Ce livre, rien que par son titre, en indique un des premiers caractères: ce n'est pas une étude de physiologie que l'auteur a essayé; il a posé nettement la question dans le domaine scientifique et philosophique, (la philosophie est la première des sciences) C'est de la psychologie expérimentale qu'il a voulu faire, et il y a réussi.

CH. POTVIN.

BULLETIN

La science de l'âme dans les limites de l'observation, par G. Tiberghien. 3^e édition. Bruxelles, Mayolez, 1 vol. in-12.

Quoique spécialement destiné aux étudiants des candidatures en sciences et en philosophie, l'ouvrage du savant professeur de Bruxelles n'en est pas moins digne d'être médité par les gens du monde, désireux de se rendre compte de la nature de l'esprit humain et des facultés dont il est doué. Après un exposé des généralités de la science de l'homme, l'anthropologie, l'auteur considère l'esprit dans ses rapports de conscience et de sentiment avec lui-même, étudie le problème de la valeur objective de la science et les propriétés fondamentales de l'esprit, pour arriver à la définition de l'âme: « L'esprit humain est une substance immatérielle, personnelle, individuelle, un être distinct qui existe en lui-même, pour lui-même, et dont l'essence est une, identique et simple. » La seconde partie contient un exposé des questions relatives à l'existence éternelle et à la vie de l'âme et un aperçu des trois facultés: pensée, sentiment, volonté. Les derniers chapitres ont pour objet l'étude des facultés en elles-mêmes. A la pensée ou intelligence se rattachent les facultés secondaires: la mémoire, l'imagination, la raison, l'entendement ou réflexion, qui, par leur activité, engendrent les manifestations intellectuelles de l'homme et produisent la science. Du sentiment émane la vie du cœur, les émotions, les plaisirs, les peines, les affections, les désirs, les passions. A la volonté se rattache la vie indépendante ou libre, et, comme conséquence, la responsabilité des actes. L'auteur termine en esquissant à grands traits les lois immuables de la vie morale et du droit naturel.

La science de l'âme est en tous points digne des précédentes productions du savant professeur. Même lucidité d'expression, même rigueur dans l'analyse et les définitions. On y retrouve également le même esprit qui anime ses autres écrits, éloigné à la fois des exagérations du dogmatisme religieux et des écarts du matérialisme, et qu'il affirme en ces termes:

« Un mot suffit pour le caractériser, c'est le *spiritualisme*. Je ne me sépare pas de Descartes, de Leibnitz, de Kant, de Cousin, je les complète à l'aide de la doctrine de Krause; je me sépare seulement des systèmes exclusifs, qui ne voient qu'une face des choses, et je les combats. Le spiritualisme est encore, à mes yeux, en dépit des critiques de quelques contemporains peu compétents, la saine tradition de la philosophie en France et en Allemagne. Il consacre les droits de l'esprit, de la raison, de la liberté, de la justice, de tout ce qui fait la dignité de l'homme, sans porter atteinte à aucune tendance légitime de la nature humaine, à aucun besoin de la société, à aucune aspiration des peuples, à aucune condition de la civilisation moderne... Le spiritualisme cartésien avait ses côtés faibles. Dans le spiritualisme de Krause, les lacunes se comblent, la méthode s'achève, et la philosophie apparaît comme un « système harmonique, » qui embrasse tout ensemble Dieu, l'univers et l'humanité, où les dissonances disparaissent, où tout s'accorde avec tout. »

C'est en se plaçant sur ce terrain du spiritualisme, que M. Tiberghien apprécie, dans la préface entièrement neuve de la troisième édition de la *Science de l'âme*, le mouvement philosophique contemporain, et qu'il établit les principes généraux de l'éducation. Les considérations élevées qu'il présente sur ce dernier point méritent particulièrement de fixer l'attention dans un moment où la réforme des

méthodes pédagogiques est à l'ordre du jour. Cs.

De Bruxelles à Venise. Notes de voyage par Ferdinand Gravrand. 1 vol. in-8°. La *Bibliothèque Gilon*, dont le succès est désormais bien établi, vient de s'enrichir d'un volume que nous recommandons à tous ceux qui voudraient à peu de frais — 60 centimes — et en compagnie d'un agréable cicérone entreprendre le voyage de Bruxelles à Venise. M. Gravrand ne nous fait point de pompeuses descriptions. Son admiration n'est pas de commande; nous lui trouvons, au contraire, une ingénuité qui nous remplit de confiance. Il nous persuade volontiers que nous faisons de vraies découvertes sur cette route tant parcourue. Dès les premières stations, M. Gravrand nous avertit, au bon moment, de ce qu'il y a à voir. Il remarque tout, note tout, ne perd pas un instant, prend l'air du pays au vol, entre, en passant, au Dôme de Cologne, nous arrête, à Francfort, devant les tableaux de Hans Mackart, émaille et parsème le tout d'observations humoristiques, de mots piquants, de remarques judicieuses. Au delà des Alpes, le style des notes prend une allure nouvelle. Les quelques pages consacrées au premier matin à Vérone sont parmi les plus jolies du livre. C'est que l'enthousiasme à la vue de la terre promise, comme l'appelle lui-même M. Gravrand, le rend lyrique malgré lui. La couleur, le mouvement, le brio italiens s'imposent à sa plume. A Milan et à Venise, il ne laisse rien échapper de ce qui peut nous intéresser, et décrit de façons diverses, mais toujours attrayantes, le lancement d'un grand navire de guerre, la fabrication des perles de Murano, le calme du couvent des Mékhitaristes à San-Lazaro, n'oubliant dans sa course rapide aucun détail capable de nous plaire. En quittant les lagunes, M. Gravrand boucle sa malle pour se rendre à Florence; espérons qu'il ne tardera pas à nous communiquer la suite de ses impressions de voyage. A. R.

Edelmetall-Produktion und Werthverhältnisse zwischen Gold und Silber. — Le dernier supplément (n° 57) aux *Mittheilungen* de Petermann contient, sous ce titre, un travail très-étendu dans lequel M. A. Soetheer fait l'histoire de la production des métaux précieux dans tous les pays du monde depuis la découverte de l'Amérique. D'après son estimation, la production de l'argent, depuis cette époque, a été de 180,511,485 kilogrammes; celle de l'or, de 9,153,315, représentant ensemble une valeur de 71,574,537,000 francs. Le Mexique a produit à peu près la moitié de l'argent. Pour l'or, les Etats-Unis figurent en première ligne; puis viennent: l'Autriche, la Nouvelle-Grenade, le Brésil et la Russie. Au commencement du seizième siècle, l'Afrique était le grand centre de production de l'or; mais la quantité qu'on en retirait était, au total, peu importante; ce furent ensuite successivement l'Amérique, la Russie, la Californie et l'Australie. Les mines de Potosi fournissent jusqu'en 1661 la plus grande quantité d'argent; ce sont ensuite le Pérou et le Mexique. Ce dernier pays tient encore aujourd'hui la tête, malgré la concurrence récente des Etats-Unis. M. Soetheer constate un accroissement notable dans le monnayage de l'argent durant les quinze dernières années; pour l'or, au contraire, il y a décroissance. Il s'occupe également des fluctuations dans la valeur relative des deux métaux. Au commencement du seizième siècle, 10.75 livres d'argent étaient l'équivalent d'un livre d'or; vers le commencement du dix-huitième siècle, la proportion était comme 1 : 15.27; l'année dernière, comme 1 : 17.92. L'auteur ne discute pas la question du cours; mais il fournit d'amples matériaux aux économistes que ce sujet intéresse.

Encyklopädie der Naturwissenschaften. Breslau, J. Trewenda. Ce recueil, publié par MM. G. Jäger, Koenigott, Ladenburg, Oppolzer, Schenk, Schlömilch, Wittstein et Zech, paraîtra en 90 livraisons mensuelles et formera 20 volumes magnifiquement illustrés. La livraison qui vient de paraître forme la première partie du Manuel de botanique, rédigé sous la direction de M. A. Schenk. Elle contient deux travaux intéressants relatifs, l'un à la corré-

lation entre les fleurs et les insectes, par M. H. Müller, l'autre aux plantes insectivores, par M. O. Drude.

Voyages de Bagamoyo aux lacs Nyanza et Tanganyika. Les *Missions Catholiques* (n° du 14 mars et suivants) publient, sous ce titre, le commencement du voyage des missionnaires algériens de l'Afrique équatoriale. Cette relation va du 18 juin au 20 août 1878; elle s'arrête à l'arrivée des missionnaires à Moukoudoukou (Ougogo), où l'un d'eux, le P. Pascal, est mort.

— La livraison de février du *Church Missionary Intelligencer* contient des lettres de MM. Mackay et Wilson, de la mission de Nyanza, qui fournissent des renseignements intéressants sur cette région. M. Mackay s'occupe, dans une de ces lettres, du régime que doivent observer les Européens voyageant dans l'Afrique centrale.

— Dans la Chronique de la livraison de mars de la London Missionary Society, le Dr Mullens donne des détails sur de nouvelles missions dans l'Afrique centrale.

— Nous lisons dans la Chronique de la *Revue critique*:

Le 2^e volume des *Extraits des auteurs grecs concernant l'histoire et la géographie des Gaules* (publication de la Société de l'histoire de France) est sous presse. M. Cougny, qui est chargé de ce travail, a réuni dans ce volume les passages qui ont rapport à la Gaule dans les œuvres et fragments des historiens grecs, depuis Hérodote jusqu'à Plutarque. — M. de Montaiglon prépare la publication d'un recueil de sotties, sermons joyeux, farces et moralités, qui formera un grand nombre de volumes. — M. James de Rothschild est au moment de faire paraître une édition complète des deux continuateurs de la *Muse historique*, Robinet et Lagravete de Mayolas. M. de Rothschild a, comme on le sait, collaboré à la *Bibliographie cornélienne*, publiée en 1876 par M. E. Picot; il va donner aux amis des lettres françaises une *Bibliographie racinienne*.

REVUES ÉTRANGÈRES.

ALLGEMEINE ZEITUNG. (Les peintures murales à Anvers). RIVISTA EUROPEA. (L'éducation scientifique dans les écoles primaires).

A la faveur de ce titre : « *Les peintures murales à Anvers* (1859-1869), M. H. Riegel, dans la *Gazette d'Augsbourg*, raconte un épisode de l'histoire de notre art. Quoique spéculaire et faite pour exalter certains pastiches de l'école allemande, cette étude n'en offre pas moins un intérêt d'actualité, au moment où la réorganisation de notre musée royal de peinture permet de comparer entre eux les coryphées de notre école moderne. Voici de quelle façon M. Riegel apprécie ce mouvement artistique.

L'ancienne école flamande, tombée en décadence à la fin du siècle dernier, ne se révélait plus que par l'imitation des maîtres du XVII^e siècle, d'un côté, de l'autre, par le poncif et le pathos académique. Comme dernier maître imitateur, il faut nommer Paul Ommeganck (1755-1826), que l'on oppose encore aujourd'hui au pathos de l'époque. Les chefs du style académique étaient Cornelius Lens (1789-1822) et son contemporain Herreyns, admirateur passif de Rubens. Directement ou indirectement, ces deux hommes, pendant un demi-siècle, ont façonné les élèves d'Anvers et de Bruxelles, et, quoiqu'un nouvel élément — l'influence française — se fit jour en même temps. Cette influence, Van Brée (1773-1829) l'avait déjà cherchée en quittant sa patrie pour aller à Paris étudier sous Vincent. Mais comme Vincent appartenait au style académique qui précéda David, Van Brée resta fidèle à cette tendance. On peut voir à Anvers ses ennuyeux produits. Van Brée fit nombre d'élèves et dirigea l'académie d'Anvers jusqu'à sa mort, après Herreyns. Ainsi, jusque vers 1839, alors que David en France, et en Allemagne Carstens et plus tard Cornelius avaient suivi la routine, depuis

longtemps, l'académie d'Anvers était encore livrée au style académique. Et le mal se perpétuait des élèves de Van Brée aux élèves de Lens, jusqu'à Van Eycken (1809-1853), tandis que J. B. de Braekeleer se livrait à l'imitation des maîtres hollandais.

L'influence française en attendant s'était fortifiée; elle avait pris un autre caractère. Ici se présente un fait inédit dans l'histoire de l'art belge. Les peintres des provinces wallonnes, rares et disséminés aux premiers siècles de la peinture, et qui ne se distinguaient en rien des flamands, soudain se multiplient à la faveur de l'influence française, laquelle répond à leur nature, à leurs aspirations de race. Plus d'un flamand adopta dans la suite les idées françaises, mais ils y furent forcés par les nouvelles conditions sociales introduites en Belgique en 1830. Les wallons donc servirent de véhicule à l'élément français. Ce fut François Navez qui fit le premier pas. Elève de David et wallon, il se contenta, cependant, de moderniser la peinture courante avec plus de bonne volonté que de talent. Henri Decaisne, son élève, suivit le maître, fréquenta l'atelier de Girodet et de Gros à Paris, confirmant ainsi les nouvelles tendances. Gustave Wappers aussi, élève de Herreyns et de Van Brée, après s'être voué à l'étude des grands maîtres flamands, ne put résister au courant de la mode. La mode, observe M. Riegel, a ses exigences, en peinture, et ses effets d'entraînement. Mais Wappers se dégageait, affranchissait son art en choisissant ses personnages dans l'actualité et le mouvement qui l'entouraient. Plus énergique et mieux doué, il eût fondé l'école, lorsqu'après la mort de Van Brée il devint, à Anvers, directeur de l'académie, eût montré la voie à ses élèves et maintenu l'autonomie de l'école Belge. Mais les choses changèrent en 1840. Si la tendance académique avait conservé jusqu'alors sa dignité et son autorité, elle fut renversée d'un seul coup par l'avènement de Gallait et de de Biefve, dont les travaux grandioses, au point de vue français, devaient fermer pour longtemps les issues à tout autre courant. Né à Bruxelles en 1809, de Biefve venait des écoles de Paris; Gallait, né à Tournay en 1810, était élève de Hennequin, un peintre lyonnais. C'était une renaissance qui commençait, ou plutôt c'était une école greffée sur la renaissance politique, et qui ne procédait ni de l'ancienne école flamande ni des tendances académiques. De même que l'indépendance belge s'était formée avec l'aide de la France, c'était avec l'aide de la France que l'école se fondait. La transformation fut complète : guerre aux principes académiques, retour à la nature. On peignait avec un brio qui menaçait de dépasser les devanciers français.

Mais tandis que de Biefve et Gallait affirmaient l'idéal, qui donnait à la peinture belge — au moins pour l'étranger — son caractère précis, d'autres peintres, les anciens élèves de Herreyns et de van Brée, — les flamands, qui ne pouvaient ou ne voulaient pas suivre le courant wallon-français, ceux-là s'éparpillèrent malheureusement, sans pouvoir suivre une commune pensée, conséquemment sans essayer de disputer la suprématie. A côté de Wappers, de Braekeleer, comme on l'a dit, suivait les maîtres hollandais. Il y avait d'autres chefs de file, de Keyser, Leys, et deux amis liés par la pensée, Guffens et Swerts. — Nos lecteurs belges assurément s'étonneront de voir Guffens et Swerts en cette affaire : mais voici justement où commence l'épisode de M. Riegel. Jusqu'ici les wallons n'avaient fait aucune tentative dans la peinture monumentale; leur esprit, leur peinture exigeaient la toile, et pourtant la peinture murale répondait à certains besoins d'épanouissement social et artistique. La preuve en est à une tentative faite par Jean-Baptiste Van Eyckens, dans une église de Bruxelles. Mais ce n'était là qu'un écho du style académique. Il fallait ouvrir d'autres voies. Notons ici que M. Riegel fait abstraction de Wiertz, ce peintre italien-belge, lequel ne comprenait ni Raphael ni Michel-Ange. Wiertz est mis hors de cause, sous le prétexte qu'il cultivait un procédé à lui. A part ses autres qualités, le critique lui concède pourtant le mérite d'avoir apprécié le talent

de Cornelius et des maîtres allemands. Or, les Allemands tenaient exclusivement le monopole de la peinture murale, depuis le commencement du siècle. C'est donc vers les Allemands qu'il fallait se tourner. Guffens et Swerts, à la suite d'un rapport fait aux Chambres, sur la nécessité d'étudier l'école allemande, dont les relations avec l'école belge pouvaient produire les meilleurs résultats, Guffens et Swerts (donc provoquèrent une exposition de cartons allemands (1859), qui mit en mouvement les tendances rivales et suscita chez nous l'essai de la peinture monumentale. M. Riegel raconte *in extenso* cette tentative, avec les débats à la Chambre, la demande des subsides, etc. Il décrit les commandes accordées à de Keyser, à Leys, à Guffens et Swerts, et discute enfin cette question : si l'école belge en réalité possédait par elle-même les éléments indispensables à la peinture monumentale. La réponse toute négative fut publiquement confirmée par le refus des Chambres à continuer un subside — pour un art « anti-national. »

Revenant à l'histoire de l'art et aux peintures murales d'Anvers, M. Riegel démontre par l'analyse de son œuvre, que de Keyser, simple imitateur de Schadow et de l'école de Dusseldorf, n'était point fait pour relier les liens brisés de la tradition : c'était un éclectique. Leys, au contraire, qui reculait au delà de la renaissance, vers le berceau de l'école flamande, représentait l'art national et protestait par le pinceau contre l'école française. Cet effort s'éteignit avec lui. En Belgique comme ailleurs, aujourd'hui, il n'y a plus qu'une seule école. A part les individualités, les divergences de race ou d'instinct, chacun cherche la même réalité. Quant à la grande peinture, la peinture murale, les essais ultérieurs faits par Lagye, par De Teye, par Portaels échouèrent complètement : on en revenait à la toile. Leys aussi s'était montré plutôt peintre anecdotique. Tous échouaient contre les difficultés techniques. Il n'y eut en réalité que Guffens et Swerts capables de peindre *a fresco* et *a sicco* sur le mur. On ne s'attendait pas du tout à cette conclusion. Le pis est que l'un des peintres siamois a quitté la Belgique pour aller vivre à Prague.

L'éducation scientifique dans les écoles primaires. — M. Settimio Cipolla, l'auteur de cet article, ne semble pas avoir d'opinion personnelle sur le sujet ; mais il emprunte à « l'Emile » de Rousseau, aux idées de Spencer, à la philosophie de Comte les principes dont il fait la base de son éducation naturelle. Ce principe est celui-ci : l'éducation doit être progressive et en rapport avec la civilisation d'où elle émane.

L'éducation première est celle qui vient de la nature. La force musculaire représente au début toute l'activité. L'homme est d'abord guerrier ; il devient poète, orateur, philosophe à mesure que le besoin lui suggère de nouvelles manifestations de sa puissance. Aux luttes du corps succèdent celles de l'intelligence. L'observation de la nature fait éclore les sciences positives, puis l'esprit, peu à peu, prend un tel ascendant sur la matière qu'il s'érige en culte. L'ascétisme remplace l'activité de la pensée, le corps se sacrifie à l'âme. Enfin, l'homme, au prix de son sang, arrive à conquérir la liberté de la pensée et la science en créant un nouvel idéal, réconcilie l'esprit avec la nature. Nous voilà devant l'homme moderne ; comment allons-nous l'élever ?

Suivant M. Cipolla, il faut alimenter le sentiment de la nature que tout homme porte en soi, faire connaître ses lois, lui expliquer, à lui, sa vie tangible sans sortir des limites qui la renferment, sans créer une force étrangère à sa compréhension. C'est donc l'éducation purement scientifique. Plus de grammaire ; dirigez l'esprit de l'enfant vers les magnificences de la nature : l'esthétique, la morale, la source du beau, du bien, tout est dans la nature ; la nature est la première image qui se présente aux regards de l'homme ; et ses impressions restent d'autant plus vives qu'elles correspondent à nos premières sensations. Voilà le livre de l'enfant.

L'auteur n'indique rien de pratique ; écrivain

abondant, quoiqu'il s'insurge contre l'instruction littéraire, il condamne surtout l'enseignement scolastique, lequel, s'il contribue à orner la mémoire, à former le jugement, à procurer des instruments pour acquérir le savoir, émousse la sensibilité et rend indifférent aux impressions de la nature. Avant tout, il faut faire des hommes, répète M. Cipolla. Nous enseignons d'abord la théorie, la grammaire ou la rhétorique, quand il faudrait finir par là. Les règles n'ont aucune valeur si elles ne se produisent à la suite de la réflexion. Rousseau n'avait pas fait d'école, Alfieri passait son temps à chevaucher.

L'écrivain passe à la géographie et reste dans le vague. Avant de se risquer dans les abstractions, dit-il, il faudrait apprendre à connaître les corps sensibles. Avant que de monter au ciel il faut connaître la terre. Nos enfants n'apprennent que des mots, des chiffres, lorsqu'ils devraient connaître avant tout l'organisme du globe, son individualité cosmique, son activité continue. Que d'images surgiraient à son esprit ! L'étude de la géographie doit être pour l'élève un voyage à travers la terre. L'histoire n'est pas mieux enseignée. Le grand défaut consiste à donner beaucoup d'importance à l'individu et très-peu à l'humanité. On verra des conquêtes et des intrigues de cour, des cancanes politiques et des amours de rois, des vies d'usurpateurs et des conflits ministériels ; du peuple on nous dit peu de chose, et encore moins du monde où palpite le cœur de la nation. Les historiens modernes ont compris le vice, cependant, et l'histoire, désormais, comme dit Littré, est la recherche des conditions par lesquelles les états se succèdent dans un ordre déterminé. Mais il est un fait plus important qui doit attirer l'attention, car il répond aux progrès et aux besoins de la science moderne. Au point où nous en sommes, il importe que l'homme ait une connaissance exacte de lui-même et de la race à laquelle il appartient, qu'il sache son origine et la place qu'il occupe. L'enseignement, avant tout, doit tendre à rendre accessible aux enfants l'histoire vraie, construite sur la science. Or, l'ethnographie est le lien qui lie entre elles la géographie et l'histoire ; c'est l'anneau qui joint l'étude de la nature à celle de l'humanité. Par elle l'humanité apparaît à l'intelligence comme un développement de la nature.

Pour l'enseignement religieux, l'auteur s'en réfère aux discussions du parlement et rappelle les principes de de Sanctis. Suivant son programme d'éducation, l'homme ne devrait être instruit que dans ses rapports avec la nature, avec l'humanité, avec la patrie, avec la famille.

M. Cipolla est, comme on voit, un disciple de Comte. X. D. R.

NINETEENTH CENTURY. — CONTEMPORARY REVIEW.

NINETEENTH CENTURY. — La grande revue de M. James Knocoles reste digne de la brillante réputation qu'elle a si rapidement conquise, et ce n'est certes pas son numéro de ce mois qui nuira à son légitime succès. On y voit confondus les meilleurs écrivains d'Angleterre et les sujets les plus dignes d'attirer l'attention.

Parmi tous les articles de ce numéro, il en est un qui nous paraît mériter une mention toute particulière à cause de son originalité vraiment britannique. Il est dû à la plume de M. Francis Galton, et contient le résultat d'une longue série d'observations curieuses de l'auteur sur ce qu'il appelle des « faits psychométriques », c'est à dire mesurant la pensée.

M. Galton, frappé de la grande quantité d'idées qui se présentaient à son esprit dans un espace de temps très court, a voulu essayer de calculer l'espace moyen de la durée de ces idées fugitives, ainsi que de classer ces idées par groupes.

L'expérience était certes, nous venons de le dire, d'une originalité toute britannique ; la façon dont elle a été conduite est peut-être plus originale encore. Laissons à M. Galton le soin de l'expliquer lui-même :

« Il est important, en ceci comme dans tous les cas

similaires, de décrire en détail la façon dont les expériences ont été conduites. Je me procurai un court vocabulaire de mots, que je plaçai ouvert à mon côté. Je plaçai ensuite sur lui un livre de telle sorte qu'il ne couvrait pas les mots qui allaient se montrer, mais que son bord les cachât à ma vue quand j'étais assis un peu en arrière dans mon fauteuil. En me penchant en avant, les mots me venaient en vue. Je pris aussi quelques petites précautions, inutiles à noter, pour empêcher tout autre objet que les mots de la liste d'attirer mon attention et de distraire mes pensées. Avant de commencer l'expérience, je me plaçai dans une position aisée, ayant dans la main droite une plume appuyée sur un livre memorandum et, dans la main gauche, une montre marquant les quarts de seconde, qui marchait en appuyant sur un bouton et continuait à marcher aussi longtemps que durait la pression. C'était une petite invention de moi-même appliquée à un chronomètre ordinaire de Benton. Quand je me sentis parfaitement en repos, l'esprit dégagé mais bien disposé, je me penchai doucement en avant et lus le mot, en pressant en même temps le bouton de la montre. Je permis alors à une couple d'idées de se présenter, et immédiatement après, lâchant le bouton, je mis ma plus vive attention à apprécier avec exactitude ce qui s'était passé et en pris note aussitôt. Plus tard, j'écrivis à loisir le mot exhibé et le temps consacré à l'expérience, d'après le chronomètre.

« Le nombre des mots employés dans les expériences que je décris est de soixante-quinze. J'avais l'intention de le porter à cent pour la facilité d'établir des pourcentages, mais ma liste originale fut réduite par des erreurs de classement et d'autres mésaventures qu'il n'est pas nécessaire d'expliquer. Le résultat fut donc que j'eus une liste de soixante-quinze mots, passés en revue, comme je l'ai décrit, dans quatre expériences séparées, à des intervalles d'un mois environ. Toute précaution était prise pour chasser le souvenir de ce qui s'était passé auparavant d'exercer une influence quelconque sur les expériences successives. »

M. Galton affirme que ses procédés sont infaillibles et que son esprit avait réellement pleine liberté durant ses expériences. Pensant bien que cette assertion ne sera admise par le lecteur que sous bénéfice d'inventaire, il cherche à prouver l'entière possibilité de porter de la sorte toute son attention, fût-ce pendant quelques minutes, sur un sujet très-important, en dépit de toutes les autres préoccupations intérieures ou extérieures.

Nous l'avouons, les raisonnements et les preuves de M. Galton ne nous ont pas converti ; nous admettons bien avec lui la possibilité de s'absorber un instant sur une seule pensée, mais la plume, la montre, le memorandum, l'idée surtout de se rendre compte de ce qui va se passer dans l'esprit nous semblent assez peu compatibles avec ce dévouement intellectuel dont le naturaliste anglais affirme avoir joui durant ses expériences.

Ces réserves faites, il faut convenir que les expériences ont eu de très-curieux résultats. Ici encore, nous laisserons la parole à M. Galton :

« Ces soixante-quinze mots passés en revue en quatre occasions successives donnent un total de 300 essais séparés et ont fait naître ensemble 505 idées dans l'espace de 660 secondes. Il y a eu, toutefois, de si nombreux cas de répétition, que le véritable nombre des idées n'a été que de 279 seulement. Vingt-neuf mots ont donné naissance à la même idée dans les quatre expériences, vingt-six à la même idée dans trois essais sur quatre, cinquante-sept à deux idées identiques sur quatre essais, et cent soixante-sept idées seulement ne se sont présentées qu'une fois. Nous voyons ainsi combien est grande la tendance à la répétition des mêmes idées. »

Vient maintenant la division des idées par groupes.

M. Galton remarque d'abord que la moitié à peu près des idées que sa liste de mots lui a suggérées à plusieurs reprises se rapportent à sa jeunesse, à la période de sa vie qui s'est écoulée jusqu'à sa sortie du collège, qui eut lieu à vingt-deux ans. Parmi celles qui ne lui sont venues qu'une fois, la proportion des idées relatives à ces premières années était beaucoup plus faible, de trois à quatre environ. Il en déduit, non sans raison, que la première éducation

a une importance extrême, puisqu'elle forme la base de la moitié des pensées durant l'âge mûr.

Outre cette division, l'auteur en établit trois autres. La première et la plus considérable est celle qui comprend les idées se rapportant à lui-même et dans lesquelles il joue un rôle : « On pourrait les comparer, dit-il, à des représentations théâtrales dont les acteurs sont des parties de mon être et dont je suis aussi le spectateur. » Il les appelle par conséquent les idées « histrioniques. » — Le second groupe comprend les idées purement descriptives, les paysages, les sons, les goûts, etc. A ce propos, M. Galton rappelle une expérience faite par lui pour la Société anthropologique, de Londres, afin de prouver la possibilité de créer des images généralisées. Il prit un certain nombre de portraits de personnes photographiées dans la même position et dans la même grandeur, et, en les superposant l'une à l'autre dans une suite de clichés, il obtint une image formée de tous les portraits qui, contrairement à ce que l'on aurait supposé, semblait avoir été la photographie d'un unique personnage ayant un peu bougé pendant l'opération. Cette expérience a prouvé à l'écrivain que les images généralisées n'étaient pas une chimère, puisque les traits humains avaient, en somme, une dissemblance si peu profonde. — Quant au troisième groupe, il se compose uniquement d'associations de mots, soit de noms de personnes ou de mots, soit de citations en vers ou en prose.

Toutes les remarques qu'il a faites au cours de ses expériences, amènent M. Galton à s'étonner de ce que les malentendus ne soient pas plus fréquents, tant sont profondes les dissemblances entre les esprits, les sens différents, contradictoires que chacun donne aux choses, la difficulté avec laquelle sont comprises par la masse les idées générales.

Comment et pourquoi toutes ces idées se présentent-elles presque à la fois à l'esprit? M. Galton se le demande sans pouvoir l'expliquer. Il constate seulement, non le premier, la contagion qui s'opère dans les esprits, qu'il s'agisse de terreur ou d'enthousiasme, d'excitation ou de ferveur religieuse. Il constate aussi que le grand exercice des facultés intellectuelles affaiblit le sens descriptif. Les mots appellent alors des idées, ils évoquaient autrefois des images.

La conclusion finale de M. Galton est que le rôle joué par la conscience dans le travail de la pensée est beaucoup moindre qu'on ne le suppose, et c'est par une comparaison poétique que se termine ce curieux travail :

« Les opérations inconscientes de l'esprit peuvent être comparées aux innombrables vagues qui parcourent la nuit, sans être vues, sans être entendues, la large étendue de l'océan, et la conscience a quelque ressemblance avec la plainte et le mugissement des brise-lames, quand une seule ligne de vague est dissipée en écumes sur les obstacles qui s'opposent à leur marche. »

A côté de cette étude un peu étrange de M. Galton, les articles d'économie politique abondent dans la *Nineteenth Century*. Le contraire serait étonnant au moment où l'Angleterre voit s'aggraver de plus en plus les effets d'une crise dont rien encore ne fait présager la fin. Chacun a, naturellement, son remède à ce déplorable état de choses. M. W. Lattimer, examinant les résultats qu'a donnés le travail à pièce dans les exploitations agricoles, se montre très-opposé aux facilités que certains économistes réclament pour l'achat et la vente des terres. C'est dans la coopération seule qu'il voit le salut de l'agriculture, trop délaissée, trop négligée durant les années de prospérité. A un autre point de vue, M. W.-R. Greg a aussi ses grandes inquiétudes. La législation sur la charité lui semble désastreuse et met son pas devant « une grave perplexité. » La loi des pauvres est, en effet, conçue de telle façon, que les secours ne peuvent être refusés à personne et que, pour le quart d'heure, cette bourse commune, alimentée par les plus actifs, les plus laborieux citoyens, sert à entretenir une foule de grévistes,

préférant vivre ainsi aux dépens d'autrui que d'accepter des réductions de salaires pourtant inéluctables. Que faire en présence d'une telle situation? M. Greg pense qu'il faut réformer la loi et empêcher cette ruineuse exploitation de celui qui travaille par celui qui ne veut pas travailler et qui force son patron à l'entretenir, alors que l'atelier reste fermé par son mauvais vouloir obstiné.

Nos temps d'agitations fiévreuses, de luttes, de rivalités ont-ils réellement eu sur l'intelligence humaine cette funeste influence que l'on a dite? Le Dr Mortimer Granville se pose cette question; il se demande « si la folie est croissante. » Sa réponse vient heureusement dissiper les alarmes qu'avaient fait concevoir les travaux spéciaux de quelques aliénistes. La folie croît, sans doute, mais dans la proportion légère de 1,49 p. c. annuellement et non de 71,87 p. c. comme on l'avait affirmé. Cette erreur colossale provenait de ce que presque tous les aliénés sont aujourd'hui envoyés dans des maisons de santé, tandis qu'autrefois le régime barbare de ces maisons les faisait conserver dans leurs familles. Mais si la folie augmente un peu, les guérisons augmentent beaucoup. Dans l'espace de 45 ans et dans cinq asiles, elles ont atteint près de 28 p. c. pour les hommes et de 30 p. c. pour les femmes. Rien de pareil ne se voyait jadis.

La preuve que les esprits ne sont point aussi surmenés qu'on le pense, par les travaux professionnels, ne se trouve-t-elle pas dans ce long article que M. Gladstone consacre, au milieu des discussions parlementaires les plus vives, à étudier les épithètes du mouvement dans Homère? L'ex-Premier avait recherché naguère dans son poète favori la définition de la couleur chez les anciens; il examine maintenant, à l'aide de formules algébriques, l'idée qu'ils se faisaient de l'action.

Aussi bien que la question économique, la question coloniale s'impose à l'attention des hommes d'Etat anglais. Dans un article sur « la banqueroute de l'Inde », dans un autre sur « les causes de la guerre des Zulus », MM. Hyndman et lord Blachford critiquent avec vivacité la politique du gouvernement; nous ne les suivrons pas sur ce terrain délicat.

CONTEMPORARY REVIEW. — M. Poole termine, avec un égal talent, son intéressant et savant résumé de toutes les découvertes relatives à l'ancienne Egypte. Ses trois études ne peuvent manquer d'être réunies dans un volume que tout le monde lira avec autant de fruit que de plaisir, et un critique plus compétent que nous pourra dire alors le mérite scientifique de l'œuvre entreprise par M. Poole. Contentons-nous, pour notre part, de rendre hommage à sa persévérance, à son énergie, qui l'ont fait mener à bien une tentative devant laquelle plus d'un brave eût reculé.

De l'Egypte à la Grèce, la transition est naturelle. M. James Donaldson, poursuivant aussi une étude précédemment publiée dans la *Contemporary*, nous expose la situation et l'influence des femmes dans l'ancienne Athènes, après avoir d'abord conté la vie des femmes de Sparte. Des faits bien nouveaux, M. Donaldson n'en fournit guère, et, du reste, la chose eût été difficile. On a tant parlé déjà de Sapho, d'Aspasie, de Phrynè, de toutes ces grandes courtisanes amies et confidentes des plus illustres philosophes, dont les femmes légitimes, enfermées dans leurs gynécées, n'étaient en somme que des gouvernantes, dans l'acceptation la plus familière du mot.

M. Donaldson est indulgent pour cette organisation sociale assez bizarre, mais en rapport avec les mœurs du temps. M. Vernon ne se montre pas plus sévère pour l'époque à la fois si admirable et si désolante de la renaissance italienne. Il absout ces hommes qui, voyant s'écrouler autour d'eux tout ce qu'ils avaient été accoutumés à respecter, n'ont point eu le temps de se former une nouvelle morale et ont vécu à la merci de toutes leurs passions, sans guide, sans boussole et sans foi. De pareilles époques sont les précurseurs terribles, sanguinaires, mais obligés de toutes les profondes transforma-

tions de l'humanité; il faut plaindre plutôt qu'accuser ceux que leur destinée a placés dans ces temps de bouleversements et d'épreuves.

Fidèle à sa louable coutume, le *Contemporary* ouvre ses colonnes à la discussion d'une question fort agitée sur tous les points du globe, celle de l'enseignement des langues mortes, du grec et du latin. Ce sont deux professeurs qui ouvrent le feu, MM. J. S. Blackie et M. Bonamy Price. Tous deux sont partisans du maintien des études classiques, mais sous la réserve de réformes sérieuses. A rien ne sert d'apprendre le grec et le latin pour n'en rien savoir au sortir des écoles. Ainsi pensent les deux hommes du métier qui exposent leurs idées les premiers, et cette opinion ne peut être qu'approuvée par tous ceux qui s'intéressent aux grands problèmes que soulèvent les réformes du régime scolaire.

J. C.

NOTES ET ÉTUDES.

LETTRES PARISIENNES.

Paris, 27 mars 1879.

Nous sommes peut-être en France à la veille d'assez graves événements, d'événements destinés non pas seulement à passionner notre pays, mais encore à retentir et à avoir leur contre-coup au dehors et particulièrement chez vous. C'est un projet de loi déposé par le ministre de l'instruction publique, M. Jules Ferry, qui vient de soulever cette tempête.

Dans un projet relatif à la réforme de la loi sur la liberté de l'enseignement supérieur voté par l'Assemblée nationale en 1875, M. Jules Ferry a introduit un article (l'article 7) interdisant l'enseignement aux congrégations religieuses non autorisées par la loi. Ce sont les jésuites, tout le monde le sait, qui sont visés par cette interdiction, bien qu'ils ne soient pas nommés. Depuis que ce projet a été déposé, dans les discussions de la presse, dans les conversations, il n'est plus guère question d'autre chose. On ne parle plus ni de l'amnistie, ni du procès des ministres du 16 mai; le retour même des Chambres à Paris et la révision de l'article 9 de notre Constitution laissent le public froid. Toute l'attention du public est concentrée sur la proposition de M. Jules Ferry; on n'avait pas vu depuis longtemps agitation pareille. L'archevêque de Paris est allé se plaindre au Président de la République, qui l'a reçu poliment, mais sans consentir à intervenir personnellement dans le débat; dans le Nord, des pétitions catholiques se couvrent de signatures; dans l'Ouest, un groupe d'évêques se sont réunis et ont rédigé une protestation collective. Un évêque du Midi, l'évêque de Grenoble, a fait plus: il a adressé aux fidèles de son diocèse une lettre pastorale où il transforme la mesure proposée à l'égard des congrégations non autorisées en persécution contre la religion catholique tout entière. Le ministre des cultes a dû lui écrire, pour rétablir la vérité des faits, une lettre que le *Journal officiel* a publiée. En un mot, une violente agitation religieuse a commencé, destinée, selon toute apparence, à grandir encore. Je n'ai pas ici à prendre parti dans un sens ou dans l'autre; mais il était de mon devoir de vous signaler le fait, parce qu'il peut avoir d'importantes conséquences. A la Chambre, dans la presse, dans la librairie, les polémiques religieuses, avec toutes les passions qu'elles mettent en jeu, toutes les violences de langage qu'elles suscitent vont probablement redevenir plus que jamais à l'ordre du jour. Je suivrai, s'il le faut, le mouvement en me bornant au rôle de rapporteur. Je me borne aujourd'hui à vous en signaler l'origine.

J'arrive à la littérature proprement dite, et j'ai

le regret de constater que la quinzaine a été maigre. La réception de M. Renan à l'Académie française, promise il y a six semaines, n'a pas encore eu lieu. L'accès de rhumatisme gouteux dont a été atteint notre illustre écrivain s'est douloureusement prolongé. Enfin, la cérémonie est fixée au jeudi 3 avril. Au théâtre, aucun événement important ne s'est produit. La *Nounou* de votre compatriote, M. Hennequin, a réussi au Gymnase; mais c'est un succès de moins bon aloi et moins franc que plusieurs de ceux que l'auteur avait remportés. Le sujet est bien frêle pour une pièce en cinq actes, et les gens de goût ont protesté contre certaines plaisanteries un peu vieillottes et certaines situations par trop scabreuses. Au moment où paraîtra cette correspondance, la Comédie française donnera la première représentation de *Ruy-Blas*, de Victor Hugo, avec M^{lle} Sarah Bernhardt dans le rôle de la reine, qu'elle remplissait déjà à l'Odéon, il y a six ans. A cause de cela même, cette représentation est d'un moindre intérêt. Depuis la reprise de l'Odéon, notre génération est fixée sur les beautés, comme aussi sur les défauts du drame du grand poète.

C'est d'un poète que je voudrais aujourd'hui vous dire quelques mots, d'un poète nouveau. Je ne veux pas vous dire que celui-ci soit un grand poète; c'est là un qualificatif qu'il faut se garder de prodiguer. Tout au moins n'est-il pas un « parnassien. » Je vous avoue que je lui en sais bon gré. En avons-nous eu assez depuis Théophile Gautier de ces « parnassiens, » comme ils s'appellent, qui possèdent tous les secrets de leur métier, sculptent le vers comme les Chinois travaillent l'ivoire et n'oublient qu'un point, c'est qu'en littérature la première affaire, lorsqu'on prend la plume, c'est d'avoir quelque chose à dire. Leur forme est irréprochable; mais le moindre grain de mil, comme disait Lafontaine, c'est-à-dire de sentiment ou d'émotion, ferait bien mieux notre affaire.

Mon poète n'est pas de leur école: il rime médiocrement et peu richement; il est souvent assez incorrect dans la forme; ce n'est pas de cela que je le loue: il n'a peut-être pas, lui non plus, une émotion bien profonde à nous communiquer: et ce n'est pas encore de cela que je l'admire. Mais il a du moins de l'esprit, une bonne humeur sympathique, du bon sens avec de la gaité; si ce ne sont pas là des qualités de premier ordre, et qui accusent l'immortalité, ce sont encore des qualités fort appréciables et assez rares.

Il se nomme M. Edmond Cottinet, et il est jeune. Il a fait jouer il y a quatre ou cinq ans, à l'Odéon, une petite comédie en un acte, très-bien venue et très-vive, plus émaillée de joies mots que remplie d'action. Je doute que le théâtre soit jamais sa vocation véritable. Il est surtout frondeur, moqueur, habile à voir les petits ridicules, plus fait pour railler les travers finement humains que pour représenter avec le relief nécessaire à la scène les passions ou les vices de notre espèce. Il envoyait l'autre jour son livre à M. Edmond About avec cette dédicace: « A. M. Edmond About, un soldat de sa compagnie. » Je crois qu'il s'est bien défini lui-même.

Son volume s'appelle les *Tragi-Comiques*. Le titre est un peu ambitieux, aussi bien que la préface qui l'explique. Ce n'est que de très loin que l'œuvre fait songer soit aux *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné ou à la comédie de Molière. Elle est pourtant agréable. Je voudrais vous donner une idée de la manière de l'auteur en citant quelques passages du morceau qu'il a intitulé: *la Plainte d'Alfred*.

Alfred, c'est Alfred de Musset. Vous n'avez pas oublié cet admirable morceau qui figure dans

les *Poésies nouvelles*, et auquel Musset a donné pour titre: *l'Espoir en Dieu*. C'est une plainte éloquente et douloureuse. Au fond le problème auquel s'est heurté le poète, c'est celui de tout temps à préoccupé les philosophes, c'est l'existence du mal sur la terre. S'il est un Dieu, juste et bon, tout-puissant aussi, pourquoi les imperfections de ce monde? Pourquoi sur la terre, le mal et la souffrance? Pourquoi la douleur?

Voici donc la scène qu'a imaginée M. Edmond Cottinet. Alfred, qui a connu la souffrance, pareil à l'Amour qu'une guêpe a piqué et qui apporte à sa mère son doigt gonflé, accourt en poussant des cris de douleur vers le Dieu juste et bon son père:

Comme Eros, piqué par l'abeille,
S'abat au pourpris de Vénus,
Crie à sa mère, et la réveille
Avec ses sanglots ingénus,

Ainsi vers le Dieu de ses pères,
Qu'il n'invoquera pas en vain,
Tout trempé de larmes amères,
Accourt Alfred, l'enfant divin.

O Dieu juste! ô Dieu, que je souffre!
Ah! mon cœur, ah! mon faible cœur,
Quel plomb en fusion, quel soufre
Remplace ta rouge liqueur?

Je n'y peux plus durer, je pleure,
Et je crois que je vais mourir...
Il faut qu'il se fasse sur l'heure
Un miracle pour me guérir...

Le Dieu juste et bon entend la plainte; il accourt, il lui demande ce qu'il a. Alfred, en gémissant toujours, lui explique qu'il a reçu au cœur une plaie cruelle: une femme qu'il aimait l'a trompé; elle l'avait pris pour amant, maintenant elle en a pris un autre. Le bon Dieu lui demande s'il voudrait être réconcilié avec elle. Non, répond Alfred; mais il a vu hier une beauté nouvelle: c'est à celle-là qu'il voudrait plaire. Le bon Dieu commence à se fâcher. Alfred alors expose toute sa philosophie. Ce qui l'irrite, c'est de n'être pas toujours et indéfiniment heureux.

... Je souffre comme un damné...
Et je jouis comme un archange.
Même, je ne suis acharné
Que contre ce maudit mélange;

Je voudrais jouir seulement,
Et c'est pour gagner cette grâce
A notre misérable race.
Que je te prie en ce moment.

O toi, qui peux tout sur la terre:
Et sur la lune... réponds-moi!
Le mal, quel est donc ce mystère?
La douleur, quelle est cette loi?

Pourquoi, quand ta faveur abonde,
Comme un miel, dans nos vœux remplis,
Faut-il quitter ce pauvre monde.
Avant ses cent ans accomplis?

Pourquoi l'épine sous les roses?
Pourquoi la sonde dans les mers?
Pourquoi l'endroit des belles choses
A-t-il de monstrueux envers?

Pourquoi voit-on des femmes douces
Offrir l'arsenic en bonbon?
O Dieu juste, pourquoi les rousses?
Et les négresses, à quoi bon?

Pourquoi l'or, comme la poussière,
Sous nos pieds n'est-il pas commun?
Pourquoi ne fais-tu pas, ô père,
Mille écus de rente à chacun?

Les tiennes n'en seraient pas pires,
Puisqu'il ne t'en coûterait rien,
Et puisque du néant tu tires,
Gratuit, le mal comme le bien;

Et nous, plus contents que tes anges,
(Qui ne le sont pas tous les jours)
Nous ferions sonner tes louanges
Jusqu'à tes immortels séjours.

Le bon Dieu lui répond qu'il est vraiment trop exigeant, et il parodie à l'intention d'Alfred, le début de *Mardoche*:

J'ai connu, l'an dernier, un jeune homme nommé...
N'importe! — qui vivait au collège enfermé,
Dans son lit, chaque soir, il faisait sa prière,
Et répandait, devant mon trône de lumière,
Avec son petit cœur, ce vœu fixe et fervent,
Qu'un bâillement fautif comptait le plus souvent:
C'était, que la semaine... eût... rien que des dimanches!
Tout juste à la même heure, en retirant ses manches,
Sa sour, une fillette, avant de se coucher,
D'une voix à fléchir les côtes d'un rocher,
Me suppliait... qu'au moins les tartines futures
Fussent faites sans pain, rien que des confitures!
Et moi, qui vois monter beaucoup de vœux pareils,
Je riais, en peignant ma barbe de soleils.

Et le bon Dieu explique que la souffrance à un but dans le plan divin; qu'elle seule explique la récompense après la mort: mais la mort pas plus que la souffrance n'est du goût d'Alfred. Un nouveau débat s'engage, et le bon Dieu le clôt enfin dans les vers suivants:

Le bonheur, c'est ta ritournelle!
Je t'avertis que j'en suis las;
Mais puisque tu ne cesses pas
D'exhaler ta plainte éternelle,

L'ami, sache que mes bienfaits,
Pour dresser l'être raisonnable,
N'ont pas d'aussi puissants effets
Que les peines dont je l'accable.

Ce que vous appelez des maux,
Sont des éperons d'industrie!
Demande aux autres... animaux
Si pour eux l'excitant varie.

Diras-tu que pour les humains
La pointe en est plus acérée?
C'est qu'ils sont sortis de mes mains
Comme une espèce préférée.

Oui, sous ces maux que tu maudis,
Vautrés sur les biens trop faciles,
Vous seriez des bêtes!... tandis
Que vous êtes des imbéciles.

Je me garderai bien de vous donner cette pièce pour un chef-d'œuvre. La *plainte d'Alfred* ne fera pas oublier *l'Espoir en Dieu*. Au fond, le gros problème de la conciliation du mal sur la terre avec la bonté divine, reste tout entier à résoudre après M. Cottinet comme avant lui. Je ne sais même si cette façon un peu légère, de mettre en scène le bon Dieu et de le faire parler comme un mortel débonnaire ne paraîtra pas scandaleuse à quelques personnes austères. Ceux qui voudront bien ne pas s'arrêter à l'apparence verront aisément qu'au fond ce n'est pas Dieu qui parle, mais le bon sens railleur et assez irrévérencieux de M. Cottinet qui répond aux lamentations un peu trop emportées d'Alfred de Musset. Le satirique a raison en un sens: il est certain que Musset était un grand enfant gâté qui ne voulait jamais que des tartines de confitures et ne comprit jamais le sérieux de la vie. Musset fut un malade M. Cottinet se porte bien: il prend la vie comme elle est, sans se plaindre et la trouvant bonne en somme. Mais il ne dépendait pas plus de Musset d'être M. Cottinet qu'il ne dépend de M. Cottinet d'être Musset. Tous les hommes sentent et pensent avec leur esprit et leur tempérament; ils souffrent ou sont heureux, s'irritent ou prennent patience, maudissent la vie et le ciel ou les bénissent, selon que le veut leur nature: peut-être est-ce encore là la plus vraie de toutes les philosophies.

Toutes les pièces du recueil ne valent malheureusement pas celle-là; mais on s'en peut consoler. Je vous l'ai dit déjà: M. Cottinet est jeune, et c'est le droit admirable de la jeunesse d'être riche surtout d'espérance.

CHARLES BIGOT.

LETTRES D'ALLEMAGNE.

Leipzig, 20 mars.

De même qu'il y avait en Grèce Athènes et Sparte, l'Allemagne a deux centres principaux. Leipzig est le siège des beaux-arts, de la littérature; Berlin celui de la défense et de la politique. Une correspondance littéraire doit donc émaner de Leipzig. De là nous jetterons les yeux vers Berlin et Stuttgart pour embrasser les événements importants.

Nous entrons en matière, par un regard sur le marché des livres. Il faut voir à Leipzig les palais des libraires, les imprimeries et les établissements xylographiques pour se faire une idée de ce que les produits de l'intelligence mettent journellement de forces en mouvement. Durant l'année 1875, 2161 ouvrages ont paru à Leipzig; en 1876, 1862; l'année dernière, 1600. Le nombre d'écrits périodiques monte à 233. L'impression et la vente, réparties sous 334 firmes, n'occupent pas moins de 10,983 personnes, avec un chiffre d'affaires d'environ 15,000,000 (quinze millions de marcs). Prise dans l'ensemble si l'on compte imprimeurs, xylographes, lithographes et tous ceux qui s'occupent de l'impression, la librairie de Leipzig met en mouvement plus de 6000 personnes. Certains établissements comme Brockhaus et Meyer (l'institut bibliographique), occupent jusqu'à six cents individus.

On trouve ici toutes les branches de la littérature, quoique Leipzig soit avant tout le siège de la littérature sérieuse. Les sciences militaires, cependant, et quelques branches de l'économie politique ayant émigré à Berlin depuis le nouvel ordre de choses, n'y sont plus guère représentées. Stuttgart aussi est devenue une rivale dans le domaine des belles-lettres, depuis qu'une importante librairie de romans s'y est installée. On y imprime aussi les œuvres illustrées de voyages et d'histoire. De plus, la grande imprimerie de J. G. Cotta a conservé toute son activité. A Brunswick enfin, la maison de Frédéric Vieweg et fils s'est faite par l'impression des ouvrages d'histoire naturelle une réputation qui s'étend au delà des frontières.

Il est certain que, par le nombre, la librairie allemande est des plus importantes, mais il est plus difficile de dire ce qu'elle vaut par la qualité. Nous avons nos raisons pour admettre une déchéance de ce côté; comparativement aux Anglais, par exemple, quoique le chiffre de leur production soit inférieur au nôtre, et de beaucoup, on ne peut nier que les livres imprimés ne l'emportent en valeur sur les ouvrages que l'Allemagne édite depuis quelques années.

Ce n'est pas à dire que l'Allemagne produise aujourd'hui moins de bons livres qu'autrefois, mais la proportion varie dans l'ensemble, l'augmentation signalée dans les dernières années provenant, non des meilleurs ouvrages, mais de productions éphémères et d'écoulement facile.

On se rappellera par quels mots acerbes le directeur de la *Berliner Gewerbe Akademie*, qualifiait notre industrie: bon marché mais mauvaise. Le même vice, par malheur, entache aujourd'hui les productions de l'intelligence en Allemagne. La librairie souffre de l'influence des grands capitaux, qui a fait du commerce de livres un objet de spéculation. Ce qui tout d'abord intéresse, c'est le rapport du livre; on demande après ce qu'il vaut. En raison de cette maxime, l'auteur est mis à l'arrière plan, tandis que l'éditeur et ses intentions mercantiles entrent seuls en ligne de compte. Autrefois, les auteurs cherchaient un éditeur, c'est le contraire aujourd'hui qui a lieu: c'est l'éditeur qui cherche un écrivain. Ne croyez pas qu'il choisisse un savant dont la garantie repose sur des capacités acquises, du tout, il prend celui dont les tendances promettent la faveur d'un nombreux public. On

fait le livre sur commande. L'auteur est tenu de livrer à terme, et, s'il manque au délai fixé, l'éditeur s'arroge le droit de refuser la marchandise.

Ces façons ont cours aujourd'hui, principalement dans ce qu'on est convenu de nommer les ouvrages scientifiques de vulgarisation, mais les effets s'étendent et se font sentir dans toute la littérature. Il est facile de comprendre que la science populaire, sous de telles influences produise peu de choses neuves ou utiles. D'ailleurs, le spéculateur sait rarement tirer profit d'une idée neuve: l'expérience—la seule autorité qu'il consulte en ce cas—ne lui fournit aucun renseignement. Comme il ne connaît, lui, que ce qui a eu du succès, ses entreprises se bornent à des imitations. Machiavel dit quelque part: il y a trois sortes d'hommes, ceux qui pensent par eux-mêmes, ceux qui pensent par les autres et ceux qui ne pensent pas. Or, les imitateurs pensent par les autres ils s'emparent des bonnes idées et leur public est ceux qui ne pensent pas.

Est-il une grande œuvre aujourd'hui qui n'ait pas provoqué l'imitation? On sait quel flot de livres les moindres événements, les moindres personnalités de la guerre avec la France ont mis au jour. Toute cette littérature bismarkienne est composée en grande partie d'imitations. On se sent rafraîchi quand d'aventure, au milieu des redites, paraît une chose puisée à la source des impressions immédiates. Cette sensation explique le succès du livre du Dr Busch: « Le comte Bismark et ses gens. »

En résumé, cette influence croissante du capital, qui tend à faire des produits littéraires un objet de spéculation, place l'écrivain dans une situation de plus en plus précaire; c'est à lui qu'on peut répéter le mot que Voltaire dans son « Candide » met dans la bouche du frère Martin: « Vous travaillez pour des libraires, vous êtes certainement le plus malheureux des hommes. » Dans l'espoir d'assurer l'indépendance des écrivains, s'est fondée l'an dernier, à l'instigation de notre « Société des gens de lettres » une alliance de tous les écrivains allemands. En tête de son programme cette association a inscrit la défense des hommes de lettres. Elle a pour organe défensif la *Literarische Correspondenz*, éditée par E. Pröhl, à Leipzig, dans laquelle les intérêts et les questions se rapportant aux écrivains sont discutés et soutenus. Il est à souhaiter que notre Société des gens de lettres — Symposion — laquelle célèbre aujourd'hui pour la première fois sa fondation, et par laquelle les écrivains marquants de Leipzig sont entrés en relation, poursuive le but de l'alliance. Ces questions, sur lesquelles nous comptons revenir ont d'autant plus d'opportunité, que nous nous trouvons, littérairement parlant, dans une période de transformation dont les résultats sont attendus comme un remède.

F. D.

CHRONIQUE.

On écrit de Berlin à la *Gazette générale d'Augsbourg*: Le Comité de l'Association internationale africaine, dont le roi des Belges est protecteur, a offert à l'Association africaine-allemande une somme de 40,000 mark pour l'établissement d'une des stations du chemin d'étapes au sud de l'Afrique, qui doit relier la côte orientale au Congo supérieur. Comme on a reconnu l'inopportunité de composer le personnel d'une station d'éléments de nationalités différentes, on a proposé de séparer chacune des stations de cette route d'étapes internationales, et d'en faire des entreprises nationales indépendantes. L'Association africaine a adopté ce plan. Les frais de la station entraîneront une dépense de 20 à 25,000 mark supérieure à celle de 40,000 dont il est parlé. Ce complément sera fourni par le fonds de secours inscrit au budget (75,000 mark pour 1879-80).

— Le Conseil de la Société Royale de géologie de Londres vient de publier un mémoire dans lequel il insiste sur la nécessité de créer des chaires de géographie dans les Universités. Cette nécessité a été reconnue en France. En Allemagne, des professeurs enseignent la géographie dans sept universités. La Suisse a trois chaires de géographie. Le mémoire constate que bien peu des élèves qui voyagent au sortir des universités sont en état de faire des observations qui aient quelque valeur scientifique.

— D'après les données les plus récentes, le nombre des journaux publiés dans le monde entier serait de 23,300, ainsi répartis: Amérique, 9,129; Asie, 387; Australie, 100; Afrique, 50; Europe, 13,625 (Allemagne, 3,778; Angleterre, 2,509; France, 2,000; Italie, 1,226; Autriche, 1,200; Russie, 500, etc.).

— La Bibliothèque royale de Munich, suivant un relevé statistique dressé par M. F. Keinz, reçoit 1,550 publications périodiques, dont 665 européennes en langues autres que la langue allemande. La salle des journaux reçoit de l'Amérique du Nord 72 journaux et revues; de l'Amérique du Sud, 20; de l'Asie, 17; de l'Australie, 7; de l'Afrique, 1.

Décès. — Le Dr Johann Huber, professeur à l'Université de Munich, chef du mouvement vieux-catholique en Bavière, né en 1830 à Munich, mort le 20 mars; collaborateur de *Janus*; auteur de: *Das Papstthum und der Staat*; *Freiheiten der römischen Kirche*; *Der Jesuiten-Orden*, etc. Adversaire de l'infailibilité, il a publié dans cet ordre d'idées un grand nombre d'articles dans l'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg et collaboré aux *Römische Briefe vom Concil* adressées au même journal. — Ludwig Reichenbach, botaniste, né à Leipzig en 1793, mort le 17 mars à Dresde; directeur du Jardin botanique de cette ville. — Le Dr Otto Blau, consul d'Allemagne à Odessa, mort le 1^{er} mars, auteur d'un grand nombre de travaux relatifs à la philologie et aux antiquités sémitiques, publiés pour la plupart dans le journal de la Société orientale allemande. — Le lieutenant-général Wilhelm von Willisen, écrivain militaire, mort à Dessau, le 25 février, à l'âge de 89 ans; auteur d'une « Théorie de la grande guerre. » — Elihu Burrit, le « savant forgeron », mort à New-York, le 7 mars, à l'âge de 69 ans. — Le chevalier Carlo Pini, conservateur des estampes de la Galerie royale des Uffizi, à Florence, mort à l'âge de 73 ans. — Antonio Tandardini, sculpteur, mort le 7 mars à Milan.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE D'ANVERS. *Séance du 12 mars.* — Note de M. le baron Van Erthom sur l'étude géologique de la vallée de l'Escaut. De l'examen du terrain, il résulte que l'Escaut avait déjà sa direction actuelle à l'époque quaternaire, et que jamais l'Escaut n'a pu se jeter dans le Braekman, ainsi que quelques historiens l'ont prétendu. — Etude de M. Hertoghe sur les *colonisations polaires* ou méthode scientifique adoptée en Amérique pour les explorations polaires. — La *mer libre du pôle* par le colonel Wauvermans. L'auteur démontre l'origine néerlandaise, et même belge, de ce paradoxe géographique; il en indique les bases scientifiques et le peu de probabilité, d'après les explorations récentes. — Diverses communications géographiques, par M. Baguet.

SOCIÉTÉ DE MICROSCOPIE. *Séance du 17 février.* — M. Renard résume les recherches sur les sédiments des mers profondes rapportés par l'expédition anglaise du Challenger. M. L. Bauwens entretient l'assemblée de la question de l'étalon micrométrique. Il montre l'arbitraire des unités successivement proposées et la nécessité de l'adoption définitive, par les micrographes de tous pays, des divisions décimales et d'une unité micrométrique uniforme. Il demande que la Société adresse une pétition en ce sens aux micrographes américains qui doivent discuter la question au prochain Congrès de Buffalo.

BIBLIOGRAPHIE.

BULLETIN DE LA COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE, 1^{re} série, t. vi. 2. Rapport annuel à M. le ministre de l'intérieur. — Programme des travaux pour 1879 — Budget pour 1879. — Sur quelques publications historiques faites en Allemagne (Ch. Piot). — Correspondance du comte Charles de Cobenzl au sujet de la guerre de sept ans (le même). — L'inféodation de la seigneurie de Jever au duché de Brabant et au comté de Hollande. — La seigneurie de Knipphausen également inféodée à ce duché (L. Galesloot). — Rapport de M. A. Wauters sur la notice de M. Galesloot.

REVUE DE BELGIQUE 15 mars. P. A.-F. Gérard Notre prochaine révolution cléricalle. — Dr Vanden Corput. Les pestes — C^{te} Maurice du Chastel. Le Goitreux, conte pour les chasseurs (suite et fin). — Em. De Laveleye. Lettres d'Italie. — Anatole Durand. La paix de religion, d'après un historien catholique de la révolution du xvii^e siècle. — Marie Nizet. Le bonheur. Poésie. — Ch. Potvin. L'enseignement de la morale.

REVUE CATHOLIQUE, 15 mars. Les fondations de messes en Belgique et la circulaire ministérielle du 20 septembre 1879 (P. Van Messem). — L'instruction libre et son libre budget (C. Pieraerts). — Les œuvres complètes du cardinal Dechamps (L. Bossu) II. — Chronique religieuse des Etats-Unis. — La chanson de Roland (A. Yseux). — Les antiquités du village de Wéris (A. Daufresne de la Chevalerie). — Bibliographie.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE. T. xxii, 1^{re} liv. Enseignement de l'anglais. Cours de grammaire (Th. Hegener). — Les pouvoirs et le rôle du Sénat romain (P. Willems). — Le renouvellement en 1578 du traité d'alliance conclu à l'époque de J. Van Artevelde entre la Flandre et le Brabant (P. Frédéricq). — Note critique sur deux passages de Virgile (G. Mallet). — Comptes rendus. — Actes officiels. — Périodiques. — La méthode de M. Namur pour le calcul des logarithmes (P. Mansion).

LA FLANDRE. 3^e livraison. Antiquités nieupoitises. — Maerlant. — Le problème à résoudre. — Histoire de Vlamertinghe.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS. N^o 5. Lettre de M. Saint-René Taillandier à M. O. Pirmez. — Correspondance particulière d'Anvers. — Notice sur Eudolf Backhuysen. — La commission royale des monuments. — Correspondance particulière de Paris. — Exposition à Pau.

NEDERLANDSCH MUSEUM. 6^e livraison. Sleecx. Robert Hamerling en zyn « Danton et Robespierre. » — Paul Fredericq. Een woord over het onderwijs der geschiedenis en aardrijkskunde. — G. Antheunis. De dichter spreekt, de dichter zingt. — Boekbeoordelingen, door Mr. J.-O. de Vigne, J.-F.-J. Heremans et Mr. A.-M.-N. Prayon van Zuylen.

DE TOEKOMST. Février. F.-Z. Jorissens. Onze toekomstige onderwyzers. — De vader der deutsche Turnkunst — Is. Teirlinck. Lijst der namen van kruiden. — Gustaaf Segers. Karl Detlef. — J. Nollet. Oud-martelaren op West Vlaamsche pynbank hermarteld. — Sleecx. De nieuwe onderwijswet. — Kroniek. — Mars. J.-A. Torfs. Letterkundige ontledingen. — Is. Teirlinck. Lijst der namen van kruiden. — Gustaaf Segers. Karl Detlef. — V. Houwaert. Uit de kunstwereld. — Bibliographie. Kroniek.

DE GIDS. Février. C. Honigh. Bij 's Prinsen uitvaart. — P.-N. Muller. Gloria. — M. de Ras. De aanleiding tot den jongsten opstand in Algerië. — J.-A. Alberdingk-Thijm. Over Vondel als dramatisch dichter. — Charles Boissevain. De Profundis. — R. Uit het Utrechtsch Academie-leven — Mr. J.-N. van Hall. Geen termen. — Bibliographisch album. — Mars. A.-C. Waller. Een Nederlandsch strafstelsel. — Dr J. Hartog. Uit het leven van een tijdschrift. Algemeene vaderlandsche letteroefeningen. 1791-1811. — H.-E. Beunke. Dina Walchersche vertelling. — Dr D.-E.-W. Wolff. Nieuwe deutsche dichters. Eduard Mörke. — C. Honigh. In 's levens lente weggerukt. — Bibliographisch album — De boeken der vorige maand.

REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE 15 mars. Zeller. Sur l'éternité du monde suivant

Aristote et sur les prédécesseurs grecs de Darwin — Robert Etai des catalogues des manuscrits des Bibliothèques de Belgique et de Hollande. — Stapfer. Shakespeare et l'antiquité. — De Bernhardt. Histoire de la Russie et de la politique européenne, de la paix de Paris au Congrès d'Aix-la-Chapelle. — Pierre. Histoire de la République de 1848 T. II. — Lettre de M. Sayce et réponse de M. Guyard. — Une lettre de Paine à Danton sur le choix d'une résidence pour l'Assemblée (communiquée par M. Taine). — Charles Appleton, directeur de l'Academy — Académie des Inscriptions.

JOURNAL DES SAVANTS. Février. Les derniers Tasmariens (A. de Quatrefages). — Les mélodies grecques (Ch. Levêque). — La mythologie des plantes (A. Maury) — Louis XIV et le maréchal de Villars (Ch. Giraud). — Les Mirabeau (E. Caro). — Nouvelles littéraires.

REVUE HISTORIQUE. Mars-Avril. Peyrot Monduc. (P. Gaffarel). — La bataille de Hohenlinden et les premiers rapports de Bonaparte avec le général Moreau (J. Tessier). — L. de Sismondi. Notes inédites sur l'Empire et les Cent-Jours, par P. Villari et G. Monod — Politique religieuse de Bonaparte dans la Guyane (J. Destrem). — Bulletin historique : France (G. Monod); — Italie (C. Paoli); — Bohême (S. Goll); — Suède (C. de Silfverstolpe). — Comptes rendus critiques. — Publications périodiques et sociétés savantes. — Chronique et bibliographie.

LA PHILOSOPHIE POSITIVE. Mars-Avril. L'hypothèse de la génération spontanée et celle du transformisme doivent elles être incorporées à la partie biologique de la philosophie positive? (E. Littré). — Du rôle de l'expérience dans les anciennes conceptions du monde (E. Lesigne). — De la nature du beau (suite) (C. Royer). — L'enseignement primaire en Belgique (H. Boëns). — Organisation militaire, la question des sous-officiers (Ch. Mismser). — Considérations générales sur l'action scientifique des Arabes au moyen-âge (M. Régis). — La conscience dans le drame (L. Arréat). — Question d'esthétique (H. Stupuy). — Question de sociologie pratique (E. Littré). — Nécrologie (X). — A. Comte à Smyrne (E. Littré). — Les fêtes sous la République (A. Jacob).

JOURNAL DES ÉCONOMISTES. Mars. Les péripéties du commerce de l'Angleterre pendant ces dix dernières années (G.-J. Shaw-Lefèvre). — Les chambres syndicales comparées aux unions anglaises et aux anciennes corporations (Hubert-Valleroux). — L'agriculture et la protection; dépositions devant la commission du tarif général des douanes (A. Blaise). — Les Congrès d'anthropologie, de démographie et d'éthnographie tenus au Trocadéro en 1878 (M^{me} Cl. Royer). — L'île de Chypre, ses ressources et son avenir (H. Rache). — L'homme et les animaux (H.-C. Mailfer). — Protection et prohibition sont synonymes (A. d'Eichthal).

POLYBIBLION. Mars. Philosophie scolastique (L. Couture). — Publications catalanes (Th. de Puymaigre). — Comptes rendus. — Bulletin — Variétés. — Chronique. — Questions et réponses.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE. Mars. Le mouvement catholique en France (A. Barine). — Les bonnes gens du Croset (T. Combe) III. — Jean Huss et les hussites (L. Leger) II. — Récits galiciens, Scènes du Ghetto (Sacher-Masoch). — La famille de Mirabeau (A. Blondel). — Chroniques. — Bulletin littéraire et bibliographique.

DEUTSCHE RUNDSCHAU. Avril. Heinrich Homberger. Madonna Clarenza. Nouvelle. — Graf Moltke's Wanderungen um Rom. Aus seinen handschriftlichen Aufzeichnungen. II. — Wilhelm Scherer. Studien über Goethe : Goethe's Pandora. — Ed. Sachau. Ueber die Afghanen. — Aus Ed. Devrient's Nachlass. Briefe von II. Marschner an Ed. Devrient. Eingeleitet und mit Anmerkungen versehen von J. Kürschner. — Akademisches Leben in Russland. — E. Leyden. Ueber weibliche Krankenpflege und weibliche Heilkunst. — Literarische Rundschau : E. Kapp. A. Bastian als Nachfolger C. Ritter's; E. v. Hartmann, Pfeleiderer's Religionsphilosophie; P. Baillieu, Ein englisches Werk über den Freiherrn von Stein. Literarische Notizen. Literarische Neuigkeiten.

DEUTSCHE REVUE. Mars. — Kläre, Erzählung (J. Rank). — Die Lehre des Copernicus und ihre Stellung in der Wissenschaft (E. Schönfeld). — Die Ethik als Glückseligkeitslehre, das Heilmittel der

modernen Gesellschaft (II. Viehoff). — Die europäische Gradmessung (P. Zecl). — Parlaments-Disciplin (F. v. Schulte). — Die Strafgewalt des Reichstages gegen seine Mitglieder betreffend (v. Bockum-Dolffs). — Der Regierungswechsel in Frankreich. — Vertrauliche Briefe aus Oesterreich-Ungarn. — Der Religionsunterricht am Gymnasium. — Ein Stück Kulturkampf aus dem Anfang des achtzehnten Jahrhunderts (II. Bresslau). — Die Verbreitung der deutschen Arbeit auf Erden (A. Kirchhoff). — Die Fürsorge für die Verwundeten in den letzten Kriegen (F. Seitz). — Die Volkswirtschaft auf technischen Hochschulen (J. Landgraf). — Die Arbeiter-Versicherung (E. Laspeyres). — Ueber die Schutzzölle und die Landwirtschaft (K. Birnbaum). — Die Phänomenologie des sittlichen Bewusstseins (M. Carriere). — Englische Dramen (R. Zimmermann).

MAGAZIN FÜR DIE LITERATUR DES AUSLANDES. 15 mars. König Lear in neuer deutscher Bühnen-Bearbeitung. — Victor Hugo. La pitie suprême. — Ein Besuch bei Alexander Manzoni, nach Edmondo de Amicis. — Ein Weihetag (Niederlande). — Zur neu-hellenischen Sprache und Dichtung. — Die österreichische Presse. — Kleine Rundschau. — Mancherlei. — Neuigkeiten der ausländischen Literatur. — 22 mars. König Lear in neuer deutscher Bühnen-Bearbeitung (E. Haynel). — Spencer Walpole. A History of England (Helen Zimmern). — Die Helden der polnischen Romantik (E. Lipnicki). — Die Stellung der Siebenbürger Sachsen in Ungarn. — Bogisic' Forschungen über slavisches Gewohnheitsrecht (F. Hubad). — Einiges über das Studium der neu-griechischen Sprache und Literatur. — A. R. Rangabé. Précis d'une histoire de la littérature néo-hellénique (J. Perwanoglu). — Trübner's American and oriental literary record. — Die Kinder vom Seeligsberg. — Mancherlei. — 27 mars. König Lear. IV. — Zu den russischen Censurverhältnissen. — Zur Lösung der Judenfrage in Polen (A. Kohn). — Szcegen's Essays (J. H. Schwicker). — Bogisic' Forschungen über slavisches Gewohnheitsrecht. II. (F. Hubad). — Zur neu-hellenischen Sprache und Dichtung. III. (A. Boltz). — Freiherr von Oesterreicher : Aus fernen Osten und Westen.

HISTORISCHE ZEITSCHRIFT 5^e Bd 2^a Heft. Zur Geschichte d. römischen Inquisition in Deutschland während d. 14 u. 15 Jahrh. (R. Wilmans). — Martin Luther (O. Waltz). — Alten aus römischen Archiven in Trinity College Library. Dublin (K. Benrath). — Ein Wendepunkt in d. Geschichte d. Vereinigten Staaten (Fr. Kapp). — Literaturbericht. — Bericht über die 19. Plenarversammlung d. histor. Kommission bei der bair. Akademie d. Wissenschaften.

UNSERE ZEIT. 15 mars. Karl Gutzkow. (R. von Gottschall). — Die Afrikaforschung der Gegenwart (Fr. von Hellwald). VII. — Das Königreich Italien von Ende 1872 bis auf die Gegenwart (O. Speyer). VII. — Todtenschau.

ALLGEMEINE ZEITUNG. Beilage. 1-23 mars. Elsäussische Literatur im Jahr 1878. — Reise Erinnerungen aus Australien. — Briefe aus Nord-Amerika. — Die Vorhersage der Witterung. — Ueber Zeitgemässe Einrichtungen in unseren botanischen Gärten. — Die Religion Israels I-II. — Zur deutschen Lexikographie. — Mythologisches aus dem Fichtelgebirge. — Wiener Briefe. — M. Haupt. — Die neuen Wandmalereien zu Antwerpen 1859-1869. I-III. — Zur neuern Literatur über Cypern. — Dr Otto Blau. — Eine Encyclopädie der Naturwissenschaften. — Die Geschäftslähmung und die Kaufkraft des Goldes. I-III. — Ueber akademische Ferien. — Ein mohammedanischer Schriftsteller gegen den Harem. — Kleine Schriften von W. Fischer. — Das Wasser. — Berliner Kunstbriefe. XII. — Italienische Briefe. XVII. — Zur Geschichte des Protestantismus. — Baukunst im Mittelalter. — Die grossen Mächte und die Reform des internationalen Rechts. I-II. — Ueber die deutsche Urzeit. I-II.

PETERMANN'S MITTHEILUNGEN. 2. Reise durch das mittlere u. südliche Japan, 1876 (A. Woeikof). — Die Insel Einsamkeit im Sibirischen Eismeer (H. Mohn). — Afghanistan in seiner gegenwärtigen Gestalt (F. v. Stein). — Klima am Victoria-Nyanza (J. Hann). — Die Juan-Fernandez (Robinson) Inseln. (A. v. Rodt). — Geographischer Monatsbericht. — Geographische Literatur.

ACADEMY. 15 mars. The Duc de Broglie's The King's secret — Fowle's Divine legation of Christ.

— Franz's Wild flowers. — Invasions of India from central Asia. — Wild life in a southern county. — Lady Anne Blunt's Bedouin tribes of the Euphrates. — Clark's Savonarola. — De Bary's Primer of botany. — Rossi's Copto-hieroglyphic grammar. — Current scientific literature. — Science Notes (astronomy). — Carr's Essays on art. — German imperial archaeological Institute. — Notes from Rome. — Drawings of Mr Henry Dawson. — Notes on art and archaeology. — 22 mars The new edition of Wilkinson's Manners and customs of ancient Egyptians. — Macgregor's Narrative of a journey through the province of Khorassan. — Loftie's Memorials of the Savoy. — De Gubernatis' Mythology of plants. — Count L. N. Tolstoi and his works. — Recent Italian popular tales. — Jackson's canal and culvert tables. — Jackson's edition of the fifth book of the Ethics. — Science notes (anthropology, philology). — Niven's illustrations of old Warwickshire houses. — Early christian antiquities of Upper Egypt.

THE ATHENÆUM. 15 mars. Books on the East. — Current philosophy. — The times of Abraham. — Pitt's Sporting sketches. — English religion in the eighteenth century. — Keats. — Hebrew and Chaldee inscriptions. — Sir J. Tyrell. — Notes from Copenhagen. — Gegenbaur's Comparative anatomy. — Geographical notes. — Notes from Naples. — Astronomical notes. — Ancient monuments. — Spanish drawings at the Grosvenor Gallery. — The excavations at Olympia. — Music. — Drama. — 22 mars Gosse's Literature of Northern Europe. Scotch Folk-Lore. — British elegies. — Minto's Sketch of Defoe. — The Hundred of Launditch. — Pindar. — Oriental notes. — Hebrew and Chaldee inscriptions. — The Turkoman country. — Hamerton's Life of Turner. — Cyprus and Mycenae.

SATURDAY REVIEW. (Reviews). 15 mars Hooker and Ball's Morocco and the Atlas. — Brugsch's History of Egypt. — Allen on the colour-sense. — Resources and prospects of Victoria. — Written on their foreheads. — Savonarola. — The Hatton Correspondence. — Languages of the East Indies. — German literature. — 22 mars. Life of Sir Joshua Walmsley. — M'Coan on our new Protectorate. — The Aborigines of Victoria. — Cayley's Petrarch. — British Burmah. — The Cathedral. — La Cité gauloise. — Less black than we're painted. — American literature.

THE NATION (New-York). 28 février. The Week. — Legislative coercion. — Sand-lot ratiocination. — Bull-dozing in 1844. — How Paris is governed. — The Arrears of pensions bill again. — Open scholarships in American colleges. — Notes. — Reviews. — 6 mars. The Week. — Some noteworthy facts about the late congress. — The protectionist revival in Europe. — The Birmingham Caucus. — The Syracuse conference. — L'Arts Treatment of Mr. Vedder. — The question of scholarships. — Notes. — Reviews. — Books of the week. — The growing school of American water-color art. — 13 mars. The Week. — More "Revolution." — Archbishop Purcell's Failure. — How Paris is governed. — Popular science in Germany. — Wholesale rates on railways. — Scholarships again. — Notes. — Reviews: Von Holst's Constitutional History of the United States. French protestantism. Recent novels. Goethe and Schiller. Plans of twenty-seven doric temples. Forty-six social twitters. — Books of the week.

PRINCETON REVIEW. Mars. Religion and the State (Taylor Lewis). — The genesis and migrations of plants (Dawson). — The pulpit and popular skepticism (Phillips Brooks). — Sentimental and practical politics (E. A. Freeman). — Thiers (E. de Pressensé). — Final cause; M. Janet and Prof. Newcomb (McCosh). — Continental painting at Paris in 1878 (Ch. G. Hamerton). — Premillenarianism (R. M. Patterson). — The islands of the Pacific (J. Vogel).

RIVISTA EUROPEA. 16 mars. Lettere inedite di Silvio Pellico (Gaudenzio Claretta). — Chi fosse il preteso Ciullo d'Alcamo. (N. Caix). — Vita di Giulio Cesare Vanini. (L. Moschetti). — Teodorico re dei Goti e degli Italiani. (Garollo). — La ruina del Masso. (A. Romizi). — Montelucio. (Pellegrino Piampolini). — Composti esplosivi. (Aca Alberto). — L'educazione scientifica nelle scuole primarie (Settimo Cipolla). — Rassegna letteraria bibliografica.

RASSEGNA SETTIMANALE. 16 mars. Il Bilancio di prima previsione del 1879. — Il Lavoro dei fanciulli.

— Le lotte fra il Partito liberale e il Partito clericale nel Belgio. — Il Parlamento. — La Settimana. — Valchiusa (B. Zumbini). — Corrispondenza letteraria da Parigi (A. C.). — Decadenza del Canto in Italia. — La Convenzione monetaria. Ai Direttori (C. F. Ferraris). — Della voce genovese Intendio. Ai Direttori (A. D'Ancona). — Bibliografia: G. De Blasiis, Fabrizio Marramaldo e i suoi antenati. — Cronichetta pisana. scritta in volgare nel mcccxxxix. — Libri dei fanciulli. C. Collodi, Giannettino, libro per i ragazzi. — Id. Minuzzolo, secondo libro di lettura (seguito al Giannettino). — P. Di Tucci, Dell'antico e presente stato della campagna di Roma, in rapporto alla salubrità dell'aria ed alla fertilità del suolo. — Notizie. — Riviste. — 23 mars. L'Emigrazione e le classi dirigenti in Italia. — Gli studi di riforme sulla legge di contabilità generale dello Stato. — Corrispondenza da Vienna. — Corrispondenza da Berlino. — Il Parlamento. — La Settimana. — Giulio Cesare Croce (A. Borgognoni). — La Schiavitù nello stato pontificio durante tutto il secolo XVII (A. Bertolotti). — Le "Chambres syndicales de patrons et ouvrières" a Parigi (C. F. Ferraris). — Economia pubblica. — Ancora di Tommasina Spinola. Lettera ai Direttori (A. Ademollo). — Bibliografia: Archivio Storico Marchigiano, diretto dal prof. C. Rosa, volume I, disp. I, 1879. — S. Cognetti de Martiis, Il nuovo patto dell'Unione monetaria latina. — Notizie. — Riviste.

Boëns, H. La science et la philosophie ou nouvelle classification des sciences. Brux., Muquardt. 1 fr. 50.

Braeckman, J. et Ducarne, V. Géographie militaire de l'Allemagne, de la Hollande, de la France et de la Belgique. Arlon, Bruck. 3 fr. 50.

Dechamps, cardinal. Œuvres complètes. Malines, Dessain. Tt. 1-14, à 3 fr. 50.

Fisch, capitaine. Guerre d'Orient 1877-78. Coopération de l'armée roumaine en Bulgarie. Brux., Spineux, in-8°. 3 fr.

Gallet, F.-F. Méthode intuitive d'orthographe et de lecture. Bruxelles, Office de Publicité, in-8°.

Maily, Ed. Les origines du Conservatoire royal de musique de Bruxelles. Bruxelles, Hayez.

Philippson. Importance historique du moyen âge. Discours d'ouverture du cours d'histoire du moyen âge, prononcé le 5 mars 1879 Bruxelles, Mayolez Villers (F.-A.). Histoire chronologique des abbés-princes de Stavelot et Malmédy, publié par J. Alexandre. T. II. (Société des bibliophiles liégeois).

Brouwers, J.-W. Iets nieuws over Vondel. Amsterdam, C. L. van Langenhuisen. 18 p. gr. in-8° fl. 0,60.

Cats, Jacob. Alle zyn dichtwerken, bezorgd en met ophelderingen voorzien door W. N. Wolterink. Dordrecht, Revers. in-4°. 42 livr. à fl. 0,60.

Coopman, Theophil. Gedichten en gezangen. Met eene inleiding van Emanuel Hiel. Antwerpen, L. Dela Montagne, in-8°.

Dante Alighieri. De goddelijke Komedie. In Nederlandsche terzinen vertaald door J. Bohl. Haarlem, W. C. de Graaff. Gr. in-8° la livr. fl. 0,50.

Jaarboek der Rijks-Universiteit te Utrecht, 1877-1878. Utrecht Beyers. 8 et 128 p. gr. in-8° fl. 0,50.

Potgieter's verspreide en nagelaten werken uitgegeven onder toezicht van Joh. C. Zimmermann. Aanhangsel: Studiën en Schetsen. Haarlem, Tjeenk Willink. Tome I, 10 et 360 p. in-12. fl. 3,25.

Schaepman, H. Vondel 1679 - 5 Februari 1879. Gedachtenrede. Utrecht, Beyers. 29 p. roy. 8°. fl. 0,50.

Van Hulle, H.-J. De boomteelt of Gids by de openbare leergangen van boomsnoei. Gand, Hemelsoet. 5^e édition. 8 et 288 p. in-8°, 1 fr. 75.

Versluys, J. Geschiedenis van de opvoeding en het onderwijs vooral in Nederland. De oudheid. Groningue. W. Versluys, 1^{re} partie, fl. 1,00.

Bourgoin, J. Les éléments de l'art arabe. Paris, Firmin Didot. 48 fr.

Bulliot et Roidot. La cité gauloise selon l'histoire et la tradition. Paris, Champion.

Comte, Jules. La tapisserie de Bayeux, reproduction d'après nature. Paris, Rothschild, 100 fr.

Cruchon, G. Les banques dans l'antiquité. Paris, Pedone-Lauriel, 5 fr.

Delattre, A. Les inscriptions historiques de Ninive et Babylone. Paris, Leroux, 3 fr.

Dubor, G. de. Assyrie et Chaldée. Paris, Leroux. 4 fr.

Du Camp, Maxime. Les convulsions de Paris. T. 2. Paris, Hachette. 7 fr. 50.

Dudík, B. Schweden in Böhmen und Mähren. 1640-1650. Wien, Gerold. 13 fr. 50.

Enseignements (Les) d'Anne de France à sa fille Susanne de Bourbon. — Extrait d'une Epître consolatoire à Katerine de Neufville. Publié d'après le MS. unique de Saint Pétersbourg par A. M. Chazaud. Dessins de A. Quevroy. Moulins, Desrosiers. gr. in-8°. 25 fr. papier teinté; 40 fr. papier de fil.

Gaidoz, H. Esquisse de la religion des Gaulois. Paris, Fischbacher. 2 fr. 50.

Gosse, E.-W. Studies in the literature of Northern Europe. London, Kegan Paul. 12 s.

Heine, E.-W. Die germanischen, aegyptischen und griechischen Mysterien. Hannover, Hahn. 3 M.

Heyd, Wilhelm. Geschichte des Levantehandels im Mittelalter. Band I. Stuttgart, Cotta. 13 M. 50 Pf.

Histoire de l'art en tableaux, publiée par E. A. Seemann. Séries 1-5. Leipzig, Seemann. Paris, Klincksieck. Bruxelles, Van Gogh. Les 10 séries, 28 fr. 50.

Imhoof-Blumer, F. Porträtköpfe auf römischen Münzen der Republik und der Kaiserzeit. Leipzig, Teubner. 3 M. 20 Pf.

Jacquemin, R. Histoire générale du costume civil, religieux et militaire, du 1^{er} au 19^{ème} siècle. Paris, Delagrave. 2 fr. 50 la livr.

Jordan, H. Kritische Beiträge zur Geschichte der lateinischen Sprache. Berlin, Weidmann. 7 M.

Klein, W. Euphronios. Eine Studie der griechischen Malerei. Wien, Gerold. 5 M.

Kürschner, Joseph. Jahrbuch für das deutsche Theater. Leipzig, Foltz.

Ledru-Rollin. Discours politiques et écrits divers. Paris, Germer-Baillière. 12 fr.

Leist, B. W. Das römische Patronatrecht. 1. Thl. Erlangen, Palm. 12 M.

Lenormant, F. La monnaie dans l'antiquité. T. III. Paris, A. Lévy. 7 fr. 50.

Malleson, G.-B. History of Afghanistan, from the earliest period to the outbreak of the war of 1878. London, Allen. 18 s.

Marche, A. Trois voyages dans l'Afrique occidentale. Paris, Hachette. 3 fr. 50.

Mazarin, Le cardinal Lettres, pendant son ministère, recueillies et publiées par A. Chéruel. T. II. Paris, Imprimerie nationale.

Minto, W. D. Defoe (English Men of Letters, edited by J. Morley). London, Macmillan, 2 s. 6 d.

Moseley, H. N. Notes by a Naturalist on the "Challenger." London, Macmillan, 21 s.

Nathan, J. Kants logische Ansichten und Leistungen. Iena, Neuenhahn, 2 M. 70 Pf.

Pattison, Mrs Mark. The renaissance of art in France. London, Kegan Paul. 32 s.

Pecht, F. Deutsche Künstler d. 19 Jahrh., 2. Reihe. Nördlingen, Beck. 5 M. 50 Pf.

Reynaud, P. Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde Paris, Vieweg 10 fr.

Sathas, C. Essai historique sur le théâtre et la musique des Byzantins. suivi d'un recueil de comédies inédites (xvi^e et xvii^e siècles). Paris, Maisonneuve 16 francs.

Saussure, T. de. Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes. Leipzig, Teubner, 8 M.

Spedding, J. An account of the life and times of Francis Bacon. London, Trübner, 2 vol. 21 s.

Thomson, G. W. The preservation of health in tropical climates. Edinburgh, Maclachlan.

Treitschke, H. v. Deutsche Geschichte im neunzehnten Jahrhundert. Theil I Leipzig. 10 M.

Turenne, L. de. Quatorze mois dans l'Amérique du Nord. Paris, Quantin 6 fr.

Vischer, W. Kleine Schriften. 2 Bd. Archäologische und epigraphische Schriften. Hrsg. v. A. Burckhardt. Leipzig, Hirzel. 20 M.

Weizsaecker, J. Der rheinische Bund 1254. Tübingen, Laupp. 5. M.

L'ATHENÆUM BELGE est en vente :

A Bruxelles, au bureau du journal, 26, rue de la Madeleine; à l'Office de Publicité, 46, même rue;

A Paris, chez M. Ernest Leroux, libraire-éditeur, 26, rue Bonaparte.

Brux.—Impr. lith. Lhoest et Coppens, rue de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE



Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

2^{me} ANNÉE.

N^o 8 - 15 AVRIL 1879

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an ; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Ypriana, par Alph. Vanden Peereboom (J. Stecher). — Histoire de Gunnlaug, saga traduite par E. Kölbing (A. Chuquet). — Quatorze mois dans l'Amérique du Nord, par le comte L. de Turenne (J. Leclercq). — Histoire abrégée des beaux-arts, par F. Clément (H. Hymans). — L'idée de Dieu, par E. Caro (F. T.). — Les applications de la photographie, par R. Radau (J. Petit). — Bulletin : Les origines du Conservatoire de musique de Bruxelles, par Ed. Mailly. Basques et Navarrais, par L. Lande. Notes. — Revue des revues étrangères. — Lettre parisienne (Charles Bigot). — Lettre de Grèce : Les monuments de l'Athènes moderne (Ad. de Ceuleneer). — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Ypriana. Notices, études, notes et documents sur Ypres, par Alphonse Vanden Peereboom. T. I^{er}. Les Halles d'Ypres. T. II. La Chambre des Echevins 2 vol. in-8^o, Bruges, Aimé de Zuttere.

En août 1869, on allait enfin inaugurer la salle Echevinale d'Ypres, dont l'entière restauration avait coûté de longs efforts. Le patriote qui, pendant vingt ans, y avait le plus contribué, accepta en outre la tâche de publier, avant la cérémonie inaugurale, « quelques renseignements sur l'ancienne destination de cette salle et sur les œuvres d'art, spécialement sur les peintures murales qui venaient d'y être exécutées. » Mais le temps manquait ; il fallut se borner à une rapide notice, qui parut d'abord dans les *Annales de la Société historique de la ville d'Ypres et de l'ancienne West-Flandre*, t. IV. La brochure fut souvent réimprimée ; à chaque édition nouvelle on remarquait des faits si curieux, des révélations si considérables que de toutes parts on demandait à l'auteur : « A quand votre histoire définitive ? »

Nous serions tenté de croire que nous l'avons enfin dans ces *Ypriana* enrichis de tant de documents, de plans, de dessins et de simples gravures à l'eau-forte. Mais M. Vanden Peereboom ne l'entend pas ainsi. Dans son culte pour une des vieilles capitales de la Flandre, il se reproche toujours des lacunes après les recherches les plus obstinées et souvent les plus heureuses. Malgré tout ce qu'il a réuni, il n'ose pas encore faire de synthèse ; avec une modestie peu commune, il ne prend pas le titre d'historien ; il n'est qu'un glaneur d'analectes ; il se contente de faire d'excellentes monographies.

Encore est-il peu satisfait : au moment où il les publie. Son ami, M. l'archiviste Diegerick a compulsé les comptes communaux, aussi intéressants que ceux de Gand ; mais plus on sait, plus on veut savoir...

Quoi qu'en pense M. Vanden Peereboom, son livre sur les Halles d'Ypres est un modèle de monographie. Elle est digne de ce monument que Schayes, *Histoire de l'architecture en*

Belgique, II, 250, appelait le type le plus parfait et le plus noble du style ogival primaire appliqué aux constructions civiles. C'est comme une trilogie monumentale, comprenant la Halle aux draps, le Beffroi et le *Stedehuus* ou hôtel de ville proprement dit. La Halle, véritable palais de l'industrie drapière, la principale des premiers temps, a eu la chance de n'être restaurée que de nos jours. Grâce au patriotisme et à la science archéologique qu'on a pu y prodiguer, grâce surtout à la solidité de l'appareil en grès et en briques blanches, elle apparaît aujourd'hui comme à l'époque de la souveraineté échevinale. Une curieuse vignette de 1363 trouvée dans un *Keurbouc* des archives Yproises, prouve même que l'ensemble de ce panthéon communal a été rétabli jusque dans ses moindres déco-

ractions. Au centre de ces édifices, témoins d'un passé d'initiative et de ténacité civiques, se dresse toujours le Beffroi, flanqué à ses quatre angles de tourelles percées de meurtrières comme les échaugettes des donjons féodaux. C'est, en effet, le donjon du peuple : le dragon qui veille au plus haut de la tour, symbolise la force et la prudence des communiens flamands. Sanderus constate que cette tour est plus ancienne que les Halles (*Hallis ve ustior*). Notre auteur conjecture qu'on peut aller jusqu'à l'an 1200 ; mais il n'affirme rien, car les comptes communaux ne dépassent pas 1280. L'essentiel pour lui, c'est de bien dégager, non-seulement le vrai du faux, mais le réel du possible ou du probable.

Avec un esprit de critique que l'amour le plus vif de la ville natale ne parvient pas à troubler, M. Vanden Peereboom discute les moindres emménagements de « la tour des Halles. » Malgré la légende locale et populaire, il n'admet pas que le siège scabinal ait été jadis établi au second étage du beffroi. L'archéologue, qui vient ici au secours de l'historien, n'y reconnaît qu'une chambre d'arsenal, tandis que le premier étage servait de trésorerie, où l'on gardait les privilèges et tous les objets qu'il importait, en temps d'émeute, de mettre à l'abri « *des assauts du commun*. » Quant au troisième étage, c'était, comme disent les comptes, « la Cambre où l'on sonne les klokkes dou Bielfroit. » De là, un étroit escalier en bois menait au *Clockelundershuus*, où se tenaient les guetteurs, munis de leur petit cor en cuivre, de leur drapeau et de leur lanterne, pour signaler l'approche de l'ennemi, l'arrivée du prince ou la lueur d'un incendie. Si l'on s'étonnait de trouver dans ce curieux volume un mélange de mots flamands et de termes français, compliqué parfois d'expressions hybrides, mi-partie de wallon et de flamand, on s'étonnerait bien davantage en visitant les archives des Halles. M. Diegerick nous y a fait un jour constater une chose bien curieuse et qui mériterait d'être approfondie. Les documents changeaient de langue selon la fortune des partis. Quand c'était l'aristocratie qui l'emportait, elle préférait le français, la langue des chevaliers et des trouvères.

Moins ancienne que le Beffroi, la Halle aux draps a cependant une antiquité assez respectable. On a construit d'abord l'immense aile

orientale, qui, sous le nom de « Vieille Halle, » domine depuis 1230 le vaste forum d'Ypres. Mais antérieurement, il y avait déjà une Halle en bois qui, dès le siècle précédent, payait une redevance aux Templiers. En 1225, les échevins en obtinrent la suppression. Les archives démontrent qu'en 1285, on acheta des quantités considérables de matériaux (*estophes*) pour faire les nouvelles halles, c'est-à-dire le bâtiment qui se profile avec tant de majesté à l'ouest du beffroi. Un ami de l'auteur, M. Boutry, juge à Arras, nous fait juger de cet ensemble imposant par sa magnifique eau-forte, insérée en avant du plan gravé sur bois en 1560 et à la suite de l'*avant-propos*. En cherchant à déterminer les dates et les époques, M. Vanden Peereboom, obligé de tenir compte de tous les éléments, de tous les facteurs, nous introduit au plus intime, au plus profond de la vie communale. C'est le livre de ménage que nous consultons à notre aise, puisqu'on nous l'ouvre seulement aux endroits curieux, caractéristiques, décisifs. L'histoire de l'industrie y trouve son profit aussi bien que l'histoire de la liberté. On sait d'ailleurs que pour la Flandre, ces deux histoires sont solidaires, inséparables. Regrettons avec l'auteur que l'histoire de l'art fournisse beaucoup moins à ses recherches. Ce Jehan Bruns « *ung des maistres del ouvraise de le Hale*, » pique notre curiosité sans la satisfaire.

Les chapitres consacrés à la distribution intérieure de la Halle, à la destination des locaux, aux décorations intérieures et extérieures, à la chapelle des Drapiers, sont pleins de renseignements inattendus. Un des plus intéressants concerne la petite halle dorée (*gulden of groen halteken*) qui s'élevait à l'orient de la vieille halle aux draps.

A en juger par la jolie vignette tirée du « livre des Keuren de la draperie d'Ypres, » ce devait être un bijou d'architecture et de sculpture polychrome. On y remarque surtout le *Bretesche* de la commune, élégante tribune d'où le publicateur, entouré du bailli, d'un échevin et d'un écoutète, donne lecture de nouveaux « esclavissements et bans. » L'intérieur de la petite halle était ornée de *portraituren* à l'huile par maître Jacob Cavael (Archives d'Ypres).

L'étude du *Stedehuus* ou hôtel de ville n'est pas moins complète.

On voit que l'auteur a longtemps siégé comme premier magistrat dans ce pittoresque édifice reconstruit après l'incendie de 1490. Tout en s'occupant des affaires courantes, il s'est passionné pour tout ce qui rappelait l'originalité de la vie d'autrefois. Il aime à signaler de curieuses *survivances*. En décrivant la *Conciergerie*, il nous montre la « cambre des Kannes » remplie de vases et de brocs, *brocks et cruks* peints ou émaillés aux armes d'Ypres et destinés à servir le vin ou la cervoise aux seigneurs de la Loi. On gardait aussi dans cette chambre la vaisselle et l'argenterie de la ville. Les repas de l'hôtel de ville rappellent à l'auteur les anciens banquets des gildes saxonnes. La *Cambre des Kannes* le fait penser au *Kapitel Bibuel*, cantine ecclésiastique de la grande église de Saint-Martin qui semble appartenir à ce quadrilatère de monu-

ments si heureusement conservés. On dirait aussi un des *rathskeller* des villes hanséatiques. Mais, au moyen-âge, le *beuvrage*, comme disaient les Wallons, n'était exclu d'aucune cérémonie.

Le second volume des *Ypriana* est tout entier consacré à la *Chambre des Echevins*. C'est pour ainsi dire, le *sanctum sanctorum* de l'autonomie communale. Aussi l'auteur commence-t-il par une véritable histoire de la liberté en Flandre. Sans admettre toutes les assertions des anciens chroniqueurs, il réussit à montrer que le territoire d'Ypres est un des plus anciennement peuplés et civilisés. Avant la fin du XII^e siècle, il y a déjà dans cette ville une bourgeoisie (*poorterie*) enrichie par le commerce de la draperie. Le tribunal des Echevins, siégeant dans la *Cambre sous la Halle*, obtient bientôt un prétoire digne de sa redoutable puissance. Construit entre la maison des drapiers et celle des pelletiers, le siège scabinal était richement décoré. Verrières et *poutraituren* étaient l'œuvre des artistes les plus renommés. On voit par les comptes très-détaillés d'alors ce que coûtait cette magnificence. Les étrangers venaient de très-loin admirer la splendide salle des Echevins. Lors des grandes réceptions, les nattes de paille (*mattes d'estrain*) étaient remplacées par de riches tapis d'Ypres. En été, on jonchait la chambre d'herbes fraîches. L'ameublement était princier, et dès 1397, Jacob Cavael y ajoutait encore de grands tableaux à l'huile. C'est peut-être un précurseur de Jean Van Eyck. De grandes sommes furent aussi dépensées pour l'œuvre de nombreux maîtres verriers. A ce propos, M. Vanden Peereboom (120-143) donne de précieux renseignements sur l'art dans la West-Flandre. Le luxe artistique et municipal survécut longtemps à la liberté et à la prospérité industrielle. La commune avait conservé des goûts dispendieux comme un gentilhomme pauvre qui aime à se faire illusion. Quand Charles-Quint prêta serment à Ypres, il put encore admirer de splendides *haultes lices* d'Arras dans la brillante décoration de la chambre échevinale. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, l'antique siège scabinal était encore orné d'anciennes peintures murales, de tapisseries, de statues, de statuettes, de sculptures et d'autres décorations peintes et dorées.

Vint alors ce que l'auteur d s *Ypriana* appelle la période de dégradation (de 1794 à 1859). Cependant, dès 1841, le hasard fait découvrir les vieilles peintures murales sous un affreux badigeon; le patriotisme local seconde la science et le goût de quelques amis de l'histoire. Une société des beaux-arts s'installe dans « la chambre entre les Halles, » qui ne montrait que des débris de fleurons, de figurines et de clochetons. Enfin, en 1859, on aboutit à une magnifique restauration, triomphe définitif sur le vandalisme et sur l'ignorance.

M. Rogier, ministre, M. Vanden Peereboom, bourgmestre et M. Diegerick, archiviste d'Ypres ont le plus contribué à cette œuvre de réparation nationale. La petite ville a donné un exemple dont l'influence est déjà visible. Toute la Belgique lettrée s'est intéressée à ses efforts. On peut dire que la peinture murale y a gagné ses lettres de réhabilitation.

En outre, l'enseignement de l'histoire nationale y a considérablement gagné. On a songé à rétablir l'esprit aussi bien que le corps. En même temps qu'on restaurait les verrières et les moulures, on faisait revivre par le pinceau les plus beaux souvenirs de la commune flamande.

Conformément au programme arrêté en 1861, MM. Gullens et Swerts ont été chargés de trois grandes compositions qui ornent aujourd'hui les murs de « la cambre. »

Celle de la paroi sud, à l'est de la belle cheminée gothique, représente les magistrats

d'Ypres inspectant, en 1443, une école laïque fondée dès le XIII^e siècle, malgré l'opposition des chanoines de Saint-Martin, qui réclamaient le monopole.

M. Vanden Peereboom entre à ce propos dans quelques détails fort intéressants.

La seconde composition murale représente la centralisation et la *sécularisation* de la charité. En 1525, lors de la grande détresse d'Ypres, l'Echevinage interdit la mendicité, sauf aux quatre ordres mendiants, et ordonne de verser dans la *bourse commune des pauvres* tous les produits des collectes, dons et aumônes, toutes les recettes des tables des pauvres et les revenus de toutes les fondations. Malgré l'opposition des moines, ce règlement fut approuvé par Charles-Quint et par le pape.

Enfin, le tableau qui couvre la paroi nord représente la joyeuse entrée de Philippe le Hardi en 1384. Le « grand-duc d'Occident » prêtant serment au peuple d'Ypres, quelle leçon de dignité nationale! Comme cela justifie l'érudition enthousiaste prodiguée par M. Van den Peereboom dans ce long débrouillement de faits, de chiffres et de dates! Les impatients mêmes doivent se dire : Voilà l'histoire concrète, réelle, vivante! J. STECHER.

Die Geschichte von Gunnlaug Schlangenzunge, aus dem isländischen Urtexte übertragen von Eugen Kölbing. Heilbronn, Henninger. In-8°, XIII et 72 pages.

Ce petit livre, élégamment imprimé, est la traduction d'une *saga* islandaise. Le traducteur, M. Kölbing, l'éminent philologue et directeur des *Englische Studien*, a suivi le texte donné par Wimmer dans son recueil de morceaux choisis de l'ancien nordique (*Oldnordisk Laesebog*, 1870), et la version allemande qu'il nous offre est de tous points irréprochable; elle conserve au récit islandais toute sa fraîcheur et son charme naïf. Je conseille seulement à M. Kölbing de ne plus donner à l'avenir une traduction minutieuse et stricte des strophes que renferme le récit : qu'il mette en note, s'il le veut, cette traduction, fidèlement calquée sur le texte et qui donne, après tout, une idée exacte de la poésie obscure et raffinée des Scandinaves; mais qu'il insère dans le récit une traduction plus claire et plus lisible, qui s'attache, non aux mots et aux périphrases, mais à l'idée exprimée par le *skalde*.

Cette *saga* avait déjà trouvé des traducteurs en Angleterre, où MM. Magnusson et Morris la publièrent en 1875, dans leurs *Contes du nord* (*Three northern love stories and other tales*). En Allemagne, avant M. Kölbing, un jeune privat-docent de Leipzig, M. Edzardi, avait composé sur le même sujet un petit poème intitulé : *Schön Helga und Gunnlaug* (Hanovre, 1875). Mais la traduction que publie aujourd'hui M. Kölbing est la première traduction allemande de cette *saga*.

Je résume brièvement le récit. Gunnlaug aime Helga, la fille de Thorstein; celui-ci consent à fiancer Helga à Gunnlaug, mais le mariage n'aura lieu que dans trois ans, après que les voyages auront formé le caractère « indécis » du jeune homme. Gunnlaug quitte l'Islande; mais à Upsal, devant le roi Olaf, il offense gravement un de ses compatriotes, Hrafn le poète. Hrafn revient en Islande avant Gunnlaug; le délai de trois ans est expiré, et Thorstein se croit dégagé de sa parole : Hrafn devient le mari d'Helga. Mais Gunnlaug se venge de son rival; une première fois, il provoque Hrafn, et ce combat, qui demeure incertain, est, selon la *saga*, le dernier duel qu'on ait autorisé en Islande: enfin, une seconde fois, rendez-vous

est pris en Norwège, et une lutte terrible s'engage entre Hrafn et Gunnlaug : Hrafn succombe sous les coups de Gunnlaug mais le vainqueur meurt quelques jours après de ses blessures.

M. Kölbing prouve, dans son introduction, que le récit islandais a un fond historique. Gunnlaug est né vers 983; il a quitté l'Islande en 1001 et n'a revu sa patrie que dans l'automne de 1005; c'est en 1006 qu'il a provoqué Hrafn pour la première fois, et deux ans après, en 1008, a lieu la sanglante rencontre où tombent les deux rivaux.

Tout l'intérêt de la *saga* se concentre sur Helga et Gunnlaug. Helga, la jeune fille « blanche comme un cygne » est la plus belle femme de l'Islande; sa chevelure, qui lui tombe jusqu'aux pieds, l'enveloppe tout entière. Elle n'apparaît que rarement dans le récit; mais le souvenir qu'elle garde à son fiancé, ses tendres regrets, sa douleur silencieuse et sa mort touchante, tout en elle nous attache et nous charme. Elle ne s'emporte pas, comme d'autres héroïnes des épopées germaniques, en plaintes et en reproches passionnés; elle n'a pas la colère tragique d'une Brunhild ou d'une Kriemhild; mais elle est aussi, comme dit Gunnlaug, « née pour la lutte des enfants des hommes. » Elle se résigne à devenir la femme de Hrafn; mais Gunnlaug est toujours son bien-aimé; lui s'ul domine et remplit son cœur. Un jour, elle le revoit dans une fête, et ses regards restent attachés sur lui; on vit bien alors, dit la *saga*, que lorsqu'une femme est éprise d'un homme, ses yeux ne se cachent pas. Gunnlaug lui fait présent d'un manteau magnifique, qu'il a reçu du roi Ethelred, et depuis cette entrevue, « Hrafn ne trouve plus de plaisir à vivre avec Helga. » Les deux amants se voient une seconde fois sur le bord d'une rivière; ils causent quelques instants, et lorsque Gunnlaug s'éloigne, Helga, immobile, le suit longtemps du regard. C'est alors que Hrafn demande le combat singulier en Norwège; « il faut, s'écrie-t-il, que l'un de nous deux soit tué par l'autre. » Tous deux périssent. Helga, comme Gudrun épousant Atli, comme Kriemhild épousant Etzel, consent à prendre un nouveau mari, Thorkel. Mais, dit la *saga*, elle n'aimait pas Thorkel, parce qu'elle ne pouvait oublier Gunnlaug, quoi qu'il fût mort. Souvent elle déployait le manteau de Gunnlaug et le regardait longtemps... Elle fut malade, mais elle ne voulut pas se coucher. Un samedi, au soir, elle était assise dans la chambre, elle laissa tomber sa tête sur les genoux de Thorkel et se fit chercher le manteau qu'elle avait reçu de Gunnlaug. Lorsque le manteau lui fut apporté, elle se mit sur son séant, le déploya devant elle et le regarda un moment; puis, elle s'affaissa de nouveau dans les bras de son mari et mourut.

Le héros qui donne son nom au récit, Gunnlaug, est un des types les plus remarquables des *sagas* islandaises. C'est un homme grand et fort, aux larges épaules, mais en même temps plein de ruse, opiniâtre et résolu, dévoré d'ambition, avec cela poète habile. Dès l'âge de quinze ans, il veut voyager et « connaître la façon de vivre des autres hommes. » Il va de cour en cour, composant, en l'honneur des rois, des petits poèmes, ici une *drapa* (pièce de soixante-dix à quatre-vingts *visur* ou strophes), là un *flokk* (pièce beaucoup plus courte) et recevant partout de riches présents. Ses vers, insérés dans le récit en prose de la *saga*, abondent, comme toute la poésie des *skaldes*, en périphrases énigmatiques et en subtils *kennningar*. C'est le type du *skalde* scandinave, prompt à improviser la louange des princes généreux et à lancer contre ses ennemis ou les *skaldes*, ses rivaux, des vers railleurs et de sanglantes épigrammes. Ce n'est pas sans raison qu'il a reçu le surnom de *langue de serpent*, et son esprit mordant l'a fait chasser de la cour du roi de

Norwège, Eirik Hakonarson, dès la première audience.

Nous n'insistons pas davantage sur cette *saga*. C'est une histoire d'amour, comme l'ont nommée les traducteurs anglais, un petit roman, mais plus simple, plus émouvant que bien des romans de notre temps. Quelle âpre passion respire dans le récit du dernier combat! Gunnlaug a coupé le pied à Hrafn qui lutte encore, appuyé contre un tronc d'arbre. Mais Gunnlaug refuse de combattre un homme mutilé, et, sur la demande de Hrafn qui voudrait élancher sa soif, il court au ruisseau voisin et puise de l'eau dans son casque. Au moment où il apporte le breuvage, Hrafn, malgré la parole donnée, lui assène un coup d'épée sur la tête. Tu m'as trompé, s'écrie Gunnlaug. C'est vrai, répond Hrafn, mais je ne veux pas que tu possèdes la belle Helga!

Nous pouvons assurer à M. Kölbing que la *saga*, qu'il a si bien traduite, « trouvera de nombreux amis. » et nous souhaitons qu'il ait le temps de nous donner une traduction complète des sagas islandaises. A. CHUQUET.

Quatorze mois dans l'Amérique du Nord (1875-1876) par le comte Louis de Turenne, avec carte d'une partie du Nord-Ouest. Paris, A. Quantin, 1872. 2 vol. in-8°.

« Voyager, a dit Alexandre Dumas, c'est vivre dans toute la plénitude du mot; c'est oublier le passé et l'avenir, pour jouir du présent. » M. de Turenne a compris et connu ce grand charme du voyage, et son livre, qui respire une verve toute juvénile, nous a rappelé cette plénitude de vie que nous avons goûtée aussi dans nos pérégrinations à travers l'Amérique.

L'Amérique! n'est-ce pas là que la vie circule avec le plus d'intensité? Contrée toute jeune, et déjà toute virile, pleine de sève et d'audace. Que n'a-t-on déjà écrit sur elle! Innombrables sont les relations de voyage aux Etats-Unis, et voilà pourquoi il est si difficile de faire un livre original sur ce sujet tant de fois étudié.

M. de Turenne ne pouvait éviter l'écueil qu'ont rencontré fatalement tous ceux qui ont voulu raconter l'Amérique. Son livre contient beaucoup de choses connues, beaucoup de remarques que d'autres ont faites; mais je me hâte d'ajouter que depuis longtemps on n'a vu paraître en France une peinture de l'Amérique septentrionale aussi complète, aussi fidèle, aussi consciencieuse. Ces deux volumes, qui font ensemble près de 800 pages, sont nourris de faits, de chiffres, de statistiques, de données économiques, politiques, scientifiques, et si la lecture n'en est pas toujours attrayante, en raison même de la surabondance de détails souvent arides, elle est du moins toujours extrêmement instructive.

D'ailleurs l'épigraphe du livre, *ut prosim*, avertit le lecteur qu'il n'a pas affaire au roman de l'Amérique. La préoccupation littéraire est le moindre des soucis de l'auteur, comme il l'avoue dans son avant-propos. Il ne fait que reproduire, jour par jour, son journal de voyage, son *note-book*, comme dirait un Yankee. On y chercherait vainement de la littérature voulue, même au sujet des grandes scènes de la nature américaine. Ainsi, M. de Turenne ne se met guère en frais de description à propos du Niagara, et il se borne à déclarer modestement qu'il faudrait une autre plume que la sienne pour un tel sujet. Il y a même, çà et là, des incorrections de style, d'obscures constructions de phrases, qui pourraient choquer certaines sensitives littéraires; mais c'est précisément ce manque de recherche qui donne au livre cette saveur primesautière qui nous plaît dans les

relations de voyage, parce qu'elle est le meilleur garant de leur sincérité. M. de Turenne nous donne un livre fait en voyage, et non pas, comme on le voit trop souvent, un livre refait après le voyage. C'est dans la cabine du steamer, c'est sous la tente, c'est dans les forêts et les prairies, sur les bords des fleuves et des grands lacs, que ces notes ont été rédigées. On sent tout de suite que l'auteur n'a rien changé à ces lignes écrites *per ardua montium, et roscida cespitum, et lubrica vallium*; toute sa prétention est de nous instruire au sujet de l'Amérique, et sous la forme négligée d'un journal son livre nous apprend plus que ne feraient les descriptions les plus pompeuses. Sans jamais monter en chaire, l'auteur nous donne une idée vraie de ce que sont les grandes et les petites villes américaines, du développement phénoménal de quelques-unes d'entre elles, de l'histoire des divers Etats de l'Union, il nous donne la photographie vivante des habitudes des Américains. Il a visité maintes parties de l'Amérique qui ne sont guère fréquentées par le courant des voyageurs, et il nous apprend ainsi des choses tout à fait nouvelles: dans ses excursions au Manitoba, dans le Nord-Ouest canadien, dans les territoires indiens, il nous initie à une foule de particularités négligées jusqu'ici par le flot des touristes. Par contre, M. de Turenne n'a pas su, hélas! nous faire grâce du pays des Mormons et de leur cité du lac salé, déjà décrite mille fois.

Dans la partie politique de son livre, M. de Turenne aboutit à des conclusions identiques à celles que nous avons émises nous-même dans « *Un été en Amérique*. »

Les lignes suivantes résument assez bien ses impressions:

Tous les gens sérieux, en Amérique, se préoccupent beaucoup de l'avenir des Etats-Unis. Pour moi, il devient évident que chacun sent que, dans un temps plus ou moins long, le faisceau se brisera, à moins qu'une dictature ne vienne arrêter cette désagrégation qui s'opère lentement, il est vrai, mais d'une façon constante. Avec une population à peine supérieure à celle de la France et une étendue presque égale à celle de l'Europe, avec la multiplicité des intérêts différents qui ont leur origine justement dans cette proportion normale entre le chiffre des habitants et l'étendue du pays, il semble impossible que l'état de choses actuel puisse se maintenir indéfiniment aux Etats-Unis.

Ailleurs, après avoir démontré que les Etats-Unis actuels ne sont plus la République des premières années, il compare cet Etat démocratique, dont le développement gigantesque a fait l'étonnement du monde, à un de ces arbres à l'apparence vigoureuse, mais qui, ayant plus de branches que de racines, offrent prise à l'ouragan et risquent d'être plus vite renversés que d'autres moins touffus.

Cette impression est celle que nous avons nous-même exprimée dans des termes presque identiques. Il y aurait, sous ce rapport, bien des pages à citer. Mais qu'on ne pense pas que les attaches aristocratiques de M. de Turenne l'empêchent de louer, à l'occasion, ce qu'il y a de bon dans les mœurs républicaines des Etats-Unis. Il nous raconte, par exemple, qu'il a assisté, à Philadelphie, à une lecture faite par M. Brewster, en faveur d'une œuvre de charité. Et, à ce propos, il note un fait extrêmement intéressant pour nous, et qui montre combien, en Amérique, on est plus libéral que nous ne le sommes de ce côté de l'Atlantique: M. Brewster est protestant, et c'est en faveur d'une œuvre de charité catholique qu'il fait sa lecture. « Comme idées ou institutions, il en est peu, dit-il, que nous puissions envier à l'Amérique; mais ce libéralisme en matière religieuse est assurément de ce nombre. »

La politique, hâtons-nous de le dire, n'occupe

pas la plus grande part dans ce livre. M. de Turenne est un grand chasseur devant le Seigneur, et ce n'est pas un des moindres attraits de sa relation de voyage que le récit émouvant de ses chasses au buffalo dans les plaines du Kansas, celles du caribou dans les forêts du Canada, celles du wapiti dans les solitudes du Manitoba, celles du caïman dans les marais de la Louisiane, etc.

Ancien officier de l'armée française et ancien élève de l'Ecole de Saint-Cyr, M. de Turenne ne manque pas de nous initier à tous les détails de l'organisation de l'armée aux Etats-Unis et au Canada; il nous rapporte les entretiens qu'il a eus avec les plus célèbres généraux de la guerre de Sécession, et il se trouve tout à fait dans son élément quand il nous conduit à la fameuse Ecole militaire de West-Point et à l'Ecole de marine d'Annapolis. A propos de l'armée, il nous apprend que l'effectif était, en 1875, d'environ 25,000 hommes, et que le chiffre total des dépenses de la guerre a été, cette année, de 41,120,646 dollars, c'est-à-dire 205,603,230 francs! « Bien que dans ce chiffre soient comprises toutes les dépenses du département, il est impossible, dit-il, de ne pas être frappé de l'énormité de la somme, et il y a là, à mon avis, matière sérieuse à réflexion pour les gens qui trop légèrement vantent l'heureux sort des Etats-Unis à l'abri, disent-ils, des dépenses qui sont la conséquence d'une armée régulière, et dont, à les entendre, cette heureuse République serait sauvegardée par ses institutions. »

Le livre qui nous occupe est rempli d'observations psychologiques d'une grande justesse. L'un des faits les plus curieux, qui nous a vivement frappé pendant notre séjour aux Etats-Unis, c'est l'infériorité grande de l'éducation des hommes comparée à celle de la plus belle moitié du peuple américain. Nous avons signalé cette étrange anomalie. M. de Turenne constate, lui aussi, tout en faisant la part de l'obligation où se trouve la majorité des jeunes gens aux Etats-Unis, dès qu'ils ont acquis une instruction élémentaire, de s'occuper d'affaires ou d'industrie, combien le niveau général de l'instruction chez eux lui a paru peu élevé, et combien, au contraire, la plupart des femmes lui semblent avoir un esprit cultivé. Aussi, leur influence, même en politique, est-elle très-considérable. « Elles n'ont pas le droit de voter, mais elles se passionnent dans toutes les questions politiques, elles assistent aux réunions publiques, et l'appui des mères, femmes, sœurs, surtout celui des jeunes fiancées, est un atout précieux qu'il ne faut pas négliger. »

Dans les réunions publiques, où elles constituent près d'un tiers de l'assistance, elles sont plus difficiles à satisfaire qu'on ne pourrait le supposer. « Elles épluchent l'orateur jusque dans sa prononciation, et plus d'un homme public trouve moins difficile de parler dans la rue que de discourir dans un de ces meetings politiques où les femmes sont conviées. »

En somme, *Quatorze mois dans l'Amérique du Nord* n'est pas l'œuvre d'un savant qui va voir l'Amérique dans le dessein de la décrire à tel point de vue scientifique, c'est le simple récit, écrit jour par jour, du voyage en zigzag d'un gentilhomme, observateur intelligent et instruit, qui n'a d'autre but que de communiquer ses impressions à ses compatriotes.

JULES LECLERCQ.

Histoire abrégée des Beaux-Arts chez tous les peuples et à toutes les époques, par Félix Clément. Paris, Firmin Didot. 4 vol. gr. in-8°, illustré de 150 gravures sur bois.

On ne peut croire que l'absence d'une histoire

générale des beaux-arts ait pour seule cause l'immensité de la matière. La profusion des éléments a, sans nul doute, contribué pour une part à retarder la confection d'une œuvre si désirable. Les monographies abondent, il y en a de splendides, et chaque jour ajoute à leur nombre; il semble qu'elles aient pourvu à tous les besoins, qu'en réalité l'histoire de l'art ne puisse être qu'une œuvre de compilateur. Aussi s'est-on contenté de *manuels* comme ceux de Kugler et de Lübke, d'histoires isolées des branches de l'art plastique comme les livres de Ramée, de Woermann, de Woltmann, etc., des grandes périodes, comme ceux de Viollet Le Duc et de Paul Mantz. L'unique fois, enfin, que l'on ait mis la main à une histoire générale des beaux-arts — nous parlons du livre de C.-A. Menzel — on ne parvint pas à aller au delà du premier volume. Il y a vingt-cinq ans de cela. En somme, le dictionnaire de Watelet a conservé, depuis 1792, toute son importance comme ayant seul un caractère de généralité. Le livre de M. Clément n'est encore qu'une histoire abrégée. Si l'on tient compte de la grandeur du sujet, c'est fort peu de chose que 650 pages. L'auteur se meut pourtant fort à l'aise dans ce cadre restreint; il s'arrête volontiers à des exposés de doctrine qui donnent à son travail une physiologie assez particulière. M. Félix Clément — qu'il ne faut pas confondre avec un homonyme, bien connu comme critique d'art du *Journal des Débats* — n'est pas sans notoriété dans le monde musical. Très-versé dans l'histoire de la musique d'église, il recherche avec une évidente complaisance les points de contact possibles entre le rôle des arts plastiques et le caractère de ces harmonies sacrées trouvant leur raison d'être, puisant leur expression dans les cérémonies du culte dont elles sont inséparables. L'auteur constate — sans l'admettre — l'existence d'un art non chrétien. La perfection, toutefois, ne peut résider que dans l'art catholique, ne peut être atteinte que par lui.

L'idolâtrie avait déprévé certains côtés de l'imagination et substitué à l'expression du vrai, ou tout au moins d'un idéal sans tache, la fiction, le mensonge, des formes de parti-pris, des types de convention, des traditions, enfin, qui ont maintenu les arts dans un état de stérilité relative si on le compare à leur épanouissement prodigieux depuis seize siècles. (p. 187).

Aux types imparfaits de l'antropomorphisme grec le christianisme fit succéder des types d'une perfection idéale absolue, qu'aucune passion humaine qu'aucune tache n'avait ternies, dont la vue seule devait exalter l'âme et lui entr'ouvrir le ciel. (p. 191).

Que l'on ne croie pas, au reste, que ces passages isolés exposent sous un jour forcé les vues de l'auteur. Homère n'a contribué en rien à élever l'idéal des artistes grecs, et si, enfin, l'on doit assigner une cause à la valeur — toute relative, on vient de le voir — de l'art hellénique, l'auteur trouve tout simple d'attribuer cette supériorité « au caractère du peuple, à l'action de plusieurs de ses gouvernants, à l'émulation patriotique et civique, à l'amour de la magnificence et aux avantages pécuniaires considérables auxquels donnaient lieu évidemment toutes ces splendeurs. »

Nous ne prétendons méconnaître l'influence d'aucun de ces facteurs, mais, en raison même de cet idéal supérieur, de cet idéal religieux dont M. Clément affirme la puissance dans l'art chrétien, une part — une part considérable — doit sans doute être faite au culte des anciens dans la supériorité de leur art. Il ne suffit point de nous dire « qu'on attribuera toujours les *desiderata* de la statuaire grecque à l'infériorité de la civilisation païenne » pour enlever un atôme de sa beauté souveraine à la Junon Ludovisi ou au Jupiter d'Otricoli, à ce dernier surtout où l'on se plaît à voir le souvenir bien affaibli en-

core de ce Zeus olympien que Phidias avait créé en s'inspirant d'un passage d'Homère. Et notons que ce ne sont là que des copies. Si l'art chrétien a donné au monde d'incomparables et d'innombrables chefs-d'œuvre, est-il exempt lui-même de ces défauts conventionnels souvent très-graves et que l'on ne peut admettre qu'en faveur d'une naïveté d'expression et d'allure qui donne toute leur saveur aux œuvres du haut moyen-âge? A moins d'admettre, toutefois, que la déformation de l'être humain est un premier pas dans la voie de la perfection plastique.

Si la culture des Beaux-Arts n'a pas pour objet idéal se rapportant à une des facultés morales de l'âme, elle n'atteint jamais à la véritable beauté. Elle ne peut qu'attester la puissance, la volonté d'un maître, la servilité des sujets. De toutes les œuvres de l'art romain pendant la première moitié du 1^{er} siècle en dehors des constructions utiles telles que ponts et aqueducs, il ne reste que des monuments d'un style lourd et le type matériel et grossier d'Antonius lequel même n'exprime la beauté plastique que dans le sens abaissé du mot (p. 125).

De telles vues pouvaient faire difficilement accepter la Renaissance, qui, dans son esprit comme dans sa forme même, procède de l'antiquité païenne. C'était, d'après M. Clément, « un vaste programme, mais c'était tout. » Mais enfin, cette Renaissance n'a-t-elle pas donné au monde quelques-unes des œuvres artistiques les plus puissantes que le génie humain ait enfantées? Telle n'est pas l'opinion de notre auteur, et nous aurons eût toute sa pensée en disant qu'il qualifie de « monstrueusement immoral » le patronage des Médicis « dont les *débauches de l'art pour l'art* étaient le seul idéal. » Parmi les maîtres de la Renaissance, M. Clément admet encore comme « des frères, » comme « des enfants d'un même père, » les Giotto, les Cimabué, les Gaddi, etc. Michel-Ange et Raphaël ont quelque peine à trouver grâce. Ils obtiennent le bénéfice des circonstances atténuantes, Raphaël, bien qu'il ne fût pas marié et qu'il eût mieux valu qu'il le fût, « parce qu'il était bon, sincère, doux, sympathique à tous, » Michel-Ange, pour ses mœurs pures qui en font un artiste chrétien sous des apparences païennes.

Rendons, du reste, à l'auteur cette justice qu'il ne cache pas ses préférences si difficiles qu'elles soient à concilier avec l'étude vraiment réfléchie de l'art — *pour l'art* — la seule façon, après tout, d'étudier cette noble manifestation de l'esprit humain. Mis en présence d'une *sainte famille* de Raphaël, il dit :

Tout cela est charmant, sans doute, exquis, ravissant, adorable. Mais qu'on ne vienne pas me traiter de barbare si je n'admire ces compositions que comme celles d'un artiste supérieurement doué, assez indifférent au sujet et préoccupé exclusivement de la beauté naturelle, et si je me refuse à y voir la *sainte famille*. Cette famille n'est pas sainte du tout, dans l'acception que la religion chrétienne donne au mot sainteté d'abord, et particulièrement à la représentation de la famille du Rédempteur. L'Évangile ne comporte pas ces familiarités, et l'art s'en était abstenu par respect pendant quatorze siècles.

Tout cela n'est évidemment pas sérieux et devient absolument plaisant lorsque l'on voit un écrivain qui qualifie les œuvres si simples de Philippo Lippi de « saturnales préparant la catastrophe de la Réforme, » exalter l'école française du XVII^e siècle comme *empreinte de gravité et de respect!* A l'appui de cette assertion au moins étrange, on nous cite Le Brun, Restout, Jouvenet, Girardon, Puget avec le Poussin et Lesueur, « Lesueur, qui mérite d'être rapproché des grands artistes qui ont précédé l'époque de la Renaissance, par la noblesse, le charme et l'expression aussi naturelle que sévère de ses compositions » (p. 216). Les prédilections françaises de l'auteur l'amènent à des rapprochements de haute fantaisie. C'est ainsi qu'à propos

de ce même Lesueur on lit (p. 477) « Le Monde à Raphaël, la France à Lesueur, figure moins éclatante, moins rayonnante surtout, mais qui brille d'une lumière plus constante et plus pure. » Plus loin (p. 640), c'est Jean Cousin, « auquel il ne manqua qu'un patronage plus intelligent pour balancer la gloire de Michel-Ange! » C'est Clouet qui l'emporte sur Holbein par cela seul qu'il a travaillé en France (p. 416). C'est Van Dyck dont le Christ en croix peut être comparé à celui de Philippe de Champaigne! Pour Albert Dürer, il n'est mentionné que comme graveur, et son sort est enviable comparé à celui du pauvre Holbein, qui eut, sans doute, produit des chefs-d'œuvre,

si au lieu de fréquenter des érudits de profession, des esprits chimériques sans élévation (lisez Erasme et Thomas Morus) des littérateurs absorbés dans les arguties de la chicane, il eût vécu dans une des cours italiennes au milieu des poètes et des personnages à l'esprit ouvert à l'imagination brillante et ornée.

Et le patronage monstrueusement immoral des Médicis et les débauches de l'art pour l'art? Résumons. A proprement parler, le livre de M. Clément n'est pas une histoire, c'est un plaidoyer. La patience du lecteur ne résiste pas à ces assauts multiples livrés à ce que l'auteur appelle le matérialisme, l'impiété, le paganisme, etc. L'on souffre de voir des écrivains, tels que Beulé, qui se sont fait dans la science archéologique un nom éminent, tournés en ridicule au profit d'opinions fort mal étayées. Encore si l'auteur était partout d'une précision irréprochable. Mais en vingt endroits de son livre les erreurs les plus graves sautent aux yeux. Passons sur ses douze *statues* des dieux de la frise du Parthénon. C'est peut-être un *lapsus calami*. Mais l'auteur s'est fort mal renseigné et renseigne mal le lecteur en l'envoyant à la cathédrale de Florence pour y admirer les chœurs d'anges(?) de Luca della Robbia; en l'envoyant contempler un chef-d'œuvre d'Henning (*sic*) à l'abbaye d'Anchin; des peintures d'Orgagna au Campo Santo de Pise; en négligeant de lui apprendre que le *Martyre de Saint-Pierre* du Titien n'existe plus, en faisant d'Augustin Carrache le fils d'Annibal Carrache, du Francia une des gloires de l'école ferraraise, en disant que Raphaël chargea ce maître illustre de terminer sa *Sainte-Cécile*. en citant un portrait de Rubens peint par lui-même comme existant au Louvre, en parlant de l'usage que l'on fit des gravures pour reproduire les travaux des artistes pendant le XIV^e siècle, en citant parmi les graveurs : Martin de Vos, Otto Venius, Isaac Sadler, *last not least* se hasardant à dire — lui Français — (page 646), « je ne parlerai pas ici de Callot quoiqu'il ait gravé au burin, parce que c'est surtout dans la gravure sur bois qu'il a produit ses compositions si originales! » et classant parmi les œuvres d'Ary Scheffer le *Tintoret peignant sa fille morte*.

C'en est assez sans doute pour établir, qu'en somme, M. Clément est sorti avec un médiocre succès de la sphère accoutumée de ses études. C'en est assez encore pour démontrer que le livre qui vient de paraître sous le patronage éminent de MM. Didot, ne comble que très-imparfaitement la fâcheuse lacune que constitue dans les bibliothèques l'absence d'une histoire générale des Beaux-Arts.

Il serait désirable, au surplus, que dans un livre de l'espèce, les illustrations fussent à la fois plus nombreuses et choisies de façon à donner une idée plus précise des principaux maîtres. Nous n'avons ici la reproduction d'aucun morceau célèbre de sculpture, et les reproductions de tableaux qui sont proportionnellement en minorité ne donnent aucune œuvre capitale de l'histoire de l'art. Pour caractériser Rubens, l'auteur n'a rien trouvé de mieux à mettre sous

nos yeux qu'une médiocre gravure au trait de la *Régence confiée par Henri IV à Marie de Médicis*, une des toiles les moins saillantes de l'admirable suite du Louvre. Signalons enfin une lacune plus grave : l'absence d'une table des noms propres.

HENRI HYMANS.

L'idée de Dieu et ses nouveaux critiques par E. Caro. — Nouvelle édition. Paris, Hachette, 1878.

Les idées spiritualistes, on le sait, sont actuellement en discrédit.

La puissante école dont Cousin était le chef, après avoir longtemps régné sans conteste, a vu son influence ruinée, par sa faute en partie, en partie parce que le besoin de changement est inhérent au caractère français. Comme toujours la réaction a été égale à l'action. Si Cousin et son école avaient dû leur succès aux exagérations de la philosophie du siècle dernier, la philosophie qui s'est substituée au spiritualisme a dû les siens à la faveur dont il avait joui. A l'heure qu'il est, Cousin, Jouffroy, Royer-Collard sont traités de Turc à More par les nouveaux philosophes, comme les classiques, en 1830, l'étaient par les romantiques.

Cela serait de peu de conséquence, en vérité, si les critiques n'atteignaient que des hommes; mais le spiritualisme lui-même est en jeu, et jamais il n'a été attaqué avec plus de vigueur, de science et de talent qu'aujourd'hui. Les idées qui autrefois hantaient les cerveaux des seuls savants commencent à devenir populaires; bien plus, elles sont à la mode. Lorsque les théories subversives sont propres à quelques hommes vivant isolés de la foule dans le silence de leur cabinet, il importe peu; une fois qu'elles trouvent écho dans les masses, il y a cent contre un à parier que celles-ci seront logiques et qu'elles le feront passer du domaine de la théorie dans celui de la pratique. En présence de ce danger, qu'il serait puéril de se dissimuler, quelques hommes, doués d'autant de science que de talent, ont pris la défense du spiritualisme menacé. Au premier rang, en France, se placent Jules Simon, Paul Janet, E. Caro. Ce dernier est actuellement le philosophe le plus écouté de l'université de Paris.

Le principal de ses ouvrages : *L'idée de Dieu et ses nouveaux critiques* est parvenu en quelques années à sa sixième édition : fait consolant qui prouve que les intelligences réfléchies ne veulent pas rompre avec les vieilles doctrines, sans se renseigner sur la valeur des nouvelles. D'ailleurs l'idée de Dieu est le point culminant de toute philosophie, et elle doit occuper la première place.

Chose d'autant plus remarquable qu'elle est plus rare, M. Caro attaque ses contradicteurs à armes courtoises, avec une finesse et une dialectique pénétrantes. Il critique plus, en général, les théories des autres qu'il ne propose la sienne; mais, pour qui sait lire, sa philosophie se dégage lumineusement de toutes les pages, et lui-même, dans la conclusion du livre, il résume, en les dégageant de tout malentendu, les idées fondamentales du spiritualisme philosophique.

Le premier chapitre est consacré à l'exposition des origines de la philosophie nouvelle; résumons-le sommairement.

Le grand coupable, c'est Kant qui, le premier, a inspiré cette défiance pour tout ce qui dépasse les objets de l'expérience, conséquence de la critique de la raison pure.

Vient ensuite Hegel, dont on n'a pas conservé ces grandes lois si fortement liées entre elles, mais dont on a gardé des habitudes d'esprit, des principes de critique non rigoureusement

enchaînés, d'autant plus puissants pour dissoudre les croyances spiritualistes. La marque de l'esprit nouveau est cette opinion partout répandue que la vérité a un caractère essentiellement relatif. Dès lors, il n'y a plus de point de repère, ni de point d'arrêt, et l'on en arrive à dire avec Fontenelle « que tout est possible et que tout le monde a raison. »

L'idée hégélienne du « devenir » substituée à celle de « l'être » conduit à cette conclusion que le bien, le beau, le vrai ne sont pas absolus, puisqu'ils se font. Toute littérature, tout art, toute religion exprimant à un degré égal un moment de l'esprit humain, ont donc une même valeur aux yeux de la critique nouvelle, et celle-ci désormais se réduira à constater, non à juger, ce qu'impliqueraient des principes fixes; car tout principe tient de l'absolu.

Les dispositions philosophiques ont été secondées par la prédominance des méthodes expérimentales. Il est certain que, depuis Galilée et Bacon, la science de la nature a fait d'immenses progrès; ces progrès, on les attribue avec raison à l'excellence de la méthode employée. Or l'axiome en est que toute réalité doit être établie par observation, non par raisonnement. Ce qui est vrai pour les réalités physiques, on l'affirme de toutes choses; de là est né le Positivisme, qui, sans nier « l'absolu » le déclare inaccessible et soutient que l'étude du « relatif » par l'expérimentation est la seule possible.

M. Caro constate, sans pouvoir l'expliquer, le progrès constant des sciences et le discrédit parallèle de la métaphysique. « A mesure que l'esprit humain connaît mieux les lois des phénomènes et qu'il pénètre plus avant dans l'action complexe des forces de la nature, il semble qu'il perde de vue le principe suprême d'où procèdent la loi, la vie et la pensée. » Condamnation de toute recherche concernant les principes, tel est le premier trait de l'empirisme. Avec la question des origines, celle de la finalité, qui en dépend, est bannie aussi, et actuellement il est réputé contraire au véritable esprit scientifique de reconnaître dans la nature les traces d'un plan, d'un dessein suivi. D'après de Candolle « les oiseaux volent parce qu'ils ont des ailes, mais un véritable naturaliste ne dira jamais que les oiseaux ont des ailes pour voler ». Cette phrase ne formule rien moins qu'une théorie, qui substitue une industrie aveugle dans la nature à un travail intelligent; quand le résultat est atteint, il l'est sans direction, sans but, fatalement.

Insensiblement, quand même on ne nie pas Dieu, on le relègue dans une oisiveté qui le supprime. « La science, dit Auguste Comte, reconduit Dieu jusqu'à ses frontières, en le remerçant de ses services provisoires, » et son disciple, ou plutôt son vulgarisateur, M. Littré, déclare « que l'homme des sciences ne sait ce que cela (Dieu) veut dire. »

A en croire les chefs de l'école positiviste, ils sont complètement désintéressés entre toutes les écoles spéculatives et non moins indifférents au matérialisme qu'au spiritualisme. M. Paul Janet a fait très-judicieusement observer que, si le positivisme, fidèle à ses principes, veut se dégager de toute hypothèse, il doit définir l'âme : « un mot qui désigne la cause inconnue et hypothétique des phénomènes de pensée, de sentiment et de volonté », alors que Littré et Robin, dans leur édition du *Dictionnaire de médecine*, en donnent une définition que pourrait accepter le matérialisme le plus crû. En général, on peut dire que positivisme et matérialisme, c'est tout un, encore que ce ne soit pas nécessairement la même chose.

Dans une charmante lecture sur « le pouvoir des mots », faite à l'Académie de Belgique, M. Alphonse Le Roy disait : « Le positivisme, dont je viens d'indiquer les origines, est légitime dans

les sciences d'observation; dans l'ordre moral, il n'est qu'un mensonge décevant, l'excuse des palinodies, une sourdine mise à la conscience. » Il est impossible à l'homme de se désintéresser des hautes questions primordiales; l'histoire de l'humanité le montre à l'évidence. Quoi qu'on fasse pour reporter sa pensée sur le monde sensible, tôt ou tard, on s'écriera avec Alfred de Musset :

Je ne puis; malgré moi, l'infini me tourmente,
.....Qu'est-ce donc que ce monde et qu'y venons-nous faire?

Les théories mises en avant pour expliquer le monde sans une raison primitive ne sont pas plus claires, tant s'en faut, que celles qu'elles prétendent remplacer. Les uns disent qu'il y a dans la matière, un pouvoir de « s'adapter à des fins »; d'autres déposent dans l'atome éternel, « une tendance au progrès. » Ainsi irait l'univers, grâce à l'hypothèse d'un besoin de marche attribué à l'atome et qui le conduit successivement au règne des lois chimiques, à la vie, à la sensation, à la raison. « La matière, dit Henri Taine, a pour terme la pensée, la nature s'achève par la raison. »

Heureusement pour elle, la philosophie nouvelle est défendue par de vigoureux esprits : Vacherot, Taine et Renan surtout. Taine, qu'on regarde comme un disciple de Hegel et de Spinoza, est plutôt un Condillacien attardé; c'est, en tous cas, un des plus forts et des plus brillants écrivains de ce temps. Renan tient à la fois du sceptique, du positiviste et du mystique; c'est un critique doublé d'un artiste très-sensible, qui doit sa popularité en grande partie à la magie de son style. Vacherot ne s'écarte guère du positivisme. Mais, chose étrange, tout en niant l'existence d'une réalité supérieure au monde, il admet la théodicée. Les simples vraieraient là une contradiction, parce que pour eux c'est Dieu qui crée l'homme; pour M. Vacherot, au contraire, c'est l'homme qui crée Dieu.

M. Caro combat les théories de ces trois philosophes avec le calme et la gravité que comportent et l'importance du sujet et la valeur des hommes qu'il réfute. Il ne s'est pas laissé entraîner sur la même pente que M. Taine, qui, dans son livre : *Les Philosophes français au XIX^e siècle*, livre qui fut le premier réquisitoire sérieux contre l'école spiritualiste, se laisse aller à des plaisanteries d'un goût douteux, déplacées assurément en pareille matière.

L'espace ne nous fit-il pas défaut, il nous serait impossible de résumer en quelques lignes ces argumentations si serrées, si bien enchaînées; mieux vaut renvoyer au livre même ceux qui sont en goût de ces questions. F. T.

Actualités scientifiques. — La photographie et ses applications scientifiques, par R. Radau. — Paris, Gauthier-Villars, 1878. — 4 volume grand in-18 de 100 pages.

Créé il y a cinquante ans à peine, l'art des Niepce et des Daguerre a fait des progrès continus, mais avec lenteur et dans une voie longtemps bornée à ses applications les plus vulgaires, les plus futiles : le portrait, les vues et toute une série de colifichets sans nom. Aussi, le jeune art, malgré les merveilles qu'il annonçait, eut toutes les peines du monde à obtenir ses entrées dans le cercle sérieux des artistes et des savants. Aujourd'hui encore, il y a si peu de personnes au courant de ses procédés et de ses ressources, qu'un vulgarisateur allemand, M. Demmin, auteur d'une *Encyclopédie des beaux-arts plastiques*, a pu donner en 1875 cette jolie définition de la photographie, sans soulever trop de critiques : « La photographie est un procédé purement mécanique obtenu par l'atmosphère ! » L'ignorance même des premiers

adeptes enrava longtemps le progrès; les savants ne daignaient pas chercher; les opérateurs, étrangers à la chimie, associaient dans leurs formules d'incroyables combinaisons des agents les plus antipathiques entre eux. C'était un véritable empirisme hermétique où le hasard jouait le premier rôle.

Lorsqu'elle s'attache à l'expression de la figure humaine ou à la reproduction du paysage, la photographie n'est pas dans son véritable domaine, parce qu'elle ne peut donner, au lieu d'une image du vrai, qu'une effigie brute de la réalité. Mais cette fidélité de la reproduction est précisément son mérite principal, dès qu'il s'agit d'applications scientifiques. Le peintre et le graveur doivent traduire et commenter : la science préfère le mot à mot.

De l'infiniment grand à l'infiniment petit, des immuables assises de la terre au jeu fugace des organes vivants, la plaque sensible fixe toutes les formes et tous les phénomènes avec une exactitude et une économie de travail qu'on demanderait vainement aux autres modes de reproduction graphique.

Les premiers essais pour mettre la photographie au service de l'astronomie, se firent en France, au début de l'invention elle-même. Mais, la photographie céleste fut redevable de ses plus grands progrès à un Anglais, M. Warren de la Rue; ses épreuves de la lune, du soleil et des grosses planètes ornent aujourd'hui beaucoup de livres populaires. Il a même réussi à obtenir des vues stéréoscopiques qui font nettement ressortir la sphéricité et les accidents géologiques des corps célestes. On a ainsi acquis la certitude qu'il s'opère encore des changements sur la lune : de nouveaux cratères y ont apparu. Le soleil a été exploré avec plus de succès encore, et, dans certaines circonstances, l'image photographique de cet astre peut révéler des phénomènes qui échappent à l'observation directe et qui conduisent à bien d'autres révélations sur la nature intime du globe solaire. Les études de M. Janssen, à l'Observatoire de Meudon, ont beaucoup avancé ces recherches, dont on se figure malaisément la délicatesse et les difficultés.

L'observation de phénomènes astronomiques d'une courte durée, comme les éclipses et les passages de planètes au-devant du soleil, est notablement facilitée par le secours de la photographie.

Les grandes éclipses de 1860 et de 1868, le passage de Vénus en 1874, ont été, pour la méthode photographique, de brillantes occasions de faire ses preuves, et les expéditions importantes auxquelles ces phénomènes ont donné lieu, ont apporté à la science un riche contingent de faits positifs. — Un Américain, M. Rutherford, s'est appliqué spécialement à la photographie des étoiles; l'avantage pratique, ici, c'est que l'image constitue un fait indiscutable, à l'abri des erreurs que l'observation et conserve, pour les âges futurs, la position actuelle des étoiles ainsi relevées. Il faut suivre, dans le livre même de M. Radau, les incroyables et nombreuses difficultés des problèmes que soulèvent la construction des instruments, la nature des produits et celle des procédés.

Si, du ciel, nous descendons sur la terre, nous sommes frappés des services immenses que la photographie est appelée à rendre à la géographie, à l'ethnographie, à l'archéologie, surtout lorsqu'il s'agit de reproduire des monuments et des inscriptions. Chose plus étonnante, la photographie peut dévoiler l'invisible, ressusciter des caractères complètement effacés et devenir un utile instrument de restauration des vieux manuscrits ou de multiplication de leurs copies. La topographie, la géodésie, la géologie, la paléontologie, l'art militaire, n'attendent pas de

moindres services de l'art du photographe : à Wolwich, on est parvenu à photographier les trajectoires des projectiles.

A propos de la météorologie : « Les appareils enregistreurs, dit M. Radau, sont en cela supérieurs à l'homme, que rien ne peut lasser leur zèle, que rien ne les rebute, que la monotonie est leur élément et la régularité leur condition d'existence. » Nous ne pouvons décrire ici tous les appareils ingénieux qui fournissent une représentation exacte des phénomènes, et nous renvoyons encore au texte.

Nous ne pouvons non plus que citer sommairement les applications à la physique et à la physiologie expérimentale, d'une si grande importance pour la pratique médicale : Le Dr Stein, fixant le zigzag enflammé de l'éclair, M. Marcy, enregistrant les pulsations du pouls, le rythme de la respiration, les variations de température du sang, etc., et tant d'autres qui ne sauraient trouver place ici, ont ainsi créé, depuis quelques années, une étonnante quantité de matériaux pour une science nouvelle.

La photomicrographie et les applications si variées de la photographie nous entraîneraient trop loin. Nous ne suivrons pas non plus M. Radau dans son troisième chapitre, consacré aux *Procédés*; il a une portée technique qui n'intéresse que les praticiens.

L'*Appendice* enfin, est un résumé très-succinct de la théorie du contraste simultané des couleurs définie par Chevreul, Helmholtz et Von Bezold, théorie qui renferme une foule d'aperçus neufs et curieux sur l'application des principes de l'optique aux arts décoratifs et à la peinture. Cette partie du livre n'intéresse pas moins les gens du monde que les artistes. En somme, l'ouvrage de M. Radau est encore une excellente addition à la collection des *Actualités scientifiques* publiées par la librairie savante de M. Gauthier-Villars.

JULES PETIT.

BULLETIN

Les origines du Conservatoire royal de musique de Bruxelles, par Ed. Mailly. Bruxelles, Hayez, in-8°.

L'histoire de cette institution, appelée à briller d'un si vif éclat sous l'habile direction de l'illustre Fr. Fétis et de son éminent successeur, remonte à 1813, année où fut fondée à Bruxelles une école municipale de chant destinée à former pour le théâtre des élèves qui devaient ensuite aller se perfectionner au Conservatoire impérial de Paris. A côté de cette école, on en établit, onze ans après, une autre de violon. En 1826, une nouvelle et importante réforme s'opère : un arrêté royal crée une école plus complète de musique et de chant, qui prend le titre d'« Ecole royale de musique, » et dont les cours, suspendus à la suite de la révolution de 1830, ne furent repris qu'en 1833, époque de la fondation du Conservatoire royal. C'est l'histoire des deux périodes qui vont de 1813 à 1826 et de 1826 à 1832 que M. Mailly a voulu exposer. Elle est bien peu connue, et cependant le travail du savant académicien prouve qu'elle offre beaucoup d'intérêt. L'école royale de musique notamment, pendant les quelques années de son existence, a produit un grand nombre d'artistes de talent, dont quelques-uns ont acquis une réputation européenne. En 1828, Servais, âgé de 18 ans, est signalé comme pouvant être compté au rang des artistes distingués; dans la classe d'harmonie, Lintermans, « jeune homme plein d'idées et grand travailleur » appelé à faire honneur à l'école, obtient l'année suivante le premier prix de composition, et son talent de chanteur et de compositeur est très-favorablement apprécié dès cette époque. On sait que M. Lintermans, créateur du chant choral en Belgique, a fondé et dirige encore aujourd'hui la Société des Artistes réunis. Une foule d'autres noms, les uns encore bien connus, les autres

trop oubliés, se trouvent et revivent dans l'Histoire de l'école de musique. Rédigé d'après des documents presque tous inédits et des souvenirs personnels, ce travail présente tout l'attrait de la nouveauté, en même temps qu'il atteste chez l'auteur une connaissance sérieuse du sujet. En matière d'art musical, M. Mailly est un appréciateur éclairé, et les jugements qu'il porte, bien que généralement très-sobres, le montrent suffisamment. Et.

Basques et Navarrais, souvenirs d'un voyage dans le nord de l'Espagne, par Louis Lande. Paris, Didier.

M. Lande n'a pas l'humour et la verve, à la fois railleuse et sentimentale, d'un Edmondo de Amicis. Il n'a pas cette vive mobilité d'impressions, cette imagination brillante, cette sensibilité rêveuse, cet art de mêler l'anecdote aux descriptions que l'on admire dans tous les ouvrages de l'officier italien : il lui manque le *charme*. Toutefois, M. Lande, qui est un écrivain de talent, n'a pas raconté sans agrément son voyage en Espagne. Ce n'est pas l'Andalousie ni Madrid qui l'ont attiré dans la péninsule. Il n'est pas sorti du pays basque, et décrit successivement les montagnes de la Navarre et de l'Alava, les vertes et fraîches vallées du Guipuzcoa, les côtes de la Biscaye, où vit une population d'habiles pêcheurs et de vaillants marins. Il a vu les ruines dont la guerre civile a jonché ce petit pays, qui fut durant trois années le royaume de don Carlos, et qui lutta obstinément contre les forces réunies de toute l'Espagne. Il a visité Estella, la vieille cité de Vitoria et Bilbao, la ville libérale qui résista aux carlistes avec tant d'énergie. Il s'est arrêté devant le chêne sacré de Guernica, béni par Jean Jacques Rousseau, honoré par les soldats de la France républicaine comme le père des arbres de la liberté, et chanté par Iparaguirre dans un hymne qui est devenu la Marsillaise basque. Il a assisté à la fête d'Ignace de Loyola à Azpeitia, dans la petite ville où est né le fondateur de l'ordre des jésuites. M. Lande raconte la tristesse et les regrets des Basques, dépouillés par la loi du 21 juin 1876 de leurs *fueros* et des précieux privilèges qui faisaient leur orgueil. Les Basques ne sont plus, comme disait Voltaire, ce petit peuple qui saute et danse au haut des Pyrénées; ils sont assimilés, ou peu s'en faut, au reste du royaume, et ceux qui faisaient dire à Gonzalve de Cordoue : « J'aimerais mieux être dompteur de lions que gouverneur de Biscaye » doivent se plier à la vie commune et partager les charges des autres Espagnols. M. Lande recommande au gouvernement une politique de prudence et de tempérament à l'égard des Basques; il lui conseille de dissiper les défiances et de calmer les rancunes par la douceur et la conciliation, et, comme disait Plin le Jeune à son ami Maxime, nommé gouverneur de l'Achaïe, de ne pas blesser la vanité d'un peuple si fier de sa gloire passée. Mais M. Lande engage les Basques à faire de leur côté quelques concessions; il leur montre que rester à l'écart, se montrer maussades et rétifs, c'est nuire à leurs propres intérêts. Ne vaut-il pas mieux qu'ils acceptent les faits accomplis, se mêlent à la vie de la nation, et consacrent leurs qualités d'ordre, d'économie et de travail à la régénération de l'Espagne? Les plus grands commerçants de la capitale sont originaires de l'*Irurac-bat*, et, dernièrement, sur sept professeurs de la faculté des sciences de Madrid, cinq étaient Basques de naissance. C.

La Belgique illustrée. 11^e livraison. Cette livraison contient la fin de la description de Bruges, par M. L. Theoris, une des plus intéressantes monographies qui aient paru jusqu'ici dans le recueil dirigé par M. Eug. Van Bommel. Les richesses artistiques que renferme la vieille cité flamande ont offert au dessinateur de nombreux sujets d'illustrations, parmi lesquelles nous distinguons : la Chapelle du Saint-Sang; la Cheminée du Franc; le Palais du Franc; les Tombeaux de Charles le Téméraire et de Marie

de Bourgogne ; la Chasse de sainte Ursule ; le Tombeau de Ferry de Gros et une reproduction du tableau de Van Eyck : l'Adoration de la Vierge.

— La *Rassegna Settimanale* publie un document qui se trouve dans les archives de l'Etat, à Turin, et dont il résulte que le roman *La Princesse de Clèves* n'est pas de M^{me} de Lafayette, ainsi qu'on le croit généralement. C'est une lettre écrite de Paris au chevalier De Lescheraine, secrétaire de la duchesse Marie-Jean-Baptiste de Savoie Nemours, par M^{me} de Lafayette, et dans laquelle on lit :

« Un petit livre qui a couru, il y a quinze ans et où il plut au public de me donner part, a fait qu'on m'en donne encore à la P^e de Clèves ; mais je vous assure que je n'y en ay aucune, »

— L'origine des runes scandinaves n'a jamais été expliquée d'une manière satisfaisante. M. Isaac Taylor, qui s'est occupé, depuis plusieurs années, de l'histoire primitive de l'alphabet, les fait remonter aux tribus gothiques de l'est de la Vistule, qui auraient connu l'alphabet par leurs relations avec les colonies grecques établies sur le Dnieper. Le résultat de ses recherches est consigné dans un ouvrage qui paraîtra prochainement sous le titre : « Grecs et Goths, étude sur les runes. »

REVUES ÉTRANGÈRES.

NINETEENTH CENTURY. — PRINCETON REVIEW.

Nineteenth Century. — On sait la large part que prennent les femmes aux travaux de la presse périodique anglaise. C'est une dame, Mrs E. I. Barrington, qui examine dans le numéro d'avril du *Nineteenth Century* une des questions esthétiques les plus ardues : « Une grande école d'art est-elle possible aujourd'hui ? » Mrs Barrington est sévère pour tout le monde, pour le public, pour les connaisseurs, pour les critiques et même pour les artistes. Partant de ce principe que le grand art est le résultat des grandes pensées et surtout d'un sentiment religieux élevé, elle arrive à cette conclusion que notre époque utilitaire ne peut que bien difficilement produire des artistes comparables à ceux du passé. Pourtant, à son avis, il y aurait moyen de rendre la situation moins mauvaise. Au premier rang des mesures qu'elle conseille, est la suppression des expositions, qui, d'après sa manière de voir, font beaucoup plus de tort que de bien à l'art. Elle voudrait aussi une critique sérieuse, et cite à l'appui de sa thèse quelques curieux exemples de la légèreté de certains « salonniers » anglais. Enfin, elle voudrait une réforme de l'enseignement artistique permettant aux jeunes gens bien doués de perfectionner et d'approfondir plus longtemps leurs études sans qu'ils eussent besoin de poser dès le début et de tirer des « coups de pistolet » pour se faire remarquer du public ; elle voudrait aussi la formation d'une sorte d'association composée des artistes les plus distingués et de riches amateurs qui encourageraient les œuvres hors ligne et feraient du grand art une source d'honneur et de fortune. Par tous ces moyens, on affinerait le goût des masses, on les pénétrerait de ce sentiment artistique qui leur fait défaut en Angleterre à un point inimaginable. Mrs Barrington en cite un exemple typique. Le poète Tennyson, voyant un jour un constructeur de Freshwater abattre des arbres splendides pour bâtir une maison, ne put réprimer un mouvement de colère. « Pourquoi coupez-vous vos arbres ? s'écria-t-il. Bâtitiez votre maison quatre pieds plus loin et vous les laisserez en vie. Les arbres sont de belles choses ! — Les arbres sont des ornements, répondit l'homme, nous ne recherchons que l'utilité. » Quand les préjugés sont aussi profonds, il faut bien du temps avant de les vaincre, et Mrs Barrington a raison de dire en terminant qu'elle craint de prêcher dans le désert, bien que son étude, aussi fortement pensée que brillamment écrite, soit digne d'un meilleur sort.

Le savant professeur Huxley combat, de son côté, un autre préjugé, celui qui consiste à affirmer que les recherches métaphysiques ne peuvent aboutir et que le temps qu'on y consacre est du temps tout sim-

plement perdu. La métaphysique est, selon lui, plus utile que jamais ; elle est la compagne obligée, le corollaire indispensable de la physique et de la philosophie. Nous ne le suivrons pas dans ses développements, mais nous signalerons sa remarquable conclusion : « La critique métaphysique a des rapports avec le matérialisme pur, elle en a aussi avec le pur idéalisme, mais elle n'est ni l'un ni l'autre. En effet, l'idéalisme, non content de proclamer cette vérité que notre science est limitée aux actes de la conscience, émet l'improvable proposition que rien n'existe au delà de ces actes et de la substance de l'esprit. Et, d'autre part, le matérialisme, soutenant avec raison que, quoi qu'il puisse paraître, les phénomènes matériels sont les causes des phénomènes mentaux, avance sans preuves, possibles, ce dogme que les phénomènes matériels et la substance de la matière sont les seules origines des choses. Ecartez les propositions sur lesquelles ni l'un ni l'autre des controversistes ne sait et ne peut rien savoir, et il ne restera plus rien qui les divise. Faites un désert de l'inconnu, et l'astr^e divin de la paix philosophique commencera son règne béni. »

Une autre étoile, celle de la paix économique, a dans M. Alfred R. Wallace un adorateur passionné. Il espère amener son règne par la réciprocité, qu'il appelle le « véritable libre-échange. » Les arguments de M. Wallace sont spécieux et capables d'induire en erreur un public dont l'éducation économique n'est malheureusement que trop réelle ; ils auront moins de succès auprès des hommes sensés et pratiques qui, dans les deux grands partis anglais, dirigent la politique nationale. L'écrivain, d'ailleurs, en prend fort à son aise des raisons données par les défenseurs du libre-échange absolu : « C'est une faible et misérable réponse, dit-il, que d'affirmer que le peuple bénéficie des réductions de prix amenées par la concurrence étrangère, car la grande masse du peuple est productrice aussi bien que consommatrice. » Avec une pareille manière de voir, mieux vaut demander tout de suite la protection pure, ce sera plus logique et plus franc. La combinaison de M. Wallace, l'application aux produits de chaque pays de droits réciproques différents est, du reste, d'une réalisation presque impossible. Il signale lui-même les difficultés qu'elle entraînerait sans parvenir ensuite à écarter les objections signalées, en avançant même que sa combinaison ne sera pas tout à fait du goût des vrais « réciprocistes. » Est-il besoin de combattre longuement une doctrine qui se réfute si bien d'elle-même ?

La politique coloniale a toujours une place privilégiée dans les revues anglaises ; elle ne compte pas moins de trois articles dans ce numéro. Signalons en un de M. Edward Dicey sur la crise égyptienne, que les événements des jours derniers ont confirmée de point en point pour le malheur de l'Égypte.

Princeton Review. — Dérogeant à son caractère théologique habituel, la revue américaine nous donne en mars un numéro rempli d'articles du plus haut intérêt. Nous laisserons de côté les écrits purement politiques et scientifiques pour pouvoir parler un peu plus longuement d'une étude fort curieuse de M. Julius Vogel sur les îles du Pacifique. Au moment où nous recherchons avec tant d'avidité des débouchés pour notre industrie souffrante, cette étude est du reste une véritable mine de renseignements utiles et précieux. Trop longtemps étrangers aux choses géographiques, nous n'avons pas suivi avec assez d'attention les étonnants progrès que faisait la civilisation dans tous ces archipels éloignés. M. Vogel nous en trace un tableau saisissant dans sa concision. Voilà par exemple Honolulu, aujourd'hui lié par un traité de réciprocité avec les États-Unis, où dans les six premiers mois de 1876, les exportations n'étaient que d'une valeur de 63,700 dollars ; après le traité, la période correspondante de 1877 donne un total de 1,438,000 dollars pour les produits exportés. Le groupe de Samoa, dont le climat est aussi salubre que le sol fertile, a déjà un mouvement commercial de 477,000 livres sterling ; aux îles Fiji, annexées par les Anglais en 1874, ce mouvement atteint

19.000 livres. La nouvelle Guinée se développe dans des proportions analogues, et la Nouvelle-Calédonie pourrait en faire autant si la France, républicaine à présent chez elle, n'était au delà des mers la plus autoritaire et la plus despotique des nations. Mais c'est surtout la Nouvelle-Zélande qui marche à pas de géant. Depuis près de dix ans, l'Angleterre laisse ses colons voler de leurs propres ailes, et son protectorat n'est plus que nominal. Laissés à eux-mêmes, ces colons se sont mis résolument à l'œuvre, ont construit 955 milles de chemins de fer, 2 500 milles de route, attiré 90,000 émigrants. Leurs revenus atteignaient 4,000,000 sterlings en 1877, et leur mouvement commercial 13,300,000 livres. Du reste, tous les éléments de prospérité sont à leur disposition. Mines d'or, de charbon, bois splendides, pâturages copieux, rien ne leur manque, et c'est justement que leurs îles ont été appelées l'Angleterre du Pacifique. Passe-t-on en Australie, on y retrouve les mêmes ressources, les mêmes richesses naturelles. Il n'est donc pas surprenant que la population y croisse d'une façon si rapide. Sir Hercules Robinson, gouverneur de la Nouvelle Galles du sud, estime qu'elle atteindra en 1935 38,000,000 d'âmes ; souhaitons que cette prévision se réalise ; souhaitons aussi que nos compatriotes sachent d'ici-là nouer avec le continent australien et les innombrables îles qui l'avvoisinent, des relations étroites. L'avenir, en matière de prospérité matérielle, n'est plus maintenant aux flegmatiques, il est aux peuples colonisateurs.

J. C.

THE ATHENÆUM. (L'antiquité homérique et les découvertes de Schliemann).

M. Murray, examinant dans la revue *The Nineteenth Century*, les découvertes faites dans l'île de Chypre par M. Cesnola et à Mycènes par M. Schliemann, est arrivé à conclure qu'Homère a décrit des objets d'origine phénicienne qu'il aurait eus sous les yeux à Sidon et dans l'île de Chypre ; que, par conséquent, les antiquités découvertes par M. Cesnola peuvent mieux servir à élucider les textes d'Homère que les objets trouvés à Mycènes et à Troie. M. Emile Burnouf qualifie cette assertion de paradoxale. Si Homère a existé, dit-il, ce doit avoir été après l'invasion dorienne, alors que la Grèce possédait déjà ses traditions propres, sa poésie et ses arts indépendants. En outre, l'Iliade, aussi bien que l'Odyssée, a été composée d'après d'anciennes traditions, de vieilles légendes helléniques et probablement aussi des chants populaires qui avaient pendant longtemps circulé de bouche en bouche. Cela étant, il serait bien singulier que le poète se fût inspiré d'une civilisation étrangère et dédaignée, et qu'il l'eût substituée à celle de la nation dont il célébrait les exploits. D'un autre côté, en supposant l'existence d'un art phénicien, ce qui est contestable, les descriptions homériques ne concordent pas avec les productions de cet art, mais, au contraire, avec celles que les fouilles de Mycènes et de la Troade ont mises au jour. Or, les antiquités découvertes par M. Schliemann ne possèdent rien du caractère phénicien, à de rares exceptions près, tandis que celles de Mycènes ont, en général, un caractère assyrien marqué. On peut reporter les antiquités mycéniennes à l'époque où l'Assyrie était puissante et répandait au dehors sa civilisation. A cette époque, Sidon n'existait plus ; les Pélasges avaient remplacé les marchands de Sidon sur la plupart des points de la Méditerranée, et la Phénicie disparaissait pour un temps de l'histoire. Les objets trouvés à Hisarlik ont une antiquité beaucoup plus haute que ceux de Mycènes ; ils ne portent pas la marque de l'art assyrien, mais ils ne sont pas non plus d'origine phénicienne. Les figures symboliques gravées sur plusieurs de ces objets ont un caractère aryen incontestable. Ce fait est confirmé par les caractères ethnologiques des squelettes trouvés par M. Schliemann à Troie, et qui appartiennent également à la race aryenne. C'est là la seule idée fondamentale qui doit servir de base à toute discussion, parce que,

suivant les traditions helléniques, elle relie la population troyenne à celle de la Grèce et prouve qu'à cette époque, la civilisation de Troie n'était ni sémitique ni égyptienne, mais correspondait directement à celle de l'Asie centrale. Cette idée est d'ailleurs confirmée par tous les synchronismes, les anciens textes et les monuments.

M. Murray décrit les analogies qu'il a rencontrées entre les objets trouvés à Mycènes et à Troie et ceux qui ont été découverts à Hallstadt et sur d'autres points de l'Europe, à l'est et au nord; cela ne prouve nullement l'identité des races qui les possédaient. On sait très-bien que les produits de l'industrie de ces temps reculés se répandaient au loin, que le commerce existait comme aujourd'hui, bien que dans des conditions différentes. La ressemblance ne prouve qu'une chose, c'est que les antiquités de Troie et de Mycènes appartiennent à l'âge du bronze.

Quant aux tombeaux de Mycènes, il est imprudent de dédaigner la tradition locale qui les attribue aux Pélopiens. Les personnages couverts d'or sont indubitablement des rois. De plus, ces tombeaux étaient dans l'Acropole, et on y a trouvé des traces évidentes d'anciens sacrifices : les rois ici déposés avaient passé dans la condition de héros ou de dieux tutélaires.

M. Burnouf attache donc à ces découvertes une grande importance scientifique, et les raisons qu'il en donne sont celles-ci. D'abord, par leur analogie avec celles qui ont été faites dans le nord et à l'est, elles fournissent une date approximative à l'âge du bronze. En second lieu, elles établissent une affinité positive et directe entre l'ancienne population hellénique et les vastes Etats de l'est et du sud, dont les principales dates historiques sont déjà fixées. Enfin, elles fournissent un fondement réel à certaines traditions nationales de la Grèce et les font sortir de cette incertitude dont les avait entourées la poésie en les embellissant.

RASSEGNA SETTIMANALE (JOURNAUX littéraires et revues en Angleterre).

L'extension qu'a prise la presse quotidienne en Angleterre suffirait à donner une idée de la mesure du développement intellectuel; mais à côté des journaux quotidiens, qui ne s'occupent que des événements du jour, des événements politiques en particulier, la littérature est représentée par d'importants recueils hebdomadaires, comme l'*Athenæum* et l'*Academy*. Le mouvement intellectuel général se retrouve dans les Magazines (*Blackwood, Fraser, Temple Bar, Cornhill, Belgravia, Tinsley, Macmillan*, etc.) et les revues, dont le nombre est considérable. L'*Edinburgh Review*, la *Quarterly* et la *Westminster* ont une réputation de vieille date. Parmi les autres, un correspondant de la *Rassegna Settimanale* en distingue qui appartiennent à deux genres nouveaux : la littérature périodique éclectique et le journalisme de commerce.

La littérature éclectique a son origine dans la fondation de la *Fortnightly Review*, qui, comme l'indique son titre, devait paraître deux fois par mois, mais est devenue mensuelle. Elle naquit sous les auspices de M. Lewes, récemment décédé. Son but était d'aborder les problèmes religieux, moraux, politiques et sociaux les plus scabreux sous une forme modérée, mais avec une liberté illimitée. Bien qu'il fût entendu que la *Fortnightly* serait le journal de tous et accueilleraient dans les limites du juste et de l'honnête, toutes les opinions, elle accusa des principes et des vues qui tendaient au radicalisme en politique et au scepticisme ou au positivisme dans les autres domaines. Plus tard surgit la *Contemporary Review* et le *Nineteenth Century*, qui aspirèrent à la plus entière neutralité et à l'impartialité générale en toutes matières, accueillant des articles conçus à des points de vue diamétralement opposés, de manière qu'un écrivain contredit parfois de la manière la plus formelle ce qu'un autre a avancé sur le même sujet dans le même recueil. La *Contemporary* d'abord, le *Nineteenth Century* ensuite eurent bien-

tôt pour collaborateurs les esprits les plus distingués de l'Angleterre. Ces revues abordèrent toutes les questions, politiques, religieuses, sociales et morales avec une liberté et en même temps avec une urbanité remarquables. Le public lettré d'Angleterre a assisté avec un vif intérêt aux joutes auxquelles ces recueils ont servi de lice : sur les questions d'Orient, la guerre de l'Afghanistan, les conditions de l'Empire des Indes, les relations des colonies anglaises avec la mère patrie, le développement de la liberté et du bien-être en France, en Allemagne, etc., sur le parlementarisme opposé au gouvernement personnel, les recherches de MM. Tyndale, Virchow et autres savants nationaux et étrangers.

A part le *Satirist*, une feuille scandaleuse, morte d'inanition, les journaux humoristiques, comme le *Punch*, le *Fun*, la *Indy*, ont su faire la guerre aux ridicules sans offenser le bon goût ni même émouvoir les susceptibles. Mais d'autres feuilles moins réservées ont trouvé récemment une certaine faveur dans le public : *The World, The Truth, The Whitehall Review, Vanity Fair*, non-seulement s'attaquent aux hommes publics, mais entretiennent leurs lecteurs de faits qui sont du domaine de la vie privée. Le scandale leur tient lieu d'esprit. On les apprécie à leur valeur, et on les tolère comme un mal inévitable.

NOTES ET ÉTUDES.

LETTRES PARISIENNES.

Paris, 10 avril.

L'Académie française n'avait pas offert depuis longtemps d'aussi brillante séance que celle où elle vient de recevoir M. Renan. Dès huit heures du matin, on faisait queue aux portes de l'Institut. C'est à peine si les retardataires arrivés à midi — la séance était pour deux heures — ont pu trouver, pour se placer, quelqu'un de ces tabourets que M. Pingard tient en réserve dans les coulisses et qui apparaissent une fois les bancs garnis. Une Compagnie dont les réunions excitent si vivement la curiosité et qui peut imposer deux ou trois heures de queue aux femmes les plus élégantes peut se moquer de toutes les plaisanteries dont on la poursuit.

M. Renan est entièrement remis du rhumatisme goutteux dont il a souffert et qui avait fait remettre sa réception depuis plusieurs semaines. Il a lu son discours d'une voix forte et pleine, le faisant valoir à sa façon. Il est certain qu'un lecteur de profession, M. L'gouvé par exemple, ou tel artiste de la Comédie Française, en eût été irrité, au point de vue de l'effet sur l'auditoire, un tout autre parti; j'ai vu des auditeurs manifester leurs regrets que l'auteur ne l'eût pas fait. Mais M. Renan est professeur et savant et non pas auteur dramatique; son art à lui est un art délicat, grave, enveloppé. Je crois qu'il a bien fait de lire à sa façon, au risque de recueillir quelques applaudissements de moins.

Je n'ai pas à vous parler de ce discours; il a été lu, je pense, hors de France comme en France par tous ceux qui aiment la littérature, et je vois que, même en Allemagne, on s'en est fort occupé. Il s'y trouve bien de l'esprit, un esprit tout opposé à celui des vaudevillistes et des journalistes, qui, loin de mettre le trait en saillie, se plaît, au contraire, à l'amortir, à le voiler à demi. M. Renan ne fait jamais plus que sourire; il ne dit jamais salut qu'aux bons entendeurs. Je me figure, pour ma part, qu'il y a bien quelque légère ironie glissée au milieu des longs compliments qu'il a prodigués d'abord à l'Académie; même un nouveau venu n'était pas tenu de se mettre tant en frais d'amabilité. Il a été jusqu'à remercier ses nouveaux confrères de l'avoir fait attendre à la porte « jusqu'à l'âge charmant de l'Ecclésiaste. » Il y a bien longtemps que M. Re-

nan méritait l'Académie, et en était, d'après le jugement de l'opinion publique : en le recevant, c'est elle qu'elle a honorée et non le récipiendaire.

L'éloge de Claude Bernard a été trouvé fort beau, digne du savant illustre auquel il s'adressait : c'est tout dire. M. Renan, du reste, qui a un goût vif pour les sciences naturelles et qui compte parmi les savants ses plus chères amitiés, était aussi capable qu'un savant de profession de comprendre la grandeur de l'œuvre de Claude Bernard, et plus capable que la plupart des savants de l'exprimer. Quoi qu'il en ait dit, il y a un art d'écrire; ce n'est pas tout que d'avoir de belles et fortes pensées; il faut, pour les bien rendre, être maître de cet instrument qui s'appelle la langue, et je ne connais pas d'outil plus délicat et plus difficile à manier, exigeant plus d'études et plus d'efforts que la langue française. M. Renan lui-même en est bien la preuve.

Les dernières pages du discours se sont élevées à la plus haute éloquence. Ce n'est pas que l'auteur n'eût, plus d'une fois, exprimé déjà en plusieurs de ses livres les idées qu'il a présentées. C'est toujours la même philosophie un peu triste et désenchantée, le même mysticisme un peu vague, on ne sait quelle religiosité accompagnant le scepticisme le plus profond et parfois la négation la plus hardie. Il n'est pas trop aisé de tirer de là des conclusions un peu nettes. M. Renan se plaît à ne pas conclure : il y a en lui tout à la fois de l'homme qui se dérobe à ceux qui voudraient le presser et de l'homme qui se dérobe à lui-même; il est artiste et poète autant que savant; il trouve du charme à se bercer de belles illusions tout en sachant que ce sont seulement des illusions. Mais il revêt ses rêves d'une telle magie de style qu'il les rend charmants pour le lecteur. Sa raison proteste en vain contre les inconséquences du penseur; il faut, malgré qu'on en ait, subir cette séduction, et la part de la critique ne vient qu'après celle de l'admiration. Pour moi, il me semble que vraiment, à n'examiner que le talent littéraire, aucun autre de nos contemporains ne saurait être mis en parallèle avec l'auteur des *Mélanges d'histoire religieuse* ou des *Dialogues philosophiques*.

Je sais gré à M. Renan d'avoir eu une fois de plus le courage de ses opinions. Il est telle phrase de son discours, sa phrase sur l'âme, par exemple, qui a scandalisé quelque peu une partie notable de l'auditoire, et qui, au sein même de l'Académie, n'a pas dû être vue d'un fort bon œil. J'imagine qu'on lui eût su gré de ne pas l'écrire ou de consentir à l'effacer. Il l'a écrite et il l'a prononcée. Elle est en contradiction avec tous les lieux communs qu'il est habituel de répéter en toutes les cérémonies officielles et particulièrement sous la coupole de l'Institut, où l'esprit de Victor Cousin domine encore. Mais M. Renan arrivé à près de cinquante-sept ans, et après le long stage qui lui a été imposé, avait bien, certes, acquis le droit de dire, au risque de froisser la conscience de quelques-uns de ses confrères, ce qui, à tort ou à raison, est pour lui la vérité. Ses opinions ne sont un mystère pour personne, il a pris assez de soin de les manifester en mainte occasion. Il était juste qu'entrant à l'Académie il y entrât la tête haute, sans rien renier, sans faire aucun acte d'hypocrisie. Si l'Académie représente quelque chose de grand et de respectable, c'est l'idée de tolérance; on n'a que trop fait d'efforts pour l'amener à abdiquer à cet égard; on n'a vu que trop de choix qui n'avaient d'autre raison d'être que l'orthodoxie politique, littéraire ou religieuse du candidat. La vraie mission de l'Académie, — et c'est en y demeurant fidèle qu'elle peut conserver son prestige — c'est au contraire de ne regarder

que le talent des candidats, sans se faire juge de leurs doctrines. Ce n'est point à des hommes, tous également faillibles, qu'il appartient de faire œuvre de concile œcuménique et de promulguer des dogmes d'aucun genre. Elle a, dans le passé, compté des catholiques ardents comme Bossuet et Fénelon et des libres-penseurs comme Voltaire. Elle ne pouvait sans préjudice pour elle-même abandonner ces nobles traditions. Il importe peu que M. Renan soit ou ne soit pas chrétien, qu'en histoire, en politique, en philosophie, il ait ou non défendu la bonne cause : la seule chose à considérer, c'est de savoir s'il compte ou non parmi les premiers écrivains, parmi les hommes supérieurs de son temps. Il me semble que la question n'était pas douteuse, et je m'étonne seulement qu'on ait mis si longtemps à la résoudre.

Il sort de cette séance une grande leçon et qui est plus que jamais utile au temps de passion religieuse où nous vivons. Quel scandale ce fut, en 1863, lorsque parut la *Vie de Jésus* ! Je me souviens, comme si c'était hier, de toutes les agitations d'alors. De tous côtés le livre fut dénoncé. Deux ou trois cents brochures parurent appelant sur l'auteur les foudres du Ciel et de la terre. Le Ciel resta indifférent, et les puissances de la terre eurent le bon goût de ne pas intervenir dans le débat. Qu'est-il resté après quinze années de ce tumulte ? Je ne vois pas que la foi ait disparu parmi les croyants ; toutes les brochures sont descendues dans l'oubli : une seule chose est restée debout, le talent de l'écrivain. Chacun discute aujourd'hui librement la question de la divinité ou de l'humanité du fondateur de la religion chrétienne. Le livre de M. Renan, comme ceux qui l'ont suivi, est lu sans passion par la plupart des lecteurs. On a même fini par reconnaître que ce livre, tout négatif qu'il fût en ses conclusions surnaturelles, était une œuvre de respect beaucoup plus que de haine. Le temps a fait la paix sur les querelles des hommes, et si les dévots de l'Académie n'ont pas voté pour M. Renan, aucun du moins ne s'est étonné de son élection et n'a demandé à sortir parce qu'il entra. Apprenons à être indulgents et tolérants ; respectons le mérite partout où il se rencontre ; voilà la conclusion à tirer : dans cette humanité où tout passe, le mérite personnel est encore ce qui dure de plus.

On a vu au Théâtre Français, le lendemain de la séance de l'Académie, une autre démonstration de cette grande vérité. On y reprenait *Ruy-Blas*, le drame romantique de Victor Hugo, qui date de quarante années. Il avait eu, à ses débuts, au moment où l'école littéraire de 1830 était encore dans toute sa splendeur, une quarantaine de représentations d'un succès contesté. Aujourd'hui l'École de 1830 est finie : nous sommes presque aussi loin des passions romantiques que des passions classiques. Le genre du mélodrame a fait son temps : le naturalisme triomphe et tient le haut du pavé. Eh ! bien, *Ruy-Blas* qui a obtenu, en 1872, cent cinquante représentations à l'Odéon, va, en 1879, en obtenir au moins autant à la Comédie Française.

C'est qu'en effet les formules littéraires, les théories esthétiques, les questions de genre importent peu. Une seule chose importe et dure : c'est le talent. L'humanité regarde à la liqueur plus qu'au vase qui la renferme, et mon avis est qu'elle a bien raison. Hé ! oui. *Ruy-Blas* est un mélodrame comme *Le Cid* et *Britannicus* sont des tragédies. Hugo s'est servi de l'instrument de son temps comme Racine et Corneille s'étaient servis de l'instrument du leur. On peut discuter longuement sur la valeur respective de ces formes de l'art, également mortes aujourd'hui : la question regarde les archéologues. Mais ce qui intéresse le public et ne

cessera de l'intéresser, c'est le génie des poètes qui en ont fait usage. Il est aisé de signaler les invraisemblances, les contradictions mêmes de l'œuvre de Victor Hugo, comme il est aisé de montrer les faiblesses et les vices de construction d'*Horace* ou de *Mithridate*. Je vois des critiques qui s'attardent à ce que la besogne ingrate. Mais à quoi bon ? L'effet du temps, c'est de nous rendre moins sensibles aux défauts et plus sensibles, au contraire, aux qualités. Il faut l'en remercier, car le plaisir est plus grand encore d'admirer que de critiquer.

Je ne crois pas avoir jamais rien vu, en fait d'enthousiasme d'une salle, de comparable à cette reprise de *Ruy-Blas* à la Comédie Française. C'a été une sorte d'ivresse qui de scène en scène allait croissant jusqu'à ce prodigieux cinquième acte l'un des plus tragiques, des plus terribles qui existent dans aucun théâtre. Il serait puéril de méconnaître la part qu'ont eue dans le succès la mise en scène, qui est des plus soignées, et les acteurs, qui sont admirables. M^{lle} Sarah Bernhardt, qui avait joué le rôle de la reine avec un si grand succès à l'Odéon, après six années d'un trouvé moyen de se surpasser elle-même. Il est impossible de rêver une Doña Maria de Neubourg, plus tendre, plus mélancolique, plus poétique et plus touchante. M. Coquelin lance avec une verve et un éclat incomparables les fusées du rôle de Don César de Bazan. M. Febvre est un très-remarquable don Salluste ; M. Monnet Sully, qui avait été trouvé faible et presque insuffisant dans les quatre premiers actes, s'est révélé au cinquième acte, l'acte capital pour lui, si extraordinaire de passion, de puissance, qu'à chaque vers il a soulevé l'assistance. Frédéric Lemaître lui-même, nous disent ceux qui ont vu les représentations d'autrefois, n'était pas aussi farouche, aussi beau de colère, aussi effrayant à voir et à entendre. Au travers de ce succès des interprètes, c'est encore celui du poète qui est le plus grand. Le mérite des acteurs, c'est seulement d'être à la hauteur de leurs rôles et d'avoir su dire comme ils doivent être dits les admirables vers que l'auteur leur a mis dans la bouche. Que ces vers sont donc beaux, que cette langue est sonore, éclatante ; avec quelle splendeur elle exprime tour à tour ou les plus nobles pensées ou les passions les plus ardentes. Voilà ce que l'on ne comprend pas que les contemporains n'aient pas aperçu. On a osé soutenir, il y a quarante ans, que Victor Hugo n'écrivait pas en français. Quels puristes intelligents ont donc pu s'arrêter seulement à quelques fautes de goût çà et là et rester insensibles à cette inspiration haute et pleine, à ces périodes superbes, à ces vers splendides, à ces coups de génie qui se succèdent presque sans interruption. Nous ne revenons pas aujourd'hui de ces préjugés et de cet aveuglement. M. Victor Hugo est bien heureux d'avoir pu vivre une longue vie d'homme. Il a vu venir pour lui l'âge de la postérité, qui est celui de la justice. Comme il sortait, l'autre soir, le spectacle fini, du Théâtre français, la foule qu'il venait de transporter durant quatre heures, s'est rangée en deux rangs pour le laisser passer dans un respectueux silence, ne trouvant pas de mot pour exprimer son émotion. Je ne sache pas d'hommage plus glorieux que ce silence.

CHARLES BIGOT.

LES MONUMENTS DE L'ATHÈNES MODERNE.

Athènes, 28 mars.

En même temps que l'on étudie les ruines splendides de l'antique cité d'Athènes, il peut ne pas être sans quelque intérêt de prêter aussi son attention aux nouvelles constructions de la capitale de la jeune Grèce et de se rendre compte par soi-même du goût des Grecs modernes. En fait d'art, comme en fait de beaucoup

d'autres choses, l'étude des peuples modernes, de leurs goûts et de leurs mœurs nous donne souvent plus exactement le sens de la vie des anciens. Il fut un temps où un Fallmerayer osa soutenir qu'il n'y avait plus de Grecs en Grèce et où un homme, comme About, acquit une triste célébrité en faisant avec beaucoup d'esprit la caricature d'un peuple qu'il se permettait de juger sans le connaître. Le temps a fait justice de ces exagérations ; mais l'heure de la justice pleine et entière ne semble pas encore avoir sonné pour les Hellènes. Je n'ai, du reste, nulle intention de me placer sur le terrain de cette discussion ; mon but est d'appeler l'attention sur la valeur artistique des principaux monuments qui ont été élevés dans l'Athènes moderne depuis la déclaration de l'indépendance du peuple hellénique.

Pendant de longues années, les constructions privées furent bâties d'après le plan de ce *style caserne* dont le plus sage est de ne rien dire. Dans ces derniers temps, un progrès sensible s'est manifesté, et en se promenant dans les rues des nouveaux quartiers, on peut déjà regarder avec plaisir beaucoup de maisons qui, sans être des modèles parfaits, ont cependant un véritable caractère architectural. Il nous faut dire que Hansen et Zieler ont été l'âme de cette rénovation. L'élan est donné, il suffira de se perfectionner dans la voie dans laquelle on est entré pour que l'Athènes du XIX^e siècle se rende digne de son antique et noble héritage. N'est-il pas malheureux de devoir constater que le nouvel édifice de l'École française, situé au pied du Lycabette, fait exception à cette règle générale ? C'est une construction dénuée de tout caractère, et il semble que les grands prix d'architecture qui viennent d'ordinaire passer une année dans l'ancienne cité de Mnécielès, de Callistrate et d'Ictinus, auraient bien pu faire les plans d'une construction quelque peu plus artistique : la dépense n'en aurait pas été plus grande.

Parmi les constructions religieuses, il n'y en a point qui méritent une attention spéciale. Je ne parlerai pas de Saint-Nicodème, qui est fort belle ; on n'a fait que reconstruire l'ancienne église, fondée au IX^e siècle par l'impératrice Irène. La tour moderne qu'on y a ajoutée est fort disgracieuse ; par contre, les peintures murales, que Thiersch y a exécutées aux frais du gouvernement russe, sont des plus remarquables. La nouvelle Métropole semble une œuvre manquée. L'artiste était obligé de suivre, en l'agrandissant, le plan de l'ancien Catholicon, la Panagia Gorgopiko. Ceci l'a amené à produire un édifice sans proportions aucunes, une église à croix latine au lieu d'un sanctuaire à croix grecque, avec une façade romano-byzantine, flanquée de deux tourelles, j'allais dire de deux minarets, d'un effet fort disgracieux. L'église catholique de Saint-Denis ne me satisfait pas davantage. C'est une basilique à trois nefs, soutenues par douze colonnes ioniques, sans volutes, dont les chapiteaux sont en pentelique et le fût, non cannelé, de marbre vert antique, provenant des carrières de Tinos. La façade en est encore inachevée. Le temple protestant est construit dans ce style oval, froid et sans vie, propre au culte protestant, et qui déplaît sous ce ciel si pur de l'Attique encore plus que partout ailleurs.

Les premières grandes constructions civiles ont été soumises à des critiques sévères, et à raison à mon avis. Le palais royal, commencé en 1836 et terminé en 1842, vaste édifice quadrangulaire, de marbre pentelique, comme, du reste, toutes les grandes constructions d'Athènes, est d'un effet lourd et monotone, malgré son portique dorique et la colonnade ionique de sa façade méridionale. Le palais du Parlement n'est guère mieux réussi. Construction quadran-

gulaire dont les deux étages vont en se rétrécissant, elle nous fait l'effet d'une pyramide conique. Le péristyle septentrional est trop élevé, maigre et disgracieux. L'architecte, M. Castantzioglou, a même eu la mauvaise idée de donner comme support aux deux colonnes ioniques centrales des piédestaux carrés qui rappellent la plus mauvaise époque de l'art romain. Grâce à des études approfondies des nombreux chefs-d'œuvre qu'il avait sous les yeux, le même architecte a fait assez de progrès dans son art pour être à même de produire, après quelques années de travail, les plans du Polytechnicum qui, sans être un monument irréprochable, n'en est pas moins une construction remarquable et d'un mérite réel. De même que le Musée national, il est situé sur la route de Patissia, et est encore inachevé, quoiqu'il fût commencé dès 1862. C'est un immense édifice, occupant une aire de 5,472 mètres, composé de trois corps de bâtiments. Les deux ailes constituent deux édifices parallèles et isolés, coupés par leur milieu par un avant-corps perpendiculaire, orné sur la partie de devant d'une jolie colonnade dorique, que l'architecte ferait bien de dégager de la balustrade pleine qui en détruit l'effet et la rend moins élégante. Le dorique y est fort correct, les triglyphes, les métopes, de même que la corniche et les petits frontons sont des plus gracieux et du meilleur effet. Ces deux bâtiments servent d'école des beaux-arts, et la distribution des salles est excellente. Les plafonds sont composés de caissons de bois, fort simples et du meilleur goût. L'édifice principal, d'une élévation quelque peu disproportionnée, se compose de deux étages. L'un dorique et l'autre ionique. On arrive au second étage au moyen d'un double et large escalier d'un grand effet, aboutissant à un péristyle, vrais propylées de la partie intérieure et où l'artiste semble s'être inspiré de l'œuvre de Mnésiclès. Le péristyle, de quatre colonnes ioniques, s'ouvre sur un triple portique aboutissant à trois portes, dont la principale est plus élevée que les deux latérales et ornée d'une double rangée de colonnes. Les chapiteaux en sont excellents, mais la base attique me paraît un peu maigre. Des colonnes, imitées de celles du Pandrosion, auraient été fort bien à leur place ici, et j'ignore pourquoi l'artiste a rompu l'élégance de l'ensemble en remplaçant les colonnes de coin du péristyle par des piliers. De plus, la plupart des portes sont couronnées de petits frontons qui n'ont pas leur raison d'être. D'élégantes architraves, dans le genre de celles de l'Erechtheion, auraient été d'un effet plus satisfaisant. C'est dans une des salles de ce bâtiment que sont conservées les belles antiquités trouvées par M. Schlimann à Mycènes. Une autre salle sert de pinacothèque. Le polytechnicum donne, certes, lieu à certaines critiques; il n'en est pas moins une œuvre sérieuse, susceptible seulement de quelques corrections de détail.

Tout à côté s'élève le *Musée national*, dû aux plans de M. Lange. L'extérieur est encore inachevé, et du portique, auquel conduit un bel escalier, on ne voit encore que les deux colonnes ioniques qui soutiennent l'architrave de l'entrée. C'est un vaste édifice rectangulaire de 100 mètres de long sur 80 de large. La façade se composera d'une longue colonnade ionique, qui sera flanquée de deux ailes latérales. L'intérieur est fort simple. Chaque côté se compose de trois salles, dont la première est soutenue par deux colonnes ioniques. Le plafond plat aurait dû être remplacé par des caissons; et, peut-être, pour éclairer plus uniformément les nombreux chefs-d'œuvre de la sculpture antique qui y sont conservés, aurait-il été préférable d'éclairer les salles par des *opæia* plutôt que par des fenêtres latérales. Ici aussi les bases attiques des colonnes sont bien maigres et laissent beau-

coup à désirer. Il y a encore d'autres édifices tels que le Barbakeion, l'Arsakeion et l'Orphanotropheion qui sont fort simples, mais sans grande prétention architecturale. Il est digne de remarque que les Grecs ont su résister à ce goût de la surcharge qui se remarque dans tant de constructions européennes modernes. Même dans leurs constructions les plus petites, ils ont su garder une grande simplicité. Les maisons les plus simples ont leur corniche ornée de jolis antéfixes et d'acrotères d'un effet fort gracieux malgré leur simplicité. Or, du goût de la simplicité à l'art véritable, il n'y a pas loin.

Les édifices les plus grandioses et les plus artistiques d'Athènes sont dus aux plans de M. Hansen, qui, avec Semper, peut être rangé parmi les premiers architectes de l'époque. Ces monuments sont l'Observatoire, l'Université et l'Académie.

L'Observatoire, construit sur la colline des Nymphes, et dirigé par le savant astronome J. Schmidt, est une jolie construction en style ionique, composée de quatre ailes en forme de croix, dont la partie centrale est occupée par un dôme. M. Hansen y a fait divers essais de polychromie architecturale du meilleur goût et qui rehaussent considérablement la portée de l'édifice. Sous ce ciel si pur et si transparent de l'Attique, un monument monochrome est nécessairement froid et monotone. Il faut que des tons vifs en viennent rompre l'uniformité. C'est un des plus grands mérites de Hansen d'avoir réalisé ce que Hittorf n'avait que projeté dans ses livres, et d'avoir réussi en un genre que les anciens connaissaient si bien et qui resta complètement inconnu jusqu'à nos jours.

Des essais analogues furent faits au bâtiment de l'Université, commencé en 1837, et auquel travailla aussi le frère de M. Hansen, Christian. Ici surtout l'effet des tons vifs est remarquable. Tout le mur de la galerie de la façade est peint en rouge, et en rehausse considérablement la portée, en même temps que le coloris donne plus de vie à l'édifice. Celui-ci est d'un style ionique fort simple. Il se compose de deux corps de bâtiments construits parallèlement l'un derrière l'autre et réunis par le milieu par une construction perpendiculaire, dont le second étage est occupé par la bibliothèque. La façade est une galerie à piliers ioniques, reposant sur une balustrade fermée fort élevée. Le milieu de la galerie est coupé par un péristyle de deux belles colonnes ioniques, dont le roi Olhon. Devant le Panépistèmeion se dressent les statues du poète national Risos Neroulos, du grand patriote le patriarche Gregorios et du célèbre Coray.

L'Académie, qui se trouve entre le Panépistèmeion et l'Institut ophthalmique — jolies constructions byzantine en briques, — est un édifice assez orné et des plus élégants. Elle sera terminée dans deux ans. Les plans en sont dus à M. Hansen, et c'est Zieler qui en dirige les travaux. Qu'on se représente un grand temple ionique amphiprostyle hexastyle, flanqué de chaque côté de deux ailes parallèles, plus avancées et de moindre élévation, et auxquelles il est réuni par une galerie latérale, le tout reposant sur une stéréobole de pierre du Pirée. Un double plan incliné conduit à l'entrée principale, près de laquelle se dresse de chaque côté une grande colonne ionique, dominant tout l'édifice, et devant supporter les statues d'Athènes et d'Apollon. Les chapiteaux sont ornés de dorures, la frise est aussi polychromée, et la partie inférieure de la corniche est peinte en bleu d'azur. La polychromie est simple, du goût le plus exquis, et ces couleurs produisent un ensemble d'ombres d'un effet aussi grandiose que resplendissant. Les divers frontons sont ornés de reliefs en ronde bosse, d'une fort belle exécution, et qui représentent les grandes divinités d'Athènes et

des allégories des sciences. Si une critique m'était permise au sujet d'une œuvre aussi remarquable, je dirais que j'eusse désiré une plus grande profondeur des frontons, de manière que l'ombre du Kymation se fût projetée sur les statues des tympanes qui, actuellement, ressortent quelque peu. L'effet eût été plus grandiose, en même temps que l'artiste se fût trouvé plus libre. Ce léger défaut n'est cependant pas aussi sensible ici qu'il l'est, par exemple, à la Madeleine de Paris. La corniche est ornée d'antéfixes et d'acrotères des plus corrects. L'intérieur n'est pas encore suffisamment achevé pour que je me permette d'en parler dès maintenant; tout fait cependant présumer qu'il sera digne de la construction extérieure et tout aussi soigné. L'ensemble de l'édifice est de l'ionique le plus pur. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus dans ce chef-d'œuvre, de l'effet simple et gracieux de la polychromie ou des justes proportions de l'ensemble. L'architecte, on peut le dire sans crainte, s'est assimilé ici le vrai sens de l'art antique. Tout y est simple et grandiose, tout y est proportionné et harmonieux. Supérieure aux monuments classiques construits en Allemagne, même à ceux que Klenze et Schwanthaler élevèrent à la gloire de la nation allemande à Kelheim et près de Ratisbonne (la Walhalla) — œuvre, cependant, des plus remarquables, — je n'hésite pas à dire que l'Académie de Hansen est l'œuvre d'architecture la plus remarquable de l'Europe moderne. Puissent nos architectes, grands prix de Rome, venir étudier à Athènes, après avoir observé les nouvelles constructions de Vienne et les anciens monuments de Rome, les vrais principes de l'architecture grecque, et voir l'application raisonnée que l'on peut en faire à des constructions modernes!

Je ne terminerai pas sans répondre d'avance à une observation que maint lecteur pourrait me faire. Il peut sembler étrange qu'un pays disposant d'aussi peu de ressources que la Grèce ait été à même d'élever en peu d'années un ensemble de monuments dont la construction a exigé des dépenses considérables. Ceci s'explique du moment que l'on sait que la plupart des grands édifices d'Athènes, de même que presque toutes les institutions charitables, sont dus à la générosité de particuliers.

Les frais de construction de l'Université furent couverts par souscriptions et par des legs de M. Ionides. L'Observatoire et l'Académie sont dus à la générosité vraiment royale du B^{on} Sinna. M. Bernadakis a fait construire le Musée, et MM. Nicolas Stourmari et Michel Tsitsac, ainsi que sa veuve Hélène, le Polytechnicum. Je n'en finis pas si je devais signaler les noms de tous les bienfaiteurs de l'Athènes moderne. Grâce à la générosité de ces patriotes, la capitale de la jeune Grèce peut montrer des monuments que l'Europe lui envie. Ces Grecs, après s'être enrichis à l'étranger, veulent que leur patrie profite des richesses qu'ils ont amassées par leur commerce dans les diverses parties du monde: trait caractéristique de la nation. Les Grecs sont partout, mais le produit de leurs travaux sert à embellir leur patrie.

ADOLF DE CEULENEER.

CHRONIQUE.

Le dernier courrier de Zanzibar parvenu à l'Association africaine contient une relation détaillée du voyage de M. Cambier et de ses compagnons depuis leur départ de Mpwapwa. Au mois d'août 1878, M. Cambier laissant en arrière MM. Wautier et Dutrieux, avait continué sa route vers Ourambo, laissant à ceux-ci le soin de réorganiser leur caravane. Le 3 décembre, MM. Wautier et Dutrieux rejoignirent, à Kiwa-Kirouda, M. Broyon, qui se trouvait en compagnie d'un missionnaire anglais, M. Dodgshun. A partir de ce moment, les deux cara-

vanes firent route ensemble. Le 9, en quittant le chef-lieu de l'Outatourou, le docteur Dutrieux reconnut que la dysenterie succédait, chez M. Wautier, à une indisposition moins grave dont il souffrait depuis quelques jours. C'était la troisième fois depuis son séjour en Afrique que M. Wautier était atteint de cette maladie. Chaque fois elle avait cédé à une médication de quelques jours. Cependant le 11, il se trouva trop faible pour marcher et dut être porté sur un hamac; c'est ainsi qu'il arriva, le 14 décembre, à Ikoungou. Le malade était dans un très-grand état de faiblesse, qui alla toujours en augmentant. Il expira le 19. Au moment de sa mort, le docteur Dutrieux était auprès de lui. Dans la soirée, ses compagnons de voyage, le docteur Dutrieux, M. Broyon et le pasteur anglais, M. Dodgshun, lui rendirent les derniers devoirs. Sa dépouille mortelle fut déposée dans une fosse creusée au pied d'un baobab, dans un terrain concédé, moyennant un tribut, par le chef d'Ihougon. Cette tombe fut ensuite recouverte d'un amas de pierres et entourée d'un cercle de pieux. Les compagnons de M. Wautier gravèrent dans le cœur du baobab une croix avec ses initiales. Le sultan d'Ikoungou a pris l'engagement de faire respecter ce modeste monument et d'en indiquer l'emplacement aux voyageurs.

Le 6 janvier, M. Dutrieux rencontra sur la route de l'Onyanyembé M. Cambier. Le chef de l'expédition raconte, de son côté, les incidents de son voyage depuis son départ de Mpwapwa et notamment son séjour dans la résidence du sultan Mirambo. La relation s'arrête au 30 janvier dernier.

— Le gouvernement, ayant à s'occuper prochainement de la réorganisation de l'enseignement moyen, M. le ministre de l'instruction publique, avant de soumettre cet objet aux délibérations du conseil de perfectionnement, a cru utile de nommer une commission chargée de préparer un avant-projet. Les questions sur lesquelles cette commission aura à se prononcer sont les suivantes : I. Quelles sont les matières qui doivent, eu égard aux besoins de l'époque, faire partie d'un enseignement complet d'humanité? II. Quelle est l'importance relative de chacune de ces matières au point de vue du développement intellectuel? III. Y aurait-il lieu d'adopter un régime particulier pour les élèves qui révéleraient des aptitudes littéraires spéciales? Quel serait ce régime; comment l'organiserait-on? IV. Quel temps convient-il d'employer aux études d'humanités, en d'autres termes, en combien d'années le divisera-t-on? V. Indiquer les modifications de détail que devrait subir le programme général actuel, en supposant admise une organisation conforme aux vues de la commission. VI. Formuler un tableau de la répartition du temps dans un athénée par classe et par matière, eu égard aux mêmes réformes. VII. Les méthodes actuelles sont-elles irréprochables? Quels seraient éventuellement les perfectionnements à y introduire? VIII. Tout en laissant plus de liberté quant au choix des méthodes, ne pourrait-on stimuler les professeurs à l'emploi des meilleurs procédés en faisant constater annuellement, lors des examens de passage, lesquels se feraient avec une certaine solennité, quels sont les résultats obtenus? IX. Indiquer toute autre réforme qui paraîtrait utile au progrès des études.

— Le jury chargé d'examiner les romans historiques présentés au concours de la *Revue générale* en 1878 a décerné le premier prix ex-æquo à M. le vicomte de Blistain, auteur du *Colonel Durville* et à M^{me} L. Agimont, auteur de *la Filleule du Prince Evêque*. Voici le résultat du concours de poésie : 1^{er} prix, *la Jeunesse d'un poète*, par M. V. Chrétien; 2^e prix, un recueil de M. G. Rodenbach.

— Un congrès de l'enseignement, avec lequel coïncidera une exposition scolaire, se réunira à Bruxelles pendant les fêtes du cinquantième anniversaire. Le président du comité d'organisation de ce congrès est M. A. Couvreur, le secrétaire M. Buls. Parmi les Anglais qui ont dès maintenant adhéré au projet on

cite M. T. Twinning, sir J. Hooker, sir John Lubbock et M. Hodgson Pratt.

— Le gouvernement allemand vient d'acquiescer à Rome la Casa Bartholdy, sur le Mont Pincio, en vue d'y établir un institut pour les artistes allemands, qui y trouveront le logement et des ateliers, à des prix modérés.

— Depuis le 1^{er} avril dernier, la *Karlsruher Zeitung*, organe officiel du Grand-Duché de Bade, publie un supplément littéraire spécial. M. Maurice H. Van Lée, chef de bureau au ministère de l'instruction publique, à Bruxelles, est chargé de signaler dans cette revue les publications néerlandaises et belges qui seraient de nature à intéresser le public allemand.

DÉCÈS. Alexandre de Lavergne, romancier et auteur dramatique, né à Paris en 1808. — Achille de Vaulabelle, né à Châtel Censoir (Yonne) en 1799, un des vétérans du parti républicain en France, fondateur du Nain Jaune, en 1824, rédacteur au *National*, sous Louis-Philippe, auteur d'une *Histoire de l'Égypte moderne* et d'une *Histoire des deux Restaurations*. — S. Bloch, mort le 22 mars, à Paris, rédacteur en chef de l'*Union israélite*, auteur de : *La Foi d'Israël. Les Méditations bibliques*. — Thomas Couture, peintre d'histoire, né en 1815, à Senlis (Oise), mort le 30 mars, élève de Gros et de P. Delaroche. — G.-F. Schoemann, philologue et archéologue, mort le 15 mars à Greifswald, à l'âge de 86 ans; a notamment publié des travaux remarquables sur les antiquités judiciaires grecques. — Le Dr Göring, de Leipzig, mort le 3 avril, auteur d'une « Philosophie critique », dont deux volumes ont paru. — Heinrich Wilhelm Dove, physicien et météorologiste, né en 1803, à Liegnitz, mort le 4 avril à Berlin. — Karl Karnarsch, né à Vienne, en 1803, mort le 24 mars à Hanovre, auteur d'un grand nombre d'ouvrages de technologie très-estimés. — Adolf Stradmann, né en 1828, à Haderslev, dans le Schleswig, mort à Steglitz, près de Berlin, connu surtout par sa biographie de Heine; a publié, de 1848 à 1853, plusieurs volumes de poésie, et traduit en allemand un grand nombre d'ouvrages de littérature.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. *Séance du 29 mars*. — L'assemblée décide qu'elle donnera avis au gouvernement qu'elle a constitué dans le sein de la commission des épidémies une commission spéciale chargée d'étudier et de suivre tout ce qui concerne la maladie sévissant actuellement en Russie, et qu'elle le priera de lui transmettre tous les renseignements qu'il pourra obtenir par l'intermédiaire de ses agents diplomatiques à l'étranger. La commission nommée présentera à l'Académie un rapport mensuel pendant toute la durée de l'épidémie. Suite de la discussion de l'avant-projet de règlement élaboré par la commission qui a examiné la proposition de MM. Kuborn et Mascart, relative aux sages-femmes. L'assemblée adopte le programme des études à exiger des sages-femmes, et écarte les autres dispositions, qui sont des mesures d'application dont elle n'a pas encore à s'occuper. Il reste à décider le point de savoir si l'on permettra aux sages-femmes l'emploi des instruments et notamment du forceps. L'Académie met au concours les deux questions suivantes : Déterminer la nature de l'influence de l'innervation sur la nutrition des tissus. Prix 1,000 francs. Clôture du concours 1^{er} janvier 1882. Déterminer, en s'appuyant sur des observations précises, les effets de l'alcoolisme, au point de vue matériel et psychique, tant sur l'individu que sur sa descendance. Prix 1,000 francs. Clôture du concours 15 juillet 1880.

ACADÉMIE D'ARCHÉOLOGIE DE BELGIQUE. *Séance du 6 avril*. — Un membre informe la Compagnie de la trouvaille, dans le cimetière de Schilde, d'une pièce d'or de l'époque carlovingienne. Le président, M. R. Chalon, fait observer qu'aucune monnaie d'or

n'a été frappée à cette époque, à l'exception de celles qui étaient destinées à servir d'offrande à l'occasion de certaines cérémonies religieuses, et que la pièce de Schilde est de ce nombre. M. P. Génard lit une notice sur le séjour à Anvers de la mère de Don Juan d'Autriche, d'après des documents inédits appartenant aux archives de cette ville. A propos des projets de démolition du *Steen* et de la *Tour Bleue*, il est décidé que des lettres seront écrites à la *Commission des monuments* et à l'administration communale d'Anvers en faveur de la conservation de ces deux anciens monuments d'architecture religieuse.

SOCIÉTÉ ROYALE DE BOTANIQUE. *Séance du 5 avril*. — M. Crépin lit une note intitulée : La photographie appliquée à la paléontologie végétale. D'après l'auteur, la photographie doit remplacer très-avantageusement la gravure ou la lithographie pour la reproduction des empreintes végétales. La photographie représente tellement bien tous les détails des empreintes que l'étude de celles-ci, tant à l'œil nu qu'à la loupe, est plus facile sur les planches photographiées que sur les pièces elles-mêmes. Le secrétaire donne lecture d'une liste de plantes observées aux environs de Wavre par M. Lecoyer. M. Gravis lit un mémoire sur l'anatomie des excroissances des racines de l'Aulne. Il n'a pu découvrir dans ces excroissances l'existence du *Schinzia Alni*, mais il a constaté qu'elles sont vraisemblablement dues à un développement anormal de certains éléments anatomiques. M. Errera fait part à l'assemblée de quelques observations nouvelles sur les sépales, les poils et les étamines du *Dionaea muscipula*. Le secrétaire présente de la part de M^{mes} Bommer et Rousseau le manuscrit d'un catalogue de champignons observés aux environs de Bruxelles. Ce travail sera soumis à l'examen de rapporteurs.

SOCIÉTÉ MALACOLOGIQUE. *Séance du 1^{er} mars*. — Lecture d'une note intitulée : « Diluvium et campinien, réponse à M. le docteur Winkler, » par MM. Ern. Vanden Broeck et P. Cogels. Les auteurs de cette note, tout en résumant les vues émises dans le mémoire de M. Winkler sur l'origine et la constitution des dépôts diluviens des Pays-Bas, rectifient des appréciations qui y sont émises au sujet d'un travail publié par eux en 1877 dans les annales de la Société.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. *Séance du 1^{er} mars*. — L'assemblée vote l'impression, dans les *Annales*, d'une monographie des Scaritides, par M. le baron de Chaudoir; d'un travail de M. H. Tournier : Description de quelques Curculionides nouveaux appartenant au genre *Dichotrachelus* Stierlin. Lecture d'une note relative à une épidémie causée sur des diptères du genre *Syrphus* par un champignon (entomophthora), par MM. Max Cornu et Ch. Brongniart. M. Léon Becker présente un catalogue des Aranéides des Pays Bas. M. de Borre lit et commente une note de M. J. Lichtenstein relative à la préparation des insectes très-déliés.

BIBLIOGRAPHIE.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. — Janvier-février. Classe des sciences. Sur l'Arsénopyrite ou Mispickel et sur l'eau arsénicale de Court-Saint-Étienne (C. Malaise). — Sur le téléphone appliqué dans le voisinage des lignes télégraphiques ordinaires (Fr. Delarge). — Compte rendu de secondes servant à contrôler la vitesse des moteurs de M. Valisse; agencement (A. Gérard). — Les couleurs des étoiles doubles (L. Niesten). — Révision des Hédracées américaines. Description de dix-huit espèces nouvelles, etc. (Elie Marchal). — Note sur l'analyse des superphosphates (Chevron). — Sur un envoi d'ossements de cétacés fossiles de Croatie (J.-P. Van Beneden). — Sur un paradoxe mathématique, et sur un nouveau caractère de décomposition dû à la présence des lignes multiples (Salte). — Classe des lettres. Wissant, l'ancien *Portus Iccius* (Alph. Wauters). — Classe des beaux-arts. Situation finan-

cière de la Caisse centrale des artistes pour l'année 1878, lecture par M. L. Alvin.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. — Février. Rapport de M. Pigeolet sur des épidémies. — Observations de M. le Président, de M. Craninx et de M. Thiernesse. — Rapport de M. Wehenkel sur la note de M. Vanden Bosch, ayant pour objet la description d'un monstre. — Rapport de M. Bribosia sur les communications de M. Moeller, relatives au daltonisme. — Observations de M. Nuel. — Communication sur la peste, par M. Lefebvre. — Observations de MM. Vleminckx, Craninx, Kuborn et Burggræve. — Mesures législatives qui devraient être prises en Belgique pour réglementer l'usage et réprimer l'abus des boissons fermentées et distillées; par M. Boens. — Description d'un monstre double monomphalien ectopage (Vanden Bosch). — Etude critique des méthodes d'exploration pour la recherche des daltoniens dans le personnel des chemins de fer (Moeller). — Rapport au Ministre des travaux publics sur la réforme des employés de chemin de fer affectés de daltonisme en Suède, Norvège et Danemark (le même).

BULLETIN DES COMMISSIONS ROYALES D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE. — 18^e année. 1 et 2 Notes sur un voyage en Italie adressées à M. le Conservateur en chef de la Bibliothèque royale, par M. Henri Hymans, Conservateur à la Section des Estampes. — Note sur la statue de Maximilien-Emmanuel, Electeur de Bavière, placée en 1697 sur la Maison des Brasseurs, à Bruxelles (A. G. Demanet). — Bibliographie (H. Schuermans) — Epigraphie romaine de la Belgique (Suite) (H. Schuermans) — Commission royale des monuments. Résumé des procès-verbaux des séances des mois de janvier et de février 1879.

REVUE GÉNÉRALE. — Avril. De l'enseignement primaire en Angleterre sous la législation de 1876 (F. de Bernhardt). — Le Creuset, nouvelle (G. de Commailly). — Le conflit religieux en Suisse (Ch. Woeste). — Sitting Bull (fin) (G. Kurth). — Le repos dominical envisagé au point de vue économique et social (L. Lefebvre). — Population, superficie, chemins de fer, postes et télégraphes du globe (A. Reynaert). — Concours de la Revue Générale de 1878 : Romans historiques et poésie. — Bibliographie.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ BELGE DE GÉOGRAPHIE. — Janvier-février. Em. Verstraete. La Nouvelle Zélande. — E. Adan. La géographie à l'Exposition universelle de 1878 II. — L. Cruis. Note sur les instruments à employer en voyage. — E. Adan. Le Calendrier. — La grande carte de l'Etat major autrichien. — A.-J. Wanters. L'Afrique centrale en 1522. — Chronique géographique. — Merzbach et Falk. Bibliographie. — Carte d'Afrique du Ptolémée de 1522 — Compte-rendu des actes de la Société.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS. No 6 Album de 1878. — Avis. — La Rivista Europea et M. F. Loise. — A propos de gravures. — Les Boel : Corneille Boel n'a jamais existé. — Exposition de la Société française de bienfaisance. — France : Corr. part. : Les médailles italiennes des xv^e et xvii^e siècles. — Exposition des amis des arts à Pau. — Collection Reiset à Paris. — Allemagne : Iconographie : Dessins de maîtres allemands. — Chronique générale. — Dictionnaire des peintres.

L'ABEILLE. — Avril. L'enseignement de la langue maternelle à l'exposition internationale de Paris. (suite). — Boileau Despréaux et son art poétique, (suite). — De l'enseignement de la géographie (Gilmet). — Arithmétique. Problèmes à l'usage des écoles moyennes. Solutions. — De la responsabilité civile des instituteurs. — Question de conférence — Devoirs scolaires. — Variétés. — Exercices divers — Faits scolaires. — Analyses et comptes-rendus.

LA BELGIQUE JUDICIAIRE. — 23 mars. La garantie de la Constitution (Faider).

REVUE DE DROIT INTERNATIONAL ET DE LÉGISLATION COMPARÉE. 1878. IV à VI. — L'enfantement du droit par la guerre (H. Brochez de la Fléchère). — Les grandes puissances et la réforme du droit international maritime (L. Gessner). — Le droit international et la Papauté (E. Nys). — Cas de droit international public ou privé, récemment jugés par les tribunaux anglais (J. Westlake). — Le mouvement scandinave en vue de la communauté du droit (Ch. Goos). — L'abrogation de l'art. v du traité de Prague. (Fr. de Holtzendorff). — L'Angleterre et les capitulations dans l'île de Chypre au point de vue

du droit international (P. Esperson). — Le droit des prises maritimes. I. Le droit existant (A. Bulmerincq). 3^e art. — Notices diverses. — Bibliographie.

REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE — 27 mars. Beltram y Rózside. Histoire de la philosophie grecque. — Giltbauer Dⁱ Vindobonensis, le plus ancien manuscrit de Tite-Live. — Paillard. Le procès de Pierre Brully. — Reuss. Pierre Brully, ministre de l'Eglise française de Strasbourg. — Rivier. Claude Chansonnette, juriconsulte messin et ses lettres inédites. — Wiesener. La jeunesse d'Elisabeth d'Angleterre. — Dieterich. Kant et Newton, Kant et Rousseau. — Académie des inscriptions. — 29 mars. Le Blant. Etude sur les sarcophages chrétiens antiques de la ville d'Arles. — D-molins. Histoire de France, tomes I et II — Académie des inscriptions. — 5 avril. Lenthéric. La Grèce et l'Orient en Provence. — De Grouchy et Travers. Etude sur Nicolas de Grouchy et son fils Timothée de Grouchy. — Tamizey de Larroque. De la correspondance inédite de Montfaucon. — Mémoires et lettres du cardinal de Bernis, p. p. Masson. — Lettre de M. Fustel de Coulanges et réponse de M. Monod. — Académie des Inscriptions.

MAGAZIN FÜR DIE LITERATUR DES AUSLANDES. — 5 avril. — The Life and Times of Stein (Helen Zimmer) — Ein Blick auf die belgische Literatur der Gegenwart (Trautwein v Belle). I. — Pietro Cossa « Cleopatra » (R. Schöner). — Amerikanische Briefe I — Sprachreform in der Türkei (H. Vambéry). — Nachträgliches zum Vondelfest — Goethe's Gedichte, übersetzt von Hugo Zathay — Mancherlei. — Neuigkeiten der ausländischen Literatur.

CONTEMPORARY REVIEW. — Avril. The professional studies of the english clergy (Rev. R. F. Littledale). — Carnivorous plants (Elice Hopkins). — Pheidias in Oxford (Rev. R. St. John Tyrwhitt). — Over-production (W. Steadman Aldis). — The disenclosure of the « Anglican Padlock » (J. R. Prelyman). — How to make our hospitals more useful (W. Fairlie Glarke). — Ancient Egypt (R. Stuart Poole). — Bad trade and its cause : The discrediting of silver (Stephen Williamson). — The eastern trade and the precious metals (R. H. Patterson). — The battle of Isandula (R. Buchanan). — Contemporary life and thought in Russia. — Contemporary literary chronicles : Church history. Geography, geology. Modern history. Essays, novels, poetry.

ACADEMY. — 29 mars. Davis's Life in Asiatic Turkey. — Butcher and Lang's Translation of the Odyssey. — Roscher's Principles of political economy. — Jessopp's One generation of a Norfolk House. — Gareis and Zorn on Church and State in Switzerland. — Walford's Old and New London. — Macalister's Introduction to the Systematic Zoology and Morphology of the Vertebrate Animals. — Whitmee's Edition of Pratt's Grammar and Dictionary of the Samoan Language. — Science Notes (Botany. Philology). — Sir Gilbert Scott's Lectures on the Rise and Development of Mediaeval Architecture. — Art Sales. — Notes on Art and Archaeology. — Cochrane's Théâtre Français in the Reign of Louis XV. — Music Notes. — 5 avril. Wiesener's Youth of Queen Elizabeth. — Gosse's Studies in the Literature of Northern Europe. — Bishop Wordsworth's Miscellanies. — Pollock's Lectures on French Poetry. — Black on Goldsmith and Minto on Defoe. — Franzos From the Don to the Danube. — Notes of Travel. — Obituary. — Eucken's Philosophical Works. — Cust's Sketch of the Modern Languages of the East Indies. — Science Notes. — Mrs Pattison's Renaissance of Art in France. — German Imperial Archaeological Institute.

THE NATION (New-York) — 20 mars. The Week. — Third-Term Plan. — The New York Legal-Tender Law. — Pulpit Bouffe. — The Reassembling of Parliament. — The Late Egyptian Emute. — The Democrats and the Supervision of Elections. — Notes. — Conway's Demology. — The Lady of the Aroostook. — The Gamekeeper at Home. — Histoire des Etats-Unis d'Amérique. — Birds of the Colorado Valley. — Books of the Week. — Exhibition by the Society of American Artists.

RASSEGNA SETTIMANALE. — 30 mars. Le Società per azioni. — Le nuove spese straordinarie per le armi portatili. — Corrispondenza da Parigi. — Corrispondenza da Napoli. — Il parlamento — La settimana. — Della Canzone di Legnano. Parle prima.

Il Parlamento (G. Carducci). — L'economia politica e il metodo storico (P. Villari). — Cyrus W Field e il telegrafo transatlantico. — Madame de Lafayette e la « Princesse de Cleves » (D. Ferrero). — Bibliografia. — Notizie. — Riviste. — 6 avril. Le Maestre elementari in Italia. — L'Occupazione della Rumelia Orientale. — La Legge sulla Circolazione. — La proposta Pericoli sulla responsabilità degli intraprenditori. — Corrispondenza da Londra. — Il Parlamento. — La Settimana. — L'Oricola col Cucullo (R. Fucini). — Walter Savage Landor (St.). — Della falsificazione di una parte dell'Epistolario di Libanio (A. Coen). — Bibliografia. — Diario Mensile. — Riassunto di Leggi e Decreti. — Notizie. — Riviste.

REVISTA EUROPEA. — 1^{er} avril. Origini e Vicende degli statuti di Roma (V. La Mantia). — Vita di Giulio Cesare Vanini (L. Moschetti). — Le lettere e le muse italiane nel secolo XVI (M. Malmignati). — Dell'emigrazione dal circondario della Garfagna in provincia di Massa (C. de Stefani). — Le università italiane nel medio evo (E. Coppi). — Teoderico re dei Goti e degli Italiani (G. Garollo). — Il Clitunno (P. Prampolini). — Rassegna letteraria e bibliografica : Olanda, Francia, Italia. — Rassegna politica. — Bollettino bibliografico.

REVISTA CONTEMPORANEA. — 15 mars. Doña Luz (J. Valera). — Ensayo crítico sobre el imperio de Carlomagno (P. Nanot Renart). — Las Capitulaciones de Francia y Turquia en los siglos XVI y XVII (Fr. de Asis Pacheco). — Lamartine, su vida y sus ideas políticas (C. Coignet). — El fetichismo (F. Max Müller). — El ejército inglés en la India. — Una guinarda, poesia (E. Danero). — Análisis y ensayos.

Astronomie populaire ou esquisse générale du système du monde; atlas de l'astronomie en tableaux transparents; 12 planches sur carton, avec texte in-4^o Nouv. éd. Brux., Kiessling 14 fr

Carlier, Jules. Paris en Amérique. Conférence (Annales de la Société d'éducation populaire de Laeken). Brux., Manceaux. 50 c.

Marchal, Elie. Révision des hétérocées américaines. — Description de dix-huit espèces nouvelles et d'un genre inédit. Brux., Hayez. Broch. in-8^o.

Möhl, G. et L. Van Stalle. Cours élémentaire d'histoire générale. 4^e éd. Brux., Kiessling 2 fr 50.

Picqué, C. Des vieux maîtres d'orfèvrerie en Allemagne et de l'authenticité des médailles d'Albert Dürer. Brux., Gobbaerts. Broch. in-8^o.

Reusens, E. Eléments d'archéologie chrétienne. T. II. 3^e et dern. partie. Louvain, Peeters. Les 2 vol. 15 fr.

Wauters, Alph. Wissant, l'ancien Portus Iccius. Brux., Hayez. in-8^o.

Champion, V. Les beaux-arts en France et à l'étranger L'année artistique. 1868. Paris, Quantin. 5 francs.

Clebsch, Alfred. Leçons sur la géométrie, recueillies et complétées par F. Lindemann, traduites par A. Benoist. Tome I. Traité des sections coniques et introduction à la théorie des formes algébriques. Paris, Gauthier-Villars. in-8^o.

Gareis, C. und Ph. Zorn. Staat und Kirche in der Schweiz. Zurich, Orell.

S., E. Reorganisation der höheren Schulanstalten vom praktischen Standpunkte aus. Kassel, Bacmeister.

Vast, H. Le Cardinal Bessarion. 1403-1472. Paris, Hachette 7 fr. 50.

L'ATHENÆUM BELGE est en vente :

A Bruxelles, au bureau du journal, 26, rue de la Madeleine; à l'Office de Publicité, 46, même rue;

A Paris, chez M. Ernest Leroux, libraire-éditeur, 26, rue Bonaparte.

Brux.—Impr. lith. Lboest et Coppens, rue de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.



BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

2^{me} ANNÉE.

N^o 9 - 1^{er} MAI 1879

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Le sens des couleurs; son origine et son développement, par Grant Allen (J. Delboeuf). — L'armée française en 1879, par un officier en retraite (P. Henrard). — J.-H. Voss, par W. Herbst (A. Chuquet). — Les enseignements d'Anne de France. Extrait d'une épître consolatoire. Publié par A.-M. Chazaud. — Wissant, l'ancien Portus Iccius, par Alph. Wauters. — Cartes du temps, par R.-H. Scott (A. Lancaster). — Bulletin : L'Espagne au XVI^e et au XVII^e siècle, par A. Morel-Fatio. Le Grand-Duché de Luxembourg, par M. Servais. L'année artistique, par V. Champion, L'Afrique centrale en 1522, par A.-J. Wauters. Giaches de Wert à la cour de Ferrare. Notes. — Lettre parisienne (Charles Bigot). — Lettre d'Allemagne : La question de la vivisection (F. Dieffenbach). — Le Musée Torlonia à Rome (A. De Ceuleneer). — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

The Colour Sense, its origin and development : an Essay in comparative psychology. By Grant Allen. Londres, Trübner, 1879, in-8°.

Quel est l'homme, même parmi les moins instruits et les moins portés aux questions spéculatives, qui ne s'est parfois demandé pourquoi il y a des fleurs si belles et d'autres si insignifiantes ou même sinistres, des fruits si appétissants et d'autres à l'enveloppe sévère, sinon rébarbative, des insectes pleins d'éclat à côté d'insectes répugnants, des oiseaux au plumage éclatant et multicolore à côté d'oiseaux de nuances ternes ou uniformes? Et, à toute époque, chez les esprits les plus humbles comme chez les intelligences les mieux cultivées, cette idée s'est fait jour que l'univers a été conçu et enfanté d'après un plan infiniment sage, que toute chose a son but, et que ce but, en définitive, c'est l'homme. La création entière aurait en vue ou d'assurer la perpétuité de son espèce, ou d'éveiller sa sagacité ou d'embellir son existence. Mais, en même temps, en opposition avec la théorie des causes finales se formait la doctrine du hasard, qui attribue au concours des circonstances et à la rencontre fortuite des molécules et des atomes, la variété infinie des productions naturelles. Enfin Darwin est venu qui, reprenant pour son compte le système de l'évolution élaboré par Lamarck, et l'appuyant sur les lois de l'hérédité, du combat pour l'existence, et de la lutte pour la conquête d'une compagne, a montré qu'il en découlait d'un côté la sélection naturelle, qui n'appelle à se perpétuer que les plus aptes, et, de l'autre, la sélection sexuelle, qui ne laisse subsister que les plus beaux.

Les livres de Darwin ont été le signal d'une véritable révolution dans les sciences biologiques et philosophiques. Les principes qui y sont développés ont été appliqués à tous les ordres de connaissance, et, dans l'ouvrage de M. Grant Allen, que nous allons analyser, ils y

sont invoqués pour nous éclairer sur l'origine, le but et le rôle des organes de la vision.

Ce traité offre le plus vif intérêt. Écrit avec la plus grande lucidité et la plus grande simplicité, brillant par l'ordre et la méthode, il se distingue en outre par la sincérité, par la précision et la profondeur. Chaque phrase y a l'air d'être le résumé d'un volume.

La thèse de l'auteur peut s'exposer en quelques mots. Les insectes ont produit les fleurs. Les fleurs, à leur tour, ont développé chez les insectes, d'abord le sens, ensuite le goût des couleurs. Une fois doués de cette dernière faculté, les insectes l'ont appliquée, non plus seulement à la recherche de leur nourriture, mais au choix de leurs mâles et de leurs femelles. Et c'est ainsi que se sont formés, avec le temps, les délicats peintures des ailes des papillons, les reflets métalliques des élytres des scarabées. De même les fruits, qui doivent leur naissance aux oiseaux et aux mammifères, ont aussi engendré chez ces animaux, le sens et le goût des couleurs, et, par suite, les teintes éblouissantes dont sont revêtus les oiseaux-mouches, les perroquets et certains singes. L'homme qui a pour ancêtre un quadrumanne frugivore, a hérité de lui ce même sens et ce même goût qui, en dernière analyse, ont fini par donner naissance aux produits, aujourd'hui si merveilleux, des arts chromatiques chez les nations civilisées.

Reprenons un à un chacun de ces points. Et tout d'abord, précisons bien le problème. Le développement du sens des couleurs n'a évidemment pas créé le bleu du ciel ni le chatoiement des mers, la verdure des feuilles printanières ni la pourpre ou le jaune automnal des forêts, la richesse de l'arc-en-ciel et la splendeur du soleil couchant, pas plus que l'éclat des pierres précieuses et les nuances variées des roches. Mais il en est tout autrement des fleurs et des fruits, des insectes et des vertébrés. Et, pour ce qui concerne les animaux spécialement, l'auteur se propose d'établir un point qui avait jusqu'ici échappé à la pénétration de Darwin et des plus illustres évolutionnistes, c'est que ceux-là seuls doivent à la sélection sexuelle une parure éblouissante, chez qui le goût des couleurs s'est manifesté à la suite de leurs rapports continus avec les fleurs, les fruits et les brillants insectes dont ils font leur nourriture.

Je ne dirai rien des chapitres où il est traité de la nature de la couleur, de sa manière d'agir sur l'organisme et de l'organe de la vision en général. Ils m'ont paru les moins neufs et les plus sujets à critique. Le format de cette revue ne me permet pas de donner mes raisons (1), et j'aborde d'emblée le fond du sujet.

Au point de vue du mode de reproduction, on peut diviser le règne végétal en trois classes, les végétaux sans fleurs ou cryptogames, les anémophiles et les entomophiles, c'est-à-dire

(1) Les lecteurs pourront comparer avec ce que dit M. Grant Allen, ce que j'ai écrit sur ce sujet dans ma *Théorie générale de la sensibilité* (Bruxelles, Muquardt, 1876), mes *Recherches sur le Daltonisme*, faites en collaboration avec M. W. SPRING (*Bulletin de l'Académie de Belgique*, janvier 1878, et notamment *Revue scientifique*, 23 mars 1878); incidemment, dans la *Revue philosophique* (août 1877), mon article sur *L'espace visuel*.

ceux dont la fertilisation est due aux vents ou aux insectes. Tandis que les plantes anémophiles ont des fleurs presque invisibles, les fleurs entomophiles, au contraire, sont revêtues en général du coloris le plus vif et affectent les formes les plus élégantes. On ne peut soutenir que cette recherche de forme et de couleur n'a d'autre but que de charmer l'œil des insectes, ni que les insectes sont doués de la vue pour pouvoir contempler la beauté des spectacles de la nature. C'est évidemment dans les avantages qui, pour les plantes, résultent de leur coloration, et, pour les insectes, de leur faculté visuelle, qu'il faut chercher la raison de l'une et de l'autre.

La flore primitive était uniformément verte, et elle ne se diversifia qu'avec l'apparition des insectes. Les cryptogames, les immenses équisétacées, les fongères colossales ont été peu à peu supplantées par les monocotylédonées et les dicotylédonées du monde actuel. Comment peut-on expliquer cette évolution?

La couleur verte de la plupart des végétaux est due à une substance spéciale, la chlorophylle, douée de la propriété d'absorber la force solaire et de l'accumuler dans les tissus de la plante. Mais la plante ne conserve pas pour elle toute cette force, elle en dépense une partie à produire des expansions, bourgeons, fleurs et fruits qui ont pour but d'assurer sa reproduction. Ces parties de la plante, chez lesquelles se produit une action oxydante, sont naturellement privées de chlorophylle et ont ainsi une tendance à s'éloigner de la couleur verte. Les riches teintes de l'automne montrent bien ce que peut amener la disparition de la chlorophylle. Ainsi se forment les couleurs *adventives*, et nous allons les voir, sous l'action sélective des insectes, se transformer peu à peu en couleurs *finales*.

Les recherches de Darwin ont mis en lumière ce fait que la fertilisation est bien plus productive quand les fleurs se fécondent mutuellement que quand elles se fécondent elles-mêmes. Telle est la raison pour laquelle les végétaux à fleurs ont pris progressivement la place des cryptogames. Mais, pour assurer le croisement, les plantes anémophiles doivent prodiguer le pollen. Certaines d'entre elles, visitées par des insectes qui venant y chercher leur nourriture, tiraient avantage de ces visites, parce que les insectes, dans leurs voyages, transportaient le pollen d'une fleur à l'autre. Par suite, celles de ces plantes dont les fleurs tranchaient le plus sur la verdure générale, furent les plus favorisées, et ainsi, peu à peu, se forma la corolle ou d'autres appendices colorés. Peu à peu aussi, la corolle s'adapta à la forme des insectes visiteurs, et c'est ainsi qu'aujourd'hui, il est des plantes dont la reproduction ne pourrait s'effectuer sans eux. Bien mieux encore, un grand nombre de fleurs férides qui attirent les insectes amateurs de charogne, ont pris l'aspect de la chair corrompue.

Mais, comment les insectes ont-ils acquis le sens de la vue? M. Allen décline la question. Son embarras provient de cette opinion erronée que les organes de la vision seuls seraient sensibles à la lumière. Une chose est cer-

taine, c'est que les insectes ont le sens de la couleur; car on ne comprendrait pas pourquoi les plantes dépenseraient une grande partie de leur substance à produire de brillants appendices, s'il n'y avait pour elles, d'autre part, une économie à réaliser. M. Anderson a même fait cette observation que les fleurs que l'on prive de leur corolle, ne reçoivent plus de visites. La *mimicry* elle-même, c'est-à-dire cette singulière conformation de certains insectes qui les fait ressembler à des feuilles, des ramilles, ou à d'autres insectes d'une espèce différente, ne peut s'expliquer qu'en admettant que l'ennemi ou la proie a le sens de la couleur, et, ajouterai-je, du dessin.

Les relations qui existent entre les fleurs et les insectes, existent entre les fruits et les oiseaux ou les mammifères. Parmi les divers procédés que les plantes ont imaginés pour transporter leur semence, l'un des plus ingénieux est de se servir des animaux comme colporteurs. Les uns l'accrochent après eux — nous ne nous en occuperons pas; — les autres la renferment dans une enveloppe dure et indigestible qu'elles revêtent d'une couche de matière succulente, nutritive, parfumée et brillante, que nous connaissons sous le nom de fruit. La plante a ainsi fait un compromis: pour préserver le précieux germe de l'avidité d'ennemis affamés, elle leur a offert une riche et appétissante compensation dans l'enveloppe dont elle l'entoure. Il va de soi qu'une pareille tactique suppose chez les frugivores le sens de la couleur, dont on pourrait d'ailleurs prouver l'existence par un grand nombre de faits d'une nature différente.

Il s'agirait maintenant de montrer comment, dans la série des êtres, le *goût* pour les couleurs a pris naissance. M. Allen a raison de ne pas s'appuyer uniquement sur la théorie des associations d'idées — « véritable *Deus ex machina* psychologique; » — mais, je l'avoue à regret, sa doctrine sur le plaisir, bien qu'appuyée de l'autorité de MM. Bain et Spencer, me paraît en plusieurs points ne présenter qu'un pur enchaînement de mots.

Le goût des couleurs, développé chez les insectes et chez les oiseaux et les mammifères par leur commerce avec les fleurs et les fruits, a réagi, à son tour, sur la couleur de ces animaux. Car, à l'époque des amours, ils se sont naturellement portés vers ceux de leurs semblables qui avaient l'extérieur le plus séduisant. C'est ce qui ressort de ce fait que les plus beaux oiseaux sont les oiseaux-mouches, et les plus beaux insectes, les papillons, précisément les uns et les autres, les plus ardents amateurs de fleurs. Après eux viennent les perroquets, les toucans, les oiseaux de paradis, les mandrills qui se nourrissent de fruits. Au troisième rang se placent les cincidèles, les libellules, les oiseaux et les reptiles qui se nourrissent d'insectes aux vives couleurs. En revanche, les mouches, les vautours, les hyènes, mangeurs de charogne, ont un aspect sombre et repoussant, les animaux nocturnes affectent des teintes brunes ou grises, et les rapaces, en général, des nuances uniformes et souvent protectrices. Il y a bien quelques classes d'animaux dont la couleur semble échapper à cette explication, notamment les canards, les flamants, certains gallinacés (paon argus, faisan), mais ces exceptions sont relativement si peu nombreuses qu'on peut les regarder comme de simples coïncidences. Il suffit d'ailleurs de lire des voyages ou de voyager soi-même, ou tout simplement de se promener dans un jardin zoologique, pour reconnaître qu'il y a une relation remarquable sous le rapport de la vivacité de la couleur, entre l'animal et sa nourriture. Nous ne tenons pas compte, bien entendu, des cas où la sélection naturelle est seule en cause pour revêtir l'animal de teintes imitatives ou

prohibitives: c'est ainsi que les poissons plats prennent l'aspect du fond sur lequel ils habitent, que les animaux du pôle sont blancs, ceux des déserts de sable, fauves, et que les taches ou les zébrures des chenilles ont généralement pour but de les rendre faciles à confondre avec les plantes dont elles se nourrissent. En résumé, le monde des couleurs ne s'explique que si l'on doue les animaux d'un sens et d'un goût analogues aux nôtres.

La dernière partie de ce travail est consacrée à l'homme. M. Allen y réfute longuement à tous les points de vue et de manière à ne pas laisser subsister l'ombre d'un doute, la théorie paradoxale de MM. Magnus et Gladstone sur l'origine récente du sens des couleurs dans notre espèce. L'auteur dit que beaucoup de lecteurs l'accuseront de combattre, comme don Quichotte, des moulins à vent, mais qu'en réalité, il a plutôt adopté le rôle de Sancho Pansa. Il croit néanmoins nécessaire de réduire cette erreur à néant, parce que, tout innocente qu'elle est, c'est toujours un obstacle à la manifestation de la vérité. A cette occasion, M. Allen esquisse à grands traits l'histoire que l'on pourrait appeler chromatique. Il passe en revue tous les produits des arts chez toutes les nations, et nous montre comment la jouissance que le sauvage trouve dans la possession de plumes et de pierres colorées, se perpétuant jusqu'à nous, est devenue, chez les femmes, le goût des colifichets, chez les hommes, l'amour des uniformes chamarrés et des décorations, et comment d'un tatouage grossier, nous sommes, avec le temps, arrivés à orner d'admirables peintures, les vitraux des églises gothiques. Quelle haute idée, s'écrie l'auteur en terminant, ne nous donne pas de l'avenir de l'humanité cette pensée que le plaisir matériel que l'infime insecte trouve à prendre sa nourriture, s'est, par de délicates gradations, insensiblement spiritualisé, et a donné à l'homme de civilisation moderne, son admiration passionnée et désintéressée pour la gloire du soleil couchant, les reflets changeants de la mer, les splendeurs des fleurs de l'été ou du feuillage mourant de l'automne, pour le chaud coloris d'un Titien, ou les brumes dorées d'un Turner!

J. DELBOEUF.

L'Armée française en 1879, par un officier en retraite. — Paris, Hetzel.

On n'a pas oublié le prodigieux retentissement qu'eut, il y a 12 ans, un livre intitulé: *L'Armée française en 1867*. Son auteur, le premier, osa élever une voix discordante dans le concert d'éloges, traditionnel chaque fois qu'il était question de l'armée; le premier il osa dévoiler les vices des institutions militaires et en demander la réforme. L'œuvre était d'un penseur et d'un écrivain; mais son succès devant le public ne fut pas ratifié par les bureaux: on la dédaigna. Cependant, lorsque cette armée, qu'on avait crue invincible, éprouva, en août 1870, ses premiers revers, on se souvint de celui qui avait paru les pressentir: on lui confia le soin de sauver un gouvernement qui s'effondrait, et, bientôt après, le périlleux honneur de diriger la défense de Paris.

Nous n'avons ici à juger ni le militaire, ni l'homme politique: si près des événements on est mal placé pour les bien voir. Il semble toutefois que, durant cette année terrible, l'homme d'action n'ait pas toujours été au niveau du penseur; lui-même paraît l'avoir compris en se condamnant volontairement à une retraite anticipée.

Toutefois, en déposant l'épée, le soldat ne s'est pas désintéressé de cette grande famille où, si longtemps, sa place avait été marquée; en quittant la tribune nationale, le brillant orateur

n'a pas cru sa tâche terminée. Le général Trochu a repris la plume, et la première étude de son livre est un nouveau plaidoyer en faveur du service de trois ans, thèse qui faisait l'objet de son dernier discours à l'Assemblée législative, contrairement à l'opinion de la majorité qui, donnant raison à M. Thiers, adopta le service de cinq ans pour une portion du contingent, de six mois pour l'autre.

La grande loi de la constitution des armées modernes, inspirée à la Prusse par le patriotisme après les désastres de 1871, n'est-elle pas en effet le *service obligatoire à court terme*, qui associe la nation entière à l'effort de la guerre, sans l'écraser durant la paix par d'onéreux impôts, par *l'impôt du temps* surtout, le plus lourd à supporter. Mais pour rendre féconde cette loi toute démocratique, émanation de notre société contemporaine, il faut y préparer le peuple par l'éducation de l'enfance; il faut que *l'esprit militaire*, ou plus exactement *l'esprit de discipline* lui soit inculqué dès l'école primaire: dès lors l'apprentissage, le dressage du soldat sera vite terminé. Mais pour donner aux armées ainsi préparées la cohésion sans laquelle elles ne sont que des multitudes inconsistantes, il leur faudra plus qu jamais d'excellents cadres; il faudra que tous ceux qui les inspirent, les commandent ou les dirigent soient à hauteur de leur mission.

Le livre traite longuement cette importante question des cadres; il préconise la formation de *familles militaires*, semblables à celles auxquelles l'ancien régime empruntait ses officiers supérieurs et ses généraux, et qui fourniraient à nos armées démocratiques le recrutement de sa hiérarchie à tous les degrés.

Nous ne croyons pas que telle soit la solution du problème, pas plus que le régime des corporations ne nous paraît le spécifique aux maux dont souffre l'industrie. Actuellement le recrutement des sous-officiers est en effet le seul réellement en souffrance. Cette répugnance de la jeunesse pour une carrière qui devrait être honorée, cette hâte de la quitter que nous avons vue se manifester trop souvent au profit d'autres où la peine est plus grande et le salaire moins rémunérateur, ne faut-il pas plutôt en chercher la cause dans la permanence d'anciennes habitudes, de vieux règlements, de traditions démodées, héritages des armées d'une autre époque, mercenaires et peu nombreuses, et que l'on a voulu adapter à nos armées nationales actuelles? Ce qui chasse les sous-officiers de l'armée, c'est le régime de la caserne; c'est la réglementation permanente de toute leur existence, de jour et de nuit, le sentiment continu de leur subordination, même dans les actes les plus usuels de la vie privée. En dehors de son service, rien ne devrait empêcher le sous-officier de rester individuellement en contact avec la population, de se marier, de faire souche d'honnêtes gens. Et qu'on ne craigne pas que cette existence en dehors de la vie en commun altère en rien les sentiments d'honorabilité et de dignité personnelle ou diminue *l'esprit de corps*, dont la valeur morale pendant la guerre n'est pas à dédaigner; n'avons-nous pas autour de nous l'exemple des individualités militaires qui constituent la gendarmerie nationale, formées des mêmes couches sociales que nos sous-officiers, et si remarquables par leur courage, leur discipline, leur esprit d'ordre et leur abnégation? Si cette promiscuité de la vie de caserne est si nécessaire, pourquoi alors ne l'avoir pas étendue, comme en Turquie, aux officiers, et parmi ceux-ci la camaraderie a-t-elle cessé d'exister, parce qu'ils ne vivent pas sous le même toit?

Mais, si intéressant qu'il soit, ce n'est pas ici le lieu de nous étendre sur un tel sujet; revenons au livre du général Trochu.

Deux autres questions, fort controversées, y occupent une place importante : la composition des états-majors et le rôle de l'administration dans les armées. Elles sont à l'ordre du jour en France depuis longtemps, et on n'ose les y résoudre, à cause des intérêts particuliers, nombreux et respectables, en présence desquels on se trouve. Beaucoup voudraient voir renverser les institutions existantes pour réédifier sur de nouvelles bases ; d'autres, qui ont le respect des vieilles traditions ou des vieux errements, ne trouvent guère, de ci de là, que quelques coins à recrépir. Le général Trochu est aussi éloigné du pessimisme des uns que de l'optimisme des autres ; l'historique des institutions, qu'il expose de main de maître, nous dévoile comment elles ont été altérées par des imprudences ou des erreurs, et comment, sans rien emprunter aux armées étrangères, il est possible de les améliorer. Les transformations du recrutement et de l'organisation des armées n'entraînent pas nécessairement une révolution dans la direction ni l'administration. Le rôle des états-majors et de l'intendance a grandi, leur mission n'a pas changé, et les institutions qui ont obtenu, en d'autres temps, l'admiration des contemporains, peuvent encore les mériter, si l'on en revient aux vrais principes dont on s'est écarté mal à propos.

Le livre du général Trochu est loin de comprendre toutes les institutions militaires de la France, et son titre pourrait paraître ambitieux, s'il n'avait pour excuse de rappeler son aîné de 1867. L'auteur touche cependant incidemment à tant de points qui intéressent l'armée, il élargit si souvent son cadre et éclaire d'un si vif éclat tant de questions controversées, qu'on peut se demander, arrivé à la fin de ses études, quel autre titre elles auraient pu porter.

Si le penseur n'a rien perdu en profondeur, s'il est toujours cet admirable logicien que nous admirions il y a douze ans, le style toutefois s'est modifié : il nous paraît moins sobre, moins nerveux que jadis ; on sent trop l'orateur sous l'écrivain. Mais ce dernier reste toujours admirable de clarté et d'élégance, et si parfois certaines pages nous semblent un écho de la tribune parlementaire, ce sont là des échos qu'on regrette-tait trop de ne plus entendre, pour ne pas les bien accueillir sous leur nouvelle forme.

P. HENRARD.

Johann Heinrich Voss, von Wilhelm Herbst. - Leipzig. 3 volumes.

On a si peu parlé en dehors de l'Allemagne de l'ouvrage désormais classique que M. Herbst a consacré au célèbre traducteur d'Homère, Jean-Henri Voss, qu'il convient, même plus d'un an après la publication du livre, d'en dire ici quelques mots. C'est la première biographie véritable de Voss ; c'est, pour employer les paroles mêmes de M. Herbst (I, 263), une œuvre solide et scientifique, qui épuise presque le sujet et nous montre dans Voss à la fois l'homme et l'écrivain, une œuvre que devront toujours consulter les historiens de la littérature allemande du XVIII^e siècle. Le « brave lion d'Eutin » (*der wackere Eutinische Leue*), comme on a nommé Voss, a désormais son monument.

Voss, on le sait, appartient à la fois à la poésie et à la philologie ; c'est donc une heureuse chance pour lui d'avoir trouvé un biographe dans un homme qui est en même temps littérateur et philologue : ancien recteur de la fameuse école de Schulpforta, professeur à l'Université de Halle, directeur et infatigable collaborateur d'un des plus nouveaux et des plus sérieux journaux de l'Allemagne, le *Literaturblatt*, M. Herbst était appelé, plus que tout autre, à écrire l'histoire de Jean-Henri Voss et à prononcer sur lui un jugement définitif.

Il est vrai que M. Herbst n'éprouve pas pour son héros une très-grande sympathie ; il ne cache pas les mauvais côtés de ce caractère altier et intraitable ; il ne ressent pas pour Voss cet enthousiasme qui dissimule ou pallie les fautes et donne aux qualités, si minces qu'elles soient, une louange excessive. Sans doute, l'ouvrage de M. Herbst a par là je ne sais quoi de froid et de monotone ; on voudrait que le récit eût par instants plus de vigueur et de nerf ; il ne messied pas, après tout, à un historien d'être parfois ému et de laisser voir son émotion au lecteur. Mais le livre (qui comprend trois volumes) a été composé avec tant de chaleur et de conscience ; il témoigne de soins si persévérants et d'études si longues ; il abonde en documents si intéressants et parfois si nouveaux ; il éclaire d'une lumière si vive tous les détails de l'existence et toutes les parties de l'œuvre considérable de Voss qu'on ne peut reprocher à son auteur une trop grande impartialité. On citera désormais le livre de M. Herbst sur Voss comme on cite la biographie de Winckelmann par Justi, et comme on citera, pensons-nous, l'ouvrage que M. Haym compose en ce moment sur Herder.

On sait combien les débuts de Voss furent pénibles et quelles rudes épreuves a traversées sa jeunesse. Comme Klinger, l'écrivain fier et stoïque, Voss connut toutes les amertumes de la pauvreté ; comme Klinger, il ne fut pas abattu par ces incessants et douloureux combats avec les nécessités de la vie. Mais, comme Klinger, il garda de ces âpres luttes je ne sais quoi de dur et de cassant, une roideur hautaine et une brutale énergie qui devaient lui susciter d'ardentes inimitiés et assombrir ses dernières années. Les déboires et les humiliations qu'il essuya dans sa jeunesse, au service d'autrui, avaient aigri son caractère. Ce n'est pas impunément qu'il avait vécu dans la dépendance et dans une sorte de domesticité. Lorsqu'il était précepteur dans une famille noble d'Ankershagen, le vin que ses élèves buvaient tous les jours, ne lui était permis que le dimanche. Voss, dès le premier dimanche, refusa le vin qu'on lui offrait et déclara qu'il ne buvait que de l'eau ; durant tout le temps de son préceptorat, c'est-à-dire durant deux ans et demi, il tint sa parole et ne but pas une goutte de vin.

Heureusement Boie, cet homme qui a peu produit, mais qui, comme Gleim, soutenait les jeunes poètes de tout son pouvoir en leur procurant des places, des leçons particulières et des traductions, Boie fit venir Voss à Göttingue. Dès lors, Voss ne désespéra plus de la fortune : il était libre ; il suivait les cours d'une grande université, et, quoique au bout de quelque temps il fut dégoûté des cours froids et pédantesques des professeurs de Göttingue (excepté Heyne), il apprit à mieux connaître l'antiquité grecque et latine ; il vécut dans le commerce de jeunes poètes qui devinrent ses amis et formèrent avec lui l'Union de Göttingue, le *Göttinger-Bund* ou *Hainbund*, qui jurait de ne chanter dans ses vers que la religion et la vertu et ne reconnaissait guère dans la littérature allemande d'autre chef et d'autre exemple que Klopstock. Voss fut l'âme du *Bund* ; il s'enthousiasma pour la liberté, ce mot que tous alors répétaient, mais qui pour Voss n'était pas un vain son ni un lieu commun de rhétorique. Il descendait d'une famille dont les membres étaient soumis autrefois, comme serfs, aux caprices du seigneur ; il était né dans le Mecklenbourg, où se sont conservées si longtemps les traditions oppressives de l'aristocratie féodale. « C'est un vil et méprisable pays que le Mecklenbourg, écrivait-il le 19 avril 1779 à son ami Brückner ; il ne connaît d'autre noblesse que celle dont on hérite, que le vêtement de cérémonie misérable, pâli et infect que renferme l'armoire d'ancêtres dont le principal mérite était de bien boire et de bien piller. Et cette engeance

de prêtres, au regard de basilic, qui cherche à tuer tout ce qui n'est pas venimeux comme elle ! » En peu de temps, Voss eut pris la place de Boie, en qui le *Bund* avait vu jusque-là son président naturel. Nul n'a mieux gardé au fond du cœur les souvenirs de cette école littéraire ; nul n'a tenu plus longtemps et plus ferme le drapeau que le mélancolique Hölty, Miller, l'auteur de *Siegwart*, le fougueux Stolberg, Hahn et d'autres avaient levé en faveur de Klopstock et de la poésie jusque-là asservie par l'imitation française ; nul, du reste, parmi les membres du *Bund* n'a rendu plus tard de plus grands services à la littérature nationale ; nul, parmi les anciens compagnons de Göttingue, n'a plus vivement défendu la cause du bon goût et de la poésie simple et naïve. Ce fut lui qui conserva le livre sacré de l'association où l'on transcrivait les vers des jeunes écrivains ; c'est grâce à ses soins pieux qu'on peut aujourd'hui, comme l'ont fait Halm et M. Herbst, consulter le *Bundesbuch* de Munich.

C'est encore à Göttingue que Voss sut ce qu'il valait et quelle était sa véritable vocation : on le voit alors renoncer à la théologie qu'il voulait d'abord étudier, se jeter tout entier dans la philologie avec l'ardeur d'une âme à jamais éprise de l'antiquité classique, et traduire déjà des morceaux de ses auteurs favoris, de Pindare, de Théocrite et d'Homère. En quittant Göttingue, il laissa quelques dettes ; il abandonna à son hôte un piano que le comte Reventlow lui avait donné et qui l'avait souvent consolé dans ses heures de découragement ; mais il conservait une foi robuste dans ses destinées, et les années qu'il avait passées à Göttingue avaient été décisives : il était résolu à traduire Homère.

Il demeura trois ans à Wandsbeck auprès de Claudius ; il vivait du maigre revenu que rapportait l'*Almanach des Muses*, qu'il dirigeait et faisait imprimer, non loin de là, à Hambourg. Enfin, il épousa la sœur de Boie, Ernestine, qu'il aimait depuis longtemps, et devint recteur de l'école d'Otterndorf (1778). Malgré le labeur incessant que lui imposaient ses fonctions et la grave responsabilité qui pesait sur lui, malgré les soucis toujours croissants du ménage, c'est alors qu'il traduisit l'*Odyssée*. Le jour même de son mariage, contraint par la pluie qui le surprit durant une promenade, de s'enfermer dans une cabane, il avait tiré son Homère de sa poche et traduit quelque vers de l'épisode de Naucicaea. Il commençait par l'*Odyssée*, parce qu'elle renferme des idylles champêtres, des tableaux intimes, des scènes plus familières et plus touchantes, quelque chose enfin de plus *gemüthlich* que l'*Iliade* : il y trouvait ce qu'avait chanté l'école de Göttingue, de douces et tendres affections, une grave mélancolie, le *Heimweh* qui jette Ulysse sur les mers à la recherche du stérile rocher où il est né. M. Herbst montre fort bien comment la traduction grandissait peu à peu et s'étendait de jour en jour en prenant une forme plus achevée, comment Voss polissait et repolissait son style, comment il arrivait à rendre presque mot pour mot toutes les beautés du poème. Il ne veut reconnaître d'autre édition définitive que celle de 1781, et il blâme les remaniements et les corrections postérieures de Voss : on peut dire de l'*Odyssée* allemande ce que Goethe disait d'une autre œuvre de Voss, *Louise*, qu'il a voulu « y raffiner et a parfois gâté le naturel de ses vers par des caprices techniques » (*aus technischen Grillen*). La traduction de l'*Iliade*, qui vint ensuite, est même inférieure à celle de l'*Odyssée* : le style est plus pompeux, il a moins de naïveté, il porte des traces d'affectation et de recherche. Mais l'*Homère* traduit par Voss est devenu classique en Allemagne. On ne connaissait jusque-là le poète grec que par la traduction de Pope et de M^{me} Dacier ; la version allemande donnée en 1771

par Damm et en 1773 par Küttner était tout à fait insuffisante; ce fut Voss qui fit connaître Homère à Goethe et à Schiller. « Un homme comme Voss, disait l'auteur de Faust à Eckermann, ne reviendra pas de sitôt; peu d'entre nous ont exercé sur la culture allemande une aussi grande influence; tout en lui était sain; son commerce avec les Grecs a produit pour nous de magnifiques résultats, » M. Herbst insiste sur les épithètes créées par Voss; elles soulevèrent de vives résistances dans le monde des savants et parmi le public lettré; on les regardait comme contraires au génie de la langue, et cependant ces fortes et vives expressions, que l'allemand forme avec une si merveilleuse facilité, comme *schöngehamisch* (à la belle cuirasse), *waldumschattet* (ombragé de forêts), *hauptumlockt* (à la tête bouclée), ont acquis aujourd'hui droit de cité; on dit sans s'effaroucher *die rossnährende Argos* (Argos qui nourrit les chevaux), et les mots composés *wolkenberührend* (qui touche les nuages), *göttergesegnet* (bénédict des dieux), etc., sont acceptés de tous; ce sont des « mots ailés, » comme on dit volontiers en Allemagne, (*geflogelte Worte*) qui sont passés dans l'usage journalier ou que les poètes emploient sans scrupule, comme des locutions toutes faites.

Cependant Voss avait été nommé recteur de l'école d'Entin; il composa à cette époque ses plus célèbres idylles, le *Soixante dixième anniversaire* (*Der siebenzigste Geburtstag*) et *Louise*. Cette dernière œuvre eut un grand succès; elle fut même préférée à *Hermann et Dorothee*, et lorsque parut l'épopée bourgeoise de Goethe, Voss lui-même s'écriait, en parlant de l'héroïne: « Ce n'est pas Louise! » (*Louise ist sie nicht!*) Au reste, Goethe n'a jamais nié qu'il devait beaucoup à l'idylle de Voss, et que, sans Louise, il n'aurait pas composé son admirable poème: « Je me souviens encore, écrivait-il à Schiller, de mon enthousiasme, lorsque je reçus le pasteur de Grünau (le père de Louise) et que de fois je le lus; aussi j'en sais encore par cœur une grande partie, et je m'en suis bien trouvé, car la joie que j'en éprouvais a fini par devenir productive, et m'a poussé à aborder le genre d'où est sorti Hermann. »

En 1802, Voss s'était retiré à Iéna; il y vécut trois ans et entretenait avec Goethe d'étroites relations; ce dernier cherchait à le retenir auprès de lui et à le fixer dans le grand-duché de Weimar; mais l'Électeur de Bade faisait à Voss des offres brillantes, et le traducteur d'Homère ne tarda pas à quitter Iéna pour Heidelberg. (1805). Il ne devait plus produire rien de remarquable; il avait cessé de versifier; il traduisit les tragiques grecs, Horace, Shakespeare; mais ses traductions étaient si lourdes et si froides qu'elles excitèrent la risée de ses contemporains et provoquèrent la colère de l'école romantique; elles sont aujourd'hui oubliées. La fin de sa vie fut remplie par les luttes regrettables qu'il engagea contre son ancien maître Heyne, contre Creuzer et contre Frédéric Stolberg. On sait quel fut le retentissement de sa violente polémique contre l'intime ami de sa jeunesse: Voss était irrité de la conversion de Frédéric au catholicisme, et lui reprocha avec une sorte de sauvage fanatisme ce qu'il regardait comme une apostasie.

Je n'insiste pas davantage sur l'ouvrage de M. Herbst; j'ajouterai seulement qu'il a consacré quelques pages solides aux travaux de Voss sur la langue et ses velléités d'entreprendre l'étude des dialectes germaniques; qu'il a finement marqué les progrès que fit, grâce à Voss, l'hexamètre allemand; qu'il a montré fort justement que Goethe n'avait pas eu l'intention de persiller Voss dans son article de la *Gazette d'Iéna*, et qu'il ne fallait voir aucune ironie déguisée dans ses descriptions de la nature, etc. Il faut louer aussi toute la fin de l'ouvrage, où éclate si bien le contraste entre l'humeur guerroyante et tra-

castière de Voss au dehors et le calme de sa vie domestique. Souhaitons aux glorieux représentants de la littérature française des biographies aussi exacts, aussi consciencieux, aussi complets que M. Herbst. A. CHUQUET.

Les Enseignements d'Anne de France à sa fille Susanne de Bourbon. — Extrait d'une Epître consolatoire à Katerine de Neufville, dame de Fresne, sur la mort de son premier et seul filz Texte original, publié d'après le MS. unique de Saint-Petersbourg, par A. M. Chazaud. Reproduction des miniatures originales d'après les dessins de M. A. Queyroy. Moulins, Desroziers, petit in-4°.

Le manuscrit publié par le savant archiviste de l'Allier contient deux parties tout à fait distinctes par leur origine et leur caractère, et dont la seconde, à notre avis, n'est pas la moins importante au point de vue littéraire, car elle a pour auteur un des écrivains les plus remarquables du quinzième siècle. Si les *Enseignements* d'Anne de Bretagne, comme le fait observer M. Chazaud, ne sont pas à proprement parler une œuvre originale, ils n'en méritent pas moins d'occuper une place honorable parmi les productions littéraires du commencement du XVI^e siècle. Ecrits entre 1503 et 1504, ils nous montrent « une mère prévoyante songeant à assurer à sa fille la possession durable des trésors de son expérience. »

Nous avons là, ajoute l'éditeur, le testament intellectuel et moral, pour ainsi dire, de la fille de Louis XI, le dernier mot de sa sagesse. Embrassant d'un regard calme et assuré toutes les éventualités de l'avenir, elle trace à sa fille bien-aimée un vaste plan de conduite pour toutes les circonstances de la vie. Rien n'y est oublié, les devoirs envers Dieu et le monde, les nuances à observer dans les rapports avec les supérieurs, les inférieurs et les égaux, les amusements permis et les distractions de bon goût, jusqu'aux petits travers à la mode dans lesquels on doit éviter de tomber, sans toutefois aller jusqu'à les reprendre aigrement dans autrui; tout cela est noté d'un mot, indiqué en passant d'un trait net et précis, sans affectation pourtant, dans un langage ferme et vigoureux.

Les *Enseignements* ont été imprimés deux fois au seizième siècle; mais de la première édition on ne connaît qu'un exemplaire, et la seconde n'est guère moins rare. M. Chazaud pouvait donc les considérer comme une œuvre inédite, et les amis des lettres comme les amateurs de beaux livres accueilleront avec faveur une publication qui intéresse à divers titres les uns et les autres.

Les miniatures du manuscrit, les devises, emblèmes et inscriptions qui se trouvent sur les feuilles de garde et jusqu'à la reliure de l'original ont été reproduits avec infiniment d'art. L'éditeur a eu, en outre, l'heureuse idée de joindre à sa publication des catalogues des bibliothèques des ducs de Bourbon existant au XVI^e siècle à Aigueperse et au château de Moulins, un glossaire et une étude grammaticale dans laquelle sont groupées toutes les particularités qui se rencontrent dans la langue de la duchesse Anne, ou pour mieux dire dans le français du XV^e et du XVI^e siècles.

Quant à la seconde partie de l'ouvrage, qui reproduit, d'après le manuscrit de Saint-Petersbourg, l'*Extrait d'une Epître consolatoire*, on doit regretter que le savant éditeur n'ait pas cru utile de se renseigner sur l'origine de ce fragment. Il aurait pu constater qu'il est tiré d'une œuvre d'Antoine de la Salle, dont l'original, appartenant à la Bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles, a été analysé dans le *Bibliophile belge* (Antoine de la Salle et ses œuvres inédites, 1871). Le manuscrit dont nous parlons, un petit in-4° en papier de 41 feuilles, porte pour titre: *Du*

Reconfort de madame du Fresne, et finit: « Ecrit à Vendueil sur Oise le xiiij^e jour de dessembre, l'an mil quatre cens cinquante et... Vostre serviteur et pere Antoine de La Salle. » Catherine de Neufville épousa Jacques de Lille, seigneur de Fresnes en Picardie, en 1456. Le *Traité des anciens Tournois* a été écrit au Châtelet sur Oise, en 1458, et dédié à Louis de Luxembourg, au service duquel était alors La Salle. En 1459, celui-ci date de Genappe, où son maître avait suivi Louis XI, le *Petit Jehan de Saintré*: c'est donc très-vraisemblablement en 1458 que fut achevé le *Reconfort*. Madame de Neufville venait de perdre son fils unique nouveau-né. Pour la consoler, La Salle oppose à son infortune l'exemple de deux mères éprouvées plus cruellement encore qu'elle, et supportant avec résignation le coup qui les frappe. Le *Reconfort* comprend ainsi, outre quelques réflexions préliminaires, deux *exemples*. Ce sont deux narrations dans le genre de la nouvelle historique moderne, dont la première, celle que nous retrouvons dans le volume de M. Chazaud, réunit même à un degré remarquable toutes les conditions du genre: des caractères vigoureusement tracés, des situations dramatiques, un heureux emploi du dialogue, de la sobriété sans sécheresse.

L'auteur suppose que pendant la guerre entre la France et l'Angleterre, sous Charles V, le prince de Galles étant venu assiéger Brest, le sire du Chastel, gouverneur de cette place, se voit forcé, faute de ressources suffisantes pour résister, de composer avec lui: il s'engage à lui livrer la ville et le château s'il n'est secouru au bout d'un certain nombre de jours. Afin d'assurer l'exécution de cette convention, il remet son propre fils aux mains du prince. La trêve va empirer lorsque le gouverneur reçoit du ravitaillement par mer; le prince refuse néanmoins de lui rendre l'otage et le met en demeure, sous peine de le voir « confisqué, » d'abandonner la place. Une lutte violente s'engage dans le cœur du malheureux père, contraint de choisir entre l'accomplissement d'un devoir impérieux et l'affection qu'il porte à son fils. Son épouse, non moins émue que lui, dissimule, cherche à le consoler, et, à la vue de son désespoir, cède à un mouvement d'admirable magnanimité: elle lui déclare qu'elle est prête à sacrifier à l'honneur son affection maternelle. Lorsque le roi d'armes et les hérauts du prince viennent adresser les dernières sommations au gouverneur, celui-ci répond par un refus plein de fierté. Aux tableaux dramatiques que l'auteur trace à cet endroit de son récit, succède une scène non moins émouvante. Le héraut envoyé au camp ennemi par le gouverneur revient au château. On s'empresse de l'interroger sur le sort du pauvre enfant dont il a dû proposer la rançon, mais il garde d'abord un douloureux silence, puis finit par rendre compte de l'exécution, à laquelle il a assisté. Cet acte de cruauté provoque de terribles représailles. Pendant que le prince se retire avec son armée, le gouverneur l'attaque à l'improviste, tue ou fait prisonniers plus de deux cents de ses hommes, fait dresser un gibet sur la place principale du château et pendre douze chevaliers anglais qui offraient de se racheter. Les autres prisonniers sont renvoyés après avoir été privés de l'œil, de l'oreille et du poignet droits.

On ne retrouve nulle part la mention d'un siège de Brest par le prince Noir; mais, sauf les noms des acteurs, les principaux détails du récit de La Salle n'en sont pas moins historiquement vrais, comme on peut le voir dans Froissard, Lobineau, Pierre Hay, d'Argentré et dans l'*Histoire de Bretagne* de Ronjoux. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, on ne peut qu'admirer le parti que La Salle a su tirer d'une donnée éminemment dramatique.

La comparaison du manuscrit original de la Bibliothèque de Bourgogne avec le texte publié par M. Chazaud fait apercevoir des différences considérables et qui sont de beaucoup à l'avantage du premier. Dans le manuscrit de Saint-Petersbourg, le style a été rajeuni, et, ce qui est plus grave, la rédaction très souvent altérée. Nous ne citerons qu'un exemple de ces changements qui donnent à l'ouvrage de La Salle une physionomie souvent toute différente du texte primitif. Quand l'enfant du sire du Chastel est conduit à l'endroit où va avoir lieu l'exécution, il aperçoit l'instrument du supplice et se tournant vers le héraut envoyé par son père : Ah ! Chastel, s'écrie-t-il, je vais mourir ; et il répète plusieurs fois cette exclamation, sans pouvoir en dire davantage. Rien de plus naturel et de plus poignant. L'arrangeur du manuscrit de Saint-Petersbourg, au contraire, ne trouve rien de mieux que de mettre dans la bouche de ce jeune enfant un discours énumérant par points et articles les très-humbles recommandations que l'affligé serviteur devra faire à monseigneur son père et à madame sa mère. On ne saurait imaginer plus de stoïcisme, mais il serait également difficile d'être plus maladroit.

Wissant, l'ancien Portus Iccius, par Alphonse Wauters. Bruxelles, Hayez, in-8°.

La question qui fait l'objet de cette étude a été souvent traitée. Du Cange, après Cambden, puis d'Anville, Gosselin, de Sauley et d'autres soutenant la thèse défendue par M. Wauters, ont exprimé l'opinion que le port où Jules-César s'est embarqué pour passer dans la Grande-Bretagne ne pouvait être placé autre part qu'à Wissant. D'autres et de plus nombreux écrivains se sont prononcés pour Boulogne, et aujourd'hui encore l'assimilation de Portus Iccius avec cette dernière ville est la plus généralement adoptée. Dans ses *Nouvelles études sur la géographie ancienne de la Belgique*, M. Wauters l'avait déjà combattue. De nouvelles recherches, dont il expose longuement le résultat, lui permettent de montrer que Wissant seul correspond aux indications des auteurs de l'antiquité. La configuration du sol à cet endroit de la mer du Nord, un examen attentif des données fournies par Jules-César et les écrivains anciens mettent Boulogne (Gessoriacum, plus tard Bononia) hors de cause. Un autre argument, celui-ci emprunté à l'histoire du moyen-âge, vient fortifier cette opinion : c'est l'exposé du rôle important que Wissant a joué pendant plusieurs siècles.

Presque complètement oublié sous les rois mérovingiens et carlovingiens, ce port acquiert une nouvelle importance dès la première moitié du x^e siècle, pour arriver à l'apogée de son éclat quatre siècles plus tard. La guerre de Cent-Ans en amena si bien la décadence qu'il tomba bientôt dans l'oubli. En 1412, 2,000 soldats anglais prirent d'assaut le « port de Wissant, » pillèrent tout dans la localité et y mirent le feu. Wissant qui, comme le montre M. Wauters dans cette intéressante monographie pleine de faits curieux et de recherches neuves, avait joué un rôle considérable de l'an 900 à 1350, disparaît presque complètement de l'histoire.

« Aucun port de la côte de la Gaule n'eut une célébrité à la fois aussi précoce et aussi durable ; et si les traces de ce passé se sont effacées, il est facile de les retrouver en feuilletant les vieilles chroniques et les travaux des hagiographes... La splendeur de Wissant pendant l'époque féodale est une preuve de plus que cette localité, du temps des Morins, a constitué, sous le nom de Portus Iccius, la localité où l'on s'embarquait de préférence pour se rendre dans la Grande-Bretagne : ce qui est arrivé du xi^e au xiv^e siècle

peut très-bien n'avoir été qu'une répétition de ce qui s'y passait avant l'ère chrétienne. Peu fréquenté pendant la même période, Boulogne, par contre, doit aussi avoir été d'une importance secondaire dans les temps qui précéderent l'arrivée de Jules-César dans nos contrées. »

Le zèle du patriotisme local est tel que les défenseurs des droits de Boulogne trouveront bien encore matière à controverse ; mais il leur sera difficile de renverser ces conclusions, que M. Wauters a si solidement établies.

Cartes du temps et avertissements de tempêtes, par R.-H. Scott, secrétaire du Bureau météorologique, traduit de l'anglais par MM. Zurcher et Margollé. Paris Gauthier-Villars, 1879 ; vol. in-8°.

L'état et les variations du temps exercent une influence considérable sur l'homme ; sans parler de l'action des conditions atmosphériques sur la santé, on peut dire que les manifestations du temps forment une de nos préoccupations de chaque jour, et pour certains une préoccupation grave. L'habitant des villes, dont les intérêts ne dépendent pas en général des vicissitudes climatiques, ne s'inquiète de celles-ci qu'au point de vue de son agrément personnel : il n'aime que le beau temps, c'est-à-dire un ciel clair, une température douce, un air calme ; de la pluie, un froid ou une chaleur trop prononcés ne le satisfont pas. Le marin, l'agriculteur, l'industriel interrogent aussi, et fréquemment, l'état de l'atmosphère, mais avec un sentiment tout autre que le citoyen : souvent avec grande anxiété. La vie du premier est parfois le jouet d'une tempête qu'il n'a pas su prévoir ; les récoltes du second peuvent être détruites en un instant par une grêle, un orage ; les produits, les installations du troisième sont à certains moments fortement exposés à souffrir des intempéries.

Depuis longtemps l'homme cherche à pouvoir prévenir ces dangers, en s'efforçant de démêler les lois qui président aux variations atmosphériques. Avant que la météorologie ne fût placée au rang des sciences — et nous ne sommes pas très-éloignés de cette époque — la prévision du temps était uniquement fondée sur l'empirisme, elle n'avait aucune base sérieuse. A mesure que la science fit des progrès, on abandonna peu à peu ces procédés d'un autre âge, pour s'en tenir exclusivement aux données positives fournies par l'observation ou par les théories reconnues exactes. Un pas sérieux fut fait dans cette voie lorsqu'on parvint à établir que le temps régnant à un moment donné dans une localité n'est pas particulier à cette localité seulement, mais qu'il s'étend sur des espaces plus ou moins vastes et se propage d'un lieu à un autre avec une vitesse plus ou moins grande.

Pour arriver à ce résultat, il était nécessaire de réunir les observations d'un nombre assez considérable de stations météorologiques, formant un réseau de quelque étendue ; ces stations devaient, en outre, posséder les mêmes instruments ou tout au moins les mêmes méthodes d'expérience, observer aux mêmes heures, user de moyens de communication rapide, etc. Toutes ces conditions n'ont pu être réunies qu'à des époques encore rapprochées de nous. L'uniformité des instruments n'est pas complète, même aujourd'hui ; l'unité de méthode n'a été établie que récemment, grâce aux Congrès internationaux de météorologie ; enfin, l'emploi du télégraphe pour la transmission des observations n'a pris de l'extension que pendant ces dix dernières années.

La prévision du temps n'est plus, de nos jours, livrée comme autrefois à quelques individualités, personnes généralement peu au courant de la

science, mais que certains succès plus ou moins douteux faisaient regarder par la foule comme des prophètes. Il se faisait beaucoup de bruit autour d'elles d'abord, mais leurs noms tombaient bientôt dans l'oubli. Actuellement, la prévision du temps forme dans tous les grands observatoires météorologiques un service distinct ; elle a ses organes, — les cartes du temps, — dans la plupart des pays où la météorologie est cultivée. La Belgique n'est pas restée en arrière dans cette voie ; l'Observatoire de Bruxelles publie depuis 1876 une carte et un bulletin atmosphériques que tout le monde connaît.

Pour se servir avec fruit de ces cartes, il est nécessaire de connaître de quelle manière elles se construisent, sur quels principes météorologiques elles sont basées et quelles sont les déductions qu'on peut en tirer. L'ouvrage dont le titre se trouve en tête de cet article a pour but de répondre à ces diverses questions. L'éminent secrétaire du Bureau météorologique de Londres a cherché à initier le public à l'usage des cartes du temps, et à lui fournir les moyens d'en tirer le meilleur parti possible pour la prévision des changements atmosphériques.

« Ce petit ouvrage, dit l'auteur, a été composé pour répondre au désir souvent exprimé dans les journaux, ainsi que des remarques qui leur sont jointes.

» Les principes sur lesquels est fondée la science du temps sont encore très-nouveaux pour la majorité des personnes qui consultent ces documents, et qui, tout en voyant la hausse et la baisse du baromètre en relation directe avec le temps, ne cherchent pas à connaître les causes de cette relation.

» Nous espérons que les pages suivantes donneront une idée, bien qu'imparfaite encore, de l'état présent de la connaissance du temps, en la distinguant de la science météorologique dont ce livre ne prétend nullement être un manuel.

» Ce n'est qu'exceptionnellement qu'on y a fait mention de vues théoriques sur les causes des tempêtes ; on a plutôt cherché à expliquer au lecteur ce qu'il peut apprendre par une étude attentive des informations insérées dans les feuilles publiques et dans les bulletins journaliers du temps. »

Hâtons-nous de dire que l'ouvrage atteint pleinement son but. Il forme en réalité un traité succinct de la prévision du temps, mis à la portée de tous ceux qu'intéresse la science météorologique. Les traducteurs, MM. Zurcher et Margollé, ont su conserver à l'édition française le style simple et clair de l'original ; ces deux savants ont d'ailleurs fait leurs preuves dans ce genre de travaux : ils ont contribué pour une bonne part à faire connaître en France les œuvres du célèbre Maury et à rendre ainsi la météorologie familière à un grand nombre de personnes. L'ouvrage dont ils viennent de publier la traduction contribuera encore largement à favoriser cette tendance.

C'est avec un véritable plaisir que nous signalons cet intéressant livre à l'attention des lecteurs belges, de tous ceux qui, dans notre pays, se préoccupent de la prévision du temps. Nous ne doutons nullement du bon accueil qu'ils lui feront.

A. LANCASTER.

BULLETIN

L'Espagne au xvi^e et au xvii^e siècle, documents historiques et littéraires, publiés et annotés par Alfred Morel-Fatio. Heilbronn, Henninger ; Paris, Demé ; Madrid, Murillo

Un des plus érudits des *hispanisants*, à qui nous devons une excellente édition du *Magico prodigioso* de Calderon, M. Morel-Fatio, a publié dans un gros

volume des documents inédits sur l'histoire moderne de l'Espagne. Parmi ces documents, nous remarquons tout d'abord un mémoire du marquis de Mondejar sur l'insurrection morisque. Ce mémoire ne fait guère que confirmer les faits racontés par Mendoza, par Marmol et par le comte de Circourt; mais il prouve que les prêtres et les juristes provoquèrent l'agitation qui aboutit à l'extermination des Mores de l'Andalousie. La noblesse ne partageait pas le fanatisme des ecclésiastiques et des hommes de loi; les grands propriétaires fonciers, qui faisaient exploiter leurs domaines par leurs vassaux morisques, s'opposaient à la politique intolérante de la chancellerie espagnole. Pourtant, quand les Mores se révoltèrent, l'aristocratie fit taire ses répugnances et combattit les rebelles; mais elle ne fut pas cruelle, comme le peuple et la bourgeoisie; plus instruite, elle fut plus modérée et plus généreuse. On accuse même à la cour le marquis de Mondejar de s'être laissé suborner par les ennemis de la foi, et il fallut que le vaillant capitaine-général du royaume de Grenade vint plaider en personne sa cause devant les ministres.

Quelques lettres de Don Juan d'Autriche nous renseignent sur ses démêlés avec les Flamands, mais surtout sur ses impressions personnelles, sur ses espérances et ses regrets. Tantôt il se montre exaspéré par la lutte qu'il soutient aux Pays Bas; tantôt il maudit l'apathie de la cour de Madrid et les lenteurs des ministres; tantôt il exprime en termes brûlants son désir de prendre sa revanche à la tête des bandes qui ont combattu avec lui à Léopante ou dans les Alpujarras. Ces lettres sont adressées à deux amis, Rodrigo de Mendoza et le comte d'Orgaz.

Le journal d'un ecclésiastique qui suivit à Madrid le nonce Camille Borghèse (devenu depuis pape sous le nom de Paul V) est intéressant. L'auteur de ce *Diario* (écrit naturellement en italien) alla par mer de Civita-Vecchia à Livourne, de Livourne à Marseille et vint débarquer à Barcelone, d'où il gagna Saragosse et Madrid. Habitué à un certain confort, il se plaint amèrement de l'insuffisance des gîtes et du vin « qui sent la poix. » Il est très-frappé à Madrid de l'effronterie et du sans-gêne des femmes, et il s'irrite contre les hommes politiques de l'Espagne qui ne pensent qu'à gagner du temps et remettent tout au lendemain. M. Morel-Fatio a fait suivre ce *Diario* de quatre appendices curieux: 1° l'instruction remise à Camille Borghèse par Clément VII; 2° un exposé des règles qui doivent présider à la répartition des mémoriaux et documents adressés au roi, entre les divers ministères; 3° un document d'administration militaire; 4° un itinéraire de l'Espagne et du Portugal, rempli de conseils pratiques à l'usage des voyageurs étrangers. Le troisième appendice est d'une certaine importance pour l'histoire. C'est le budget d'un corps d'armée espagnol, que le duc d'Albe, Fernando Alvarez de Tolède, a fait copier par un de ses secrétaires. Le corps d'armée, dont parle le document, est composé de 5000 Espagnols, 6000 Allemands, 4000 Italiens, d'une batterie de 20 pièces de canons et de 4000 pionniers (*gastadores*). Cet état des dépenses d'un corps d'armée de vingt mille hommes offre de précieux renseignements sur la formation des régiments et de leur état-major, sur la provenance des fournitures militaires, sur la valeur de l'équipement, des armes et des vivres vers le milieu du xvi^e siècle.

Quelques lettres d'Antonio Perez, le célèbre ministre de Philippe II, nous laissent une impression pénible; ce sont des demandes de faveurs et d'argent, des protestations de dévouement, parfois des avis sur la politique espagnole, le tout d'ailleurs dans un style élégant, concis, souvent subtil. Ces lettres sont adressées soit à Henri IV, soit au connétable Henri de Montmorency, soit au secrétaire du connétable, M. de Marillac. Une digression de M. Morel-Fatio sur un épisode important de la vie de Perez, ses relations avec la princesse d'Eboli, mérite l'attention. D'après trois passages des écrits de Perez, l'ingénieux éditeur recompose ainsi la version de

l'événement: Philippe II éprouva pour la veuve de son confident intime, la princesse d'Eboli, une passion violente; repoussé et irrité des dédains de la princesse, sachant que Perez était son amant, Philippe II se prit à haïr son ministre; vainement Perez chercha à détourner le roi de sa dangereuse passion: ses conseils ne furent pas écoutés, et l'affaire d'Escobedo fournit à Philippe II un prétexte pour venger, sous le couvert de la raison d'Etat, ce qu'il regardait comme un outrage personnel.

La *Guerra del Palatinado* est le récit, très-impartial, d'un court épisode de la guerre de Trente Ans; Francesco de Ibarra, capitaine de lances espagnoles, y raconte la campagne de Spinola en 1620 et en 1621 contre le fameux condottiere Mansfeld; c'est une œuvre que devront consulter tous les historiens militaires de la lutte trentenaire.

Deux recueils de vers terminent cette publication: l'un est un *Cancionero* qui renferme, entre autres poésies, des pièces de Juan Boscan et de Diego de Mendoza; l'autre, l'*Academia burlesca*, est une collection de poésies, semées de bons mots et de traits comiques, qui furent présentées au concours du Buen Retiro en 1637.

Ces documents, dit M. Morel-Fatio, n'offrent pas un tableau d'ensemble de la société espagnole au xvi^e et au xvii^e siècle; mais ils apportent un certain contingent de faits nouveaux, confirment sur quelques points les opinions reçues et rectifient sur d'autres des théories mal établies. A. C.

Le Grand-Duché de Luxembourg et le traité de Londres du 11 mai 1867, par M. Servais. Paris, Plon.

Sous ce titre, un des hommes les plus distingués du Grand-Duché de Luxembourg, M. Servais, qui a représenté son pays à la conférence de Londres, a publié un récit des événements qui ont amené le traité du 11 mai 1867. On sait que ce traité consacre l'indépendance et la neutralité du Luxembourg, qu'il place sous la garantie des grands états de l'Europe. M. Servais démontre que les stipulations du traité imposent aux puissances des obligations aussi définies et aussi rigoureuses que celles qui les lient envers les deux autres Etats neutres, la Belgique et la Suisse. Il rappelle les faits et les négociations qui provoquèrent le fameux traité; il analyse le texte de la convention et les discussions auxquelles elle donna lieu à la conférence de Londres; il fait voir que les dispositions qu'elle renferme assurent au Grand-Duché de Luxembourg des garanties étendues et positives et mettent son indépendance à l'abri de toute atteinte, aussi longtemps du moins que les traités internationaux, qui font la base du droit public européen, conserveront quelque valeur. Cette publication se rattache au dénouement d'une des plus grandes crises qu'ait traversées l'Europe, et les détails inédits qu'elle contient, puisés en partie dans des documents communiqués à l'assemblée législative du Luxembourg et non communiqués à la presse, devront être consultés par les publicistes et par tous ceux qu'intéresse l'histoire contemporaine. C.

L'année artistique. Première année, 1878, par Victor Champier. Paris, Quantin. 1 volume in-8^o, 700 pages.

Au rebours de tant d'autres livres, celui de M. Champier tient plus qu'il ne promet. L'auteur est absolument au courant des questions qu'il aborde; il vulgarise avec un remarquable talent d'exposition une énormité de choses que la masse du public ignore, et qui se rattachent à l'administration si importante des beaux-arts. Ceci s'applique à la France, bien entendu. Pour la partie étrangère, l'œuvre est moins à l'abri de la critique. Nous ne contesterons aux collaborateurs de M. Champier ni le talent, ni l'impartialité. Ces qualités ne pouvaient suffire à leur donner, dans tous les cas, une connaissance locale assez approfondie pour que, hors de la France, le lecteur fût renseigné par eux aussi complètement qu'il pouvait le désirer. Pour ne parler que de la Belgique — jugée par un homme qui la connaît mieux que la majorité de ses compatriotes

— il eut été extrêmement intéressant de mettre en regard des discussions qui passionnent le monde des arts en France, de certaines mesures adoptées chez nous, par exemple en ce qui concerne les salons triennaux. Tandis que la critique s'émeut en France à l'idée d'attribuer un droit de vote absolu aux exposants dans la crainte de voir tomber la direction artistique au pouvoir des genres accessoires, en Belgique la question est tranchée avec une simplicité élémentaire. On impose à tous les électeurs le devoir de porter sur leur liste un nombre déterminé de peintres d'histoire. A Anvers, au contraire, aucun droit n'appartient aux exposants; la commission se compose en majorité d'amateurs, et ce système a des partisans chaleureux, même parmi les artistes. Ces renseignements et beaucoup d'autres, sur nos budgets des beaux-arts, sur nos commandes, etc., eussent probablement intéressé le lecteur français. En matière de noms propres, nous pourrions faire une guerre plus vive à l'*Année artistique*. Que feront les critiques de l'avenir des œuvres de MM. Heilbal (?) Claus (?) Seeghers (?) cités dans l'école belge parmi les meilleurs portraitistes et peintres de genre? L'Exposition universelle a naturellement fourni à M. Champier une mine inépuisable de renseignements. Plus de cent cinquante pages lui sont consacrées. Des études sur le salon de Paris, sur l'art en province n'offrent pas un moindre intérêt. Le début, en somme, est excellent, et tous ceux qui, par goût ou par état, s'occupent de beaux-arts, se féliciteront à coup sûr d'avoir trouvé un *Vade mecum* de la valeur de celui-ci. H.

L'Afrique centrale en 1522. Le lac Sachaf, d'après Martin Hylacomilus et Gérard Mercator. Quelques mots à propos de la doctrine portugaise sur la découverte de l'Afrique centrale au xvi^e siècle, par A.-J. Wauters, secrétaire-adjoint de la Société belge de géographie. Bruxelles, Vanderauwera, in-8^o.

Il y a environ un an, l'attention a été attirée sur un globe daté de 1701, qui se trouve à la bibliothèque de Lyon (voir *Athenæum belge*, 1878, p. 85). L'étude de ce globe a donné lieu à des recherches d'où il semblait ressortir que l'intérieur du continent africain était connu au xvi^e siècle, et, partant de cette hypothèse, on s'est naturellement demandé quels explorateurs avaient dès lors visité ces contrées encore si imparfaitement connues aujourd'hui. A cette question, il est impossible de répondre par des faits historiquement établis jusqu'ici; c'est ce que démontre très-bien M. A.-J. Wauters, dont les recherches ont abouti, du reste, à un autre résultat qui aidera considérablement à la solution du problème. Les cartes d'Afrique du xvii^e siècle ne font que reproduire presque textuellement celles du siècle précédent et plus particulièrement des réformateurs flamands; les données de ces derniers sont elles-mêmes empruntées à la cartographie italienne, notamment aux cartes de Ramusio (1554), Forlani (1562), Castaldi (1564), etc. Ceux-ci ont tracé le centre de leur continent africain en se basant sur trois autorités: Ptolémée, Alvarez et De Barros. « Au géographe grec, ils ont emprunté, en les exagérant, les réservoirs équatoriaux du Nil; au voyageur portugais, les noms des provinces du Prêtre-Jean, dont ils se sont plu à étendre l'empire sur tout le centre de l'Afrique; à l'historien portugais, enfin, ils ont emprunté le fameux lac central, source commune du Zaire, du Nil, du Zambèse, du Spirito-Santo... (à De Barros a-t-il trouvé les éléments de la description du grand réservoir central? Cette donnée lacustre date-t-elle de lui, comme on le croit généralement, et faut-il en trouver l'indication première dans son ouvrage paru en 1552? » Une carte de Martin Hylacomilus, le géographe fribourgeois, datée de 1522, dont les détails se retrouvent sur la sphère de Gérard Mercator de 1542, permet à M. Wauters de répondre négativement. L'examen de ces cartes démontre, en outre, que les indications contenues dans le globe de 1701 et sur lesquelles certains géographes s'appuient pour établir que les grands lacs de l'Afrique centrale avaient

été explorés bien avant l'époque actuelle, « sont déjà consignées, tout au moins à l'état d'ébauche, dans un document authentique publié en 1522. »

En mettant en lumière ce document, M. Wauters a réussi à circonscrire le terrain des recherches. C'est bien, comme il le dit, antérieurement à la date de 1522 qu'il faut désormais trouver des preuves, si l'on veut soutenir la doctrine de la découverte de l'Afrique centrale au XVI^e siècle. Les savants portugais qui se sont occupés récemment de l'hydrographie africaine à cette époque, et en tête desquels figure M. L. Cordeiro, prétendent, il est vrai, fournir ces preuves, et réclament pour leur pays la priorité de la découverte. M. Wauters démontre, au contraire, que c'est dans les cartes espagnoles, allemandes, flamandes et italiennes que l'on trouve les données originales, que la cartographie portugaise n'a fait le plus souvent que les reproduire, pour ce qui concerne l'intérieur de l'Afrique; que les allégations d'après lesquelles des explorateurs portugais auraient, dès le XVI^e siècle, pénétré dans l'intérieur du continent, découvert les grands lacs et fourni aux savants contemporains les indications que ceux-ci ont consignés dans leurs travaux, ne reposent que sur de pures hypothèses ou des exagérations. La part du Portugal dans l'histoire de l'Afrique est suffisamment glorieuse, ajoute M. Wauters, pour qu'il ne soit pas nécessaire de transformer en « audacieuses explorations » des faits relativement insignifiants et pour la plupart absolument stériles.

— M. Amilcare Ramazzini prépare la publication d'une série de notices relatives à l'histoire de la musique en Italie, d'après des documents qui se trouvent dans les archives de l'Etat à Modène. Ce travail, dont nous avons un aperçu sommaire sous les yeux, paraît devoir intéresser particulièrement les lecteurs belges, l'auteur ayant recueilli des informations tout à fait neuves sur les musiciens flamands qui ont séjourné en Italie. On peut en juger par un extrait que vient de publier l'*Archivio storico lombardo* (VI, 1) sous ce titre : *Les musiciens flamands à la cour de Ferrare. Giaches de Wert et Tarquinia Molza*. Quand, vers le milieu du XVI^e siècle, Giaches de Wert, encore tout jeune, arriva en Italie pour chercher fortune, les artistes flamands y jouissaient d'une renommée qui éclipsait celle des meilleurs maîtres italiens. Il n'y avait pas de cour, si petite qu'elle fût, qui ne tint à honneur d'accueillir et de favoriser quelque compositeur ou chanteur flamand. L'exemple de Gaspard, qui avait joué près des Sforza d'une confiance et d'une estime illimitées, d'Antoine Brumel, élevé au poste de maître de chapelle par les princes d'Este, de Josquin Deprés, d'Adrien Villaert, de Cyprien de Rore étaient des encouragements pour le jeune Giaches. Et en effet, comme on préférerait presque toujours les chanteurs flamands aux Italiens pour la solidité de leur organe et leurs connaissances musicales plus vastes, il obtint facilement d'être reçu au service de Maria di Cardona, marquise della Padulla, comme « ragazzo di cantare. » Puis il passa à la cour de Novellara en qualité de musicien. Il y resta longtemps, s'occupant surtout de musique de chambre, genre dans lequel il acquit une véritable célébrité, composant des madrigaux, dont le premier livre fut imprimé à Venise par A. Gardano en 1558. Au commencement de 1568, il arriva à la cour de Mantoue, où il devait trouver un théâtre plus digne de ses talents. Le duc Guillaume Gonzague, qui se plaisait à protéger et à favoriser les lettrés et les artistes, le nomma son maître de chapelle. Parvenu à l'apogée de sa gloire, Giaches est impliqué dans de basses intrigues compliquées par l'inconduite de sa femme, qui va mourir en prison. A peine est-il sorti de ces difficultés qu'il devient le héros d'un véritable roman d'amour. A la cour de Ferrare, où il se rendait fréquemment et où son talent était en haute estime, une dame d'honneur de la duchesse, la belle Tarquinia Molza, célèbre par sa beauté et le succès avec lequel elle cultivait les sciences et les lettres, s'éprend de Giaches, au point d'attirer l'attention du duc. Les remontrances étant inutiles, la belle dame est éloignée de la Cour

et si bien tenue à l'écart, à Modène, que toute relation avec « un povero flammigo » lui devient impossible. Elle n'en mourut cependant pas de chagrin. Quant à Giaches, on sait qu'il resta au service du duc de Mantoue, et qu'il vivait encore en 1591. La dédicace de son dixième livre de madrigaux est datée du 10 septembre de cette année. Les documents les plus intéressants joints à la notice de M. Ramazzini se rapportent aux relations de Giaches de Wert avec Tarquinia Molza, et sont extraits de la correspondance du duc de Ferrare.

Le Musée royal d'histoire naturelle de Belgique vient de publier le troisième volume des *Mémoires préparés par feu André Dumont pour servir à la description de la carte géologique de la Belgique* et édités par M. Michel Mourlon, conservateur au Musée. (Bruxelles, Hayez, in-8^o de 459 pages). Les deux volumes publiés l'an dernier sont consacrés : le premier à la description de notre terrain crétacé et le second à la première partie de la description de nos terrains tertiaires. Outre la description générale de ceux-ci, le deuxième renferme aussi les descriptions détaillées de ces mêmes terrains pour les massifs compris entre la côte et l'Escaut. Le volume qui paraît aujourd'hui offre la continuation de ces descriptions détaillées pour les massifs situés entre l'Escaut et la Dyle ainsi que sur les deux rives de la Sambre. Il renferme un certain nombre de coupes sur bois.

Les pestes, leur histoire et leur prophylaxie, par le Dr Van den Corput. Bruxelles, Muquardt, in-8^o.

Le travail de M. Van den Corput se rattache, comme son titre l'indique, aux préoccupations qu'a fait naître l'existence, dans la province d'Astrakan, d'une maladie généralement identifiée à la peste noire. M. Van den Corput, comme M. Lefebvre (Bulletin de l'Académie royale de médecine, séance du 22 février), admet cette assimilation. « Les derniers renseignements qui nous sont parvenus, dit-il, ne permettent plus de doutes. Il n'est que trop certain que la maladie qui vient de se propager dans la province d'Astrakan est bien réellement la peste d'Asie. » Mais ces lignes étaient écrites il y a deux mois, et des informations de date postérieure laissent au moins le champ libre à la discussion. Dans une réunion des délégués européens tenue, le 7 avril, chez le gouverneur d'Astrakan, sous la présidence du Dr Hirsch, les avis se sont si bien partagés quant à l'origine de la maladie, son point de départ et sa nature, qu'on a trouvé inutile de rédiger un procès-verbal de la séance. Tandis que MM. Gabriades, Petresco et Zuber soutenaient que c'est bien la peste buboneuse, MM. Eichwald, Hirsch et Bredasetzki déclaraient qu'il s'agit de « tumeurs glanduleuses dont il leur est impossible de définir le caractère. » Quoi qu'il en soit de cette divergence, le travail de M. Van den Corput ne perd rien de son intérêt, le but de l'auteur étant surtout d'exposer les grands faits qui se rattachent à l'histoire des maladies épidémiques connues sous le nom générique de peste, et de recommander l'emploi des mesures préventives, d'hygiène publique, comme le seul moyen efficace d'empêcher le développement du mal.

— Un excellent petit livre vient d'être publié par M. A. Delattre, sous le titre : *Les inscriptions historiques de Ninive et de Babylone* (Paris, Leroux), dans lequel l'auteur procède à un examen critique des inscriptions historiques de l'Assyrie et de la Babylonie, fait le relevé des résultats scientifiques qu'elles ont procurés et expose l'état actuel des études assyriennes. Ses conclusions sont favorables à tous les points de vue; il ne dissimule pas cependant les incertitudes que laissent souvent subsister les travaux des archéologues ou les divergences d'opinions qui existent parmi eux. Mais il montre qu'une grande quantité de faits ont déjà été acquis, et que le temps est passé où on en était réduit pour l'histoire ancienne de l'Orient aux données bien maigres et souvent fabuleuses des auteurs classiques. (*The Academy*.)

NOTES ET ÉTUDES.

LITTERES PARISIENNES.

Paris, 26 avril.

Encore M. Zola, toujours M. Zola. Tout le monde finira par trouver que c'est trop de M. Zola, et pour beaucoup ce moment est déjà arrivé. On se lasse de tout, même du pâté d'anguilles et de naturalisme. Comme de juste, c'est toujours le naturalisme que prêche M. Zola. Seulement il a cette fois accommodé le saumon à la sauce politique. Ce n'est peut-être pas la plus piquante des sauces. « Ou la république sera naturaliste, dit M. Zola, ou elle ne sera pas. » Vous qui vivez sous une monarchie constitutionnelle et vous en trouvez bien, cela vous est fort égal. Mais nous qui avons la république en France et qui désirons la garder, qui ne pouvions la remplacer par un autre régime sans subir une révolution nouvelle, jugez de notre embarras; car enfin la littérature naturaliste cela ne va pas à tout le monde. Mais c'est à prendre ou à laisser, M. Zola nous le signifie; ou nous prendrons sa formule ou la république ne vivra pas. Heureusement, rien n'a prouvé jusqu'ici qu'à tous les dons qu'il possède l'auteur de *l'Assommoir* joignît celui de prophétie; peut-être y a-t-il moyen d'en appeler de ses arrêts.

Le fond est qu'au jugement de M. Zola on s'occupe trop de politique par le temps qui court, et pas assez de littérature. « On en vient parfois, dit-il, à regretter l'empire. » Il se plaint, au milieu de tout ce bruit de débats parlementaires et de discussions des journaux, de ne plus « s'entendre penser. » S'il ne s'entend pas penser, nous l'entendons en revanche terriblement écrire. Son cor de chasse ne cesse depuis quelques mois de nous bourdonner dans les oreilles. Je sais bien que c'est un bel instrument; mais nous l'apprécierions plus encore s'il voulait bien nous accorder quelque répit. Si M. Zola m'en croyait, il laisserait là la politique, qui décidément n'est pas son affaire, et songerait à ses Rougon-Macquart, dont une douzaine au moins — à consulter leur arbre généalogique — attendent encore leur historien. Je suis tout prêt à lire sa *Nana* dès qu'elle paraîtra, et je souhaite d'y trouver force belles pages; mais pour le reste, je voudrais vraiment bien que l'auteur qui nous demande la paix nous en accordât lui-même un peu.

Parlons d'autre chose. M. Ernest Bersot, directeur de l'Ecole Normale, vient de faire paraître deux volumes à la librairie Hachette. L'un est une nouvelle édition fort augmentée d'un livre sur *Mesmer et le magnétisme animal*. L'auteur y a ajouté toute l'histoire des tables tournantes et du spiritisme. C'est de l'histoire contemporaine, écrite au jour le jour et d'un style le plus agréable. Je vous avertis que M. Bersot est fort sceptique en matière de spiritisme. Il trouve que la nature a déjà bien assez de mystères sans y ajouter le merveilleux. Il a fait tourner des tables et ne s'est pas senti plus convaincu pour cela que c'était le diable ou les bons anges qui les faisaient tourner. En dehors des phénomènes nerveux et des accidents de la maladie, il n'y a pour lui au fond du somnambulisme et des manifestations des esprits que charlatanisme d'un côté et duperie de l'autre. C'est à peu près l'avis de l'Académie des sciences.

L'autre volume est composé des articles publiés depuis dix ans par M. Bersot au *Journal des Débats* ou des discours qu'il a prononcés depuis 1871 en sa qualité de directeur de l'Ecole Normale. C'est un recueil de morceaux courts, ingénieux et délicats, et que je recommande à l'attention des lettrés. M. Bersot a été autrefois l'un des professeurs distingués de l'Université. Il avait été secrétaire de M. Cousin et enseignait la philosophie. A vrai dire, il m'a toujours paru

moraliste et littérateur plutôt que philosophe. A la suite du coup d'Etat de 1831, il donna sa démission, et vécut d'une petite rente et de sa collaboration au *Journal des Débats*. C'est, vous le voyez, un caractère très-digne et très-fier, sans aucun goût d'ailleurs pour la pose théâtrale et l'apparat. Jamais il ne s'est posé en victime ni n'a cherché à jouer un rôle en évidence. Il a surtout aimé à vivre en son petit coin pour lui et pour ses amis, observant et s'observant, regardant les travers et les faiblesses humaines avec finesse, bonhomie et indulgence. Ses articles étaient et sont toujours une fête pour les gourmets; on ne s'est jamais plaint que de les trouver trop rares et trop courts. En 1871, M. Jules Simon, alors ministre de l'Instruction publique, appela M. Bersot à la direction de l'École Normale: ça a été, je crois, le meilleur de tous ses actes. J'ai passé, une dizaine d'années plus tôt, par cette école, et je puis vous assurer que ce n'est pas chose facile d'y réussir comme directeur. Ces cent garçons de vingt ans sont terriblement exercés à la critique et exigeants pour leur chef. Eh bien, M. Bersot a réussi à l'École, comme jamais directeur n'y avait réussi. Il a su prendre la jeunesse comme il faut la prendre, par la bienveillance, la loyauté et la supériorité de la raison; ferme sans raideur, dévoué sans complaisance, se montrant en homme et traitant en homme ceux qu'il avait à diriger, il s'est fait tout à la fois aimer et respecter. Je voudrais qu'il eût formé beaucoup de maîtres qui lui ressemblent. Sans médire de son talent d'écrivain, ce serait là le meilleur et le plus précieux de ses ouvrages.

Parmi les volumes accumulés sur ma table, il en est encore un dont je demande à vous dire quelques mots. C'est un volume de M. Emile Gebhart intitulé: *Les Origines de la Renaissance italienne*. Il a paru, lui aussi, à la librairie Hachette. C'est un bien charmant sujet que la Renaissance, et je crois que jamais on ne s'lassera d'en entendre parler. L'époque est si riche et si féconde que de longtemps on n'aura tout dit, et tout fût-il dit, il y aurait plaisir à relire, et à voir redire. M. Emile Gebhart est un ancien pensionnaire de l'École d'Athènes, où tout justement c'est votre serviteur qui l'a remplacé. Durant ces années de voyage, il s'est pris d'une belle passion pour l'Italie. Il n'a cessé d'y retourner à chaque vacance, et c'est là, dans une galerie du musée Borbonico à Naples, en face des superbes bronzes du Silène et du Narcisse que nous nous sommes rencontrés pour la première fois il y a une douzaine d'années. Ce sont de jolis fonts baptismaux pour une amitié, vieille aujourd'hui. Emile Gebhart méditait déjà d'écrire quelque jour une histoire de la Renaissance: en voici le premier volume, ou plutôt la préface. Il est parlé dans ce livre de Dante, de Pétrarque, de Boccace, de Villani et aussi de Cimabue, de Giotto, d'Oragna, de Jean et de Nicolas, de Pise. Le récit nous mène jusque vers l'an 1450. C'est le moment où va fleurir Perugin, où sont nés, où vont naître, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Titien. Après l'aurore, voici le soleil qui apparaît. La partie la plus importante de ce volume n'est pourtant pas celle qui est consacrée à raconter le réveil des lettres et des arts: ce sont les chapitres donnés aux considérations générales, où l'auteur développe les causes principales de la Renaissance. Il y a là beaucoup d'érudition et une analyse historique pénétrante. Placées entre la papauté d'une part et le Saint-Empire de l'autre, qui s' disputaient la possession de l'Italie et la domination universelle durant les siècles du moyen-âge, les cités italiennes, avides de liberté, se sont alliées, selon leur intérêt, tantôt aux papes, tantôt aux empereurs. Tandis que les deux adversaires s'affaiblissaient l'un par l'autre, elles, au contraire, ne cessaient de grandir et d'étendre leurs fran-

chises, si bien qu'un jour la papauté et l'Empire également hors de combat, ce sont les républiques italiennes qui se sont trouvées maîtresses de l'Italie. Alors a commencé cet âge brillant, qui hélas! devait passer avec tant de rapidité. Les républiques, elles aussi, se sont vite épuisées, dans les guerres civiles au dedans, dans les guerres entre cité et cité au dehors. La liberté, qui avait été l'instrument fécond du progrès, était morte déjà au moment où ce progrès arrivait en plein épanouissement. A part Venise, on ne connaissait plus guère ici et là que les alternatives de l'anarchie et de la tyrannie. La tyrannie fut pourtant à cette époque moins fatale aux arts et aux lettres qu'elle ne l'a été dans la plupart des autres contrées. C'est que la race tout entière avait soif de science et d'élévation, et le tyran lui-même ne pouvait faire accepter son autorité qu'en appelant autour de lui les savants, les lettrés, les artistes. Toute cette évolution est exposée avec beaucoup de finesse et de suite par M. Gebhart, avec force détails piquants et précis.

Je recommande aussi quelques pages sur cet idéal de la *virtù* qui forme comme le trait caractéristique de la renaissance italienne et qui ne se peut traduire par aucun mot, par le mot de vertu moins que par tout autre. L'Italie d'alors fut trop affranchie de toute croyance, trop exempte de toute règle morale. Développer en toute liberté sans contrainte et sans frein le génie et le tempérament individuel, aller sans scrupule jusqu'au bout de l'instinct et de la passion dans le mal comme dans le bien, ce fut là ce qu'elle appela la *virtù*: un César Borgia, aventurier du génie, capable de tous les crimes, ne lui parut pas moins digne d'être admiré qu'un Raphaël. N'avait-il pas, lui aussi, la maîtrise en son genre? Là fut sa grave erreur, sa défaillance intellectuelle et morale. Elle ne devait pas longtemps attendre avant de l'expié cruellement. Quand arrivèrent les invasions du xv^e siècle, il y avait bien en Italie une poussière humaine, il n'y avait plus de nation. Le patriotisme était mort avec l'esprit de sacrifice et le sentiment du devoir.

CHARLES BIGOT.

LETTRES D'ALLEMAGNE.

LA QUESTION DE LA VIVISECTION.

Leipzig, 17 avril.

Depuis quelques semaines, il s'est fait en Allemagne par son double côté scientifique et humanitaire. Comme ce mouvement grandit et menace de s'étendre jusqu'à préoccuper la législature, je crois nécessaire de vous renseigner sur son origine et son développement. Il s'agit de l'agitation contre la vivisection. Le débat, né à Florence il y a quelques années, à la suite d'expériences faites sur des animaux vivants par le docteur Schiff, aujourd'hui établi à Genève, retentit jusqu'en Allemagne, sans toutefois préoccuper particulièrement l'opinion publique. Il parut même, en réponse aux adversaires de la vivisection, une brochure éditée chez J.-A. Barth, Leipzig, 1877, sous ce titre: *Die Vivisection, ihr wissenschaftlicher Werth und ihr ethische Berechtigung*. Puis l'affaire disparut en Allemagne de l'ordre du jour; par contre, elle eut, en Angleterre, d'autant plus de retentissement que le 11 août 1876 fut voté, en troisième lecture, par la Chambre des communes, un projet de loi qui limitait notablement les expériences sur les animaux vivants à sang chaud. Or, voici que le mouvement renaît en Allemagne et en Suisse avec la même intensité. Les sociétés protectrices s'assemblent, lancent des adresses; on peut s'attendre à voir le Reichstag allemand prochainement saisi de la question.

La première impulsion nous est venue à la suite d'une brochure, éditée chez Voigt à Leipzig: *Die Folterkammern der Wissenschaft. Eine Sammlung von Thatsachen für das Laienpublikum*, par Ernst von Weber. Cette brochure, dont la sixième édition vient de paraître, et qui fut, dit-on, répandue au nombre de 200,000 exemplaires, produisit un énorme effet. Par sa publicité, par le récit de certaines expériences, par ses illustrations, non moins que par l'ensemble de l'accusation dirigée contre nos physiologistes, elle a une grande portée. En la lisant, on est pris d'indignation contre la barbarie de nos savants; mais pour peu que l'on réfléchisse, on est forcé de reconnaître que des faits pris isolément ont été exploités afin d'alarmer le public. Malheureusement ces considérations n'ont été d'aucun poids dans la balance. On accepta tout sans contrôle: l'impression fut immense. Quoi qu'il en soit, l'influence du pamphlet est un certificat fort honorable pour le peuple Allemand, et toute l'agitation prouve en faveur des sentiments humanitaires qui régnaient à notre époque. Quant aux gens du métier, ils se trouvent dans une position critique et courent le danger de se voir enlever d'un seul coup, comme en Angleterre, l'un des grands moyens d'investigation scientifique. Aussi, toute nos facultés médicales, excepté celles de Berlin et de Strasbourg, ont-elles proclamé, dans une déclaration collective, la nécessité scientifique de la vivisection. Conférences et lectures publiques, les physiologistes mettent tout en œuvre pour se défendre contre les agressions des sociétés protectrices des animaux. Il a paru en faveur de la vivisection d'autres écrits encore, depuis le début du mouvement. Je citerai celui du docteur L. Hermann, professeur de physiologie à l'Université de Zurich: *Die Vivisectionsfrage für das grosse Publikum*, Leipzig, F.-C.-W. Vogel. Le docteur Hermann, après avoir énuméré les raisons qui militent en faveur de la vivisection, cite d'autres coutumes plus cruelles, exercées sans aucune nécessité sur les animaux. Ainsi le professeur Krämer, de Zurich, a fait à sa demande une statistique qui donne les chiffres suivants: En 1873, 65,000 chevaux, 650,000 bêtes à cornes, 200,000 agneaux, etc., 8,000,000 de pores (et l'on ne compte pas l'innombrable volaille), ont été châtrés dans l'empire d'Allemagne. On fait l'ablation de la queue aux moutons, aux chevaux, c'est une vulgaire coutume; aux chiens, on taille les oreilles, et l'unique raison de cette cruauté réside dans la mode anglaise: — c'est un perfectionnement de la nature, suivant le goût de certaines gens. Cette statistique nous met devant les yeux un immense théâtre d'innies cruautés, qui dépassent la vivisection. Cela n'empêche pas qu'il ne reste dans l'accusation portée par E. v. Weber suffisamment de preuves à charge des accusés. Certains vivisectionneurs se permettent des choses, qui non-seulement blessent nos sentiments d'humanité mais appellent comme un devoir la nécessité d'une loi répressive.

Mais le conflit a soulevé d'autres manifestations encore. Le docteur E.-G. Hammer, lui, prend la question à un autre point de vue. Il s'agit encore d'une brochure: *Die Vertheidiger der Vivisection und das Laienpublikum*, Leipzig, H. Voigt. L'auteur ne se contente pas de combattre dans les rangs de E. v. Weber, il cherche à démontrer le peu de valeur scientifique de la vivisection, et dirige ostensiblement sa critique contre les tendances de la médecine moderne, « qui poursuit un but plus pathologique que thérapeutique. » Cette tendance actuelle conduit à un système de nihilisme qui peut satisfaire des professeurs et des théoriciens, mais qui ne sert pas plus au médecin traitant qu'au malade. « La médecine, dit en terminant M. Hammer, ainsi que bien d'autres doctrines, a traversé sa phase de théologie superstitieuse. A celle-ci

succéda chez beaucoup de peuples civilisés une ère de dogmatisme spéculatif; puis vint l'empirisme positif. Mais, si l'on en excepte les mathématiques, il n'y a rien de bien positif dans la science, et en médecine moins qu'ailleurs. Le positivisme, ici, prend la forme d'une abstraction, dont le vide et l'insuffisance se font sentir; et le positivisme devient l'ère du scepticisme ou même du nihilisme. Pour échapper au tourment de cette négation, on supplée à l'empirisme naturel ou clinique par l'empirisme artificiel du laboratoire. On trouve ainsi beaucoup de choses que l'on ne cherchait pas, et d'autres qui ne peuvent servir; mais l'on n'arrive pas à une connaissance diagnostique et encore moins à une science thérapeutique.

Comme résultat pratique, la discussion semble avoir pour effet de pousser les médecins à un retour sur eux-mêmes. Le théoricien, peut-être, se rappellera-t-il ce que le médecin oubliait, ou bien ce qu'il perdait de vue dans ses études théoriques.

Enfin, de ce conflit, on pourrait encore tirer une autre impression. Les hommes de l'art se sont plaints de ce que M. Weber, par la publication de sa brochure, prenait pour juge le gros public dans une question purement scientifique, hors de sa compétence. Malheureusement, chez nous, les savants ont pris l'habitude de faire appel au public dans les questions scientifiques et de faire valoir son verdict à leur avantage. A-t-on bien le droit de se plaindre si le public, pris à témoin dans une affaire qui blesse tous ses sentiments, manifeste son opinion? On évitera peut-être dans l'avenir de comparaître à cette barre; et c'est le mérite du docteur Hammer, d'avoir attiré l'attention sur les conséquences de ce procédé.

« Quand un savant, dont l'autorité égale celle du public, dit-il, prend celui-ci pour juge, il possède un avantage que tout avocat, tout témoin doit nécessairement envier. On n'exige pas de lui qu'il jure de dire « la vérité, rien que la vérité, toute la vérité; » et tandis qu'il parle sans être interpellé, ses juges à lui sont incapables de distinguer si ce qu'il dit est vrai, ou vraisemblable. Car le public allemand achète peu de livres et ne lit guère; seulement il possède, en dépit de son ignorance relative, un respect inné pour tout ce qui est savant. Bien peu résistent à la tentation d'exploiter cette aimable ignorance, et c'est là un danger pour la cause de la vérité, ensuite pour le plaideur lui-même, dont les arguments ne s'imposent que pour autant qu'un collègue ne vienne pas trahir leur faiblesse. »

Ici le docteur Hammer a mis le doigt sur l'une des plaies de notre vie publique. On ne se figure pas combien la science allemande s'est amoindrie depuis quelques années par des débats publics, malheureusement suscités par le besoin de sensation, ni combien elle s'est écartée du droit chemin qui caractérisait les recherches allemandes. Mais cette question se rapporte à un ensemble de faits, effleurés dans ma dernière lettre: les besoins de la littérature scientifique et populaire. Nous reviendrons un jour sur ce sujet. FERDINAND DIEFFENBACH.

LE MUSÉE TORLONIA A ROME.

La collection de sculptures antiques que le prince Torlonia a réunie dans son palais de la Lungara, et qui ne compte pas moins de 517 pièces, est pour ainsi dire encore inconnue. Elle n'est ouverte qu'aux rares privilégiés qui obtiennent une permission du prince lui-même — nous ignorons pour quels motifs ce musée reste inaccessible au public, — et bien peu d'archéologues ont eu cette faveur. Aussi n'est-ce

qu'incidemment qu'un ou deux savants en ont parlé dans leurs écrits. Ceci est d'autant plus regrettable que sans exagération, on peut le considérer comme la collection privée la plus importante de toute l'Italie. Je n'ai certes pas ici à entrer dans de longues descriptions ni dans des discussions archéologiques; je ne veux pour le moment, qu'appeler l'attention sur ce musée d'antiques, afin d'en faire connaître toute l'importance. Un de ses grands mérites réside dans ce fait que presque toutes les pièces qui le composent ont une origine certaine. Elles sont le résultat de fouilles opérées sous la direction du B^{on} Visconti dans les immenses domaines du prince, soit à Porto, soit sur la *Via Appia* ou ailleurs. Un autre fonds provient de la collection Giustiniani bien connue des archéologues, de la Villa Albani, que les Torlonia achetèrent il y a quelques années, et des anciennes collections Ruspoli, Cavaceppi, Vitali et Abbacini. Il me suffit de mentionner ces collections, qui sont connues des savants, sans rappeler les belles statues qu'elles contenaient. Je crois cependant utile de dire que c'est dans le musée Torlonia que se trouvent actuellement la Vesta Giustiniani et le Prométhée enlevant le feu du ciel, deux statues uniques en leur genre, et qui comptent parmi les plus belles pièces que l'antiquité nous ait léguées. Mais j'ai hâte d'arriver aux monuments inconnus jusqu'à ce jour:

Parmi les statues de divinités, on peut dire qu'il n'y a presque aucun sujet antique qui n'y soit représenté soit par des répliques de statues qui se trouvent éparpillées dans les divers musées de l'Europe, soit par des représentations uniques; et pour le dire dès maintenant, on ne rencontre dans le musée Torlonia que des exemplaires de premier choix: les statues qu'on peut laisser passer inaperçues sont exceptionnellement rares. Peut-être le professeur Filippo Gnaccarini a-t-il restauré un peu trop les statues nouvellement trouvées — j'eusse préféré qu'on les eût laissées telles qu'elles sont venues au jour, — en général, les restaurations ont cependant été faites avec autant de science que de discernement. Le Faune de Praxitèle est représenté par de nombreuses répliques, et on y trouve deux fois l'Amour bandant son arc, autre copie de Praxitèle, semblable à celui du Vatican. L'Amour et Psyché, — ce mythe le plus spiritualiste du monde antique, — ce sujet si gracieux, que nous retrouvons à Florence et au Capitole, se rencontre aussi ici, mais avec de légères différences. Les deux amants se regardent si gentiment et se sourient avec tant de grâce, mais ils ne s'embrassent pas. Les Aphrodites sont des plus nombreuses. Il n'y en a pas moins de 49, parmi lesquelles il y en a des meilleures. Les deux Vénus accroupies sont cependant inférieures à celle du Vatican et à celle de Vienne, que le Louvre a acquise tout récemment. J'ai compté 23 Bacchus dans les poses les plus diverses, 8 Dianes, 14 Faunes, 12 Hercules, 13 Muses qui méritent d'être placées à côté de celles bien connues du Vatican et du musée de Berlin, et 7 Minerves. Et ici nous trouvons une statue de premier ordre, qui occuperait la première place dans n'importe quel musée de l'Europe. Cette grande statue de Minerve (n° 277 du catalogue de M. Visconti) trouvée à Porto, se rapproche du type de celles du Vatican et du Capitole. Les différences, même dans la pose, sont fort minimes. La tête couverte du casque et la poitrine ornée de l'égide, tenant de la main gauche un petit bouclier et de la droite la lance, la déesse se trouve là dans toute sa majesté et sa splendeur. Le regard est calme, l'expression grandiose; le péplum tombe en plis gracieux et simples. Derrière la déesse se dresse l'olivier surmonté de la chouette. Tout fait voir que nous sommes ici devant une œuvre de premier ordre. Celles du Vatican et du Capitole sont

belles: celle-ci ne le cède pas en beauté, et je serais embarrassé de dire à laquelle des trois il faut accorder la préférence. Parmi les représentations mythiques, je signalerai un beau buste d'amazone, cinq Ariadnes parmi lesquelles le n° 297 représente la malheureuse femme dans une pose analogue à celle du Musée Pio-Clémentin. Elle est plus vivante, plus forte. L'artiste a choisi un moment quelque peu différent. L'Ariadne de Torlonia est une femme moins jeune, aux formes plus belles et plus développées, et sa douleur est poussée au paroxysme, sans cependant perdre ce calme sculptural que nos artistes modernes oublient si souvent. Je remarque aussi une Leucothée, représentation qui ne nous était connue jusqu'à ce jour que par un bel exemplaire du musée de Munich, et deux Niobés. L'une est une fille de l'infortunée Niobé, d'une pose différente de celle des Uffizi, inférieure peut-être comme type, mais drapée plus artistement. L'autre est la fille de Tantale elle-même, s'efforçant de sauver la plus jeune de ses enfants et levant en même temps les yeux au ciel comme pour implorer la clémence de l'inflexible Apollon. Elle ne presse pas, comme à Florence, son enfant contre son sein au moment où celle-ci semble faiblir; elle la retient par la main gauche en même temps qu'elle se frappe le front de la main droite. La situation choisie par l'artiste est des plus sublimes.

Mais je n'en finirais pas si je devais mentionner seulement les œuvres les plus importantes de cette belle collection. Il faudrait parler des nombreuses représentations d'animaux, de plusieurs sarcophages, dont un représentant les travaux d'Hercule n'est pas inférieur à celui de la villa Borghèse, de nombreux bas-reliefs, d'une collection très-importante de statues archaïques, et d'une belle réunion de 17 athlètes, parmi lesquels un discobole. Parmi les bustes et statues-portraits il y en a des meilleurs. Je signalerai surtout un Alexandre et un Antinoïs tout à fait semblable à celui du Vatican. La série des bustes d'empereurs romains est des plus complètes et des plus choisies. Elle se compose de 102 pièces, et la plupart sont des pièces de premier choix. Par son nombre et sa beauté elle laisse loin derrière elle la série impériale du Capitole. Mais, en dehors de ces bustes, les empereurs y sont représentés par bon nombre de statues qui comptent parmi les pièces les plus importantes de la collection. La statue de Septime-Sévère est certes la plus belle que nous possédions, et est bien supérieure à celle de la Glyptothèque de Munich; celle de Démétrius est surtout intéressante en ce que, par suite de l'endroit où elle a été trouvée, nous pouvons reconnaître la statue décrite par Stacc. Enfin la statue de bronze de Germanicus, — le seul bronze du musée Torlonia, — est une œuvre de premier ordre. Comme statues de femmes, assises, la collection possède deux exemplaires qui ne peuvent que gagner à être mis en comparaison avec l'Agrippine du Capitole et avec l'Agrippine, plus belle, de l'avis même de Winckelmann, du musée de Naples. La première est une Livie, femme d'Auguste. La tête est fort belle, mais la statue est surtout remarquable par la grâce avec laquelle elle est assise. Peut-être pourrait-on trouver qu'elle replie le bras gauche sur la chaise d'une manière un peu raide. Les Romains ne sont jamais parvenus à donner à cette pose du bras ce naturel auquel étaient parvenus les Grecs dans les nombreuses stèles funéraires que nous connaissons; mais, par contre, la pose des jambes est des plus belles: elle les croise de la manière la plus naturelle. L'autre statue de femme assise est un portrait de Romaine pleurant, idéalisé, et dont les formes sont encore plus parfaites que celles de la Livie. L'attitude est la même, la draperie aussi. Les plis sont plus simples, la pose des jambes

plus artistique, et l'ensemble est d'un effet plus gracieux. Plus on la regarde, plus on l'admire et plus on y découvre de beautés. Je ne crois pas me tromper en disant que c'est la plus belle statue de femme assise que nous possédions.

Sans m'être engagé dans aucune discussion scientifique, je crois en avoir dit assez pour montrer aux artistes comme aux archéologues de quelle utilité serait l'étude du musée Torlonia, et combien pourrait s'estimer heureux le pays qui le posséderait. Il y a un an, les journaux italiens avaient répandu le bruit que ce musée venait d'être acquis pour plusieurs millions par le gouvernement américain. Ce bruit était inexact, mais j'ai tout lieu de croire que l'acquisition n'en serait pas impossible. La Belgique si riche en musées de peinture, est peut-être le pays le plus pauvre de l'Europe en fait de sculptures antiques : les moulages même y font encore presque complètement défaut. Il semble qu'il serait nécessaire de combler ce vide ; et je crois ne pas devoir craindre un démenti de la part des hommes compétents en disant qu'un pays où l'on élève des monuments qui coûtent des millions doit être assez riche aussi pour former des musées qui permettent aux jeunes artistes de s'inspirer aux sources les plus pures de l'art.

ADOLF DE CEULENEER.

CHRONIQUE.

Un arrêté royal, en date du 26 avril, approuve la convention conclue le 12 juillet 1870, aux termes de laquelle le célèbre tryptique de Quentin Metsys, représentant la légende de Sainte-Anne, qui se trouve dans l'église Saint-Pierre à Louvain, est cédé à l'Etat moyennant paiement d'une somme de 200,000 francs à la fabrique de cette église.

— La publication du catalogue général des ouvrages imprimés du British-Museum, qui avait jusqu'ici été considérée comme une œuvre difficilement réalisable, pourrait bien être prochainement entreprise. La Société des Arts de Londres s'est occupée de cette intéressante question ; les résultats de l'enquête qu'elle a provoquée sont consignés dans un rapport, récemment publié, et dont les conclusions ont été favorablement accueillies par la presse anglaise. Ce rapport nous fait connaître que le British Museum possédait à la fin de l'année 1878 1,250,000 volumes environ. M. Bullen, conservateur des imprimés de ce dépôt, un des commissaires, estime que la confection des bulletins manuscrits pourrait être achevée en moins de deux ans, que l'impression du catalogue n'exigerait pas plus de cinq années. La Commission propose de confier le travail au Stationery-Office, qui l'imprimerait et le publierait dans la forme des publications officielles ordinaires ; chaque volume, in-folio de 1,000 pages, coûterait de 16 à 17 shillings et même beaucoup moins si le tirage pouvait être porté à 2,000 exemplaires. Une page spécimen jointe au rapport contient 58 articles. En supposant que le catalogue général du British Museum doive en avoir 2,500,000, on arrive à un total de 45,500 pages, soit 45 volumes environ, de mille pages.

Décès. Antonio Panizzi, né à Brescello, en 1797, mort le 8 mars à Londres, bibliothécaire principal de la bibliothèque du British Museum pendant trente-cinq ans, jusqu'en 1865. — De Villemessant, né en 1812, fils du colonel Cartier et de M^{lle} de Villemessant, mort à Monaco, le 12 avril ; fonda en 1840, la *Sylphide*, journal de modes, puis le *Lampion*, la *Bouche de fer*, la *Chronique de Paris*. En 1854, il créa ou plutôt il ressuscita le *Figaro*, qui devint bientôt un des organes principaux, sinon des plus estimés, de la presse parisienne. Il a publié les *Mémoires d'un journaliste* et des manifestes légitimistes. — Ernst Friedrich Richter, né à Gross-Schonau, près de Zittau, en 1808, mort le 9 avril à Leipzig. Ses traités d'harmonie, du contrepoint et de la fugue sont surtout très-estimés. —

Karl Beck, poète allemand, né en 1817, mort à Wäring, près de Vienne. — James Nicol, naturaliste, mort à Londres, à l'âge de 60 ans

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES LETTRES. *Séance du 7 avril.* — M. Ch. Rahlenbeek adresse, pour la bibliothèque de l'Académie, un travail manuscrit qu'il a rédigé en 1851 en réponse à la question suivante, mise au concours à cette époque : « Quelles ont été jusqu'à l'avènement de Charles-Quint les relations politiques et commerciales des Belges avec l'Angleterre ? » La classe décide l'insertion, dans le bulletin, d'un travail de M. Potvin intitulé : « Une énigme littéraire. Quel est l'auteur de *Li ars d'amour, de vertu et de boneurté* ? » Les mémoires reçus en réponse aux questions de concours pour 1879 font l'objet de rapports sur les conclusions desquels la classe se prononcera dans la prochaine séance.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES SCIENCES. *Séance du 5 avril.* — La classe vote l'impression des travaux suivantes : Note de M. L. Fredericq concernant le sang du homard ; sur la théorie de l'innervation respiratoire, par le même ; mémoire de M. l'abbé Spée sur le déplacement des spectres des étoiles ; vingt-cinq dessins de la planète Mars, pris à sa dernière opposition, entre le 15 août et le 3 novembre 1877, par M. O. Van Erthorn. M. Van der Mensbrugge décrit plusieurs applications nouvelles de sa théorie de l'énergie potentielle des surfaces liquides. Note de M. J. Plateau relative au mouvement perpétuel. « Si l'on définit simplement le mouvement perpétuel celui d'un corps qui, après avoir reçu une impulsion, continue à se mouvoir indéfiniment en vertu de sa seule inertie, dans ces conditions, il est réalisable. Tous les mouvements que nous produisons finissent, on le sait, par s'arrêter, parce qu'ils rencontrent inévitablement des résistances qui les détruisent, de sorte que, pour maintenir un mouvement pendant longtemps, il faut l'intervention d'une force étrangère qui restitue sans cesse au mobile la portion de mouvement que les résistances lui enlèvent : c'est ainsi que les oscillations du pendule d'une horloge sont entretenues par les petites impulsions de l'échappement. Mais si la force étrangère, au lieu de rendre au mobile le mouvement que les résistances lui font perdre, est employée à annuler ces résistances, le mobile continuera à se mouvoir tant que la force étrangère neutralisera les résistances. Or, on peut faire usage d'une force toujours présente, telle qu'un courant extrait d'une rivière, et, dans ce cas, le mobile débarrassé des résistances se mouvra indéfiniment en vertu de sa seule inertie. » M. de Sélys-Longchamps lit un travail intitulé : « Quatrième addition au synopsis des caloptérygines. »

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES BEAUX-ARTS. *Séance du 3 avril.* — M. Théodore Radoux, directeur du conservatoire royal de Liège, est élu membre titulaire dans la section de musique, en remplacement de M. le baron Limnander, qui a demandé à être rangé dans la catégorie des associés.

COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE. *Séance du 7 avril.* — M. Kervyn de Lottenhove dépose sur le bureau le tom I^{er} des Grandes chroniques de Flandre, qui va de Baudouin Bras-de-Fer à l'année 1342. Notice de M. Gachar I, intitulée : « Le chapitre des Ambassadeurs dans les comptes des receveurs généraux des finances de 1507 à 1524. M. Piot analyse divers ouvrages publiés à l'étranger et dans lesquels se trouvent rapportés des faits ou reproduits des documents relatifs à l'histoire de Belgique. Le même membre communique un mémoire sur les aides et subsides de la province de Malines par Sanchez de Aguilar. Notice de M. L. Devillers, relative aux séjours des ducs de Bourgogne en Hainaut, 1427-1482. M. E. Pouillet communique onze lettres de l'année

1567 tirées des liasses mises par le gouvernement français à la disposition de la commission pour la Correspondance du Cardinal Granvelle

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE D'ANVERS. *Séance du 16 avril.* — Le président communique à la Société les dernières nouvelles de nos expéditions africaines, la mort du lieutenant Wauthier, l'heureuse issue du voyage du lieutenant Cambier, le départ des nouveaux explorateurs, le capitaine Popelin, le lieutenant Dutalis, le Dr Van den Heuvel. Il signale l'importance de l'essai, qui va être tenté par ordre du Roi, des transports au moyen d'éléphants. — Le secrétaire-général fait l'exposé de la situation de la société pendant la période 1878-79 et des accroissements considérables qu'elle a reçus. — Reddition des comptes du trésorier, projet de budget, rapport du bibliothécaire. — Communication de M. Hemna sur l'enseignement de la géographie, à Anvers.

SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE. *Séance du 16 mars.* — Note de M. Ad Firket sur quelques fossiles animaux du système houiller du bassin de Liège. M. G. Hock signale l'existence d'un gisement de végétaux fossiles dans l'étage des psammites du Condroz, commune d'Haltinne. Le même membre lit une note sur l'extension du terrain crétacé dans l'est de la province de Namur. M. W. Spring donne lecture d'un essai d'une méthode pour déterminer l'époque relative du plissement des couches ; M. R. Malherbe, d'une note sur la faille lifelienne, Une commission, composée de MM. Fayn, de Macar, Malherbe et de Vaux, est chargée d'examiner les documents relatifs à la confection de la carte géologique de la Belgique présentée à la Chambre ; le résultat de cet examen sera adressé à M. le ministre de l'intérieur. La société décide qu'elle organisera une exposition de minéraux et de roches à l'occasion des fêtes qui auront lieu l'an prochain pour célébrer le 50^e anniversaire de l'indépendance nationale.

SOCIÉTÉ DE MICROSCOPIE. *Séance du 27 mars.* — M. le Dr Boecker fait hommage à la société d'une série de préparations pétrographiques. Proposition de M. Cornet, secrétaire, relative au mode de publication des Annales.

BIBLIOGRAPHIE.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. Cl. des sciences. Mars. Concours, Programme pour 1880 et questions pour 1881. — Note sur le système stellaire 40 o² Eridani (L. Cruls). — Classe des lettres. Les traducteurs de Dante Alighieri aux Pays-Bas (J. Nolet de Brauwere Van Steeland). — Une fausse bulle du pape Etienne VII. Rapport à l'Académie royale de Belgique sur cinq titres de l'abbaye de Brogne, conservés dans les archives de la Compagnie (S. Bormans). — Classe des beaux-arts. Appréciation du 6^e rapport semestriel de M. Lauwers, lauréat du grand concours de gravure, en 1874.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. Mars. — Des altérations acquises du sens chromatique (Nuel). — Suite de la discussion de l'avant-projet de règlement élaboré par la commission qui a examiné la proposition de MM. Kuborn et Mascart relative aux sages-femmes.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE BOTANIQUE. T. XVII. Nos 2-3. — Procès verbaux des séances des 21 juillet et 1^{er} décembre 1878. — Compte-rendu de la 17^e herborisation générale de la Société (O. Hecking). — Remarques sur les Cucurbitacées brésiliennes et particulièrement sur leur dispersion géographique (A. Cogniaux). — Description de nouvelles menthes (A. Déséglise et Th. Durand).

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE D'ANVERS. T. III. N^o 4. — Mœurs et coutumes des pasteurs du sud de l'Amérique (A. Baguet). — La recherche du passage du nord-est et la nouvelle voie maritime vers la Sibérie (Léon Couturat). — Les voyageurs illustres (M^{lle} Dumas de Baigüe). — Compte-rendu de la séance du 12 mars 1879. — Notices géographiques (A. Baguet) : Disparition des races indigènes devant l'émigration européenne. Le Bol de punch du diable. Le port de Pelotas (Brésil). — La colonisation polaire (H. Hertoghe). — La mer libre du pôle (H. Wauwermans).

REVUE DE BELGIQUE. Avril. — F. Laurent. L'inspection des écoles. — Em De Laveleye. Lettres d'Italie — N. Reyntiens. — Remy Barn. Desdichada. (Première partie). — E.-V.-D. Donckt. Souvenirs du Mexique. (Dernière partie). — Eug. Van Bemmel. Chronique littéraire.

REVUE CATHOLIQUE. Avril. — Le mouvement communal et l'action des villes sur les campagnes jusqu'au milieu du XIII^e siècle (E. Poulet). Suite. — Grecs anciens et Grecs modernes (J. de Grouart). Suite. — Les fondations de messes en Belgique et la circulaire ministérielle du 20 sept. 1878. (P. Van Messen). Suite. — La bière chez les anciens (J. Caruyvels). — Chronique religieuse des États Unis (G***). Suite — Chronique religieuse de la Suisse (L. Carry).

PRÉCIS HISTORIQUES. Mars. — St Joseph, patron de la Belgique, 1679-1879. (V. Baesten) — Le salut social et l'éducation du peuple (J. Broeckhaert). — Anciens missionnaires belges en Amérique (J. Kieckens). — Les galeries historiques du Trocadero, 1878 (J. Nyssens) Travaux scientifiques du R. P. Maas, S. J. (J. Delsaule). — La liberté religieuse en Suède, 1^{re} lettre (X. Y.).

JOURNAL DES BEAUX-ARTS. N^o 7. — Exposition du Cercle artistique d'Anvers. — Peinture à l'huile de 1397. — Anciens peintres yprois. — Histoire de l'art. — Exposition de la Société française de bienfaisance. — Les livres de M. Lavergne. — La Pinacothèque d'Athènes. — Collection Reiset, à Paris. — Chronique générale.

LA FLANDRE. 4^e livr. — Histoire de Vlamertinghe, une des Huit-Paroisses du « Veurnambacht ». — De Simerolstrate. Curieuse transformation d'un nom de rue. — Un magistrat perpétuel malgré lui. Mœurs administratives de la Flandre ancienne.

REVUE BELGE DE NUMISMATIQUE. 2^e livr. — Le rouble de l'empereur Constantin de Russie (B^{on} B. de Koehne). — Médailles romaines inédites (A. de Schodt). — Médailles et jetons dauphinois (G. Vallier). — Mélanges numismatiques (R. Serrure) II.

NEDERLANDSCH MUSEUM. 1^{re} livraison, 1879. — Een reisje in't Noorden (Paul Fredericq). — Moeder Rosa (P. Geiregat). — De Pest te Lier. 1664-1669. (Een Lierenaar). — De Nederlandsche Letterkunde in de Oostenrijksche Nederlande gedurende de Brabantsche omwenteling (J.-F. J. Heremans). — Onze taal en de herziening der wet van 1842 (A.-M.-N. Prayon-van Zuylen). — Critique littéraire (A.-M.-N. Prayon-van Zuylen, E. van der Ven et W. Rogghé).

DE TOEKOMST. Avril. — De Schoolplicht (T.-Z. Jorissens). — Lijst der namen van kruiden (Is. Teirlinck). — Twee middelen tot orde (J. F. van Cuyck).

Coppernik (Vrouw van Ackere Doolaege). — De bron (J. Stinissen). — Karl Detlof (G. Seghers). — Uit de muziekwereld (J. Stern). — Bibliographie. — Chronique.

DE GIDS. Avril. — Belasting naar den welstand (Prof. N.-G. Pierson). — Uit het leven van een tijdschrift (Dr. J. Hartog). — De opleiding van Indische ambtenaren (Prof. J. de Louter). — Een dringend volksbelang (H.-G. Roodhuijzen). — Eene feestvergadering (Dr. M. Treub). — In't Kraaiennest (L.-M. Koolmans Beynen). — Bibliographisch Album.

DE TIJDSPIEGEL. Février. — Van den Schrijver van « Warda » en « Homo Sum » (Dr. A. Kuenen). — Kunstindustriële onderwijs (H.-L. Boersma). — De Nederlandsche Staatsfinanciën in 1879 — Onze militaire bijeenkomsten door een plattelander. — Critique littéraire. — Duigi (Mej. C.-F. Van Rees). — De Keulse dom (K. van der Zijde). — Mars. Een belangrijk boek, een bedenkelijk titel (Prof. Dr. A. Kuenen). — Der kroon waardig — Wezenlijk of denkbeeldig gevaar? (J.-H.-C. Heyse). — Volksgezondheid en volksbeschaving (Dr. S.-Sr. Coronel). — Geschiedenis van den dag (Noorman). — Critique littéraire. — Duigi (Mej. C.-F. van Rees). — Brugge (Julius de Geyter). — Suum cuique. — Avril. Twee falsarissen (Prof. P. Hofstede de Groot). — De strijd tusschen Darwinisme en teleologie (Mr. H. van Loghem). — Volksgezondheid en volksbeschaving (Dr. S.-Sr. Coronel). — Critique littéraire. — Duigi (Mej. C. F. van Rees). — Eer en schande (J. Hoek). — Uit den vreemde (Mevr. van Westreheene). — Brievenbus. — Suum cuique.

REVUE CRITIQUE. 12 avril Double. Les Césars de Palmyre. — Fialon Saint Athanase, étude litté-

raire. — Dahn. Vie et écrits de Paul Diacre. Jacobi. Les sources de l'histoire des Lombards de Paul Diacre. Waitz. Edition de l'histoire des Lombards de Paul Diacre à l'usage des écoles Les Scriptores rerum Langobardicarum et Italicarum dans la collection des Monumenta Germaniae. — Grauert. La puissance ducal en Westphalie, depuis la chute d'Henri le Lion. — Las Mecedades del Cid de Guillen de Castro, p. p. Förster. Von der Brügggen. Dissolution de la Pologne — Chronique. Académie des Inscriptions. 10 avril. Windisch. Grammaire irlandaise abrégée avec des morceaux choisis. — Œuvres de Sidoine Apollinaire, publiées par Baret. — Rezek. Histoire du gouvernement de Ferdinand I^{er} en Bohême, son élection et son avènement. — Lettres intimes de M^{lle} de Condé à M. de la Gervaisais, publiées par Viollet. — Communication de M. Hug. — Académie des Inscriptions.

JOURNAL DES SAVANTS. Mars. — Louis XIV et le maréchal de Villars (Ch. Giraud). — Les derniers Tasmaniens (A. de Quatrefages). — Histoire des Romains (H. Wallon). — Essai sur le règne de Trajan (G. Boissier). — Cent lettres d'Alex. Mavrocordato (E. Miller). — Nouvelles littéraires.

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES. — Avril. La Bible et l'assyriologie. Les invasions assyriennes dans le royaume d'Israël, d'après les découvertes récentes (F. Vigouroux). Les frères de Charles V. Examen des accusations dont ils ont été l'objet (Marquis de Loray). — Le voyage de Charles-Quint en France, en 1539-1540 (Ch. Paillard). — Les fouilles de H. Schliemann à Tyrinthe et à Mycènes (F. de Sauley). — L'histoire du peuple allemand du Dr Janssen (Just de Bernon). — Une nouvelle étude sur Savonarole (H. de L'Épinois). — La guerre de Trente ans d'après son récent historien (G. Gandy). — Lettre de M. J. Oppert et réponse de M. Lelièvre. — Courrier anglais (G. Masson) — Chronique (M. Sepet).

POLYBIBLION. — Avril. Romans, contes et nouvelles (F. Boissin). — Comptes rendus : Théologie. Jurisprudence. Sciences. Belles-lettres. Histoire. — Bulletin. — Variétés. — Chronique. — Questions et réponses.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES. — Avril. La famille et la propriété aux premiers âges (A. F. de Fontperuis). — Le progrès et la réaction dans la législation monétaire (E. de Parieu). — L'enseignement secondaire en France depuis la Révolution et la loi de 1850 (A. Hérauld). — De la conversion de rente projetée en 1824; le 3 p. 100 de M. de Villèle (P. Coq).

REVUE PHILOSOPHIQUE. — Avril. La loi physique de la conscience (A. Herzen). — Fragments inédits sur le socialisme (J. Stuart-Mill) Fin. — Le nouveau livre de Hartmann sur la morale (Th. Reinach). — Le problème physiologique de la vie (Dastre) fin. — Études de philosophie indienne (P. Regnaud). — Analyses et comptes rendus. — Notices bibliographiques. — Revue des périodiques étrangers.

JOURNAL ASIATIQUE. — Janv.-févr. Hymne au Soleil (F. Lenormant) fin. — Notes prises pendant un voyage en Syrie (Ch. Huart) fin. — Antiquités éraniennes (C. De Harlez). — Note sur Nâzir Ibn Khosrou (E. Fagnan). — Note sur les mesures assyriennes (Oppert)

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE. — Avril. Les contes de nourrice en Toscane (Marc-Monnier). — Le mouvement catholique en France (A. Batiue) fin. — Les bonnes gens du Crosset (T. Combe) fin. — M. Edm de Amicis chez M. Zola (J. Des Roches). — La famille de Mirabeau (A. Blondel). — Fleur de Lys. Nouvelle (E.-C. Grenville-Murray). — Chroniques parisiennes, italienne, allemande, anglaise. — Bulletin littéraire et bibliographique.

MAGAZIN FÜR DIE LITERATUR DES AUSLANDES. — 12 avril. Scheffel's Trompeter in Welschland. — The life and letters of Frances Baroness Bunsen. — Theodore Barrière (Helwigk). — Gedichte und Tagebuchblätter von Oscar II König von Schweden und Norwegen. — Fragmentos y ensayos de Javier Galvete (J. Fastenrath). — Zur neu-hellenischen Sprache und Dichtung (A. Boltz). — Kleine Rundschau — Mancherlei. — Neuigkeiten der ausländischen Literatur. — 22 avril. Eine eigenthümliche Apologie des Katholicismus. — William Shakespeare. — Mes pensées. — Die Galilei-Frage in ihrem gegenwärtigen Stadium I. — Ein Blick auf die belgische Literatur der Gegenwart. II. (Trautwein von

Belle). — König Buda's Tod. Ein Epos von Johann Arany. — K. Th. Wenzelburger's Geschichte der Niederlande. — W. J. Van Zeggelen. — Index zu Diez' Etymologischen Wörterbuch der romanischen Sprachen von Dr J. U. Jarnik. — Die Candidaten für den Thron Bulgariens — Ein neues chinesisches Wörterbuch. — Mancherlei. — Neuigkeiten der ausländischen Literatur.

UNSERE ZEIT. — 1^{re} avril. Die Pest von Astrakan (J.-H. Baas). — Zur Geschichte der zeitgenössischen Poesie Englands. II. R. Browning (Miss A. M. F. Robinson) — Der Orientalische Krieg in 1876-78. IV. Der Russisch-Türkische Krieg. II. — Todtenschau. — Politische Revue.

PETERMANN'S MITTHEILUNGEN. III Reisenachrichten aus Sibirien. I. Fahrt auf dem Jenissej von der Mündung bis Jenissejsk im 1878. — Die peruanischen Expeditionen zur Erforschung des oberen Amazonenstroms und seiner Nebenflüsse (H. Habenicht) — Die Lena und ihr Flussgebiet (N. Latkin). — Geographische Nekrologie des J. 1878. — P. Savorgnan de Brazza's Reise auf dem oberen Ogowe und zu den westlichen Zuflüssen des Congo, 1876-78 — Al. Sibirjakoff's Expedition in das Sibirische Eismeer durch die Bering-Strasse in 1879.

DER ARBEITERFREUND I. — Der Centralverein für das Wohl der arbeitenden Classen von 1834-1878. — Die geselligen Arbeitervereine im Elsass. — Die Organisation von Invaliden-Kassen für Arbeiter (V. Böhmert). — Der deutsche Arbeitsmarkt im 1878. — Der Kampf gegen den Alcoholismus (A. Gumprecht) — Literatur.

THE ACADEMY. — 12 avril. Burton's Land of Midian revisited. — Hearn's Aryan Household. — Vizetelly's Facts about champagne — Memoir of Matthew Davenport Hill. — Mc Conn's Our new protectorate. — New Novels. — Gilbert's Facsimiles of national manuscripts of Ireland. — Current theology — German letter — Obituary. — Haeckel's Evolution of man. I. — Baret's Edition of Apollinaris Sidonius. — Prof. Dove. — Souvenirs of Midne, Vigée Le Brun. — Letter from Athens. — 19 avril. Bolles's Industrial History of the United States — Nevins's Ireland and the Holy See in the Middle Ages — Gudgeon's Reminiscences of the war in New Zealand. — Cecchi on Tasso. — Mrs. Gill's Six months in ascension. — De Loménie on the Mirabeaus — New Novels. — Greek at Oxford. — M. Renan's Reception at the French Academy. — Obituary. — Haeckel's Evolution of man. II. — Butsch on the book-decoration of the Renaissance. — Vischer's Monograph on Luca Signorelli. — German imperial archaeological Institute. — 26 avril. Bain's Education as a science. — Froude's Caesar. — Mrs. Burton's Arabia, Egypt, India. — Taylor's Destruction and reconstruction. — Shirley's History of the County of Monaghan. — The universal catalogue of printed books. — Correspondence — Ziegler on the old latin bible and the Itala. — Deecke's Etruscan Researches. — Helbig's Italians in the Po Valley.

THE ATHENÆUM. — 29 mars. The Russo-Turkish War. — The First Bishop of Norwich. — Boulger on Central Asia. — Van Laun's History of the French Revolutionary Epoch. — The Pythæuse Papers — Hawker's Poetical Works. — Keats; Hebrew and Chaldee Inscriptions; Prof. J. Huber; The Royal Historical Society; Notes from the United States. — 5 avril. Gladstone's Miscellaneous Writings, Vols III and IV. — The Nepal Frontier — Perry's Life of Saint-Hugh. — Butcher and Lang's Translation of the Odyssey. — The Pedigree of John Knox — Elsworth's Balford Ballads. — American Publishers and the Copyright Question. — Wild's at Anchor — Allan Cunningham's Lives of eminent british painters. — Notes from Rome — 12 avril. Michelet's posthumous writings. — Cayley's Translation of Petrarch's Sonnets. — The history of Craven. — New poetry. — Novels of the week. — Wright's Bampton lectures. — School-books. — Mary Stuart. — British Museum Catalogue of printed books. — Roscoe and Schordernumer's dramatic list. — Baker's our old actors — 19 avril. Stephen's Literary criticisms. — Books on South America. — The Court of Henry II — Gebler's account of Galileo. — Gubernatis's Mythology of plants. — Heine's prose. — Fletcher and Rotrou. — Sir Anthony Panizzi. — North's Bells of Northamptonshire — Notes from Rome. — Excavations at Olympia. — 26 avril. Froude's Sketch of

Julius Cæsar. — Bishop Selwyn's Life. — Taylor's Experience of the civil war in America. — Ollivier on Church and State. — Geographical notes. — The Institute of painters in water colours.

QUARTERLY REVIEW Avril. The Speaker's commentary on the Old Testament. — Michael Angelo and his age. — Agrarian distress and discontent in India. — Pym and Shaftesbury, the two popish plots. — Egypt: hieroglyphic and cuneiform interpretation. — The secret correspondence of Louis XV. — Early english history: professors Stubbs and Bright. — The Agamemnon and the Odyssey. — The South Africa problem.

EDINBURGH REVIEW. — Avril. Memoirs and charters of the Lennox. — Electric Light. — Recent excavations in Rome — Bastiat, an apostle of free trade. — East anglican sculpture. — The King's secret. — Gold and its effects on trade. — William Cobbett. — Pessimism. — South Africa.

DUBLIN REVIEW. — Avril. Catholicism and Mr W. H. Mallock. — Free Will (W. G. Ward) — Thomas Moore. — An Examination of Mr. Herbert Spencer's Psychology. Part VIII (St. G. Mivart). — The Christians of the East (Lamy). — Catholics and the school Boards. — Alcohol: its action and uses (Gasquet). — The Map of British India — The eighteenth Century (W. S. Lilly). — Church and School in France. — Note to the article "Parental authority in Matters of Religion." — The Encyclical of Leo XIII. — Science Notices. — Books of Travel. — Notices of catholic continental Periodicals. — Notices of books.

SATURDAY REVIEW (Reviews). — 29 mars Old english texts — Mrs Burton in India. — Gosse's Studies in northern literature. — The Bachelor. — Brugsch's History of Egypt. — Colonial american literature. — Miss Stokes on irish architecture. — An eye for an eye. — Miss Jonge's Rimer on french history. — Moore's Columbarium. — 5 avril The Land of Midian Revisited. — Hours in a Library. — The Aborigines of Victoria. — Latheby Towers. — Pollock's Lectures on French Poets. — Imperial India. — Griffiths on the English Army. — Blue and Green. — English commentaries on the New Testament. — French Literature. — 12 avril Farrer's Zululand and the Zulus. — Fennel's Pindar. — Lefroy's Memorials of the Bermudas. — The Andreds-Weald. — Hamerton's Life of Turner.

Within the Precincts. — The ancient British Church. — Minor Notices. — 19 avril. Macgregor's Journey through Khorassan. — Stories from early english literature. — Destruction and reconstruction. — Grove's Dictionary of music and musicians. — In a rash moment. — Tyndale's New Testament. — Horse training and management in India. — Greek and latin school books and translations. — For a dream's sake. — German literature. — 26 avril. Delbos on the science of language. — Davis's Asiatic Turkey. — Haeckel's Evolution of man. — Rambles in North West America. — Twas in Trafalgar's Bay. — Schomberg's Odyssey. — Arnold's Mixed Essays. — Life of Dr. John Wilson. — The hour will come. — American literature.

THE NATION (New-York). 27 mars. The Week. — The democratic caucus. — The plight of the english farmers. — How Paris is governed. — Notes. — Reviews. — Books of the week. — 3 avril. The Week. — Congressional control of federal elections. — A new kind of State constitution. — An english winter watering-place. — Notes. — Reviews. — Exhibition of the Society of american artists. — 10 avril. The Week. — The flight of Negroes. — Cabinet officers in Congress. — The inundations of the Theiss. — Politics and society in England. — Rubinstein's "Feramos." — Correspondence. — Notes. — Reviews.

RIVISTA EUROPEA 16 avril. — Le lettere e le muse italiane nel secolo XVI (A. Malmignati). — A proposito dell' Histoire des Romains di V. du Ruy. (V. Casagrandi). — La nobiltà musulmana (B. Ferrari). — La disfida di Barletta e l'Infanda Lues. (A. Ademollo). — Lettere inedite di Gabrielle Rossetti. — Teodorico re dei Goti e degli Italiani. (G. Garollo). — Appunti sul tema dell' emigrazione italiana. (F. G. A. Campana). — Le Università italiane nel medio evo. (E. Coppi). — Il diciannove aprile o il natale di Roma. Ode dimetra. — La stirpe Sabauda. Sonetto a Umberto I Re d'Italia. (C. Casella). — Rassegna letteraria e bibliografica. — Russia. — Olanda. — Francia. — Italia. — Rassegna poli-

tica. — Notizie letterarie e varie. Bollettino bibliografico.

RASSEGNA SETTIMANALE. 13 avril. La stampa e la questione sociale in Italia. — I comuni italiani e i loro creditori. — Città e campagna. Lettera da Londra. — Corrispondenza da Berlino. — Il parlamento. — La Settimana. — L'islamismo in Cina (C. Puini). — Gli Zulu. Schizzo etnografico. (B. Malfatti). — Le maestre elementari. (P. Mariotti). — Madame de La Fayette e la « Princesse de Clèves. » Lettera ai Direttori (D. Ferrero). — Luigi XII e Tommasina Spinola. (A. Neri e V. Armando). — Bibliografia. — Notizie. — Riviste. — 20 avril L'agro romano — Istituzioni nell' Alta-Alsazia — La nuova tariffa doganale tedesca. — L'esercito francese nel 1879. — Corrispondenza da Venezia. — La settimana. — Il Natale di Roma. — Storia di dieci anni (E. Mazi). — Di una recente discussione economica in Inghilterra (G. Ricca-Salerno). — Malato e Malattia. (N. Caix). — Bibliografia. — Notizie. — Riviste.

REVISTA CONTEMPORANEA. Doña Luz (conclusion). (J. Valera). — El fetichismo. (M. Müller). — Las capitulaciones de Francia y Turquía en los siglos XVI y XVII. (Fr. de Asis Pacheco). — Lamartine, su vida y sus ideas políticas. (C. Coignet). — Demonología judaica. (J. Gres). — La historia en el siglo XIX. (J. Alvarado). — Análisis y ensayos. Los libros de bibliófilos en España. (E. Rouget).

De Bruyne, Ph. Histoire politique, religieuse et militaire du comté du Hainaut ancien et moderne. Liège, Faust, 1878. 2 v. in 8°. 15 fr.

De Wachter, Ph. Traité d'administration pratique. 1^{er} supplément. Liège, Van In. 2 fr. Docx. Guide pour l'enseignement de la gymnastique des garçons. Namur, Wesmaël Charlier, 1878. 2 fr. 50.

Leclercq, Emile. Contes populaires (Bibliothèque Gilon). Verviers, Gilon, 60 c.

Société royale des sciences de Liège. Mémoires. 2^e série. T. VII et VIII. Brux., Hayez, 1878. 2 vol. in-8°.

V. A., Ach. Traité théorique et pratique de méthodologie. 2^e éd. Namur, Wesmaël-Charlier, 1878. 5 fr.

Van der Schueren, E. Traité élémentaire de chimie industrielle. T. I. Namur, Douxfils, 7 fr. 50.

Vuibert, H. Questions de mathématiques élémentaires. Brux., Decq, 4 fr.

Wyvekens, H. Commentaire de la loi communale du 30 mars 1836, modifiée par les lois postérieures. Brux., Bruylant-Christophe, 8 fr.

Baehrens, Aemilius. Miscellanea critica. Groningae, Wolters, fl. 2 90.

Bijdragen en mededeelingen van het Historisch Genootschap, gevestigd te Utrecht. Tome II. Utrecht, Kemink fl. 5.20.

Derckeen, J. M. E. Zwervelingen Nieuwe gedichten. Leiden, de Breuk en Smits fl. 2.90.

Verhandelingen der Koninklyke Akademie van wetenschappen. Tome XVIII. Amsterdam, C. G. van der Post fl. 7.10.

Werken van het Historisch Genootschap, gevestigd te Utrecht. Nouvelle série, n° 28. Bellum Trajectinum, Henrico Bomelio autore. Utrecht, Kemink fl. 1 40.

Allard, P. L'art païen sous les empereurs chrétiens. Paris, Didier, 3 fr. 50.

André, C., A. Angot et G. Rayet. L'astronomie depuis le milieu du XIV^e siècle. Etats-Unis d'Amérique. Observatoires d'Italie. Paris, Gauthier-Villars. 9 fr.

Armand, A. Les médailleurs italiens des XV^e et XVI^e siècles. Paris, Plon, 12 fr.

Baillon, H. Histoire des plantes Monographie des mélastomacées, cornacées et ombellifères. Paris, Hachette, 14 fr.

Bauer, A. Die Benutzung Herodots durch Ephoros bei Diodor. Leipzig, Teubner. 1 M. 60 Pf.

Bergmann, J. Allgemeine Logik. I. Thl. Reine Logik. Berlin, Mittler, 8 M.

Bezaure, G. de. Le Fleuve bleu. Voyage dans la Chine occidentale. Paris, Plon, 4 fr.

Bouillier, F. L'Institut et les Académies de province. Paris, Hachette, 3 fr. 50.

Bruc, Le comte C. de. La France et sa politique étrangère. 1461-1879. T. I. Paris, Dentu, 3 fr. 50.

Carou, E. Le paupérisme, ses causes, moyens de

e prévenir, de le soulager ou de le réduire. Paris, Plon, 5 fr.

Catalogue des ouvrages sur la musique et de composition musicale de la bibliothèque de Lille. Lille, Lefebvre-Ducrocq, in-8°.

Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements. T. V. Metz, Verdun, Charleville. Paris, Firmin-Didot, 12 fr.

Compayré, G. Histoire critique des doctrines de l'éducation en France depuis le XVI^e siècle. Paris, Hachette.

Courrière, C. Histoire de la littérature contemporaine chez les Slaves. Paris, Charpentier, 3 fr. 50.

Documenti inediti per servire alla storia dei musei d'Italia pubblicati per cura del ministero della pubblica istruzione. Vol. I. Roma, in-8°.

Dodgson, C.-L. Euclid and his modern rivals. London, Macmillan, 7 s. 6 d.

Double, L. Le roi Dagobert, étude historique. Paris, Fischbacher, 3 fr. 50.

Erhardt, L. Aelteste germanische Staatenbildung. Leipzig, Duncker und Humblot, 2 M.

Farrer, J.-A. Primitive manners and customs. London, Chatto, 8 s.

Froude, J.-A. Caesar: a sketch. London, Longmans, 16 s.

Gardthausen, V. Griechische Palaeographie. Leipzig, Teubner, 18 M. 40 Pf.

Green, J.-R.-A. History of the english people. Vol. III. London, Macmillan, 16 s.

Guilhermy, F. de. Inscriptions de la France, du VI^e au XVIII^e siècle. T. 4. Ancien diocèse de Paris. Paris, Firmin-Didot, 12 fr.

Günther S. Studien zur Geschichte d. mathematischen u. physikalischen Geographie. 6 Hft. Halle-a-S. Nebert, 2 M. 40 Pf.

Haden, F.-S. The etched works of Rembrand. London, Macmillan, 5 s.

Haeckel, E. Gesammelte populäre Vorträge aus dem Gebiete der Entwicklungslehre. 2 Hft. Bonn, Strauss, 4 M.

Hefke A. Bedeutung und Anwendungen der Taxatio im römischen Recht. Berlin, Puttkammer, 2 M. 40 Pf.

Hertzberg, G. Fr. Geschichte Griechenlands. Thl. 3-4 (Gesch. d. europ. Staaten, von Heeren, Ukert u. Giesebrecht). Gotha, F.-A. Perthes.

Hippeau, C. L'instruction publique dans l'Amérique du Sud (République argentine). Paris, Didier, 4 fr.

Hohlfeld, P. Die Kraus'sche Philosophie. Jena, Costenoble, 4 M.

Hubbard, G. Histoire contemporaine de l'Espagne. T. IV. Paris, Charpentier, 7 fr. 50.

Iacampo, Michelangelo. Il duello e la moderna civiltà. 2^a edizione. Napoli, A. Morano in-8°.

Lange, A. Un trouvère allemand. Etude sur Walter von der Vogelweide. Paris, Fischbacher, 7 fr. 50.

Murphy, J. M. Rambles in North West America. London, Chapman.

Nettelbladt, C.-C.-F.-W. v. Geschichte freimaurerischer Systeme in England, Frankreich und Deutschland. Berlin, Mittler, 20 M.

Ollivier, Em. L'Eglise et l'Etat au Concile du Vatican. Paris, Garnier frères, 2 vol.

Opelt, O.-M. Der Mond. Leipzig, Barth, 6 M.

Opert, J. Le peuple et la langue des Médes. Paris, Maisonneuve, 10 fr.

Peschel, C. Physische Erdkunde. Bearbeitet von G. Leipoldt. I. Lfg. Leipzig, Duncker und Humblot, 2 M.

Radestock, P. Schlaf und Traum. Eine physiologisch-psychologische Untersuchung. Leipzig, Breitkopf u. Härtel, 7 M.

Ruess, F. Ueber die Tachygraphie der Römer. München, Stahl, 1 M. 60 Pf.

Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur. Etudes de 1878: Universités de Bonn, de Goettingue et de Heidelberg, universités autrichiennes, belges et hollandaises, d'Oxford et de Cambridge, enseignement supérieur en France. Paris, Hachette.

L'ATHENÆUM BELGE est en vente:

A Bruxelles, au bureau du journal, 26, rue de la Madeleine; à l'Office de Publicité, 46, même rue;

A Paris, chez M. Ernest Leroux, libraire-éditeur, 26, rue Bonaparte.

Brux — Impr. lith. Lhoest et Coppens, rue de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE



Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX : RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.	2^{me} ANNÉE. N ^o 10 — 15 MAI 1879	PRIX D'ABONNEMENT : Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.
---	---	--

Sommaire. — Histoire contemporaine, par J. Mac Carthy (J. Carlier). — Trois réformateurs, par Chr. Sepp (P. Fredericq). — La duchesse de Chatillon, par Filleul (A. Chuquet). — Balzac au Collège, par Champfleury. — Noël de Jehan Chaperon, publiés par E. Picot (J. Stecher). — Bulletin. — Lettre parisienne (Charles Bigot). — Lettre de Grèce : Sparte (A. De Ceuleneer). — Notes astronomiques. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

A History of our own Times, par Justin Mac Carthy, vol. I et II. Londres, Chatto et Windus, 1879, in-8^o.

L'histoire, et particulièrement l'histoire nationale, est depuis quelque temps l'objet de préférences marquées de la part des écrivains anglais. Les uns, s'attachant aux époques primitives, passent au crible d'une critique sévère les respectables productions laissées par les générations précédentes et établissent sur des documents décisifs, le récit des premiers âges de la race anglo-saxonne; les autres préfèrent s'attacher aux époques récentes et raconter tous ces événements modernes, encore si près de nous et parfois déjà si loin de nos souvenirs.

M. Justin Mac Carthy appartient à cette dernière école. Journaliste et romancier d'un rare talent, il a résolu d'entreprendre à son tour une œuvre historique et d'exposer d'une façon rapide, concise, tout ce qui s'est passé en Angleterre depuis l'avènement de la reine Victoria. La tâche était assurément ardue; M. Mac Carthy a admirablement réussi. Ses deux premiers volumes, qui nous conduisent jusqu'à la fin de la guerre de Crimée, méritent tous les éloges que la presse anglaise, sans distinction de parti, leur a unanimement décernés.

L'auteur s'attache à ne rien laisser dans l'ombre, il nous initie aussi bien aux secrets de la grande politique qu'aux petites intrigues de boudoir et de coulisse, et cela sans jamais lasser l'attention, sans diminuer nulle part le vif intérêt du lecteur.

Bien contée, exposée d'une façon claire et lumineuse, comme le fait M. Mac Carthy, l'histoire moderne de l'Angleterre, celle du règne de la reine Victoria, est du reste une des plus attrayantes qui se puissent lire. Elle touche par mille points à l'histoire européenne, et ses ramifications avec les contrées les plus éloignées en font presque l'histoire du monde entier. Et non seulement elle promène ainsi nos regards sur tous les points du globe, elle nous montre de plus, à l'évidence, l'excellence de ce régime parlementaire et constitutionnel qui a fait du peuple le plus libre le peuple le plus prospère, le plus riche, le plus paisible de l'univers.

Il ne faudrait pas croire, en effet, qu'avant le règne actuel, le gouvernement anglais fût réellement un gouvernement constitutionnel dans

le sens propre du mot. L'action personnelle du souverain s'y faisait autrement sentir que de nos jours. Guillaume IV, comme son frère, comme son père, avait choisi ses ministres au gré de sa fantaisie, sans tenir grand compte de la manière de voir du Parlement. En agissant ainsi, du reste, le vieux roi croyait remplir exactement ses devoirs monarchiques. Il était convaincu du caractère providentiel de sa mission, et M. Mac Carthy nous le montre, dans ses derniers jours, profondément préoccupé des terribles conséquences que, selon lui, sa mort devait avoir pour le pays. Grâce à Dieu, ces conséquences ne furent nullement celles qu'il appréhendait. Si l'Angleterre d'aujourd'hui n'est plus celle de son temps, elle n'a absolument rien perdu au change, au contraire.

Les circonstances dans lesquelles se produisirent sa mort et l'avènement de la reine Victoria, avaient, à côté d'une solennité bien naturelle, un petit côté un peu risible que M. Mac Carthy retrace avec infiniment de verve et d'esprit. Qu'on en juge par ce passage où l'on voit deux des principaux personnages de l'Etat accomplir au milieu d'incidents plaisants une mission remplie de gravité :

Aussitôt après le décès de Guillaume IV, l'archevêque de Canterbury et le lord chambellan quittèrent Windsor et partirent pour le palais de Kensington, où résidait la princesse, pour l'informer de l'événement. Il était deux heures du matin quand ils partirent et ils n'arrivèrent à Kensington qu'à cinq heures. Ils frappèrent, sonnèrent, tapagèrent longtemps avant de pouvoir réveiller le portier; on les fit aussi attendre dans la cour, puis ils entrèrent dans une des antichambres, où chacun parut les oublier. Ils agitèrent la sonnette et exprimèrent le désir que la dame de compagnie de la princesse fût envoyée à Son Altesse Royale pour l'informer qu'ils lui demandaient audience au sujet d'affaires de haute importance. Après un nouveau délai et de nouvelles sonneries, la dame de compagnie fut appelée, qui leur dit que la princesse était plongée dans un si profond sommeil qu'elle n'osait la déranger. Ils lui répondirent alors : « Nous sommes venus auprès de la Reine pour des affaires d'Etat, et nous devons nous acquitter de notre mission, quand même elle dormirait. » Il en fut ainsi, et pour leur prouver qu'elle ne les avait pas fait attendre, elle entra quelques minutes après dans le salon en large peignoir blanc recouvert d'un châle, sa coiffe de nuit rejetée et ses cheveux tombant sur ses épaules, ses pieds dans des sandales, les yeux remplis de larmes, mais pleine de dignité et de présence d'esprit.

Quelques heures après, le conseil privé était réuni. La Reine prêtait le serment constitutionnel et recevait à son tour le serment de tous les grands dignitaires. Les ducs, ses oncles, furent les premiers qui accomplirent cette formalité, pliant le genou et baisant la main de leur nièce, toute émue, qui s'empressa de les relever et de les embrasser tendrement. Son maintien calme et grave ne imposait à tous ces vieillards, pour qui leur nouvelle souveraine était presque une inconnue. Ils sortirent fort impressionnés de la cérémonie et fort contents de ce que la Reine eût signé les actes officiels du seul nom de Victoria et non des deux noms Alexandrina-Victoria, comme on l'avait d'abord supposé. Ce nom d'Alexandrina rappelait en effet un incident dés-

agréable. La princesse, à sa naissance, aurait dû recevoir le nom de Georgiana, mais le duc de Kent, pour faire plaisir à l'Empereur de Russie, qu'il avait choisi comme parrain, voulut qu'elle s'appelât d'abord Alexandrina. Le régent en ressentit un vif dépit, fit chercher l'ambassadeur de Russie, et, après de grands compliments sur l'honneur échu à l'Empereur, lui déclara que le nom de Georgiana ne pouvant céder le pas à aucun autre en Angleterre, la princesse ne le porterait pas du tout. En signant tout simplement Victoria, la jeune Reine faisait donc preuve d'autant de tact que de délicatesse, elle prenait un nom tout anglais qui fut aussitôt populaire.

Ces incidents qui se passaient à Londres occupèrent fort un jeune étudiant de l'Université de Bonn appelé à jouer plus tard un si grand rôle dans la vie de la Reine. Sous la date du 4 juillet 1837, le prince Albert de Saxe-Cobourg écrivait à son père : « On dit que la cousine Victoria a montré une étonnante possession d'elle-même. Elle assume une bien lourde responsabilité, surtout en ce moment où les partis sont si excités et placent tout en elle. »

En écrivant ces lignes, le prince Albert faisait preuve de ce tact qu'il devait déployer plus tard. Jamais, à la vérité, l'esprit de parti n'avait été plus excité en Angleterre, jamais il n'avait atteint pareil degré de passion et de violence. Chacun s'accusait des plus noirs projets et disait trembler pour la vie même de la Reine. C'étaient les hommes d'Etat les plus sérieux qui parlaient ainsi, et il faut lire le livre de M. Mac Carthy pour se rendre compte des attaques incroyables qu'ils se lançaient les uns aux autres.

Au demeurant, la situation était pleine de difficultés et de périls, et elle le resta quelque temps. On peut dire que le pays était divisé en deux fractions qui paraissaient alors inconciliables, tandis que se manifestaient dans les colonies les plus dangereux symptômes. Les craintes pour l'existence de la Reine ne laissaient pas non plus d'être fondées, puisqu'à plusieurs reprises on tenta, heureusement sans succès, de l'assassiner durant ses promenades.

Comment cet état de choses s'est peu à peu amélioré, comment se sont réalisées successivement les pacificatrices réformes réclamées par l'opinion publique, M. Mac Carthy nous le dit dans d'attachants récits que nous ne pouvons pas même analyser ici. Il faudrait un espace triple et quadruple de celui dont nous disposons pour en donner un résumé suffisant. Bornons-nous donc à signaler encore la remarquable façon dont notre auteur sait mettre en scène hommes et choses dans ses deux substantiels volumes.

Le genre dans lequel il excelle surtout, c'est le portrait. Nul mieux que lui ne sait dépeindre ses personnages en traits pleins d'animation et de vie. Ils sont frappants de ressemblance, tous ces hommes d'Etat, ces orateurs, ces politiques qu'il nous présente tour à tour, et l'on dirait que l'on parcourt un véritable musée en feuilletant les pages de son livre. Ce musée est d'ailleurs d'autant plus intéressant à passer en revue, que l'écrivain se complait visiblement

dans ses peintures. Il n'abandonne ses modèles qu'après avoir fidèlement reproduit tous leurs traits, leurs qualités aussi bien que leurs travers.

M. Mac Carthy est impartial autant qu'il est exact. « Nous ne sommes plus aux vieux temps, dit-il quelque part, et nous avons complètement changé de méthode, du moins en fait de controverses politiques. Il est maintenant reconnu par tout le monde qu'un homme public peut défendre des opinions désagréables à la majorité sans cesser pour cela de rester parfaitement sincère et honorable. » Partant de ce principe, qui est un hommage rendu à l'esprit de tolérance qui anime les temps présents, il apprécie à leur juste valeur des personnages d'opinions singulièrement différentes. Il ne lui en coûte pas plus de rendre hommage aux puissantes facultés d'O'Connell et aux remarquables mérites du Dr Newman qu'au patriotisme égoïste et jaloux de Palmerston ou à l'esprit large et libéral de Gladstone.

Comme il juge les hommes il juge les choses, ne marchandant pas davantage le blâme que l'éloge quand il le croit justement mérité : « L'exposé de ses fautes, dit-il encore, est la plus importante leçon qu'un peuple puisse trouver dans son histoire. Les historiens ont parfois fait plus de mal que les flatteurs de cour quand ils ont glorifié les erreurs de leur propre pays et tenté de faire passer le faux pour vrai parce qu'un gouvernement est un jour parvenu à entraîner l'opinion de son temps dans de regrettables confusions de principes. »

Ces deux citations ne suffisent-elles pas à montrer tout l'esprit de l'ouvrage ?

M. Mac Carthy ne se borne pas à raconter les grands événements de la politique intérieure et extérieure de l'Angleterre, il nous parle, à l'occasion, de l'organisation si désirable de l'enseignement primaire, due aux courageux efforts de lord John Russell, de l'admirable essor du commerce et de l'industrie, des inventions capitales de l'époque : les chemins de fer, la navigation à vapeur, les télégraphes. La réforme postale de 1840 trouve en lui un narrateur et un défenseur qui nous marque toute l'énergie, toute la persévérance de l'illustre promoteur du *penny postage*, sir Rowland Hill.

Lettré délicat, plein de goût et de finesse, M. Mac Carthy ne pouvait manquer de nous entretenir enfin du mouvement littéraire. A son avis — et cet avis est fondé sur les plus sérieux arguments — le règne qui a eu la bonne fortune d'assister au merveilleux développement de tous les moyens de communication devait avoir une littérature toute distincte, qu'il a eue réellement. De plus, cette littérature se divise en deux parties bien tranchées, correspondant exactement à la division de notre ouvrage. Les écrivains qui ont brillé durant les premières années du règne ont à présent cédé la place à une nouvelle école, trouvant son inspiration dans des sources absolument distinctes et parfois opposées.

Ces écrivains de la première partie de la « période victorienne », écrivains éminents, à coup sûr, Grote, Macaulay, Harriet Martineau, Carlyle, Stuart Mill, Mary Somerville, Tennyson, Browning et sa femme, Matthew Arnold, Thomas Hood, Ruskin, Dickens, Thackeray, Charlotte Brontë, Bulwer Lytton, Disraeli, Kingsley, Lever James, et d'autres encore, M. Mac Carthy les juge tour à tour dans son tableau mouvementé de la littérature, et ses jugements sur ses rivaux et ses émules sont empreints de la même impartialité que nous avons tantôt reconnue. En terminant sa rapide esquisse, il n'a garde d'oublier une publication éminemment anglaise et dont l'influence a été plus puissante qu'on ne se le figure, le *Punch*, ce journal d'une originalité profonde qui n'a nulle part son pendant et qui répond si bien à l'esprit du temps.

Et maintenant, c'est à nous de finir. Notre plus vif désir aura été rempli si nous sommes parvenu à inspirer à nos lecteurs, pour le livre excellent de M. Mac Carthy, une estime égale à celle que nous lui accordons et qu'il mérite à tous égards.

JULES CARLIER.

Drie Evangeliedienaren uit den tijd der Hervorming, door Christiaan Sepp. Leiden, Brill, 1879, gr. in-8°, 189 p.

On ne connaît pas assez en Belgique les travaux de M. Sepp, pasteur à Leyde, qui, avec MM. Q. Janssen, W. Moll et tant d'autres, a renouvelé de nos jours l'histoire des sectes religieuses dans les Pays-Bas, surtout à l'époque de la Réforme. L'ignorance, dans laquelle nous vivons, de tout ce qui se publie en Hollande, est vraiment honteuse, surtout pour ce qui concerne les travaux consacrés à l'histoire des Pays-Bas, c'est-à-dire à l'histoire de la patrie commune jusqu'à la fin du xvi^e siècle. Ce n'est que lorsque des relations scientifiques plus suivies se seront établies entre la Belgique et la Hollande, que notre histoire nationale avancera d'un pas sûr; car de nos jours les chercheurs des deux pays restent isolés les uns des autres au lieu de se prêter un mutuel appui. En cette matière si importante, la réforme doit commencer par nos grandes bibliothèques publiques, où les livres hollandais, même les plus célèbres et les plus indispensables, font presque complètement défaut. Inutile de dire que le même reproche s'adresse aux dépôts littéraires de la Hollande, où nos livres les plus importants manquent bien souvent aussi.

Quoi qu'il en soit, le dernier livre de M. Sepp, dont nous avons transcrit le titre ci-dessus, ne peut pas passer inaperçu en Belgique. L'auteur y retrace la vie et les travaux de trois réformateurs, dont deux appartiennent à notre pays. Ce sont le frison Agge van Albada, le tournaisien Jean Taffin et le gantois Pierre De Zuttere, dit Overd'aghhe.

Albada joua un certain rôle durant les négociations de Cologne en 1579, lorsque l'Empereur tenta en vain de réconcilier Philippe II avec les Pays-Bas révoltés. Il eut des relations plus ou moins suivies avec Marnix, avec Coornhert, un des apôtres les plus remarquables de la tolérance religieuse au xvi^e siècle, avec le théologien et juriconsulte français Lambert Daneau (Danacus), qui occupa une chaire à Leyde et à Gand, avec Viglius, dont il avait épousé la nièce, avec le fameux Daniel Heinsius, etc. Il se distingue surtout par un amour sincère de la liberté de conscience, vertu si rare à cette époque d'intolérance réciproque.

Jean Taffin appartenait à une famille notable de Tournai, qui de bonne heure fournit de nombreux adhérents au protestantisme. Il avait commencé par être secrétaire-bibliothécaire du célèbre cardinal Granvelle; mais il embrassa la Réforme vers l'année 1558 et devint pasteur calviniste des protestants wallons, qui durent émigrer en masse en Allemagne et plus tard se réfugièrent en Hollande. Il résida ainsi successivement à Aix-la-Chapelle, Strasbourg, Metz, Anvers, Heidelberg, Embden, Harlem et Amsterdam. Il était pasteur à Anvers à l'époque des excès des iconoclastes, s'enfuit avec le prince d'Orange à Heidelberg, lorsque le duc d'Albe arriva dans les Pays-Bas, et devint ministre calviniste de la cour du Taciturne, avec le fameux de Villiers ou l'Oiseleur. A eux deux ils étaient, avec Marnix, les principaux conseillers de Guillaume d'Orange en matière religieuse. Taffin résida ensuite à Anvers pendant le blocus de cette ville par le duc de Parme et il mourut à Amsterdam en 1602, fidèle à sa devise : *A Dieu ta vie, en Dieu ta fin*.

M. Sepp analyse tous ses écrits, entre autres

son *Traité de l'amendement de la vie*, publié à Amsterdam et précédé d'une dédicace aux « Magnifiques Seigneurs Bourgeois » de cette ville. On y lit que les réfugiés Calvinistes, originaires des provinces wallonnes, étaient si nombreux à Amsterdam, qu'ils y avaient trois pasteurs, qui prêchaient régulièrement en français.

Jean Taffin, quoique strictement orthodoxe, était partisan déclaré de la tolérance. Son *Responsum* au comte Jean de Nassau, frère du Taciturne, en 1579, est un document plein d'élévation et de charité chrétienne. Il respire le même souffle libéral que l'admirable *Paix de religion* (1578) du Taciturne. M. Sepp nous fait connaître aussi de curieuses lettres de Taffin au philologue Stephanus Pighius (Steven Wynants), qui se trouvent à la bibliothèque de Hambourg et à la bibliothèque royale de Bruxelles, ainsi que 53 autres épîtres, conservées aux archives de la communauté protestante de Delft.

La monographie consacrée au gantois Pierre De Zuttere, dit Overd'aghhe, est la partie la plus neuve et la plus curieuse de l'excellent livre de M. Sepp. W. Te Water, dans sa remarquable *Historie der Hervormde Kerke te Gent* (1756), ne lui avait consacré que quelques lignes insignifiantes. De nos jours le savant bibliothécaire de l'Université de Gand, M. Ferd. Vanderhaeghen a le premier appelé l'attention sur ce courageux apôtre de la tolérance religieuse, dans sa *Bibliographie Gantoise* (t. V, p. 325 et suivantes). J'ai eu, moi-même, la bonne fortune de découvrir, par hasard, quelques documents assez curieux sur Overd'aghhe dans un registre des archives communales de Gand, intitulé *Keure-resolutien*, 1576 ad 1584 (1). M. Sepp a combiné ces renseignements épars fournis par ses devanciers et est parvenu, à force de recherches consciencieuses, à faire revivre une figure des plus importantes de notre xvi^e siècle, qui jusqu'à ce jour avait été vouée à un injuste oubli.

Dès l'année 1563, Overd'aghhe publie un écrit de 112 pages pour défendre, dans un langage plein d'une noble simplicité, les droits de la liberté religieuse; et quand plus tard les calvinistes acquirent la prépondérance dans les Pays-Bas, il resta fidèle à ses convictions et défendit avec le même zèle les catholiques et les dissidents opprimés. Toute sa vie fut une longue suite de persécutions, que lui attira sa tolérance. A Embden, à Rotterdam, à Gand, dans l'île de Walcheren et à Hoogmade, les pasteurs calvinistes orthodoxes le réduisent au silence ou le forcent à quitter la place. Malgré tous ces déboires, il continue à développer courageusement ses idées dans une série de brochures vraiment admirables, que M. Sepp analyse avec soin et qui placent l'auteur au rang des esprits supérieurs, qui, avec le noble prince d'Orange, n'attendaient le salut des Pays-Bas que de la liberté de conscience.

Le livre de M. Sepp sera lu avec le plus vif intérêt par tous ceux qui, chez nous, s'occupent de l'histoire de notre héroïque xvi^e siècle. C'est une œuvre pleine de recherches nouvelles, et l'auteur est tout à fait au courant de ce que nos spécialistes ont publié sur la matière. Maintefois, il cite les livres et les dissertations de MM. Gachard, Rahlenbeck, Paillard, etc.

PAUL FREDERICQ.

Isabelle-Angélique de Montmorency, duchesse de Chatillon, par M. Filleul. Paris, Firmin-Didot.

La duchesse de Chatillon, dont M. Filleul entreprend de nous raconter l'histoire, était la fille de ce Montmorency-Boutteville, duelliste

(1) Voir l'Université calviniste de Gand (1578-1584), article publié dans la *Revue de l'Instr. publ. en Belgique*, année 1878.

effréné, qui fut décapité par ordre du cardinal de Richelieu. La veuve du noble spadassin se retira dans ses terres, en Bourgogne, et se consacra à l'éducation de ses deux filles et de son fils. Des deux filles, l'aînée fut Madame de Chatillon; la cadette, Madame de Valençay. Quant au fils, qui était bossu, mais qui n'a jamais montré sa bosse à l'ennemi, c'est le célèbre maréchal de Luxembourg, le brillant élève de Condé, le vainqueur de Fleurus, de Steinkerque et de Nerwinde.

Vers 1643, Mademoiselle de Boutteville l'aînée fut présentée à Paris dans les salons de la maison de Condé. Elle avait alors dix-sept ans. Elle éclipsa par l'éclat de sa beauté toutes les dames que chantaient les poètes et qu'entouraient les galants de l'époque. Elle avait un esprit très-fin, et fut aussitôt classée au premier rang parmi les précieuses de l'hôtel de Rambouillet. La divine Montmorency, comme l'appelait Voiture, reçut dans la docte réunion le nom de Camma. Il est vrai que, comme tous ses contemporains, elle ne mettait ni accent ni points, et méprisait cavalièrement l'orthographe. Mais elle savait donner à tout ce qu'elle disait un tour original et délicat. Le portrait où elle se peint avec tous ses avantages physiques et les qualités de son esprit, est certainement un des plus jolis de la collection de Mademoiselle de Montpensier. Elle sait qu'elle est belle et qu'il faut louer sa beauté; elle feint donc de regarder son portrait comme une plaisanterie et commence par dire qu'elle ne veut « se remettre à personne, pour faire son portrait », car il y a « peu de justice et de fidélité dans le monde. » Elle veut elle-même donner ce portrait le plus au naturel qu'il lui sera possible et dans la plus grande naïveté qui fût jamais », et là-dessus commence cette merveilleuse description de ses charmes, même les plus secrets et les plus intimes, que M. Filleul a citée tout au long et qu'on nous permettra de citer à notre tour.

J'ai la taille des plus belles et des mieux faites que l'on puisse voir. Il n'y a rien de si régulier, de si libre et de si aisé. Ma démarche est tout à fait agréable, et en toutes mes actions, j'ai un air infiniment spirituel. Mes yeux sont bruns, fort brillants et bien fendus; le regard en est fort doux et plein de feu et d'esprit; j'ai le nez assez bien fait et la bouche infiniment agréable par mille petites façons naturelles qu'on ne peut voir en nulle autre bouche. J'ai les dents fort belles et bien rangées. J'ai un fort joli petit menton. Mes cheveux sont d'un châtain clair et tout à fait lustrés. Ma gorge est plus belle que laide. Pour les bras et les mains, je ne m'en pique pas; mais pour la peau, je l'ai fort douce et déliée. On ne peut pas avoir la jambe ni la cuisse mieux faite que je ne l'ai, ni le pied mieux tourné.

Voilà pour le corps; voici maintenant pour le cœur et l'esprit.

J'ai l'humeur naturellement fort enjouée et un peu railleuse, mais je corrige cette inclination par la crainte de déplaire. J'ai beaucoup d'esprit, et j'entre agréablement dans les conversations. J'ai le ton de la voix tout à fait agréable et l'air fort modeste. Je suis fort sincère, et n'ai pas manqué à mes amis. Je n'ai pas un esprit de bagatelle ni de mille petites malices contre le prochain. J'aime la gloire et les belles actions. J'ai du cœur et de l'ambition. Je suis fort sensible au bien et au mal; je ne me suis pourtant jamais vengée de celui qu'on m'a fait, quoique ce soit assez mon inclination; mais je me suis retenue pour l'amour de moi-même. J'ai l'humeur fort douce et prends plaisir à servir mes amis, et ne crains rien tant que les petits démêlés des ruelles, qui d'ordinaire ne vont qu'à des choses de rien.

Madame de Chatillon ainsi faite, était l'ornement de la cour. On a souvent décrit cette cour, si brillante, si galante, si éprise de bals, de ballets et de comédies, qui environnait alors Anne d'Autriche. L'année est bonne, disait Voiture, il ne manque d'amant à personne. La régente

elle-même, s'était laissé séduire par la bonne grâce de son ministre Mazarin. Le duc d'Orléans, épris de Mademoiselle de Saint-Mégrin, ordonnait de jeter par la fenêtre son rival Jarzé (et non Gersé, comme dit M. Filleul); et Jarzé, averti à temps, quoique non corrigé, osa faire la cour à la régente afin de supplanter Mazarin. Le chevalier de Bois-Dauphin épousait la marquise de Coislin, à la barbe du chancelier Séguier, père de la marquise. L'héritière de Rohan se jetait, malgré sa mère et sa famille, dans les bras du comte de Chabot. Madame de Longueville commençait à écouter le prince de Marsillac, le futur duc de Larochehoucauld et auteur des *Maximes*. Madame de Chevreuse flirtait avec le coadjuteur Paul de Gondy, qui devait plus tard le cardinal de Retz. Condé, marié à une femme qu'il n'aimait pas, allait de Mademoiselle du Vigan à Mademoiselle de Toussy. Le duc de Guise, archevêque de Reims à dix-huit ans, épousait et délaissait tour à tour Anne de Gonzague et la comtesse de Bossu; mais Mademoiselle de Pons, sa troisième femme, lui faisait, durant son expédition à Naples, des infidélités si nombreuses et si criantes que la régente la mettait dans un couvent, jusqu'au retour du duc.

Cependant Mademoiselle de Boutteville avait épousé Coligny, duc de Chatillon. Sa famille s'opposait au mariage; mais au sortir d'un bal, des cavaliers avaient jeté la noble demoiselle dans un carrosse où l'attendait Chatillon; elle avait jeté quelques cris, comme l'exigeaient les convenances; la voiture l'avait emmenée jusqu'à Château-Thierry, où le mariage avait été béni et consommé; de là les deux époux s'étaient rendus par Stenay à Bruxelles, où ils passèrent leur lune de miel.

Cette belle passion ne dura guère: deux ans après, le mari de madame de Chatillon était l'amant d'une fille d'honneur de la régente, et quand il fut tué, sous la Fronde, au combat de Charenton, il avait encore au bras, en guise d'écharpe, une jarretière bleue de mademoiselle de Guerchy.

A cet endroit de la vie de madame de Chatillon, le récit de M. Filleul devient assez confus; c'est plutôt une histoire, et une histoire peu originale et fort embrouillée, de la Fronde qu'une biographie de la duchesse. L'auteur n'a pas mis en relief le rôle considérable que joua madame de Chatillon dans les intrigues de l'époque. En dépit de son admiration pour la duchesse, il ne sait pas la suivre dans la mêlée des événements et marquer en traits sûrs et fermes la vivacité et l'ardeur de cet esprit inquiet, qui se plaît aux cabales et aux secrètes négociations, sans renoncer à l'amour et aux galantes aventures. La duchesse de Chatillon fut une des reines de Paris durant la Fronde; elle brillait parmi toutes les dames qui parcouraient le cours dans leurs carrosses en recevant l'hommage de cavaliers qui caracolèrent aux portières. Le futur roi d'Angleterre, Charles II, lord Digby, lord Craft, et, parmi les Français, le duc de Candale, le marquis de Coëuvres, Condé faisaient une cour respectueuse à la belle veuve.

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés. Ce fut elle qu'on envoya à Saint-Germain négocier la paix avec la cour. Mais Mazarin ne cherchait qu'à gagner du temps; il acheta le départ du duc de Lorraine, qui s'était fait l'allié des princes, et Condé, laissé seul avec cinq mille hommes, fut attaqué par Turenne dans le faubourg Saint-Antoine. Le vainqueur de Rocroy, qui ne fut jamais si habile et si intrépide que dans cette sanglante bataille, parvint à repousser l'attaque, et, grâce aux canons de la Bastille que M^{lle} de Montpensier fit tirer contre l'armée royale, entra heureusement dans Paris. Il était dans une violente colère contre

Madame de Chatillon; dès qu'il l'aperçut après le combat, il lui fit *les plus terribles yeux du monde*. Chavigny, à qui le prince avait fait *une mine aussi furieuse*, était mort de saisissement. Madame de Chatillon « pensa s'évanouir » et demanda un verre d'eau. Il est vrai que la journée avait été pour elle pleine des plus cruelles émotions; elle avait tremblé pour le duc de Nemours, qu'elle aimait, tremblé pour Condé à qui elle n'avait pas, dit-on, refusé ses bonnes grâces, tremblé pour ses amis, et l'on sait que la belle dame n'en manquait pas. Dans son trouble, elle n'était pas « ajustée au dernier point, » et n'avait mis ni rouge ni blanc, contrairement à la mode. Un coup plus douloureux la frappa quelques jours après: le duc de Nemours fut tué en duel par le duc de Beaufort. Condé et Mademoiselle se rendirent aussitôt chez madame de Nemours pour lui porter leurs consolations; la malheureuse veuve pleurait, étendue sur son lit, mais au milieu des condoléances, madame de Béthune lâcha un mot grotesque, et les assistants, au grand scandale de la duchesse, éclatèrent de rire. Aussi peu édifiante fut la visite de Condé et de Mademoiselle à l'archevêque de Reims, frère de Nemours: on trouva que ce haut dignitaire de l'Eglise tenait ses rideaux jalousement fermés, et les rires recommencèrent. On ne sait ce qu'éprouva Madame de Chatillon; mais elle sut garder une attitude digne; vêtue de deuil, elle parla dans les compagnies de Nemours avec le chagrin que devait inspirer la perte d'un des plus vaillants chefs du parti, et de ce qui n'était pas Nemours, avec une « mine douce et riante. »

La Fronde touchait à sa fin: Condé seul poursuivit la lutte, à la tête des armées espagnoles qu'il avait autrefois vaincues. Madame de Chatillon s'était retirée à Merlou. Elle faillit devenir reine d'Angleterre, car elle avait inspiré à Charles II une passion très-vive, et, d'après le témoignage de Clarendon, le futur roi pensait à l'épouser. Toutefois Madame de Chatillon était restée l'implacable ennemie de Mazarin; on l'accusa, dit Madame de Motteville, d'avoir voulu attaquer la vie du cardinal par d'autres armes que celles de ses yeux. L'enchanteuse avait su détacher le maréchal d'Hocquincourt du parti de la cour; le rude soldat qui, au dire de Saint-Evremond, n'aima jamais que la philosophie et madame de Monthazon, s'était laissé ensorceler par la duchesse de Chatillon; il lui avait promis de livrer à Condé Ham et Péronne. Le complot fut découvert; d'Hocquincourt, revenu de son égarement, fit amende honorable, et la duchesse, un instant renfermée à l'abbaye de Maubuisson, accepta enfin l'amnistie. En 1666, elle épousait un prince souverain d'Allemagne, le duc de Mecklenbourg-Schwerin, un des plus grands distraits de l'époque, et depuis, tous les contemporains la nommèrent « madame de Mecklenbourg. » Au bout de quelques années, les deux époux se séparèrent, on ne sait trop pourquoi.

M. Filleul s'est pris pour la duchesse de Chatillon d'une de ces passions posthumes qu'inspirent quelquefois aux érudits les belles héroïnes et les charmantes pécheresses du passé. Il n'est pas rare qu'un savant se fasse le chevalier d'une de ces dames du temps jadis; on oublie volontiers leurs fautes et leurs criminelles faiblesses pour ne se souvenir que des attraits qu'ont ébloués leurs contemporains ou que nous révèlent encore leurs portraits, et de l'esprit étincelant qu'elles savaient allier à leur beauté: peu à peu on arrive à justifier leurs équivoques aventures, et chacun sait avec quelle chevaleresque galanterie, avec quelle passion romanesque Victor Cousin a rompu des lances en faveur de la fragile vertu de Madame de Longueville. M. Filleul, qui se moque fort agréablement de Victor Cousin, est tombé dans le même travers que le litté-

rateur philosophe. Il veut être l'historien sincère et impartial de Madame de Chatillon; il part en guerre contre tous ceux qui diffament son héroïne, contre Bussy-Rabutin surtout, qui a fait sur elle, dans son *Histoire amoureuse des Gaules*, un « roman licencieux, » un « venimeux libelle, » un « pamphlet odieux, où toutes les circonstances de la vie de la duchesse sont travesties avec une perfidie qui dénote beaucoup de haine et un grand désir de vengeance. « Bussy-Rabutin, dit M. Filleul, a dénaturé ce qu'il savait pour en faire un livre obscène. Mais, malgré tout, il ne nous a pas convaincus. Il prétend avoir recueilli une foule de lettres de cette « illustre femme » et de « ses connaissances; » mais ces lettres sont à peine au nombre de douze. Il est vrai que M. Filleul a réussi à montrer dans le cours de son récit « bien des choses que la majestueuse histoire regarde ordinairement de beaucoup trop haut; » il a su rendre intéressantes certaines parties de son ouvrage (j'excepte tout ce qui concerne la Fronde); son style est parfois piquant, et des réflexions spirituelles, des traits ingénieux émaillent le récit. Mais nous ne pensons pas que la belle « frondeuse » n'ait été qu'une Célémène, une coquette qui n'a jamais péché; nous ne croyons pas à la vertu de Madame de Chatillon. M. Filleul déclare même que la duchesse mit une certaine apreté à l'augmentation de sa fortune, mais que c'est une grande exagération de l'accuser d'une avarice sordide. Pourtant, Saint-Simon a dit de Madame de Chatillon qu'elle était « très-avare et très-entassée, » et Madame de Sévigné a flétri en termes énergiques sa lésinerie et sa rapacité. Mais M. Filleul n'a pas cité le témoignage de Saint-Simon; et quant à Madame de Sévigné, la pétulante marquise, comme il l'appelle, elle ajoute confiance « aux bruits du monde qui grossissent tout, » et « exagère encore, pour faire de l'esprit, des contes, déjà fort exagérés. » Mais écoutez l'oraison funèbre qu'a faite Madame de Sévigné sur une femme qui fut son amie; n'est-elle pas accablante et conçue en termes écrasants?

Ah! ne me parlez pas de Madame de Meckelbourg; je la renonce. Comment peut-on, par rapport à Dieu et même à l'humanité, garder tant d'or, tant d'argent, tant de pierreries, au milieu de l'extrême misère des pauvres, dont on était accablé dans ces derniers temps? Mais comment peut-on vouloir paraître aux yeux du monde, ce monde dont on veut l'estime et l'approbation au delà du tombeau, comment veut-on lui paraître la plus avare personne du monde: avare pour les pauvres, avare pour ses domestiques auxquels elle ne laisse rien, avare pour elle-même, puisqu'elle se laissait quasi mourir de faim; et, en mourant, lorsqu'elle ne peut plus cacher cette terrible passion, paraître aux yeux du public l'avare même? Ma chère Madame, je parlerais un an sur ce sujet; j'en veux à cette frénésie de l'esprit humain, et c'est m'offenser que d'en user comme vient de faire Madame de Meckelbourg. Nous nous étions fort aimées autrefois, nous nous appelions sœurs; je la renonce, je n'en parle plus.

A. CHUQUET.

Balzac au collège. par Champfleury. Documents pour servir à la biographie de Balzac, avec une vue dessinée d'après nature par A. Queyroy. Paris, Patay.

On sait que Balzac a fait ses études dans un collège de la Touraine, dirigé par des oratoriens, au collège de Vendôme. Selon M. Champfleury, il faut se reporter à *Louis Lambert* pour savoir ce que pensait Balzac durant les six années qu'il passa dans ce collège. *Louis Lambert*, une sorte d'autobiographie, dit très-bien M. Champfleury, fut conçue sous l'influence de René, d'Obermann, de Joseph Delorme, et fournit à

Balzac l'occasion de décrire les émotions de sa jeunesse. « Louis Lambert et Balzac ne font qu'un », écrit la sœur du romancier, Madame Surville. Balzac avait quatorze ans lorsque le directeur du collège pria sa mère de le retirer en toute hâte de l'établissement; il avait un *coma* dont la cause échappait à ses maîtres; « devenu maigre et chétif, dit Madame Surville, il ressemblait à ces somnambules qui dorment les yeux ouverts; il n'entendait pas la plupart des questions qu'on lui adressait, et ne savait que répondre quand on lui demandait brusquement: « A quoi pensez-vous? où êtes-vous? » Louis Lambert ressent, comme Balzac, les atteintes de cette bizarre maladie; lui aussi, saisi d'une fièvre « qui ne le quitte pas et à laquelle son inaction corporelle donne les symptômes du coma », quitte brusquement le collège en quatre ou cinq heures. De même que Balzac, Louis Lambert reste étranger aux plaisirs bruyants de ses camarades; il aime une « situation excéntrique »; durant les heures des récréations, il est assis sous un arbre de la cour, dans une sorte de « muette aristocratie », ou bien il « se tapit, comme un rat » dans un coin de la salle d'étude. De même que Balzac, Louis Lambert passe aux yeux de ses maîtres pour un écolier paresseux; pourtant, personne ne lit plus que lui; sans cesse il « étanche la soif de son cerveau qui veut s'assimiler toutes les idées »; il « dévore des livres de tout genre et se repait indistinctement d'œuvres d'histoire, de philosophie et de physique »; il va jusqu'à lire des dictionnaires « à défaut d'autres ouvrages »; il « éprouve d'incroyables délices à chercher le sens d'un substantif inconnu » et rêve longuement de la « physionomie » et de « l'histoire d'un nom: » la plupart des mots « ne sont-ils pas teints de l'idée qui les représente extérieurement? »

Tous ces rapprochements sont ingénieux et justes. M. Champfleury les accompagne de détails intéressants et de documents curieux. C'est ainsi qu'il décrit « les culottes de bois », dont Balzac parlait à son ami Fontemoing. C'était une cellule, située dans le dortoir, et, comme dit le romancier dans *Louis Lambert*, garnie de barreaux par le haut et fermée par une porte à claire voie. On y restait quelquefois enfermé pendant des mois entiers; mais les prisonniers trompaient leur ennui en causant. En vain le préfet s'efforçait de les surprendre et arrivait à l'improviste de son pas le plus léger; les captifs avaient l'oreille fine, et leurs camarades complaisants avaient semé dans les escaliers des coquilles de noix dont le craquement annonçait l'arrivée du préfet.

M. Champfleury, qui a visité le collège, décrit une autre prison plus rigoureuse que les « culottes de bois »; celle-là, la plus terrible des « vendômoiseries », était détachée du collège; elle forme sur le Loir une échappée assez pittoresque; l'habile artiste Queyroy en a fait un dessin reproduit en tête du travail de M. Champfleury.

Un contemporain de Balzac habitait encore le collège à l'époque où M. Champfleury fit son excursion à Vendôme. C'était le père Verdun, le portier qui était chargé du service de la geôle et qui plus d'une fois emprisonna Balzac. Ce bonhomme, aujourd'hui âgé de 80 ans, se rappelle encore *les grands yeux noirs* de Monsieur Balzac. Ce dernier trait est caractéristique; les yeux du romancier étaient, d'une beauté admirable; Balzac le savait, et lui-même dans *Louis Lambert* a parlé de leur éclat et de leur puissance.

Citons un fragment du registre de sortie des élèves, où le principal du collège a inscrit son opinion sur le jeune Balzac.

N° 460. — Honoré Balzac, âgé de huit ans cinq mois. A eu la petite vérole sans infirmités. *Caractère sanguin, s'échauffant facilement et sujet à*

quelques fièvres de chaleur. — Entré au pensionnat le 22 juin 1807. — Sorti le 22 août 1813. — S'adresser à M. Balzac, son père, à Tours.

Nous ferons, en terminant, quelques critiques à M. Champfleury.

N'est-ce pas aller trop loin que de déclarer que Balzac était le seul penseur, et, sous les apparences d'une profonde apathie, le plus grand travailleur du collège? M. Champfleury ajoute fièrement qu'il n'a voulu consulter aucun des condisciples du romancier. « Ils ne pouvaient, dit-il avec emphase, ils ne pouvaient avoir senti cet idéologue, presque aussi incompréhensible pour eux, que les penseurs de l'Empire l'étaient pour Napoléon I^{er}! » Mais un biographe sérieux ne dédaigne aucun témoignage. — Ailleurs, M. Champfleury propose d'élever une statue à Balzac dans la cour du collège de Vendôme. Balzac « apparaîtrait à la nouvelle génération comme un écolier méditatif et songeur, un livre à la main, cherchant dans l'espace d'autres livres. » Cela est fort bien dit; mais, Balzac qui n'était pas, de l'aveu même de M. Champfleury, le type du parfait élève, donnerait-il aux collégiens de Vendôme un exemple édifiant? Il est douteux d'ailleurs que les professeurs de rhétorique française le citent comme un modèle à suivre. C.

Noëtz de Jehan Chaperon, dit le Lassé de repas, publiés d'après l'exemplaire unique de la bibliothèque de Wolfenbüttel, par Emile Picot. Paris, Morgand et Fatoul, 1879.

Voici le premier volume d'une intéressante collection qui se publie sous la direction du baron James de Rothschild. Il s'agit de préserver de la destruction un grand nombre de petits recueils dont on ne trouve plus guère que des exemplaires uniques, aussi bien dans les dépôts publics que dans les bibliothèques privées. La *Collection d'anciens chansonniers français* (c'est le titre adopté) promet plus d'une surprise aux amateurs de curiosités littéraires du xv^e et du xvii^e siècle. Plus d'un *livret* inconnu même au *Manuel du Libraire* pourra bientôt figurer sur les rayons des plus modestes cabinets de travail.

A titre de spécimen, M. Emile Picot a choisi les *Noëtz* de Jehan Chaperon. Ils n'ont encore été cités jusqu'ici par aucun bibliographe. L'auteur paraît être un rhétoricien de Paris qui, comme tant d'autres, rima principalement pour le peuple, s'empara de ses refrains et s'inspira de ses idées, de ses rancunes ou de ses passions. Ecrivain besogneux, il composait souvent sur commande des complaintes aussi bien que des satires, des cantiques pieux aussi bien que des chants de victoire. En 1536, sous la devise rhétoricienne — *Tout par soullas*, il publie « Les Grans Regretz et Complainte de Mademoiselle du Palais » une plaquette déjà recueillie par MM. de Montaiglon et de Rothschild dans leur xiii^e volume du *Recueil de Poésies françaises*.

M. Picot analyse minutieusement une autre œuvre de Jehan Chaperon. C'est « Le Dieu gard de Marot à son retour de Ferrare en France, avecques la triumphe des trioletz où est compris les neuf preuses, les devis de deux amans et plusieurs ballades, rondeaux, epistres, disains, huictains et quatrains ensemble la chanson de Hesdin. » On suppose que ce volume a été imprimé à Paris en 1537. Il contient beaucoup de pièces de circonstance qui permettent d'entrevoir la vie un peu débraillée, un peu bohémienne que menait notre chansonnier. Tel est le rondeau « de deux compaignons qui furent prins au boys des Brières avecq deux triumpheuses. »

Telle est aussi la chanson de Hesdin sur le chant de « Marseille la jolie. » En voici le dernier couplet assez significatif :

Un compagnon de France
La chanson composa
Que au lit de souffrance
Fortuna disposa ;
Chaperon se nomma,
Des malheureux l'esclave
Qui du camp retourna
En estat non trop brave.

Chaperon figure donc au fameux siège de Hesdin, qui se rendit en mars 1537.

Quant au *Chemin de long estude*, imprimé en 1549, ce n'est qu'une paraphrase de l'œuvre de Christine de Pisan. Chaperon déclare même avoir « traduit de langue romane en prose françoysé. » Il est fort à croire que cette version aura été commandée au poète besogneux par quelque courtisan peu lettré.

M. Emile Picot semble demander grâce pour les soins dont il a entouré cette première édition des *Noëls*. Pourquoi donc invoquer « l'indulgence des lecteurs ? » Ceux qui méritent vraiment ce nom ne se plaindront ni du glossaire ni surtout du commentaire. Ils diront avec le savant éditeur : « Les noëls en général se recommandent plutôt par la naïveté de l'expression que par l'élégance du style ; ils n'en méritent pas moins de fixer l'attention de ceux qui s'intéressent aux vieux chansonniers. On peut y trouver bien des détails curieux, surtout si l'on étudie les *timbres* des chansons. » C'est le même intérêt que nous avons rencontré autrefois en feuilletant le *Choix de chansons et poésies wallonnes* de Bailleux et Dejardin (Liège 1844). Il est vrai que le spirituel La Monnoye déclare dans son glossaire des noëls Bourguignons qu'il a vainement cherché dans les vieux couplets une lucur d'intérêt et d'agrément. Il en va tout autrement quand on se préoccupe, comme c'est la mode aujourd'hui, de pénétrer l'esprit vraiment populaire des anciennes poésies.

Pastourelles, *vilancicos*, noëls rustiques et barbares, tout devient respectable à titre de document pour la *Cultur-geschichte*. En parcourant les notes de M. Picot, on peut voir l'importance de ces recherches d'apparence microscopique et puérile. Nous recommandons à ce propos le commentaire du huitième noël.

Chantons Noël à haulte voix
Nobles Francoys, je vous supplie.
Pour honorer le roy des roys ;
En joyeux chant chacun se lye !
Laissons toute triste omélie,
Espérant paix en ses bas lieux ;
France florit cointe et jolye
Souzbz l'estandart du roy des cieulx.

Le commentateur retrouve le timbre jusque dans la littérature néerlandaise. Il aime ainsi à nous montrer les bizarres aventures du vaudeville :

Agréable indiscret qui, conduit par le chant,
Passe de bouche en bouche et s'accroît en marchant.

Pour ces chansons, tout se mêle librement, le sacré et le profane, l'officiel et le populaire. C'est presque le cas de répéter avec Jean-Jacques : « C'était une collection très-complète de tous les vaudevilles de la Cour et de Paris depuis plus de cinquante ans, où l'on trouvait beaucoup d'anecdotes, qu'on aurait inutilement cherchées ailleurs. Voilà des mémoires pour l'histoire de France... » J. STECHER.

BULLETIN.

Importance historique du moyen âge. Sous ce titre, M. Philippson, appelé récemment de l'univer-

sité de Bonn à celle de Bruxelles en qualité de professeur d'histoire, vient de publier en brochure le discours d'ouverture de son cours d'histoire du moyen âge. C'est une page remarquable, qui annonce des vues générales aussi justes qu'élevées. M. Philippson n'a garde de se ranger parmi les contempteurs systématiques du moyen âge ; c'est à ses yeux une époque de sève et de jeunesse, où l'idée chrétienne et l'idée germanique élaborent de concert les éléments d'où naîtra, quand se sera renouée la chaîne des traditions de l'antiquité, la civilisation moderne. « Unité de tous les hommes, délivrance de l'individu de l'omnipotence de l'Etat, association du gouvernement par soi-même, gouvernement de l'Etat par les représentants de la nation, — voilà les grands principes introduits dans l'histoire par le moyen âge. » Cela est exact ; nous nous demandons toutefois, si dans l'explication de la genèse de ces mœurs, de ces institutions nouvelles, le savant professeur ne fait pas une part trop prépondérante à l'élément germanique, si, surtout, il n'y a pas lieu de tenir compte de la persistance de l'idée antique au sein même du moyen âge, où son action latente ne laisse pas d'être sensible. Quoi qu'il en soit, M. Philippson, qui s'était déjà fait connaître avantageusement comme historien moderne par son ouvrage sur Henri IV et Philippe III, aborde le nouveau sujet de ses études dans un esprit qui promet à ses élèves de belles et fructueuses leçons. B.

Méthode intuitive d'orthographe et de lecture, par F.-F. Gallet, Bruxelles, Office de Publicité. — Enseigner la langue maternelle en observant comment la mère procède pour apprendre à parler à son enfant et en appliquant ce procédé avec les modifications accessoires que nécessitent l'âge, le degré d'intelligence, les connaissances acquises, telle est la marche simple, naturelle et logique indiquée à l'instituteur. La mère n'apprend pas à l'enfant des mots isolés ou des formes de langage en dehors de l'application ; elle lui fournit, à mesure que l'occasion s'en présente, des expressions qui répondent aux impressions reçues, aux sentiments éprouvés ; d'où l'on peut conclure que l'application immédiate et simultanée des formes du langage aux idées qu'elles expriment est le moyen par excellence d'enseigner la langue maternelle. C'est la méthode intuitive, qui, par une ingénieuse combinaison, est ici appliquée de manière à faire marcher de pair la lecture et l'écriture. « Provoquer l'idée en attirant l'attention de l'enfant sur certaines circonstances faciles à présenter à ses yeux ou à son esprit, l'amener, par cela même, à dire le mot ou la phrase que nous voulons lui faire écrire, puis lui faire connaître et appliquer l'orthographe propre du mot ou de la forme qu'on étudie, tel est le procédé employé comme moyen d'associer, dans un même souvenir, l'idée, la forme verbale écrite. » La marche suivie par M. Gallet est donc l'inverse de celle qui est adoptée généralement, et qui consiste à faire de la lecture le point de départ de l'étude de la langue écrite. « Nous devons apprendre à écrire nos pensées comme nous apprenons à les dire, et nous devons savoir lire parce que nous savons écrire. » Une réforme aussi radicale paraît, à première vue, présenter de grandes difficultés ; mais il suffit de lire la série des exercices qui composent le volume pour être persuadé qu'on en peut tirer de grands avantages : ces exercices sont conçus et combinés de façon à initier le jeune élève graduellement et sans effort à la connaissance de la langue, depuis les éléments de la représentation graphique des tons, l'analyse des mots parlés dans leurs éléments constitutifs, jusqu'aux formes orthographiques qui présentent le plus de difficulté.

— C'est également ce même procédé d'enseignement basé sur l'intuition que M. Jules Guillaume préconise dans une brochure (*La morale dans l'école*, Bruxelles, Alliance typographique), où il examine toutes les questions qui se rattachent à l'éducation populaire, le fonctionnement de l'école, son programme, sa méthode, sa discipline, jusqu'à quel

point la morale « peut s'y adapter sans déranger le mécanisme général. » Il est vrai de dire que, pour M. Guillaume, la lecture et l'écriture n'ont dans l'éducation qu'une importance secondaire. « Dans l'éducation, pas plus que dans la vie, dit-il, la lecture n'a l'importance qu'on lui attribue. Elle est loin d'être une condition première pour l'acquisition d'autres connaissances. Avant d'apprendre à lire, l'enfant a d'abord à s'approprier le monde extérieur à interner ce qui est externe, à emmagasiner une provision d'images et d'intuitions, puis à la reproduire exactement par la parole. » Et il montre que ce qui est vrai pour la lecture ne l'est pas moins pour les autres matières de l'enseignement. Après cet examen, il recherche quelle est l'influence du programme et du mode d'enseignement sur la discipline. « L'enseignement abstrait, dogmatique de l'école est entièrement contraire au génie pratique de l'enfant. On est parvenu à rendre ses occupations tellement arides, tellement ennuyeuses que l'activité d'esprit est devenue un tourment pour ce petit être essentiellement actif... Quand il demande la nourriture, on lui présente une médecine. Aussi, pour le décider à la prendre, a-t-il fallu imaginer je ne sais quel monstrueux système de récompenses et de peines, de flatterie et d'intimidation, servir la terreur pour récolter l'hypocrisie ou la révolte, exciter la vanité chez les uns et en même temps l'envie et la haine chez les autres ; caresser chez tous les mauvais instincts qui grouillent dans les bas-fonds de l'âme humaine. » Le tableau est bien sombre ; mais en le supposant fidèle et en accordant que l'école actuelle n'est pas morale, quel serait le remède ? M. Jules Guillaume le trouve non pas dans l'enseignement dogmatique de la morale, non pas même dans l'obligation imposée à l'instituteur de veiller au moins à ce que le régime, ou, comme on l'a dit, l'atmosphère de l'école soit morale, mais dans l'adoption du principe « actif, vivant pour la morale comme pour la science » introduit dans l'école par Froebel. Cet élément de rénovation n'est autre que « le jeu, le déploiement de la force exubérante de l'enfant, l'expansion libre et complète de son intelligence et de sa volonté, la manifestation sincère et spontanée de tout son être. » Ainsi seraient résolus en même temps le problème de l'introduction de la morale dans l'école et toutes les autres questions qui se rattachent à l'éducation populaire.

— *Le libéralisme et les idées religieuses*, par Paul Voituron, Bruxelles, Mayolez. — M. Voituron parlant de cette idée que la principale cause du malaise dont souffre la société est le défaut d'harmonie entre les idées religieuses et les tendances politiques, examine d'une manière approfondie les moyens qui ont été proposés pour établir cette harmonie. S'il rejette toutes les religions positives, il condamne également le positivisme, auquel il reproche de n'être pas une philosophie, de nier les idées religieuses et de conduire au despotisme et à l'anarchie. La vraie base de la société, en dehors des religions existantes et des négations du positivisme, réside, selon lui, dans la religion et la morale rationnelles. Le sujet traité par M. Voituron se rattache, comme on voit, aux plus graves préoccupations politiques du moment, et nous devons nous borner à ces indications sommaires.

— *La Poste aux lettres*, par J.-F. Corbisier, Bruxelles, Manceaux. — Cette brochure est tirée des *Annales de la Société d'éducation populaire de Laeken*, dont la première session vient d'être close par la Conférence qu'a donnée M. Corbisier, attaché à l'Administration centrale des postes. Après une esquisse rapide de l'histoire de la poste, M. Corbisier expose l'organisation du service postal en Belgique et montre comment de simple messagère, la poste a pris rang parmi les institutions de premier ordre et est devenue un des agents les plus importants du crédit public. Aux principaux renseignements statistiques fournis par les relevés les plus récents, il joint un exposé des réformes nouvellement adoptées ou proposées dans le but d'accroître

les facilités accordées au public, et cette dernière partie de son travail n'est pas la moins intéressante. Le sujet est traité avec autant de soin qu'on pouvait l'attendre d'un spécialiste éclairé et consciencieux.

— Le fascicule du Bulletin des commissions royales d'art et d'archéologie qui vient de paraître, renferme des *Notes sur un voyage en Italie*, que les historiens de l'art national consulteront avec fruit. L'auteur, M. Hymans, montre que l'on est bien moins avancé en Italie dans la détermination des œuvres d'art que nous ne le sommes dans la connaissance des œuvres italiennes, et il relève, pour ce qui regarde les Flamands, un assez bon nombre d'erreurs ou d'omissions. Ainsi, il nie l'authenticité des portraits attribués à Van Dyck qui se trouvent au Palais royal de Naples; il reconnaît au Musée du Capitole à Rome dans deux portraits, à deux personnages, de Van Dyck, désignés comme anonymes, les deux frères de Wael et les deux gravures de Jole, affirme que les galeries romaines ne renferment pas d'œuvres sérieuses ou authentiques de Rubens et n'hésite pas à attribuer à de Crayer le grand portrait de Philippe IV à cheval, qui est à Florence, portrait dont Velasquez est considéré comme l'auteur.

— Le troisième fascicule de l'exposé de la situation du royaume de 1861 à 1875, publié récemment, se compose de 116 pages, format petit in-4° et comprend, sous le titre VI de l'ouvrage, toutes les données relatives aux finances publiques.

— *Un coup d'œil sur la littérature belge contemporaine*. Tel est le titre d'une étude, signée Trautwein von Belle, que vient de publier (nos 5 et 22 avril) le *Magazin für die Literatur des Auslandes*. L'auteur, après un aperçu historique des éléments qui constituent la « dualité littéraire » en Belgique, l'un germanique, l'autre roman, passe d'abord en revue les productions principales en langue flamande, depuis J.-F.-J. Willems, « le père de la littérature flamande actuelle, » jusqu'à Emanuel Hiel. L'énumération des historiens et savants qui ont écrit en langue française lui fournit l'occasion de venger la Belgique du reproche qu'on lui a fait quelquefois d'être un pays illettré. Cette démonstration sympathique aurait gagné aux yeux des lecteurs du *Magazin*, si le rédacteur de l'article avait été mieux renseigné qu'il ne parait l'être quand il parle des productions littéraires proprement dites des dernières années. Il se borne, en effet, à citer : pour le théâtre M. H. Delmotte; pour le roman et la poésie MM. Prins et Pergameni; pour l'histoire littéraire, M. Loise. Sans contester le mérite de ces écrivains, on peut trouver que le coup d'œil est vraiment trop rapide.

Les *Etudes sur l'Allemagne moderne* de M. Loise sont très-favorablement appréciées dans une étude spéciale que la même revue consacre à cet ouvrage. On loue surtout l'auteur d'avoir frayé la voie dans sa patrie à l'histoire littéraire comparée, d'être un des principaux représentants de la tendance sympathique à l'Allemagne dans la littérature belge, d'avoir fait preuve « d'une grande modération et d'une louable indépendance d'esprit, tout en laissant clairement apercevoir partout ses sentiments catholiques. »

— Voici, d'après le rapport présenté à la séance annuelle du comité directeur des *Monumenta Germanica*, quel est l'état actuel des publications. Dans le courant de l'année, ont été terminés : Dans la section des *Auctores antiquissimi* : Tome II. *Eutropii Breviarium*, éditeur H. Droysen; T. III, p. 1, *Victoris Vitensis Historia persecutionis africane provinciarum*, édit. C. Halm; Pauli *Historia romana in usum scholarum*. — Dans la section des *Scriptores* : T. XXIV (fin); *Wiponis Gesta Chuonradi II ceteraque quæ supersunt opera. Editio altera. Accedunt Annalium Sangallensium, Chronici Herimanni, Chronici universalis Suevici partes et duo carmina codicis cantabrigiensis*, édit. H. Bresslau. — Le tome IV du *Neuer Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*. Le Corippus, que M. Parisch a été chargé d'éditer, est sous presse, ainsi que le *Fortunatus*, édit. le Dr Leo (col-

lection des *Auctores*). Sont en préparation, pour la collection des petites chroniques des v^e et vi^e siècles : Ausone, Avitus et Sidonius. Le tome XXIV des *Scriptores* s'est enrichi d'une série de chroniques locales du 12^e ou de la première moitié du xiii^e siècle, parmi lesquelles nous remarquons celles de Brabant et de Flandre, l'histoire des abbayes de Vicogne et d'Andre, l'histoire des comtes de Guines, par Lambert, éditées par le Dr Heller. Parmi les nombreux travaux en préparation, nous voyons cités : des éditions de Frédegaire et de Grégoire de Tours, le tome I^{er} des chroniques allemandes, des éditions de la loi ripuaire, de la loi salique, des Capitulaires, le tome I^{er} de la collection des Stadtrecht; dans la collection des *Diplomata*, des documents se rapportant aux règnes de Conrad I, Henri I et d'Otton I; dans la collection des *Epistolæ*, les lettres de Grégoire-le-Grand; dans la collection des *Antiquitates*, une série de poèmes de l'époque de Charlemagne.

NOTES ET ÉTUDES.

LETTRES PARISIENNES.

Paris, 10 mai.

Voici un roman nouveau, bruyamment annoncé comme devant être un événement littéraire considérable. Il a pour titre : *Les frères Zemganno* et pour auteur M. Edmond de Goncourt. C'est la librairie Charpentier qui l'a édité. A vrai dire, je crains qu'il n'ait fait plus de bruit avant son apparition qu'il n'en fera après.

MM. Edmond et Jules de Goncourt ont tenu une grande place dans le mouvement littéraire entre 1860 et 1870. Ils étaient deux frères, le premier âgé d'une dizaine d'années de plus que le second, et la plus intime, la plus touchante affection les liaient l'un à l'autre. Ils vivaient ensemble, travaillaient ensemble, écrivaient côte à côte, à la même table. Ils n'ont publié aucun livre où leurs deux noms ne se trouvent réunis. Le style était si b'en le même et dans chaque volume et dans tous qu'il était impossible au critique le plus exercé de distinguer dans cette collaboration le travail de l'un et celui de l'autre.

Ils ont écrit ensemble des romans et des études historiques. Ils ont même, en 1863, fait représenter à la Comédie Française une manière de drame, *Henriette Maréchal*, qui fut outrageusement sifflé. Ce fut à cette soirée que commença la notoriété de Georges Cavalier dit *Pipe en Bois*, qui est devenu par la suite une sorte de personnage, et que, je crois, vous avez connu en Belgique.

Les études historiques de MM. Edmond et Jules de Goncourt sont des plus intéressantes. Elles portent sur la société du xviii^e siècle, la société féminine surtout; sur les nombreuses maîtresses de Louis XV, sur Marie Antoinette. Les auteurs étaient deux curieux, très-fins d'esprit, grands collectionneurs d'estampes, grands fureteurs d'autographes : ils ont mis la main sur une quantité de documents rares et précieux. Ces études ont été, dans les deux dernières années, reprises, développées et complétées. Elles resteront, malgré un style précieux et recherché : il n'est guère possible aujourd'hui de parler du xviii^e siècle sans leur faire de fréquents emprunts.

Ce n'est pas cependant à ces travaux d'érudition que les frères de Goncourt ont dû leur principale réputation. L'érudition n'intéresse que les lettrés. La vogue des frères de Goncourt leur est venue de leurs romans : *Germinie Lacerteux*, *Sœur Philomène*, *Renée Mauperin*, *Manette Salomon*, *Madame Gervaisais*, il suffit

de citer les noms. Après Balzac, après M. Flaubert, MM. de Goncourt apportaient une note nouvelle : la note malade, à la fois sensuelle et malade. Jamais encore avant eux on n'avait osé descendre aussi avant dans l'analyse de ce que l'on pourrait appeler la pathologie morale. Leurs récits n'étaient pas compassés, il s'y trouvait dans la charpente des disproportions et même des solutions de continuité à choquer un écolier de rhétorique : la langue était en outre contournée, alambiquée, tout à la fois laborieuse et raffinée. Cependant il se trouvait dans chaque livre des pages d'une analyse si pénétrante et si délicate, des observations si bien prises sur le vif, un accent de réalité parfois si sincère, que beaucoup passaient sur les défauts de la composition et les embarras du style pour n'être frappés que de l'originalité de certains détails. Il y avait là quelque chose qui n'avait encore été fait ni tenté par personne. S'il fallait dire de qui procède le roman naturaliste de M. Zola, je crois qu'il faudrait nommer en première ligne les frères de Goncourt. Il se fit autour d'eux du bruit, du scandale même. Vous savez que le succès est fait de tout cela, en y joignant le talent et la mode, c'est-à-dire ce qu'apporte un auteur et ce que désire le goût public.

Vers les dernières années de l'Empire, cette collaboration fut brisée par un coup fatal. Le plus jeune des deux frères, M. Jules de Goncourt, mourut. Son frère en reçut une douleur qui pendant plusieurs années le rendit incapable de rien produire, et que le temps a adouci sans pouvoir l'effacer. C'est la loi pourtant que l'herbe fleurisse sur les tombeaux, et, après un long intervalle, M. Edmond de Goncourt s'est repris à la vie. Il s'est remis à travailler à cette table où une place reste vide à côté de la sienne. Il a repris d'abord les travaux communs et en a donné une édition nouvelle. Il s'est même lancé de nouveau et tout seul dans les œuvres d'imagination. Il a publié d'abord la *Fille Elisa*, histoire scabreuse et navrante, dont le succès a été médiocre. Il publie aujourd'hui les *Frères Zemganno*.

Je vous avoue que je voudrais beaucoup pouvoir louer sans réserve ce roman. C'est un si grand plaisir que d'avoir à louer ! Et puis, M. Edmond de Goncourt est un fort galant homme, très-laborieux, très-épris de son art et très-digne dans sa vie. Il est impossible de l'avoir approché sans éprouver pour lui une vive sympathie. Et puis enfin ce livre est un livre touchant et qui honore son auteur. C'est l'histoire, sous des noms supposés, de MM. Edmond et Jules de Goncourt, l'histoire de cette amitié fraternelle, si profonde, si sincère, si cruellement brisée.

Malheureusement, la critique littéraire n'est pas une affaire de sentiment ; et il faut bien dire du livre ce qu'il est : médiocre. Ce n'est pas la première fois que l'on voit les sujets les plus intimes, les plus *vécus*, pour employer un mot à la mode aujourd'hui, être ceux où un romancier réussit le moins.

La fable du récit est courte ou plutôt nulle. Jugez-en. Les frères Zemganno sont deux gymnastes, fils d'une tzigane russe et d'un directeur de cirque ambulante italien. Gianni a une douzaine d'années de plus que son frère. De bonne heure, il deviennent orphelins, et entre eux se forme une affection passionnée, faite de protection et de tendresse chez l'aîné, d'adoration chez le plus jeune. Gianni a la force et Nello la grâce charmante. Dans tous leurs exercices, ils travaillent à deux. Gianni combine et invente les tours nouveaux. Nello n'épargne rien pour exécuter de son mieux la partie qui lui est réservée. Ils vont en Angleterre afin d'y apprendre les secrets de la pantomime anglaise ; puis il reviennent à Paris, ils sont engagés au cirque d'hiver, ils y réussissent.

Gianni a conçu un exercice qui doit les mettre hors pair entre tous les gymnastes. Il s'agit d'un saut vertical de quatorze pieds que personne n'a jamais fait. Nello s'exerce et arrive à le faire. Le jour est venu de l'exécution en public. Ce sera pour les deux frères le jour glorieux. Mais Nello s'est attiré la haine d'une écuyère américaine capricieuse et capable de tout, mistress Tompkins, dont il a repoussé les avances. Au tonneau de toile qui doit servir à l'exercice des gymnastes, un tonneau de bois est substitué. Aucun des deux frères ne s'en aperçoit. Nello tombe, il se casse net les deux jambes. Si la fracture se peut guérir, il ne retrouvera jamais sa souplesse. C'en est fait du gymnaste. Gianni ne travaillera pas sans lui : il sent que son frère ne s'en consolera pas ; il renonce à une carrière qui était sa joie, où il avait mis toute son ambition. Les deux frères chercheront un autre gagne-pain qui ne les sépare pas plus qu'ils n'ont été séparés jusqu'ici.

Il y avait là peut-être le sujet d'une émouvante nouvelle, à la condition d'écrire trente pages et non trois cents. Mais le cadre est beaucoup trop vaste pour ce qu'il contient. Un long roman veut plus d'action et aussi une passion un peu plus vive que cette amitié fraternelle, si intéressante qu'elle soit. L'auteur a été obligé de multiplier les hors-d'œuvre et les descriptions. Or, ce monde des cirques a été peint si souvent en ces dernières années que la description a perdu de son piquant pour le lecteur. J'ajoute que le pittoresque manque un peu de mouvement et de vie : c'étaient certainement dans la collaboration d'autrefois les dons propres à Jules de Goncourt.

On trouve bien çà et là, sans doute, quelque jolie page. L'ensemble est traînant, on n'arrive pas au bout sans un peu de fatigue. Le style a sa part dans cette fatigue. C'est le même style tourmenté, contourné, des romans d'autrefois, mais avec moins de brillant et moins de traits heureux. Il est telle phrase si empêtrée d'incidentes qu'il faut la relire deux ou trois fois avant de la bien saisir. La peine que l'auteur s'est donnée pour l'écrire n'épargne pas au lecteur la sienne. Quel dommage que M. de Goncourt n'ait pas eu en sa jeunesse un bon professeur de rhétorique qui lui ait appris à se débarrasser des queues de phrases ! Il n'eût pas manqué de lui enseigner, en même temps, que s'il est permis de faire au besoin des mots nouveaux, c'est un droit dont il ne faut user qu'avec discrétion. Notre vieille langue française, qui a servi depuis trois siècles à tant d'esprits éminents, n'aime pas qu'on en prenne trop à son aise avec elle, et elle punit toujours ceux qui ont le malheur de lui manquer de respect.

Ce qu'il y a peut-être de plus curieux dans le livre de M. Edmond de Goncourt, c'en est la préface. Le père des écrivains naturalistes fait assez durement la leçon à ses enfants. Il leur reproche de ne chercher dans la nature humaine que la difformité et la laideur, et de ne guère mettre en scène que des personnages appartenant aux classes inférieures de la société, alors que le véritable roman naturaliste devrait surtout peindre les parties élégantes et distinguées de la société, où il rencontrerait un milieu artistique et délicat. Cela est vrai ; mais alors pourquoi avoir écrit soi-même *Germinie Lacerteux*, *Sœur Philomène* et la fille *Elisa* ? M. de Goncourt, qui prévoit trop bien l'objection, se hâte d'ajouter que si son frère et lui sont allés là d'abord, c'est que c'étaient les sujets faciles. Nous le voyons parbleu bien que ce sont les sujets faciles, à regarder les gens qui se jettent sur cette besogne et y font merveilles ! Mais pourquoi reprocher aux autres de se contenter de ce dont on s'est contenté soi-même ? Pourquoi n'avoir pas été droit aux sujets difficiles, puisqu'on sentait que c'était là les beaux sujets et vraiment dignes de l'art ? On a semé des Ger-

minie Lacerteux, et de ce blanc de champignons vénéreux il pousse des *Sœurs Vataré* et des *Monsieur de Lolotte*. C'est tout juste, et c'était fatal.

En finissant, il faut que je vous signale une publication nouvelle qui en est à son quatrième numéro. Elle paraît toutes les semaines et à pour titre *la Vie moderne*. L'éditeur est M. Georges Charpentier, et le directeur M. Emile Bergerat, l'un des gendres de Théophile Gautier. Elle a été accueillie par le public avec une grande faveur. La plupart de nos littérateurs et romanciers en renom y collaborent. Quant aux dessins et croquis dont chaque numéro contient une profusion, ils sont signés du nom de nos premiers artistes et de nos dessinateurs les plus spirituels. Avec la plume ou le crayon, tout ce monde est très-vif, très-soucieux de bien faire, très-prompt à saisir l'actualité. Ce sont des notes lestement prises au jour le jour, et dont l'histoire, si elle a le temps, pourra faire plus tard son profit. Le vrai titre de la publication eût été *la Vie parisienne* ; mais ce titre était déjà pris. Heureusement, si le titre était pris, il n'y avait guère de pris que cela. CHARLES BIGOT.

LETRES DE GRÈCE.

Sparte, 27 avril.

Lorsque je lisais jadis dans Thucydide les grands faits de la lutte entre Sparte et Athènes, j'essayai souvent de me représenter par l'imagination ce qu'avaient dû être ces deux cités. D'Athènes je trouvais des places, des vues, et les mots d'Acropole, de Propylées et de Parthénon avaient résonné mainte fois à mes oreilles. Sparte, par contre, ne me rappelait rien, et, quoi que je fisse, elle ne fut jamais pour moi qu'un grand nom. Et maintenant que je foule cette même terre que foulèrent, il y a tant de siècles, et Lycorgue et Léonidas, bien des questions insolubles jadis pour moi me paraissent faciles ; et l'étude de la topographie de l'endroit m'en fait résoudre bien d'autres que je n'avais guère soupçonnées.

J'étais curieux de voir les restes de cette cité guerrière, qui représentait au suprême degré la force, l'énergie, le courage, mais aussi la rudesse, j'allais dire la barbarie de l'élément dorien, qui finit par terrasser cette Athènes, si fine, si policée, si adoratrice de tout ce qu'il y avait de beau et de sublime. Je voulais voir aussi si vraiment la nature au milieu de laquelle vécut les Spartiates était si différente de celle de l'Attique, si sauvage et si peu poétique qu'elle eût pu contribuer à maintenir la race dorienne dans sa rudesse première. Eh bien non, — et ceci me prouve qu'on exagère bien souvent l'influence qu'exerce le climat sur le développement d'un peuple. — Cette nature de la Laconie est belle, plus belle même que celle de l'Attique.

Du port de Gythion, l'antique Migonion, à la Sparte moderne, il y a neuf heures de marche. Après une course de six heures, je débouchai dans la grande vallée de l'Eurotas, au fond de laquelle est bâtie Sparte. La plaine est riante et fertile, les champs sont bien cultivés ; l'œil du spectateur se repose avec plaisir sur cette verdure printanière, après avoir admiré les divers rameaux du Parnon, qui se dressent à droite, et la belle chaîne du Taygète, couronné de son magnifique glacier que j'avais déjà aperçu en contournant le cap Malia et l'île de Cythère, mais dont à présent je pouvais admirer toute la majesté. Rien de plus grandiose que cette cime neigeuse, et rien de plus charmant que les nombreux mamelons de sa base, dont les diverses nuances de verdure viennent se refléter gracieusement dans les rayons du soleil. Certes

cette nature n'a pas le pittoresque de la situation de l'Attique : il y manque le Lycabète, l'Acropole et la vue sur la mer, mais l'ensemble est plus grandiose, la nature, plus riante, n'a pas cette sécheresse qui donne à l'Attique un aspect si désolé. C'est au fond de cette belle plaine limitée par le Parnon et le Taygète, entre le Knakion et l'Eurotas, fleuves larges et aux eaux abondantes, qu'est bâtie la petite ville moderne de Sparte, qui ne date que d'une quarantaine d'années et compte tout au plus 4,000 habitants ; quelques mètres plus au fond est l'emplacement de l'antique cité de Lycorgue. Jamais on n'y a fait des fouilles sérieuses, qui seraient cependant du plus haut intérêt. Elles nous renseigneraient sur la topographie des nombreux monuments dont parle Pausanias et mettraient certainement au jour un nombre d'inscriptions et de statues fort considérables. Ce qu'on n'a jusqu'à ce jour trouvé qu'accidentellement fait bien augurer des richesses dont on pourrait doter le musée si l'on exécutait des fouilles intelligemment conduites.

En parcourant pour la première fois Athènes et ses ruines divines, on songe bien plus à Phidias, à Sophocle, à Périclès, qu'à Cimon, qu'à Thémistocle, qu'à Aristide : c'est la poésie et l'art qui y dominent. En gravissant l'Aéro-Corinthe, on se rappelle Aphrodite et les mille courtisanes, prêtresses de son temple ; à Delphes, il y a la Pythie, Apollon, et sur les hauteurs du Parnasse, le plateau consacré à Dionysos ; à Argos, à Mycènes, les souvenirs sont plus lugubres, mais on aime à oublier ce qu'il y a de cruel et d'inhumain dans ces mythes primitifs, dans ces noms de Thyeste et Clytemnestre pour ne se rappeler que le charme ou la majesté que leur ont donné Homère et les tragiques. A Sparte, par contre, des grands noms militaires seuls se présentent à notre mémoire. Serait-ce à dire qu'une telle ville pût donner lieu à des études stratégiques ? Nullement. Les fortifications de Sparte sont les montagnes, et son Acropole était, comme on disait jadis, formé par les poitrines des Spartiates. Les premières murailles de Sparte ne furent élevées qu'en 495, par Nabis. Ce qu'on nomme son Acropole n'est qu'une longue colline peu élevée et située près de l'Eurotas. De ses nombreux monuments, il ne reste que quelques substructions, dont bien peu semblent appartenir à l'époque hellénique. Ce sont, pour la plupart, des constructions romaines, byzantines ou franques. Les seuls restes grecs que l'on peut y reconnaître avec certitude sont ceux du théâtre, qui était adossé à la partie occidentale de l'Acropole. L'appareil en est fort beau ; malheureusement tous les gradins ont servi à des constructions de Mistra, ville fondée en 1207 par Guillaume de Villehardouin sur un des rochers du Taygète, et où l'on peut encore admirer de beaux restes de l'architecture du moyen âge. Du pont Babyx, qui réunissait les deux rives de l'Eurotas, il reste quelques substructions, probablement d'époque romaine, et au pied de la colline de l'Acropole, on remarque une construction hellénique en grand appareil, que le peuple considère comme le tombeau de Léonidas, et qui est bien plus un petit temple à antre.

L'emplacement du Dromos, du Lymanon nous est à peine connu, et le Flataniste, si célèbre dans l'histoire spartiate, est cette petite plaine bien cultivée qui se trouve près de la jonction du Knakion et de l'Eurotas. Voilà tout ce qui nous reste de cette célèbre cité, et Thucydide avait raison de dire que la postérité croirait difficilement à la puissance tant vantée du peuple spartiate. Il est vrai que des villes moins puissantes, mais possédant des monuments plus célèbres, ne nous offrent pas aujourd'hui des ruines plus nombreuses. Il suffit

de rappeler Delphes, Corinthe et Ephèse. Il semble cependant difficile d'admettre qu'un peuple, eu égard même à la sévérité et à l'austérité de ses mœurs et à la rudesse naturelle de son caractère, mais vivant au milieu d'une nature si poétique et si belle que l'est celle de la vallée de l'Eurotas, soit resté pendant toute son existence étranger aux choses de l'art. Et ici les trouvailles viennent confirmer notre supposition. Il y a eu un art spartiate. Cet art n'a jamais atteint l'idéal, il est resté longtemps dans les traditions archaïques, il n'a probablement jamais atteint la perfection de l'école péloponésienne de Polyclète, mais a passé aussi par une époque où le gracieux et l'aimable étaient rendus avec une vérité vraiment surprenante. Nous ne pouvons encore poser que les jalons de cette histoire, bien des lacunes existent encore et ne seront peut-être jamais comblées, à moins qu'on ne fouille tout le sol de Sparte; mais des découvertes récentes nous permettent cependant de voir quelque peu plus clair, dans l'histoire du développement de l'art spartiate, qu'il y a une dizaine d'années. C'est M. Stamatakis, le même qui fouilla le sixième tombeau de l'Acropole de Mycènes, qui a contribué le plus à la formation du musée actuel.

Les monuments que l'on possède aujourd'hui sont assez nombreux pour que le gouvernement hellénique ait fait construire un fort joli musée, d'ordre ionique, qui sera achevé bientôt. Pour le moment, les monuments sont conservés dans deux salles du Lycée ou éparpillés dans la ville et dans les environs. Lors que le tout sera réuni dans le nouveau bâtiment, le musée de Sparte sera le second de la Grèce et un des principaux de l'Europe, non par le nombre, mais par l'importance artistique des pièces qui le composeront.

Je n'ai pas l'intention de passer en revue les divers monuments de plastique que l'on peut examiner à Sparte : le catalogue en a été donné avec beaucoup de talent par MM. Milchofer et Dressel (*Mittheilungen des deutschen arch. Instit.* Bd. II); je crois cependant utile d'en donner une idée d'ensemble. Pendant longtemps on n'a connu de Sparte que cette célèbre petite stèle trouvée à Magala, où l'on peut voir représentés Oreste et Electre et Oreste et Clytemnestre, et qui compte parmi les monuments les plus archaïques que nous possédions. Impossible de s'imaginer rien de plus informe et de plus primitif. Certains détails rappellent les métopes de Sélinonte du musée de Palerme; mais d'autres nous font regarder cette stèle comme bien plus primitive. Peut-être pourrait-on placer dans la même catégorie une statue d'homme très-informe et qui a tellement souffert qu'on doute de prime abord si elle a jamais été achevée. Elle se rapproche d'une statue analogue qui se trouve au musée de Patissia (Athènes), et le faire de la chevelure a quelque ressemblance avec celle des Apollon de Tenca et de Thera. Cette statue et cette stèle me semblent antérieures et manquent encore de ce caractère riant qui est le propre de la sculpture archaïque un peu plus développée. Une série de bas-reliefs de Sparte représentant non pas Dionysos et Ariadne, comme on l'a cru, mais bien Hadès et Perséphoné, constitue une seconde période archaïque, dont nous pouvons suivre les divers développements, grâce au grand nombre de pièces qui nous sont parvenues. Nous n'avons rien moins que sept représentations analogues. Le mieux conservé et aussi le plus archaïque est celui qui a été trouvé à Chrysapha et qui se trouve actuellement à Choritsa. Les deux divinités sont assises sur leur trône. Hadès est présenté de face et tient dans la main le kantharos; Perséphoné est sculptée de profil et tient dans la main une grenade. Devant eux se

trouvent deux adorateurs : l'homme porte un coq et un œuf, la femme une grenade et une fleur. Derrière le trône, on voit un serpent à tête de chien. Les yeux sont gros et ouverts; la manière dont ils ferment la bouche, le menton assez avancé que leur a façonné l'artiste leur donnent ce caractère riant propre à l'archaïsme, et dont on retrouve les dernières traces dans les Eginètes. Ce qui les caractérise, c'est cette absence de chair, ces coupes droites et mathématiques, ces faces angulaires et le manque complet d'étude anatomique; les fronts sont larges et droits : dans bien des détails on songe à certaines têtes trouvées dans l'île de Chypre et dont plusieurs existent au Louvre. L'ensemble est naturaliste, le travail est bien achevé; ce n'est pas cette maigreur de l'ossature qui produit tant d'effet dans les Eginètes; mais la simplicité des moyens employés les fait considérer comme bien plus anciennes.

Le tout est sculpté avec précision, sans hésitation aucune. On reconnaît un système, mais un système à l'état d'enfance; on peut comparer ces Anathemata au célèbre monument des Harpies de Xanthos. Ces reliefs ne manquent pas d'une certaine vie; mais c'est le calme froid de la statue; l'inspiration en est absente. Tous ces reliefs ne sont pas des copies l'un de l'autre : la plupart présentent de légères différences et laissent apercevoir un certain progrès. La quatrième, qu'on dirait inachevée, est déjà moins mathématique; mais le progrès est surtout sensible dans celle où les deux divinités sont sculptées en profil. A première vue, la sculpture de la barbe de Hadès et son profil rappellent des sculptures assyriennes. La vie est déjà plus animée, si je puis m'exprimer ainsi, la chair est plus vivante, les formes des jambes et des bras sont déjà plus perfectionnées et accusent plus d'étude anatomique que l'Apollon de Thera, la coupe étant quelque peu moins anguleuse. Pour Perséphoné, la forme des seins est plus proportionnée, plus naturelle que dans les autres, où, voilés par le peplum, ils ont une forme toute carrée et d'une grosseur disproportionnée.

Une autre période de cet art spartiate et que je considérerais comme l'époque de la perfection, me semble représentée par un petit torse d'Héraclès. Ce torse est fort petit, mais la perfection anatomique des formes, le fini de tous les détails, la proportion parfaite entre les diverses parties me rappellent les plus belles pièces que nous possédions. Je placerais dans la même catégorie l'Herméraklès que possède M. Kaloumiris et dont la tête est vraiment admirable. A l'époque gracieuse se rapprochant du genre de Lysippe appartiennent les cinq fragments d'un sarcophage trouvé à Hagios Joannis, et dont un sixième se trouve au musée de Patissia. C'est une scène bachique de neuf petits amours divisés en trois groupes. Le premier groupe est encore à même de boire et de jouer de la flûte; le deuxième est déjà ivre; le troisième sent la nécessité de se faire soutenir et de s'en retourner. Rien de plus gracieux, de plus naturel et même de plus vraiment enfant que ces neuf petits amours; tout, jusqu'aux plus petits détails, est admirable. La Renaissance, dans ses œuvres les plus gracieuses, n'a rien produit de plus beau.

Inutile de mentionner les nombreux monuments de l'époque romaine, qui ont tous les caractères que l'on sait. Les inscriptions que renferme le Musée sont aussi des plus nombreuses, et les antiquités conservées à Sparte s'élèvent à près de 300.

Je ne veux pas terminer sans faire remarquer qu'en dehors de la question artistique, le musée de Sparte a aussi une grande importance en ce qu'il nous fait connaître les cultes les plus répandus dans l'antique Laconie. C'est ainsi qu'on possède jusqu'à 21 bas-reliefs représentant les

Dioscures, et que les statues de Cybèle sont très-nombreuses.

Il est vraiment à regretter, dans l'intérêt de la science, que tant de belles choses se trouvent si éloignées des routes fréquentées. Malgré la vapeur, un voyage à Sparte n'est pas plus rapide que dans l'antiquité. Le courrier moderne va d'Athènes à Sparte par Tripolitza en 48 heures, tout comme il y a deux mille ans; et si l'on prend la voie de mer, on n'arrive guère plus vite aux bords de l'Eurotas.

ADOLF DE CEULENEER.

NOTES ASTRONOMIQUES.

LA CARTE DE LA LUNE DE M. SCHMIDT. — L'*Athenæum* a signalé, dans son numéro du 17 mars 1878, la publication de la carte de la lune de Lohrmann; nous avons aujourd'hui à annoncer l'apparition d'un travail analogue de M. Schmidt, directeur de l'Observatoire d'Athènes, travail immense qui dépasse tous ceux du même genre parus avant lui. Il est basé sur trente-quatre années d'observations et sur 2,731 dessins, qui ont servi à la construction d'une carte de notre satellite n'ayant pas moins de 2 mètres de diamètre. Cette carte renferme 32,836 chaînes de montagnes, cirques, cratères, pics et collines, et 348 de ces sillons énigmatiques désignés sous le nom de *rainures*.

Le vaste travail de M. Schmidt présente, à certains points de vue, des faits qui permettent aujourd'hui de ne plus admettre d'une manière aussi absolue les conclusions auxquelles paraissent conduire les recherches anciennes des sélénographes Beer et Mädler.

M. Schmidt a, le premier, constaté la disparition presque complète du cratère de Linnée, objet que ses devanciers, avec des instruments d'une puissance optique bien plus faible, avaient toujours choisi comme point de repère, et dont Lohrmann disait qu'il était très-facile à voir à toutes les époques et quel que fût, durant la période de la visibilité possible, le degré d'éclairement de la surface lunaire. M. Schmidt nous a fourni en outre, dans son ouvrage, une longue série de comparaisons précieuses du double cirque de Messier, effectuées durant trente-deux années. Il remarque une variabilité de grandeur, déjà décrite en 1828 par Gruithuysen.

Ces deux cirques, autrefois circulaires, présentent aujourd'hui, selon le savant directeur de l'Observatoire d'Athènes, et d'après tous les observateurs contemporains, des différences sensibles : l'un affecte la figure d'une ellipse un peu allongée de l'ouest à l'est, et l'autre celle d'un ovale allongé du nord au sud.

M. Schmidt a encore enregistré beaucoup de ces phénomènes intéressants qui se manifestent à la surface du satellite et qui tous fournissent aux sélénographes d'utiles indications sur la genèse lunaire. Il a décrit quantité de cratères entourés d'une auréole, des taches et des points particulièrement brillants, et nombre de ces bandes lumineuses, d'une prodigieuse longueur, qui sillonnent l'astre en tous sens et que les anciens prenaient souvent pour des chaînes de montagnes.

Enfin, sur beaucoup de cratères et sur celui de Platon, M. Schmidt a constaté, à certaines époques, de ces variations de teinte et de coloris que plusieurs astronomes expliquent par une sorte de végétation ou par l'existence d'une atmosphère très-ténue.

On comprend, par l'indication de ces quelques faits, la haute importance qui s'attache aux études entreprises et menées à bonne fin par M. Schmidt, et combien l'énergie exceptionnelle, l'incessante activité qu'il a déployées pendant

trente-huit ans seront fécondes en résultats pour la science.

COMPOSITION CHIMIQUE ET MINÉRALOGIQUE DES MÉTÉORITES. — Lorsque l'on commença à soumettre les météorites qui tombent du ciel à l'analyse chimique, on fut très-frappé de n'y trouver que des éléments purement terrestres. Plus tard, on reconnut que, malgré cette curieuse identité chimique, leurs caractères minéralogiques différaient notablement de ceux des matériaux qu'on trouve sur notre globe. Leur caractère général était d'un degré d'oxydation très-décidément inférieur à celui de nos minéraux. Mais peu à peu cette opposition, si tranchée d'abord, s'effaça; on finit par reconnaître que les matériaux expulsés par nos volcans ou amenés à la surface par l'ascension de roches fondues, venues de l'intérieur, offrent précisément les mêmes caractères, en sorte que, si les minéraux célestes diffèrent beaucoup de ceux de nos couches superficielles, ils ressemblent, au contraire, de très-près aux matériaux qui forment les assises inférieures de l'écorce terrestre. Tout récemment, enfin, on a constaté que les antiques éruptions de basalte ont amené à la surface, des profondeurs de notre globe, des blocs de fer métallique alliés au nickel tout comme celui des météorites, tandis qu'il suffisait naguère de rencontrer à la surface de la terre un fragment pareil pour prononcer qu'il venait du ciel.

Les astronomes ont suivi surtout avec intérêt les beaux travaux de M. Daubrée, qui ont tant contribué à établir une connexion si peu prévue entre les astéroïdes venus du ciel et les couches profondes de notre globe; les recherches de son élève et continuateur, M. St. Meunier, ont également attiré l'attention d'une manière soutenue. Les récents travaux de ce jeune savant ont appris que l'analogue dont nous parlons ne réside pas seulement dans la constitution minéralogique, mais qu'elle se poursuit jusque dans les rapports que ces matériaux cosmiques, disséminés dans l'espace, présentent entre eux lorsqu'on les compare les uns aux autres, comme on le fait pour les roches constituant de notre globe. Ainsi, M. Meunier retrouve dans les météorites des roches bréchiformes, des roches éruptives, des roches filoniennes, si l'on peut s'exprimer ainsi, des roches épigéniques et jusqu'à des roches ayant subi un métamorphisme évident. Ces analogies, l'auteur les confirme par des expériences directes, et, comme de tels effets n'ont pu se produire dans des masses très-petites, circulant aujourd'hui dans l'espace à l'état d'isolement complet, telles enfin qu'elles se montrent à nous quand elles ont pénétré dans notre atmosphère, M. St. Meunier semble être en droit de conclure que toutes ces masses ont dû appartenir autrefois à un globe considérable qui aura eu, comme la terre, de véritables époques géologiques et se sera plus tard décomposé en fragments séparés, sous l'action de causes difficiles à préciser, mais que nous avons vues à l'œuvre plus d'une fois dans le ciel même.

Une telle conclusion ajoute grandement à l'intérêt de ces astres minuscules. L'astronome ne s'occupait guère autrefois que de leurs mouvements, de leur distribution probable dans l'espace; il sait aujourd'hui qu'il faut compter avec la géologie sidérale, tout comme il lui faut tenir compte aujourd'hui de la physique céleste, de la chimie céleste, de la minéralogie céleste.

LES COULEURS DES ÉTOILES DOUBLES. — L'Académie des sciences de Belgique vient de publier, dans son Bulletin, une notice étendue de M. L. Niesten, astronome à l'Observatoire, sur cet intéressant sujet. Cette notice a fait l'objet d'un rapport de M. Houzeau, dont nous donnons ici l'extrait suivant qui servira à la faire connaître :

Le travail de M. Niesten a son origine dans la remarque, faite depuis quelque temps, par des astronomes et des physiciens, que l'activité solaire est influencée par la position des planètes. Réciproquement les planètes changent de couleur (c'est du moins ce qu'on a cru remarquer) dans une période qui correspond à celle des taches solaires. Uranus, qui était bleu autrefois, et difficile à voir à l'œil nu, est devenu blanc et s'est élevé à la cinquième grandeur. Enfin, on connaît maintenant des étoiles qui éprouvent une variation périodique non-seulement d'éclat, mais de couleur.

Ces différents faits appelaient l'attention sur les teintes des étoiles doubles.

D'après les documents rassemblés par M. Niesten, les deux éléments varient de teinte, dans les groupes à circulation relative, en passant à peu près par les mêmes altérations. Au périastre les composantes sont blanches. La coloration se prononce ensuite, en commençant généralement par le jaune, à mesure que les deux corps s'éloignent l'un de l'autre. Il est trop tôt encore pour discuter la cause de ces variations. Il faut d'abord qu'elles soient confirmées par une étude faite au point de vue spécial de la coloration. Mais il y a, dans ces recherches, une indication première qui n'est pas sans valeur.

Passant aux étoiles doubles optiques, M. Niesten trouve ce fait curieux que, dans ces groupes, qui sont purement de perspective, le compagnon est ordinairement bleu. Cette teinte se rencontre rarement, au contraire, dans la petite étoile d'un système physique.

Dans les doubles optiques, on peut raisonnablement admettre que la petite étoile est beaucoup plus éloignée de nous que la grande : elle est, en quelque sorte, vers les confins du monde visible. Si le bleu se remarque dans les étoiles les plus éloignées, ne serait-ce point par un effet de superposition de teinte, analogue au bleu des montagnes qu'on voit à un horizon lointain ? Cette coloration serait alors l'effet du milieu gazeux répandu dans les espaces célestes; et il serait piquant de trouver que ce milieu agit sur les rayons lumineux qui le traversent, exactement comme notre propre atmosphère, dont il n'est peut-être que la continuation.

On voit que le travail de M. Niesten est fait pour attirer l'attention sur des questions neuves et pleines d'intérêt.

L'ASTRONOME AMÉRICAIN ASAPH HALL. — M. Hall est l'auteur de la découverte des satellites de Mars, découverte qui fit tant de bruit dans le monde astronomique et même au-delà, il y a deux ans environ. La Société royale astronomique de Londres lui a décerné récemment sa grande médaille d'or pour ce fait mémorable; le Président de la Société a rappelé, à ce propos, les différentes étapes de la carrière scientifique du savant astronome, et nous croyons intéressant de rapporter ici ce qui a trait aux débuts de cette carrière: L'histoire de la jeunesse de M. Hall est un exemple frappant de ce que peut un esprit persévérant et déterminé pour surmonter les circonstances, même les plus défavorables. Devenu orphelin à l'âge de 13 ans, il fut réduit à travailler pour vivre; on le mit en apprentissage chez un charpentier, où il utilisa ses heures de loisir à étudier la géométrie et l'algèbre. En 1856 il obtint de suivre le cours de M. Brünnow à l'Université de Michigan, puis il entra, peu de temps après, à l'Observatoire de Cambridge. En 1862 il fut nommé aide à l'Observatoire naval de Washington, et l'année suivante professeur de mathématiques. En 1863 eut lieu la publication de ses premiers travaux; depuis cette époque jusqu'à ce jour il a enrichi les recueils astronomiques d'un grand

nombre de mémoires importants, qui avaient déjà rendu son nom très-honoré dans le public scientifique, lorsque la découverte des satellites de Mars, en août 1877, est venue lui donner la célébrité.

Un détail intéressant est à noter au sujet de cette découverte. C'est sur les instances et les encouragements de sa femme que le professeur Hall entreprit la recherche des lunes martielles et y persévéra malgré un premier insuccès. Une part de l'honneur attaché à l'heureuse issue de cette recherche revient donc à l'épouse du savant américain.

L'INVENTEUR DU TÉLESCOPE. — Il a régné pendant longtemps beaucoup d'incertitude au sujet du nom de l'inventeur du télescope, cet instrument admirable qui a si considérablement agrandi notre connaissance des secrets de la nature. Aujourd'hui même, tous les auteurs d'ouvrages d'astronomie ne sont pas d'accord sur ce nom.

On a supposé autrefois que le télescope était déjà connu des anciens, et que les philosophes grecs en avaient fait mention. Ainsi, parce que Démocrite dit que la voie lactée est une masse condensée de petites étoiles, ou parce que Sénèque pense que le nombre des planètes est supérieur à celui connu à son époque, on en a inféré que ces notions exactes n'avaient pu être obtenues sans l'aide de télescopes; il suffit de rappeler à quels résultats sont parvenus, par la seule voie de la spéculation philosophique, des hommes comme Kant ou Schopenhauer, pour montrer que cet argument est sans valeur.

Un vieux manuscrit, dans lequel Ptolémée est représenté avec un long tube en main, donna à certaine époque quelque crédit à cette hypothèse; mais il s'agissait simplement ici d'un de ces tubes, si communs anciennement, dont on faisait usage pour exclure les rayons latéraux dans l'observation des astres ou d'autres objets éloignés, et qui n'étaient nullement munis de verres. L'emploi de ces tubes remonte à une haute antiquité. On les voit représentés sur d'anciennes sculptures orientales, souvent avec le même forme que possède de nos jours le télescope terrestre.

Il est certainement étonnant de constater à quels résultats les nations anciennes sont arrivées par d'insignifiants moyens; mais nous devons faire entrer en ligne de compte leur situation méridionale, la transparence du ciel, et la vue excellente de ceux qui faisaient les observations. Les Japonais représentent Jupiter escorté de deux lunes; mais il y a aujourd'hui encore des gens qui peuvent voir les satellites de cette planète à l'œil nu, principalement lorsqu'il s'en trouve deux situés l'un près de l'autre. On a pensé que les Indiens désignaient Saturne par un anneau; mais cet anneau pouvait signifier une couronne. Il a été signalé aussi en plus d'une occasion que Mercure avait été vu sur le soleil, mais c'était au temps où les taches du soleil étaient encore inconnues; si le télescope eût été déjà en usage, à plus forte raison aurait-on dû voir celles-ci. Nous possédons d'anciens catalogues d'étoiles d'une richesse de données surprenante; on s'en étonne moins lorsqu'on sait que Möstlin, par exemple, le maître de Kepler, distinguait quatorze étoiles dans les Pléiades, tandis que d'autres ne savaient en voir que six. On peut être sûr qu'un auteur tel que Plin ne s'aurait pas négligé, si quelque tradition concernant les télescopes eût existé de son temps, d'en faire mention dans ses ouvrages. Sur de simples fables, on n'est pas autorisé à établir des hypothèses, et plusieurs savants, comme Dutens et Paschius, sont allés trop loin sous ce rapport; sans mentionner ceux qui prétendent que le diable, pour montrer au Christ tous les royaumes de la terre et leur gloire, fit usage d'un télescope.

Nous ne pousserons pas plus loin cet examen des revendications, pour les temps anciens, de l'invention du télescope.

Le numéro de mars de la revue *The Observatory*, d'où nous avons extrait les renseignements qui précèdent, fournit à cet égard des détails pleins d'intérêt. Après avoir signalé et discuté tous les textes, l'auteur de l'article conclut en faveur du hollandais Lippensus, aussi appelé Jan Lapprey ou Hans Lippersheim. Il était originaire de Wesel, mais il vint s'établir à Middelbourg comme opticien, et c'est là qu'il fit en 1608 la découverte qui devait révolutionner la science astronomique. Un ou deux ans après elle était déjà répandue dans la plupart des Etats de l'Europe.

PETITES PLANÈTES. — Depuis le 1^{er} janvier, trois petites planètes nouvelles ont été découvertes; elles portent à 194 le nombre des astéroïdes connus, compris entre Mars et Jupiter. Le premier de ces petits corps a été observé dans la nuit du 17 au 18 février, par M. Palisa, directeur de l'Observatoire de Pola; il était de septième grandeur; le second a été découvert par M. Coggia, à Marseille, le 1^{er} mars; grandeur, 12 à 13; le troisième, enfin, a été vu le 22 mars à Clinton (Etats-Unis), par M. Peters; sa grandeur est 10,5.

Cent vingt-neuf des 194 petites planètes trouvées jusqu'à ce jour ont été aperçues pour la première fois en Europe, soixante en Amérique et cinq en Asie. Trente-neuf n'ont pu être observées qu'une seule fois.

On sait que les dimensions de ces petits mondes sont très-faibles; les plus grands n'ont pas cent lieues de diamètre, et Atalanta, une des plus petites planètes, n'a qu'un peu plus de trois lieues; sept cent quatre-vingts fois plus petite que notre terre, elle n'est qu'un grain de sable en présence de Jupiter, dont le diamètre est de 16,100 lieues. Ar.

CHRONIQUE.

Les fonds dont se composent les archives du royaume sont répartis entre trois sections dont la première s'est augmentée, dans ces dernières années, des archives des vingt-trois chambres de commerce, la deuxième, de la collection des papiers et manuscrits du chef et président de Nény. Ces deux sections se sont, en outre, partagé les importantes séries de Chartes, de correspondances et d'autres pièces que les archives impériales d'Autriche ont restituées de 1867 à 1875. On trouvera dans le rapport adressé le 31 janvier 1879, à M. le Ministre de l'intérieur par M. Gachard, archiviste général du royaume, la liste des accroissements que le dépôt a reçus en 1878 (*Moniteur belge* du 4 mars). Nous empruntons à ce document les renseignements qui suivent, relatifs aux travaux accomplis dans chacune des trois sections.

Les travaux de classement et inventaires ont eu pour objet: dans la première section, les archives de la secrétairerie d'Etat allemande, de la secrétairerie d'Etat et de guerre, du conseil des finances, des chambres de commerce; dans la deuxième section, les archives des chambres des comptes et en particulier les registres aux chartes, les registres de comptes, les comptes en rouleaux, les archives de l'audience, les manuscrits du chef et président de Nény; dans la troisième section, les archives de la cour féodale de Brabant et spécialement les dossiers que renferment une soixantaine de portefeuilles sur toutes sortes d'affaires dont la cour eut à connaître; les dénombremens fournis à la cour, à différentes époques, par les feudataires; les procès soutenus devant elle; les sentences du conseil de Brabant de 1726 à 1795; les mélanges du grand conseil de Malines; les protocoles déposés par M. le notaire Crick. Le chef de cette section a, de plus, d'après les registres du conseil de Brabant, dressé une double liste, chronologique et alphabétique, des avocats

admis à plaider devant cette cour souveraine depuis le 6 mars 1582 jusqu'au 20 novembre 1795; le nombre en est de deux mille cent quatre-vingt-six.

Dans les années 1837 à 1865, l'administration a fait paraître, en quatre volumes in-folio, l'inventaire de vingt-huit mille cinq cent quatre-vingt-treize registres de nos anciennes chambres des comptes. Elle a donné, en 1848, les inventaires des cartes et plans, manuscrits et gravés; en 1862, l'inventaire du notariat général de Brabant et des protocoles qui y ont été réunis; en 1870, l'inventaire raisonné des registres de la cour féodale de Brabant. Deux nouveaux volumes paraîtront d'ici à quelques semaines. L'un, qui est l'ouvrage de M. Piot, contiendra l'inventaire des chartes, cartulaires et comptes en rouleaux de la ville de Léau; celui des chartes et keures de la ville de Vilvorde; celui des archives de la cour féodale du pays de Malines, et un supplément à l'inventaire des cartes et plans manuscrits, comprenant ceux dont les archives se sont accrues depuis 1848. La suite de l'inventaire des registres des chambres des comptes fera la matière de l'autre, dont la rédaction est due à M. Pinchart.

Quatre-vingt-huit personnes ont, dans le cours de l'année, fréquenté la salle du public. Il a été donné communication de 868 registres, 167 cartons et portefeuilles, 107 liasses, 34 pièces isolées et 45 cartes et plans.

Les expéditions délivrées ont fait la matière de 384 rôles, dont 64 ont été expédiés gratis.

En 1866, la bibliothèque des archives se composait de plus de six mille volumes; elle en a près de dix mille aujourd'hui. M. l'archiviste général en a fait entreprendre le catalogue.

— La Société royale pour l'encouragement des beaux-arts à Anvers ouvrira le 10 août sa 22^e Exposition triennale aux productions des artistes vivants belges et étrangers. Les ouvrages destinés à l'Exposition devront être déposés au local de la Société, rue de Vénus, au plus tard le 12 juillet. La commission a obtenu du gouvernement que les expositions triennales d'Anvers soient mises sur la même ligne que les expositions de Bruxelles pour les récompenses et distinctions à accorder aux artistes exposants.

— M. Edmond About, d'accord avec M. Frédéric Thomas, président de l'Association littéraire internationale, et M. Blanchard Jerrold, président du Comité anglais, vient de lancer les invitations au deuxième congrès littéraire international qui se tiendra à Londres les 9, 10, 11 et 14 juin, et qui s'occupera de nouveau des questions relatives à la propriété littéraire. M. Victor Hugo en aura la présidence. Le français est adopté comme langue officielle; l'emploi des autres langues sera néanmoins facultatif.

— Dans la dernière séance du Comité de l'Association africaine allemande, le président du bureau a présenté un aperçu des travaux pendant l'année écoulée. Il en résulte que des quatre voyageurs qui se trouvent en Afrique, M. Otto Schütt recherche le cours supérieur du Quanza, et, d'après les données qu'il a recueillies jusqu'ici, notamment au point de vue de la cartographie, on peut s'attendre à d'importants résultats. Le Dr Buchner, à la date des dernières nouvelles, avait quitté la côte de Loanda et préparait activement le grand voyage qui doit le conduire du Sud vers le bassin du Congo et peut-être à travers tout le continent africain dans la direction inverse à celle de Caméron et Stanley. M. G. Rohlf, après s'être arrêté longtemps à Tripoli pour y attendre les présents envoyés par l'empereur d'Allemagne au Sultan de Wadai, devait être parti pour l'intérieur. Des négociations sont entamées en vue de préparer de petits voyages projetés au nord de l'Afrique pour familiariser de jeunes explorateurs avec les mœurs et coutumes mahométanes, leur fournir l'occasion d'apprendre à fond l'arabe et les préparer ainsi à de plus grands voyages. Les ressources demandées pour ces entreprises ont été accordées par le Comité. L'objet le plus important des délibérations a été l'offre faite par S. M. le Roi des

Belges, d'allouer à la Société allemande, sur les fonds de l'Association internationale, une somme de 40,000 francs pour l'établissement d'une station allemande entre la côte orientale et le lac Tanganyika. Ce projet a été très-favorablement accueilli, et l'assemblée, à l'unanimité, a voté l'allocation d'une somme complémentaire de 16,000 mark pour le même objet. On a surtout fait valoir ces considérations que la station servirait particulièrement de point d'appui aux voyageurs allemands et étrangers, et qu'un vaste champ pour des observations scientifiques de tout genre serait ouvert aux envoyés de la Société africaine qui s'y établiraient. A l'unanimité on a reconnu que la Société, conformément à ses statuts, devait viser à des résultats pratiques, et, en fondant la station, s'occuper d'établir des relations commerciales. C'est dans ce sens que le bureau a été chargé d'appliquer le projet.

— M. Stanley est arrivé à Zanzibar le 18 mars. L'objet de sa nouvelle expédition était encore un secret au départ du dernier courrier; mais on supposait généralement qu'il se dirigerait vers le Congo. Il a promis aux gens qu'il a engagés à Zanzibar, et parmi lesquels figurent un grand nombre de ceux qui l'ont servi précédemment, de leur faire voir l'Europe quand ils auront terminé leur œuvre. (*The Athenæum*).

Décès. Charles Decoster, littérateur belge, professeur à l'école militaire et à l'école de guerre, né en 1827 à Munich, de parents belges, mort à Ixelles le 7 mai, auteur de: *Légendes flamandes, Contes brabançons, Tiel Uylenspiegel*. A publié, dans le Tour du Monde, un récit de voyage: *En Zélande*. — Durand Brager, peintre de marine, né à Dol, mort à l'âge de 65 ans, élève de Gudin et Eug. Isabey. — Rudolf Schwanthaler, sculpteur, mort le 27 avril à Munich.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. *Séance publique de la classe des lettres du 7 mai*. Discours de M. Leclercq sur la vie et l'œuvre du Congrès national de 1830. Le mécanisme et la liberté, lecture par M. Alphonse Le Roy. Le secrétaire perpétuel proclame le résultat des concours et des élections. Le prix triennal de littérature dramatique est accordé à M. Louis Claes, de Bruxelles, pour l'ensemble des ouvrages suivants: *André Vésale*, drame; *Mathilde Gilbert*, drame; *l'Employé*, comédie. Les deux mémoires envoyés en réponse à la première question. (Les Encyclopédistes français au pays de Liège) sont couronnés *ex æquo*. Ils ont pour auteurs M. Francotte, docteur en lettres à Liège, et M. Küntzinger, professeur à l'athénée d'Arlon. Deux mémoires ont été envoyés en réponse à la seconde question (Histoire de Jacqueline de Bavière), l'un en flamand, l'autre en français. Le prix est accordé au premier, qui a pour auteur M. Franz Depotter. Sont proclamés membres de la classe: MM. Charles Piot et Stanislas Bormans; correspondants, MM. Alphonse Vandenpeereboom, le major P. Henrard et Lamy, professeur à l'université de Louvain.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. *Séance du 26 avril*. L'assemblée rejette la disposition transitoire de l'avant-projet de règlement relatif aux sages-femmes, ainsi conçue: « Les sages-femmes en exercice lors de l'abrogation de l'arrêté précité pourront être autorisées à employer les instruments, à la condition qu'elles subissent un examen spécial. » M. Mascart est élu président de l'Académie, en remplacement de M. Fossion, décédé. Il est procédé à l'élection de membres honoraires et correspondants.

SOCIÉTÉ ROYALE DE BOTANIQUE DE BELGIQUE. *Assemblée générale du 10 mai*. — La Société a décidé qu'elle organisera, pour 1880, un Congrès de botanique, à l'occasion des grandes fêtes nationales qui doivent avoir lieu. Comme ce congrès sera en

partie horticole, la Société s'associera la Société royale Linnéenne, qui sera chargée de la partie concernant l'horticulture. Les deux Sociétés informeront M. le Ministre de l'Intérieur de leur projet et lui demanderont son appui pour cette solennité scientifique. — L'herborisation générale de cette année aura lieu dans la vallée du Rhin, aux environs de Bingen, Kreuznach et Heidesheim, les 22, 23 et 24 juin. Une herborisation ordinaire aura, en outre, lieu au mois d'août, aux environs de Huy. Cette dernière herborisation durera deux jours. M. Léo Errera lit une note intitulée : *Sur la membrane des asques de certains Champignons.*

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. Séance du 5 avril. — Il est donné lecture des travaux suivants : Diagnoses de nouvelles espèces de cyphides ; Diagnoses de nouvelles espèces de curculionides, brentihides, anthribides et bruchides du Japon, par W. Roelofs. Note sur les epeiridae de la sous-famille des arcyinae, par E. Simon. L'assemblée choisit les ruines de l'abbaye de Villers pour l'excursion du mois de mai.

BIBLIOGRAPHIE.

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE BELGIQUE. MÉMOIRES COURONNÉS ET MÉMOIRES DES SAVANTS ÉTRANGERS T. XXXIX. 2. Histoire de l'influence italienne sur l'architecture dans les Pays-Bas. (A. Schoy) — T. XLI (1878). Sur le problème des liquides superposés dans un tube capillaire (G. Van der Mensbrugghe). — Sur la structure et la composition du cotile et sur ses rapports avec le phylade oligistifère (A. Renard. S. J.). — Révision de la flore Leersienne de Gêlinden (G. de Saporta). — Sur la sculpture aux Pays-Bas, pendant les XVII^e et XVIII^e siècles, précédé d'un résumé historique (Ed. Marchal).

REVUE GÉNÉRALE. Mai. Un journaliste peut-il être contraint d'insérer une réponse blasphématoire? — Le Creuset, nouvelle (G. De Commadry). — Le caractère chrétien de l'instruction publique en Irlande (F. de Bernhardt). — En Hollande (L. de Neuforge) — Les finances de la ville de Rome en 1879. — La jeunesse du poète (V. Chrétiens). — L'enseignement primaire en Hollande. — Le Khédive d'Égypte et sa famille. — Trois mois de régime parlementaire en Birmanie. — Un exode de nègres aux États-Unis. — Bibliographie.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS. 30 avril. Paul Siret. — Rapport sur l'architecture à l'Exposition universelle de Paris. — L'art du dessin en France. — Les grandes publications modernes. — Italienisches Skizzenbuch. — Ventes Neven et Strange. — Chronique. — Dictionnaire des peintres.

L'ABELLE. Mai. L'enseignement de la langue maternelle à l'Exposition internationale de Paris. — Boileau-Despréaux et son art poétique (Chot). — Leçon de dessin (Schneider). — Conservation de la richesse du sol et augmentation de cette richesse par l'emploi judicieux des engrais. — Devoirs scolaires. — Exercices divers.

ANNALES D'OCULISTIQUE. Mars avril. — L. de Wecker. De l'extraction à lambeau périphérique combinée. — Ophthalmoscope à double disque de L. de Wecker. — Ch. Abadie. De quelques troubles visuels liés à des lésions de la macula, invisibles à l'ophthalmoscope. — Le même. Du glaucôme. — Warlomont. De l'opération du trichiasis. — Le même. Aiguille à suture à canule (aiguille-Deroubaix) pour les opérations qui se pratiquent sur les paupières et la conjonctive. — Javal. Essai sur la physiologie de la lecture (Suite). — Warlomont. Lances graduées pour l'iridectomie. — Revue des journaux d'ophtalmologie.

REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE. 26 avril. Ecrits choisis de Lucien, publiés par Sommerbrodt. — Croiset. Un épisode de Lucien : le Nigrinus. — Vast. Le cardinal Bessarion. — Les Singularitez de la France antarctique, de Thevet, publié par Gaffarel. — Reynald. Guerre de la succession d'Espagne. — Mémoires sur les Comités de salut public, de sûreté générale et sur les prisons,

publiés par de Lescure. — Académie des Inscriptions 3 mai. Cohen. La théorie des idées de Platon et des mathématiques. — Rossberg. Observations sur des passages de Properce — Sandström. Corrections au texte de Properce, de Lucain, de Valerius Flaccus; études critiques sur Stace. — Albanès. Jean Artaudi, évêque de Nice et de Marseille. — Chantelauze. Le cardinal de Retz. — Goedecke. La politique de l'Autriche dans l'affaire de la Succession d'Espagne. — De Viel Castel. Histoire de la Restauration, dernier volume. — Académie des Inscriptions.

MONITEUR DES ARTS. 2 mai. Chronique. — Echos. — Actes officiels. — Le Musée du Garde-meuble. — Programme de concours — Programme d'expositions : Strasbourg. — Réunion des Sociétés des beaux arts des départements. — 9 mai Vidal. — Echos. — Ouverture du salon de 1879. — Journaux et revues. — Programmes d'expositions. — Réunion des sociétés des beaux-arts des départements. — Chronique judiciaire. — Bibliothèque de M. Sylvestre de Sacy.

DEUTSCHE RUNDSCHAU Mai. Louise von François. Der Katzenjunker. I. — L. Friedländer. Städtewesen in Italien unter den römischen Kaisern. — Franz Dingelstedt. Münchener Bilderbogen. III — E. du Bois-Reymond. Friedrich II und Jean-Jacques Rousseau. Berthold Auerbach Wissen und Schaffen. Aphorismen zu Friedrich Vischer's "Auch Einer". — Paul Heyse. Sonette aus Rom. — Karl Frenzel. Die Theater. — H. Krigar. Die musikalische Saison. — Julius Rodenberg. Neue Essays von Karl Hillebrand. — P. Bailieu Publications aus den königlich preussischen Staatsarchiven. — A. Schöne. Der Brief von Klotz über Lessing. — Literarische Notizen. — Literarische Neuigkeiten.

MAGAZIN FÜR DIE LITERATUR DES AUSLANDES. — 3 mai. Bedarf Deutschland der Colonien? (A. Kirchhoff). — Neue englische Dichtungen (L. Katscher). — Frédéric Mistral (Lina Schneider). — Galilei-Frage in ihrem gegenwärtigen Stadium II (Dr. Scartazzini). — Dramatisches (T.-II. de Beer). — Religion et mœurs des Russes (M. tsch). — Eine rumänische Bibliographie. — Orlandus de Lassus. — Mancherlei. — Neue Erscheinungen der südslavischen Literatur. — 10 mai. Der Belgier Ferd. Loise über die neuere Literatur Deutschlands I. (Trautwein v. Belle). — Bemerkungen über den Common sense (M. Schasler). — Louis Liard : La science positive et la métaphysique (O.-S. Seemann). — Die Galilei-Frage in ihrem gegenwärtigen Stadium III (Scartazzini).

CONTEMPORARY REVIEW. Mai. The social philosophy and religion of Comte. I. (E. Caird). — Last words on Mr. Froude (E.-A. Freeman). — Ancient Egypt (R. Stuart Poole). — On the study of natural history (St. George Mivart). — Commercial depression and reciprocity (Bonamy Price). — Mr. Browning's "Dramatic Idylls". (Mrs. Sutherland Orr) — English agriculture (J.-E. Thorold Rogers). — Origen and the beginnings of christian philosophy (Canon Westcott). — Contemporary life and thought in France (G. Monod). — Political life in Germany (F. von Schulte). — Contemporary books.

THE ACADEMY. — 3 mai. Green's History of the english people. — Michelet's Le Banquet. — Cameron's Facsimiles of anglo-saxon MSS. — Baker's War in Bulgaria. — Dr. Gladstone on spelling reform. — Three books of french folk-lore. — Gallenga's Pope and king. — Attavante and the Corvinian library. — Discovery of fragments of papyri in the Fayûm. — Basque pastorales. — The "Bundahish". — Roscoe and Schorlemmer's Treatise on chemistry. — Zingerle's latest Works. — The royal Academy exhibition — The Grosvenor Gallery. — Plays in Paris. — Gadsby's "Lord of the Isles." — 10 mai. Browning's Dramatic Idylls. — Martin's Life of the Prince Consort. Vol. IV. — Brinkmann on metaphors. — Macray's Catalogue of the Rawlinson MSS. in the Bodleian. — Von Reumont's Biographical memorials. — An unknown Sonnet of Petrarch. — Recent acquisitions by the British Museum. — The Philological Society's english Dictionary. — Rutley's Study of rocks. — Springer on Raffael and Michelangelo. — The Jubilee of the german imperial archæological Institute. — The royal Academy exhibition.

THE ATHENÆUM — 3 mai. Pollok's Sport in British Burmah. — Grundy's Pictures of the Past. — Mounsey's Sketch of the Satsuma rebellion. — Mon-

taigne and Molière. — 10 mai. Browning's new poems. — Lucas's account of the Zulus — Martin's Life of the Prince Consort. — Tyler's History of american literature. — Excavations at Olympia.

PRINCETON REVIEW. (New-York). — Mai. Force, law and design (Pres. Porter). — Continental painting at Paris in 1878 (Ph G. Hamerton). — University work in America (B. L. Gildersleeve). — Science and a future state (B. Stewart). — The final philosophy (Fr L. Patton). — The critical estimate of mosaism (A. Cave). — The idea of cause (Fr Baven). — A plea for free trade (A. Arnold). — The supremacy of conscience and of revelation (L.-H. Atwater).

THE NATION (New-York). 17 avril. The Week. — The rehabilitation of Grant. — Legislative courts. — Fitz-John Porter's case — Scottish politics and law. — Municipal instruction in Paris. — Correspondence. — Notes. — Reviews. — Books of the week. — 24 avril The Week. — State taxation. — The colleges and legislation — Liberal prospects in England. — The finances of Paris. — Our political education. — Notes. — Reviews

RIVISTA EUROPEA 1^{er} mai. — Silvio Pellico e la Marchesa di Barolo (C. Falletti-Possati). — Roma e la Corte romana nel secolo XVI. Frammenti di uno studio sulla rinascenza. (E. Navarro della Miraglia). — Beatrice Cenci e il suo ultimo menestrello (A. Bertolotti). — Appunti sul tema dell' emigrazione italiana Sue cause ed effetti. (F. G. A. Campana). — Le Università italiane nel medio evo. Cenni Storici. (E. Coppi). — All' Esposizione. Scene del palatinato di Augusto Poà. — Le Università scandinave (G. B.). — Rassegna letteraria e bibliografica. — Rassegna politica. — Note scientifiche. — Notizie letterarie e varie. — Bollettino bibliografico

RASSEGNA SETTIMANALE. 4 mai. I Repubblicani in Italia. — La riforma della legge elettorale politica. — La Corte suprema di giustizia nelle materie penali. — Corrispondenza da Londra. — Corrispondenza da Bologna. — Il Parlamento. — La Settimana. — Carolina di Napoli (A. Franchetti). — Sulle tracce di antichissima lavorazione osservate in alcune miniere della Liguria (A. Issel). — Bibliografia. — Diario mensile — Riassunto di leggi e decreti. — Notizie — Riviste. — 27 avril. I locali delle scuole normali femminili. — L'insegnamento agronomico nelle scuole normali maschili — La nostra artiglieria. — Corrispondenza da Parigi. — Corrispondenza da Napoli. — La Settimana. — La morale di Epicuro (D. Comparetti). — Corrispondenza letteraria da Parigi. — Antiche pitture murali scoperte nei giardini della Farnesina. — Economia pubblica. — Bibliografia. — Notizie. — Riviste.

Annales de la Société belge de microscopie. T. iv, 1877-1878 Brux., Manceaux, in-8^o.

Annuaire statistique de la Belgique. T. ix 1878. Brux., Callewaerts, in-8^o.

Trouvères belges (nouvelle série). Chansons d'amour, jeux-partis, pastourelles, satires, dits et fabliaux, par Gonthier de Soignes, Jacques de Cisoing, Carasaus, Jehan Fremans, Laurent Wagon, Raoul de Houdenc, etc., publiés et annotés par Aug Scheler. Louvain, Lefever, 1879, in-8^o.

Faber, Fréd Histoire du théâtre français en Belgique. T. II, Brux., Olivier, gr. in 8^o.

Barthélemy-Saint-Hilaire. De la métaphysique. Introduction à la métaphysique d'Aristote. Paris, Germer-Baillière 2 fr. 50.

Berger, E. Notice sur divers manuscrits de la bibliothèque vaticane. Richard le Poitevin, moine de Cluny. Paris, Thorin. 5 francs.

Bernard, C. Leçons sur les phénomènes de la vie commune aux animaux et aux végétaux. T. II, Paris, J.-B. Baillière. 8 francs.

Castro, G. de. La storia nella poesia popolare milanese (Tempi vecchi). Milano, Brigola. in-8^o. 5 L.

Chossat, E. de. Répertoire assyrien. Paris, Maisonneuve, 25 francs.

Cruttwell, C. T. and P. Banton. Specimens of roman literature, from the earliest period to the times of the Antonines. London, Griffin 10 s. 6 d.

Davilliers, Ch. Recherches sur l'orfèvrerie en

Espagne au moyen âge et à la Renaissance. Paris, Quantin 40 francs.

Dieterici, F. Thier und Mensch vor dem König der Genien. Märchen Arabisch mit Glossar Leipzig, Hinrichs, 6 M.

Dunkin, I. Obituary notices of astronomers. London, Williams 6 s. 6 d.

Fiaux, L. Histoire de la Guerre civile de 1871. Paris, Charpentier, 7 fr. 50.

Gurlitt, L. De M. T. Ciceronis epistulis. Göttingen, Peppmüller, 1 M. 20 Pf.

Houdoy, Jules. Les Imprimeurs lillois. 1595-1700. Paris, Morgand, 25 fr.

Janssen, J. Geschichte des deutschen Volkes seit dem Ausgang des Mittelalters. 2 Bd. Freiburg im Br. Herder, 6 M. 30 Pf.

Müller, H. Weitere Beobachtungen über Befruchtung der Blumen durch Insekten. I. Berlin, Friedländer, 2 M.

Muntz, E. L'Art à la Cour des Papes. 2^e partie. Paris, Thorin, 12 fr.

Revue Bordelaise, scientifique, littéraire et artistique, paraissant tous les dimanches. in-4^o de 16 p. 12 et 15 fr.

Schmerl, M. Quibus Atheniensium diebus festis fabulæ in scenam commissæ sint. Breslau, Koebner, 1 M.

Shairp, J. Burns (English Men of Letters). London, Macmillan, 2 s. 6 d.

Teichmüller, G. Neue Studien zur Geschichte der Begriffe. 3. Hft. Die praktische Vernunft bei Aristoteles. Gotha, Perthes, 9 M.

Ursel, C. d. Sud-Amérique, Séjours et Voyages au Brésil, à la Plata, au Chili, en Bolivie et au Pérou. Paris, Plon, 4 fr.

Valérius, H. Les applications de la Chaleur. 3^e éd. Paris, Gauthier-Villars, 18 fr.

Vámbéry, H. Die primitive Cultur des turkotarischen Volkes. Leipzig, Brockhaus, 6 M.

Weizsæcker, C. Das römische Schiedsrichteramts unter Vergleichung mit dem Officium judicis. Tübingen, Laupp, 2 M. 80 Pf.

L'ATHENÆUM BELGE est en vente :

A Bruxelles, au bureau du journal, 26, rue de la Madeleine; à l'Office de Publicité, 46, même rue;

A Paris, chez M. Ernest Leroux, libraire-éditeur, 26, rue Bonaparte.

BRUYLANT-CHRISTOPHE et C^{ie}
33, rue Blaes.

Histoire Parlementaire

DE LA
BELGIQUE

DE 1831 A 1880

PAR
LOUIS HYMANS

Ancien Membre de la Chambre des Représentants.

DÉDIÉE

à Sa Majesté LÉOPOLD II, Roi des Belges.

L'HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA BELGIQUE, par L. Hymans, est imprimée dans le format in-8^o, en caractères neufs et sur papier de premier choix.

L'ouvrage complet formera DEUX FORTS VOLUMES d'environ 75 feuilles (1,200 pages, chacun.

La publication se fera par fascicules composés d'un nombre indéterminé de feuilles.

Le prix de chaque fascicule sera calculé sur le pied de 30 centimes par feuille de 16 pages.

Les 25 premiers fascicules sont en vente.

LIBRAIRIE ANCIENNE DE

FR. J. OLIVIER,

11, rue des Paroissiens, Bruxelles.

HISTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇAIS

EN BELGIQUE

depuis son origine jusqu'à nos jours

par

M. FRÉDÉRIC FABER

TOMES I ET II

Grand in-8^o. Le vol. fr. 7 50
Quelques exemplaires seulement, sur beau
et fort papier vélin 15 "

OFFICE DE PUBLICITÉ

46, RUE DE LA MADELEINE, 46.

LES

LIBERTÉS COMMUNALES

Essai sur leur origine

et leurs premiers développements en Belgique,
dans le Nord de la France
et sur les Bords du Rhin

PAR

Alphonse WAUTERS

Deux parties in-8^o.

14 francs.

Histoire populaire de la Belgique

PAR

LOUIS HYMANS

18^{me} ÉDITION.

1 vol. in-8^o. 4 francs.

J. DESOER,

IMPRIMEUR-LIBRAIRE, A LIÈGE.

CHARLEMAGNE

D'APRÈS

LES TRADITIONS LIÉGEOISES

Par F. HENAU

Nouvelle édition, remaniée et augmentée.

Un volume in-8^o. fr. 5 "
Exemplaire en papier fort 7 50

Faune illustrée

DES

VERTÉBRÉS DE LA BELGIQUE

PAR

Alphonse DUBOIS.

La *Faune illustrée des Vertébrés de la Belgique* comprendra quatre séries, savoir : 1^o les *Mammifères*; 2^o les *Oiseaux*; 3^o les *Reptiles* et les *Batrachiens*; 4^o les *Poissons*. Chaque série formera un ouvrage indépendant des autres.

La deuxième série, les *Oiseaux*, paraît seule en ce moment, par livraisons mensuelles formées de trois planches coloriées et de huit pages de texte avec cartes, indiquant l'habitat d'été et l'habitat d'hiver de chaque espèce.

Tous les oiseaux observés dans le pays seront figurés sous leurs différents plumages. Les nids et les jeunes seront représentés, autant que possible, avec les adultes. Les œufs seront donnés, en grandeur naturelle, sur des planches spéciales.

L'ouvrage des *Oiseaux de la Belgique* formera trois volumes, du format de la publication des *Lépidoptères*, et comprendra environ 140 livraisons. Le prix de la livraison (8 pages et 3 pl. col.) est de 2 francs, le port en sus pour l'étranger. Les 18 premières livraisons sont en vente à la librairie Miquardt et chez l'auteur, chaussée d'Ixelles, 8, à Ixelles.

Un spécimen sera envoyé gratuitement aux personnes qui en feront la demande.

Ces trois volumes formeront avec les deux volumes des *OISEAUX DE L'EUROPE (espèces non observées en Belgique)* par Ch.-F. Dubois et fils, un ensemble de tous les oiseaux de l'Europe.—Les deux volumes des *Oiseaux de l'Europe*, avec 317 planches coloriées, sont en vente au prix de 200 francs.

LES

LÉPIDOPTÈRES

DE L'EUROPE,

Leurs Chenilles et leurs Chrysalides

DÉCRITS ET FIGURÉS D'APRÈS NATURE,

par

ALPHONSE DUBOIS,

Docteur en sciences naturelles, conservateur au Musée royal d'histoire naturelle de Belgique.

Cette publication paraît en deux séries indépendantes l'une de l'autre : la première comprendra les *Lépidoptères de la Belgique*; la deuxième, les *Lépidoptères de l'Europe non observés dans ce pays*.

La première série, comprenant les *espèces observées en Belgique*, est en cours de publication. 101 livraisons ont paru. Le prix de chaque livraison (3 pages et 3 planches coloriées) est de fr. 1.75.

Brux — Impr. lith. Lhoest et Coppens, rue de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.



BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

2^{me} ANNÉE.

N^o 11 - 1^{er} JUIN 1879

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Gérard De Grootte, par G. Bonet-Maury (A. Chuquet). — La Conquête d'Alger, par C. Rousset (P. Henrard). — Le Banquet, par J. Michelet. — Revues étrangères. — Lettre parisienne (Charles Bigot). — *L'Hortensius* de Cicéron en 1597, Lettre de V. di Giovanni (Alph. Le Roy). — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Gérard De Grootte, un précurseur de la réforme au XIV^e siècle, d'après des documents inédits, par G. Bonet-Maury. Paris, Sandoz et Fischbacher.

Gérard De Grootte méritait depuis longtemps une monographie; c'est un réformateur avant la réforme: il s'efforce de remettre en honneur l'étude de l'Écriture Sainte et des Pères de l'Église; il recommande la prédication de l'Évangile en langue vulgaire; il combat à la fois les exercices subtils de la scolastique, les vices du clergé, l'ignorance des ordres mendiants; en fondant les confréries de la Vie commune et la congrégation de Windesheim, il contribue à la renaissance des lettres anciennes et au réveil de la vie intérieure; à tous ces titres, il était digne d'une étude spéciale.

M. Bonet-Maury retrace d'abord l'état de l'Église au XIV^e siècle. Ce tableau est devenu pour ainsi dire banal; tout le monde sait quelle était l'ignorance, la corruption du clergé à cette époque; dans les Pays-Bas, la plupart des prêtres avaient une cuisinière (*focaria, meretrix foco assidens*, dit Ducange), qui lui tenait lieu de femme et que les évêques toléraient, et la Sorbonne avait interdit aux deux ordres de Saint François et de Saint Dominique les chaires de l'Université de Paris, en déclarant qu'ils étaient « une congrégation intolérable et perturbatrice de l'Église toute entière. » Aussi, l'on pouvait déjà deviner la réforme; les Pays-Bas, où presque toutes les villes avaient des chartes de commune et des corps de métiers organisés, où la peinture et la science philologique commençaient à montrer un sérieux esprit d'investigation et d'indépendance, où Maerlant fondait la littérature nationale en flagellant l'orgueil des nobles et l'avidité du clergé, où Boendale exprimait sa haine contre l'aristocratie et l'Église dans son fameux *Miroir des laïques, Lekenspiegel*, les Pays-Bas devaient surtout amener par leurs tendances démocratiques la réaction qui aboutit à la Révolution du XV^e siècle. Le caractère distinctif de l'esprit néerlandais, dit très-bien M. Bonet-Maury, est une aspiration poétique et mystique, toujours pondérée par le bon sens de la critique; les Hollandais n'ont jamais séparé la religion du libre examen, ni la morale de la satire. C'est dans les Pays-Bas que s'étaient formées les associations religieuses des *Lollards* et des *Béguines*, qui, en somme, se passaient de l'intermédiaire du prêtre pour se mettre en rapport direct avec Dieu par la prière et la contemplation. C'était le temps où en-

seignaient maître Eckhart, Jean Tauler, Henri Suso, Jean de Ruysbroeck, ces théologiens mystiques dont la parole et les écrits exercèrent une si grande influence dans les provinces rhénanes, et que M. Charles Schmidt a si bien caractérisés dans ses études sur le mysticisme allemand au moyen-âge. Ruysbroeck, qui fut chapelain de Sainte-Gudule, entreprit de réformer l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin dans les Pays-Bas; il était fort lié avec l'association des *Amis de Dieu* que dirigeaient Nicolas de Bâle et Rulmann Mersewin de Strasbourg; à l'âge de soixante ans, il était prieur du monastère de Groenendael, dans la forêt de Soigne, et ce fut lui qui, par ses conseils et son exemple, fraya la voie à Gérard De Grootte.

Ce dernier était né à Deventer (octobre 1340); il appartenait à une des plus riches familles de la bourgeoisie. Il fit ses études à l'école du chapitre de Saint-Lebwin, à Aix-la-Chapelle, et à cette école de Cologne qu'avait fondée l'archevêque Brunon et qui devint plus tard une université. A l'âge de 15 ans, il suivit les cours de l'Université de Paris; ses parents, confiants dans son caractère sérieux et ferme, n'hésitèrent pas à l'envoyer dans une ville où fermentaient les passions populaires, excitées par le désastre de Poitiers, et où devaient bientôt éclater les orages des États-Généraux, les essais de commune tentés par Etienne Marcel et les horreurs de la guerre civile. Gérard De Grootte fut l'élève de Jean Buridan et de ce Nicole Orème qui traduisit pour la première fois en français, à la requête de Charles V, la *Morale* et la *Politique* d'Aristote; il devint *artista* de la Sorbonne ou maître-es-arts, et, après avoir complété ses études à la célèbre université de Prague, revint à Deventer en 1362. Quatre ans après, on le trouve fixé à Cologne, où il jouit des revenus de deux prébendes de chanoine (l'une de Saint-Martin d'Utrecht, et l'autre, de Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle). Mais déjà il s'était laissé toucher par le mysticisme régnant; atteint d'une grave maladie, il avait fait brûler ses manuscrits d'astrologie. A trente-quatre ans, il renonça à ses prébendes, et on le vit à Deventer quitter le surplus aux fines broderies et l'aumusse aux riches fourrures pour revêtir la robe de bure grise et le manteau au capuchon noir. Il donna aux pauvres la maison qu'il tenait de son père et se retira au couvent de Groenendael, près à la Chartreuse de Monnikhuisen (aujourd'hui Klarenbeek) dans une vallée des environs d'Arnhem. Là, nous dit son biographe, Thomas à Kempis, « il soumit son corps chétif aux plus rigoureux exercices, tels que jeûnes fréquents, abstinence totale de viande, veilles forcées et port d'un cilice nouveau autour des reins, afin de réformer l'homme intérieur, créé à l'image de Dieu, et d'apprendre par sa propre expérience ce qu'il aurait plus tard à enseigner aux autres. » Mais le prieur de la Chartreuse jugeait que Gérard avait tort de laisser sommeiller ses aptitudes pour le ministère de la parole publique; il le força à mener l'existence d'un prédicant et à se jeter dans les émotions de la vie active et militante. De Grootte savait improviser dans la langue vulgaire; partout où il se présentait, les auditeurs accou-

raient en foule, et il dut bien souvent, les églises étant trop étroites, prêcher dans les cimetières. Il était au reste fort circonspect et ne négligeait aucune précaution; il emportait dans chaque tournée un tonneau plein de manuscrits de la Bible et des Pères, et se faisait accompagner d'un notaire et de deux témoins qui devaient dresser procès-verbal en cas d'interruption ou de discussion contradictoire. Il ne nous reste que trois ou quatre de ses discours; le seul qui nous ait été conservé en bas-allemand, est intitulé: *Zedelijke toespraak* (Allocution morale).

Gérard De Grootte avait d'ailleurs plusieurs défauts, que ne méconnaît pas M. Bonet-Maury. Il était passionné pour les controverses, et il lui arriva plus d'une fois de poursuivre les hérétiques avec une sorte d'acharnement fanatique. Son biographe nous le montre traînant et accusant au tribunal de l'évêque d'Utrecht le *libertin spirituel* Barthélemy. Il partageait les préjugés monastiques; André Kreynek, son ancien condisciple, qui s'était fixé à Paris, songeant à se marier, maître Gérard lui adressa un opuscule pour le détourner de ce projet; dans ce mémoire de *matrimonio* il décrivait à son ami tous les défauts des femmes, énumérait quelques cas où il est permis de se marier « pour éviter un plus grand mal », et terminait en déclarant que la philosophie et la vie conjugale sont incompatibles.

Mais Gérard De Grootte n'hésitait pas à attaquer les vices de l'orthodoxie. Il écrivait, à l'occasion du schisme, quarante ans avant le concile de Constance, à son ami Guillaume de Salvavarilla, archidiacre de Liège, que « les chandeliers de l'Église devaient être renversés à cause de la cupidité et de la luxure des ecclésiastiques »; il souhaitait que « les deux papes rivaux fussent au ciel pour chanter le *Gloria in excelsis* et qu'un véritable Eliacin descendit sur terre, pour y rétablir la paix ». Il prêchait durant le carême de 1383 dans la salle du chapitre d'Utrecht contre les prêtres fornicateurs. Il combattait les moines mendiants, leur reprochant leur oisiveté et leur amour des biens temporels, les rappelant à l'observation rigoureuse de la pauvreté. Mais il avait suscité de trop violentes inimitiés pour ne pas être exposé un jour à la persécution: ses adversaires surent circonvenir l'évêque d'Utrecht et publièrent un décret qui supprimait toutes les autorisations accordées aux prédicateurs itinérants. Gérard De Grootte était condamné au silence (1383). Il mourut l'année suivante, et sa mort fut celle de l'homme de bien qui se dévoue et s'immole pour les siens: il fut atteint d'un mal contagieux en soignant un de ses amis de Deventer.

M. Bonet-Maury rend justice au courage que déploya De Grootte et à la ferveur de son zèle chrétien au milieu d'une société de laïques indifférents et d'ecclésiastiques immoraux. Pourtant, Gérard n'a pas été un réformateur, dans le sens protestant du mot; il se déclara toujours fils soumis de l'Église et ne prétendit pas innover; mais il voulut, comme Wernbold de Boskop, et, comme, au XV^e siècle, Brugman ramener le

«clergé des Pays-Bas à la pureté et à la pauvreté apostoliques et créer la « dévotion moderne. » Ces mots méritent une explication. De Groote prêchait, en somme, une piété séculière et à l'usage des laïques; ceux qui la pratiquaient se passaient de l'office latin du prêtre et ne se servaient que de la langue vulgaire, leur langue maternelle qui se prêtait mieux à leurs effusions. Gérard n'était pas d'ailleurs un homme austère et sombre; il voulait rompre avec la piété dure et formaliste du temps; « Soyez joyeux au Seigneur, écrivait-il à Cele, qui voulait entrer dans l'ordre des frères mineurs, servez le Seigneur avec joie, réjouissez-vous, je vous le répète, réjouissez-vous. La pensée que vous avez conçue n'a pu vous être suggérée que par le diable; soyez toujours gai, restez éloigné de tout vœu et de tout costume. »

Il fit mieux encore: il sut associer la foi et la science; de même qu'il confondait dans son amour Cicéron et Saint Paul, Virgile et Saint Augustin, il défendit à la fois la religion et les belles-lettres, et ne cessa de recommander la piété savante, *pietas litterata*. C'est à deux institutions, fondées par Gérard De Groote, la confrérie de la vie commune et la congrégation des chanoines réguliers de Windesheim, que le xv^e siècle doit en grande partie son développement littéraire et religieux.

De Groote, qui aimait beaucoup les manuscrits, les faisait copier par des étudiants et par des ecclésiastiques, les uns pauvres, les autres amis de l'érudition et heureux de leurs relations avec maître Gérard. Il réunit ces copistes en une association qui prit le nom de Confrérie de la vie commune; les frères demeuraient soit dans la maison de Florent Radewyns, l'élève chéri de maître Gérard, soit dans une autre maison achetée par De Groote, soit chez des bourgeois de Deventer, qui les logeaient et les nourrissaient gratuitement; leurs heures de copie et de prière, de veille et de sommeil étaient rigoureusement fixées; tous les soirs, les frères de chaque maison se rassemblaient pour pratiquer la confession mutuelle, c'est-à-dire pour se donner des avis sur leur conduite et se reprocher sans aigreur leurs défauts; tous les ans avait lieu une assemblée générale qui élisait le recteur de la Confrérie. Les frères exerçaient des métiers manuels, mais aussi et surtout ils copiaient et vendaient des manuscrits de la Bible et des classiques; ils faisaient des extraits de leurs lectures qu'ils inscrivaient sur un livre nommé *rapiarium*: ils contribuaient ainsi au bon marché des ouvrages scolaires. Ils ouvrirent des écoles où ils enseignèrent la grammaire; ils donnèrent tous les dimanches des conférences familières (*collationes*), assez semblables aux *collegia pietatis* de Spenser, où ils s'efforçaient de toucher les cœurs par des allocutions et des cantiques en bas-allemand; avant nos sociétés bibliques, ils distribuaient aux assistants des fragments de la Bible ou des maximes des Saints, traduits en langue vulgaire. Les premiers frères qui menèrent la vie commune, à Deventer, furent Florent Radewyns, Jean de Zutphen et Jean à Kempis; la maison de Deventer compta parmi ses élèves Nicolas de Cusa et Thomas à Kempis; celle de Zwolle, fondée par Jean Cele, forma Jean Busch et Wessel Gansfort, un des précurseurs de Luther. La Confrérie se propagea rapidement; elle fonda des maisons à Bois-le-Duc (1424), à Groningue (1457), à Utrecht (1474), à Liège (1428), à Gand (1429); elle déclina au xv^e siècle, sous la réforme. La maison d'Emmerich, qui subsista la dernière, fut fermée en 1811 par un décret de Napoléon.

Sur les conseils de De Groote, Florent Radewyns et Henri de Wilssem avaient fondé, en 1387, le couvent de Windesheim (entre Deventer et Zwolle). Les chanoines de Windesheim, comme les frères de la vie commune, se livraient aux

travaux manuels, priaient, chantaient des hymnes, pratiquaient la confession mutuelle, copiaient des manuscrits et composaient des *rapiaria*. Mais ils observaient la règle de Saint Augustin; ils portaient une robe blanche avec un capuchon noir. Bientôt d'autres couvents s'élevèrent à Marienboom (près d'Arnhem), à Nieuwe Licht (près de Hoorn), à Eemsteyn (près de Dordrecht), etc.; mais le plus célèbre fut celui de Sainte-Agnès, près de Zwolle, qui eut pour premier prieur Jean à Kempis. Les chanoines de Windesheim rendirent, eux aussi, de grands services à la littérature par la copie et le commerce des manuscrits.

Telle est l'œuvre de Gérard De Groote, racontée par M. Bonet-Maury. Les deux instituts qu'il avait fondés pour combattre les vices et l'ignorance de l'Eglise, prirent un rapide accroissement: ils établirent la fixité des maîtres, qui furent désormais attachés à leurs chaires par la perspective d'un nombreux auditoire et d'appointments plus élevés; ils accordèrent aux élèves laborieux et intelligents la gratuité des études; ils divisèrent les classes en classes de grammaire et classes d'humanités. Parmi les disciples des frères de la vie commune, M. Bonet-Maury cite surtout Jean Standonk, Louis Dringenberg et Jean Sturm. Jean Standonk, né à Malines, d'une famille de pauvres artisans, fut recteur de l'Université de Paris et restaura ou fonda des *Collèges de pauvres clercs* à Malines, à Louvain, à Cambrai, à Valenciennes, (1495 à 1500). Louis Dringenberg, de Paderborn, fonda l'Ecole latine de Schlestadt qui forma la plupart des humanistes alsaciens, entre autres Wimpeling. Jean Sturm avait été élève des frères de la vie commune à Liège; il fonda une imprimerie grecque à Louvain, professa à Paris la littérature grecque et fut durant 45 ans recteur de l'académie de Strasbourg. Nommons encore Jean Van Pauteren (Despauterius), qui enseigna le latin à Louvain et à Bois-le-Duc et introduisit dans les écoles, à la place du *Doctrinale* d'Alexandre à Villa Dei, une nouvelle grammaire, une syntaxe, une prosodie qui furent en usage dans les collèges de France jusqu'au milieu du xvii^e siècle; Rodolphe Agricola, maître des arts à l'école de Louvain; Erasme, qui se souvint toujours d'avoir reçu à Deventer la première teinture des lettres, et qui « rendait un culte » à la mémoire d'Hegius, son professeur de grammaire latine. Il arriva même que l'alliance du savoir et de la piété prêchée par Gérard De Groote et accomplie par ses disciples, produisit une véritable réformation. La plupart des couvents de chanoines réguliers de Saint Augustin, s'étaient ralliés à l'autorité du chapitre de Windesheim. Pierre d'Ailli, évêque de Cambrai, imposa la règle de Windesheim à tout son diocèse. Dix chanoines du couvent de Sainte-Agnès, et à leur tête Jean Mombour, de Bruxelles, vinrent en France, sur l'invitation de l'évêque de Paris et du président du Parlement, réformer l'abbaye de Saint-Victor et les couvents de chanoines de Saint-Augustin de Livry, de Meaux, de Melun, de Nevers et d'Orléans. Tous ces couvents qui avaient adopté la règle de Windesheim furent réunis en 1515 sous l'autorité d'un chapitre général, le chapitre de Saint-Victor, qui subsista jusqu'en 1624.

L'ouvrage de M. Bonet-Maury est une thèse de licence présentée à la faculté de théologie protestante de Paris. Nous n'y relèverons pas quelques inexactitudes, fort légères. du reste, et nous souhaitons rencontrer dans d'autres thèses la même sûreté de goût, la même étendue d'informations, la même exactitude consciencieuse, le même souci de rassembler, outre les détails connus, des documents inédits.

A. CHUQUET.

La Conquête d'Alger, par Camille Rousset, de l'Académie française. — Paris, Plon.

Provoquée par l'insulte faite à la France le 30 avril 1827 dans la personne de son consul général, à qui le Dey appliqua ce fameux coup d'éventail devenu légendaire, la conquête d'Alger ne fut décidée qu'après une seconde offense. cette fois au pavillon parlementaire arboré sur le vaisseau *La Provence*, portant le contre-amiral La Bretonnière envoyé en négociateur, et qui essuya, en s'éloignant, le feu des batteries d'Alger (3 août 1829). Encore le gouvernement français tergiversa-t-il longtemps, car ce ne fut que le 31 janvier suivant que l'expédition fut définitivement résolue. Son but avoué, tel que l'exposait une note diplomatique adressée aux grandes puissances, était: la destruction définitive de la piraterie, l'abolition absolue de l'esclavage des chrétiens, la suppression du tribut que les puissances chrétiennes payaient à la Régence.

Le vice-amiral Duperré fut chargé des opérations maritimes; le général de Bourmont, ministre de la guerre, obtint du roi le commandement de l'armée. « D'autres, dit, à propos de cette nomination, M. Camille Rousset, d'autres par une ambition noble, par un pur amour de la gloire, pouvaient aspirer au commandement d'une armée française; pour lui, c'était une nécessité fatale, un besoin d'expiation qui le poussait à y prétendre. » La France entière, en effet, se souvenait de son rôle la veille de Waterloo!

Trois mois bien employés suffirent pour tout préparer. Les exemples de la campagne d'Egypte, dont on possédait encore quelques vétérans, furent pris pour modèle, et le 25 mai, après des alternatives de calme et de mauvais temps qui mirent à une rude épreuve la patience des troupes dont l'embarquement avait commencé le 11, la flotte, composée de 347 voiles, se mit en marche dans un ordre majestueux: « à l'avant-garde, sept petits bateaux à vapeur; c'était tout ce que la marine de l'avenir avait pu joindre à la marine du passé. »

Après une traversée retardée par les mauvais temps, qui forcèrent l'amiral à relâcher dans le port de Palma (île Majorque); la flotte se trouva en vue des côtes d'Afrique le 12 juin au point du jour; mais assaillie encore une fois par des grains subits et violents, ce ne fut que le surlendemain à 4 heures du matin que le débarquement put commencer; il s'exécuta sur la presqu'île de Sidi-Ferruch, abandonnée par ses défenseurs, qui ne commencèrent leur résistance qu'à la gorge de cette langue de terre, où ils avaient élevé des batteries, rapidement enlevées par les Français.

La construction du camp retranché sur la presqu'île et l'installation des magasins occupèrent les troupes jusqu'au 19; ce jour-là, à la faveur du brouillard, les troupes du Dey attaquèrent les régiments français qui en occupaient la gorge; le combat dégénéra bientôt en une véritable bataille, celle de Staoueli, la première victoire des Français sur la terre d'Afrique.

Le 24, le combat de Sidi-Khalef décida le comte de Bourmont à porter plus en avant son quartier-général; dès ce moment la lutte devient pour ainsi dire permanente tant que le jour dure, et se poursuit avec la même énergie de la part des Arabes et des Turcs, avec la même bravoure et le même bonheur du côté des Français. L'arrivée des atterages, retardée par l'état de la mer, permet enfin à ces derniers de se porter en avant avec leur matériel de siège, et le 29 juin au soir, après une marche pleine de difficultés causées par l'extrême chaleur et le manque absolu de chemins frayés, l'armée française arrive sous les murs d'Alger, devant le *château*

de l'Empereur ou Sultan-Kalassi, forteresse turque du XVI^e siècle, élevée sur le lieu même où, trois siècles auparavant, Charles-Quint avait planté sa tente.

Le 2 juillet, à l'aube, les pièces de siège ouvraient le feu : à 10 heures du matin celui du château était éteint et les Turcs en l'évacuant faisaient sauter le magasin à poudre ; mais quand le nuage de fumée et de poussière se fut dissipé, les Français purent s'assurer que le fort n'était pas aussi ruiné que ses défenseurs l'avaient espéré, et ils purent bientôt diriger une partie de l'artillerie qui l'armait sur la Kasbah, le séjour du dey d'Alger. A 2 heures, celui-ci entamait des négociations, et le 5 juillet, à midi, l'armée française faisait son entrée dans sa capitale. Comme le disait l'ordre du jour daté du lendemain, « vingt jours avaient suffi pour la destruction de cet Etat, dont l'existence fatiguait l'Europe depuis trois siècles. »

« L'expédition et la prise d'Alger, » dit le général Trochu dans un livre récent dont nous avons parlé ici-même, « mesurées à la grandeur, aux difficultés, aux risques et enfin aux résultats politiques de l'entreprise, furent certainement, entre tous les événements militaires et maritimes de ce siècle, l'un des plus extraordinaires et des plus éclatants... L'expédition maritime et militaire de 1830 fut, contemporanément parlant, la dernière de nos opérations de guerre étudiée et préparée comme on étudiait et préparait autrefois les entreprises qui engageaient la politique et l'honneur du pays. Par l'étendue des prévisions, comme par l'étude et le choix des moyens, cette préparation est restée à l'état de modèle. »

« Pourquoi cette campagne de guerre, si grande par les périls connus et inconnus qui l'entouraient, par l'étendue des services qu'elle allait rendre à la civilisation, par la rapidité et par l'éclat de sa réussite » a-t-elle attendu jusqu'aujourd'hui son historien ? Est-ce seulement parce que le pays était ailleurs, aux préparatifs de la révolution de 1830 ? N'est-ce pas aussi parce que la France, en voyant le coup d'état de juillet succéder de si près aux succès de l'expédition, comprit que celle-ci n'avait été entreprise que pour fortifier un gouvernement impopulaire et confondit dans sa réprobation les triomphateurs et les ministres coupables ?

Quoi qu'il en soit, la conquête d'Alger méritait depuis longtemps un historien, et nul mieux que l'auteur de l'*Histoire de Louvois* et de la *Guerre de Crimée* n'était en position de le devenir.

Il est regrettable toutefois qu'au lieu d'un morceau d'histoire, comme M. Roussot qualifie lui-même son œuvre, il ne nous ait pas donné un livre complet. Nous aurions aimé à entrer plus avant dans le récit de l'action diplomatique, qui ne se borna pas aux négociations avec le Dey, mais faillit un moment amener une brouille entre la France et l'Angleterre ; nous espérons trouver plus de détails sur les préparatifs et l'organisation des armements qui, d'après Trochu, ne durèrent pas moins de 18 mois, tout autant que pour la célèbre expédition d'Egypte ; nous nous attendions enfin à trouver dans le livre quelques-unes de ces pages si vivantes, empruntées à la correspondance des acteurs du drame qui se déroulaient sous nos yeux, rappelant les lettres des Niel et des Vaillant de l'*Histoire de la guerre de Crimée*, et qui durent être la conséquence de la rivalité des deux principaux compétiteurs au commandement de l'expédition, Marmont et Bourmont, deux hommes avides d'une réhabilitation, ou de la divergence de vue des deux commandants maritimes et militaires, Bourmont et Duperré. La nouvelle œuvre de M. C. Roussot est un récit éloquent de l'expédition, et quelques-unes de ses parties peuvent compter au nombre des pages les plus brillantes

que nous ait données l'écrivain ; mais ce n'est qu'un récit : la conquête d'Alger attend encore son historien.

P. HENRARD.

J. Michelet. *Le Banquet*. Papiers intimes. Paris, Calmann-Lévy.

Dans son testament, écrit en 1872, Michelet déclarait qu'il ne laisserait que les matériaux préparés pour ses grands ouvrages. Il est bien vrai que ses papiers ne renferment, pour ainsi dire, rien d'inédit en matière d'histoire ; en revanche, il s'y trouve une quantité considérable de documents dont la publication va nous faire connaître sous de nouveaux aspects l'homme, le philosophe et l'écrivain. Michelet, dont la vie intime est étroitement unie à la vie d'études, enregistrait toutes ses pensées, notait ce qu'il voyait et entendait d'intéressant. Une fois l'idée ou le fait noté, il jetait la feuille volante, datée de l'année, du mois et du jour, dans un de ses nombreux cartons, ce qui permet de suivre aujourd'hui l'évolution de son esprit. On retrouve encore dans les papiers inédits, le *Journal intime* qui commence en 1820 et ne s'arrête qu'à sa mort, et l'ouvrage que vient de publier M^{me} Michelet. C'est en 1853, pendant un séjour au nord de l'Italie, où il s'était retiré pour refaire sa santé ruinée par un excès de travail, que Michelet conçut et commença le *Banquet*. Il avait d'abord projeté de se fixer à Gênes. Mais le climat y est si dur et si violent, la côte si rude, le vent si changeant que le malade ne put y tenir.

J'étudiais dans mon manteau, enveloppé comme au bivouac. L'hiver était venu. Je m'avisai de demander du feu, de m'enquérir des cheminées. Grand étonnement des Gênois. Ils me répondaient fièrement qu'en Italie on ne se chauffait point : la cheminée est inconnue à Gênes... Qu'il gèle, que du haut des toits de longues et magnifiques stalactites de glaces pendent pour témoigner que c'est vraiment l'hiver, les Gênois n'y prennent pas garde. Les thermomètres sont cachés. La femme grelotte, assise au petit brasero. Sort-elle ? elle abrite en janvier sa tête pâle et ses dents malades d'un léger voile de mousseline. Rude, rude contrée ligurienne bien plus qu'italienne. La langue ; si différente de celle de l'Italie, est plus qu'à moitié provençale. Nul goût pour les arts du dessin... On montre au marché de Florence la pierre où Dante assis observait tout le jour. L'aurait-il pu à Gênes ? J'en doute. Il aurait trop souffert. Bon gré, mal gré, j'avais cet avantage. Mes fenêtres donnaient sur le marché. Nulle part, je crois, ni en France, ni en Italie, je n'ai vu une plus naïve image de l'enfer.

Suit un tableau de la population de Gênes, où Michelet montre, d'un côté une douzaine d'oligarques usuriers, de l'autre, la foule des petits commerçants et des gens du peuple languissant ou gémissant à voix basse sous l'oppression et la violence. « Je devais mieux comprendre plus tard, dit-il, en me les rappelant, l'appauvrissement et la dévastation de toute la contrée d'alentour. » A ce sombre tableau en succèdent d'autres qui se ressentent évidemment de l'état maladif du peintre. Le style est entraînant, imagé, plein de mouvement, mais d'un mouvement fébrile : une sorte de malaise, qui se communique au lecteur, parcourt ces pages et même le livre d'un bout à l'autre.

A deux lieues de Gênes, il y a un village, Nervi, abrité dans un pli de l'Apennin, un vrai paradis, assurait-on, une terre de promesse. Michelet va louer, à l'extrémité de ce village, un palazzetto où il arrive le 18 novembre. Il y a à peine mis le pied qu'il éprouve une nouvelle désillusion. Le soi-disant palais — tout est palais en Italie, — bien qu'ayant appartenu au cardinal Spina, n'était qu'un triste logis, hanté par une espèce de portière, ex-femme de chambre de Gênes à tournure prétentieuse, « grima-

cière, rapace et crochue, incapable, curieuse, surtout maligne et malveillante, entrant à toute heure sous mille prétextes. » Il fallut se servir soi-même. Michelet en était incapable, dans l'extrême affaiblissement où le tenait son régime (un sou de lait par jour, sans pain). Sa femme se chargea de tout faire.

Dans ce coin de la Ligurie, la nature est avare, l'horizon borné, la côte étroite. Le malade ne resta cependant pas seul : il forme quelques amitiés, avec les montagnes, la mer, les étoiles et... les lézards.

Leur faculté d'observation me frappait infiniment. Ils choisissaient, comme moi, l'heure du dîner, l'heure solitaire. Ils fuyaient, mais non indifféremment devant toute sorte de personnes. J'eus bientôt cet avantage d'être considéré par eux comme un promeneur inoffensif, à l'approche duquel on ne s'éloignait que peu, lentement, visiblement, sans crainte. Les vieux me traitaient ainsi, me regardant bien toutefois, ne me perdant pas de vue, prudents, mais n'étant pas fâchés de voir à leur aise un homme, un de ces géants qui font leur effroi ordinaire. Pour les jeunes et les tout petits sans expérience, ils ne faisaient pas ces distinctions, ils fuyaient éperdus, ahuris, tellement peureux que pour échapper au danger ils s'y jetaient, venant parfois à l'étourdie jusqu'à dans mes jambes... Ils semblent gais et sociables. Presque toujours je les voyais se promener deux à deux, souvent se poursuivre alternativement, mais cela sans acharnement, sans fureur de guerre ni d'amour. Ils se suivaient, puis se quittaient pour penser à autre chose. J'en ai vu qui se disputaient des propriétés, une feuille sèche par exemple, apparemment pour faire leur nid ; parfois autre chose difficile à avoir, la propriété d'une mouche ! Tel l'animal et tel l'homme. La sobre vie de mes lézards, pour qui une mouche est un ample festin, ne différait en rien de celle de la *povera gente* de la côte. Plusieurs faisaient cuire de l'herbe ! mais l'herbe non plus n'est pas commune dans la montagne aride et décharnée. Je me rappelle la surprise contenue, l'étonnement béatifique d'une petite marchande à qui, dans un compte inextricable de mauvaises monnaies locales, je donnai et je laissai, par delà son dû, *un centime* ! Ce centime et cette mouche en disent beaucoup sur ce pays.

Pendant six mois, Michelet vécut au milieu de ce pauvre peuple. Il eût semblé naturel, dit M^{me} Michelet, que le malade, replié sur lui-même, se plaignît d'être venu de si loin, dans l'espoir de revivre, pour tomber dans un pays de misère, par un des hivers les plus rudes de ce siècle. « Eh bien ! non : La pauvreté qui lui revient pour tout salaire, au bout de la longue journée qui a duré plus d'un demi-siècle, lui paraît plutôt un bien. Par son dénuement, il comprendra mieux les privations du peuple ; il sera en communion plus étroite avec lui. Ainsi le rêve du *Banquet* n'est point une réclamation de son jeûne individuel... S'il parle de lui d'abord, de ses épreuves, c'est pour mieux intéresser à cette pauvre terre de Ligurie qui n'a que la famine à offrir à ses enfants. Pour elle d'abord, il conçoit en esprit, dans l'avenir, le *Banquet* réel où tout un peuple se nourrit et se désaltère après avoir souffert tant de siècles le poids du jour et de la chaleur. »

Les observations qu'il a faites pendant son séjour à Nervi, ses réflexions à la vue de cette contrée rude et sauvage, déshéritée de la nature, oubliée presque du reste du monde, sont consignées dans une première partie qui porte ce titre significatif : *Le Pays de la faim*.

Le 12 avril 1854, Michelet part pour Turin, à peu près rétabli, et la misère à laquelle il vient d'être associé lui suggère l'idée du *Banquet*, dont le *Pays de la faim* forme en quelque sorte l'introduction. Il y reprend les idées qu'il avait émises déjà en 1846 dans son livre du *Peuple*. « Je revins, dit-il, de toutes les forces de mon existence malade à cette cité de Dieu, où les humbles, les simples, paysans et ouvriers, igno-

rants et illettrés, barbares et sauvages ont tous leur place, tous leur droit à la Justice, qui est identique à l'Amour. Et, sur ce dernier caillou avancé de l'Apennin, où tout est famine et stérilité, m'apparut clairement le vrai point de départ démocratique... la suffisante vie... la vie de fraternité, le Banquet pour tous.»

Ici, comme dans les pages qui précèdent, on retrouve le philosophe, l'historien, le poète, et, il faut bien l'ajouter, souvent le rêveur, parfois l'utopiste. Michelet a une foi profonde dans l'avenir de l'humanité; malgré les sombres préoccupations qui l'assiègent, quelque tristes que soient ses réflexions à la vue des souffrances humaines, il entrevoit le grand banquet fondé sur les bases du devoir, du désintéressement et du sacrifice. Mais ces aspirations généreuses sont enveloppées dans une sorte de mysticisme au milieu duquel on constate une absence presque complète d'idées pratiques. Il faut citer cependant ses réflexions à propos de l'éducation du peuple dans le chapitre intitulé : *les Livres* :

La presse, rapide et brillant résumé qui ne peut qu'effleurer les surfaces, est parfois plus nuisible qu'utile, et nous fait des petits vieux de quinze ans, qui, à toute chose, disent : *Comm!* Tout livre dont ils ont lu le titre, toute science dont ils savent le nom, leur fait dire ce mot favori : *Comm! Comm!* Les esprits vraiment jeunes qui restent forts et vivants, disent plutôt à tout : *Incomm!* parce que là où les bêtises s'arrêtent à la superficie, eux ils distinguent mille choses à apprendre, de curieux mystères à sonder, d'attrayantes profondeurs. Mais c'est du grand peuple muet et sourd, condamné à l'ignorance par ces instituteurs, que je me préoccupe et m'inquiète... Qui fera des livres pour le peuple?... Qui fera des livres d'action?... Toute une littérature devient nécessaire, littérature variée, sérieuse : sermons, histoires, drames sacrés et patriotiques. Nous avons à créer pour l'avenir un système tout entier. Il ne suffit pas d'apprendre à lire, il faut faire désirer de lire. Il faut l'éducation préalable de l'école et de la presse.

Les Fêtes dans l'avenir — les Cloches — les Chants; ces sujets sont développés sous une forme poétique, un peu déclamatoire. Un chapitre intitulé : le Banquet des exilés, un des plus beaux, est consacré au poète favori de Michelet, Virgile.

Virgile est justement à moitié chemin entre les deux mondes, entre cette pure antiquité et la basse antiquité romanesque ou sophistique du temps de Plutarque. Dante l'a pris pour médiateur, non sans cause. Lui seul a eu, dans l'élasticité du sentiment, le génie commun aux deux âges, le rameau d'or qui conduit dans l'un et dans l'autre. Souvenir et présentiment, tout se mêle en ce clair-obscur. Ce qui lui donne un effet immense, c'est qu'en lui tout est contenu. Il y a déjà à ce moment une infinité de choses qu'on ne peut plus dire, de morts qu'on ne peut plus pleurer. On ne les voit plus, on les sent, on les entend partout chez lui, ces absents et ces invisibles, les dieux éteints, les nations disparues, les cités anéanties. La mort des Dieux, la mort des peuples dont il ne parle jamais est partout dans sa mélodie. C'est Jérémie, c'est Pergolèse. Il chante à voix basse sur des urnes pleines; voix contenue, voix souffrante, la voix des laboureurs chassés de l'Italie par les colonies des soldats césariens; bien plus, la voix des morts, l'écho faible et dernier des anciennes tribus italiennes effacées du sol par Sylla; que dis-je! la voix des morts futurs, de ceux qui, à leur tour, cultivèrent le sol dévorant de l'Empire et, génération par génération, y déposèrent leurs os. Tous ils ont en lui leur histoire et leur prophète, la voix de la douleur.

Les dernières lignes du volume, datées de Turin, le 25 mai 1854, à 5 heures du matin, sont empreintes d'une poétique grandeur :

Douce lumière du matin, mon amie et ma confidente, nous sommes seuls... Eh bien, sois-moi témoin, atteste devant Dieu que je suis à lui, voué de toutes mes puissances à créer pour sa gloire et le salut de ce monde. Puisse-t-il, ce monde infortuné,

puisse-t-il, à la lueur de mon faible fanal, commencer à s'illuminer! Que je passe, s'il le faut, comme un phare inconnu sauve en mer celui qui ne sait pas son nom. Qu'entre le soir et le matin ma lampe brille éphémère, mais secourable, et je dirai merci! J'aurai donné ma part du banquet! Et.

REVUES ÉTRANGÈRES.

REVUE HISTORIQUE. — DEUTSCHE RUNDSCHAU.

REVUE HISTORIQUE — Dans ses deux dernières livraisons (mars-avril, mai-juin), la *Revue* contient sur le premier Empire et les Cent-Jours des documents inédits du plus vif intérêt. Ce sont d'abord les notes de Sismondi, trouvées enfin dans les papiers du grand publiciste, puis une correspondance du roi Joseph avec Napoléon, éditée par M. le baron Du Casse. Ces documents sont de nature à modifier, sur plusieurs points, certaines appréciations fort accréditées; il ne nous semble donc pas inutile d'en donner un rapide aperçu.

En suivant l'ordre chronologique, la première pièce à citer est une lettre de Napoléon à Joseph, écrite d'Égypte. Le commandant en chef y parle sur un ton qui ne lui est guère accoutumé :

« J'ai beaucoup de chagrin domestique, car le voile est entièrement levé... C'est une triste position que d'avoir à la fois tous les sentiments pour une seule personne dans un seul cœur... Tu m'entends. »
« ... Je suis ennuyé de la nature humaine! J'ai besoin de solitude et d'isolement, les grandeurs m'ennuient, le sentiment est desséché. La gloire est fade. A 29 ans, j'ai tout épuisé, il ne me reste plus qu'à devenir bien vraiment égoïste! Je compte garder ma maison... Je n'ai plus de quoi vivre »

Le chagrin domestique, on l'aura compris, provient des nombreuses infidélités de Joséphine. Ce fut bien pis encore au retour de l'Égypte.

« Murat, dit Sismondi, fut un des délateurs : Napoléon ne se possédait pas de colère, mais Joséphine avait dans sa douceur et dans ses larmes un charme inexprimable. Le lendemain, tout était pardonné. Joséphine alla à Murat : « Vous avez été bien cruel pour moi, lui dit-elle; vous m'avez fait bien du mal, mais j'ai été pardonnée et je vous pardonne. »

Du reste, Napoléon aimait beaucoup sa femme et en était tendrement aimé; mais « celle-ci, qui était passionnée, créole et d'un tempérament ardent », l'oubliait trop souvent pendant ses campagnes. Pourtant, Napoléon « ne priva de la vie ni de la liberté aucun des amants de Joséphine. Plusieurs qu'il a connus, contre lesquels il s'est mis en fureur, jouissent encore de leur fortune comme de leur liberté. »

Ce qui excitait aussi la colère de l'Empereur, c'était l'excessive prodigalité de l'Impératrice. Sismondi raconte à ce propos une amusante anecdote :

« A la fin de chaque année, Napoléon se faisait rendre le budget de Joséphine et presque toujours cette reddition de comptes amenait la découverte de dettes très-considérables. Une année, comme la reddition de comptes approchait, l'Impératrice était dans les larmes avec Mlle de Larochehoucauld; l'Empereur s'en aperçut des premiers, il vit leurs yeux rouges et dit à Duroc : « Ces femmes ont les yeux en pleurs; je suis sûr qu'il y a des dettes; tâchez de savoir ce que c'est. » Duroc, qui avait obtenu la confiance de Joséphine, vint à elle et lui dit : « L'Empereur est persuadé que vous avez des dettes, il veut en savoir le montant » Joséphine, avec beaucoup de pleurs, lui dit qu'en effet elle devait 400,000 francs. « Ah! dit Duroc, l'Empereur croyait que c'était 800,000. — Non, je vous jure; mais, puisqu'il faut vous le dire, c'est 600,000 francs. — Est-il bien sûr que ce n'est pas davantage? — Bien sûr. — Alors, je lui en parlerai. »

Suit une première scène entre Duroc et Napoléon, qui résout de gronder sa femme.

« Ils passent au salon où étaient les dames, et l'Empereur évite de s'approcher de l'Impératrice; il la laisse passer devant lui pour aller souper; elle était tout émue et les larmes aux yeux; il ne lui dit rien. Après qu'elle se fut mise à table, il vint se placer

derrière sa chaise et, s'approchant de son oreille : « Eh bien, madame, vous avez des dettes? » Et elle aussitôt de sangloter. « Vous avez un million de dettes. — Non, je vous jure, sire, je ne dois que 600,000 francs. — Rien que cela, dites-vous; ça ne vous paraît qu'une bagatelle? » Il y ajoute quelques mots de reproches, et elle se remet à sangloter plus vivement que jamais. Alors il s'approche de l'autre oreille : « Allons, Joséphine, allons, ma petite, ne pleure pas, console-toi. » Et les dettes furent payées. »

L'influence si grande que Joséphine avait sur l'esprit de Napoléon trouva plus d'une fois moyen de s'exercer dans un but plus digne de lui. Elle fut le grand agent des innombrables grâces accordées par l'Empereur à des adversaires acharnés. Les duchesses de Polignac et de Caraman lui durent de pouvoir approcher de l'Empereur et de l'attendrir par leurs larmes.

Sans aucun doute, si elle en avait été informée à temps, elle eût empêché l'exécution du duc d'Enghien, due d'ailleurs à une déplorable erreur. Les associés de George Cadoudal avaient déclaré « qu'il avait vu trois fois arriver à leurs conférences un personnage qu'ils ne connaissaient pas et pour lequel tous les chefs conjurés témoignaient les plus grands égards. « Ce n'étaient pas les Polignac, on crut que c'était le duc d'Enghien et il fut enlevé, condamné et exécuté. »

Plus tard, à l'arrestation de Pichegru, il fut reconnu pour être le grand personnage des conciliabules « Napoléon, dit Sismondi, en fut averti et il en fut au désespoir. « Fatal rapport, s'écria-t-il plusieurs fois, il m'a perdu! » Dans la famille de l'Empereur, cette exécution avait provoqué les plus vifs reproches. Mme Lætitia, Joséphine et plusieurs des frères Bonaparte en montrèrent un grand chagrin. Mais dans le public, on n'en fut pas grandement ému et, comme le dit le roi Joseph : « Je me souviens très-bien que plusieurs personnes qui cherchent aujourd'hui à se laver d'y avoir pris part, s'en vantaient alors comme d'une fort belle chose et approuvaient hautement cet acte. » — Cela ne pouvait manquer d'arriver.

A cette exécution malheureuse, on a souvent ajouté celle d'un jeune allemand, nommé Staps, qui tenta d'assassiner Napoléon à Vienne; on a fait de toutes les deux des griefs à charge de l'Empereur. Sismondi nous apprend que Staps ne fut pas fusillé, mais emprisonné à Vincennes secrètement, pendant que le bruit de sa mort était répandu, pour l'exemple. En 1814, à la rentrée des Bourbons, le conspirateur fut mis en liberté.

Ce qui est surtout curieux à lire, ce sont les détails que Sismondi donne sur les Cent-Jours. D'après lui, Napoléon n'était nullement certain de gagner la bataille de Waterloo, il savait parfaitement que Grouchy ne le rejoindrait pas, puisqu'il avait ordre de tomber, en cas de victoire, sur les derrières de l'armée anglaise, vers Bruxelles. C'était une chance dernière que voulut courir l'Empereur, fort abattu, fort souffrant et fort fatigué. Cette version explique très-bien des fautes étonnantes de la part d'un aussi grand capitaine.

Ney est fort sévèrement apprécié par l'écrivain genevois. Il en fait le portrait le plus défavorable et nous dit que, loin de lui témoigner en le revoyant à Auxerre une amitié fort affectueuse, Napoléon se borna à lui dire : « Maréchal, je suis charmé de vous voir, mais je n'avais pas besoin de vous. » Ce ne fut qu'à la veille de l'entrée en Belgique que Ney parvint enfin à obtenir le commandement d'une division de l'armée impériale.

L'attitude des Bourbons pendant cette rapide campagne de Belgique ne laisse pas non plus d'être curieuse.

A la nouvelle de l'arrivée de l'Empereur, ce fut aux Tuileries un saut qui peut général, sans ordre, sans dignité. Seul, le duc d'Angoulême resta en France, dans le midi, où il fut pris par l'armée qu'il commandait et enfermé au Pont-Saint-Esprit. Il s'y voyait déjà condamné et pleurait nuit et jour

devant son crucifix quand il reçut la grâce de Napoléon. Il s'engagea avec empressement à ne pas revenir en France : « Ah ! sûrement pas, disait-il avec l'air d'un homme qui n'en était pas tenté. »

Pendant que son frère aîné passait par ces trames, le duc de Berry était à Alost, avec « la crème de la noblesse française, » fort désireux en apparence de combattre aux côtés de Wellington. Il lui écrivait lettre sur lettre pour demander des ordres. Wellington répondit vaguement aux trois premières et laissa les quatorze suivantes sans réponse. Cependant, la première partie de la bataille ayant été défavorable aux Anglais, des fuyards traversèrent Alost annonçant une défaite.

« Alors, le sauve qui peut se fit entendre à l'envi dans l'armée royale ; le duc de Berry, plus troublé qu'aucun autre, donna l'exemple de la fuite, et ce sont eux qui en se sauvant vers Gand y répandirent l'alarme à leur tour. On y vit, pendant toute la nuit, les royalistes tenant leurs bottes à la main courir les rues pour chercher des chevaux, des voitures et tous les moyens de fuir. Ils ne furent tirés de leur effroi qu'à cinq heures du matin. Quand on vint dire à lord Wellington que le duc de Berry s'était enfui avec toute la maison du roi, il sortit de son calme et de sa modération accoutumés, en parla comme d'un misérable, l'appela fils de chienne et tous les noms que la colère fait inventer aux Anglais, et dès lors il a paru toujours le traiter avec mépris »

Peu courageux dans la guerre, les royalistes reprirent bientôt toute leur arrogance. Le 23 juin, la cour de Louis XVIII était déjà à Mons, attendant avec impatience de pouvoir s'établir dans une ville française et passant son temps à intriguer pour savoir quel serait le parti qui l'emporterait, des constitutionnels purs ou des exaltés. Talleyrand arriva sur ces entrefaites, mais il attendit jusqu'au lendemain pour se présenter au roi. Or, le lendemain, le roi, informé pendant la nuit par Wellington de l'évacuation du Cateau, montait en berline quand Talleyrand vint à son hôtel. La rencontre fut piquante et le roi ne cacha pas son dépit au diplomate, qu'exaspéra cet accueil. On eut fort à faire pour remettre les choses à bien, quoique Talleyrand ne fût pas homme à garder rancune, quand il y allait de ses intérêts.

Les négociations qui s'ensuivirent, l'abdication de l'Empereur et son départ, l'attitude un peu affectée de Louis XVIII en face des alliés, fournissent encore matière à des détails charmants que Sismondi raconte à merveille ; mais ces détails n'apprennent rien de bien nouveau. J. C.

DEUTSCHE RUNDSCHAU. M. L. Friedländer trace un tableau intéressant de l'état des villes en Italie sous l'empire (livraison de mai). Les auteurs romains ne parlent que rarement et incidemment des villes d'Italie. On sait cependant que l'ancienne comédie en a mis en scène les habitants, que les ridicules de ceux-ci sont l'objet de fréquentes allusions, mais on reconnaît en même temps qu'on rencontrait chez eux plus d'honnêteté, de décence, de moralité que dans la capitale. Sous ce rapport, les villes de la Lombardie, notamment Padoue et Brescia jouissaient d'un excellent renom. Et puis, à Rome, la vie était chère ; combien de citoyens dont l'existence était une contrainte et une gêne constantes enviaient la tranquillité et le sans-gêne des villes comme Naples et Capoue, où le temps se passait agréablement entre le travail et le repos ! A Palestrina, à Bolsena et autres endroits aussi charmants que favorables à la santé, on n'était pas obligé, comme à Rome, d'habiter des casernes mal bâties. A Sora, à Frosinone, on pouvait acheter une maison pour une somme qui représentait le loyer annuel d'une habitation sombre et malsaine dans la capitale. Aussi Juvénal conseilla-t-il à un ami à qui le séjour de la capitale est devenu insupportable, de se retirer dans un endroit tranquille et solitaire, à Cumes. C'est à Cumes également que Pétrone conduisit Trimalcion. Le spirituel écrivain nous a conservé à ce propos une peinture réussie de la vie dans une petite ville italienne, une

ville du midi, bien entendu. Il ne nous introduit pas dans les Cercles aristocratiques : les hôtes de Trimalcion sont, comme Trimalcion lui-même, des gens d'affaires, des commerçants, dont les conversations fourmillent d'expressions vulgaires et d'idiotisme. L'entretien roule sur les événements du jour, les affaires de la ville, et l'administration communale n'est pas épargnée. Un résumé de ces conversations, esquissé par M. Friedländer, montre que le bourgeois de Cumes, sauf la différence des mœurs, était exactement alors ce qu'est le bourgeois de nos jours : c'est que la nature humaine reste au fond la même, malgré les profondes transformations que la civilisation subit dans le cours des siècles.

A l'occasion de la publication du tome IV des *Profils (Zeiten, Völker und Menschen)* de M. Karl Hillebrand, M. J. Rodenberg, après quelques réflexions judicieuses sur la langue allemande, comparée au français, apprécie très-finement et très-heureusement le talent de cet écrivain, un des plus distingués, non pas seulement de l'Allemagne, mais de notre époque. M. Hillebrand est connu des lecteurs français par les brillants articles qui ont paru sous son nom avant 1870 dans la *Revue des Deux Mondes*. Il est assurément curieux de rappeler que ce sont ces articles, écrits en France, qui ont révélé aux Allemands le talent de leur compatriote, talent que Buloz avait en haute estime. Ils accusaient un travail si soigné, l'ensemble avait un tel cachet artistique qu'on pouvait se demander : est-il possible d'en faire autant en Allemagne ? le secret réside-t-il bien dans la langue ? M. Rodenberg reconnaît que la langue française est un instrument supérieur à l'allemand. L'individualisme qui caractérise les manifestations du génie allemand se retrouve dans la langue écrite et dans la langue parlée : il ne s'assujettit pas à des règles fixes et générales. On voit se reproduire ici ce qu'on regrette de rencontrer également dans le domaine de l'art : il n'y a pas d'école. Chacun travaille à nouveau et pour soi ; l'écrivain n'a pas à son service ces règles traditionnelles qu'il ne pourrait enfreindre sans se rendre impossible ; il n'a pas non plus cette imposante sûreté de bon goût qui est le résultat de l'éducation, de la discipline. Karl Hillebrand écrit le français avec une rare perfection ; il doit beaucoup de ce qui distingue son style allemand à la pratique des langues étrangères, et cependant, ce qu'on trouve à louer surtout chez lui, c'est que ses écrits en langue allemande sont exempts d'alliage. Pas le moindre gallicisme. L'influence de l'esprit français se montre seulement dans l'habileté avec laquelle il sait se rendre maître de son sujet, dans une disposition lumineuse, dans un groupement habilement ordonné. Ses écrits historiques ont tout l'attrait des *Essais* de Macaulay et des *Causeries* de Sainte-Beuve. Cette appréciation s'applique surtout aux *Profils*, qui ont paru en quatre séries, dont les deux premières renferment des portraits littéraires français de l'époque moderne, la troisième, des études historiques, la quatrième, des études littéraires se rapportant à l'époque de la Renaissance.

NOTES ET ÉTUDES.

LETTRES PARISIENNES.

Paris, 26 mai.

Nous avons eu, ces jours passés, un petit incident académique. La réception de M. Henri Martin, élu en remplacement de M. Thiers, devait avoir lieu le jeudi 29 mai. L'immortel chargé de répondre à M. Henri Martin, était M. Emile Ollivier, c'est-à-dire, d'après l'usage, celui qui s'était trouvé directeur de l'Académie au mois de septembre 1877, au moment où M. Thiers était mort. Vous savez que, d'après les statuts, le directeur de l'Académie change tous les trois mois.

Avant que les discours soient lus en séance publique, les statuts de l'Académie veulent éga-

lement qu'ils soient examinés d'abord par une commission. On ne veut pas, et l'on a raison, qu'il puisse y avoir de surprise ou que l'Académie soit compromise par la parole imprudente d'un de ses membres. La liberté laissée aux orateurs est cependant toujours grande. — Voilà quinze jours donc, la commission s'est réunie et entendit les deux discours. M. Henri Martin est grand admirateur et était grand ami de M. Thiers ; il a toujours été républicain. Il n'avait donc épargné ni les éloges à son prédécesseur, ni les déclarations républicaines. Or, vous n'ignorez pas que, si M. Ollivier fut, en sa jeunesse, un ardent républicain, il s'était depuis rallié à l'Empire au point de devenir ministre de Napoléon III ; vous n'ignorez pas non plus qu'en un jour solennel M. Thiers et M. Ollivier s'étaient rencontrés en face l'un de l'autre à cette séance du 15 juillet 1870, dont les conséquences furent si tragiques ; M. Ollivier demandant au Corps législatif de déclarer la guerre à la Prusse et affirmant que, pour sa part, il s'y lancerait « d'un cœur léger ; » M. Thiers, au contraire, ne cessant de répéter que la France n'était pas prête, remontant par trois fois à la tribune, pour supplier ses collègues de ne pas céder à la pression du gouvernement, de ne pas précipiter le pays dans une effroyable aventure. Vous sentez qu'en cette situation, à peu près fatalement, le discours de M. Henri Martin prenait, vis-à-vis de M. Ollivier, des airs de provocation. Or, M. Ollivier, tel que la nature l'a fait, avec une invincible bonne opinion de lui-même et un caractère assez hautain, n'était point homme à ne pas relever le défi. Il avait trouvé l'occasion bonne pour répondre à l'éloge de M. Thiers et de la République par une apologie de l'Empire et une glorification du ministère Ollivier.

La commission essaya d'abord de la conciliation. On demanda quelques coupures à M. Henri Martin, quelques corrections à M. Emile Ollivier. Huit jours plus tard, jeudi dernier, on se réunit une seconde fois pour entendre les discours corrigés. Mais là, on trouva M. Ollivier inflexible sur un point. M. Henri Martin avait dit qu'en 1870 M. Thiers s'était montré admirable de patriotisme. A cela, M. Ollivier ne voulut jamais consentir. Pour lui, le vrai modèle du patriotisme, en 1870, a été, non pas M. Thiers, mais le général Changarnier. Le parallèle était peu attendu : il n'est pas vraisemblable que l'histoire mette jamais en comparaison Changarnier et M. Thiers ; mais ce qui rendait ici le rapprochement particulièrement blessant, c'est qu'à l'Assemblée nationale, Changarnier avait été un des plus acharnés adversaires de M. Thiers ; il avait parlé à la tribune de ses « ambitions séniles ; » on assure même qu'au 24 mai, il avait bien compté lui succéder à la présidence et que son désappointement s'était trouvé grand en se voyant préférer M. de Mac-Mahon.

Devant le refus formel de M. Ollivier de faire le sacrifice de ce passage, la commission, par six voix sur sept, s'est opposée à ce que le discours fût prononcé ; parmi ces voix se trouvaient celles de M. Jules Simon, de M. Legouvé, de M. Mignet, de M. Dufaure. Le cas sera soumis à l'Académie tout entière pour statuer en dernier ressort : il n'est guère douteux que l'avis de la commission soit adopté par la majorité de ces savants. On nommera alors un autre académicien pour remplacer M. Emile Ollivier, et l'incident n'aura pas d'autre suite qu'un retard apporté dans la réception solennelle de M. Henri Martin.

L'opinion est à peu près unanime à donner tort à M. Ollivier ; il a eu le tort d'oublier que le directeur de l'Académie ne parle pas en son nom individuel, mais qu'il porte la parole au nom de la compagnie tout entière ; il ne devait dès lors exprimer que des sentiments partagés

par la majorité, et il est certain que l'Académie, bien qu'elle compte parmi ses membres M. le duc de Broglie, n'est point d'avis que M. Thiers ait été un patriote médiocre. Si le discours de M. Ollivier eût été prononcé sous la coupole de l'Institut, malgré les traditions de politesse calmée de ces réunions, je crois pouvoir affirmer que le parallèle de M. Thiers et du « modeste » général Changarnier, comme il l'appelait lui-même, eût été accueilli par une jolie bordée de sifflets. Je sais des gens qui regrettent que M. Ollivier n'ait pas été mis à même de recevoir cette leçon méritée, dût-elle être aussi inutile que les précédentes.

Depuis le 12 mai, l'Exposition annuelle de peinture et de sculpture est ouverte aux Champs-Élysées. Cette année, le jury s'est montré indulgent, et les œuvres admises s'élevaient au nombre de près de six mille. Cette libéralité à ses partisans et ses ennemis, et j'avoue que l'Exposition est fort mêlée. Je crois pourtant que les bonnes choses trouvent le moyen d'être remarquées aussi bien cette fois qu'à l'ordinaire. L'Exposition est très-visitée. À partir de une heure de l'après-midi la cohue devient effrayante. Malgré la chaleur et la poussière, la foule tient bon cependant. Ce n'est pas à moi de vous faire la critique du salon. Il y a, comme toujours, nombre de bons paysages et de jolis tableaux de genre; comme toujours aussi, la grande peinture laisse quelque peu à désirer. Les trois œuvres les plus remarquables dans les salles de la peinture sont, à mon avis, un portrait de femme très-distingué et très-harmonieux de couleur de M. Carolus Duran, un très-vigoureux portrait de M. Victor Hugo par M. Bonnat, enfin, une *Eylogue* de M. Henne qui me paraît absolument délicieuse d'unité d'impression et de poésie. En faisant la part de la « manière », il ne me semble pas que cet artiste ait jamais aussi complètement réussi. Dans la sculpture, le jury hésitera probablement pour la médaille d'honneur, entre les deux envois de M. Antoine Mercié, le *Tombeau de Michelet* et la *Statue de François Arago*, et le très-beau *Saint Vincent-de-Paul* de M. Falguière.

Au point de vue littéraire, l'Exposition a offert l'intérêt de nous montrer, sous une forme nouvelle, une des personnes dont Paris s'occupe le plus, une aussi de celles qui aiment le plus occuper d'elles Paris, la brillante et applaudie sociétaire de la Comédie française, M^{lle} Sarah Bernhardt. M^{lle} Sarah Bernhardt a deux bustes à la sculpture, qui ne sont vraiment pas plus mauvais que beaucoup d'autres; elle nous a fait savoir aussi qu'avant peu nous verrons, dans les salles de peinture, des tableaux de sa façon; mais, comme il est bon qu'aucune gloire n'échappe aux natures supérieures, M^{lle} Bernhardt, à qui il ne suffit pas de pratiquer l'art sous ses formes diverses, a tenu par-dessus le marché à être encore critique d'art. Elle a fait cette année son « salon ». Les Saint-Victor, les Charles Blanc, les Paul Mantz, les Cortagnary n'ont qu'à se bien tenir. Un nouveau journal, *Le Globe*, accueille tous les samedis les feuilletons de la Dona Maria de Neubourg de *Ruy Blas*, et moyennant ses trois sous, on peut savoir chaque semaine ce qu'elle pense de l'art et des artistes. C'est pour rien. Elle ne cache pas du moins ses opinions; car un de mes amis a compté l'autre jour soixante je dans une seule colonne de sa prose. La lecture n'est pas sans intérêt: il est toujours curieux de voir ce qu'il y a dans une tête, et ce qu'une personne a pu se mettre de français au bout des doigts en apprenant, pour les réciter sur la scène, trente ou quarante mille vers de nos meilleurs poètes. Les caprices d'une jolie femme devraient d'ailleurs toujours être accueillis avec indulgence, surtout lorsqu'ils ne tirent pas à conséquence.

M^{lle} Sarah Bernhardt prend, du reste, de plus

en plus goût à manier la plume. Vous savez que la Comédie française part ces jours prochains pour une tournée de six semaines à Londres, tandis que l'on va faire des réparations à la salle. Dona Maria de Neubourg a déjà promis sa collaboration à deux journaux pendant ce temps. Le soir elle fera l'admiration de nos voisins. Le jour elle rédigera pour ses compatriotes, qu'elle veut bien ne pas oublier tout à fait, ses impressions de voyage sur Londres et la vie anglaise. Je lirai ces lettres, comme c'est mon devoir; et s'il me semble que M^{lle} Sarah Bernhardt doive effacer la correspondance de M^{me} de Sévigné et les lettres d'un voyageur de George Sand, je ne vous cacherai point cette importante nouvelle. Attendez cependant un nouvel avis avant d'y trop compter.

Vous savez combien en France nous sommes en retard sur l'Allemagne et même sur l'Angleterre au point de vue des études sur l'antiquité hébraïque. Nous attendons encore un bon ouvrage sur la littérature et l'histoire des Israélites. Nous avons même fort peu de traductions des ouvrages justement estimés ailleurs. C'est à ce titre que je vous signale le premier volume d'une *Histoire du peuple d'Israël*, qui vient de paraître à la librairie Lemerre. L'auteur est M. E. Ledrain, qui s'appelait il y a peu d'années le Père Ledrain. C'était un prêtre oratorien, qui prêchait non sans succès à l'église de la Madeleine. Malheureusement il a mordu à la pomme de la science, et il en a été puni. Il s'est mis à étudier l'hébreu, les hiéroglyphes égyptiens et les cunéiformes d'Assyrie, et peu à peu la foi l'a abandonné. Il a dépouillé la robe et pris l'habit bourgeois.

Le premier volume de son *Histoire du peuple d'Israël* va depuis la création jusqu'à la fin du royaume de Juda, jusqu'à l'an 887 avant l'ère chrétienne; ce ne peut être, vous le voyez, qu'un récit assez abrégé. On y trouve fort peu de discussions théologiques, et je ne pense pas que personne, même un fervent catholique, puisse être offensé en le lisant. L'auteur suit pas à pas, sans y porter controverse, les traditions bibliques; ce n'est que par intervalles qu'il essaie de les éclairer par quelques rapprochements avec l'Égypte ou les cylindres babyloniens. Il n'a fait le plus souvent que rejoindre ou abrégé les textes du *Pentateuque*, des *Rois* ou des *Chroniques*. Sa plus grande originalité consiste dans l'orthographe des noms propres, quelque peu déformés par la traduction des Septante ou de la Vulgate. Ce n'est pas là encore assurément l'histoire d'Israël que notre littérature réclame: telle qu'elle est, et à défaut de mieux, elle peut cependant être utile. Une des grosses critiques que j'adresserai à l'auteur, c'est de n'avoir mis aucune carte dans son livre. Je ne comprends pas que de nos jours on puisse publier un livre d'histoire, d'histoire ancienne surtout, sans l'illustrer par des cartes. Je ne sais rien de plus insupportable, quand on est en train de lire un volume, que d'être obligé de se lever à chaque instant pour aller regarder sur son atlas de Kiepert ou de Stieler où sont situées les localités dont on voit revenir les noms. Sans compter que toute cette géographie antique est, dans le détail, fort sujette à controverse, et qu'il serait bon de connaître quel système l'auteur adopte pour savoir ce que valent ses interprétations. Mais c'est là une réclamation que l'on a beau renouveler, sans que, le plus souvent, ni les auteurs ni les éditeurs ne s'en soucient. Combien de temps faudra-t-il encore en France la formuler avant de gagner une cause qui est gagnée partout excepté chez nous? CHARLES BIGOT.

LA BIBLIOTHÈQUE DE SÉBASTIANO BAGOLINO ET L'*Hortensius* DE CICÉRON EN 1597.

Sous ce titre, le *Giornale di Sicilia* du 5 mai

publie une lettre du plus haut intérêt, adressée par M. Vincenzo di Giovanni, de Palerme, associé de l'Académie royale de Belgique, à son ami, M. le professeur Ugo Antonio Amico. Il y est question d'un ouvrage perdu de Cicéron: les lettrés, dit la feuille italienne, ne sauraient être trop tôt avertis. Nous partageons entièrement cet avis, et nous nous empressons, en conséquence, de traduire pour les lecteurs de *l'Athenæum belge* un document dont l'importance sera généralement appréciée. ALPHONSE LE ROY.

La Bibliothèque communale de Palerme possède deux manuscrits de Tommaso Schifaldo, l'un (2 Qq D. 70) contenant le commentaire de cet écrivain sur l'*Art poétique* d'Horace, l'autre (2 Qq D. 69) des notes du même auteur sur les *Satires* de Perse; la transcription de ce dernier, en 1472, a été exécutée par un certain Jacopo Adragna, *terre Alcamì*. On y lit, fol. 172, verso (numérotage récent): « *Finis M^oCCCC^oLXXII^o mensis julii VJ Ind. anno a nat. dnj. Alcamì hoc opus transcripsit Jacobus Adragna Terre Alcamì.* » Schifaldo avait composé ce commentaire, en 1461, pour le jeune gentilhomme Gian Tommaso Montecatino, des comtes d'Alcamo, et le lui avait naturellement délié.

Or, la copie de la main d'Adragna (selon toute apparence élève du commentateur) porte, à la suite de l'indication susmentionnée, des distiques qu'il est permis d'attribuer à Schifaldo lui-même:

Septima lux fuerat mensis numerata decembris :
In qua Schifaldus scripserat istud opus
Jacobus Adragnus, Adragna natus Jiulo.
Tersenos annos natus ephibus erat,
Mille deus noster trivit natalibus annos
Et quadringentos numerabant ordine cuncti.
Septuaginta duos addentes insuper annos

Τελος

SCHIFALDUS :

Les deux manuscrits en question furent, au xvi^e siècle, la propriété du célèbre poète latin Sébastiano Bagolino, d'Alcamo. Les pages restées blanches, dans l'un et dans l'autre, sont couvertes de beaux dessins à la plume et de figures achevées. Au-dessus de l'une d'elles, au verso du centième feuillet, est une inscription autographe ainsi conçue: « *Sebastianus Bagolinus pingebat 1597.* D'autre part, le manuscrit 2 Qq D. 69 renferme une préface dudit Bagolino, destinée à nous renseigner sur la personne du commentateur. Elle se termine ainsi: « *Alcamì dum conjux ad focum coturnos assaret, egoque ad eundem focum scriptitans me calefacerem, anno MCCCCCLXXXVII, 21 9bris.* » Je ne sais en quelles mains tomba ensuite ce *codex*; en 1728, il appartenait à Giovanni Maria Amato, qui écrivit ou fit écrire à la première page: « *Donum D. Joannis Mariae Amato, Patr. S. J. 1728.* » Mais le successeur immédiat de Bagolino avait pris soin de noter au milieu d'une page blanche (la 151^e du numérotage récent) l'indication suivante, qui ne peut y avoir été consignée que bien peu de temps après la mort du dessinateur: « *Sebastianus Bacolinus Alcamensis, filius Leonardi Veronensis, vita defunctus est Alcamì anno millesimo secentesimo quatuor (1604), hora noctis circa septem, die vigesimo sex. julij, undecima indictione, ætatis suæ quadragesimo duo. — Qui composuit epigrammata 700 et elegias 100. Sepultus fuit in vener. Eccles. SSmi Crucifixi seu conventus S. Franc. de Paula et in loco seu sepultura existente in da Cappella SSmi Crucifixi.* »

Mais voici autre chose. Dans le manuscrit 2 Qq D. 69 se trouve un second memorandum de la main même de Bagolino; ce n'est ni plus ni moins que le catalogue de ses livres. Les deux manuscrits qui font aujourd'hui partie de la Bibliothèque palermitaine y sont mentionnés; mais, ce qui réjouira tous les gens de lettres, on y voit figurer le fameux *Hortensius* de Cicéron, dont toute trace était perdue depuis le commencement du xii^e siècle. Cicéron avait composé cet ouvrage vers 708, avant les livres Académiques; c'était, comme on sait, une très-éloquente exhortation à l'étude de la philosophie, sous le titre: *De philosophia liber sive Hortensius*. S. Augustin cite souvent ce livre comme ayant, dit-il dans ses *Confessions*, changé ses affections, comme l'ayant reporté à Dieu et à la vraie sagesse; le saint docteur ne regrettait que de n'y point rencontrer le

nom du Christ (1). Au XI^e siècle (1054), frère Herrmann de Reichenau en fait mention; dans l'inventaire des livres donnés à l'abbaye du Bec par Philippe, évêque de Bayeux (XII^e siècle), *ad Hortensium liber* figure sur la liste des ouvrages de Cicéron (2). Aujourd'hui, nous n'en avons plus par devers nous qu'un très-petit nombre de fragments, la plupart extraits des œuvres de S. Augustin, recueillis par Nobe et par Schneider, en 1841 et 1844. Mais il est désormais établi que l'*Hortensius existait encore en 1604*, date de la mort de Bagolino, c'est-à-dire après le XVI^e siècle révolu, et cette certitude repose sur le manuscrit de Palerme où le savant d'Alcamo inscrivait les titres de ses livres. Je copie ces notes, avec d'autres indications rédigées à la suite en langue espagnole, parce que tu sauras par là que le volume contenant le poème et les diverses pièces de vers latins de Gentiliuccio, qui fut le maître de Bagolino, existait dans la petite bibliothèque de son élève, à côté des commentaires de Schifaldo et du précieux trésor de l'*Hortensius*, réputé perdu depuis cinq siècles.

Le catalogue est à deux colonnes et porte pour titre :

Bagolini Leonardi pictoris filii Bibliotheca.

Perottus Sipontinus.	Terentius.
Ciceronis Epist. familiar.	Vergilius.
Epistolæ ad Atticum.	Ovidii opera omnia.
CICERONIS HORTENSII.	Val. Flaccus.
Ad Herennium.	Horatius Flaccus
Aulus Gellius.	Statius.
Macrobii.	Lucanus.
Schifaldus in Persium.	Silius Italicus.
Schifaldus in Horatium.	M. Gentiliucius.
Philippi Paruta Sicilia.	Lucretius.
Columella.	Bergæus.
Commentaria Julii Casaris.	Sannazarius.
Sallustius.	Hieronymus Osorius.
Quintilianus.	Marcus Galeottus.
Hieronymus Osorius.	Collectanea postarum.
Plautus.	

Estos son los libros que yo tengo en mi libreria, y porque soy pobre no quiero ni pienso tener mas de aquellos que tengo, y con ellos creo acabar todo el tiempo de mi vida; y con todo esto no mi desconfo de mi; pues con el socorro de ellos y con la gracia de Dios y con mis sudores he compuesto en lengua latina un libro de Elegias, otro de Epigramas, y otra obra de los cuern...

En lengua italiana he compuesto la Salutacion de Nuestra Señora entitolada à Francisca la Battlada mi muger,

El pinzochero,
El Moncada,
Los comentarios al Carnalá,
Contra Ambrogio el Beneventano,
Contra los malos pintores,

y tambien he trasladado los emblemas de D. Juan Osorio y Covarubias, Obispo de Jurgenti, de lengua española en latina, por la qual traducion Don Pedro Bagolino mi ermano uvo el beneficio de S. Pedro en la ciudad de Jurgenti, que le val 250 ducados cada ano, y yo soy en disgracia del Obispo, y no tengo del sino la pluma con la qual empeçé y acabé de escribir todos aquellos emblemas. La qual pluma sta per memoria en mi scritorio, y con la misma pluma he scrito estas palabras, y ya empeço à escribir un tratado à do se contienen los errores, que yo hizo de mi voluntad en las sillabas de aquellos emblemas;

Sebastianus Bagolinus ante focum.

Voici donc une agréable surprise pour toutes les personnes vouées au culte des lettres classiques : le fameux livre de Cicéron existait encore en Sicile au commencement du XVII^e siècle ! Mais quelle surprise bien plus grande exciterait sa découverte !

VINCENZO DI GIOVANNI.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES SCIENCES. *Séance du 6 mai.* — La classe vote l'impression de divers travaux dans le recueil des Bulletins. Lecture d'une note de M. F.-L. Cornet sur les irrptions subites de grisou dans les travaux d'exploitation de la houille. M. Cornet admet comme définitivement démontré ce fait que les dangers dus aux dégagements instantanés du grisou augmentent avec la profondeur, mais il reconnaît que la science a encore d'autres questions essentielles à résoudre

(1) Ille liber mutavit affectum meum; et ad te teipsum, Domine, mutavit preces meas, et vota ac desideria mea fecit alia... excitabar sermone illo et accendebar, et ardebam; et solum in tanta flagrantia refrangebat, quod nomen Christi non erat tibi. *Confess.*, l. III, c. 4.

(2) V. Ravaisson, *Rapport sur les biblioth. de l'Ouest*, p. 393, cité dans Bähr, *Gesch. der römischen Literatur*, t. III.

pour arriver à trouver le moyen de rendre les dégagements inoffensifs.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES BEAUX-ARTS. *Séance du 7 mai.* — M. le Secrétaire perpétuel fait connaître qu'il a reçu 19 cantates en français et autant en flamand, parmi lesquelles le jury aura à choisir la pièce française et la pièce flamande qui devront servir de thème aux concurrents pour le grand prix de composition musicale. M. Ed. Fétis communique l'exposé de la situation de la Caisse centrale des artistes belges pendant l'année 1878.

SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE *Séance du 20 mai.* — Il est donné lecture du rapport de la Commission chargée par la Société d'examiner les documents relatifs à l'exécution de la carte géologique, communiqués par le Gouvernement à la Chambre des représentants. Ce rapport a été adressé à M. le ministre de l'intérieur, en même temps qu'une lettre dans laquelle la Société exprime le vœu de voir « s'établir entre nos géologues les plus éminents un accord ou tout au moins un modus vivendi qui permette de continuer l'œuvre en voie d'exécution avec toutes les ressources scientifiques dont dispose le pays. » A la suite d'une lettre réclamant le concours du personnel de l'administration des chemins de fer et de celle des postes et télégraphes pour l'annonce des tremblements de terre, lettre adressée au nom de la Société à M. le ministre des travaux publics, celui-ci a fait connaître qu'il vient de prendre les mesures suivantes : M. le ministre a prescrit aux agents desservant les bureaux télégraphiques de tenir note exacte de l'instant précis de tout tremblement de terre; ce renseignement sera communiqué d'urgence à M. le directeur de l'Observatoire royal de Bruxelles. Les bureaux télégraphiques des localités les plus importantes feront cette communication par télégraphe; les autres auront recours à la voie ordinaire. L'assemblée vote l'impression, dans le recueil des Mémoires, d'une « Note sur l'Ottrelite » par MM. A. Renard et Ch. de La Vallée-Poussin; d'un travail de M. W. Spring : « Essai d'une méthode pour déterminer l'époque relative du plissement des couches d'un terrain. » — Note de M. L.-L. De Koninck « sur le quartz noir de Flémalle, d'Angleur, etc. » Note du même membre, « A propos des ardoisières de Vielsalm; » de M. A. Jorissen « Sur la présence de l'arsenic et du vanadium dans la Delvauxite de la carrière Horion à Visé. »

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. *Séance du 3 mai.* — L'assemblée vote l'impression, dans les Annales, des travaux suivants : Supplément au catalogue des coléoptères de la Faune belge, par M. H. Donckier; Essai d'une classification des Opiliones mecostethi, par M. Eug. Simon; Etude sur les espèces de la tribu des Féronides qui se rencontrent en Belgique, par M. de Borre. Il est donné lecture des travaux ci-après : Révision des Ophiomorphus et descriptions de quatre nouvelles Gomphines américaines, par M. de Selys-Longchamps; Descriptions d'Opiliones nouveaux, par M. Eug. Simon; Liste de Carabiques et Brachélytres pris à Ruysbroeck, par M. Dietz. L'assemblée décide que l'excursion du 8 juin aura lieu à Wesemaal.

BIBLIOGRAPHIE.

REVUE DE BELGIQUE. — 15 mai. Julien Buse. La question de l'instruction publique devant la Convention nationale. — Arthur Duverger. Le Saint-Office de l'Inquisition en Belgique. — Remy Barn. Desdichada. (Deuxième partie). — Em. de Laveleye. Lettres d'Italie. — Eug. Van Bommel. Chronique littéraire.

REVUE CATHOLIQUE. — 15 mai. Le mouvement communal et l'action des villes sur les campagnes jusqu'au milieu du XIII^e siècle (E. Pouillet) Fin. — L'enseignement du peuple et en particulier les écoles d'adultes (C. Pieraerts). — La mainmorte féodale (V. Brants). — Promotion aux prélatures abbatiales dans l'ancienne Belgique (P. Claessens) Fin. — Observations à propos d'un article de la *Revue* sur les œuvres complètes de S. E. le Cardi-

nal Dechamps. — A propos de la Constitution belge. — Grecs anciens et Grecs modernes (J. de Groutars) Fin. — Les antiquités du village de Wéris (A. Daufresne de la Chevalerie) (Suite).

MESSAGER DES SCIENCES HISTORIQUES. — 1879. Livr. 1. Quelques sceaux du diocèse de Gand (J.-B. Lavaut) — Prix des livres en 1785 (P.-H. Hellig). — Gaulois et Germains, causes probables de leurs différences caractéristiques (C. Van der Elst). — Un testament du XIV^e siècle. — Dissertation sur la participation des troupes des Pays-Bas à la campagne de 1815 en Belgique (Le lieutenant-général Eenens). — Lettre de Raepsaet. Conseillers du Conseil de Flandre, prêtres et magistrats à la fois. — Notes sur le sacre de Napoléon I^{er}. — La comédie en carême. — Chambre de Rhétorique « Sainte-Ursule, » à Ypres. — L'abbaye de Saint-Pierre propriété de la Légion d'honneur. — Chronique.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ BELGE DE GÉOGRAPHIE. — Mars-avril. E. Adan. Sur la participation des officiers aux grands travaux de géographie scientifique. — J. Chavanne. Les Cafres Zoulous et leur pays. — Ch. D'Hane-Steenhuysse. Le percement du canal interocéanique. — E. Adan. La géographie à l'Exposition universelle de Paris. Belgique. II. — G. Greiner. Culture du tabac — Dr Janssens. Bulletin de géographie médicale et de statistique sanitaire. — Chronique géographique. — Comptendu des actes de la société.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, 2^e livr. De l'enseignement intuitif (Thil-Lorrain). — Société pour le progrès des études philologiques et historiques. Notes sur Salluste (P. Thomas). — Olla Patella (A. Scheler) Suite.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS. — 15 mai. Revue musicale — Exposition de la Société française de bienfaisance. — Architecture. Matériaux de construction. — Correspondance particulière d'Anvers. — Collection de W. Müller de Königswinter. — Les anciens peintres de Loipzig

ANNALES DES TRAVAUX PUBLICS EN BELGIQUE. — XXXVI. 3. Des chutes pluviales (A. Hocheureau). — Des explosions des chaudières des machines à vapeur (A. Hocheureau). — Note relative à la confection de la carte du bassin houiller de Liège, à l'échelle de 1/20,000 exposée à Paris en 1878.

REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE. — Zvetaieff Recueil d'inscriptions osques — Krolm. La question platonique. — Heyd. Histoire du commerce du Levant au moyen âge. — Ernouf. Maret, duc de Bassano. — De Helfert. La reine Caroline de Naples et la Sicile en lutte contre la domination française; Joachim Murat, ses derniers combats et sa fin. Palumbo. Marie Caroline, reine des Deux-Siciles. — Académie des Inscriptions. — 17 mai. Zimmermann. Cartes et plans pour la topographie de l'ancienne Jérusalem. — L'histoire des Francs de Grégoire de Tours, traduite par De Giesebrocht. — Babeau. Le village sous l'ancien régime. — Le livre commode des adresses de Paris pour 1692, publ. par Fournier. — Académie des Inscriptions.

REVUE DES DEUX-MONDES. 1^{er} mai. La famille et la jeunesse d'Henri de Rohan. I (A. Laugel). — Montlosier et les constitutionnels pendant l'émigration (A. Bardoux). — La marine de l'avenir et la marine des anciens, rappel d'Alcibiade (Jurien de la Gravière). — Kléber (J. Clavé). — La conversion du 5 p. c. (V. Bonnot). — Les chemins de fer transsahariens (H. Blerzy). — Revue littéraire : Histoire de Montesquieu, par L. Vian; œuvres de Montesquieu, annotées par Ed. Laboulaye (F. Brunetière). — 15 mai. Le fils Maugars (A. Theuriot). — L'empire des Tsars et les Russes. VII (A. Leroy-Beaulieu). — La Commune à l'Hôtel-de-Ville. I (M. Du Camp). — La marine de l'avenir et la marine des anciens. VI (Jurien de La Gravière). — L'île de Chypre. III (G. Perrot). — La liberté d'enseignement. I (A. Duruy). — Récits de l'histoire de Prusse. III (E. Laviste). — La cinquantaine de l'Institut allemand de correspondance archéologique de Rome (A. Geffroy) — Les expositions d'art (G. Lafenestre).

REVUE DE FRANCE. 1^{er} mai. Berryer. Un séjour à Augerville en 1840 (C.-J.). — Voyage au pays de Bigorre (L. Dupont). — La chimère (E. Chesneau) fin. — Montesquieu (L. Joubert) fin. — La situation de l'Algérie (1873-1879) (F. Baille). — Revue musicale (A. de Lasalle). — Les sciences physiologiques

et médicales (F. Delaunay). — Tablettes judiciaires (un ancien Conseiller). — 15 mai. La collation des grades, les congrégations religieuses et M. Ferry (F. Bouillier). — Berryer. — Séjour à Augerville en 1840. Souvenirs (M^{me} C. J.) fin. — Voyage au pays de Bigorre (L. Dupont) fin. — Le théâtre de M. Sardou (L. Lacour). — Les grelots de la folie, nouvelle (Th. Gérard). — Le retour des Chambres à Paris (??). — La mort de Mouffetich, récit égyptien (Ph. Le Hal de Ciotey). — Les théâtres (El Thierry).

JOURNAL DES SAVANTS. Avril. Histoire des Romains (H. Wallon). — Les mélodies grecques (Ch. Lévyque). — Cent lettres d'Al. Mavrocordato (E. Miller). — Note sur les monnaies d'Etienne Marcel (F. de Sauley). — La société romaine après les grandes guerres d'Afrique (V. Duruy).

REVUE HISTORIQUE Mai-juin. Michel Servet (Ch. Dardier). — De l'épargne au moyen-âge; de son emploi et de ses effets (X. Mossmann). — Mélanges et documents. — Bulletin historique (G. Fagniez, C. Fossati, G. Fagnan). — Comptes rendus critiques. — Publications périodiques et sociétés savantes. — Chronique et bibliographie.

REVUE PHILOSOPHIQUE Mai. Les maîtres de Kant I (D. Nolen). — Herbart : Sa vie et sa philosophie (Straszewski). — Le nouveau livre de Hartmann sur la morale (Th. Reinach) 2^e article. — Analyses et comptes-rendus. — Revue des périodiques étrangers.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE. Février. Le monument de Merten (A. Prost) fin. — Essai sur l'histoire des collections italiennes d'antiquités, depuis les débuts de la Renaissance jusqu'à la mort du pape Paul II (E. Muntz) fin. — L'exposition rétrospective au Trocadéro (W. Bode). — Menhir autel de Kernuz-en-Pont l'Abbé (Finistère) (P. du Chatellier). — Sur une inscription gauloise trouvée à Paris (Th. Vacquier). — Note sur Virgile (Benoist). — Mars. Menhir autel de Kernuz-en-Pont l'Abbé (Finistère) (P. du Chatellier) fin. — Diobole inédit du tyran Satyros (F. Bompois). — Le christianisme de Marcia, la favorite de l'empereur Commode (B. Aubé). — Age du bronze en Gaule (H.-A. Mazard). — Avril. Inscriptions byzantines de Thessalonique (A. Mordt-Maun Je). — Fouilles de Cyzique (La tombe d'un athlète et les jeux gymniques à Pérarome) (T. Carabella). — Casque en fer du musée d'Agen remontant à l'époque romaine (A. Maitre). — Banias (Balannée) et son enceinte cyclopéenne (C. Favre). — Remarques nouvelles sur l'oracle d'Apollon Cynthien (Lebègue). — Le musée Kircher (G. Lafaye).

JOURNAL DES ÉCONOMISTES Mai. Le sophisme de la réciprocité. Influence de la liberté du commerce sur la prospérité anglaise (L. Mallet). — La colonisation algérienne (Vésin). — La question de la marine marchande (P. Boiteau). — Revue de l'Académie des sciences morales et politiques (année 1878) (J. Lefort). — Bulletin — Société d'économie politique. Réunion du 5 mai — Comptes-rendus. — Chronique économique. — Bibliographie économique.

POLYBIBLION. Mai. Sylviculture (Saltus). — Comptes-rendus : Théologie, sciences, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Variétés. — Chronique. — Questions et réponses.

MAGAZIN FÜR DIE LITERATUR DES AUSLANDES — N^o 20. Der Belgier Ferd. Loise über die neuere Literatur Deutschlands. II. (Trautwein v. Belle). — Zur Geschichte des französischen Theaters; der Einfluss der Cafés-Chantants (F. Jugler). — Die Galilei-Frage im ihren gegenwärtigen Stadium IV (Dr. Scartazzini). — Richard Henri Dana, nordamerikanischer Schriftsteller und Dichter. — Zur (neu) hellenischen Sprache und Dichtung V (Boltz). — Kleine Rundschau : Wit, Wisdom. — Atlas zur Kulturgeschichte in Schweden. — The Lilies of the Valley. — Ein Brief der George Sand. — Mancherlei. — Neue Erscheinungen der englischen Literatur — N^o 21. Heinrich Heine in Italien. I. — Ein neues Buch von V. Tissoit et Comp. (A. C. Wiesner). — Dante in Niederland (Ferd. von Hellwald). — Die Völker Russlands (A. Kohn). — Scœzens Essays. II. (J. H. Schicker). — Kleine Rundschau : Neuigkeiten englischer und amerikanischer Literatur. — Confucius. Tschongyong, der unwandelbare Seelengrund — Mancherlei. — Neue Erscheinungen der italienischen Literatur.

UNSERE ZEIT. — 15 avril. Die Theaterfreiheit in Deutschland und Frankreich (R. von Gottschall). — Das Königreich Italien von Ende 1872 bis auf die

Gegenwart (O. Speyer) VIII. — Die Socialwissenschaften in der Gegenwart (F. von Baerenbach) III. — Aleardo Aleardi (P. Lanzky). — Das transatlantische Pferd vom La-Plata (F. von Wietersheim). — Todtenschau — Literarische Revue. — 1^{er} mai. Beiträge zur Gesundheitslehre der Gesellschaft (E. Reich) I. — Von Burmah nach China I. — Oesterreich seit dem Ausbruche des Orientkrieges (W. Rogge) I. — Eine Fahrt nach Oregon III. — Politische Revue. — 15 mai. Der speculative Protestantismus der Gegenwart (E. von Hartmann). — Die Afrikaforschung der Gegenwart (F. von Hellwald) VIII. — Zur Geschichte der zeitgenössischen Poesie Englands III. — Dante Gabriel Rossetti (Miss A. Mary F. Robinson). — Todtenschau. — Technologische Revue.

PETERMANN'S MITTHEILUNGEN. IV Ueber die Ebene von Jedo. Eine geographisch-geologische Studie (E. Naumann). — Die Fahrt des russischen Klippers "Wassadnik" im Norden der Bering-Strasse, 1876 (Onatzewitsch). — Die Vorexpedition der "Florence" Capitän G. E. Tyson, nach dem Cumberland-Golf, 1877-78 (Cpt. Howgate's Polarcolonie). — Resultate auf dem Gebiete der Anthropometrie (K. v. Scherzer). — Die Fahrt des Dampfers "Lena" von der Lena-Mündung bis Jakutsk (Johannesen). — Geographischer Monatsbericht.

THE ACADEMY. 17 mai. Matthew Arnold's Mixed Essays. — Butler's Evolution, old and new. — Goulburn and Symond's Life, letters and sermons of Herbert de Losinga. — Kay's Free trade in land — Wellhausen's History of Israel. — Florence Letter. — Ellis on the anglo-cymric score. — The meteorological Congress. — Mollett's Biography of Rembrandt. — Grosvenor Gallery exhibition. — German imperial archaeological Institute. — 24 mai. Merivale's Lectures on some epochs of early Church history. — The ninth volume of the Encyclopaedia Britannica. — Shairp on Robert Burns — Luca's Zulus and the british frontiers — Fleury's Rabelais and his work — Portuguese african expedition. — History of souls in ancient Egypt — Courtney's Metaphysics of J. Stuart Mill. — Mayor's Thirteen satires of Juvenal. — Penka's Inflection of nouns in the aryan language. — Botto on Leonardo da Vinci and Michelangelo.

THE ATHENÆUM 17 mai. Translations from Aeschylus and Homer — Addy's Memorials of Beauchief Abbey. — Ferdinand Lassalle. — Durand's Account of the first Afghan war. — 24 mai. The history of Germany in the nineteenth century. — Elton's Travels in Africa. — Church's Monograph on Spenser. — Trollope's Sketches from french history. — Records of the past. — Notes from Lisbon. — Smyth's Aborigines of Victoria.

THE NATION (New York). 1^{er} mai. — The Week. — The crisis at Washington. — The silver question in England — Railroad ownership and regulation in Germany. — Correspondence. — Notes. — Reviews. 8 mai. The Week — Sham political warfare. — The educational crisis in France. — Hoosier notions of a republican chief magistrate. — The finances of Paris. — Correspondence : The Chinese Question. Further abuses of the pardoning power — Mr. Story on latin pronunciation. — The late judge Barnard and the Bar. — Notes. — Reviews — Books of the week.

RIVISTA EUROPEA. 16 mai. L'arte Italiana a Parigi (A. Rondani). — Pensieri critici intorno alla filosofia positiva a proposito della dottrina dell'evoluzione. — I Organismo della filosofia positiva del Prof. S. F. De Dominicis. (N di Cagno-Politi). — Le Università Italiane nel medio evo Cenni Storici (E. Coppi). — Quistioni del giorno. I costadini del basso milanese (G. De Castro). — Appunti sul tema dell'emigrazione Italiana. Sue cause ed effetti (F. G. A. Campana) — All'esposizione. Scene del palatinato di Augusto Foà. Rassegna letteraria e bibliografica. Olanda. Inghilterra. Francia. Italia. — Nota filologica. — Note scientifiche. — Notizie letterarie e varie — Bollettino bibliografico.

RASSEGNA SETTIMANALE. — 11 mai. L'esposizione finanziaria. — Povera Grecia. — La legge sulle costruzioni ferroviarie e la proposta dell'on. Depretis — Finanziere non profeti. — Corrispondenza da Londra. — Lo scrutinio di lista — Madame de Lafayette e "La princesse de Clèves". — Bibliografia. — Notizie. — Riviste. — 18 mai. I seminari vescoviti e il ministero di pubblica istruzione. — La riforma del dazio di consumo. — Il parla-

mento. — La settimana. — Enrico Costa di Beauregard (E. Masi). — La tattica parlamentare italiana e la satira politica ateniense (A. Franchetti). — Corrispondenza da Lecce : La raccolta delle olive — Le previsioni finanziarie (M. Minghetti). — Bibliografia. — Notizie. — Riviste. — 25 mai. La trasformazione dei tributi. — La politica dei Gufi e degli Allocchi — Le nuove spese per l'artiglieria e gli approvvigionamenti di mobilitazione. — Corrispondenza da Parigi — Corrispondenza da Napoli. — Il Parlamento — La Settimana. — La schiavitù privata durante il secolo XVII in Roma (A. Bertolotti). — La guerra per la successione di Spagna e la Poesia popolare milanese (G. De Castro). — Le isole Lieu-Kieu (L. Nocentini). — Corrispondenza letteraria da Parigi (A. C.). — Economia pubblica. — Bibliografia. — Notizie. — Riviste.

Codex diplomaticus Flandriae inde ab 1296 ad 1325... publ. par le comte T. de Limburg-Stirum. Bruges, de Zuttere. (Société d'émulation pour l'étude de l'histoire et des antiquités de la Flandre.)

Dauby J. Des grèves ouvrières. Brux., Delfosse, 2 fr.

DeGeorge, L. Hector Berlioz, Sa vie et ses œuvres. La damnation de Faust, 14 avril 1879. Brux., Callewaert. 75 c.

De Tilly, J.-M. Essai sur les principes fondamentaux de la géométrie et de la mécanique. Brux., Mayolez, 5 fr.

Funérailles de Ch. De Coster. 1827-1879. Ixelles. Bruxelles, Hanique. Broch. in-8^o.

Garcin, M^{me} Eugène. L'honneur des femmes (Bibliothèque Gilon) Verviers, Gilon. 60 c.

Gilon, Ernest. Nos dents, leurs fonctions etc. Conseils pratiques (Bibliothèque Gilon). Verviers, Gilon. 60 c.

Goovaerts, A. Généalogie de la famille Wouters dite de Westphalie. Anvers, Van Merlen. 20 fr.

Moreau, J. L'Escaut. Amélioration de son régime et rectification de son cours. Brux., Lebègue. 1 fr.

Peeters, L.-J. et Hertogs. Manuel de législation et de jurisprudence en matière de fabriques d'église. Brux., Baertsoen. 2 fr. 50.

Recueil consulaire. T. XXIV (1878). Brux., Torfs. 8 fr.

Richard, H. Petit guide aux eaux. Brux., Lebègue. 1 fr. 25.

Arnth, A. v. Maria Theresia's letzte Regierungszeit. 1763-1780. 3 Bd. Wien, Braumüller. 13 M.

Baudot, A. de. La sculpture française au moyen âge et à la Renaissance. Livr. 1 et 2. Paris, Morel. 64 fr.

Bouché-Leclercq, A. Histoire de la divination dans l'antiquité. T. I. Paris, Leroux. 8 fr.

Clément, C. E. and L. Hutton. Artists of the nineteenth century and their works. London, Trübner. 21 S.

Friesen, R. v. Vom künstlerischen Schaffen in der bildenden Kunst. Dresden, Bansch. 6 M.

Funck-Brentano, Th. Les sophistes grecs et les sophistes contemporains. Paris, Plon. 6 fr.

Hellwald, Friedrich v. Im ewigen Eis. Geschichte der Nordpol-Fahrten von den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart. Stuttgart, Cotta 25 à 30 livr. à 50 Pf.

Jerrold, Blanchard. Egypt under Ismail Pacha. London, Tinsley.

Jolly, W. Education : its principles and practice, as developed by G. Combe. London, Macmillan. 15 s.

Lagarde, P. de Orientalia, 1 Hft. Göttingen, Dieterich. 6 M.

Laisner. L. Goliath. Studentenlieder des Mittelalters. Aus dem Lateinischen. Stuttgart, Spemann. 3 M.

Menant, J. Catalogue des cylindres orientaux du cabinet royal des médailles à La Haye, Nyhoff. 9 M.

L'ATHENÆUM BELGE est en vente :

A Bruxelles, au bureau du journal, 26, rue de la Madeleine; à l'Office de Publicité, 46, même rue;

A Paris, chez M. Ernest Leroux, libraire-éditeur, 26, rue Bonaparte.

Brux — Impr. lith. Lhoest et Coppens, rue de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

2^{me} ANNÉE.

N^o 12 — 15 JUIN, 1879

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Correspondance politique de Frédéric-le-Grand (Em. Banning). — Trouvères belges, publiés par A. Scheler (J. Stecher). — Histoire de l'influence italienne sur l'architecture dans les Pays-Bas, par A. Schoy (A. Wauters). — La philosophie finale, par Ch.-W. Shields. — Bulletin : Le village sous l'ancien régime, par A. Babeau. Guide de l'excursionniste, par E. Van Bommel. Traité de géologie et de paléontologie, par H. Credner. Etude sur le terrain houiller de Beyne, par O. Bustin. Notes. — Lettre parisienne (Charles Bigot). — Lettre de Grâce : Les fouilles d'Olympie (A. de Ceuleneer). — Chronique. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Politische Correspondenz Friedrich's des Grossen. Erster Band. Berlin, Alex. Duncker, 1879. 1 vol. in-8^o.

La publication de la correspondance politique de Frédéric est un événement littéraire de premier ordre, tant à raison du nombre que de l'importance des documents qu'elle est destinée à mettre au jour. Le premier volume qui vient de paraître et qui compte près de cinq cents pages d'un texte assez compact, sera suivi de vingt-neuf autres. Ce sera un monument historique qui ne le cèdera en rien à la collection des œuvres de Frédéric, éditée en 1846 par ordre du gouvernement prussien. C'est encore cette fois l'Académie de Berlin qui dirige cette grande entreprise; elle en a confié l'exécution à trois de ses membres dont le nom est une garantie de l'esprit rigoureusement scientifique qui présidera au triage comme à l'analyse des pièces : ce sont MM. Droysen, Max. Duncker et H. de Sybel. Qu'importe que paraisse, en effet, le cadre de la publication, il ne doit pas tout comprendre; les éditeurs se proposent d'éliminer les documents secondaires pour ne garder que ceux qui méritent d'être conservés, ceux qui éclairent et précisent la politique du souverain, ses vues et ses actes dans toutes leurs directions, il est vrai, on pourrait même dire, dans tous leurs replis et détours : telles sont ses lettres aux rois et ministres étrangers, ses instructions à ses propres agents, ses annotations marginales aux rapports que lui faisaient ses ministres et qui sont généralement r produits en substance. Bref, c'est la pensée politique de Frédéric tout entière qui nous est livrée avec sincérité, sans omission ni restriction, et c'est certes un spectacle aussi instructif qu'attrayant que celui d'un esprit supérieur, dominant de haut ses contemporains et les confondant par l'habileté et l'audace, sinon par l'étendue ou la moralité de ses combinaisons.

Le premier volume de la correspondance s'ouvre avec le règne, en juin 1740, et nous conduit jusqu'à la fin de 1741 : il n'a guère traité qu'aux affaires étrangères; les négociations sont au premier plan; les dépêches militaires elles-

mêmes sont rares et secondaires. L'action de Frédéric, bien qu'il n'ait encore à ce moment que 28 ans, est énergique, directe et exclusive; aucun homme de marque ne l'entoure ni n'amoindrit son rôle, au moins sur le terrain diplomatique. Les ministres qui le secondent dans la conduite des intérêts extérieurs, Boreke, Thulemeier, H. de Podewils, ne sont que des commis; ce dernier, à la vérité, n'était pas un esprit sans portée, mais il n'a rien d'un Louvois ou d'un Bolingbroke, et il s'en faut même de beaucoup qu'il ait auprès de son maître la situation de Fleury ou de Walpole. Frédéric ne se gêne pas pour lui parler militairement : « Je vous avertis. — lui écrit-il en juin 1841, — ne vous jouez pas à moi, et exécutez au pied de la lettre ce que je vous ordonne, ou votre tête sautera sans aucune façon... Raccordez la chose, j'ai lieu d'être mal satisfait de vous, et si vous ne réparez vos fautes grossières, sachez qu'il y a suffisamment de forteresses dans mon pays, pour y mettre des ministres qui agissent contre la volonté de leur maître. » — Le pauvre Podewils répondit avec dignité et n'eut pas de peine à se justifier; mais de pareilles bourrasques, si elles n'étaient pas le ton habituel, n'étaient pas non plus des exceptions et caractérisent la nature des rapports du jeune souverain avec ses ministres.

La première pensée de Frédéric, en montant sur le trône, fut une pensée de conquête et d'agrandissement. La Prusse, disait-il, est une espèce d'hermaphrodite qui tient plus de l'électorat que du royaume : il s'imposa la tâche de décider la nature de cet être mixte. Son père lui avait laissé un trésor bien rempli et une armée excellente de 80,000 hommes; il s'empressa de la porter à 100,000. La Belgique eut le privilège peu enviable de fournir la matière de son coup d'essai et d'accroître encore sa réserve financière. L'évêque de Liège, sous le coup d'une occupation militaire, fut obligé de racheter au prix de 200,000 écus, des droits de suzeraineté plus que hypothétiques sur la baronnie de Herstal. Mais le roi de Prusse ne fut pas longtemps réduit à des démêlés aussi mesquins. L'empereur Charles VI mourut le 20 octobre 1740, moins de cinq mois après l'avènement de Frédéric. Dès le premier jour de son règne, celui-ci avait prévu et escompté cet événement : « L'Empereur — disait-il — est le vieux fantôme d'un (*sic*) idole qui avait du pouvoir autrefois, mais qui n'est plus rien à présent. » Seulement pour partager sa succession et s'en assurer un bon lot, il fallait une alliance. A qui s'adresser? Il n'y avait rien à attendre de l'impératrice Anne de Russie, que ses intérêts comme ses sympathies attachaient à l'Autriche; restait d'une part l'Angleterre avec la Hollande, de l'autre la France unie à la Bavière. Frédéric n'avait en matière d'alliance aucune vue générale, n'obéissait à aucun principe défini; il ne se guidait que par des considérations de fait, prêt à changer de système du jour au lendemain, à rompre ses engagements et leur en substituer de nouveaux, si le but immédiat et matériel qu'il poursuivait, la conquête de la Silésie, était à ce prix. Voici quelles

étaient à cet égard ses idées, d'après un document non daté, mais qui paraît remonter au mois de novembre 1740 :

La Silésie est de toute la succession impériale le morceau sur lequel nous avons le plus de droit et qui convient le mieux à la maison de Brandebourg; il est juste de maintenir ses droits, et de saisir l'occasion de la mort de l'empereur pour s'en mettre en possession. La supériorité de nos troupes sur celles de nos voisins, la promptitude avec laquelle nous les pouvons faire agir, et en gros, l'avantage que nous avons sur nos voisins, est entier et nous donne, dans une occasion imprévue comme celle-ci, une supériorité infinie sur toutes les autres puissances de l'Europe. . .

L'Angleterre et la France sont brouillées; si la France se mêle des affaires de l'empire, l'Angleterre ne le pourra jamais souffrir, et de cette façon, les deux parties opposées n'offriront toujours une bonne alliance. L'Angleterre ne saurait être jalouse de mon acquisition de la Silésie, puisque cela ne lui saurait faire du mal, et qu'au contraire elle s'en peut attendre des avantages dans la situation présente de ses affaires qui exigent des alliances.

La Hollande le regardera d'un oeil indifférent, et cela d'autant plus qu'on garantit aux négociants d'Amsterdam les capitaux qu'ils ont prêtés sur la Silésie.

Si l'on ne trouve pas son compte avec l'Angleterre et la Hollande, on le trouvera sûrement avec la France qui, d'ailleurs, ne saurait traverser nos desseins, et qui regardera d'un oeil satisfait l'abaissement de la maison impériale.

Reste la Russie. Toutes les autres puissances dont je viens de parler ne sont point en état de nous troubler, il ne reste que la Russie seule capable de nous donner de l'ombrage.

Le printemps prochain nous ne pouvons trouver qui que ce soit dans notre chemin; ainsi, si la Russie veut nous attaquer, elle peut être sûre qu'elle aura les Suédois sur les bras, de sorte qu'elle se mettrait entre l'enclume et le marteau. Si l'impératrice vit, le duc de Courlande (Biron), qui a de très riches terres en Silésie, me ménagera pour se les conserver, et de plus, il faut faire tomber parmi les principaux du conseil de la pluie de Danaë qui les fera penser comme on voudra. Si l'impératrice est morte, les Russiens seront si occupés de l'intérieur de leurs affaires qu'ils n'auront pas le temps de penser aux étrangères, et, en tout cas, faire entrer un âne chargé d'or à Pétersbourg n'est pas une affaire impossible.

Je conclus de tout ce raisonnement qu'il faut avant l'hiver se mettre en possession de la Silésie, et négocier l'hiver; alors on trouvera toujours parti à faire, et nous négocierons avec succès, lorsque nous serons en possession, au lieu qu'agissant autrement, nous nous mettons hors de nos avantages, et nous n'aurons jamais rien par une simple négociation ou bien on nous fera des conditions très-onéreuses, pour nous accorder des bagatelles.

Cette page, malgré son étendue, méritait d'être reproduite tout entière; elle caractérise à merveille et les procédés diplomatiques de Frédéric et les mœurs politiques du temps. Il ne faut pourtant pas s'y méprendre ni juger le roi de Prusse aussi sévèrement que le ferait avec raison la conscience publique aujourd'hui. Cette brièveté de vues, ce cynisme effronté, ce positivisme écoeurant, ce sont les traits généraux de l'époque, les signes communs des souverains et des hommes d'Etat; le gouvernement de l'Europe dans la seconde moitié du

xviii^e siècle ressemble à une vaste comédie d'intrigue. Le droit des gens, la justice internationale ne sont pas sortis de l'enceinte des écoles, et l'honnêteté publique est une vertu à peine soupçonnée. Podewils, il est vrai, le confidant en cette circonstance de Frédéric, sous l'empire peut-être de quelque souvenir classique, eut un léger scrupule et rappela que les droits de la maison de Brandebourg sur quelques duchés silésiens étaient fort contestables; mais son maître lui répondit tout simplement: « L'article de droit, c'est l'affaire des ministres, c'est la vôtre; il est temps d'y travailler en secret, car les ordres aux troupes sont donnés. » C'était l'esprit du temps, de ce vieux régime qui touchait heureusement à sa fin.

Quatre mois avant la mort de Charles VI, quinze jours après son avènement, le roi de Prusse s'était mis en quête de l'alliance qu'il lui fallait pour s'emparer de la Silésie. Il envoya simultanément le colonel de Camas à Paris, le comte de Truchsess à Londres. Il écrivait au premier:

Vous pouvez dire que naturellement j'aime la France, mais que si l'on me négligeait à présent, ce serait peut-être pour toujours et sans retour; mais qu'au contraire, si l'on me gagnait, je serais en état de rendre à la monarchie française des services plus importants que Gustave-Adolphe ne leur a jamais rendus. — Vous ferez mille amitiés et civilités au cardinal (Fleury), vous payerez paroles veloutées de paroles veloutées et les réalités d'autres réalités.

Il mandait à Truchsess:

Vous ferez beaucoup valoir l'envoi de Camas en France; vous direz avec un air de jalousie que c'est un de mes intimes, qu'il possède ma confiance et qu'il ne va pas en France pour enlever des perles. Si l'on veut vous parler d'affaires, dites toujours que vous ne désespérez pas de réussir, pourvu que l'on vous fasse des conditions qui valent mieux que celles que les Français nous font... Approfondissez les replis de leurs intentions, parlez beaucoup de l'inclination que j'ai pour eux, n'avancez rien de positif, faites tout espérer et tout craindre.

Cette situation équivoque devait se prolonger pendant près d'une année. Au mois de novembre, Frédéric n'avait obtenu aucun résultat en France: « il n'y a aucun parti à tirer de ces gens », écrivait-il avec dépit. L'Angleterre, dont le roi Georges II jouait lui-même un double jeu et poursuivait comme électeur de Hanovre des intérêts distincts et parfois peu conciliables avec ceux de son royaume, ne cessait de luvoyer et évitait tout engagement précis. Frédéric résolut alors de trancher le nœud gordien et de prendre l'initiative: en décembre 1740, il envahit la Silésie. Au milieu de ses armements, il mandait à Podewils: « Débitez à Berlin que j'ai reçu nouvelles que le Palatin a évanouissements et que l'on craint pour sa vie; je vous prie, faites bien mon charlatan et prenez du meilleur orviétan et du bon or pour dorer vos pilules. » Il fit dire à Londres qu'il ne s'approchait de Vienne « que pour empêcher le duc de Lorraine de conclure avec la France et pour le forcer en quelque façon de se mettre du parti des marins et de la religion. » Il ordonna de « faire patte de velours » avec les Français, et fit savoir à Vienne qu'il réclamait la Silésie tout entière « pour prix de mes peines et des dangers que je vais courir dans la carrière où j'entre pour le service de la maison d'Autriche. » « Connaissez, ajoutait-il, par l'expérience que mes ancêtres en ont faite, l'irrésolution de la Cour de Vienne, il a fallu, sans la consulter auparavant, prendre cette route, pour son propre bien et surtout celui du duc de Lorraine que je chéris et estime infiniment et pour l'amour duquel je me suis porté à cette démarche hardie, en coupant court à tous les délais d'une négociation longue et infructueuse, dans une affaire

où il ne s'agit pas moins que du salut de l'Europe, de celui de la maison d'Autriche et de la fortune du duc de Lorraine. »

Ainsi commença cette mémorable campagne qui devait avoir pour l'avenir de la Prusse des résultats si décisifs. Frédéric compta sur le succès pour lui donner des alliés; la moins brillante peut-être de ses victoires, la bataille de Mollwitz (10 avril 1741), lui procura l'alliance française, qui fut négociée en juin et ratifiée le 5 juillet. Assuré de la coopération de la France et de la Bavière, Frédéric suit sa voie avec plus d'assurance; mais, tout en prodiguant les plus vifs témoignages de sympathie à Fleury et au maréchal de Belle-Isle, tout en les pressant d'agir sans délai et leur promettant une fidélité inébranlable, il ne cesse pas de négocier avec Marie-Thérèse par l'intermédiaire du roi d'Angleterre. Sur la cession de la Silésie, Marie-Thérèse fut intraitable à ce moment (août 1741); mais elle offrit avec une indemnité pécuniaire, la Guelde autrichienne et le duché de Limbourg. Cette pensée qui anticipait sur l'une des principales combinaisons de Metternich, ne sourit pas au monarque prussien; il suspecta sa rivale de vouloir le brouiller avec la France et la Hollande en l'attirant sur la Meuse, et déclina l'offre en invoquant le traité de la Barrière. La négociation rompue, il manda à Podewils:

Faites-moi partir ce coquin de négociateur que je ne puis souffrir; il serait infâme à moi d'entrer en négociation avec l'Autriche et l'Angleterre et je risquerais même beaucoup, et après tout, la guerre que nous faisons est avec une partie bien forte, au lieu que l'autre serait guerre également, avec une partie faible.... Chassez-moi ce coquin de Robinson, et comptez que s'il reste plus de 24 heures à Breslau, je prends l'apoplexie... Que je le sache dehors... sa reine de Hongrie et son fol roi d'Angleterre n'ont qu'à être la dupe, l'une de son orgueil et l'autre de sa sottise.

En même temps, il fit dire à Valory, le ministre de Louis XV, que la Cour de Vienne vient de lui offrir la Basse-Silésie avec Breslau et qu'il l'a refusée pour garder ses engagements envers la France!

Frédéric se plaint dans ses dépêches de la duplicité des hommes d'Etat de son temps, et il prend pour maxime: « Trompez les trompeurs. » Il faut reconnaître qu'il l'appliquait bien; mais de telles pratiques, rendues trop faciles par l'absence de tout contrôle, de toute publicité légale, étaient universelles. Malgré les engagements les plus solennels, les protestations les plus excessives, tous les acteurs de ce grand drame s'observent avec défiance, se trompent mutuellement, corrompent leurs agents respectifs et signent des traités avec l'intention arrêtée d'avancer de les éluder ou de les rompre si leurs intérêts les y poussent. Thiébauld, dans ses *Souvenirs*, prétend que le cardinal Fleury offrit à l'Autriche d'abandonner, sous certaines conditions, son allié le roi de Prusse; vu les usages du temps, cette volte face n'aurait rien eu d'extraordinaire; mais il est juste d'observer que Frédéric, dans ses communications les plus secrètes, n'y fait aucune allusion et ne la soupçonne même pas. La vérité est qu'il exécuta lui-même cette conversion, et cela à l'insu même de son ministre Podewils. La négociation fut conduite par le colonel de Goltz, à l'intervention du ministre d'Angleterre, lord Hyndford. Frédéric traça lui-même, le 9 septembre, le plan de l'entente secrète, qui était, le 9 octobre, un fait acquis. Marie-Thérèse céda la Silésie, avec Breslau, et Neisse que le roi de Prusse devait prendre au bout d'un siège simulé de quinze jours; après cela, il n'entreprendrait plus rien, mais on continuerait de se faire la guerre en apparence jusqu'au mois de décembre, où l'on signerait une paix définitive. Le jour même où

s'accomplissait cet acte, Frédéric écrivait au maréchal de Belle-Isle:

J'ai le plaisir d'admirer ici le grand rôle que joue le roi de France, de soutenir l'électeur, de confondre les mauvais desseins du roi d'Angleterre, de désunir les Hollandais, et de porter la guerre jusqu'aux portes de Pétersbourg. Il était réservé à Louis XV d'être l'arbitre des rois, et à M. de Belle-Isle d'être l'organe de sa puissance et de sa sagesse.

Et un post-scriptum ajoutait: « J'ai toujours l'ennemi devant moi et 6,000 hussards par derrière. » Sur cet épisode peu connu, les détails sont abondants et des plus curieux.

Que nous voilà loin de l'*Anti-Machiavel*! On croirait par moments entrevoir derrière le monarque la figure railleuse de Voltaire. Ces lignes prennent malgré nous les allures d'un procès de tendance; mais quiconque parcourra le volume, n'échappera pas à la même impression. Sur ce fond monotone d'intrigues, de mensonges et de perfidies dont la brutalité de l'expression accentue encore la vulgarité, Frédéric n'apparaît guère parmi ses comparés que comme un artisan plus habile de la fraude universelle. Tous nos sentiments, toutes nos convictions s'insurgent aujourd'hui contre de tels procédés de gouvernement. Est-ce à dire qu'il faille se prononcer sans plus et descendre le héros de son piédestal? Nous ne sommes qu'au premier tome de cette correspondance, et Frédéric n'a donné toute sa mesure comme général et négociateur que pendant la guerre de Sept Ans, comme administrateur que pendant les années qui la suivent. Il convient donc de suspendre son jugement. En attendant, ce qui le distingue, ce qui le relève dans ces premiers mois du règne, c'est l'énergie de son caractère, l'audace de ses entreprises et surtout ce patriotisme, si rare à cette époque, qui lui faisait subordonner sans réserve sa vie et sa liberté à la grandeur de son pays. Au commencement de l'année 1741, Frédéric faillit tomber deux fois aux mains de l'ennemi; il écrivit alors à Podewils:

Si malheur m'arrivait d'être pris vif, je vous ordonne absolument, et vous m'en répondrez de votre tête, qu'en mon absence vous ne respecterez point mes ordres, que vous servirez de conseil à mon frère, et que l'Etat ne fera aucune action indigne pour ma liberté. Au contraire, en ce cas, je veux et j'ordonne qu'on agisse plus vivement que jamais. Je ne suis roi que lorsque je suis libre.

Voilà la note héroïque qui classe un souverain. Ce n'est qu'un éclair; mais au point de vue de l'homme et du jugement de l'histoire, cela vaut mieux que la conquête d'une province.

E. BANNING.

Trouvères belges. Nouvelle série. Chansons d'amour, jeux-partis, pastourelles, satires, dits et fabliaux, publiés d'après des manuscrits de Paris, Turin, Rome, Berne, Bruxelles et Berlin, et annotés par Aug. Scheler. Louvain, Lefever, XXIV et 396 pp. in-8°.

Dans cette seconde série de *Trouvères*, publiée sous les auspices de l'Académie royale, M. Scheler s'est attaché, comme toujours, à bien établir les textes, sans trop interposer ses propres vues. Il les indique dans les notes et variantes recueillies avec le soin le plus scrupuleux, mais tout aussi scrupuleusement il se garde bien d'imposer une sorte d'édition radicale, ultra-critique et qui d'emblée prétendrait être définitive. « Il me semble, dit-il, que trop de minutie dans le remaniement des textes peut exposer l'éditeur, quelque entendu qu'il soit, au reproche d'une assurance outrée, d'un purisme trop individuel, auprès d'un public qui, comme celui auquel notre collection est particulièrement destinée, ne se sent pas de taille à contrôler le bien-fondé des retouches. »

La partie qui nous semble le mieux rappeler les jolis vers des Béthune, de Berneville et de Henri III de Brabant (1^{er} volume des *Trouvères belges*), c'est l'œuvre de Gontier de Soignies. En attendant qu'on décide si son surnom lui vient du Hainaut ou bien de la Champagne, nous pouvons admirer, dans les trente chansons qu'on lui attribue, un style gracieux, un rythme souple, vraiment musical, et, quant aux sentiments, une délicatesse assez rare au XIII^e siècle. Alors même qu'il compose pour un autre une « retrouvée d'amour, » il a cette liberté que donne la verve et cette dignité que donne l'esprit. On dirait toujours qu'il chante pour son propre compte. D'ordinaire, il choisit ou accepte un ingénieux refrain, et, à la façon d'un véritable poète, il en renouvelle le sens chaque fois qu'il en ramène les mots :

Des yeux toin et del cuer près.

Quelquefois aussi, il modifie légèrement les mots pour en faire un dénouement :

Moult hai ma vie,
S'à tel tort me fait morir,
Ma douce amie.

Messire Jacques de Cysoing a souvent la même grâce dans ses chansons amoureuses; mais le goût n'est plus si sûr. Il ne l'est plus du moins assez pour éviter certains artifices peu poétiques, par exemple, celui qui consiste à reprendre le dernier mot d'une strophe pour en faire le premier de la strophe suivante. C'est préparer la décadence du gai savoir et l'avènement de la poésie « rhétorique. » Notre trouvère est plus heureux dans la poésie satirique. Il y a, dans le *servantais* adressé à Guillaume de Dampierre « quens de Flandres » quelques traits vigoureux contre les chevaliers qui ont figuré à la terrible bataille de la Mansourah (1250).

Dans un morceau très-connu déjà par la collection si populaire d'Auguis, messire Jacques de Cysoing s'exprime assez cavalièrement sur le mariage qu'il venait de contracter. Cette irrévérence n'étonnera que ceux qui ne sont pas habitués à la casuistique des trouvères : ils aimaient, comme leurs maîtres de Provence, à distinguer entre la fidélité conjugale et l'amour platonique.

Carasaus, dont les cinq chansons suivent (pp. 94-106) ne devait pas avoir plus de scrupules, puisqu'il fut le correspondant littéraire de Henri III de Brabant, l'auteur d'une « pastourelle » très-gracieuse, très-vivante, mais très-hardie en son réalisme. Au reste, ces vieux poètes y allaient de la façon la plus naïve : la chanson dévote que nous trouvons page 106 sous le nom d'Ernaus Caupains semble souvent de la même encre que mainte élégie érotique de ce recueil. Avec un peu de distraction on prendrait aisément « la haute pucele » pour la « dame debonaire » des « fins amans » des jeux-partis et des « r'rouenges. » Les deux pastourelles du même auteur peuvent être considérées comme les plus intéressantes des collections de Monmerqué, d'Arthur Dinaux et de Bartsch. L'une célèbre la fidélité de la bergère, fiancée de Robin, vainement courtisée par un chevalier. Après l'avoir mystifié, elle le congédie par ce proverbe vraiment démocratique :

Oï l'avés dire sovent :
Ki haut monte, de haut descent,
Froit a le pié ki plus l'estent
Ke ses covretors n'a de lonc.

M. Scheler rappelle à ce propos deux proverbes qu'il trouve l'un en allemand, l'autre en anglais : « *Wer sich nach der Decke streckt, Dem bleiben die Füße unbedeckt.* » — « *Stretch your legs according to your coverlet.* » Une autre remarque non moins précieuse de l'éditeur, c'est que les strophes de cette pièce ont

une longueur inégale, parce que la régularité dans l'agencement métrique et la succession des rimes ne dépasse pas les dix premiers vers. Les autres forment comme une *coda*, presque une *rime couée*, au moyen de refrains empruntés à des chansons populaires. Ces sortes d'allongements ont été curieusement étudiés par Ferdinand Wolf (*Ueber die Lais, Sequenzen und Leiche*).

Après quatre jeux-partis de Jehan d'Estruen (1), trois chansons de Jehan Frémans de Lille et trois chansons qu'on attribue à un poète désigné sous le titre de « Trésorier de Lille, » nous trouvons une pièce de Pierres li Borgnes, également de Lille.

M. Scheler a grandement raison d'en expliquer par le menu la versification bizarre. D'abord, comme dans la septième chanson de Jacques de Cysoing, il y a répétition du dernier mot de la strophe dans le premier de la suivante. Ensuite on nous fait remarquer qu'après huit vers octosyllabes arrivent toujours des refrains de chansons populaires. Cette complication annonce la décadence qui caractérisera déjà le XIV^e siècle. C'est à la fois jeune et vieillot : « La pensée s'ouvre à ce moment, dit M. Taine, mais il y a un nœud dans l'arbre; la sève arrêtée ne peut monter plus haut. »

Peut-être par la poésie didactique? Le moyen âge aime tant à moraliser, à *préchoier*. Malheureusement il néglige presque toujours l'idée du bonhomme : « Le conte fait passer la morale avec lui. » Il souligne trop, il commente trop, il escompte trop sa narration. Et quelle narration, je vous prie? On n'en veut pas en ce moment à la prolixité narrative, c'était le péché mignon, fatal d'une littérature sans livres, destinée à un public peu pressé par le temps, fort peu accablé par la pensée. Mais ce qui doit effrayer aujourd'hui le plus intrépide lecteur, c'est-il même pour se distraire, les notes toujours si neuves et si solides de l'auteur du *Dictionnaire étymologique*, c'est la poésie d'un Laurent Wagon, auteur du *Moulin à Vent* (pp. 162-169), où, pour comprendre l'allégorie morale, il faut connaître les moindres détails de l'outillage des meuniers. L'ennui n'est pas moins menaçant, quand on aborde les deux songes de Raoul de Houdenc, et même son *Roman des Ailes*, trois poèmes trop vantés, mais dont M. Scheler publie ici le texte sévèrement révisé et collationné. Ni le *Songe d'Enfer*, ni le *Songe de Paradis* ne peuvent être un instant rapprochés des prodigieuses visions de l'Homère florentin. Sans doute, on institue assez souvent d'utiles comparaisons entre des œuvres de génie et celles qui semblent les avoir devancés ou préparés par un premier effort de la nature. Mais ici, sauf l'analogie des titres, il n'y a rien à comparer. S'il y a de l'allégorie dans le poème de la *Divine Comédie*, elle est dramatisée, vivante, palpante de toutes les rancunes et de toutes les haines politiques. C'est tout au plus si Raoul, dans son ombre de narration didactique, nous rappelle un peu la colère du peuple contre les usuriers poitevins. La marche du poème, ou ce qui en tient lieu, ressemble d'une façon caractéristique à celle des *moralités* soi-disant dramatiques du XV^e siècle. Dame Raison conduit Bien-Avisé à la Foy. Celle-ci « adont lui baille une lanterne faite à XII petites fenestres esquelles sont les articles de Foy. » Puis, on invite le héros à consulter Contrition. « Notez que Contrition doit avoir un mortier et un pilon à deux testes. » Et le reste, comme dans la plupart de nos *Spelen van Sinne*, par exemple celui de la Rose de Louvain, au concours ou Lantjuweel

(1) A la page 125, on trouve de Jehan d'Estruen, un jeu-parti assez piquant. Peut-on aimer « dame jolie » (galante, qui a plus de soixante ans? Le tenant du jeu, Robert, répond à Jehan qu'il ferait « sotte » car quel « dédit » peut-il espérer « en femme qui ainsi soit four agie? » (trop âgée).

d'Anvers en 1561. Quant au *Roman des Ailes*, il suffit d'en résumer la pensée : La prouesse des chevaliers doit avoir deux ailes à son service : Largesse et courtoisie, chacune pourvue de sept plumes ou *pennes*. M. Scheler, qui avait publié ce texte séparément dès 1868, observe que cette allégorie rappelle celle de Jean de Condé qu'il a éditée aussi : Les Quatre Cornes d'Orgueil.

Nous ne nous arrêterons pas davantage sur les deux chansons subtiles de Jacques de Dampierre ni sur la pastourelle de Lambers li Avules, ni sur le jeu-parti de Gérard de Valenciennes, ni sur une satire que M. Scheler regrette de n'avoir pas insérée dans son édition des œuvres des deux Conlé (Jean et Baudouin). Il est certain que c'est leur ton et leur style :

Je ne vous puis dire plus voir :
Qui voelt aujourd'hui grasse avoir,
Serve chacun à son plaisir.
Ou li li vaurroit mieus tairir.
Car vérités ne vaut mès rien,
On n'œuvre pas de tel mairien.

Un morceau plus intéressant serait, à coup sûr, celui que l'éditeur a intitulé : *La prise de Neuville*, mais ce n'est qu'un fragment de 173 vers monorimes, autrefois découverts par Victor Leclerc sur les feuilles poudreuses d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris. Ces vers, divisés en huit *lais* ou tirades, constituent le début d'une véritable parodie des vieilles chansons de geste. L'auteur de cette plaisanterie devait en avoir la mémoire encombrée; car on y rencontre toutes les formules banales du XIII^e siècle. Ce doit être d'ailleurs un trouvère ou un ménestrel de la Flandre wallonne, car il a imaginé, pour cette facétie, un jargon mi-partie flamand. M. Lenient (*La satire en France au moyen âge*, p. 134), croit le poème achevé : c'est, pour lui, un simple fabliau, une boutade satirique. M. Scheler estime, au contraire, que ces alexandrins (que, par inadvertance, il appelle décasyllabes) n'en sont que la première partie. Il est bien vrai que la dernière tirade s'arrête à un épisode qui pourrait servir de conclusion bouffonne. Ce sont des bourgeois flamands qui se rassemblent pour aller assiéger le château de Neuville (près d'Halluin?) mais, au moment de partir, éclate un coup de tonnerre qui arrête tout. C'est un miracle, s'écrie le poète en son jargon :

Damedeus i a fait-t miracles grans

Cependant, l'armée va se refaire : Hue van Castelain mettra jusqu'à trois pains blancs dans sa *motte* (sa soupe?) C'est donc un poème inachevé, comme s'exprime M. Scheler, peut-être même un poème dont on a perdu le reste. Quoi qu'il en soit, ce que nous en fait connaître, tout à nouveau d'après le manuscrit parisien, notre savant épilucheur constitue un document précieux pour l'histoire de la coexistence de nos deux langues nationales aux bords de la Lys. Au point de vue littéraire, il offre encore plus d'intérêt. Il signale une tentative de plus dans cette réaction contre l'épopée chevaleresque qui devait produire les chefs-d'œuvre de Chaucer, de l'Arioste, de Cervantès et de Rabelais. Nous avons même rencontré un passage qui, malgré quelque grossièreté du temps, mériterait une comparaison avec quelques beaux vers de la *Guerre des Loherains*. Gommeline, la femme de Maquesai, fait penser à la mélancolie de Béatrix disant au duc Begon : « Laissez la pensée de ce voyage; le cœur, qui ne trompe jamais, me dit que si vous parlez vous ne reviendrez pas. »

Le texte de ce fragment héroï-comique est si barbare que M. Scheler, si heureux dans ses déchiffrements, a dû multiplier cette fois ses points d'interrogation : « Je veux seulement,

dit-il, trop modestement, frayer la voie dans l'explication d'un texte dont la cacologie fait le mérite. »
J. STECHER.

Histoire de l'influence italienne sur l'architecture dans les Pays-Bas, par Auguste Schoy. Bruxelles, Hayez, in-4°. (Extrait du tome XXXIX des *Mémoires couronnés* de l'Académie royale de Belgique).

Sans vouloir déprécier le travail que Schoy a écrit pour l'*Encyclopédie populaire*, on peut dire que l'histoire de l'architecture en Belgique était encore à faire. Nul peut-être n'a gardé plus que moi un souvenir respectueux de ce patient érudit, qui a eu le mérite de répandre dans les journaux, dans les revues, une foule d'articulettes où il stigmatisait les actes de vandalisme archéologique ou signalait des édifices et des objets d'art intéressants. Mais les recherches historiques étaient de son temps trop peu avancées pour qu'il pût donner à son *Histoire de l'architecture* des développements convenables, et ses vastes lectures n'ont pu suppléer à ce qui lui manquait en connaissances techniques.

M. Schoy s'est trouvé dans de meilleures conditions. Architecte et professeur d'architecture comparée, il a défriché un terrain qui lui était familier. Ayant appris à connaître l'art de la construction par des restaurations minutieuses, telles que celle de la belle église de Notre-Dame du Sablon, à Bruxelles; ayant pu comparer, dans des voyages en Italie, les monuments du Midi à ceux du Nord, familier avec les publications nouvelles et anciennes qui ont l'architecture pour objet, il a produit un travail important, et qui, pour les derniers siècles, comble la lacune dont j'ai plus haut signalé l'existence.

On a reproché à M. Schoy le *brio*, le pittoresque de son style, la profusion avec laquelle il a jeté dans sa rédaction les épithètes ronflantes, les expressions appartenant à des langues étrangères, les formules d'admiration parfois excessives, mais on aurait tort d'être très-sévère à cet égard. Fatigué du style endormi et guindé que tant d'auteurs affectionnent, on est heureux de rencontrer un homme d'une nature primesautière, qui laisse sa plume trahir ses sentiments et ne craint pas de montrer au plein jour sa passion pour l'art qu'il cultive. D'ailleurs cette forme, surabondante en riches détails, accuse des études sérieuses; jamais on n'a fouillé avec autant de soin les origines et les progrès de l'architecture de la Renaissance.

M. Schoy montre que c'est surtout par l'Espagne que l'art nouveau s'est infiltré dans nos provinces, où il commença à disputer le terrain à l'art ogival dans l'architecture décorative. C'est-à-dire dans les constructions temporaires, le mobilier, les sculptures. Il n'oublie pas de rappeler que les constructeurs conservèrent longtemps encore leur ancienne prédilection pour les formes dites improprement *gothiques*, et il aurait pu en signaler comme exemple la petite église de Zellick, construite en 1659, où domine encore, comme courbe génératrice, l'ogive, mais une ogive toute simple, sans accompagnement du moindre détail architectonique (*Histoire des environs de Bruxelles*, tome I^{er}, p. 377).

L'art décoratif, au contraire, adopte dès le xvi^e siècle ce style que l'on a appelé *Renaissance*, et qui procède en ligne directe de l'engouement de l'époque pour les productions littéraires de l'antiquité. L'école chrétienne ou gothique tomba, comme le dit très-bien M. Schoy, le jour où échouèrent à Florence les plans de réforme de Savonarole. « Le génie païen de la Renaissance, s'écrie-t-il, avait terrassé son plus redoutable adversaire, brisé sa dernière entrave; plus rien désormais n'allait s'opposer

à son essor. » Le grand mouvement artistique et littéraire ne tarda pas à déborder sur les Pays-Bas, où les innovations de tout genre, tentées en Italie, se popularisèrent bientôt. M. Schoy rectifie à ce propos l'opinion qui attribue à Pierre Coeck la traduction en flamand du traité d'architecture de Vitruve et prouve que ce qu'on lui doit, c'est une traduction française de Serlio (pp. 22 et suivantes).

Il est impossible de suivre l'auteur du mémoire dans les différentes parties de son œuvre, qui comprend plus de 500 pages in-4° et fourmille de noms propres, de descriptions de monuments, d'appréciations d'objets d'art. M. Schoy conduit son travail jusqu'à la construction du quartier du Parc de Bruxelles, à l'époque où Deveze régénéra l'école flamande d'architecture, « en la retrempeant à la source italienne par l'étude de l'antiquité et du siècle de Léon X. » Ce qui précède donne à peine une idée sommaire de la manière dont il a compris sa tâche; pour apprécier loyalement la valeur de son travail, il faudrait un espace considérable que ne comporte pas, par malheur, le cadre de l'*Athenæum*.
ALPHONSE WAUTERS.

The final Philosophy as issuing from the harmony of science and religion, by Ch. W. Shields, D. D. 2^e édition. New-York, Scribner, 1879.

Le titre de cet important ouvrage ne dit qu'incomplètement comment l'auteur a compris son sujet. En effet, c'est bien moins un système de philosophie qu'une excellente revue historique, au moins dans la première partie, des diverses questions qui se rattachent à l'accord des sciences naturelles avec la religion révélée, et c'est proprement ce qui donne au livre son intérêt et sa valeur.

Dans un travail de ce genre, et avec l'immense lecture que trahit chez l'auteur l'exécution de ce plan, un danger était à éviter. Il fallait être clair, tout en étant aussi complet que possible, facile à lire pour tous, sans cesser d'être précis. L'auteur a réussi en ce point, et ce n'est pas un petit mérite. Introduisant fort heureusement une division naturelle qui soutient l'intérêt, il a ouvert comme de grandes percées au milieu de la forêt touffue des citations et des théories de tous genres qu'il a accumulées, et nous permet ainsi de la parcourir aisément.

Dans la première partie, la plus large et la plus importante, l'auteur expose avec la plus grande *objectivité* les solutions diverses qu'ont données les savants naturalistes d'un côté, les théologiens protestants et catholiques de l'autre, aux questions scientifiques qui confinent au domaine de la religion révélée. Le premier chapitre est un exposé historique des anciens conflits et des anciennes alliances de la science et de la religion; les philosophes et les mythographes, les premiers conflits de la philosophie et du christianisme naissant, les polémiques des premiers apologistes et des pères de l'Eglise, la période scolastique, pour laquelle l'auteur est quelquefois sévère, et la Réforme font les frais de cette intéressante introduction.

Les chapitres II-V (pp. 52-433), qui achèvent la première partie, sont consacrés aux diverses solutions modernes. M. Shields en distingue quatre grandes classes. Les premiers sont les *outranciers* (Extremists; ils combattent, d'un côté, au nom de l'astronomie la création; au nom de la géologie, la cosmogonie mosaïque; au nom de l'anthropologie, l'unité de l'humanité; au nom de la psychologie, la spiritualité et l'immortalité de l'âme; de l'autre, les théologiens de cette espèce défendent le système de Ptolémée, une géologie fantaisiste, l'idéalisme à outrance et la théocratie. Vient ensuite la caté-

gorie des indifférents: c'est le schisme complet de la science et de la religion, comme dit l'auteur. Ici les savants vont d'un côté, les théologiens de l'autre, et construisent chacun leur système géologique, astronomique, etc., sans s'inquiéter de savoir s'il s'accordera avec le système des adversaires. Le chapitre le plus long du livre (pp. 95-315) est un des plus intéressants; c'est presque une histoire des sciences naturelles et philosophiques dans les trois derniers siècles. L'impartialité de l'auteur, dans ce chapitre comme dans toute cette première partie d'ailleurs, est vraiment digne d'éloges, car on sent, par d'autres passages et par l'énergie avec laquelle sa véritable opinion éclate à la fin du livre, toute la peine qu'il a eue à exposer de sang-froid des doctrines qui lui répugnaient si fort. La grande quantité d'auteurs qu'il cite ne rend jamais l'exposition pénible, car cela est fait sans appareil d'érudition: pas d'indication de titres d'ouvrages, de nos de la page, rien que le nom de l'auteur: c'est au lecteur à trouver ces détails, ou plutôt, il n'a pas à s'en inquiéter, il suffit que, comme sur une carte d'échelle réduite, il voie les grandes lignes.

Le chapitre suivant, le quatrième, nous montre les « impatientes », tant naturalistes que théologiens, qui ont hâte d'effectuer l'accord entre les deux partis, et pour le faire trop tôt et avec des préoccupations dangereuses, le font mal. C'est ce que l'auteur appelle l'éclectisme dans les sciences naturelles, la psychologie et la sociologie. Enfin, sous le titre de *scepticisme entre la science et la religion*, nous trouvons réunis ceux qui les abandonnent toutes deux, désespérant de les accorder et manquant de confiance soit dans l'une et dans l'autre.

Jusqu'ici, nous avons eu affaire à un historien fidèle; c'est maintenant que nous allons retrouver le théologien ardent et convaincu, et c'est ce qui va enlever beaucoup de son intérêt à cette seconde partie, qui, cependant, dans la pensée de l'auteur, semble devoir être la partie principale. C'est maintenant que l'auteur va exposer son système, à lui, de conciliation, et c'est à l'amener qu'a dû servir la longue introduction que nous venons de parcourir. L'auteur, parlant maintenant en son nom personnel, parcourt successivement toutes les sciences, et montre facilement qu'elles ont encore beaucoup à faire pour se donner comme définitives, qu'en bien des points elles hésitent et tâtonnent encore, que certaines conclusions auxquelles elles veulent atteindre sont hors de leur portée, et leur apprend que c'est la philosophie qui doit ici leur venir en aide. Tout ceci est assez bien enlevé et montre, chez l'auteur, une connaissance assez étendue des questions scientifiques, mais, quand alors il se met à développer la *philosophie finale*, il est bien douteux que les naturalistes admettent comme arbitre un théologien qui fait profession de leur apporter la solution du problème qu'ils cherchent depuis si longtemps. Ils souriront et passeront. L'auteur aura beau leur montrer son système comme résultant forcément des théories régnantes dans la philosophie naturaliste, l'omniscience et l'absolutisme, comme il dit; ils n'en croiront rien. Les théologiens, en grand nombre, trouveront qu'il accorde trop. Les savants ne voudront point de son *arbitrage*. Disons aussi que toute cette partie est vague et peu serrée; autant l'auteur exposait avec bonheur et précision les idées des autres, autant il est confus et indécis, quand il expose la *philosophie finale*.

Malgré ses réserves et sa bonne foi évidente, nous devons le classer lui-même dans la catégorie des *impatientes*, qui ont hâte de conclure à l'union de la science et de la religion, quand les deux termes du problème sont encore si loin d'être exactement définis.
C. M.

BULLETIN

Le village sous l'ancien régime, par Albert Babeau, 2^e édition. Paris, Didier. in-12. 393 pages. — On pourrait faire un reproche assez grave à M. Babeau; c'est que le village de l'ancien régime qu'il nous décrit, est un village de la Champagne et non un village du Limousin ou de l'île de France. La plupart des documents que cite M. Babeau sont empruntés à la Champagne; c'est à Troyes et dans le pays d'alentour qu'il a puisé les principaux renseignements sur les paroisses de l'ancienne France, et lui-même avoue dans son introduction que le tableau qu'il a essayé de tracer s'applique d'une manière assez précise au pays situé au nord et au nord-est de la Loire. De là, l'optimisme de M. Babeau; comme il juge la France entière d'après la Champagne, et que dans la Champagne le paysan était relativement heureux et possédait de nombreuses écoles, M. Babeau en conclut que les paysans de l'ancien régime n'étaient pas aussi misérables, ni aussi ignorants qu'on l'a cru. M. Babeau aurait dû s'abstenir de porter sur l'état des classes agricoles un jugement d'ensemble; qui trop embrasse mal étroit; il eut mieux valu se borner à la Champagne et à la Bourgogne, et prononcer sur la condition des paysans dans ces deux provinces des conclusions certaines et absolues. Signalons aussi un autre défaut de l'ouvrage, c'est que les documents cités par M. Babeau se rapportent à des époques différentes, les uns au xiii^e, les autres au xv^e, d'autres au xviii^e siècle; et pourtant, d'après le récit de l'auteur, il semble que durant tant d'années l'organisation des communautés soit restée la même. Là encore, il aurait fallu établir des distinctions, noter des différences, marquer des périodes tranchées. Toutefois le livre de M. Babeau nous fait mieux connaître l'administration des campagnes sous l'ancienne monarchie et la gestion des affaires communes par les habitants des villages. Grâce aux documents que le savant archivistique de Troyes a su recueillir et mettre en œuvre, on voit plus clairement la part que prenaient à l'administration le prêtre, le seigneur et le prince, et le concours que tous apportaient à l'instruction, à l'agriculture, à l'assistance publique; dans la Champagne de l'ancien régime, comme dans les municipalités rurales de l'Amérique du Nord, c'était par les assemblées générales des habitants que se géraient les intérêts communs; protégés par le pouvoir central contre l'oppression des seigneurs, garantis par leur faiblesse même contre le pouvoir central, les habitants des campagnes délibéraient sur leurs propres intérêts et choisissaient leurs agents; les charges municipales dérivait de l'élection. Mais, nous le répétons, il ne faut pas croire, comme M. Babeau, que la vie communale et administrative des villages sous l'ancien régime fût partout semblable; on doit faire la part des différences qu'avaient amenées la conquête, les coutumes, etc. Nous recommandons surtout dans ce livre important les chapitres où l'auteur expose l'intervention de l'Etat dans le village (milice, corvée des chemins, perceptions de l'impôt). Ce que M. Babeau nous dit des droits seigneuriaux, de l'église, du curé, des marguilliers, est très-curieux, et on ne lira pas sans plaisir les anecdotes qu'il a mêlées à son récit, par exemple, celle du goupillon monstre qui répandait sur la perruque du seigneur une véritable pluie d'eau bénite et celle des cloches fondues par la main du bourreau.

A. C.

Guide de l'excursionniste, par Eugène Van Bemmel. Septième édition. Bruxelles Office de Publicité. — Aucun écrivain n'a autant contribué que M. Van Bemmel à faire connaître la Belgique actuelle sous ses aspects les plus variés. La *Patria Belgica* et la *Belgique illustrée*, pour ne parler que des récentes publications éditées sous sa direction, suffiraient à lui assurer ce mérite. Sous une apparence modeste, le *Guide de l'excursionniste* peut avantageusement figurer à côté des recueils plus vastes auxquels

M. Van Bemmel a attaché son nom. Ce n'est pas seulement un ensemble de renseignements précis et exacts à l'usage des touristes qui veulent parcourir en détail le sud-est de la Belgique; on y trouve une description fidèle, et, ce qui fait l'attrait principal du livre, écrite avec infiniment d'art, de la contrée la plus pittoresque du pays. Cette septième édition du *Guide de l'excursionniste*, revue et notablement augmentée par l'auteur, est accompagnée de dix cartes sommaires indiquant les directions, les distances et les étapes; sur tous ces points, le livre fournit les indications les plus complètes. Le *Guide* est divisé en dix chapitres dont voici les titres: De l'art de voyager; — Waterloo; — L'Abbaye de Villers; — La Meuse de Namur à Givet; — La Meuse de Namur à Liège; — Spa et ses environs; — L'Ourthe et l'Amblève; — Le Luxembourg méridional; — Le Grand-Duché; — Trèves et la Moselle.

Et.

Traité de géologie et de paléontologie, par H. Credner. Traduit sur la 3^e édition allemande par R. Moniez. Paris, Savy, 1879. — L'auteur a surtout considéré la terre comme un être vivant. Il la suit dans son développement, depuis l'instant de son individualisation jusqu'à l'époque actuelle. Par cela même, il s'est mis en opposition avec la méthode purement descriptive, qui laisse à l'esprit l'impression d'une planète morte, dont les contours invariables ne peuvent plus subir aucune action. L'ouvrage de M. Credner, dans lequel les questions sont traitées d'une manière générale est un excellent résumé de l'état actuel de la science, sauf cependant que, pour la description des fossiles, l'auteur se borne à renvoyer aux ouvrages spéciaux; il ne s'occupe que de paléontologie stratigraphique. Le traité est divisé en six parties: Géologie physiographique, pétrographie, géologie dynamique, géologie pétrogénétique, géologie architectonique et géologie historique. Cette dernière partie, la sixième, comprend la moitié du volume. Nous y trouvons la description des terrains, plus spécialement au point de vue de l'Allemagne, dont elle nous fait connaître en détail les régions classiques. Nous regrettons seulement que le tableau de répartition des terrains dans les diverses régions du globe ne mentionnent même pas certaines formations dûment constatées en Belgique. Somme toute néanmoins, l'ouvrage de M. Credner est un des meilleurs traités de géologie générale qui existent. Il se recommande par la méthode et la précision. Ajoutons que la traduction a été faite avec beaucoup de soin par un des anciens élèves de l'école géologique de Lille.

C. M.

Etude sur le terrain houiller de Beyne, (bassin de Herve), faite en vue de la mise en exploitation du charbonnage de Lonette, et à l'occasion de la publication de la carte des mines, par O. Bustin, directeur gérant des mines de la Société de Sart-Berleur, administrateur délégué de la Société charbonnière de Lonette. Liège, 1879, in-4^e, avec atlas. — Tel est le titre d'un travail extrêmement intéressant sur une partie de notre bassin houiller peu connue et objet d'appréciations fort divergentes. L'auteur avait été chargé par la Banque des Travaux publics d'étudier la concession de Lonette, qu'elle songeait à exploiter. Administrateur délégué de ce charbonnage, il présente son travail au public compétent à l'occasion de la publication de la carte des mines, qu'il considère comme donnant une idée fort erronée du massif où est situé le charbonnage qu'il exploite. Il est loin de chercher à discréditer la carte officielle. Cette carte est, dit-il, un véritable monument, qui résume le travail des ingénieurs les plus distingués du pays. Nul plus que nous, ajoute-t-il, ne se rend compte de l'immense travail préparatoire auquel elle a dû donner lieu, mais nul aussi n'est plus convaincu de la nécessité d'en réviser la partie relative au bassin de Beyne. C'est que, étant donné le faible développement des travaux d'exploitation dans ce bassin, la carte, construite d'après les données fort incomplètes des travaux, ne représente, pour la plus grande partie de cette région,

que des tracés hypothétiques, déduits des observations connues. M. Bustin a pu s'appuyer sur des documents plus récents, notamment sur les travaux qu'il a exécutés dans sa concession. Il a été amené ainsi à rejeter les opinions émises à la Société géologique de Belgique par M. R. Malherbe et représentées sur la carte des mines, et il a substitué aux indications de cette carte des tracés bien différents. Son mémoire est accompagné d'un atlas de 22 planches, reproduisant tous les documents importants dans la question et accompagnées de légendes détaillées qui permettent de bien apprécier leur importance dans le débat.

GE.

Dissertation sur la participation des troupes des Pays-Bas à la campagne de 1815 en Belgique. — Sous ce titre, M. le lieutenant-général Eenens vient de publier dans le *Messenger des sciences historiques*, la première partie d'un travail qui a pour objet de réfuter les imputations blessantes que des historiens militaires anglais, le capitaine Siborne et Ch. Macfarlane notamment, ont injustement lancées contre les troupes des Pays-Bas. Le général Renard, en Belgique, et le major Knoop, en Hollande, ont répondu déjà à ces accusations. Le général Eenens entreprend à son tour la même tâche. Outre les sources imprimées, il a consulté un opuscule manuscrit de M. Craan, ingénieur du cadastre du Brabant en 1814, auteur d'un récit et d'un plan de la bataille de Waterloo publiés en 1816. Le sujet est traité par le général Eenens avec la compétence et la verve qui distinguent ses précédents écrits militaires.

La Belgique illustrée. Douzième livraison. Bruxelles, Bruylant-Christophe. Une charmante description du littoral de la Belgique et la première partie d'un travail ayant pour objet la ville d'Ypres composent cette livraison. M^{me} Caroline Popp nous fait visiter Ostende, Blankenberghe, Heyst, Damme et les localités de moindre importance entre Adinkerke et Knocke, rappelant les souvenirs du passé, décrivant la majestueuse grandeur de l'Océan, arrêtant le lecteur pour lui faire admirer une série de tableaux pleins de couleur et de vie. On ne pouvait mieux confier qu'à M. Alphonse Vandepereboom le soin de rappeler l'antique splendeur de la ville d'Ypres et de nous en faire admirer les curieuses vestiges. La monographie de M. Vandepereboom est enrichie de nombreuses et intéressantes gravures: ce sera incontestablement une des plus attrayantes du recueil.

— Quel est l'auteur de *Li Ars d'amour, de vertu et de boncurté*? M. Jules Petit, qui a publié pour l'Académie royale de Belgique une édition de ce curieux livre, a cru retrouver le nom de Jean d'Arckel dans l'engin joint aux manuscrits, c'est-à-dire dans les vers énigmatiques sous lesquels l'auteur a voilé son nom de même que celui de la personne pour qui il a écrit son livre et qui, d'après M. Petit, serait Jean Le Bel. M. Potvin rejette cette interprétation, et il propose de substituer à l'un des deux noms celui de Jehan de Saint-Venant, tout en avouant qu'il ne peut fournir de renseignements précis sur ce personnage ni même décider s'il est l'auteur ou simplement l'ami à qui l'ouvrage est dédié. A moins que l'on n'adopte, comme M. Kervyn, la solution proposée par M. Petit, la question, comme on le voit, reste bien obscure. Nous nous bornerons à renvoyer aux Bulletins de l'Académie (3^e série, t. 47, n^o 4) et à la préface de *Li Ars d'amour*, les lecteurs désireux de consulter les pièces de ce procès littéraire.

— Le tome IV des *Annales de la Société belge de microscopie* (118 et cxxx p. avec pl.), qui vient d'être distribué, renferme, outre les Bulletins des séances, du 25 octobre 1877 au 13 octobre 1878, les mémoires suivants: Le thalle des Diatomées, par le Dr M. Lanzi; les roches cristallisées de la coupe du 40^{me} parallèle au Nord-Ouest des Etats-Unis, par le Dr Zirkel; description d'un nouveau système de slide pour le montage des préparations à sec et spécialement

applicables aux collections de foraminifères, d'entomostracés, etc., par E. Vanden Broeck.

— M. J. Delbœuf, qui a signalé aux lecteurs de l'*Athenæum* l'ouvrage de M. Grant Allen : *Le sens des couleurs*, vient de publier dans la *Revue scientifique* (n° 47) une analyse critique détaillée du même livre. Généralement d'accord avec l'auteur, M. Delbœuf complète, discute ou rectifie certains points de la théorie de M. Allen, et son travail présente tout l'intérêt d'une étude originale.

— On écrit de Lisbonne à l'*Athenæum* de Londres : La traduction du « Marchand de Venise » par Dom Luis I vient de paraître sans nom d'auteur ; mais des extraits en ont été publiés dans les journaux, qui attribuent l'ouvrage à S. M. Le livre sera distribué sans être mis en vente, comme cela s'est fait pour la traduction de « Hamlet » publiée par le roi.

— Nous lisons dans la chronique de la *Revue critique* :

M. Marius Vachon entreprend l'histoire des monuments détruits par les incendies de la guerre et de la commune. Le premier volume de l'ouvrage, publié chez Quantin, est consacré à la bibliothèque du Louvre et à la collection Mottelley. M. Vachon annonce une prochaine étude sur la destruction de la bibliothèque de Strasbourg. — M. E. Müntz vient de publier le second volume de son grand travail sur *Les arts à la cour des papes pendant le xv^e et le xv^e siècle*. Le premier volume (fascicule iv de la *Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome*) s'étendait de Martin V à Pie II (1417-1464). Le second volume (fascicule ix de la même bibliothèque) est consacré tout entier au pape Paul II (1464-1471) ; il contient un millier de documents inédits, tirés principalement des archives d'Etat de Rome, des archives secrètes du Vatican, de la bibliothèque du Vatican, de la bibliothèque Barberini, des archives d'Etat de Florence, etc. Ces documents, que M. Müntz accompagne d'un commentaire très-étendu, jettent une nouvelle lumière sur la biographie des artistes fixés à Rome sous le règne de Paul II, sur l'histoire des monuments exécutés pendant cette période, ainsi que sur l'histoire de la Renaissance italienne en général. — La maison Teubner, à Leipzig, a mis en vente une *Paléographie grecque*, dont l'auteur est M. V. Gardthausen, déjà connu par diverses publications dans le domaine de la paléographie. C'est la seconde fois qu'on rédige en un corps de doctrine l'état des connaissances sur la science des manuscrits grecs. Le premier essai est la *Paléographia graeca* de Dom Bernard de Montfaucon en 1608. La nouvelle *Paléographie grecque* est rédigée en allemand ; elle formera un volume grand in-8° de près de 500 pages, accompagné de douze planches d'alphabets, abréviations, ligatures, etc. L'ouvrage, imprimé avec luxe, est entièrement tiré depuis le mois de mars dernier. — Trois élèves de Ritschl, MM. G. Loewe, G. Goetz et Fr. Schoell, ont entrepris de poursuivre l'édition critique de toutes les pièces de Plaute, commencée par leur maître. Le premier fascicule du tome I de cette édition critique est, comme on sait, le *Trinummus* (1871) ; le deuxième fascicule est l'*Epidicus*, que vient d'éditer M. Goetz (Leipzig, Teubner). — Il vient de paraître une traduction remarquable, en allemand, des tragédies de Sophocle ; cette traduction est de M. Bruch (Breslau, Morgenstern, 2 vol.). — La librairie Baedeker (Essen) a publié un atlas pour les guerres des Gaules de César ; les auteurs de cet atlas, MM. C. Fr. Meyer et A. Koch, rendent par là un grand service aux classes des gymnases. Leur ouvrage renferme vingt-trois cartes ; il coûte seulement 1 mark 20. — L'éditeur de la *Jenaer Literaturzeitung*, M. Veit, annonce l'intention de publier une série d'ouvrages spéciaux concernant l'histoire des diverses littératures. (*Grundrisse zur Geschichte der Literatur*). Dans le courant de l'été paraîtra le *Grundriss* de la littérature anglo-saxonne ; puis viendront des manuels, aussi complets que possible, des littératures grecque, romaine, byzantine, romanes, anglaise et allemande, ainsi qu'un recueil des sources de l'histoire d'Allemagne au moyen âge. — Sous le titre : *Recherches sur les sciences politiques et sociales* (*Staats- und sozialwissenschaftliche Forschungen*), M. Gustave Schmoller entreprend une collection d'écrits que nous ne pouvons qu'encourager de tous nos vœux (Leipzig, Dunker et Humblot). Les

deux premiers volumes viennent de paraître ; le premier, dû à M. Inama-Sternegg, a pour titre : *Formation des grandes propriétés foncières en Allemagne au temps des Carolingiens* ; le second, de M. Zeumer, s'intitule : *Les impôts des villes allemandes, principalement durant le xii^e et le xiii^e siècle*.

NOTES ET ÉTUDES.

LETTRES PARISIENNES.

Paris, 10 juin.

L'incident académique que je vous signalais dans ma dernière lettre a pris depuis lors de jolies proportions. Pendant quelques jours, on n'a guère parlé que de cela dans Paris. Il faut dire, d'ailleurs, que les sujets de conversation n'ont jamais plus manqué. Vous avez vu avec quelle simplicité cette question Blanqui, autour de laquelle on avait fait dans la presse une certaine agitation le mois passé, s'est résolue au Parlement. Notre histoire est pour l'instant celle des peuples heureux qui n'ont pas d'histoire. Je suis de ceux qui ne s'en plaignent pas.

Vous vous souvenez que la commission académique, chargée d'examiner les deux discours de M. Henri Martin, qui remplace M. Thiers, et de M. Emile Ollivier, qui devait répondre à M. Martin au nom de l'Académie française, avait demandé aux deux orateurs le sacrifice d'un certain nombre de passages. M. Henri Martin s'était prêté de bonne grâce à la correction, mais non pas M. Ollivier. L'ancien ministre de l'empire tenait absolument à certain parallèle entre M. Thiers et le général Changarnier, où il exposait qu'en 1870 le vrai modèle du patriotisme avait été donné, non pas par M. Thiers, mais par le général Changarnier. Sur quoi la commission avait déclaré qu'à son avis le discours ne pouvait être prononcé, et porté le débat devant l'Académie, convoquée en séance plénière.

L'opinion générale était que l'Académie ne pouvait guère être d'un avis différent de celui de sa commission, que M. Ollivier, puisqu'il déclarait ne vouloir faire aucune concession, allait être déchargé du soin de répondre à M. Martin, et qu'un autre académicien serait désigné aussitôt pour le remplacer. Mais l'Académie est une personne douce, qui évite volontiers les solutions nettes quand elle trouve un biais pour s'y dérober. Ce biais, un chimiste illustre, qui est au moins aussi habile homme que bon chimiste, M. J.-B. Dumas se chargea de le découvrir. Il proposa à l'Académie, au lieu de trancher sur-le-champ le différend entre M. Emile Ollivier et la commission, d'ajourner l'affaire à six mois. En six mois il passe bien de l'eau sous le pont qui est devant l'Institut, et on laissa entendre que M. Ollivier, qui s'est déjà plus d'une fois promené sur la route de Damas, aurait en ces six mois le temps de venir à résipiscence.

Cette solution ne satisfaisait au fond personne, car l'avis général était que dans six mois la situation se retrouverait exactement ce qu'elle était à cette heure ; mais, enfin, c'était du temps de gagné, et vous savez ce que l'on dit au Palais que « qui a temps ne doit rien. » Tout semblait donc arrangé, momentanément du moins.

Mais voici que le lendemain même de la décision de l'Académie survient un incident nouveau. M. Emile Ollivier qui, à la séance, n'avait rien dit, ou à peu près, publie en même temps, dans le *Figaro* et dans le *Gaulois*, une lettre adressée « à ses confrères de l'Académie. » Dans cette lettre il établit d'abord, avec l'aide de citations, qu'en critiquant, comme directeur, le mort dont il était chargé de prononcer l'éloge, il n'avait fait que suivre un exemple déjà donné

par quelques-uns de ses prédécesseurs ; passant ensuite de la défense à l'attaque, il accuse la commission d'avoir outrepassé ses droits et fait preuve d'intolérance. Il déclare, enfin, que dans six mois, comme aujourd'hui, il ne sacrifiera pas un iota de sa prose.

Vous pouvez vous faire une idée de l'émotion que causa la publication de cette lettre dans le petit monde académique. M. Emile Ollivier déclarant publiquement qu'il ne profiterait pas du délai de six mois qui lui avait été accordé, l'ajournement à six mois n'avait évidemment plus aucune raison d'être. La conciliation proclamée impossible, il n'y avait plus qu'à trancher immédiatement la difficulté, et le plus tôt serait le mieux pour tout le monde.

Il y avait une autre raison pour s'émouvoir. La lettre de M. Emile Ollivier constituait un grave manquement aux traditions et aux convenances académiques, et vous savez que les deux points sur lesquels l'Académie transige le moins aisément ce sont ses traditions et les convenances. Au lieu de présenter ses observations à ses confrères, M. Ollivier portait le débat devant le public, il essayait de faire l'opinion juge d'une question qui ne regardait que la compagnie. Il y avait là un oubli grave des formes et des bienséances. M. Ollivier ne se bornait pas là, et dans cette lettre publique il se faisait l'accusateur de ses confrères qui avaient pensé autrement que lui, de ceux-là mêmes qui avaient voulu espérer vainement un conciliation.

Aussi dès le mardi suivant l'Académie était-elle saisie de l'incident nouveau. Elle ne se jugea pas en nombre et remit au surlendemain son jugement définitif. Le jeudi 5 juin, cette grave délibération a eu lieu. L'attitude académique de M. Ollivier était si parfaitement incorrecte que parmi ses défenseurs les uns, comme M. Camille Doucet, n'ont rien trouvé de mieux à dire sinon que la lettre ayant été publiée mais non pas envoyée à l'Académie, il était permis de ne pas la tenir pour authentique ; les autres, comme M. De Falloux, qu'aux inconvenances de M. Ollivier l'Académie ne devait répondre que par le dédain, en tenant une semblable lettre pour non-venue. Ni l'une ni l'autre de ces apologies n'ont réussi. L'Académie, revenant sur son vote de la semaine précédente, a déchargé M. Emile Ollivier du soin de répondre à M. Henri Martin et en a chargé son chancelier M. Xavier Marmier. Cet immortel, que ses contemporains ne lisent guère, et que la postérité lira moins encore, ne sera certes pas la panégyriste que M. Thiers eût rêvé ; mais on est sûr qu'il y mettra du moins de la bonne volonté et qu'il ne cédera pas à la fantaisie, au moins singulière, de faire de la mémoire de M. Thiers l'escabeau inattendu de la gloire du général Changarnier.

M. Emile Ollivier est de ceux qui ne font jamais les sottises à demi. Savez-vous comment il a répondu à ce vote de l'Académie ? En publiant, dès le lendemain, dans le *Figaro* le discours qu'il avait composé et dont l'Académie n'a pas voulu. C'est une inconvenance de plus envers la compagnie : mais il n'en est plus à les compter.

Encore s'il restituait ainsi à la littérature française, un chef-d'œuvre dont la rigueur de ses collègues l'aurait méchamment privée ! Mais, malheureusement pour M. Ollivier, il ne s'agit de rien de pareil. L'amour-propre paternel a seul pu l'amener à croire qu'il était utile que cette harangue vît le jour et fût lue du moins, ne pouvant plus espérer d'être écoutée. Le commencement en est agréable, dans le genre académique ; c'est un compliment tout à la fois courtois et épigrammatique, à l'adresse du nouveau venu, M. Henri Martin ; on goûte assez, sous la coupole de l'Institut, les bouquets de roses mêlés d'épines. Personne n'eût pu songer à s'en

formaliser, pas même le récipiendaire. Ensuite vient une très-belle page sur M. Thiers à la tribune : c'est un portrait d'orateur, un peu court, mais bien vu et vivement esquissé par un homme du métier. Le fâcheux est qu'après ce premier tiers, le discours le gâte tout à coup. M. Thiers historien amène M. Ollivier de la Révolution à l'Empire, et il éprouve le besoin de représenter Napoléon 1^{er} comme le plus grand homme de l'histoire. On y apprend, non sans quelque surprise, que Napoléon a succombé en 1814 et 1815, non sous le poids de ses fautes, mais sous les coups de la Providence et de la fatalité. On y apprend, avec plus de surprise encore, que Lafayette, en 1815, s'est conduit en traître, pour ne pas s'être attaché, après Waterloo, à la fortune de l'Empereur. Il est trop visible que Lafayette et Napoléon 1^{er} ne sont là que pour l'apparence, et que les gens que M. Ollivier veut flétrir sont ceux qui, après Reichshoffen et Sedan, n'ont point lié la fortune de la France au sort du second Empire. — De l'historien, M. Emile Ollivier passe à l'homme politique, et c'est là que vient le fameux parallèle de M. Thiers et de Changarnier, qui a déchaîné la tempête académique. Tempête à part, toute cette fin est la faiblesse même. On reste confondu que M. Ollivier, qui ne manque cependant point d'intelligence, bien qu'il ait si souvent manqué de jugement, ayant à parler d'un homme que l'on peut juger fort diversement, mais qui est, à coup sûr, une des personnalités les plus curieuses et les plus remarquables de ce siècle, on reste confondu qu'il n'ait trouvé à en dire que ce qu'il en a dit. Il n'aperçoit ni son originalité, ni son influence sur le siècle : non-seulement il ne reconnaît point sa grandeur, mais il n'explique même pas sa popularité. Ah! qu'il y avait, même pour un adversaire de M. Thiers, un autre portrait à faire, et tant qu'à opposer une critique à une apologie, une autre critique à formuler! Pour vous donner une idée des remarques de M. Ollivier, figurez-vous qu'une des choses dont il loue M. Thiers, c'est de l'habileté de ses transitions dans son histoire, la façon dont, sans effort, il entremêle les chapitres divers. M. Thiers, qui a créé une histoire nouvelle, l'histoire complexe et vraie, également attentive à étudier dans le mouvement d'une époque et l'enchaînement des vicissitudes d'un grand empire, les questions de finances, les complications diplomatiques, l'administration inférieure, les événements militaires, l'état de l'opinion, M. Thiers, loué d'avoir été habile à ménager les transitions entre les chapitres de son livre, ni plus ni moins qu'un bon élève de rhétorique entre les paragraphes de son discours... Que vous semble d'une telle louange!... M. Emile Ollivier, en fait de critique littéraire, paraît en être resté aux idées d'un disciple de Marmontel ou de M. de Fontanes. Il n'aperçoit dans un écrivain que la forme, et dans la forme même ce qui est le moins important.

En somme, je ne crois pas qu'il faille regretter la publication de ce discours. M. Ollivier n'a fait de tort qu'à lui-même. En mettant sous les yeux de tous la pièce qui a servi de base au procès, il a fait, sans le vouloir, la meilleure plaidoirie possible en faveur de la commission, qui n'a trouvé son travail ni digne de l'académie ni digne de M. Thiers. Sa prose a été reproduite dans passablement de journaux : aucun ne s'est compromis à en faire l'éloge.

Ainsi s'est terminé cet incident dont Paris déjà ne s'occupe plus. C'est la dernière fois de bien longtemps probablement qu'il lui aura été donné de faire du bruit autour de sa personne. Homme politique, il est, depuis 1870, accablé sous le poids de ses fautes : il ne trouverait ni en sa province ni ailleurs une circonscription bonapartiste ou autre qui consentît à lui confier un mandat de député. Ecrivain, il publie de

temps à autre sur l'art ou sur la politique des livres dont nul ne se soucie, oubliés déjà le lendemain de leur apparition. Académicien, je crois que l'on peut dire qu'il vient de tuer sous lui son fauteuil. Non-seulement, après cette aventure, il ne doit plus compter que l'académie lui confie jamais l'honneur de la représenter, mais je me demande comment il pourrait bien reparaitre à ses réunions ordinaires. Ses confrères avec lesquels il vient d'en user si cavalièrement risqueraient fort de ne pas lui faire bon visage. Il s'est mis lui-même en quarantaine, et ces quarantaines-là ne peuvent guère être levées.

Ainsi finit cet homme, qui, à vingt-deux ans, en 1848, débutait si brillamment dans la vie, qui fut au barreau l'un de nos plus éloquents avocats; à la chambre un de nos premiers orateurs, celui qui après avoir été l'un des Cinq de l'opposition devint, après M. Rouher, le tout puissant ministre de l'Empire. On peut dire qu'il tint un moment la France dans sa main. Nous savons hélas! où il la conduisit. Aujourd'hui, jeune encore, il survit à toutes ses ambitions, à tous ses rêves. La seule retraite qui lui restait il se l'est volontairement interdite. Beau sujet de vers latins pour des collégiens, grave sujet de réflexion pour nos moralistes, s'il y avait de notre temps des La Rochefoucauld ou des Labruyère, si notre siècle, pressé de tant de soucis, avait le loisir d'accorder aux épaves de la vie autre chose que l'indifférence et l'oubli.

CHARLES BIGOT.

LES FOUILLES D'OLYMPIE.

Olympie, 7 mai.

Après une course longue et pénible de plus de neuf heures à travers les vallées sauvages et pittoresques du Phanari, de Livadi et Tsemberoula (l'ancien Dragon), qui séparent Andritsena de Makryssia, l'antique Scillonte, où Xénophon chercha sa retraite et trouva sa tombe, le voyageur aperçoit une vallée riante et fertile, entourée de collines boisées et verdoyantes, parmi lesquelles il distingue celle de Phryxa (Palaeo-Phanari), que couronnent au loin les montagnes d'Arcadie, et quelques pics rocheux, parmi lesquels se trouve le trop célèbre Typacon, d'où l'on précipitait les femmes qui osaient assister aux jeux olympiques. Au milieu de la vallée serpente un fleuve aux eaux abondantes, plus large que ceux que l'on rencontre d'ordinaire en Grèce. C'est l'Alphée, le malheureux amant d'Aréthuse; aussi la légende le met-elle en rapport avec la source si poétique d'Ortygie de Syracuse. Dans ceets plaine triangulaire, relativement petite, bornée par le mont Kronion, l'Alphée et le Kladios, au delà duquel s'élève, sur une colline abrupte, le petit village de Druva, se trouvaient jadis les étables d'Angias, et plus tard, cette Olympie célébrée avec tant de génie par Pindare. La nature y est des plus belles et des plus luxuriantes; les teintes des montagnes sont si variées et si riches que l'artiste ne peut se lasser de contempler ce site enchanteur. Olympie ne fut jamais une ville : primitivement ce n'était qu'un lieu consacré à Zeus, qui y avait un culte spécial et où se célébraient des jeux en son honneur. Le terrain sacré nommé *Altis* était limité par un mur dont on voit encore les vestiges. Le temple de Zeus avait probablement lui-même un second témenos de moindre étendue.

Si Olympie n'était pas, comme Delphes, le centre de la terre, c'était, et avec plus de vérité, le centre moral de la Grèce, le seul endroit où les Hellènes oubliant leurs rancunes séculaires pour ne se souvenir que de leur commune origine et de leur culte commun : en ce sens, Olympie, son culte et ses jeux furent parmi les

éléments qui contribuèrent le plus au développement de la civilisation hellénique. Jusqu'en 1875, c'est à peine si l'on apercevait quelques restes du temple de Zeus olympikos, faibles vestiges des quelques fouilles qu'y avait exécutées, — avec assez de soin, il faut le reconnaître, — l'expédition française de la Morée, et dont les résultats étaient allés enrichir le musée des antiques du Louvre. De tant de statues des grands maîtres, des nombreux temples qu'y avait pu admirer Pausanias lorsqu'il visita cette contrée vers 173, il n'existait plus la moindre trace.

La convention intervenue, le 25 avril 1874, entre les gouvernements allemand et hellénique permirent heureusement de faire des fouilles complètes. Depuis le 4 octobre 1875, huit mois de l'année sont consacrés à débayer le terrain de ce qui fut jadis Olympie. Les travaux furent d'abord dirigés par MM. Hirschfeld et Adler. Depuis deux ans, cette direction est confiée à deux archéologues et à deux architectes, MM. Treu et Furtwängler, Dörpfeld et Bormann, et l'on ne saurait assez louer le zèle, la méthode et la science qui président aux travaux de ces savants. Jamais fouilles ne furent conduites aussi systématiquement; mais jamais non plus de plus beaux résultats couronnèrent de si nobles efforts. C'est seulement ici, sur les lieux mêmes, que l'on peut se rendre compte et des difficultés sans nombre que l'on a eu à surmonter et des immenses résultats que l'on a obtenus. Le climat d'Olympie est malsain, le temps souvent pluvieux et le nombre de mètres cubes à débayer et à transporter incalculable, et cela dans un pays où machines, chariots, moyens de locomotion sont quasi inconnus et où la manière de vivre est si primitive qu'il est plus aisé de dire ce qui sert à la vie de ces pauvres paysans de l'Elide que d'énumérer ce qui leur manque, tant est grand leur dénuement. Tout était à créer sous ce rapport. Actuellement on n'emploie pas moins de 300 ouvriers à ces rudes travaux, et le gouvernement allemand y consacre annuellement une somme de 150,000 marcs. Dans deux ans, les fouilles seront probablement terminées.

Mais examinons quelque peu les résultats obtenus jusqu'à ce jour. Je n'ai guère l'intention de dresser la liste complète des monuments débayerés. Toutes les constructions signalées par Pausanias ont été retrouvées, à l'exception du Pelopeion, qui a probablement été entièrement détruit, des fouilles ayant été exécutées sans résultat à l'endroit indiqué par le Périégète.

En dehors de l'*Altis*, je signalerai, parmi les monuments intéressants que l'on a mis au jour, une grande basilique byzantine dont les assises inférieures sont helléniques, et qui pourrait bien être l'atelier de Phidias dont parle Pausanias, le gymnase, enfin le cryptoporticus, par lequel les athlètes ou les jeunes filles dans les jeux de Hera se rendaient au Stade, dont la direction est actuellement bien déterminée, quoique l'on n'y ait pas encore exécuté de fouilles. Cette galerie est construite en voûte, et cela avec une perfection d'union et une précision admirables. Sans pouvoir préciser l'époque de sa construction, on peut affirmer avec certitude que le portique date des temps helléniques : ce qui nous prouve que si l'architecture grecque n'admit jamais la voûte en plein cintre comme élément fondamental d'architecture, ce fut par système et non par impuissance, car nous avons ici une construction en plein cintre de la plus grande perfection.

Si l'on parcourt l'intérieur de l'*Altis*, dont le mur d'enceinte est encore très-visible, on remarque d'abord en entrant par la porte occidentale deux restes de colonnes doriques engagées, à neuf cannelures et bien différentes, comme du reste aussi les belles colonnes ioniques analogues que j'ai vues à Bassae, des maigres colonnes

engagées des modernes. Nous rencontrons d'abord la grande rue où se voient les bases fort longues, mais peu larges qui supportaient les statues des vainqueurs. C'est avec un religieux respect que l'on s'engage au milieu de lamas de débris de fûts de colonnes, de triglyphes, de chapiteaux, de métopes, sur quelques-unes desquelles on voit encore la trace des boucliers dorés que Mummius consacra à Zeus après la prise de Corinthe, et qui encombrèrent les alentours du grand temple du dieu olympique. Ceci rappelle Sélinonte encore bien plus que l'Acropole d'Athènes. Le plan du temple, construit par les Eléens après leur victoire sur Pisa, est très-visible; malheureusement plus aucune colonne n'est debout: les débris sont cependant suffisamment nombreux pour qu'il soit possible d'en relever plusieurs. La place où se trouvait la grande statue de Zeus, et qui était dallée avec du marbre noir, est aussi distincte que celle de l'Athèna du Parthénon.

Le temple, dû au talent de Libon, ne devait le céder en rien à l'œuvre d'Ictinus, et certaines parties me semblent plus parfaites. Malheureusement, on employa ici, comme pour tous les monuments d'Olympie, des matériaux fort grossiers, du tuf fortement mélangé de coquillages, qu'on recouvrit de stuc peint. Devant le temple, on distingue les bases d'un grand nombre de statues, dont la plus célèbre est cette base triangulaire qu'on aperçoit à droite, et sur laquelle était placée la Nikè de Pæonios.

En dehors des tranchées d'essai que l'on fait actuellement hors de l'enceinte de l'Altis, les fouilles les plus récentes ont été exécutées au sud du temple de Zeus, où l'on a découvert une partie d'une construction romaine (basilica?) Ces jours derniers, on y fouillait le Bouleutérion, la seule construction de ce genre qui nous soit connue. C'est un bâtiment carré, flanqué de chaque côté d'une construction plus longue, — je l'appelle provisoirement basilique, — à trois colonnes de façade, à double nef et se terminant par une abside. Une étude attentive pourra seule expliquer les détails de cet intéressant édifice, dont l'importance réside en ce que jusqu'à ce jour on considérait l'abside comme une forme de construction essentiellement romaine et inconnue aux Gr. es. De plus, les constructions à double nef sont rares à toutes les époques. On connaissait jusqu'ici en ce genre la basilique de Paestum et le temple de Thoricos; mais un édifice antique à double nef se terminant par une abside nous était entièrement inconnu. Même au moyen âge, les constructions de ce genre furent des plus rares.

Non loin du Bouleutérion était la Pompikè. Le rempart byzantin paraît aussi de ce côté; car les Byzantins se firent de ce qui auparavant n'avait été qu'un territoire sacré, une forteresse contre des hordes qu'on a qualifiées de Slaves et que je préfère nommer simplement barbares, n'ayant aucune raison pour préciser davantage. Ces envahisseurs s'y fortifièrent à leur tour: on retrouve leurs tombes éparpillées dans toutes les parties de l'Altis.

Du côté nord du temple, on rencontre les substractions des trésors, les bases des seize statues expiatoires de Zeus (Zanos), le métron, une exedra non mentionnée par Pausanias, et qui fut construite par Hérode Atticus, qui inonda, si je puis parler de la sorte, la Grèce de monuments, le célèbre Heracon, où la différence des proportions et les chapiteaux sont surtout instructifs, et dont l'architecte nous reste inconnu (on a prononcé les noms d'Agéladas, de Dontas, d'Agias); enfin, le Prytanée et le Philippeion, jolie rotonde de style ionique à double rangée de colonnes, que construisit Philippe après la bataille de Chéronée, et où l'on voyait sa statue, celles de son père Amyntas et de son fils

Alexandre. Jusqu'à ce jour, il est impossible de préciser l'emplacement du petit bois de Zeus et du grand autel formé des ossements des victimes.

Je ne puis oublier de dire que les constructions d'Olympie appartiennent à quatre époques très-distinctes. Les unes sont helléniques ou romaines, les autres byzantines ou barbares. Ces dernières ne sont qu'un assemblage grossier et informe de matériaux antiques, réunis précipitamment avec de l'argile.

L'intérêt que présentent les fouilles d'Olympie ne réside pas seulement dans les nombreuses constructions que l'on a déblayées et dont on pourra lever les plans avec certitude, mais aussi dans les découvertes de monuments de sculptures. Ici les résultats ont dépassé les espérances. Il est curieux de remarquer, cependant, que des nombreuses statues isolées, exposées hors des temples et dont Pausanias nous cite un si grand nombre, la Nikè de Pæonios est la seule que l'on ait retrouvée jusqu'à ce jour. Toutes les trouvailles sont conservées dans quatre baraques renfermant les terres cuites, les petits bronzes et les fragments de marbre, les grandes sculptures et les œuvres de l'époque romaine provenant pour la plupart de l'exedra d'Hérode Atticus.

Les terres cuites, antéfixes, acrotères, etc., d'un dessin très-varié et d'un goût très-délicat, ont conservé pour la plupart des traces bien marquées de polychromie; leur étude nous aide à compléter nos idées sur cette partie si intéressante de l'art antique. Je citerai aussi un grand nombre de têtes de lions tant en marbre qu'en terre cuite, et qui sont d'une grande valeur artistique, ainsi que deux têtes archaïques de gorgone, moins laides et moins primitives que la célèbre gorgone du Musée de l'Acropole d'Athènes. Elles montrent, cependant, encore la langue et ont de bien grandes dents. De vases et d'ustensiles, on n'en trouve guère, précisément parce que Olympie ne fut jamais une ville. Parmi les petits bronzes, il y a une magnifique tête archaïque de Zeus, dont on possède une réplique en terre cuite, un petit sphinx archaïque (il y en a un plus grand en terre cuite, mais la tête lui manque), trouvé tout récemment, et qui, contrairement aux autres représentations de sphinx qui me sont connues, est à double tête. Il y a encore deux magnifiques têtes de griffons, un Thésée luttant avec le Minotaure, une forme de bronze, ce qui est fort rare, un Héraclès agenouillé bandant son arc, et dont la pose rappelle une métope de Sélinonte du Musée de Palerme, de même qu'un Centaure luttant avec Héraclès, une statuette archaïque d'Artemis, ayant une draperie des plus singulières, enfin, une intéressante plaque archaïque à quatre divisions, représentant des aigles, des griffons affrontés, ce centaure dont je viens de parler et Artemis ailée, forme qui se trouvait déjà sur la cassette de Kipselos exposée dans l'Heracon, et que Pausanias nous décrit avec tant de détails.

Mais je me hâte de parler de pièces d'une plus grande importance artistique. L'art archaïque est représenté par une grande tête de Héra, trouvée dans le temple de la déesse et que M. Furtwängler regarde avec raison comme la tête même de la statue de la divinité décrite par Pausanias. Le front est fortement aplati, les lèvres sont grandes, la bouche est entr'ouverte, la figure allongée, le menton très-prononcé, les yeux non-seulement grands et ouverts, mais arqués de façon à former un triangle très-nettement indiqué. C'est la forme exagérée d'un type que j'ai rencontré quelquefois parmi les femmes grecques, et c'est ce qui distingue cette tête de tous les autres types archaïques que nous possédons.

L'expédition de Morée avait trouvé des métopes du Pronaos (actuellement au Louvre) représentant des travaux d'Hercule, et cette trouvaille est complétée par la découverte de divers fragments d'autres métopes, surtout par un bas-relief d'Athèna et par une métope entière représentant Héraclès supportant le monde, aidé par Stérope, et ayant devant lui Atlas qui lui présente les pommes des Hespérides, prix de ses travaux. Cette sculpture est fort caractéristique: elle a quelque chose de raide et de froid dans son ensemble. La vie véritable en est absente et les formes manquent de chair. Les figures sont cependant déjà fort belles, mais n'ont encore rien d'idéal. C'est une transition de l'art archaïque à l'art véritable. Stérope tourne la tête d'une manière raide et sans grâce. Les formes ont encore quelque chose de carré, quoique l'étude anatomique soit déjà poussée fort loin. Les plis du vêtement retombent avec une certaine raideur, et c'est à peine si le genou droit ressort quelque peu afin de donner une certaine vie à la statue. Le relief d'Athèna présente les mêmes caractères. Je dois en dire autant de la statue d'Hippodamia, dont les formes sont cependant plus belles et plus développées, et qui appartient aux statues du fronton oriental. Ce fronton, représentant la lutte de Pélops et d'Oenomaüs et ayant Zeus comme statue centrale, était, au rapport de Pausanias, l'œuvre de Pæonios, le sculpteur de la Nikè. Le fronton occidental représentait le combat des Lapithes et des Centaures à la noce de Périthoos, dont la statue, ornant le centre, avait été sculptée par Alcamène. On possède déjà, dès maintenant, un nombre suffisant de pièces de ces deux frontons pour pouvoir les reconstituer avec certitude.

La différence est grande entre le faire des statues du fronton oriental et celui de la Nikè; et l'on a du mal à se convaincre que les deux œuvres soient dues au même artiste. Je puis bien suggérer que les premières n'étaient pas des sculptures libres, et étaient destinées à être vues de loin, ce qui exigeait une draperie moins soignée et des formes moins délicates, alors que la Nikè ne se trouvait qu'à une hauteur de huit mètres, que les sculptures du tympan étaient une œuvre d'ensemble qui devait être en rapport avec la sévérité du temple, et que les Eléens exigèrent peut-être le maintien de certaines formes traditionnelles et hiératiques. Je puis rappeler aussi que souvent les œuvres de maint grand artiste présentent des différences très-notables. Mais toutes ces raisons ne me satisfont guère: ici nous nous trouvons devant deux écoles radicalement opposées, et l'historien ne nous dit rien d'un changement si prononcé dans les principes suivis par Pæonios. Espérons que la science parviendra à résoudre ces difficultés; en attendant, contentons-nous d'examiner de près ces statues avec la conscience que nous nous trouvons devant des œuvres de premier ordre.

Les statues du fronton sont sculptées avec beaucoup de force, mais on y trouve une certaine dureté et une grande froideur. Si l'étude anatomique est très-grande, les formes sont plus carrées et ont moins de chair que chez Alcamène. Ces sculptures n'ont encore rien d'idéal. La Nikè des Messéniens, par contre, est sculptée aussi avec une grande force, mais les formes sont arrondies et ont plus de chair. C'est une femme forte et belle, très-bien cambrée et ayant une poitrine développée. Le sein gauche est nu et des plus beaux. Elle a moins de grâce que de grandeur. Son vêtement, qui flotte, est admirable de finesse. L'animation, la vie qui se voient dans cette statue est vraiment extraordinaire. Les moindres détails de la pause contribuent à l'animer au plus haut degré, tout en lui conservant ce calme sculptural si nécessaire et si éloigné

de tout ce qui est mouvementé et torturé. La jambe gauche, qu'on a retrouvée depuis peu, est libre; la droite s'appuie sur le rocher, mais si légèrement que le pied ne fait qu'effleurer la pierre: on dirait une femme qui prend son élan et va s'envoler dans les airs. Malheureusement la tête manque encore.

Les sculptures d'Alcamène diffèrent essentiellement des précédentes. Les centaures (il y en a six) enlevant des jeunes filles (un d'eux même enlève un jeune homme), rappellent certaines métopes du Parthénon, mais la vie est tout autre. Dans les sculptures d'Alcamène, la vie est plutôt dans le mouvement que dans l'ensemble des formes et l'expression des têtes. Les formes sont froides, ont une chair inanimée et ne présentent rien d'idéal. On songe à Polyclète bien plus qu'à Phidias en les examinant. La douleur des jeunes filles est bien forte, si l'on veut, mais restée sans expression. Une d'elles a une poitrine de forme admirable; une autre, Deidamia, a une tête fort belle, mais trop calme et trop froide.

L'Apollon ou Perithoos est une statue de fort belles proportions, mais ayant encore un certain relief archaïque. Les formes sont admirables, elles ont assez de chair; cependant l'ensemble est calme et sans vie idéale. La sculpture est parfaite, quoique ne ressemblant en rien à celles du Parthénon. Est-il possible qu'un élève de Phidias ait brisé avec les principes du maître au point de revenir aux anciens systèmes et de retourner au faire de Polyclète? Le peuple a-t-il exigé des sculptures d'après les principes des écoles doriques? L'idéal est absent, l'étude anatomique est très-prononcée, la draperie est peu fine et manque de grâce. Est-ce là Alcamène? Pausanias l'affirme, et tout point de comparaison nous manque. Quelle que soit la solution de la science sur ces questions, l'œuvre n'en sera jamais moins importante, et l'Apollon restera un chef-d'œuvre en son genre.

La plus belle statue qu'on ait trouvée et qui est en même temps une des plus belles qui existent, est l'Hermès de Praxitèle. On n'aurait trouvé que celle-là que les fouilles auraient été couronnées de succès. Il manque une partie du bras droit, les deux jambes inférieures et la tête de Dionysos enfant, qu'Hermès portait sur le bras gauche. Le corps reposait sur la jambe droite, la gauche était légèrement repliée en arrière. L'inclinaison du corps décrit cette parabole en forme de sigma qu'on croyait jusqu'ici propre à Lysippe et qu'on sait maintenant procéder de Praxitèle. Les Hermès d'Andros, d'Aegium et le troisième, de provenance incertaine, qui se trouvent au musée de Patissia, de même que l'Hermès du Belvédère sont des répliques de la statue de Praxitèle; mais quelle différence entre l'original et ces dernières œuvres, malgré leur grande beauté! La statue est fortement cambrée, quoique les formes soient on ne peut plus gracieusement arrondies. La chair est belle et vivante. Rien de faible dans l'ensemble: c'est la force unie à la grâce, et l'Hermès n'a plus rien de cette force sans vie des sculptures d'Alcamène. La tête est des plus gracieuses et en même temps des plus idéales. Ce n'est pas le sublime grave et sévère de Phidias, mais c'est encore moins la grâce efféminée de l'école de Lysippe. La perfection du travail est vraiment admirable, le jeu des ombres est parfait: ceci se remarque surtout dans la magnifique draperie sur laquelle s'appuie le bras gauche du héros. Ce qu'il y a d'études d'ombres et de finesse dans cette pièce est vraiment inouï.

Je résume cette correspondance, que je n'ai faite si longue qu'afin de donner aux lecteurs de l'*Athenæum* une idée d'ensemble des fouilles d'Olympie. Les résultats obtenus sont des plus importants. Je me bornerai à signaler les nombreux inscriptions qui ont été découvertes et

qui sont des plus intéressantes tant au point de vue de l'histoire qu'au point de vue du développement de la langue et de l'écriture. La plus récente se rapporte à un Philonides, courrier de postes d'Alexandre et qui avait déjà été signalée par Pausanias, dont la valeur pourra maintenant aussi être mieux appréciée.

Grâce à ces fouilles, la topographie d'Olympie nous sera connue avec exactitude, et l'étude de l'Héraeion et du temple de Zeus nous fournira maint détail inconnu de l'architecture antique, surtout par l'examen des dimensions et des échines des chapiteaux. Le Bouleuterion nous révèle, de son côté, toute une face inconnue de la construction hellénique.

Pour la sculpture enfin, la tête de Héra comble une lacune de l'art archaïque. La Nikè nous fait connaître un sculpteur de grand mérite dont nous ne pouvions jusqu'à ce jour que prononcer le nom. Les sculptures des frontons, quelque solution que l'on donne aux nombreuses questions qu'elles soulèvent, révèlent un côté inconnu de la plastique, et sont avec les Eginètes les frontons les plus complets que l'on possède. La divine statue de Praxitèle couronne toutes ces découvertes en nous donnant une œuvre originale d'un des plus grands maîtres qui fût jamais. Ces résultats sont magnifiques, et une nouvelle gloire en rejallit sur la nation allemande, qui, par son dévouement pour la science, a déjà si noblement mérité la reconnaissance du monde savant.

ADOLF DE CEULENEER.

CHRONIQUE.

Dans sa séance du 1^{er} juin, l'Union littéraire belge, sur la proposition de M. Jules Carlier, un des membres du Comité, a décidé d'organiser un Congrès littéraire international, qui se tiendra à Bruxelles l'année prochaine. L'Union consacra sa prochaine séance mensuelle, qui aura lieu le premier dimanche de juillet, à examiner les meilleurs moyens de mettre à exécution la décision qu'elle a prise.

M. Louis De Coster, l'un des directeurs de la *Revue belge de numismatique*, est décédé à Cobegge (Andenne) le 9 juin, à l'âge de 78 ans. Les résultats de ses investigations consciencieuses et suivies, relatives principalement à nos monnaies du moyen âge, sont consignés dans les nombreux articles qu'il a fournis à la *Revue*, et parmi lesquels il faut citer un classement des monnaies de Charlemagne et de ses successeurs (1852 à 1860). Il a formé de belles collections; les deux plus importantes, la suite des carlovingiennes d'Austrasie, les monnaies du duché de Brabant depuis les Godefroid jusqu'à Philippe II, sont entrées dans le médailler de l'Etat, à la Bibliothèque royale. La réputation de M. De Coster comme expert en monnaies et en médailles était européenne.

L'Assemblée générale du Comité central d'organisation de la troisième session du Congrès international des Américanistes, tenue au Palais des Académies, le 15 décembre 1878, a décidé, sur la proposition du lieutenant-général Renard, ministre de la guerre, président du Comité, que l'exposé relatif à l'objet et aux tendances de l'œuvre, fait par le secrétaire général, M. Anatole Bamps, serait publié dans le but de vulgariser cette entreprise scientifique. L'exposé vient de paraître. On y a joint: le programme de la prochaine session et les statuts définitifs du Congrès. Pour devenir membre du Congrès international des Américanistes, il suffit de demander une carte à l'un des délégués. La cotisation est fixée à 12 francs. Tous les membres ont droit aux publications du Congrès et au compte rendu de ses travaux, lequel formera au moins deux volumes in-8°, de 600 pages chacun, avec cartes, planches et gravures. On peut obtenir des programmes et des renseignements en s'adressant au secrétariat général, rue du Marteau, 31, à Bruxelles.

— La *Revue générale* ouvre deux concours nouveaux: un concours pour une nouvelle ou un roman historique; un concours pour un recueil de poésies. Le recueil de poésies contiendra 500 vers environ (épîtres, satires, sonnets, odes, etc., au choix des concurrents). Le concours est ouvert entre Belges et étrangers: les auteurs ont la liberté absolue du choix de leurs sujets, pourvu qu'ils respectent la religion, la morale et les bienséances. A mérite égal, l'auteur de la nouvelle ou du roman traitant des mœurs ou de l'histoire nationale l'emportera sur tout autre. Il sera décerné un prix de 500 francs à chacun des auteurs couronnés dans les deux concours. Dans chacun de ces concours, le jury pourra attribuer deux autres prix, l'un de 300 francs, l'autre de 200 francs. L'Administration de la *Revue* se réserve le droit de propriété sur toutes les œuvres primées. Tous les manuscrits devront être très-lisiblement écrits, sur le verso seulement des pages, porter une devise de concours et être adressés à la Direction de la *Revue*, 149, rue de la Loi, à Bruxelles, avant le 15 décembre prochain.

— Une exposition générale des Beaux-Arts aura lieu à Charleroi, sous la direction de la Société Artistique et Littéraire, et sous les auspices de l'Administration communale, à dater du 13 juillet prochain jusqu'au 1^{er} septembre suivant. Elle sera ouverte aux productions des artistes vivants belges, y compris celles des artistes décédés depuis le 1^{er} janvier 1876. Les ouvrages destinés à l'exposition devront parvenir à la Commission administrative, au local de l'exposition à Charleroi, place du Palais de Justice, du 21 juin au 1^{er} juillet.

— Nous lisons dans le rapport présenté à l'Académie royale de Belgique sur les travaux de la Commission de la Biographie nationale pendant l'année 1878-1879:

« Les trois classes de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, appelées à désigner leurs délégués pour la période de 1878 à 1884, ont réélu dans leurs séances, de juillet, tous les membres sortants; dans la classe des sciences: MM. Van Beneden, De Koninck, le lieutenant-général Liagre, Dewalque, Morren; dans la classe des lettres, MM. Gachard, Heremans, Juste, Le Roy, Wauters; dans la classe des beaux-arts, MM. Balat, le chevalier Léon de Burbure, Edm. De Busscher, Siret, Stappaerts.

« Les derniers rapports annuels du secrétariat ont eu à signaler les trop fréquentes interruptions dans l'impression de la *Bibliographie nationale*, interruptions causées par les retards apportés à l'envoi de notices qu'on s'était engagé à fournir à des époques fixées. Nous avons insisté sur l'urgence de prendre des mesures efficaces pour remédier à ce défavorable état de choses. Dès sa réinstallation, la Commission s'en est occupée, et elle a adopté, à l'unanimité, la résolution suivante: « Dorénavant, les collaborateurs auxquels il aura été adressé par le secrétariat deux lettres de rappel au sujet de la remise de leurs articles, sont avertis par une troisième que, faute de les remettre avant l'expiration d'un dernier délai, le bureau décidera si l'on confiera à d'autres rédacteurs les notices vainement réclamées, ou si elles seront réservées pour le Supplément du dictionnaire biographique. »

« La Commission directrice a attiré aussi l'attention des auteurs sur l'étendue proportionnelle des notices. Il est établi, en règle générale, qu'ils doivent tenir compte de la valeur des personnages, sans s'exagérer l'importance de l'individualité dont ils retracent la carrière. Sans qu'ils aient à renoncer au droit légitime d'appréciation et d'analyse, il est recommandé aux auteurs de s'abstenir de discuter, à leur point de vue personnel, les systèmes religieux, philosophiques et scientifiques dans les biographies des hommes dont les travaux ont eu pour objectif la solution des problèmes qui se rattachent à cet ordre d'idées. Ils ont à exposer, avec exactitude et concision, les faits dans leur ensemble, et à exprimer

avec modération les jugements qu'ils ont à porter sur les individus et sur les choses.

« Le VI^e volume de la Biographie nationale est terminé, mais en retard de plus de trois mois, par suite des interruptions que la Commission directrice n'a pu empêcher. Ce volume renferme les derniers articles de la lettre D, les notices de la lettre E et une partie de celles de la lettre F. Le VII^e volume, déjà commencé, contiendra la seconde partie des articles de la série F et les notices de la série G. Une certaine quantité de notices de la lettre F nous manque encore, bien que pour la plupart les dates de rentrée soient passées. Les noms de la série G sont nombreux, mais beaucoup d'articles sont dès à présent en portefeuille, examinés et approuvés par le sous-comité. Les termes fixés pour la remise des autres approchent. Le VII^e volume nous mènera à la moitié de notre tâche, si pas au delà. L'ouvrage entier, selon toute probabilité, ne dépassera point le XII^e tome. Le premier supplément se composera d'articles réservés, qui auront été complétés par les auteurs, et de notices des individualités décédées pendant la période décennale révolue. En comparant le V^e volume au VI^e, il y a lieu de se féliciter des résultats. Le V^e comprend 426 articles, écrits par trente-huit rédacteurs : vingt et un membres ou correspondants de notre Académie, dix-sept collaborateurs étrangers à la compagnie; le VI^e contient 419 articles, rédigés par quarante-sept auteurs : vingt-quatre académiciens et vingt-trois écrivains belges, collaborateurs. »

— Notre collaborateur, M. A. de Ceuleneer, dans sa lettre de Grèce où il passe en revue les monuments modernes d'Athènes, a attribué à M. l'architecte Lysandre Caftangioglu l'édifice où siège le Parlement. M. Caftangioglu adresse à ce sujet une note rectificative au *Courrier d'Italie*, qui a reproduit la lettre publiée par *L'Athenæum*. Il résulte de cette note que le plan de l'édifice fut dressé par un Français, M. Florimond Boulanger, chargé d'abord de diriger les travaux. En 1874, M. Boulanger fut mis de côté et remplacé par des officiers du génie, qui, « par différents changements, réduisirent le monument à cet affreux aspect d'aujourd'hui. » M. Caftangioglu est, comme on le voit, du même avis que M. de Ceuleneer, dont il déclare d'ailleurs approuver les observations critiques sur plus d'un point.

— D'après l'Annuaire statistique de Belgique, qui vient de paraître, la population totale du royaume qui, au recensement général de 1876, était de 5,336,185 habitants était à l'époque correspondante de 1877, de 5,412,731, soit une augmentation probable de 76,546. Au recensement général de 1866, la population était de 4,827,833.

— Il résulte des dernières nouvelles adressées de Zanzibar à la Société de géographie de Marseille, que l'abbé Debaize était le 2 avril à Oudjigi. A cette même date, M. Broyon et les deux explorateurs belges, MM. Cambier et Dutrieux, étaient à Tabora, le chef-lieu de l'Ounyaniembé; les pluies continuelles qui tombaient les empêchaient de partir; le climat était très malsain et ils avaient la fièvre tous les deux ou trois jours. Ils comptaient rester à Tabora jusqu'aux premiers jours de mai; ils avaient beaucoup de peine à trouver des porteurs, à cause des menaces de Mirambo contre les blancs.

L'expédition africaine belge avait toujours l'intention d'établir une première station à l'ouest du Tanganyika et avait encore des marchandises suffisantes pour vivre longtemps avec une escorte assez considérable.

M. Dutalis attendait à Zanzibar les membres de la nouvelle expédition belge, MM. Popelin, Vandenhuevel et Carter, tous trois partis d'Europe par la dernière malle. M. Stanley profitait de son séjour à Zanzibar pour visiter les rivières de la côte orientale.

— Le roi des Belges a fait don à l'Association internationale africaine de quatre éléphants de l'Inde, pour vérifier par l'expérience l'usage qu'on en peut

faire dans les expéditions en Afrique. Ces éléphants ont dû arriver à Zanzibar le 25 mai.

— M. Gérard Rohlfs, après avoir perdu plusieurs mois à attendre les présents destinés au sultan de Wadai, a pu poursuivre son voyage. Il écrit de Jalo le 8 avril : « De Sokna à cet endroit, nous avons suivi une nouvelle route et visité un oasis. Abu Naim, qui n'est pas encore indiqué sur nos cartes, et un autre, Jibbena, connu seulement de nom. Je regrette beaucoup de n'être pas accompagné par un excellent paléontologiste, car le pays traversé par nous abonde en fossiles de tout genre. Il n'y a probablement pas de contrée au monde qui soit aussi riche en restes de la faune marine. » M. Rohlfs est persuadé que, sous un bon gouvernement, Tripoli pourrait devenir une des portes de l'intérieur du continent africain. Le Soudan, ajoute-t-il, est bien plus riche en produits que les parties de l'Afrique équatoriale explorées par Caméron et Stanley.

— Le capitaine Caméron, l'explorateur africain, vient de terminer un voyage en Orient entrepris en vue de préparer les études pour l'établissement d'un chemin de fer allant de la côte de la Méditerranée à la vallée du Tigre. Une relation de ce voyage sera publiée prochainement.

— Le British Museum vient d'acquiescer deux papyrus célèbres : l'Homère de Bankes et une partie des discours d'Hypéride. L'Homère, qui porte le nom de son premier possesseur, M. W.-J. Bankes, fut acheté par celui-ci en 1821 dans l'île d'Elephantine en Egypte. C'est un rouleau de papyrus mesurant environ 7 pieds 8 pouces de long sur 10 pouces de large, dont on trouve une description dans le *Cambridge Philological Museum*, 1832, vol. I, p. 177, accompagnée d'un fac-simile reproduit par Wattenbach dans les *Schrifttafeln zur Geschichte der griechischen Schrift*. D'après les uns, il appartiendrait à l'époque du dernier des Ptolémées; d'autres le croient moins ancien. Le British Museum possède un fragment de l'Iliade, également sur papyrus, qui paraît être du 1^{er} siècle avant notre ère. Le papyrus des discours d'Hypéride mesure onze pieds sur un; il contient la fin de l'apologie pour Lycophron et une partie du discours pour Euxenippus. Il date du 1^{er} ou du 1^{er} siècle avant notre ère. Ce papyrus est connu par l'édition qu'en ont publiée MM. Arden et Churchill Babington.

— La vente de la troisième série des ouvrages provenant de la célèbre bibliothèque de feu Ambroise Firmin-Didot a été très-brillante : elle a produit plus de 900,000 francs. Le précieux Missel de Charles VI, qui a successivement appartenu à sa fille Catherine, épouse de Henri V d'Angleterre et à ses descendants Henri VI, Henri VII et Henri VIII, a été adjugé pour 76,000 fr. au libraire Fontaine; un Missel de l'église de Tours a été vendu 20,000 francs. La Bibliothèque nationale a acquis pour 58,550 francs dix huit ouvrages imprimés et deux manuscrits; l'Evangélaire de Luxeuil, important surtout pour l'histoire de l'art au 11^e siècle, et le Psautier de Saint-Martin de Tournai. M. Fontaine a également acquis pour 20,800 francs un Livre d'Heures du 15^e siècle enluminé par un artiste de l'école flamande. Une nouvelle vente aura lieu au mois de mai 1880. On estime que la bibliothèque ne rapportera pas moins de cinq millions.

— Le *Library Journal* annonce la vente d'une des plus riches collections de livres qui soient en Angleterre, la collection Henri Huth. La confection du catalogue demandera au moins une année de travail, et le catalogue formera 5 gros volumes in-8^o. La plus importante des bibliothèques particulières de la Grande Bretagne est celle de lord Spencer; après la collection Spencer venait celle de Grenville, qui appartient aujourd'hui au British Museum et a coûté 1,500,000 francs. La collection Huth se place au troisième rang; mais elle vaut presque le double de la collection Grenville, à cause de la hausse progressive dans le prix des livres rares.

— Le *Shakespeare Jahrbuch* constate que pendant la saison théâtrale 1877-1878 il a été donné en

Allemagne 428 représentations de pièces de Shakespeare. 27 pièces ont été jouées, notamment : *Le Conte d'hiver*, 42 fois; *Hamlet*, 40; *Le Songe d'une nuit d'été*, 38; le *Marchand de Venise*, 37.

— Le nombre des étudiants qui ont fréquenté les 20 universités d'Allemagne pendant le semestre d'hiver 1878-1879 est de 18,770. Berlin figure en tête avec un chiffre de 3,213; viennent ensuite les universités de Leipzig, Munich et Breslau.

Décès. — Ferdinand de Lasteyrie, membre de l'Académie des inscriptions, né en 1810, mort le 12 mai, auteur de travaux remarquables relatifs à l'art et à l'archéologie, notamment : *Histoire de la peinture sur verre* (1837-56); *Théorie de la peinture sur verre* (1853). — Mène, sculpteur, mort à Paris, le 21 mai, à l'âge de 69 ans. — Edouard Spach, conservateur des collections botaniques au Jardin des Plantes, à Paris, né en 1801 à Strasbourg, mort le 18 mai, auteur de : *Histoire naturelle des végétaux phanérogames*; *Illustrations plantarum orientarium*, et d'un grand nombre de monographies. — Gabriel Charavay, expert en autographes, mort à l'âge de 60 ans. — Gottfried Semper, architecte et critique d'art, né à Altona en 1803, mort à Rome le 15 mai. — Hermann Uhde, littérateur, né à Hambourg, mort le 27 mai. — Bernhard Fries, peintre paysagiste, mort le 21 mai à Munich, à l'âge de 59 ans. — Friedrich August Kummer, violoncelliste, né en 1794 à Meiningen, mort le 22 mai à Dresde. — Karl Koch, botaniste, mort le 25 mai à Berlin. — Auguste Grisebach, botaniste, né en 1814 à Hanovre, mort le 9 mai à Goettingen. — Auguste de Bonstetten, peintre paysagiste suisse, mort à Sinneringen, près de Berne, le 15 mai, à l'âge de 83 ans. Officier dans le régiment bernois au service du gouvernement des Pays-Bas, il exposa à Anvers en 1825 un tableau : *Le Marché d'Anvers*, qui attira l'attention. Son régiment ayant été dissous en 1830, il revint dans son pays et se voua exclusivement à la peinture. — Edouard Pictet, entomologiste suisse, mort à Genève, à l'âge de 54 ans.

BIBLIOGRAPHIE.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. — Avril. Nouvelles applications de l'énergie potentielle des surfaces liquides (Vander Mensbrugge). — Un petit paradoxe (J. Plateau). — Quatrièmes additions au synopsis des Calopterygines (E. de Selys-Longchamps). — Note sur le sang du homard (L. Frédéricq). — Théorie de l'innervation respiratoire (L. Frédéricq). — Quel est l'auteur de « Li ars d'amour, de vertu et de boneurté? » (Ch. Potvin).

REVUE GÉNÉRALE. — Juin. Le congrès littéraire belge (A. J. Le Pas). — Trois semaines à Moutreux (S. S. S.). — Une nouvelle apologétique (A. Van Weddingen). — La philosophie naturelle en Angleterre (A. Proost). — La jeunesse d'un poète (V. Chrétien). — Le cardinal Newman (F. de Bernhardt). — Dans l'Amérique du Sud (O. Delmer). — Le canal interocéanique américain (H. Van den Bogaerde de Ter Brugge). — Quelques publications récentes sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat (A. Falhand). — Bibliographie. — Concours de la Revue générale.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS. — N^o 10. Les écrivains belges jugés par l'étranger. — Rapport sur l'architecture — Les musées nationaux. — Charles Decoster. — Bibliographie. — Album d'eaux-fortes publié à Weimar. — France : l'exposition des maîtres anciens. — Chronique. — Dictionnaire des peintres.

LA FLANDRE. — Un magistrat perpétuel malgré lui. — Mœurs administratives de la Flandre ancienne. — La place Maubert à Bruges. — Solution du problème proposé dans une livraison précédente. — L'île d'Amac, colonie flamande en Danemark au 17^e siècle. — Sceau d'Edouard II, roi d'Angleterre.

L'ABEILLE. — Juin. Les travaux scolaires à l'Exposition de Paris. — Ce que doit faire l'instituteur dans le but d'habituer ses élèves à observer les règles de la bienséance (A. Bodart). — Le règne de

Napoléon (Em. Dardenne) (Suite et fin). — Extrait approchée de la racine carrée (P. Mansion). — Cours de droit commercial. — Dictionnaires. — Faits scolaires. — Analyses et comptes rendus.

REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE. — 24 mai. De Gubernatis, La mythologie des plantes. — Desjardins, Géographie historique et administrative de la Gaule romaine. — La légende de Tristan et d'Isolt en ancien norrois, publiée par Brynjulfsson — Morison, Etude sur Gibbon. — Arnoldt, Les prolégomènes de Kant, réfutation de l'hypothèse de Benno Erdmann. — Von der Lubota, Sur l'Oybin. — Strippelmann, Contributions à l'histoire de la Hesse-Cassel. — Lettre de M. Graux. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — 31 mai. Freudenthal, Le platonicien Albinus et le prétendu Alcinoüs. — Schubert, Les sources de Plutarque dans ses biographies d'Eumène, de Démétrius et de Pyrrhus. — Person, Vie de Scipion Emilien. — Courrière, Histoire de la littérature contemporaine chez les Slaves. — Franchetti, Histoire d'Italie depuis 1789. — Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux. — Académie des Inscriptions.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. — 7 juin. Le salon de 1879. La peinture (Ch. Bigot). — Du rôle des hérésies dans le développement du christianisme au moyen âge (Bonet-Maury). — Un Proudhon espagnol, M. Pi y Margall : Les nationalités. — Un almanach Bottin au dix-septième siècle. — Causerie littéraire : Lucien Double : Le roi Dagobert. Em. des Essarts : Poèmes de la Révolution. Ed. Grenier : Jacqueline Bonhomme. H. Welschinger : Charlotte Corday. J. Durandau : Nouvelles géographiques. M^{me} Jul. Lamber : Grecque. A. Dumas, fils : L'Inconsolée. — Notes et impressions (A. Caraguel). — Bulletin.

REVUE SCIENTIFIQUE. — 7 juin. E. du Bois-Reymond : Frédéric II et Jean-Jacques Rousseau. — Le percement de l'isthme de Panama Congrès international d'études — L'homme préhistorique américain : Les Chulpas du Pérou et de la Bolivie. Les Mounds et les Mounds-Builders (N. Joly). — Académie des sciences de Paris — Chronique scientifique.

REVUE DES DEUX-MONDES. — 1^{er} juin. Le fils Maugars (A. Theuriet). — La Commune à l'Hôtel de Ville. II (Max. Du Camp). — Les Mirabeau (A. Mézières). — La famille et la jeunesse d'Henri de Rohan, II (A. Laugel). — L'érudition contemporaine et la littérature française au moyen âge (F. Brunetière). — La liberté d'enseignement. II. Les projets ministériels (A. Duruy). — La découverte de la circulation du sang (Ch. Richet). — La situation intérieure en Russie (G. Valbert). — Les dessins des maîtres anciens à l'École des beaux-arts (G. Lafenestre). — Chronique.

LE CORRESPONDANT. — 10 mai. Procès-verbaux inédits de la Commission de l'enseignement de 1849. — Les doctrines du libre-échange (A. de Courcy). — La guerre aux Jésuites sous la Restauration III fin (A. Lirac). — Le comte de Serre (Ch. de Lacombe). — Laquelle? II (S. Blandy). — Les projets de loi de M. J. Ferry devant l'opinion anglaise (A. Delaire). — Mélanges (J. Baron). — Revue des sciences (H. de Parville). — Quinzaine politique (A. Boucher). — M. Raudot (L. Lavedan). — 25 mai. Les derniers jours de Mgr Dupanloup (***). — L'Eglise et l'Etat sous la monarchie de Juillet I (J. Thureau Dangin). — Le nihilisme en Russie (Prince J. Lubomirski). — Laquelle? III (S. Blandy). — Une Revanche. La question anglo-russe en Asie (P. du Quesnoy). — Les œuvres et les hommes, courrier du théâtre, de la littérature et des arts (V. Fournel). — Revue critique (P. Douhaire). — Liberté d'enseignement. Avant propos aux procès-verbaux de la Commission de 1849 (H. de Lacombe). — Les béates et M. Jules Ferry (C^{te} de Kergorlay). — Quinzaine politique (A. Boucher).

REVUE PHILOSOPHIQUE. — Juin. La science et la beauté : travaux récents sur l'esthétique (G. Séailles). — Le nouveau livre de Hartmann sur la morale (Th. Reinach) fin. — Notes et documents. — Analyses et comptes rendus. — Correspondance. — Revue des périodiques. — Les sons et les couleurs.

REVUE GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE. — N^o 41. P. Baignier, Etudes de géographie commerciale. —

Dr Ignatius, Le Grand Duché de Finlande (Suite). — Dr Legrand, L'art Khmer et la Société Indo-Chinoise. — Achille Bazaine, Le réseau projeté des chemins de fer de l'Asie-Mineure. — Georges Renaud, Exposition Universelle. Les récompenses géographiques. (Suite). — Pomel, Algérie. La géologie du Soudan et du Sahara. (Fin) — Carlowitz et Paul Léroty-Beaulieu, Afghanistan. (Suite.) Réponse à M. Hyndman sur la situation de l'Inde. — La dynastie afghane. — Nouvelles géographiques.

MONITEUR DES ARTS. — 30 mai. Salon de 1879. — Echos. — Journaux et revues — P.-J. Mène. — Conseil municipal de Paris. — Exposition de dessins à l'École des beaux-arts. — Correspondance. — Académie des inscriptions et belles-lettres. — Musée rétrospectif : Théodore Rousseau. — 6 juin. Salon de 1879 — Les récompenses. — Echos — Exposition de la rue de Provence. — La chronique au salon. — Académie des Inscriptions. — L'enseignement du dessin. — Chronique judiciaire. — Musée rétrospectif : Théodore Rousseau — Revue des ventes publiques

JOURNAL ASIATIQUE. — Mars-avril. Note supplémentaire sur l'inscription de Byblos (J. Halévy). — Note sur les tribus arabes de la Mésopotamie (Cl. Huart). — Des origines du Zoroastrisme (Suite) (C. De Harlez). — Mémoire sur la chronique byzantine de Jean, évêque de Nikiou (fin) (Zotenberg). — Procès-verbaux des 14 mars et 18 avril 1879.

DEUTSCHE RUNDSCHAU. Juin. Louise von François Der Katzenjunker. — Karl Hillebrand Das Ende des Julikönigthums, nach meist ungedruckten oder jüngst veröffentlichten Quellen. — B. Erdmann Zur Charakteristik der Philosophie der Gegenwart in Deutschland — Franz Dingelstedt, Münchener Bilderbogen. — Rudolph Genée Hanswurst und seine Verwandtschaft. Zur Geschichte der königlichen Theaterfigur, hauptsächlich in England und Deutschland. — Louis Ehlerst Musik und Geselligkeit. — Heinrich Homberger, Ernst Renan und die deutsche Cultur. — Fr. Kreystig, Treitschke's deutsche Geschichte. — A. Lammer, Colonial Prospects. — J. Rodenberg, Zwei Nekrologe. — Literarische Notizen. — Literarische Neuigkeiten.

MAGAZIN FÜR DIE LITERATUR DES AUSLANDES. — 22. Heinrich Heine in Italien II. — Frankreich : Theater (Helwig). — England : Die neuesten Reisebeschreibungen (Helen Zimmermann). — Herder's Cid und seine Quellen (P. Foerster). — Die czechische Literatur der letzten Jahre I (E. Lipnicki). — Kleine Rundschau. — Mancherlei. — Neue Erscheinungen der amerikanischen Literatur. — 23. Deutscher Einfluss auf die holländische Literatur I (Ferd. von Hellwald). — De Mas Latrie : Ile de Cypré. — Die Arbeit in Nordamerika (H. Kupffer). — Die czechische Literatur der letzten Jahre II (E. Lipnicki) — Kleine Rundschau. — Mancherlei — Neue Erscheinungen der russischen Literatur

UNSERE ZEIT. 1 juin. Die communistischen Gemeinden Nordamerikas. I. — Der orientalische Krieg in 1876-78. IV. 3. — Wiens Gemäldegalerien (A. Ilg) — Die Afrikaforschung der Gegenwart (F. von Hellwald). IX. — Todtenschau. — Politische Revue.

PETERMANN'S MITTHEILUNGEN. V. Die Nordküste Sibiriens zwischen den Lena-Mündungen und der Bering-Strasse (Lindeman). — Die neue Lieferungs-ausgabe von Stieler's Hand-Atlas (H. Habenicht). — Journal einer Reise von Mruli nach der Hauptstadt Unyoro's mit Bemerkungen über Land und Leute (Emin-Bey). — Geographischer Monatsbericht. — Geographische Literatur.

CONTEMPORARY REVIEW. Juin. The British empire in India : A Review of the Life and Works of Garcin de Tassy (J. von Döllinger). — The Origin of the Week (R. A. Proctor). — Conspiracies in Russia (K. Blind). — Englisch Views of Catholicism fifty years ago and now (Rev. Canon Oakeley). — The Barbarisms of Civilization (F. W. Newman). — Origin and the Beginnings of Christian philosophy (Rev. Canon Westcott) II. — The new Bulgaria (An Eastern Statesman). — The Social philosophy and Religion of Comte (Edw. Caird). II. — The Boers and the Zulus (Sir Benjamin Pine) — Contemporary Life and Thought in Russia

THE ACADEMY. 31 mai. Tucker's Life and episcopate of bishop Selwyn. — French bibliomania. — Grundy's Pictures of the past. — Stent's Entombed alive. — Maori's Sport and work on the Nepal frontier. — Orby's Selections from the Household-books of

lord William Howard. — Cambridge letter. Indian surveys. — Obituary — Paris letter. — Grant Allen's Colour sense. — Walker's Selected titles from the Digest. — Science notes. — Philology notes. — Catalogue of greek coins in the British Museum. — The Salon of 1879. — Paintings on porcelain. — Notes on art and archaeology. — 7 juin. Tennyson's Lover's Tale — Leslie's Essays on political and moral philosophy. — Henry Merritt : Art criticism and romance. — Wild's At anchor — Lyrics from South America. — Oxford letter — A spanish account of the discovery of the Canary island — Hinton's Chapters on the art of thinking. — Cunningham's Corpus inscriptionum indicarum. — The National portrait Gallery and its recent acquisitions. — Exhibition of drawings by old masters. — The Salon of 1879. — The Comédie française at the Gaiety.

THE ATHENÆUM. 31 mai. Moore's poetry. — A rabbinical commentator on Isaiah — Holt's Edition of the Ormulum. — Murphy's Rambles in North-Western America. — The old records of the India Office. — Folk Lore Society. — Verbs of incomplete predication. — Bentham and the Grotes. — Sales. — The Sizes of books. — Allen on the colour-sense. — The royal Academy. — The Salon. — Drawings by ancient masters. — Excavations at Olympia.

THE NATION (New-York). 22 mai. The Week — The bi metallists and the commercial crisis. — The Grant dilemma. — The newest phases of the Eastern question. — Correspondence. — Notes. — Reviews. — Books of the week. — Exhibition of the Academy of design

RIVISTA EUROPEA. 1^{er} juin. Di un nuovo progetto di rappresentanza proporzionale (A. Morelli). — L'arte Italiana a Parigi (A. Rondani) — Lettere e poesie inedite di Gabriele Rossetti raccolte da Vincenzo Baffi. — Il Prometeo di Eschilo et il Prometeo della mitologia greca Saggio sulle origini e le trasformazioni dei miti (V. E. Orlando) — Le Università italiane nel medio evo Cenni Storici (B. Coppi). — Pietro Shouar (Gio. Federzoni). — Appunti sul tema dell'emigrazione italiana. Sue cause ed effetti. (F. G. A. Campana). — Come la nonna si fece sposa col nonno Bozzetto renano di B. Auerbach (A. D Arco). — Rassegna letteraria e bibliografica. — Note scientifiche. — Notizie letteraria e varie. — Bollettino bibliografico.

RASSEGNA SETTIMANALE. 1^{er} juin. I prestiti dei comuni. — Di nuovo sulla proposta di riforma elettorale — Un sintomo alarmante. — (Gli ordini del giorno e le discussioni alla Camera. — Corrispondenza da Londra — Corrispondenza da Lima. — Corrispondenza dal Mantovano. — Il Parlamento. — La Settimana. — Dal Montamiata a Sovana (M. Pratesi). — Un amico di lord Byron (Henry James, Fr -North American Review). — Ancora dei seminari, Lettera ai Direttori. — Bibliografia. — Diario mensile — Riassunto di Leggi e Decreti. — Notizie. — Riviste. — 8 juin. Le classi povere e lo Stato italiano. — L'obbligo del matrimonio civile, il papa e il senato — Una questione urgente di diritto costituzionale. — La colonia e lo Stato moderno — Le guerre inglesi. — Corrispondenza da Berlino. — Il parlamento. — La Settimana. — Il 72^o anniversario della nascita di E. W. Longfellow. — Una nuova biografia di Garibaldi. — Bibliografia. — Notizie. Riviste.

REVISTA CONTEMPORANEA. 15 juin. Un amor fatal (Julia Kavanagh). — La única tragedia de Aristófanes (R. Blanco Asenjo). — El socialismo (J. Stuart Mill). — La doctrina de la evolucion de las modernas escuelas científicas (J. Sanchez de Toca). — Analisis y ensayos. — Crónica de la quincena (F. de Assis Pacheco). — Miscelánea.

Laroire, C. de. Guerre au paupérisme par la moralisation. Bruges, Laroire. Broch. in-8.

Malherbe, Renier. Société libre d'émulation de Liège. Liber memorialis, 1779-1879 Liège, de Thier, in-8

Van Bommel, Eugène. Guide de l'excursionniste. 7^e éd. Bruxelles, Office de Publicité. 2 fr. 50.

Brédif, L. L'éloquence politique en Grèce : Démosthène. Paris, Hachette, 10 fr.

Calderswood, H. The relations of mind and brain. London, Macmillan, 12 s.

Double, Lucien. Le roi Dagobert. Paris, Fischbacher, in-12.

Frey, K. Aeschylus-Studien. Bern, Jent. 2 M.

Friedmann, O.-B. 10 Jahre österreichischer Politik 1859-1869. 1 Bd. Wien, Rosner. 7 M. 20 pf.

Hagen, H. Zur Geschichte der Philologie und zur römischen Literatur. Berlin, Calvary. 8 M.

Horn, F.-W. Geschichte der Literatur des skandinavischen Nordens von den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart 1 Lfg. Leipzig, Schlicke 1 M. 80 Pf.

Lewes, G.-H. The study of psychology : its object, scope and method. London, Trübner. 7 s. 6 d

Mosser, François. L'esprit de l'économie politique. 2^e éd. Naples, typographie du commerce, in-8.

Napp, E. De rebus imperatore M. Aurelio Antonio in Oriente gestis. Bonn, Habicht. 2 M. 40 Pf.

Proelss, R. Vom Ursprung der menschlichen Erkenntnis. Eine psychologische Untersuchung. Leipzig, Schlicke. 8 M.

Rendall, G.-H. The Emperor Julian : Paganism and Christianity. Cambridge, Deighton, 7 s. 6 d.

Revue bordelaise, scientifique, littéraire et artistique N^{os} 16 et 17.

Ricard, Louis-Xavier de. La conversion d'une bourgeoise. M^{lle} Thélair Pradon. Paris, Fischbacher, in-12.

Schneider, K. Cypern unter den Engländern. Köln, Du Mont-Schauberg. 3 M.

Taylor, Isaac. Greeks and Goths : a study on the runes. London, Macmillan. 9 s.

Wallace, A.-R. Australasia. London Stanford. 21 s.

Young, J. The ceramic art. London, Sampson Low. 25 s

Zeller, B. Le Connétable de Luynes. Paris, Didier. 6 fr.

L'ATHENÆUM BELGE est en vente :

A Bruxelles, au bureau du journal, 26, rue de la Madeleine; à l'Office de Publicité, 46, même rue; chez M. G. Mayolez, rue de l'Impératrice, 13.

A Paris, chez M. Ernest Leroux, libraire-éditeur, 26, rue Bonaparte.

BRUYLANT-CHRISTOPHE et C^{ie}
33, rue Blaes.

Histoire Parlementaire

DE LA

BELGIQUE

DE 1831 A 1880

PAR

LOUIS HYMANS

Ancien Membre de la Chambre des Représentants.

DÉDIÉE

à Sa Majesté LÉOPOLD II, Roi des Belges.

L'HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA BELGIQUE, par L. Hymans, est imprimée dans le format in-8^o, en caractères neufs et sur papier de premier choix.

L'ouvrage complet formera DEUX FORTS VOLUMES d'environ 75 feuilles (1,200 pages, chacun.

La publication se fera par fascicules composés d'un nombre indéterminé de feuilles.

Le prix de chaque fascicule sera calculé sur le pied de 30 centimes par feuille de 16 pages.

Les 25 premiers fascicules sont en vente.

LIBRAIRIE ANCIENNE DE

FR. J. OLIVIER,

41, rue des Paroissiens, Bruxelles.

HISTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇAIS

EN BELGIQUE

depuis son origine jusqu'à nos jours

par

M. FRÉDÉRIC FABER

TOMES I ET II

Grand in-8^o. Le vol. fr. 7 50

Quelques exemplaires seulement, sur beau et fort papier vélin 15 "

OFFICE DE PUBLICITÉ

46, RUE DE LA MADELEINE, 46.

LES

LIBERTÉS COMMUNALES

Essai sur leur origine

et leurs premiers développements en Belgique, dans le Nord de la France et sur les Bords du Rhin

PAR

Alphonse WAUTERS

Deux parties in-8^o.

14 francs.

Histoire populaire de la Belgique

PAR

LOUIS HYMANS

18^{me} ÉDITION.

1 vol. in-8^o. 4 francs.

J. DESOER,

IMPRIMEUR-LIBRAIRE, A LIÈGE.

CHARLEMAGNE

D'APRÈS

LES TRADITIONS LIÉGEOISES

Par F. HENAUX

Nouvelle édition, remaniée et augmentée.

Un volume in-8^o. fr. 5 "

Exemplaire en papier fort 7 50

Faune illustrée

DES

VERTÉBRÉS DE LA BELGIQUE

PAR

Alphonse DUBOIS.

La Faune illustrée des Vertébrés de la Belgique comprendra quatre séries, savoir : 1^o les Mammifères ; 2^o les Oiseaux ; 3^o les Reptiles et les Batraciens ; 4^o les Poissons. Chaque série formera un ouvrage indépendant des autres.

La deuxième série, les Oiseaux, paraît seule en ce moment, par livraisons mensuelles formées de trois planches coloriées et de huit pages de texte avec cartes, indiquant l'habitat d'été et l'habitat d'hiver de chaque espèce.

Tous les oiseaux observés dans le pays seront figurés sous leurs différents plumages. Les nids et les jeunes seront représentés, autant que possible, avec les adultes. Les œufs seront donnés, en grandeur naturelle, sur des planches spéciales.

L'ouvrage des Oiseaux de la Belgique formera trois volumes, du format de la publication des Lépidoptères, et comprendra environ 140 livraisons. Le prix de la livraison (8 pages et 3 pl. col.) est de 2 francs, le port en sus pour l'étranger. Les 18 premières livraisons sont en vente à la librairie Muquardt et chez l'auteur, chaussée d'Ixelles, 8, à Ixelles.

Un spécimen sera envoyé gratuitement aux personnes qui en feront la demande.

Ces trois volumes formeront avec les deux volumes des OISEAUX DE L'EUROPE (espèces non observées en Belgique) par Ch.-F. Dubois et fils, un ensemble de tous les oiseaux de l'Europe.—Les deux volumes des Oiseaux de l'Europe, avec 317 planches coloriées, sont en vente au prix de 200 francs.

LES

LÉPIDOPTÈRES

DE L'EUROPE,

Leurs Chenilles et leurs Chrysalides

DÉCRITS ET FIGURÉS D'APRÈS NATURE,

par

ALPHONSE DUBOIS,

Docteur en sciences naturelles, conservateur au Musée royal d'histoire naturelle de Belgique.

Cette publication paraît en deux séries indépendantes l'une de l'autre : la première comprendra les Lépidoptères de la Belgique ; la deuxième, les Lépidoptères de l'Europe non observés dans ce pays.

La première série, comprenant les espèces observées en Belgique, est en cours de publication. 101 livraisons ont paru. Le prix de chaque livraison (3 pages et 3 planches coloriées) est de fr. 1.75.

Brux — Impr. lith. Lhoest et Coppens, rue de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

2^{me} ANNÉE.

N^o 13 - 1^{er} JUILLET 1879

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an ; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Souvenirs de l'Afrique méridionale, par Th.-M. Tromp (P. Fredericq). — L'art et les artistes hollandais, par H. Havard. — Récits de voyages (A. Chuquet). — Bulletin : Histoire de la Société d'Emulation de Liège, par R. Malherbe. Salomon de Caux ; Iconographie de la Furie espagnole, par C. Picqué. Eléments de morale, par G. Tiberghien. Lettres d'Elisabeth-Charlotte d'Orléans, par Ranke. Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux. — Le Dictionnaire de l'Académie de 1878 et la nouvelle orthographe française (Eug. Van Bemmel). — Lettre de Smyrne : Smyrne et Ephèse (Ad. de Ceuleneer). — Lettre parisienne (Charles Bigot). — Le Congrès littéraire international. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Herinneringen uit Zuid Afrika ten tijde der Annexatie van de Transvaal, door Theod. M. Tromp. Leyde, E.-J. Brill, 1879. in-8^o (379 pages avec carte).

Ce livre qui a paru dans les premiers mois de cette année, a eu en Hollande un grand et légitime succès. L'auteur y a retracé toutes ses impressions pendant une période qui va du 18 août 1876 au 6 novembre 1877 ; or il passa la plus grande partie de ce temps dans l'ancienne République du Transvaal et fut le secrétaire intime du président Burgers jusqu'au jour où l'Angleterre annexa la République Sud-Africaine. C'est assés dire que son livre est important, d'autant plus que M. Tromp raconte avec honnêteté et humour. Ses récits sont simples et pittoresques et ils respirent toujours une conviction honnête et un désir sincère de servir la vérité historique. C'est, en effet, un véritable livre d'histoire contemporaine de l'Afrique du Sud, et aucun historien futur, s'occupant de l'annexion du Transvaal, ne pourra négliger cette curieuse source d'informations.

Nous ne nous arrêterons pas aux détails, fort curieux du reste, que donne M. Tromp sur l'histoire et la situation présente de la colonie du Cap, de Natal, de l'Etat libre d'Orange, du Griqualand West et du Transvaal. Ces parties de l'ouvrage sont intéressantes, mais moins neuves que le reste. M. Tromp consacre aussi quelques pages très réussies à un voyage qu'il fit avec le président Burgers, parmi les Hottentots de la frontière du Transvaal ; les réceptions chez les princes nègres mériteraient que nous nous y arrétions ; mais nous avons hâte de parler de ce qui constitue la valeur principale du livre de M. Tromp, c'est-à-dire son récit circonstancié de l'annexion anglaise. Nous nous bornons à résumer aussi fidèlement que possible.

Thomas Burgers, le dernier président de la défunte République, est un homme d'une grande valeur. Né en 1834 dans la Colonie du Cap, il alla faire ses études à l'université d'Utrecht et y obtint le grade de docteur en théologie. A son

retour dans l'Afrique méridionale, il devint pasteur protestant et soutint une lutte courageuse contre l'intolérance étroite de ses collègues orthodoxes. L'attention publique se porta ainsi sur lui et, après un voyage qu'il fit au Transvaal et dont il publia un récit remarquable, il fut élu président de cette République en 1872.

Il débula par sauver le pays d'une redoutable crise financière en négociant un emprunt avantageux, réorganisa tant bien que mal l'administration, qui était détestable, et conçut un projet qui l'aurait immortalisé, s'il lui avait été donné de le mener à bon fin. Pour affranchir la République des droits exorbitants que la colonie anglaise de Natal prélève sur les exportations du Transvaal, il se proposa de construire une voie ferrée qui aurait relié sa capitale Pretoria à la côte de l'Océan Indien en débouchant sur la baie de Delagoa, qui appartient aux Portugais. C'était mettre le Transvaal en communication directe avec le monde civilisé.

Muni de plénis pouvoirs, il partit pour l'Europe. En Hollande, on le reçut avec enthousiasme, et il conclut à Amsterdam l'emprunt nécessaire à la réussite de son grand projet. L'accueil qu'on lui fit en Portugal et en Belgique fut des plus sympathiques. « En Belgique — dit M. Tromp — l'attendait une réception cordiale, surtout de la part du Roi, dont la sollicitude pour le Transvaal aurait été dans la suite de la plus haute utilité pour la République. » Il réussit à signer des traités de commerce fort avantageux avec la Hollande, la Belgique et le Portugal. Quand il rentra à Pretoria, on l'y acclama. Mais bientôt éclata une guerre désastreuse avec une tribu cafre, sur laquelle règne un prince du nom de Secocoeni ; et cette malheureuse campagne fut le point de départ d'une désorganisation complète dans l'Etat. C'est à ce moment critique que M. Tromp arriva dans le pays et devint le secrétaire privé du président.

Le mandat quinquennal de Burgers était sur le point d'expirer et son concurrent à la présidence était un certain Paul Krüger, vrai Boer, que son adresse, sa bigoterie orthodoxe et son courage dans les guerres contre les Cafres avaient rendu très populaire. Ce singulier personnage se disait inspiré par le St-Esprit et avait fait une retraite de trois jours sur une montagne, où « une vierge pure » l'avait nourri ! Les mauvaises langues prétendent qu'il ne s'était enfoncé dans la montagne que les poches bourrées de conserves. Paul Krüger était le chef de l'opposition réactionnaire. Ses partisans, mécontents du président, refusèrent de payer les impôts et bientôt la caisse de l'Etat fut vide. A ce moment de confusion et d'anarchie générales, on reçut la nouvelle officielle de l'approche d'un commissaire de Sa Majesté Britannique, Sir Theophilus Shepstone. Celui-ci s'avancait accompagné de trois secrétaires, de deux aides-de-camp, d'un interprète, d'un jurisconsulte, d'un médecin et de vingt-cinq soldats de cavalerie. Plusieurs chariots remplis de bouteilles de champagne le suivaient et jouèrent un rôle important dans tous les événements subséquents.

Le 17 janvier 1877, on fêta à Pretoria le vingt-cinquième anniversaire de l'indépendance de la

République, mais sans aucun enthousiasme ; et le 22 du même mois Shepstone y fit son entrée. Quelques ouvriers anglais détélérent les chevaux de sa voiture et la traînèrent jusqu'à son logement à force de bras. Aussitôt le commissaire de Sa Majesté Britannique se mit à donner des fêtes, des bals et des dîners, où le champagne, les poignées de main et les caresses n'en furent pas épargnés. On ignorait encore le but exact de son voyage. Le 26 janvier il déclara qu'il venait conférer avec le gouvernement sur la nécessité de terminer la guerre avec les Cafres et sur l'utilité d'une confédération à conclure entre toutes les Colonies et Etats indépendants de l'Afrique méridionale. Une commission fut nommée pour traiter avec lui. Au commencement du mois de février, Secocoeni fit sa soumission, et le premier objet des négociations disparut de lui-même.

Le 13 février, le président Burgers ouvrit le Parlement (*Volksraad*) par un discours dans lequel il rappelait avec satisfaction les résultats utiles de son voyage en Europe et dont nous traduisons le passage suivant, qui intéresse la Belgique :

J'ai regretté, Messieurs, qu'une absence de Pretoria m'ait empêché de souhaiter moi-même la bienvenue au très noble baron de Sélys de Passand, consul général de Sa Majesté le Roi des Belges. A mon retour, j'ai eu le plaisir de recevoir les lettres de créance de Son Excellence et de lui accorder l'exequatur. En même temps je lui ai témoigné, au nom du peuple de la République, ma haute satisfaction pour la bienveillante sympathie témoignée à notre jeune nation par Sa Majesté Belge, qui nous a envoyé un représentant officiel du gouvernement de la Belgique.

Le président termina son discours en engageant les députés à examiner attentivement toutes les questions se rattachant à la mission de sir Theophilus Shepstone. Beaucoup de Boeren étaient accourus à Pretoria pour suivre les débats du Parlement ; tous étaient très hostiles à l'idée d'une Confédération avec les colonies anglaises, annonçaient hautement qu'ils repousseraient l'étranger à coup de fusil, parlaient de se placer sous le protectorat de l'Allemagne ou de la Russie (!), insultaient dans les rues les soldats de Shepstone et tenaient une conduite sotte et inconvenante. Les Boeren sont ces cultivateurs ignorants et bigots, qui s'étaient si lâchement conduits dans la première expédition contre Secocoeni, et qui, refusant de payer l'impôt, avaient précipité le pays dans une situation désespérée.

Le Parlement lui-même était détestable. Le président de l'assemblée, un Boer loquace, n'avait aucune autorité sur ses collègues. De temps en temps un député arrivait ivre-mort et devait être expulsé de la salle des séances ; et chaque fois qu'un tumulte ou un scandale quelconque accompagnait les délibérations, le public avait l'air de s'en réjouir prodigieusement. Un des membres envoya sa démission en termes indignés, se plaignant de ce que ses collègues lui avaient reproché son ébriété chronique ! Trois autres députés furent dénoncés comme ayant refusé d'acquiescer leurs contributions et engagé

tous leurs concitoyens à suivre leur exemple! Enfin on apprit en même temps que des révoltes avaient éclaté sur deux points du territoire!

Burgers proposa de réviser la Constitution pour assurer efficacement la rentrée des impôts, pour organiser une police sérieuse, etc. Le Parlement repoussa sa proposition et se prononça contre la Confédération. Chaque jour, sir Theophilus Shepstone recevait les députés chez lui et leur offrait du sherry et des manilles de première qualité. Un beau jour, il déclara dans une conversation particulière que si le gouvernement ne parvenait pas à mettre fin à l'anarchie, il se verrait dans la nécessité d'annexer le Transvaal. Cette communication inattendue fit l'effet d'un coup de foudre. Le Parlement tint une séance secrète et on reprit le projet présenté par Burgers.

C'est alors que sir Theophilus Shepstone annonça officiellement que l'annexion du Transvaal était inévitable et qu'il importait au gouvernement d'obtenir de bonnes conditions. Cette déclaration jeta une confusion inexprimable dans le Parlement. Seul Burgers resta à la hauteur des circonstances et prononça deux discours de plusieurs heures chacun, que M. Tromp donne in extenso et qui sont vraiment admirables.

Les Anglais prétendent — s'écria-t-il — que la nation a prouvé qu'elle était fatiguée de son indépendance. C'est pourquoi on nous dit : Vous ne pouvez conserver cette indépendance, dont vous êtes indignes — Cela est terrible. Mais savez-vous, Messieurs, en quoi cela est surtout terrible? C'est que ce n'est que la vérité pure. Lorsque nous devons combattre, nous n'avons pas exposé notre vie pour la patrie; et lorsque nous devons payer, nous avons préféré notre argent à notre vie nationale!

Puis le président se mit à tracer un tableau bien sombre, mais bien vrai de la situation et conclut en disant : « Il ne nous reste que deux partis à prendre : ou bien nous soumettrons à l'annexion anglaise, ou bien nous sauverons la République en votant des lois raisonnables pour lesquelles nous aurons respect et obéissance. » Il conseilla avec une froide sévérité de se soumettre à l'annexion, si la nation ne se sentait pas la force de faire un effort héroïque pour s'amender.

L'effet produit par ces discours de Burgers fut considérable. On vota les modifications nécessaires à la Constitution et on déclara à sir Theophilus Shepstone qu'on était décidé à prouver par des actes qu'on ne méritait pas la honte de l'annexion. Puis on prit toutes les mesures relatives au chemin de fer vers la baie de Delagoa, dont la Société Cockerill de Seraing fut déclarée concessionnaire. M. Estourgies, agent de la Compagnie belge, invita alors les députés à venir célébrer l'heureuse conclusion de cette importante affaire dans le salon de l'Hôtel d'Edimbourg, où il fit circuler le champagne, qui semble inséparable de toute négociation au Transvaal. Le 8 mars, le Parlement se sépara.

Malgré ces belles résolutions du Parlement, la confiance et l'ordre ne se rétablissaient pas. Toutes sortes de rumeurs étranges circulaient dans le public. On prétendait qu'une partie des *Boeren* refusaient de se soumettre et marchaient sur la capitale, annonçant leur intention de pendre le président, les Hollandais et les Anglais. Le parti anglais, peu nombreux, mais très actif et fortement soutenu par Shepstone, organisa alors un *defense-committee*, qui patrouillait la nuit et contrainait puissamment à augmenter le désordre. Le 6 avril, le commissaire de Sa Majesté Britannique annonça à Burgers qu'il ne pouvait différer l'annexion plus longtemps. Le gouvernement ne pouvait ni ne voulait faire appel aux armes. Il fut décidé qu'on protesterait solennellement et qu'on enverrait en Eu-

rope et en Amérique une députation de deux membres pour implorer la protection des gouvernements amis.

Cependant les habitants fidèles à l'indépendance arborèrent le drapeau national, et le bruit courut que les *Boeren* avaient pris les armes. Sir Theophilus Shepstone fit fortifier son habitation et charger les armes de son escorte. Le 12 avril 1877, il envoya son secrétaire, M. Osborne, à l'Hôtel du Gouvernement, escorté des soldats anglais; devant le perron, celui-ci lut d'une voix émue et en tremblant la proclamation officielle qui déclarait le Transvaal réuni à la couronne anglaise et qui promettait certaines garanties; ainsi le hollandais resterait langue officielle concurrentement avec l'anglais. Après lui, M. Juta, secrétaire d'Etat de la République, s'avança et donna lecture de la protestation du Gouvernement. On y rappelait la reconnaissance de la République par l'Angleterre en 1852, et on y annonçait que l'intervention du ministre des colonies à Londres et des Etats amis de l'Europe et de l'Amérique serait invoquée contre l'arbitraire de sir Theophilus Shepstone.

Burgers lança le même jour une proclamation aux habitants, pour les engager à éviter toute effusion de sang. Puis, tout en larmes, il prit congé des fonctionnaires de la République en disant que Dieu, qui tient en main la destinée des peuples, n'épargnerait pas son châtement à l'Angleterre. Le secrétaire d'Etat lui adressa alors ces paroles touchantes : « Nous espérons vous revoir un jour à la tête de l'Afrique Méridionale unie et indépendante! » Le reste de la journée fut fort calme, mais morne. Les magasins étaient fermés et aucune manifestation politique ne se produisit. Peu de jours après, Burgers quitta Pretoria et retourna dans la colonie du Cap.

Le 4 mai, un détachement de troupes anglaises, fort d'environ 900 hommes, fit son entrée dans la capitale. « Je ne pense pas — dit M. Tromp — que l'entrée des Allemands à Paris pendant la dernière guerre, ait été attendue avec autant d'émotions que celle de cette poignée d'habitants rouges à Pretoria. » Mais les sentiments étaient bien différents à Paris et au Transvaal. Ici la curiosité dominait tout. L'arrivée du détachement anglais fut le plus imposant spectacle que les habitants eussent jamais contemplé de leur vie et la foule témoigna une joie enfantine. Le 19 mai, eut lieu l'installation officielle du nouveau régime dans l'église protestante. Le commissaire britannique s'y rendit à cheval, ayant à ses côtés M. de Selys de Fanson, consul général de Belgique au Transvaal. La fête se termina par une séance au champagne chez sir Theophilus Shepstone. C'est alors que M. Tromp quitta Pretoria, après avoir été dire adieu à Shepstone. « que, comme homme privé, il estimait fort. »

Tel est le récit pittoresque d'un témoin oculaire. *Audiat et altera pars*, est la première réflexion qui vient à l'esprit du lecteur. Mais il faut avouer que le livre de M. Tromp est écrit avec une franchise exempte de toute réticence et que son témoignage semble d'une grande valeur. Il ne dissimule aucunement les fautes accumulées par la nation annexée; mais il croit sincèrement que sans les intrigues du parti anglais du Transvaal et sans la politique astucieuse de sir Theophilus Shepstone, le président Burgers serait parvenu à surmonter toutes les difficultés et aurait sauvé la République. Il rappelle d'ailleurs que l'annexion du Transvaal fut l'objet des sarcasmes mordants de M. Gladstone à la Chambre des Communes de Londres.

Quoi qu'il en soit, le livre de M. Tromp est un « livre de bonne foi. » C'est en même temps un hommage bien mérité rendu au président Burgers, ce noble caractère, qui sortit grand de toutes les complications mesquines et déloyales

qui marquèrent la misérable agonie de la République du Transvaal. PAUL FREDERICQ.

L'art et les artistes hollandais, par Henry Havard, I. Michiel Van Mierevelt, le fils de Rembrandt. Paris, Quantin. in-8°.

Sous ce titre : *L'art et les artistes hollandais*, M. Henry Havard entreprend la publication d'une série de documents intéressants recueillis pendant un séjour prolongé qu'il vient de faire en Hollande, où l'avait conduit une mission définie en ces termes dans l'introduction de son ouvrage : « Chargé par le ministère de l'instruction publique (en France) de nous rendre en Hollande avec mission de rechercher dans les dépôts publics les documents relatifs à l'art et aux artistes hollandais, nous avons visité avec soin la plupart de ces archives. Nos recherches ont duré six années; mais elles n'ont point été vaines et stériles. Le succès a couronné nos efforts. Nous avons été assez heureux pour découvrir un certain nombre de pièces absolument inconnues, relatives à des peintres, sculpteurs, graveurs et architectes, qui permettent dès à présent d'établir d'une façon régulière et définitive la biographie ignorée de maîtres intéressants, ou qui, tout au moins, jettent sur l'existence de ces maîtres des clartés inattendues. »

Tout était à faire, pour composer une histoire exacte des maîtres hollandais, car les anciennes biographies fourmillent d'erreurs que, jusque dans ces derniers temps, on n'avait pas pris la peine de corriger. C'est en recourant aux sources, c'est en fouillant dans les dépôts d'archives qu'on a pu rétablir, sur beaucoup de points, la vérité des faits et des dates. Ce n'était pas toujours, ce n'est point encore chose facile de tirer de l'oubli les documents authentiques à l'aide desquels s'opère ce travail de redressement des erreurs accréditées. Les dépôts d'archives étaient un peu partout assez mal en ordre. La génération présente s'est attachée à réparer, à cet égard, la négligence de ses devancières. M. Havard rend compte des recherches qu'il a faites, dans dix-huit de ces dépôts en Hollande, qu'il a trouvés généralement bien tenus. Tout le monde y a mis la main, comme le constate un passage du rapport de l'écrivain français, où il est dit que les archives de Bergen-op-Zoom ont été classées avec beaucoup de tact et de goût par un archiviste improvisé, le portier de l'hôtel de ville.

La plus grande partie du premier fascicule de l'ouvrage de M. Henry Havard sur l'art et les artistes hollandais est consacrée à Michiel Van Mierevelt, l'excellent portraitiste sur qui l'on n'avait que des renseignements très-vagues. Parmi les documents retrouvés par M. Havard figurent des inventaires des biens de l'artiste et des listes de ses œuvres, qui fournissent sur sa vie et ses travaux des indications dont les historiens de l'école hollandaise de peinture pourront tirer parti. Ce n'est pas que nous considérions comme très intéressants tous les détails contenus dans l'inventaire en question. On gagne peu de chose à savoir ce que Mierevelt devait en mourant à son apothicaire pour médicaments fournis, à son marchand de vin et à son tailleur. Il y a chez les historiens de notre époque, et particulièrement chez les chercheurs d'archives, une tendance marquée à s'attacher aux infimes détails. Les menues particularités biographiques étaient trop négligées jadis; on leur attribue aujourd'hui une importance exagérée.

Après avoir longuement parlé de la vie et des œuvres de Michiel Van Mierevelt, M. Havard publie quelques renseignements sur le fils de

Rembrandt, Titus Van Rhyn, qu'il a trouvés dans les archives d'Amsterdam. Le personnage ne fut rien par lui-même, et l'on ne s'en occuperait pas s'il n'était le fils de Rembrandt. Viennent ensuite des notes sur Lingelbach, dont la mort était fixée à une date que M. Havard rectifie au moyen de renseignements fournis par le registre de la Chambre des orphelins d'Amsterdam; sur un fils d'Adrien Van de Velde, dont les biographes de ce maître ne font pas mention, et qui, du reste, ne méritait pas d'être tiré de l'oubli, attendu qu'il ne s'est distingué à aucun titre; enfin sur Pierre de Montfoort, élève de Mierovelt et peintre obscur.

Nous devons avouer que la découverte d'une œuvre nouvelle d'un maître célèbre ou de quelque production qui révélerait un nom de peintre inconnu, nous intéresserait davantage que ne le font des particularités d'état civil; mais les ouvrages du genre de celui dont M. Havard a entrepris la publication doivent être bien accueillis, à cause des services qu'ils peuvent rendre aux biographes. Ce sont des matériaux dans lesquels il y aura un choix à faire et que les historiens de l'art pourront utiliser, en laissant de côté les détails inutiles trop affectués des archivistes.

RÉCITS DE VOYAGES.

Dans les Highlands. Edinburgh, Trossachs, Skye, par Paul Toutain. Paris, Plon. — *Le fleuve bleu*, voyage dans la Chine occidentale, par Gaston de Bezaure, interprète chancelier en Chine. Paris, Plon. — *Le Japon pittoresque*, par Maurice Dubard, sous-commissaire de la marine. Paris, Plon. — *Les Indes, la Birmanie, la Malaisie, le Japon et les Etats-Unis*, par le comte Julien de Rochechouart, ministre plénipotentiaire. Paris, Plon. — *Sud-Amérique*, séjours et voyages au Brésil, à la Plata, au Chili, en Bolivie et au Pérou, par le comte Charles d'Ursel, secrétaire de légation. Paris, Plon. — *Lettres du Bosphore*. Bucarest, Constantinople, Athènes, par Charles de Mouy. Paris, Plon.

La maison Plon est, on le sait, une des plus actives et des plus infatigables de Paris. Ce n'est pas qu'elle édit souvent des œuvres remarquables, qui feront époque et dont il suffit de citer le titre pour rappeler à tous le succès éclatant de l'année. Elle a publié, il est vrai, dans ces derniers temps, des œuvres sérieuses et dignes à la fois des éloges des lettrés, de l'empressement du grand public et des récompenses des Académies; nommons seulement la vie du comte Costa de Beauregard, un de ces *hommes d'autrefois*, fermes et loyaux, qui demeurent toute leur vie fidèles à leurs convictions et sacrifient noblement à leur cause leur famille et leur vie; l'histoire de la Guerre de Trente Ans, où M. Charvériat a tracé, parfois un peu mollement, le premier tableau d'ensemble de cette lutte longue et sanglante; les Mémoires du cardinal de Bernis, où nous trouvons d'importants renseignements sur la question de l'alliance austro-française de 1756 et sur la guerre de Sept ans, en même temps que de spirituelles et curieuses réflexions sur la société du XVIII^e siècle. Mais, en somme, ce sont les récits de voyages qui tiennent cette année la plus grande place dans le catalogue de la librairie Plon, et on nous permettra d'en apprécier ici quelques-uns.

Bien des gens qui entreprennent de raconter leurs voyages craignent d'ennuyer le lecteur par une suite de riches descriptions; ils cherchent à jeter dans leur récit de l'esprit et de la couleur; ils sèment leur narration d'épisodes et d'anecdotes qui sortent parfois du sujet, mais qui donnent au livre un assaisonnement piquant. C'est ainsi que M. Toutain s'efforce dans son livre

« *Dans les Highlands* » de nous intéresser, non-seulement à son voyage, mais à son compagnon Allen. Allen, qui est joueur, entreprend avec un gentleman une partie qui le mène jusqu'en Ecosse; Allen devient amoureux d'une Ecosaise, qu'il suit obstinément dans toutes ses excursions, etc. Toutefois M. Toutain daigne par instants nous parler de ce qu'il voit, et il en parle assez bien; il a de l'esprit, certaines de ses réflexions sont justes et frappantes, mais son style a trop de saccades et de soubresauts; on sent dans sa manière l'imitation des *Notes sur l'Angleterre* de M. Taine; comme ce dernier, M. Toutain vise à ne s'exprimer que par images; il aime l'épithète éclatante et sonore; il prodigue les phrases courtes et abuse des mots expressifs. Mais on lira avec intérêt ses descriptions de Londres, d'Edimbourg, de l'abbaye de Melrose, du *noir pays* de Glasgow, du Loch Lomond plein des souvenirs de Rob Roy, des gorges sombres et sauvages des Trossachs, de la vallée de Glencoe, que la superstition a peuplée d'esprits surnaturels et de démons malfaisants. M. Toutain est monté sur le Ben Nevis, la plus haute montagne des Grampians; il a fait quelques excursions sur le canal Calédonien qui unit l'Atlantique à la mer du Nord; il a visité la grotte de Fingal, les ruines du monastère d'Iona et l'île de Skye, où, comme disent les Ecosais, il y a neuf mois d'hiver et trois de mauvais temps. Mais si vous entreprenez de nouveaux voyages et de nouveaux récits, M. Toutain, n'emprenez pas votre ami Allen; laissez lui jouer et flirter dans ses foyers.

M. de Bezaure nous transporte, loin de la nature puissante et triste de l'Ecosse, dans les provinces de l'empire chinois. Il a remonté le fleuve bleu, qu'il faudrait plutôt appeler le fleuve jaune; il a traversé Nankin, sans voir une seule brique de la fameuse tour de porcelaine; il a voyagé au milieu du bruit indispensable à la vie chinoise, car, en Chine, rien ne se fait sans tapage, et le charivari des gens qui crient, au lieu de parler, qui se disputent, frappent sans cesse sur les gongs et pleurent leurs morts en hurlant, accompagne constamment l'infortuné voyageur. Chemin faisant, en naviguant sur le fleuve ou en parcourant ses rives, M. de Bezaure observe et décrit les types qu'il rencontre: gendarmes et voleurs qui sympathisent extrêmement et se recrutent les uns chez les autres; mandarins qui ne peuvent raser leurs cheveux et leur barbe durant le deuil qui suit la mort du souverain; familles qui vivent dans une seule chambre, sur le même lit et sous la même couverture; un sous-préfet qui voyage avec les corps de son père et de sa mère qu'il a gardés plusieurs années dans sa maison, afin de les ensevelir un jour dans son pays. M. de Bezaure relève une foule de traits curieux; les Chinois ne dansent pas, parce que la danse leur semble indigne d'hommes civilisés; ils regardent une chevelure blonde comme une difformité, etc. Mais je recommande surtout dans son ouvrage le chapitre consacré à la justice et aux lois: M. de Bezaure signale le désordre et la corruption de l'administration chinoise, l'avilissement des mandarins, qui n'obtiennent leur charge que par l'intrigue et non pas au concours, l'avidité des fonctionnaires, qui pillent leurs administrés, le goût des Chinois pour les procès, l'autorité des parents, qui est le « pivot » de la nation.

Nous passons, avec M. Dubard, de la Chine au Japon, c'est-à-dire dans une contrée dont tout le monde parle aujourd'hui et qu'on peut appeler un pays à la mode. Mais pourquoi M. Dubard a-t-il mêlé à son récit une sorte de roman d'amour? Les aventures de l'enseigne Marcel et de la belle O Tana sont très-touchantes; mais il eût mieux valu leur consacrer un chapitre

isolé du livre ou une simple nouvelle. Néanmoins, remercions le jeune sous-commissaire de la marine de nous avoir introduit dans une famille japonaise. Voici le marchand, toujours affable, poli, souriant sans cesse, offrant gracieusement la tasse de thé consacrée, mais ne faisant marché qu'après bien des ruses et de longs débats; voici la fille du marchand, et son mari, employé des douanes, qu'on surnomme le Monsieur, parce qu'il exalte les idées nouvelles et imite à outrance les modes européennes. Tous ces tableaux de la vie japonaise, prise, pour ainsi dire, sur le vif, et, à ce qu'il nous semble, très-scrupuleusement reproduite, nous intéressent vivement. Tantôt M. Dubard nous fait assister à un mariage japonais; il nous montre la jeune fille franchissant le seuil de sa demeure, pendant qu'on mélange le riz de deux mortiers dans un récipient et qu'on réunit la flamme de deux torches; il nous apprend que l'épousée reçoit de son mari au cinquième mois de sa grossesse une ceinture qui devient le vêtement de l'enfant, qu'elle attend la délivrance à genoux, le dos appuyé contre un support, et qu'elle conserve durant vingt et un jours la même posture. Tantôt il nous décrit le véhicule ordinaire, accessible à toutes les bourses, traîné par un seul homme, qui fait cinq kilomètres à l'heure; il donne d'attachants détails sur le commerce du pays, sur la soie, sur les objets laqués, sur les luttes qui attirent un nombreux public et où les combattants, se prenant à bras-le-corps, ne triomphent que par leur poids et l'ébranlement de leur masse charnue, sur les théâtres dont il visite les coulisses en offrant aux actrices des gâteaux et des boules de gomme. Peut-être M. Dubard est-il trop optimiste; il voit tout en beau; il préfère presque l'éducation des jeunes filles du Japon à celle des jeunes filles d'Europe: il loue la grâce, le charme naïf, et la pudique innocence des Japonaises, il trouve dans les cérémonies qui se célèbrent au Japon une simplicité et une candeur qui le ravissent; sûrement, M. Dubard est trop reconnaissant envers ses hôtes.

Dans son *Japon pittoresque*, M. Dubard représente un vieux marchand qui défend avec vigueur les vieilles institutions et pense que les nouveautés conduiront son pays à la confusion et à l'anarchie. M. de Rochechouart est presque du même avis. Il est vrai que les réformes si rapidement accomplies dans le Japon ont produit de bienfaisants résultats; la sécurité est aujourd'hui complète; les mercenaires connus sous le nom de *Samourais* ont livré leurs sabres; en l'espace de quinze ans, le Japon a créé une administration des postes, une Université, des écoles de droit et de médecine, des écoles militaires, une organisation financière, tout ce qui constitue l'existence d'un Etat moderne; il a une armée disciplinée, un service régulier de bateaux à vapeur, un réseau télégraphique. Mais le Japon est allé trop vite, sa précipitation lui sera funeste; il n'a pas établi l'unité d'enseignement et de tendances; des Anglais ont formé sa marine, et des Français organisé son armée; un Allemand enseigne la médecine dans son Université, et un Français, le droit; ici, le professeur est spiritualiste; là, il est matérialiste. Selon M. de Rochechouart, les Japonais ont jeté bas leur éfice social, mais sans rien mettre à la place. Du Japon, le diplomate français est passé aux Etats-Unis. Malgré les louanges des journaux qui le prenaient, à cause de la ressemblance du nom, pour un descendant de Rochambeau, M. de Rochechouart ne loue guère les Américains. Les Yankees ne sont pas, d'après lui, un peuple aimable et agréable à fréquenter; la société américaine manque de grâce; elle est âpre et cynique dans ses affaires. D'ailleurs, les employés lui ont sem-

blé grossiers; les aubergistes lui ont présenté des notes exorbitantes; les domestiques l'ont servi très mal ou pas du tout, et, dans un hôtel, c'est un touriste à court d'argent qui a ciré ses bottes et brosse ses habits. Il est vrai que les Américains ont pour les femmes un culte chevaleresque; mais M. de Rochechouart trouve, et avec raison, fort impertinent que la moindre maritorne puisse, en Amérique, vous chasser de votre place par une seule inclinaison de tête; la galanterie ainsi comprise, dit-il, est une niaiserie, et rend l'Américain victime de toutes les aventurières qu'il rencontre. Il faudrait citer toutes les réflexions de M. de Rochechouart sur la vie américaine; c'est ainsi qu'il observe que l'Américain, une fois sa position assise, préfère la vie d'Europe à celle des États-Unis, afin de n'être pas bousculé par ceux qui courent encore; qu'il fait (surtout à New-York) d'effroyables dépenses, parce qu'il regarde comme perdu le temps qu'il emploierait à surveiller ses affaires privées, etc. Ajoutons que M. de Rochechouart a traversé la Birmanie, où il a passé quelques jours à Mandalay, à la cour du roi, et assisté à la capture de l'éléphant sauvage. Aux Indes, ce qui l'a frappé, c'est avant tout l'abus des papiers, et, selon son expression, la maladie du *blue book*; c'est le zèle et le mérite des employés de l'administration civile, qui ne sont nommés que pour cinq ans et touchent des appointements très élevés; c'est la hauteur rogne et le formalisme exclusif qui florissent à Calcutta comme à Londres; c'est le mépris des Indiens pour les Anglais et leur haine vigilante qui n'attend qu'une occasion pour tenter un soulèvement général. Le livre de M. de Rochechouart est semblable à cette Inde qui offre, dit-il, un spectacle des plus intéressants et des plus variés: ce diplomate-voyageur sait bien décrire les endroits qu'il visite, et les réflexions dont il sème son récit comme en courant ont, sous leur forme familière et piquante, un sens original et profond.

M. d'Ursel est un diplomate belge qui a toutes nos sympathies; lui aussi est un observateur sagace, qui note ses impressions dans un style agréable et sain. Le *Léopold II* l'a mené d'Anvers à Rio-Janeiro. Il a été présenté à l'empereur du Brésil; il a parcouru le domaine impérial de Santa-Cruz; il a assisté au baptême de l'héritier de la couronne, fils de la comtesse d'Eu, prince de Grão-Para; il a accompagné, dans un voyage au nord de la province de Rio, la famille impériale qui allait inaugurer le chemin de fer de Macahé à Campos. Il a d'ailleurs étudié à loisir les mœurs et les coutumes des habitants de Rio; il a goûté à tous les divertissements de la vie qu'on appelle la *vie fluminense*, de même qu'on nomme les habitants de Rio les *fluminenses*, parce que les premiers Européens ont cru voir dans la baie l'embouchure d'un grand fleuve. De Rio, M. d'Ursel s'est rendu dans la province de Saint-Paul, où il a visité une grande *fazenda* de café, et dans la province de Minas Geraes, où il a vu de près le travail des mines d'or. La vie des *fazendas* est intéressante à étudier; les unes appliquent à l'agriculture les ressources nouvelles de la science et de l'industrie; dans les autres, on mène l'existence du planteur d'autrefois, sorte de grand seigneur féodal qui possède d'immenses forêts vierges et des milliers d'esclaves. Dans la province de Sainte-Catherine, notre voyageur a rencontré des compatriotes; toute une colonie belge est établie là, sur les rives du Rio Itajahy, et M. d'Ursel ne parle pas sans émotion de ces hommes et sympathiques figures flamandes, si reconnaissables, malgré le cadre exotique. M. d'Ursel a séjourné ensuite durant quelques mois dans les États de la Plata en compagnie du comte Eugène de Robiano; il y a vu des courses de taureaux et la fin pacifique d'une

révolution; il a visité les *estancias* (fermes) où l'on boit le *maté*, assisté à la prise et au dressage des chevaux et observé les mœurs pittoresques du *gaucho*. Mais les jours de voyage étaient comptés; M. d'Ursel, poursuivant sa route, traverse le détroit de Magellan, s'arrête quelques instants à Puntas Arenas (Sandy Point) et débarque à Valparaiso, d'où il se rend par le chemin de fer à Santiago. Il juge favorablement le Chili, et loue le calme dont jouit cette République, qui sait se préserver des révolutions si funestes aux États voisins. Il n'éprouve pas la même sympathie pour la Bolivie et le Pérou; il se moque agréablement du président bolivien Daza, qui parcourt la République pour faire reconnaître son pouvoir usurpé et qui emmène l'armée, de crainte qu'elle ne se soulève derrière lui; il déplore les troubles continuels du Pérou et les passions aveugles d'une populace qui n'élit ses présidents que pour les renverser aussitôt et parfois les massacrer.

M. de Mouy est aussi un diplomate, comme M. de Rochechouart et M. d'Ursel; il nous ramène en Europe, dans une des contrées les plus agitées de notre continent, dans l'empire turc. Bucarest lui semble une région indécise et fantastique, faite de pièces et de morceaux, où se rencontrent à la fois la barbarie et la civilisation, l'Occident qui finit et l'Orient qui commence. Il marque très-fortement le contraste qui existe dans la capitale de la Roumanie entre les classes élevées et le peuple: d'une part, le luxe français, la rue Mogosoi, peuplée de charmants hôtels, et la chaussée, entourée de jardins et sillonnée par les plus beaux équipages et les toilettes les plus riches; d'autre part, la misère orientale et les rues marécageuses où se pressent des Valaques revêtus d'une peau de mouton ou d'un sayon grossier. De Bucarest, M. de Mouy nous transporte à Constantinople. Bien d'autres, avant lui, ont décrit la capitale de l'empire turc; mais on lira volontiers les pages brillantes que le secrétaire d'ambassade a consacrées à la description de « cette perle du monde oriental; » au pont de Galata, dont le tourbillonnant désordre ne peut se comparer qu'au tumulte de la tour de Babel; à Péra, cette ville diplomatique et chrétienne où habitent tous les représentants des puissances et où le christianisme a placé sous la protection séculaire de la France ses édifices sacrés. Citons encore les lettres sur le Vieux-Sérai, sur Sainte-Sophie et les monuments qui restent de l'antique Byzance des empereurs grecs, sur les mosquées, dont les flèches aiguës et les coupoles grises s'élèvent au dessus de Stamboul et semblent baignées dans l'air limpide et transparent, sur le Bazar, cette cité commerciale où toutes les industries ont, pour ainsi dire, leurs quartiers et leurs départements, sur la Corne d'Or, sur le Bosphore et ses bords enchanteurs. M. de Mouy n'a pas d'ailleurs négligé la société ottomane; il en décrit l'organisation extérieure et toutes les classifications de la hiérarchie au sommet de laquelle est placé le sultan. Sans vouloir rechercher la solution des graves problèmes qui se posent sur le Bosphore, il présente de judicieuses observations sur les futures destinées de l'Empire. Dans un dialogue qu'il imagine entre un étranger et un Turc éclairé, il fait dire à ce dernier que les réformes sont encore possibles; que les Ottomans, venus les derniers en Europe, sont naturellement en retard; que leur moyen âge est à peine arrivé; qu'en travaillant ils pourront poursuivre leur chemin et surmonter les nombreux obstacles qui les entourent. Néanmoins le Turc fait parler M. de Mouy est torturé par la tristesse et le doute; il ne cache pas à son interlocuteur ses perplexités et ses angoisses, et il lui échappe de dire que dans le monde actuel on triomphe par d'autres armes que l'héroïsme et la prière. La fin du volume de M. Mouy est consacrée à

Athènes; elle respire à chaque page l'émotion d'un lettré délicat qui s'abandonne au charme des souvenirs classiques et qui comprend mieux Athènes en présence de la pureté de son ciel, des lignes régulières et imposantes de ses horizons et de la majesté auguste de ses ruines. M. de Mouy n'est pas un sceptique; le cœur lui bat quand il aborde le Parthénon; il s'incline avec respect devant ces colonnes roussies par le soleil; devant le temple de la Victoire sans ailes, il célèbre avec un enthousiasme qui nous plaît, la gloire d'Athènes qui a « remporté des victoires ailées » et sauvé par ses triomphes la civilisation; il admire pieusement les caryatides de l'Acropole qui semblent contempler les hommes avec une sévérité dédaigneuse. Heureux ceux qui visitent Athènes, comme M. de Mouy; heureux ceux qui savent, comme lui, vivre au milieu des âges disparus et goûter les plus nobles émotions dans la vue des merveilles de l'antiquité grecque, et, comme il le dit, dans la contemplation de l'idéal. A. CHUQUET.

BULLETIN.

Société libre d'Emulation de Liège. Liber memorialis, 1779-1879. Par Renier Malherbe. Liège, De Thier, 1 vol. in-8°. — Fondée au mois d'avril 1779, sous le patronage et avec le concours pécuniaire du prince-évêque Velbruck, la Société d'Emulation, qui vient de célébrer le centième anniversaire de sa création, a exercé sur le développement intellectuel en Belgique une influence notable. Dès l'origine, elle organisa des concours annuels et des séances dans lesquelles étaient lus les mémoires couronnés; elle établit des relations avec les Sociétés savantes de l'étranger, agréa comme associés honoraires des hommes d'un mérite reconnu de même que les Liégeois résidant au dehors et parmi lesquels nous voyons figurer Grétry. Velbruck attachait à cette institution une importance telle qu'il lui reconnut un caractère officiel et plaça sous sa surveillance immédiate la plupart des établissements d'instruction qu'il avait créés. Sous l'influence des événements politiques, la Société dégénéra au bout de quelques années, fut même un moment dissoute en 1792, et ne reprit véritablement vigueur qu'après 1815. Ses travaux avaient suivi sous l'Empire l'impulsion administrative du temps: ils avaient été plutôt scientifiques et industriels. Sous le régime hollandais, au contraire, la Société s'occupa principalement de littérature, d'histoire et surtout d'enseignement. Elle vulgarisa l'instruction élémentaire et jeta les bases de différentes institutions qui rendent encore aujourd'hui de précieux services. L'organisation de conférences, en 1829, par les soins du comité de littérature, donna un nouvel élan au mouvement. A la même époque, il fut décidé que chaque membre aurait à développer une thèse de littérature, de morale, d'histoire, d'économie, de politique ou de philosophie, qui serait ensuite discutée. M. de Gerlache ouvrit la série de ces discussions en soutenant que « l'abolition de l'esclavage était due au christianisme. » M. Ch. Rogier, professeur, secrétaire du comité, développa cette proposition: « Le drame doit être écrit en vers, mais le style dramatique et la forme des vers doivent être modifiés. » M. Visschers soutint que « dans un pays où la liberté des cultes est établie, l'enseignement public ne doit comprendre ni le dogme ni la morale religieuse d'un culte spécial. » M. Paul Devaux, avocat, président du comité, figure avec MM. Rogier, Visschers et Everard en tête de la liste des conférenciers. A côté du comité littéraire existaient le comité des sciences, qui, dès 1810, contribua notablement au développement des études scientifiques, les comités des arts et manufactures, d'agriculture, d'économie rurale. La Révolution de 1830 enleva à la Société une grande partie de ses membres les plus actifs et les plus marquants: Paul Devaux, de Gerlache, Ch. Lebeau, N. Leclercq, F. et Ch. Ro-

gier, Etienne de Sauvage, de Waha, etc. Depuis lors, elle a passé par des alternatives de prospérité et de décroissance; mais il suffit de parcourir le volume de M. Malherbe pour se convaincre que l'institution reste établie sur des bases solides. Le *Liber memorialis* devra être consulté par les historiens qui s'occuperont du mouvement intellectuel en Belgique. Ils y verront que sous les auspices de la Société d'Emulation, un bon nombre de jeunes gens appelés à jouer un rôle important à l'époque de la Révolution ont fait leurs débuts à Liège de 1815 à 1830. Nous en avons cité quelques-uns. Le plus actif et un des plus distingués des membres de l'Association à cette époque fut incontestablement M. Ch. Rogier, qui, dès 1819, prenait part au concours de poésie et recevait une mention honorable pour un poème intitulé : *Les Prières*. On ne lira pas sans intérêt l'analyse de cette composition littéraire du jeune professeur, qui était destiné à prendre place à côté des plus illustres fondateurs de la monarchie belge.

L'auteur, dit le rapport, peint de couleurs variées le tableau de l'Olympe au moment où Jupiter donne une audience générale aux mortels pour écouter leurs vœux. Le poète les rend assez souvent avec une grande vérité d'expression. Il fait ainsi parler une jeune veuve qui se plaint de la perte de son époux et demande un nouveau mari :

... La mort impitoyable
Vient de me le ravir; je suis inconsolable;
Et mon œil desséché ne trouve plus de pleurs
Et je vis! .. Succombant à mes justes douleurs.
Dans la tombe avec lui je serais descendue;
Mais pour le rendre au jour c'était peine perdue.

D'autres passages annoncent un talent heureux. Tel est celui-ci :

Ainsi quand un tyran, de remords accablé,
Pour calmer ses soupçons médié quelque crime,
Un bon mot le fait rire et sauve une victime

Salomon de Caux gravant sa médaille. — *Iconographie de la Furie espagnole*, par Camille Picqué. Bruxelles, Gobbaerts. Broch. in-8°. — On ne connaissait jusqu'ici qu'un seul portrait de Salomon de Caux, celui qui existe au musée d'Heidelberg et que l'on trouve reproduit dans le *Magasin pittoresque* (1850). Le cabinet de numismatique de la Bibliothèque royale de Bruxelles vient d'acquiescer une petite plaque de cuivre sur laquelle est gravée l'image du célèbre ingénieur. Voici la légende de la pièce : 1598 *Salomon de Caux. Act. 21 M. F. (me feci)*, d'après M. Picqué. Un jeune homme encore imberbe regarde à gauche. Ses cheveux se dressent en houppe sur le devant de la tête. Il porte un pourpoint d'étoffe richement brochée, à larges emmanchures et un col brodé rabattu. M. C. Picqué, qui a eu la bonne fortune d'acquiescer ce curieux monument historique pour le dépôt dont il est le conservateur, énumère les travaux exécutés en Belgique par Salomon de Caux, de 1605 à 1610, en sa qualité d'ingénieur des archiducs Albert et Isabelle : on lui doit notamment la transformation et les embellissements opérés dans le parc de Bruxelles et à Mariemont, où les archiducs avaient une magnifique résidence d'été. M. Picqué établit, en passant, que Salomon de Caux n'a point fini ses jours à Bicêtre, comme la légende s'est plu à le faire croire. Dans la seconde étude que renferme la brochure dont nous venons de donner le titre, M. Picqué décrit un autre monument unique, également acquis par la collection de l'Etat : c'est une médaille de bronze du module de 113^{mm}, retouchée au burin sur la fonte et rappelant un épisode du sac d'Anvers par les Espagnols en 1576. « Au premier plan, l'on voit une petite maison de bois, servant apparemment de corps de garde, au milieu du marché; un groupe de bourgeois lève les mains au ciel et implore la pitié des soldats. Une compagnie de piquiers avec deux drapeaux d'infanterie, dont les plis flottent au vent, se tient derrière la maisonnette. Dans le coin de droite un soldat, coiffé d'un morion, brandit son épée au-dessus de la tête d'une femme suppliante, à demi nue. Devant ces figures gisent des enfants égorgés et

un vieillard entièrement dépouillé de son vêtement. Au fond, l'hôtel de ville, que deux goujats d'armée ont réussi à incendier, envoie au ciel des tourbillons de fumée et de flamme. Des maisons des corporations qui bordent la place, les bourgeois tirent sur les mousquetaires qui s'avancent en tirailleurs sous leurs drapeaux à la croix de Bourgogne. Le sol est jonché de morions, de bourguignotes, d'arquebuses, de sacs, de ballots et de coffres. Tout au fond, la tour de la Borchkerke émerge des flammes. » Cette scène horrible se passa le 4 novembre. M. Picqué rappelle les faits qui les précèdent et l'accompagne et décrit les monuments en bas relief et autres exécutés sous l'influence des événements de 1576 et 1577. L'*Iconographie de la Furie espagnole* et les planches qui l'accompagnent, de même que la notice sur Salomon de Caux forment un ensemble de documents pleins d'intérêt et qui méritent l'attention des artistes aussi bien que des historiens.

Éléments de morale universelle à l'usage des écoles laïques, par G. Tiberghien. Bruxelles, Mayolez, in-12, 211 p. — M. Tiberghien expose en quelques mots, dans la préface de ce manuel, son but, la méthode qu'il a adoptée, les principes qu'il considère comme étant la base de la culture morale. Il a voulu démontrer que la morale peut s'enseigner et que ses prescriptions sont à la portée de toutes les intelligences quelque peu éclairées. « La morale, dit-il, se comprend à tout âge comme les mathématiques. Le tout est de bien présenter les choses : l'enfant est un petit homme. Quand ses facultés naissantes ne sont pas troublées par une éducation vicieuse, son intelligence va naturellement au vrai, son sentiment au beau, sa volonté au bien. Il est aussi bien organisé pour saisir les principes de la raison dans leurs applications pratiques que les phénomènes de la sensibilité. Il faut le nourrir de principes, afin qu'il puisse toujours s'orienter dans la vie. Mais il n'est pas nécessaire de l'entretenir de théories philosophiques. L'auteur ne parle donc ni de spiritualisme ni de matérialisme ni de positivisme ni de panthéisme. Mais sa doctrine est imprégnée du sentiment de cette vie supérieure et libre, où réside l'idéal des créatures raisonnables. » Il s'abstient également de traiter des cultes et des dogmes. La doctrine qui s'appuie sur la raison « n'a aucun caractère confessionnel, elle est neutre; mais elle est en parfaite concordance avec le sentiment religieux le plus large et le plus tolérant. » Ainsi envisagée, la morale « est une et la même pour tous les êtres raisonnables, quelles que soient leurs croyances religieuses. Elle est véritablement naturelle et universelle, c'est-à-dire conforme à la nature humaine dans tous les temps et dans tous les lieux. » Le manuel est divisé en quinze leçons, dont la première contient un exposé des notions préliminaires; puis l'auteur aborde successivement : la morale, la conscience, la moralité, la liberté, la responsabilité, le bien et le mal, la loi morale, le devoir, la vertu et le vice, la destinée, la félicité, le droit et la religion. Dans une dernière leçon intitulée : *Code moral*, M. Tiberghien résume son enseignement sous forme de préceptes ayant pour objet : les devoirs de l'homme en général, ses devoirs envers lui-même, envers ses semblables, envers la société, envers la nature, envers la raison et envers Dieu.

Französische Geschichte, vornehmlich in sechszehnten und siebzehnten Jahrhundert. Von Leopold Ranke. Bd. vi. 3^e édition. Stuttgart, Cotta, 1879. — Ce volume se compose d'extraits des lettres adressées de 1672 à 1714 à la princesse Sophie de Hanovre par la princesse palatine Elisabeth Charlotte, femme de Philippe d'Orléans et mère du Régent, et dont une partie figure déjà dans la première édition de l'histoire de France. M. Ranke y a joint cette fois une introduction, dans laquelle il examine le rôle joué à la Cour de France par Elisabeth Charlotte, ou, pour mieux dire, la position qu'elle y occupa, car elle ne prit aucune part à la direction des affaires, et, jusqu'à la fin de ses jours, resta même toujours dépaycée dans ce milieu brillant et agité, si opposé à ses goûts, à ses habitudes, à son caractère. Le peu de

sympathie qu'elle rencontra, l'isolement dans lequel elle vécut expliquent cette vaste correspondance qu'elle entretenait régulièrement avec ses parents et ses amis d'Allemagne. M. Ranke recherche dans les lettres qu'il a éditées quelques-unes des grandes lignes de cette existence étrange d'une princesse appelée à briller au premier rang, au milieu de la plus élégante société de l'Europe, et, au contraire, passant sa vie à se tenir, comme elle le dit elle-même, sur la défensive : allemande de cœur et d'âme, elle resta jusqu'à la fin exclusivement ce que l'avaient faite sa nature, sa naissance et son éducation, et, sous ce rapport, ses lettres sont curieuses à lire. Elles contiennent d'ailleurs une quantité d'informations qui, sans avoir une grande portée politique, nous font connaître bien des détails ignorés. Et.

Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux. — Les professeurs et maîtres de conférences de la Faculté de lettres de Bordeaux ont fondé, sous ce titre, une revue trimestrielle, consacrée à la publication de leurs recherches personnelles et de leurs travaux originaux. Cette revue, qui annonce le réveil des Facultés de province, si longtemps endormies, sera favorablement accueillie dans le monde savant. Le premier fascicule du nouveau journal est intéressant, varié et plein de promesses. Il commence par un article de M. Liard sur la dérivation des principes formels de la pensée. M. Couat, secrétaire de la rédaction, nous entretient du Musée d'Alexandrie sous les premiers Ptolémées; il montre quelle littérature savante, raffinée et froide devait se développer dans un tel milieu et sous de semblables influences; il résume en même temps les derniers travaux dont les fouilles faites à Alexandrie de 1863 à 1867 ont été l'occasion. Nous aimons moins le travail de M. Froment, intitulé : « Une cause grasse sous Henri IV. » On sait qu'on nommait *causes grasses* des affaires plaisantes, des procès bouffons plaids solennellement le mardi-gras de chaque année. Cet usage, observé d'abord au tribunal des Bazochiens, dans la chambre de la Tourneelle, passa de là dans les bailliages, les prévôtés et jusque dans les cours souveraines de province. Les causes grasses furent désormais non plus des procès fictifs, mais des causes réelles. M. Froment cite, comme exemple d'une cause grasse, le discours que prononça Claude Expilly comme avocat-général, dans un procès qui fut plaqué au parlement de Dauphiné, le mardi-gras de l'an 1605. L'article aurait gagné en intérêt, si l'auteur lui avait donné de moins vastes proportions. La « contribution » de M. Collignon, pour employer une expression allemande, s'adresse aux archéologues : l'auteur de l'étude sur Psyché, ancien élève de l'école d'Athènes, communique des inscriptions inédites d'Asie Mineure. Ces textes épigraphiques concernent la région limitrophe de la Lycie et de la Pisidie, connue sous le nom de Cabalis; M. Collignon les a copiés près des villages de Pirnaz et d'Ebeldjik. M. Combes a tiré des archives royales de Turin des lettres inédites de Victor-Amédée II, duc de Savoie, et de la duchesse de Bourgogne. Deux de ces lettres ont été écrites au commencement de la guerre de la ligue d'Augsbourg, l'une, le 20 mai 1690 à Louis XIV, l'autre, le 24 juin de la même année au duc d'Orléans, par Victor-Amédée II. M. Combes communique en outre une fort belle lettre de la mère de Victor-Amédée, ancienne régente du Piémont, à son fils, et des passages de deux écrits du maréchal de Tessé sur « l'origine de la guerre de 1690 avec le Piémont » et sur « les négociations secrètes de Pignerol. » Les lettres les plus importantes sont peut-être celles de la duchesse de Bourgogne; la jeune princesse se laisse aller à ses affections de famille et dépasse parfois les bornes d'une effusion discrète; mais, en somme, ce qu'elle écrit à la cour de Savoie ne renferme que des vœux innocents. M. Luchaire, à qui l'on a confié une chaire d'histoire et de littérature du Midi de la France, détermine, dans un article sur les Bituriges Vivisques l'origine celtique de Bordeaux et annonce pour un prochain fascicule la signification du nom même de la cité. Enfin, M. Foncin

expose l'histoire de la cité de Carcassonne depuis ses origines jusqu'au siège des Arabes en 725. Les *Annales*, quoique rédigées avant tout par les membres de la Faculté et conçues dans un esprit de décentralisation scientifique et universitaire, ne sont pas fermées aux autres professeurs, ni aux savants. Sous le titre de *communications*, nous trouvons à la fin du recueil une lettre de M. Egger qui donne à la nouvelle revue son entière approbation; des remarques de M. Boissier sur l'ode d'Horace à Pollion; une étymologie, par M. Bréal, du mot *inducitæ* (de *indu* et *itir*, de *ire*); neuf lettres inédites du maréchal de Montrevil, gouverneur de Guyenne, à Basville, intendant du Languedoc, que M. Joret a tirées d'un manuscrit de la bibliothèque d'Aix. — Nous souhaitons à la *Revue de la Faculté de Bordeaux* le succès que lui méritent le zèle ardent, les ingénieuses recherches et le solide savoir de ses rédacteurs et de ses correspondants.

A. C.

NOTES ET ÉTUDES.

LE DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE DE 1878 ET LA NOUVELLE ORTHOGRAPHE FRANÇAISE.

Je commence par déclarer qu'une autorité, même un peu arbitraire, me semble indispensable en matière d'orthographe française. Les altérations que l'on a fait subir à l'orthographe d'usage, par caprice ou par mode, surtout à l'époque des « précieuses », ont produit tant d'anomalies qu'il est impossible d'y retrouver un principe quelconque. Il y a eu tant de compromis entre « écrire selon l'étymologie » et « écrire comme on parle », qu'on ne peut s'y reconnaître sans un guide. Ce guide, c'est le dictionnaire de l'Académie. Est-ce que les plus vieux écrivains ne sont pas forcés d'y avoir recours à tous moments? Cela ne se voit ni en italien, ni en allemand, ni même en anglais, où l'orthographe est si bizarre.

Mais, puisqu'il y a une autorité, et que cette autorité est acceptée par tout le monde, chose rare à notre époque, il me semble aussi qu'elle devrait mettre une extrême discrétion dans sa conduite, se tenir en garde elle-même contre le caprice, ne rien innover qu'en observant une règle générale, et enfin donner les motifs de ses arrêts.

Or, l'Académie est loin d'être irréprochable sur tous ces points, et c'est précisément ce que j'ai à critiquer dans le Dictionnaire de 1878.

La préface nous annonce que peu de changements ont été apportés à l'orthographe, et que les innovations se bornent au retranchement de quelques lettres doubles, à la suppression d'une des lettres étymologiques dans les mots tirés du grec, au remplacement de l'accent aigu par l'accent grave dans les mots en *ège*, et à la suppression du trait d'union dans quelques mots composés.

Voyons d'abord ces changements, dont l'Académie, notons-le bien, ne se donne pas la peine d'indiquer les motifs : c'est donc à nous de les chercher.

S'il y avait une anomalie ridicule, c'était la différence entre *consonnant*, *consonnance* et *dissonnant*, *dissonance*; il tombait sous le sens que les deux *n* devaient se retrouver partout. L'Académie a fait une règle générale, mais justement celle à laquelle nul ne s'attendait : elle a supprimé un *n* et elle écrit maintenant *consonance*, *dissonance*, *assonnance* et même *résonance*, comme si tous ces mots ne dériveraient pas de *sonner*; de sorte que le verbe *résonner* l'oblige à admettre *résonnant*, tandis qu'elle écrit *consonnant*, *dissonnant*, *assonnant*.

Dans la suppression d'une des lettres étymologiques pour les mots tirés du grec, je ne vois absolument qu'une horreur inexplicable pour la

lettre *h*. Le Dictionnaire nous donne *aphte*, *autochtone*, *apophtegme*, *diphthongue*, *rythme*, *phtisie*, etc., au lieu de *aphte*, *autochtone*, *apophthegme*, *diphthongue*, *rythme*, *phtisie*. La préface veut bien alléguer que la lettre supprimée ne se prononçait pas : mais alors pourquoi conserver *rhétorique*, *théâtre*, *catarrhe*, *anthropophage* et une énorme multitude d'autres *h* qui ne se prononcent pas davantage? C'est là du pur caprice.

Le remplacement de l'accent aigu par l'accent grave dans les mots terminés en *ège* semble au premier abord plus raisonnable. Tous les instituteurs savent quelle peine ils ont à faire adopter cet accent aigu par leurs élèves, qui écrivent presque d'instinct *collège*, *siège*, *privilage*, et *je protège*, *j'abrège*, etc. Cependant n'y a-t-il pas là une de ces nuances de prononciation que l'invention des accents ne suffit pas à déterminer? L'*e* de cette finale n'est ni fermé ni ouvert, pour me servir du langage grammatical, mais entre les deux. L'accent grave va rapprocher la prononciation du *g* de celle du *ch*; on fera difficilement la distinction entre *j'allège*, *d'alléger*, et *j'allèche*, *d'allécher*. L'*e* muet qui termine la syllabe ne suffit pas non plus pour justifier l'accent grave, car on continue à écrire *j'abrégerei*. Il y a plus : on écrit *trompé-je*? *aimé-je*? avec l'accent aigu, et l'Académie ne propose aucun changement à ce sujet, quoique le cas semble identique. Elle-même reconnaît l'existence de la prononciation *ège*, car, au mot *cottage*, elle dit qu'il faut prononcer *cottége*.

D'autres changements d'accents sont admissibles. *Avènement* s'écrira désormais *avènement*; *poète* et *poème* s'écriront *poète* et *poème*; *sève* prendra un accent grave comme *fève*; on n'écrira plus *pepin* et *pépinière*, mais *pépin* et *pépinière*; *orfèvre* et *orfèvrerie* prendront aussi l'accent grave. C'est fort bien. Mais pourquoi alors continuer à écrire *événement*, avec accent aigu sur le second *e*? n'est-ce pas la même prononciation que pour *avènement*? Et l'*è* de *poète* est-il bien un *e* ouvert? Combien de versificateurs ont fait, dans ce mot, *oè* d'une seule syllabe!

Quant à la suppression du trait d'union dans un certain nombre de cas, la réforme serait excellente si l'on pouvait y trouver une règle générale. Les contradictions fourmillent, et c'est là véritablement une des chinoïseries de l'orthographe française. L'Académie supprime le trait d'union après l'adverbe *très* : il y a longtemps que la typographie avait adopté ce système; seulement il faut, suivant le nouveau dictionnaire, continuer à écrire le *Très-Haut*. Soit! Mais combien d'autres irrégularités! On a *au dedans*, *au dehors*, *au delà*, sans trait d'union, et *au-dessus*, *au-dessous*, *au-devant*, avec trait d'union. Puis on trouve *fer-blanc* et *ferblantier*, *théâtre-français* et *comédie française*, *contrepoids* et *contre-poil*, *contrepoint* et *contre-pointer*, etc., etc.

Dans les mots pris du latin, tantôt on met des accents, tantôt on les supprime. Le même dictionnaire donne *vice versa*, *optime*, *veto*, et *nota bene*, *mea culpa*, *à priori*.

Dans tout cela, l'Académie me semble, sinon en faute, du moins peu d'accord avec elle-même. Je me place à son point de vue et je suis loin de réclamer de véritables réformes. Il y a, en cette matière, des habitudes prises, avec lesquelles il faut compter. Je ne demande nullement que l'on fasse cesser certaines anomalies pour ainsi dire invétérées. Je ne vois pas trop d'inconvénients à ce que l'on continue à orthographier *honneur* et *honorer*, *pâtir* et *compatir*, *relation* et *corrélation*, *rebelle* et *rébellion*, *refuge* et *réfugier*, *tenace* et *ténacité*; je comprends que l'on distingue entre *cône* et *conque*, *infâme* et *infamie*, *fièvre* et *fiévreux*, *sève* et *severole*, *levrier* et *levrette*, *arsenic* et *arsénique*, etc., etc. Ce que je comprends moins, c'est qu'on écrive *souffler*

et *boursoufler*, *siffler* et *persiffler*, *dixième* et *dizaine*, *sixième* et *sizain*, *cantonade* et *dragoonade* : là se trouvait une réforme à faire, ou plutôt une régularisation, que la prononciation permettait parfaitement.

Une autre régularisation, réclamée depuis longtemps, et tout aussi facile, concernait les verbes en *otter* et *oter*. L'Académie paraît y avoir fait attention, mais encore une fois sans aucune suite. Elle a changé *baisotter*, *gigotter*, *emmaillotter*, en *baisoter*, *gigoter*, *emmailloter*, mais elle conserve *cachotter*, *ballotter*, *grelotter*, *frisotter*, *garrotter*, qui ne s'expliquent point en présence de *chuchoter*, *comploter*, *sangloter*, *fagoter*, etc.

Louons-la toutefois d'avoir admis enfin *compact* au masculin, et non *compacte*, conformément à *abject* et à *intact*, *rose moussue* et non *rose mousseuse*, *raide* et *raideur* au lieu de *roide* et *roideur*, *dysenterie* et non *dyssenterie*, *écloper* pour *éclopper*, *guère* pour *guères*, complètement avec un accent grave, *revision* comme *réviser*, tandis que l'on écrivait *réviser* et *révision*, et d'avoir permis d'écrire indifféremment *dénouement* ou *dénûment*, *envoûnement* ou *envoûment*, *enjouement* ou *enjoûment* ainsi que les autres mots à finales semblables.

Malheureusement, je dois terminer par une critique plus grave que toutes les autres. Conçoit-on qu'un ouvrage de ce genre, dont la rédaction exige naturellement et impérieusement les plus grands soins dans les moindres détails, qui sera consulté et cité comme une autorité devant laquelle on s'incline, et dont l'impression est confiée à la typographie de Firmin Didot, ce qui exclut toute idée de fautes d'impression, conçoit-on que cet ouvrage soit plein de négligences, d'inadvertances, d'impardonnables étourderies?

Au mot *abbaye* on trouve comme exemple « abbaye qui tombe en ruines, » et au mot *ruine* le même exemple avec *ruine* au singulier. *Angelus*, sans accent aigu, prend cet accent au mot *pa-don*. *Blanc-seing*, avec trait d'union, le perd au mot *seing*. *Buvoter* prend deux *t* lorsqu'il sert à définir *gobetotter*. *Cannelier*, *ficetier* sont, dans leur ordre alphabétique, obligés de prendre deux *t* comme antérieurement. Quelle peut être l'intention de l'Académie? *Binôme* et *monôme* ont l'accent circonflexe; *trinôme* ne l'a point. *Libre-échange*, avec un trait d'union, perd son trait d'union au mot *échange*. *Lice*, au mot *haut*, est écrit *lisse*. *Sans-cœur*, à son tour, perd son trait d'union au mot *cœur*. *Évangéliste* et *évangile*, qui se suivent, citent, l'un *saint Mathieu* (avec un *t*), l'autre *Saint-Mathieu* (avec deux *t*). *Lozange*, qui renvoie à *losange*, est indiqué du genre féminin, et *losange* du genre masculin. Il y a aussi quelques indications de prononciation bien bizarres. *Rets* devrait se prononcer *ré*, *cymrique* *kymrique* et *chrestomathie* *chrestomacie*.

N'y a-t-il pas de quoi faire perdre le respect de l'orthographe, lorsque l'Académie elle-même se compromet à ce point?

EUGÈNE VAN BEMMEL.

SMYRNE ET EPHÈSE.

Smyrne, 25 mai.

Si le voyageur qui parcourt les sites classiques de la Grèce est souvent déçu en ne retrouvant aux lieux les plus célèbres de l'histoire hellénique que quelques ruines informes, cette disparition des grandes choses du monde antique est encore plus complète en Asie Mineure que dans la Grèce continentale. En Ionie, toute trace de l'antiquité a presque disparu; ce qui s'est peut-être le mieux perpétué, ce sont les traits fins et délicats, les lignes cor-

rectes et nettement dessinées du type de la population, dont Cicéron célébrait déjà la beauté et la supériorité sur tous les autres types helléniques.

Je ne veux parler que de Smyrne et d'Ephèse. Sardes, en effet, ne conserve que deux colonnes du temple de Cybèle, et les antiquités de Magnésie et des autres villes de cette contrée sont encore moins importantes. De monuments antiques, je ne puis guère en signaler à Smyrne. Le mont Pagus de même que le double port nous éclairent sur la topographie de l'ancienne colonie éolienne, mais des nombreuses constructions tant de la ville hellénique que de l'ancienne cité chrétienne de S. Polycarpe, c'est à peine si l'on peut trouver çà et là quelques rares substructions. Par contre, on conserve à Smyrne quelques sculptures d'un certain intérêt. Dans les murs qui entourent l'église arménienne, j'ai trouvé encastrés quelques bas-reliefs funéraires de l'époque romaine, parmi lesquels j'en signalerai un qui représente deux tritons et deux hommes; un autre, plus intéressant, figurant deux hommes qui portent un objet que je ne puis mieux désigner que par le mot de palanquin, et que précèdent deux autres personnages dont l'un porte un flambeau allumé et l'autre un flambeau renversé. Je fus très étonné de voir que sur les dalles funéraires du cimetière arménien actuel qui entoure l'église, on avait l'habitude de représenter les outils du défunt, tout comme nous le voyons sur quelques pierres romaines de l'époque impériale. Des ciseaux indiquaient le métier de tailleur, un rasoir celui de coiffeur, une hache un tailleur de pierres, etc.

Smyrne possède aussi un petit musée conservé à l'école évangélique. Bien que de création récente, il a déjà quelque importance, grâce aux nombreux dons de particuliers et au zèle du conservateur M. Papadopoulos Kerameus, avantageusement connu par divers articles insérés dans la *Revue archéologique*, et qui récemment encore a publié une brochure des plus intéressantes sur l'histoire de Smyrne (ϑωρζαζζ. Smyrne, 1879). En dehors des vases et menus objets que l'on rencontre dans tous les musées, nous pouvons signaler une jolie collection de très gracieuses petites têtes en terre cuite provenant d'Ephèse. Il y a aussi une intéressante collection de vases cyprotes ayant la forme d'animaux, un grand vase cyprote très curieux par le mélange de représentations d'animaux, des sangliers surtout, et d'ornements géométriques, parmi lesquels on distingue fort bien la swastika ou croix gammée. On sait que l'étude des antiquités cyprotes est de la plus haute importance pour l'histoire de l'origine de l'art hellénique. Les petites objets égyptiens que l'on voit dans cette collection sont de peu d'importance, excepté plusieurs trapèzéphores assez curieux. Il en est de même de la collection des lampes, au nombre desquelles il y en a quelques-unes de l'époque chrétienne.

Parmi les monuments de sculpture j'ai noté diverses têtes de l'époque romaine, de peu de valeur artistique, un Amour endormi, fort gracieux et fort gentil, quelques bustes impériaux, une fort belle petite tête de satyre, un Dionysos ayant à ses côtés une panthère, une belle statue de femme dont la tête a disparu, et qui a servi de caryatide. La pose de cette statue est un peu faible, mais la draperie est excellente. La pièce la plus intéressante de toute la collection est un bas-relief de 0.68 x 0.95, trouvé récemment à Aphrodisia, et qui représente la dispute de Poséidon et d'Athéna au sujet de la possession de l'Attique. Il paraît dater du troisième siècle de notre ère. Le travail en est médiocre, mais la représentation s'écarte tellement des données généralement admises sur cette grande scène mythique, que l'étude de ce bas-relief me

semble des plus importantes pour la connaissance de la légende d'Athéna. D'un côté, on voit Poséidon s'appuyant sur son trident et posant le pied gauche sur un quartier de rocher. Derrière lui, on remarque un olivier. Le même arbre est placé aussi derrière Athéna, qui se trouve à droite, mais surmonté de l'oiseau sacré, la chouette. La déesse est coiffée du casque; elle porte l'égide et tient en main la lance. Au milieu se dresse une table, de dessous laquelle sort un serpent qui tourne la tête vers Athéna; derrière la table se trouve une Nikè tenant en main un vase d'où elle semble tirer le sort qui doit décider à quelle divinité appartiendra l'Attique. C'est surtout la présence de cette Nikè tirant le sort, qui nous représente cette partie du mythe d'Athéna sous une tout autre face que celle qui est généralement connue.

Lorsque j'aurai signalé une belle tête d'Apollon, dont le type n'est pas sans ressemblance avec celui du Belvédère, un bon nombre d'inscriptions grecques, publiées pour la plupart, une belle collection de monnaies grecques et une autre, encore plus intéressante, d'anciens poids grecs de Smyrne, j'aurai noté ce qu'il y a de plus digne d'attention dans le musée de l'école évangélique, et il ne me restera qu'à louer le zèle du directeur et l'amabilité avec laquelle il fait les honneurs du dépôt qui lui est confié.

De Smyrne à Ephèse la route n'est pas longue. La voie ferrée conduit le voyageur jusqu'au village d'Aia-Soulouk, situé à une demi-lieue de l'Ephèse antique. On passe à côté de quelques mosquées en ruines, dont les minarets en briques donnent au paysage un certain cachet d'originalité; on longe les restes d'un grand aqueduc romain, et on arrive à la route de Magnésie, dont on distingue assez bien la direction. Quelques-uns des nombreux sarcophages qui bordaient la route sont toujours en place. La porte de Magnésie, dont la partie inférieure subsiste, avait trois entrées, deux réservées aux piétons, la troisième aux voitures. Les assises de cette porte, de même que de la plupart des autres constructions d'Ephèse, ne sont pas à angle droit, mais la face extérieure en est légèrement bombée. Ce mode de construction est assez rare pour mériter d'être signalé. Toutes les constructions dont on voit encore les traces sont groupées autour de l'Acropole, colline d'une assez grande élévation. Tout d'abord on aperçoit à côté de la porte de Magnésie les restes du gymnase, construction romaine en plein cintre, dont la partie inférieure seule est en pierres de grande dimension, tandis que les pleins cintres et l'abside sont en briques. Non loin de là se trouvent les débris de l'église de Saint Luc, qui fut primitivement un temple de style corinthien de l'époque romaine. Puis l'on aperçoit une petite construction, restes informes d'une ancienne chapelle, devant laquelle gît, brisée en deux, une grande pierre que la tradition décore du beau nom de tombeau de Saint Luc. Quelle que soit l'importance que l'on attache à cette tradition, il est certain que la pierre rappelle une époque bien reculée de l'art chrétien; je ne la crois cependant pas antérieure au quatrième siècle. C'est une pierre fort simple, de 0.50 x 1.60, ornée d'une grande croix patée au-dessous de laquelle se remarque un bœuf d'une assez belle sculpture. Non loin de là se trouve l'Odéon, dont on voit encore quelques degrés, des restes de la scène et les deux portes d'entrée latérales, en plein cintre, qui donnaient accès au théâtre. En contournant la colline, on arrive bientôt à l'endroit où fut le grand théâtre d'Ephèse, un des plus spacieux du monde hellénique. Ce qui s'en est le mieux conservé, c'est une magnifique arcade qui servait de porte d'entrée du côté droit, et dont la construction

est des plus parfaites. C'est un des plus beaux pleins cintres que j'aie vus. Du haut du théâtre on jouit d'un panorama splendide. A ses pieds on voit diverses substructions, qui appartiennent à l'Agora de l'ancienne cité; un peu plus loin, à droite, on aperçoit un immense vase de fontaine d'une seule pierre n'ayant pas moins de 5 mètres de diamètre, et que la tradition populaire regarde comme la fontaine dans laquelle fut baptisé l'apôtre Saint Jean. A gauche s'élève une vaste colline sur laquelle se trouve la prison de Saint Paul, et au fond de ce tableau apparaît la mer, dont les vagues venaient se briser anciennement plus près de la ville. Plus loin à droite s'élève la colline d'Aia-Soulouk avec son ancien château fort crénelé, la porte de la Persecution, la construction la plus gracieuse qui existe encore à Ephèse, et, un peu plus bas, la mosquée de Saint-Jean, édifice mahométan construit avec des débris antiques et qui, malgré le délabrement dans lequel il se trouve, impose encore par son élégance et la grandeur de ses proportions. C'est une construction rectangulaire à deux nefs, dont les colonnes sont ornées de chapiteaux à stalactites.

En quittant l'Agora et avant de sortir de l'enceinte de la cité antique, nous rencontrâmes encore les restes du Stade. Un des murs à assises bombées est admirablement conservé et d'une grande perfection. Il en est de même d'une des portes d'entrée, dont le plein-cintre est des mieux construits. J'étais occupé à examiner cette construction et je voulais m'en approcher de plus près pour en mesurer certaines parties, lorsqu'un de nos compagnons de voyage ayant aperçu la tête d'un grand serpent noir qui s'avancait rapidement donna l'alarme, et nous n'eûmes tous rien de plus empressé que de laisser le reptile prendre ses ébats tout seul au milieu des ruines.

Les monuments que je viens de signaler appartiennent tous à l'époque romaine; la plupart datent des temps d'Hadrien et de Trajan, et l'on ne se trompera guère en disant que la célèbre Ephèse ne conserve presque plus une seule pierre de l'époque hellénique. Mais où était donc ce célèbre temple d'Artemis, cette septième merveille du monde? Il se trouvait en dehors de la ville. Sa situation est bien connue, mais les substructions en sont si informes (la plus grande partie en est même inondée par les eaux, comme au temple de Sérapis à Pouzzoles), que l'on ne peut pas même reconnaître à vue d'œil le plan de l'édifice. Çà et là on aperçoit encore quelque tambour de colonne ionique, mais il n'y en a pas assez pour reconstruire même une seule colonne. A Constantinople, on montre à Sainte-Sophie des colonnes de vert antique, qu'on dit provenir du temple d'Artemis. J'ose émettre un certain doute à cet égard. Les fûts de ces colonnes sont lisses et sans cannelures, et rien ne me montre qu'elles aient pu faire partie d'une construction ionique.

Voilà donc tout ce qui reste de l'antique colonie carienne, de la célèbre patrie d'Héracite et d'Apelles, de cette ville d'Artemis, un des pèlerinages les plus fameux du monde antique. Quelques substructions informes, çà et là une arcade à moitié brisée: c'est tout ce qu'il m'a été donné d'y voir; mais, par contre, que de souvenirs religieux et historiques viennent assaillir l'esprit de celui qui foule ce sol sacré! La mythologie et toutes ses superstitions, le mélange de cultes, asiatique et hellénique, car le culte d'Artemis éphésienne était loin d'être purement hellénique; et dans l'histoire du Christianisme quelle place importante n'occupe pas l'ancienne Arsinoé! C'est là que le paganisme avait pris le plus fortement racine; c'est là aussi que les disciples du Christ commencèrent surtout à lutter contre lui. S. Paul, S. Jean, S. Polycarpe,

son disciple, le père de l'église des Gaules, car c'est lui qui instruisit S. Irénée, y répandirent la bonne nouvelle, et l'on aime à relire sur les lieux mêmes tout ce qui, dans les Actes des Apôtres, se rapporte à leur prédication dans la ville d'Artémis. Il est à regretter que les fouilles exécutées, il y a quelques années par les Anglais n'aient pas été conduites avec plus de méthode et semblent avoir eu plutôt pour but d'enrichir les collections du British Museum que de renseigner le monde savant sur la topographie et le plan des divers édifices. On s'aperçoit à peine des recherches qui y ont été faites. Je ne puis mieux achever cette correspondance qu'en émettant le vœu de voir quelque gouvernement y faire entreprendre des fouilles méthodiques : elles pourraient avoir, au moins pour les études topographiques et architecturales, les mêmes résultats que celles d'Olympie.

ADOLF DE CEULENEER.

LETTRES PARISIENNES.

Paris, 26 juin.

La mort du prince impérial a été pendant quelques jours à peu près l'unique sujet de toutes les conversations parisiennes. L'événement est si tragique, il était si peu attendu, il en sort au point de vue politique de si graves conséquences, puisque le fils de Napoléon III emporte avec lui dans la tombe les espérances et l'existence même de son parti, que cette émotion est bien naturelle. Tout ce que je veux dire ici, à l'occasion de cette mort, car la chose rentre dans mon rôle de correspondant littéraire, c'est que la presse républicaine a été en général d'une tenue fort correcte et digne. Vous savez combien sont vives en France les passions politiques, et combien est vive en particulier dans le parti républicain la haine du régime impérial, dont il a beaucoup souffert. Lui demander de pleurer une mort qui le délivre de l'adversaire qu'il redoutait le plus, c'eût été trop ; il n'a du moins fait paraître aucune joie inconvenante. Il s'est souvenu que le prince laissait une mère dans le deuil ; il n'a parlé de lui qu'avec égards. Celui qui a écrit la parole la plus dure, M. Emile de Girardin, s'est borné à dire qu'il y avait dans la mort de cet innocent une sorte d'expiation du 18 Brumaire et du 2 décembre. Le contraste est frappant entre cette attitude du parti républicain et celle qu'avait eue la presse monarchiste au moment de la mort de M. Thiers. C'avait été alors, en face d'un cercueil, un débordement d'injures mêlées de cris de joie indécentes.

Au moment où le Parlement vient chez vous d'achever la discussion de la loi sur l'enseignement, une discussion tout analogue commence chez nous. Nous n'en sommes qu'à la première lecture à la Chambre des députés, et la seule discussion générale se prolonge depuis plus de huit jours déjà. C'est vous dire quelles passions soulève de part et d'autre cette question. Jusqu'ici le débat avait été long plutôt qu'intéressant. A vrai dire, voici trois mois que les projets de M. Jules Ferry sont discutés chaque jour dans la presse, et il était bien difficile aux orateurs de trouver aucun argument nouveau. Ils eussent pu, du moins, faire valoir avec plus d'éclat ceux qui avaient déjà été présentés.

Je n'avais guère à vous signaler qu'une bonne leçon du savant professeur de la Sorbonne, M. Paul Bert, et une agréable conférence de M. Emile Deschanel, le conférencier bien connu chez vous. La journée d'aujourd'hui a été plus importante. Un jeune député, à la fois catholique et républicain, M. Lamy, dans la doctrine et le talent duquel on a trouvé comme un reflet de Lacordaire, a attaqué le projet du gouverne-

ment au nom de la cause de la liberté ; sa parole, que l'on sentait sincère, a fait un grand effet. M. le ministre de l'instruction publique a répondu par un grand discours, fort bien composé, bien dit, rempli de citations fort curieuses empruntées aux livres qui servent de livres de classes dans les pensionnats des jésuites. M. le ministre doit parler demain encore.

Il vient de paraître un livre très curieux intitulé : *Théophile Gautier, entretiens, souvenirs, correspondances*, dont l'auteur est M. Bergerat, l'un des gendres du fameux romantique. M. Bergerat a épousé M^{me} Estelle Gautier. La sœur aînée, M^{me} Judith Gautier, qui écrit des curieux romans chinois, et qui, chose bien plus curieuse, sait le chinois, avait épousé, elle aussi, un écrivain et un poète, M. Catulle Mendès, dont elle est aujourd'hui séparée légalement.

M. Bergerat n'a connu Gautier que peu de temps avant son entrée dans la famille, au moment où l'écrivain doué si longtemps d'une force herculéenne et d'une santé merveilleuse, sentait déjà les atteintes de cette maladie de cœur dont il devait mourir un an plus tard. A cette époque déjà l'intelligence avait perdu, elle aussi, de son éclat. Gautier demeurait cependant, lorsque quelque incident venait le réveiller, un causeur incomparable, plein de gaieté, d'entrain, de verve, ayant une façon à lui de dire toutes choses, tirant, on peut le dire, de vrais feux d'artifice d'esprit devant ceux qui l'écoutaient. C'est ainsi que ses amis l'avaient connu pendant quarante années. Si riche que fût le mouvement de sa phrase écrite, sa phrase parlée avait encore bien autrement de vie et d'éclat. M. Bergerat, ravi d'entendre un tel causeur, et se disant combien il était triste de penser que de tout cela rien ne resterait, a noté quelques-unes de ces conversations qu'il publie aujourd'hui. Ce sont de précieux documents pour l'histoire littéraire et qui montrent bien tout ce qu'il y avait en cette nature étrange et puissante de don poétique et de vulgarités rabelaisiennes, de sève toujours bouillonnante, de désordre, de dons extraordinaires mêlés des plus incroyables faiblesses d'esprit. Il y a joint une biographie très exacte de Gautier, quelques lettres malheureusement trop peu nombreuses. Enfin M. Edmond de Goncourt, un des vieux amis de celui que dans l'intimité chacun nommait Théo, a écrit pour le volume une très curieuse et très intéressante préface. Je veux aujourd'hui couper ça et là dans le volume quelques pages pour donner une idée de la conversation de Gautier. J'ajoute que je les ai choisies, car tout n'en est pas à citer dans une revue, et le bon Théo, élevé dans les ateliers et plus tard dans la bohème littéraire, avait le parler singulièrement « gras ». Il se plaisait aux paradoxes monstrueux et aux saillies risquées. Ce n'est point un livre à mettre entre les mains des jeunes filles.

Écoutez d'abord cette petite anecdote sur les rapports de Balzac et de Gautier, où le caractère de l'un et de l'autre, au point de vue des affaires d'argent, se marque assez bien :

Lorsque Curmer eut l'idée de sa publication : *Les Français peints par eux-mêmes*, il s'adressa à Balzac pour avoir de la copie. Le grand romancier mit à sa collaboration cette condition que l'ouvrage contiendrait une étude sur lui, Balzac, et que cette étude serait faite par Théophile. Cette clause n'était-elle pas dans l'esprit du titre : *Les Français peints par eux-mêmes* ? Curmer accepta. Aussitôt Balzac de courir rue de Navarin, où Gautier demeurait, et de lui annoncer la commande. Elle tombait à la maison comme une alouette rôtie du ciel. Cette étude sur moi, lui dit Balzac, sera payée cinq cents francs. Théophile l'eut vite achevée et portée à l'éditeur, mais, avec sa timidité ordinaire il n'osa point demander son salaire. Huit jours, puis quinze se passent, pas de nouvelles de Balzac. Enfin un matin

il le voit arriver. « Je ne sais comment te remercier, lui dit son ami, ton étude est un chef-d'œuvre. Comme j'ai pensé que tu pouvais avoir besoin d'argent, je t'apporte la somme convenue, » et il lui aligna deux cent cinquante francs.

« Mais, risqua Gautier, j'ai cru que tu m'avais dit cinq cents, j'aurai mal compris.

— Pas le moins du monde, je t'ai dit cinq cents. Mais réfléchis un peu. Si je n'avais pas existé, tu n'aurais pas pu dire de moi tout le bien que tu en as dit, c'est clair. Donc pas d'article de toi, donc pas d'argent. Je prends la moitié de la somme comme sujet traité, et je te donne le reste comme auteur traitant. N'est-ce pas juste ?

— Comme Salomon lui-même, » fit Gautier, qui, bien des années après, en me racontant cette histoire, trouvait que Balzac avait eu parfaitement raison.

L'un des rêves de Gautier, dans les dernières années de sa vie, avait été de faire partie de l'Académie française. Il était certes par le talent bien digne d'y prendre place. Il n'en fut point cependant. Nous en pouvons bien dire aujourd'hui la vraie raison. L'Académie française tient à la régularité de la vie presque autant qu'au talent. Gautier, qui se plaisait à épouvanter en toute occasion « le bourgeois, » comme il disait, si brave homme et honorable qu'il fût au fond, expia les apparences qui étaient contre lui. Il disait de son fameux gilet rouge romantique de la première représentation d'*Hernani* : « Je ne l'ai mis qu'une fois et je l'ai porté toute ma vie. » Mais ce qu'il eût pu ajouter, c'est que c'était un peu sa faute s'il le portait toujours.

Voici de quelle façon piquante et pittoresque il racontait gaicement et expliquait à M. Bergerat sa dernière mésaventure académique :

Si tu dois être de l'Académie, ne te préoccupe de rien, tu en seras, ne prends pas la peine d'écrire un livre, c'est absolument inutile. Tu peux cependant t'amuser à lancer des pamphlets contre elle ; cela n'empêchera pas ton sort, s'il est écrit. Mais si tu n'es pas prédestiné, si tu ne dois pas en être, trois cents volumes et dix chefs-d'œuvre reconnus pour tels par l'univers agenouillé, et même par elle, entends-tu bien, ne te feront point passer la porte. On nait académicien comme on nait archevêque, cuisinier ou sergent de ville, et celui qui doit l'être ne meurt pas avant de l'avoir été. La mort attend ! Vois ce qui m'est arrivé. La dernière fois que je me suis présenté, j'étais assuré de toutes les voix ; j'avais Guizot et Sainte-Beuve, les politiques et les littéraires, les jeunes et les vieux. On m'avait fait une promesse formelle, et, ce qui valait mieux encore, mon élection servait à payer une dette que l'Académie avait contractée envers moi. Le jour venu, tous votèrent comme un seul homme, les trente-neuf bulletins portaient mon nom, cela ne fait pas l'ombre d'un doute, et, pour moi, j'en suis encore convaincu à l'heure qu'il est. Cependant mon concurrent fut élu à l'unanimité !

Gautier a été pendant plus de trente années critique en même temps que romancier ; critique dramatique et critique d'art, également célèbre dans l'un et l'autre genre. Il était surtout renommé pour sa bienveillance, une bienveillance un peu olympienne et indifférente, qui s'étendait à tout à peu près également, au bon, au passable, au médiocre. Au fond de cette bienveillance, il y avait du désir de vivre en paix avec tous, de s'épargner des ennuis, nous pouvons bien écrire le mot juste, quelque poltronnerie. Il n'avait pas d'ennemis et ne voulait pas en avoir. Cela eût dérangé son repos. Il faut l'entendre expliquer cette philosophie à son gendre d'une façon bien amusante, avec anecdote à l'appui :

— Si l'envie d'être méchant m'était venue, j'en aurais été suffisamment empêché par le souvenir de mon marchand de boutons de guêtre.

— Quel marchand de boutons de guêtre ?

— Comment ! tu ne connais pas mon histoire du marchand de boutons de guêtre ! J'avais écrit un jour, je ne sais plus dans quel feuilleton du *Moniteur*, une phrase à peu près de ce genre : bé-

comme un marchand de boutons de guêtre ! C'était bien inoffensif, n'est-ce pas ? Tu le crois, et je le croyais aussi. Non, pas du tout. Il se trouva que l'article fut lu par un marchand de boutons de guêtre susceptible, qui, pour l'honneur de la corporation, se fâcha. Il résolut de se venger et y parvint, comme tu vas voir. Il acheta, en sous-œuvre, tous les billets que j'avais faits à des créanciers et qui se prélassaient dans le commerce paisiblement en bons billets qu'ils étaient ; et, quand il les eut tous dans la main, il me fit avertir qu'il allait me faire vendre. Je lui offris de payer par à-compte échelonnés ; il s'y refusa. Je mis à sa disposition la somme tout entière ; il me répondit qu'il ne voulait pas de mon argent, qu'il m'en donnerait au besoin, mais qu'il s'était mis en tête de me faire vendre et qu'il me ferait vendre. J'ai été obligé de recourir à un huissier pour le contraindre à accepter son dû ; à un huissier, entends-tu ! Ah ! mon cher enfant, pèse bien tes mots, quand tu écris !

Il avait une autre raison encore d'être indulgent. Le journal où il écrivit les vingt dernières années était le journal officiel du gouvernement, et, dans ce journal, il était moins libre qu'en tout autre. Il y fallait satisfaire les puissants du jour et leurs amis. Ne pouvant exprimer toute sa pensée, il s'était jeté volontairement dans les approbations banales. Le petit récit que j'emprunte à la préface de M. de Goncourt est bien caractéristique à cet égard :

Quelquefois, il arrivait à la conscience du critique de prendre sa revanche, entre amis, sur le dos des louangés qui n'avaient pas son estime littéraire. A une soirée chez la princesse Mathilde, il lui arrivait de traiter « le nommé Ponsard » avec un mépris qui était la négation catégorique de son talent. Là dessus, quelqu'un lui demandant assez brutalement pourquoi il n'écrivait pas le matin ce qu'il disait le soir :

« Je vais vous conter une petite historiette, répondait tranquillement Théophile Gautier. Une fois, M. Walewski m'a dit de n'avoir plus aucune indulgence pour personne, vous entendez, pour personne ; il me déclarait qu'à dater de ce jour, il me laissait complètement libre d'exprimer ma pensée tout entière sur les pièces représentées. Mais, lui ai-je soufflé dans l'oreille, monsieur le ministre, il y a cette semaine aux Français une pièce de X... — Ah ! vraiment, a repris vivement l'Excellence, eh ! bien, vous ne commencerez que la semaine prochaine. ... Cette semaine, je l'attends toujours ! »

Une seule fois, Théophile Gautier eut le courage de résister à ces injonctions. Il s'agissait de la reprise d'*Hernani*, en 1867. Gautier, enthousiaste de Hugo, resté fidèle à la vieille admiration littéraire, n'avait rien caché de son culte pour le maître. L'article fut trouvé trop élogieux et arrêté. Gautier offrit aussitôt sa démission et l'article passa. Que n'eût-il plus souvent pareille énergie ! Sa critique y eût gagné en autorité : le talent porte toujours le contre-coup des défaillances de caractère.

Ce qui manqua le plus à Gautier, ce fut le caractère. Lui, si hardi littérairement, il joue, dans la vie, le rôle de pusillanime. Il était superstitieux à un degré inouï. Dîner à une table où l'on se trouvait treize était chose à laquelle on n'eût pu le décider. Il avait toujours à sa chaîne de montre une de ces breloques de corail avec laquelle les Italiens croient conjurer le mauvais œil, et en faisait sérieusement usage. Il croyait que le maestro Offenbach avait le don du mauvais œil, et jamais il ne consentait à prononcer son nom. Quand il était nécessaire de rendre compte d'une de ses pièces, il passait la main à un autre critique. De telles puérilités sont incroyables : elles sont authentiques pourtant, connues de tous les contemporains ; M. Bergerat lui-même les confirme. Cette facilité à se laisser frapper l'esprit aggrava sa maladie et hâta sa mort.

Théophile Gautier, nous dit son biographe, était un être extraordinairement impressionnable. Tous ceux qui l'ont connu savent quelle horreur il avait de la

maladie et même des malades. Avec cela, superstitieux comme un oriental, il voyait partout des causes de mort, et la divinité ne lui apparaissait qu'acharnée à la perte de l'homme, éternellement malveillante et travaillant à notre suppression. La moindre indisposition prenait pour lui les proportions d'une catastrophe domestique et l'affectait à la prostration. Le jour où il tomba malade, il se crut perdu, et l'on eut toutes les peines du monde à le faire revenir sur cette impression mortelle. La première des précautions avait été de ne plus laisser entrer un journal à la maison sans le parcourir d'abord d'un bout à l'autre, et de supprimer ceux qui annonçaient sa maladie. Hélas ! c'était surtout le nom de cette maladie qu'il importait de lui cacher, car elle ressemblait trop à un pseudonyme de la mort.... Un jour il ne demanda plus ses journaux ; même il les déclara vides et sans intérêt. On se laissa prendre au piège ; la surveillance se relâcha. Puis un matin, au déjeuner, il nous dit : « J'ai donc une maladie du cœur ? »

— Quelle idée ! fimes-nous tous en pâlisant.

— D'ailleurs je m'en doutais ! » ajouta-t-il, et il nous quitta avec un affreux sourire.

Nous nous précipitâmes sur les journaux ; dans le salon, au pied d'un fauteuil, nous en remassâmes un qui contenait cette information. Il l'avait lue : à partir de ce jour il s'est laissé mourir.

Je m'arrête, car cette lettre est déjà bien longue. Quelque jugement plus ou moins sévère qui puisse être porté sur certains défauts de l'homme et de l'écrivain, deux choses sont également à reconnaître : l'une, que l'homme était naturellement bon et n'a jamais fait de mal à personne ; l'autre, que l'écrivain reste l'un des plus grands artistes qui aient manié la langue française au XIX^e siècle : en vers comme en prose, il a su tirer des effets nouveaux d'un instrument que tant de mains puissantes avaient déjà manié ; et l'on peut dire de toute une moitié de nos écrivains contemporains, même de de ceux qui renient le plus haut le romantisme, comme M. Emile Zola, qu'ils sont les disciples de Théophile Gautier plus que de tout autre maître.

CHARLES BIGOT.

LE CONGRÈS LITTÉRAIRE INTERNATIONAL DE LONDRES.

A la suite du Congrès convoqué l'an passé à Paris par la Société des Gens de Lettres de France, fut fondée une Association littéraire internationale « ouverte aux écrivains et aux Sociétés littéraires de tous les pays. » C'est cette Association qui se réunissait pour la première fois à Londres, du 9 au 14 juin dernier. Par suite d'une organisation assez défectueuse, cette réunion n'a pas eu tout le succès qu'on en attendait. Des délégués étrangers y étaient venus de tous les points du globe ; la France, notamment, avait envoyé une nombreuse députation conduite par plusieurs de ses sommités littéraires, MM. Edmond About, Jules Claretie, Charles Monselet, Adolphe Belot, Louis Simonin, Frédéric Thomas et d'autres encore ; mais, à raison, paraît-il, de certains froissements personnels, les écrivains anglais s'étaient abstenus de prendre part aux séances.

Le programme du Congrès, sans être surchargé, comprenait deux questions de la plus haute importance, celles de la traduction et de l'adaptation. Elles furent discutées dans les séances des 11 et 12, et les conclusions suivantes votées après des débats vifs et animés, où l'intervention des écrivains anglais eût été précieuse à plus d'un titre :

I. Le droit exclusif d'autorisation de traduction appartient à l'auteur de l'œuvre originale, au même titre et pour le même délai que le droit d'autorisation de reproduction, sous cette réserve que la traduction autorisée devra être entièrement publiée dans un délai de cinq ans à partir de la publication de l'œuvre originale. Pour que la protection de ce droit soit assurée, il suffira d'avoir accompli, dans le pays où l'œuvre originale a été publiée pour la première fois, les formalités d'usage.

II. L'adaptation n'est pas permise sans l'autorisa-

tion de l'auteur. L'adaptation à la scène d'un roman ou d'une nouvelle est absolument interdite, sauf du consentement du propriétaire de l'œuvre originale.

Ces conclusions, conformes aux vœux exprimés par presque toutes les réunions de gens de lettres du monde entier, ont été votées pour ainsi dire à l'unanimité. Une voix isolée avait seule tenté de nier que la propriété littéraire fût une propriété assimilable à à toutes les autres.

Dans sa première séance, le Congrès avait arrêté dans les termes ci-dessous les statuts définitifs de l'Association littéraire internationale :

I. L'Association littéraire internationale, fondée par décision du Congrès littéraire international en date du 18 juin 1878, sous la présidence d'honneur de M. Victor Hugo, a pour objet la défense et la propagation des principes de la propriété littéraire internationale et est chargée spécialement de l'exécution des décisions des Congrès littéraires internationaux. — II. L'Association se compose : 1^o d'un comité d'honneur permanent ; 2^o d'un comité exécutif ; 3^o de membres honoraires et donateurs ; 4^o de membres adhérents ; 5^o de sociétés affiliées. — III. Le siège de l'Association est à Paris. L'Association est administrée par le Comité exécutif, auquel chaque Congrès donne pouvoir jusqu'à la réunion du Congrès suivant. Les membres du comité exécutif sont rééligibles. Le comité se compose : 1^o de 15 membres français ; 2^o de 60 membres de chacun des pays représentés au Congrès, aucun d'eux ne pouvant avoir moins de 3 membres. Les membres absents peuvent toujours se faire représenter au comité exécutif par délégation acceptée. — IV. Le comité exécutif nomme les membres honoraires et donateurs et les membres adhérents ; il reçoit les affiliations des Sociétés littéraires, institue les correspondants, fixe et perçoit les cotisations, et prend, en général, toutes les mesures nécessaires pour l'exécution du mandat qui lui est confié. Les membres du comité exécutif sont responsables de leurs actes devant le Congrès. Le Congrès choisit les membres du comité d'honneur.

Par suite de l'adoption de ces statuts, le Congrès avait à élire dans sa dernière séance les 75 membres du comité exécutif. Nous ne reproduirons point la longue liste des élus ; nous dirons seulement qu'ils sont, pour la Belgique, MM. Emile de Laveleye, Eugène Dognée et Jules Carlier, — ces deux derniers représentant au Congrès l'Union littéraire belge.

M. Dognée, du reste, avait joué au Congrès un rôle très-brillant. Son discours dans le débat relatif aux traductions est resté, sans contredit, le plus éloquent, le plus juste et le mieux pensé de tous.

Chargé d'inviter les écrivains présents à Londres, au Congrès que l'Union Littéraire organise à Bruxelles en 1880 sur sa proposition, M. Carlier l'a fait en termes accueillis par les chaleureux applaudissements de l'assemblée. Il n'avait pas obtenu moins de succès en présentant la galante motion d'envoyer des bouquets à la Lady-mairesse et à M^{me} Evans, femme du vice-chancelier de l'Université d'Oxford, en remerciement de la réception pleine de cordialité et de grandeur faite aux membres du Congrès, tant à Mansion-House qu'à Pembroke-College.

C'est aux deux délégués de l'Union Littéraire que revient aussi l'initiative de la nomination du Roi en qualité de membre du Comité d'honneur, nomination appuyée par M. le comte de Lesseps, en termes si flatteurs et si chaleureux.

Le Congrès, en se séparant, a décidé que sa prochaine session se tiendrait à Lisbonne au mois de mai prochain, pendant les fêtes du centenaire de Camoëns.

CHRONIQUE.

Le *Courrier de Zanzibar* vient d'apporter à l'Association internationale africaine de bonnes nouvelles de la santé de tous ses voyageurs. A la date du 3 avril, MM. Cambier et Dutrieux étaient encore à Tabora ; ils se proposaient de reprendre incessamment leur marche en avant. MM. Popelin et

Vauden Heuvel sont arrivés à Zanzibar, le 19 mai dernier, après une heureuse traversée. Ils ont retrouvé dans l'île M. Dutalis, qui avait en grande partie préparé l'organisation de la caravane, de sorte que la deuxième expédition espérait pouvoir pénétrer dans l'intérieur du continent dans les premiers jours du mois de juillet.

— L'Université de Copenhague vient de célébrer, du 4 au 6 juin, le quatre centième anniversaire de sa fondation.

— Le premier prix Gobert a été décerné par l'Académie des Inscriptions à M. Paul Meyer, pour son édition et sa traduction de la chanson de la Croisade contre les Albigeois, publiées par la Société de l'Histoire de France. Le second prix a été maintenu à M. A. Giry, qui l'a obtenu l'an dernier pour son Histoire de la ville de Saint Omer et de ses institutions jusqu'au XIV^e siècle.

— Le Congrès géologique international, qui s'est réuni pour la première fois en 1878, à Paris, a décidé que sa deuxième réunion aura lieu en septembre 1881, à Bologne (Italie), sous la présidence de M. le professeur Capellini, et il a nommé, pour préparer cette session, un Comité d'organisation composé d'un certain nombre de géologues italiens.

Dans le but d'obtenir plus sûrement de la prochaine session un résultat pratique, le Congrès de Paris a, dans la même séance, adopté les dispositions suivantes : 1^o Deux commissions internationales sont nommées avec mandat d'étudier les deux questions ci-après formant le fond du programme : a) Unification des figurés géologiques ; b) Unification de la nomenclature géologique. Une troisième commission est chargée d'étudier la question des règles à suivre pour établir la nomenclature des espèces en minéralogie et en paléontologie. 2^o Ces commissions devront envoyer leurs rapports avant la fin de 1880 au comité d'organisation, qui les fera imprimer et distribuer aux membres inscrits, avant l'ouverture de la session. Le programme détaillé indiquant les jours des séances, les excursions, etc., sera distribué avec les rapports des commissions, et en tout cas, avant l'ouverture de la session même. Les personnes qui désirent être inscrites comme membres du Congrès sont priées d'en faire la demande le plus tôt possible, en s'adressant, soit au secrétariat du comité d'organisation (Bologne, 65, via Zamboni), soit à l'un des membres des commissions internationales. La cotisation, pour être membre du Congrès, est de 12 fr. Les cartes de membre seront délivrées au bureau du Congrès à Bologne, à partir du 20 septembre 1881.

Décès. — Karl Rosenkranz, philosophe et littérateur, né à Magdebourg en 1805, mort à Königsberg, le 14 juin, disciple de Hegel. — Wilhelm Mantels, président de la Société d'histoire de la Hanse, mort le 8 juin à Lübeck. — Johann von Schrandolph, peintre d'histoire, né en 1808 à Obersdorf, mort le 31 mai à Munich. — H. Noël Humphreys, artiste dessinateur et naturaliste, né à Birmingham en 1810, mort le 10 juin à Londres.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE CLASSE DES SCIENCES. *Séance du 7 juin.* — La classe vote l'insertion, au Bulletin, de divers travaux. Lecture par M. Montigny, d'une notice concernant la prédominance de la couleur bleue dans les observations de scintillation aux approches et sous l'influence de la pluie. M. Montigny fait voir que, pendant les dernières années de la période que nous traversons, années qui ont attiré l'attention des météorologistes par la persistance et l'abondance des pluies, la fréquence de l'apparition de la couleur bleue, dans ses observations de la scintillation des étoiles, a été beaucoup plus marquée que pendant les années précédentes. Ainsi, sur mille apparitions des couleurs rouge, orangé, jaune, vert, bleu et violet, que

l'emploi du scintillomètre permet de séparer dans les variations de couleurs si rapides des étoiles scintillantes, la couleur bleue, qui s'était accusée en moyenne 150 fois, à chaque observation, pendant l'année 1873, a été perçue 277 à 279 fois sur mille changements de couleurs, à chaque observation faite pendant les années 1876, 1877 et 1878, qui sont si remarquables par la quantité et l'abondance des pluies. M. Montigny a conclu de ce fait, qui repose sur ses recherches appliquées à quinze étoiles principales, que : Lorsque dans les observations de la scintillation des étoiles où les couleurs qui caractérisent ce phénomène sont nettement séparées, la teinte bleue prédomine ou se trouve en excès, il faut s'attendre à de la pluie, si elle n'est déjà survenue. Il y a une grande probabilité que les pluies seront d'autant plus persistantes et plus abondantes que la prédominance du bleu est plus marquée. L'auteur ajoute que, dans les observations qu'il poursuit, les indications au sujet de la fréquence relative du bleu s'accordent parfaitement au point de vue de la prévision du temps, avec les trois autres caractères de la scintillation qu'il avait particulièrement signalés, et qui sont : l'intensité du phénomène, la netteté ou l'état de trouble du trait et la hauteur à laquelle les étoiles scintillent.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES BEAUX-ARTS. *Séance du 13 juin.* — M. le Ministre de l'intérieur fait connaître à la classe que le budget de l'intérieur comprend depuis l'exercice courant un crédit de 2,000 francs, destiné à couvrir les frais de publication des œuvres de nos anciens compositeurs de musique, et qu'il a été entendu que cette publication commencerait par les œuvres de Grétry, le premier de nos compositeurs nationaux.

M. le Ministre invite l'Académie à s'associer à cette patriotique entreprise, et à lui soumettre des propositions pour régler toutes les mesures propres à en assurer l'exécution. M. le secrétaire perpétuel fait savoir qu'il a reçu un mémoire en réponse à la troisième question des sujets littéraires du concours de 1879 : « Déterminer quel a été depuis le commencement du XIV^e siècle jusqu'à l'époque de Rubens, le régime auquel était soumise la profession de peintre, dans les provinces constituant la Belgique ; examiner si ce régime a été favorable ou non au développement et au progrès de l'art. » Ce travail a pour devise : *Pour mieux valoir.* M. Ed. Fétis rappelle que M. Portaels avait proposé à la classe de demander à la commission organisatrice des fêtes du cinquantième anniversaire de l'indépendance nationale de comprendre dans les solennités une exposition des œuvres des artistes belges depuis 1830 jusqu'en 1880. « J'ai été heureux d'apprendre, ajoute-t-il, et je ne doute pas que la classe ne partage ce sentiment, que la proposition de notre confrère sera réalisée. » M. Fétis fait remarquer que cette exposition pourra fort bien marcher de pair avec l'exposition triennale de Gand, qui aura lieu la même année, et à laquelle les étrangers seront admis à prendre part.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES LETTRES. *Séance du 9 juin.* — Sur l'avis de MM. Wagner et Nève, la classe estime que les corrections apportées par M. Ad. de Ceuleneer à son mémoire couronné sur Septime Sévère permettent de livrer ce travail à l'impression. Elle décide l'insertion au Bulletin d'une communication de M. A. Duverger, intitulée : « L'Inquisition en Belgique. » d'une notice de M. Ad. de Ceuleneer sur deux vases archaïques trouvés à Girgenti, et d'une note de M. Galesloot intitulée : « Découverte d'une tombe romaine à Lovenjoul et vestiges d'une villa romaine à Laeken. »

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. *Séance du 31 mai.* — Nomination d'une commission chargée d'examiner une proposition de M. Craninx tendant à demander au Gouvernement, dans l'intérêt de la santé publique, que, pour obtenir l'autorisation de pratiquer la médecine en Belgique, les médecins étrangers soient tenus de subir un examen spécial devant le

jury central chargé du troisième examen du doctorat en médecine. Une commission est également nommée pour examiner une proposition de M. Warlomont, relative à la réforme de la législation concernant la profession de dentiste. L'assemblée vote l'insertion de divers travaux au Bulletin; elle décide qu'il n'y a lieu d'accorder qu'un seul des prix de 300 francs pour travaux soumis à l'Académie en 1876; ce prix est décerné à M. Bruylants, professeur à l'Université de Louvain, auteur d'un mémoire sur l'essence de tanaisie.

SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE. *Séance du 18 mai.* — M. G. Dewalque présente quelques observations relativement au mémoire de M. Bustin, sur le terrain houiller de Beyne. M. L.-L. De Koninck montre des échantillons de carpholite et de rhodocrosite qu'il a recueillis; M. Ad. Firket, des échantillons de conglomérats houillers du bassin de la Ruhr et du bassin de Saarbrück. Communication de M. G. Hock, relative à la constitution de l'étage de l'ampélite aux environs d'Argenteau.

SOCIÉTÉ DE MICROSCOPIE. *Séance du 29 mai.* — M. le Dr Ledeganck, président, est chargé de représenter la Société auprès du Comité du groupe de l'Enseignement de l'exposition nationale qui s'organise à l'occasion des fêtes de 1880. L'assemblée vote l'impression, dans les Annales, de la traduction d'un travail de M. David Robertson, intitulé : « Renseignements sur la manière de récolter les microzoaires marins. » MM. Vanden Broeck et Prinz sont chargés de publier, dans le recueil des Mémoires, une série de Foraminifères, dont les dessins, avec diagnoses en allemand, ont été communiqués par M. L. Neugeboren de Freck. Ces Foraminifères proviennent des couches miocènes de Felso-Lapugy (Transylvanie). Note sur un envoi de Diatomées par M. Mauler.

BIBLIOGRAPHIE.

REVUE DE BELGIQUE. — Juin. E. Astruc. La morale de Moïse. — Em. de Laveleye. Lettres d'Italie. — Ch. Rahlenbeck. La mission du conseiller Boisot à Metz, en 1543. — Remy Barn. Desdichada. III

REVUE CATHOLIQUE. — Juin. Petit commentaire philosophique du discours de Saint Paul à l'Aréopage (Ch. Charaux). — Trois universités allemandes, considérées au point de vue de l'enseignement de la philologie (F. Collard). — L'ouvrier mineur et les mines de l'Espagne (J.-B. André). — La morale d'Etat et la morale chrétienne (C. Pieraerts). — Les enseignements philosophiques de la science (M. de Lapparent).

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. — Mai. Rapport de M. Warlomont sur la communication de M. Van Weddingen relative à la vaccine. — Recherches expérimentales sur l'action physiologique des essences d'aspic, etc. (Masoin et Bruylants). — Des sutures considérées au point de vue technique; présentation d'instruments nouveaux (De Roubaix).

REVUE DE DROIT INTERNATIONAL ET DE LÉGISLATION COMPARÉE. — N^o 1. Le congrès de Berlin et sa portée au point de vue du droit international (Bluntschli). — L'empire austro-hongrois, la Bosnie et l'Herzégovine (Neumann). — Etude sur la juridiction consulaire. Attributions des consuls en pays de chrétienté (W. Beach Lawrence). — De quelques idées modernes en matière d'extradition (A. Prins). — Bibliographie.

DE GIPS. — Mai. Algernon Charles Swinburne (Prof. A. Pierson). — Koloniale politiek (M. W. van Golstein). — Moeders stryd (P. Heering). — De afwachende en de agressive politiek in Atjeh (Generaal P. G. Booms). — Bij 't wiegje, Moede (H. J. Schimmel). — Bibliographisch album. — Juin. De landrent op Java en Madura (K. W. van Gorkom). — De groote en kleine plannen van Hendrik IV (Prof. J. A. Wijne). — Middelnederlandsche Maria legenden (C. Honigh). — De droom van een geplunderde (C. van Nievelt). — Bibliographisch album.

DE TIJDSPIEGEL. — Mai. Met eere herdrukt (Prof. J. A. Wijnne). — Over het kiesrecht (Mr. G. van Oosterwijk). — Nederlandsch tooneel (Lucius). — Een groote naam gehandhaafd. — Hartstocht, liefde, vriendschap — Krantenwerk. — Nieuwe uitgaven en vertalingen. — Duigi (C. F. van Rees). — Eer en schande (J. Hoek). — Lentalied eens grijsaards (J. Chr. Gewin). — Twee zusters (J. de Geyter). — Uit den vreemde (Mevr. van Westrheene). — Juin. Rapport der Rijksc commissie tot het instellen van een onderzoek naar den toestand der Nederlandsche kunstnijverheid (H. L. Boersma). — De werktuigkunde aan de Polytechnische School te Delft (A. Huët). — Vergiftiging door tabak. — Een lief zonetje en een ontsmokerde huichelaar (J. Hoek). — De ongehuwde oom. — Oorspronkelijk, ook smakelijk. — Niet aanbevelenswaard. — Eene familiegeschiedenis. — Nieuwe uitgaven en vertalingen. — De Nederlanden in 1576, in verband met de Spaansche Furie en de plundering van Antwerpen. — Eer en schande (J. Hoek). — Uit den vreemde (Mevr. van Westrheene).

DE TOEKOMST. Mai. Het karakter (A. J. Marchal). Hoogmoed komt vóór den val (Sleecx). — Winter (V. A. de la Montagne). — 's Levens lente (W. Gosler). — Ever en ram (J. Stinissen). — Versjes voor kleine kinderen (Th. Stevens). — Beeldhouw en schilderkunst (V. Houwaert). — De Zulus (F. van Kempen). — Bibliographie. — Juin. Het karakter (A. J. Marchal). — De vraag in het onderwijs (J. F. Van Cuyk). — Het onderwijs in Pruisen (G. Segers). — Een kinderdichter in Indië. — De nacht. — Een kikkertje (H. van Bergen). — Beeldhouw en schilderkunst (V. Houwaert). — Een Nederlandsch Lexicon der Toonkunst (J. Stern). — Bibliographie.

REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE. — 7 juin. Michelet, Le Banquet — Philarète Chasles, L'Angleterre politique. — Les restes mortels de Christophe Colomb, rapport de l'Académie de l'Histoire de Madrid. — Œuvres de Herder, publiées par Suphan, iv^e vol. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — 14 juin. Merx, Conférence sur l'exégèse de l'Ancien Testament Hecker, Les Israélites et le monothéisme — Keim, Etudes historiques sur le christianisme primitif. — Pierre-Victor, Les Evangiles et l'histoire. — Wilhelm, Les verbes dénommatifs dans le zend. — Harder, Index des mots employés par Lucilius. — Vie de Saint-Séverin, par Eugippius, publiée par Sauppe. — Stark, Manuel de l'archéologie de l'art. — Bonet-Maury, Gérard de Grote, un précurseur de la Réforme. — E. Favre, La Confédération des huit cantons, étude historique sur la Suisse au xiv^e siècle. — R. Reuss, Mémoires d'un Alsacien du xviii^e siècle; Les tribulations d'un maître d'école de la Robertsau pendant la Révolution. — 21 juin Ph. G. Schneidermann, La controverse de Louis Cappel et des Buxtorf — Bonneau Avenant, La duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal de Richelieu — Les pensées de Pascal, publiées par Molinier. — Les ancêtres de Colbert. — Académie des Inscriptions.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. — 14 juin. L'Allemagne et M. Renan, d'après M. H. Homberger. — Le comte Monaldo Leopardi (A. Aulard). — L'origine du langage; caractères présumés des langues primitives (N. Joly). — Les Zoulous, d'après M. Anthony Trollope (Léo Quesnel). — Sophie Germain (P. Laffitte). — Notes et impressions (L. Ulbach). — Bulletin. — 21 juin. Les Allemands aux Etats Unis (C. de Varigny). — L'art et la science dans la peinture (A. Cartaut). — Barry Cornwall, poète anglais, d'après ses mémoires (L. Quesnel). — Le mouvement littéraire à l'étranger. — Causerie littéraire. — Notes et impressions (Cl. Caraguel). — Bulletin.

REVUE SCIENTIFIQUE. 14 juin. La liberté de l'enseignement supérieur (E. Aiglave). — Les explosifs modernes. La poudre, le fulmicoton et la dynamite. — Les matières colorantes de la garance (Rosentheil). — Le camphre et ses dérivés (Haller). — Académie des sciences — Chronique scientifique. — 21 juin. L'intelligence dans la série animale (B. de Saint-Germain). — Le règne végétal en Algérie (E. Cosson). — Académie des sciences. — Bibliographie scientifique. — Chronique scientifique.

REVUE DES DEUX MONDES. 15 juin. Mémoires inédits de M^{me} de Rémusat. I (P. de Rémusat). —

Le retour de la Princesse (J. Vincent). — La Commune à l'Hôtel de Ville. III (Max. Du Camp). — Considérations sur la liberté commerciale, étude inédite de M. V. de Broglie. — La marine de l'avenir et la marine des anciens. VII (J. de La Gravière). — Le Salon de 1879 (E. Guillaume). — Les théories politiques en Allemagne (Em. Beausaire). — Poésie (A. Lemoyne). — Chronique de la quinzaine. — Essais et notices.

REVUE DE FRANCE. 1 juin. Le fils d'Épiménide, légende contemporaine (Bernadille). — Une préface de M. Pasteur. — L'État et les rentiers (G. Cérise). — Le pessimisme. Suite (L. Derôme). — Le grand secret dans l'église chrétienne au 1^{er} siècle (F. Delaunay). — Le Salon et les Salonnières (V. Champier). — Revue musicale (A. de Lasalle). — Chronique de la ferme et du château (G. de Cherville). — Tablettes judiciaires. — 15 juin. La liberté de l'enseignement devant l'histoire — Guillaume du Tillot (Ch. Nisard). — Le fils d'Épiménide, légende contemporaine (Bernadille). Suite. — L'art au Salon de 1879 (G. La fenestre). — Un séjour en Espagne (E. Colibert). — Paris. La rue de Rivoli devant l'histoire (L.-M. Tisserand). — Voyages et aventures du capitaine Marius Congourdan (Mérinos). — Poésies (H. Welschinger). — Le dernier livre de Michelet (J. Levallois). — La quinzaine politique (L. Joly et Ch. Hubin). — Les livres.

JOURNAL DES SAVANTS. Mai. Cent lettres d'Al. Mavrocordato (E. Miller). — Histoire des Romains (H. Wallon). — Note sur les monnaies d'Étienne Marcel (F. De Sauley). — La Société romaine après les grandes guerres d'Afrique, etc. (V. Duruy). — Œuvres philosophiques de Sophie Germain (J. Bertrand). — Fragmenta philosophorum graecorum (E. Egger).

POLYBIBLION. Partie littéraire. Juin. Sylviculture. Suite et fin (Saltus). — Ouvrages pour la jeunesse (M^{me} Raoul de Navery). — Comptes rendus: Jurisprudence; belles-lettres; histoire. — Bulletin. — Chronique. — Questions et réponses.

REVUE GÉOGRAPHIQUE. N. 42. Dr Birdwood L'Inde anglaise en 1878. — G. Renaud. Le Tong-Kin perdu pour la France. (Suite). — G. Gravier. Le Sauvage du Brésil. (Suite). — Bokine. Voyage de Perjévalski au Lob-Noor (Suite). — Renaud. Exposition universelle. Les récompenses géographiques (Suite). — Société d'agriculture d'Alger. Algérie. Des terres, du climat et des plantes. — Carlowitz. Autriche-Hongrie. Slaves et Magyars. — Afrique. Pays des Zoulous. Les Anglais et les Cafres, Cétéoua-Yo. — Carte: Natal et le pays des Zoulous.

L'EXPLORATION. 22 juin. Congrès international d'étude du canal interocéanique: Note comparative entre le Canal de Suez et les divers tracés proposés pour le Canal interocéanique (V. Dauzats). — Chemins de fer africains (H. Mager). — Sociétés savantes — Correspondance. Abyssinie (J. Naretti). — Nouvelles de tous les points du globe.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES. Juin. L'évolution économique du xix^e siècle. Liberté et tutelle; le présent. (G. de Molinari). — Le chèque et les effets de commerce (E. Petit). — La question de la marine marchande (F. Boiteau) fin. — La colonisation algérienne. Fin (Vesin).

NOUVELLE REVUE HISTORIQUE DE DROIT FRANÇAIS ET ÉTRANGER. Mai-juin. — De la condition résolutoire dans les stipulations et de la stipulation prépostère (C. Appleton). — Aperçu des travaux sur le droit coutumier en Russie (V. Bogisic). — Étude sur le régime municipal gallo-romain (Klipffel).

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE DE PARIS. Avril. Le mouvement de la population de la France en 1877. — La justice civile en France pendant l'année 1876. — Les Sociétés de Secours mutuels. — Mai. L'armée française au point de vue économique et statistique. — La production de la soie en France et à l'étranger. — La production et le commerce de lin dans le Royaume-Uni. — Du mouvement de la richesse en France à la suite des traités de commerce de 1860. — Juin. Les cotes foncières et les divisions de la propriété. — L'œuvre des tombes militaires. — Mémoire statistique sur la ville d'Amsterdam.

MONITEUR DES ARTS. 13 juin. Salon de 1879. — Echos. — Liste officielle des récompenses du Salon. — Rapport au ministre des beaux-arts sur la bibliothèque Firmin Didot. — Un recueil de lettres. — Académie des Inscriptions. — Congrès des architectes. — Revue des ventes publiques. — 20 juin

Salon de 1879. — Echos. — Journaux et revues. — Les travaux de l'Hôtel de Ville. — Correspondance. — Géricault. — L'Hôtel des postes. — Les monuments antiques de Capri.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE. Juin. Le rayon bleu (E. Rambert). — L'Italie et sa situation actuelle (H. Meret). — Les expériences de Paul Chinel (Marc-Monnier). — De l'enseignement primaire en Belgique (H. Deboist). — La lutte entre la liberté et la protection (Ed. Tallichet) II. — Récits galiciens, Servation et Pancrace Nouvelle (Sacher-Masoch). — Le pessimisme contemporain (A. Dapples). — Chronique parisienne. — italienne, — allemande, — anglaise. — Bulletin littéraire et bibliographique.

MAGAZIN FÜR DIE LITERATUR DES AUSLANDES. N^o 24. Deutscher Einfluss auf die holländische Literatur. II (F. von Hellwald). — Zur literarisch-realistischen Bewegung in Frankreich (A. C. Wiesner). — Thomas Gray als Lyriker und Prosaiker (Th. Weischer). — Campanian (Wold. Kaden). — A. R. Rangabé: Précis d'une histoire de la Littérature néo-hellénique VI (J. P. ryanoglu). — Kleine Rundschau. — Mancherlei. — Neue Erscheinungen der spanischen Literatur. — N^o 25. Wie soll man reisen (H. Scheube). — R-nan über Deutschland (F. Lotheissen). — Memoir of the Rev. Francis Hodgson (H. Zimmern). — Aus der italienischen Belletristik — König Buda's Tod. Schluss-Artikel (A. Sturm). — Dänische Volksmärchen. Südslavische Volksmelodien (F. Hubad). — Spanisches Fest zu Ehren eines deutschen Dichters. — Kleine Rundschau. — Mancherlei. — Neue Erscheinungen der niederländischen Literatur.

HISTORISCHE ZEITSCHRIFT III. Das Testament Peter's des Grossen (H. Bresslau). — Der Ursprung des deutschen Fürstenbundes (P. Baillieu). — Älteri und der nationale Aufschwung Italiens (E. Feuerlein). — Literaturbericht. — Ein Holograph des Infanten D. Carlos (O. Waltz).

UNSERE ZEIT. 15 juin. Elisa Bonaparte-Paterson (A. Kleinschmidt). — Das Baumgebiet (O. Heyfelder). — Die Socialwissenschaften in der Gegenwart (F. von Baerenbach) IV. — Oesterreich seit dem Ausbruche des Orientkrieges (W. Rogge). — Theatralische Revue.

DER ARBEITERFREUND. II. Göthe über Reichtum und Glück (V. Böhmer). — Der Provinzial-Gewerbeverband für Schleswig-Holstein (P. Chr. Hansen). — Altersparkasse (Diargardt-Siflung) zu M. Gladbach (H. B.). — Weitere Muster von Ersparnis- und Versorgungskassen für Arbeiter. — Ein Wort über Armenpflege und Altersversorgung (M. Sch.). — Des Arbeiters Daheim.

THE ACADEMY. 14 juin. Miss Betham-Edward's Holidays in Eastern France. — Durand's First Afghan war. — Wright's Zechariah and his prophecies. — Drayson's Art of practical whist. — Lord Teignmouth's Reminiscences of many years. — Morel-Patio's Spain in the fifteenth and sixteenth centuries. — Current literature. — Notes and news. — Notes of travel. — Open scholarships at the universities. — Letters of Freiligrath to H. F. Chorley. — Luerssen's Medical-pharmaceutical botany. — Miklosich's Altslowenische Lautlehre — Science notes.

Philology notes. — Northcote and Brownlow's Roma sotterranea. — Art books. — The Salon of 1879. — Art sales. — Notes on art and archaeology.

The Comédie française at the Gaiety Theatre. — Borough of Hackney Choral Association: Mr. E. Prout's « Hereward ». — 21 juin. Trollope's Thackeray — Waters's Genealogical memoirs of the extinct family of Chester of Chicheley. — Keim, Wieseler and Harnack on early christian family. — Elton's Travels and researches in Africa. — Mounsey's Satsuma rebellion. — Brentano on the insurance of labourers. — The international literary congress. — Dr. William Turner. — Ribot's Contemporary german psychology. — Pezzi's Aryan philology. — Two discourses of St. Aristides. — Houdoy's Etudes artistiques. — Art books. — The Salon of 1879. — The royal Academy. — H. N. Humphreys. — The Comédie française at the Gaiety Theatre. — New musical publications.

THE ATHENÆUM. 7 juin. Impressions of Theophrastus Such. — Farrer's Manners and customs. — Aristotle's Ethics. — The Lover's Tale — Antiquarian publications. — Philological books. — Indian theism. — The eleventh year of Canbyes. — The folk lore Society. — Two dictionaries

scientific terms. — Geographical notes. — Excavations at Olympia — 14 juin. Trollope's Sketch of Thackeray. — Lock's Home of the Eddas. — Macfie on copyright. — Encyclopaedia britannica, vol. viii and ix. — Pearce's astrology. — Symond's Sketches in Italy. — Palaeoglotology, etruscan, etc. — The international literary congress. — Maudsley on the pathology of mind. — The royal Observatory, Greenwich. — Geographic notes. — 21 juin. Waltoniana, edited by Shepherd — Mallock on the worth of life. — Joyce's Irish grammar for the schools — A. H. Stephen's life. — Elting's Notes of debates, 1624-26. — Mrs Hutchinson's Life in the Transvaal. — The international literary congress. — The Society for the promotion of hellenic studies. — Mrs Browning's poems. — The Salon, Paris.

NORTH AMERICAN REVIEW. — Mars. Ought the negro to be disfranchised. Ought he to have been enfranchised? (Senator Blaine, Senator Lamar, Governor W. Hampton, J. A. Garfield, A. H. Stephens, W. Phillips, M. Blair, Th. A. Hendricks, Conclusion Senator Blaine). — The philosophy of J. Edwards (G. P. Fisher). — The Indian problem (General N. A. Miles). — Cryptography in politics (J. R. G. Hassard). — Russian novels and novelists of the day (S. E. Shevitch). — Avril. Retribution in politics (Th. A. Hendricks). — The public schools of England (Th. Hughes). — German socialism in America. — A friend of Lord Byron (H. James). — The census of 1880 (G. Walker). — The pronunciation of the latin language (W. W. Story). — An indian's view of indian affairs (Chief Joseph). — Hartmann's "Religion of the future" (M. A. Hardaker) — Recent miscellaneous literature (A. R. McDonough) — Mai. Our election laws (G. W. McCrary). — Campaign notes in Turkey, 1877-78 (F. V. Greene). — German socialism in America. II. — Absent friends (Rev. O. B. Frothingham). — A plea for sport (L. S. Bryce). — Notes on recent progress in applied science (Pres. Morton). — Law and design in nature (S. Newcomb, N. Porter, Rev. J. Cook, J. F. Clarke, J. McCosh). — Juin. Mon Testament: Eptre à Chloé An unpublished poem (Voltaire). — National appropriations and misappropriations (General Garfield). — The stagnation of trade and its cause (Bonamy Price). — The education of freedmen (H. Beecher Stowe). — Secret missions to San Domingo (Admiral D. D. Porter). — Sacred books of the East (Max Müller). — Evolution and theology (S. Newcomb). — The Pacific railroad (H. V. Poor). — Current literature (M. W. Hazeltin). — Will England return to protection? (John Bright).

THE NATION (New-York). 29 mai. The Week. — The present aspect of the legal-tender question. — The "New Deal." A study in city politics. — The royal Academy and the Grosvenor Gallery — The clerical forces in France. — Correspondence. — Notes — Reviews — 5 juin. The Week. — The significance of Mr Foster's nomination — Reaction in Germany — William Lloyd Garrison — The french educational law of 1849. — An egyptian Coup d'Etat — Correspondence — Notes — Reviews — 12 juin. The Week. — The need of "Smartness" in politics. — Religious bellicosity — The London theatres — Some recent pessimistic theories. — Correspondence. — Notes — Reviews

RIVISTA EUROPEA, 16 juin. Diario dei conclavi del 1829 e del 1830-31 di Mons. Pietro Dardano commentato ed annotato da D. Silvagni — Lettere e poesie inedite di Gabriele Rossetti raccolte da Vincenzo Baffi. — Le Finanze italiane negli anni 1876-1877-1878 (D. Ghetto) — Gli studi sul Petrarca di Bonaventura Zumbini (G. Scala Rizza) — L'Istruzione pubblica in Italia nei secoli VIII, IX e X (G. Salvioli). — Appunti sul tema dell' emigrazione italiana. Sue cause ed effetti (F. G. A. Campana). — La Storia di un libro. Studio critico-psicologico tratto dal vero (G. S. Intra). — Il discorso del sig. Emilio Ollivier per l'Accademia di Francia — La Bibbia e l'Assiriologia — Archeologia (Dal Moniteur des Arts) — Rassegna letteraria e bibliografica. — Note scientifiche — Notizie letterarie e varie. — Bollettino bibliografico.

RASSEGNA SETTIMANALE, 15 juin Il limite alle sovrimposte sulla fondiaria. — L'Austria-Ungheria e i suoi impegni commerciali — I nostri armamenti navali. — La politica in Ispagna. Lettera da Barcellona. — Corrispondenza da Vienna — Il Parlamento. — La Settimana — La corte di Roma nel secolo XVII secondo le relazioni degli ambasciatori

veneti (A. D'Anzoni). — L'eruzione dell'Etna (F. De Roberto). — Bibliografia: Giovanni De Castro, Milano e la Repubblica Cisalpina giusta le poesie, le caricature ed altre testimonianze dei tempi. Antonio Saladra, La progressione dei Bilanci negli Stati moderni, Prolusione. G. Foglia, Prime nozioni di lettura per la prima classe elementare. — Notizie. — Riviste — 22 juin. Gli Avvocati in Parlamento e gli interessi privati. — Il Consiglio superiore dell'istruzione pubblica elettivo. — La Convenzione postale colla Francia — La Proroga alla applicazione della legge sui beni incolti. — Corrispondenza da Parigi. — Corrispondenza da Napoli. — Il Parlamento — La Settimana. — Il Principe veneziano e la sua lista civile (E. Morpurgo). — Corrispondenza letteraria da Parigi (A. C.). — Concerti musicali. — Poesia popolare. Lettera ai Direttori (G. Salvatori).

Bibliografia: Luigi Gualdo, Un Marriage excentrique. Gregorovius, Le tombe dei Papi. Ursianu Valerian, Lotta pel diritto alla terra attraverso i principali sistemi politici. F. Cartolano, Del metodo e dei sussidi per l'insegnamento degli elementi delle scienze fisiche nelle scuole elementari. — Notizie. — Riviste.

Catalogue de la Bibliothèque du ministère des affaires étrangères. Bruxelles, Lhoest et Coppens, 1878. in-8°

Diégerick. A. Essai de bibliographie yproise. 3^e fasc. Ypres. Lafonteyne. 3 fr.

Ley. Exercices préparatoires à l'enseignement grammatical. Brux., Off. de publ. in-12. 75 c.

Vlaamsche Bibliographie. Lijst van Nederlandsche boeken, tijdschriften en muziekwerken in België in 1878 verschenen. Uitgave van het Willemsofonds. Gand, Vuylsteke. in-8°. 1 fr.

Calcar, Elise van. Frederik Fröbel, hoe hij opvoeder werd. La Haye, H. C. van Calcar. in-8°. 1 fl. 80.

Rijkens, R. R. Beknopte opvoelkunde, vooral met het oog op de lagere school. Groningue, J. B. Wolters. in 8° 1 fl. 90.

Slingsbij van Hoven. Flora van 's-Hertogenbosch. Leeuwarden, Suringar in-8°. 1 fl. 90.

De Transvaal, Orange-Vrijstaat, Basoeloland, Natal en Zoeloe-Kafferland. Amsterdam, Seyffardt, in folio 0 fl. 50.

Verhagen Jr., J. Geloofshelden en bloedgetuigen van Noord-en-Zuid-Nederland. Brielle, Wierema. in-8°. 4 fl. 50.

Balfour, A. J. A defence of philosophical doubt. London, Macmillan. 12 s.

Baltzer, E. Empedocles. Eine Studie zur Philosophie der Griechen. Leipzig, Eigendorf. 2 M. 40 Pf.

Congrès (Le) pénitentiaire international de Stockholm, 15-26 août 1873. Comptes-rendus des séances publiés sous la direction de la commission pénitentiaire internationale, par le Dr Guillaume. T. I. Stockholm, Bureau de la Commission pénitentiaire internationale. In-8°.

Correspondenz (Politische) Friedrich's des Grossen Bd II. Berlin, Alex. Duncker. In-8°.

Della Scala, Francesco. Discorso di filosofia. Vol. II. Firenze, tipografia cooperativa 3 L.

Foucher de Careil. Descartes, la princesse Elisabeth et la reine Christine. Paris, Germer-Baillière 3 fr. 50.

Kohn, A. und C. Mehlis. Materialien zur Vorgesichte des Menschen im östlichen Europa 2 Bd. Jena, Costenoble. 15 M.

Loménie, L. de. Esquisses historiques et littéraires. Paris, Calmann Lévy. 3 fr. 50.

Meaux, Vicomte de. Les luttes religieuses en France au XVI^e siècle. Paris, Plon 7 fr. 50.

Peter, C. Zur Kritik der Quellen der älteren römischen Geschichte. Halle, Waisenhaus 3 M.

Riehl, A. Der philosophische Criticismus und seine Bedeutung für die positive Wissenschaft 2 Bd. 1. Thl. Leipzig, Engelmann 7 M.

Werner, K. Giambattista Vico. Wien, Faesy. 4 M.

L'ATHENÆUM BELGE est en vente :

A Bruxelles, au bureau du journal, 26, rue de la Madeleine; à l'Office de Publicité, 46, même rue; chez M. G. Mayolez, rue de l'Impératrice, 13.

A Paris, chez M. Ernest Leroux, libraire-éditeur, 26, rue Bonaparte.

OFFICE DE PUBLICITÉ

46, RUE DE LA MADELEINE, 46.

LES

LIBERTÉS COMMUNALES

Essai sur leur origine
et leurs premiers développements en Belgique,
dans le Nord de la France
et sur les Bords du Rhin

PAR

Alphonse WAUTERS

Deux parties in-8°.

14 francs.

Histoire populaire de la Belgique

PAR

LOUIS HYMANS

18^{me} ÉDITION.

1 vol. in-8°. 4 francs.

BRUYLANT-CHRISTOPHE et C^{ie}

33, rue Blaes.

Histoire Parlementaire

DE LA

BELGIQUE

DE 1831 A 1880

PAR

LOUIS HYMANS

Ancien Membre de la Chambre des Représentants.

DÉDIÉE

à Sa Majesté LÉOPOLD II, Roi des Belges.

L'HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA BELGIQUE, par L. Hymans, est imprimée dans le format in-8°, en caractères neufs et sur papier de premier choix.

La publication se fera par fascicules composés d'un nombre indéterminé de feuilles.

Le prix de chaque fascicule sera calculé sur le pied de 30 centimes par feuille de 16 pages.

Les 25 premiers fascicules sont en vente.

Brux — Impr. lith. Lhoest et Coppens, rue de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

2^{me} ANNÉE.

N^o 14 - 15 JUILLET 1879

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — La vie du prince Albert, par Th. Martin (J. Carlier). — Walther von der Vogelweide, par A. Lange (J. Stecher). — Lettres intimes de M^{lle} de Condé (A. Chuquet). — Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur (F. Collard). — Atlas astronomique de l'univers, par E. Laporte. — Revue des revues étrangères. — Lettre parisienne (Charles Bigot). — Le Musée d'antiquités de Constantinople (Ad. de Ceuleneer). — Correspondance : L'*Hortensius* de Cicéron (P. Thomas). Le Dictionnaire de l'Académie française. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

The life of His Royal Highness the Prince Consort, by Theodore Martin, 4^e volume. Londres, 1879 (1).

L'éminent écrivain auquel la reine d'Angleterre a confié la tâche de retracer la vie du prince Albert comptait achever cette tâche dans le volume qu'il vient de publier. Il avait compté sans son hôte, c'est à-dire sans la quantité de documents du plus haut intérêt mis à sa disposition par sa souveraine. Forcé lui est donc d'écrire en ce moment un cinquième volume pour arriver au terme de son récit. Ce n'est pas nous qui nous en plaignons. De tels ouvrages jettent une trop vive lumière sur les événements pour qu'on craigne de les voir prendre des dimensions étendues. Quand l'intérêt ne cesse d'y être soutenu, comme c'est ici le cas, ils forment une lecture aussi attrayante qu'instructive.

Le volume que nous avons sous les yeux nous fait parcourir trois années remplies de faits d'une importance capitale et se succédant avec rapidité : la révolte de l'Inde, les entrevues des souverains de France et d'Angleterre à Osborne et à Cherbourg, et toute cette longue crise qui devait se terminer par la guerre d'Italie. Le rôle du prince Albert, en sa qualité de conseiller intime de la reine Victoria, y est naturellement considérable; disons-le cependant en passant, il nous a paru que le prince ne s'était jamais écarté des limites tracées par le respect le plus absolu des règles constitutionnelles. Nous n'avons nulle part trouvé l'indice de ces tendances autoritaires que lui a trop gratuitement attribuées une partie de la presse anglaise. Ainsi, toutes les dépêches, toutes les lettres confidentielles adressées à la Reine et à son époux ou écrites par eux, n'ont jamais, nous le voyons, manqué d'être communiquées à la fois au chef du cabinet et au secrétaire d'Etat aux affaires étrangères. Est-ce là le fait d'autocrates? Celui qui avait un jour, dans une occasion solennelle, déclaré que le souverain n'était que le représentant des institutions du pays, celui qui prenait sans cesse

pour guide de ses actions l'expression libre et franche du sentiment public, ne pouvait en aucune façon aspirer à gouverner l'Angleterre d'après ses idées personnelles. Au contraire, il doit être regardé avec la reine Victoria comme un des plus scrupuleux observateurs du vrai système représentatif.

A la vérité, le couple royal prenait une part active à la conduite des affaires du pays. En toute circonstance on le voyait, soucieux de l'honneur et des intérêts de l'Angleterre, réclamer du cabinet les renseignements les plus étendus, lui adresser exhortations et conseils et transmettre même à l'occasion des paroles d'encouragements ou d'éloges à ceux qui tenaient au loin le glorieux drapeau britannique. Qui saurait raisonnablement lui en faire un grief?

Par exemple, durant cette épouvantable révolte qui faillit détruire aux Indes la puissance anglaise, n'était-il pas tout naturel que la Reine et son mari suivissent avec anxiété les événements qui ne laissaient en repos aucun de leurs compatriotes? Plus d'une fois, un billet parti d'Osborne ou de Windsor fut le signal d'une mesure, d'une décision rapide qui avaient sur les bords du Gange un précieux résultat. Et quand le calme s'y fut rétabli après deux années de terribles convulsions, c'est encore du cabinet de la Reine que partaient l'idée de créer des récompenses spéciales pour les héros de la guerre, les premiers mots de clémence pour les vaincus.

Rien n'est plus curieux à lire que cette longue et pressante correspondance échangée entre la Reine et ses ministres; mais une lettre surtout est caractéristique, celle que lord Palmerston écrit en réponse à des plaintes très vives de sa royale maîtresse sur les retards que subit l'envoi des renforts :

Il sera peut-être permis au vicomte Palmerston de prendre la liberté de dire qu'il est heureux pour ceux dont les opinions ne sont pas semblables aux opinions de Votre Majesté, que Votre Majesté ne siège pas à la Chambre des communes, car ils trouveraient en elle un antagoniste rempli d'arguments formidables; de même, d'autre part, ceux dont Votre Majesté approuve les opinions trouveraient en elle, dans les discussions, l'appui d'un puissant allié.

Un autre détail à noter, car il est, pensons-nous, resté jusqu'à présent inédit, c'est l'offre de deux régiments belges faite par le roi Léopold 1^{er} à sa nièce au moment où les premiers renforts, trop faibles pour être d'un bien grand secours, s'embarquaient pour les Indes. Lord Palmerston déclina cette offre, pensant avec raison que les troupes anglaises seules devaient vaincre la révolte, et les deux régiments restèrent en Belgique.

On peut juger par cette amicale proposition de l'intimité qui existait entre Laeken et Windsor. Elle n'en est que la seule preuve. L'existence de la Belgique ne cessait de préoccuper vivement le prince Albert. Il se montre très ému quand il apprend que dans une conversation avec un envoyé extraordinaire du Roi, Napoléon III s'écrie :

La Belgique ne peut exister qu'à la condition

d'une union intime avec la France. D'ailleurs, ce n'est pas seulement ma politique, c'était aussi celle de Louis Philippe lorsqu'il mariait sa fille et voulait l'union douanière, c'est la politique de la France.

A son avis, l'envoyé belge n'a pas protesté avec assez d'énergie contre ces paroles.

C'est, exactement le contraire, l'absolue neutralité de la Belgique, qui est la vérité sous l'empire des traités; c'est sur ce pied de neutralité, et seulement sur lui, que la Belgique, depuis 1848, a été reçue dans la famille des nations européennes et reconnue comme une sœur.

La lettre dont nous extrayons cet important passage n'est pas la seule que le prince Albert écrive à son oncle au sujet de la position alors un peu critique de notre pays. A plusieurs reprises, il lui rend compte de ses entretiens ou de sa correspondance avec Napoléon III, ou bien encore de ce qu'il apprend des intentions de l'Empereur.

Au moment où celui-ci se figurait que le roi des Belges est avec le duc de Saxe-Cobourg et le prince Albert, l'agent actif d'une coalition anglo-germanique contre la France en vue d'une guerre avec l'Autriche, le dernier ne néglige aucune occasion de protester contre cette supposition. Le Roi lui-même se joint à lui, et tous deux parviennent enfin, non sans peine, à convaincre Napoléon.

Ce n'est pas en France seulement que le bruit de cette coalition avait couru et trouvé de l'écho; il régnait aussi en Angleterre. On dirait même qu'il y règne encore. Les actives démarches du prince Albert en faveur du maintien de la paix, sa réprobation non-dissimulée pour la politique de l'empire dans les affaires italiennes y ont donné naissance. On accusait, on accuse le prince d'avoir écouté ses sentiments de petit prince allemand de préférence au sentiment national anglais. L'accusation manque de base. Il suffit pour s'en convaincre de lire la correspondance échangée avec le prince-régent de Prusse au sujet de l'attitude de ce dernier pays en cas de conflit entre la France et l'Autriche. Longuement concertée avec les lords Derby et Malmesbury, cette correspondance s'en r-ffre constamment au sentiment public exprimé dans les débats du Parlement sous trois ministères formés en moins de deux années, elle conseille de provoquer de pareils débats dans les Chambres prussiennes. Est-ce la faute du prince Albert si l'opinion publique a changé depuis lors, si elle est devenue favorable à l'Italie nouvelle?

Au moment dont nous parlons, de 1857 à 1859, elle réclamait avant tout la paix, émue qu'elle était par les conséquences désastreuses d'une situation troublée. De là tous les efforts de la Reine et du prince pour empêcher l'orage d'éclater en Lombardie, leur pression morale sur l'esprit de Napoléon III. C'était la voix de la raison que le prince faisait entendre à l'Empereur dans les entrevues d'Osborne et de Cherbourg, alors que tous les deux étaient animés d'un égal désir de rétablir « l'entente cordiale » un instant menacée. L'impression première de Napoléon paraît avoir été profonde. M. Théodore Martin, rappelant cet épisode connu de

(1) Voir, pour le 3^e volume, l'*Athenæum* du 7 avril 1878.

l'entrevue de Compiègne et le mot de Napoléon à Cavour : « il n'y a que trois hommes en Europe, nous deux, et un troisième que je ne vous nommerai pas, » se demande même si ce troisième homme n'était pas le prince Albert.

Cela est bien possible. En tous cas, l'Empereur trouvait en lui un interlocuteur singulièrement sensé et réfléchi durant les longues conversations dont nous lisons ici le memorandum, et les traités de 1815, qu'il rêvait de réviser comme injurieux pour la France, un défenseur convaincu autant qu'éclairé.

Mais si la conduite du prince dans toutes ces difficiles conjonctures a soulevé des critiques parfois amères en Angleterre, il en est tout autrement de l'intelligente initiative qu'il ne cesse de prendre pour élever le niveau moral et intellectuel du pays. On l'a dit avec raison, « le prince Albert a rarement parlé en public sans déposer dans l'esprit de ceux qui ont entendu ou lu ses discours une précieuse semence de réflexions futures. » Il possédait au plus haut degré cette philanthropie véritable qui cherche à relever l'homme au lieu de le dégrader par une charité malentendue. Les classes ouvrières ont eu peu d'amis plus sincères, plus dévoués, et c'est parmi elles que le souvenir du prince est resté le plus vivace.

En matière d'art, le prince a fait beaucoup pour l'éducation des masses. On lui doit, entre autres, cette utile mesure qui consiste à placer sur chacun des tableaux des musées un cartouche indiquant le nom du peintre, l'époque où il a vécu et le sujet de la peinture. C'est insignifiant en apparence, et pourtant cela a eu des conséquences immenses au point de vue de la fréquentation des musées.

Le prince était au surplus un amateur très distingué de toutes les choses artistiques, comme il l'était des choses littéraires. Bien qu'il sût manier le pinceau, il préférerait s'en abstenir, trouvant qu'il fallait se vouer tout entier aux arts ou se borner à les encourager. Sa vie si occupée ne lui eût pas laissé le temps de s'asseoir longtemps devant un chevalet ni devant un piano — car il était aussi excellent musicien, — mais elle le forçait de tenir presque constamment la plume à la main et de prouver ainsi ses rares aptitudes littéraires. Il y a dans ces lettres, ces memorandum, ces programmes d'œuvres philanthropiques des pages que ne désavouerait aucun écrivain de race. Le prince fut certainement devenu un littérateur fort estimé s'il n'avait dû vouer tous ses instants au service de sa patrie d'adoption.

Sous ce rapport, la Reine le cède à peine à son mari. Son style est comme le sien plein de netteté et d'élégance, avec une pointe de vivacité féminine qui ne le rend que plus remarquable. Nous ne saurions reproduire cent récits pleins de cœur et de vie, mais on ne nous en voudra pas de citer tout entier le tableau charmant qu'elle trace du mariage de sa fille aînée avec le prince de Prusse dans son journal quotidien :

Lundi 25 janvier. — Le second des jours capitaux de ma vie eu égard aux sentiments qu'il provoque en moi. Il me semble que je vais moi-même me marier une seconde fois, seulement je suis un peu plus nerveuse, parce que je n'ai plus ce sentiment béni que j'avais alors, qui exalte et donne de la force, celui de me donner pour la vie à celui que j'aimais et honorais — alors et toujours... Tandis que je m'habille, la chère Vicky (1) vient me voir. Elle paraît bien et tranquille, dans un état d'esprit parfait. Elle a dormi mieux et plus profondément qu'auparavant. Cela me soulage grandement. Je lui donne un joli petit livre intitulé : Le présent de nocce.

Quand tout est prêt pour le départ vers la

(1) Diminutif de Victoria.

chapelle du palais de Saint-James, on photographie la Reine avec son mari et sa fille, et elle écrit à ce propos :

Je tremble si fort que mes traits sont méconnaissables sur l'épreuve. Le temps est venu de partir. Le soleil brille, des milliers de personnes sont sur pied depuis l'aube, on tire le canon, les cloches sonnent, etc. Albert et l'oncle (le roi Léopold), en uniforme de feld-maréchal, avec le bâton, et les deux aînés des garçons viennent d'abord, puis les trois filles, en satin rose garni de dentelles de Newport, Alice avec une couronne et les deux autres avec de simples bouquets de bluets dans les cheveux (1), ensuite les quatre petits garçons en costume écossais. Le hall est rempli. Les sonneries des trompettes et les acclamations d'une foule immense font battre mon cœur avec force. Vicky est dans la même voiture que moi, assise en face. A Saint-James, nous entrons dans un salon de toilette très joliment garni où sont l'oncle, Albert et les huit filles d'honneur qui paraissent charmantes dans leur tulle blanc, avec des couronnes et des bouquets de roses roses et de bruyère blanche. Nous passons ensuite dans le « closet » (2), où maman (très-belle en velours violet garni d'hermine et de soie violette et blanche) est avec les Cambridge. Tous les princes et princesses étrangers, sauf l'oncle, le prince de Prusse et le prince Albert de Prusse sont déjà dans la chapelle. Le cortège se forme alors, tout à fait comme à mon mariage; seulement, combien la vieille famille royale est devenue peu nombreuse! Maman est la dernière avant moi, — puis lord Palmerston avec l'épée d'Etat — puis Bertie (le prince de Galles) et Alfred. Moi avec les deux petits garçons à mes côtés (ce qu'on dit avoir été du plus touchant effet) et les trois filles derrière. L'effet était très imposant pendant que nous traversions les salons, l'escalier et une cour couverte.

La chapelle, quoique trop petite, paraît extrêmement solennelle et bien, remplie comme elle l'est de tant de dames élégantes, d'uniformes, etc. L'archevêque est à l'autel, et de chaque côté les personnages royaux. Derrière moi, maman et les Cambridge, les fillettes et les petits garçons près de moi, et en face la chère princesse (de Prusse) et les princes étrangers derrière elle. Bertie et Affie (le duc d'Edimbourg), non loin de la princesse, un peu en avant des autres.

Les tambours et les trompettes jouent des marches et l'orgue en joue d'autres pendant que le cortège s'approche et entre. Il y avait une pause entre chaque air, mais pas longue, et l'effet est frappant d'entendre ainsi la musique devenir graduellement de plus en plus rapprochée. Fritz semble pâle et agité, mais en parfaite possession de lui-même, saluant de notre côté, puis s'agenouillant de la façon la plus respectueuse. Alors entre le cortège de la mariée, et notre chère fleur paraît très touchante et aimable, avec une admirable expression d'innocence, de confiance et de gravité, sous son voile tombant sur ses épaules! Elle marche entre son père bien-aimé et son cher oncle Léopold, qui fut présent à son baptême et à sa confirmation, veuf lui-même de la princesse Charlotte, héritière du trône d'Angleterre, Albert et mon oncle, frère de maman, et l'un des rois les plus sages d'Europe.

Toutes les émotions, tous les souvenirs assiégent le cœur de cette heureuse mère, et l'on comprend qu'elle dise à la fin de son récit : « Je me sentais si émue, si charmée, si transportée, que j'aurais embrassé tout le monde! »

Le prince n'est pas moins ému, mais il domine mieux ses impressions. On en trouve la trace dans la lettre touchante qu'il écrit à sa fille quand elle quitte le sol anglais et dans les extraits de son journal. Heureux moments d'ailleurs que ceux-là, et bien faits pour produire une profonde impression dans cette famille qui pouvait servir de modèle au monde entier.

On ne saurait s'imaginer à quel point l'affection y était étroite et tendre. Quand le prince doit parler en public, la Reine se sent prête à défaillir, elle n'ose le regarder de peur de le

(1) Le bluet est la fleur de la maison de Prusse.

(2) Le « closet » est le petit salon réservé dans toutes les fêtes de la Cour aux seuls membres de la famille royale.

troubler. Tous les deux ont hâte de rentrer au plus vite dans leur *home*, au milieu de tout ce petit monde qui en fait la joie et le bonheur. Après l'entrevue de Cherbourg et l'imposante solennité d'une grande démonstration maritime, ils reviennent fêter la naissance de leur second fils et prendre part à une fête villageoise organisée par les tenanciers d'Osborne. C'est un délicieux contraste que la Reine ne manque pas de faire ressortir en consignait le soir ses impressions de la journée.

Il est difficile de ne pas être touché par les joies si pures de ce foyer royal, et l'on comprend à quel point a été cruel le coup qui en est venu si subitement frapper le chef adoré. M. Théodore Martin nous dira dans son prochain volume les dernières moments d'une noble existence et la douleur à jamais inconsolée de la reine Victoria. Nous attendons la fin de son ouvrage avec une impatience que justifie pleinement le puissant intérêt du quatrième volume.

JULES CARLIER.

Un trouvère allemand. — Étude sur Walther von der Vogelweide par A. Lange. Paris, Sandoz et Fischbacher. 397 p. in-8°.

Est-ce un symptôme de détente, un signe d'apaisement? On est tenté de l'espérer quand on lit ce chaleureux éloge du plus patriote des poètes de l'ancienne Allemagne. Il est vrai que quand on a, comme M. Lange, étudié les travaux d'Uhland, de Lachmann, de Simrock, de Pfeiffer, de Wackernagel, de Daffis, de Kurz et de Menzel, il est difficile de se défendre de l'admiration. Walther von der Vogelweide n'est pas seulement le chanteur inspiré de la Germanie; c'est aussi un des plus charmants, des plus vivants poètes du moyen âge. Un siècle avant l'auteur de la *Divine Comédie*, il a su allier le naïf et le sublime, le réel et l'idéal. Avec la même aisance, il prophétise la puissance du Saint Empire romain, c'est-à-dire allemand, et chante ses querelles d'amour, les jeux du printemps et les amusements populaires. Son dialecte est aussi souple pour célébrer les mystères de la religion que pour railler les princes qui ne paient pas assez les vers qu'il leur adresse.

C'est, avant tout, un poète spontané, personnel, naturel; il pense tout haut et sans réserve, bien que sa noblesse soit mince et qu'il lui faille vivre d'une sorte de domesticité de cour. Aussi M. Lange s'attache-t-il d'abord à nous faire connaître l'homme, afin de nous aider à mieux goûter l'originalité de son œuvre : « Il y a, dit l'auteur, un trait de son caractère qui paraît être plus particulièrement allemand; c'est une certaine naïveté, toute charmante d'ailleurs, et qui, loin de le déparer, ne le rend peut-être que plus sympathique. » Ce *peut-être* est de trop; car Walther von der Vogelweide nous doit plaire surtout parce qu'il est si complètement, si instinctivement vrai. C'est un artiste, un grand artiste, sans doute; mais il chante dans toute la spontanéité de sa verve; il s'abandonne si entièrement que quand il passe d'un sentiment à un autre, involontairement aussi il change de ton, de rythme et de strophe. De là cette variété, cette richesse de versification qui, bien loin de rappeler la rudesse des trouvères du Nord, le rapproche plutôt des troubadours du Midi, si fins, si élégants, si raffinés. L'analogie se retrouve même — c'est une fine remarque de M. Lange — dans la douceur de l'idiome souabe rappelant la sonorité de la langue d'oc.

« La versification de Walther, nous dit-il (p. 352), est aisée, quoique savante. » Cette étrangeté s'explique quand on connaît l'auteur de ces vers, autant que l'étude dont nous parlons ici nous permet de le faire revivre. Il résulte bien de cette biographie que toutes les

strophes du plus célèbre minne-sænger sont des échos du temps, des reflets des circonstances. C'est parce que cela vaut la peine d'être dit qu'on se donne le plaisir de le chanter. En même temps, quel que soit le sujet qu'on traite, la personne du poète y transparait et y palpite. C'est par là que ces vers sont les plus lyriques que la vieille Allemagne ait connus. Tout s'y transforme en sentiment intime, en passion individuelle, en actualité palpitante, qu'il s'agisse de la croisade du pape, de l'empereur ou même de la théologie la plus abstruse. C'est qu'à cette époque, il faut bien le reconnaître, le vers, si savant qu'il soit, est l'expression naturelle, la forme presque inconsciente de toute idée qu'on veut transmettre, de tout sentiment qu'on veut propager. La conviction même qui anime cet orateur, car c'en est un, puisqu'il agit directement sur son auditoire) nécessite les plus grands scrupules pour les moindres détails du texte (*das Wort*), de la prosodie (*der Ton*) et de l'air (*die Weise*).

Tous les mètres dont se sert Walther lui appartiennent en propre. Le trouvère allemand rappelle sous ce rapport, et de la façon la plus curieuse, l'aède grec. On connaît le mètre archiloquien, et l'on sait que le soldat-poète l'avait inventé comme on invente un projectile, *proprio armavit iambo*. Est-ce qu'à Lesbos, Alcée et Sapho n'avaient pas également leurs rythmes personnels, comme ils avaient, en toute souveraineté de génie, leurs façons personnelles de voir et de faire voir les choses? Pour Walther, nous connaissons une particularité plus curieuse encore. En feuilletant l'édition de Franz Pfeiffer, qui ouvre la collection populaire des *Deutsche Classiker des Mittelalters* (Classiques allemands du Moyen Âge), nous remarquons que certaines pièces n'ont la même *taille* que parce qu'elles se rattachent à une même situation. M. Lange rappelle que Uhland et Simrock ont réussi à classer chronologiquement les *Sprüche* ou proverbes de Walther d'après la prosodie. Il y a, selon ces critiques, le ton de la cour de Vienne, celui du roi Philippe de Souabe, ceux d'Otton de Brunswick et de l'empereur Frédéric II, etc.

C'était de la poésie en action, à la fête comme à la bataille, au palais de Mayence, à la Wartbourg d'Eisenach, comme en Apulie ou en Palestine. D'ailleurs, la vie même du poète est une lutte de tous les jours; à peine quelques heures d'amour, d'amitié et de repos. Tout jeune, il quitte le Tyrol où il est né; il se fait écouter à la cour de Vienne dès 1198. Puis, il parcourt sans cesse l'Allemagne, l'Italie, peut-être même la France où il connut Philippe-Auguste. Dans un chapitre des plus intéressants (*L'homme politique*), M. Lange nous explique très bien comment cette vie errante du poète patriote se mêle aux plus grands événements du siècle. Il écarte aussi de la mémoire de son minne-sænger chéri l'accusation de versatilité. En passant du parti de Philippe de Souabe à celui d'Otton de Brunswick, Walther ne changea pas de drapeau: c'est toujours pour la grandeur et la majesté de l'Empire qu'il prétend agir sur ses contemporains.

Voyez le *lied* n° 39 de l'édition Pfeiffer. C'est presque le thème d'Ernest-Maurice Arndt (*La patrie de l'Allemand*.) Quel patriotisme profondément lyrique!

« Qu'on me paie la bienvenue, s'écrie-t-il: j'apporte la bonne nouvelle. Elle dépasse tout ce qui l'a précédé. Voyons, que donnerez-vous?... » Puis, s'adressant aux femmes: « C'est pour vous, dames allemandes, que j'honore trop pour exiger un salaire, c'est pour vous que je parlerai... » Il a parcouru tant de pays, et cependant, qu'il lui arrive malheur, si jamais son cœur pouvait se résoudre à trouver du plaisir

aux mœurs étrangères. De l'Elbe au Rhin, et du Rhin jusqu'en Hongrie, c'est en Allemagne qu'habitent les meilleures femmes. Ce sont des anges, par leur bonne éducation. Ailleurs son patriotisme s'imprègne d'amertume et d'ironie. Il rend aux Welches (aux *Walen* des trouvères flamands), c'est-à-dire aux Italiens, aux Français et à tous les peuples de langue romane, sarcasme pour sarcasme. On dirait qu'il a entendu les troubadours français répéter avec Peire Vidal: « Les Allemands sont aussi rudes que grossiers. Si l'un d'eux, par hasard, se mêle d'être aimable, il y a de quoi en mourir; leur langue est un hurlement de chiens continus. » (1).

Si, comme beaucoup le supposent, Walther fut un moment chargé de l'éducation du fils de l'empereur Frédéric II, ce choix était digne d'un prince qui était poète aussi. Il estimait, sans doute, que ce précepteur convenait d'autant mieux qu'il savait défendre les droits de l'Empire, même contre la Papauté. Comme Dante, en effet, comme tous les grands esprits du moyen âge, Walther ne confondait pas les intérêts de la religion avec ceux de quelques prélats ambitieux ou avides. Dans un chapitre fort travaillé, M. Lange s'attache à bien distinguer, dans la carrière si troublée de son trouvère, le chrétien et le citoyen. Les effusions les plus mystiques n'empêchent pas le chanteur courageux de dénoncer quand il le faut les abus, les intrigues du sanctuaire. Son hostilité contre les papes Innocent III et Grégoire IX est, sans doute, violente; mais elle s'explique par l'amour propre national. Il n'admet pas que le pontife romain intervienne sans cesse dans les querelles politiques de l'Allemagne. « Les prêtres, s'écrie-t-il, dans son 85^e *lied*, veulent renverser les droits des laïques! » En véritable gibelin, il déclare, comme Dante le fera plus tard, que la puissance temporelle accordée par Constantin a été fatale à l'Eglise.

M. Lange se demande, à ce propos, pourquoi cet ennemi d'Innocent III est demeuré insensible aux malheurs des Albigeois. Bien souvent cependant il s'était montré l'adversaire de la violence et de la cruauté; souvent aussi il avait montré le peu de cas qu'il faisait, lui chrétien sincère et dévot, des foudres de Rome. Ce qui est plus inexplicable encore, c'est l'éloge qu'il fait de Léopold d'Autriche, un des plus après à la curée dans cette horrible croisade. Mais il convient, comme le remarque notre auteur, de juger ces poètes-chevaliers d'après les traditions de leur pays et les idées de leur époque; autrement, on serait bien embarrassé devant la sensualité de certaines pièces, telles que *Unter der Linde* ou bien *Herrliche Frau*. Cependant, dans ses aubades ou chants du matin, alors même qu'il imite les Provençaux si licencieux, Walther von der Vogelweide se montre plus pur et plus délicat. Sa sévérité morale forme souvent un contraste frappant avec les audaces de son compatriote Ulrich von Lichtenstein, qui osait aller tous les jours à la messe à Trévise, en costume de « Dame Vénus. » Walther se contente de dire que Dieu veut qu'on aime les femmes. Au surplus, son amour est si discret que les critiques les plus sagaces ont dû renoncer à percer les voiles dont il s'enveloppe.

M. Bossert, tout en faisant l'éloge de cette savante étude de M. Lange (*Le Temps*, numéro du 31 mai 1879) refuse d'accorder le titre classique à Walther von der Vogelweide. Certes, il ne l'est pas à la manière du gibelin de Florence; mais il n'en a pas moins le droit d'inaugurer la belle collection de Franz Pfeiffer. N'est-il pas l'harmonieux écho de la pensée de son temps? N'a-t-il pas, en célébrant ses joies ou ses tris-

tes, trouvé cette note humaine qui est de tous les temps comme de tous les pays? Et l'Allemagne, depuis le XIII^e siècle jusqu'à nos jours, a-t-elle jamais cessé de le proclamer son lyrique par excellence, l'expression la plus pure de l'esprit germanique?

Sans avoir la profondeur de Dante, il exprime de la façon la plus heureuse des sentiments nobles et graves. Sa politique est nette, pratique, actuelle; mais elle se tient toujours à la hauteur de la véritable poésie. On s'en aperçoit dès le premier morceau des *Sprüche*: « Assis sur une pierre (1), je me demandais plein d'angoisse comment et pourquoi il faut vivre en ce monde. En vain je cherchais le moyen de réunir trois choses qui souvent se nuisent: l'honneur, la fortune et l'amour de Dieu. » Tantôt, c'est une servante qui rappelle énergiquement les princes à leurs devoirs, tantôt c'est une touchante idylle qui, par le contraste de l'amour et de la paix, prêche à merveille contre l'anarchie et la guerre civile. Pour Walther tout parle dans la nature, et tout y enseigne à ceux qui savent l'entendre les meilleures leçons de sagesse et de patriotisme.

« Sans doute, dit M. Lange, Walther s'est trompé; plus d'une fois la passion l'a entraîné trop loin, et ses jugements manquent de calme. Mais, le dirons-nous? il nous plaît encore et se fait peut-être aimer davantage par les côtés moins parfaits et tout humains de son caractère. » C'est la conclusion naturelle de cette consciencieuse monographie. On ne peut guère reprocher à cette savante étude qu'une certaine diffusion de détails toutes les fois que l'auteur tente d'expliquer le trouvère allemand par le trouvère français. L'opposition entre Walther von der Vogelweide et d'autres poètes allemands de la période souabe eût été plus utile, plus caractéristique. J. STECHER.

Lettres intimes de Mademoiselle de Condé à M. de la Gervaisais, 1786-87, avec une préface de Ballanche, une introduction et des notes par Paul Viollet. Paris, Didier.

L'héroïne de ce livre, Louise-Adélaïde, fille du prince de Bourbon-Condé et de la princesse de Rohan-Soubise était, à l'âge de vingt-cinq ans, une jeune fille sérieuse et froide. Non pas qu'elle eût entièrement rompu avec la société; la position qu'elle occupait lui faisait un devoir de paraître aux fêtes de la cour et de prendre part aux divertissements de Versailles. Mais elle ne goûtait aux joies du monde qu'avec réserve et une sorte de timide discrétion. Plus d'une fois elle avait songé à prendre le voile. Les pompes et les solennités de Versailles, les riches parures et les vêtements dorés qu'elle devait porter aux *patuclans*, tout ce joyeux et frivole tumulte n'avait pu toucher son cœur; le monde, lui paraissait, disait-elle, fou et méchant. Retirée dans sa chambre bleue de la rue de Monsieur, elle demeurait indifférente aux compliments des galants gentilshommes. Elle avait dès sa plus tendre enfance perdu sa mère; son père et son frère ne pensaient qu'à mener joyeuse vie et ne la voyaient qu'à de rares instants; elle s'habitua à considérer Dieu comme son refuge et à ne donner qu'à lui seul l'affection dont son cœur débordait.

Un jour, en se promenant sur la terrasse des Tuileries, elle se cassa la rotule; elle dut se rendre aux bains de Bourbon-Archambault. Les princes vivaient très librement à Bourbon; ils n'y connaissaient pas la gêne et l'étiquette; les exigences de la cour et du cérémonial ordinaire étaient bannies de leurs réunions. Un jeune

(1) Octave d'Assailly, *Les Chevaliers-Poètes de l'Allemagne*, p. 5.

(1) On montre au marché de Florence la pierre où Dante assis observait tout le jour. (J. Michelet, *Le Banquet*.)

gentilhomme breton, Louis de La Gervaisais, officier des carabiniers de Monsieur, fut alors présenté au Condé. Il n'avait pas les belles manières et les façons engageantes de tant de ses contemporains ; timide, embarrassé de sa personne, un peu sauvage, il n'était pas à sa place dans les salons de Paris, dont la politesse raffinée et l'exquise élégance donnaient alors le ton à l'Europe. Mais c'était un homme loyal, d'une grande force de jugement, passionnément épris de la vérité, ouvertement hostile à tous les préjugés et citant à la fois dans une de ses lettres Cicéron, Luther et Nicole. La princesse de Condé devina sous la rude enveloppe du gentilhomme une vive intelligence et un cœur chaud ; elle prit plaisir à découvrir les nobles sentiments et les pensées généreuses que La Gervaisais cachait avec une sorte de pudeur aux yeux du monde ; après une longue conversation où tous deux avaient parlé sans déguisement et à cœur ouvert, commença une des plus pures et des plus tendres affections que mentionne l'histoire du XVIII^e siècle. Ils prenaient leurs repas ensemble, ils allaient se promener dans les environs de Bourbon ; le taciturne La Gervaisais devenait bavard, et les rôles étant pour ainsi dire intervertis, la princesse à son tour se taisait : appuyée sur le bras de l'officier, elle l'écoutait avec une joie silencieuse et s'abandonnait naïvement, sans arrière-pensée, à l'amour que lui inspirait l'âme franche et droite de La Gervaisais : ce fut, dit l'éditeur des lettres, M. Paul Viollet, un rêve céleste.

Il fallut pourtant se séparer, et après s'être quittés, non sans un pénible serrement de cœur, ils engagèrent une correspondance qui fut désormais le seul objet qui les attachait à sa vie. La Gervaisais était à Saumur, et Louise Adélaïde à Paris ; mais celle-ci disait qu'elle avait deux âmes ; l'une, la mauvaise, remplissait tous les devoirs de la société et jouait un rôle officiel ; l'autre, au contraire, la bonne âme, n'était préoccupée que de leur amour. « Il faudra, disait-elle, que je sois fausse, que mon visage soit calme, tandis que mon cœur sera déchiré, que je parle de mille choses auxquelles je serai si loin de penser. Oh ! que l'âme de la société aura à faire pour empêcher l'autre de se montrer ! » Elle-même raconte avec une naïveté charmante que l'âme sociale a cependant, malgré sa bonne volonté, quelques distractions.

Mon ami, cette mauvaise âme va bien mal ; elle valait mieux à Bourbon. Elle veut parler quelquefois, et c'est pour dire des choses dénuées de bon sens et qui ne riment à rien absolument. Hier ou avant-hier une dame avait parlé d'une chose aussi indifférente que la pluie et le beau temps ; ce matin, elle parlait de tout autre chose ; tout à coup je l'interromps pour faire une espèce de réponse à sa phrase de la veille ; je dis une espèce de réponse, car véritablement, je ne sais pas moi-même ce que cela veut dire. Elle s'est mise à rire et m'a demandé si je devenais folle ; c'était réellement si ridicule que je n'ai pu m'empêcher d'en rire aussi.

Jamais amour ne fut plus pur et plus parfait, jamais passion ne trouva pour s'exprimer des termes aussi doux et aussi chastes. « Je sens, écrivait la princesse, je sens mon cœur qui aime, oh ! qui aime bien son ami ; cela fait mon bonheur, je me livre à ce bonheur ; il me porte à pleurer et à ne pas pleurer ; je m'en distrais ou je ne m'en distrais pas ; je n'examine rien de tout cela ; j'aime mon ami autant que je peux aimer, j'en suis sûre, parce que je le sens, je ne vais pas plus loin. » Qu'on remarque ce mot « mon ami », elle ne donne pas d'autre nom à La Gervaisais ; elle même se nomme dans ses lettres la *bonne*, *votre bonne* : « Je voudrais bien, écrit-elle, que vous m'expliquassiez pourquoi je trouve plus de bonheur à dire « *votre bonne* » qu'à dire « *mon ami* » ; je n'ai pas l'esprit de le comprendre » ; et une autre fois :

« Quand je dis *votre bonne*, comme je jouis de ce mot *votre* ! »

L'amour de La Gervaisais était, à ce qu'il semble, plus inquiet, plus agité ; il demandait un jour à la princesse comment il lui était possible d'aimer à la fois son *ami* et son frère, le duc de Bourbon ; elle lui répondait gracieusement :

Mon ami, peut-être que c'est vous que j'aime le mieux. Oh ! en vérité, je n'en sais rien, j'aurais peur de mentir en décidant cela. Si jamais mon frère changeait pour moi, je serais au désespoir aussi. Mais pourquoi cette idée ne me tourmente-t-elle pas pour lui comme pour mon ami ? Qu'il juge mon cœur, cet ami ; peut-être le fera-t-il mieux que moi.

Leur correspondance durait déjà depuis six mois ; c'est, dit M. Viollet, un véritable chant d'amour. Mais l'affection de la princesse pour le jeune officier était déjà mêlée d'anxiétés ; des angoisses qu'elle n'avait pas prévues troublaient la douceur de sa passion. Des raisons de convenances, et, comme elle disait, les préjugés lui défendaient d'épouser La Gervaisais ; sa naissance illustre était un obstacle à son bonheur. Déjà elle disait, en songeant aux futures destinées de son *ami*, qu'il devait être heureux, que s'il était tenté de se marier, il épouserait une jeune fille bonne et douce, et donnerait à sa femme la première place dans son cœur, et à elle, l'amie, la seconde. Déjà à l'avance elle se sacrifiait, et La Gervaisais, si la passion ne l'eût aveuglé, eût pu prévoir le coup terrible qu'il allait recevoir en plein cœur. M^{lle} de Condé devait obéir docilement aux exigences sociales. Ce n'était pas une de ces natures emportées et violentes qui se révoltent contre les lois humaines et ne reconnaissent d'autre empire que celui de leur passion. Accoutumée à se résigner et à souffrir en silence, elle n'hésita pas à faire un cruel sacrifice à ce que la société de son temps lui apprenait à considérer comme son devoir.

Cependant on soupçonnait sa passion dans son entourage. Une vieille femme de chambre lui demanda une fois s'il était vrai qu'à Bourbon elle eût dîné tous les jours avec un jeune homme. Son père et son frère, le *bon* et le *petit*, comme les appelait Louise-Adélaïde, savaient tout, mais gardaient le silence. Un instant elle désira revoir à Paris « le tendre ami de son cœur » et causer avec lui ; elle dut, pour éviter la médisance, renoncer à ce dessein qu'elle avait longtemps caressé. Elle avait projeté de faire nommer La Gervaisais officier des gardes françaises ; elle-même lui avait envoyé les formules de la lettre qu'il devait envoyer au duc de Bourbon, son père : ce plan fut également abandonné. Elle écrivait qu'il était nécessaire d'attendre, afin de détourner les soupçons qui s'éveillaient.

Mon ami, je suis bien sûre de votre tendresse ; la plus grande preuve que vous puissiez m'en donner, dans ce moment-ci, est d'acquiescer à ce que je vous demande. Plus mon cœur souffre de cette prière, et plus il sent ce qu'il vous devra ; je vous l'avoue, tendre ami, je vois ce sacrifice nécessaire ; ma raison est décidée, et mon cœur, croyez-le, n'en sera que plus tendre, s'il est possible.

La Gervaisais obéit. Mais les lettres de la princesse devenaient rares ; elle était malade, et vainement le malheureux officier écrivait à diverses reprises en peignant sa douleur de la façon la plus vive. M^{lle} de Condé avait résolu de rompre avec La Gervaisais ; elle hésita longtemps avant de faire le pas décisif qui devait l'éloigner à jamais de son bien-aimé ; enfin, elle lui écrivit une lettre d'adieu déchirante. Elle avouait les remords que lui causait leur secrète liaison ; elle était rentrée en elle-même et avait sondé son cœur ; elle comprenait désormais que l'amitié, même la plus pure, pouvait devenir dangereuse : une amie qui se trouvait dans la même

situation qu'elle lui ayant demandé conseil, elle avait répondu qu'on fait souvent un sacrifice à l'amour, mais jamais au devoir. Elle poursuivait :

Ne me haissez pas, mais ne m'aimez plus ; ne pensez guère à moi, si cela peut troubler votre vie : c'est *votre bonne* qui vous en conjure. Mais que penseriez-vous d'elle si elle agissait contre le cri de sa conscience ? Est-ce que vous l'estimeriez tant que cette conscience ne m'a rien dit, j'ai suivi le penchant irrésistible qui m'attachait à vous ; elle me parle maintenant, et me parle avec force ; mon devoir est de l'écouter et de lui sacrifier jusqu'à mon bonheur. Mon bonheur ! Et en est-il quand on a des remords ? Oh ! non, c'est un tourment inexprimable que de se faire des reproches à soi-même. Mon ami, mon tendre ami, oh ! je ne puis retenir ces expressions ; voilà la dernière lettre que vous recevrez de moi ; faites-y un mot de réponse pour que je sache si je dois désirer de vivre ou de mourir ; oh ! comme je craindrai de l'ouvrir ! Écoutez, si elle n'est pas trop déchirante pour un cœur sensible comme l'est celui de votre bonne, ayez, je vous en conjure, l'attention de mettre une petite croix sur l'enveloppe ; n'oubliez pas cela. Je vous le demande en grâce. Adieu, adieu, mon ami ; votre réponse terminera notre correspondance, il le faut ; si vous saviez combien j'ai désiré de mourir depuis que je vous ai écrit ! Écoutez, il ne faudra plus chercher d'occasion de nous voir ; au contraire, d'ici à longtemps, bien longtemps, il faudra les éviter. Mon ami, que deviendrai-je ? Oh ! ayez pitié de moi, ayez en pitié. Cependant, le croiriez-vous, je suis soulagée de vous avoir écrit tout ceci : quelque malheureux qu'on soit, remplir ce qu'on croit être son devoir, fait toujours du bien à l'âme oppressée. Adieu, tendre ami, adieu, je ne dois plus témoigner ma tendresse ; je crois que c'est un tort que j'ai eu ; je ne l'aurai plus. Adieu encore une fois ; on peut changer de conduite quand on a du courage ; changer son cœur, j'ignore si cela est possible.

En même temps, elle écrivait à l'oncle de La Gervaisais, le chevalier de La Bourdonnaye Montluc :

Dites lui qu'avant de prendre mon parti, je me suis fait tous les raisonnements que j'ai trouvés dans sa réponse ; que lorsqu'on veut se juger soi-même, toutes les objections en sa faveur se présentent en foule ; mais que, quand malgré elle, on éprouve toujours un secret mécontentement de soi, il faut se résoudre à devenir un juge sévère.

C'était au commencement de 1787 ; deux ans après éclatait la Révolution ; l'émigration eut lieu ; Louise-Adélaïde quitta Chantilly et se rendit à Turin. Là, elle trouva dans ses papiers le manuscrit oublié d'une comédie de La Gervaisais ; elle le renvoya au gentilhomme en l'accompagnant du billet suivant :

On renvoie le manuscrit après avoir brûlé la petite feuille qui y était jointe et on supplie l'auteur de n'en faire aucun usage. On le remercie de son silence et on lui demande instamment de ne s'en point écartier.

L'existence qu'elle mena à l'étranger sous la Révolution et durant le premier Empire, fut féconde en aventures, et, comme tous les émigrés, Louise-Adélaïde dut souvent changer de résidence, courir sur les routes et fuir d'asile en asile devant les armées de la République et de Napoléon. Elle rentra en France en 1816 et mourut le 10 mars 1821, supérieure du couvent du Temple, à Paris ; elle portait en religion le nom de mère Marie-Joseph de la Miséricorde. La Gervaisais écrivit alors dans la *Quotidienne* un article nécrologique qui se terminait ainsi : « Ne pleurons plus, la mortelle achève de mourir, la sainte commence à vivre. »

Qu'était devenu cet officier de carabiniers qu'une princesse de sang royal avait aimé ? Ses écrits (La Gervaisais avait quitté le service pour devenir publiciste), sont conservés à la Bibliothèque Nationale ; il furent composés à diverses

époques et témoignent d'un esprit pénétrant, d'un patriotisme éclairé et chaud qui, durant quarante années, s'inquiéta des destinées de la France et les accompagna, pour ainsi dire, de ses conseils et de ses prédictions. Les titres qu'il donne à ses œuvres sont étranges; il n'écrit pas avec clarté; mais au milieu des obscurités et des incorrections de son langage percent des pensées ingénieuses et de grandes idées, comme des éclairs qui traversent la masse sombre des nuages. Sous une forme vive, propre à frapper l'esprit et à lui donner une secousse féconde, La Gervaisais a jeté de 1790 à 1838 dans la société de son temps de judicieux aperçus sur la politique et les mœurs. Au commencement de la Révolution, il fut, comme tout le monde, entraîné par un culte enthousiaste pour un idéal abstrait et perdit de vue la réalité. Mais s'il reconnut plus tard son erreur, il rendit toujours hommage à la noble exaltation qui s'était alors emparée des esprits: « Où retrouver, disait-il en 1835, cette première innocence de liberté, cet instinct d'intégrité, cette énergie de loyauté, ce culte de nationalité? » Peu à peu il renonça à ses rêveries politiques; il devint un modéré, un sage, un *opportuniste*, fermement convaincu que la précipitation nuit en politique comme en toutes choses, et qu'il faut, pour fonder un établissement durable, aller avec sûreté et lenteur. Dès 1790, il plaignait le peuple « tour à tour dévoué à l'oppression et à la licence, avili sous l'une, plus vil au jour des flatteurs, alternativement le martyr et l'instrument de l'ambition, toujours le jouet des autres et se dévorant lui-même. » Déjà il redoutait la mort du roi et prévoyait l'anarchie, fatalement suivie du gouvernement d'un soldat. « Le moment arrivera où la sagesse et la concorde se trouveront trop heureuses de faire passer sans anarchie et sans horreurs, sous un sceptre de fer, un peuple assouvi à jamais de la liberté qu'on lui offrit et avide de pain et de calme. » Sous la Restauration, il lutta contre les ultra, contre les ennemis irréconciliables de la Révolution et prédit « l'expulsion irrévocable » des Bourbons. En 1835, il disait du gouvernement de Louis-Philippe: « Le coup sera subi de même qu'en 1830, ne sera pas violent de même. L'arbre est frêle et plie à tout vent; mais l'arbre n'a pas de racine, et un coup d'épaulé le pousse à bas, et à peine quelque bruit suit sa chute. » Il jugeait dès ce moment une deuxième République « immanquable; » mais il était convaincu que cette deuxième république serait éphémère, car, disait-il, « étant donné un Napoléon, si frêle et si exigu qu'il fût, telle est la soif de repos, la rage de calme, que, de toutes parts, il y aurait pressé à tenir l'étrier et même à servir d'étrier à qui semblerait de taille et de tournure à enfourcher le destrier absolutiste. » Presque toutes les brochures de La Gervaisais renferment de semblables pressentiments et comme des intuitions de génie; réunirait-on, dit M. Viollet, sous le nom d'un même observateur un aussi grand nombre de prévisions politiques? Du reste, avant M. Viollet, un chercheur renommé, M. Damas Hinard, avait publié, dans une étude intitulée: « *Un prophète inconnu*, » les jugements de cet esprit si lucide et si sagace sur les principaux événements de son époque.

Madame de Duras a, comme le démontre ingénieusement M. Viollet, représenté La Gervaisais dans son roman d'*Edouard*. Ce roman même n'est autre que l'histoire de Mademoiselle de Condé, car Madame de Nevers se nomme, comme notre héroïne, Louise-Adélaïde, elle meurt *rue de Bourbon*, et son père est gouverneur de la Guyenne, comme le duc de Bourbon-Condé était gouverneur de Bourgogne. « Edouard G. (c'est aussi l'initiale du nom de La Gervaisais) était, dit Madame de Duras, l'homme le plus indépendant que j'aie connu; le malheur

l'avait rendu comme étranger aux autres hommes; il était juste parce qu'il était impartial, et impartial parce que tout lui était indifférent. Lorsqu'une telle manière de voir ne rend pas fort égoïste, elle développe le jugement et accroît les facultés de l'intelligence. Il était habituellement silencieux, mais sans dédain. Cette âme inaccessible aux consolations était encore généreuse, bienveillante, élevée; elle aurait donné le bonheur qu'elle ne pouvait plus recevoir. Son esprit piquant amenait et faisait naître la plaisanterie; lui seul n'y prenait aucune part; seul, il restait étranger à cette gaîté qu'il avait excitée lui-même. » Il demeurait à Versailles, et on le rencontrait plutôt sur les promenades publiques que dans les salons où l'on redoutait sa franchise et son humeur âpre et caustique. Il vécut obscur et ignoré, et refusa d'accepter aucune fonction du gouvernement. Il s'était marié sur le tard; il donna à sa fille et à sa petite-fille le prénom de Louise. En 1836, cinquante ans après avoir connu Mademoiselle de Condé, l'alerte vieillard alla pour la seconde et dernière fois à Bourbon et revit les chemins qu'il avait parcourus avec la princesse, les chaumières où il était entré avec elle, tous les endroits où il avait joui d'une si pure félicité. Il lui manquait, dit M. Viollet, je ne sais quoi de simple et d'aimable; l'esprit était bizarre et incohérent. Le style de La Gervaisais s'est resenti de son humeur; il est brusque, saccadé, plein de saillies; je n'ai ni ordre ni méthode, disait La Gervaisais lui-même; souvent un ami a tenu pour lui la plume et repoli ses phrases. (Allier, Pecqueur, Théodore Fix.)

Le manuscrit des lettres publiées par M. Viollet n'a pas été retrouvé. Peut-être La Gervaisais, en homme prévoyant et circonspect, l'a-t-il caché quelque part. Les lettres furent d'abord éditées par Ballanche en 1834 (*Lettres écrites en 1786 et en 1787*, publiées par Ballanche). « Ces lettres, disait Ballanche dans une préface légèrement emphatique, sont destinées à former un parfait contraste avec tant de productions plus ou moins empreintes de désolantes préoccupations. Elles seront comme une voix d'harmonie qui se hasarde au milieu des bruits confus du chaos. On y trouve la naïveté et la simplicité des sentiments, unies à la pureté la plus angélique. C'est une âme qui n'emprunte au langage que juste ce qu'il lui faut pour se faire pressentir et deviner. La fin du XVIII^e siècle, disait-il encore, a eu aussi ses âmes d'élite, et la personne qui a écrit ces lettres fut une de ces âmes d'élite, de ces âmes de prédilection que Dieu aime. Elle offrit un beau et noble spectacle au milieu des splendeurs de la cour, qui devaient être si tôt balayées comme une vile poussière; il y avait en elle des secrets d'amour et de piété, des sentiments humains, qui avaient le ciel pour confident, et que le monde ignore toujours; ses regards, après avoir erré dans le ciel, pouvaient sans se souiller, pouvaient avec quelque calme, et même avec bonheur, se reposer sur la terre; et sa faculté d'aimer, restée irréprochable de tout point, put descendre un instant sur une âme qui la comprit comme elle méritait d'être comprise. *J'ai donc* trahi un de ces secrets d'amour pur, d'ineffable sentiment, qui honorent et consolent l'humanité. »

Mais un motif plus impérieux exigeait la publication de ces lettres; en 1790 avait paru un roman grossier et obscène, intitulé « *Les amours et les malheurs de Louise*; » il fallait mettre dans son plein jour la vertu de Mademoiselle de Condé et sauver l'honneur de la princesse, qu'un pamphlétaire avait tenté de souiller; l'entourage de Louise-Adélaïde pouvait du reste exciter le soupçon; vivant au milieu des personnes de mœurs légères, Mademoiselle de Condé n'avait peut-être pas su se dérober à leur influence et fuir leurs exemples. Aussi, La

Gervaisais publia une deuxième édition des lettres; il la fit suivre de quatre brochures: 1^o *De la publication des lettres écrites en 1786 et en 1787*; 2^o *A Philippe* (c'est-à-dire à Louis-Philippe); 3^o *Une âme de Bourbon*; 4^o *Articles de journaux relatifs aux lettres*.

La troisième édition, donnée par M. Viollet, est supérieure aux deux premières; elle est à la fois plus correcte et plus complète; elle ne renferme pas les fautes de détail qu'y avait laissées Ballanche, et contient les passages supprimés par La Gervaisais. Le savant et ingénieux éditeur a joint au volume le portrait de la princesse et de son ami; nous ne saurions trop louer l'introduction qui précède les lettres; elle est solide et brillante; les renseignements y abondent et le style a beaucoup de grâce et d'éclat (1). A. CHUQUET.

Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur. Etudes de 1878. Paris, 1878, in-8^o, 635 pages.

L'an dernier, il s'est formé, à Paris, une *Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur*. Parmi les membres fondateurs, qui sont au nombre de 24, figurent MM. Bréal, Boissier, Fustel de Coulange, Laboulaye, Gaston Paris, Perrot, Renan, etc.; en un mot, l'élite de l'enseignement supérieur de la France. Aux termes des Statuts, l'objet de la Société est:

1^o d'étudier méthodiquement les institutions de haut enseignement qui existent en Europe et dans les autres parties du monde; 2^o de se tenir au courant des changements qui s'opèrent dans leur organisation, des branches nouvelles qui prennent place sur leur programme, des méthodes adoptées par leurs professeurs; 3^o d'entretenir à cette fin des rapports et une correspondance avec les principales universités étrangères et avec les fondations spéciales qui les complètent; 4^o d'encourager et de défrayer des voyages d'observation et d'étude dans les centres scolaires signalés par les œuvres et les hommes qui en sont sortis; 5^o de consigner dans un bulletin périodique les résultats de cette enquête permanente, avec les appréciations auxquelles ils auront pu donner lieu de la part des membres de la Société; et 6^o de mettre à la disposition des pouvoirs publics, dans une collection constamment tenue à jour, les éléments d'expérience qu'ils peuvent avoir intérêt à consulter en vue des réformes qu'ils méditent.

Le volume que nous avons sous les yeux représente les quatre bulletins de l'année 1878. Il contient des études générales, mais précises, sur les Universités allemandes et anglaises, sur l'enseignement supérieur en Belgique et en Hollande, sur l'enseignement du droit dans les Universités autrichiennes; une bibliographie de l'enseignement supérieur en Allemagne; un document historique sur l'enseignement supérieur en France pendant la révolution; une étude historique sur le même sujet; un résumé et une discussion de *la statistique de l'enseignement supérieur* en France récemment publiée par le ministère de l'Instruction publique.

Les Universités allemandes occupent une place considérable dans ce volume: elles y sont représentées par Bonn, Goettingue et Heidelberg.

L'article de M. Dreyfus-Brisac sur l'Université de Bonn, abstraction faite d'une introduction historique, traite de l'organisation générale de l'Université, de l'enseignement, des institutions

(1) Je me permets d'appeler l'attention de M. Viollet sur un passage d'un roman de Balzac, *Le Bal de Sceaux*, où il est question de Louise-Adélaïde. Je te déclare, dit Emilie de Fontaine à son père, que j'irai plutôt mourir au couvent de Mademoiselle de Condé, que de ne pas être la femme d'un pair de France.

académiques, du budget général, des examens, de l'esprit et de la vie universitaires. C'est, sans contredit, le premier travail approfondi et consciencieux sur une Université allemande. L'auteur a tout vu par lui-même, il a bien observé et il a été parfaitement renseigné : partout on lui a ouvert à deux battants les portes. Pour la première fois, on trouve des renseignements un peu complets sur les traitements des professeurs, sur l'organisation des séminaires, sur la bibliothèque, sur le cabinet de lecture et sur la vie des étudiants allemands : ce sont autant de questions importantes qui étaient restées jusqu'ici dans l'oubli. En général, l'étude de M. Dreyfus-Brisac, que nous avons lue avec d'autant plus d'intérêt que nous avons séjourné une année à Bonn, ne mérite que des éloges : elle est faite avec beaucoup de soin, de précision, d'exactitude et d'impartialité. On sent partout l'avocat qui recherche les règlements, qui les analyse et en fait valoir les dispositions fondamentales ; les observations pédagogiques, qui révéleraient le professeur, sont naturellement à l'arrière-plan.

L'Université de Goettingue a été étudiée par MM. Montargis et Seignobos. Ils passent successivement en revue l'administration, les professeurs, les *privat-docenten*, les étudiants, les rapports entre les professeurs et les étudiants, avec l'Université et l'Etat, les annexes et les caractères généraux de l'Université. Leur étude est moins spéciale que celle de M. Dreyfus-Brisac ; les auteurs, en traitant de Goettingue, ont plutôt décrit, ce nous semble, une sorte d'université allemande type. La valeur et l'intérêt de cette description résident dans les nombreuses réflexions ou appréciations qui accompagnent chaque fait et qui sont empruntées judicieusement à des travaux allemands fort estimés. Le tout est orné d'anecdotes et de détails intimes qui mettent parfaitement en lumière certains côtés de la vie universitaire en Allemagne. En général, cette étude est solide, exacte, précise et d'une lecture attrayante ; si elle a un tout autre caractère que celle de M. Dreyfus-Brisac, elle n'est pas moins intéressante et ne fait nullement double emploi avec elle.

L'Université de Heidelberg a été l'objet de deux études faites l'une par M. Cammartin, l'autre par M. Lindenlaub. Le premier retrace les principaux traits de l'organisation et du fonctionnement de cette Université, et il promet de traiter, dans une étude ultérieure, des diplômes et des examens. Son travail est plus spécial que le précédent. La physiologie générale des cours, où l'auteur examine tour à tour les professeurs et les étudiants, est très bien rendue ; le séminaire de philologie classique et le séminaire de philologie moderne sont caractérisés brièvement, mais suffisamment.

M. Lindenlaub donne une esquisse du développement de l'Université de Heidelberg, et il insiste particulièrement sur le séminaire de philologie, dont il traduit le règlement de 1865, en le comparant avec celui de 1876. L'intérêt de son étude est dans la publication de ces deux documents.

La bibliographie de l'enseignement supérieur allemand a été faite par M. Seignobos. « Il n'a pas voulu, dit-il, donner une bibliographie complète, mais seulement indiquer les principaux documents et moyens d'information sur les Universités allemandes, leurs institutions et leurs usages. » M. Seignobos énumère ces ouvrages dans l'ordre des matières, et les caractérise avec beaucoup de netteté et d'exactitude ; mais de même que l'*Akademisches Jahrbuch*, il a oublié de signaler tous les articles de revues, parmi lesquels je mentionne tout particulièrement ceux qui ont paru dans les *Jahrbücher*

für Philologie und Pädagogik, et qui ont certes leur valeur.

Après l'Allemagne, qui n'occupe pas moins de 275 pages, vient l'Autriche, à laquelle est consacré une étude due à la plume de M. Lyon-Caen, agrégé à la faculté de droit de Paris, professeur à l'école des sciences politiques. Il nous donne, dans une première partie, courte, mais nourrie de faits, des notions générales sur l'organisation des Universités en Autriche, et il traite, dans la seconde partie, des facultés de droit et des sciences politiques. Le premier point nous intéresse par sa nouveauté, le second par son importance ; car l'organisation des facultés de droit en Autriche est réputée supérieure à celle des facultés de droit en Allemagne.

Notre pays a occupé aussi la Société de Paris. M. Emile Flourens fait l'historique de notre enseignement supérieur, jette un coup d'œil sur notre enseignement secondaire, s'occupe des Universités de l'Etat ; puis il s'arrête aux Universités libres ; il traite ensuite de la sanction des hautes études, du mode de collation des grades et des droits qui y sont attachés ; enfin, il termine par l'étude des moyens d'encouragement. L'auteur a puisé en général ses renseignements dans les Rapports triennaux et dans les Annales parlementaires ; mais il est à regretter que ses réflexions personnelles, provoquées souvent par cette seconde source, si sujette à caution, soient de nature à induire nos voisins en erreur sur la valeur et les besoins de notre enseignement. Il eût été plus prudent pour un étranger de se borner à produire les pièces du procès, sans les accompagner d'un commentaire.

M. Maurice Vernes, maître de conférences à la Faculté de théologie protestante, nous initie à l'organisation de l'enseignement supérieur en Hollande. Comme cette organisation vient d'éprouver une importante transformation par la loi du 28 avril 1876, « le moment était particulièrement opportun pour exposer le mécanisme d'institutions qui jouissent à l'étranger d'une réputation méritée, en examinant quels progrès ont été déjà réalisés et peuvent être attendus dans l'avenir, par le fait de la réglementation récemment mise en vigueur. » L'auteur traite dans cette étude les points suivants : 1° historique ; 2° administration ; 3° organisation de l'enseignement et des examens ; 4° professeurs et élèves. Malgré le mérite incontestable de ce travail, nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer que M. Vernes fait trop l'éloge de l'enseignement hollandais ; il a signalé lui-même des lacunes, il en a passé d'autres sous silence, et souvent il a oublié qu'il y a au delà du Rhin un enseignement beaucoup mieux constitué que celui-là.

Sur l'Angleterre, nous trouvons un travail de M. Maurice Villetard de Prunières, qui a pour objet les Universités d'Oxford et de Cambridge. L'auteur s'est proposé pour but, comme il le dit lui-même, de marquer les principaux traits d'un régime d'enseignement supérieur différent du régime français, d'insister surtout sur les points les plus discutés en ce moment, et de faire pressentir les principes nouveaux qui sortiront de la crise actuelle. Il a divisé son étude en deux parties. La première, qui seule a paru, est consacrée au personnel universitaire, gouvernants et professeurs d'une part, étudiants de l'autre. La seconde, qui sera publiée dans un des prochains bulletins, comprendra les matières universitaires, les études et le budget.

Parmi les travaux se rattachant à la France, nous signalerons le dernier, dû à M. Lavisse, maître de conférences à l'Ecole normale. Il y résume le rapport sur l'enseignement supérieur adressé en 1878 au Président de la République,

et il le discute, après l'avoir comparé à celui de 1868.

On le voit : la Société de Paris a entrepris tout d'abord d'étudier l'ensemble des institutions d'enseignement supérieur dans les principaux Etats d'Europe. Elle nous annonce que ce travail, achevé pour l'Allemagne, pour la Belgique et pour la Hollande, commencé pour l'Angleterre, sera continué, et elle nous fait espérer des recherches dont l'objet sera plus particulier. Les sections de droit, de médecine, des sciences et des lettres, ces deux dernières subdivisées en sous-sections, ont rédigé des questionnaires qu'elle a adressés à ses correspondants : les réponses l'éclaireront sur les détails, comme celles qui ont été faites à son premier questionnaire l'ont éclairée sur l'ensemble.

Quelle que soit la brièveté avec laquelle nous avons énuméré les beaux débuts de la Société de Paris, en nous servant autant que possible des phrases mêmes des auteurs, nous croyons avoir fait entrevoir au lecteur l'importance d'une publication qui, par son caractère international, est appelée à rendre des services à tous les pays. Nous félicitons chaleureusement nos confrères de Paris ; nous espérons qu'ils poursuivront sans relâche leurs travaux, et nous leur souhaitons de tout cœur un plein succès.

F. COLLARD.

Atlas astronomique de l'Univers, par Etienne Laporte, professeur de philosophie. Bruxelles, in-fol., avec figures.

Il est impossible de laisser passer ce volume sans mettre en garde les lecteurs. Dans ce prétendu tableau, qui n'est qu'une caricature, l'auteur représente sur une grande échelle l'aspect de différents corps célestes. Rien ne serait plus louable si ces figures ressemblaient, ne fût-ce que de loin, à la vérité. Mais ce sont des croquis absolument imaginaires, présentés avec une imperturbable assurance.

Ainsi nous voyons, planche II, une « configuration de Mercure, » où cette planète est représentée bariolée de taches. Eh bien, ce dessin est complètement faux. Jamais personne jusqu'ici n'a pu distinguer sur le disque de Mercure l'apparence d'une tache, ou même d'une région faiblement ombrée. Schröter, l'observateur le plus assidu de cet astre, a fini par désespérer d'y voir autre chose qu'une teinte plate, et pour déterminer la rotation de ce globe, il a dû recourir au retour d'une certaine apparence tronquée de l'une des cornes — effet de figure, non de teinte ni d'ombre.

Disons tout de suite qu'il en est de même d'Uranus et de Neptune, à la surface desquels les plus puissants instruments n'ont pas encore permis d'apercevoir de taches, et que M. Laporte nous représente gravement avec des clairs et des ombres formant des dessins variés, mais tirés uniquement de sa féconde imagination. Peut-être même pour Neptune le cas est-il plus grave encore, car on y reconnaît une certaine boucle déliée, au bout de laquelle se place une grosse tache ronde, qui rappelle singulièrement un des traits les plus remarquables de la mappemonde de Mars de Beer et Mädler. Ainsi, tandis que la représentation de Mars par M. Laporte est purement fantastique, l'auteur, manquant de données pour Neptune, aurait généreusement gratifié celui-ci d'une partie des taches de son confrère.

Quant à Vénus, également toute bariolée dans l'atlas de M. Laporte, elle a des taches, qui ont été dessinées dans le siècle dernier par Bianchini, et reconnues de nouveau dans celui-ci par De Vico et Palomba. Les documents existaient ; on ne pardonnera pas à l'auteur d'y avoir substitué une maculation imaginaire.

Nous ferons le même reproche aux dessins de Mars, de Jupiter et de Saturne, pour lesquels les modèles abondaient. Mais l'auteur semble avoir eu si peu de souci de l'exactitude, que non-seulement sa figure de la Lune est peu reconnaissable, mais que la terre elle-même, dont il avait à donner l'aspect à distance, a reçu de ses mains une configuration nouvelle.

L'enfer est pavé de bonnes intentions. Rien n'est plus louable que le désir de certains esprits de vulgariser les éléments des sciences, et de rendre accessibles à tous des connaissances qui élargissent notre domaine intellectuel. Mais lorsqu'on entreprend cette tâche légèrement, lorsqu'on ne choisit pas ses matériaux, faute peut-être de les bien connaître, lorsqu'on jette l'erreur à pleines mains mêlée à la vérité, on trompe ses lecteurs tout aussi bien que celui qui vend à faux poids ou qui paie avec de la fausse monnaie. Dans le domaine fiscal, en matière de contravention, la bonne foi n'est pas admise. Peut-elle davantage servir d'excuse en matière scientifique, dans une sphère où il est si facile de se renseigner, et d'éviter sinon certaines erreurs de détail, au moins une transfiguration complète du tableau? Le fait que l'auteur s'intitule professeur de philosophie, sera plutôt une circonstance aggravante; car on a le droit de lui demander pourquoi il a mis le pied sur un terrain qui n'est pas le sien, avant d'avoir appris à le connaître. Ce philosophe était-il obligé de faire un Atlas de l'Univers? Non, sans doute. N'étant pas poète, il aurait dû se rappeler le mot de Voltaire : il est si facile de ne pas faire un poème épique. H.

REVUES ÉTRANGÈRES.

DEUTSCHE RUNDSCHAU. — HISTORISCHE ZEITSCHRIFT. — FORTNIGHTLY REVIEW. — CONTEMPORARY REVIEW. — NORTH AMERICAN REVIEW.

DEUTSCHE RUNDSCHAU. — Un écrivain qui paraît avoir observé de près le mouvement social et intellectuel en Russie trace, d'après des mémoires récemment publiés, un curieux tableau de l'état de cet Empire pendant la première moitié du XIX^e siècle. Comme il le fait remarquer, il est rare que les étrangers, même les plus fins et les plus clairvoyants, parviennent à bien se rendre compte des événements dont ils sont ici témoins, ce qu'il attribue surtout à l'ignorance des conditions dans lesquelles les générations précédentes ont vécu, et qu'il est cependant nécessaire de bien connaître pour apprécier l'état actuel. Les Russes de la seconde moitié du XIX^e siècle se rattachent à un âge que l'on peut encore qualifier d'époque de barbarie. Le monarque bienfaisant et éclairé qui a aboli le servage et supprimé le knout est un petit-fils de cet empereur Paul que l'on croirait avoir appartenu plutôt à l'époque des Césars qu'à un âge de civilisation chrétienne. Son oncle était ce grand-duc Constantin dont la sauvagerie étonna le Congrès d'Erfurt, et qui se reconnut lui-même incapable de gouverner un Etat moderne. Les pères des hommes d'Etat qui ont donné des lois à la Russie actuelle, conduit ses armées et dirigé sa diplomatie sont les mêmes qui ont pris part aux conspirations de palais de 1762 et 1801. Les ecclésiastiques qui ont appris à lire et à écrire aux paysans russes émancipés, qui ont reçu la mission d'en faire des hommes, ont été pour la plupart ordonnés par des chefs qui faisaient de la poursuite des hérétiques leur mission principale et dont la sottise n'avait d'égal que la cruauté. A peu d'exceptions près, il n'y a pas de marchand russe dont le père n'ait été serf et contraint de payer à son maître, pour séjourner dans une ville, telle somme qu'il plaisait à celui-ci d'en réclamer. Les vieux généraux ont connu les colonies militaires, dont le soldat ne parle qu'avec effroi. Dans les établissements militaires de Saint-Petersbourg on a conservé les souvenirs de l'époque où les cadets recevaient leur ins-

truction sous le régime de la bastonnade. Quant au paysan d'avant 1861, il n'y a guère d'écrivain russe qui n'ait fourni une « contribution » à l'histoire des souffrances de cette malheureuse classe d'hommes. Cet état politique et social n'était guère connu, il y a quelques années, que par les anecdotes de Herbert, de Custine, de Haxthausen. Aujourd'hui on est mieux renseigné, grâce surtout aux nombreux documents et aux mémoires publiés par les revues russes. On comprend mieux en les lisant ce qu'étaient les mœurs que les hommes des dernières générations ont reçues en exemple de leurs pères, pourquoi le grand travail des vingt-quatre dernières années n'a rien pu changer d'essentiel à l'état moral et social.

Il est surtout curieux de constater que les chefs du radicalisme russe moderne appartiennent en grande partie à la haute noblesse : Bakounine, Krapotkine, Ouroussow, Herzen, son compagnon Ogarew, Dolgorouki, Golowine, tous ces hommes ont grandi parmi les traditions de l'ancien régime; ils ont été élevés par des parents qui étaient les aristocrates les plus exclusifs de leur temps. Le gros de cette génération flotte entre les temps anciens et le nouveau; il unit à des aspirations d'un caractère libéral ou même radical des habitudes et des penchants que l'on ne trouve que chez les jouisseurs ou les despotes. Mais les représentants de cette génération ont quelques traits communs : la même incapacité pour un travail conséquent, ordonné, le même penchant à l'arbitraire, à la jouissance sans bornes, la même aversion pour tout ce qui ressemble à la soumission à une règle. Ces défauts que l'on reprochait aux hommes d'Etat et aux aristocrates de l'ancien régime, on les retrouve chez les jeunes Russes radicaux : ce sont des fruits du même arbre, qui ne diffèrent que par l'enveloppe.

Alexandre Herzen, dans son autobiographie, qui est précieuse pour l'histoire des mœurs en Russie, a peint des types qui n'ont rien d'exagéré. Les détails qu'il fournit sont confirmés par les mémoires de sa petite cousine Tatjana Passek, qui l'avait intimement connu et dont l'autobiographie complète admirablement celle de Herzen. On y voit que ces révolutionnaires et réformateurs étaient fils d'hommes qui n'avaient jamais eu la notion du devoir ni de la moralité, qu'ils n'étaient pas essentiellement différents de leur entourage, qu'ils n'ont pas pu contribuer à entretenir une situation dont ils prétendirent dans la suite se faire les juges. Herzen lui-même, bien que doué d'un excellent caractère et d'une brillante intelligence, subit l'influence du milieu où il était né : il lui manqua une direction morale et intellectuelle. Les réformateurs russes modernes n'ont pas su aller au delà de la négation parce qu'ils n'étaient guère plus préparés que leurs pères à un travail productif, à une concentration énergique de leurs forces, parce que, comme eux, ils ont agi, non d'après des principes, mais suivant l'impulsion et le caprice du moment. L'indiscipline et l'apathie, voilà ce qui a perdu tous ceux qui sont nés sous l'influence de l'ancien régime russe, les serviteurs de ce système et leurs successeurs, de même que leurs adversaires, les radicaux et les nihilistes Herzen lui-même, tout penseur qu'il était, et malgré sa pénétration d'esprit et ses idées humanitaires, se laissa aller à prêcher, sous l'influence de Bakounine, la révolution cosmopolite. « Voilà, dit l'auteur anonyme de l'article, ce qui donne la juste mesure pour juger les circonstances au milieu desquelles lui et ses contemporains ont grandi, ce qui explique toutes les contradictions d'aujourd'hui. »

Dans le même numéro (juillet) de la *Rundschau*, M. B. Erdmann termine une étude sur le mouvement philosophique contemporain en Allemagne. M. L. Pietsch fait l'histoire et la description de la Galerie nationale de Berlin, le plus récent des musées publics de la capitale de l'Empire, car il n'a été ouvert que le 23 mars 1876. On sait que le fond primitif de cette collection se compose de la galerie léguée à l'Etat par un amateur, le consul Wagner : 256 tableaux d'artistes modernes, allemands et étrangers. Au mois de février 1878, la Galerie nationale

possédait 443 tableaux, 94 cartons et dessins en couleurs, les cartons de Cornélius entre autres, qui occupent à eux seuls deux salles, 25 sculptures en marbre et en bronze, toutes œuvres d'artistes modernes et surtout allemands. L'article de M. E. Hübnér intitulé : *Römisches in Deutschland* fait suite à un travail du même savant relatif à la conquête de l'Angleterre par les Romains (*Eine römische Annexion. Deutsche Rundschau*, mai 1878). La nouvelle étude de M. Hübnér, basée moins sur les monuments écrits que sur le résultat des recherches archéologiques entreprises en Allemagne, a surtout pour but de démontrer la haute utilité de ces recherches et l'intérêt historique qu'elles présentent, appliquées à l'histoire des temps primitifs.

HISTORISCHE ZEITSCHRIFT. T. XLI, Liv. 3. *Le Testament de Pierre-le-Grand*, par M. H. Bresslau. M. Bresslau n'introduit pas d'élément nouveau dans le débat auquel a donné lieu la question de l'authenticité du Testament politique de Pierre I^{er}, et dont une troisième version, ainsi que nous l'avons dit (*Athenæum*, 1878, p. 94), a été récemment découverte dans les Archives de Berlin. Cependant le travail que nous signalons ne manque pas d'importance : M. Bresslau compare attentivement les trois textes, et, par une série de déductions présentées avec autant de science que d'intelligence, il arrive à cette conclusion que le texte trouvé aux Archives de Berlin est bien comme on l'avait conjecturé, le document original, dont les deux autres, le texte de Lesur et celui de Gaillardet, ne sont qu'une reproduction plus ou moins exacte, mais que, d'autre part, ce document est l'œuvre d'un faussaire. Esquissons-en rapidement l'histoire.

A l'occasion de poursuites exercées en 1798 contre des Polonais accusés de crime de haute trahison, le gouvernement autrichien saisit chez un certain Kochanowski une série de pièces, qui se trouvent aujourd'hui à Berlin et dont voici les titres : A « Copie du mémoire présenté au Directoire exécutif de la République Française, par le citoyen... » C'est un projet de formation d'une légion polonaise à envoyer à l'armée d'Allemagne. B « Aperçu sur la Russie. » Cette pièce commence ainsi : « Une méditation de deux années dans les prisons de Petersbourg, des recherches suivies sur les différentes données morales et physiques des forces de la Russie, les lumières et les renseignements que m'ont fournis sur ces objets plusieurs de mes compatriotes et qui ont été à même d'épuiser (*sic*) dans les archives russes, saisies à Varsovie le 18 avril 1794, m'ont procuré la connaissance d'un plan inique, mais vaste et hardi, tracé par Pierre I, d'asservir l'Europe sous le joug des Russes. Le plan est conservé dans les archives secrets du Cabinet des Souverains; je n'ai pu qu'en saisir les principaux articles et les graver dans ma mémoire. Persuadé qu'il n'est en ce moment que la France seule qui soit en état de sauver l'Europe du péril prochain qui la menace, qu'il est urgent de profiter et de l'impatience des Polonais à secouer le joug honteux qui les opprime, et de l'indisposition du jeune roi de Suède contre le nouveau Czar, qui n'est parée que par la crainte de le voir à ses portes, et enfin la dissimulation des Magnates russes qui n'attendent qu'un moment favorable pour abattre leur tyran et changer de maître : j'ai pensé qu'un résumé succinct de ce plan pourrait n'être pas indifférent aux chefs de la première nation du monde que l'Europe envisage aujourd'hui comme les arbitres de sa destinée. » Suit le résumé du plan de Pierre-le-Grand, que M. Bresslau cite en entier. C « Observations. » Elles sont relatives à chacun des articles du résumé et sont accompagnées d'un « Supplément aux observations ci-dessus », qui se termine par ces considérations : « Je finis cet aperçu qui peut-être est déjà trop long pour les hommes qui sont en ce moment les intérêts du genre humain. Je vous le porte, Citoyens Directeurs, comme le tribut de mon dévouement à la cause de la liberté, et de l'hommage qui vous est dû, en me réservant, par la suite et

dans un temps convenable, d'en publier un développement plus étendu et de vous présenter, lorsque vous le jugerez nécessaire et que j'en serai requis, plusieurs données utiles sur la manière d'insurger ou de faire la guerre à la Russie. Salut et respect Présenté au Directoire exécutif de la République Française, 28 vendémiaire an VI, 19 octobre 1797. » La souscription avait été soigneusement effacée, et, d'après une note du copiste, on ne pouvait plus lire que « Sokolnicki, député général des Polonais » D « Lettre de Sokolnicki à Dabrowski, commandant de la légion polonaise en Italie. » Sokolnicki transmet une copie des pièces ci-dessus mentionnées et remarque : « Il est le résultat du Conseil des citoyens Barss, Bonneau, Kochanowski et Woyzinski. Paris, 2 brumaire, an VI, 23 octobre 1797. »

A l'époque où furent rédigées les pièces qui viennent d'être mentionnées, il existait à Paris une importante colonie de Polonais qui formaient les projets les plus aventureux. C'est à ces projets qu'il faut manifestement rattacher le résumé d'un prétendu testament de Pierre-le-Grand, dont l'auteur, du reste, ne paraissait être à ses compatriotes qu'un visionnaire. Les observations que Sokolnicki y a jointes et que nous avons transcrites suffiraient seules à en faire suspecter l'authenticité. Reste à savoir si Pierre-le-Grand a laissé un testament politique. Ce point, M. Bresslau ne l'aborde pas, mais il n'hésite pas à déclarer que le document publié par Sokolnicki et reproduit, avec des variantes, par Lesur (*Des progrès de la puissance russe*, 1812) et par Gaillardet (*Mémoires du chevalier d'Eon*, 1836) est l'œuvre d'un faussaire. Sokolnicki a-t-il atteint son but, a-t-il pu remettre à Bonaparte son « Aperçu sur la Russie, » ou cette pièce a-t-elle été déposée aux archives pour n'en sortir qu'en 1812, époque où elle fut publiée par Lesur ? C'est ce que l'on ignore ; il est certain qu'on se souvint de son existence en 1812, lorsque l'on voulut préparer l'opinion publique à l'agression projetée par l'empereur. M. Bresslau ne voit dans la publication du testament par Lesur qu'une deuxième édition des pensées de Sokolnicki, avec additions conçues dans l'esprit napoléonien ; sur ce dernier point, son interprétation se rapproche de celle de M. Juste, dont il cite, du reste, le travail (*Pierre-le-Grand, son règne et son testament*, 1877). Mais la publication de Lesur resta presque inconnue jusqu'au jour où le romancier Gaillardet s'avisait de lui emprunter l'extrait du testament en le modifiant à son tour.

FORTNIGHTLY REVIEW. (Juin). — Dans une étude sur *le connu et l'inconnu dans le monde économique*, le savant professeur de l'Université de Dublin, M. Cliffe Leslie montre les caractères particuliers que les phénomènes économiques présentent dans un état avancé de civilisation industrielle. A mesure qu'on s'éloigne des communautés primitives, sociétés stationnaires et presque complètement fermées, à mesure que la liberté et la division du travail s'accroissent, les relations économiques s'étendent, se compliquent, subissent des changements de plus en plus nombreux et de plus en plus fréquents ; à l'encontre des phénomènes observables dans les sociétés primitives, où tout est fixé par la coutume, où tout se reproduit constamment dans un ordre invariable, où tout peut être prévu, les phénomènes économiques, dans les sociétés modernes, toujours modifiés ou modifiables, impressionnés par mille causes perturbatrices, sont de moins en moins faciles à prévoir, et par conséquent renferment une somme d'inconnu qui va croissant.

Cet article est dirigé contre l'école économique qui préconise la déduction, comme méthode essentielle de la science, et à la tête de laquelle se sont placés Ricardo et Mill. Cette école ramène à des causes générales très peu nombreuses les phénomènes économiques. M. Cliffe Leslie, se plaçant au contraire au point de vue des influences perturbatrices nombreuses et incessantes que subissent les phénomènes, critique les théories de l'École, spécialement sur les tendances à l'uniformité des salaires

et profits dans les différentes industries, sur le coût de production, sur la distinction admise encore par Mill à cet égard, dans la théorie de la valeur, entre le commerce intérieur et le commerce international ; il conclut à la nécessité d'une application constante des méthodes inductives aux phénomènes économiques ; il soutient que le temps n'est pas encore venu d'adopter la méthode déductive sur laquelle s'appuie l'ancienne école ; cette méthode exige l'acquisition de vérités d'une haute généralité, que l'observation et l'analyse ne nous ont pas fournies encore dans nos sociétés si complexes, et qu'il faut dès lors demander avant tout à l'observation directe et non plus aux doctrines *a priori*.

CONTEMPORARY REVIEW (juin-juillet). Il est intéressant de rapprocher de l'article de la *Deutsche Rundschau* que nous venons d'analyser, une étude sur les conspirations en Russie. L'auteur, M. Karl Blind, rappelle les conspirations organisées sous les règnes d'Alexandre I^{er} et de Nicolas, et dans lesquelles des hommes appartenant aux classes les plus élevées de la société, des nobles se rattachant par leur naissance à des familles historiques, des officiers en qui le Czar avait pleine confiance furent impliqués. Nous aurons occasion de revenir sur ce travail dont la première partie seulement a paru jusqu'ici.

L'auteur de l'article *The new Bulgaria*, qui signe : « Un homme d'État d'Orient, » évidemment bien informé, fournit, au sujet du caractère national et de l'avenir réservé au nouvel État, des renseignements et des appréciations qui méritent d'être remarqués. Le réveil de la vie nationale en Bulgarie est un des événements les plus saillants de l'histoire contemporaine. Le développement intellectuel de ce peuple, asservi pendant 500 ans par les Turcs, a marché avec une rapidité sans précédent ; il a commencé à appeler l'attention de l'Europe en 1859, mais il remonte à quelques années plus haut, ainsi que le montre l'auteur dans un aperçu historique qui forme la première partie de son travail. Nous résumerons ce qu'il dit du caractère du peuple bulgare et les vues qu'il émet au sujet de l'avenir réservé au nouvel État. Pris en général, les Bulgares se rapprochent plus des Européens que toute autre nationalité de l'empire turc. C'est une race industrielle et frugale, traits distinctifs auxquels il faut ajouter l'obstination. Le Bulgare est lent à accueillir des idées nouvelles ; mais dès qu'il les a adoptées, il n'est rien qui puisse les lui faire abandonner. Il est éminemment religieux et vertueux dans les relations de famille ; mais sa religion est empreinte de superstition, conséquence d'une longue ignorance, et sa moralité est pervertie par le manque d'honnêteté et de probité que l'on rencontre toujours chez les races assujetties. Sous ce rapport cependant, il est supérieur aux autres races chrétiennes de la Turquie. Les Bulgares sont essentiellement démocrates, non pas qu'ils inclinent vers une forme de gouvernement républicain ; ce qu'ils affectionnent surtout, c'est l'égalité sociale. Il faut malheureusement ajouter que, s'il y a chez eux des hommes instruits, ils ne sont pas assez généralement connus ; ils exercent bien une influence locale, mais il n'en est pas un qui ait une action sur la nation entière. Quant à l'avenir réservé à la Bulgarie, il est très peu aisé de le prévoir. Revenus quasi soudainement à la vie après un sommeil de plusieurs siècles, ils ont peu d'expérience du gouvernement ; ils sont pauvres, chargés d'une dette dont ils ne sont pas responsables ; mais ils ont tous les avantages d'une contrée fertile, protégée contre une agression étrangère par un grand traité européen, et assez de bonnes qualités pour travailler efficacement à leur développement intérieur ; ils n'ont d'ailleurs rien à renverser, ils n'ont qu'à construire. Il ne faut pas s'attendre à ce qu'ils se contentent des arrangements du traité de Berlin, et qu'ils cessent de réclamer l'union de la Bulgarie et de la Roumélie orientale ; l'Europe s'y attend ; mais les Bulgares peuvent attendre patiemment le moment où ce vœu pourra être satisfait sans compromettre l'intérêt général.

Le même « homme d'État » est l'auteur de l'article qui a paru dans la dernière livraison de la *Contem-*

porary sous ce titre : *Contemporary Life and thought in Turkey*. Parler de l'état de l'opinion en Turquie ou seulement à Constantinople serait tenter l'impossible, car il n'y existe pas d'opinion publique. Chaque parti, soit parmi les chrétiens, soit parmi les musulmans, cherche son intérêt sans avoir égard au bien commun. Pour les mahométans, le Palais est le grand centre d'intrigues et de conflits, tandis que les chrétiens et les étrangers ont les yeux tournés vers les ambassades, dont chacune s'exerce à assurer sa suprématie et à affaiblir l'influence de ses rivales.

Il s'est écoulé un an depuis la signature du traité de Berlin, dont le grand objet, suivant la déclaration de lord Salisbury, était de fournir à la Sublime Porte une chance nouvelle de réformer et de consolider l'empire. L'Angleterre a garanti à la Turquie le maintien de ses possessions asiatiques, l'Europe, le retrait des troupes russes ; mais le traité a imposé, d'autre part, à la Turquie des obligations : elle doit s'entendre avec la Grèce au sujet de la rectification des frontières, introduire des réformes spéciales dans la Macédoine, l'Arménie et autres parties de l'empire ; effectuer la cession de certains territoires à la Russie, à la Serbie, au Monténégro, aider à l'organisation de la Bulgarie et de la Roumélie, chercher à s'entendre avec ses créanciers. Il était de la plus haute importance, pour la Turquie, de régler toutes ces questions le plus vite possible ; à aucune époque de son histoire, une action vigoureuse et décisive n'avait été aussi nécessaire. Au contraire, les difficultés subsistent, et la Porte continue à n'opposer qu'une inertie invincible à la pression extérieure. Pour ce qui regarde la question financière, la Turquie est désormais incapable de payer un centime d'intérêt aux créanciers de la dette consolidée ; le Sultan n'a plus qu'à faire banqueroute et à renoncer à toute idée de rien emprunter à l'Europe. L'indemnité de guerre, qui a la priorité, ne peut être répudiée ; mais la Russie a le moyen d'attendre une occasion favorable pour en exiger le paiement.

La question des réformes en Asie-Mineure présente de graves difficultés, et personne ne comprend encore la nature des obligations contractées par l'Angleterre. Celle-ci ne peut prendre possession du pays ; elle ne peut non plus favoriser l'occupation de l'Asie-Mineure par la Russie ou une autre puissance ; mais, en même temps, le Sultan doit assurer à ce pays un bon gouvernement ; autrement l'empire tombera en ruines, en dépit de la protection de l'Europe. Cependant l'opinion des hommes qui ont étudié les Turcs de près est que les fonctionnaires, si on les laisse à eux-mêmes, ne réformeront jamais l'administration. L'Angleterre a cherché à remplir ses obligations en recourant à la voie amicale des bons conseils, mais sans grands résultats. Que faire ? L'avis de l'auteur est que l'Angleterre s'est trompée en n'insistant pas sur des réformes plus radicales. Le seul espoir de salut est dans l'émancipation absolue des chrétiens, leur admission dans l'armée, la marine, les services civils et judiciaires, sur un pied d'absolue égalité. Ce n'est qu'en ouvrant les emplois à tous que les Turcs pourront être forcés d'instruire leurs fils, de les rendre aptes à occuper des positions dont ils sont indignes, à ce point qu'on trouve des chefs de département qui ne savent ni lire ni écrire. Il y a dans la Turquie d'Asie plus de trois millions de chrétiens, bien plus instruits et civilisés que les mahométans. Ils savent qu'ils ont les sympathies de l'Europe, et on ne pourra jamais les amener à vivre tranquillement sous un régime purement mahométan. S'ils étaient émancipés, il serait possible à la Turquie de se réformer elle-même.

Les Boers et les Zoulous, par M. B.-C.-C. Pine, lieutenant-gouverneur de Natal de 1850 à 1855 et de 1873 à 1875. Les événements dont l'Afrique australe est le théâtre ont donné lieu aux appréciations les plus divergentes, en Angleterre surtout, où l'esprit de parti n'a pas peu contribué à embrouiller la question. M. Pine, qui a occupé un poste important dans ces contrées éloignées, en parle avec une grande autorité et sans parti pris, ce qui n'est pas un des

moindres mérites de son travail. L'antagonisme des Boers et des Cafres Zoulous est, d'après lui, la cause principale, immédiate des difficultés dans lesquelles l'Angleterre est aujourd'hui engagée, et qu'elle aurait peut-être évitées sans l'annexion du Transvaal. Les Boers ne subissent qu'avec une extrême répugnance la domination anglaise, et M. Pine paraît être d'avis qu'une confédération eût été préférable à une prise de possession pure et simple. Mais l'annexion a eu un autre effet non moins fâcheux que celui d'irriter les Boers : elle a modifié notablement la position de l'Angleterre vis-à-vis des races indigènes établies au nord de Natal ; elle a mis en contact direct les Anglais et les Zoulous, qui envisagent avec méfiance le nouvel état de choses. Aussi longtemps, en effet, que le Transvaal a formé un pays indépendant, Natal jouissait d'une sécurité relative, par la raison que le roi des Zoulous, craignant les Boers, désirait garder l'amitié des Anglais comme un contrepois. Cet équilibre précaire, car il ne reposait pas sur la base d'une force réelle, a été détruit par l'annexion du Transvaal : le contrepois de la puissance des Boers est perdu, et Cetwayo n'a désormais plus rien à attendre des autorités britanniques. Aussi raconte-t-on qu'à la nouvelle de l'annexion, il entra dans une violente colère, et peu s'en fallut qu'il ne mit à mort le messager que lui envoyait Sir Th. Shepstone pour lui notifier l'événement. Cette irritation ne tarda pas à se traduire en faits, et, d'après M. Pine, les griefs de Cetwayo n'étaient pas tout à fait dénués de fondement. L'ex-gouverneur n'approuve pas tous les procédés employés par Sir Bartle Frère ; mais en somme il paraît croire que la guerre ne pouvait être évitée.

Le numéro de juillet de la *Contemporary* contient plusieurs articles intéressants que nous devons nous borner à mentionner. M. Renan, dans un brillant récit, raconte la dernière révolte des Juifs sous la conduite du prétendu messie Bar Coziba, les scènes d'horreur qui accompagnèrent la victoire des Romains et firent de la Judée un véritable désert. M. Edward Caird poursuit une étude très-soignée sur la philosophie sociale et la religion de Comte. M. G. Butler, s'associant aux réclamations formulées par des hommes et des corps compétents, demande la création de chaires de géographie dans les Universités d'Oxford et de Cambridge, et esquisse le programme d'un cours de géographie universitaire. M. St-George Mivart a établi précédemment que l'histoire naturelle doit être étudiée sur la base de la théorie évolutionniste, que les animaux et les plantes doivent être étudiés conjointement et traités comme un tout distinct du monde de la matière inanimée. Dans l'article intitulé : *Qu'entend-on par êtres vivants ?* il examine les différences existant entre les animaux et les plantes, le règne organique, et la matière inanimée, le règne inorganique. Il montre que les animaux et les plantes constituent un groupe séparé par un abîme du monde inanimé, qu'ils ont un certain nombre de caractères communs (nutrition, croissance, reproduction, faculté de réagir contre les influences du monde extérieur), qu'on peut leur supposer un ancêtre commun, qu'ils forment l'objet d'une même science, celle de la vie organique ou biologique.

NORTH AMERICAN REVIEW. — Cette excellente revue qui, par la variété de ses articles et l'autorité de ses nombreux collaborateurs, rivalise avec les meilleures publications analogues de l'Europe, soutient dignement sa vieille réputation. Parmi les articles que contient la dernière livraison, nous remarquons : un poème inédit de Voltaire : *Mon Testament, épître à Chloé* ; une étude sur l'emploi des ressources budgétaires (*appropriation*) aux Etats-Unis ; un article sur l'éducation des esclaves affranchis, par M^{me} Beecher Stowe, une lettre au Directeur dans laquelle M. John Bright plaide la cause du libre échange ; un savant article de M. Bonamy Price sur la crise commerciale et ses causes. M. Price, qui est également libre-échangiste, démontre, en passant, les dangers du protectionnisme.

A l'exemple des revues anglaises, la *North American Review* a ouvert un débat contradictoire (*Symposium*) au sujet d'un des questions les plus controversées entre savants et philosophes : la finalité dans la nature. M. le professeur Simon Newcomb résume la discussion et conclut, en sa qualité de *leader*, entre les champions des deux écoles. M. Newcomb se pose comme le représentant de la philosophie scientifique, opposée à l'école qui cherche dans la nature la preuve d'un esprit dirigeant. Il est évolutionniste et il se prononce contre la théorie des causes finales.

NOTES ET ÉTUDES.

LETTRES PARISIENNES.

Paris, le 10 juillet 1879.

Je vous parlais l'autre jour d'un livre récemment paru sur Théophile Gautier. J'aurais aujourd'hui à vous parler d'un livre plus curieux encore et qui se rapporte à un autre illustre écrivain de la génération de 1830, au critique-poète Sainte-Beuve. Ma heureusement cette publication ne fait pas seulement du bruit, elle fait aussi du scandale, et n'ayant aucun goût pour ce genre de littérature, je ne puis que toucher cet ouvrage d'une main légère.

Le livre est intitulé : *Sainte-Beuve et ses inconnues*. Vous savez que Sainte-Beuve était un vieux garçon qui se piquait méticuleusement de vertus bourgeoises. La galanterie, comme disaient nos pères, jona, depuis sa jeunesse jusqu'aux dernières années, un grand rôle dans son existence. M. Pons, qui avait été, aux environs de 1860, secrétaire de Sainte-Beuve, initié aux mystères de sa vie, a pensé que la curiosité publique apprendrait avec plaisir la série des aventures galantes de son patron. Peut-être ne dirais-je trop rien si parmi les personnes qui attachèrent un moment ce cœur volage, il ne s'en trouvait dont les maris vivent encore. Vous voyez où est le scandale, et pourquoi il faut passer rapidement sur la partie du livre qui sera certainement la plus intéressante lorsqu'il sera possible de l'aborder sans inconvenance.

Sainte-Beuve était fort peu discret quand il s'agissait de la vie privée des autres ; sa mémoire ne saurait donc trop se plaindre des indiscretions dont elle est aujourd'hui l'objet. Il y aurait matière à bien des réflexions à leur propos ; mais c'est une matière assez délicate et que je veux laisser à d'autres. Je me contente d'extraire du livre une anecdote que M. Pons raconte fort gaîment, et qui, je l'espère, n'offensera pas la pudeur des lecteurs de l'*Athenæum*. Au moment où il approcha de la quarantaine, Sainte-Beuve, qui avait deux ou trois fois songé assez sérieusement à se marier, se décida à rester garçon. Il rêva alors d'associer à sa vie quelque personne distinguée et intelligente, qui fût pour lui ce qu'avait été M^{lle} de Lespinasse pour D'Alembert ou Lodoïska pour Louvet. Je cède la parole à l'auteur pour raconter cette aventure ou plutôt cette mésaventure :

Il découvrit vers les hauteurs des Batignolles une femme à souhait pour le rôle qu'il lui destinait. Son choix se fixa sur une brune de trente-cinq ans, qui se faisait appeler M^{me} de Vaquez, et se donnait l'Espagne pour patrie. Quel était son vrai nom ? D'où sortait-elle ? Sainte-Beuve, quand on le poussait là-dessus, répondait d'une manière évasive et se bornait à rendre bon témoignage aux qualités de sa conquête : taille élégante, magnifiques cheveux noirs, visage au teint mat et doré de reflets oranges, tels sont les charmes qui avaient séduit l'auteur des *Rayons jaunes*. Il l'installa chez lui en maîtresse de maison.... Peut-être eût-il consenti, malgré ses répugnances, à passer par-devant M. le maire, si la dame, qui se savait originaire d'un bourg de Picardie, n'avait craint les révélations de son acte

de naissance. Elle ne s'empara pas moins en souveraine de la maison, démarquant le linge et l'argenterie, qu'elle fit graver à son chiffre, tenant la critique en charte privée et s'efforçant d'éloigner par ses rebuffades les anciens amis et serviteurs. Dans la solitude et le vide ainsi faits autour de lui, elle espérait établir à tout jamais son empire et ajouter la durée à sa fortune. Ce fut malheureusement ce qui lui manqua. La mort interrompant une félicité si parfaite, vint l'enlever à son ambition. Elle succomba à une affection de poitrine...

Au cours de la maladie, un vieux paysan se présenta pour la voir, disant qu'il était son père. Dans un premier mouvement de pudeur, elle refusa de le reconnaître et ne céda qu'aux instances de son amant, curieux d'apprendre à quelles gens elle appartenait. La source était pure, mais bien humble.

Thomas Devaquez raconta, sans se faire prier, qu'il était battu en grange au village de Montauban, près Péronne, et père de nombreux enfants. Il n'avait pas eu toujours du pain à leur donner. Enfin, vaille que vaille, les garçons, en grandissant, avaient appris à gagner leur vie. Mais que deviendrait la fille ? Thomas, ennuyé de la voir monter en graine, l'avait expédiée à Paris, où l'on disait que, avec de la conduite, elle ne manquerait de rien. Dieu merci ! elle avait rencontré un bon monsieur. Était-ce une raison de renier ses parents ? Sainte-Beuve apaisa le vieillard par quelques présents et promit de lui venir en aide. C'est bien ainsi que l'entendait Thomas.

Si tôt que sa fille eut fermé les yeux, il accourut, réclamant sa part de succession, les tapis, les meubles, que sais-je ? Sous prétexte qu'elle avait mis en commun sa fortune avec celle de son amant ; il menaçait celui-ci d'un procès et, profitant de son inexpérience en affaires, parvint à lui extorquer 12,000 francs.

J'aime mieux vous parler des côtés vraiment nobles de Sainte-Beuve, du soin avec lequel il préparait et écrivait ses articles de critique littéraire. C'est par là qu'il a conquis sa légitime renommée et qu'il la conservera. A lire les *Causeries du lundi*, si aimables, si faciles, on ne se doute guère de tout le travail qu'elles coûtaient à leur auteur M. Pons, qui lui servait de secrétaire, entre à cet égard dans de minutieux détails, des plus intéressants :

Aussitôt qu'un article était en vue, les employés de la Bibliothèque nationale se mettaient en mouvement. On lui détournait les bouquins les plus ignorés, les pièces les plus introuvables ; on feuilletait à son intention catalogues et manuscrits ; chacun s'empressait d'apporter son tribut à l'œuvre du maître, heureux si, en récompense, il daignait quelquefois citer leur nom...

Autre ressource non moins précieuse : tout individu sur lequel il avait une fois écrit devenait sien, entrant dans sa collection, dans sa ménagerie, avait son dossier. Nous appelions ainsi le paquet où était enfermée le premier article augmenté des productions ultérieures de l'auteur et des lettres échangées avec lui. On y joignait les études publiées sur lui par d'autres critiques, les renseignements et particularités recueillis sur sa personne. Toutes ces papiers accumulés composaient l'humus sur lequel devait éclore la végétation...

Après avoir vécu huit ou quinze jours dans l'intimité de son auteur, entrant dans son caractère, dans ses mœurs, dans ses passions, dans ses préjugés ; après avoir consulté sur lui tout ce qui pouvait renseigner, hommes et choses, il défendait sa porte et se mettait à l'œuvre.

En une journée et tout d'une haleine, au risque de se fouler le pouce ou le poignet, il couchait l'article sur de petits feuillets, de son écriture menue, et cursive, à peine tracée, et qu'il était ensuite assez difficile de transcrire.

Puis il se relisait pour donner le dernier poli, effaçait l'apprêt, l'air de rhétorique inhérent à l'improvisation, et tâchait de rendre sa phrase aussi souple que la parole. Son application en ce sens allait jusqu'à la manie : il ne voulait employer que des plumes d'oie, trouvant à celles d'acier trop de roideur et de résistance à mouler l'élasticité de sa pensée. Le purisme, qui retient et qui glace, était sacrifié à l'aisance, au naturel, à d'aimables négligences. Entre une expression correcte et un tour

neuf et hardi, pas la moindre hésitation; la grammairien attrapait son soufflet.

J'emprunte encore au livre de M. Pons une petite anecdote fort amusante. Parmi les personnes qu'il fréquentait aux dernières années de sa vie, se trouvait une certaine princesse Julie Bonaparte, laquelle se mêlait d'écrire de petites nouvelles. Un jour elle voulut avoir l'opinion du critique éminent sur ses productions littéraires, et lui envoya un gros portefeuille rempli de ses ébauches. Or qu'y trouva le critique en le feuilletant? Un portrait de lui-même, écrit un jour par la princesse, aussi peu flatté que possible et oublié là par mégarde. On y lisait: « Que Sainte-Beuve menait une vie crapuleuse, que dans sa maison il vivait toujours entouré de trois ou quatre femmes, etc. » Je vous laisse à penser quelle fut la colère de Sainte-Beuve en tombant sur ces pages. Il lui sembla que, même de la part d'une princesse, il y avait là quelque chose qu'il ne pouvait pas supporter. Il releva assez vertement le portrait qui avait été fait de lui, puis il termina sa lettre par cette phrase polie, mais significative: « Veuillez agréer, Princesse, l'hommage définitif d'un respect qui a lieu de s'exprimer pour la dernière fois. » Comme le remarque M. Pons, c'était là un congé en bonne forme.

Une grande rumeur s'est faite, ces jours derniers, dans le monde dramatique. M^{lle} Sarah Bernhardt quitte la Comédie Française. C'est de Londres, où la Comédie achève ses représentations, tandis que l'on répare la salle de la rue Richelieu, que nous est venue cette nouvelle. Il ne suffit pas à M^{lle} Bernhardt d'être la plus illustre tragédienne de notre temps. Elle est en même temps peintre, sculpteur, littérateur même à ses moments perdus. Elle avait emporté à Londres avec elle ses tableaux, ses sculptures et sa plume. Mais on ne fait pas tant de choses à la fois sans dépasser ses forces: un jour est venu où M^{lle} Sarah Bernhardt surmenée a fait manquer une représentation. Le public anglais s'est fâché. Sur quoi la Comédie Française a fait des observations à son illustre sociétaire, et l'illustre sociétaire, qui n'a pas une mince idée de son mérite, et qui est fort nerveuse, a répondu immédiatement aux observations offrant sa démission. La Comédie Française eût pu refuser cette démission, qu'aucun règlement n'autorise: loin de la refuser, elle l'a acceptée à l'unanimité. On assure que M^{lle} Sarah Bernhardt avait de bonnes raisons pour désirer de recouvrer sa liberté. Un Barnum américain lui aurait fait un pont d'or et lui aurait offert deux millions sonnans pour aller, de l'autre côté de l'Atlantique, faire admirer sa « voix d'or » aux Yankees enthousiastes. Je ne serais pas surpris qu'il fallût quelque peu rabattre de ces chiffres fantastiques. S'ils sont authentiques et si le Barnum est solvable, je félicite de tout mon cœur la nouvelle Rachel des dollars qu'elle va encaisser. Les affaires sont les affaires, et si les femmes qui s'y entendent si bien perdent un peu de leur poésie à nos yeux, j'accorderai très volontiers qu'elles sont de leur siècle. Nous laisserons M^{lle} Sarah Bernhardt devenir millionnaire et nous tâcherons de nous consoler.

Il me semble, pour ma part, que c'est une grande faiblesse de tenir outre mesure aux gens qui ne tiennent pas à vous. On a bien le droit d'être infidèle envers les infidèles. M^{lle} Bernhardt nous quitte sans regrets; ce n'est pas de quoi user nos yeux à la pleurer. Elle avait sans doute de charmantes et rares qualités. Nous tâcherons de trouver quelque autre artiste qui puisse nous en consoler. Il y a vraisemblablement, parmi les jeunes personnes sorties du Conservatoire en ces dernières années, quelque comédienne bien douée, et qui profitera de ce que la place est libre pour la prendre. Elle trouvera un public

bienveillant et tout disposé à l'admiration. Elle sera à son tour applaudie, acclamée; elle servira à son tour d'idole à la curiosité publique; et comme tout a une fin, même les voyages en Amérique, je souhaite à M^{lle} Sarah Bernhardt de n'avoir pas à constater assez tristement, lorsqu'elle reviendra de New-York vers la fin de 1881, que Paris ne s'occupe plus d'elle, que les proverbes ont toujours raison et que « qui quitte sa place la perd. » CHARLES BIGOT.

LE MUSÉE D'ANTIQUITÉS DE CONSTANTINOPLE.

Constantinople, 1^{er} juin.

Que le lecteur ne s'effraie point à la vue d'une lettre datée de Constantinople. Je n'ai guère envie de souffler mot de la question d'Orient: je la connais moins que beaucoup d'autres qui déjà la connaissent si peu. Je ne m'engagerai pas non plus dans des considérations sociales sur le vice radical de la Turquie, bien plus incurable que l'état de ses finances, dont désespèrent cependant les médecins financiers les plus habiles, je veux dire l'organisation de la famille; ni sur les mystères et en même temps sur les misères que cachent les moucharabis des harems aux yeux des chrétiens: ma correspondance sera, comme de coutume, purement archéologique. Les quelques constructions antiques qu'on peut encore voir à Constantinople sont assez connues, et parler de Sainte-Sophie, ce chef-d'œuvre de l'art byzantin, après Salzenberg, serait fort hasardeux. Mais ce qui est moins connu, ce sont les objets conservés jadis à Sainte-Irène et qui maintenant se trouvent à Alaï-Kiosque, près du sérail. M. A. Dumont est, je crois, le seul qui en ait parlé jusqu'à ce jour. (*Revue archéologique*, 1868.) Je n'ai pas à en dresser le catalogue, je veux simplement parler des pièces les plus importantes que renferme la collection. Toutes les époques sont représentées dans ce musée d'antiques. J'y ai vu quelques pièces égyptiennes avec des inscriptions hiéroglyphiques, un grand nombre de pierres assyriennes, dont les inscriptions cunéiformes mériteraient d'être déchiffrées, et un plus grand nombre encore de pièces de provenance cyprite, surtout des vases et des terres cuites, parmi lesquelles une très-curieuse statuette représentant non plus une femme, mais bien un homme à tête de chouette. Je laisse à de plus perspicaces que moi le soin d'expliquer cette nouvelle énigme archéologique. Une autre pièce des plus intéressantes est un immense Hercule, d'origine phénicienne, tenant devant lui le corps d'une lionne qui a servi de fontaine. La sculpture est des plus primitives; les coupes sont droites. L'Hercule ne manque pas d'avoir quelque chose de ce caractère riant propre à la sculpture grecque primitive. Un morceau non moins important et dont l'examen attentif pourrait conduire à des résultats fort précieux, c'est une grande frise provenant de la Lybie, qui représente divers personnages entourés de chameaux et précédés d'autruches. La sculpture est fort raide et ne présente rien d'arrondi; toutes les faces sont coupées à angle droit: impossible de rien imaginer de plus primitif. L'extrémité est ornée d'une petite inscription en lettres latines, qu'on n'a encore pu déchiffrer. Le musée possède aussi quelques objets en or trouvés par Schliemann dans les nouvelles fouilles qu'il fait à Issarlik, et qui sont bien plus simples que les travaux en or de Mycènes. Un vase de la même provenance présente des seins très-proéminents, tout comme les vases de Santorin et indique encore avec plus de précision les autres parties du corps de la femme. De l'époque grecque, une des plus belles pièces est une stèle en bas-relief représentant un jeune guerrier tout nu, coiffé du pileus et portant le bouclier, la lance et l'épée.

Peut-être est-ce un Dioscure. Les formes sont encore quelque peu aplaties: on dirait une transition entre le système archaïque et l'époque où les sculptures commencèrent à donner plus de chair à des formes plus arrondies. La tête est calme et expressive et toutes les parties du corps bien proportionnées; l'ensemble est d'un fort beau style. Un autre beau relief est celui qui représente l'enlèvement de Proserpine. Le musée possède aussi une statue de Proserpine, d'une fort belle pose, mais d'exécution médiocre.

Parmi les monuments de l'époque romaine, nous devons signaler tout d'abord le célèbre sarcophage représentant la scène de Phèdre et d'Hippolyte. La scène est double; la disposition est bonne et simple. Toutes les têtes ont été martelées, à l'exception de celle de Némésis, qui est fort belle. Deux coins du sarcophage sont ornés de caryatides. Les deux côtés latéraux représentent l'un Ariadne, sujet que nous retrouvons sur un autre fragment du même musée, et l'autre un sphinx. La face postérieure est ornée d'un aigle et de guirlandes. On a voulu établir un rapprochement entre ce sarcophage et celui d'Euripide dont parle Pausanias. Il y aurait beaucoup à dire sur cette question. Pour ma part, la sculpture me paraît appartenir à la meilleure époque romaine; mais si elle se rapproche par certains côtés de l'ancienne sculpture grecque, elle a déjà cependant cette froideur, ce manque de vie véritable qui caractérise toutes les productions de la plastique romaine. A côté de quelques statues romaines de peu d'importance, telles qu'une Diane chasseresse et une nymphe à la coquille, j'en ai remarqué d'autres d'une grande valeur; ainsi une fort belle statue de femme, dont la tête manque malheureusement. Elle est fort bien drapée, la sculpture en est très-fine; la pose de la jambe droite donne à l'ensemble une animation et un mouvement qui rappellent quelque peu l'école de Scopas. Les bustes et les statues de personnages impériaux sont assez nombreux. J'ai considéré longuement et avec beaucoup d'intérêt une statue de Claudia diva dont la tête est fort belle et fort individuelle. Malheureusement elle porte déjà cette vilaine coiffure exagérée qui devait se généraliser sous le règne de Titus.

Caracalla ayant accordé sa protection toute spéciale à Byzance, il était naturel qu'on retrouvât diverses statues de lui et de sa famille à Constantinople et dans les environs. Aussi au musée nous voyons de ce prince et de sa statue colossale, quelque peu différente des représentations impériales que nous sommes habitués à trouver en Italie. L'empereur est représenté debout, foulant aux pieds un Perse. Ce qui nous rappelle, bien plus que les légers succès obtenus, ses expéditions impolitiques en Orient, si funestes pour l'empire. Le musée possède aussi un beau buste de son infortuné frère Géta, et un autre de sa malheureuse épouse Plautilla. Les bustes de Plautilla sont fort rares, précisément par suite de la haine que lui porta son mari. Celui-ci est certes le plus beau que nous possédions, et rapproché du buste, admirable d'individualité, de Caracalla du musée de Naples, ils constituent un fort beau couple.

Je signalerai encore parmi les sculptures de l'époque romaine un groupe représentant un combat de coqs fort animé, et deux restes de sarcophages: un combat d'amazones et une lutte entre deux guerriers dont l'un tâche de se défendre avec un escabeau, et où l'on a voulu reconnaître le meurtre de Néoptolème; un bas-relief de peu de valeur représentant des centaures et des lapithes; un bon nombre de stèles funéraires où l'on trouve des représentations mythologiques de la plus haute importance. Comme valeur artistique ces stèles sont nulles; mais elles sont des plus intéressantes à cause des représentations mythologiques insolites, qui se

rapportent pour la plupart aux cultes de Mithra et de Cibèle, ces deux cultes favoris de l'époque impériale. Une étude approfondie et comparée pourrait nous fournir maint renseignement nouveau sur ces cultes aussi mystérieux qu'immoraux.

Les époques chrétienne et byzantine sont représentées par divers fragments, la plupart de peu de valeur. Je mentionnerai un chapiteau assez curieux qui porte le nom d'Héraclius, puis une statue du Bon Pasteur portant une brebis sur ses épaules, et qui rappelle mainte représentation des catacombes romaines; elle est originaire de Cypré. Le musée possède aussi toute une collection de grandes briques de l'époque postérieure à Constantin. Elles portent toutes de grands sigles figulins constitués soit par plusieurs mots, soit par des monogrammes fort compliqués et difficiles à déchiffrer. Leur étude serait des plus intéressantes, surtout par la comparaison que l'on pourrait faire entre ceux-ci et les sigles analogues que j'ai remarqués dans l'église Saint-Georges de Salonique.

La pièce la plus importante que conserve le musée est la tête de la Colonne Serpentine, dont le fût se trouve encore dressé sur la place de l'Hippodrome. Malheureusement, par suite des travaux d'organisation, ce beau morceau de bronze était sous scellés, et il ne m'a pas été donné de le voir. L'histoire de cette colonne est bien connue: elle représente trois serpents enlacés en forme de colonne torse; elle fut consacrée à Apollon en souvenir de la victoire de Platon; la tête du butin pris sur les Perses en fit les frais, et sur les torsades du fût on peut encore lire les noms des villes qui luttèrent avec tant de gloire à Platon et à Salamine. Constantin, la regardant avec raison comme une des plus belles productions de l'art hellénique, la fit transporter de Delphes à Constantinople pour en orner l'Hippodrome, où le fût de la colonne se voit encore. L'histoire des pérégrinations de cette colonne et des outrages dont elle a été l'objet n'a d'égale en son genre que celle des quatre chevaux de bronze de Venise.

Par le peu que nous venons de dire du musée de Constantinople, le lecteur pourra se rendre compte de l'intérêt qu'une étude approfondie en présenterait. Espérons que le conservateur, M. Dethier, en publiera bientôt un catalogue complet, et qu'il le fera avec autant de zèle qu'il met de bienveillance et d'amabilité à montrer aux archéologues les richesses qui lui sont confiées.

ADOLF DE CRELENEER.

L'HORTENSIVUS DE CICÉRON.

Bruxelles, 7 juillet.

L'*Athenæum* a reproduit (n° du 1^{er} juin) une lettre d'un savant italien, M. Vincenzo di Giovanni, qui croit avoir trouvé dans le catalogue de la bibliothèque de Bagolino, la preuve qu'il existait encore en Sicile au commencement du xvii^e siècle, un manuscrit de l'*Hortensius* de Cicéron. Je me vois obligé, bien à regret, de contester la valeur de cette découverte. M. K. Schenkl (*Philologus*, vol. 31, 3^e livr., 1871) a démontré que l'ouvrage cité par quelques auteurs du moyen âge sous le titre d'*Hortensius* n'est autre que le II^e livre des *Premières Académiques* de Cicéron, autrement dit le *Lucullus*: cette confusion provient de ce qu'Hortensius est l'un des interlocuteurs du *Lucullus*, et que la scène de ce dialogue est dans une de ses villas. Nous pouvons apporter un nouvel argument à l'appui de l'assertion de M. Schenkl. Nous avons rencontré dans une compilation du moyen âge, le *Liber Vaticanus* (MS de la Bibliothèque Royale de Bruxelles, n° 1169), deux ou trois prétendues citations de l'*Hortensius* de Cicéron (*Tullius in Hortensio*): ce sont tout simplement des extraits du *Lucullus*. Il est donc certain que le véritable *Hortensius* n'exis-

tait plus au moyen âge, et qu'il ne nous reste d'espoir de le retrouver que dans les palimpsestes.

PAUL THOMAS.

LE DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Bruxelles, 5 juillet

Tous ceux qui ont examiné avec quelque attention la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie française auront lu avec grand plaisir les observations judicieuses faites par M. Eug. Van Bommel au sujet de cet ouvrage, et publiées dans le dernier numéro de l'*Athenæum belge*. Certes, il est regrettable qu'une méthode plus sévère n'ait point présidé à ce nouveau travail, et que tant de manières d'écrire capricieuses, arbitraires et anti-rationnelles aient trouvé place dans les colonnes du Dictionnaire. Ajoutons toutefois que le remède se trouve à côté du mal: la préface, en effet, de la nouvelle édition porte (page XI): « L'Académie ne fait qu'un dictionnaire, et un dictionnaire est le moins impérieux des maîtres; s'y soumet qui veut. » Que nos littérateurs et, en général, tous ceux qui écrivent usent donc largement et sans scrupule de la liberté que veulent bien leur laisser les immortels. Je suis convaincu que la langue française ne pourrait que gagner si l'on osait de temps en temps, pour des motifs plausibles, se soustraire à mainte tyrannie grammaticale ou orthographique. L'initiative individuelle, ayant pour contrôle l'opinion publique, doit assurer le progrès des langues comme tout autre progrès en général.

Ceci dit, je voudrais présenter quelques observations qui trouveraient peut-être leur place à la suite du travail de M. Van Bommel:

1^o Dans les verbes en *ayer* l'Académie française n'a pas admis jusqu'à présent que l'*y* se change en *i* devant l'*e* muet. La nouvelle édition admet cependant que l'on peut dire: *il paye* ou *il paie*, *ils payent* ou *ils paient*; *je payerai*, *je paierai* ou même *je patrai*; mais elle reste inflexible pour *je paye*, *tu payes*, — *paye* (à l'impératif); *que je paye*,... *qu'ils payent* (au subjonctif présent). Y a-t-il une raison quelconque de distinguer ainsi entre les temps et les personnes de ce verbe?

2^o L'*y* est également maintenu devant l'*e* muet dans les verbes en *eyer*. Pourquoi admettre *il paie*, mais non *il grasseie*?

3^o Quant aux verbes ayant un *é* fermé à l'avant-dernière syllabe de l'infinitif, tels que *considérer*, *libérer*, etc., etc., je n'ai pu trouver à aucun des verbes que j'ai cherchés un exemple du futur. Jadis l'Académie enseignait qu'au futur et au conditionnel présent il fallait conserver l'*e* fermé. Dirait-on encore désormais: *je considérerai* (comme on dit *j'abrègerai*), ou dirait-on: *je considèrerai* (comme on dit *je considère*)? Un petit renseignement sur ce point n'eût pas manqué d'être utile. L'accent grave devait, nous semble-t-il, être généralement employé devant l'*e* muet dans toute la conjugaison des verbes de cette espèce.

4^o Le mot *après-midi* était précédemment indiqué comme étant du genre féminin; mais l'Académie ajoutait: « plusieurs le font masculin » M. Littré s'était conformé à cette opinion dans son dictionnaire. Aujourd'hui l'Académie donne au même mot le genre masculin, et ajoute: « plusieurs le font féminin. » Il est probable que beaucoup de personnes chercheront en vain la cause de ce changement.

Ma conclusion est que l'autorité du dictionnaire ne doit pas peser trop lourdement sur ceux qui écrivent. L'Académie française régnait jadis sur la langue à peu près avec le pouvoir d'un maître absolu; mais les pouvoirs absolus s'en vont et la société ne s'en trouve pas plus mal.

Hv.

CHRONIQUE.

L'Union littéraire belge a décidé, dans sa séance du 6 de ce mois, d'organiser un congrès littéraire

international qui se réunira à Bruxelles, l'année prochaine, à une époque coïncidant avec les fêtes du 50^e anniversaire de l'indépendance nationale. Ce congrès aura à s'occuper du rôle de la littérature dans l'enseignement comme aussi de la propriété littéraire. La commission organisatrice a été ainsi composée: M. Van Bommel président; MM. Dognée, Greyson, Carlier et Eckhoud membres. L'Union littéraire a voté, séance tenante, une première somme de 1,000 francs pour l'organisation du congrès. Appel sera fait par les soins de la commission à toutes les sociétés littéraires du pays, afin qu'elles prêtent leur concours à cette œuvre.

MM. Dognée et Carlier ont rendu compte, dans la même séance, de leur mission au congrès de Londres. Il en résulte que le meilleur accueil a été fait aux délégués belges, que si les grandes questions soumises aux discussions du congrès n'ont pas été vidées, on est au moins tombé d'accord sur le chapitre des droits de traduction. L'Union littéraire a voté des remerciements à ses délégués au congrès et aux Anglais pour la cordialité de leur accueil.

— La deuxième session du congrès international de géographie commerciale aura lieu à Bruxelles, du 27 septembre au 1^{er} octobre. On sait que le congrès a tenu à Paris, l'année dernière, sa session inaugurale, organisée par le marquis de Croizier, sous le patronage du gouvernement français et sur l'initiative de la Société de géographie commerciale de Paris. L'entreprise, qui ne devait avoir qu'une session unique, fut érigée en œuvre internationale périodique, et le congrès résolut de tenir sa seconde session en Belgique. La Société belge de géographie ayant accepté la mission d'organiser cette session, elle a formé un comité d'organisation avec le concours de la Société de géographie d'Anvers, et composé ce comité des délégués des principales associations commerciales et industrielles du pays. Le programme, arrêté par le comité d'organisation, est divisé en cinq sections: 1. Explorations et voies commerciales; 2. Produits naturels et manufacturés; 3. Emigration et colonisation; 4. Enseignement; questions générales. — Pour faire partie du congrès, il suffit d'envoyer son adhésion à l'un des membres du comité ou à ses délégués. La cotisation à payer est de 12 francs; elle donne droit à toutes les publications de la session. On peut obtenir des programmes et des exemplaires du règlement en s'adressant à M. Anatole Bamps, commissaire général du congrès, rue du Marteau, 31, à Bruxelles.

— L'un des plus beaux portraits peints par M. Gallait est celui de feu B. Du Mortier, exécuté à la suite d'une souscription nationale. Sa famille, désireuse de perpétuer le souvenir patriotique que consacre cette œuvre d'art, vient d'en faire don au Musée de l'État.

— Les dernières découvertes faites à Olympie avant la fin de la saison sont fort importantes. Au nord de la Basilique, on a découvert la tête de l'Amazone luttant contre Héraklès, ainsi que la tête de la statue de femme du fronton occidental. Les reliefs des deux frontons se complètent ainsi de jour en jour. On a mis aussi à découvert les assises d'une grande construction ionique. Le roi Georges, lors de la visite qu'il a faite à Olympie, au mois de mai, a exprimé le souhait de voir s'élever à Olympie même un musée dans lequel seraient conservées toutes les œuvres de sculpture. Le ministre de l'instruction publique partage le même avis, et un banquier, M. Singros, a déjà offert 100 000 drachmes pour exécuter ce projet, dont l'utilité est contestée. On objecte que c'est dans un grand centre comme Athènes seulement que ces belles œuvres peuvent être avantageusement exhibées, que ce serait réduire considérablement le résultat pratique de fouilles que de les laisser dans un endroit écarté, d'un accès difficile, où leur conservation serait fort dispendieuse et fort incertaine.

Décès. — Bruno Renard, lieutenant-général en retraite, ministre de la guerre, né à Tournai en 1804, mort le 3 juillet. Ecrivain distingué, le général Renard a publié un grand nombre d'ouvrages,

parmi lesquels : *Histoire politique et militaire de la Belgique*, dont le tome I^{er} seulement a paru (Bruxelles, 1847); *De l'artillerie en Belgique* (1840); *Considérations sur l'infanterie légère* (1840, 2^e édition 1858); *Manuel des reconnaissances militaires* (1845); *Réponse aux allégations sur la conduite des troupes belges en 1815* (1855); *Considérations sur la tactique de l'infanterie en Europe* (1857); *Les carabiniers belges* (1860); *De la cavalerie* (1861). — Clément Duvernois, né à Paris en 1836, publiciste, ancien ministre de l'Empire, fondateur et collaborateur de divers journaux dévoués à la politique impériale, notamment le *Peuple Français* et *l'Ordre*, auteur de : *L'Algérie Pittoresque* et de nombreuses brochures relatives surtout à l'Algérie. Il a écrit la préface de l'ouvrage anonyme : *Histoire de l'intervention française au Mexique*. — Karl Gottlieb Peschel, peintre d'histoire, né en 1798 à Dresde, mort dans la même ville, le 4 juillet.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES BEAUX-ARTS. *Séance du 3 juillet*. — Un projet portant pour devise les mots « Patria et libertas », a été reçu en réponse au sujet d'art appliqué relatif à une fontaine monumentale, inscrit au programme de concours de cette année.

La classe saisit cette occasion pour rappeler aux concurrents les sujets suivants d'art appliqué qu'elle a inscrits à son programme de concours de l'année 1879. *Architecture*. « On demande un projet de fontaine monumentale à placer à l'extrémité d'une place publique, avec cascades, bassins, gradins, etc. » Les plans, coupe et élévation devront être à l'échelle de 1 centimètre pour 1 mètre. *Musique*. « On demande une symphonie à grand orchestre. Elle devra être entièrement inédite et n'avoir jamais été exécutée en public. » Les plans et les partitions destinés au concours devront être remis au secrétariat de l'Académie avant le 1^{er} septembre 1879. Un prix de 1,000 francs, attribué à chacun des sujets précités, sera décerné à l'auteur de l'œuvre couronnée.

SOCIÉTÉ ROYALE DE NUMISMATIQUE. *Assemblée générale annuelle du 6 juillet*. — Le bureau est constitué comme suit : Président M. Chalon; vice-président le général Cochetoux; secrétaire M. de Schodt; trésorier M. Vanden Broeck; contrôleur M. Herry de Cocquéau. Les directeurs de la *Revue Belge de numismatique* seront pour l'année 1880, MM Chalon et Picqué M. De Caisne, inspecteur-général du service de santé, est élu membre actif de la Société, et M. Van Hende, de Lille, membre honoraire.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. *Séance du 7 juin*. — L'assemblée vote l'insertion, dans les Annales, de deux mémoires de M. Roelofs : Description de quatre nouvelles espèces du groupe des Cyphides; additions à la Faune du Japon M. de Borre, dans un travail plein d'intérêt, entretient la Société des discussions auxquelles a donné lieu la découverte, signalée par lui, il y a quatre ans, du *Breyeria borinensis*, un des restes les plus curieux de l'entomologie des temps primaires, une empreinte d'aile dans laquelle il croyait pouvoir constater « une forme ancestrale du type Lépidoptère ». Plusieurs savants ont revendiqué cette espèce pour l'ordre des Névroptères. Un entomologiste éminent, M. Alfred R. Wallace, vient, au contraire, de prendre la défense des affinités lépidoptériques du *Breyeria borinensis* (*Nature*, 24 avril) A l'exposé critique des diverses assertions qui se sont produites à ce sujet, M. de Borre ajoute quelques considérations générales sur la portée qu'on doit, suivant lui, se borner à donner aux déterminations, surtout quand il s'agit, comme dans le cas présent, d'être appartenant à l'époque carbonifère M. de Borre lit une note dans laquelle il signale les inconvénients que présente l'usage, adopté par un grand nombre d'entomologistes, de placer les caisses ou les cartons de leurs collections dans la position verticale. Note de M. le Dr Jacobs sur la

conservation des insectes; de M. Fl. Baudi contenant la description d'une espèce nouvelle de *Formicomus*, de la collection du Musée royal; de M. Becker, faisant suite à une première liste qu'il a donnée d'Aranéides de Moldavie; du même membre, relative à des Aranéides nouveaux pour la Faune de Belgique.

BIBLIOGRAPHIE.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. N° 5. Irruptions subites de grisou (Cornet). — Mines de houille renfermant du grisou (Melsens). — Rectification à ma notice sur les Hédéracées américaines (E. Marchal). — Nouveaux sels basiques de mercure et cas d'isomérisation du sulfure de mercure (Spring). — Sur l'élimination, 2^e note (Mansion). — Caractères distinctifs de la dolomite et de la calcite dans les roches calcaires et dolomitiques du calcaire carbonifère de Belgique (A. Renard). — Sur la carpholite et la rhodocrosite (de Koninck, fils). — La vie et l'œuvre du Congrès national de 1830 (M.-N.-J. Leclercq). — Le mécanisme et la liberté (A. Le Roy). — Caisse centrale des artistes.

COMPTE RENDU DES SÉANCES DE LA COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE. 4^e série, t. VI, 3^e bulletin. — La chambre des Ambassades dans les comptes des receveurs généraux des finances de 1507 à 1524 (Gachard). — Sur diverses publications faites à l'étranger qui concernent l'histoire de Belgique (Ch. Piot). — Mémoire sur les aides et subsides de la province de Malines, par M. Sanchez de Aguilar (Ch. Piot). — Les séjours des ducs de Bourgogne en Hainaut, 1427-1482 (L. Devillers). — Onze documents de l'année 1567 (Edm. Pouillet).

REVUE GÉNÉRALE. Juillet. Les lois de M. Ferry sur l'enseignement (Ch. Woeste). — Trois semaines à Montreux (S. S. S.). — La jeunesse d'un poète (V. Chrétien). — Les colonies de l'Afrique méridionale — Les missions catholiques considérées dans leurs rapports avec la Belgique (P. De Decker). — La philosophie naturelle en Angleterre (A. Proost). — Les noms étrangers en France. — Bibliographie.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE D'ANVERS. T. III, 5^e livr. Compte-rendu de la séance du 16 avril 1879. — L'enseignement de la géographie (Ad. Kemna). — Note complémentaire (H. W.). — L'Afghanistan, aperçu géographique (Lt-colonel Adan). — Des effets continus du feu central sur la surface de la terre (Jacobs-Beeckmans). — Note sur les formations géologiques des environs d'Anvers (O. van Ertborn). — Cartes murales monumentales. Rapport sur la décoration de la Bourse d'Anvers au moyen de cartes géographiques (Capitaine Ghesquière). — 2^e rapport annuel sur les travaux de la société (M.-P. Génard).

LA FLANDRE. 6 et 7. Sceau d'Edouard II, roi d'Angleterre. — Histoire de Vlamertinghe. — Les reclus. Notes sur les hermitages de Bruges. — Un magistrat perpétuel malgré lui Mœurs administratives de la Flandre ancienne.

JOURNAL DES BEAUX ARTS N° 12. Questions à l'ordre du jour. — Salon des aquarellistes. — L'architecture à l'Exposition universelle. — Cingelaar — Le salon de Paris. — Gazette archéologique. — Les tapisseries décoratives. — Les nouvelles gravures de la Société de Vienne. — Chronique. — Dictionnaire des peintres.

L'ABEILLE. Juillet. Inauguration du monument élevé à la mémoire d'André Van Hasselt. — Les devoirs scolaires à l'Exposition de Paris. — Les écoles moyennes (Schoonjans). — Les vacances (J. Piéard). — Extraction rapprochée de la racine carrée (J. Mister). — Cours de droit commercial. — Faits scolaires. — Lettre de M. Wauters. — Analyses et comptes rendus.

REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE. 28 juin. Sauvaire, Traité des poids et mesures d'Elias, archevêque de Nisibe, et métrologie arabe d'El-Djabarty. — Stimming, Bertran de Born, sa vie et ses œuvres — Sources de l'histoire de Suisse, publié par Studer et Radle. — Legay, Adrien Tournibus, lecteur royal. — Loise, La littérature allemande dans les temps modernes. — Sur un passage de la *Mricchakatikā*. — Académie des inscriptions. — 5 juillet. De Valroger, les Celtes, la Gaule celtique, étude critique. — V. Duruy, mémoires sur les tri-

buni militum a populo et sur la formation historique des deux classes de citoyens romains désignés sous le nom d'honestiores et d'humiliores. — Rectification. — Chronique (France, Allemagne, Angleterre, Belgique, Danemark, Italie) — Académie des inscriptions.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 28 juin. Discours de M. Vacherot, président de l'Académie des sciences morales et politiques, à la séance publique annuelle. La science de l'éducation. La discipline (Alex. Bain). — Causerie littéraire. — Notes et impressions (L. Ulbach). — Bulletin. — 5 juillet. La guerre dans l'Amérique du Sud (C. de Varigny). — Jean Huss et les Hussites, d'après M. Ernest Denis — Romanciers anglais contemporains Ouidà : (Léo Quesnel). — Le mouvement littéraire à l'étranger. — Le magnétisme animal, d'après M. Ernest Bersot. — Notes et impressions (Cl. Caraguel). — Bulletin.

DEUTSCHE RUNDSCHAU. Juillet. J. Wolff. Zur goldenen Hochzeit des Kaisers und der Kaiserin. Festspiel. — Louise von François. Der Katzenjunker (Schluss). — Die neuere russische Memoiren-Literatur. — B. Erdmann. Zur Charakteristik der Philosophie der Gegenwart in Deutschland. III, IV. — L. Pietsch. Die berliner Nationalgalerie. — E. Hübner. Römisches in Deutschland. — E. Boehr. Die hawaiischen Inseln. — Literarische Rundschau. W. Scherer, zur Technik der modernen Erzählung. Friederike von Sesenheim. Literarische Notizen, Literarische Neuigkeiten.

MAGAZIN FÜR DIE LITERATUR DES AUSLÄNDERS. N° 26. Ribot über deutsche Psychologie. — Ein englisches Buch über Neapel. — Neue Literatur Estlands. — Zur Topographie des alten Egyptens (H. Scheube). — George Eliot. — Mythologie der Pflanzen, von Prof. Angelo de Gubernatis. — Chamber's Cyclopaedia of English Literature. — Les imprimeurs lillois. — Historical poetry of the ancient Hebrews. I. — Mancherlei. — N° 27. Neuigkeiten aus der Literaturwelt. — Ueber den Einfluss der deutschen Literatur auf Frankreich I. — Die Armen London, von L. Katscher. — Zwei Gedichte Vittorio Imbriani's, von Paul Heyse. — Neues aus und über Spanien und Portugal I, von P. Förster. — Finnoga saga hins ramma. — Benjamin Disraeli. — Zig-Zags in Bulgarien — H. Pallu. La vérité sur les tours. — Die englische Reformation. — Polnische Bibliographie.

CONTEMPORARY REVIEW. Juillet. Benjamin Franklin (Th. Hughes). — The last Jewish revolt (Ern. Renan). — Compulsory providence as a cure for pauperism (Rev. W. L. Blackley). — Why is pain a mystery (I. Burney Yeo). — The social philosophy and religion of Comte (Edw. Caird). III. — Geography and the universities (Rev. G. Butler). — Wath are living beings (St. George Mivart). — Chloral and other narcotics (B. W. Richardson). — Contemporary life and thought in Turkey (An Eastern Statesman) — Contemporary books : Church history, etc. Modern history, books of travel, essays, novels, poetry, etc.

THE ATHENÆUM. 28 juin. Recents tours in the United States. — Bent's History of San Marino. — Eytton's Key to Domesday. — Stevenson's Tour in the Cévennes. — Taylor on the runic alphabet. — Count Moltke's Letters. — Young's Ceramic art. — Troy and the heroic tombs. — Notes from Rome — Notes from Athens. 5 juillet. The Life of Charles Mathews — Lefroy's Memorials of the Bermudas. — Combe's principles of education. — Low's Tour in Shetland. — Coppée's Poems — Theological literature. — School-books. — Pygmalion. — Notes from Lisbon. — Kaiser-i-Hind. — Notes from Paris. — The Russian survey of the Oxus. — Cox's Notes on Derbyshire churches. — Mr. Rassam's discoveries. — Excavations at Olympia. — The bronze gates from Balawat.

L'ATHENÆUM BELGE est en vente :

A Bruxelles, au bureau du journal, 26, rue de la Madeleine; à l'Office de Publicité, 46, même rue; chez M. G. Mayotez, rue de l'Impératrice, 13.

A Paris, chez M. Ernest Leroux, libraire-éditeur, 26, rue Bonaparte.

BRUX. — Impr. lith. Lhoest et Coppens, rue de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

2^{me} ANNÉE.

N^o 15 - 1^{er} AOUT 1879

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Romans et nouvelles. — Conservation, Révolution, Positivisme, par Em. Littré (H. Denis). — Le Comte de Serre, par Ch. de Mazade. — Bulletin. — Lettre parisienne (Charles Bigot). — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

ROMANS ET NOUVELLES.

La Marraine; Le petit vieux; Le Mari de Suzanne, par George Vautier. Paris, Gho. 1879, 1 vol. in-12.

M. George Vautier est du petit nombre des écrivains belges qui ont eu l'heureuse chance (leur mérite aidant) de se faire une position littéraire à Paris, sans cependant s'expatrier. Ce ne sont pas des lettres de naturalisation qu'il est allé demander à cette grande cité, mais seulement le droit de bourgeoisie. Aussitôt après la publication de son premier volume : *Le Crime du substitut*, il est entré à la *Revue des Deux-Mondes* par un privilège bien rarement accordé à des écrivains nés en dehors du territoire français. C'est dans cette revue qu'ont paru d'abord les trois nouvelles dont la réunion forme le volume dont il est question ici.

M. Vautier a compris qu'il pourrait publier de nombreux écrits à Bruxelles, sans parvenir à prendre rang parmi les auteurs qui défraient la curiosité des lecteurs auxquels s'adressent les productions de la littérature française. Convaincu de cette vérité, il a pris le parti à la fois très prudent, très sage et très adroit d'aller chercher un éditeur à Paris.

L'espèce de défaveur avec laquelle les œuvres littéraires d'auteurs belges sont accueillies en France est un fait qu'on ne saurait malheureusement contester. Cette défaveur est-elle un pur préjugé; n'y a-t-il rien qui la justifie, ou du moins l'explique jusqu'à un certain point? Ayons le courage de le dire, c'est un peu la faute de la majorité des écrivains belges (nous disons la majorité, car il y a des exceptions), si leurs ouvrages ne sont pas recherchés davantage à l'étranger. Ils attachent trop peu d'importance à la forme littéraire et font trop bon marché des qualités du style. Il ne suffit pas de dire de bonnes choses; il faut encore les bien dire. Une jolie femme mal attifée trouvera peu d'adorateurs. Un livre mal écrit tentera médiocrement les lecteurs, même si l'auteur a fait preuve de savoir ou d'imagination. M. George Vautier n'est pas de ces écrivains qui considèrent la forme littéraire comme superflue. Il sait ce que vaut le style dans un livre, et c'est là, en grande partie, la cause du bon accueil que ses ouvrages ont reçu en France. Les trois nouvelles qu'il vient de publier en volume, après les avoir fait paraître séparément dans la *Revue des Deux-Mondes* où elles avaient été très remarquées, nous semblent témoigner d'un nouveau progrès dans son talent d'écrivain dont

ses précédentes œuvres : *Le Crime du substitut*, *la Revanche du mari*, *la Grève des femmes* et *le Salon des refusées* avaient donné des preuves significatives. M. Vautier ne vise pas à produire les grands effets d'émotion et de surprise auxquels donnent lieu des actions très mouvementées. Dans chacune de ses compositions romanesques le sujet est simple, ce qui n'empêche pas qu'il soit ingénieusement conçu. L'intérêt résulte moins de la complication des épisodes, que de la vérité des caractères, d'une finesse d'observation à laquelle se reconnaît une étude attentive du cœur humain et de l'élégance du style, cette qualité trop rare, comme nous le disions tout à l'heure, chez nos écrivains. Voilà des mérites suffisants pour expliquer la faveur avec laquelle le public littéraire français à accueilli les écrits de notre compatriote.

E. F.

Jed. *Nouvelles du pays belges*. Première série complète en un volume. Bruxelles, Lebègue. Liège, Gothier, 1879. 1 vol. in-12, 278 pages.

Cette série de nouvelles originales devrait s'appeler *Nouvelles du pays wallon*. Ce n'est que de types wallons que nous amuse l'auteur anonyme du petit recueil. Encore peut-on restreindre la désignation; car, à vrai dire, on ne sort guère du pays liégeois. Est-ce le complément d'une étude également anonyme qui a paru naguère sous le titre : *A Liège, il y a quarante ans? Pas le moins du monde*; il n'y a pas même affinité, analogie entre les deux esprits. Celui-ci aime à décrire la ville, en se félicitant de ses progrès; celui-là, M. Jed, part de Liège, mais n'y reste guère, et tout en raillant plus d'une nouveauté urbaine, il se plaît surtout à ces beaux environs qui ne changent pas.

Une première excursion à Spa (*Le Voyage de M. Lemonnier*) n'est pas des plus heureuses. Certes, on a pu nous croquer quelques types de joueurs, puisque le voyage coïncidait avec le dernier jour de la roulette; il se rencontre, chemi faisant, quelques menues observations à la Dickens; mais le tout aboutit assez mal à l'histoire d'un wagonnet qui *déraille* ou *déraille* à Pépinster.

Dans la seconde aventure, *le Sacrifice de maître Pélican*, le touriste est devenu plus sérieux, quelquefois même notablement tragique. Le début, original et piquant, nous porte d'emblée au cœur de l'action. Par malheur, M. Jed qui aime à voir et qui sait voir, veut, à propos de rien, nous montrer trop de choses. Il y a de temps en temps une sorte d'encombrement. Notre guide est instruit, spirituel, attentif; mais *trop de zèle...* comme on dit. On peut bien aller « musant et baguenaudant » à la façon de Paul-Louis; mais, quoi qu'on veuille, quoi qu'on invente, l'essentiel sera toujours d'arriver. C'est une vieille, très vieille façon d'aller; mais il faut s'y tenir. Les lecteurs belges regretteront aussi que, pour arriver au dénouement pathétique, il ait fallu nous montrer le lieutenant Victorien méconnaissant la loi qui exige le mariage civil avant la bénédiction religieuse. Ne pouvait-on écarter cette situation trop délicate?

N'y avait-il pas bien d'autres moyens de nous intéresser à ces pures et loyales amours? *Dura lex, sed lex*; mais cette dureté même pouvait servir à nous intéresser davantage au gendre de l'avocat maître Pélican. La rigueur de la loi civile, venant s'ajouter aux persécutions du fourbe M. Luggage, l'industriel véreux, ne mettait que dans un plus beau lustre l'héroïsme des deux fiancés.

Le Mariage de Séraphin nous met bien plus à l'aise. Notre sympathie n'a plus rien qui la trouble. Le père Coelet, le meunier de la Légia près du marché de Liège, est un type très vivant, très amusant. Une succession de scènes variées nous initie aux mœurs et aux vieilles idées de la petite bourgeoisie. Sauf quelques expressions qui rappellent trop le vaudeville ou le petit journal, les dialogues, vivement coupés, font paraître et disparaître sans confusion un assez bon nombre de figures comiques. On se doute bien que les originaux ont existé et existent peut-être encore dans le vieux quartier de Saint-André. Les *colébeux*, amateurs ou éleveurs de pigeons, sont ressemblants : il n'y a pas à en rabattre. Il n'est pas jusqu'à l'*Hospice des Incurables* qui ne fournisse une curieuse photographie à ce panorama liégeois. Séraphin, le dévoué Séraphin « remplissant ses poches de sucre, de chocolat et de biscuit, avec une bouteille de vin de Tours sous les bras, se rend à l'hospice, tout chargé de bonnes choses ainsi que l'âne de Saint-Nicolas. » Toutes ces *douceurs* sont pour la vieille Tonton « branlant perpétuellement la tête à cause d'une affection du cervelet, et, malgré tout, plaisantant encore. » Et le marché de la Batte!

Vous connaissez ce quai, nommé de la Ferraille, Où l'on vend des oiseaux, des hommes et des fleurs.

La perle du recueil, c'est, sans contredit, la touchante histoire des *Lettres de feu Marguerite*. Imaginez-vous une ravissante élégie d'amour encadrée dans les plus beaux paysages de « ce haut-pays, mon pays de prédilection. » Ici, l'auteur a pu donner l'essor à ses tendances poétiques. Ça et là encore, cependant, quelques croquis humoristiques : le curé-chasseur, l'apreté ardennaise, le fermier luxembourgeois, le vieux messager de Givet, le paysan madré Machurot, la *contre-noce* au château de Champlys, etc., etc. Contrairement à ce que nous remarquons plus haut, les petites photographies prises à la volée ne nuisent pas à l'effet d'ensemble. Sans ces contrastes heureusement espacés, l'élégie de Paul et Marguerite tournait peut-être à la mièvrerie monotone, au fade sentimentalisme. Il faut féliciter aussi l'auteur de relever le ton gris brun de cette dolente nouvelle par les couleurs vives et fraîches que lui fournit le souvenir de la Lessé, de la Lomme et de tout « ce réalisme national » dont il dispose en maître.

Robinsonne, qui termine ce volume, en serait le véritable couronnement si l'auteur avait eu la patience de l'achever. Au demeurant, c'est une gracieuse fantaisie qui nous transporte tour à tour à Liège, à l'escarpement de la ruelle du Péry et au beau milieu d'un îlot des Laquedives.

Le style, un peu rude dans l'énergie des peintures wallonnes, acquiert tout à coup une élégance, une richesse qui fait penser à la délicieuse idylle de Bernardin de Saint-Pierre. En sorte que ces *Nouvelles du pays belge* attestent à la fois de l'imagination et de l'étude. C'est d'un favorable augure. J. S.

Le Capitaine Vampire, par Marie Nizet. Paris, Ghio. — *La Revanche posthume*, par Daniel Darc. Paris, Charpentier. — *La fin du marquisat d'Aurel*, par Henri de La Madelène. Paris, Charpentier. — *Les Sœurs Vatarad*, par J.-K. Huysmans. Paris, Charpentier. — *Leurs Excellences*, par Brada. Paris, Plon.

Le roman de M^{lle} Nizet porte un titre effrayant, qui rappelle les romans de cape et d'épée d'Alex. Dumas père, de Maquet, de P. Féval, d'E. Capendu, où figurent tant de capitaines, tant de héros sinistres qui courent les routes à travers les pièges et les embuscades. Le capitaine Vampire appartient à la race de ces mystérieux aventuriers; c'est un Barbe-Bleue qui tue ses trois femmes l'une après l'autre; c'est un Capitaine Fantôme qui se plaît à effrayer et à fasciner les jeunes filles par sa taille longue et maigre, par son visage livide, par son regard chargé d'éclairs; quand il sourit, ses traits prennent une expression de férocité; le son de sa voix est étrange; il boit du vin, comme nous autres, pauvres mortels, buvons de l'eau, et ne connaît pas l'ivresse; il marche, glacial et raide comme un automate; il suffit qu'il paraisse pour donner le frisson à ceux qui le voient, à ses soldats, à ses amis, et peut-être même au lecteur qui lit ses hauts faits. Tout cela ne l'empêche pas, dans le roman de M^{lle} Nizet, d'être prince, de porter le nom de Boris Liatoukine, et de servir dans l'armée russe; vous et moi, nous avons pu le voir, car il a combattu en Crimée, il est très aimé du grand-duc Nicolas et, après Plevna, il est devenu général; à l'heure où je vous parle, il est peut-être dans le plus brillant salon de Saint-Petersbourg. Espérons que les beautés de la Néva, averties par le roman de M^{lle} Nizet, se tiendront sur leurs gardes et qu'il n'y aura pas, grâce à l'écrivain belge, une quatrième princesse Liatoukine. A parler sérieusement, ce prince Liatoukine, capitaine, puis colonel, enfin général, et toujours Vampire, est trop peu vraisemblable pour être intéressant. Comment admettre dans un roman dont les événements se sont passés hier et, pour ainsi dire, sous nos yeux, au milieu des faits connus de la dernière guerre, dans une société dont l'auteur nous représente des notabilités marquantes (le grand duc Nicolas, le ministre roumain, etc.), comment admettre l'existence de cet homme surnaturel qui, entre autres prodiges, reçoit trois coups de yatagan dans le cœur et ressuscite à quelque temps de là? Quoi de plus déplaisant que ce mélange de réalité et de fiction, d'événements historiques et de bizarres fantasmagories? Il y a aussi des obscurités dans ce roman: qu'est-il arrivé après que Mariora, égarée dans la forêt, a vu « entre elle et la lune se dresser la forme spectrale de Boris Liatoukine? » Quoi qu'il en soit, c'est un bon début. L'auteur a su dessiner en traits fermes et rapides les mœurs frivoles et raffinées de la haute société de Bucharest et les simples et grossières coutumes des basses classes; il a su marquer d'une main sûre les principaux caractères de l'alliance russo-roumaine, l'orgueil insolent des Russes et leur mépris de la Roumanie qu'ils traitent en pays conquis, le dépit des Roumains et leur colère silencieuse, les conflits qui éclataient chaque jour entre les soldats des deux armées. On remarquera aussi (sans parler de quelques gracieux épisodes de la vie des jeunes filles roumaines) la description, vive et entraînée, d'une bataille. Quant au style, il est naturel, aisé, abondant en tours ironiques et

en spirituelles saillies; l'auteur ne s'attarde pas, il raconte brièvement et sans apprêt; il a lu avec profit Stendhal et Mérimée.

La Revanche posthume, étude conjugale, par M. Daniel Darc, est l'histoire d'un mari trompé, qui prépare et conçoit sa vengeance avec une lenteur raffinée et une astuce infaillible; toutes les circonstances dont il amène le concours font regarder les deux amants comme ses assassins; sa haine féroce et patiente a tendu autour d'eux un filet de preuves et de charges accablantes, qu'ils ne peuvent rompre; le cordon de sonnette qu'il a coupé, le poison qu'il a pris avec un horrible courage, le papier dont il avait enveloppé le poison, tout se tourne contre Izèle de Barthelin et le docteur Balmier; le récit de cette vengeance extravagante et terrible est très attachant.

Le roman de M. Henri de la Madelène, *La fin du Marquisat d'Aurel*, nous transporte dans le Comtat Venaissin. Chaque romancier a ses préférences pour une province de la France, M. Theuriot pour le Barrois, M. Cladel pour le Quercy, M. Fabre pour les Cévennes, M. de la Madelène pour le Vaucluse, le Mont Ventoux et ses vieilles mœurs comtadines. Le marquis Palamède d'Aurel, au retour de l'émigration, épouse la fille d'un de ses fermiers; après la rentrée des Bourbons, il veut marier sa fille Olympe à un gentilhomme. Mais Olympe a donné son cœur à Rastellet, son frère de lait, et veut vivre, non pas en marquise, mais en simple fermière, de la vie simple et rustique qui l'entoure; le marquis a épousé une paysanne, pourquoi la fille du marquis n'épouserait-elle pas un paysan? Le matin du jour où elle atteint ses vingt-cinq ans, elle fait à son père les sommations respectueuses. Palamède, vaincu par la loi, brûle les parchemins et les brevets, orgueil de sa race, décapite les portraits de ses aïeux, mêle les cendres de ces images sacrées aux cendres de ses titres de noblesse, et les jette aux quatre vents du ciel; quelque temps après, il se fait tuer pour son roi à l'attaque des Tuileries. On trouvera dans ce roman, outre le type d'une servante laborieuse et dévouée de l'ancien temps, Barbetle Terrasson, une peinture charmante de certains sites de la Provence et je ne sais quelle douce et attrayante mélancolie. On ne lira pas sans émotion le récit de l'existence attristée de ce gentilhomme à lièvre que raillent les courtisans de Versailles et que ruine la Révolution, et qui, après avoir relevé sa fortune par une mésalliance, voit son marquisat s'éteindre à jamais.

M. Zola n'a rien donné depuis la *Page d'amour*; il prépare *Nana* et publie dans le *Voltaire*, un des plus récents et des plus spirituels organes de la presse parisienne, d'excellents articles; les gens d'esprit ont vivement goûté ces morceaux de critique littéraire où M. Zola se moque du clinquant de l'école romantique et met la jeunesse française en garde contre la coterie qui applaudit Hugo vieillissant et le grise jusqu'au bout de flatteries outrées. Mais deux jeunes écrivains qui revendiquent M. Zola comme leur maître, ont bruyamment débuté dans le roman: M. Hennique, auteur de la *Dévouée*, et M. Huysmans, auteur des *Sœurs Vatarad*. On a déjà, et très vertement, critiqué les deux romanciers; on leur a reproché de tomber dans l'ordure et de satisfaire la curiosité malsaine du public par des peintures basses et vulgaires; on les a blâmés d'employer, par une sorte de bravade, des mots qu'on rougit d'entendre; on les a accusés de n'être que les singes de M. Zola. Il faut pourtant convenir qu'ils ont plus de talent qu'une certaine catégorie de romanciers, fades et incolores, qui tonnent à leur aise contre le « naturalisme; » on ne peut leur refuser le don d'observer et de décrire ce qu'ils observent avec une certaine puissance. Si M. Huysmans, par exem-

ple, retrauchait de son œuvre les expressions qui choquent notre goût et quelques détails rebutants, les *Sœurs Vatarad* seraient un des romans les moins mauvais de cette année; les personnages sont tracés d'une main assez ferme: les deux sœurs Vatarad, Céline, qui fait la chasse aux hommes et n'aime qu'Anatole, le beau luron, le seul qui la bat et dompte par les coups son humeur capricieuse; Désirée, qui reste sage pour devenir la femme d'un honnête ouvrier et posséder un petit ménage bien rangé; le peintre Cyprien; Auguste, l'ouvrier faible et indécis.

Sous le nom de Brada, l'auteur de *Leurs Excellences*, se cache évidemment un des écrivains qui ont le plus d'esprit dans cette « boutique d'esprit » qu'on nomme la *Vie parisienne*. L'ouvrage est un recueil d'articles, parus au jour le jour, au gré du caprice de l'auteur; mais ce qui lui donne une certaine unité et ce qui justifie le titre, c'est que les principaux personnages appartiennent à la diplomatie; ce sont des *Excellences*, ou ils sont en passe de le devenir. Nous soupçonnons l'auteur d'avoir vécu dans les diverses capitales de l'Europe comme attaché ou secrétaire d'ambassade; il connaît trop bien les coulisses du monde diplomatique, et ses intrigues, et ses cancans, et cette vie mêlée de cérémonies, de divertissements et d'ennuis, pour n'avoir pas figuré, lui aussi, dans les scènes qu'il raconte. La première nouvelle que renferme ce charmant volume, *L'œuf n° 4*, n'est pas très piquante, et les railleries décochées aux cours allemandes et à leur froide étiquette ont je ne sais quoi de pesant et de germanique; la principauté de Sauer Apfel a porté malheur à la verve de notre chroniqueur; il faut laisser à M. Victor Tissot ces lourdes plaisanteries.

La nouvelle intitulée *Petits pois* est l'histoire d'un conseiller de légation qui s'avise, en rejoignant son poste, d'emporter avec lui un sac à dépêches aux immenses cachets; mais ce sac renferme des petits pois, tout frais, tout tendres et tout verts qui lui valent la confiance de ses chefs et la faveur de la cour. *Pauvre Théodore, Où logera Son Excellence, Souliers galants* sont de jolis articles. Le reste du volume nous présente, sous divers titres et dans une suite d'épisodes contés avec une grâce maligne et rieuse, toute la société diplomatique d'une *Residence* de l'Allemagne; c'est M. de Glouskine, ministre plénipotentiaire de S. M. l'empereur de toutes les Russies, très gourmé dans sa cravate, sceptique et cynique du meilleur ton; c'est la grande et hautaine M^{me} de Glouskine; c'est M^{me} Stuart Boyll, vaporeuse Anglaise avec des yeux rêveurs et langoureux qui n'en finissent pas, et son compatriote Lynjoice, le plus beau des diplomates, mais timide comme une demoiselle et toujours amoureux de personnes intraitables; c'est l'Autrichien Droutzky, la coqueluche des cœurs, l'attaché militaire dont le splendide uniforme rehausse la belle tournure; c'est la comtesse Sonnenbund, une Viennoise qui aime la valse à la folie et qui fait par son sourire parlant et ses petits yeux de flamme oublier sa laideur; c'est l'ambassadeur d'Autriche, toujours digne et grave, car il a vu trop d'événements contraires pour s'abandonner à l'allégresse ou au découragement; aussi il parle peu d'affaires et semble persuadé que les plus difficiles questions finissent par s'arranger d'elles-mêmes; enfin, c'est l'auteur lui-même, car il nous semble le reconnaître, non pas dans l'attaché militaire de France qui « se prend au sérieux et fait trop de rapports », mais dans le galant conseiller d'ambassade, à l'esprit gouaillier et mordant. A. C.

Conservation, Révolution, Positivisme, par Em. Littré. Paris 1879, 2^e édition.

Le coup d'Etat du 2 décembre vint surprendre

M. E. Littré au moment où il rassemblait sous ce titre : *Conservation, Révolution, Positivisme* une série d'articles publiés dans le *National* pendant la courte durée de la République de février; il essayait d'y éclairer des lumières de la philosophie positive les graves questions sociales, les problèmes de sociologie agités alors et qui sont restés pendans aujourd'hui. Le titre du livre montre que M. Littré considérait trois tendances essentielles dans l'esprit public : l'une conservatrice nous ramenant aux institutions du passé dans l'ordre des choses de l'esprit et dans celui des intérêts matériels; l'autre révolutionnaire surtout négative, emportant les croyances et les institutions anciennes, faisant œuvre de dissolution; enfin la tendance positive sollicitée par la conception d'un ordre social supérieur en rapport avec la conception scientifique du monde et de l'histoire des sociétés humaines. La philosophie positive se place ainsi au-dessus des deux autres modes de concevoir la société et sa marche, et elle s'impose la mission redoutable de préparer une transition pacifique à un arrangement social nouveau. Elle conçoit l'évolution sociale comme un phénomène naturel présentant certaines conditions que l'on ne peut entièrement supprimer ou dont on ne peut altérer impunément les rapports, et formant l'objet d'une science aussi bien que les phénomènes vitaux; elle oblige dès lors l'esprit de réforme à s'adapter à ces conditions générales d'existence, après les avoir reconnues; elle donne ainsi à l'ordre la seule garantie qu'on lui puisse assurer aujourd'hui, c'est de l'identifier avec le système des lois naturelles que comporte la science sociale ou sociologie. Mais ayant en même temps signalé la complexité extrême de cette classe de phénomènes, complexité qui a valu à la sociologie d'être placée par Comte et Spencer au sommet de la hiérarchie des sciences, la philosophie positive affirme qu'ils peuvent être d'autant plus sûrement modifiés, pour la félicité commune, que les conquêtes de la science auront été plus étendues, et que la science elle-même sera devenue plus vite le patrimoine de tous les hommes sans distinction. C'est là le gage que la philosophie positive donne au progrès, dont elle établit ainsi la légitimité.

C'est de ce livre que M. Littré donne aujourd'hui, à trente ans d'intervalle, une seconde édition. L'œuvre de 1848 est reproduite fidèlement, mais chacun de ses fragments est suivi de remarques inspirées par les longues méditations d'une vie consacrée à la science et par l'observation des événements contemporains. Travail de révision scrupuleux, inflexible, dans lequel M. Littré est parvenu à s'objectiver complètement, ces remarques forment dans leur ensemble une véritable confession philosophique et sociale de ce grand penseur. L'impression produite par les événements contemporains exerce, dans mon sentiment, trop d'influence sur certaines appréciations nouvelles de M. Littré, et j'estime que dans un travail ultérieur, il modifierait encore en plusieurs points importants sa sentence actuelle. Mais ce qu'il a réussi à écarter complètement, c'est le souci de sa personnalité, celui d'une vaine gloire; il n'a eu que le souci de la vérité; jamais livre ne révéla une plus haute probité scientifique; unissant son existence individuelle à l'ensemble des existences passées et des existences à venir, ce noble vieillard a recherché avec un soin jaloux ce qu'il a pu recueillir et ce qu'il pourra transmettre de vérités sur les choses sociales; telle est l'inspiration d'une philosophie qui place la fin de l'homme individuel dans l'humanité elle-même. M. Littré, en relevant ses erreurs, insiste parfois avec une sorte de satisfaction douloureuse, comme s'il voulait étouffer au

fond de lui-même jusqu'à l'écho d'un lointain orgueil.

Mais ce long examen critique ne laisse pas que d'atteindre l'œuvre d'Auguste Comte à laquelle M. Littré fut si étroitement mêlé. Ce que M. Littré rejette tout d'abord, à peu près complètement, c'est le système de réorganisation sociale que Comte avait conçu après la révolution de 1848. Cette révolution lui paraissait être la crise définitive ouvrant directement l'ère de reconstitution positive de la société; Comte se croyait en possession d'assez de vérités sociologiques pour pouvoir tracer les linéaments du nouvel ordre social, et il croyait, en outre, que le peuple allait immédiatement traduire l'idée philosophique en fait social. Ce fut une triple erreur: 1848 n'était pas une crise définitive, mais le début d'une crise nouvelle, et les transformations sociales n'obéissent pas directement à la parole des philosophes. L'œuvre sociologique même d'Auguste Comte était loin d'être assez avancée.

La pierre de touche d'une science, c'est le degré de prévision des phénomènes qu'elle comporte. Les sciences physiques qui ont atteint une haute positivité permettent aussi de prévoir avec une grande précision. En 1848, M. Littré était d'avis que Comte avait doté déjà la science sociale d'une prévision très notable. Ce qui avait même entraîné la conviction de M. Littré, c'est la justesse avec laquelle Comte avait prédit la chute du gouvernement de Louis-Philippe. Mais le même Auguste Comte ne prévit ni la chute de la République de février, ni le retour des conflits armés après l'avènement de l'Empire. Dans un ordre de phénomènes d'une aussi extrême complexité, ce n'est pas assez des grandes lignes tracées dans le cours de l'histoire par Comte pour permettre de prévoir les événements surtout à de courts intervalles.

La sociologie générale présente, et à un plus haut degré encore, les mêmes difficultés que l'économie politique dont M. Cliffe Leslie opposait l'autre jour le *connu* et l'*inconnu*, la part de l'inconnu, et par suite, de l'imprévu, grandissant à mesure que les rapports sociaux s'étendent et se compliquent, et cette part devant être celle de l'*imprévisible* si les investigations de la science ne deviennent pas de plus en plus profondes. Les justes prévisions de Comte furent passagères et n'eurent qu'un caractère empirique; on ne peut les considérer comme ayant été déduites de lois rigoureusement déterminées. C'est sous l'empire de cette désillusion que M. Littré écrit quelque part en examinant le plan d'organisation d'un pouvoir spirituel positif conçu par Comte: « Depuis le naufrage que j'ai fait en des questions ardues et dont le présent livre est le témoin, ma règle est de me placer le plus exactement qu'il m'est possible dans les conditions actuelles et de chercher à les prolonger par des vues qui, étant des conjectures à courte distance, ont l'avantage d'offrir un terrain à la discussion. » M. Littré en revient ainsi à l'induction patiente, mère de la vraie science, et par crainte de s'égarer et surtout d'égarer les autres une nouvelle fois à sa suite, il hésite même parfois trop à conclure; après avoir trop courbé l'arc d'un côté, il lui arrive de le recourber trop de l'autre.

L'étude attentive des faits contemporains a même ébranlé les grandes lois que Comte croyait avoir définitivement dégagées de l'histoire. Il considérait, par exemple, la décroissance et l'extinction finale de la guerre comme devant suivre le développement même de l'industrie; l'activité guerrière s'opposait historiquement à l'activité industrielle; après avoir été successivement offensive dans l'antiquité, et défensive au moyen âge, la guerre devait s'éteindre au XIX^e siècle, au sein de la civilisation industrielle

de l'Europe occidentale; et de même que le pouvoir politique et social avait appartenu aux seigneurs et aux rois, de même il devait appartenir aujourd'hui aux chefs industriels, les vrais maîtres temporels de la société, car A. Comte n'admettait qu'une demi-émancipation pour les travailleurs, une sorte de vassalité plus parfaite et avec plus de garanties.

Mais il s'est vu que l'Europe, parvenue à un haut degré de développement industriel, a retrouvé toute la violence des ardeurs guerrières; les guerres qui se sont succédé depuis le second Empire ne sont pas des faits de hasard; les grandes unités politiques se constituent successivement par la voie de la force avec une régularité terrible, mais sans paraître présenter une stabilité définitive. Il ne suffit donc pas que l'industrie se développe pour que la guerre disparaisse; les civilisations industrielles les plus avancées présentent des conditions d'inéquilibre que révèlent nos antagonismes sociaux et qui sollicitent de nouvelles recherches. Il en résulte que M. Littré se trompait en 1850, comme il le reconnaît avec douleur, lorsqu'il écrivait sur la foi d'Auguste Comte: *la paix est prévue depuis plus de vingt-cinq ans*; la loi d'Auguste Comte, en vertu de laquelle la paix *était prévue*, n'exprime la réalité qu'avec une approximation grossière, comme tendance éloignée de l'histoire, et en faisant abstraction de causes perturbatrices de la plus grande énergie.

Les considérations qui précèdent tendent à amoindrir la foi dans l'œuvre personnelle de Comte, mais non à anéantir cette œuvre; à montrer que les acquisitions de la sociologie sont moins considérables et moins certaines que les disciples de Comte ne l'ont cru longtemps, mais non à nier la sociologie; au contraire. Si sévère que M. Littré soit pour lui-même et pour Comte, il n'en conclut pas moins, après son examen de conscience (je réunis ici deux passages de son livre): « Je suis, après comme avant, demeuré disciple de la philosophie positive... la hiérarchie des sciences me convainc; la sociologie me démontre quelques grandes lois, et la philosophie qui résulte de cette coordination du savoir humain ne me laisse pas plus aujourd'hui qu'alors la liberté de refuser mon assentiment. » C'est bien là la position où se doivent tenir aujourd'hui les disciples de la philosophie positive qui suivent M. Littré comme je le fais moi-même. Mais ajoutons que ce travail de révision que vient d'opérer M. Littré avec tant de fermeté et d'abnégation, doit s'étendre incessamment à toutes les parties du domaine de la science sociale; il faut se garder d'incorporer à la science des généralisations hâtives ou de les y maintenir, s'abritassent-elles sous les plus grands noms; et j'estime que parmi les lois d'Auguste Comte il en est plusieurs encore qui ont ce caractère; il faut, en outre, que des explorateurs s'engagent incessamment, armés de la méthode, dans ces régions inconnues qui sont les phénomènes sociaux dédaignés, ou ceux qu'engendre une civilisation de plus en plus complexe. Ce n'est qu'ainsi que la philosophie positive concourra efficacement à préparer l'avènement d'un ordre social nouveau.

Dans le livre que nous analysons, M. Littré écrit cette belle page que je ne puis m'empêcher de reproduire en terminant :

La jeunesse songe peu à la mort; mais l'idée en devient de plus en plus présente à mesure qu'on avance dans la vieillesse. Parvenu à l'âge de cinquante ans, je m'arrêtais un jour pour considérer combien de ma vie était déjà écoulé; puis je me remis en route en me disant que, pour atteindre soixante-dix ans, que je m'octroyais libéralement, j'avais vingt ans devant moi, terme assez long pour ne pas encore m'occuper de la mort. Les soixante-dix ans sont venus; ils ont fini à leur tour, ils sont

déjà bien loin, les délais se raccourcissent de moment en moment, et désormais je ne compte plus comme à moi que le jour que je tiens. Voltaire vieux écrit dans une de ses lettres qu'à l'aspect d'une nuit étoilée il se dit qu'il allait perdre bientôt ce spectacle qu'il ne reverrait plus dans toute l'éternité. Comme lui, j'aime à contempler, en songeant que c'est peut-être la dernière fois, la nuit étoilée, la verdure de mon jardin, et l'immensité de la mer que je vais visiter tous les ans et que j'ai encore visitée cette année 1878. La pièce où je me tenais ouvrait sur le rivage; et, quand la marée était pleine, son flot n'était qu'à quelques pas de moi. Là que de fois je me suis enfoncé dans la contemplation, me représentant ces Troiennes qui *Pontum adspectabant fletus!* Je ne pleurais pas, mais je sentais que ces graves spondées répondaient le mieux à la grandeur du spectacle et au vague de la méditation.

Telle est la sérénité de ce grand philosophe qui, sentant sa fin prochaine, rassemble les éléments essentiels de son œuvre, essaie de dégager ce qu'elle a d'impérissable, lègue en un mot à l'esprit humain la portion la plus pure de son être qu'il croit digne de lui être incorporée; le reste se dissoudra dans l'éternel oubli.

H. DENIS.

Le comte de Serre, la politique modérée sous la Restauration, par Charles de Mazade. Paris, Plon. in-8°, 301 pages.

Le comte Hercule de Serre fut, jeune encore, jeté dans l'émigration; il était à peine âgé de 15 ans quand éclata la Révolution: élève de l'école d'artillerie à Pont-à-Mousson, il s'engagea, comme tant d'autres, dans l'armée des princes, combattit à Oberkamlach et, tout en guerroyant, au milieu des marches et dans ses loisirs, relut ses classiques et apprit l'allemand. Enfin, après mille traverses, il échoua dans un village de Souabe, à Reutlingen, et se fit maître d'école. Il ne rentra dans sa patrie qu'après l'établissement du Consulat. A peine de retour, il résolut de se consacrer au droit; en peu de temps, il devint un des premiers avocats de Metz et dirigea les affaires de son ami, M. de Wendel, qui relevait alors les forges de Hayange et fondait une grande industrie. En 1814, il était nommé premier avocat-général à la cour de Metz, et, cinq mois après, président de la cour impériale de Hambourg, alors chef-lieu du département français des Bouches-de-l'Elbe. Les revers firent de lui un intendant général des finances dans l'armée de Davoust; enfin, en 1815, après le retour des Bourbons, il devint premier président de la cour de Colmar, et, après la période des Cent-jours, durant laquelle il s'était retiré dans ses propriétés de la Moselle, député du Haut-Rhin. C'est alors que commence le rôle éclatant qu'il ne cessa de jouer jusqu'à sa mort. Il était mûr pour la politique: façonné à l'usage de la parole, éclairé par l'expérience des choses, il prit aussitôt place parmi les orateurs de la nouvelle Chambre.

Il s'opposa tout d'abord à la réaction; il attaqua les actes « dictés par la passion; » il protesta contre les proscriptions que les ultra royalistes voulaient étendre et contre la peine de mort, et la rétroactivité qu'ils désiraient mettre partout dans les lois. Quand on proposa de confisquer les biens des condamnés politiques: « Messieurs, s'écria de Serre, notre Trésor peut être pauvre, mais qu'il soit pur! » Il appartenait au groupe libéral, qui n'était pas encore un parti, mais qui comptait déjà Royer Collard, Beugnot, Becquey et Bourdeau. Royer-Collard surtout le subjuguait par la hauteur de son esprit et l'altière gravité de son langage, de même que de Serre attachait Royer-Collard par sa généreuse nature, par la noble et patriotique ardeur de son âme, par sa parole nerveuse qu'il ne cessait de faire entendre au milieu des

débats les plus passionnés, et dont la puissance grandissait au sein même des contradictions. Aussi, lorsque Louis XVIII se décida, sur les conseils de M. Decazes, à dissoudre la Chambre « introuvable, » et que des nouvelles élections sortit une Chambre relativement libérale, ce fut de Serre qui prit, comme président de l'assemblée, la direction des travaux parlementaires.

Mais le duc de Richelieu, chef du cabinet, inclinait vers la droite: il fit, dans la session suivante, élire M. Ravez à la présidence de la Chambre et demanda l'exil de M. Decazes dans l'ambassade lointaine de Saint-Petersbourg. C'était l'abandon de la politique modérée. Le duc de Richelieu était allé trop loin; il quitta le ministère, qui fut placé sous la présidence du général Dessoles; M. Decazes, loin d'aller à Saint-Petersbourg, devint ministre de l'intérieur, et M. de Serre garde des sceaux. C'est ce ministère qu'on nomme en histoire le ministère Dessoles-Decazes-de Serre (ministère du 29 décembre 1818). De Serre y jouait un rôle prépondérant par ses attaches avec le centre gauche et avec les libéraux; il était le plus brillant représentant des doctrinaires. Quand le baron Louis, ministre des finances, dut proposer à la Chambre le vote d'un budget de dix-huit mois, ce fut de Serre qui répondit aux âpres et violentes paroles de M. de La Bourdonnaye, le plus fougueux des ultras. A ceux qui criaient à la violation de la charte, il répliqua que les vrais amis de la charte n'étaient pas les pharisiens qui se contentaient d'un culte purement extérieur et qui, la charte sur les lèvres, élevaient des scrupules et de subtiles querelles sur des syllabes et des virgules. Lorsque la Chambre des pairs, hostile aux modérés, demanda la modification de la loi des élections et que Louis XVIII eut fait une tournée de soixante pairs (parmi lesquels des hommes qui portaient la *tache des Cent-Jours*), de Serre déclara que par cette mesure on avait mis la Chambre Haute dans une heureuse et plus intime harmonie avec la France et répondit par des efforts aux paroles d'union et d'oubli qu'avaient prononcées les Bourbons revenus sur leur trône. Il se proposait alors de faire voter par la Chambre trois lois qui auraient été en quelque sorte la charte de la presse; la première avait pour objet de définir la mesure de participation aux délits et aux crimes; la deuxième précisait les formes de procédure et le caractère de la juridiction appelée à prononcer; la troisième avait trait aux conditions de publication des journaux: il substituait par là aux procédés préventifs un système de garantie matérielle et de responsabilités personnelles; il créait un régime régulier pour les écrits; il introduisait le jury dans les affaires de presse. Par son éloquence et par celle de son émule et ami, Royer-Collard, il conquiert le vote des deux Chambres.

Mais au renouvellement annuel de 1819, les libéraux obtinrent la victoire; le général Foy fut envoyé à la Chambre par le département de l'Aisne, et l'abbé Grégoire sortit de son obscure retraite d'Auteuil pour représenter l'Isère. Il faut, disaient les ultras, que le Roi avale des jacobins pour lui faire rendre les ministres qu'il a dans le ventre; et eux-mêmes, devant les alliances parlementaires de ces derniers temps, avaient voté pour Grégoire. Cette élection isolée eut, comme toujours, la portée d'un grand événement; on y vit un défi de l'esprit révolutionnaire, et le ministère proposa une réforme de la loi des élections. Toutefois, ce projet, si favorable qu'il fût aux conservateurs, ne laissait percer aucun dessein de réaction. Mais il fallut, par suite de l'opposition du général Dessoles, du baron Louis et du maréchal Gouvion Saint-Cyr, créer un nouveau ministère. Ce fut le ministère Decazes-de Serre-Pasquier. Mais déjà de Serre était atteint du mal qui

devait l'enlever; il dut quitter le champ de bataille où il brûlait de combattre et de vaincre; au moment où il voulait « lutter jusqu'à perte d'haleine, » il lui fallut partir pour Nice. Presque au même instant avait lieu l'assassinat du duc de Berry, qui remettait tout en question en excitant plus que jamais la fureur des passions royalistes. « Nous venons d'être tous assassinés, » écrivait M. Decazes à de Serre. Vainement il proposa deux lois nouvelles d'exception, sur la suspension de la liberté individuelle et sur le rétablissement de la censure des journaux; les royalistes attaquèrent le « Séjan libournais » avec une extrême violence: abandonné en même temps par les libéraux que les lois d'exception irritaient, M. Decazes se retira; il avait glissé dans le sang, disait Chateaubriand. Le duc de Richelieu revint une seconde fois au pouvoir.

Le duc était le plus modéré des royalistes, et en le choisissant, Louis XVIII restait fidèle à sa maxime qu'il cherchait une majorité en dehors des ultras. Mais que pouvait faire le cabinet au milieu des luttes ardentes des partis, au moment où étaient discutées les lois d'exception? Les ministres rappelaient à eux de Serre; « vous êtes important dans tout ceci, lui écrivait M. de Barante, vous seul pouvez soutenir le ministère, l'empêcher de verser à droite et le réconcilier avec le centre gauche. » Mais, d'autre part, Royer-Collard, Victor de Broglie et Froc de la Boulaye, l'ami intime de M. de Serre, le priaient de ne pas quitter Nice et de ne pas s'engager sans retour; Royer-Collard ne croyait plus à l'alliance de l'ordre et de la liberté, à l'union de la légitimité et de la Révolution; « je ne dis pas qu'on ne puisse traîner misérablement, écrivait-il à de Serre, mais il n'y a pas de raison de s'en mêler.

De Serre revint à Paris. « Je m'abandonne aux événements, disait-il dans une lettre à M. Decazes, jusqu'à ce que, comme vous, je tombe sous le poignard de la calomnie. » N'y avait-il donc plus dans le Parlement que deux camps opposés, l'un réunissant toutes les nuances de la droite, l'autre ralliant toutes les forces du libéralisme? N'y avait-il pas une puissance modératrice? Les esprits sages invoquaient une majorité, comme celle qui existait de 1816 à 1820: « Que cette majorité sorte de ses ruines, s'écriait Royer-Collard, qu'elle se montre à la France qui la cherche, qu'elle s'élève et qu'elle élève le gouvernement avec elle au-dessus des partis! » Mais le ministère ne retira pas les lois d'exception, ces lois que Royer-Collard comparait à des emprunts usuraires qui ruinent le pouvoir, alors même qu'ils semblent l'enrichir; et la Chambre ne les vota qu'après des batailles acharnées où Benjamin Constant, Foy, Manuel disputèrent le terrain pied à pied aux ministres.

Restait la nouvelle loi des élections. De Serre était résolu à la défendre, à combattre de toutes ses forces pour le ministère dont il faisait partie, à se séparer même, s'il le fallait, des doctrinaires. Il reprochait à Royer-Collard et aux libéraux d'agiter l'opinion par leur opposition et de réveiller l'esprit révolutionnaire. Lorsque La Fayette fit l'éloge du drapeau tricolore, il s'écria que ces couleurs étaient celles de la rébellion et que de telles paroles, criminellement imprudentes, pouvaient séduire les insensés et les pousser à la sédition. Il soutint alors une « lutte homérique » de vingt-cinq jours; lui seul portait le poids de la défense du gouvernement, recevait tous les assauts sans se laisser ébranler, et déployait une énergie virile, une vigoureuse puissance de parole, une éloquence fière et pleine de traits saisissants et de vives apostrophes. Enfin, la loi fut votée; c'est la loi connue sous le nom du double vote.

Mais de Serre paya cher sa victoire; on se rappelle Burke et Fox rompant publiquement et solennellement l'un avec l'autre en pleine séance du Parlement anglais, après de longues années d'une confiante amitié. De Serre avait de même rompu avec les doctrinaires: « je pleure sur vous, lui disait Camille Jordan; — et moi sur vous, » répondait de Serre. Il annonça lui-même à Camille Jordan, à Royer-Collard, à M. Guizot qu'ils n'appartenaient plus au Conseil d'Etat, et à M. de Barante qu'il cessait d'être directeur des contributions indirectes.

Cette rupture engageait la Restauration dans une route fatale. Vainement de Serre croyait par la loi des élections donner dix ans de répit aux Bourbons et dix ans de prospérité à la France; il lui était impossible de gouverner avec les royalistes sans s'asservir à leurs passions. Poursuivi par l'idée qu'il fallait à tout prix défendre la monarchie contre les recrudescences de l'esprit révolutionnaire, il s'appuyait sur la droite, sans vouloir se livrer à elle tout entier. Mais une telle alliance était impérieuse; il avait trop donné aux ultras pour ne pas les blesser désormais par un refus; en acceptant leur concours, il acceptait aussi leurs folies. La condescendance du second ministère Richelieu pour la droite le désarmait d'avance; ces royalistes modérés faisaient les affaires des royalistes purs. Louis XVIII était alors sous l'influence de la comtesse du Cayla, qui, soumise elle-même à l'influence du vicomte Sosthènes de La Rochefoucauld, ramenait à la « bonne cause » le vieux roi fasciné. Les congrès de Laybach et de Troppau, les défaites de la Révolution à Naples et à Turin, la naissance du duc de Bordeaux, les élections de 1820 qui les fortifiaient dans le Parlement, tout redoublait l'orgueil des royalistes. Ils faisaient entrer au ministère M. de Villèle et M. Corbière; ils demandaient des épurations dans les préfectures; ils voulaient le Roi sans la Charte et menaçaient ouvertement les conquêtes sociales de 1789. Pourquoi des coups d'épingle, disait M. de Vitrolles, au lieu d'un bon coup de poignard? A la fin de 1824, MM. de la Bourdonnaye et Dela'ot, les chefs du parti, firent alliance avec les libéraux, et devant la coalition le ministère se retira. M. de Villèle forma un nouveau cabinet. C'était plus qu'une faute, écrivait plus tard M. Pasquier, c'était un crime.

De Serre fut nommé ambassadeur à Naples; il y connut Niebuhr, il y goûta les distractions que les arts offraient à son esprit cultivé; mais sa pensée ne se détournait pas de la France et de la politique intérieure de son pays. Il ne renonçait pas à reparaitre à la Chambre; aux derniers mois de 1823, il se présentait au Collège électoral de Metz. Il ne fut pas élu; quatre voix lui manquèrent pour obtenir la majorité; tout fut mis en œuvre pour faire échouer sa candidature, et l'on avait représenté aux électeurs comme un jacobin cet ambassadeur du Roi. De Serre, rejeté dans l'inaction, mourut l'année suivante, le 21 juillet.

On lui a reproché d'avoir changé de camp; mais jamais, dans ses variations apparentes, il ne cessa d'être un libéral sincère; c'est par l'esprit libéral qu'il voulait affermir la monarchie; il rêvait d'unir toutes les forces dont disposait le parti modéré contre toutes les réactions, quelles qu'elles fussent. Mais, comme l'a dit très justement Royer-Collard, et comme ne le dit pas assez M. de Mazade, il avait la faculté de se faire des illusions; c'est ce qui l'a perdu à la fin; il a cru sincèrement qu'il allait sauver la monarchie.

Il était né orateur; il a eu à la tribune ces mots frappants qui vivent encore et vivront dans la mémoire des lettrés. C'est lui qui a dit: « On commence par exclure, et on finit par

proscrire. — La démocratie coule à pleins bords entre de faibles digues, impuissantes à la contenir. — Une société bien ordonnée est le plus beau temple qu'on puisse offrir à l'Eternel. — La plus difficile de toutes les œuvres, c'est d'élever pour les siècles un gouvernement libre; toute la sagesse humaine s'y emploierait en vain sans le secours du temps, et le temps jaloux ne prend en garde que ce que lui-même a fondé. » M. de Serre, disait un jour Royer-Collard dans une conversation, il avait la grandeur; son éloquence se passait dans une région supérieure; que vous dirai-je? non pas la région où se forment les orages, mais quelque chose d'élevé et de grand! Sérieux, imagination, éloquence, il avait tout.

Il nous reste à remercier M. de Mazade d'avoir tiré de la correspondance et des discours du comte de Serre la matière d'un livre si intéressant où se groupent, autour d'un seul homme, les principaux événements de la Restauration. C'est, du reste, un livre qui vient à son heure; il nous décrit une époque où, comme dit M. de Mazade, s'est agité un problème qui n'est pas encore résolu, le problème de la liberté réglée par les institutions parlementaires; il nous montre à l'œuvre la politique modérée qui souvent ne réussit pas, mais qui réussit en tout cas plus sûrement que la politique des partis exclusifs.

C. H.

BULLETIN.

Olla patella, vocabulaire latin versifié, avec gloses françaises, publié d'après un MS. de Lille et annoté par Aug. Scheler. Gand, Vanderhaegen. in-8°, 53 pages (Extrait de la *Revue de l'Instruction publique*, t. XXI et XXII). — Ce travail, qui a paru avec raison à M. Scheler mériter de fixer l'attention des latinistes et des romanistes, est une nomenclature, en hexamètres latins, d'environ six cents noms d'objets appartenant au domaine de la vie usuelle. Un certain nombre de ces vocables sont peu ou point connus; mais ce qui rehausse surtout la valeur lexicographique du manuscrit de Lille, c'est que les vers sont surmontés d'une glose interlinéaire française qui présente les caractères des dialectes des provinces du Nord. Les altérations et les interpolations que le poème a subies ne permettent pas de lui assigner une date précise; il en est de même du français, qui peut aussi bien être contemporain de l'écriture (xv^e siècle) qu'appartenir au xiii^e siècle. Le travail de M. Scheler se compose de deux parties: le texte et l'explication des gloses. Le texte est fondé sur la copie de Lille, corrigée à l'aide d'un manuscrit à peu près du même âge découvert par M. Scheler à la Bibliothèque royale de Bruxelles. Quoique cette deuxième leçon ne soit pas plus correcte que la première, dans beaucoup de détails elle mérite la préférence: elle n'est pas accompagnée de commentaires, mais on y trouve en surcharge une vingtaine de gloses flamandes, que M. Scheler a transcrites. Dans la rédaction des notes lexicographiques, M. Scheler s'est attaché à élucider les termes latins et la traduction française, qu'il a souvent occasion de rectifier; en outre, il reproduit ou rappelle les gloses correspondantes d'autres ouvrages destinés à l'enseignement du latin; enfin, le manuscrit de Lille ayant un caractère éminemment grammatical, il en donne une analyse critique détaillée. On voit que le savant éditeur n'a rien négligé pour rendre son travail aussi complet qu'intéressant.

De l'admission des médecins étrangers à exercer l'art de guérir en Belgique. Rapport communiqué à l'Académie royale de médecine de Belgique par le Dr Warlomont. — Aux termes de l'article 42 de la loi du 20 mai 1876, le gouvernement peut refuser ou accorder sans condition les dispenses sollicitées par les étrangers à l'effet d'exercer l'art de guérir en Belgique; il peut également soumettre le solliciteur

à un examen; mais cet examen doit porter exclusivement sur celles des matières prescrites par la loi de 1876 qui ne font pas partie de l'enseignement dans l'Université étrangère qui a délivré le diplôme; de plus, le gouvernement peut ne tenir aucun compte de l'avis du jury. Ces dispositions législatives ont paru à l'Académie de médecine créer une position privilégiée aux étrangers, au détriment des nationaux. Nous publions plus loin, sous la rubrique: « Sociétés savantes, » le résumé du rapport présenté à ce sujet par M. Warlomont. C'est un exposé clair, substantiel, où à côté d'idées très justes et très élevées sur la mission du médecin, on trouve de curieux détails sur la façon dont certaines Universités étrangères confectionnent des docteurs « pour l'exportation. »

— M. François Nizet a réuni, sous ce titre: *Belgique*, 1880 (Bruxelles, Lhoest et Coppens), vingt-cinq sonnets dont le sujet et l'esprit sont résumés dans l'épigraphe: *Celebrare domestica facta*. L'auteur n'a pas toujours vaincu les difficultés d'une forme qui admet moins que toute autre les expressions impropres et les vers faibles; on pourra trouver également que son recueil pêche par le manque d'ordonnance et de plan; mais ce serait sans doute trop exiger que de demander à de petites pièces de circonstances une perfection que M. Nizet lui-même déclare n'avoir pas recherchée. En revanche, on y trouve de la verve, du pittoresque, de fortes pensées vigoureusement exprimées, soit que l'auteur évoque les glorieux souvenirs du passé, soit qu'il chante la patrie ou qu'il invoque la devise de 1830 pour faire appel à l'union, comme dans le sonnet VIII:

Ombres de nos martyrs, qui dormez dans la gloire,
A qui nous devons tout, semeurs de liberté,
Dont nous portons les noms et la sainte mémoire
Imprimés dans nos cœurs, de vos tombes sortez!

Le siècle le plus grand qui fut dans notre histoire,
Inaltérable paix, longues prospérités,
Voilà votre œuvre à vous, voilà votre victoire,
Les fruits que votre sang pour vos fils a portés!

Des glorieux héros quittez les saints royaumes,
Et venez parmi nous, ô radieux fantômes,
Recevoir sur vos fronts nos baisers de bonheur.

Venez nous répéter: *L'Union fait la Force*,
Frères, vivez unis, sans haine et sans divorce,
Comme on nous vit tomber unis, au champ d'honneur!

— Il a été fondé à Liège, le 1^{er} janvier 1879, une Société portant le titre de « Cercle artistique, littéraire et scientifique, » dans laquelle se sont fusionnés le Cercle Velbruck, formé en 1874, et l'Association des élèves sortis de l'Académie des beaux-arts, fondée en 1877. Le premier fascicule des *Annales* de cette Société, qui vient de paraître, renferme, outre le règlement, une note relative à la formation du Cercle, une autre concernant la première exposition organisée par la section de peinture, un compte rendu du banquet annuel, le résumé de conférences données par M. A. Pirotte (Les martyrs de la liberté en Belgique) et C. Renard (Esthétique des meubles), et une notice nécrologique.

— *La Belgique illustrée*, publiée sous la direction de M. Eugène Van Bemmel, 13^e livraison. — La fin de l'article de M. A. Vandenpeereboom, concernant la ville d'Ypres, et le commencement d'un travail dans lequel M. J. Heerswynghels décrit le sud-est de la Flandre occidentale: Courtrai, Roulers, Thielt, Thourout, composent cette livraison. Parmi les nombreuses gravures qui accompagnent le texte, nous remarquons une vue, très bien exécutée, des Halles d'Ypres, monument civil de style ogival le plus parfait que possède la Belgique et auquel M. Vandenpeereboom a accordé une large place dans sa description des restes de l'opulente cité du moyen âge.

— La librairie Lebegue vient de mettre en vente: *Le siècle des Artevelde*, étude sur la civilisation morale et politique de la Flandre et du Brabant,

par Léon Vanderkindere, professeur à l'Université de Bruxelles, 1 vol in-8° de 444 pages. Ce volume, dont nous rendrons compte prochainement, renferme, outre une introduction, les chapitres suivants : La politique extérieure. — La commune aristocratique. — Les artisans. — La révolution démocratique. — Le nouveau régime. — Le mouvement économique. — Les campagnes. — La politique de centralisation. — La religion et le clergé. — Les idées et les mœurs.

— Parmi les appréciations favorables émises par la presse étrangère au sujet de productions littéraires et scientifiques belges, nous signalerons les suivantes, que nous trouvons dans des recueils autorisés.

Dans le *Magazin für die Literatur des Auslandes*, M^{me} Lina Schneider attire l'attention des lecteurs allemands sur le recueil de nouvelles réunies par M. Em. Greyson sous le titre : *En Hollande* (Bruxelles, Muquardt). M. Greyson, dit-elle, est un de ces artistes, doués du talent de l'observation, qui trouvent des sujets d'étude là où le vulgaire passe indifférent, qui ont toujours le carnet en poche et l'enrichissent à chaque instant. Il ne lui faut pas longtemps pour choisir : une figure a-t-elle un trait caractéristique, elle l'intéresse, il en fait le croquis, et chacun reconnaît l'original que l'artiste a esquissé en passant. M^{me} Schneider fait remarquer, à ce propos, que ce qui caractérise surtout le roman belge, wallon ou flamand, c'est la prédilection pour le « genre. » — Dans la *Jenaer Literaturzeitung*, M. L. Lange s'occupe longuement du tome I de l'ouvrage de M. P. Willems : *Le Sénat de la République romaine*, auquel il reconnaît une haute valeur scientifique. (Voy. *Athenæum belge*, 1878, n° 12.) M. Lange discute particulièrement et réfute la thèse soutenue par M. Willems relativement à l'admission des plébéens au Sénat dès les premiers temps de la République; mais une divergence d'opinion sur quelques points ne l'empêche pas de déclarer que le savant professeur de Louvain « a rendu un service incontestable à la science. » Une revue américaine, *The Nation*, de New-York, émet un jugement analogue; elle n'admet pas la théorie de M. Willems au sujet de l'origine des plébéens; comme la Revue allemande, elle accorde une grande importance au tableau détaillé de la composition du Sénat à deux époques différentes. — *La Revue critique d'histoire et de littérature* examine, au point de vue historique, le livre de M. Arsène Deschamps, professeur d'histoire à l'Athénée royal de Liège : *La Genèse du scepticisme érudit chez Bayle*, et trouve à peine quelques légères erreurs à y signaler. « Un éloge que je me hâte de donner à M. Deschamps, dit l'auteur de la notice, c'est qu'il a lu, et bien lu, tout ce qui a été publié sur le sujet. Je ne parle pas seulement des ouvrages spéciaux; je veux aussi parler des ouvrages généraux. Du reste, il a retracé, sous le titre de *Bibliographie Bayliste*, une curieuse liste des travaux qui ont été consacrés à la vie et aux écrits de l'auteur du *Dictionnaire historique et critique*, depuis décembre 1705 jusqu'à 1874, et je ne crois pas qu'il ait omis un seul travail de quelque importance. S'il connaît le mieux du monde tout ce qui a été dit sur Bayle, est-il besoin d'ajouter qu'il ne connaît pas moins bien tout ce que Bayle a mis dans ses lettres comme dans ses dissertations? L'étude approfondie de tout ce que Bayle a écrit et de tout ce que l'on a écrit sur lui a permis à M. Deschamps d'être, soit comme biographe, soit comme critique, bien supérieur à tous ses devanciers.... Après avoir loué la consciencieuse érudition de M. Deschamps, je ne louerai pas moins son esprit judicieux. Je ne vois en son livre rien d'exagéré, rien de malsonnant. Toutes ses appréciations me paraissent excellentes, qu'il s'agisse d'Erasmus, de Rabelais, de Michel de Montaigne, de Pierre Charron, de Blaise Pascal, de La Motte-le-Vayer, de l'évêque d'Avranches, Pierre Huet, etc., ou de Bayle lui-même. Son admiration pour ce dernier ne l'empêche pas de voir ses défauts et de les blâmer sans miséricorde. » — Nous devons men-

tionner également une note de l'*Academy* relative aux travaux de M. Houzeau insérés dans les *Annales de l'Observatoire*, nouvelle série, Astronomie, t. I. *L'Uranométrie générale*, fondée sur les observations personnelles que M. Houzeau a faites pendant son séjour dans les tropiques, paraît surtout à la revue anglaise devoir attirer l'attention des savants. Les atlas célestes publiés jusqu'ici, dit-elle, étaient composés d'après les résultats obtenus par plusieurs observateurs placés dans des conditions climatiques différentes, et par suite de cette circonstance, elles laissent à désirer quant aux déductions tirées de la comparaison des étoiles. L'Uranométrie générale de M. Houzeau, s'étendant à tout le ciel, sera d'autant mieux accueillie qu'elle est basée sur les calculs d'un même observateur, placé dans les mêmes conditions climatiques, de manière à rendre possible la comparaison directe entre les deux hémisphères. Elle fournit une base certaine à l'étude de la distribution des étoiles visibles à l'œil nu sur toute la surface céleste. »

La Necropoli monumentale di Sibari scoperta dal Ingegnere Cav. Saverio Cavallari. Impressioni e studii per Giuseppe Cadicamo. Milano, Tipografia letteraria, in-8°, 29 p. — Sybaris, cette puissante ville de la Grande Grèce, fondée par des colons grecs environ 720 ans avant notre ère, détruite après 210 ans d'existence par les Crotoniates, et qui ne comptait pas moins de 100,000 habitants, a si peu occupé les archéologues qu'on ignore à quel endroit de la plaine aujourd'hui désolée s'élevaient les demeures somptueuses du peuple le plus efféminé dont l'histoire fasse mention. Au mois de janvier de cette année, un ingénieur connu par les découvertes archéologiques qu'il a faites en Sicile, M. Cavallari, fut chargé par le gouvernement italien de se rendre dans la province de Cosenza pour opérer des fouilles, à l'effet de rechercher l'emplacement de l'ancienne Sybaris. M. Cavallari choisit pour centre de ses travaux le lieu dit Bosco di Favella della Corte, à trois kilomètres de la rive droite du Crati. A cet endroit s'élèvent des éminences de forme conique et de différentes dimensions qui parurent à M. Cavallari être l'œuvre de l'homme; il se mit en conséquence à explorer la plus grande, qui avait 36 mètres de diamètre et 10 mètres de haut. Le 22 mars, après avoir enlevé 2,060 mètres cubes de terre, il découvrit à la base un sarcophage, à l'intérieur duquel un drap blanc, réduit en cendres, recouvrait des restes de crémation : des fragments calcinés de mâchoire, de vertèbres et de crâne, des dents parfaitement conservées; près de ces restes du cadavre, des fragments d'or, des restes d'ornements d'une cassette, des clous, des plaques d'argent ayant la dimension de deux grands boutons, sur lesquelles on distingue deux très belles têtes de femmes en relief, et deux boucles; enfin une mince lame d'or, pliée en six, de la longueur de 25 millimètres, dans laquelle s'en trouvait une autre, couverte, comme la première, de caractères grecs qui n'ont pu être déchiffrés jusqu'ici. M. Cadicamo cherche, au moyen des découvertes qu'il signale, à soulever un coin du voile qui cachait jusqu'ici l'histoire de Sibaris, mais il en est encore réduit à des conjectures; peut-être, comme il le suppose, M. Cavallari n'aura-t-il qu'à poursuivre ses fouilles pour exhumer toute une nécropole et enrichir la science de précieux trésors; on sait, en tout cas, maintenant que les tumuli abondent sur les bords du Crati, et on ne peut qu'exprimer avec l'auteur le désir de voir les recherches continuer activement.

— Le Comité de rédaction de la *Revue critique*, qui ne se composait plus que de MM. G. Monod et G. Paris, M. Michel Bréal s'étant retiré à la suite de sa nomination aux fonctions d'inspecteur général de l'instruction supérieure, vient de s'adjoindre M. Stanislas Guyard, pour les études orientales, et M. Ch. Graux, pour l'antiquité classique.

Nous lisons dans la chronique de la même Revue : La librairie Trübner a fait paraître la première

livraison de l'*Hortus deliciarum* de l'abbesse Herrade de Landsberg. On sait que l'*Hortus deliciarum*, dédié par Herrade aux religieuses de Hohenburg, était une vaste compilation, composée de citations tirées des Saintes-Ecritures, des Pères de l'Eglise, des historiens sacrés et profanes, etc. L'abbesse y avait déposé la somme des connaissances de son temps. Ce manuscrit était orné de précieuses miniatures qui en faisaient comme une galerie de tableaux du XI^e siècle. Il a été détruit pendant le bombardement de Strasbourg. Mais on savait qu'à des époques différentes un grand nombre de calques avaient été exécutés sur l'original. La Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace a eu l'heureuse idée de réunir ces fragments et de reconstruire, autant que possible, le manuscrit perdu. En ajoutant les calques retrouvés aux reproductions déjà publiées dans le livre d'Engelhardt, *Herrad von Landsberg und ihr Werk*, on est arrivé au chiffre de 160. — La Société de l'Ecole des Chartes est sur le point de publier un recueil de fac-simile de documents relatifs à l'histoire de France; l'ouvrage comprendra 10 livraisons et 100 planches. L'éditeur est M. Quantin. — L'ouvrage capital de M. Hugo Blümmer, professeur à l'Université de Zurich, sur la terminologie des arts et métiers chez les Grecs et chez les Romains formera trois volumes. Le second volume a paru. Il contient les sections suivantes : le travail en argile, cire et autres matières molles; le travail en matières dures; le travail du bois; travail de la corne, de l'os de l'ivoire, l'écaille, les coraux, les perles, l'ambre, avec un chapitre spécial sur la fabrication des instruments de musique. — M. Gregorovius travaille à une vie du pape Urbain VIII; il a, nous dit-on, recueilli d'importants documents qui éclairent d'une nouvelle lumière la politique du pontife durant la guerre de Trente Ans. — La section historique de la Société Goerres pour l'accroissement de la science dans l'Allemagne catholique a résolu de publier une revue historique, qui paraîtra tous les trimestres; cette revue insérera les travaux d'« historiens qui regardent le Christ comme le centre de l'histoire et l'Eglise catholique comme l'école du genre humain »; elle aura un caractère strictement scientifique. — La Société philologique anglaise travaille depuis 1859 à un grand dictionnaire qui doit être pour la langue anglaise ce qu'est le dictionnaire de M. Littré pour le français. L'ouvrage renfermera tous les mots employés depuis l'an 1100. Le premier fascicule paraîtra en 1882. — A l'exemple de l'Allemagne, qui possède aujourd'hui, dans quatorze Universités, des chaires spéciales de géographie, le Danemark a fondé à l'Université de Copenhague une chaire de géographie. Cette chaire a été confiée à M. Loeffler, dont l'on connaît les travaux sur le Belt et le Kattegat et le Manuel de géographie. M. Loeffler vient de publier, en français, une petite brochure (Copenhague, Gyldendal; Paris, Klincksieck), qui a pour titre : *Quelques réflexions sur les études géographiques, leur but et leur situation actuelle*. Il insiste surtout sur ce point : c'est que ceux qui font de la géographie une profession doivent suivre un cours complet d'études préparatoires, et connaître, non-seulement l'histoire et la statistique, mais les sciences et l'ethnographie. Toutes les Universités devraient posséder une chaire spéciale de géographie. C'est aux Universités, dit M. Loeffler, que revient la direction du travail scientifique. — M. Mestorf a traduit en allemand l'ouvrage de M. Worsaae, directeur du Musée des antiquités scandinaves de Copenhague, sur l'histoire primitive du Nord d'après les monuments contemporains. Cet important ouvrage comprend trois parties : l'âge de la pierre, l'âge du bronze, l'âge du fer (Hambourg, Meissner, in-8°, 127 pages). — L'Unione tipografico-editrice vient de publier le dernier fascicule d'un grand dictionnaire de la langue italienne, commencé, il y a dix sept ans, par l'abbé Tommaseo et les professeurs Meini et Bellini. — Le chanoine comte Giuliani, bibliothécaire à Vérone, a l'intention de publier prochainement le recueil de tous les

Inedita de la bibliothèque de Vérone, auquel il travailla depuis très longtemps.

NOTES ET ÉTUDES.

LETTRES PARISIENNES.

Paris, 27 juillet.

On vient de publier une brochure qui fait un certain bruit. Elle a pour auteur un bonapartiste des plus ardents, M. Loudun, et elle est consacrée au prince Louis-Napoléon, tué par les Zouaves. Le prince était encore un enfant lorsqu'en 1870, le jour de Sedan, son précepteur lui fit passer la frontière. Il n'avait eu depuis d'occasion de faire connaître encore ni son caractère, ni son intelligence. Ses partisans le représentaient comme un jeune homme supérieur, et naturellement ils étaient suspects. On disait dans le public qu'au contraire le prince Louis était un esprit fort peu ouvert, qu'à l'école de Woolwich, où s'étaient achevées ses études, il n'avait jamais pu être qu'un élève médiocre. La vérité c'est que quand le prince impérial est mort, il était pour nous tous qui aurions cependant un grand intérêt à savoir ce qu'il voulait et ce dont il était capable, à peu près complètement un inconnu.

Grâce à la brochure de M. Loudun, nous le connaissons désormais. Je ne puis que vous signaler cette étude, qui mérite d'être lue en entier. Il est certain que le prince Louis-Napoléon avait subi à un degré égal l'influence de son père et celle de sa mère. Comme son père, il était fataliste, croyait à l'étoile des Napoléon, se figurait appelé à une haute destinée et ne comprenait le gouvernement d'une nation que sous la forme du césarisme; comme sa mère, il avait l'horreur de la liberté, de la libre pensée, de tout ce que, dans un certain camp, on appelle « la révolution. » Le prince Louis s'était juré de la détruire un jour, en zèle fidèle du Pape qu'il était. Il attendait pour faire son œuvre le rétablissement de l'Empire, et ce rétablissement lui-même il l'attendait, non de l'appel de la nation, mais d'un coup de force d'abord. Il préparait ce coup de force. Il accusait les « pusillanimes, » qui n'avaient pas voulu le lui laisser entreprendre encore : il en avait fixé l'exécution à l'année 1880. Les souvenirs du 18 Brumaire et du retour de l'île d'Elbe, de Strasbourg, de Boulogne, du 2 décembre hantaient son esprit. Il a bien fait de mourir à l'ennemi, car il eût probablement mis quelque jour la République française dans la nécessité de l'arrêter les armes à la main et de l'envoyer devant un conseil de guerre. Un mélange curieux des *idées napoléoniennes* et du livre *du Pape*, de Joseph de Maistre, tel était le prince Louis Napoléon. La brochure est faite avec des conversations et des lettres du prince; il est donc impossible de constater la ressemblance du portrait.

L'effet produit a été curieux. Les journaux bonapartistes ont commencé par célébrer la brochure et en publier des extraits. Aujourd'hui, voyant la façon dont le public l'a accueillie, ils baillent en retraite et font le silence autour de la publication ou essaient de la désavouer.

J'ai sur ma table bon nombre de livres fort dignes d'être lus. Je voudrais vous en recommander deux ou trois parmi les meilleurs. En première ligne, je mettrai un volume sur *Henri IV, sa vie, son œuvre, ses écrits*, dont l'auteur est M. Guadet, le neveu du célèbre orateur girondin. M. Guadet, depuis quinze années, n'a cessé de s'occuper de Henri IV, ayant été chargé par le Gouvernement de publier le supplément à ses *Lettres-missives* : dans ce long commerce il a appris à aimer Henri IV autant qu'à le bien connaître. Je ne crois pas que personne après avoir

lu ce livre, puisse ne pas partager les sentiments de l'auteur. Henri IV sans doute eut bien des faiblesses et parfois plus que des faiblesses. Mais il eut comme homme une qualité qui fait pardonner bien des fautes, qualité fort rare surtout chez les grands politiques. Il fut bon et généreux, et l'habileté chez lui n'exclut point la loyauté. On ne se borne pas à admirer son génie, on se sent attiré et séduit par lui comme le furent tous ceux qui l'approchèrent. Quant à son œuvre, elle fut aussi haute que patriotique. Il trouva la France tombée aussi bas que possible, humiliée devant l'étranger, ravagée par les factions et les guerres civiles et religieuses, ruinée et misérable. Après quinze années, il lui avait rendu la paix et la prospérité au dedans, il avait refait ses finances et ses forces militaires; il avait préparé par ses alliances au dehors les grands desseins pour l'abaissement de la maison d'Autriche, qui trouvèrent en Richelieu et en Mazarin de si fermes continuateurs. La grandeur de la France au XVII^e siècle est surtout l'œuvre de Henri IV. M. Thiers, qui se connaissait en hommes, se plaisait à dire que le Béarnais avait été le plus grand de nos rois, et je crois qu'il disait bien.

Le volume se termine par une centaine de lettres choisies de Henri IV. Je ne connais pas de lettres plus vives, plus gaies, plus charmantes. Henri IV est certainement un de nos meilleurs écrivains, un écrivain de race, qui dédaigne les artifices des rhéteurs et écrit avec son génie. Que de simplicité, que d'aisance, que de bonne grâce et de belle humeur! Que d'esprit et de bon sens tout à tour! Et puis tout à coup, sans effort, sans prétention, par le seul effet d'une pensée haute, ou de l'émotion, le ton s'élève et nous voici pour quelques lignes dans l'éloquence la plus vraie et la plus magnifique. Puis le ton s'abaisse, une saillie spirituelle, une réflexion piquante a traversé l'esprit de l'écrivain, et nous revoici de nouveau dans l'allure toute franche et simple de la conversation. Que ne peut-on mettre toujours ces modèles entre les mains de nos collégiens! Quel profit ils en retireraient!

La librairie Charpentier vient de publier une nouvelle édition de *Julien Savignac*, un roman de M. Ferdinand Fabre qui date aujourd'hui de vingt années. Ce fut l'un des premiers ouvrages, sinon le premier de l'écrivain qui a signé depuis *les Courbezons*, *l'abbé Tigrane*, *la Petite Mère*, et d'autres œuvres encore. M. Ferdinand Fabre ne sera jamais peut-être un romancier populaire; peut-être est-il un peu trop sérieux; peut-être aussi manque-t-il un peu de grâce. Mais il est de ceux pour lesquels les bons juges ont grande estime; il a le respect de son art et il a aussi la force. Il sait créer des caractères, les analyser, les suivre. A part la fin, trop mélodramatique à mon goût, *Julien Savignac* est une œuvre des plus remarquables. L'amour, à l'âge de l'adolescence, avec toute la passion et toutes les violences qu'il prend chez les tempéraments du Midi, y est rendu très énergiquement et très justement. Il s'y trouve aussi une figure de robuste paysan de campagne, bon et rude, cachant sous cette rudesse et beaucoup de sensibilité et beaucoup de finesse, qui doit être un portrait fait sur nature, tant il est vivant, vrai, humain. Voilà à mon sens du naturalisme et du meilleur.

A côté d'un observateur vigoureux comme M. Ferdinand Fabre, j'aime à vous signaler un fantaisiste qui se qualifie lui-même, à la barbe de M. Zola, de « fantaisiste impénitent. » Admirez la réalité quand elle est bien rendue, mais respectons aussi l'imagination qui use de son droit en vagabondant où bon lui semble et en se posant où il lui plaît. Le « fantaisiste impénitent » s'appelle M. Ernest d'Hervilly, et il a déjà publié une demi-douzaine de volumes de prose et de vers, remplis d'humour, de gaieté, d'im-

prévu, érités d'une plume des plus élégantes. Il a ses façons à lui de dire toutes choses, et si je cherchais quelqu'un à qui le comparer, je dirais que sans égaler Nodier, il fait souvent penser à lui.

Le nouveau volume de M. d'Hervilly est intitulé *Histoires des Mariages*. Vous pensez bien que les mariages d'un fantaisiste doivent être des mariages extraordinaires, et, en effet, vous ne vous trompez pas. Si tous ces mariages sont vrais — ce que je n'aurai pas l'indiscrétion de rechercher — ils sont du moins parmi les moins vraisemblables. Je n'oserais pas dire que toutes ces histoires — elles sont au nombre de onze — sont toutes également réussies. C'est le sort de la fantaisie d'être fort inégal; mais une bonne demi-douzaine sont très bien venues, aussi divertissantes que singulières; en bonne justice on n'a pas le droit de demander davantage à l'auteur.

Pour vous donner une idée de la manière de M. d'Hervilly, je vous envoie quelques pages d'une de ces histoires, celle du brave Cloupière, un de ses camarades de collège qu'il retrouve à un dîner d'anciens élèves de pension. Or, à la pension on appelait Cloupière « le vendu. » Pourquoi « le vendu? » Vous allez l'entendre expliquer lui-même l'origine de ce surnom :

On m'avait mis en pension à Sarcelles (Seine-et-Oise), dans un petit établissement qui avait pour directeur, professeur, maître d'étude, économiste, infirmier, etc., un unique et même individu du nom de Vissard. Pauvre Vissard! il était très doux, très jeune, très maigre, très pauvre. — Mais n'anticipons pas sur les événements. On m'interna donc, un certain mois d'octobre, à Sarcelles, dans l'*Institution Vissard*. J'avais huit ans. Le maître était très gai et très bon. Il prenait réellement plaisir à nous montrer ce qu'il savait, et puis il nous démontrait un tas de choses amusantes, au moyen de petits modèles en bois et en carton qu'il fabriquait lui-même. Ça allait très bien. Nous n'étions que douze élèves dans l'*Institution Vissard* (soins de famille, grand jardin, préparation aux écoles du gouvernement).

Pendant les premières semaines, ça alla très bien. On avait, au réfectoire, des repas simples, mais abondants. Le cuisinier, qui était une cuisinière, Louise Bourmion, méritait des bonnes notes. Mais après les premières semaines, cette Bourmion se montra moins digne de nos éloges. Une certaine soupe aux feuilles de lilas (charmante fleur, du reste) nous exaspéra. On s'en plaignit à Vissard. Vissard eut l'air triste. Le lendemain, la bonne parut pour toujours, en emportant, pour toujours aussi, plusieurs de nos timbales en argent. Aucune autre espèce de cuisinière ne parut, cependant, à l'office, le surlendemain, ni les jours suivants. Entre élèves, on se dit à l'oreille que Vissard faisait la cuisine pendant les récréations. Celles-ci devenaient nombreuses, en effet. On se dit encore, entre camarades, que Vissard faisait les lits du dortoir, et il est de fait que c'est lui qui mettait, le jeudi et le dimanche, sur nos lits, les chemises en toile à voile que nous devions à la générosité de nos parents, lesquels, par parenthèse, s'inquiétaient fort peu de notre destinée à Sarcelles, et allaient au spectacle, sans doute, et au restaurant, comme devant.

Un matin, au réfectoire, où les notes *très bien*, *bien*, *assez bien*, *passable*, ne pouvaient plus être décernées au repas, Vissard nous parla beaucoup des Spartiates, de leur brouet, de leur simplicité. Nous nous enflammâmes à ses récits. Il s'écria :

— A quoi bon des timbales et des couverts d'argent?

Louise Bourmion, pensions-nous, aurait bien dû se poser les mêmes questions, et dédaigner aussi les ustensiles sus-indiqués! Mais, sans soumettre nos réflexions à Vissard, nous déclarâmes que, certainement, nous n'avions besoin que de couverts de fer et de verres de cabaret. L'argenterie disparut. Mais le bœuf ressuscita sur notre table le lendemain. (1) *métépsychose!*

Cette abondance dura peu. L'*Institution Vissard* redevint l'image du désert, en fait de victuailles. L'oasis du pot-au-feu n'y fut plus guère rencontrée, et l'ère des croûtes de pain dévorées dans l'ombre

s'ouvrit pour nous. Un nouveau discours de Vissard, dont la figure était plus triste que jamais, sur la simplicité des mœurs antiques et la sobriété de leurs festins fut de nouveau prononcé au réfectoire. Vissard nous vanta l'ail comme une manne exquisse, comme un remède universel ! Ensuite il nous mena dans un grenier où il y avait des tas énormes de cette bulbe odorante, et il disserta éloquemment en leur présence. Il fit l'ail si séduisant, si appétissant, mis en contact avec un simple morceau de pain bis, que nos pauvres mandibules en claquaient de désir. On se mit donc à l'ail, résolument. Ce fut effroyable dans la classe, au réfectoire, au dortoir, partout ! Le bruit de dents avides écrabouillant des gousses sans relâche se fit entendre nuit et jour dans l'Institution Vissard. Quel parfum torride ! Les voyageurs tombaient morts d'effroi aux environs de l'asile de l'étude à l'ail...

La bouche nous brûlait. Notre langue pesait plusieurs quintaux.

Cela ne pouvait durer toute la vie. A la fin d'un repas où, sous le regard navré de l'excellent Vissard, qui grignotait comme nous sa gousse et soupirait, nous avions mangé de l'ail éperdument, avec une énergie sombre, notre maître et domestique (car il faisait alors tout dans la pension, jusqu'au blanchissage !) nous dit :

— L'épreuve est terminée ! Les Spartiates n'étaient que des sybarites à côté de vous, chers élèves. Vous avez mérité une récompense. Je vous l'accorde. Demain pen lant qu'on blanchira les dortoirs, congé et grande promenade. Soyez prêts demain matin, à l'aube. Faites ce soir un petit paquet de vos affaires. Emportez vos peignes. Nous coucherons dehors peut-être.

On fit ce que Vissard désirait. A l'aube, nous étions prêts. Un omnibus nous attendait à la porte. Nous y montons, à moitié gelés, le ventre vide. On part. Les heures se succèdent. On ne s'arrête pas. Nous mourions de faim. On traverse des villages. On gravit des collines. On descend au fond des vallées. Vissard paraissait plus accablé que jamais. Cela provenait sans doute des apostrophes que les habitants de Sarcelles, au moment du départ, lui avaient adressées. On l'avait appelé : Voleur ! filou ! mauvaise paye ! Pourquoi l'avait-on appelé ainsi ; nous l'ignorions. Nous nous demandions seulement ce que signifiait cette longue course en voiture ? On arrive enfin à une ville populeuse, que quelques-uns d'entre nous affirment reconnaître pour Paris. C'était bien Paris, en effet. On le traverse. On enfle une rue interminable qui escalade une montagne. On est à Belleville, dit quelqu'un. Enfin, l'omnibus s'arrête à la porte d'une maison de sinistre apparence.

Vissard nous dit : — C'est là. Vous allez déjeuner, et il disparaît.

Chancelants, étourdis, les boyaux en révolte ouverte, chacun de nous croyant avoir dans l'estomac un orgue de borborgyms, nous entrons dans une cour. On nous fait passer sous plusieurs portes. Puis, nous nous trouvons en face d'une haute barrière en planches peintes en vert. Derrière cette barrière, nous entendons des cris sauvages.

La barrière s'ouvre. On nous pousse. Et sur nous se ruent à l'instant des êtres de notre âge et de notre taille, qui nous accueillent à coups de poings en hurlant :

— Ah ! voilà les vendus ! Ah ! à bas les vendus !

Après cette vive escarmouche, on s'explique, et nous apprenons enfin de la bouche de ceux qui nous entouraient que notre maître a fait de mauvaises affaires et qu'il a vendu son fond, *ses élèves compris*, au maître de pension où nous nous trouvons. Car c'était dans une pension que se terminait notre magnifique promenade !

Captifs !

Vous comprenez maintenant pourquoi Cloupêtre est connu de ses camarades sous le nom « du vendu. » Si maintenant vous voulez savoir comment « le vendu » s'est marié, ou plutôt en a marié un autre à sa place, achetez le volume de M. d'Hervilly. Vous ne vous en repentirez pas, et vous trouverez cent ou cent cinquante pages au moins aussi gaies, aussi joliment troussées que celles que vous venez de lire.

CHARLES BIGOT.

CHRONIQUE.

Les délégués de l'Union littéraire belge chargés de l'organisation du congrès international, qui se tiendra à Bruxelles pendant les fêtes de 1880, ont été reçus en audience par M. le ministre de l'intérieur, qui s'est montré personnellement très favorable à l'entreprise. M. Rolin-Jaequemyns fera mettre la grande salle du Palais des Académies à la disposition du congrès et tâchera d'accorder un subside sur les fonds sollicités de la législature pour la célébration des fêtes.

— La *Revue artistique* annonce que la ville d'Anvers a acquis à la vente de Visser, à La Haye, le 29 juin, un album renfermant 36 dessins que Jacques de Wit, peintre hollandais, fit, en 1711 et 1712, d'après les plafonds peints par Rubens ornant à cette époque l'église des Jésuites à Anvers. En 1718, cette église devint la proie des flammes, et de l'œuvre de Rubens il ne subsista que quelques esquisses dispersées dans différents musées d'Europe et deux ou trois séries de dessins, dont celle de de Wit était de beaucoup la plus importante. Ce peintre grava lui-même, à l'eau-forte, dix des trente-six pièces ; en 1751, Jean Punt grava toute la série ; Preisler grava dix-huit pièces sur des dessins quelque peu différents de ceux de de Wit. Les trente-six pièces acquises par la ville d'Anvers, quoique cataloguées comme dessins, sont, à proprement parler, des aquarelles, retouchées à la craie rouge dans les chairs ; elles représentent des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, des figures de saints et de saintes, et sont d'une conservation irréprochable. Rubens avait peint 39 plafonds à l'église des Jésuites ; trois de ces plafonds, ceux qui se trouvaient sous le jubé, près de l'entrée de l'église, ne furent pas reproduits par Jacques de Wit et disparurent dans l'incendie sans laisser de trace. On sait cependant qu'ils représentaient Ste Claire et ses compagnes, St Joseph avec un ange, et Ste Elisabeth avec un pauvre. Les 36 pièces acquises par la ville d'Anvers ont été payées 325 florins, non compris les frais.

— D'après l'*Academy*, l'objectif de l'expédition belge en Afrique, que commande M. Cambier, paraît être le Lunda ou Ulunda, à l'ouest du Luabala. Ce renseignement concorderait avec les informations récentes, d'après lesquelles la station belge serait approvisionnée par la voie du Congo.

— La Société de géographie de Paris a tenu, le 21 juillet, une séance extraordinaire dans laquelle le major Serpa Pinto a raconté les principaux incidents de son voyage dans l'Afrique australe. Nous empruntons au journal l'*Exploration* le résumé suivant de la conférence du hardi voyageur portugais :

M. Serpa Pinto vient de traverser l'Afrique australe de Benguela à Port-Natal, et rapporte des documents géographiques d'une importance considérable.

Dans la colonie même de Benguela et à 300 kilomètres seulement de la côte, avant d'arriver à Bihé, M. Serpa Pinto découvrait la source du fleuve Koubangou, qu'on plaçait jusqu'alors à l'est de cette ville. Une fois engagé dans l'intérieur, il a constaté plusieurs faits d'une bien autre portée. C'est d'abord, au point de vue géographique, le rôle du plateau de Kangala, où naissent les ruisseaux qui vont former, dans des directions opposées, le Koanza, le Zambézi et le Kouango (ou Tchobé de Livingstone), grand bras sud du Zambézi. M. Serpa Pinto a relevé le Kouango jusqu'à son confluent ; puis il a déterminé le rôle de la rivière Koubangou qui, au lieu de se rendre dans le fleuve Cunéné, va alimenter, à l'est, le lac Ngami.

Le résultat géographique le plus inattendu qu'on doit au major Serpa Pinto est, peut-être, la constatation de l'existence, au milieu du steppe de Kalahari, d'un grand lac appelé le Makarikari. Tantôt ce lac est rempli d'eau, tantôt son lit, à sec, ne présente plus que des efflorescences salines. Ces deux états opposés ne s'expliquent pas par les époques des pluies tropicales et des saisons sèches, à la

latitude où est placé le Makarikari. Par la rivière Botlélé, le nouveau lac communique avec le lac Ngami. La plaine où se déroule cette rivière est tellement plate que, lorsque les pluies sont abondantes dans le pays des Matabélé, le Botlélé coule de l'est à l'ouest dans le Ngami. Lorsqu'au contraire elles ont été plus abondantes dans le bassin du Koubangou, le Botlélé coule en sens inverse, c'est-à-dire de l'ouest à l'est. Il entraîne alors dans le Limpopo les eaux du Koubangou, de la rivière Tiogné et du lac Ngami. Toutefois, selon M. Serpa Pinto, c'est la rivière Koubangou qui a formé et qui alimente les lacs et le Makarikari. Les géographes se trouvent donc en présence d'un phénomène très remarquable malgré la simplicité de son explication, et ils auront ainsi à modifier complètement l'idée qu'ils se faisaient du système hydrographique de l'Afrique australe.

Le cours du fleuve Bembé, ou Limpopo, a une étendue aussi considérable que le cours du Zambézi, c'est-à-dire que, dans certains cas, les eaux des monts Mossamba, à 600 kilomètres seulement dans l'est de Benguela vont, par le Limpopo, se jeter dans la mer des Indes après un trajet de 2,700 kilomètres. Tels sont les principaux résultats géographiques obtenus par le major Serpa Pinto, qui rapporte, en outre, une grande quantité d'observations astronomiques précieuses pour fixer la carte assez vague, jusqu'à ce jour, des pays qu'il a traversés.

Au point de vue de l'ethnographie africaine, M. Serpa Pinto a fait une autre découverte, non moins remarquable que celles-là. Il s'agit d'une race blanche, celle des Kassequers, vivant entre la rivière Kouchi et le Koubangou. Ces Africains ont le teint plus blanc que les Caucasiens, et leur chevelure consiste en de petites touffes de laine très courte. Leur visage est préminent, leurs yeux sont placés obliquement comme chez les Chinois. Ils sont très robustes, et vivent en petits groupes nomades, de quatre à six familles, pour trouver plus facilement leur vie à la chasse. Ces Kassequers seraient-ils issus de la même souche que les habitants du mont Gambaragara ?

— La Société africaine allemande a reçu des nouvelles de l'expédition organisée sous son patronage, par Gérard Rohlfs et qui de la côte nord cherchera à atteindre le Congo en passant par le Wadaï. Partie de Bengasi (Tripoli) le 4 juillet, elle s'est dirigée vers le Kufara ; elle a rencontré d'abord de nombreuses difficultés, qu'elle est parvenue à vaincre. L'expédition espère pouvoir envoyer de ses nouvelles au mois d'octobre d'Abeschr, la capitale du Wadaï. L'*Athenæum* de Londres a reçu des informations de date postérieure, d'après lesquelles M. Rohlfs, contrarié par l'hostilité qu'il a rencontrée chez les Znusi, a résolu d'abandonner le commandement, qu'il cédera au Dr A. Strecker.

— On sait que les travaux entrepris à Rome pour la régularisation du cours du Tibre ont amené la découverte, dans les jardins de la Farnesina, d'une maison antique dont les murs sont couverts d'admirables peintures, dans le goût de Pompéi, mais exécutées avec plus de talent et parfaitement conservées. On a trouvé jusqu'ici quatre chambres (la quatrième n'est pas entièrement déblayée) où sont représentées des scènes de genre, mythologiques, historiques, des paysages, des divinités, etc. Les parois de la quatrième pièce sont couvertes de figures dont le dessin et la peinture sont d'une délicatesse extrême. Les mosaïques du pavement de la deuxième chambre, en grande partie intactes, se distinguent, comme les peintures, par leur fini et leur élégance. Les peintures ont été détachées de leurs murailles avec l'aide d'artistes venus de Pompéi.

— Les deux voyages d'exploration que M. Rassam a faits dans l'Assyrie pour le British-Museum lui ont permis d'enrichir ce dépôt d'un nombre considérable d'antiquités de tout genre qui vont fournir de précieux éléments d'étude aux assyriologues. La plus importante de ses découvertes est sans contredit celle de deux énormes doubles portes de bronze que l'*Athenæum* de Londres a décrites dans une notice étendue (12 avril, 5 et 19 juillet).

Ces doubles portes sont d'inégale dimension; les deux plus grandes ont 22 pieds de haut, 6 de large, et 3 pouces d'épaisseur. Elles sont recouvertes de plaques en bronze qui mesurent 3 pieds de long sur 11 pouces de large et représentent des scènes historiques du règne de Salmanasar II; les bords sont couverts de haut en bas d'inscriptions rappelant l'histoire des neuf premières années du règne de Salmanasar. Sur les deux autres portes sont représentées des chasses.

— La magnifique bibliothèque de feu Henry Huth ne sera pas vendue, ainsi qu'on l'a annoncé : M. A.-H. Huth a résolu de la conserver et d'en publier le catalogue.

Décès. Frédéric R. Lee, peintre paysagiste, né à Darnstaple, dans le Devonshire, mort au Cnp, le 4 juin, à l'âge de 81 ans. — Ch. Landseer, peintre d'histoire et de genre, mort le 22 juillet à l'âge de 81 ans. Il était le frère aîné du célèbre peintre d'animaux, Sir E. Landseer, mort il y a quelques années. — Sir William Fothergill, physicien, mort à Londres à l'âge de 73 ans. — Henry Smart, compositeur de musique et organiste, mort à Londres, le 6 juillet, à l'âge de 57 ans. — Le Dr Reiff, philosophe, ex-professeur à l'Université de Tubingue, mort dans cette ville, le 6 juillet. — A. de Kontski, violoniste, né en 1813, à Cracovie, mort le 29 juin, à Varsovie.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES SCIENCES. *Séance du 5 juillet.* — La classe vote l'impression, dans le recueil des Mémoires, d'un travail de M. De Heen, intitulé : « De la dilatilité des solutions salines et de quelques liquides organiques »; dans le Bulletin, d'un travail de MM. Swaen et Masquelin, ayant pour titre « Premières phases du développement du placenta chez le lapin ». Ce travail est une communication préliminaire, dont l'objet est de faire connaître sommairement les principaux faits relatifs au mode de formation du placenta maternel chez le lapin. Les auteurs se réservent de communiquer ultérieurement à l'Académie leur mémoire détaillé. L'épithélium de la muqueuse utérine et les glandes de la matrice subissent, dans le cours du développement du placenta, des modifications qui n'étaient pas même soupçonnées et qui présentent le plus haut intérêt tant au point de vue de la théorie cellulaire que par rapport à la physiologie de la muqueuse utérine. M. Ed. Van Beneden signale à l'Académie l'importance tout exceptionnelle de ce mémoire. M. Ed. Mailly entretient la Classe d'un projet formé par le comte de Cobenzl d'attacher à l'université de Louvain Michel Adanson et d'acquiescer le cabinet du célèbre naturaliste, composé de près de 11,000 objets, dont la majeure partie avait été rapportée par lui du Sénégal. M. Mailly donne, à cette occasion, des détails sur la vie et les ouvrages d'Adanson. Dans une notice concernant la scintillation de l'étoile principale de γ d'Andromède dans ses rapports avec sa couleur, M. Ch. Montigny soulève la question de savoir si la couleur propre de cette étoile n'est pas soumise à des changements périodiques, semblables à ceux qui ont été récemment constatés à l'égard de plusieurs étoiles, qui varient de ton et de couleur. Il a reconnu que, pour les années 1873, 1875, 1876, 1877 et 1878, sur mille changements rapides de couleurs que γ a subis dans sa scintillation, la proportion de l'orangé a progressivement augmenté suivant les nombres 86, 92, 150, 203, 196, et qu'au contraire, la proportion du jaune a successivement diminué de 314 à 295. Ce fait remarquable ne se présente point, à l'égard de l'orangé et du jaune, pour cinq étoiles voisines de γ d'Andromède, dont l'auteur compare les couleurs perçues dans la scintillation avec les variations que subit la première. M. Montigny conclut des faits signalés dans sa notice, que l'étoile γ d'Andromède doit éprouver des changements de couleur

périodiques, ainsi que cela a lieu pour d'autres étoiles, et que les changements de γ sont compris dans une période de plusieurs années. Note de M. J. Plateau « Sur l'irradiation ». Cette note fait suite aux travaux du même savant publiés en 1839 et 1876 par l'Académie. M. Plateau défend, ainsi qu'il l'a fait précédemment, l'ancienne théorie qui attribue ce phénomène à une propagation de l'impression sur la rétine. Il a recueilli à l'appui de cette théorie de nouveaux arguments. Note de MM. Folie et C. Le Paige sur quelques théorèmes relatifs aux surfaces d'ordres supérieurs.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES LETTRES. *Séance du 7 juillet.* — La Classe décide l'impression, dans le recueil des Mémoires in-8°, d'un travail de M. le baron Kervyn de Lettenhove relatif aux collections d'autographes de M. de Stassart; dans le Bulletin, d'une note de M. Ad. de Ceuleneer relative à la découverte d'un tombeau pélasgique en Attique. Ce tombeau situé à deux lieues d'Athènes, dit le rapporteur, M. Wagener, fut découvert accidentellement, il y a déjà quelques années, par un marchand d'antiquités, qui le prit pour un puits. Récemment un membre de l'Institut allemand d'Athènes, le Dr Milchofer, reconnu que c'était un tombeau, et l'Institut y fit effectuer, depuis la fin d'avril, des fouilles régulières. Lorsque M. de Ceuleneer visita le tombeau de Menidi, on n'en avait pas encore atteint le fond, quoiqu'on fût déjà arrivé à une profondeur de près de 7 mètres. Comme tout porte à croire qu'il n'a pas encore été fouillé, il est probable qu'on y trouvera la sépulture intacte. On peut donc supposer qu'on y fera des découvertes importantes. M. Wauters donne lecture de la première partie d'un travail intitulé : « Des efforts tentés, au xviii^e siècle, pour entraîner la Belgique dans le système prohibitionniste en matière de douanes. »

COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE. *Séance du 7 juillet.* — M. Gachard annonce qu'il vient d'achever le tome V de la Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas. Note de M. Piot relative à des publications historiques faites à l'étranger et qui concernent l'histoire de Belgique. M. Piot communique une notice intitulée : « Correspondances politiques entre Charles-Quint et le Portugal, 1521-1522, » dans laquelle il présente un résumé historique de vingt-trois lettres inédites de Christophe de Barroso, envoyé de Charles-Quint à Lisbonne, du grand chancelier Gattinara et de Charles-Quint lui-même. Le résumé est suivi du texte même des lettres. M. Alph. Wauters présente un travail intitulé : « Analectes diplomatiques, 1^{re} série. » Depuis que le tome I^{er} de la Table chronologique des chartes et diplômes concernant l'histoire de la Belgique a paru, on a signalé les lacunes existant dans les recueils de documents du moyen âge publiés jusqu'à présent et les erreurs dont certains textes fourmillent. La Table chronologique ne pouvait comprendre les nombreux documents restés inédits qui se trouvent dans les différents dépôts d'archives du pays et de l'étranger. C'eût été donner à la publication une extension démesurée. Il paraît fréquemment des ouvrages contenant des séries entières de diplômes; mais les lacunes sont si nombreuses et si variées que certaines pièces, très-curieuses et très-importantes, risquent d'attendre longtemps avant de voir le jour. C'est ce qui a engagé M. Wauters à entreprendre le travail dont il publie la première partie. Les diplômes dont il donne le texte sont au nombre de quarante : le premier est de l'année 1070, le dernier de 1377. Il se propose de préparer d'autres séries de textes nouveaux, revus, pouvant servir à compléter et à rectifier les chartes et diplômes déjà imprimés. Sous ce titre : « Les relations de la Hanse teutonique avec la ville de Bruges au commencement du xv^e siècle, » M. Gilliodts-Van Severen communique vingt-cinq pièces, des années 1500 à 1533, qu'il a recueillies. D'après les historiens, l'émigration des marchands Osterlins, de Bruges à Anvers, qui commença lors de la révolte de la commune sous Maximilien, aurait été

complète en 1516. La puissante maison des Fuggers, — c'est ainsi que s'exprime Marchantius — donna l'exemple; bientôt le reste des négociants allemands suivit; puis les nations de Livourne, de Luques, de Gènes. Ces assertions — dit M. Gilliodts — sont-elles exactes? La migration des Osterlins de Bruges à Anvers eut-elle les causes qu'on leur a assignées? Fut-elle aussi complète qu'on l'affirme? Et après 1516 faut-il clore l'histoire des relations de la Hanse? Les pièces mises sous les yeux de la commission répondent à ces questions.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. *Séance du 28 juin.* — M. Warlomont fait rapport au nom de la commission qui a examiné la proposition de M. Craninx tendant à inviter le gouvernement à ne plus admettre à l'exercice de la médecine en Belgique les médecins étrangers que lorsqu'ils auront prouvé devant un jury leurs capacités. Il critique la loi de 1876 en ce qui concerne les dispenses à accorder aux médecins étrangers. En vertu de cette loi, le gouvernement peut, sans avoir à rendre compte de ses motifs, refuser d'autorité toutes les dispenses sollicitées. Il peut également les accorder, sans dépasser ses pouvoirs et sans exiger autre chose des postulants que des diplômes légalisés établissant qu'ils sont docteurs d'université étrangère. Veut-il recourir à l'appréciation du jury, il peut soumettre le solliciteur à un examen; mais cet examen ne peut porter que sur celles des matières prescrites par la loi de 1876, qui ne font pas partie de l'enseignement dans l'université étrangère qui a délivré le diplôme; bien plus, il peut ne tenir aucun compte de l'avis du jury, car la loi ne dit pas que cet examen doit être subi avec succès. L'Etat peut donc, à la faveur de l'article 42 de la loi du 26 mai 1876, créer d'autorité une classe de médecins étrangers pouvant exercer l'art de guérir en Belgique, à l'égal des médecins belges, et malgré une infériorité possible. En réalité, c'est la prérogative ministérielle substituée légalement aux garanties sociales inhérentes à l'organisation de son enseignement. Quelles sont ces garanties? Toute législation concernant l'art de guérir doit avoir pour objet la protection de la santé et de la vie des citoyens. Eh bien, pour préserver les citoyens de la tentation de s'adresser à des personnes n'offrant pas de garanties suffisantes de savoir, l'exercice de la profession médicale est monopolisé entre les mains de ceux qui ont obtenu le titre légal. La Belgique s'est pourvue, à cet effet, d'une législation et de moyens d'instruction propres à la guider sûrement. Les dispenses accordées, sans l'examen national ou au moins sans l'avis conforme d'une autorité compétente, c'est-à-dire d'un jury d'examen, neutralise les effets de cette loi de sollicitude et de prévoyance, car la valeur des diplômes varie beaucoup de pays à pays. Dans ceux où l'instruction générale est peu répandue, où le nombre de médecins est trop élevé par rapport au chiffre de la population, l'Etat ne peut se montrer difficile dans la collation des grades.

Le rapporteur cite encore ce fait, d'une extrême gravité, et qu'il emprunte à une publication de M. M. L. Le Fort : il y a peu de temps encore, il existait de graves abus dans la délivrance du titre de docteur, surtout dans les universités de Giessen et de Jéna. Les élèves appartenant à la nationalité allemande étaient soumis à toutes les formalités d'un examen dit *rigorosum*; mais les étrangers pouvaient *honoris causa* et même *in absentia* obtenir, c'est-à-dire acheter le diplôme de docteur. Qui donc nous dira, ajoute M. Warlomont, combien de docteurs ainsi confectionnés courent le monde, et à quel signe on peut les reconnaître? L'Université de Philadelphie, la plus ancienne et la plus célèbre d'Amérique, fondée il y a plus d'un siècle, a dans son règlement un article ainsi conçu : « Le candidat devra écrire et défendre publiquement une thèse devant le collège, à moins qu'il ne soit de l'autre côté de l'Océan, ou qu'il ne demeure si loin dans l'intérieur de l'Amérique, que le voyage ne soit trop difficile. Dans ce cas, il enverra une thèse écrite par lui-même et assez remarquable pour que la Faculté

l'approuve; le postulant recevra alors le titre de docteur, et sa thèse sera imprimée et publiée à ses frais. « Or, des agents, se disant délégués de l'Université de Philadelphie, font la propagande à l'étranger pour le placement de ces diplômes. Veut-on des preuves à l'appui? Au mois de décembre 1871, M. le docteur Duvivier, de Paris, eut communication d'une lettre qui avait été adressée à son concierge, lequel exerçait en même temps la profession de masseur, par un personnage qui se cachait sous le pseudonyme de Medicus (46, King's Street, Jersey). Par cette lettre, on lui offrait le titre de docteur en médecine à deux conditions à déterminer. « Je crus d'abord à une mystification, dit M. L. Le Fort, à qui ces détails sont empruntés, mais rien n'était plus sérieux: M. le docteur Dechambre ayant chargé son domestique de se mettre en rapport avec Medicus, reçut en réponse une lettre d'un docteur Van Yver, se disant délégué de l'Université de Philadelphie et lui offrant, pour la somme de 600 francs, le diplôme de docteur de cette université. Après quelques pourparlers épistolaires, dans le but d'acquiescer une certitude complète de cet incroyable trafic, la somme fut réduite. »

Pour éviter que de semblables docteurs ne s'introduisent dans le pays à la faveur des facilités légales qui leur sont actuellement offertes, la commission propose: 1° De demander à M. le ministre de l'instruction publique d'ajourner l'instruction des demandes de dispenses de médecins étrangers jusqu'à ce que, conformément à l'art. 12 de l'arrêté royal du 17 octobre 1876 (entérinement, etc.), le gouvernement ait déterminé les formalités à remplir dans ces cas; 2° De lui exprimer le vœu que l'article 42 de ladite loi soit modifié comme suit: « Le gouvernement peut accorder des dispenses aux Belges et aux étrangers munis d'un diplôme de licencié, de docteur ou de pharmacien, sur un avis conforme du jury d'examen. En ce qui concerne l'art de guérir, cette dispense ne peut, en aucun cas, être accordée au praticien qui ne justifierait pas de son aptitude à exercer à la fois comme médecin, comme chirurgien et comme accoucheur devant le jury du 3^e doctorat. Les dispensés devront résider en Belgique et obtenir, tous les trois ans, le renouvellement de leur dispense. La dernière disposition s'appliquera aux médecins qui ont été dispensés sous le régime de la loi de 1876. »

Ces conclusions sont adoptées, et des remerciements sont votés à M. Warlomont.

M. Hyernaux fait une communication sur l'emploi du chlorhydrate de pilocarpine en obstétrique. Il résulte des expériences qu'il a faites que l'emploi de ce médicament ne peut être recommandé. M. Bribosia ajoute que le *Medical Record* de New-York signale deux cas de mort par l'emploi de cette substance.

SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE. Séance du 15 juin. — M. G. Devalque, secrétaire général, est délégué par la Société pour la représenter dans la première section de l'Exposition nationale de 1880. La Société décide qu'il n'y a pas lieu d'envoyer à l'Exposition une collection de roches belges; elle pense, au contraire, qu'il conviendrait de centraliser, à côté de la collection de minéraux qu'elle va exposer, les cartes et coupes géologiques que ses membres seraient disposés à envoyer. Observations de M. G. Devalque sur le prolongement de la faille eifelienne. Le secrétaire annonce que les terrains paléozoïques ont été atteints par un puits artésien au voisinage de Londres, sous les formations tertiaires et crétacées, à la faible profondeur de 244 mètres; 26 espèces y ont été déterminées. Note de M. Ad. Firket relative à la découverte de la chalcopyrite au charbonnage des Six-Bonniers, à Seraing. M. J. van Scherpenzeel-Thim, répondant à des observations émises au sujet de la publication de la carte générale des mines, rappelle que cette publication a dû être précipitée pour répondre au désir du Gouvernement de la faire figurer à l'Exposition universelle de Paris. Les *Annales des travaux publics* en ont donné récemment une notice explicative, qui sera distribuée aux exploitants.

SOCIÉTÉ ROYALE DE BOTANIQUE. Séance extraordinaire du 23 juin tenue à Gousenheim. M. Muller, président, remercie MM. les commissaires Aschman et Vigener pour les soins qu'ils ont donnés à l'herborisation générale. M. Crépin, secrétaire, donne lecture d'une liste de quelques espèces découvertes en Belgique par M^{lle} Juliette Véro. M. Hecking envoie des échantillons du *Nitella tenuissima* qu'il a découverts près de Moerbeke. Cette rare espèce n'avait été trouvée jusqu'ici que dans deux localités. M. H. Vanderhaeghen annonce qu'il a découvert le *Cephalanthera ensifolia* à la Montagne-au-Buis, à Mariembourg.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. Séance du 5 juillet. — M. Melise entretient l'assemblée d'observations qu'il a faites sur des chenilles mutilées, et montre que l'amputation continue ses effets sur le papillon. Communications arachnologiques, par M. L. Becker. L'assemblée choisit Yvoir, entre Namur et Dinant, pour l'excursion mensuelle du 10 août.

BIBLIOGRAPHIE.

REVUE DE BELGIQUE. 15 juillet. J. Stecher Un catholique du XIII^e siècle. — Em. De Laveleye Lettres d'Italie. — Remy Barn. Desdichada. — Henri Marichal. La crise économique. — Ch. Potvin Le mouvement théâtral en Bohême. — Eug. Van Bemmel. Chronique littéraire.

REVUE CATHOLIQUE. 15 juillet Les chrétiens d'Orient (T. J. Lamy). — Discussion d'un programme d'enseignement primaire public (H. Bossu). — Trois universités allemandes, considérées au point de vue de l'enseignement de la philologie. Suite (F. Collard). — Les écoles normales (C. Pieraerts). — Quelques mots de réponse à des observations anonymes (L. Bossu). — Chronique religieuse de la Suisse (E. Carry). — Bibliographie.

MESSAGER DES SCIENCES HISTORIQUES. 1879. 2^e livr. Note sur Théodore Van Berckel. — Dissertation sur la participation des troupes des Pays-Bas à la campagne de 1815 en Belgique. Suite. (Lieutenant-général Eenens). — Notice sur Adrien Havermans. — Les arts belges à l'exposition universelle de 1878 à Paris (Nollée de Noduwez). — Les Creessers (Fr. De Potter). — L'abbaye de Saint-Pierre propriété de la Légion d'Honneur. Suite. — Notes touchant des archives conservées au dépôt de l'Etat à Gand. Etats de Flandre. — Un livre prohibé, sous l'Empire. — Vieilles partitions. — Chronique.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ BELGE DE GÉOGRAPHIE. Mai-juin. D'Hane-Steenhuysse et Du Fief. Rapport sur le Congrès international d'études du canal interocéanique. — Association internationale africaine. Rapports sur les marches de la première expédition. — E. Adan. La géographie à l'Exposition universelle de 1878. Sections étrangères (4^{me} article). — Causerie scientifique. — Chronique géographique. — Merzbach et Falk. Bibliographie. — Dr Janssens. Bulletin trimestriel de statistique démographique et de géographie médicale. — Carte de l'isthme américain. Carte des marches de l'expédition internationale. — Compte rendu des actes de la Société.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE D'ANVERS. T. IV livr. I. Compte rendu de la séance du 14 mai 1879. — Notices par M. A. Baguet. — Compte rendu de la séance du 11 juin 1879. — Rapport sur les travaux du congrès international d'étude du canal interocéanique (H. Wauwermans). — Les cartes murales de la Bourse d'Anvers.

ANNALES D'OCULISTIQUE. Mai-juin. A Guébbard. Exposé élémentaire des découvertes de Gauss et de Listing sur les points cardinaux des systèmes dioptriques centrés. — Giraud-Teulon. Acuité visuelle, de ses éléments et de leur mesure. — Revue des journaux d'ophtalmologie. — Analectes ophtalmologiques. — Bibliographie. — Correspondance. L. de Wecker. — Faits divers. — Institut ophtalmique de Somain. — Répertoire bibliographique.

REVUE BELGE D'ART, DE SCIENCES ET DE TECHNOLOGIE MILITAIRES. 1879. T. II. De la démolition des fronts intérieurs des citadelles (H. Wauwermans). — Etude générale du système de défense de la Hollande (A. Nolebaert). — Des troupes de deuxième ligne et du service des étapes (J. Bienfait). — Re-

cherches expérimentales pour améliorer les magasins à poudre (P. Vanden Bogaert). — L'emploi du télémètre de combat en campagne.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DE LA LITTÉRATURE. No 13. Questions d'art à l'ordre du jour. — Revue musicale. — Anvers, correspondance particulière. — L'architecture belge à l'Exposition universelle. — Le Salon de Paris. — Correspondance de Munich. — Pensées et maximes. — Chronique générale. — Dictionnaire des peintres.

REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE. 12 juillet. Grasberger, Etude sur les sobriquets grecs. — Sur les éléments, d'après Hippocrate, par Galien, publié par Helmreich. — Hirschfeld, Lyon au temps des Romains. — Raska, La chronologie de la Bible. — Hegel, De la valeur historique des anciens commentaires sur Dante. — Gasté, Deux lettres inédites de la princesse palatine. — Compayré, Histoire critique des Doctrines de l'éducation en France depuis le XVII^e siècle. — Académie des inscriptions. — 19 juillet. Fustel de Coulanges, Recherches sur le tirage au sort appliquées à la nomination des archontes athéniens. — Wuerz, De la rétribution de l'assemblée chez les Athéniens. — Schaefer, Les secrétaires du sénat et du peuple à Athènes. — Port, Notes et notices angevines. — Deschamps, La Genèse du scepticisme érudit chez Bayle. — Chételat, Etude sur Du Guet. — La Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur. — Académie des inscriptions.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 12 juillet. Des méthodes allemandes dans l'enseignement (A. Barine). — La Comédie française, son organisation (Fr. Sarcey). — Documents inédits sur le XVI^e siècle et les Valois, d'après les archives anglaises. — Causerie littéraire. — Notes et impressions (L. Ulbach). — Bulletin. — 19 juillet. L'exposition de dessins des maîtres anciens à l'École des Beaux-Arts (A. Cartault). — La magie dans l'antiquité. Apulée de Madaure (H. Lantoin). — Causerie littéraire. — Notes et impressions (C. Caraguel). — Bulletin. — 26 juillet. Le Département des affaires étrangères pendant la révolution, d'après M. F. Masson. — A. Tennyson (L. Quesnel). — M. A. Fouillée, L'idée moderne du droit. — M. G. Michel, Histoire de Vauban. — Causerie littéraire. — Notes et impressions. — La Semaine politique. — Bulletin.

REVUE SCIENTIFIQUE. 28 juin. Le système nerveux des crustacés décapodes (Em. Yung). — Berkeley, sa vie et ses œuvres d'après M. Penjon (Espinass). — Académie des sciences de Paris. — Bibliographie scientifique. — Chronique scientifique. — 5 juillet. Les nerfs et les muscles, d'après M. Rosenthal. — Chaleur des êtres vivants. Changements d'état des corps. Des chaleurs spécifiques des gaz (Berthelot). — L'Hindoustany et la langue tamoule (Vinson). — Académie des sciences de Paris. — Chronique scientifique. — 12 juillet. L'école centrale de Paris, d'après M. Ch. Comberousse. — La faune de la région tropicale, d'après M. A. R. Wallace. — L'éruption de l'Etna (Zeiller). — Rôle des alcaloïdes toxiques dans les végétaux. — Action de la strychnine sur les mollusques gastéropodes (Ed. Heckel). — Société royale d'agriculture d'Angleterre. — Académie des sciences de Paris. — Bibliographie. — Chronique scientifique. — 19 juillet. Les maladies de l'esprit, d'après M. Maudsley (Beaunis). — Les mœurs des fourmis, d'après sir John Lubbock. — L'importation des bœufs américains en Europe (J. Callot). — Histoire d'un livre. Michel Servet et la circulation pulmonaire (A. Chéreau). — Académie des sciences de Paris. — Chronique scientifique. — 19 juillet. Le major Serpa Pinto: Traversée de l'Afrique australe. — Périodicité des époques glaciaires (A. d'Assier). — La sécrétion rénale (Picard). — Les dentelles mécaniques de Saint-Pierre-lès-Calais (Em. Alglave). — Des bibliothèques populaires cantonales. — Bulletin des sociétés savantes. — Chronique scientifique.

REVUE DES DEUX-MONDES. 1^{er} juillet. La Commune à l'Hôtel de Ville. IV (Max. Du Camp). — Mémoires inédits de Mme de Rémusat, publiés par M. P. de Rémusat. — Le retour de la princesse (J. Vincent). — Un royaliste parlementaire, Berryer (Ch. de Mazade). — Les colonies de l'Afrique australe (E. Montégut). — Le salon de 1879. II (Eug. Guillaume). — La politique financière de M. de Bismarck (G. Valbert). — Chronique. — Essais et notices. —

15 juillet. Le retour de la princesse (J. Vincent). — Une guerre servile en Russie La révolte de Pougatchef (E.-M. de Vogué). — Mémoires inédits de M^{me} de Rémusat 1802-1808. — La commune à l'hôtel de ville V. (M. Du Camp). — L'histoire naturelle des sociétés humaines ou animales. L'organisme social (A. Fouillée). — Les applications modernes du microscope à la géologie (F. Fouqué). — Les origines de la magistrature française (Ch. Louandre). — Revue littéraire. — Chronique. — Lettres du prince Vassiltchikof et de M. A. Leroy Beaulieu.

POLYBIBLION. Partie littéraire. Juillet. Romans, contes et nouvelles (F. Boissin). — Poésie (J. de Villémory). — Comptes rendus : Théologie; Sciences et Arts; Belles-Lettres; Histoire — Bulletin. — Chronique. — Questions et réponses.

REVUE HISTORIQUE. — Juillet-Août. Les Etats provinciaux de la France centrale sous Charles VII (A. Thomas). — Un banquier protestant en France au XVIII^e siècle. Barth. Herwarth (1607-1676) (G. Deping). — La diplomatie secrète du Comité de Salut Public avant le 9 thermidor (A. Sorel). — Documents inédits relatifs au premier Empire : Napoléon I^{er} et le roi Joseph; suite (1808-1814) (Baron du Casse). — Le quatrième centenaire de l'Université de Copenhague. — Bulletin historique.

REVUE PHILOSOPHIQUE. Juillet. La philosophie des idées-forces. I (A. Fouillée). — Théorie de la science et de l'induction d'après Whewell (L. Liard). — Histoire critique de Jules César Vanini. I (A. Baudouin). — L'erreur et la sélection. I (F. Paulhan).

REVUE ARCHÉOLOGIQUE. Mai. Monuments relatifs au culte d'Isis à Cyzique (A. Morlman j^r). — Deux nouvelles bornes milliaires de l'empereur Postume (A. Héron de Villefosse). — Note sur le culte des génies dans la Narbonnaise (E. Barry). — Inscriptions grecques découvertes à Thasos (E. Mille). — Age du bronze en Gaule (H. A. Mazard). — Juin. Statuette phénicienne trouvée à Amrit (E. Renan). — Sur l'origine de quelques notations mathématiques (C. Henry). — Le roman de Setna (M. L. Revillout). — Age du bronze en Gaule (H. A. Mazard). — Notice sur la Signe et le Verutum des anciens et sur deux armes provenant d'Italie (G. Colonna Ceccaldi). — Un mot sur l'une des figures du Menhir de Kernuz (A. de Barthélemy).

L'EXPLORATION, 29 juin. Congrès international d'étude du canal interocéanique : Note comparative entre le canal de Suez et les divers tracés proposés pour le canal interocéanique. Fin (V. Dauzats). — Chemins de fer africains. Suite (H. Mager). — La conquête de la Sibirie (L. Botkine). — Nouvelles de tous les points du globe. — 6 juillet. Congrès international d'étude du canal interocéanique. Rapport de la commission de statistique par M. Levasseur. — L'archipel des îles Tuamotu. — La ville de Candahar (J. Girard). — Nouvelles de tous les points du globe. — 13 juillet. Congrès international d'étude du canal interocéanique. Rapport de la commission de statistique (fin) (Levasseur). — Le Canal de Panama et la doctrine de Monroe (L. Cortambert). — Nos petites colonies. L'archipel des îles Gambier (H. Capitaine). — Nouvelles de tous les points du globe. — 20 juillet. La France, l'Angleterre et l'Allemagne au point de vue colonial (H. Bionne). — Congrès international d'étude du canal interocéanique. Rapport de la commission des voies et moyens (Chanel). — La géographie au Salon de 1879 (M. Papaut). — Sociétés savantes. — Nouvelles de tous les points du globe. — 17 juillet. L'Isthme de Panama et M. le comte Ferd. de Lesseps à Rouen. — Le major Serpa Pinto à Paris. — Japon central (suite) (G. Macet). — Sociétés savantes. — Nouvelles de tous les points du globe.

JOURNAL DES ECONOMISTES, Juillet. Le socialisme de la chaire (H. Passy). — Un écrit posthume de J. Stuart Mill sur le socialisme (A. F. de Fontpertuis). — Les banques de France et de Belgique : leurs opérations en 1878 (P. Coq). — La loi de la jurisprudence des communautés religieuses non autorisées (Ad. Breulier). — Revue des principales publications économiques de l'étranger (M. Block).

MONITEUR DES ARTS, 27 juin. Salon de 1879. — Académie des inscriptions et belles lettres. — Une polémique à Strasbourg. — Edmond de Goncourt. — L'abbaye de Bonnefontaine. — Revue des ventes publiques. — 4 juillet. Salon de 1879. — Les environs de Rome. — Académie des inscriptions et belles-lettres. — Les beaux-arts à la chambre des

députés — Exposition de Montpellier. — La critique (Ch. Gounod). — Une vente d'autographes à Londres.

MAGAZIN FÜR DIE LITERATUR DES AUSLANDES. No 28 Zur Fremdwörterbildung in den modernen Kultursprachen (M. Schasler). — Französische Kinderlieder (L. Schneider). — The Colour Sense (O. S. Seeman). — Eine Italienerin über Gottfried Keller. — Neues aus und über Spanien und Portugal (P. Förster). — Russischer Toussaint-Langenscheidt. — Kleine Rundschau. — Französische Bibliographie. — No 29 Neuigkeiten aus der Literaturwelt. — Zur Fremdwörterbildung in den modernen Kultursprachen (M. Schasler). — Eugène Labiche (Helwig). — Novellen von Emil Greyson (L. Schneider). — P. Polewoj : Geschichte der russischen Literatur. — Kleine Rundschau — Englische Bibliographie. — No 30. Neuigkeiten aus der Literaturwelt. — Zur Fremdwörterbildung in den modernen Kultursprachen. III (M. Schasler). — Die Nützlichkeitsmoral der zeitgenössischen England's (Trautwein von Belle). — Neues aus und über Spanien und Portugal. III (P. Förster). — Ein amerikanisches Textbuch für antike Literaturgeschichte (H. von Kupffer). — Kleine Rundschau : Emile Banning, L'Afrique; Ueber das Ureigenthum, von Laveleye, etc. — Italienische Bibliographie.

UNSERE ZEIT 1^{er} juillet. Bayard Taylor, Nordamerikanischer Schriftsteller, Dichter und Diplomat (R. Doehn). I. — Von Burmah nach China. II. — Die historische Fürstin Eboli (W. Lauser). I. — Erminia Fua Fusinato, ihr Leben und ihre Dichtungen (A. Stahly). — Todtenschau. — Politische Revue. — 15 Juillet. Zur innern Geschichte Preussens und Deutschlands 1870 bis 1879 (W. Müller). — Die russischen Nihilisten (F. Meyer). — Bayard Taylor (R. Doehn). II — Todtenschau. — Technologische Revue

PETERMANN'S MITTHEILUNGEN. VI. Reise durch Yucatan und die südöstlichen Provinzen von Mexiko (A. Woeikof). — Nachrichten über Venezuela (P. Jonas). — Descriptiones nobilissimorum apud classicos locorum (A. v. Kampen). — Journal einer Reise von Mrüli nach der Hauptstadt Unyóro's mit Bemerkungen über Land und Leute (Emin-Bey). — Die Nordküste Sibiriens zwischen den Lena-Mündungen und der Bering-Strasse (B. Hassenstein). — Geographischer Monatsbericht. — Geographischer Literatur.

THE ACADEMY, 28 juin. Le Goff's Life of Thiers. — George Eliot's Impressions of Theophrastus Such. — Brugsch-Bey's History of Egypt. — Pollok's Sport in British Burmah. — Warren's Edition of the Corpus MS. Irish missal. — Duruy's History of the Romans. — Current literature. — Notes and news — Notes of travel. — Practical geography. — Correspondence Lord Carnarvon's "Agamemnon" and General Schomberg's "Odyssey." — Science notes. — A new work on the Bayeux tapestry. — Art books. — Notes on art and archaeology. — The national training school for music. — 12 juillet. Blanchard Jerrold's Egypt under Ismail Pacha. — Mallock's Is life worth living. — Hagenbach's History of the Reformation. — Pelly's Miracle play of Hasan and Husain. — Keene's Turks in India. — News novels. — Current literature. — Paris letter. — Modern meteorology. — Skeat's Etymological dictionary. — Science notes. — Early and mediaeval christian paintings. — The Comédie française at the Gaiety theatre. — 19 juillet. Lock's Home of the Eddas. — Symonds' Sketches and studies in Italy. — Gardiner's edition of St. Hugh of Avalon. — Correspondence between Lady Byron and Mrs Leigh. — Dowson's Classical dictionary of hindu mythology. — Current scientific literature. — Cox's Notes on the churches of Derbyshire. — Excavations in the territory of Sybaris. — Frederick R. Lee. — New sheet music. — 26 juillet. Jevons's Theory of political economy. — Barnes's Poems of rural life. — Report on the miscellaneous old records of the India office. — Funk's edition of the apostolic fathers. — Nicholson's Rights of an animal. — Notes from Egypt. — Blanford's Manual of the geology of India. — Tyrrell's Correspondence of Cicero and Wilkins' Edition of the "De Oratore." — Science notes. — Philology notes. — Low's Tour through the islands of Orkney and Schetland. — Mural paintings in the gardens of the Farnesina.

THE ATHENÆUM, 12 juillet. Sir John Lubbock's Addresses. — Municipal records and officers. —

Cotterill's Peregrinus Proteus. — The Shakespeare Key. — Cliffe Leslie Essays. — Cyprus under english rule. — Books for children. — Wigganbeorch; The translation of Don Quixote; Grimm's Law and the origin of the runes; sale; Low's Tour; Persian manuscripts at the Museum. — Gore's Art of scientific discovery. — Major Serpa Pinto. — Meteorological notes. — Falcke's Art in the house. — 19 juillet. Franklin's Memoirs. — Books on South Africa. — Walcott on Church work in english minsters. — Miss Jackson's Shropshire-word-book. — Manzoni. — Bigelow's Placita anglo-normannica. — Webb's Irish biography. — Bodleian charters. — Haeckel's Evolution of man. — Major Serpa Pinto. — Geographical notes. — The bronze gates from Balawat. — 26 juillet. Barnes's Poetry of rural life. — Keene's Turks in India. — Vright's Speeches. — Bambéry on the turkotatar languages. — Compton's Memoirs. — Books on international law. — Butler's Evolution, old and new. — Astronomical notes. — Geographical notes. — Poynter's Ten lectures on art. — Smith's British mezzotint portraits. — Froehner's Les médailles de l'Empire romain. — New etchings. — A counterfeit roman inscribed stone. — Bennett's songs for tailors

EDINBURGH REVIEW, Juillet. Canon Stubbs's constitutional history — The worthies of Norwich. — Brugsch's Egypt under the Pharaons. — The Hatton Apers. — Intemperance and the licensing laws. — The works of Rembrandt. — The Scotts of Buccleuch. — The fallacies of evolution. — Rural England. — A brief retrospect.

QUARTERLY REVIEW, Juillet. The english monarchy. — Dean Hook and bishop Selwyn. — Music and musicians. — Count Cavour. — Herefordshire. — Polybius and his times. — Glacial epochs and warm polar climates. — Why is Scotland radical? — The Irish university bill.

THE DUBLIN REVIEW, Juillet. The liquor traffic; should it be prohibited? (Th. P. Whittaker). — One generation of anorfolk House. — Origen against Celsus (R. Ornsby). — On the origin of the "Solar Myth" and its bearing on the history of ancient thought (F. A. Paley). — Britany and the Bretons. — The demands of Ireland (H. F. Neville). — The education question in Belgium (T.-J.-L.). — Cardinal Newman.

THE NATION (New-York), 19 juin. The Week. — The impending troubles of the silver prophets. — Interference of the Crown in british politics. — The Didot sale. — The vivisection question in Germany. — Notes. — Reviews. — Books of the week. — The uses of a museum of art. — 26 juin. The Week. — Politicians and State rights. — End of french Imperialism. — The future of the newspaper. — Correspondence. — Notes. — Reviews — Books of the week. — 3 juillet. The week — The police of parliaments. — Father Hyacinthe's "Gallican Church". — The cultivation of theology in colleges. — The university boat-race. — English parties and the Irish vote. — Correspondence. — Notes — Reviews. — Books of the week — Wood engraving. — 10 juillet. The week — The Situation after the adjournment — College education and the education of circumstances — Freedom of teaching in France — The results of the war in Afghanistan. — Correspondence. — Notes — Reviews — 17 juillet. The week — What the war settled with regard to "State rights". — French acceptance of caesarism. — The late Prince imperial. — Correspondence. — Notes. — Reviews.

PRINCETON REVIEW, Juillet. Labor and wages in England (Thorold Rogers) — The aim and influence of modern biblical criticism (E. A. Washburn) — Nemesis in the court-room (Fr. Wharton). — Reason, conscience and authority (Irons) — The organ of mind (D. Ferrier). — Music and worship (Pres. Potter). — Christ and the doctrine of immortality (G. Matheson) — Local government : at home and abroad (R. P. Porter) — Philosophy and apologetics (Ch. W. Shields).

RIVISTA EUROPEA, 1^{er} juillet. Diario dei conclavi del 1829 e del 1830-31 di Mons. Pietro Dardano, commentato ed annotato da D. Silvagni. — L'istruzione pubblica in Italia nei secoli VIII, IX e X (G. Salvioli). — L'imposta considerata sotto l'aspetto amministrativo ed economico (A. Fiorini). — Fra Paolo Sarpi e l'interdetto di Venezia (G. Capasso). — Lettere e poesie inedite di Gabriele Rossetti raccolte da Vincenzo Bassi. — Appunti sul tema dell'

emigrazione italiana. Sue cause ed effetti (F. G. A. Campana). — Il comizio della pace (P. Sbarbaro). — I pareri di un senatore (P. Sbarbaro). — Rassegna letteraria e bibliografica. — Notizie letterarie e varie. — Bollettino bibliografico. — 16 juillet. Il Decamerone nella sue attinenze colla novellistica europea (A. Bartoli). — Diario dei conclavi del 1829 e del 1830-31 di Mons. Pietro Dardano commentato ed annotato da D. Silvagni. — Fra Paolo Sarpi e l'interdetto di Venezia (G. Capasso). — L'Istruzione pubblica in Italia nei secoli VIII, IX e X (G. Salvioni). — L'imposta considerata sotto l'aspetto amministrativo ed economico (A. Fiorini). — Lettere e poesie inedite di Gabriele Rossetti raccolte da Vincenzo Baffi. — Rassegna letteraria e bibliografica: Russia, Germania, Francia, Italia. — Notizie letterarie e varie. — Bollettino bibliografico.

RASSEGNA SETTIMANALE. 29 juin. L'amministrazione pubblica e il parlamentarismo. — L'abolizione del macinato e le finanze. — Le facoltà filosofiche in Austria. — Corrispondenza da Londra. — Il Parlamento. — La Settimana. — La Giostra dei tori nel mausoleo di Augusto sul finire del secolo XVIII (A. Bertolotti). — Scoperte archeologiche in Roma. La Roma quadrata (E. de Ruggiero). — Un libro sulla Pellagra. — La Controversia fra Haeckel e Virchow. — La Rotta del Po. — I Papi e il nepotismo. — Bibliografia. — Notizie. — Riviste. 6 juillet. Il voto della Camera e il macinato. — I Pretendenti. — La riforma delle circoscrizioni giudiziarie. — Il Parlamento. — La Settimana. — Beltramo dal Bornio. — Corrispondenza letteraria da Londra. — Economia pubblica. — Granturco e Pellagra (Dallolio). — Gli Appalti dell'amministrazione pubblica. — Bibliografia: Codex diplomaticus Cavensis, tomus quintus. Gaetano Negri, La religione e la morale nell'insegnamento. Pietro Ellero, La tirannide borghese. — Dr. G. Mayr, La statistica e la vita sociale, versione dal tedesco con introduzione storica ec. del Dr. G. B. Salvioni. — Diario mensile. — Riassunto di Leggi e Decreti. — Notizie. — Riviste. — 13 juillet. Destra e Sinistra. — La Legge sulla istruzione obbligatoria. — Sul l'incremento del delitto in Italia. — La Marina mercantile. — Corrispondenza da Berlino. — La Settimana. — Vincenzo Monti (E. M.). — L'Opera edilizia di Sisto V (A. Ademollo). — Il Bagno di Nisida (Cai). — Il Vaiuolo in Puglia (G. T.). — Le Arginature nel Mantovano (C.). — L'«Excelsior» di Longfellow. Lettera ai Direttori (Oreste Antonioni). — Bibliografia. — Notizie. — Riviste. — 20 juillet. I conservatori alle urne. — La legislazione e le questioni sociali. — Il diboscamento in Italia e in Spagna. — Corrispondenza da Vienna. — Corrispondenza da Parigi. — Parlamento. — Settimana. — Uomini di un tempo. — Un debito di guerra. — La partecipazione di Cento e Pieve. — Bibliografia.

Boonen, Willem. Geschiedenis van Leuven. geschreven in de jaren 1593 en 1594 Eerste half-deel Leuven, Fonteyn, 1879, in 8°, pl.

Bormans, St Les fiefs du comté de Namur V. Namur, Wesmael-Charlier. (Publications de la Société archéologique de Namur).

Bossu, H. L'idée libérale en matière d'enseignement. Bruxelles, Goemare, in-8°.

Hansen, C. J. Vondel. 1679. 5 februari. 1879 Voordracht en gedicht. Antwerpen, Mertens, in-8°.

J. DESOER,

IMPRIMEUR-LIBRAIRE, A LIÈGE.

CHARLEMAGNE

D'APRÈS

LES TRADITIONS LIÉGEOISES

Par F. HENAU

Nouvelle édition, remaniée et augmentée.

Un volume in-8°. fr. 5
Exemplaire en papier fort 7 50

Faune illustrée

DES

VERTÉBRÉS DE LA BELGIQUE

PAR

Alphonse DUBOIS.

La *Faune illustrée des Vertébrés de la Belgique* comprendra quatre séries, savoir: 1^o les *Mammifères*; 2^o les *Oiseaux*; 3^o les *Reptiles et les Batraciens*; 4^o les *Poissons*. Chaque série formera un ouvrage indépendant des autres.

La deuxième série, les *Oiseaux*, paraît seule en ce moment, par livraisons mensuelles formées de trois planches coloriées et de huit pages de texte avec cartes, indiquant l'habitat d'été et l'habitat d'hiver de chaque espèce.

Tous les oiseaux observés dans le pays seront figurés sous leurs différents plumages. Les nids et les jeunes seront représentés, autant que possible, avec les adultes. Les œufs seront donnés, en grandeur naturelle, sur des planches spéciales.

L'ouvrage des *Oiseaux de la Belgique* formera trois volumes, du format de la publication des *Lépidoptères*, et comprendra environ 140 livraisons. Le prix de la livraison (8 pages et 3 pl. col.) est de 2 francs, le port en sus pour l'étranger. Les 18 premières livraisons sont en vente à la librairie Miquard et chez l'auteur, chaussée d'Ixelles, 8, à Ixelles.

Un spécimen sera envoyé gratuitement aux personnes qui en feront la demande.

Ces trois volumes formeront avec les deux volumes des *OISEAUX DE L'EUROPE (espèces non observées en Belgique)* par Ch.-F. Dubois et fils, un ensemble de tous les oiseaux de l'Europe. — Les deux volumes des *Oiseaux de l'Europe*, avec 317 planches coloriées, sont en vente au prix de 200 francs.

LES

LÉPIDOPTÈRES

DE L'EUROPE,

Leurs Chenilles et leurs Chrysalides

DÉCRITS ET FIGURÉS D'APRÈS NATURE,

PAR

ALPHONSE DUBOIS,

Docteur en sciences naturelles, conservateur au Musée royal d'histoire naturelle de Belgique.

Cette publication paraît en deux séries indépendantes l'une de l'autre: la première comprendra les *Lépidoptères de la Belgique*; la deuxième, les *Lépidoptères de l'Europe non observés dans ce pays*.

La première série, comprenant les espèces observées en Belgique, est en cours de publication. 101 livraisons ont paru. Le prix de chaque livraison (3 pages et 3 planches coloriées) est de fr. 1.75.

LIBRAIRIE ANCIENNE DE

FR. J. OLIVIER,

41, rue des Paroissiens, Bruxelles.

HISTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇAIS

EN BELGIQUE

depuis son origine jusqu'à nos jours

par

M. FRÉDÉRIC FABER

TOMES I ET II

Grand in-8°. Le vol. fr. 7 50
Quelques exemplaires seulement, sur beau
et fort papier vélin 15 "

OFFICE DE PUBLICITÉ

46, RUE DE LA MADELEINE, 46.

LES

LIBERTÉS COMMUNALES

Essai sur leur origine

et leurs premiers développements en Belgique,
dans le Nord de la France
et sur les Bords du Rhin

PAR

Alphonse WAUTERS

Deux parties in-8°.

14 francs.

Histoire populaire de la Belgique

PAR

LOUIS HYMANS

18^{me} ÉDITION.

1 vol. in-8°. 4 francs.

L'ATHENÆUM BELGE est en vente:

A Bruxelles, au bureau du journal, 26, rue de la Madeleine; à l'Office de Publicité, 46, même rue; chez M. G. Mayolez, rue de l'Impératrice, 13.

A Paris, chez M. Ernest Leroux, libraire-éditeur, 26, rue Bonaparte.

Brux.—Impr. lith. Lhoest et Coppens, rue de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

2^{me} ANNÉE.

N^o 16 - 15 AOUT 1879

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Le siècle des Artevelde, par Léon Vanderkindere (J. Stecher). — Enseignement moyen. Questions préalables, par Ch. Potvin (Paul Thomas). — L'île de Chypre, par L. de Mas Latrie. — L'histoire dans la poésie populaire milanaise, par G. de Castro (Em. Ouverleaux). — Du daltonisme, par le Dr Moeller (Dr Warlomont). — Bulletin : La première ambassade de Machiavel à Rome. Notes. — Revues étrangères. — Lettre parisienne (Charles Bigot). — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Le siècle des Artevelde. — Études sur la civilisation morale et politique de la Flandre et du Brabant, par Léon Vanderkindere. Bruxelles, Lebègue. Paris, Ghio, 444 pp. in-8^o.

Le siècle des Artevelde, c'est une dénomination réclamée depuis longtemps par les vœux de tous ceux qui, peu ou prou, ont étudié notre quatorzième siècle. C'est bien, comme le dit l'auteur, notre siècle héroïque. Il se place, en effet, entre l'âge naïf qui va finir et l'âge moderne, politique et critique, qui s'annonce. M. Vanderkindere, dans son introduction magistrale, dit que « le xiv^e siècle est plus grand par ses tentatives que par ses œuvres. » On ne saurait mieux dire. Mais pourquoi le comparer à notre époque de transition? Ne serait-il pas plus naturel de le rapprocher du xv^e siècle? Ne sont-ce pas là deux moments de grande bataille, de grand héroïsme et d'activité exubérante, turbulente? Ici et là, n'est-ce pas la Belgique qui est le principal théâtre, le rendez-vous perpétuel?

Les derniers auteurs de l'*Histoire littéraire* font peut-être mieux apprécier cette époque, en lui attribuant l'honneur d'avoir commencé le monde moderne et entamé les grandes questions qui nous agitent encore. Mais si M. Leclerc ne songe qu'à Philippe-le-Bel, l'adversaire du temporel pontifical, M. Vanderkindere, songeant à nos sages hommes, à nos vaillants tribuns, devine ou plutôt explique la singulière initiative de notre pays en ces temps si troublés. « On y aborde, dit-il, sans sourciller, les plus hauts problèmes; on entrevoit l'idéal de la fraternité et de la démocratie; on cherche l'indépendance jusque sur le terrain de la foi. » Aux yeux du philosophe, y a-t-il un plus curieux spectacle que ces fédérés flamands-wallons qui dès lors, dans toutes les circonstances décisives, ont su se réunir par la même idée, en dépit de toutes les diversités de race et de langage?

Cette situation des choses belges, au déclin du moyen âge, était bien faite pour éblouir les esprits. Plus d'un s'est laissé fasciner par ces éclairs de généreuse politique au point d'en oublier les retours et les défaillances. L'histoire, devenant ainsi de plus en plus lyrique, oubliait l'origine même de son nom : l'enquête, la critique. Une aussi poétique figure que celle de

Jacques van Artevelde a tout d'abord provoqué l'enthousiasme et le dithyrambe. Il était temps de fixer le véritable point d'aspect.

Ce n'est pas que M. Vanderkindere aboutisse à descendre ce héros du piédestal où la renaissance flamande l'avait placé naguère. L'admiration n'a pas diminué; elle s'est seulement un peu mieux justifiée. Elle s'est même retrempecée et, pour ainsi dire, rajeunie au contact de tous ces documents récemment exhumés et qui recelaient de précieuses parcelles de la vie du grand homme. C'est ainsi que les *stadsrekeningen* de Gand nous permettent de constater ses moindres démarches, ses nobles hésitations même aux heures les plus glorieuses. La sympathie pour le héros, qui rappelle si bien Périclès, se double de toute l'émotion que nous éprouvons à rencontrer dans ces scènes tragiques un homme, un membre de la grande famille humaine : *it was a man!*

Nous savons aujourd'hui que les grands hommes ne le sont qu'à la condition d'être de leur temps pour mieux le diriger. C'est cette vérité qui inspire les plus arides et les plus minutieuses recherches utilisées ou signalées dans ce livre « de bonne foi. »

Avec une impartialité vraiment scientifique, l'auteur n'hésite pas à déclarer que la politique d'Artevelde au sujet de la neutralité entre la France et l'Angleterre n'est pas d'une netteté absolue; mais ce qu'il y a eu de cantelons dans cette conduite est ensuite expliqué par celle du duc de Brabant et du comte de Flandre. On dirait aussi que le capitaine gantois s'est souvenu de la politique suivie autrefois par les Regnier et les Gislebert de la Basse-Lotharingie : entre deux ennemis, *inter utrumque*, éviter d'être écrasé.

La politique intérieure n'est pas moins compliquée. On en pénètre toutes les difficultés par la lecture de deux chapitres curieux : la *Commune aristocratique* et les *Artisans*. Sauf une certaine tendance à exagérer les influences germaniques et à restreindre l'élément romain, la commune flamande est savamment étudiée. La vivacité du style achève de mettre en relief la sagacité du critique et de l'historien. Quelque parti qu'on adopte en ces controverses parfois subtiles, on est toujours sûr au moins de ne rencontrer que des textes bien élucidés et des faits nettement établis.

Outre l'authenticité, ils ont souvent tout le charme de l'originalité et du pittoresque. L'auteur les manie à la façon de Macaulay et de Taine; il ne les prodigue pas au hasard pour faire de la couleur locale; il ne s'oublie pas jusqu'à l'empêchement. Les circonstances qui d'abord paraissent simplement bizarres se trouvent être d'excellents arguments, opportuns et topiques. Ce n'est donc pas de l'histoire à priori (chose stérile entre toutes); mais l'abstraction, la généralisation se déduit naturellement, clairement des détails les plus disparates. C'est que, si tout parle dans l'univers, tout a sa signification dans le monde du passé. Mais il y faut un interprète.

L'interprétation se complète par des comparaisons habilement instituées. Pour comprendre

la révolution démocratique de Gand, ce n'est pas trop de consulter l'histoire contemporaine de Zurich, de Worms, de Liège, de Spire, de Cologne. Comparaison c'est raison, comme en linguistique. De cette façon, des faits microscopiques, des circonstances qui semblent insignifiantes prennent des proportions qui donnent l'évidence scientifique. Voir, par exemple, page 165-166, comment les *poorters* ou bourgeois aristocratiques sont obligés de s'agréger à une corporation, de se faire inscrire dans l'un ou l'autre métier, afin de pouvoir participer à la vie politique. N'est-ce pas une loi qui se retrouve à Rome aussi bien qu'à Gand et à Liège?

Cependant toute l'érudition du monde serait sans fruit pour la science s'il ne s'y ajoutait la plus sereine impartialité. Elle est difficile pour un libéral belge, quand il s'agit de faire le départ des torts et des droits entre la bourgeoisie et la plèbe. Mais il est beau de voir les prédilections politiques et les préférences philosophiques s'effacer devant l'amour et le culte de la vérité. Elle récompense ses adeptes par une plus vive et plus vigoureuse pénétration des choses. C'est ce qu'on peut vérifier à propos de l'excellent chapitre consacré à la description du *nouveau régime* « Le mouvement artisan, dit M. Vanderkindere, n'est dans les pays flamands que la continuation de l'œuvre qui, agrandissant une première fois la corporation urbaine, y avait introduit, à côté des vieux bourgeois *héritables*, les grands négociants (*coomans*) désormais leurs égaux; la communauté agricole était devenue commerciale; cette fois, il s'agissait d'y faire entrer les travailleurs; la communauté commerciale allait se faire industrielle. »

Les artisans, pas plus que les *thètes* d'Athènes ou les plébéiens de Rome, ne songeaient à la liberté telle que nous l'entendons. « Renverser les barrières, appeler tous les membres de la nation à jouir de droits identiques, c'est ce que personne n'entrevoit. » On ne lutait que pour des *privileges*. L'argent les payait aussi bien que le sang et l'énergie. Aussi faut-il désormais, pour une histoire sérieuse des communes, se représenter bien nettement leur « mouvement économique. » C'est le sujet du sixième chapitre, un des plus complets que nous connaissions sur la matière. Il atteste des recherches bien conduites, bien soutenues, et fait voir tout le parti qu'on peut tirer de toutes les études spéciales et monographiques entreprises depuis longtemps, surtout dans notre pays, sur le ménage de nos villes.

L'esprit des faits, leur ordre et leur liaison nécessaire ne sont pas moins manifestes dans le tableau du *plat pays*. L'isolement corporatif qui domine le moyen âge se retrouve ici. Les villes *fermées* étendent leurs franchises, sans autrement se soucier des campagnes. « Il y a, dit notre historien, des opinions bien divergentes sur le sort des travailleurs ruraux au moyen âge. La longue série des obligations parfois odieuses, toujours humiliantes, auxquelles ils étaient soumis, a marqué d'un stigmate ineffaçable le régime qui ravalait le laboureur. » Mais il ne faut rien exagérer; il n'est que juste de reconnaître alors une certaine aisance répan-

due parmi nos paysans. En général, ils possédaient à titre emphytéotique. Détenteurs, en quelque sorte, héréditaires de la terre qu'ils cultivaient, ils pouvaient la soigner avec amour et confiance.

Toutefois si l'on consulte la chanson des *kerels*, on verra combien le régime économique du villageois était encore arriéré. La confiance même était souvent troublée par ces seigneurs, ces *lanthoeren* dont nous parle Jan de Weert, le chirurgien poète du XIV^e siècle. « Ils guettent les marchands et les voyageurs. Ce brigandage est leur métier, leur *ambacht*, et cependant ils osent traiter de *carels* et de vilains ceux qui vivent d'une industrie loyale et honnête. » La chevalerie n'est pas moins grossière alors que la démocratie. Les atrocités des grandes compagnies, si vivement dépeintes dans le *Duguesclin* de M. Siméon Luce, ne sont pas inconnues à nos contrées. Les archers et les soldats mercenaires que les villes prenaient à leur solde, ne se faisaient pas scrupule d'aller commettre dans les campagnes d'affreuses déprédations.

De là, inévitablement, la tendance des communautés rurales à se grouper sous une autorité publique qui fût assez forte pour les défendre des tyrannies voisines. De là aussi, une nouvelle face de cette philosophique étude de notre XIV^e siècle. A propos de la « politique de centralisation, » M. Vanderkindere nous semble obéir un peu ici à la répugnance que la centralisation outrée doit inspirer dans les temps modernes. Lui-même pourtant nous a bien avertis de prendre garde et de ne pas transporter au XIV^e siècle nos idées et nos formules générales. Or, à supposer même une rapide et régulière constitution de fédérations rurales en face des associations de villes, on ne voit pas comment on aurait pu éviter le choc, l'antagonisme de ces égoïsmes collectifs, sans l'intervention d'un arbitrage supérieur. Certes, il a coûté bien cher, puisque, comme l'observe M. Vanderkindere, la centralisation s'érige en maîtresse depuis l'avènement des ducs de Bourgogne. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a remarqué que ce régime a été plus brillant que bienfaisant. Mais, étant donné l'état social si clairement exposé dans ce livre, tout lecteur attentif et sans parti pris devra se dire : « Il fallait en passer par là. » Le hasard n'est pas aussi fortuit qu'il paraît l'être. Cette première ébauche d'unité sociale sous le sceptre des Bourguignons est, comme on aime à dire aujourd'hui, une résultante de notre passé communal.

Pour sortir de l'impasse où l'égoïsme corporatif nous avait acculés, il eût fallu ou la philosophie ou la religion. La première, évidemment, était impossible : c'est à peine si une phrase mal traduite d'Aristote avait fait soupçonner à quelques rares esprits l'idée de l'Etat et le principe de la souveraineté nationale. Mais, dira-t-on, la religion? N'était-elle pas dans toutes les écoles? Oui, même dans les écoles laïques que, par exception on trouve à Ypres. — Eh bien! ne pouvait-on pas à tout le moins enseigner la fraternité aux Flamands et aux Wallons juxtaposés depuis tant de siècles?

Pour répondre à cette question, il suffit de lire le chapitre IX : *La Religion et le Clergé*. On y verra que l'église catholique s'occupait principalement de réaliser un nouveau monde romain où l'empereur ne devait être que l'exécuteur des ordres du pape. Cette ambition politique d'une religion qui aurait dû se désintéresser de la politique, puisque son royaume n'était pas de ce monde, amena la lutte fatale, funeste du temporel et du spirituel. Tout y fut sacrifié. Boniface VIII n'applaudit à la victoire de Courtrai que parce que les Flamands étaient les ennemis de son ennemi Philippe-le-Bel. Plus tard, Benoît XII multiplie ses efforts pour

rompre l'alliance qu'Arvelde a nouée avec l'Angleterre. Puis, Urbain V, à l'instigation du roi Charles V, s'oppose au mariage de Marguerite de Flandre avec le fils d'Edouard III.

Les hauts dignitaires ecclésiastiques n'étaient pas pour la Flandre de meilleurs alliés que les papes. Les évêques de Tournai et de Têrouanne, auxquels obéissait la plus grande partie de la Flandre, étaient à la dévotion du roi de France. Dans les tribunaux ecclésiastiques, non-seulement le combat judiciaire, le prétendu *jugement de Dieu* se maintient, mais on y introduit de bonne heure des pratiques monstrueuses, telles que la procédure inquisitoriale et la torture. En outre, l'Eglise prétendait soustraire à la loi commune tous ceux qui portaient ses couleurs. Les ordonnances des magistrats n'étaient que lettres mortes pour les clercs, à Anvers et à Ypres; des moines vendent du vin sans payer de taxes à la commune. Mais ces clercs, comment méritaient-ils ces privilèges? Défendaient-ils au moins les idées d'union et d'indépendance nationales? Au contraire, l'excommunication devenait une arme aux mains de nos ennemis.

Mais l'incroyable corruption du clergé romain était un bien autre obstacle à sa mission patriotique. « Tout y est à vendre s'écrie le moine Ruysbroeck; l'argent prime le droit, l'argent est plus puissant que Dieu! » — « Les prêtres, dit le pieux Boendale, ont fait la loi très sévère pour le peuple, mais ils ne l'observent pas eux-mêmes. Ils pratiquent l'usure, courent de taverne en taverne, dansent, vont au bal, jouent à tous les jeux frivoles. » Jan de Weert se plaint des faveurs qu'on accorde aux fils des prêtres, *paepskinderen*. Maerlant dénonce le luxe et la paresse des Bénédictins (1). Van Velthem, un curé, dit que les frères mineurs absolvent tout pour de l'argent; un voleur, un assassin, un usurier, un ravisseur, un adultère est sûr de son pardon, s'il a de quoi donner. « Il a été dit dans les anciens jours, s'écrie Boendale désespéré, que l'on chassera le clergé et que l'Eglise souffrira — par la faute seule du clergé — si bien que pape et cardinaux — évêques et tous les religieux ensemble — cacheront plein d'effroi leur tonsure (*haer crunen*) et chercheront de toutes parts des refuges; sinon, le peuple les assommerait. »

M. Vanderkindere va même fouiller dans le théâtre si hardiment réaliste de nos *sotternin* pour démontrer que la décadence flamande se prononce dès le XIV^e siècle, et que ce n'est pas le clergé catholique qui peut l'arrêter.

J. STECHER.

Enseignement moyen. Questions préalables, par Ch. Potvin. Bruxelles, Alliance typographique, 1879, in-8° de 32 pages avec un tableau.

La réorganisation de notre enseignement, et surtout de notre enseignement moyen, est une question qui s'impose de plus en plus à l'attention du Gouvernement et du public éclairé. Disons-le franchement : l'enseignement moyen en Belgique est très-malade, et l'enseignement supérieur se ressent de cette triste situation (v. les trop justes critiques de M. Bréal, dans la *Revue scientifique* du 2 août). Certes, depuis dix ans, ce ne sont pas les médecins qui ont manqué. Malheureusement, les plus écoutés ont été et sont encore, comme il arrive souvent, les empiriques et les praticiens amateurs : leurs consultations, leurs prétendus remèdes et leurs expériences *in anima vili* n'ont pas peu contribué à aggraver l'état du patient.

Au lieu d'écouter les vœux des hommes com-

pétents, au lieu d'étudier sérieusement, sans parti pris, l'organisation de l'enseignement dans les pays où la culture scientifique et littéraire est la plus avancée, les uns ont créé de toutes pièces des théories spirituellement paradoxales, les autres ont flatté les tendances matérielles et utilitaires de cette masse toujours prête à couper l'arbre pour avoir le fruit. On ne peut se dissimuler qu'en général, il règne aujourd'hui chez nous une grande confusion d'idées au sujet du *but* de l'enseignement moyen et des *moyens* propres à atteindre ce but. Aussi, sommes-nous heureux de signaler à nos lecteurs une brochure qui rétablit les vrais principes en cette matière. M. Potvin a traité la question vitale de l'enseignement moyen avec une élévation de vues, un sens pratique, une abondance de renseignements, une force de raisonnement, qui assurent à son ouvrage une place parmi les meilleurs travaux pédagogiques qui aient jamais paru en Belgique.

Après quelques considérations générales sur l'importance de l'enseignement moyen, M. Potvin démontre que le but de cet enseignement ne peut être de préparer l'élève à telle ou telle profession déterminée, mais de le rendre apte à toutes; qu'il s'agit, non de lui inculquer toute la masse des connaissances jugées utiles ou indispensables, mais de le mettre en état de les acquérir facilement un jour; non de surcharger son esprit, mais de le former; de lui apprendre à apprendre et de lui apprendre à vivre. — L'enseignement moyen poursuivant un but d'éducation *générale*, la méthode à suivre s'impose d'elle-même : c'est la méthode *générale*. Chaque année d'études formera un tout par elle-même; chaque matière sera présentée à l'élève comme un cadre qui se remplira d'année en année; et les différentes matières seront enchaînées entre elles de manière à développer harmoniquement les facultés de l'étudiant. — Quelles sont les matières qui se prêtent le mieux à l'application de cette méthode? Sont-ce les langues ou les sciences? Et, parmi les langues, faut-il accorder la préférence aux langues anciennes ou aux langues modernes? M. Potvin examine de nouveau ces questions si souvent débattues et se prononce en faveur des langues anciennes. Cette partie de sa brochure est très remarquable; ne pouvant l'analyser, faute d'espace, nous nous contenterons de la recommander à l'attention de nos lecteurs. Quant à nous, nous n'hésitons pas à déclarer que l'argumentation de M. Potvin nous paraît irréfutable. L'opinion de l'éminent écrivain a d'autant plus de poids, qu'elle n'émane pas d'un professeur de grec et de latin, et qu'on serait mal venu à invoquer ici le fameux *Vous êtes orfèvre*, que les pédagogues d'occasion ont si souvent lancé à la tête des hommes du métier. — Enfin, M. Potvin étudie la question de la *bifurcation* dans l'enseignement moyen. Il demande, avec raison, que la section professionnelle et la section des humanités restent nettement séparées.

Sauf un ou deux points de détail, nous approuvons sans réserve les idées de M. Potvin. Puissent ces idées, si éloquemment exposées et si vigoureusement défendues, prévaloir non-seulement auprès du public, mais encore dans les sphères officielles! Nous le proclamons hautement : mises en pratique, elles infuseraient dans notre enseignement moyen une nouvelle sève, une nouvelle vie. M. Potvin n'avance rien que l'expérience n'ait consacré, que les hommes compétents de France et d'Allemagne n'aient appuyé de leur autorité. Nous remarquons qu'il s'est inspiré plus d'une fois des beaux articles de M. Hillebrand (cf. *Athenæum belge*, 15 mars 1879). Il cite à diverses reprises MM. Bonitz, J. Simon, Bréal, etc. On peut s'engager sans crainte dans la voie qu'il indique.

(1) Dr J. Te Winkel, *Maerlant's werken beschouwd als spiegel van de 13^e eeuw*. Leiden, 1877.

Nous voudrions voir sa brochure répandue à des milliers d'exemplaires pour éclairer les pères de famille sur leurs véritables intérêts. M. Potvin n'a pas fait seulement un bon ouvrage, il a fait une bonne action : il a combattu de funestes préjugés, réagi contre des instincts aveugles et vulgaires, montré comment il faut s'y prendre pour élever le niveau intellectuel et moral de notre pays. Espérons que le succès couronnera ses efforts.

PAUL THOMAS.

L'île de Chypre, sa situation présente et ses souvenirs du moyen âge, par L. de Mas Latrie. Paris, Firmin Didot. Avec une carte.

Que de livres et de brochures sur l'île de Chypre, depuis qu'elle est passée des mains des Turcs dans celles des Anglais ! Mais nul n'avait plus de compétence pour traiter ce sujet que M. Louis de Mas Latrie. Le savant professeur de l'École des chartes a, pour ainsi dire, durant son existence entière, étudié le passé de l'île de Chypre. Il travaille à une importante histoire de l'île sous la domination française, dont les premiers volumes ont paru, et qui n'est pas près d'être terminée, tant il apporte de soin et de patience à l'accomplissement de son œuvre. L'ouvrage qu'il donne aujourd'hui au public se compose de trois parties. La première renferme un tableau de la situation présente de l'île de Chypre, de ses conditions physiques et agricoles, de son commerce, de son industrie, de son gouvernement. M. de Mas Latrie a peint l'île sous de riantes couleurs ; elle est encore pour lui l'île fortunée, *Macaria*, l'île généreuse par excellence, *l'opima Cyprus* de l'antiquité. Il combat l'opinion des voyageurs qui nous parlent de l'aspect désolé, de l'insalubrité et de la stérilité de Chypre. Il est vrai que les révolutions ont décimé la population, que les ravages ou l'incurie des hommes ont détruit les forêts et obstrué de flaques fétides l'embouchure des rivières ou plutôt des ruisseaux. Mais Chypre est toujours, avec Smyrne, le pays de la Méditerranée où les navires se ravitaillent le plus complètement et à meilleur marché. Ce qui arrête l'essor de la fertilité, c'est l'insuffisance de l'eau, c'est l'extrême chaleur de l'atmosphère, c'est l'invasion périodique des sauterelles. Mais, sous la poussière blanchâtre de l'île repose une terre végétale qui atteint en certains endroits trois mètres de profondeur, et un limon pareil à celui de la vallée du Nil. D'ailleurs, l'ouest et le nord de l'île ménagent au voyageur de beaux et curieux spectacles. L'auteur se souvient encore des gracieux paysages qu'offrent au touriste les vallées du Myrianthoussa, traversées par la forêt de l'Olympe, les vergers de Citria, les panoramas splendides que présentent la plage et les ruines de Famagouste, la situation incomparable de Chyrosorghiatisa, résidence de l'évêque de Paphos, la campagne de Cérines et de Lapais, que Cassas a reproduite sur une des planches les plus magnifiques du Voyage d'Orient. Il expose les ressources que peuvent fournir les rades de Famagouste, de Larnaca, de Limassol et de Pendaïa ; ce seraient, si l'Angleterre ne craint pas d'entreprendre d'immenses travaux, d'excellents ports de mer où des flottes pourraient mouiller en toute sûreté. Si l'on pouvait s'élever assez haut pour planer sur le pays entier, dit M. de Mas Latrie, on verrait que l'île, au milieu de la mer d'azur, offre une image irrégulière et dentelée, semblable à l'aile d'un gigantesque papillon ; les montagnes de Cérines, aux crêtes étroites et élégamment découpées, courant de Kormakiti jusqu'au promontoire du Karpas, rappelleraient la nervure qui rattache l'aile au corselet ; les yeux d'émeraude et de rubis, dont l'aile est pailletée, seraient figurés par les jardins de Chiti, de Trikomo, de Kolossi,

le Poli, de Lefca, de Lapithos, d'Agathou, de Varoschia et tant d'autres. En somme, cette île, de cinq cents lieues carrées environ, n'a de supérieures en étendue dans la mer Méditerranée que la Sicile et la Sardaigne. Toute cette première partie de l'ouvrage de M. de Mas Latrie renferme une foule de renseignements qu'on ne trouverait guère ailleurs. C'est ainsi que l'auteur expose successivement, avec de nombreux détails, la géographie des seize districts de l'île ; ces seize districts sont tous fondés sur des considérations et des circonstances géographiques, excepté celui de Famagouste. C'est ainsi qu'il décrit les produits agricoles et forestiers de Chypre ; le sol, selon lui, est providentiellement favorisé ; l'emploi du fumier est inutile et d'ailleurs inconnu ; il suffit de laisser la terre se reposer, et le laboureur effleure à peine le champ et y jette négligemment la semence. Tous les paysans cultivent le coton, qu'ils appellent *l'herbe d'or* ; beaucoup cultivent la garance, à laquelle on réserve des terrains sablonneux, humides, situés sur le bord de la mer et nommés *Livadia*. Quant au fameux vin de Chypre, le seul qui est connu en Europe est le *vin de Commanderie* ; il doit ce nom à la commanderie de Kolossi, où les Templiers, et après eux les Hospitaliers, établirent le principal entrepôt des vins sucrés de leurs domaines ; François I^{er} essaya vainement de l'importer en France, à Fontainebleau. Signalons aussi à l'attention du lecteur le chapitre consacré au gouvernement et à la constitution octroyée par l'Angleterre à sa nouvelle colonie. L'Angleterre, pense M. de Mas Latrie, n'a pas fait une mauvaise affaire ; les plaisants, les jaloux seuls ont vu là un fiasco, et il rappelle ce mot du *Times*, que l'Angleterre, en venant à Chypre, ne s'est pas chargée d'un fardeau, mais qu'elle est entrée dans une moisson : « Le régime nouveau inauguré dans l'île une ère de sécurité, de calme, de travail parfaitement libre et d'accroissement probable d'aisance pour tout le monde. » Quel Musulman ne se résignerait pas aux circonstances ? Quel Turc ne préfère pas son sort à celui de ses coreligionnaires de la Bulgarie et de la Roumélie orientale ? La seconde partie de cet intéressant ouvrage n'est guère que la réimpression d'un mémoire paru en 1863 dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (5^e série, tome IV, page 3) ; M. de Mas Latrie y décrit la manière dont il a dressé sa carte de l'île de Chypre et les matériaux géographiques ou statistiques qu'il a mis en œuvre. La troisième partie, également publiée dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (2^e série, t. I et II) est intitulée « *Souvenirs historiques* » ; c'est un récit des relations de l'île de Chypre avec l'Asie Mineure au moyen âge. Le livre se termine par un recueil d'inscriptions relevées dans l'île par M. de Mas Latrie ou par d'autres, et par un état des principaux fiefs et des terres du domaine royal sous les Français et les Vénitiens. Il est dédié à l'ambassadeur de Sa Majesté britannique à Constantinople, Sir Austen Henry Layard.

A. C.

La storia nella poesia popolare milanese. Tempi vecchi. Studio di Giovanni de Castro. Milano, Brigola, 1879, 1 vol. in-8°.

La littérature populaire est par sa nature essentiellement fugitive ; dédaignée des lettrés, l'histoire en était restée inconnue jusqu'aujourd'hui. Depuis quelques années seulement, des érudits se sont imposé la tâche de la tirer de l'oubli ; ils ont désiré connaître les pensées, les sentiments et les désirs du peuple d'autrefois. Cette histoire est cependant la nôtre, elle se perpétue en nous bien plus que celle des puissants. On y retrouve la manière de vivre et de penser

de nos aïeux ; on peut y voir la transformation de leur caractère au milieu des souffrances et de la servitude qu'ils eurent à supporter.

On peut diviser la littérature populaire en deux grandes classes : celle qui a trait aux mœurs et celle qui touche à l'histoire. Sous le rapport du langage, elle peut également se partager en deux catégories : les écrits en langage élevé, et ceux en langage vulgaire ou en patois. La poésie y est la plus grande part ; mais quand nous disons poésie, nous entendons seulement la forme poétique, car souvent la poésie est absente de ces sortes de productions.

M. Giovanni de Castro n'a en vue, dans l'étude qu'il vient de publier, que l'histoire traitée à la façon du peuple ; il s'occupe de ce que le peuple a écrit à ce sujet tant en langage élevé qu'en langage vulgaire, et s'est donné la tâche de nous faire connaître les modestes productions de la poésie populaire du Milanais.

Le dialecte de ce pays est aussi ancien que les autres idiomes de l'Italie. Comme tous les langages, ils n'ont pas été créés d'un seul jet ; ils ont tous subi la loi de continuité ; ils se sont transformés et se transforment encore, ainsi que les mœurs, sous toute espèce d'influences. M. de Castro développe cette idée pour le sujet qui l'occupe. Nous ne pouvons le suivre dans les développements de son étude, ni dans l'explication qu'il nous donne de l'usage en Italie du latin et plus tard du provençal et même du français.

Dans le nord de l'Italie surtout, où l'histoire des diverses communes fut si variée et souvent si dramatique, les épopées que le peuple entendait de la bouche des jongleurs, n'étaient pour ainsi dire que la traduction de ce qu'il voyait ; elles ne représentaient pas pour lui des faits imaginaires ; elles étaient basées sur la réalité. De là son engouement pour ces récits dans des temps si profondément agités.

Le crédit et la faveur dont la poésie provençale avait joui en Italie disparurent peu à peu ; les dialectes vulgaires de ce pays eurent enfin leur tour de culture, et les écrivains, en se servant de leurs langages maternels, cherchèrent à les ennoblir et adoptèrent une manière d'écrire presque uniforme. Les dialectes mirent en commun toutes leurs richesses et en formèrent pour ainsi dire une langue artificielle commune, compréhensible à tous, mais où les formes locales pouvaient cependant faire reconnaître l'origine de l'écrivain.

Le plus ancien poème de longue haleine, écrit dans cette ancienne langue vulgaire, fut le résumé poétique de l'ancien et du nouveau Testament du Bescapè. Ce poème, qui date du milieu du XIII^e siècle, embrasse l'histoire de l'humanité depuis la création de l'homme, qu'il suit pas à pas, jusqu'à la destruction du monde et au jugement dernier. Dans cette œuvre où le merveilleux tient une place considérable, on peut découvrir l'embryon de la poésie chrétienne qui devait plus tard se développer dans les épopées de Milton et de Klopstock. Non-seulement les histoires bibliques fournissent à l'auteur le sujet de son poème, mais encore il emprunte soit du peuple, soit de sa propre imagination, des récits qui heurtent la chronologie et le bon sens. S'il nous montre la Vierge, lors de ses relevailles, allant à l'église entendre la messe chantée par saint Simon, ou les apôtres prêchant la religion nouvelle aux comtes et aux marquis de la terre, c'est qu'alors on ne pouvait concevoir la société ancienne autre que celle au milieu de laquelle on vivait.

M. de Castro pour nous montrer le développement de cette langue vulgaire dans le Milanais, nous entretient assez longuement des poèmes de frère Buonvicino da Riva, de l'ordre des Humiliés, qui vivait dans la seconde moitié

du XIII^e siècle. Ce religieux avait dans les pensées une délicatesse et une suavité charmantes. Lui et quelques poètes, ses contemporains, élevèrent leur dialecte à la dignité de langue écrite, choisissant avec soin les mots et en changeant un peu les désinences pour qu'ils sonnassent mieux à l'oreille. C'est ainsi que, dans la pensée du Dante, les dialectes devaient fournir la substance de la langue italienne littéraire en voie de formation, afin de l'épurer, de la polir et de la réduire à certaines règles grammaticales.

Mais pendant que dans la Toscane, encore libre, les lettres s'élevèrent à un degré de culture désormais impérissable, sous l'influence des écrivains illustres qui donnèrent au dialecte de ce pays la gloire de devenir la langue nationale, la littérature populaire de la haute Italie s'arrêta tout à coup. A la brillante floraison des siècles précédents succède une longue période de stérilité. Ce fut surtout vrai pour le Milanais; ce pays qui avait constamment lutté à la tête du parti guelfe contre les prétentions des empereurs d'Allemagne sur l'Italie, tomba enfin sous le joug des Visconti si jaloux contre toute pensée qui venait du peuple. Il est vrai de dire que les Visconti appelèrent à eux des artistes et des poètes, mais ils le firent par ostentation et parce que tel était alors l'usage des cours. La sécurité et la confiance étaient désormais bannies des réunions populaires; l'âme du peuple était muette. Plus de fêtes dans le vrai sens du mot, mais des spectacles. Il y avait encore des jongleurs, mais des jongleurs de cour s'écoués par les tyrans. Ces jongleurs divertissaient le peuple par des récits bouffons et obscènes, ils l'émouvaient par des histoires de guerre, de magie et d'amour, mêlant le sacré au profane. Sous une dynastie soupçonneuse, fantasque, follement cruelle, qui punissait jusqu'aux pensées, comment eût pu fleurir la poésie populaire, toujours si pleine d'actualités et d'allusions hardies? Durant cette période on ne vit se produire que d'informes compilations, des histoires dénuées de raison, des poèmes qui n'avaient de poétique que le mètre et la rime. L'éloquence sacrée elle-même, qui était au moyen âge un rameau de la littérature populaire, baissait la voix pendant la lutte des Visconti avec les papes.

S'il y eut une époque où les événements eussent pu donner à la muse populaire l'occasion de se manifester, c'était bien celle-ci; mais la satire politique ne pouvait lever la tête. Comment l'aurait-elle osé, quand nous voyons, sans sortir du Milanais, Cabrino Fondolo, tyran de Crémone, faire enterrer vivant, en 1407, un certain Giovanni Lanteri qui l'avait chansonné par quelques couplets.

Enfin, grâce à la découverte de l'imprimerie, qui fut introduite à Milan en 1469 ou même plus tôt, la littérature populaire se réveilla. Tandis que quelques poètes encensaient les Sforza, les événements du jour, même ceux qui se passaient au loin, fournissaient matière à la satire politique. Les langues cultivées par les lettrés, la langue populaire et les dialectes vulgaires contribuaient à divulguer la pensée des écrivains. Un poète d'Asti, l'Alione, qui était du parti des Français pendant les guerres de François I^{er} en Italie, emploie le latin, l'astigian, le milanais, le français et le macaronique. Ce fut lui qui mit à la mode les farces, genre littéraire qui eut de nombreux imitateurs en Lombardie. Les arguments, la forme dialoguée, le style comico-satirique, les rapprochements de *bosinade* dont nous allons bientôt parler. Le dialogue était une des formes les plus recherchées de la poésie populaire; les personnages mis en scène étaient généralement des types propres à divertir et à faire éclater de rire les auditeurs ou les lecteurs. Pour rendre plus ridi-

cules certains personnages, on leur fit parler des langages étranges, grossiers ou rustiques; et la mode introduisit alors dans ce genre de compositions le goût des langues factices. A Milan, les poésies populaires adoptèrent successivement ou en même temps divers dialectes, soit de la ville soit des environs; mais ils ne prévalurent qu'après la perte presque totale de la liberté en Italie. M. de Castro en indique fort bien les causes, et nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à son étude.

Nous ne voulons pas dire ici qu'aussitôt que les Espagnols eurent pris possession du duché de Milan, la littérature populaire se réveilla dans ce pays. C'était une époque à la fois trop triste et trop fastueuse; la gaieté était bannie et ce qui domine, c'est un sentiment de douleur. Sous le régime semi-monastique que rêvait saint Charles Borromée, alors archevêque de Milan, sous l'influence d'un ascétisme où se réfugiait une société attristée, toute joyeuse fantaisie, toute bizarrerie de la pensée, toute liberté de la parole était punie à l'égal des crimes les plus graves. La crainte, au défaut de l'intérêt, précipitait les coeurs faibles dans les rangs des dominateurs, et l'abaissement des esprits sous le gouvernement ombrageux des Espagnols, fut le caractère dominant de ce temps.

Parmi les dialectes populaires qui prévalurent à Milan même, nous remarquons celui du *Bosin*, c'est-à-dire du haut Milanais. C'était un langage nourri, robuste, d'une prononciation large et coulante, qui se répandit grâce aux *bosinade*. On donne ce nom à des pièces de vers écrites dans cette langue rustique; ce ne sont point précisément des chansons populaires ni satiriques dans le sens restreint des mots, mais elles en approchent beaucoup, en ce qu'elles nous montrent jusqu'à un certain point la manière de sentir du vulgaire.

C'est à partir de la première moitié du XVII^e siècle que nous trouvons une succession de *bosinade*. Comme nous venons de le voir, les Espagnols s'étaient créés de nombreux partisans, mais les Français avaient aussi les leurs. On avait alors oublié les dommages qu'ils avaient fait subir aux Milanais, et leurs partisans, les *Navarini*, comme on les appelait, faisaient des vœux pour le succès de leurs armes, chaque fois qu'ils étaient en guerre avec l'Espagne. Les bons sujets de la couronne d'Espagne considéraient ces *Navarini* comme un parti infâme et se faisaient un devoir, dans leurs *bosinade*, de les dévouer à l'exécution publique. Tous les événements politiques produisirent un grand nombre de pièces de ce genre et même des compositions d'un ordre plus élevé.

On adressait des flatteries aux gouverneurs espagnols; on leur demandait comme une faveur ce qui était réellement de droit, un peu de bon gouvernement, et, pour se les rendre propices, on leur faisait des déclarations de fidélité en phrases baroques et courtoises; on leur envoyait des adresses, des dons; on faisait en leur honneur des illuminations, on leur élevait des arcs de triomphe. D'ailleurs, il fallait louer l'Espagne ou se taire, le gouvernement dirigeant l'imprimerie par la triple censure du sénat, de la curie et de l'Inquisition.

Cependant il était moins facile de bâillonner les versificateurs qui se mêlaient au menu peuple. L'histoire nous a transmis la malheureuse fin d'un aveugle surnommé l'Alessandrino, qui fut étranglé par l'ordre du gouverneur Ponce de Leon, pour avoir chansonné les Espagnols à l'occasion de la guerre de Portugal (1668). Parmi tant de gouverneurs cruels, nous ne pouvons non plus passer sous silence le duc d'Ossuna, homme sans honneur et débauché jusqu'à l'indécence, le « *piccaro mal creato*, »

comme l'appelaient ses ennemis. Plusieurs *bosinade* furent faites sur son compte, et l'on cite entre autres celle d'un certain Verpello, à propos d'un bal où les lumières s'étaient éteintes tout à coup. Le cruel gouverneur ordonna l'arrestation de l'auteur et le fit pendre sans bruit sur la place des Marchands (juillet 1671).

A cause de ces cruautés et de ces terribles vengeances, l'opinion publique osa peu protester par des chansons contre les caprices et les iniquités des Espagnols. Cependant les malheureux qui payaient de leur vie le dangereux plaisir de la satire politique, devaient exprimer les pensées du parti anti-espagnol, des *Navarini*, et celles des gens qui vivaient en dehors de la politique et qui avaient horreur de l'injustice et de la cruauté. Les chansons populaires, les pièces satiriques ne nous ont fait entendre qu'à demi-voix cette étrange suite de violences et de crimes dont l'histoire de Milan fut remplie dans ces temps troublés.

Le travail de M. de Castro s'arrête à la fin du XVII^e siècle. Nous aurions voulu y trouver un peu plus d'ordre et de méthode; surtout dans la première moitié du livre; cependant il est juste de signaler l'érudition dont l'auteur a fait preuve. Les pensées justes et les réflexions judicieuses abondent dans son étude; mais ce n'est qu'une exposition du sujet, il reste encore un vaste champ pour faire glaner. Les érudits cisalpins pourront fouiller les matériaux que M. de Castro indique, et apporter à leur tour le résultat de nouvelles recherches. Ce sera un grand appoint à l'histoire de la littérature italienne.

Après la guerre pour la succession d'Espagne, qui fit passer le duché de Milan de la domination des Espagnols sous celle des Autrichiens, bien que le joug de l'étranger continuât à peser sur ce malheureux pays, un certain soulagement se fit sentir. On trouve alors de plus nombreux témoignages du sentiment public. La poésie populaire devient aussi moins incorrecte et moins triviale; les personnages rustiques mis en scène cèdent devant des types moins grotesques, et le XVIII^e siècle a laissé des pièces écrites en patois par des poètes, obscurs, si l'on veut, mais qui ont cependant, comme Balestrieri, atteint quelque célébrité.

E. OUVRELEAUX.

Du daltonisme au point de vue théorique et pratique, par le docteur Moeller. Bruxelles, Manceaux, in-8°.

Tous les hommes ne possèdent pas à un égal degré la faculté de percevoir les couleurs. Ainsi, tandis que les uns distinguent avec la plus parfaite netteté toutes les parties du spectre solaire, leurs tons et jusqu'à leurs moindres nuances, d'autres méconnaissent ou confondent entre elles plusieurs des couleurs dans lesquelles le prisme décompose la lumière blanche; d'autres, enfin, n'ont que la perception du blanc, du noir et des teintes grises qui leur sont intermédiaires. Ceux qui sont affectés à ce point n'ont la perception ni la notion d'aucune des couleurs du spectre solaire. Pour eux, le chaud coloris des peintures de Rubens ou de Wiertz ne diffère en rien de la teinte uniforme des sévères grisailles de Kaulbach. C'est toujours l'image sèche formée par les reproductions photographiques. Les fruits sur les arbres, les fleurs au milieu de leurs touffes de feuillage, ne se distinguent du cadre qui les entoure que par la différence de la forme. Le teint d'un frais visage et l'azur d'un ciel pur n'en disent pas davantage à leurs yeux.

La *cécité pour les couleurs*, portée à ce degré, est extrêmement rare; la science n'en rapporte guère que quatre ou cinq exemples; on l'appelle

alors *achromopsie*. Quand, au contraire, elle ne porte que sur certaines couleurs, et qu'elle a pour effet la confusion de plusieurs d'entre elles, on lui donne le nom de *chromatopseudopsie*, dénomination à laquelle les gens du monde ont substitué celle, moins scientifique mais plus euphonique, de *daltonisme*.

Le nom de « daltonisme » vient de celui d'un savant chimiste anglais, Dalton, qui était affecté de cécité pour le rouge (*Rothblindheit*, des Allemands). Il ne représente donc, en réalité, que l'une des variétés de la chromatopseudopsie, laquelle en compte quatre, représentées, l'une par l'absence de perception de toutes les couleurs (*achromopsie*), les trois autres par l'absence de perception de l'une ou de l'autre des couleurs fondamentales, qui sont : le rouge, le vert et le violet. Dans un travail sur cet objet (art. *Chromatopseudopsie* du *Dict. encycl. des sciences médicales*) nous avons désigné ces trois variétés sous les dénominations suivantes : *anérythroopsie*, cécité pour le rouge ; *achloropsie*, cécité pour le vert ; *aniantinopsie*, cécité pour le violet. Malgré cela, nous emploierons, pour plus de facilité, dans le cours de cette petite notice, le mot de « daltonisme » pour représenter la *cécité pour les couleurs* en général.

Le daltonisme congénital n'est pas une maladie, ni même une infirmité. C'est une simple imperfection de la faculté visuelle, parfaitement compatible avec une vue excellente d'ailleurs. Quand il survient après la naissance, il devient un symptôme morbide ; on le voit alors accompagner certaines diathèses et surtout les intoxications résultant de l'abus des alcooliques et du tabac, ou d'affections diverses des centres nerveux.

Cette imperfection, à l'état congénital, n'est pas rare ; toutefois, au début des recherches dont elle a été l'objet, on en avait considérablement exagéré la fréquence. Sur 9,303 garçons, M. Joy Jeffries, de Boston, vient de trouver 361 daltoniens, soit 3 88 p. c. ; sur 5,429 filles, 2 seulement, soit 0,036 p. c. De son côté, M. H. Magnus, de Breslau, a trouvé 100 daltoniens sur 3273 écoliers qu'il a visités, soit 3.27 p. c. ; tandis que, sur 2216 écolières, il n'en a trouvé qu'une seule de viciée, soit 0,04 p. c. Ce sont là des chiffres auxquels on peut actuellement s'arrêter, comme s'approchant beaucoup de la vérité. Ils offrent ceci de saisissant qu'ils montrent l'extrême rareté du daltonisme chez les filles. C'est, pour le sexe faible, une supériorité de plus sur l'autre ; elle explique, en partie du moins, pourquoi le mauvais goût dans l'association des couleurs est beaucoup moins fréquent chez les femmes que chez les hommes, ce qui n'a pas besoin d'être démontré.

Pour n'être point une maladie, ni même un objet de gêne pour ceux qui en sont affectés, — beaucoup de daltoniens le sont sans s'en douter, — le daltonisme n'en est pas moins une source d'ennuis pour certaines catégories d'individus, les peintres, les jardiniers, par exemple. Mais ce n'est point à ce péché mignon que nous avons à nous arrêter ; le daltonisme prend une importance bien plus grande quand on l'envisage à un autre point de vue, celui des accidents dont il peut être la cause par la mauvaise interprétation des signaux dans le service de la marine et dans celui des chemins de fer.

Le vice de perception chromatique le plus fréquent est le défaut de perception du rouge, vu comme tel, et du vert. Rien de plus ordinaire que de rencontrer des individus incapables de distinguer l'une de l'autre ces deux couleurs. Or, et ici l'intérêt de la question grandit, ce sont elles, précisément, qui, à cause de leur grande intensité lumineuse, ont été

choisies pour servir aux signaux. Les conséquences d'une mauvaise appréciation des couleurs de la part, soit de ceux qui sont chargés de faire les signaux, soit de ceux qui ont à les interpréter, s'apprécieront quand on saura que, sur toutes nos lignes de chemins de fer, le signal rouge indique l'arrêt, c'est-à-dire un danger immédiat à éviter à tout prix, tandis que le vert recommande seulement le *ralentissement, l'attention*. Le convoi prévenu par le signal vert continue sa marche, celui qui est prévenu par le rouge doit s'arrêter aussi court qu'il le peut.

Depuis longtemps l'importance de ce fait a été signalée. Elle l'a été surtout par le docteur G. Wilson d'Edimbourg vers 1850, et, tout récemment, le Dr Favre de Lyon, médecin consultant de la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée, en a fait l'objet de ses investigations les plus attentives. « Nous pouvons citer, dit-il, deux sinistres imputables à la fausse appréciation des couleurs, l'un en Angleterre, l'autre, il y a peu d'années (1870), à Bucke, en Westphalie. Vingt personnes furent atteintes dans cette dernière circonstance. Mais, ajoute l'auteur, d'autres collisions ou déraillements sont arrivés par le fait du daltonisme. »

La plupart des gouvernements se sont émus de cette situation, et, tout récemment, le gouvernement belge a chargé l'auteur de la publication dont nous avons transcrit le titre ci-dessus, d'en faire l'objet d'une étude spéciale, et de lui soumettre des propositions en vue des mesures à prendre pour écarter le danger dont il vient d'être parlé.

Cette publication comprend deux travaux déjà parus dans deux recueils différents. Le premier, qui contient une étude sur le daltonisme au point de vue théorique et pratique, et qui a été publié dans la *Revue des questions scientifiques*, est un aperçu destiné à donner une idée exacte de nos connaissances sur la question du daltonisme au point de vue général. Le second, comprenant un aperçu critique des principales méthodes d'exploration du sens chromatique, et le rapport, adressé par M. Moeller à M. le ministre des travaux publics de Belgique sur la réforme des employés des chemins de fer atteints de daltonisme en Suède, en Norvège et en Danemark, est extrait du *Bulletin de l'Académie de médecine de Belgique*.

« Le but à poursuivre, dit l'auteur, est l'élimination des daltoniens du personnel des chemins de fer. Pour cette réforme, il est d'abord nécessaire de procéder à une exploration générale de tous les employés et ouvriers, afin de découvrir ceux qui sont atteints de daltonisme. »

Rien de plus juste ; il reste seulement à savoir quel est le mode d'exploration propre à mener à des résultats certains. M. Moeller passe en revue toutes les méthodes qui ont été proposées à cette fin, jusqu'à ce jour, et s'arrête à la *méthode des laines colorées* de M. Holmgren. Elle s'applique à l'aide d'écheveaux de laines colorées, que le sujet doit assortir de diverses manières.

L'examen se compose principalement de deux épreuves : dans la première, on remet un *échantillon vert*, et le sujet doit rechercher, dans la collection d'écheveaux qui lui est présentée, tous ceux qui lui paraissent de la même couleur que l'échantillon. S'il est *vicié*, il prendra, avec les écheveaux verts, ou isolément, un ou plusieurs écheveaux correspondant aux couleurs de confusion, c'est-à-dire des gris-verts, des jaunes, certains roses, orangés ou gris sépias.

La deuxième épreuve, destinée à faire connaître l'espèce de la viciation, s'exécute sur des sujets qui ont succombé à la première. Ici la couleur d'échantillon est le *pourpre*. Ceux qui ne se trompent pas, c'est-à-dire qui ne prennent que des écheveaux pourpres plus ou moins

foncés, ne sont qu'incomplètement viciés. Ceux qui font erreur sont complètement aveugles : pour le rouge, s'ils ont choisi du bleu et du violet ou l'un des deux ; pour le vert, s'ils ont choisi du vert et du gris, ou l'un des deux.

Cette méthode, dont l'exécution est simple, donne des résultats évidents, assez précis et tout à fait sûrs. Il est manifeste que, si un sujet, examiné de la sorte, se trompe dans l'arrangement des couleurs, c'est que son sens chromatique n'est pas parfait. Or, comme il ne s'agit que d'individus demandant à être admis, intéressés par conséquent à faire valoir tous leurs avantages, cette épreuve, *de première main*, est suffisante pour faire écarter les mauvais ou les douteux, pris ainsi sur le fait.

Mais est-elle de nature également à empêcher des daltoniens véritables de passer entre les mailles du filet ? La question n'est pas oiseuse ; une fois sortis victorieux de l'épreuve de première main, les sujets examinés n'en ont plus d'autres à subir. Eh bien, voici l'objection grave qui se présente, et qui a été soulevée par le professeur Nuel, de l'Université de Louvain :

Il n'y a pas que les daltoniens de naissance, il y a aussi ceux qui le sont devenus à la suite de maladies ou d'intoxications diverses, comme, par exemple, par l'abus des liqueurs alcooliques. Chez les premiers, la cécité pour les couleurs est répandue sur toute l'étendue du champ du regard. Chez les autres, au contraire, elle se borne, le plus souvent, à une partie, limitée, de ce champ. Ainsi, l'altération visuelle chez les sujets en proie à l'alcoolisme se manifeste, le plus souvent, par la diminution ou la perte de la perception chromatique dans une portion *centrale*, plus ou moins étendue, du champ de vision. Leur fait-on regarder une feuille de papier, vert ou rouge, par exemple, ils reconnaissent la couleur de cette feuille, si elle est suffisamment grande, par le cadre entourant la partie centrale occupée par une région affectée de ce qu'on appelle *scotôme*, où les couleurs, au début de l'affection, ne sont plus perçues, malgré la conservation d'une acuité visuelle parfaite d'ailleurs (*scotôme relatif*). Ce scotôme, par la suite, devient *absolu*, c'est-à-dire qu'il entraîne une diminution notable du pouvoir visuel dans tout le district occupé par lui.

Que s'en suit-il ? C'est que, si l'on examine un semblable sujet par la méthode des laines colorées, on s'expose aux plus graves erreurs. L'homme au scotôme relatif central fait parfaitement le triage de ces laines, parce qu'il en reconnaît les couleurs au moyen des parties saines de la rétine faisant cadre à ce scotôme. En revanche, il ne saisit pas les couleurs des objets d'une petite surface, placés dans l'axe de l'œil. Voyons la conséquence : le sujet ainsi affligé — sans s'en douter — regardant *droit devant lui*, est exposé à donner au signal situé *au loin*, et ce sera même le cas le plus fréquent, une couleur différente de sa couleur réelle. D'où des erreurs possibles dans l'interprétation des signaux, avec toutes leurs conséquences.

M. Nuel trouve cette objection si sérieuse, et il n'a pas tort, qu'il condamne la méthode de M. Holmgren comme absolument insuffisante, surtout si, comme M. Moeller semble l'admettre, « elle est confiée à des observateurs n'ayant aucune notion préalable d'ophtalmologie. » — « La première condition requise, dit-il, pour réglementer la dyschromatopsie dans certains services publics, c'est d'exiger de l'examineur des connaissances sérieuses en ophtalmologie. » Ce besoin, on le trouve exprimé, d'une façon plus formelle encore, dans le *Projet de Règlement* pour l'examen des facultés visuelles du personnel des chemins de fer, soumis, par le professeur Donders d'Utrecht à la section

d'ophtalmologie du *Congrès périodique international des sciences médicales*, qui se réunira à Amsterdam au mois de septembre prochain. L'éminent auteur de cet avant-projet propose :

- a) Une révision générale du personnel entier;
- b) Une surveillance rigoureuse dans l'admission des nouveaux employés;
- c) Un réexamen spécial, dans les cas suivants : 1° Lors de l'entrée dans la 45^e année, et ultérieurement tous les cinq ans; 2° après des maladies oculaires; 3° après des blessures, notamment celles qui exposent à une commotion du cerveau, ou après des affections cérébrales en général; 4° après des erreurs commises ou des actes de nature à faire douter de l'intégrité des facultés visuelles.

Les investigations destinées à faire reconnaître, dans tous ses départements, l'état de la vision du personnel des chemins de fer, devraient être faites, suivant ledit avant-projet, par des experts spécialement désignés à cet effet, d'après des instructions déterminées, sous la direction d'un oculiste-conseiller de la Compagnie, à qui les tableaux indiquant les résultats de l'examen de chaque individu seraient envoyés, qui examineraient tous ceux dont l'aptitude paraîtrait douteuse, et se prononceraient sur leur admission.

On le voit, l'éveil est donné de toutes parts sur cette grave question, qui intéresse à un si haut degré la sécurité des voyageurs, et l'on ne saurait assez reconnaître le soin et le zèle que M. Moeller a apportés à son élucidation, encore bien que nous nous éloignons quelque peu de lui en ce qui concerne le choix des moyens. Nous pensons, avec M. Nuel et M. Donders, que l'intervention d'hommes spéciaux est indispensable, même pour l'épreuve de première main. Mais jusqu'au moment où les connaissances ophtalmologiques auront gagné suffisamment de terrain pour qu'aucun des médecins attachés aux Compagnies de chemins de fer n'en soit censé manquer, il faudra se contenter des épreuves élémentaires ne nécessitant pas l'intervention de l'ophtalmologie transcendante, et particulièrement de l'épreuve par les laines colorées. Ce sera, toutefois, à la condition d'y ajouter un moyen propre à déjouer les embûches inconscientes dressées par le scotôme central. Ce moyen, d'une extrême simplicité, le voici : avant de déclarer définitivement *bons* les sujets sortis victorieux de l'épreuve de Hölmgren, on leur fera regarder de face et à très petite distance, une étroite surface colorée — un rond rouge ou vert sur fond neutre par exemple, — qu'on ne démasquera qu'au moment où elle sera bien dans l'axe de l'œil appelé à la regarder. De la sorte, la vision latérale n'intervenant pas, les apaisements seront plus complets.

Mais il est un autre expédient bien plus simple et bien autrement radical, et dont on semble ne s'être jamais avisé : le vert et le rouge sont les couleurs qui prêtent le plus à la confusion, et ce sont précisément celles qu'on a choisies, comme à plaisir, pour les faire servir aux signaux. Le bleu et le jaune sont celles qui y prêtent le moins, à telle enseigne que l'on en est encore à trouver un seul sujet congénitalement vicié dans ce sens, et deux ou trois peut-être, chez lesquels se soient développés après la naissance des accidents morbides ayant entraîné la confusion du jaune avec le bleu, ou l'effacement de la perception de ces deux couleurs. Qu'ont-elles donc contre elles ? Une intensité lumineuse moindre, que corrigerait une étendue plus grande des surfaces destinées aux signaux ; mais, avant tout, la prise de possession et la routine qui la soutient.

Au moment de terminer cette notice, nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer en-

core ce qu'a de particulier ce fait que les femmes sont, presque de façon absolue, exemptes du daltonisme. Nous savions déjà, par expérience, l'extrême finesse de leur tact, la délicatesse exquise de leurs impressions, la sensibilité infinie qui les distingue. C'était, pour nous, un fait d'éducation plutôt que de structure organique. Pour échapper à l'imperfection si commune chez les hommes, presque inconnue chez elles, il faut que leur rétine soit mieux organisée. Sans doute cette perfection plus grande s'étend à tout le reste de leur système nerveux.

DOCTEUR WARLOMONT

BULLETIN.

Machiavelli's erste römische Legation, ein Beitrag zur Beleuchtung seiner gesandtschaftlichen Thätigkeit, von Heinrich Heidenheimer. Leipzig, Simmel. — L'auteur de cet essai a bien fait de limiter son sujet et de choisir dans la carrière politique de Machiavel un seul épisode, qu'il traite de la façon la plus détaillée et la plus complète. Il s'agit de la première ambassade de Machiavel à Rome, dans l'automne de 1503; de grands intérêts étaient en jeu à cette époque; le conclave qui devait élire le pape Jules II, s'était réuni à Naples. Qui triompherait dans l'assemblée, le parti français ou le parti espagnol? Qu'advierait-il du fils d'Alexandre VI, du duc de Valentinois, le fameux César Borgia? M. Heidenheimer explique la conduite que tint alors Machiavel, il analyse les instructions qu'il avait reçues de Florence et les rapports qu'il envoyait à la seigneurie, il montre surtout la sagacité des jugements que l'auteur du *Prince* portait sur les personnages et la situation dans ses dépêches d'un style si clair, si précis, si énergique. Il y avait alors à Rome un envoyé d'une autre république italienne, le vénitien Giustiniani. M. Heidenheimer compare les démarches et les menées de Machiavel et de Giustiniani, et cette comparaison éclaire d'une lumière plus vive les agissements de l'envoyé florentin. Chemin faisant, le jeune écrivain examine et discute certaines questions qui ont passionné les historiens dans ces derniers temps. On a prétendu, par exemple, que Machiavel avait tantôt admiré, tantôt méprisé César Borgia; et en effet, lorsque le duc de Valentinois est fait prisonnier par Jules II et emmené à Rome, privé de tout allié et de tout secours, Machiavel raconte l'abaissement et la captivité du Borgia avec une sorte de complaisance. Il semble qu'il éprouve une maligne satisfaction à voir déchu de sa grandeur et abandonné de tous l'homme qui naguère possédait la Romagne et faisait la loi au pontife; il ne cesse de dépeindre son humiliation, son impuissance et la mort qui déjà le menace. Comment Machiavel a-t-il, dans son livre du *Prince*, relevé César Borgia, et fait une sorte de personnage idéal de celui qu'il avait dans les rapports de son ambassade si indignement traité? Comment l'homme dont il saluait la chute avec joie et regardait la destinée funeste comme une juste punition du ciel, l'homme qui avait échoué et qui finit au fond de la Navarre comme un obscur aventurier, devant une misérable bicoque, comment cet homme est-il devenu dans le livre de Machiavel le prince dont a besoin l'Italie? Il n'y a pas là, comme on l'a cru, de contradiction. Machiavel ne propose pas dans le *Prince* César Borgia à l'imitation de tous les souverains; il ne le donne en exemple qu'à ceux qui arrivent au pouvoir et qui veulent consolider une domination nouvelle et encore chancelante. Qui-conque doit, dans sa principauté, s'assurer de la personne de ses ennemis, acquérir des amis et des partisans, triompher des obstacles par la violence ou la ruse, se rendre à la fois populaire et redoutable, ne peut trouver, selon Machiavel, de meilleur et de plus récent modèle que le duc de Valentinois, s'emparant peu à peu de toutes les villes de la Romagne et faisant tout ce que pouvait accomplir dans sa situation un homme sage et habile (*prudente e*

virtuoso). Nous approuvons donc sur ce point les conclusions de M. Heidenheimer. Toutefois, nous ne pensons pas, comme lui, que Machiavel n'ait été, en politique, qu'un *particulariste*. Sans doute, l'auteur du *Prince* était Florentin avant d'être Italien; il songeait surtout aux intérêts de la République de Florence, et on a tort de faire de lui le La Farina du xvr^e siècle. Mais il faut reconnaître que Machiavel souhaitait ardemment l'union de l'Italie sous un même sceptre. Il demandait qu'on chassât les étrangers ou *barbares* de la péninsule, et qu'on affaiblît la puissance excessive de la curie romaine; mais ce double but ne pouvait être atteint que par un soulèvement de la nation italienne; dans le chapitre qui termine le *Prince*, Machiavel ne parle pas en Florentin, mais en patriote, et comme un Italien, ému par les douleurs de la patrie commune et indigné du joug qui pèse sur sa mère; sa conviction politique éclate au grand jour dans cet admirable passage; il est persuadé qu'un État, pour devenir grand et libre, doit être dirigé par un seul prince. « Il ne faut donc pas, s'écrie-t-il, laisser échapper cette occasion, il est temps que l'Italie après de si longues souffrances voie enfin paraître son libérateur. Je ne puis exprimer avec quel amour, avec quelle ardeur de vengeance, avec quelle tendresse, avec quelles larmes il serait reçu dans toutes ces provinces qui ont tant souffert de l'invasion étrangère. Où seraient les villes qui lui fermeraient leurs portes, et les peuples qui refuseraient de lui obéir? Quelle jalousie s'opposerait à lui? Quel Italien lui refuserait son hommage? » Nous recommandons dans cette excellente étude les pages relatives à la langue de Machiavel et à l'idée que le diplomate florentin se faisait des devoirs de l'ambassadeur; Machiavel était d'avis que les événements devaient se réfléchir dans les rapports d'un envoyé comme dans un clair et fidèle miroir, et que l'envoyé s'abstint, autant que possible, de porter sur les hommes et les choses un jugement personnel. C.

1830-1880. *Petite histoire populaire contemporaine de la Belgique*, par E.-J. Dardenne, Bruxelles, Muquardt, 1 vol., in-12. — L'approche des festivités nationales de 1880 a inspiré à l'auteur de ce petit volume la pensée de résumer l'histoire des cinquante dernières années et de la présenter au public sous une forme à la fois méthodique et attrayante. Il s'est attaché à rappeler les faits saillants, les créations importantes, et n'a pas craint, pour étayer son récit, d'emprunter de nombreux passages aux autres écrivains et de reproduire des fragments de discours. Ces citations ajoutent à la valeur de la narration. M. Dardenne a divisé son livre en quatre parties intitulées : « Révolution belge — Léopold I^{er} — Léopold II — Organisation administrative et situation du royaume, » auxquelles il a joint un tableau chronologique. En somme, c'est un travail utile et que le public accueillera avec faveur. W.

L'Homme de verre, par Clément Lyon (*Bibliothèque Gilon*). Verviers, Gilon, in-8°. — Le titre de ce volume paraît annoncer un travail de pure fantaisie; mais le lecteur est averti dès la première page qu'il s'agit de tout autre chose. L'auteur avait amassé une quantité de notes sur la verrerie ancienne et moderne, étrangère et belge; de ce document, il a extrait les renseignements généraux destinés à faire apprécier la multiplicité des emplois du verre. « Cette dernière étude, ajoute-t-il, se présentait, dès son début, d'une manière aride et sèche; je dus me résoudre à lui donner un tour plus vif, plus caustique, mieux approprié au but que je me proposais : Instruire en amusant. » Le volume est, en effet, instructif, mais il accuse trop le parti pris d'être amusant et de prodiguer l'humour.

Annales de la Société d'éducation populaire de Laëhen. Session de 1878-1879. Bruxelles, Manceaux, 231 p., in-8°. — Nous avons eu occasion déjà de signaler les intéressants travaux que la Société

d'éducation populaire a mis au jour. Les conférences données pendant la première session composent un volume dont la variété n'est pas le moindre attrait ; les orateurs ont abordé successivement : l'enseignement, l'éducation des femmes, la justice, l'organisation judiciaire, l'organisation administrative, le commerce, la poste aux lettres, l'hygiène, la question d'Orient et l'Afrique centrale.

— Sous le titre de *Galerie historique*, M. Théodore Juste a entrepris d'écrire, pour la Bibliothèque Gilon, une série de biographies de grands hommes. Un volume de la Bibliothèque sera consacré à chaque portrait. Le premier volume sera mis en vente le 1^{er} septembre.

— On annonce que le comte Charles Walewski, fils du ministre de Napoléon III, prépare la publication des mémoires de son père.

REVUES ÉTRANGÈRES.

QUARTERLY REVIEW. — EDINBURGH REVIEW. — REVUE DES DEUX-MONDES. — REVUE SCIENTIFIQUE. — REVUE CRITIQUE. — THE NATION.

QUARTERLY REVIEW. — L'importante revue conservatrice anglaise débute cette fois par un article sur le quatrième volume de la *Vie du Prince-Consort*, par Th. Martin (1), non pour en faire, à proprement parler, l'analyse, mais pour y puiser des arguments à l'adresse de ceux qui soutiennent qu'un souverain constitutionnel n'est qu'un rouage automatique. Elle soutient avec une grande vigueur la thèse contraire et se livre, à ce propos, à une polémique assez vive contre les écrivains radicaux. Nous n'avons pas à intervenir dans cette longue discussion qui fait depuis plus d'un an le fond des luttes politiques de la presse et du Parlement britannique ; mais nous citerons la double définition que donne la *Quarterly* d'un président de république et d'un souverain d'Angleterre. Elle est tout au moins intéressante à lire :

« Le Président est l'élu de la nation. Il tient son pouvoir — plus étendu dans sa sphère que celui d'un monarque anglais — pour un temps limité. Il est le représentant d'une majorité de parti, qui l'a investi de l'autorité comme étant l'homme le mieux qualifié pour personnifier les projets dont elle désire la réalisation. Porté à ce poste élevé par la volonté populaire, il n'a pas d'idée d'une majesté héréditaire et découlant du passé, et, par la nature des choses, il ne peut non plus se préoccuper d'un avenir dont un flot incalculable de l'opinion décidera. Il est donc à tous égards et à toutes intentions le simple délégué d'un parti, et, même quand le jeu régulier de l'opinion donne plus d'évidence à son pouvoir individuel, il lui est impossible d'agir en toute occasion comme le représentant impartial de la justice et de la raison.

« Très différente est la situation du souverain d'Angleterre. Il occupe le trône de son pays par droit héréditaire. Il garde en dépôt l'autorité que, de temps immémorial, la loi a assignée à celui qui porte la couronne. Dans ses veines coule le sang royal d'Angleterre, celui des premiers conquérants normands mêlé à celui des plus anciens rois saxons, et les événements de l'histoire anglaise, auxquels ses sujets prennent un intérêt collectif à raison de la participation de leurs pères, ont pour lui, par ses royaux ancêtres, un intérêt personnel direct. En supposant des dispositions heureuses de la part du monarque et une connaissance étendue de sa position et de celle de ses sujets, il n'y a nul doute que sa situation ne lui permette d'employer activement ses talents au plus grand avantage de son pays et de l'humanité. »

C'est ce qu'ont fait toujours la reine Victoria et son mari, c'est ce qu'a fait aussi le premier roi d'Italie. Mais il ne suffit pas que les souverains aient ainsi les meilleures intentions et les aptitudes les plus développées, il faut qu'ils soient secondés par des ministres animés comme eux de l'ardent désir d'aug-

menter le patrimoine d'honneur et de gloire de la patrie. En acceptant la couronne dans les conditions que l'on sait sur le champ de bataille de Novare, Victor-Emmanuel s'était écrié : « *Per Dio, l'Italia sara!* » L'Italie eût-elle été sans l'homme de génie qui devint bientôt son conseiller, sans Cavour ?

La *Quarterly* nous offre une biographie nouvelle de l'immortel homme d'Etat basée sur toutes les publications parues jusqu'à ce jour. Elle en condense les éléments plutôt qu'elle ne l'en fournit de nouveaux, non parfois sans commettre de légères erreurs. Ainsi, un ami, un parent de Cavour, M. de la Rive, avait noté que chaque jour le futur ministre se faisait éveiller à cinq heures du matin pour apprendre à la fois l'histoire et la langue anglaises dans les « ennuyeux » volumes de lord Mahon. L'*essayist* de la *Quarterly* a lu lord Stanhope et proteste à faux contre la qualification de M. de la Rive.

Mais ce sont là des détails de peu d'importance. Le grand point est l'adhésion sans réserve donnée à la politique si hardie et si prudente du grand ministre, l'hommage rendu à son génie. Des écrivains radicaux ont tenté de rapetisser Cavour, ils se sont demandé si l'honneur de la résurrection de l'Italie lui revenait surtout, si Garibaldi, si Mazzini n'en étaient pas avant lui, plus que lui, les auteurs. A Dieu ne plaise que nous contestions à ces deux individualités si frappantes un ardent désir de servir leur patrie ; mais la question est de savoir comment ils l'ont servie et ce qu'elle serait devenue si leur direction avait prévalu sur celle de Cavour. Mazzini, en 1848, a été un instant le maître de la situation ; il a tout laissé compromettre par des exagérations démagogiques Garibaldi, appuyé par le gouvernement de Turin, bien qu'il voulût s'ériger en dictateur indépendant des provinces méridionales, battait en retraite devant les troupes du roi de Naples, quand Cialdini, tombant sur celles-ci, décida de la bataille du Vulture. Est-ce à de semblables résultats qu'était arrivé Cavour quand la mort vint brusquement l'emporter ? On lui a reproché la cession de la Savoie et de Nice, une tache à sa mémoire, a-t-on dit. On oubliait que ce scrupuleux observateur des règles du régime parlementaire n'avait rencontré, à cette occasion, que 23 opposants dans une Chambre de près de 300 membres.

Nous ne savons si les pages brillantes de la *Quarterly* dessilleront enfin les yeux aux derniers et rares adversaires de Cavour. Quoi qu'il en soit, citons le jugement d'ensemble porté par le publiciste conservateur anglais sur l'illustre défenseur des idées libérales :

« Ce que Grattan a dit de Chatham est plus vrai encore de Cavour : « La clairvoyance de son esprit était infinie, et ses plans devaient intéresser non seulement son pays et son époque, mais l'Europe et la postérité. Étonnants furent les moyens par lesquels il réalisa ses desseins, et toujours opportunes, toujours proportionnées les suggestions d'un entendement animé par l'ardeur et éclairé par un génie prophétique. » Ce qu'il a fait fut fait au bon moment, de la bonne façon, par l'homme qu'il fallait. Il fit constamment appel aux meilleurs instincts, aux plus nobles inspirations de tous ceux dont il réclamait le concours, et jamais il ne le fit en vain. Il ne demanda pas à un peuple d'acheter au prix de ses libertés des agrandissements territoriaux et de la gloire militaire. Il n'avait aucun de ces défauts qu'une triste expérience nous a appris à considérer comme les alliés inévitables de la grandeur : ni l'art théâtral de Chatham, ni la froide et cruelle impassibilité de Richelieu, ni le mépris cynique des principes de Frédéric, ni l'hypocrisie révoltante de Cromwell, ni le désolant égoïsme de Napoléon. Son ambition, de l'essence la plus sainte et la plus pure, était perdue et oubliée dans son patriotisme. Sa manière d'homme d'Etat était la vérité et la raison en action. Et c'est pour cela que son exemple est d'une valeur inestimable. Il nous avance vers la solution de cet important problème : La grandeur est-elle incompatible sans espoir avec la bonté ? La partie la plus sage, la plus brillante de l'humanité en doit-elle être la pire et la plus méprisable ? Désormais, et pour l'avenir entier, quand on posera ces questions, on aura prête une réponse décisive. Celui qui étudie

l'histoire au point de vue philosophique, le moraliste, le philanthrope, tous ceux qui jugent en bien l'espèce humaine et voudraient la pouvoir juger mieux encore, n'auront qu'à nommer Cavour. »

EDINBURGH REVIEW. — Si passionné que l'Anglais soit pour les voyages et les excursions lointaines, il ne laisse pas d'éprouver pour son pays natal un sincère et profond attachement. Il en aime les qualités, il en aime aussi les défauts. Son climat, si varié, si mobile, est à ses yeux l'une des causes principales de la prospérité du pays, et pour rien au monde il ne voudrait échanger son ciel brumeux pour l'azur implacable du Midi. On conçoit du reste cet attachement quand on lit les descriptions ravissantes de tant d'amants passionnés de la nature britannique. William Howitt était parmi ceux-ci au premier rang, et la vieille Revue écossaise a puisé dans ses écrits, dans ceux de deux de ses émules, un tableau séduisant de l'Angleterre rurale. Saurait-on, par exemple, rester froid devant cette description pleine de charme ?

« Le village anglais typique est par lui-même tout un tableau, et nous ne connaissons nulle part rien d'approchant comme beauté, excepté ceux des districts les plus romantiques d'Autriche, de la Forêt-Noire ou des plateaux d'Alsace. La route irrégulière semble avoir été tracée au hasard, généralement sur de légères inégalités de terrain. La brique et la tuile, le chaume et le bois se prêtent d'eux-mêmes à l'influence amollissante du temps. Les murs bas, neuf fois sur dix, sont hors de toute proportion avec les étages supérieurs. Les porches sont rustiques et les fenêtres cloisonnées. Ça et là, des poutres de chêne noir, encastées dans le plâtre, qui datent des Stuarts ou même des Tudors. Que les habitants aiment les fleurs ou non, chaque ménage a pour cas de conscience de posséder son jardin, et tout le long de la chaussée, derrière une petite clôture, sont des touffes de giroflée ou de chèvrefeuille. Des vieux arbres sont groupés par places ; les hirondelles volent au-dessus de l'abreuvoir devant l'auberge rustique avec son enseigne qui balance, et les martinets s'élancent en poussant leurs cris aigus autour du clocher, tandis que les oies s'égarent sur la verdure au milieu des anes. L'église, à coup sûr, est un souvenir de cette piété ou de cette superstition prodigieuse qui, dans les temps les plus agités, paraît toujours avoir trouvé de l'argent pour les choses religieuses. La vieille teinte grise de ses vénérables murailles, les mousses et les lichens blanchâtres des tombes, la couleur sombre de ses fenêtres à vitraux vues du dehors, les pierres bordant la tour, ou les aspérités du galet blanchies par le temps se confondent harmonieusement avec les ormes du jardin du recteur, et les ifs du cimetière, avec les troncs déchirés, cercclés et garnis de ferrailles ; tandis que la maison du recteur forme un contraste utile et joyeux, avec ses bruits innombrables et ses pelouses soignées, et ses haies de houx. »

Tel est le village type au repos, mais il faut le voir animé par les travaux des champs, les chasses, les fêtes du manoir voisin. *Rural England* nous le montre dans toutes ses phases et en toute saison, et toujours avec un égal bonheur. Peu d'articles laissent au lecteur une impression meilleure et font aimer davantage la vie champêtre, comprise comme elle l'est en Angleterre.

REVUE DES DEUX-MONDES. — Un des plus brillants esprits de ce temps écrivait naguère : « Nous ne savons pas la Révolution ; c'est la Restauration qui nous l'apprit. Avec une rapidité singulière, la première vue de la Restauration fit comprendre, même à ceux qui l'accueillaient sans inimitié, pourquoi l'ancien régime avait dû périr, pourquoi la Révolution s'était faite. »

Celui qui parlait ainsi avait marqué au premier rang de cette vaillante phalange des écrivains du *Globe* dont la *Revue des Deux-Mondes* nous apporte aujourd'hui l'histoire. M. de Rémusat n'était pas le seul du reste, de ces publicistes hardis qui dût marquer dans la vie publique. M. Duchâtel, M. Duvergier de Hauranne, M. Villemain, M. Guizot étaient à ses côtés et M. Thiers lui-même fut un des collaborateurs actifs de la feuille libérale. En même

(1) V. *L'Athenæum belge* du 15 juillet.

temps qu'eux, Cousin, Sainte-Beuve, Ampère apportaient leur tribut à ce recueil ouvert « à tout ce qui était alors jeune, ardent, curieux de gloire, amoureux de pensée, de poésie, de liberté. »

Une pareille réunion de talents, on le pense, ne s'était formée que sous la direction d'un esprit élevé lui-même. Paul-François Dubois était bien l'homme qu'il fallait pour mener au succès une pareille entreprise. Lettré fin et délicat, écrivain de race, caractère droit et énergique, il déploya pendant six ans les plus précieuses qualités à la tête de son admirable journal, au milieu de toutes les agitations, de tous les dangers d'une époque de luttes et de passions. On ne lit pas sans émotion le récit tracé par M. Janet de la vie de cette éminente personnalité, l'exposé des doctrines soutenues par lui et ses collaborateurs avec une courageuse chaleur. Et quand on l'a lu on comprend à quel point était juste et sincère le vœu éloquent exprimé par M. Jules Simon dans une circonstance solennelle : « Combien de fois depuis nos désastres avons-nous demandé à Dieu de nous envoyer une génération digne de celle qui a lutté pour la France et la liberté de 1815 à 1830 ? »

Ce n'est point en France seulement, c'est chez nous, c'est partout qu'une semblable génération viendrait donner à la nation des éléments précieux de force et de grandeur. J. C.

REVUE SCIENTIFIQUE. M. Michel Bréal, inspecteur général de l'enseignement supérieur en France, a visité les quatre universités belges en portant principalement son attention sur les facultés de philosophie. Le résultat de ses observations est peu flatteur, comme on va le voir. Nous citons la conclusion du travail qu'il vient de publier dans la *Revue scientifique* :

« Si nous récapitulons, nous trouvons le nombre suivant d'étudiants se destinant spécialement aux lettres : Gand, 0 ; Bruxelles, 2 ; Louvain, 5 ; Liège, 5 ; Ecole normale, 4. Total : 16. Pour une population de près de 6 millions d'habitants, 16 étudiants en lettres par an, c'est à peu près comme si en France il y en avait 100. Nous n'en avons pas beaucoup plus avant la création des bourses de licence et le groupement des meilleurs maîtres répétiteurs autour des chaires des Facultés. Nous n'avons donc pas le droit d'accuser les études belges de faiblesse ; mais il n'y a pas lieu, non plus, de les citer en exemple. Le grec a été rendu facultatif dans les athénées, et cependant il y avait déjà dans les athénées deux divisions, l'une professionnelle, l'autre dite des humanités. On parle maintenant de retirer le latin de la classe inférieure (sixième). Les compositions latines ont été absolument interdites. Le thème grec a été défendu également. Les professeurs ne doivent pas faire apprendre la syntaxe. Le certificat qui était délivré à la fin des classes (certificat de gradué) a été aboli, parce qu'il s'opposait au développement de l'enseignement. Les élèves, dès lors, pouvaient quitter le collège au jour qu'il leur plaisait. On en a vu entrer à l'université en sortant de quatrième. L'université de Louvain, grâce aux moyens d'action qu'elle a sur les familles, résiste le mieux à l'effet de ces prescriptions. Elle refuse les élèves qui n'ont pas terminé leurs classes ; elle maintient, comme je l'ai dit, le grec sur ses programmes. Elle s'assure par là le renom de maintenir les études littéraires. Les mesures prises par le gouvernement profitent donc aux établissements ecclésiastiques... L'instruction supérieure de la Belgique n'est pas telle que nous devions nous la proposer pour modèle. Elle se règle trop sur les examens. S'il est bon que l'enseignement supérieur conduise à des examens qui en constatent et qui en maintiennent le niveau, il n'est pas souhaitable que toute l'instruction se donne en vue des examens. La notion de l'étude désintéressée se perd ; l'esprit utilitaire se développe outre mesure. Par une conséquence naturelle, l'esprit utilitaire se retourne contre les études pour les réduire de plus en plus. Le gouvernement belge a pris, dans les dernières années, des mesures qui ne peuvent qu'amener dans les athénées une rapide décadence. Une autre leçon qui ressort de ces observations, c'est que l'enseignement supérieur ne doit pas se développer aux dépens de l'enseignement secondaire, car dès lors il devient lui-même enseignement secondaire. En Bel-

gique, on fait sa philosophie à l'université ; les professeurs, quelle que soit leur valeur, sont donc astreints à la même tâche que nos professeurs de lycées. S'il y a dans les universités belges des savants comparables à ceux des pays les plus avancés, ils ne trouvent pas en leur enseignement l'occasion de transmettre leur science et de former des disciples. C'est la raison pour laquelle les jeunes maîtres doivent aller chercher à l'étranger l'achèvement de leur instruction. On voit par là que toute mesure qui diminue l'instruction secondaire touche aussi l'enseignement supérieur et atteint finalement la culture générale de la nation.

REVUE CRITIQUE. Tandis que M. Bréal indique les vices de notre enseignement supérieur et déclare ne pouvoir tirer de ses observations de leçon utile, la *Revue critique* (n° 29, art. intitulé : « La Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur ») signale les avantages que possèdent les universités allemandes sur les Facultés françaises :

« Il n'est pas douteux que c'est grâce à ses universités que l'Allemagne est devenue le plus grand laboratoire scientifique du monde, qu'elle a pu acquérir, malgré son morcellement politique, le sentiment de l'unité nationale et cette culture générale, cette *allgemeine Bildung* dont l'Europe n'a que trop ressenti la force irrésistible. Ajoutez à cela que les universités, bien que dépendant de l'Etat et conservant le caractère d'institutions nationales, jouissent d'une large autonomie, ont chacune leur vie propre et leur originalité, que les professeurs ont une grande liberté dans la distribution et la direction de leur enseignement, que les élèves ont aussi une grande liberté dans le choix de leurs études, que les opinions les plus diverses peuvent se faire jour dans les chaires des universités avec une entière indépendance. Enfin, par la séparation des examens universitaires et des examens d'état (l'assiduité universitaire étant d'ailleurs nécessaire pour se présenter à ces derniers), l'enseignement de l'université peut conserver un caractère scientifique, en même temps que la concurrence, sous le contrôle d'un jury d'Etat, l'oblige à perfectionner sans cesse le côté pratique. »

En France, au contraire, malgré les progrès sensibles qui ont été faits, le principal rôle des professeurs des facultés des lettres et des sciences est de faire passer des examens ; et les programmes de ces examens, rigoureusement fixés d'avance par le pouvoir central, ne correspondent nullement à des études d'enseignement supérieur. La *Revue critique* ne demande pas que l'on prenne à l'Allemagne son organisation universitaire, qui a des traits trop particulièrement allemands ; mais elle ajoute :

« Nous pensons qu'elle en a d'autres qui sont d'une valeur générale et d'une application possible partout, et qui, transportés chez nous, modifieraient heureusement l'esprit national et nous donneraient cet esprit scientifique, c'est-à-dire à la fois ouvert et critique, dont le défaut se fait sentir dans toutes les formes de notre activité. On nous dit que, si nous devenons savants, nous cesserons d'être éloquentes et spirituels comme nous le sommes ; mais l'érudition ni la critique ne sont nullement incompatibles avec le goût littéraire et le sentiment artistique, elles ne sont incompatibles qu'avec la fausse rhétorique et la banalité vide ! »

THE NATION. *L'extinction des Polynésiens.* Le dernier recensement opéré dans le groupe des îles Hawaï (décembre 1878) vient de confirmer un fait révélé déjà précédemment : c'est que la population indigène décroît régulièrement et avec une grande rapidité. D'après le recensement de 1832, elle comprenait 130.000 habitants ; ce chiffre est réduit aujourd'hui de plus de deux tiers. En 1866, le nombre des indigènes n'était plus que de 57,125 ; en 1872, de 49.044 ; en 1878, de 44.088. D'autres Polynésiens ont été exterminés, comme les Tasmaniens ; les Hawaïens s'éteignent paisiblement. Cette décroissance se remarque sur tous les points de la Polynésie où la civilisation a pénétré ; le phénomène contraire s'observe dans les communautés restées isolées. Par une étrange ironie du sort, le seul pays de la Polynésie où la civilisation européenne a été acceptée sans résistance, où les marchands et les mis-

sionnaires ont trouvé le plus de succès, est précisément celui où la race indigène s'éteint le plus rapidement. En 1838, M. Bishop, dans un article publié par le *Spectateur d'Hawaï*, attribuait la décroissance de la population des îles Sandwich à l'alcool et à la syphilis. Il y a quelques années, M. Wyllie, ministre des affaires étrangères, adressa une série de questions aux missionnaires et planteurs résidant dans l'archipel, à l'effet d'obtenir des renseignements précis sur le caractère, les capacités et les besoins du peuple. Une de ces questions est relative à la décroissance de la population. Aux raisons fournies par M. Bishop, les rapports en ajoutent d'autres, telles que l'adoption de vêtements étrangers, une alimentation insuffisante, les maladies épidémiques importées, des habitudes vicieuses contractées dès l'âge de deux ou trois ans, la stérilité. On peut joindre à ces causes la révolution intellectuelle causée par une civilisation trop rapide. Mais ce qui explique surtout cette tendance à l'extinction, c'est la stérilité provenant du changement de conditions : nourriture, habitation, occupations, vêtements, tout a été modifié, quelquefois radicalement changé. Au moral, le changement n'a pas été moins rapide qu'au physique ; à la vie de nature, les missionnaires sont venus substituer soudainement des idées de puritanisme, si bien que, comme le remarque Darwin (*Descendance de l'homme*), on a vu ces sauvages subir une transformation plus rapide en un demi-siècle que les Anglais en mille ans. En revanche, on constate que le nombre des enfants en dessous de six ans est de 13 pour cent seulement, et, en dessous de 15, de 28 pour cent de la population totale ; que le nombre des décès excède considérablement celui des naissances. La conclusion est que dans les premières années où les Polynésiens se sont trouvés en contact avec les étrangers, les maladies importées, les vices de la civilisation ont été les agents les plus fatals aux insulaires. Avec le temps, les maladies introduites perdent de leur force, mais il reste une cause permanente de décroissance : la stérilité résultant d'un trop rapide changement des conditions de vie. Les vices de la civilisation ont commencé la destruction ; mais la civilisation continue cette œuvre en corrompant à sa source la vie des indigènes. « La stérilité finira l'œuvre que la maladie a commencée. C'est devant la civilisation et le christianisme que le Polynésien disparaît. »

NOTES ET ÉTUDES.

LETTRES PARISIENNES.

Paris, 10 août.

Deux intéressantes cérémonies ont marqué le commencement de ce mois : à Nancy, l'inauguration de la statue de M. Thiers ; à Paris, la distribution des prix du concours général. Je ne vous parlerai guère de la première, car elle a été surtout politique. Nancy a été la dernière ville de France qu'à la suite de la guerre de 1871 les Prussiens aient occupée ; elle a tenu à être la première à élever une statue à M. Thiers, qui, par la sagesse de son administration et le succès de son grand emprunt, avait réussi à hâter la libération du territoire. M. Thiers avait promis à Nancy sa visite ; mais la mort est venue avant qu'il eût pu exécuter ce dessein, et c'est par l'inauguration d'une statue élevée par souscription que cette visite a été remplacée. La cérémonie a d'ailleurs été fort belle et aussi joyeuse qu'une cérémonie chez nous peut l'être à quelques lieues de l'Alsace et de Metz. Presque tous les membres du gouvernement y assistaient ; M. Lepère, ministre de l'intérieur, y a prononcé un remarquable discours ; M. Jules Simon, qui est un incomparable diseur, y a lu un portrait très ingénieux de M. Thiers orateur et historien ; M. Legouvé, de l'Académie française, a récité quelques stances où il a réuni les noms

de Cavour, de M. Thiers et de M. de Bismarck que peut-être on ne s'attendait guère à voir figurer ici. L'auteur sans doute en est fort satisfait puisqu'il les a fait publier par M. Quantin, notre excellent imprimeur. Pour moi je n'ai jamais pu goûter même la prose de M. Legouvé; ce n'est pas pour admirer ses vers. Si l'on eût donné ce sujet à traiter — l'éloge de M. Thiers — à nos rhétoriciens de Paris, une demi-douzaine pour le moins eussent fait mieux. Et pourtant je ne raffole pas des vers de rhétoricien.

Au concours général, M. Jules Ferry, ministre de l'instruction publique, a parlé des réformes de l'Université, et, parlant devant l'Université réunie, il a été vigoureusement applaudi. Tant il est vrai que l'Université n'est point, comme on le prétend, ennemie des réformes, et que si elle ne fait pas tout ce qu'elle pourrait faire, ce n'est point elle qu'il en faut accuser. Après ce discours, on peut dire que l'exercice des vers latins et probablement aussi celui du discours latin ont vécu. Tel a paru le sens très net du langage du ministre, et vraiment c'est là un accident dont beaucoup sont consolés d'avance. Il est certain qu'il ne faut point laisser déchoir dans l'instruction publique l'étude des langues anciennes. Il s'y trouve d'admirables monuments du génie humain, qui ont pu être égalés, mais non pas surpassés, et dont l'étude sera toujours des plus fécondes pour la jeunesse. Mais la question est de savoir s'il faut apprendre les langues anciennes pour y écrire soi-même ou seulement pour bien comprendre les belles œuvres auxquelles elles ont servi. Il semble que poser la question soit la résoudre. Et cependant il n'est pas douteux qu'en France, du moins, la plus grande partie du temps des études est employée à s'exercer à écrire en latin plutôt qu'à lire du latin. Ils passent leurs journées sur les règles de la syntaxe latine; ils s'appliquent à mettre dans leur tête quantité d'expressions disparates et recherchées d'une langue morte: ils sortent du collège enfin, connaissant à peine Horace, Virgile ou Cicéron, mais ayant pâli sur le thème latin et le discours latin, incapables souvent d'écrire correctement une simple lettre dans leur langue naturelle, celle qui leur servira ensuite toute la vie; mais en état de barbouiller en latin de toutes les époques trois ou quatre pages sans trop de barbarismes ou de solécismes. Franchement, est-ce là le but d'une éducation littéraire? Ne faut-il pas au contraire renverser du tout au tout la méthode; faire lire aux jeunes gens le plus possible de latin et de grec, les rendre maîtres du dictionnaire par des explications multipliées; mais quant aux exercices de style, aux devoirs écrits, se borner autant que possible à la langue française, et celle-ci, faire qu'on l'étudie à fond, qu'on en connaisse l'histoire, qu'on en ait le respect? Telle est la réforme depuis longtemps sollicitée par presque tous ceux qui, en France, s'occupent d'éducation, et que M. Jules Ferry paraît enfin résolu à accomplir. S'il y parvient, je crois que nul chez nous n'aura mieux mérité que lui de l'instruction publique, et que les bienfaits de cette réforme ne tarderont pas à se faire sentir par la valeur sérieuse des générations nouvelles. Mais il faut attendre l'exécution des promesses faites avant de se trop réjouir.

Je vous signalerai une très intéressante publication faite par la *Revue des Deux Mondes*, celle des *Mémoires* de Madame de Rémusat, dont le troisième chapitre vient de paraître. Tout le monde connaît de nom M. Charles de Rémusat qui, après avoir été un de nos philosophes et de nos écrivains les plus distingués, après avoir été ministre sous Louis-Philippe et sous la République de 1848, est mort il y a trois ans à peu près. C'est à lui que M. Thiers, son intime ami, avait confié en 1871, après la retraite de M. Jules Favre, le portefeuille des affaires étran-

gères. M. de Rémusat a été un des esprits les plus libres et les plus sincèrement libéraux de la génération de 1830; il n'était pas seulement un des hommes les plus distingués de son temps, il était en même temps l'un des plus aimables et des plus entièrement dignes d'estime et de respect. Orléaniste par tempérament et par ses relations, lui aussi, à l'exemple de M. Thiers, s'était très sincèrement et sans arrière pensée rallié à la troisième République. Son fils, M. Paul de Rémusat, sénateur républicain de la Haute-Garonne, continue très convenablement les traditions paternelles. C'est lui qui fait aujourd'hui la publication dont je veux vous dire quelques mots. Madame de Rémusat, sa grand'mère, la mère de Charles de Rémusat, avait été en 1802, toute jeune encore, puisqu'elle n'avait guère plus de vingt ans, appelée par le premier Consul Bonaparte aux Tuileries pour être dame d'honneur de Joséphine. Elle suivit la fortune de Napoléon et de Joséphine; elle devint dame d'honneur de l'impératrice quand l'Empire eût été proclamé; après le divorce en 1808, elle suivit Joséphine à sa retraite de la Malmaison. Elle se trouva donc en bonne place pour voir les années les plus brillantes de Napoléon. C'était heureusement une femme intelligente, instruite, qui avait beaucoup lu en sa jeunesse, qui aimait à écrire. Elle prit vite l'habitude de tenir un journal, et d'y consigner chaque soir ce qu'elle avait vu ou éprouvé dans la journée. Ses impressions furent celles de tous les contemporains: elle fut d'abord conquise, séduite, fascinée par le merveilleux génie, par la supériorité de Napoléon. Peu à peu, en le voyant de près, avec sa domination impérieuse, son égoïsme implacable, sa dureté, son ambition effrénée, le charme s'évanouit; de l'admiration et de la sympathie, elle passa à la haine, étonnée d'avoir pu se faire tant d'illusions et de les avoir gardées si longtemps. Elle vit, comme chacun le voyait, ces passions sans cesse grandissantes, cette violence qui ne connaissait plus de limites, ces fautes accumulées qui ne pouvaient aboutir qu'à un effroyable cataclysme. Aucun récit n'eût été pour l'histoire plus précieux que ce témoignage d'un contemporain sincère, si bien placé pour voir. Malheureusement au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, Madame de Rémusat, craignant que le journal ne fût découvert, le jeta au feu. Elle ne fut pas longtemps à regretter sa précipitation; sur la prière de son fils, elle rassembla ses souvenirs, elle essaya de récrire ses mémoires. Ce qui nous reste est loin de valoir sans doute ce qu'eût été le premier jet tout vif et sincère, exprimant au jour le jour des émotions toutes fraîches. Ces mémoires cependant sont encore bien curieux. Ce qu'ils font bien comprendre, c'est la succession des sentiments par lesquels toute la France, aussi bien que Madame de Rémusat, passa à l'égard de Napoléon. La langue en est délicate et agréable: il y a toujours un charme spécial dans le style d'une femme distinguée.

Enfin les anecdotes, les traits de caractère abondent. C'est Napoléon qui y tient la première place, comme bien on pense, le Napoléon de l'intimité, tour à tour, selon l'humeur, aimable ou brutal, mais toujours violent et personnel, volontiers artificieux, jaloux, tyrannique, plus capable de méchancetés que de mouvements généreux; au total un des génies les moins sympathiques qui se puissent imaginer. Il visait dès lors beaucoup plus à se faire craindre qu'à se faire aimer. La dernière livraison contient les détails les plus curieux sur l'arrestation et la mort du duc d'Enghien; on comprend mieux après cette lecture les raisons qui déterminèrent Napoléon à commettre cet acte féroce dont lui-même avait quelque honte; ce récit est vif, émouvant, douloureux; M. Thiers auquel Charles de Rémusat l'avait communiqué, en avait dans

son histoire, nous le voyons maintenant, tiré grand profit. Il faut attendre la suite de cette publication; ce que l'on en peut dire déjà, c'est que le Napoléon qu'on y entrevoit paraît le plus ressemblant, le plus vrai de tous ceux qui nous ont été montrés: singulier mélange de grandeur réelle et de charlatanisme, de vigueur d'esprit et de passions désordonnées, où ce qui domine, c'est l'absence à peu près complète du sens moral. Pour faire bien connaître Napoléon et bien comprendre l'histoire du second Empire, les mémoires de madame de Rémusat pourraient suppléer bien des volumes.

Passons à des sujets moins graves. Tout le monde connaît, au moins de nom, le *Décameron* de Boccace et ses nouvelles, empruntées pour une bonne part aux fabliaux gaulois du moyen âge, dont nos conteurs du XVI^e et du XVII^e siècles, Lafontaine en tête, ont repris plus d'une au prosateur italien. Sa lecture est légère, elle est parfois plus que légère. Le *Décameron* n'est point matière de bréviaire, ce n'est point un livre à laisser traîner sous les yeux des enfants. Mais enfin, il est des hommes faits qui ne détestent point les lectures un peu vives, et qui ne courent pas grand risque à les faire. C'est à ceux là que je signale les deux volumes que M. Raynard vient de publier à la Librairie Charpentier. Il y a près de trois siècles, le *Décameron* a été traduit pour la première fois en français, et depuis lors, tous ses traducteurs n'avaient guère fait que retraduire la traduction première, en respectant avec soin tous ses contre-sens, ne faisant guère que remettre le style au goût de la mode littéraire du jour. M. Raynard a pris la peine de remonter à l'original et de ne regarder que lui. Il savait à fond l'italien, il venait de le prouver en traduisant la *Divine Comédie* de Dante; il n'a eu pour ainsi dire qu'à se jouer pour nous donner du livre de Boccace une aimable version. Sa phrase ample, cadencée, en son mouvement facile rend bien l'aisance et le nombre de la prose oratoire et un peu molle de Boccace. C'est un agréable passe-temps à prendre que d'ouvrir au hasard un de ces deux volumes et de suivre sans s'effaroucher une de ces histoires de galanterie, par un beau jour d'été, à la campagne, à l'ombre de quelque charmille; et la moralité du *Décameron* ne vaut peut-être pas beaucoup moins, après tout, que celle de la *Dame aux Camélias*, de l'*Assommoir* ou de *Monsieur de Camors*. CHARLES BIGOT.

CHRONIQUE.

La classe des lettres de l'Académie royale de Belgique a mis au concours les questions suivantes pour 1881: I. Faire l'histoire des finances publiques de la Belgique depuis 1810, en appréciant, dans leurs principes et dans leurs résultats, les diverses parties de la législation et les principales mesures administratives qui s'y rapportent. Le travail s'étendra d'une manière sommaire aux finances des provinces et des communes. — II. Faire connaître l'influence de la poésie néerlandaise (flamande et hollandaise) sur la poésie allemande, et réciproquement, de la poésie allemande sur la poésie néerlandaise au moyen âge. — III. Faire l'histoire de l'échevinage dans les anciennes provinces de Belgique et la principauté de Liège. Rappeler à grands traits ses origines, ses caractères, son organisation, son influence, ses transformations jusqu'à la chute de l'ancien régime. — IV. Exposer l'origine et les développements du parti des Malcontents et l'influence politique qu'il a exercée. — V. Quelle influence politique la France essaya-t-elle d'exercer dans le pays de Liège, depuis Louis XI jusqu'à la fin du règne de Louis XIV? Quelle fut pendant la même période l'attitude des souverains des Pays-Bas?

Le prix de la deuxième question est une médaille

d'or de la valeur de 600 francs; ce prix est porté à 1,000 francs pour les quatre autres questions. Les mémoires pourront être rédigés en français, en flamand ou en latin. Ils devront être adressés, francs de port, avant le 1^{er} février 1881, à M. Liagre, secrétaire perpétuel, au palais des Académies.

— Un arrêté royal, en date du 7 août, institue au ministère de l'intérieur un bureau ayant pour objet : 1^o De réunir, par voie d'achat, de donation ou d'échange les publications destinées à faire connaître l'état et les progrès les plus récents des sciences, des beaux-arts ou de la législation dans les pays étrangers; 2^o De porter à la connaissance du public belge les faits qui sont révélés par ces publications et qui peuvent l'intéresser; 3^o D'organiser un cabinet de lecture où les personnes, admises sur la décision du Ministre de l'intérieur, pourront prendre connaissance des publications dont il s'agit. Le personnel du bureau se compose d'un chef de bureau et de traducteurs. Le chef de bureau est nommé par arrêté royal. Les traducteurs sont agréés par le Ministre de l'intérieur. Un comité consultatif de cinq membres est chargé de proposer les traducteurs à l'agrément du Ministre et de donner son avis sur les achats de livres et les abonnements, ainsi que sur les publications à traduire. Les membres du comité sont nommés par le Roi. Des registres, déposés dans le cabinet de lecture, sont destinés à recevoir les vœux des personnes admises à le fréquenter, quant à l'achat ou à la traduction de publications étrangères. Les traductions faites par le bureau et acceptées par le comité consultatif sont publiées par la voie du *Moniteur* ou par celle des journaux et revues scientifiques agréés par le Ministre sur la proposition du comité. Les conditions de cette publication sont déterminées de la même manière. Les publications qui ne doivent plus servir aux travaux du bureau de traduction sont déposées à la Bibliothèque royale ou réparties, selon leur objet, entre d'autres bibliothèques.

— Le comité d'organisation du Congrès des américanistes s'est réuni le 10, au Palais Ducal, sous la présidence de M. le lieutenant-général baron Goethals. M. le baron d'Arinos, ministre du Brésil, M. le général Liagre, membre du comité, et M. Anatole Bamps, secrétaire, siégeaient au bureau. Au début de la séance, M. le général Liagre a proposé à l'assemblée de payer un juste tribut d'éloges à son regretté président M. le général Renard, et de remercier M. le général Goethals de ce qu'il a bien voulu consentir à lui succéder. Ces paroles ont été fort applaudies ainsi que le discours de remerciement de M. le président. M. Bamps, secrétaire, a ensuite fait rapport sur la marche de l'entreprise. Des adhésions précieuses sont acquises au congrès, indépendamment de la protection du Roi et du patronage de la ville de Bruxelles, S. M. le roi de Suède a permis que son nom figurât en tête des savants de son pays. D'autres souverains suivront cet exemple. Don Gasman Blanco, président de la République du Vénézuéla, annonce l'intention d'y participer en personne; on espère également la présence de M. le comte de Paris. Tous les savants qui s'occupent de science préhistorique promettent, soit d'assister au congrès, soit en tous cas d'y prêter leur concours.

— Le congrès artistique, réuni à l'occasion du troisième centenaire de Rubens, ayant émis le vœu : « Que l'administration communale de la ville de Rubens, veuille bien instituer une commission permanente, chargée de publier le *Codex diplomaticus Rubenianus*, ou recueil des documents relatifs à la vie et aux œuvres de l'illustre maître anversois, » une commission provisoire composée de MM. Gachard, Ch. Ruelens, Léon de Burbure, P. Génard et Max Rooses fut nommée. Cette commission vient de proposer à l'administration communale d'Anvers de la constituer en commission permanente, pour entrer en relations avec les gouvernements ou les établissements des pays où il y a quelque probabilité de découvrir des documents sur Rubens, et de mettre à sa disposition pour cet

objet une somme de mille francs sur le budget de cette année. Le conseil communal a accédé à cette proposition.

— Nous lisons dans la *Revue critique* :

Nos lecteurs se rappellent la lettre de M. di Giovanni, publiée par le *Giornale di Sicilia* et résumée dans notre dernière *Chronique*; le poète latin Bagnolino, mort au commencement du XVII^e siècle, aurait possédé l'*Hortensius* de Cicéron. Mais M. Schenkl a montré (*Philologus*, XXXI, p. 563-564), que l'*Hortensius* n'est autre que le *Lucullus*, c'est-à-dire le II^e livre des *Premières académiques*; plusieurs manuscrits du *Lucullus*, dit M. Schenkl, portaient la *subscription* suivante : *Ad Hortensium liber* M. P. Thomas, (*Revue de philologie*, numéro du 31 juillet 1879, p. 152, et *Athenaeum belge*, n^o 16) apporte une nouvelle preuve à l'appui de la remarque de M. Schenkl. En feuilletant la vaste compilation, connue sous le titre de *Vaticanus* (ms. 1169 de la Bibliothèque de Bourgogne, XV^e siècle), il a rencontré les citations suivantes : S. V. *Investigare : Tullius ... § Idem ortensio : circa fin. Indagatio rerum cum marimarum tum etiam occultissimarum habet oblectationem sive electionem.* — S. V. *Philosophia : Tullius in hortensio : Philosophia rationibus progredi debet. § Duo haec sunt maxima in philosophia iudicium veri et finis bonorum.* Or, ces citations sont tirées des *Premières académiques*. II, c. XI, § 127, et c. IV, §§ 27 et 29.

— La *Gazette de Voss* vient de publier un rapport du Dr Braumüller, ingénieur, relatant un phénomène nouveau et extrêmement remarquable, observé dans les travaux des mines de Dux. Dans les eaux de la fosse « Le Progrès » on constate depuis six mois un mouvement de flux et de reflux régulier, fait qui est de nature à révolutionner la théorie admise au sujet de l'intérieur du globe terrestre. Les Académies de Vienne et de Berlin ont entrepris d'étudier ce phénomène avec la plus grande attention.

— Le *Deutsches Montagsblatt* assure que les mémoires manuscrits de Henri Heine sont en possession du ministre des finances d'Autriche. Ils auraient été donnés à la Cour de Vienne par le frère de Heine, Gustave. Le manuscrit embrasse une période de trente-six ans (1800-1836) comprenant l'enfance et la jeunesse de Heine, son séjour à Berlin et à Göttingue, et les premières années de son séjour à Paris; aux mémoires sont joints des poèmes satiriques dirigés contre la maison de Habsbourg et décrivant des scènes de la révolution de mars, à Vienne. La veuve de Heine et son biographe, Adolphe Strodthmann, ont fait en vain des démarches pour obtenir la restitution du manuscrit.

— La riche collection de portraits et objets de tous genres recueillis par George Catlin pendant son séjour chez les Indiens de l'Amérique du Nord, vient d'être donnée au gouvernement des Etats-Unis. On se rappelle que cette collection a été jadis exhibée à Londres et en Belgique. M. J. Harrison, de Philadelphie, l'avait acquise dans l'intention de conserver à son pays ces curieux souvenirs des aborigènes de l'Amérique. Le journal *The Nation*, de New-York, annonce que la veuve de M. Harrison en a fait don au Musée national.

DÉCÈS. Jean Swerts, peintre d'histoire, directeur de l'Académie de Prague, né en 1820, à Anvers. — J. von Lamont, conservateur de l'Observatoire royal de Munich, né en 1805, à Brämor (Ecosse). — Immanuel Hermann Fichte, philosophe, fils de l'illustre J.-Th. Fichte, né en 1797, à Iena, mort le 8 août, à Stuttgart. — Keith Johnston, géographe et explorateur, mort de la dysenterie le 28 juin, à Berobero, la ville principale des Wakhutu. La Société royale de géographie de Londres l'avait mis à la tête de l'expédition chargée d'explorer le pays entre Dar es Salam et le lac Nyassa. Son œuvre sera continuée par M. Thomson, le géologue de l'expédition. M. Keith Johnston n'avait pas 30 ans.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES SCIENCES. *Séance du 2 août.* — Le directeur annonce que l'Académie des sciences de Paris a conféré à M. Schwann, associé de la classe, le titre de correspondant de la section de médecine et de chirurgie. Un seul mémoire a été envoyé en réponse aux questions de concours de cette année; il a pour objet de répondre à la première question : « Exposer l'état actuel de nos connaissances, tant théoriques qu'expérimentales, sur la torsion. » La classe vote l'impression de divers travaux dans les recueils académiques. Lecture d'une note de M. J. Plateau sur la viscosité superficielle des liquides.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES LETTRES. *Séance du 4 août.* — La classe arrête la rédaction de son programme de concours pour 1881. M. Saripolos, ancien professeur à l'Université d'Athènes, associé de la classe, donne lecture d'un essai politique et moral sur Thucydide.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. *Séance du 26 juillet.* M. Thiry signale à l'assemblée une annonce de journal dans laquelle un médecin étranger invoque l'avis émis par l'Académie au sujet d'un procédé de thérapeutique dont il est l'inventeur; cette annonce lui paraît compromettre la dignité de l'Académie, et après une discussion animée, il propose à l'assemblée de déclarer qu'elle n'a accordé ni n'entend accorder son patronage à aucune entreprise industrielle. Cette proposition est adoptée. L'Académie procède au second vote des amendements apportés à l'avant-projet de règlement concernant les sages-femmes. L'ensemble de l'avant-projet de règlement est adopté; il sera transmis à M. le Ministre de l'intérieur. L'assemblée vote l'insertion, dans le Bulletin, des travaux suivants : « De la valeur des injections de sang dans le tissu cellulaire sous-cutané. » Dans ce travail, M. Cassé étudie la question de savoir si les injections de sang pourraient remplir le but de la transfusion. Les essais qu'il a tentés sur l'homme ont été défavorables. — « Choix d'observations chirurgicales » par M. Borlée, qui s'attache à démontrer la supériorité des pansements à l'alcool camphré sur la méthode antiseptique de Lister. — « Trois observations de laminage de la tête fœtale, » par M. Wasseige. — « Secours immédiats à donner aux ouvriers houilleurs blessés, » par M. Gallez. M. Thiernes, secrétaire, est désigné pour représenter l'Académie auprès du groupe de l'enseignement de l'Exposition nationale de 1880.

COMMISSION ROYALE POUR LA PUBLICATION DES ANCIENNES ORDONNANCES DE LA BELGIQUE. *Séance du 22 juillet.* — M. Gachard annonce qu'il livrera prochainement à l'impression la préface du tome II des Ordonnances des Pays-Bas autrichiens (années 1706 à 1715), et la liste chronologique des ordonnances du XVI^e siècle, qu'il a entreprise avec le concours de M. L. Galesloot. Cette liste formera deux volumes in 8^o, dont le premier comprendra le règne de Charles-Quint, le second, le règne de Philippe II. Depuis la dernière séance, il a été publié trois volumes du Recueil des coutumes : 1^o *Coutumes du pays et comté de Hainaut*, t. III, *Coutumes locales*; éditeur M. Ch. Faider, 1878. XXXVII et 958 p. Ce volume contient : les coutumes du chef-lieu de Mons et celles du chef-lieu de Valenciennes, de Binche, Chimay, Lessines, Wodecq, Enghien, Rœulx, Gosselies. Le glossaire, placé à la suite des textes, et l'introduction sont l'ouvrage de M. le conseiller De le Court. Outre des détails historiques sur les coutumes rassemblées dans le tome III, l'introduction contient une liste de 81 localités qui avaient obtenu soit des chartes d'affranchissement contenant certains privilèges, soit des chartes réglant des points de droit, avec un sommaire des chartes qui se rapportent à chacune d'elles. 2^o *Coutumes de la ville de Malines*, éditeur M. de Longé, 1879, 207 p. Les lettres patentes de Charles-Quint du mois de juillet 1535 qui confirment, sanctionnent et approuvent les

coutumes de la ville de Malines; d'autres lettres du même monarque du 18 novembre 1541 portant ampliation et interprétation de ces coutumes; trois textes tirés du *Brabants recht*; le privilège de réformation pour la ville de Malines émané de l'archiduc Maximilien et de la duchesse Marie, en date du 18 janvier 1479, et un accord touchant la juridiction de Dèurne, Haecht, Humbeek, etc., approuvé par Charles-Quint le 8 novembre 1533, forment la matière de ce volume. Tous les actes sont en flamand. Une traduction française, due à M. Charles Stallaert, est placée en regard des textes originaux. 3^e Coutume du Franc de Bruges, tome I, éditeur M. Gilliodts-Van Severen, 1879, 810 p. La coutume du Franc de Bruges, homologuée par les archiducs Albert et Isabelle, le 28 août 1619, a été imprimée plusieurs fois. M. Gilliodts a soigneusement comparé avec l'original le texte qu'il met au jour; il a aussi revu et corrigé la traduction française qui en a été publiée. A la suite de la coutume est une ordonnance de police en 116 articles pour le pays du Franc, émanée du seigneur et de la loi le 6 mai 1628. Puis viennent les différents essais de rédaction de la coutume faits au xv^e et au xvii^e siècle, et qui, selon l'expression de l'éditeur, occupent, pour ainsi dire, l'espace intermédiaire entre les keures et la coutume proprement dite. Ces documents sont accompagnés d'une traduction française. M. Van Neuss, conservateur des archives du Limbourg, a découvert des documents fort intéressants pour les coutumes du comté de Looz. 1^o Coutumes de la ville de Looz, chef-lieu du comté de ce nom, insérée dans un registre manuscrit de la fin du xvii^e siècle. 2^o Coutumes du pays de Ham, qui comprenait les villages d'Oostham, Quadmechelen, Beverloo. M. Van Neuss a trouvé à la maison communale d'Oostham, siège des anciens échevins: une coutume du village d'Oostham, cahier manuscrit du xvii^e siècle, comprenant 49 articles; cinq exemplaires des coutumes de Beverloo, autant des coutumes de Quadmechelen, écrits au xvii^e et au xviii^e siècle. Ces textes ne présentent que de légères différences de rédaction. 3^o Coutume de Beeringen, dans un registre du xvii^e siècle. 4^o Coutume de Kermpt, de 1550. 5^o Coutume de Haelen, en 65 articles, de 1587. 6^o Coutume de Zeelhem, datant de 1628. Indépendamment de ces pièces qui regardent directement les coutumes lossaines, M. Van Neuss a trouvé: deux ordonnances réglant la procédure des villages du banc de Saint-Servais qui allaient en recharge à Maestricht, et une déclaration des échevins de Vliermaal réglant une foule de détails de procédure. Tous ces documents seront publiés comme annexes aux coutumes du comté de Looz.

SOCIÉTÉ DE MICROSCOPIE. *Séance du 26 juin.* — M. Renard montre une préparation microscopique des microlithes des schistes cristallins, résume les interprétations admises jusqu'ici sur ces cristaux, et il établit qu'ils doivent être rapportés à un minéral rhombique, la staurotide.

ACADÉMIE D'ARCHÉOLOGIE DE BELGIQUE. *Séance du 3 août.* — Le président fait connaître à l'assemblée que, par suite du nouvel alignement adopté pour les quais d'Anvers, le *Steen* sera conservé. M. Delgeur fait une communication au sujet d'un fragment de papyrus égyptien remontant à la 21^e dynastie et contenant un rituel funéraire; il lit une notice sur une statuette en pierre trouvée au Mexique et qui, à première vue, présente un caractère égyptien. M. Chalon montre une cruzade en or, frappée en 1580 par le gouvernement provisoire lors de la révolution du Portugal, et dont on ne connaissait qu'un exemplaire. M. Alvin est élu membre titulaire.

BIBLIOGRAPHIE.

REVUE GÉNÉRALE. Août. Les bains de mer (D^r Dosef). — Trois semaines à Montreux (suite). — Le congrès littéraire belge (A.-J. Le Pas). — Marthe d'Ormeuil, nouvelle. — Les colonies de l'Afrique méridionale (suite). — Quelques publications ré-

centes sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat (A. Fahland) — Bibliographie.

BULLETIN DES COMMISSIONS ROYALES D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE. Nos 3 et 4. Commission royale des monuments. Résumé des procès verbaux des séances des mois de mars et d'avril 1879. — Règlement organique du Musée royal d'antiquités et d'armures. Règlement d'ordre du Musée royal d'antiquités et d'armures. Musée royal d'antiquités et d'armures. Commission de surveillance. — Exposition universelle de Paris (1878). Extraits des rapports adressés par les jeunes artistes qui ont visité cette Exposition à l'aide de subsides du département de l'intérieur. — Ecoles et Musées d'art décoratif en Allemagne, par M. Lucien Solvay.

REVUE DE DROIT INTERNATIONAL ET DE LÉGISLATION COMPARÉE. N^o II. La question greco-turque, ses commencements, ses progrès et son état actuel (N.-J. Saripolos). — Note additionnelle aux lettres de M. Neumann sur la Bosnie et l'Herzégovine. — Note sur la capacité des femmes allemandes, mariées et non marchandes publiques, de s'obliger par lettre de change (W. Reuling). — Théorie du droit des prises (A. Bulmerincq) I. — Bibliographie.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. Juin. Rapport de M. Warlomont sur la proposition de M. Crainix relative aux médecins étrangers. — Observations de MM. Crocq, Lefebvre et Borlée. — Du chlorhydrate de pilocarpine en obstétrique, par M. Hyernaux. — Observation de M. Borlée. — Bassin spondylolisthésique. Quelques mots sur le mode de production de cette déformation (Vanden Bosch). — Statistique démographique, médicale, etc., année 1878 (Janssens).

JOURNAL DES BEAUX-ARTS. N^o 14. Le *Uryptique* de Quentin Metsys. — Les tristesses, par G. Rodenbach. — La main chaude. — L'architecture belge à l'Exposition. — Les collections Isendoorn. — Chronique. — Dictionnaire des peintres.

L'ABELLE. Août. Loi portant révision de la loi du 23 septembre 1842. — La nouvelle loi sur l'instruction primaire. — Les écoles moyennes (suite et fin) (Schoonjans). — Une première leçon de gymnastique — Arithmétique. Problèmes (V. Mesplon). — Cours de droit commercial. — Analyses et comptes rendus.

REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE. 26 juillet. Héron de Villefosse, Notice des monuments provenant de la Palestine et conservés au Musée du Louvre. — Witche, les Albigeois devant l'histoire; Douais, les Albigeois, leurs origines, l'action de l'Eglise au xii^e siècle. — Œuvres complètes de Montesquieu, publiées par Laboulaye. Académie des inscriptions. — 2 août. Martigny, Dictionnaire des antiquités chrétiennes. — Smith et Cheetham, Dictionnaire des antiquités chrétiennes. — Sydow, les manuscrits de TERENCE et la récitation de Calliopius. — Morceaux choisis de Winkelmann, publiés par Kühne. — Chronique (France, Allemagne, Angleterre, Danemark, Hollande, Italie, Portugal, Slaves, Suisse). — Académie des inscriptions. — 9 août. Basset, le poème de Çabi. — Ljungberg, Chronologie de la vie de Jésus. — Busolt, les Lacédémoniens et leurs alliés. — Lupi, les anciennes inscriptions de la cathédrale de Pise. — Zingerle, les comptes de voyage de l'évêque Wolfger d'Ellenbrechtskirchen. — Lettre de M. Molinier. — Académie des inscriptions.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 2 août. Y a-t-il eu une renaissance au xvi^e siècle? (Raoul Rosière). — M. Thomas Cooper, d'après ses mémoires récemment publiés (Léo Quesnel). — L'esprit chevaleresque au Japon, d'après les traditions japonaises (A. Barine). — Origines de la religion chez les Hébreux, d'après M. Baissac. — Causerie littéraire. — Notes et impressions. — Bulletin. — 9 août. Le mouvement poétique en France (J. Lemaître). — M^{me} Pape-Carpantier (A. Brossier). — L'Annam et les Annamites, d'après M. Dutreuil de Rhins (L. Quesnel). — La situation politique de l'Angleterre, d'après M. Gladstone. — Le roman anglais et le roman américain. — Notes et impressions. — La semaine politique. — Bulletin.

REVUE SCIENTIFIQUE. 2 août. Un précurseur d'Haeckel. Bory de Saint-Vincent et le règne des protistes (J. Soury). — Les Facultés des lettres en Belgique (Michel Bréal). — La Chine dans l'Asie centrale. — Nécrologie. Louis Favre. Amédée Man-

gin. — Académie des sciences de Paris. Bibliothèque des écoles et des familles. — Publications nouvelles. — Chronique. — 9 août. Le printemps de 1879 (A. Angot). — Les rues du vieux Paris, d'après M. V. Fournel. — Les mammifères tertiaires, d'après M. A. Gaudry. — La gymnastique (E. Dally). — Chronique universitaire: Les discours de M. J. Ferry et de M. P. Bert. — Académie des sciences de Paris. — Chronique scientifique.

REVUE DES DEUX-MONDES. 1^{er} août. *Le Globe* de la Restauration et Paul-François Dubois (P. Janet). — Le bel Edwards (V. Cherbulicz). — La Commune à l'Hôtel de Ville. V. (M. Du Camp). — L'histoire naturelle des sociétés humaines ou animales. II. (A. Fouillée). — Mémoires inédits de M^{me} de Rémusat, publiés par M. P. de Rémusat. IV. — Fréjus. Le port romain et la lagune de l'Argens (Ch. Lenthéric). — Le futur canal interocéanique de l'Amérique centrale (E. Planchut). — Lord Beaconsfield et la dissolution du Parlement (G. Valbert). — Chronique.

REVUE DE FRANCE. 1^{er} juillet. Les tribulations de l'alliance anglo-française sous Napoléon III (1857-1860). — L'avancement dans l'armée avant 1789 (L. de Bouillé). — Un séjour dans la province de Constantine (M^{me} L. Régis). — Le torysme constitutionnel sous la République (E. de Parieu). — Le théâtre de M. Sardou (I. Lacour). — 15 juillet. Les Sociétés savantes à la Sorbonne. M. Rouland et M. Jules Ferry (Fr. Bouillier). — Guillaume de Tillot (Ch. Nisard). — Les Tuileries depuis 1815. La seconde Restauration et le règne de Louis-Philippe (Imbert de Saint-Amand). — Les Albanais et leur rôle dans l'histoire (G. d'Orcey). — Le grand secret dans l'église chrétienne au I^{er} siècle (suite) (F. Delaunay). — La littérature poissarde au xviii^e siècle. Joseph Vadé (A. Heulhard).

LE CORRESPONDANT. 10 juin. L'Eglise et l'Etat sous la monarchie de juillet. II. (P. Thureau-Dangin). — Le prince Albert (L. Quesnel). — La question de l'enseignement et les congrégations religieuses au dernier siècle (A. Sicard). — Les Mirabeau et leur historien (C. Pautrier). — Le Salon de 1879. I. La peinture (H. Cochin). — 25 juin. L'Eglise et l'Etat au concile du Vatican (L. de Gaillard). — Le comte de Serre. XI. (Ch. de Lacombe). — La question de l'enseignement et les congrégations religieuses en 1789 (A. Sicard). — La guerre d'Italie (1859). Magenta. VI. (Duc d'Almazan). — Le Salon de 1879. II (H. Cochin). — Les derniers jours de Mgr Dupanloup. — 10 juillet. L'Eglise et l'Etat sous la monarchie de juillet. III. (P. Thureau-Dangin). — L'enseignement en Angleterre (abbé Martin). — Le comte de Serre. XI. (Suite) (Ch. de Lacombe). — Un mariage de convenance (M. Maryan). — Le patriote Palloy et les vainqueurs de la Bastille. III (V. Fournel). — L'abbé Lalaune (comte de Brosses). — Revue des sciences (H. de Parville). — Quinzaine politique (A. Boucher).

REVUE PHILOSOPHIQUE. Août. Les maîtres de Kant. II. Newton (D. Nolen). — Le dualisme de Stuart Mill (L. Carrat). — Histoire critique de Vanini II (A. Baudouin). — L'erreur et la sélection II. (F. Paulhan). — Analyses et comptes rendus. — Revue des périodiques étrangers.

L'EXPLORATION. 3 août. L'Algérie (H. Capitaine). — Congrès international d'étude du canal interocéanique. Rapport sur les projets des canaux interocéaniques (Voisin-Bey). — Vasco-Nunez de Balboa (P. Gaffarel). — Nouvelles de tous les points du globe. — 10 août. Congrès international du canal interocéanique. Rapport sur les projets des canaux interocéaniques (Suite) (Voisin-Bey). — Vasco-Nunez de Balboa (Suite) (P. Gaffarel). — Tracé pour obtenir l'ombre de la sphère dans ses applications à la géographie mathématique (Ch. Normand). — Nouvelles de tous les points du globe.

REVUE GÉOGRAPHIQUE. N^o 43. E. Desjardins. Études sur la Gaule romaine. — E. Bujac. Le colonel Chaillé-Long en Egypte. — G. Renaud. Traité entre la France et l'Annam, relatif au Tong-Kinn. Fin. — A. R. Wallace. La géographie des oiseaux de Paradis. Suite. — Courriers de l'intérieur. — Courriers de l'extérieur. — Bulletin des explorations. — Nouvelles géographiques.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE. Juillet. De la culture et de l'enseignement des sciences morales et politiques (L. Walras). — Les expériences de Paul Chinel (Marc-Monnier). II. — Hamlet et Don Quichotte (J. Tourgueneff). — De

l'enseignement primaire en Belgique (H Deboist) Fin. - Récits galiciens. Servatien et Pancrace (Sacher Masoch) Fin. - La lutte entre la liberté et la protection (Ed Tallichet) III. - Chroniques. - Bulletin.

DEUTSCHE RUNDSCHAU. Août. Herman Küchling. Wildauer, Erzählung. - Ed. Lasker. Wort und That. - H. W. Vogel Berlin als Industriestadt und die Berliner Gewerbeausstellung. - Paul Bailleu. Haugwitz und Hardenberg. - G. Sauerwein. Ueber Norwegen. - L. Steub. Kleine Geschichten aus den Bergen. - Th. Storm. Einem Todten. - Literarische Rundschau : J. Rodenberg. Ferdinand Lassalle's Liebeshändel; Studienblätter von Duboc; Literarische Notizen; Literarische Neuigkeiten.

MAGAZIN FÜR DIE LITERATUR DES AUSLANDES. 2 août. Neuigkeiten aus der Literaturwelt. - Von der internationalen literarischen Vereinigung. - Histoire des théories et des idées morales dans l'antiquité (O. S. Seemann). - England. Ein Dichter als Kritiker. - Giuseppe Revere und seine letzte Sonettensammlung (P. Lanzky). - Zur japanischen Literatur. - Kleine Rundschau. - 9 août. Neuigkeiten aus der Literaturwelt. - Karl Hillebrand. - Ubach : La Fée Verte. - Englische Briefe (H. Zimmern). - Joaquin Olmedilla : Estudios historico científicos de interés general (J. Fastenrath). - Anna's Geheim. - J. H. Albrecht (T. H. de Beer). - Zur japanischen Literatur. II. - Kleine Rundschau. - Spanische Bibliographie.

CONTEMPORARY REVIEW Août. The religious condition of Germany (Prof. von Schulte) - Cheap justice (H. Crompton). - An American divine : Horace Bushnell (Rev G S Drew). - The classical controversy : its present aspect (prof Bain). - Indian religious thought III. (Prof. Mon. Williams). - The progress of education in England (Fr. Peek). - Conspiracies in Russia. II (K. Blind). - Intemperance and the licensing system (A. Balfour) - Contemporary life and thought in France. (G. Monod). - Contemporary books : classical literature ; literature of the middle ages ; science.

THE ACADEMY. 2 août. Wallace's Australasia. - Foley's Records of the english province of the Society of Jesus. - Flint's anti-theistic theories. - Combe's Education. - Personal and professional recollections of sir G. G. Scott. - New Mss. in the British Museum - Florence Letter. - Lake Lob and Colonel Prejevalsky. - The native tribes of South Australia. - Burnell's Elements of South-Indian palaeography. - Wedmore's Meryon and Meryon's Paris. - Charles Landseer. - Macfarren's Counterpoint - 9 août. Max Muller's Sacred Books of the East, vol I. - The Diaries of Marino Sanuto. - Murphy's Rambles in north-west America. - O'Grady's History of Ireland and early bardic literature. - Arnold's Light of Asia. - Letter from Peking. - Windisch's Irish grammar. - Current scientific literature. - The late Keith Johnston. - Science notes. - Philology notes. - Exploration among the ancient budhlist remains in Afghanistan. - The cathedral of Santa Maria del Fiore, Florence. - Notes on art and archaeology. - New vocal scores.

THE ATHENÆUM. 2 août. Besant on Rabelais. - Davidson's Account of Inverurie. - A Lancashire garden. - A nook in the Appennines - Arnold on the roman provincial administration. - An eastern Miracle play. - Pickering's chronological history of plants - Recollection of sir G. G. Scott. - The Tuileries. - Excavations at Olympia. - 9 août. The Report of the historical manuscripts Commission. - Wilkinson's Ancient Egyptians. - Jone's History of New-York. - Miss Guest's Lectures on english history. - Arnold's Light of Asia. - Moseley's Notes by a Naturalist on the Challenger. - Havard's L'art et les artistes hollandais.

THE NATION (New-York) 24 juillet. The week - " Machine " politics and the governorship - The late brazilian crisis - The decay of the Polynesian. - The results of the war with Afghanistan. - Correspondence. - Notes. - Reviews. - Books of the week.

RASSEGNA SETTIMANALE. 27 juillet. Le Tarife delle Strade Ferrate in Germania. - L'Enfiteusi dei terreni ecclesiastici in Sicilia. - La Legge forestale - Corrispondenza da Londra - Il Parlamento. - La Settimana. - Thackeray - Quali sieno stati universalmente i principii di qualunque città, e quale fosse quello di Roma. - Corrispon-

denza letteraria da Parigi (A. C.). - La Ghisa indurita. - Bibliografia : Francesco Torraca, Sacre rappresentazioni del Napoletano. P. A. Caracciolo e le Farse Cavaiole. J. A. Symonds, Shelley. Giovanni Livi, Il Guicciardini e Domenico d'Amorotto. Narrazione storica. Raffaele Mariano, Cristianesimo, cattolicismo e civiltà. François Moser, L'Esprit de l'économie politique. - Notizie - Rivista. - 3 août. I debiti dei Comuni e delle Provincie La Pellagra nel Modenese. - Corrispondenza da Berlino. - La Settimana. - Conciones (Gentile). - Amlito italiano (O Guerrini) - Il lavoro negli Stati Uniti. - Bibliografia. - Diario Mensile. - Riassunto di Leggi e Decreti. - Notizie - Rivista.

Collard, F. Exercices grammaticaux. Cours inférieurs. 3^e éd. Mons, Manceaux. 85 c.

Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas, publiée d'après les originaux conservés dans les archives de Simancas par M. Gachard. Tome V. Bruxelles, Muquardt, in-4^o.

Moulart, F.-J. L'Eglise et l'Etat ou les deux puissances, leur origine, leurs rapports, leurs droits et leurs limites. 2^e éd. Louvain, Peeters, in-8^o. 8 fr.

Namèche, A.-J. Histoire nationale depuis les origines jusqu'à l'avènement de Léopold II. Tome I. Louvain, Fonteyn, in-8^o. 4 fr.

Poullet, Edmond Histoire politique interne de la Belgique. Louvain, Peeters, 10 fr.

Proost, A. L'enseignement des sciences naturelles dans les écoles primaires et moyennes. Bruxelles, Guyot, 1878. 2 fr.

Proost, A. La philosophie naturelle en Angleterre. Bruxelles, Guyot. 2 fr.

L'ATHENÆUM BELGE est en vente :

A Bruxelles, au bureau du journal, 26, rue de la Madeleine; à l'Office de Publicité, 46, même rue; chez M. G. Mayolez, rue de l'Impératrice, 13.

A Paris, chez M. Ernest Leroux, libraire éditeur, 26, rue Bonaparte.

OFFICE DE PUBLICITÉ

46, RUE DE LA MADELEINE, 46.

LES

Libertés Communales

Essai sur leur origine

et leurs premiers développements en Belgique, dans le Nord de la France

et sur les Bords du Rhin

PAR

Alphonse WAUTERS

Deux parties in-8^o.

14 francs.

Histoire populaire de la Belgique

PAR

LOUIS HYMANS

18^{me} ÉDITION.

1 vol. in-8^o. 4 francs.

J. DESOER,

IMPRIMEUR-LIBRAIRE, A LIÈGE.

CHARLEMAGNE

D'APRÈS

LES TRADITIONS LIÉGEOISES

Par F. HENAUX

Nouvelle édition, remaniée et augmentée.

Un volume in-8^o. fr. 5 "
Exemplaire en papier fort 7 50

LIBRAIRIE ANCIENNE DE

FR. J. OLIVIER,

41, rue des Paroissiens, Bruxelles.

HISTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇAIS

EN BELGIQUE

depuis son origine jusqu'à nos jours

par

M. FRÉDÉRIC FABER

TOMES I ET II

Grand in-8^o. Le vol. fr. 7 50
Quelques exemplaires seulement, sur beau
et fort papier vélin 15 "

BRUYLANT-CHRISTOPHE et C^{ie}

33, rue Blaes.

Histoire Parlementaire

DE LA

BELGIQUE

DE 1831 A 1880

PAR

LOUIS HYMANS

Ancien Membre de la Chambre des Représentants,

DÉDIÉE

à Sa Majesté LÉOPOLD II, Roi des Belges.

L'HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA BELGIQUE, par L. Hymans, est imprimée dans le format in-8^o, en caractères neufs et sur papier de premier choix.

La publication se fera par fascicules composés d'un nombre indéterminé de feuilles.

Le prix de chaque fascicule sera calculé sur le pied de 30 centimes par feuille de 46 pages.

Les 23 premiers fascicules sont en vente.

Brux.-Imp. de l'Economie Financière, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

2^{me} ANNÉE.

N^o 17 — 1^{er} SEPTEMBRE 1879

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Histoire politique interne de la Belgique, par E. Poulet (Ch. Piot). — La religion des Gaulois, par H. Gaidoz (A. Chuquet). — Œuvres d'Eustache Deschamps, publiées par Queux de Saint-Hilaire (J. Stecher). — Bulletin. — Revue des revues étrangères. — Les manuscrits de J.-J. Altmeyer (A. Duverger). — Chronique. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Histoire politique interne de la Belgique, par Edmond Poulet. Louvain. Peeters, in-8°.

L'histoire politique interne d'un pays, c'est la véritable histoire d'un peuple, celle de ses origines et du développement de ses institutions. M. Poulet l'a compris ainsi dans son travail, qu'il qualifie « d'Essai » peut-être par excès de modestie. Fruit d'une lecture solide, d'une critique consciencieuse, d'études approfondies, ce livre n'est pas un traité développé dans tous ses détails; ce n'est pas non plus un simple manuel. Présenter, en vue de l'enseignement supérieur, un résumé succinct de nos institutions et des transformations qu'elles ont subies; aider les études des élèves au moyen d'une récapitulation des faits à expliquer oralement, tel est le but de l'auteur.

Dans le Chapitre I^{er}, intitulé: *Origines*, M. Poulet étudie d'abord les populations fixées en Belgique lors de l'invasion de César, et raconte l'arrivée des Francs au moment de la chute de l'empire romain. Il n'a pas cru devoir parler des Gaulois établis dans notre pays, puis expulsés pour la plupart par des populations germaniques, longtemps avant l'arrivée de César. A notre avis, il n'eût pas été inutile d'accorder au moins une mention à ce fait, qui explique certaines similitudes de mœurs entre les populations gauloises et germaniques dans notre pays, et l'origine d'un grand nombre de dénominations topographiques empruntées à la langue celtique. Le point de départ de M. Poulet est la position géographique des populations mentionnées par César. Nous adoptons tout ce qu'il dit à ce sujet, sauf en un point: la position des Attuatiques dans la province de Namur. D'après César et Dion Cassius, cette peuplade occupait l'Eburonie, dans le voisinage des Nerviens. Ce fait étant admis, ne serait-il pas plus naturel d'assigner aux Attuatiques le pays compris entre la rive droite de la Dyle, le Dèmer, la Marche et la Meuse au nord de ce cours d'eau? Ils auraient ainsi occupé une partie très minime de la province de Namur et, par contre, les parties les plus considérables des provinces de Brabant, de Limbourg et de Liège. Le nom d'Attuatica donné anciennement à Tongres, le démontre à l'évidence.

L'auteur n'aborde pas non plus la question tant controversée, de savoir si les populations conquises en Belgique par les armées de César étaient d'origine germanique ou gauloise. Qu'importe, en effet leur nationalité lors-

que Gaulois et Germains, mêlés à des colonies romaines, sont soumis aux lois des vainqueurs, subissent sous tous les rapports l'influence de l'élément latin et se romanisent? Le fait de cette influence est absolument hors de doute depuis les découvertes des nombreux vestiges d'antiquités romaines en Belgique. Nos populations wallonnes doivent chercher, à notre avis, leur généalogie chez ces peuplades romanisées. Quant à nos Flamands, ils sont obligés de s'enquérir de la leur chez les populations germaniques arrivées sur notre territoire avant ou pendant la chute de l'empire romain.

Le § 3 des *Origines* est consacré à l'invasion des Francs, aux résultats de leurs conquêtes, à la situation du pays sous les Mérovingiens et à la lutte entre l'élément romain et l'élément germanique. Quelques développements au sujet de ce formidable dualisme n'auraient pas été déplacés pour en faire comprendre l'importance. C'est la source de toutes les agitations, de toutes les convulsions sociales durant la période mérovingienne, de toutes les révolutions subseqüentes jusqu'à la chute de l'empire franc et peut-être plus tard encore. A ce point de vue, l'étude de cette lutte mérite une attention spéciale.

Au milieu des désordres effrayants produits dans la société par la décadence de l'empire romain, un élément nouveau surgit: le Christianisme. L'introduction de la nouvelle doctrine religieuse, ses progrès, ses institutions, son influence sur l'ordre moral et matériel sont bien déduits par M. Poulet.

Dans le chapitre II, qui traite des institutions de l'empire carolingien, l'écrivain fait ressortir avant tout l'influence de la personnalité de Charlemagne, qui « appuyé sur la croix et l'épée, prétend amalgamer dans la société les institutions germaniques et certaines traditions romaines. » C'est un portrait parfaitement réussi du grand empereur, que des historiens ont représenté tantôt comme un réactionnaire dans le sens romain, tantôt comme un révolutionnaire décidé dans le sens germanique, tantôt comme un instrument parfois cruel de l'Eglise. Il n'était ni l'un ni l'autre. A l'exemple de ses ancêtres, il prenait le bien où il le trouvait, sans s'attacher exclusivement à l'un des éléments prédominants dans la société. M. Poulet poursuit l'idée de cet éclectisme carolingien dans tout le cours de ce chapitre, à propos des rapports entre l'Eglise et l'Etat, des sources du droit, du régime foncier, de la condition des personnes, etc.

Le chapitre III est consacré au haut moyen âge ou époque de transition, celle pendant laquelle la religion et la féodalité devinrent les principes dominants et dirigeants de la société. A partir de ce chapitre, l'intérêt du livre grandit pour notre pays, on le comprend facilement. Dès ce moment le caractère tout spécial de la nationalité belge commence à prendre une position nettement dessinée: l'histoire de la Belgique se dégage de l'histoire générale de l'Europe. M. Poulet développe d'une manière lucide l'influence des événements et des divers éléments qui se font jour dans la société. Tels sont la dissolution du pouvoir central, la créa-

tion d'un grand nombre de petites nationalités, l'origine de nos duchés, comtés et seigneuries, les invasions des Normands, le système féodal se développant à l'infini et forçant les rois d'Allemagne à lâcher pièce à pièce leurs derniers droits dans notre pays, la nécessité de la part des seigneurs de se créer des conseillers, des officiers, des cours féodales et de justice; les luttes de l'Eglise, les croisades, les métiers, le mouvement communal sorti de la localisation du droit et d'institutions locales, en un mot la commune existant de fait et avant le droit, comme une suite nécessaire d'associations déjà établies.

A propos des luttes de l'Eglise, l'auteur aurait peut-être pu rappeler les excès commis contre les établissements ecclésiastiques par l'aristocratie, quand celle-ci voyait passer en grande partie la propriété foncière aux religieux. Cette digression aurait permis aussi d'indiquer l'origine des biens de main-morte et de l'intervention de l'Etat en cette matière.

La description de ces mouvements sert en quelque sorte d'introduction au chapitre IV, intitulé: « Période communale, » la grande époque de notre histoire nationale. Dans cette partie du livre, l'auteur est parfois obligé de sortir des généralités pour invoquer l'autorité des faits à l'appui de sa manière de voir. Les remaniments territoriaux, les rapports spirituels, l'instruction, les sources du droit, le régime foncier, le système seigneurial, la condition des personnes, les princes et leur pouvoir, la justice, les finances et impôts, l'armée, les mouvements municipaux et politiques sont tour à tour examinés.

La période monarchique comprend tout le VI^e chapitre. A la chute du régime communal commence, au XIV^e siècle, celui de la monarchie tempérée par des lois fondamentales. Cette transformation se développe précisément au moment de l'unification de notre territoire. Les dix-sept provinces se séparent à la suite de la révolution du XVI^e siècle, révolution qui a pour résultat l'affranchissement des provinces septentrionales, qui échoue et finalement est étouffée dans les provinces méridionales. La Belgique, restée fidèle à ses souverains, subit des démembrements successifs au profit de la France. Ses souverains résidant en pays étranger, la considèrent comme une province appelée à former un simple appoint à leurs vastes états. A chaque traité politique la Belgique est sacrifiée. Elle végète tout en restant fidèle à ses institutions et à ses libertés anciennes jusqu'au moment de la période révolutionnaire qui commence en 1789. Enfin, les Pays-Bas et la principauté de Liège sont conquis par la France et finissent par faire partie de la République française.

C'est là que s'arrête le livre de M. Poulet. Ce livre plein de recherches, que relève une critique à la fois saine et ferme. L'auteur a rendu un service signalé à l'histoire en condensant d'une manière intelligente les faits principaux dans un style simple, aisé et sans recherche. Parfois il y met du feu, jamais de la passion, alors même qu'il traite les questions les plus brillantes. Il apprécie les hommes et les choses

à leur juste valeur, en historien impartial et qui sait qu'on ne peut juger le passé par le présent.

Il est à regretter qu'une table alphabétique des principales matières ne soit pas jointe au volume. C'est un instrument indispensable, surtout dans un livre destiné à l'enseignement.

CHARLES PIOT.

Esquisse de la religion des Gaulois, avec un appendice sur le dieu Encina, par Henri Gaidoz. (Extrait de l'Encyclopédie des sciences religieuses, tome V) Paris, Fischbacher.

Malgré tous les travaux dont la religion des Gaulois a été l'objet, malgré tant de dissertations et tant de longs ouvrages sur les druides, il faut bien avouer que l'on n'a que très peu de renseignements certains, très peu de notions sûres et indiscutables sur la religion gauloise. Qu'est-ce que le druidisme, sinon un mot forgé de notre temps? Qu'est-ce que la religion gauloise, dont nous parlent plusieurs historiens, sinon un système qui n'a jamais existé que dans la tête de quelques érudits? Egarés par le symbolisme que Creuzer avait mis à la mode au commencement de ce siècle, certains savants ont vu dans la religion des Gaulois de grandes idées morales que les prêtres du culte traduisaient au peuple en mythes poétiques et en brillantes fictions.

Le mérite du travail de M. Henri Gaidoz est de faire justice de toutes les erreurs jusqu'ici répandues dans les manuels et les livres d'histoire, et de ne rien avancer qui ne soit clair, précis, prouvé par les textes. Lui-même a soin de dire qu'il est encore trop tôt pour tracer d'une façon complète le tableau de la religion gauloise : les éléments d'une telle étude sont très variés, et on n'a pas encore réuni les matériaux indispensables à ces recherches (p. 7).

Les sources qu'il faut consulter sont de trois sortes : les témoignages des écrivains anciens, et entre autres de César, la seule autorité du monde ancien pour tout ce qui concerne la Gaule, si l'on n'avait pas Strabon; les monuments figurés et les inscriptions votives; les traditions populaires de la France comparées à celles des pays restés celtiques (Irlande, Ecosse, Galles et Bretagne).

Parmi les textes écrits, celui de César est, nous venons de le dire, le plus précieux. César a longtemps vécu en Gaule; c'était un bon observateur et un esprit libre et dégagé de préjugés. Il ressort de son récit (*Guerre des Gaules*, VI, 15-19), dit très bien M. Gaidoz, que la religion gauloise était un polythéisme analogue à celui des Romains et des Grecs, et qu'il était entouré d'un grand nombre de pratiques de dévotion (*religiones*). Il est seulement fâcheux qu'en parlant des dieux gaulois, il les ait désignés par les noms des dieux romains correspondants. Mais les inscriptions gallo-romaines nous font connaître des noms de dieux. On ne sait pas, il est vrai, le nom du Mercure gaulois; on ne peut que reconnaître l'importance de son culte, ordinairement célébré sur les hauteurs (par exemple, au sommet du Puy-de-Dôme et du Donon). Mais on sait qu'Apollon eut l'épithète gauloise de *Borvo*, et cette épithète, que l'on retrouve dans le nom des stations thermales de Bourbon l'Archambault, de Bourbon Lancy et de Bourbonne-les-Bains, est devenue le nom de la grande dynastie française des Bourbons; on retrouve encore le nom d'Apollon dans celui de certaines localités, comme Polignac et Poligny. Mars avait les épithètes de *Nemetona* (comparez la déesse irlandaise de la guerre, *Nemon*) et de *Camulus* (comparez le père de Finn, *Cumhal*, dans les traditions ossianiques). Mais l'introduction des divinités romaines en Gaule a jeté dans le panthéon gaulois la plus grande perturbation.

C'est ainsi qu'on voit dans les autels élevés sous le règne de Tibère par les marinières de Paris, un mélange incroyable de dieux indigènes et de dieux étrangers; *Esus* figure à côté de *Vulcanus*, etc. Parmi les noms d'autres divinités qu'on rencontre dans les inscriptions, M. Gaidoz cite encore la déesse *Epona*; *epos* en gaulois signifie cheval, et cette déesse est toujours représentée sous la forme d'une femme assise sur un cheval d'allure vigoureuse; elle présidait sans doute à l'industrie, très florissante en Gaule, des éleveurs de chevaux, et en général à l'équitation. L'ingénieur écrivain retrouve dans les *déeses-mères* de Nîmes et de Trèves le prototype des fées; elles sont assises et tiennent un enfant sur leurs genoux, comme la Vierge tenant l'enfant Jésus. Mais, outre les dieux communs à la Gaule ou à une partie de la Gaule, et les dieux locaux, particuliers à une seule localité, les Gaulois avaient d'autres dieux, les localités mêmes, les villes, les fleuves et les fontaines, les montagnes et les forêts, qu'ils avaient personnifiées et déifiées. Qu'on se rappelle seulement la dédicace *Vosego* qui s'adresse aux Vosges, les inscriptions à la Seine, à l'Yonne (*Deæ Sequane*, *Deæ Icauni*), à Nîmes, à Luxeuil, à Bibracte (*Nemauso*, *Lexovio*, *Bibracti*), et les noms de la Forêt Noire et de l'Ardenne, toutes deux qualifiées de déesses (*Dea Abnoba*, *Dea Arduinna*). Mais *Teutatès*, mais *Esus*, mais *Taranis*, ces trois divinités gauloises dont on apprend le nom dans les classes parce qu'elles sont mentionnées par Lucain? Mais l'Hercule gaulois que Lucien décrit comme le dieu de l'éloquence et nommé *Ogmios*? Fort sagement, M. Gaidoz ne se prononce pas sur ces dieux de l'ancienne Gaule; *Teutatès* ne paraît que comme épithète de Mars, et encore en Grande-Bretagne; *Esus* ne se rencontre que dans une inscription, et *Taranis*, seulement dans trois inscriptions, et chaque fois sous une forme différente. Quant à l'*Ogmios* gaulois, on ne trouve son nom que dans les traditions irlandaises; les Irlandais donnaient autrefois à leur écriture le nom d'*ogam* et la disaient inventée par *Ogma*.

Une des parties les plus originales de cette brochure est consacrée aux druides. Selon M. Gaidoz, les druides étaient à la fois prêtres, sorciers et médecins, c'est-à-dire les « courtiers du surnaturel, » ceux qui connaissaient les esprits invisibles et les maîtrisaient ou les apaisaient par leurs pratiques et leurs talismans : moitié hallucinés et moitié charlatans, ils prédisaient l'avenir et faisaient la pluie et le beau temps par leurs incantations. On a eu beau écrire des volumes sur leur organisation et les secrets de leur doctrine; on ne voyait pas dans la société gauloise une société primitive, pour qui la nature n'était autre chose que le domaine du surnaturel; on négligeait de comparer son état intellectuel à celui des classes grossières et superstitieuses de notre propre société. Il n'y a pas, en somme, de religion druidique, et l'on a eu tort de considérer comme les rites d'un culte certains usages qu'on rencontre dans tous les temps et dans tous les pays, par exemple la cueillette du gui. Il faut seulement remarquer que les druides étaient juges; on croyait en eux, et leur arrêt semblait dicté par les dieux : non seulement, dit César, ils président aux choses du culte, ont le soin des sacrifices publics et privés, et interprètent les traditions religieuses; mais ils décident de presque tous les différends, et, si un crime a été commis, s'il y a eu un assassinat, s'il y a débat en matière d'héritage ou de bornages, ils décident encore, et ce sont eux qui fixent les indemnités et les peines; si un particulier ou une peuplade ne s'est pas rendue à leur arrêt, ils l'excommunient (*sacrificis interdicitur*); C'est ainsi, comme l'observe M. Gaidoz, que les *brehons* d'Irlande rendaient

la justice; ces brehons ressemblaient beaucoup aux druides : ils formaient une classe héréditaire, ils enseignaient le droit et la littérature, et avant la conversion de l'Irlande au christianisme, il est permis de croire qu'ils étaient prêtres (*file*) et donnaient à leurs jugements le prestige et la sanction de l'autorité sacerdotale. Il est d'ailleurs probable que beaucoup de druides étaient de libres esprits qui ne s'acquittaient de leurs sacrifices que pour faire leur métier. Quelques-uns furent peut-être initiés à la philosophie grecque; de là ce que dit César, que les druides croyaient que les âmes passent des unes aux autres. Car les Gaulois ne professaient pas la doctrine de la métempsycose; ils pensaient que l'existence que les hommes mènent sur cette terre se continue dans un autre monde, et ils immolaient sur la tombe du mort des chiens, des chevaux, des esclaves qui devaient de nouveau servir leur maître dans une autre vie; le débiteur promettait même au créancier de payer sa dette, après sa mort, dans un autre séjour.

Quoi qu'il en soit, les druides, révérents et obéis par le peuple, passaient pour des hommes merveilleux; mais leur doctrine secrète, dont on a fait tant de bruit, était vraisemblablement, dit M. Gaidoz, un peu de physique amusante. Leur nom se rencontre d'ailleurs en irlandais sous la forme *drui* (au pluriel *druid*), qui a le sens de « sorcier, » et le nom de druidesse, qu'on trouve dans Lampride et Vopiscus, désigne des devineresses (ainsi la femme qui prédit à Dioclétien, comme la sorcière à Macbeth, son avènement à l'empire). La conquête romaine tua le druidisme : les druides n'étaient plus juges, ils n'étaient plus exempts des charges publiques, les Romains leur avaient défendu les sacrifices humains. Pourtant, ils ne disparurent pas. Comme l'a dit un des plus fermes écrivains et des penseurs les plus profonds de notre temps, M. Fustel de Coulanges, leur existence n'était pas contraire aux lois; ils n'étaient pas poursuivis comme ennemis publics; mais, déchu de son pouvoir politique et judiciaire, privé des grandes et terribles cérémonies de son culte, interdit à ceux qui voulaient être citoyens romains, déserté par tout ce qui faisait partie des classes élevées, le druidisme fut réduit à être la religion des plus ignorants et des plus grossiers et tomba au rang d'une superstition insignifiante.

Mais (et c'est là le troisième ordre des sources) certains usages du druidisme persistèrent à vivre dans le peuple. Selon Grégoire de Tours, les habitants de la Gaule représentaient en bois ou en bronze les membres malades dont ils sollicitaient la guérison. On a en effet trouvé des membres volés en bronze dans les ruines de sanctuaires gallo-romains, et cette coutume s'est conservée dans certains lieux consacrés à la Vierge et aux saints du christianisme. Aujourd'hui encore on jette dans le feu de la Saint Jean des mannes ou des paniers d'osier qui contiennent des chats, des chiens ou quelque autre animal; or, César nous parle de mannequins d'osier dans lesquels les Gaulois brûlaient des hommes tout vifs; comme dit M. Gaidoz, les animaux ont remplacé les hommes.

On voit par ce rapide résumé ce que renferme la brochure de M. Gaidoz. Nous la recommandons à tous ceux qu'intéresse l'antiquité gauloise. C'est l'œuvre d'un esprit judicieux, sage, armé d'une critique sûre et pénétrante, qui se résigne à ignorer ce qu'il ne peut savoir, mais qui sait bien ce qu'il dit. La science n'est pas encore assez avancée, dit-il à un endroit de son opuscule; mais partout où la science a dit son mot, où l'on peut, grâce aux textes, aux monuments figurés et aux traditions populaires,

comprendre et expliquer le passé, M. Gaidoz n'hésite pas à exprimer son opinion. Il a montré que la religion gauloise n'est, comme on l'a cru, ni une sagesse primitive, ni une seconde religion révélée; il a défini le rôle politique et social que jouait le corps sacerdotal dans les affaires de la Gaule; il a vu qu'un druide gaulois, un Divitiacus, par exemple, qui, au dire de Cicéron, possédait la physiologie et prédisait l'avenir, avait sur ses compatriotes ignorants le même ascendant qu'un marabout d'Algérie; enfin, on remarquera la part qu'il a faite, non sans raison, à la basse mythologie; à côté des grands dieux, il a vu qu'il existait aussi des petits dieux, appartenant au monde de la nature, et qui avaient le respect et l'amour des hommes.

L'appendice sur le dieu Encina est très curieux: c'est l'histoire d'une bévue étymologique, racontée avec cet esprit fin et caustique qui s'unit, chez M. Gaidoz, à une érudition étendue et qui fait une des originalités de l'éminent directeur de la *Revue celtique*. A la suite d'un article de M. A. de Barthélemy sur une statuette récemment découverte du dieu gaulois du tonnerre, Taranis, un linguiste distingué envoya à M. Gaidoz une dissertation sur le mot *Encina* qui accompagnait la gravure du dieu. D'après ce savant la première syllabe du mot, *enc*, donnant *anc* dans les langues britanniques, répondait à l'irlandais *ec*; *encina* n'était autre que l'irlandais *écan*, en gallois *angen*, en cornique *anken*, en breton *anquen*, c'est-à-dire la contrainte, la nécessité. Bref, la dissertation était très serrée, très convaincante, et il y avait peu de mots gaulois qui, comme *encina*, se fussent jusqu'ici présentés avec autant de preuves; tous les mots correspondants, et pour la forme, et pour la pensée, étaient fournis par les langues celtiques. Il n'y avait qu'une méprise, dit M. Gaidoz; *Encina* était le nom du graveur qui demeure à Paris, boulevard Montparnasse, 51. *Et nunc erudimini*; avis à tous ceux qui abusent de l'étymologie.

A. CHUQUET.

Ouvrages complètes d'Eustache Deschamps, publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque royale, par le marquis de Queux de Saint-Hilaire. Paris, Firmin Didot, tom. 1^{er}, XIV et 445 pp. in-8°. (Société des Anciens textes français.)

Après Crapelet et même après Tarbé, il restait encore bien des œuvres à faire connaître du narquois champenois, Eustache Deschamps (dit *Morel*, comme on trouve sur le fac-similé d'une quittance placée en tête de ce premier volume). M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire, aimant les publications complètes et définitives, a préparé depuis longtemps celle du manuscrit unique n° 840 de la Bibliothèque Nationale de Paris. C'est un des plus volumineux de ce vaste dépôt, puisqu'il comporte plus de 82,000 vers ou lignes. Il y a là 1,175 ballades, 171 rondeaux, 80 virolais, 14 lais, 28 farces, complaintes et traités divers, 17 lettres ou épîtres. De toutes ces pièces, trois seulement sont en prose. « Cette édition, disait M. de Montaiglon dès 1861, sera des plus importantes pour la connaissance du temps de Charles V et de Charles VI. »

Ce n'était pas trop dire. Ce millier de ballades contient plus de renseignements historiques qu'on ne serait tenté de le croire. Bien que Molière ait dit :

La ballade, à mon goût, est une chose fade :
Ce n'en est plus la mode; elle sent son vieux temps,

on doit reconnaître que la plupart de ces trios de stances sur deux rimes se rapportent à une curieuse réalité du temps. Et quel temps encore? Celui de Duguesclin et des Grandes Compagnies ;

celui que Froissart, un ami de Deschamps, nous a montré si dramatique. Qu'on ne s'étonne pas de rencontrer un si vif reflet des choses contemporaines dans ces pièces dont le « refrain » est devenu symbole de banalité. « La ballade, dit M. de Queux de Saint-Hilaire, fut au XIV^e et au XV^e siècles la forme préférée des délicats. » C'était comme le sonnet au seizième, et l'épigramme des anciens Ioniens: un cadre pour tout ce qui paraissait mémorable et digne de durée. L'éditeur d'Eustache Deschamps a toute autorité pour parler de ce genre. Il en a publié, en 1868, un spécimen des plus intéressants: *Le livre des Cent ballades*, où les plus grands seigneurs du temps de Charles VI viennent jouter sur des questions de morale chevaleresque.

Le satirique champenois, qui se moquait de tout ce qui était ridicule et même de sa personne, à laquelle il accordait la « royauté de la laideur », jetait sa verve à tous les vents. Rien ne lui arrivait, soit comme chef de famille, soit comme clerc et trésorier du roi, qu'il n'y trouvât matière à ballade. Un refrain spirituel, primesautier s'adaptait le plus souvent en se renforçant à chacun des trois couplets traditionnels, et souvent même à ce qu'on appelait *l'envoy* ou le *prince*. Il est bien entendu qu'il ne s'agit pas toujours d'un prince du *puy d'amour* ou d'un concours littéraire du temps, comme le suppose M. Tarbé (1). Si le poète parle des routiers et des malandrins qui, peu après le désastre de Poitiers, ravagèrent la France, il trouve des mots et des traits qui auraient fait bonne figure dans le savant tableau de M. Siméon Luce (*Histoire de Bertrand Duguesclin et de son époque*, chapitre X). « Je ne crois pas, dit-il, que de tous les méliers, y compris même celui d'usurier, il y en ait un plus dangereux (*douteux*) que celui « que prennent mainte gent. » Ils suivent à l'étonnante le mouvement (*le tourment*), et la cupidité les entraîne à la perte de leur nom et de leur salut. Insensiblement, on y devient meurtrier, et quoi encore ?

Car on devient, de ce suir, meurtriers,
Lerres aussi, et de ravissement
Consentables, violeur de moustiers,
Femmes ravir, ardoir villainement,
Et ses voisins trahir malvairement,
Prandre le leur, d'eulx faire chère lie
Sanz cause avoir du faire aucunement;
Qui saiges est, n'ait de ce faire envie!

Ce refrain revient comme une conclusion chaque fois plus éloquente. Le poète, qui ne connaît que trop les malheurs qu'il déplore, pronostique à ces ravageurs toutes les malédictions de la postérité.

Eustache Deschamps est peut-être mauvais mari, bien qu'il dise à sa fille, au moment de la marier :

Veillés en bien à vo mère retraire (2).

Peut-être aussi, s'il en faut croire M. Paulin Paris (*Notices et Extraits*, etc. VI, 436), fut-il, comme Rutebenf, plus original que scrupuleux, plus malicieux que philosophe. Mais, à tout prendre et sans qu'on puisse le contester, il fut sincère et ardent patriote, et par là même, fidèle serviteur du roi, ce qui n'était ni commun ni facile à cette époque de troubles, de déflections et de désastres. On peut même trouver que ce patriotisme le rend injuste et cruel à l'égard de Philippe Van Artevelde et des Flamands vaincus à Roosebeek. La Flandre de 1385 est pour cet officier royal le pays de Judas, de Caïn, la terre de malédictions. Il en veut même à la boue et à la pluie. Gand surtout est la ville « haineuse, felonnie et cuideresse. » Il ne saurait lui pardon-

(1) *Ouvrages inédites d'Eustache Deschamps* (par Tarbé). Reims, 1849 (Paris, Techener). — *Recherches sur la vie et les ouvrages d'Eustache Deschamps*, I, 22.

(2) Ressembler.

ner d'avoir osé lutter contre le roi de France et d'avoir obéi, à sa manière, à cette fière devise que le trouvère a empruntée à son maître Guillaume de Machault :

L'ay ce que doiz, et aviengne que puet.

Mais les colères d'Eustache Deschamps ne durent pas. Il n'est pas champenois impunément; il préfère, comme Lafontaine, décocher de piquantes fables en guise de narquois et cordial avertissement: la cigale et la fourmi, (*qui saiges est face ainsi pourveance*), — les fourmis et le lion (*Il estoit mort s'il ne s'en fust alé*). — Dans ces fourmis que sire lion eut tort de mépriser, M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire a peut-être raison de voir les bourgeois flamands révoltés, soit contre le comte, soit contre son suzerain français. C'est dans ces malins apologues que le refrain fait merveille et retentit d'un carillon toujours croissant comme dans les chefs-d'œuvre de Béranger.

Quel lettré ne se rappelle ce vers gausseur de la 58^e ballade :

Qui pendra la sonnette au chat ?

Au reste, il aime, comme Lafontaine encore, à jouir du confort, du bien-être matériel, et il ne se gêne pas pour chanter les moindres douceurs de la vie. Quand il est maître d'hôtel du duc de Bourgogne, il sait apprécier le luxe de Bruges et la cuisine de Bruxelles, bien qu'il y signale l'abus de la moutarde. Il y consacre toute une ballade. Mais il a beau voyager (peut-être même jusqu'en Orient); il n'y a que Paris qui puisse s'appeler la merveille des merveilles. « Rien ne se peut comparer à Paris, » dit-il dans une ballade renforcée d'un rondeau, comme s'il s'agissait de commenter un texte précieux.

A propos des raffinements de la Cour, il prodigue les détails précis et techniques. Avis à ceux qui veulent faire connaître ce siècle en déshabillé, comme l'a essayé de la façon la plus heureuse M. Vanderkindere, dans son *Siècle des Artevelde*. Le bon de l'affaire, c'est que cet amateur de Cour prétend parfois célébrer la simplicité des champs, comme Philippe Desportes, cet autre hypocrite, ce bucolique de la Cous trop italienne de Henri III. « Je n'ay cure d'estre en geole, » s'écrie ce fantasque ami des princes. Rien ne prouve pourtant qu'il n'ait pas été sincère en ce moment. Ne vous y trompez pas, c'est un vrai poète, une chose ailée, malgré certaine lourdeur qu'il doit à l'atmosphère d'un siècle qui penchait déjà fortement vers la prose.

Eustache ne croit pas à l'astrologie, mais plutôt au libre arbitre :

Dieux ordonna la franche volonté
A un chascun, pour faire mal ou bien,
Mérite au bien, au mal paine et dureté :
Et quant à moi, cette sentence tien.

Cette désinvolture le suit presque partout, quelquefois même dans les solennelles allégories qui sont le fléau littéraire du temps. Par exemple, quand il se suppose transmué tour à tour en faucon, en grue, en pic, et qu'après avoir été successivement puni d'avoir trop bien vu, trop bien entendu, trop bien parlé, il s'en vient dire piteusement « à Jupiter venus de Paradis » :

Confortez moi, dittes moy que ferai ge ?
Je ne sçay mais quel beste devenir

Il y a là du Thibaut le chansonnier et du Lafontaine l'fablier. Dans sa 104^e ballade, Eustache Deschamps ne demande-t-il pas le vivre et le couvert, sans vouloir davantage? Dans la pièce suivante, déjà publiée par Tarbé (II, 23), il oublie cette nonchalante philosophie du bonhomme pour se moquer un peu des condottieri qui dévorent son pays. « Je ne sais pas, s'écrie-t-il, ce que l'avenir nous réserve; mais c'est chaque jour une nouvelle espèce d'aventuriers. « Toudis

vient un nouvel langage. » Hier, c'étaient les Anglais et les Gascons; on n'entendait partout que : *San capdet!*, ou bien Saint-George! Aujourd'hui, c'est aux Bretons de nous faire entendre leur juron menaçant : « Je le voue à Dieu! » Demain, les Bourguignons nous feront trembler par leur : « Je renie Dieu! » Et tous ceux qui veulent imiter ces routiers, ces batteurs d'estrade et apprendre « à bien raençonner un mesnaige » se mettront à apprendre et à répéter ces jurons à la mode.

C'est la fin du monde, remarque-t-il en 1392, en énumérant les quatre fléaux de fatal augure : « Mortalité, tempest, guerre et famine. » Laissons donc « vanité pour vertus, » et, puisque c'est bien la guerre qui sévit partout, sachons au moins nous battre avec honneur. Qu'on songe à autre chose qu'à « emplir son sac. » Il faut se défier des apparences; car « on ne congnait aux robes la pensée, » et sous le nom d'amour « se tapist traison ». En attendant, heureux qui a de quoi!

Saiges est cil qui puet vivre du sien.

Cette débâcle de la France « la dolente esbahie », cette première banqueroute du monde féodal, nous en trouvons la peinture achevée si nous rassemblons les traits épars dans les vers du poète au franc-parler. Comme il est lui-même fait à l'image de son temps, comme il l'exprime à merveille par l'étourdissante spontanéité de son langage, il en résulte que ses confidences les plus personnelles, les plus intimes, nous peuvent servir comme de symptômes dignes de l'histoire. Eustache nous raconte sa vie par le menu, sans en rien omettre, ni les contradictions, ni les défaillances; de là, cette importance des boutades les plus fortuites. C'est ainsi qu'Horace appelait les satires de son maître Lucilius *notiva tabella* : « Comme à de fidèles amis il disait à ses livres tous ses secrets; heureux ou malheureux, il ne cherchait pas d'autres confidents. Aussi peut-on y lire, comme sur un tableau votif, toute l'histoire du vieux poète. »

C'est assez, croyons-nous, pour faire voir toute l'utilité de la publication de M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire. Dans ce premier volume, outre une préface explicative des sources et des principes de la nouvelle édition, nous trouvons déjà des notes savantes et nombreuses qui nous aident à dater, à situer la plupart de « ces œuvres de circonstance, » comme dit très justement l'éditeur. En attendant le glossaire qu'il nous promet, il élucide çà et là les mots les plus nécessaires. Qu'il nous permette de lui prouver l'intérêt que nous attachons à ses recherches, par une seule rectification que nous voulons suggérer. Dans la 146^e ballade, p. 273, le poète déplorant la manie des jurons, si grande encore à son époque, en vient à dire :

Encores ay je d'autres veus
Jurer le sang que Dieux spietta.

La note dit : « peut-être *répandit*. » Il nous semble qu'il serait plus exact d'interpréter *spietta* par « faire jaillir, lancer par jets. » En effet, dans nos patois de Flandre et de Wallonie, nous trouvons le même sens pour la même expression. A Gand, *specten* pour *spuiten*, faire jaillir. A Liège, on dit : *spiter*, *sipiter*, faire jaillir, de *spitant*, fringant, vif. — En rouchi, *spitte espiter*; de là : *spiture*, élaboussure. On y voit même une sorte d'onomatopée. Par cet exemple, comme par plus d'un que nous pourrions citer de Froissart, on peut voir combien M. Littré a été bien inspiré de rapprocher si souvent les étymologies françaises des formes et des modifications wallonnes. J. STECHER.

BULLETIN.

The Life and Letters of Madame Bonaparte, By Eugene L. Didier. Londres, Sampson Low. — Elisabeth Patterson Bonaparte fut une femme intéressante, sinon aimable. Née à Baltimore, en 1785, elle connaissait par cœur à onze ans les *Maximes* de Larocheffoucauld, et, à dix-huit elle épousait Jérôme Bonaparte, qui visitait alors les Etats-Unis. Son père, natif de l'Ulster, un type d'homme d'affaires, grave, industriel, parvint à amasser une énorme fortune. Elisabeth hérita de son adresse pratique et de sa ténacité; mais elle appliqua ses qualités à la poursuite d'un but différent des entreprises commerciales. Elle voulut être une femme du monde, et ses vœux se réalisèrent. Elle épousa Jérôme Bonaparte en 1803. Le père Patterson s'opposa fortement à cette union; mais elle déclara qu'elle aimait mieux être la femme de Jérôme pour une heure que celle de tout autre pour la vie. Napoléon, furieux, ordonna à son frère de revenir, et défendit à Elisabeth Bonaparte de mettre le pied en France. Une lettre de Robert Patterson, envoyé à Paris pour plaider la cause de sa sœur, montre bien à quel point la famille du grand homme était divisée. Lucien, Madame Mère, tous les frères et sœurs applaudirent au mariage, tandis que Napoléon refusait absolument de le reconnaître. Pour lui, Elisabeth Bonaparte n'était qu'une « jeune personne » avec laquelle Jérôme s'était un instant oublié. Un acte du Sénat défendit à tous les officiers de l'Etat-civil de transcrire sur leurs registres le certificat du « prétendu mariage », et quand Jérôme et sa femme parirent pour l'Europe, le premier Consul s'était fait empereur. Jérôme vint à Paris pour adoucir son frère et se laissa séduire par lui. Pendant ce temps, Elisabeth, après avoir essayé de prendre terre à Lisbonne, partait pour Amsterdam; mais deux navires de guerre l'attendaient à son arrivée au Texel, d'où elle dut se rendre en Angleterre. La curiosité publique était si vivement excitée que Pitt dut envoyer un détachement de troupes pour maintenir la foule qui assistait à son débarquement. Son fils naquit à Camberwell en juillet 1805. Les deux époux ne se revirent plus qu'une fois. Des années s'étaient écoulées quand un jour l'ex-roi et l'ex-reine de Westphalie rencontrèrent « la divorcée » dans une galerie de tableau à Florence. On n'échangea pas un mot; mais Jérôme, se rapprochant de la reine, lui souffla à l'oreille : « Voici ma femme d'Amérique ». Ainsi finit cette curieuse entrevue.

Madame Bonaparte survécut environ trois quarts de siècle à son divorce. Sa seule ambition pendant quelque temps fut de marier son fils comme devait être marié le neveu d'un héros; à son grand désappointement, le jeune homme qui était, semble-t-il, un garçon simple, modeste et sensible, ruina ses beaux projets en s'unissant à une jeune fille de Baltimore.

Elisabeth Patterson était extraordinairement belle. Ses lettres nous la font connaître comme un composé de vanité et de cynisme; elle appelle son père « Dear Sir » et lui écrit dans un style sententieux et recherché. Quand elle revint à Baltimore, elle était déjà une vieille femme; mais elle garda sa beauté et sa vanité jusqu'à la fin. Elle mourut à l'âge de 94 ans, laissant une fortune de quinze cent mille dollars. Elle avait dix ans, remarque l'*Athenæum* anglais quand le bonapartisme remporta, le treize vendémiaire, son premier succès; si elle avait vécu quelques mois de plus, elle l'aurait vu s'éteindre pour toujours dans le pays des Zoulous.

I Diarii di Marino Sanuto. T. I, parte 1. Venezia, a spese degli Editori. — Il n'existe pas, dit M. A. de Reumont dans l'*Academy*, de monument attestant autant de zèle et d'attention à collectionner des documents officiels de tout genre et à enregistrer les faits de chaque jour. Marino Sanuto fut, du reste, admirablement secondé par le gouvernement de Venise, par ses relations de famille et ses fonctions officielles. A l'époque où, après avoir écrit les *Vies des Doges*, le chroniqueur italien conçut le

projet de recueillir les éléments d'une histoire contemporaine de la république, bien que sa puissance commençât à décroître, Venise était encore un centre important d'intérêts politiques et commerciaux; mieux que tout autre Etat, elle était informée de ce qui se passait dans le monde, et toutes les informations qu'elle recevait sont condensées dans le journal de Sanuto. On y trouve soit *in extenso*, soit en extraits, les rapports et documents adressés aux divers magistrats sur l'administration, la politique, la diplomatie, les affaires ecclésiastiques, la guerre, le commerce, la police, les actes publics, édits et placards, des extraits des documents émanant du Conseil des Dix, des lettres privées et des matériaux adressés à l'auteur. C'est dans ce journal seulement que les précieux rapports des ambassadeurs de la République, de 1492 à 1527 nous ont été conservés en copieux extraits. Bien des historiens ont mis à profit les 58 volumes in-folio qui forment cette œuvre immense; tous en ont reconnu la haute valeur et exprimé le vœu de les voir publiés intégralement. La Société historique, récemment fondée à Venise, a entrepris de répondre à ce vœu; mais pour le moment elle se borne à la publication des douze premiers volumes, qui embrassent les années 1496 à 1511. L'éditeur du premier volume est M. F. Stefani.

Adresses political and educational. — *Scientific lectures*. Par Sir J. Lubbock, Londres, Macmillan, 2 vol. — Le premier de ces volumes contient un article « sur la politique impériale de la Grande-Bretagne », un autre sur l'Egypte, où l'on trouve résumés les travaux les plus récents, et une étude, en deux parties, sur l'éducation. Sir J. Lubbock plaide vigoureusement la cause des études scientifiques considérées comme partie essentielle d'une éducation libérale. Il insiste notamment sur ce point qu'en matière d'éducation élémentaire l'étude des choses doit remplacer l'étude des mots. Il est évident, comme il le dit très bien, que le but doit être moins de remplir l'intelligence de faits et de définitions que d'enseigner à l'enfant l'art d'apprendre. On confond trop l'instruction et l'éducation. Un enfant qui quitte l'école à quatorze ans sachant beaucoup, mais ayant en horreur l'enseignement sec et mécanique dont on l'a fatigué, aura oublié à vingt ans tout ce qu'il a appris, tandis qu'un autre auquel on aura su inspirer le désir de savoir cherchera à augmenter la somme de ses connaissances. Dans le recueil d'études scientifiques, la plus intéressante est celle qui concerne les mœurs des fourmis. L'auteur constate chez les diverses espèces de fourmis des conditions de vie différentes, correspondant aux premiers degrés du développement de l'humanité. Telle espèce, par exemple, comme la *formica fusca*, vit principalement du produit de la chasse. D'autres, comme le *Lasius flavus*, représentent un type déjà supérieur et peuvent être assimilés à l'homme de l'âge pastoral; leurs communautés sont plus nombreuses; elles agissent avec plus d'ensemble; les combats qu'elles livrent ne sont pas des combats singuliers; elles connaissent l'art d'organiser des actions. Puis viennent les moissonneuses, que Sir J. Lubbock compare aux peuples agricoles.

Travels and researches among the lakes and mountains of eastern and central Africa. From the journals of the late James Frederic Elton. Edited and completed by H.-B. Cotterill. London, Murray. — On sait que le capitaine Elton mourut au mois de décembre 1877 pendant qu'il revenait de l'extrémité nord du lac Nyassa à la côte orientale. Son compagnon, M. H.-B. Cotterill, s'est chargé de réunir et de compléter ses notes. La relation se divise en deux parties, dont la première comprend le récit d'un voyage d'exploration fait le long de la côte jusqu'au Mozambique. Le capitaine Elton, alors consul d'Angleterre, employa principalement ses soins à la suppression de la traite, au sujet de laquelle l'introduction, écrite par M. Holmwood, fournit d'intéressantes informations. La seconde partie contient la relation du voyage du Zambèse au

Nyassa. et du Nyassa à la route suivie par les caravanes qui vont du Tanganyika dans l'Ugogo, en vue duquel mourut le capitaine Elton. L'ouvrage est orné de dessins et accompagné de cartes.

Cyperm unter den Engländern. Reise-Skizzen, von Karl Schneider, Cologne — M. Schneider, correspondant de la *Gazette de Cologne* à Constantinople, a été envoyé l'an passé dans l'île de Chypre, d'où il a adressé à la *Gazette* des lettres qu'il vient de réunir en volume. Ses appréciations au sujet de la situation politique et morale de l'île dénotent un observateur attentif et instruit. Il juge très sévèrement l'administration turque.

Notes by a naturalist on the Challenger. By H. N. Moseley. London, Macmillan. — A défaut de relation officielle complète du voyage de *Challenger*, les volumes de lord G. Campbell, du lieutenant Spry, du Dr Wild et le fragment de Sir Wyville Thomson, relatif à l'Atlantique, ont fourni au public des informations concernant ce qui a été fait et les pays visités. Les observations chimiques et physiques de M. Buchanan, le chimiste de l'expédition, ont été en grande partie publiées dans les *Proceedings* de la Société Royale. Les résultats zoologiques formeront une série de volumes in-4°. L'infortuné W. von Suhn, qui mourut pendant le voyage, et M. Moseley ont fourni à divers recueils d'importants mémoires contenant les observations faites par eux. Le dernier vient, en outre, de mettre au jour, dans un volume illustré avec soin, le journal de ses aventures et des observations qu'il a recueillies aux endroits où il a abordé pendant ce voyage de circumnavigation qui n'a pas duré moins de trois ans et demi. M. Moseley a traité son sujet en maître. Il décrit les hommes et les choses, les curiosités qui intéressent au point de vue de l'ethnologie, de la zoologie, de la botanique, de la géologie; il exhibe un cabinet d'armes, de vêtements, d'ustensiles, d'animaux, de minéraux et de fossiles, et rappelle ses souvenirs, auxquels se rattachent de curieuses informations. (*The Athenæum*).

— On connaît la théorie de M. Gladstone, reprise par MM. Geiger et Magnus, au sujet du développement historique du sens des couleurs, suivant laquelle la sensibilité de la rétine se serait perfectionnée dans le cours des âges. Les partisans de cette théorie expliquent ainsi comment dans les livres sacrés de l'Inde et même dans Homère on ne constaterait que des notions encore bien vagues des couleurs, à ce point qu'Homère ne connaîtrait ni le bleu ni le vert, qu'il ne distinguerait les couleurs que d'après leur degré de clarté. Le professeur Marty (*Geschichtliche Entwicklung des Farbensinnes*), montre que les faits allégués par MM. Gladstone, Geiger et Magnus peuvent être expliqués autrement que par des raisons physiologiques. Si Homère ne parle pas du ciel « bleu », des prés « verts », c'est tout simplement parce que des épithètes aussi prosaïques ne sont pas en harmonie avec les lois de la diction poétique; la même considération rend compte de toutes les anomalies et de l'inexactitude apparente des noms que le poète applique aux couleurs. On peut trouver étrange qu'il attribue à la mer tantôt la couleur du violet, tantôt la couleur du vin, qu'il qualifie le sang de pourpre ou rouge à un endroit, de brun ou de noir à un autre; mais on peut trouver tout aussi étonnant qu'il parle de la corde d'un arc « qui chante », de la peau « noire » d'Ulysse. D'ailleurs, l'histoire et les restes de l'art ancien que nous possédons prouvent que les peintres et les architectes grecs employaient déjà six siècles avant notre ère les mêmes couleurs que nous; que les Egyptiens, les Chinois, les Indiens les connaissaient à une époque infiniment plus reculée.

— *La Rassegna settimanale* (17 août) apprécie très favorablement le rapport présenté l'année dernière au nom des Sociétés agricoles de Belgique sous la direction de M. Em. de Laveleye (*L'Agriculture belge*). « Un ouvrage sur l'agriculture de la Belgique, dit la revue italienne, est toujours digne de considération, par la grande importance théorique et

pratique du sujet. La Belgique est le pays le mieux cultivé et le plus productif du monde, et cela malgré le peu de fertilité naturelle des deux tiers de son territoire. Le livre que nous annonçons acquiert encore un intérêt plus grand par la compétence de l'auteur et les circonstances dans lesquelles il s'est produit. Il se recommande, non seulement par l'abondance et l'exactitude des notices, mais par le soin avec lequel les observations ont été recueillies, la clarté et l'élégance de la forme. »

— M. Georges Rodenbach vient de publier (Paris, Lemerre) sous ce titre : *Les Tristesses*, un recueil de vers que M. Maxime Gaucher apprécie en ces termes dans la *Revue politique et littéraire* : « La tristesse de M. Rodenbach me touche, car elle me paraît sincère : il y a en lui un fond naturel de mélancolie. Tempérament maladif, je le croirais volontiers; soit d'idéal inassouvi, aspirations trophantes, sensibilité trop vive, tout a contribué à entretenir et à développer cette tristesse qui n'a jamais connu le rire. Les larmes qu'il verse ne sont pas toutes des perles précieuses; mais il en est qui méritent qu'on les recueille. » M. Gaucher cite notamment : *le Muet, les Enfants, l'Infini*.

Nous lisons dans la Chronique de la *Revue Critique* :

La thèse de M. Riemann, intitulée « *Etudes sur la langue et la grammaire de Tite-Live* », forme le XI^e fascicule de la *Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome*. (Thorin, 240 p.) Elle commence par une remarquable introduction où le jeune philologue caractérise, par quelques traits généraux, le style de Tite-Live et les changements que subit la langue latine depuis Cicéron jusqu'à Quintilien. Dans le corps de l'ouvrage, M. Riemann traite successivement du substantif, de l'adjectif, du pronom, du verbe et de l'adverbe. Il a voulu donner quelques fragments d'une grammaire de Tite-Live, corriger et compléter, sur quelques points, le travail de M. Kühnast, accroître par ses observations les faits réunis par M. Draeger dans sa *Syntaxe historique*, déterminer, autant que possible, en quoi la grammaire de Tite-Live s'éloigne ou se rapproche de celle de l'époque classique. Il résulte de ses conclusions, qu'on n'est pas encore arrivé à une sûre et complète connaissance de la langue latine, et que bien des questions gagneraient à être étudiées de plus près. Quant à la langue de Tite-Live, elle forme la transition entre la prose de l'époque classique, représentée par Cicéron et par César, et la prose de l'époque impériale, qui est une prose de décadence. Dans un appendice, M. Riemann traite de quelques différences entre la syntaxe de Tite-Live et celle de Cicéron ou de César. — Le premier volume d'une *Histoire de l'unité politique et territoriale de la France*, par J.-B. Paquier, a paru chez Hachette (in-8°, 362 p.). Cet ouvrage comprend l'ensemble des conférences faites par M. Paquier en 1877 et en 1878 à l'hôtel de ville de Versailles; le premier volume du livre renferme vingt-deux chapitres et s'étend jusqu'aux guerres de religion. — L'édition fondamentale de Platon, dont M. Martin Schanz, de Wurzburg, a entrepris la publication (Tauchnitz, Leipzig) ne comprenait encore que les cinq dialogues suivantes : *Euthyphron*, *Apologie*, *Créon* et *Phédon* (t. I^{er}, paru en 1875), *Cratyle* (1^{er} fascicule du t. II, 1877). Elle vient de s'augmenter d'un nouveau demi-volume, qui renferme les six premiers livres des *Lois*. L'autre demi-volume, qui doit comprendre la fin des *Lois* et l'*Epinomis*, paraîtra bientôt. On sait que le texte des *Lois* ne repose que sur un unique manuscrit, le Parisinus A, duquel tous les autres dérivent : M. Schanz a consacré une partie de l'année 1878 à collationner à nouveau ce précieux parchemin, en donnant la plus grande attention à la recherche de la première main souvent cachée sous des grattages et corrections d'époques diverses. — On annonce de Vienne la prochaine publication d'une revue, qui sera pour l'Autriche ce qu'est pour la France la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*; elle aura pour titre : *Mittheilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung in Wien*, et paraîtra chaque trimestre (à Innsbruck, chez Wagner); elle est entièrement consacrée aux études et aux recherches historiques (à l'exclusion de l'antiquité), mais sans se borner à l'Autriche; elle accepte la collaboration de

savants étrangers. Le directeur de la nouvelle revue est M. Ch. Foltz, assisté des professeurs Sichel, Thausing et Leissberg. Le premier numéro renfermera des articles sur la littérature historique de la Bohême et de la Hongrie. — Nous avons entrepris nos lecteurs d'une collection intitulée : « *Recherches sur les sciences politiques et sociales*, » (*Staats und Socialwissenschaftliche Forschungen*), dirigée par M. Schmoller (Leipzig, Duncker et Humblot). Le troisième volume de cette collection a paru; il est dû à M. Lamprecht et a pour titre : « *Contributions à l'histoire de la vie économique en France au XI^e siècle*. » (*Beiträge zur Geschichte des französischen Wirtschaftsleben im XI^e Jahrhundert*) — Archimède a trouvé enfin un éditeur qui n'est pas seulement un mathématicien, mais avant tout un philologue. On peut espérer de lire, dans quelques années, un texte d'Archimède aussi correct que le permet l'état des manuscrits. Un jeune docteur de l'Université de Copenhague, J.-B. Heiberg, vient de faire paraître un petit volume intitulé *Quæstiones Archimedæ*, 200 pages, in-8°, qui contient à la fois une notice très complète sur l'illustre mathématicien de Syracuse et une discussion critique qui établit les vraies bases de la constitution du texte.

REVUES ÉTRANGÈRES.

CONTEMPORARY REVIEW. — MACMILLAN'S MAGAZINE. — FRASER'S MAGAZINE. — DEUTSCHE RUNDSCHAU. — RIVISTA EUROPEA.

CONTEMPORARY REVIEW. — Lors des récents débats de la nouvelle loi sur l'enseignement primaire, on a beaucoup parlé des institutions scolaires anglaises, mais on en a parlé, qu'il nous soit permis de le dire, d'une façon qui ne prouvait pas précisément chez les orateurs une parfaite connaissance du sujet qu'ils traitaient. C'est un peu là le côté faible de toutes nos discussions, parlementaires ou autres. Ignorant de ce qui se passe à l'étranger, on accepte pour argent comptant tout ce qu'on entend rapporter, et l'on s'expose ainsi à tomber dans les plus regrettables erreurs.

Il est très fâcheux, à ce point de vue, que l'excellent article de M. Francis Peck n'ait pas paru plus tôt, car il renferme des détails précis sur la véritable organisation des écoles primaires anglaises, telle que l'a créée le mémorable bill de 1870, le bill Forster, pour lui donner le nom que la reconnaissance publique lui a justement attribué.

Depuis la promulgation de ce bill, l'Angleterre — il ne s'agit ici que de l'Angleterre proprement dite, abstraction faite de l'Écosse et de l'Irlande — a été divisée en districts scolaires, dans lesquels doivent exister des installations suffisantes pour pourvoir à l'instruction de tous les enfants, et où, à défaut d'initiative volontaire, un comité est institué pour parer à l'insuffisance et contraindre les enfants à recevoir l'instruction. Les membres des comités sont élus par tous les contribuables des deux sexes dans les différents districts, et chaque comité compte cinq membres au moins et quinze au plus, sauf dans la métropole de Londres, qui possède cinquante représentants. Les comités ont la faculté de construire des écoles, d'emprunter au gouvernement les fonds nécessaires, remboursables en cinquante ans avec un intérêt de 3 1/2 p. c., de pourvoir les écoles industrielles et de remplir le but de la loi sur ces écoles en ce qui concerne les enfants en danger de devenir criminels. Il leur appartient aussi de nommer des administrateurs locaux aux écoles et des sous-comités chargés d'assurer les règlements sur la fréquentation régulière des enfants. Ils ont le droit de lever une taxe dans tout le district scolaire pour se procurer les fonds utiles à la poursuite de leurs travaux et de frapper d'amende les parents en défaut. De même que les écoles privées, ils obtiennent des subsides du gouvernement en proportion du degré d'instruction des élèves. Chaque comité a la latitude de décider si l'éducation donnée dans les écoles placées sous son autorité sera purement séculière ou comprendra l'instruction religieuse, pourvu que, dans ce dernier cas, on ne se serve dans l'enseignement

d'aucun catéchisme, d'aucun formulaire religieux spéciaux à une confession particulière.

Cette organisation, plus qu'urgente à l'époque où elle a été décrétée, a produit les plus féconds résultats. L'action individuelle était à grand-peine parvenue à ouvrir 11,000 écoles de jour et 2,000 écoles du soir, fréquentées en moyenne par 1,000,000 d'élèves sur 1,450,000 inscrits. Les trois cinquièmes des enfants de 6 à 10 ans, les deux tiers de ceux de 10 à 12 ne recevaient aucune espèce d'instruction. Dans des grandes villes de 200,000 habitants comme Manchester, à peine 11,000 élèves fréquentaient les écoles. Quant à l'enseignement lui-même, il était déplorable, donné par des personnes qui souvent auraient eu besoin d'aller à l'école en même temps que leurs disciples. Aujourd'hui, grâce à l'action officielle, on compte 15,187 écoles construites pour contenir à l'aise 3,653,418 élèves, et qui en ont 3,154,973 : 1,100,000 en dessous de 7 ans, 1,920,000 entre 7 et 13, et 125,000 au-dessus de 13. Quarante écoles normales fournissent chaque année 3,000 instituteurs et institutrices diplômés aux écoles et contribuent ainsi à élever considérablement le niveau de l'enseignement. Pendant l'année scolaire 1876-77, 771,000 enfants ont subi avec succès l'examen prescrit sur les trois matières principales : la lecture, l'écriture et l'arithmétique. Depuis, la grammaire, la géographie élémentaire et l'histoire ont été inscrites au programme comme branches obligatoires, en même temps que les travaux d'aiguilles pour les écoles de filles. Dans 1,178 écoles, l'exercice militaire est enseigné. A côté de ces écoles de jour, 1,733 écoles du soir existaient en 1877 et comptaient 57,000 élèves, tous âgés de plus de 12 ans, dont 75 p. c. environ ont subi avec succès leurs examens.

Naturellement, il faut de l'argent, et beaucoup, pour subvenir aux charges d'un enseignement aussi largement répandu. Le total de la dépense s'était élevé en 1877 à près de 93,000,000 de francs, soit fr. 43.95 par élève.

On vient de voir que le comité scolaire de Londres se compose de 50 membres. Il est divisé en six sections : 1. Loi et statistique ; 2. Travaux ; 3. Finances ; 4. Règlements ; 5. Écoles industrielles ; 6. Administration des écoles. Chacune de ces sections se subdivise encore en bureaux chargés de diverses tâches spéciales. Le comité en entier tient séance chaque semaine. Outre le contrôle général de chacun de ses membres, chaque école possède un comité d'administration et est surveillée par un des cinq inspecteurs du comité central, qui vient la visiter à l'improviste pour s'assurer de l'exécution des règlements.

Le programme des écoles de la métropole est plus étendu que celui des écoles de province ; il comprend le dessin, le chant, la gymnastique, la physiologie animale, la cuisine pour les filles, le mesurage et la tenue des livres pour les deux sexes. On donne même des leçons de latin aux élèves qui se destinent à la carrière professorale. Enfin, le comité possède des écoles de réforme et une école navale où sont envoyés les enfants trouvés en état de vagabondage. Ses dépenses sont extrêmement élevées et provoquent même des plaintes assez vives de la part de nombreux contribuables. Pourtant l'argent est bien dépensé. Nous avons eu personnellement l'occasion de visiter en détail une des nouvelles écoles de Londres, et nous nous plaisions à consigner ici l'expression de la vive satisfaction que notre visite nous a causée, car cette école était un véritable modèle.

En somme, en Angleterre comme partout, on attache une importance de plus en plus grande aux questions d'enseignement, mais, comme partout aussi, ceux qui prétendent à la direction des écoles et se mettent en tête d'y tout réformer ne sont pas toujours les mieux en situation d'accomplir convenablement cette besogne si délicate. M. Peek le constate avec une certaine tristesse, en regrettant que les secondes élections des comités scolaires aient éliminé plus d'une personne remplie de zèle et d'aptitude, pour la remplacer par quelqu'un de plus

bruyant peut-être, mais infiniment moins sérieux. C'est là un des inconvénients du système électif, qu'un peu d'entente entre les gens de bon sens et de réflexion suffirait cependant à écarter. Espérons donc que les prochaines élections enverront des meilleurs membres aux comités scolaires anglais.

MACMILLAN'S MAGAZINE — Bien que l'on comprenne de mieux en mieux tous les précieux avantages de l'instruction, il ne manque point de personnes se demandant s'il ne vaudrait pas mieux laisser dans l'ignorance certaines catégories d'enfants à qui, disent-elles, l'instruction donnera des visées trop hautes et dont elle fera des déclassés. Cela est surtout vrai en ce qui concerne l'instruction des filles. A quoi sert de leur apprendre tant de choses, et Molière n'a-t-il pas tracé la vraie limite de leur savoir en le confinant à la connaissance d'un pourpoint d'avec un haut-de-chausses ? M. J. Chesney ne partage pas cette manière de voir surannée, et il cherche avec tous les bons esprits à trouver des débouchés nouveaux à l'activité féminine. Pour lui, l'horticulture, généralement négligée en Angleterre, pourrait constituer un de ces débouchés, non le moins précieux. La thèse est bonne et développée avec infiniment de force. Nous la recommandons à ceux qui s'occupent de ce côté spécial de la vaste question de l'enseignement.

C'est une femme encore qui, deux pages plus loin, signale à ses compatriotes notre grand peintre Antoine Wiertz, selon elle trop peu apprécié outre-Manche.

Mrs Mary Laing Meason raconte avec émotion l'existence si accidentée de Wiertz et passe rapidement en revue ses œuvres principales, dont elle loue avec raison le rare mérite pictural sans approuver toujours l'excentricité des sujets. La biographie de M. Ch. Potvin — la revue imprime Potoin — nous paraît avoir été la base de l'article, du reste très-bien fait, de l'*authorress* anglaise.

FRASER'S MAGAZINE. — On l'a dit, certains faits de l'histoire contemporaine sont à la fois trop près et trop loin de nous, et rien n'est plus difficile que de savoir sur eux l'exacte vérité. Le comte Joseph Orsi raconte dans la livraison d'août du populaire périodique l'expédition de Boulogne, dont il fut le commandant, en jetant une certaine lumière sur plus d'un point de cette singulière aventure.

Le prince Louis ne l'avait pas préparée à la légère ; il avait choisi, de propos très délibéré, le moment où le retour prochain des cendres de l'empereur, son oncle, avait rendu au nom de Napoléon un prestige considérable. Les garnisons du nord de la France, pressenties, s'étaient montrées favorables à l'entreprise, et l'on avait donc fixé au 5 août la date de l'arrivée du prétendant à Boulogne. Par malheur pour le prince, un point très important avait été négligé dans le plan de l'expédition. Navire, hommes, argent, armes, proclamations, on avait tout, et l'itinéraire avait été réglé avec le plus grand soin pour dépister les soupçons de l'autorité anglaise ; mais on n'avait pas tenu compte de l'heure de la marée. Serré de près par les agents secrets de la police française, constamment suivi dans les rues de Londres, le prince crut pouvoir s'embarquer à Gravesend vers deux heures du matin. Le reflux l'empêcha d'être en vue des côtes de France au moment fixé. Il fut donc forcé de retarder d'un jour son arrivée, et ce retard entraîna l'échec complet de la tentative.

Dès le début, le comte Orsi n'avait du reste pas grande confiance, ses conversations avec le prince le prouvent. Quant à celui-ci, bien qu'ayant perdu beaucoup d'espoir par suite de ce contre-temps, il voulut néanmoins aller jusqu'au bout, se fiant à son étoile.

Parmi tous les récits publiés jusqu'à présent de la descente de Boulogne, l'histoire de l'aigle jouait toujours un grand rôle. Elle a servi de source inépuisable aux plaisanteries de tous les adversaires de Napoléon III, et l'on se souvient de la réplique fameuse de Rochefort au Corps législatif. Le comte

Orsi donne la véritable version de cette histoire. D'après lui, ce n'est nullement le prince qui avait pris l'aigle avec lui ; il ne connaissait même pas sa présence à bord de l'*Edinburgh Castle*. Le propriétaire en était le colonel Parquin, qui l'avait acheté tout à fait par hasard d'un gamin sur le quai de Gravesend. Rentré à bord, il l'avait attaché au grand mât, où le retrouvèrent le surlendemain les gardes françaises. « Combien d'événements rapportés par l'histoire, dit le comte Orsi, ne pourraient pas être mis sur la même ligne que l'aigle de Boulogne ? »

Toujours est-il que cet intéressant volatile n'empêcha pas le conspirateur malheureux auquel on en avait inexactement attribué la possession, de monter un jour sur le trône de France. « J'arriverai de chute en chute ! » s'était-il crié à la suite de son échec. La France a vu en 1870 que la chute de Boulogne n'était pas la dernière de Louis Napoléon, ni celle qui devait lui coûter le plus cher. J. C.

DEUTSCHE RUNDSCHAU. Août. L'article le plus intéressant que nous apporte la Revue allemande est celui de M. Paul Bailleu, archiviste-adjoint aux Archives de l'État, à Berlin. Il est intitulé : *Haugwitz et Hardenberg*. Le premier ministre d'Hardenberg, sa lutte avec le comte Haugwitz, sa retraite momentanée et son succès final, tels sont les grands traits du tableau tracé par M. Bailleu. Bien que les Mémoires d'Hardenberg aient paru depuis près de deux ans, l'étude de M. Bailleu mérite d'être lue avec attention. L'auteur ne s'est pas borné, en effet, à analyser de confiance les cinq volumes publiés par M. Ranke ; il a contrôlé, au moyen des documents que lui fournissaient les archives secrètes, les assertions du célèbre premier ministre, qu'il a pu ainsi rectifier en plus d'un point essentiel ; il a consulté à Vienne les rapports adressés de Berlin par le comte de Metternich, et ces rapports lui ont fourni matière à d'importantes additions, qui donnent à son travail l'intérêt d'une étude originale.

RIVISTA EUROPEA. M. W.-M. de Jongh a visité les archives de l'État à Florence dans le but d'examiner les documents relatifs à la Hollande que renferme ce dépôt, et il rend compte, dans la livraison du 15 août, du résultat de cet examen. Quatorze liasses volumineuses portant pour titre : « Flandre et Hollande », embrassent, sauf quelques interruptions, la période qui s'étend de 1541 à 1700. Dans le premier volume, nous remarquons des lettres de Jean-Baptiste Guichardin. Le frère du célèbre auteur de la *Description des Pays-Bas* raconte les événements survenus dans ces pays, de 1564 à 1576, dont il paraît avoir été témoin. Parmi les documents du XVII^e siècle, il faut citer un grand nombre de lettres de Nicolas Heinsius au grand-duc de Toscane Cosme III, qui avait connu le savant hollandais à La Haye, en 1667. Ces lettres contiennent une foule de renseignements relatifs à la littérature, à l'art, à la politique, de même que la correspondance de Cosme avec ses agents à Amsterdam, à Anvers, à Bruxelles, etc. Des lettres écrites devant Namur, en 1695, par un officier italien, fournissent des détails nombreux sur le siège de cette ville. Un des documents les plus curieux que M. de Jongh dit avoir parcourus, c'est une consultation de docteurs en théologie et en droit de l'Université de Louvain, datée de 1688. Elle est relative aux conflits entre les évêques et le Prince, et, d'après M. de Jongh, dans les questions proposées à l'examen des théologiens et juristes de l'Université, les ecclésiastiques sont traités avec assez peu d'égards.

NOTES ET ÉTUDES.

LES MANUSCRITS DE J.-J. ALTMAYER.

Lorsque le savant professeur qui avait, en quelque sorte, créé l'enseignement de l'histoire en Belgique mourut le 15 septembre 1877, il laissait une énorme quantité de manuscrits, parmi lesquels se trouvaient

des travaux non publiés encore, et notamment son gigantesque ouvrage sur la révolution du xvi^e siècle. Toute cette masse de papiers fut bientôt envoyée par la famille à la Bibliothèque royale, avec prière d'examiner si l'acquisition pouvait en être proposée à l'État.

Ce fut M. Charles Ruelens, le savant conservateur de la section des manuscrits, qui essaya le premier de mettre un peu d'ordre au milieu de ce chaos. Malgré toutes les difficultés d'un pareil travail, il sépara les ouvrages, il reconstitua les chapitres, il classa les feuillets; et M. Alvin put adresser à M. le Ministre de l'intérieur un rapport à la suite duquel un arrêté ministériel créa une commission de cinq membres chargée de faire un examen approfondi de l'œuvre posthume d'Altmeyer. Cette commission était composée de MM. Gachard, Juste, Potvin, Ruelens et Wauters. Sur son avis favorable, M. Rolin-Jaequemyns, dans la séance de la Chambre du 17 juin dernier, sollicita un crédit spécial de 12,000 francs, destiné à l'acquisition des manuscrits.

« La Législature estimera sans doute avec le Gouvernement, disait l'exposé des motifs, après avoir signalé rapidement l'importance des papiers d'Altmeyer, que ce labeur de toute une vie ne doit pas être perdu, et qu'il est digne du pays de sauver, dans l'intérêt de la science, l'œuvre d'un travailleur qui a consacré toute son existence à la recherche des sources de notre histoire nationale. » — Le crédit fut voté en effet, et sans observation, le 22 juillet.

Dans l'intervalle, et grâce à la bienveillante intervention de M. Ch. Potvin, j'avais été autorisé à faire quelques recherches dans les manuscrits d'Altmeyer. Tout en prenant mes notes, je fus séduit par le ton général de l'œuvre, et je lus à mon tour cette longue suite de cahiers; je parcourus les copies d'archives, les fardes de notes, les papiers non classés, et j'eus finalement la bonne fortune de pouvoir restituer encore quelques chapitres complets de la *Révolution du xvi^e siècle*.

Je prie les lecteurs de l'*Athenæum* d'excuser ces détails personnels: ils m'ont semblé nécessaires pour leur faire comprendre comment je puis aujourd'hui venir les entretenir un instant de la récente acquisition faite par l'État.

Les manuscrits déposés à la Bibliothèque royale comprennent :

1^o Une série se rapportant à la grande œuvre d'Altmeyer, *la Révolution belge et batave au xvi^e siècle*. J'en donnerai plus bas le détail.

2^o La copie de différents travaux, les uns publiés déjà, les autres encore inédits. Parmi ces derniers, il faut citer surtout un remarquable et très longue conférence sur *la Révolution française*, et l'ouvrage, complètement achevé, dans lequel Altmeyer avait voulu défendre la thèse de Bergenroth relative à la mère de Charles-Quint. Lorsque l'erreur de l'écrivain étranger lui eut été démontrée, le professeur belge renonça à publier son livre; mais, abstraction faite de l'idée fondamentale, il y a dans ce livre une foule de pages curieuses, de faits, de documents, qui seront toujours consultés avec fruit par quiconque s'occupera de Jeanne la Folle.

3^o Les cours d'histoire professés à l'Athénée et à l'Université de Bruxelles, et dont beaucoup de vues élevées ne paraissent vulgaires aujourd'hui que parce qu'elles ont été popularisées par le long enseignement d'Altmeyer.

J'arrive à l'examen détaillé de la série reprise sous le n^o 1 : *la Révolution belge et batave au xvi^e siècle*.

De la grande œuvre à laquelle Altmeyer, servi par une vaste érudition et un esprit profondément philosophique, avait véritablement consacré sa vie, les cinq premiers livres sont complètement achevés et prêts à être livrés à l'impression.

Le premier livre débute par une description physique du pays, largement écrite; puis l'historien nous dépeint la situation matérielle, morale et intellectuelle des populations; leurs mœurs, leurs coutumes; il nous trace le tableau des institutions et nous montre comment elles s'étaient transformées peu

à peu. Reprenant alors cet ensemble dans ses détails, Altmeyer s'occupe successivement de l'état des différentes provinces des Pays-Bas au xvi^e siècle: c'est l'objet de son deuxième livre.

Les premiers chapitres du livre III sont consacrés à l'histoire des nombreuses doctrines hétérodoxes qui trouvèrent des enthousiastes et des martyrs dans la Belgique du moyen âge; ils permettront enfin d'apprécier sainement le grand mouvement d'émancipation religieuse, assez ignoré jusqu'ici, qui commença dans nos provinces dès le xi^e siècle pour aboutir enfin à la Réforme. Vient ensuite une admirable étude des hommes et des œuvres de la Renaissance dans les Pays-Bas, qui explique, elle aussi, la propagation rapide des idées luthériennes et calvinistes en Belgique et montre en même temps quel splendide épanouissement intellectuel fut brusquement arrêté par la sombre politique espagnole. Ce troisième livre formera certainement les volumes les plus curieux de l'ouvrage; il constitue à lui seul une œuvre complète, du plus haut intérêt, et qui suffirait à établir la réputation d'un écrivain ordinaire.

Le livre IV se rapporte tout entier au règne de Charles-Quint; le livre V comprend les huit premières années du règne de Philippe II. A peine est-il besoin de signaler à qui connaît Altmeyer, la science historique et l'élévation de pensée réunies dans l'appréciation des doctrines protestantes, dans l'étude de la politique de Charles en Allemagne et aux Pays-Bas, dans la recherche des causes de la révolution, dans le portrait de l'empereur et de son fils, etc.

Ces cinq premiers livres formeront une douzaine de volumes in-12 de 500 pages; ils conduisent le récit des événements jusqu'en 1563, et n'exigeront guère de l'éditeur — car une pareille œuvre doit être éditée — qu'une révision attentive du texte et une correction soignée des épreuves.

Pour les volumes suivants, comprenant les années 1564 à 1573; sa tâche deviendra plus difficile: la mort a empêché Altmeyer de continuer le classement définitif des feuillets qu'il avait réligés déjà. Celui qui en a été fait rapidement à la Bibliothèque devra donc être vérifié d'abord, complété dans ses détails, et des « raccords » seront sans doute nécessaires; mais en somme, je n'ai point remarqué dans toute cette période de vide bien difficile à remplir.

La première lacune véritable que l'on rencontre va de 1573 à 1576: le gouvernement de Requesens nous manque complètement. Les événements qui suivirent la mort du grand commandeur, jusqu'à la réconciliation des provinces wallonnes (1576-1579), sont passés en revue un peu rapidement peut-être, mais sont tous indiqués. Après 1579, une nouvelle lacune est à combler pour arriver au très curieux chapitre relatif à la déchéance de Philippe II (1581). L'ouvrage continue ensuite jusqu'en 1585, puis l'auteur saute brusquement à l'an 1599, qui inaugure le règne nominal des archiducs Albert et Isabelle.

On le voit, si la première partie de ce colossal travail, celle qui se termine avec la période la plus dramatique de l'histoire des troubles, est prête à être éditée, nous avons à exprimer plus d'un regret sur l'état dans lequel sont restés les livres suivants. Mais il ne faut pas s'exagérer pourtant la difficulté des raccords ni même celle de la composition de quelques chapitres pour les derniers volumes de l'œuvre. Altmeyer a laissé une assez grande quantité de notes éparses, des copies très nombreuses de pièces reposant aux archives, quelques brochures, quelques feuilles imprimées rares et utiles à consulter. Et un éditeur qui, en outre de ces ressources, posséderait bien l'histoire du xvi^e siècle, se sera tenu au courant des derniers travaux dont cette époque fameuse a été l'objet, se sera familiarisé enfin par la publication des premiers tomes avec la « manière » d'Altmeyer, conduira facilement l'ouvrage jusqu'à son vingtième et dernier volume, et pourra achever en peu de temps le magnifique monument qu'a voulu ériger le professeur belge. Le plan nous est entièrement connu; l'édifice, solidement fondé, s'élève déjà bien au-dessus du sol: qu'importe qu'il reste encore quelques assises

à dresser, quelques cloisons à construire, quand les pierres d'attente sont posées et les matériaux à pied d'œuvre!

ARTHUR DUVERGER.

CHRONIQUE.

Le *Moniteur* vient de publier (23 août) le rapport adressé à M. le Ministre de l'intérieur par le jury chargé de l'examen des ouvrages dramatiques en langue française présentés en concours triennal de 1876-1878. Il résulte de ce document que le jury a eu à apprécier 33 pièces, dont une tragédie en cinq actes et en vers, sept drames en cinq actes, cinq drames en quatre actes, quatre drames en trois actes, deux pièces historiques en sept tableaux, une comédie en quatre actes, deux comédies en trois actes, une comédie en deux actes et cinq comédies en un acte, un opéra-féerique, deux poèmes lyriques et deux opéras comiques. Le jury a proposé d'attribuer le prix à un ensemble de pièces dues à un seul auteur et dont les qualités comme les genres étaient variés: *André Vésale*, *Mathilde Gilbert*, *l'Employé*, par M. Louis Claes. « Ces ouvrages de genres et de tons divers, dit le rapport, ont tous trois ce même mérite de nous apporter des scènes bien construites, où la situation est vivement accusée dans des phrases à effet. C'est du théâtre, non pas du théâtre original, mais l'originalité n'est pas un fruit habituel de concours, et peut-être n'y serait-elle pas goûtée. Ce n'est pas non plus un art de précision fine, de mesure et de nuances, mais c'est du théâtre solide, avec des personnages qu'on voit, et un dialogue qui se fait écouter. M. Louis Claes a eu, dans ses trois ouvrages, des mérites variés, et il doit recevoir avantage de sa fécondité. Rien ne vaut assurément une œuvre achevée, d'invention originale et d'exécution supérieure. Mais ces œuvres-là sont rares dans tous les temps et dans tous les pays. La période de 1876 à 1878 n'en a pas produit en Belgique. Elle a produit des pièces inégales, où il y a de l'observation, de la vigueur, des scènes intéressantes. Elle a produit surtout cet ensemble d'*André Vésale*, de *Mathilde Gilbert* et de *l'Employé*, solide ensemble que le jury ne sépare pas, et qu'il propose de couronner. »

— Le prix institué pour les meilleurs poèmes français et flamand, destinés au concours de composition musicale de cette année, a été décerné à M. Edgar Baes, auteur du poème français ayant pour titre: *Judith*, et à M. J. Van Droogenbroeck, auteur du poème flamand ayant pour titre: *Camœnis*.

— Le Congrès littéraire néerlandais a été ouvert le 25 août à Malines. Ont été nommés: président, M. Jan Van Beers; vice-présidents, MM. Alberdingk-Thym, Lubach, Vuylsteke, Geets; secrétaires, MM. Ten Brink, Schram, P. Fredericq, E. Hiel; présidents de sections, MM. Heremans, Beynen, M. Rooses, De Geyter.

— M. G. Rohlfis n'abandonne pas l'expédition africaine allemande. Il avait résolu de se retirer, dit l'*Academy*, à un moment où il considérait comme très éloignée la chance de pouvoir pénétrer dans le Wadal. Grâce à l'intervention du gouverneur turc et à un sacrifice pécuniaire considérable, tous les obstacles ont été écartés. L'expédition a quitté Benghazi le 4 juillet, se dirigeant vers l'intérieur.

— On a reçu à Stockholm une lettre écrite le 20 février par le professeur Nordenskiöld, le chef de l'expédition suédoise à la recherche du passage nord-ouest. M. Nordenskiöld, arrêté, comme on le sait, par les glaces à peu de distance de l'entrée occidentale du détroit de Behring, comptait pouvoir franchir le détroit au mois de juin. On n'a pas appris jusqu'ici que cet espoir se soit réalisé.

— Le catalogue de la collection de livres espagnols et portugais léguée par G. Ticknor à la bibliothèque publique de Boston vient de paraître. On y a ajouté les ouvrages espagnols et portugais que possédait antérieurement le même dépôt. Le catalogue forme un volume de 470 pages grand in-8^o. L'éditeur, M. J.-I. Whitney, l'a enrichi de notes importantes. La collection Ticknor renfermait 5,359 volumes.

Décès — Octave Delepierre, ancien secrétaire de la légation et consul général de Belgique à Londres, né à Bruges en 1804, mort à Londres. Outre un grand nombre d'ouvrages relatifs à l'histoire, à l'archéologie et à la littérature belges, O. Delepierre a publié des travaux bibliographiques et réimprimé des textes rares. Il était très lié avec S. Vande Weyer, et c'est par ses soins qu'a été éditée le *Choix d'opuscules du spirituel ministre de Belgique à Londres*. — George Long, érudit et homme de lettres, auteur d'un grand nombre d'ouvrages ayant pour objet de populariser les études classiques, mort à l'âge de 79 ans. — W. Moll, professeur de théologie, décédé à Amsterdam, auteur de nombreux travaux très estimés.

BIBLIOGRAPHIE.

REVUE DE BELGIQUE. 15 août. — Th. Hegener. L'enseignement et ses méthodes. — Jules Carlier. Humoristes anglais du XVIII^e siècle. Jonathan Swift. — Emily C Fernau. Souvenirs de la tyrannie de Rosas à Buenos-Ayres. La promenade nocturne. I. — Ch. Rahlenbeck. Le marché africain. — Eug. Van Bommel. Chronique littéraire.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE Juin. Classe des sciences. Prédominance de la couleur bleue dans les observations de scintillation, aux approches et sous l'influence de la pluie (Ch. Montigny). — Nouvelle méthode de préparation des acides iodhydrique et bromhydrique. (Bruylants). — Physiologie des muscles et des nerfs du Homard (L. Fredericq et Vandeveld). — Structure de la Glande de Harder du canard domestique (Mac Leod). — Communications sur la cellule cartilagineuse vivante (W. Schleicher). — Descriptions d'oiseaux nouveaux. Remarques sur la Faune de Belgique. (A. Dubois). — Classe des lettres. Note sur plusieurs écrits philosophiques de M. le professeur J. Buroni de Turin (Di Giovanni). — L'Inquisition en Belgique. Quelques notes (A. Duverger). — Tombe de l'époque romaine à Lovenjoul. Vestiges d'une villa de cette époque, à Laeken (Galesloot). — Notice sur deux vases archaïques d'Aggrigente (Ad. de Ceuleneer). — Classe des beaux-arts. Réalisation de la proposition de M. Portaels relative à l'exposition rétrospective des beaux-arts en 1880. — Juillet. Classe des sciences. Sur le dessein qu'on avait formé en 1760 de faire l'acquisition du naturaliste M. Adanson et de son cabinet pour l'Université de Louvain (Mailly). — Scintillation de l'étoile principale de γ d'Andromède dans ses rapports avec la couleur de cette étoile (Montigny). — Un mot sur l'irradiation (J. Plateau). — Sur quelques théorèmes relatifs aux surfaces d'ordre supérieur (Folie). — Premières phases du développement du placenta maternel chez le lapin (Masquelin et Swaen). — Classe des lettres. Sur le cours de l'Ilissus Découverte d'un tombeau pélasgique en Attique (De Ceuleneer). — Classe des beaux-arts. Concours annuel. — Rapports.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS. N^o 15. Questions à l'ordre du jour — Salon d'Anvers. — L'architecture belge à l'Exposition universelle de Paris. — Du buste (H. Jouin). — Chronique. — Dictionnaire des peintres.

REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE. 16 août. Bargès, Recherches archéologiques sur les colonies phéniciennes établies sur le littoral de la Celtoligurie. — Haug, Essais sur la langue sacrée, la littérature et la religion des Parsis, publié par West. — Giraud, Recueil descriptif et raisonné des principaux objets d'art de l'exposition rétrospective de Lyon. — Guillaud, Recherches sur les Coliberts. — Variétés: Ponticum. — Académie des inscriptions. — Communication de M. Guyard. — 23 août. Bargès, Recherches archéologiques sur les colonies phéniciennes établies sur le littoral de la Celtoligurie 2^e art. — Fustel de Coulanges, La Cité antique. — Wormstall, L'Hespérie, solution du problème historique et religieux de l'ancien monde. — Hoeck, Sur le discours de Démosthène contre Pantémète. — Philastre, Premier essai sur la genèse du langage et le mystère antique. — L'Évangile Zographos, publié par Jagic. — Grimm, La poésie politique de Walther de la Vogelweide. — Seuffert, Les Abdéritains de Wieland. — De Cesare, La vie, le temps et les ouvrages de Scialoja. — Académie des inscriptions.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 16 août 1879. La Bulgarie et la Roumélie orientale (A. Leroy-

Beaulieu). — La colonisation française (P. Gaffarel). — Le cardinal de Retz d'après M. R. Chantelauze. — Le mouvement littéraire à l'étranger. — Cause littéraire. — Notes et impressions (C. Caraguel). — Bulletin. — 23 août. La politique douanière de la France, depuis Colbert jusqu'au traité de commerce de 1860 (G. Maurice). — Mozart (Léo Quesnel). — La morale anglaise contemporaine (M. Guyau). — Ce que c'est qu'un jésuite (E. Schérer). — Causerie littéraire. — Notes et impressions (L. U'bach). — La semaine politique — Bulletin.

REVUE SCIENTIFIQUE. 16 août. La lumière et son action sur l'œil (A. Bouchardat). — L'éruption de l'Etna (R. Bréon). — Le jeu de dames à la polonaise, récréation scientifique (Lucas). — La question de la terre et l'agitation agricole en Angleterre. — Académie des sciences de Paris. — Chronique scientifique. — 23 août. Décompositions chimiques produites par les énergies électriques (Berthelot). — Le Jardin des Plantes de Montpellier (Ch. Martins). — La sécrétion rénale (Picard). — Un fossile contesté (de Saporta). Académie des sciences de Paris. — Chronique scientifique.

REVUE DES DEUX-MONDES. 15 août. Prosper Mérimée à propos de lettres inédites (O. d'Haussonville). — Un essai de gouvernement européen en Egypte. La formation du ministère anglo-français (G. Charmes). — L'enseignement supérieur en Allemagne d'après des rapports récents (Fustel de Coulanges). — Yasmina. Récit de mœurs Kabyles (J. Vilbort). — La géographie de la Gaule (A. Réville). — Ma cousine Jane (Miss J. Kavanagh). — Un historien américain John Lothrop Motley (A. Laugel). — Revue littéraire (F. Brunetière). — Chronique. — Essais et notices.

POLYBIUM. Août. Philosophie (L. Couture). — Instruction chrétienne et piété (Abbé Postel). — Comptes rendus: Théologie; Sciences et arts; Belles-lettres; Histoire. — Bulletin. — Les Katholische Studien (G. Kurth). — Chronique. — Questions et réponses.

L'EXPLORATION. 17 août. Congrès international d'étude du canal interocéanique. Rapport sur les projets des canaux interocéaniques. Suite (Voisin-Bey). — Vasco-Nunez de Balboa Fin (P. Gaffarel). — Szégédin et les inondations de la Tisza (Général Turr). — Explorations africaines. Conférence faite à la Société normande de Géographie (Ch. Normand). — Nouvelles de tous les points du globe. — 24 août. Rapport sur les projets des canaux interocéaniques. Suite (Voisin-Bey). — Chemin de fer africain (H. Mager). — Sociétés savantes. — Nouvelles de tous les points du globe.

MAGAZIN FÜR DIE LITERATUR DES AUSLANDES. 16 août. Neuigkeiten aus der Literaturwelt. — Ueber den Einfluss der deutschen Literatur auf Frankreich. II. — Poggio und sein Hauptwerk. — J. M. Petersen. — Zur japanischen Literatur. III. — Kleine Rundschau. — 23 août. Die sanitäre Einrichtung der Schulen. — Pariser Brief. — Italienische Volkslieder. — Biographisches über J. Lothrop Motley. — Zur japanischen Literatur. IV. — Kleine Rundschau. — Neuigkeiten aus der Literaturwelt.

THE ACADEMY. 16 août. Two volumes of Cornish poetry. — Legge's Sacred books of China. — The jocose tales of Poggio. — Fike's Darwinism and other essays. — Recent topographical works. — Aristotelis Valaoritis. — The catalogue of the Advocate's Library. — The origin of early art in Asia Minor. — Recent books on acoustics. — Paul on the germanic vowel-system. — The Beverley Misereres. — St. Paul's cathedral. — Art books. — 23 août. — Didier's Life and Letters of Madame Bonaparte. — Irving's Book of Dumbartonshire. — Courrière's History of contemporary slavonic literature. — Bright's Year in a Lancashire garden and Mrs. Haughton's In a Wiltshire valley. — Sara's History of the convent of Roncesvalles. — Paris letter. — Calderwood's Relations of mind and brain, and Maudsley's Pathology of mind. — Isaac Taylor's Greeks and Goths. — Young's Ceramic art. — Explorations among the ancient buddhist remains in Afghanistan. II. — Recent musical publications.

THE ATHENÆUM. 16 août. The british Association at Sheffield. — Gleanings of past years, by Mr. Gladstone. — Fitzpatrick's Life of Lever. — Skeat's Etymological Dictionary. — Didier on Madame Bonaparte. — The Vinayapitakam, edited by Oldenberg. — Anderson's Ballads and songs. — Curtis and Kauper's Atlas of Attica. — The anthro-

pological Congress at Laibach. — The royal archaeological Institute. — The belgian national exhibition. — 23 août. The british Association. The President's Address. — M'Donnell on the Ulster civil war of 1641. — Luzel on breton folk-lore. — Robinson's Great Fur Land. — Guerrini on Giulio Cesare Croce. — Mackenzie's History of the clan Mackenzie. — Higgs's Electric transmission of power. — Notes from the British Association. — Dr. Junker's travels on the upper Nile. — Geographical notes. — Mrs. Pattison's Renaissance of art in France. — Music. — Campardon on the Comédie française. — The modern greek drama.

THE NATION (New-York) 31 juillet. The week. — Sentimentalism in politics. — The proposed american interoceanic canal. — The Comédie française in London. — The Khedive's deposition. — Correspondence: Bimetallism in Europe. Theology in colleges. The danger of divinity schools. — Notes. — Reviews. — 7 août. The week. — The revelations before the railroad committee. — The economic revolution in Germany. — Three deaths. — Cost of the Massachusetts railroad commission. — The Letellier case. — What the silver dollar is worth. — Notes. — Reviews. — 14 août. The week. — State rights and federal strength. — The land crisis in England. — A pleasant mountain retreat. — English politicians and irish priests. — Queen Elizabeth and the Huguenots. — The Harvard divinity school. — Notes. — Reviews.

RIVISTA EUROPEA. 1^{er} août. Il Decamerone nelle sue attinenze colla novellistica europea (A. Bartoli). — Fra Paolo Sarpi e l'interdetto di Venezia (G. Cappasso). — L'imposta considerata sotto l'aspetto amministrativo ed economico (A. Fiorini). — L'istruzione pubblica in Italia nei secoli VIII, IX e X (G. Salvioli). — Lettere e poesie inedite di G. Rossetti (V. Baffi). — Un volto fatale ossia la storia di un quadro (E. M. Clerke). — Il partito conservatore in Italia ad Emilio de Laveleye (Sbarbaro). — La Contessa Valentina de Sellon e le sue opere (Marchesa V. Guglielmi nata Contessa F. Ronconi). — Rassegna letteraria e bibliografica. — Notizie letterarie e varie. — Bullettino bibliografico. — 16 août. Il Conte Gorani ed i suoi recenti biografici (A. Ademollo). — L'imposta considerata sotto l'aspetto amministrativo ed economico (A. Fiorini). — Fra Paolo Sarpi e l'interdetto di Venezia (G. Cappasso). — Gli archivi di Stato a Firenze (W. M. de Jongh). — Un nuovo poema inedito. — Le bonheur (J. Lugol). — L'istruzione pubblica in Italia nei secoli VIII, IX e X (G. Salvioli). — Il nuovo ministro della pubblica istruzione (Sbarbaro). — Rassegna letteraria e bibliografica: America; Francia; Belgio; Italia. — Rassegna politica. — Notizie letterarie e varie. — Bullettino bibliografico.

RASSEGNA SETTIMANALE. 10 août. La Francia e la Tunisia. — Gli allievi dei seminari vescovili. — Le Colonie. — Le camere di commercio. — Corrispondenza da Napoli. — La settimana. — Il popolo dei Drusi e le sue relazioni coi granduchi di Toscana (Malfatti). — D'un nuovo critico di Platone in Germania (A. C.). — L'etimologia di "Trippa" (N. Caix). — Bibliografia. — Notizie. — Riviste. — 17 août. L'istruzione delle donne. — Le elezioni del 3 agosto in Napoli. — I privilegi accordati agli stranieri in Italia. — Corrispondenza da Parigi. — La settimana. — George Eliot. Impressioni di Teofrasto Such. — Il giuoco del "Redoglio" (A. Neri). — La proprietà fondiaria in Inghilterra. — Bibliografia. — Notizie. — Riviste. — 24 août. Il programma dei conservatori. — La manutenzione delle strade comunali. — Corrispondenza da Londra. — La settimana. — Il Goldoni in Francia (E. Masi). — Un nuovo libro sopra Cobden. — Economia pubblica. — Bibliografia. — Notizie. — Riviste.

Galand, Victor. Deux analyses littéraires. Essai d'étude de la littérature par l'analyse littéraire. Verviers, Gilon. 1 fr.

Lemonnier, Camille. Un coin de village. Paris, Lemerre. 3 fr.

L'ATHENÆUM BELGE est en vente: A Bruxelles, au bureau du journal, 26, rue de la Madeleine; à l'Office de Publicité, 46, même rue; chez M. G. Mayolez, rue de l'Impératrice, 13.

A Paris, chez M. Ernest Leroux, libraire éditeur, 26, rue Bonaparte.

Brux. — Imp. de l'Économie Financière, r. de la Madeleine, 36

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

2^{me} ANNÉE.

N^o 18 — 15 SEPTEMBRE 1879

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Correspondance de Philippe II, publiée par Gachard, t. V (A. Duverger). — Histoire des Pays-Bas en images, 1815-1830, par Fr. Muller (H. Hymans). — Bulletin. — Revue des revues étrangères. — L'Institut de droit international. — Lettre parisienne (Ch. Bigot). — Siger de Brabant et Siger de Courtrai. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas, publiée par M. Gachard. Tome V. Bruxelles, Muquardt, in-4^o, XXII 859 pp. Portr.

« Là où la peau du lion ne peut servir, il y faut coudre la peau du renard. » Philippe II, comme tous les politiques du XVI^e siècle, savait mettre à profit la maxime de Lysandre. Une expérience de neuf années lui avait montré l'impuissance de la force des armes aux Pays-Bas : avant même que nos provinces se fussent, dans un suprême effort, dégagées de l'étreinte des bourreaux, Philippe, toujours inébranlablement résolu à maintenir « sauvés, sur le vieu pié du temps de l'empereur, la religion et l'autorité royale, » s'était décidé à modifier les moyens qu'il avait employés jusqu'alors pour atteindre ce but. Après quelques hésitations, il désigna comme gouverneur des Pays-Bas son frère don Juan; et celui-ci accepta en 1576 un poste pour lequel il montrait, l'année précédente, une véritable répugnance.

Dans sa préface, M. Gachard a expliqué, avec sa précision de langage habituelle, les causes de ce revirement d'idées chez un prince fatigué d'ailleurs de la position difficile qui lui était faite en Italie :

Les catholiques d'Angleterre, d'Irlande, d'Ecosse, faisaient, en ce temps, d'actives démarches à Rome et à Madrid afin que Philippe II, prenant en main leur cause, déclarât la guerre à la reine Elisabeth. A la Cour pontificale, on berçait don Juan de l'idée qu'il aurait le commandement des troupes à envoyer contre la reine; on lui faisait entrevoir que, s'il parvenait à détrôner la fille de Henri VIII, il épouserait Marie Stuart et deviendrait roi de la Grande-Bretagne. Or, étant aux Pays-Bas, il se trouvait en position d'exécuter cette entreprise mieux que partout ailleurs. En outre, son ambition n'était pas seulement d'avoir une souveraineté, mais il aspirait aussi à être traité en infant d'Espagne... : il espérait qu'une faveur à laquelle il attachait tant de prix ne lui serait plus déniée alors qu'il acceptait une charge qui avait pour la monarchie une importance capitale.

Le tome IV de l'œuvre magistrale entreprise par M. Gachard renferme, on le sait, les premières dépêches échangées entre le roi et son frère, dépêches qui montrent nettement l'évolution pacifique de la politique royale; les instructions données, en ce sens, au nouveau gouverneur, mais que celui-ci avait demandé la permission de dépasser si les circonstances

l'exigeaient; enfin, les lettres dans lesquelles don Juan raconte son voyage à travers l'Espagne et la France. Dans le tome V, que nous analysons ici, la correspondance commence à l'arrivée du vainqueur de Lépante aux Pays-Bas; elle finit au moment où don Juan, qui n'avait été reconnu comme gouverneur qu'après de longues négociations, quitte Malines, résolu à rompre avec les Etats, et se dirige vers Namur dans le dessein secret de se rendre maître de cette ville et de sa citadelle. Deux cent quatre-vingt-neuf lettres, tirées des archives de Simancas, de Bruxelles et de Paris, et d'un précieux manuscrit de la Bibliothèque de La Haye, composent cette première partie du volume. La première est datée du 4 novembre 1576; la dernière, du 13 juillet 1577. Presque toutes sont annotées, et les annotations sont en majeure partie tirées elles-mêmes de sources inédites. Tous les dépôts d'archives de l'Europe ont fourni leur contingent à l'infatigable archiviste-général.

« Quelque intérêt qu'offre la correspondance de don Juan d'Autriche avec Philippe II et ses ministres, dit M. Gachard, si l'on s'en rapportait à cette seule source d'informations on n'aurait qu'une idée imparfaite, inexacte même à certains égards, des événements dont les Pays-Bas furent en ce temps-là le théâtre, car ils n'y sont pas représentés toujours d'une manière impartiale, et les sentiments, la conduite de la nation s'y trouvent plus d'une fois défigurés. » Le savant éditeur eut pu nous renvoyer tout simplement aux sources qu'il citait en 1868 dans sa première notice académique sur don Juan, et ajouter à sa liste les quelques travaux oubliés ou publiés depuis; il eût pu nous rappeler que lui-même avait mis au jour, dans les *Bulletins* de l'Académie et de la Commission d'Histoire, dans la *Collection de documents inédits*, dans la *Correspondance du Taciturne*, dans les *Actes des Etats généraux*, etc. une foule de documents relatifs à la période qui va de novembre 1576 à juillet 1577. Au lieu de ces quelques indications bibliographiques, M. Gachard a préféré nous donner environ trois cents pièces, presque toutes inédites, formant trois appendices.

Le premier de ces appendices renferme la correspondance de don Juan avec le Conseil d'Etat, qui conserva jusqu'au 1^{er} mai 1577 l'autorité gouvernementale dont le roi l'avait investi. Le second est consacré aux négociations avec les Etats généraux, préalables à la réception de don Juan comme gouverneur-général, et aux rapports que celui-ci eut depuis, et jusqu'au 13 juillet, avec ces Etats, dans lesquels avait résidé de fait, depuis le soulèvement de septembre, la souveraineté nationale. Enfin, dans le dernier appendice, sont réunies des pièces de diverse nature, la plupart fort intéressantes.

Voyons maintenant quels sont les enseignements généraux qui se dégagent du nouveau volume de M. Gachard.

Guillaume d'Orange, sachant don Juan en route pour les Pays Bas, avait pressé de toutes ses forces la conclusion du pacte d'union entre les provinces. Le sac de Maestricht et celui d'Anvers, sur lesquels nous trouvons dans la *Correspondance* bon nombre de pièces et d'in-

dications curieuses, avaient mis le comble à l'exaspération du pays; et la Pacification de Gand avait été proclamée le 8 novembre 1576. Déjà, après de longues discussions, les Etats s'étaient décidés à recevoir don Juan et à lui reconnaître son titre de gouverneur, pourvu qu'il consentit à jurer les anciens privilèges, à sanctionner la Pacification, à réunir les Etats-généraux, à gouverner avec le concours des seuls nationaux, et surtout à éloigner du pays les troupes étrangères.

Don Juan était entré dans Luxembourg, sous un déguisement, le 3 novembre. Trois jours plus tard, il écrivit aux Etats ainsi qu'aux conseils de justice des provinces pour leur annoncer son arrivée et les assurer « du vray zèle et bonne dévotion qu'il avoit à leur complaire et gratifier, et de n'obmettre chose auenne servante à la pacification des troubles et altérations passées. » Des négociations, dont nous avons maintenant toutes les pièces sous les yeux, commencèrent immédiatement entre le lieutenant de Philippe II et le pays; mais elles furent très laborieuses et semblèrent plus d'une fois près d'avorter. Les députés des Etats, instruits par l'expérience et conseillés par le Taciturne, se tenaient sur leurs gardes et ne parvenaient pas toujours à dissimuler une défiance qui irritait don Juan. D'un autre côté, comme le dit M. Gachard, « le choix du monarque n'avait pas été heureux. L'état dans lequel étaient les Pays-Bas en 1576 demandait un gouverneur d'un esprit modéré, conciliant, d'un caractère pacifique, franc, sincère; don Juan était bouillant, emporté, artificieux; il ne rêvait que batailles et victoires; il était fort entier dans ses opinions... Rien ne l'offensait autant que d'être contredit dans ce qu'il avançait, et il faisait plus de cas de son jugement que des avis de tous les autres. »

Le roi disait dans toutes ses lettres que c'était « le moment d'essayer de la douceur, du pardon et des grâces, alors même qu'on devrait arriver à l'extrême limite des concessions »; et il engageait son frère à céder, ajoutant, au reste, qu'ayant ainsi « gagné les cœurs de ceux des dicts pays, selon que leur humeur est bénin, tout en reprenant possession le mieux et le plus possible, — on y aurait plus d'influence et l'on pourrait conserver l'espoir de recouvrer plus tard ce qui manquerait. » Mais le caractère de don Juan ne pouvait s'accommoder de cette diplomatie, conseillée à Philippe II par le cardinal de Granvelle. A toutes les demandes des Etats, il opposait quelque difficulté, et il écrivait chaque semaine à Madrid que les négociations allaient être rompues, que le roi devait prendre des mesures « pour une très cruelle et très terrible guerre, — châtement que Dieu préparait à ces hommes qui l'avaient tant mérité et de tant de façons. » — Pour lui, ajoutait-il, la discourtoisie et les manières inconvenantes de ces traitres l'excitaient « à les saccager, à les détruire, et à se baigner dans leur sang. »

L'influence de la cour d'Espagne triompha pourtant. Le 12 février 1577, après avoir obtenu des Etats la promesse qu'ils maintiendraient « en tout et partout la foi catholique, apostolique et romaine, » don Juan se résigna à signer

l'édit de Marche-en-Famenne : il acceptait la Pacification de Gand, accordait l'amnistie et consentait au départ de ces troupes étrangères qu'il avait vainement demandé au roi de pouvoir conduire en personne contre l'Angleterre ou contre les hérétiques de France. Obligé de rester aux Pays-Bas, il fit son entrée solennelle à Bruxelles le 1^{er} mai, et fut reconnu le 4 comme gouverneur général.

La disposition de l'édit perpétuel relative au maintien exclusif de la religion romaine, était contraire au traité de Gand, comme l'avaient fait remarquer les députés de Hollande et de Zélande. D'Orange refusa de faire publier l'édit dans ces deux provinces; les Etats n'osèrent prêter leur concours au gouverneur pour obliger le prince à se soumettre; et don Juan essaya inutilement de séduire le Taciturne en lui écrivant, dans une lettre autographe justement signalée comme très importante par M. Gachard, que « l'occasion qu'il avait en ce moment de vivre désormais en repos, riche et honoré, était de celles qu'il ne faut pas perdre, et que tout cela il le trouverait certainement dans la clémence et la libéralité du roi, dans son amitié à lui, lieutenant de Sa Majesté. » Ces propositions et les célèbres conférences de Gertruidenberg n'eurent guère d'autre résultat que d'irriter davantage don Juan par leur insuccès; et il concerta froidement les moyens de se défaire, par un assassinat, du Taciturne, — pendant que lui-même se prétendait l'objet des projets homicides de celui-ci.

En même temps, et quoiqu'il sût que « bons et mauvais voulaient résolument la liberté de conscience, quoique plusieurs prélats mêmes, le pressassent d'y consentir, » il prétendit accentuer encore les tendances de l'édit de Marche. On le vit écrire aux évêques et aux archevêques, aux gouverneurs et aux conseils de justice, de punir les hérétiques « de chastoy exemplaire; » « s'esmerveiller » de l'indulgence du Conseil de Flandre, qui avait condamné simplement à la fustigation et au bannissement un jeune ouvrier coupable d'avoir gardé son chapeau sur la tête au passage d'une procession; faire examiner enfin par son conseil privé si tous les nationaux ou seulement les Hollandais et les Zélandais devaient bénéficier de l'article 5 de la Pacification de Gand, qui suspendait les placards contre l'hérésie. Comme le disait le Taciturne, au lieu d'observer loyalement le traité, le gouverneur général « y forgeait des gosses sophistiques pour n'accomplir ce que la raison commandait et le serment et obligation contraignoit de faire, ou il usoit de dissimulation, ou il cerchoit délais, ou bien il refusoit à pur et à plain. »

Tout cela irritait le pays et rallumait le feu mal éteint des dissensions passées. Or, à la moindre réclamation, au moindre symptôme inquiétant, don Juan accusait les Etats de duplicité et de trahison; il avertissait le roi que « les esprits étaient si corrompus qu'il n'était possible de les guérir que par le fer et le sang; » et examinant spécialement la question de la tolérance religieuse, comme s'il craignait que Philippe II pût jamais fléchir sur ce point, il écrivait ces lignes qu'on croirait tombées douze ans plus tôt de la plume d'un fray Lorenzo de Villavicencio :

Ou Votre Majesté doit céder sur le point de la religion, ce que je ne lui conseillerai pas, dût-elle consumer tous ses trésors et mettre sa vie en péril; ou il faut qu'elle brûle le pays : ce dernier parti est le meilleur... Pour ma part, j'aimerais mieux mourir que de consentir à ce que ces gens vivent comme ils veulent. Feu et sang, voilà ce qu'ils méritent; et que Votre Majesté me laisse faire : Puisqu'ils veulent appartenir au diable et qu'ils détestent Votre Majesté et ses choses comme Dieu et les siennes, je les enverrai plus vite qu'ils ne voudront où ils méritent d'être!... Si les royaumes et les provinces m'appartenaient, je les laisserais submerger et perdre tout entiers plutôt que de souffrir qu'en aucune de

leurs parties on eût une religion différente de celle que je professe. Que Dieu ne fasse pas que Votre Majesté me prenne pour instrument d'une action si grandement mauvaise!

Don Juan, qui échangeait alors les lettres les plus gracieuses avec Elisabeth, eût voulu aller faire la conquête de l'Angleterre, et retomber de là en force sur les Pays-Bas pour noyer enfin la tache de l'hérésie et de la rébellion dans le sang des hérétiques et des rebelles; mais Philippe II continuait à lui refuser son autorisation, à lui prêcher la douceur. Cependant le peuple était redevenu sombre; les Etats se tenaient sur la défensive. La situation devenait intolérable pour le fils de Charles-Quint. A bout de patience et craignant d'être devancé par la nation dans la lutte qui se préparait, don Juan quitte Malines le 14 juillet, sous prétexte d'aller recevoir Marguerite de Valois, et il s'empare le 24 du château de Namur.

Le tome VI de la *Correspondance de Philippe II* s'ouvrira par le récit de cette surprise.
ARTHUR DUVERGER.

Historieplaten, Zinne-en Spotprenten over het Koninkrijk der Nederlanden van 1815 tot 1830 en de Belgische omwenteling tot aan de definitieve scheiding van Holland en België, beschreven door Frederik Muller. Amsterdam 1879, 1 vol. in-8°.

Sous ce titre peu imposant et qui peut se résumer ainsi : L'Histoire du royaume des Pays-Bas en images, M. Muller vient de mettre au jour une œuvre des plus intéressantes et qui clôt dignement le vaste ensemble de publications que l'infatigable et savant bibliographe a consacré depuis un quart de siècle à l'histoire de son pays et, par extension, du nôtre. De bien rares auteurs peuvent se vanter d'avoir élevé de leurs mains un édifice de cette importance.

En 1853 paraissait le catalogue descriptif de portraits de personnages nés dans les Pays-Bas. Cinq ans plus tard, M. Tiele donnait le premier volume de sa Bibliothèque de Pamphlets, réunion de près de dix mille pièces détachées, publiées dans les Pays-Bas depuis l'origine de l'imprimerie d'après la collection formée par M. Muller. Cet ouvrage, complété en 1861, fut suivi de près par le tome 1^{er} de l'*Histoire des Pays-Bas en images*, œuvre personnelle de M. Muller, qui a mis seize années à l'élaborer. L'auteur a jugé, non sans raison, que la période comprise entre les années 1815 et 1830, l'histoire du royaume des Pays-Bas en un mot, avait une importance suffisante pour justifier la publication d'un volume spécial. C'est ce travail que nous avons entre les mains.

Il n'est pas besoin d'insister sur l'intérêt de l'image comme source historique. Que la représentation pittoresque des événements obéisse à des règles esthétiques qui en altèrent parfois la fidélité, nous ne le contestons pas : l'imagination du dessinateur supplée volontiers à l'absence de données authentiques. Il n'en faut pas moins admettre que tout événement quelque peu notable n'offrirait d'intérêt aux yeux des contemporains, étant figuré, que pour autant que l'image porte l'empreinte fidèle de l'époque à défaut d'une exactitude absolue du détail. Les planches d'actualité, les images, si l'on préfère, doivent à cette circonstance une somme considérable d'intérêt. Comme conséquence, il se trouve que les œuvres de cette nature sont forcément éphémères et appelées à disparaître avec le souvenir de l'événement qui leur a donné naissance. Leur mérite artistique même réussit à peine à les préserver, et dans les œuvres des maîtres les plus célèbres, il n'est pas de pièces plus rares que celles qui sont consacrées à la représentation des événements historiques. Re-

cherchées d'abord, elles sont devenues bientôt indifférentes. Le lecteur s'expliquera dès lors l'immensité de la tâche assumée par un auteur, de réunir et de classer dans un ordre strictement chronologique les planches se rapportant à tous les événements de l'histoire d'un pays — pays d'une remarquable fécondité artistique, — depuis les temps les plus reculés, d'en préciser le sens, d'en déterminer les auteurs, d'en indiquer les diverses éditions et les variantes, d'en retrouver, enfin, la source, c'est-à-dire les ouvrages en vue desquels, souvent, ces planches ont été créées.

Pour la période particulière qui nous occupe ici, l'on supposerait à tort que la tâche se trouve simplifiée par le rapprochement des événements dont il s'agit de réunir l'illustration. Les quinze années que dura la réunion de la Belgique et de la Hollande sous le sceptre du roi Guillaume furent très-mouvementées; sous près de mille numéros M. Muller reprend une quantité presque double de pièces. Mais il faut se rappeler que même à part des événements, la lithographie vint précisément à cette époque, aider singulièrement les illustrateurs. Les plus maladroits furent encouragés à lancer dans la circulation les créations de leur fantaisie; il suffisait de vouloir pour pouvoir, et la liberté que l'on réclamait sous les formes les plus diverses, on la prenait largement pour faire de détestables images. Les faits les plus insignifiants se trouvaient « illustrés » en deux coups de crayon et un tour de presse. Tout n'est pas mauvais dans cette période. Madou, Verboeckhoven, Lauters, Vanderhaert, Fourmois, ont signé des dessins d'un vrai mérite. Mais, par contre, que de choses sans nom possible, et qu'on ne pourrait cependant rayer de l'ensemble sans créer de véritables lacunes!

Le livre de M. Muller s'ouvre par l'inauguration du roi Guillaume comme souverain des Pays-Bas et la constitution administrative et militaire du royaume. Il nous fait ensuite passer en revue les événements assez saillants pour avoir pu intéresser le public aussi bien dans les provinces belges qu'en Hollande. Cet exposé chronologique révèle du premier coup la différence de tempérament des deux peuples que les puissances venaient de réunir en un même Etat. Tandis que les Hollandais se plaisent à l'allégorie, un peu pesante, si chère à leurs ancêtres, tandis qu'ils célèbrent les victoires remportées aux Indes, qu'ils mettent en scène les mœurs nationales et les costumes locaux, les Belges laissent passer peu d'occasions d'exercer leur verve caustique sur les événements du jour : le programme d'une kermesse, l'échec d'une société célèbre à un concours d'harmonie, une ascension aérostatique manquée donnent matière aux plus mordantes allusions. Le Belge ne ménage rien ni personne; il s'en prend à ses voisins et ne se ménage pas pour cela lui-même. Si les griefs des catholiques devaient contribuer pour une bonne part dans les causes de la révolution, il n'en est pas moins vrai que les satires contre le clergé tiennent une place importante dans l'histoire de la caricature de l'époque. La garde-bourgeoise et les tribulations de Vander Snuyf, le fantassin-type, l'emploi de la langue hollandaise, le collège philosophique, le concordat, fournissent un précieux appoint à l'imagerie. Les textes ne sont pas d'une extrême finesse et ne respectent pas plus les règles de la grammaire que les dessins ne respectent celles du bon goût. L'esprit général se ressent pourtant des influences françaises, des satires dirigées contre le gouvernement de la Restauration, des saillies de Charlet comme des chansons de Béranger. Bruxelles avait d'ailleurs une nombreuse population de notabilités françaises, et quelques écrivains français jouaient dans la presse un rôle importante. Ch. Froument maniait une plume

singulièrement acéré, et Jobard, qu'on appelait volontiers l'homme-orchestre, dirigeait son imprimerie lithographique tout en inspirant les dessinateurs. Longtemps avant la révolution, le Gouvernement était journellement en butte aux attaques des caricaturistes.

En 1826, un personnage officiel veut pénétrer au palais des États-Généraux, un gros dossier sous le bras. Le portier l'arrête : On ne passe pas ! — C'est le budget, ça passe toujours, dit l'autre. Deux soldats sont attablés devant une auberge. Ils se racontent leurs exploits : Si je te disais que j'ai vu en Hollande le fisc, animal redoutable qui vous avalait un citoyen... Assurément cela sent d'une lieue son Charlet et son Grandville. L'entrée des Jésuites provoque une véritable bordée d'images satiriques. On en avait très peur, cela est certain, et le texte d'une image où le costume de l'ordre était représenté disait : « Malheur au roi qui les laissera pénétrer dans ses États. » Les pères arrivent sur des charrettes à la frontière : « Le tarif n'autorise pas la libre-entrée de cette marchandise-là, disent les douaniers, et si l'on renvoie les ballots par delà la frontière : « Grâce ! grâce ! crient les Français, nous en sommes accablés. »

Le pétitionnement si énergiquement soutenu par le clergé, et qui avait pour objet de réclamer l'usage facultatif des langues, la liberté d'enseigner, etc., ne trouvait pas que des adhérents en Belgique, s'il en faut juger par certaines images, et notamment par l'œuvre importante de Geirnaert, le peintre gantois, qui montra aussi l'intervention du clergé des Flandres dans les élections.

Le roi Guillaume, si tenace qu'il fût dans sa politique, était homme d'esprit, et paraissait s'accommoder assez bien, comme individu, du tempérament des Belges. Il se mêlait volontiers à la foule, questionnait les gens du peuple et les ouvriers sur leurs vues, voyait les artistes. Bruxelles lui semblait devoir être une sorte de Paris en miniature, et il voulait faire de la scène bruxelloise une des premières de l'Europe, ce qu'elle était en réalité. Talma y jouait tous les hivers pendant plusieurs mois, et trouvait en Belgique une liberté complète dans le choix de son répertoire. « Jouez tout ce que vous voulez, lui dit le roi dans une image, nous ne faisons pas ici la guerre aux hémistiches. » Les proscriptions français adoraient Guillaume ; Barère l'appelait un grand roi, et certes, le mot fameux touchant Merlin de Douai était de ceux qui pouvaient passer à l'histoire.

On fait à Bruxelles un recueil des « Rencontres » du roi Guillaume, rencontres souvent plaisantes, mais dont le roi n'eut pas lieu d'être toujours satisfait, témoin ce petit vicomte qui brave, tout à la fois, son père et le respect dû à son roi, en refusant de se découvrir devant un hérétique.

La déférence dont les Belges entouraient la personne royale influait peu sur leurs vues en matière politique. Ils réclamaient la responsabilité ministérielle. On publia au sujet de celle-ci une caricature plaisante où un magister en soutane donne une correction à un gamin, pour les vitres que son camarade vient de briser. « Ah, mon prince, vous avez cassé les vitres ! Que je vous donne le fouet sur le derrière de votre camarade ! » En juillet 1829, la fréquentation du collège philosophique était rendue facultative. Tout aussitôt, dans un dessin remarquable, on voit les portes et les fenêtres du collège livrer passage à une nuée de corbeaux en soutane qui vont s'abattre sur le pays entier.

M. Muller a nécessairement trouvé dans les événements de 1830 une source abondante d'images. Le moment était trop grave pour donner un grand aliment à la verve satirique. On n'y vint que plus tard. La série de pièces

relevées par l'auteur dans sa propre collection, dans celle des amateurs hollandais, au cabinet des Estampes de Bruxelles et à la Chambre des Représentants, débute par l'affiche de la représentation de la *Muette de Portici* au théâtre de Bruxelles, le 25 août 1830. M. Muller ne semble pas avoir rencontré le portrait de Lafeuillade dans le rôle de Mazaniello, portrait qui fut exécuté à la même époque par Eeckhout. La nuit orageuse qui suivit la célèbre représentation donna naturellement matière à plusieurs dessins. Il en est un toutefois qui mérite d'être cité. Un personnage armé dit en s'inclinant respectueusement. « Voudriez-vous me faire l'amitié de me dire où étaient les autorités de Bruxelles pendant la nuit du 26 août ? »

Lorsque les luttes de tribune et de presse eurent fait place aux combats des rues, le crayon de Madou, de Lauters, de Simonau vint livrer au public des tableaux animés et très probablement d'une stricte exactitude. Le fameux canonier liégeois, Charlier, dit la jambe de bois, est le héros favori de ces scènes et le grand impresario de toutes les planches dirigées contre les Hollandais le lendemain de la victoire. C'est lui qui savonne le prince Frédéric avec le savon belge (un boulet de canon) qui fait si bien la barbe aux Hollandais ; c'est lui qui montre les singes errants (le duc de Brunswick, Charles X, le dey d'Alger et Guillaume) ; lui encore qui montre les animaux terribles de la ménagerie royale où prend place le lion du Nord (Guillaume I^{er}), « le monstre le plus dangereux de tous, qui va jusqu'à dévorer ses enfants. » Il est à peine besoin de dire que l'enivrement de la victoire n'est pas exempt de forfanterie. « La raison du plus brave est toujours la meilleure, » s'écrie le Belge en assommant le Hollandais. En Hollande, où sans doute on n'avait point lieu de rire, on se recueillait, et, à défaut de victoire à enregistrer, on attaquait les Belges et leur nouveau gouvernement, leur arbre de la liberté, le tout sur un ton assez lugubre. Le grand reproche dirigé contre les Belges était d'être des singes de la France. En Belgique, la satire s'attaque directement au roi et à ses fils. Si l'on qualifie le souverain déchu de lion, de « Guillaume le finassier et le sanguinaire », on lui donne de préférence le titre de « roi des fromages » de « fromage rempli de malice », etc. Pour les princes, c'est autre chose. Frédéric est « le tigre royal. » « Pillage, viol, meurtre, incendie, mots de ralliement du prince Frédéric, » et le jour de la retraite, enfin, le prince s'écrie « qu'on brûle, viole et pille ; je m'en moque et je file ! » le tout à l'approbation de son père, qui dit : « Bien, mes enfants ; quelle gloire pour la maison d'Orange ! » La guerre franco-allemande est trop présente encore à la mémoire pour qu'on s'étonne de la tendance de cette imagerie, qui nous montre les grenadiers hollandais égorgeant les petits enfants dans les bras de leur mère, pillant et saccageant les maisons, outrageant les femmes et disant : « Nous entrons en amis ». Et, comme pour répondre à cette assurance, un habitant de la rue de Flandre offre à des soldats une collation composée de choux-fleurs (pavés), de bouillon (huile bouillante) avec les mots : « Entrez, messieurs, régaliez-vous ! » De même le bombardement d'Anvers vient nous montrer le général Chassé qui, du haut de la courline de la citadelle, contemple la ville en feu, en savourant sa longue pipe de Hollande.

Chez nos voisins retentit l'appel aux armes. Les corps de volontaires s'organisent, les étudiants de Leyde prennent le fusil ; les cris de : mort aux traîtres ! stimulent leur ardeur ; les pères bénissent les fils. Bientôt l'héroïsme de Van Speyck vient fournir matière à d'innombrables dessins, et la Belgique elle-même rappela dans certains croquis un de ces traits de bravoure qu'un ennemi même admire.

Rentrés dans un calme relatif, les Belges tournent leurs regards vers les hommes et les choses de l'intérieur. Rien de plus amusant que le retour des délégués qui viennent d'offrir au duc de Nemours la couronne, tous caracolant sur des triaux de poêle. Surlet de Chokier est le « berger devenu roi » ; il « partage le gâteau » avec ses ministres affublés de têtes d'ânes, de singes, de dindons et même de porcs ; la Belgique est « un Etat sans écu » — un joli mot par parenthèses ; — on assiste au « grand triomphe d'une petite nation » d'où Mercure s'envole ; Ch. de Brouckere et Vilain XIII volent... à la défense du Luxembourg, et le lion belge n'est plus bientôt que la monture docile du jésuite portant une bannière où se lisent les mots « liberté en tout... mais pour nous. »

L'entrée du Roi Léopold, son inauguration, les affaires de Louvain et de Hasselt alimentèrent pendant longtemps l'imagerie des deux pays. La Hollande, cela s'explique, n'épargne pas ses railleries au nouveau souverain. La Belgique montre peu d'humeur à riposter autrement qu'on par les armes.

Le siège et la reddition de la citadelle d'Anvers, les Français en Belgique furent naturellement un événement d'intérêt européen, et ce fut aux Français qu'il revint de célébrer la gloire de leurs armes, ce dont Raffet et Charlet se chargèrent avec bonheur.

Il n'est pas certain qu'à Paris tout le monde fût sans crainte sur le résultat de la campagne, et un éditeur avait préparé un portrait de Chassé qui ne vit le jour que beaucoup plus tard et à simple titre de document historique, après avoir passé aux mains d'un éditeur belge.

Le livre de M. Muller s'arrête à la distribution de la Croix de fer, un ordre dont les caricaturistes belges, soit dit en passant, ne contribuaient guère à relever le prestige.

Si nous disons que l'auteur a joint à son recueil les portraits des hommes marquants de l'époque, les costumes, les uniformes, etc., nous aurons amplement établi l'importance de l'œuvre à laquelle il vient de consacrer ces dernières années, et dont l'immensité justifie la devise que s'est donnée l'éditeur : *Indefessus favente Deo.*

H. HYMANS.

BULLETIN.

Rapports des membres des jurys, des délégués et des ouvriers sur l'Exposition universelle de Paris, en 1878, publiés par la Commission belge. Tome II. Rapports des membres du jury Groupe II. Classe 6. Bruxelles, Vanderauwera. 1 vol. in-8° de 952 p. — Ce volumineux rapport, dont l'auteur est M. Braun, inspecteur des écoles normales, comprend : l'éducation de l'enfant, l'enseignement primaire, l'enseignement des adultes. Il est divisé en six parties, dont la première contient la législation et les statistiques scolaires des différents États exposants. Cette partie est très développée ; l'auteur y a condensé avec autant d'ordre que de clarté les innombrables renseignements éparpillés dans les documents officiels. La deuxième partie embrasse le matériel scolaire, constructions, installations, mobilier. La troisième est consacrée à une étude méthodologique des procédés d'enseignement appliqués dans les principaux pays du monde entier. M. Braun passe en revue l'une après l'autre chaque branche d'enseignement, puis note les observations que la lecture des auteurs classiques les plus importants exposés dans les diverses sections lui a permis de réunir. C'est là, comme il le constate, un côté neuf et d'un intérêt réel dans une publication de cette nature. La quatrième partie a pour objet les travaux des élèves. Tout le monde connaît, dit M. Braun, les devoirs d'écoliers américains recueillis à l'Exposition de Philadelphie par M. Buisson. Ce recueil n'a pas faiblement contribué à relever l'importance

de ce facteur essentiel de toutes les expositions bien ordonnées. Les gouvernements ont voulu soigner spécialement ce côté de leurs envois; mais, ajoute M. Braun, bien peu y ont apporté la sincérité, la conscience poussée jusqu'au scrupule qui a valu au gouvernement belge les éloges unanimes du jury. Le rapport reproduit quelques fac simile de ces devoirs. La cinquième partie traite de l'enseignement et des méthodes pédagogiques. L'auteur s'est heureusement appliqué à dégager de la comparaison et du rapprochement des expositions des différents pays, des leçons qui méritent d'être lues.

Loi du 1^{er} juillet 1879 sur l'instruction primaire, comparée à la loi de 1842 et commentée article par article au moyen d'extraits des documents et des discussions parlementaires, par Victor Luerquin, Bruxelles, Gobbaerts. — M. Luerquin a rattaché très intelligemment à chacun des articles de la loi du 1^{er} juillet tout ce qui, dans les documents officiels et les discussions des Chambres, lui a paru établir le plus clairement l'intention du législateur; et, afin de faciliter la tâche des nombreux lecteurs auxquels s'adresse son travail, il a mis en regard des dispositions nouvelles celles de la loi de 1842. Cette intéressante publication est complétée par un appendice renfermant les arrêtés royaux et les circulaires ministérielles qui règlent l'exécution de la loi du 1^{er} juillet, et par une table alphabétique très détaillée.

— M. P. Sbarbaro, publie dans la *Rivista Europea*, sous ce titre: « Laurent philanthrope », une étude sur les travaux de l'illustre professeur de Gand, étude dans laquelle il examine particulièrement le célèbre ouvrage sur les Sociétés ouvrières. Dans ses *Lettres d'Italie*, adressées à la *Revue de Belgique*, M. Ein. de Laveleye parle de M. Sbarbaro, qu'il nous fait connaître comme un « ami et admirateur de Laurent ». L'article de la *Rivista* justifie pleinement cette appellation: il est impossible de manifester plus d'enthousiasme. Il nous paraît juste cependant de faire remarquer que M. Sbarbaro se trompe quand il accuse la presse italienne de n'avoir pas accordé un mot d'éloge à la publication qu'il admire tant, et avec raison. Nous avons eu occasion de citer une appréciation très favorable de la *Rassegna settimanale*, appréciation d'autant plus digne d'être notée que les directeurs de cet excellent recueil sont des juges très compétents en cette matière.

— Le *Magazin für die Literatur des Auslandes* parle avec éloges du poème de M. Em. Hiel *Jacoba van Beieren*, dans lequel on retrouve, dit-il, la vigueur, l'élan et la délicatesse, qui sont les qualités ordinaires du poète flamand.

— M. Blanchard Jerrold, dans le livre qu'il a publié récemment sur l'Égypte (*Egypt under Ismail-Pacha*, Londres, Tinsley) parle d'une feuille satirique, l'*Abou-Naddarah*, qui a eu une grande vogue dans les derniers temps du règne d'Ismail, et a exercé quelque influence sur les événements qui ont amené la chute du Khédive. La collection du *Punch* arabe, qui comprend 30 numéros, vient d'être réimprimée. Abou-Naddarah, le rédacteur, connu à Paris, s'il faut en croire le titre, sous le nom de Jacques Sanua, se fit d'abord connaître au Caire en donnant des représentations dramatiques dans lesquelles il jouait tous les rôles. L'ex-Khédive lui-même assista à une de ces représentations et voulut bien qualifier Abou-Naddarah de Molière égyptien; mais ledit Molière, tout en s'intéressant à l'excès au sort des fellahs, devint hostile au Khédive et dut quitter le pays. Il se réfugia en France, où il publia son journal, une collection de satires en vers et en

prose dirigées contre le gouvernement de l'ex-Khédive et contre cet illustre personnage lui-même. La vente en fut prohibée naturellement en Égypte, ce qui ne l'empêcha pas d'être lu avec intérêt par les classes inférieures, dont il défendait la cause, et par les gouvernants eux-mêmes. C'est, dit l'*Academy*, un curieux spécimen d'un genre de littérature bien rare en Orient, car les Orientaux abordent rarement la satire politique.

— Nous lisons dans la Chronique de la Revue critique:

La Société pour l'histoire de France va mettre prochainement en distribution le tome VII des *Chroniques de Froissart*, le tome II de la *Chronique de Saint-Remy*, le tome II des *Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules*, le tome III des *Mémoires de la Huguerye*. M. Ch. Constant a publié pour cette Société le tome 1^{er} des *Mémoires de Nicolas Goulas* (493 pag.). Goulas, gentilhomme ordinaire de la maison, puis de la chambre du duc d'Orléans, suivit Monsieur en Lorraine, en Languedoc, à Bruxelles; il fut envoyé par lui après le combat de Castelnaudary pour traiter avec le Roi. On trouvera, dans ce premier volume, de nombreux renseignements sur la vie et les complots de Gaston d'Orléans, sur l'état de la Cour durant le règne et à la mort de Louis XIII, sur le cardinal de Richelieu. — M. Gazier publiera prochainement chez Pedone-Lauriel un recueil de *Lettres à Grégoire sur les patois de France*. — M. le comte de Puymaigre fera bientôt paraître chez Champion une seconde édition en deux volumes de ses *Chants populaires recueillis dans le pays messin*, et chez Vieweg une série de *Chants populaires des peuples romans*, traduits et annotés avec les textes en regard (environ six volumes). — Le bulletin de juillet 1879, publié par la Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur (Hachette) renferme une étude de M. B. Buisson sur l'Université de Londres, et un travail de M. de Bilinski sur l'Université de Lemberg.

REVUES ÉTRANGÈRES.

REVUE SCIENTIFIQUE. — SATURDAY REVIEW.

REVUE SCIENTIFIQUE. L'ouvrage de M. Bain: *La science de l'éducation*, dont il a paru récemment une traduction dans la Bibliothèque scientifique internationale (Germer Baillière), contient, au sujet des études classiques, des idées qui, sans être tout à fait nouvelles, ont le mérite d'être exposées avec beaucoup de force par un penseur éminent, et à ce titre appellent l'attention. Comme Herbert Spencer, M. Bain est d'avis que l'enseignement littéraire, qui fait actuellement le fond de l'instruction secondaire, doit être sinon supprimé, du moins primé par l'enseignement scientifique. En outre, dans l'enseignement des sciences elles-mêmes, on suivrait toujours la marche indiquée par le développement des facultés humaines: on partirait de l'observation directe des faits, des objets réels, des phénomènes les plus simples ou du moins les plus familiers. On communiquerait ainsi aux enfants, ou plutôt on leur ferait acquérir, par des leçons de choses sagement disposées, une multitude de notions et d'idées qui leur fourniraient plus tard une base solide pour les abstractions, les généralisations et les raisonnements, c'est-à-dire pour classer les faits et formuler les lois. Les langues, dans la partie de l'enseignement qui leur serait laissée, seraient étudiées de même; elles seraient apprises, non plus en vue d'une culture générale de l'esprit, mais chacune en vue d'un but particulier et d'un avantage déterminé. Les langues anciennes dès lors ne seraient plus que des branches très spéciales de l'enseignement. Quant à l'histoire générale, on en acquerrait la connaissance à l'aide de la langue maternelle, de même que les chefs-d'œuvre de l'antiquité seraient étudiés, autant du moins qu'ils peuvent l'être, dans des traductions. Comme MM. Spencer et Bain, la *Revue scientifique* pense que les langues classiques seront un jour, non pas expulsées, mais détrônées; que l'étude de l'antiquité vivra avec d'autres études sur un pied d'égalité; mais elle ne croit pas que les

sciences soient en état de remplacer, dans le cadre d'une éducation complète, l'étude des langues et des humanités. Cette étude, dit M. Bain, est contraire à la solidité et à l'homogénéité de l'enseignement, qu'elle trouble par la variété et la multiplicité excessives des objets et des procédés. Mais c'est là une question de mesure et de proportion, et la variété ne nuit que lorsqu'elle est poussée trop loin; autrement elle sert, au contraire, à assouplir, à reposer, à fortifier l'esprit. M. Bain objecte encore que l'enseignement de ces langues manque d'intérêt. Oui, quand elles sont mal enseignées, et on peut en dire autant de toutes les sciences. Trouvera-t-on jamais quelque étude qui ne paraisse à une foule d'élèves ingrate et dépourvue d'intérêt? Il est impossible de croire, ainsi que MM. Bain et Spencer semblent parfois le faire, que le plaisir qu'on prend à une étude soit la mesure de ses avantages. Autre reproche plus étrange: la pratique des langues fait contracter à l'esprit une sorte de servilité; c'est que le temps considérable qui est consacré aux auteurs anciens leur donne sur les esprits une influence trop forte et qui n'est pas assez contrebalancée. Mais peut-on nier que les études grecques, en se propageant en Europe, ont contribué, plus que toutes les autres causes peut-être, à l'affranchissement des esprits? « Ce n'est pas une raison sans doute pour nous traîner aujourd'hui sur les traces de nos libérateurs; mais il n'est guère à craindre non plus que les peuples modernes soient ramenés sur leurs pas ou retardés dans leur marche par une admiration exagérée pour les anciens, à présent que, sur tant de routes, ils les ont laissés loin derrière eux. Il est à souhaiter, au contraire, qu'ils aillent souvent se rafraîchir aux sources antiques de la pensée moderne, qu'ils se débarrassent parfois aux préoccupations ardentes et intéressées de l'époque actuelle, pour contempler les œuvres qui ont si souvent servi et peuvent servir de modèle ». Herbert Spencer a exprimé aussi, en lui donnant un autre sens, ce reproche de servilité. Selon lui, tandis que les sciences nous habituent à la libre recherche, nous apprennent à nous rendre uniquement à l'autorité des faits qui peuvent toujours être vérifiés, dans l'enseignement classique, au contraire, le maître impose la règle, et l'élève l'accepte avec une docilité qui devient une habitude incurable. Mais l'enseignement scientifique peut être donné, lui aussi, d'une manière aussi peu raisonnable, par conséquent aussi dangereuse. L'enseignement littéraire bien compris fait appel non-seulement à l'attention et à la mémoire, mais à l'esprit d'observation, d'examen, de raisonnement; on explique les règles et les faits, et l'on y fait remarquer des lois et des rapports aussi intéressants à constater, aussi utiles pour donner à l'esprit une sagacité judicieuse, que ceux que renferment les sciences. Tout en plaidant la cause des études humanitaires, la *Revue* reconnaît que des réformes sérieuses sont nécessaires; encore faut-il cependant qu'elles ne soient ni précipitées ni mal étudiées, qu'on y apporte l'esprit de suite et de persévérance qui seul peut les rendre efficaces.

SATURDAY REVIEW. *Le journal de Mlle d'Arvers*. Nouvelle écrite en français par Toru Dutt; précédé d'une étude critique par Mlle Clarisse Bader. Paris, Didier, 1879. Plus d'un lecteur, en lisant ce titre, a dû s'imaginer que le nom étrange de Toru Dutt était un pseudonyme sous lequel se cachait l'auteur inconnu d'une œuvre destinée à passer sans être remarquée. Le volume n'a guère attiré l'attention, en effet, et cependant il mérite d'être signalé comme un des phénomènes les plus surprenants que l'histoire littéraire ait à enregistrer. En 1876, dit la *Saturday Review*, une imprimerie de province dans l'Inde mit au jour un volume de vers, sans préface, et portant simplement ce titre: *A Sheaf gleaned in french fields*, by Toru Dutt. Un critique anglais entre les mains duquel parvint un des rares exemplaires apportés en Europe, reconnu à ces traductions du français en anglais de grands mérites, et déclara que si elles avaient pour auteur un indigène, elles accusaient un prodigieux effort d'intelligence.

On sait aujourd'hui que Toru Dutt, alors une jeune fille de vingt ans, était une hindoue sans une goutte de sang européen dans les veines, et qu'elle est morte depuis lors, en 1877, dans sa vingt-deuxième année. Elle naquit le 4 mars 1856. Dès sa plus tendre enfance, elle montra un irrésistible penchant pour la littérature. Persuadée qu'elle obtiendrait peu de succès si elle composait des œuvres dans sa langue, elle résolut, sans négliger l'hindoustani, d'employer les langues européennes. Elle étudia à fond non-seulement les langues, mais les littératures françaises et anglaises. Sa première production paraît avoir été un essai sur les écrits de Leconte de Lisle, accompagné d'une traduction en vers anglais, et datant de 1874. A la même époque, elle commença l'étude du sanscrit, qui l'occupa jusqu'en 1876, année où l'état de sa santé la força à y renoncer. En même temps elle entreprenait la traduction du *Vichnouparana* en vers blancs anglais, dont quelques fragments seulement ont jusqu'ici vu le jour; elle composait et traduisait des vers avec une égale aisance, en hindoustani, en français, en anglais. Le *Sheaf gleaned in french fields* comprend la traduction de deux cents poèmes choisis avec infiniment de goût dans les œuvres des meilleurs écrivains français du XIX^e siècle: Victor Hugo, Lamartine, Musset, Gautier, Vacquerie, Bouilhet, Baudelaire et une quantité d'autres qui certainement ne se seraient jamais attendus à ce que l'on parlât d'eux à Bhowanipore. C'est le seul recueil que Toru Dutt ait publié. Parmi ses nombreux écrits inédits figure la nouvelle éditée par Mlle Bader, une histoire tragique, dont la scène se passe en France, dans la Bretagne, et qui témoigne d'une grande force d'imagination. Un court extrait donnera une idée du ton et du style :

Bientôt sa mère entra, et le voyant endormi, elle vint s'asseoir près de moi; elle me fit appuyer la tête sur ses genoux, et, tout en passant sa main sur mes cheveux, elle regardait son fils.

« Il est beau, n'est-ce pas? »

Je ne répondis point.

« Il ressemble à son père, mais il n'a pas son caractère patient. Je le voudrais voir marié. S'il épousait une fille comme toi, je mourrais contente. »

Je rougis; elle le vit

« Tu l'aimes donc? » demanda-t-elle doucement; et comme je cachais ma figure dans sa robe, elle reprit :

« Voyons, pourquoi rougir? N'est-il pas digne de toi, ni toi de lui? Le désir de mon cœur est de te voir sa femme; alors il aurait quelqu'un pour l'aimer et pour le soigner, comme sa première mère. » Elle me fit lever la tête et m'embrassa tendrement.

« Va, mon enfant, je t'aime plus que jamais, parce que tu aimes mon Dunois. »

On doit regretter que Toru Dutt n'ait pas eu plutôt l'ambition de composer un roman de mœurs hindoues, au lieu de placer ses personnages en Europe et de produire une œuvre qui n'a, après tout, d'autre mérite que celui de la curiosité. Quoi qu'il en soit, on peut dire qu'elle était douée d'une intelligence étonnante. Le *Saturday Review* donne un spécimen de ses vers anglais. Toru Dutt écrit le français avec plus d'aisance; mais on trouve plus de sentiment poétique dans ses productions en langue anglaise.

NOTES ET ÉTUDES.

L'INSTITUT DE DROIT INTERNATIONAL.

Lundi, 1^{er} septembre, s'est ouverte au Palais des Académies à Bruxelles, la session annuelle de l'Institut de Droit international. Fondé en 1873, l'Institut se retrouvait, après avoir successivement siégé à Genève, à La Haye, à Zurich et à Paris, sur le sol belge, qui l'avait vu naître. C'est en effet à Gand, sous les auspices de M. Rolin-Jaequemyns, aujourd'hui ministre de l'intérieur de Belgique, que cette association, qui a rendu déjà d'éminents services à la science juridique, a vu le jour.

A chacune de ses sessions, l'Institut a abordé l'examen de questions importantes du droit des gens. L'arbitrage international, les règles de neutralité maritime, le respect de la propriété privée dans la guerre maritime, l'organisation d'un tribunal international de prises maritimes, les lois et les coutumes de la guerre, l'exécution des jugements rendus en matière civile et commerciale ont successivement fait l'objet de ses travaux.

La session de Bruxelles n'a pas été moins fructueuse que ses aînées. L'Institut est un corps fermé; le nombre de ses membres effectifs ne s'élève qu'à cinquante; or, vingt-sept membres avaient tenu à honneur de prendre part aux discussions de 1879.

Les questions qui ont fait l'objet de rapports soignés et étudiés et de débats approfondis, sont multiples. Quelques-unes ont été tranchées par des votes de l'Institut; d'autres ont été renvoyées à l'examen des différentes commissions. C'est ainsi que l'Institut a étudié la question des règles générales qui pourraient être sanctionnées par des traités internationaux, en vue d'assurer la décision uniforme des conflits entre les diverses législations civiles et criminelles, et spécialement des conflits des lois pénales; l'application aux nations orientales du droit des gens coutumier de l'Europe; la réglementation des lois et coutumes de la guerre; les conditions de neutralisation ou de protection internationale du canal de Suez et de ses dépendances; les moyens de protéger en temps de guerre les câbles télégraphiques sous-marins qui ont une importance internationale.

Nous reviendrons très prochainement sur les diverses résolutions prises par l'Institut. Nous nous bornons aujourd'hui à l'indication sommaire que nous venons de faire et à l'énumération des noms des *membres* qui ont pris part aux travaux de la session de 1879. Ce sont : MM. Arntz, professeur à l'Université de Bruxelles; Asser, professeur à l'Université d'Amsterdam, conseiller privé au ministère des affaires étrangères; de Bar, professeur à l'Université de Göttingue; Bluntschli, professeur à l'Université d'Heidelberg; Bulmerincq, conseiller d'Etat de Russie, ancien professeur à l'Université de Dorpat; Ch. Brocher, professeur à l'Université de Genève; Emilio Brusa, ancien professeur à l'Université d'Amsterdam; Goos, professeur à l'Université de Copenhague; Gessner, conseiller de légation de l'Empire allemand; Thomas Erskine Holland, professeur à l'Université d'Oxford; Emile de Laveleye, professeur à l'Université de Liège; Martens, professeur à l'Université impériale et à l'école de droit de Saint-Petersbourg, attaché au ministère des affaires étrangères de Russie; Moynier, président du comité international de la Croix Rouge, à Genève; Neumann, professeur à l'Université de Vienne, membre de la Chambre des Seigneurs du Reichsrath autrichien; Alphonse Rivier, professeur à l'Université de Bruxelles; Rolin-Jaequemyns, ministre de l'intérieur du royaume de Belgique; Saripolos, avocat à Athènes; Hermann Schulze, professeur à l'Université d'Heidelberg, membre de la Chambre des Seigneurs de Prusse; sir Travers Twiss, ancien avocat général de la Reine, à Londres, et Westlake, avocat à Londres.

Les *associés* qui ont assisté et pris une part considérable aux séances de cette session sont : MM. le colonel den Beer Poortugael, ancien ministre de la guerre du royaume des Pays-Bas; Clunet, avocat à Paris, directeur du *Journal du droit international privé*; de Montluc, sous-préfet à Brest; le comte Kamarovski, professeur à Moscou; Louis Renault, professeur à Paris; Jules Clère, publiciste à Paris; sir Sherston Baker, *barrister* à Londres.

M. Rolin-Jaequemyns a été élu président de

l'Institut. Les vice-présidents sont : M. Asser et sir Travers Twiss. M. Alphonse Rivier est secrétaire-général. Le bureau avait désigné comme secrétaires-adjoints MM. Prins, professeur à l'Université de Bruxelles, Jules Clère et Ernest Nys, avocat à Anvers.

LETTRES PARISIENNES.

Paris, 10 septembre.

Nous continuons à être en vacances, et les auteurs qui ont des nouveautés à faire paraître ne se pressent pas de nous les donner. Ils attendent que Paris reprenne ses quartiers d'hiver, car c'est un fait connu que l'on n'achète guère de livres durant la belle saison. Je demande pardon d'employer cette année le terme de « belle saison, » mais le calendrier le veut ainsi, et c'est bien le temps qui est dans son tort.

Laissez-moi donc, à défaut de nouveautés, vous parler aujourd'hui d'éditions nouvelles de vieux livres : j'entends de belles éditions, de celles qu'un homme de lettres aime à ranger dans sa bibliothèque, et où c'est un plaisir particulier de lire un ouvrage bien écrit. J'imagine que l'*Athenæum* compte parmi ses abonnés plus d'un bibliophile, et je ne connais guère de passion pour laquelle je me sente plus disposé à l'indulgence que celle là, pour d'assez bonnes raisons. C'est sans doute une passion fort égoïste que celle des beaux livres, car plus on les aime et moins on se sent disposé à les prêter à ses amis, qui les rendent tachés ou endommagés ou même ne les rendent pas du tout; mais c'est une passion innocente et qui n'est pas ruineuse. Il est rare que les héritiers d'un collectionneur de beaux livres ne retrouvent point, et au delà, l'argent qu'il y a dépensé, y compris les intérêts. Je sais bien que c'est un crève-cœur pour celui qui a lentement rassemblé quelques centaines de précieux volumes, de penser qu'après sa mort tout cela s'en ira dispersé aux quatre coins du ciel : mais que voulez-vous? c'est la loi commune, et il s'y faut résigner. Même quand nous nous croyons le plus propriétaires, nous ne sommes jamais ici-bas que des usufruitiers.

Pendant bien longtemps les amateurs de beaux livres de notre siècle ont été réduits en quelque sorte au rôle d'antiquaire. La chose était humiliante à avouer, mais malheureusement incontestable. Au XIX^e siècle, on ne savait plus bien imprimer, on ne se souciait plus de bien imprimer. Produire à bon marché avec de vilains caractères et sur d'affreux papier, tel était, ce semble, l'unique souci des éditeurs. C'était de la démocratie entendue au vilain sens du mot. Il n'y avait plus d'autre ressource pour ceux dont la « pacotille » ne pouvait satisfaire le goût que de rechercher dans les ventes publiques, et de les disputer à tout prix, les exemplaires qui avaient survécu des belles et consciencieuses publications des imprimeurs du XVI^e, du XVII^e et du XVIII^e siècle.

Il n'y a guère plus d'une vingtaine d'années que ce déplorable état de choses a changé. Quelques hommes se sont dit qu'en notre temps où l'industrie dispose de si merveilleuses ressources, c'était une honte que l'imprimerie ne pût pas faire aussi bien qu'elle avait fait aux siècles précédents, qu'il suffisait de vouloir pour être en état d'égaliser les ouvrages des Alde, des Elzevir, des Plantin, et que si l'on ne pouvait pas plus aujourd'hui qu'autrefois produire à bon marché de beaux livres, on trouverait au besoin des gens assez riches pour ne pas hésiter à payer cher des volumes dignes d'être achetés et de figurer dans les bibliothèques.

Ce n'est pas trop d'appeler du nom de véritable renaissance dans l'art d'imprimer, le spectacle auquel notre génération a assisté. Sans

parler des autres pays, de l'Angleterre, par exemple, qui nous a fait voir l'an dernier, à l'Exposition universelle, d'admirables échantillons de ses presses, on peut dire que l'art de l'imprimerie est aujourd'hui l'une des gloires de la France. Je ne crois pas qu'en aucun temps on ait jamais fait mieux, au point de vue de la correction des textes, de la pureté des caractères, de la netteté du tirage, de la qualité du papier. A part les éditions princeps des ouvrages, destinées à conserver toujours leur intérêt historique, accru de leur rareté, je ne vois vraiment pas que l'on puisse avoir désormais à rechercher les impressions passées de préférence aux impressions contemporaines. Elles n'ont pas seulement pour elles le luxe; elles ont ce qui vaut mieux, l'élégance et le goût. Il semble, ce degré de perfection acquis, que l'on ne puisse guère aller plus loin, et que même au siècle prochain les amateurs ne dédaigneront point les produits du nôtre.

L'homme auquel revient le principal honneur de cette rénovation et qu'il convient de nommer d'abord, car il a été le premier ouvrier de ce progrès, comme le plus actif, c'est M. Jouaust, l'éditeur lyonnais, devenu ensuite éditeur parisien. C'est à bon droit qu'il s'intitule le libraire des bibliophiles. Il eût pu prendre pour devise : *De bien en mieux* comme l'un de ses confrères, car malgré ses succès il n'a point consenti à ralentir ses efforts. S'il a pu contenter les autres, on dirait qu'il n'a pu arriver à se contenter lui-même. Il persiste à chercher sans cesse de nouvelles améliorations; et certes, s'il cherchait le profit plus que l'honneur, il ne lui serait pas difficile d'exploiter aujourd'hui le nom qu'il a conquis, et de gagner ce qu'il voudrait d'argent en se relâchant des soins scrupuleux donnés à l'exécution. Mais il tient surtout à la gloire de son nom; l'ambition est assez rare pour être signalée. Son activité, qui est grande, il la consacre tout entière à ce qu'il considère comme un art bien plus que comme un métier. Tous les amis des lettres connaissent sa collection des *Petits chefs-d'œuvre*, qui s'accroît sans cesse, et à laquelle il vient justement d'ajouter l'*Edouard* de madame de Duras et l'*Adolphe* de Benjamin Constant. Au commencement de cette année, il publiait une charmante édition des *Romans* de Voltaire, ornée d'une douzaine de gravures de M. Laguillermie, un de nos dessinateurs les plus délicats. En ce moment même, il vient de terminer une édition en quatre volumes de *Gil Blas*, pour laquelle il a demandé douze illustrations à un excellent artiste espagnol, M. de los Rios. C'est une véritable merveille que cette édition de *Gil Blas*. Je ne crois pas qu'aucune autre lui puisse être comparée. Elle deviendra introuvable avant peu de mois, n'en doutez pas. J'ai personnellement un grand faible pour ce chef-d'œuvre de Le Sage. Je ne connais pas de livre où se trouve résumé plus d'observations, plus de connaissance de la vie. L'auteur n'est ni un optimiste ni un pessimiste : il s'est borné à offrir à l'humanité un miroir fidèle où elle pût regarder son image, et la gaieté comique arrive toujours à temps pour adoucir ce que certaines réalités auraient de trop triste. Le moindre mérite n'est pas dans le style toujours simple, naturel, coulant : c'est un grand repos que cette vieille langue française, transparente et sans effort, au sortir de la prose tourmentée de la plupart de nos romanciers modernes. *Gil Blas* sera moins vieux dans quelque cinquante ans seulement que bien des œuvres plus modernes.

Je reviens à nos éditeurs. Après M. Jouaust, c'est M. Alphonse Lemerre qu'il faut nommer. Tout le monde connaît ses petits volumes coquets et faciles à tenir à la main, qui se comptent par centaines, j'allais dire par milliers. Je ne vois guère à leur reprocher que la finesse des caractères,

fatigante pour beaucoup d'yeux français. Nous sommes accoutumés en général à des caractères un peu gros, et les petits, si nets qu'ils soient d'ailleurs, exigent de nous un effort. La petite-esse élégante du format est aussi un désavantage pour les illustrations, qui sont à la mode, ce dont je suis loin de me plaindre. J'aime fort à voir le portrait d'un auteur en tête de ses œuvres, et quelques dessins qui charment l'œil ajoutent toujours à l'agrément d'une lecture. M. Lemerre s'est fait une spécialité : il est comme l'éditeur attiré de nos poètes modernes; je ne sais combien de recueils de vers lui doivent d'avoir vu le jour. S's deux derniers volumes sont un volume du théâtre de François Coppée, et les poésies complètes de ce pauvre Albert Glatigny sur lequel il y aurait à écrire un intéressant et triste article. Il était né avec un talent réel et un amour sincère de la poésie. Il manquait malheureusement à son esprit le lest et le calme. Il est de ceux que la vie de Paris a dévorés. Après avoir roulé quelques années dans la bohème littéraire, écrit quelques remarquables pages, travaillé sans ordre ici ou là, gaspillé en fusées de toute sorte un talent précocement, le malheureux garçon, la bourse vide et la santé ruinée, s'était fait cabotin : ce n'est pas en ce métier, on le pense bien, qu'il avait trouvé la fortune. Il est mort poitrinaire à trente et quelques années. Il ne reste de lui qu'un souvenir déjà presque effacé, que la publication de ce volume va raviver un instant. Pauvre garçon ! Il était loin pouriant d'être le premier venu. Mais il était de la race des cigales, et c'est le sort des cigales de n'avoir à vivre et à chanter que quelques jours d'été.

J'arrive à un troisième éditeur, dont le nom a commencé à s'illustrer il y a une couple d'années seulement, mais qui me paraît fort résolu à se faire sa place. Je veux parler de M. Quantin, le successeur de M. Claye dans la célèbre imprimerie de la rue Saint-Benoît. M. Claye n'était qu'imprimeur pour le compte des autres : M. Quantin aspire en même temps à la gloire de l'éditeur. Il a commencé par de belles et élégantes impressions de quelques chefs-d'œuvre, de *Paul et Virginie*, d'*Adolphe*, de *Daphnis et Chloé*, de l'*Imitation de Jésus-Christ*, que Jean-Paul Laurens, le peintre célèbre, a illustrés pour lui. Il vient récemment d'entreprendre deux séries considérables, qui à elles deux ne formeront pas moins d'une vingtaine de volumes : celle des *Petits Conteurs* et celle des *Petits Poètes* du XVIII^e siècle. Quatre volumes de la première série ont paru : les *contes* de l'abbé Voisenon, ceux du chevalier de Boufflers, ceux de Crébillon fils, les *Facéties* du comte de Caylus. Il nous promet, avant peu, les œuvres du chevalier de la Morlière, celles de Duclos, de Cazotte, de Restif de la Bretonne. Quant à la série des *Petits Poètes*, elle vient de s'ouvrir par un volume de vers d'Alexis Piron. Toutes ces éditions sont fort soignées. Notices biographiques et bibliographiques, portraits, autographes, vignettes, culs-de-lampe, rien n'y manque de tout ce qui peut faire une bonne édition et un ouvrage de luxe : ma seule réserve porterait sur la qualité du papier, qui est peut-être un peu mou. Il serait d'autant plus fâcheux que la qualité du papier fût insuffisante que, pour tout le reste, l'éditeur n'a point regardé à la dépense.

Maintenant tous les écrivains méritaient-ils l'honneur que leur fait M. Quantin ? C'est là une autre question que je ne veux pas aborder ici. Plusieurs d'entre eux étaient à peu près oubliés. Je crois que la postérité était assez excusable. C'est une littérature vieillotte que celle des beaux esprits de la seconde moitié du XVIII^e siècle; il n'y avait pas, de ce côté, de régénération à espérer : ce que la Révolution a fait disparaître était bien mort. Rien de plus

monotone à la longue que ces *conceiti*, ces allégories, ces récits imités des contes de Voltaire, et au fond desquels on ne trouve guère qu'une frivolité laborieuse ou un libertinage raffiné. Il y a sans doute de la grâce, de la finesse, de l'élégance, un art savant de dire les choses ou de les faire entendre; mais ce qui manque absolument, c'est la passion, c'est le tempérament, c'est la force, c'est l'originalité. On serait tenté de donner plusieurs de ces volumes pour une suite nouvelle de Stendhal et de Mérimée. — Les auteurs de la publication se sont heurtés à une autre difficulté. La plupart de ces écrivains ont dû leur réputation à quelque œuvre franchement licencieuse qui faisait les délices de la belle société d'alors, mais que la police aujourd'hui ne permettrait pas de réimprimer publiquement. On ne pourrait songer, par exemple, à rééditer le *Sopha* de Crébillon fils. Il a fallu, dès lors, se rabattre sur des œuvres secondaires, qui n'offrent qu'affaiblie la manière de chacun de ces auteurs. On a dû se priver de ce qui était dans leur œuvre, comme on voudra l'appeler, ou le meilleur ou le pire, en tout cas le plus caractéristique et le plus célèbre.

Telle qu'elle est, la publication de M. Quantin n'en est pas moins curieuse. Je ne la recommande ni aux jeunes filles ni même aux collégiens; mais elle a son intérêt littéraire et historique pour les érudits, et quant aux bibliophiles, elle leur revient tout entière de droit.

CHARLES BIGOT.

SIGER DE BRABANT ET SIGER DE COURTRAI.

M. Léopold Delisle, l'éminent directeur de la Bibliothèque nationale de Paris, vient de modifier au catalogue du fonds latin l'attribution de plusieurs traités contenus dans les manuscrits nos 16130, 16133, 16222 et 16297. Ces traités avaient été jusqu'ici considérés comme appartenant à Siger de Brabant : trois d'entre eux sont restitués aujourd'hui à Siger de Courtrai.

C'est là une consécration officielle de la thèse soutenue l'an dernier à l'Académie de Belgique par M. Charles Potvin.

Un Siger est cité par le Dante au X^e chant du *Paradis*. D'après une tradition qui remonte à Pietro Alighieri, le fils du poète, il s'agit là de Siger de Brabant. Mais qu'était ce Siger de Brabant ? Le texte même du Dante, les indications données par son commentateur Benvenuto d'Imola et par Pierre Dubois dans son *de Recuperatione terre Sanctæ*, un mandat de comparution lancé contre Siger par l'inquisiteur Simon Duval et publié par Martene et Durand, quelques lignes enfin dans les *Scriptores ordinis FF. prædicatorum* de Quétif et Echart, voilà à quoi se réduisaient les matériaux d'une biographie que M. V. Le Clerc écrivit le premier pour l'*Histoire littéraire de la France*. Il était facile de s'égarer : en recherchant les manuscrits de son docteur, M. Le Clerc en retrouva d'autres légués à la Sorbonne par Siger de Courtrai, et interprétant mal un passage, erroné d'ailleurs, du père Quétif (le seul écrivain qui eût jusqu'alors nommé ce dernier), il crut pouvoir faire des deux Siger un seul personnage.

Les conclusions de M. Le Clerc furent universellement admises; et M. Kervyn de Lettenhove en publiant dans les *Bulletins* de l'Académie sa notice sur Siger, M. Léop. Delisle en donnant quelques notes inédites sur Siger dans le *Cabinet des Manuscrits*, crurent tous deux ajouter à la biographie du docteur chanté par le Dante, tandis qu'ils mettaient en lumière des pièces dont se servira peut-être un jour le biographe de Siger de Courtrai.

Il faut en effet rendre à celui-ci son existence propre. Le manuscrit n° 16222 contient un traité de Siger de Brabant, deux traités de Siger de Courtrai; et la table, du même âge à-peu-près que le manuscrit, distingue bien nettement les deux auteurs,

donne au premier l'épithète de *Grand*. M. Alphonse Wauters ayant vu le manuscrit en 1875, signala en deux lignes l'erreur de M. Le Clerc dans la *Suite à sa notice sur Henri III*. — La discussion approfondie à laquelle s'est livré M. Potvin a prouvé que l'identification proposée par les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* entraînait à sa suite des contradictions de textes et de lourds anachronismes. A. D. V.

CHRONIQUE.

Une dépêche de Yokohama adressée au *New-York-Herald* annonce que le vapeur suédois le *Vega*, commandé par le professeur Nordenskiöld est arrivé le 2 septembre dans cette ville, après avoir contourné le Nord de l'Europe et de l'Asie. C'est la première fois qu'un navire venant du Nord de l'Europe franchit le détroit de Behring, et le vaillant explorateur suédois aura la gloire d'avoir prouvé, par le fait, qu'il existe au Nord de la Sibérie une route maritime praticable pour le commerce de l'Europe. Le *Vega* avait quitté Gothenbourg le 4 juillet 1878, et le 28 septembre, il était pris, près du Cap oriental dans les glaces, où il est resté enfermé jusqu'au 18 juillet de cette année. Pendant ce long hivernage, dont les plus courts jours ont été de trois heures, l'expédition a fait de nombreuses observations scientifiques. Les habitants avec lesquels ils ont été en relations, les Tschoukschs, leur ont fourni des ours et des rennes. Le froid a atteint en moyenne 36 degrés centigrades.

— La quarante-neuvième session de l'Association britannique pour l'avancement des sciences a été tenue cette année à Sheffield, du 20 au 27 août. Le Dr G.-J. Allman, président, dans son discours d'ouverture, s'est occupé de la nature et des phénomènes de la matière organisée, après avoir résumé les recherches les plus importantes faites dans ces dernières années relativement au protoplasme. La conclusion de ce résumé, c'est que tous les êtres vivants, animaux et végétaux, sont essentiellement uns, au point de vue de la structure et de la physiologie, qu'ils possèdent tous nécessairement le protoplasme doué d'irritabilité. La vie est une propriété du protoplasme; mais outre la vie, il y a un groupe plus élevé de phénomènes, la conscience et la pensée, qui, bien qu'intimement liés à ceux de la vie, en sont cependant essentiellement distincts. — Dans les sections de géographie et d'anthropologie, le succès a été pour le major Serpa Pinto, qui a entretenu l'Association des principaux résultats de son voyage de Benguela à Natal. Une communication de M. Crookes sur « la matière radiante » a été très remarquée. Par une série d'expériences ingénieuses ayant pour base le passage de l'étincelle électrique à travers des tubes dans lesquels il a opéré à peu près le vide, il a fait apercevoir à son public la matière « radiante, » la matière à un quatrième état d'existence, aussi éloigné de l'état gazeux, que le gaz est éloigné de l'état liquide. Dans la section géologique, un des meilleurs travaux, d'après l'*Academy*, est celui de MM. Renard et T. Murray relatif à la distribution de produits volcaniques au fond de l'Océan.

— Le Congrès des anthropologistes allemands a été tenu cette année à Strasbourg, sous la présidence du professeur Fraas.

— Les administrateurs du British Museum ont décidé de faire imprimer les bulletins des ouvrages acquis à dater de 1880 par la bibliothèque de cette établissement. Ils estiment que le nombre des bulletins s'élèvera à 60.000 par an. La souscription annuelle à cette publication est fixée à 250 francs.

— Dans la séance du 13 août de l'Académie des Inscriptions, M. H. Weil a fait une communication intéressante sur un papyrus égyptien qui appartient à la bibliothèque de M. Didot. Ce papyrus, qui paraît provenir du sérapiéum de Memphis, contient des fragments inédits de plusieurs poètes grecs. M. Weil a préparé une édition de ces fragments, qui doit

paraître prochainement dans les *Monuments grecs* publiés par l'Association pour l'encouragement des études grecques en France. Le premier fragment et le plus important est une suite de quarante-quatre vers inédits d'Euripide. Ces vers sont copiés deux fois dans le papyrus, ce qui a permis d'en établir le texte d'une façon assez certaine. Le tout forme un ensemble suivi et complet : c'est un discours par lequel une femme conjure son père de ne pas la forcer à quitter son mari pour en épouser un autre plus riche et plus puissant. Le papyrus attribue le fragment à Euripide, et il n'y a aucun motif de douter de cette attribution. M. Weil pense que le morceau en question a dû être tiré de la tragédie des *Téménides*, aujourd'hui perdue, où figurait une femme, Hyrnétho, placée exactement dans la situation indiquée par les vers. Les autres fragments contenus dans le papyrus et publiés par M. Weil sont, outre huit vers de la *Médée* d'Euripide déjà connus, deux courts passages que M. Weil croit pouvoir attribuer à Eschyle et rapporter, l'un à l'*Europe*, l'autre aux *Myrmidons*, deux tragédies perdues; un curieux fragment de comédie, où se trouvent des plaisanteries sur les philosophes; deux épigrammes alexandrines inédites, l'une sur le phare d'Alexandrie, l'autre sur le sanctuaire d'Arsinoé Aphrodite, élevé sur la côte septentrionale de l'Égypte. Enfin le papyrus se termine par un compte de dépenses, qui rappelle des comptes analogues du musée du Louvre.

Décès. J.-S. J. baron Taylor, voyageur, archéologue et littérateur, né à Bruxelles en 1789 de parents français, mort à Paris le 6 septembre. Parmi les grands travaux auxquels il a attaché son nom, il faut citer les *Voyages pittoresques dans l'ancienne France* (1820-1854); *Voyage pittoresque en Espagne, etc.*; *La Syrie. L'Égypte, la Palestine et la Judée*; *Pèlerinage à Jérusalem*; *Voyage en Suisse*, etc. Il est auteur de cinq pièces de théâtre. Le baron Taylor était président de plusieurs Sociétés de secours mutuels créées par lui, et dont les *Annales* ont été publiés sur sa direction. — Amédée de Noé, dit Cham, caricaturiste, né à Paris en 1819, mort dans la même ville le 6 septembre. — Ludwig Vogel, peintre d'histoire, né à Zurich, en 1788, mort dans la même ville, le 20 août.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. *Séance du 2 août*. — M. Becker donne lecture de la 4^e partie de son catalogue des arachnides de Belgique. Note de M. de Horvath relative à des hémiptères recueillis au Japon par M. Gripenberg. M. Becker lit une nouvelle étude sur les travaux des araignées, relative au travail souterrain de l'*Atypus piceus*. M. de Selys-Longchamps signale l'apparition à Ostende, à la fin du mois de juillet, d'un nombre considérable d'*Anatifes*.

SOCIÉTÉ DE MICROSCOPIE. *Séance du 31 juillet*. — M. Cornet, secrétaire, recommande à l'attention de l'assemblée la traduction, par le Dr F. Schiffrers, du « Guide de l'examen microscopique des tissus animaux » du professeur Exner. Note de M. C.-H. Delogne relative au *Tryblionella ovata* Lagerstedt. Cette espèce, qui n'était jusqu'ici indiquée qu'au Spitzberg, a été rencontrée en Belgique par M. Delogne.

BIBLIOGRAPHIE.

REVUE GÉNÉRALE. Septembre. — La réforme monétaire en Allemagne (Jules Malou). — Trois semaines à Montreux (suite et fin). — De la douceur (A. De Wesemael). — Marthe d'Ormeuil (suite), nouvelle. — Les colonies de l'Afrique méridionale (fin) (Ch. Verbrugghen). — L'encyclopédie de S. S. Léon XIII et la philosophie (A. Van Weddingen). — Bibliographie.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. Juillet. — Discours prononcé par M. Warlomont aux funérailles de M. Malcorps. — Motion d'ordre de M. Thiry relative à un article inséré dans le journal intitulé : *Les eaux de Contrexéville*. Observations de MM. Bellefroid, Rommelaere, Craninx, Kuborn, Thiry, Thiernesse et Warlomont. — Second vote des amendements adoptés dans la discussion de la proposition relative aux attributions des sages-femmes. Observations de MM. Thiernesse, Craninx, Boëns, Bribosia, Hyernaux et Humbursin. Résolutions adoptées par l'Académie concernant les sages-femmes. — Choix d'observations chirurgicales (Borlée). — Trois observations de laminage de la tête fœtale (Wasseige). — Secours immédiats à donner aux ouvriers houilleurs blessés (Gallez). — De la valeur des injections de sang dans le tissu cellulaire sous-cutané (Casse).

ANNALES D'OCULISTIQUE. Juillet-août. De la névrite optique dans les affections cérébrales (H. Parinaud). — Nævus de l'orbite s'étendant sur le dos du nez, traité et guéri par l'électrolyse (G. Martin). — Kératite réflexe consécutive à un traumatisme de la région péri-orbitaire du même côté (Brière). — Des altérations acquises du sens chromatique (Nuel). — Physiologie de la lecture. Suite (Javal). — Revue des journaux d'ophtalmologie. — Bibliographie. — Correspondance. — Variétés. — Faits divers.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS. — 31 août. Jean Swerts. — Le salon d'Anvers — L'architecture à l'Exposition universelle. — Du buste. — Muntz et les arts sous les papes. — Bibliographique. — Chronique. — Périodiques illustrés. — Dictionnaire des peintres.

L'ARBEILLE. Septembre-Octobre. La nouvelle loi sur l'enseignement primaire (suite). — Analyse littéraire. — Partie pratique. — Variétés. — Faits scolaires. — Analyses et comptes rendus. — Questions écrites posées à l'examen de sortie de l'école normale de l'État, à Nivelles. — Circulaires ministérielles.

ANNALES DU CERCLE ARCHÉOLOGIQUE DU PAYS DE WAES T. VII, 4^e livr. — Familles du Pays de Waes affranchies en 1243; généalogies de leurs descendants aux XIV^e et XV^e siècles (L. de Burbure). — Descendances féminines wasiennes. — L'Épigraphie wasien (De Schoutheete de Tervarent).

REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE. 30 août. L'*Agemadaëna*, publié par Geiger. — Comparetti, Fragments d'un traité de morale d'Épique. — La poétique d'Aristote, publiée par Christ.

La *Morale à Nicomaque*, publiée par Ramsauer; Susemih. Dissertations sur la *Morale à Nicomaque* — La *Germanie de Tacite*, publiée par Holder et Schweizer-Sidler. — Histoire du massacre des Turcs à Marseille, en 1620, publiée par de Grammont. — Falck, Le poète Lenz en Livonie. — Académie des inscriptions. — 6 septembre, Baudissin, *Études sur l'histoire de la religion sémitique*, 2^e cahier. — Schmidt, *Le Siècle de Périclès*, 2^e vol. — Allard, *L'Art païen sous les empereurs chrétiens* — Fontaine, *Le théâtre et la philosophie au XVIII^e siècle*. — Chronique : France, Allemagne, Grèce, Italie.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 30 août. — Shakespeare et l'antiquité : progrès de l'idée morale dans la tragédie (P. Stapfer). — Un bibliophile bordelais au XVIII^e siècle : Pierre Trichet (R. Dezeimeris). — La politique douanière de la France (G. Maurice). — Causerie littéraire. — Bulletin. — 6 septembre. Romanciers contemporains, M. Ivan Tourguénef (E. Rittier). — Shakespeare et l'antiquité. Croyances des Grecs et des Chrétiens (P. Stapfer). — M. Robert Browning : *Idylles dramatiques*. — Notes et impressions (L. Ulbach). — La semaine politique. — Bulletin.

REVUE SCIENTIFIQUE. 30 août. — Association française pour l'avancement des sciences. Congrès de Montpellier. De la nécessité de réformer les méthodes d'enseignement en France (Barloux). Allocation de M. Laissac, maire de Montpellier. De l'influence sociale de l'esprit scientifique (E. Gazelles). L'Association française à la grande Exposition de 1878 (G. de Saporta). Les finances de l'Association (G. Masson). — Décompositions chimiques produites par les énergies électriques (Berthelot). — La géologie expérimentale, d'après M. Daubrée. — Chronique scientifique. — 6 septembre. La science de l'éducation. Les études

classiques, d'après M. A. Bain. — Institution royale de la Grande-Bretagne. M. Francis Galton : Les images génériques. — L'origine des religions, d'après M. Max Müller (Girard de Rialle). — Le libre échange agricole. L'importation des viandes américaines (J. Callot). — Les fourmis à bord des navires (H. Jouan). — Académie des sciences de Paris. — Nécrologie : Chassignac, Poggiale.

REVUE DES DEUX MONDES. — 1^{er} septembre. Le roi Apépi (V. Cherbuliez). — Auber et Scribe (H. Blaze de Bury). — L'histoire monumentale de Rome et la première renaissance. Les ruines de Rome pendant le moyen âge (A. Geffroy). — Un essai de gouvernement européen en Egypte. La chute du ministère européen et du khédivé (G. Charmes). — Le musée Thorvaldsen et l'église Notre-Dame de Copenhague. L'œuvre antique de Thorvaldsen (S. Jacquemont). — L'Empire des Tsars et les Russes. La réforme judiciaire. La pénalité (A. Leroy-Beaulieu). — Un ennemi des préjugés (G. Valbert). — Chronique. — Essais et notices.

L'EXPLORATION. — 31 août. — Rapport sur les projets des canaux interocéaniques (suite) (Voisin Bey). — Revue géographique semestrielle (Ch. Normand). — Sociétés savantes — Nouvelles de tous les points du globe. — 8 septembre Rapport sur les projets des canaux interocéaniques (suite) (Voisin Bey). — Expédition de M. Nordenskiöld au détroit de Behring (V. H. Kramer). — Les intérêts français et le canal interocéanique — Revue géographique semestrielle (suite) (Ch. Normand). — L'association britannique pour l'avancement des sciences (J. Girard). — Nouvelles de tous les points du globe.

MONITEUR DES ARTS. — 5 septembre. Les expositions de province et de l'étranger. — Echos. — Journaux et revues. Exposition du concours de vitraux de Jeanne d'Arc. — Les beaux-arts à la Chambre des députés. — Les arts en province. — Courbet et son œuvre.

DEUTSCHE RUNDSCHAU. — Septembre. Paul Heyse. Die talentvolle Mutter. Nouvelle. — H. J. A. Raaslöf. Der dänische Nationalcharakter und Dänemarks Verhältniss zu Deutschland — A. Lammers. Zwischen zwei Landtagen. — Oscar Hertwig. Die Geschichte der Zellentheorie. — Fr. A. Lange. Die griechischen Formen und Masse in der deutschen Dichtung. Eine nachgelassene Studie. — Gottfried Keller. Gedichte. — Ludwig Pietsch. Die internationale Kunstausstellung zu München. — Julius Rodenberg. Der Verfasser des "Assommoir". — Literarische Rundschau : Fürst Bismarck ; F. H. Geffcken, Die französische Politik im Jahre 1866 ; Otto Roquette's Buchstaberbuch der Leidenschaft ; Louis Ehlert, Eine musikalische Encyclopädie ; Literarische Notizen ; Literarische Neuigkeiten.

MAGAZIN FÜR DIE LITERATUR DES AUSLANDES. 30 août. Goethe's Beziehungen zu polnischen Dichtern. — Rhoda Broughtons. — Bernardino Zendrini. Gedicht von P. Schanz — Der Wahnsinnige Petöfi's. — Prof. N. Milas' Serbische Uebersetzung und Erklärung des Kanons der orientalischen Kirche. — Kleine Rundschau. — Neuigkeiten aus der Literaturwelt. — 6 septembre. Goethe und Byron. — Schüler-Arbeiten auf der vorjährigen Pariser Weltausstellung. — The Lady of Aroostook. — Der Dichter Wergeland — Snöve san Povesti popolare. — Kleine Rundschau : Emanuel Hiel's Jacoba van Beieren ; Guerre d'Orient 1877-78, Coopération de l'armée roumaine en Bulgarie par le capitaine Fisch, etc. — Neuigkeiten aus der Literaturwelt.

CONTEMPORARY REVIEW. Septembre. The future of China (Sir W. H. Medhurst). — Animals and plan's (St. George Mivart). — The artistic dualism of the Renaissance (Vernon Lee). — The social philosophy and religion of Comte (E. Caird). IV. — The problem of the great pyramid (R. A. Proctor). — Conspiracies in Russia under the reigning Czar (K. Blind). — The first sin as recorded in the Bible and in ancient oriental tradition (Fr. Lenormant). — Political and intellectual life in Greece (N. Kassis). — Contemporary books : Biblical literature ; Essays, novels, poetry.

THE ACADEMY. 30 août. Seventh Report of the royal Commission on historical manuscripts. I. — Liebrecht's Essays on folk-lore. — Wilson's Salmon at the Antipodes — Rendall on the Emperor Julian. — Potter's Lancashire Memories. — Glatigny's Poems. — Abou Naddarah. — The Didot papyrus. — The origin of the runes — Lubbock's scientific lectures. — Couat on the quarrel of Callimachus

and Apollonius of Rhodes. — Science notes. — Philology notes. — Beament and Rylands on the arms in the parish church, etc., at Warrington — Archaeological Notes from Italy. — The french budget for fine arts. — Notes on art and archaeology. — 6 septembre. Morley's Biography of Burke. — Recent works on popular botany — Seventh Report of the royal Commission on historical manuscripts. II. — Walford's Famines of the world. — Oncken's Austria and Prussia in the war of Liberation. — New novels. — Current theology. — Notes of travel. — Magazines and Reviews — Obituary : Sir Rowland Hill. — Vigfusson and Powell's Icelandic prose reader. — The British Association at Sheffield. — Science notes. — Art books. — New etchings. — Notes on art and archaeology. — The Birmingham festival.

THE ATHENÆUM. 30 août. Phillimore's Life of admiral Parker. — Spencer's Data of ethics. — State papers relating to England and Spain. — Estienne's Apology for Herodotus. — Vine on english municipal institutions. — Guyau on the philosophy of Epicurus. — Hill's Electoral history of Lambeth. — M. J. O. Delepiere. — Botanical books. — The british Association at Sheffield. — Planche's Cyclopaedia of Costume. — Music primers. — 6 septembre. Alexander Hamilton and Albert Gallatin. — Rendall on the Emperor Julian. — Fiske's Essays — The Youghal Council Book. — Lenormant's La monnaie dans l'antiquité. — Miller's Wintering in the Riviera. — Sir Rowland Hill. — Dodgson's Euclid and his modern rivals. — Mantz's Hans Holbein. — Organ works.

THE NATION (New-York). 21 août. The week. — The Independents and the Presidency. — The national Board of health — A via media in the Harvard question. — Notes. — Reviews — Books of the week — 28 août. The week. — The Stalwart policy and the party policy. — The San Francisco tumults — Queen Elizabeth and the Huguenots. — English studies at Harvard. — Notes. — Reviews. — Books of the week.

RIVISTA EUROPEA. 1^{er} septembre. Le tradizioni dell' arte francese (A. Rondani). — Fra Faolo Sarpi e l'interdetto di Venezia (G. Capasso). — Il conte Gorani ed i suoi recenti biografi (A. Ademollo) — Il culto dell' acqua. Studi intorno alla scienza della religiosità (P. Riccardi). — L'istruzione pubblica in Italia nei secoli VIII, IX e X (G. Salvio). — Matteo Pescatore (A. Bertolotti). — Laurent filantropo (P. Sarbaro). — Rassegna letteraria e bibliografica : Inghilterra ; Francia ; Italia. — Rassegna politica. — Notizie letterarie e varie. — Bullettino bibliografico.

RASSEGNA SETTIMANALE. 31 août. L'ultima Enciclica di Leone XIII. — L'Inchiesta sulle strade ferrate. — La tutela della vita degli operai. — La settimana. — Lesbia. — Corrispondenza letteraria da Parigi — La statistica della Criminalità. — Bibliografia : P. Petrocchi, L'assommoir, traduzione dal francese di F. Zola A. De Tréverret, L'Italie au xv^e siècle ; deuxième série : L'Arioste, Guichardin. Ch. Coote, The Romans of Britain. (I Romanzi d'Inghilterra). G. Piola, Forza e materia, Discorsi indirizzati ai nostri studenti di filosofia. C. Knies, Der Credit, Zweite Hälfte. — Notizie. — Riviste. — 7 sept. L'Austria e l'Italia. — L'istruzione professionale e gli istituti tecnici. — Corrispondenza da Berlino. — Corrispondenza da Avellino. — La settimana. — Gioacchino Murat secondo i documenti degli archivi di Vienna (A. Franchetti). — I poveri di Londra (L. Katcher). — L'enfiteusi dei terreni ecclesiastici in Sicilia (S. Corleo). — Bibliografia : G. Finzi, Lezioni di storia della letteratura italiana, compilata ad uso dei Licei. G. Barco, Aristotele. Esposizione critica della psicologia greca. Definizione dell'anima. G. Raimondi, La legge della miseria. G. Mari, La storia naturale nelle sue applicazioni con riguardo speciale ai prodotti italiani — Diario mensile — Riassunto di leggi e decreti. — Riviste. — Notizie.

Beving, Ch. A La principauté d'Achate et de Morée 1204 — 1430. Etude historique. Bruxelles, Muquardt in-8°.

Dictionnaire français-wallon (par G. Gothier). Liège, J. Gothier, in 8°. 4 fr

Du Chastel, C^{te} Maurice. Le goîtreux, conte pour les chasseurs. Bruxelles, Muquardt, in-12.

Gallet, F.-F. Méthode intuitive d'orthographe et de lecture. Livre de l'élève, nos 1 et 2. Bruxelles, Off. de Publicité, in-12.

Gebroeders (de) Van der Voort en de volksopstand van 1477-1478. Verhalen en ambtelijke stukken ver-gaderd en toegelicht door P. Genard (Uitgaven der Antwerpsche Bibliophilen n^o 3) Antwerpen, Kockx, in-8°. 3 fr. Tiré seulement à quelques exemplaires pour le commerce.

Nizet, Fr. Belgique, 1880, 2^e série, Bruxelles, Impr. de l'Economie financière, in-16.

Nizet, Henri. L'Épopée du canon, Bruxelles, Impr. de l'Economie financière, in-12.

Tomenlow, Roland de. Chasses fantaisistes au pays wallon. Bruxelles, Muquardt, fr. 2.50.

L'ATHENÆUM BELGE est en vente :

A Bruxelles, au bureau du journal, 26, rue de la Madeleine; à l'Office de Publicité, 46, même rue; chez M. G. Mayolez, rue de l'Impératrice, 13.

A Paris, chez M. Ernest Leroux, libraire-éditeur, 26, rue Bonaparte.

OFFICE DE PUBLICITÉ

46, RUE DE LA MADELEINE, 46.

—
LES

Libertés Communales

Essai sur leur origine
et leurs premiers développements en Belgique,
dans le Nord de la France
et sur les Bords du Rhin

PAR

Alphonse WAUTERS

Deux parties in-8°.

14 francs.

Histoire populaire de la Belgique

PAR

LOUIS HYMANS

18^{me} ÉDITION.

1 vol. in-8°. 4 francs.

J. DESOER,

IMPRIMEUR-LIBRAIRE, A LIÈGE.

CHARLEMAGNE

D'APRÈS

LES TRADITIONS LIÉGEOISES

Par F. HENAUX

Nouvelle édition, remaniée et augmentée.

Un volume in-8°. fr. 5 "
Exemplaire en papier fort 7 50

Brux.—Imp. de l'Economie Financière, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX : RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.	2^{me} ANNÉE. N ^o 19 — 1 ^{er} OCTOBRE 1879	PRIX D'ABONNEMENT : Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.
---	--	--

Sommaire. — Éducation et enseignement supérieur, rapport sur l'Exposition universelle de Paris, par E. Rambert (L. Alvin). — Dissertation sur la participation des troupes des Pays-Bas à la campagne de 1815 en Belgique, par A. Eenens (Ch. Piot). — Les arts à la cour des Papes, par E. Müntz. — Œuvres de Philarète Chasles. — Lettre de Berlin : Publications historiques allemandes (Paul Bailieu). — Correspondance littéraire de Paris (A. Chuquet). — Bulletin : Les frères Van der Voort, par P. Génard. Catalogue de la bibliothèque de l'église flamande des Augustins à Londres. Notes. — Les Congrès néerlandais (Paul Fredericq). — Fédération des instituteurs. Congrès de Liège (F. Gallet). — Le Musée du Conservatoire royal de Bruxelles. — Lettre parisienne (Ch. Bigot). — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Éducation et enseignement supérieur, rapport sur l'Exposition universelle de Paris, 1878, par M. Eugène Rambert, membre du jury international pour la Suisse. Zurich. Orell, 1879. in-8°, 36 pp.

M. Eugène Rambert, professeur à l'*Institut fédéral polytechnique* de Zurich, rend compte de la mission qui lui a été confiée, avec une autorité et une franchise d'appréciation qui lui vaudront certainement l'attention sérieuse des autorités qui président aux destinées de l'instruction publique dans tous les pays et aussi, doit-on l'espérer, de celles qui seront chargées, à l'avenir, d'organiser les expositions publiques où l'on jugera encore à propos de donner une place à l'enseignement. Écrivain distingué, voué au professorat depuis de longues années, M. Rambert connaît à fond les matières qui avaient été rangées, à Paris, dans le groupe II^e. Ayant fait partie, en 1873, du jury international à l'Exposition universelle de Vienne, il se trouvait en bonne situation pour comparer les dispositions arrêtées par les autorités françaises à celles qu'on avait prises dans la capitale de l'Autriche. Cette comparaison n'est pas toujours à l'avantage de la France, bien que celle-ci ait eu devant elle l'expérience des expositions précédentes, ce qui pouvait lui épargner de tomber dans des fautes déjà signalées.

M. Rambert qui, à l'Exposition de Vienne, avait représenté son pays dans le jury du groupe XXVI^e, comprenant tous les degrés de l'instruction publique, faisait partie à Paris, du jury de la classe VIII^e, qui s'occupait exclusivement de l'enseignement supérieur; il déclare qu'il sort de cette double expérience convaincu que les expositions universelles de l'instruction publique sont encore dans un état voisin de l'enfance. Parmi tout ce qu'elles ont de défectueux, rien ne l'est plus, dit-il, que les fonctions assignées au jury chargé de la distribution des récompenses. Pour peu qu'on ait eu

l'occasion de suivre de près les opérations de ces jurys, on sera de l'avis de M. Rambert. Il reconnaît que la division du groupe II^e en trois classes, à Paris, était bien plus favorable au travail des jurés que la réunion de toutes les branches de l'enseignement en un seul groupe, le XXVI^e, comme à Vienne. C'est le système des récompenses établi à Paris qui attire, à juste titre, les critiques de l'écrivain suisse. A Vienne, chaque jury de groupe n'avait d'autre préoccupation que celle d'appliquer telle des récompenses mises à sa disposition partout où il la jugeait bien placée. A Paris, les jurys se sont trouvés en présence de deux sortes de distinctions, les unes sous forme de diplômes, les autres en nature; et ce n'est guère que lorsque leur travail touchait à sa fin qu'il s'est établi une entente complète sur la valeur respective des deux ordres de récompenses à distribuer. Le nombre des récompenses qui pouvaient être décernées avait été fixé d'avance, et rien n'avait été arrêté quant à la part qui serait attribuée à chaque classe : on s'était borné à recommander à chaque jury de n'en prendre que sa part proportionnelle. M. Rambert se pose cette question : Qu'était-ce que cette part proportionnelle? Et il démontre que la solution de cette question était impossible. Les moyens qu'on a essayés pour la résoudre ont rencontré de la résistance dans tous les jurys, et l'on a fini par y renoncer. C'est alors que l'autorité française, portée par habitude aux mesures dictatoriales, a pris sur elle de modifier, dans une assez large proportion, les propositions émanées des classes. Cette partie du rapport de M. Rambert contient de piquantes révélations.

Après avoir formulé ses observations critiques sur l'exposition scolaire de Paris, le rapporteur aborde la partie scientifique et pédagogique de sa tâche. Il s'agit ici exclusivement de la classe VIII^e, celle qui comprenait les établissements d'enseignement supérieur. La France, dit le rapporteur suisse, y occupait la place de beaucoup la plus considérable. Son exposition, à elle seule, égalait ou surpassait en étendue celles de tous les autres pays réunis. Elle avait été organisée par les soins de l'honorable M. de Watteville, qui n'y avait épargné aucune peine. Une bibliothèque d'environ 8,000 volumes comprenait tout ce qu'on avait pu se procurer des ouvrages, grands ou petits, publiés par des personnes attachées au corps enseignant actuel, depuis le plus humble instituteur de village jusqu'aux plus éminents professeurs de la Sorbonne ou du collège de France. Une autre collection permettait de passer en revue toutes les missions scientifiques qui, depuis une dizaine d'années, ont été subventionnées par le gouvernement français ou entreprises entièrement à ses frais. En constatant que la France, malgré les difficultés qu'elle a traversées, a fait, depuis dix ans, des efforts considérables pour donner un nouvel essor à ses établissements d'instruction supérieure, M. Rambert n'oublie pas de rappeler l'heureuse initiative de l'honorable M. Duruy, le créateur de l'École des hautes études et le promoteur de la création en France des premiers laboratoires scientifiques dignes de ce nom.

Lorsqu'il vient à parler des musées pédagogiques, M. Rambert cite avec éloge notre petit pays :

Ceci me rappelle la belle exposition de la Belgique, qui n'était tout entière que le premier noyau d'un musée de ce genre destiné à la ville de Bruxelles. A la prendre dans son ensemble, y compris les classes VI^e et VII^e, elle pouvait passer pour un modèle d'organisation; nulle part, on n'avait mis sous les yeux du visiteur plus de choses intéressantes, rangées en un ordre plus parfait; nulle part, on ne s'était donné plus de peine pour nous en épargner davantage. Grâce à de nombreux tableaux graphiques, bien entendus et bien exécutés, les renseignements venaient, en quelque sorte, au-devant de celui qui les cherchait. Toute l'exposition belge était placée sous une devise bien en vue, qui rappelait que l'enseignement est absolument libre en Belgique; beau principe et de hardie application! On veut cependant que, pour l'instruction supérieure officielle, il ait produit de fâcheux résultats. L'exposition belge était un tableau en partie double, dont l'une, celle des Universités de l'État, était mise brillamment sous les yeux, tandis que l'autre, celle des Universités libres, s'effaçait le plus possible. C'est grand dommage que les Universités libres de la Belgique n'aient pas participé à l'Exposition, n'aient pas profité de l'occasion pour se donner plus amplement à connaître, pour exposer publiquement leur histoire, leurs tendances, leurs prétentions, et nous dire elles-mêmes à quoi elles attribuent leur succès. Car ce succès a été grand. Le chiffre total des étudiants inscrits aux Universités de Louvain et de Bruxelles, était, l'année dernière, un peu plus fort que celui des deux Universités de l'État, Liège et Gand. On sait que celle de Louvain est très catholique; elle relève directement de l'épiscopat. Celle de Bruxelles passe pour très libérale: c'est, je crois, le mot qu'on emploie. Quant à celles de l'État, elles auraient plutôt la prétention d'être neutres, la théologie en ayant été soigneusement éliminée. Il serait curieux de rechercher à quoi tient cet état de choses et quelles en sont les causes secrètes. Les partisans du monopole de l'État s'en font une arme; dans le monde universitaire français, on cite cet exemple comme un exemple à fuir. Les Belges n'en restent pas moins fidèles à leur devise, et, pour ma part, je tiens qu'ils ont raison. Le succès des Universités libres prouve que celles de l'État ne répondaient pas suffisamment aux besoins du pays.

M. Rambert nous prouve que, s'il a bien étudié notre exposition, à Paris, il est moins au courant de ce qui se passe dans la Belgique elle-même. On peut assurément s'associer au regret qu'il témoigne de n'avoir pas vu en présence, sur le terrain du Champ de Mars, nos Universités libres avec celles de l'État. L'étude comparative des programmes ainsi que les résultats de l'enseignement lui eût prouvé que ce n'est pas sous le rapport scientifique que les Universités de Gand et de Liège peuvent être considérées comme ne répondant point suffisamment aux besoins du pays. Les Universités libres doivent leur origine à des causes plus politiques que scientifiques, au besoin qu'éprouvaient les deux grandes opinions qui divisent le pays de faire triompher leurs doctrines et leurs principes philosophiques et religieux. L'Université de Louvain n'est pas seulement très catholique; elle l'est absolument, dans les limites tracées par le *Syllabus* et les *Encycliques*; celle de Bruxelles ne se contente pas de passer pour libérale, elle l'est réellement, dans ce sens

qu'elle envisage les sciences sans se préoccuper des dogmes et des révélations; son principe, c'est le libre examen. Entre ces deux institutions la limite est bien tranchée; aussi chacune d'elles recrute-t-elle ses élèves dans les familles appartenant à l'une des deux opinions politiques qui se partagent la Belgique. Il n'en est pas de même des Universités de l'Etat. Celles-ci ne diffèrent guère par leur enseignement scientifique de l'Université de Bruxelles, mais elles ont ce désavantage que leur personnel étant à la nomination du gouvernement, leur corps professoral est moins homogène, quant aux principes politiques. Selon que le ministère est occupé par les catholiques ou par les libéraux, les choix se rapprochent des doctrines professées à Bruxelles ou à Louvain. Au reste, l'Université de Bruxelles est la seule qui ait le droit de se qualifier de *libre*; celle de Louvain s'est bien gardée de joindre cette qualification à celle qu'elle s'est donnée; elle est absolument dépendante de l'évêque.

S'occupant des Pays-Bas et de la création récente de l'Université d'Amsterdam, M. Rambert soulève une question qui est revenue plusieurs fois sur le tapis dans le jury dont il faisait partie. Quelle est la proportion qu'il convient d'établir entre le nombre des habitants dans un pays donné et le nombre de ses écoles supérieures? *Multum, non multa*: tel était le principe généralement admis, surtout parmi les Français, en grande majorité dans le jury. Quoique toujours éminemment centralisateur en matière d'enseignement supérieur, le gouvernement français n'en maintient pas moins la dissémination des facultés, qui sont des Universités incomplètes, placées dans de grandes villes qui comporteraient fort bien une Université réunissant les quatre facultés. Le système est assurément bien moins favorable au développement scientifique que celui qui est suivi en Hollande. — Certes, M. Rambert a raison d'envisager comme très fâcheuse la nécessité où se trouvent un assez grand nombre des étudiants de son pays d'achever, chez eux, le cycle de leurs études et de passer à la pratique d'une vocation aussitôt qu'ils ont quitté les bancs de l'Académie ou de l'Université de leur canton; et, à ce propos, l'auteur trouve encore l'occasion de louer la Belgique: « Les Belges, dit-il, sont plus avisés que nous. Quel que soit l'intérêt qu'ils portent à leurs Universités officielles, ils partent de l'idée de la nécessité d'un séjour dans les grandes écoles de France ou d'Allemagne, et ils font tout ce qu'il est possible de faire pour y encourager les jeunes gens et pour leur en faciliter les moyens. » Il se prononce enfin en faveur des petites Universités parce qu'elles sont un foyer plus rapproché des populations dont il s'agit d'élever le niveau intellectuel. A son avis, la question de savoir combien un pays peut compter de hautes écoles n'est pas seulement une question de territoire ou de population. Pour peu qu'un Etat ait une individualité morale prononcée, qu'il ait l'ambition de jouer un rôle dans le monde, l'existence de hautes écoles devient pour lui une nécessité absolue; et toute ville importante par sa population doit se donner ce luxe si elle ne l'a pas, ou maintenir à la hauteur des besoins du temps présent les institutions anciennes qu'elle possède. M. Rambert a plus d'une fois essayé de faire entendre ce langage, mais sans succès, auprès d'une majorité de fonctionnaires de l'Université de France. Après avoir exposé la situation de l'enseignement supérieur dans les divers cantons helvétiques, l'auteur passe en revue, mais très rapidement, l'exposition des autres pays. Pour terminer, il reproduit en le développant un vœu qui s'est fait jour, dans la classe VIII^e, par l'initiative de son savant président, M. Milne-Edwards. L'illustre professeur du Muséum avait adressé à ses

collègues de la VI^e et de la VII^e classe l'invitation de s'associer à ce vœu. Il faisait remarquer que l'on avait formé un groupe particulier, le premier, des cinq classes réunissant tout ce qui se rapporte aux beaux-arts, qu'on avait fait à ce groupe une situation privilégiée sous le rapport des récompenses, et qu'on l'avait ainsi séparé absolument de tout ce qui dans l'exposition avait un caractère industriel. On avait jugé, avec raison sans doute, que l'art a un domaine à part et supérieur. Ne devait-il pas en être de même de la science et de l'enseignement? Les délégués des classes VI^e, VII^e et VIII^e ont porté ce vœu à M. le Ministre de l'instruction publique de France. On demandait qu'à l'avenir, dans les expositions internationales universelles, l'enseignement reçût le même traitement et obtint le même privilège que les beaux-arts. Il ne pouvait être fait droit, cette fois, à la requête: sera-t-elle prise en considération lors des expositions futures?

L. ALVIN.

Dissertation sur la participation des troupes des Pays-Bas à la campagne de 1815 en Belgique, par A. Eenens. Gand, Vanderhaeghen, 1879, in-8°.

La bataille de Waterloo a eu ses historiens en Allemagne, en Angleterre, en France et aux Pays-Bas. De nombreux travaux publiés dans ces pays ont fait connaître en détail toutes les péripéties de cette lutte gigantesque, dans laquelle vainqueurs et vaincus ont fait des prodiges de valeur. La jeune armée belge, réunie à celle de Hollande, sous le commandement du prince d'Orange, un des capitaines les plus distingués de l'école de Wellington, prit une part glorieuse à l'action. Elle comprit qu'il s'agissait de la liberté et de l'indépendance de son pays. Cette part a été singulièrement amoindrie, dans un but d'égoïsme, par deux écrivains anglais, Siborne et Macfarlane. Peu le général Renard avait déjà démontré l'injustice des accusations de ces deux écrivains. Aujourd'hui M. Eenens a de nouveau relevé le gant en faveur de ses compatriotes.

Dans son travail, l'auteur fait voir par les documents, par le témoignage des généraux étrangers, par celui de Wellington lui-même, par une étude complète de la position des armées et de leurs mouvements, combien les deux écrivains anglais sont à côté de la vérité. M. Eenens demande s'il est permis de qualifier d'acte de lâcheté un mouvement rétrograde de 300 pas, exécuté d'une manière régulière par un corps de 1,500 Néerlandais, décimés par la formidable artillerie de l'ennemi, puis attaqués par un corps français fort de 13,000 hommes? Assurément, ces soldats ne sont pas des lâches. Ils obéissent à un devoir impérieux. Ils permettent à Picton d'exécuter son admirable charge contre l'ennemi derrière un pli de terrain. Les Néerlandais s'avancent avec fermeté et régularité — Pringle, capitaine anglais, le dit lui-même — pour soutenir les attaques en première ligne.

A cette occasion, M. Eenens fait voir aussi que l'armée anglaise tout entière ne s'est pas constamment conduite sur le champ de bataille comme ses deux antagonistes le soutiennent. Il constate que deux régiments britanniques sont loin d'avoir fait leur devoir. La conduite héroïque du prince d'Orange à l'affaire des Quatre-Bras est aussi appréciée à sa juste valeur.

Dans ce travail M. Eenens parle en historien convaincu, en soldat profondément versé dans l'art militaire, en patriote dévoué et sincère.

CH. PIOT.

Les arts à la cour des papes pendant le xv^e et le xvi^e siècles, recueil de documents inédits tirés des archives et des bibliothèques romaines, par M. Eugène Müntz. Première partie: Martin V — Pie II (1417-1464). Deuxième partie. Paul II (1464-1471).

Les deux volumes dont nous rendons compte inaugurent brillamment le grand ouvrage de M. Müntz sur les arts à la cour des papes pendant le xv^e et le xvi^e siècle.

Martin V (11 novembre 1417 — 20 février 1431), rentrant dans Rome, à la fin du grand schisme d'Occident, dut, avant de songer aux embellissements, rétablir la sécurité impunément troublée jusque là par des bandes de voleurs, assainir la ville par des travaux de voirie considérables, réparer les édifices qui menaçaient ruine ou que la populace avait transformés en hangars et en dépôts d'immondices. Tout le xv^e siècle, du reste, comme le remarque M. Müntz, a été consacré à des travaux d'entretien ou de réparation, et l'on compte à cette époque très peu de créations nouvelles.

Martin V employa Masaccio, qui dans ses peintures de Sainte-Marie Majeure, représente le pape Libère sous les traits de son protecteur; surtout, il fit de l'orfèvrerie et de la broderie l'objet de sa sollicitude la plus vive: sans cesse il commandait de précieuses étoffes ou de riches bijoux, et c'est par Ghiberti, le plus grand sculpteur de son temps, qu'il faisait exécuter une tiare et un fermoir de pluvial. Dès son règne, la tapisserie de hausse lisse, l'*arazzeria*, fit son apparition à Rome, et en 1423 Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, lui offrit six belles tentures « faites et ouvrées bien richement de plusieurs histoires de Nostre Dame », et achetées à un marchand de Bruges, Jehan Arnoulphin.

Eugène IV (3 mars 1431 — 24 février 1447) fit bâtir le palais de la Monnaie, le presbytère du Latran, et, en dehors de Rome, le palais de Bologne. On sait qu'il entretenait des relations avec le Pogge et les principaux humanistes de son temps. Il fournit au Pisanello les moyens d'achever les fresques commencées au Latran par Gentile da Fabriano. Il appela auprès de lui Fra Angelico. Il fit faire son portrait par Jehan Fouquet, le plus renommé des peintres français du xv^e siècle. Il confia à Donatello, dans le voyage que ce dernier fit à Rome en 1432, l'exécution de plusieurs ouvrages. Sur ses ordres, Antonio Filarete, sculpteur médiocre et habile théoricien, fabriqua pour la basilique du Vatican des portes de bronze, et le dominicain Antoine de Viterbe, des portes de bois sculptées pour la façade de Saint-Pierre. Enfin, Eugène IV fit renouveler la toiture et dégager les abords du Panthéon, le seul des édifices antiques qui eût échappé au vandalisme du moyen âge. Ajoutons qu'une tiare, qu'il avait commandée à Ghiberti, était ornée de pierres précieuses et de perles d'une valeur totale de 38,000 florins d'or, et que parmi les orfèvres et graveurs de sceaux attachés à son service, il distingua un des plus habiles sculpteurs du xv^e siècle, Silvestro dell' Aquila. Sous son pontificat, la collection des tapisseries du Vatican s'accrut d'un drap superbe « hystorié de trois histoires morales du pape, de l'empereur et de la noblesse »; ce drap, présent du duc de Bourgogne, avait été acheté au nom de ce souverain par l'évêque de Nevers et maître Jehan Tronson à un marchand de Bruges, Grégoire de Couchiz.

Nicolas V (6 mars 1447 — 24 mars 1455) fut un grand bâtisseur; il voulut changer la face de Rome. Ce qui le distingue de ses prédécesseurs comme de ses successeurs, c'est l'étendue du programme qu'il s'est fixé et qu'il s'efforce avec la plus ardente activité de remplir jusqu'à la fin de sa vie. Il est vrai que la gloire de Jules II et de Léon X est plus éclatante que celle de

Nicolas V; ces deux papes ont laissé plus de monuments que Thomas de Sarzané : mais ils n'ont fait que suivre le chemin que leur avait tracé Nicolas V. Ce dernier, pour parler comme M. Müntz, est la plus complète personnification de l'esprit de la Renaissance sur le trône pontifical; il y a dans ses plans je ne sais quelle grandeur épique, une fraîche et noble jeunesse, un naïf et poétique enthousiasme, une originalité vigoureuse que l'on chercherait en vain dans les autres papes du xv^e et même du xvi^e siècle. Ses desseins étaient si vastes et si étendus que son biographe, Giannozzo Manetti, n'a pu les énumérer tous; on les a traités de chimériques et d'insensés : c'est que Nicolas V n'a régné que huit ans; si son pontificat eût été d'aussi longue durée que celui de Martin V ou d'Eugène IV, il aurait mené à bonne fin la plupart des travaux qu'il projetait. Ce temps lui manqua pour faire tout ce qu'il avait conçu, pour dégager les abords des places publiques, pour relier ces places entre elles par des portiques qui, de même que les élégantes et commodés colonnades de Bologne et de Padoue, auraient mis les passants à l'abri de la pluie ou du soleil. Néanmoins, ce que Nicolas V a su exécuter durant son règne, relativement si court, est immense. Il avait réuni et dressé une véritable armée de peintres, de verriers, de calligraphes, d'enseignes, de brodeurs et d'orfèvres; il installa à Rome un atelier de tapisseries; il envoyait dans les différentes parties de l'Europe des agents spéciaux qui devaient lui rapporter ce qu'ils trouvaient de plus précieux ou de plus rare dans tous les genres. Sous lui, la marqueterie en bois, *tarsia in legno*, prit un grand développement; il fit décorer les nouvelles salles du Vatican par de grands artistes, comme Fra Angelico, Piero della Francesca, Andrea del Castagno, et par deux chefs de l'école ambrosienne, Bartolomeo di Tomaso, de Foligno, et Benedetto Buonfiglio, de Pérouse: Fra Angelico retraçait la vie de saint Laurent et de saint Etienne; Piero della Francesca faisait, dans ses peintures, les portraits de personnages contemporains, Charles VII de France, Antoine Colonna, le cardinal Bessarion. Les premiers peintres sur verre de leur temps, Giovanni d'Andrea de Florence, Francesco Barone de Pérouse, le frère Giovanni de Rome ornèrent la basilique de saint Pierre d'une verrière magnifique. Il est vrai, comme le fait remarquer M. Müntz dans un des plus curieux chapitres de son ouvrage, que ces éminents artistes ne recevaient pas une récompense digne de leurs talents. Les registres, consultés par le savant bibliothécaire, donnent à de grands architectes l'humble dénomination de *magister lignaminis*, de *faber lignarius*, de *carpentarius*, de *maestro di legname*, de *murator*, de *maestro di muro*, etc., et parmi les travaux qui leur sont confiés, quelques-uns sont si modestes et si infimes qu'un charpentier, un menuisier d'aujourd'hui en accepterait à peine l'exécution. Rien, dit M. Müntz, ne marquait la différence entre le travail purement manuel et le travail de l'esprit. On voit dans les comptes des bâtiments de Nicolas V, le sculpteur confondu avec le maçon et le paveur; le trésorier enregistrait pélemêle les journées du peintre, du charron et du ferrassier; le *murator* et le *marmorarius* mangeaient à la même table que le porteur d'eau, *aquarius*, et le charretier. M. Müntz démontre même qu'un seul homme était en même temps artiste et artisan, qu'un maître célèbre faisait souvent la tâche d'un manœuvre, et qu'un architecte de grand mérite dut plus d'une fois manier la truelle ou équarrir une poutre, comme un vulgaire ouvrier. Tous les honneurs étaient alors réservés à la poésie et à la littérature; les érudits rejetaient dans l'ombre les artistes; eux seuls jouissaient des faveurs pontificales, et

marchaient de pair avec les plus hauts dignitaires de la cour : ce ne fut que tard, bien des années après Nicolas V, que l'on s'accoutuma à considérer le sculpteur ou le peintre comme l'égal d'un philologue. Voyez les modiques salaires que recevaient alors les artistes. Fra Angelico, qui obtint les appointements les plus élevés, ne touchait par mois que 16 ducats; le directeur général des constructions pontificales, Bernard Rossellino, 15; l'architecte en chef du palais apostolique, Antonio di Francesco, 10 seulement, etc. Après tout, Nicolas V ne fit que suivre la coutume de son siècle, et M. Müntz ne le blâme pas d'avoir laissé les artistes dans un tel état d'infériorité. Mais quelque sympathie qu'il éprouve pour le pontife, il ne l'absout pas du reproche de vandalisme; il ne lui pardonne pas d'avoir mis en coupe réglée les antiques monuments de Rome, d'avoir ravagé toute la région entre le Célius et le Capitole, d'avoir établi de véritables carrières de travertin ou de tuf dans le Colisée, le Forum et le Grand Cirque, d'avoir fait tomber sous le pic des démolisseurs des édifices qu'avaient respectés les barbares, malgré les protestations du Pogge et de la *Roma instaurata* de Flavio Biondo. Il est vrai que tous les papes du moyen âge et ceux de la première période de la Renaissance ont ainsi détruit d'un côté, pendant qu'ils restauraient ou édifiaient de l'autre. M. de Reumont a donné le texte d'un bref du 1^{er} juillet 1425, par lequel Martin V autorisait Antonio Picardi et Nicolas Bellini à prendre dans toutes les églises abandonnées les marbres et pierres nécessaires à la reconstitution du pavement du Latran. Eugène IV avait sanctionné la mise en exploitation des ruines existant à la « Zeccha vecchia », et n'avait éprouvé aucun scrupule à retirer des travertins du Colisée pour les employer à la reconstruction du Latran.

Toutefois, on ne doit pas oublier que Nicolas V créa au Vatican une bibliothèque sans rivale, et qu'il reconstruisit la basilique et le palais du Vatican. Il est difficile de trouver dans ce vaste ensemble d'édifices, dit M. Müntz, un endroit qui ne renferme pas un souvenir de Nicolas V : il fit orner de ses armoiries les moindres tuiles du palais et de Saint-Pierre; il bâtit la chapelle de Saint-Laurent, la salle des palefreniers, le Belvédère, les murailles et les tours qui défendaient le palais; il confia à un de ces grands entrepreneurs du xv^e siècle, qui étaient à la fois commerçants et artistes, Beltramo di Martino de Varèse, la gigantesque reconstruction de la nouvelle basilique, etc.

Le successeur de Nicolas V, Calixte III (8 avril 1455 — 8 août 1458) était un débile vieillard, mais d'une volonté énergique; *magni spiritus senex*, a dit Palmieri. Grâce à ses efforts et à ses dépenses (il alla jusqu'à vendre l'argenterie de son prédécesseur), il organisa et fit réunir une croisade contre les Turcs. Comme dit Gregorovius, la conquête de Sainte Sophie était pour Calixte III un devoir plus sacré que la réédification de Saint Pierre. L'œuvre de Nicolas V fut donc interrompue : les architectes du nouveau pontife furent des constructeurs de navires ou des ingénieurs militaires, et ses peintres, des fabricants d'étendards; encore fut-ce un Espagnol qui eut l'office de peindre les innombrables drapeaux destinés à l'armée des croisés. Le silence se fit dans les chantiers que Nicolas V avait peuplés d'ouvriers; tous les artistes ou artisans, maçons, charpentiers, tailleurs de pierres, furent congédiés, et, si Calixte III s'occupait de Rome, ce fut pour en achever les fortifications, déjà commencées par Nicolas V, et pour munir les portes et les ponts de nouvelles défenses. Ah! disait un humaniste, celui-là a été inutile dans le pontificat, *is inutilis fuit in regimine pontificatus!*

Pie II, qui suivit Calixte III (27 août 1458-

16 août 1464) a été, comme on le sait, un des papes les plus lettrés et les plus spirituels; il n'y a pas un biographe d'Æneas Sylvius Piccolomini qui n'ait vanté la vivacité de son intelligence, l'éclat et la justesse de son esprit, l'étendue de son savoir : c'est l'humanisme en personne sur le siège de Saint-Pierre. Aussi fit-il copier ou rechercher les manuscrits grecs et latins; il groupa autour de lui les maîtres les plus habiles de la Toscane, et, grâce à un coup de fortune inespéré, grâce à la découverte des mines de Tolfa, qui mit à sa disposition près de 400,000 ducats d'or par année, affecta aux travaux d'architecture, de peinture et de sculpture une dotation suffisante, sans toucher aux fonds de la croisade. Il éleva à l'intérieur de la basilique du Vatican la chapelle de Saint-André et orna l'escalier qui précède le sanctuaire, d'un ambon et de deux statues colossales. Mais ce fut tout; Rome n'était à ses yeux qu'une cité de ruines, à qui l'on ne devait pas toucher; il ne s'occupa que de conserver les anciens monuments de la ville et ordonna, par la bulle du 23 avril 1462, de respecter les restes de l'antiquité classique. Le plus éclairé des papes avait placé ses affections en dehors de la Ville Eternelle; s'il créa et innova, ce fut à Sienne, berceau de la famille des Piccolomini, où deux monuments, « la loggia del Papa » et le palais Nerucci témoignent encore de sa magnificence; ce fut à Corsignano, cette humble bourgade où il était né et qui devint, sous le nom de Pienza, une véritable ville. Il faut savoir gré à M. Müntz d'avoir si bien étudié le pontificat de Pie II dans ses rapports avec les arts; il a composé ainsi un chapitre qui manquait au consciencieux ouvrage de M. Voigt sur Æneas Sylvius. (*Æneas Silvius de Piccolomini, als Papst Pius der zweite und sein Alter.*)

Le deuxième volume de l'ouvrage commencé par M. Müntz, est tout entier consacré au pontificat de Paul II (31 août 1464-28 juillet 1471). Il est, d'ailleurs, aussi riche en documents inédits et en vues originales que le premier. On a bien souvent attaqué Paul II; d'aucuns, et entre autres, le biographe des papes, Platina, l'ont représenté comme un ennemi des lettres, comme un ardent adversaire de la Renaissance : le nom de Paul II, dit M. Müntz, risque fort de devenir synonyme d'ignorance et d'obscurantisme. Le jeune érudit a vengé la mémoire de Paul II et réfuté les reproches passionnés que Platina, Ammanati, Raphaël de Volterra et d'autres ont adressés au pontife : les documents qu'il a consultés dans les archives d'Etat de Rome et qu'il met en œuvre avec tant de sagacité et de savoir faire, lui permettent d'affirmer que Paul II donna une vive et féconde impulsion à ce mouvement de renaissance qu'avait donné Nicolas V et qui aboutit aux brillantes créations de Léon X. Il est certain que Paul II n'était pas un humaniste. Jeté trop tard dans l'étude des belles-lettres, plus épris des Saintes Ecritures et des ouvrages de droit canon que des auteurs profanes, le cardinal Barbo s'empressa de congédier, dès son avènement au trône pontifical, la troupe de rhéteurs et de poètes latins qui remplissait la curie. Il fit preuve de bon goût; il valait mieux conserver à la postérité un camée grec ou commander à Mino da Fiesole une belle statue que de subir la fade poésie et les vides remplissages d'un Montagna. Mais il eut tort de persécuter Pomponio Leto, Platina et les autres membres de l'Académie établie au Quirinal; ces fanatiques de paganisme ne poussaient pas l'absurdité jusqu'à rêver le rétablissement de l'ancienne religion de Rome : Pie II vit un complot contre le christianisme dans un passe-temps innocent de lettrés. Il a pourtant aimé l'antiquité, et les archives du Campo Marzo ont fourni à M. Müntz de nombreuses preuves de son amour pour les monuments figurés, pour les gemmes, les bron-

zes, les médailles et les innombrables ouvrages où le génie de l'antiquité se révèle avec tant d'éclat. Simple cardinal, il possédait déjà la plus riche collection d'œuvres d'art qui eût été formée en Italie depuis la chute de l'empire romain : pape, il mit tout son plaisir, toute sa gloire à augmenter son musée : les trésors du monde antique comme les chefs d'œuvre de l'industrie contemporaine s'entassèrent dans son palais de la place Saint-Marc. M. Müntz passe successivement en revue, d'après l'inventaire de la collection, les objets et morceaux précieux dont Paul II avait garni ses bahuts et ses vitrines avec une infinie variété de goût. La chapelle d'or et d'argent du pontife, par exemple, pouvait se mesurer sans trop de désavantage avec celle des Visconti et des Médicis aussi bien qu'avec les trésors de Philippe le Bon et de Charles le Téméraire. Sa collection de bijoux était la plus considérable de son temps, et il était si fier d'une émeraude qu'il avait acquise à grand prix, qu'elle lui semblait aussi précieuse que la perle qui ornait le chef de Saint-Pierre. Les bijoux de Paul II ont eu d'ailleurs leur légende : le peuple, frappé de la fin soudaine du pontife, crut que les démons, enfermés dans les chatons de ses bagues, l'avaient étranglé pendant son sommeil, et le grave Platina prétend que le poids des bijoux, qui ornaient la tiare de Paul II, provoqua l'apoplexie. Nous recommandons dans ce volume le chapitre de M. Müntz sur les collections italiennes de xv^e siècle ; on y voit avec quelle ardeur, quel enthousiasme les Italiens recherchaient les antiques, avec quel empressement on se disputait le moindre souvenir d'Athènes ou de Rome, avec quelle passion les puissants et les riches formaient des séries de numismatique et de glyptique, quelle vive convoitise entraînait cardinaux, savants, artistes vers les monuments figurés ; on y voit mieux la part qui revient à Paul II dans le mouvement archéologique de la Renaissance. C'est Paul II qui fit restaurer l'arc de triomphe de Titus, celui de Septime Sévère, les colosses de Monte-Cavallo et la statue équestre de Marc-Aurèle. C'est lui qui fit transporter sur la place de Saint-Marc le sarcophage de porphyre et la vasque de serpentine ; qui fit tracer les plans et commencer les travaux par Aristote de Fioravante en vue de l'installation de l'obélisque sur la place de Saint-Pierre, qui, à Saint-Pierre, reprit les projets de Nicolas V et continua la reconstruction de la tribune.

Quiconque est archéologue ou désire connaître complètement l'époque de la Renaissance devra consulter l'ouvrage de M. Müntz ; ce livre, a dit le plus compétent des juges, M. Woltmann, est un des plus solides fondements sur lesquels on édifiera une histoire de l'art ; grâce à tant de documents inédits, à tant de patientes et minutieuses recherches, à des notices spéciales sur les principaux artistes, il est possible de suivre, pour ainsi dire, jour par jour la marche des travaux entrepris par les papes et de reconstituer la liste des œuvres d'art acquises et commandées depuis Martin V jusqu'à Paul II.

C. H.

L'Angleterre politique. — L'Angleterre au xv^e siècle, par Philarète Chasles. — *Le Titan*, de Jean-Paul Richter, traduit par le même. Paris, Charpentier, 3 vol.

La librairie Charpentier poursuit activement la réimpression des œuvres complètes de Philarète Chasles. (*Voyages d'un critique à travers la vie et les livres*). Les deux nouveaux volumes du fécond et spirituel écrivain sont consacrés tout entiers à l'Angleterre. Le premier, *L'Angleterre politique*, renferme, entre autres morceaux, une *Histoire pittoresque de l'Angleterre*, moins pittoresque que ne l'indique le titre, mais

écrite d'un style alerte et rapide. L'article sur la *Presse en Angleterre* est plein d'intérêt ; mais il aurait fallu dire en note que le droit du timbre n'existe plus pour les journaux depuis 1855, et que l'impôt sur le papier a été aboli en 1861. La notice sur Bacon marque vivement le contraste entre le caractère et le génie du célèbre chancelier, entre l'homme et l'écrivain : d'une part, Ph. Chasles représente Bacon, vêtu de satin et de velours, suivi d'un nombreux cortège de valets et de solliciteurs, flattant basement le roi, tremblant et pleurant devant Buckingham qui menace d'ébranler son crédit, demandant devant les juges la mort de son bienfaiteur, le comte d'Essex ; d'autre part, il nous montre cet homme vaniteux, servile, concussionnaire, qui débrouille le chaos des lois anglaises et compose dans un style nerveux, plein d'images éclatantes, de comparaisons poétiques et de saillies piquantes, une œuvre philosophique qu'il appelle, avec autant de charlatanisme que de vérité, « l'organe nouveau » et la « restauration universelle. » Le morceau intitulé : « *Un voyage de John Locke en France* » a été cité avec éloge par la presse française. Durant un séjour de trois années (1675-1678), Locke a pris des notes sur ce qu'il voyait et entendait autour de lui ; ces notes, écrites en courant, sèches, sans couleur, ont cependant leur prix. Locke est présenté à la cour de France ; il assiste au bal de Fontainebleau et à la revue de Saint-Germain ; il voit Louis XIV s'asseoir à une représentation entre la reine et M^{me} de Montespan, et diriger la danse comme un maître de ballets accompli. Mais le « sage Locke, » comme on l'appelait au xviii^e siècle, ne se laisse pas abuser par l'éclat et la pompe de la monarchie. Il a vu dans les villages des maisons pauvres et délabrées ; le paysan de France, dit-il, est « broyé » (*grinded*) par les impôts, et les galériens de Marseille lui semblent avoir meilleure mine que les laboureurs. Les traits curieux abondent dans le journal de Locke ; ici, il montre le marquis de Vrades enfermant un bourgeois, parce qu'il a tué un lièvre, durant trois jours dans un trou noir et immonde où il ne peut ni s'asseoir ni se coucher ; là, il raconte d'une façon piquante comment, à Montpellier, il vit fabriquer, au son des violons et avec force compliments, un docteur en médecine : à chaque page, on est frappé de la justesse et de l'impartialité d'un esprit observateur, qui ne veut pas être dupé par l'apparence et qui sait se rendre compte de toutes choses. A la suite de cette traduction du journal de Locke viennent diverses études de Ph. Chasles sur l'aimable et modeste antiquaire Ralph Thoresby, sur Macaulay, dont l'œuvre historique nous révèle à chaque page, selon Chasles, l'orateur du Parlement et le critique de revues (*reviewer*), sur la politique anglaise en 1867, 1868 et 1869, sur Louis Blanc et Ledru-Rollin qui ont parlé de l'Angleterre, celui-là avec finesse et une sagacité impartiale, celui-ci avec une ignorance profonde.

Le deuxième volume de Philarète Chasles est presque tout entier consacré à Shakspeare. Le premier article du volume, sur le théâtre anglais avant Shakspeare et les dramaturges contemporains, est tiré principalement des documents cités par Collier dans son *History of english dramatic poetry*. Collier a composé son ouvrage avec des documents en apparence fort humbles et presque insignifiants ; mais tant d'écrits qui semblent sans valeur, tant de quittances, de notes, de factures, etc., mises les unes au bout des autres, éclairent d'une vive lumière les commencements du théâtre anglais. Chasles connaissait bien la littérature anglaise ; il apprécie en termes très justes les prédécesseurs de Shakspeare, leur grossièreté, mais aussi leur originalité profondément dramatique et l'exactitude scrupuleuse et impitoyable qu'ils portent dans

l'imitation des scènes de la vie réelle, même les plus viles et les plus honteuses ; il prouve que ce théâtre cynique déborde de vie et de vérité et ne fait que donner une forme palpable et saisissante aux idées nouvelles : l'exaltation du patriotisme, le mouvement de la réforme, le développement de la langue qui devient plus souple et plus riche, l'essor du commerce et les marins de l'Angleterre se répandant sur le monde, aucune de ces causes diverses qui agitaient l'esprit de la nation, n'échappe à Ph. Chasles, et il a tracé dans cette étude un tableau très animé de cette armée tumultueuse d'écrivains, pleins d'énergie et d'une verve entraînante, qui reproduisent sans art, mais avec force et hardiesse les mœurs de leur temps. « Je ne connais pas, a dit récemment un critique, de théâtre plus largement audacieux ; c'est une crudité splendide, une violence continue dans le vrai, une rage admirable de satire ; imaginez la bête lachée avec tous ses appétits. Et quand on songe au public qui applaudissait ce rire terrible ! Certes, il n'avait rien de commun, ni les nerfs, ni les muscles, avec nos petits bourgeois qui viennent, gantés de blanc, digérer à l'aise dans un fauteuil d'orchestre (1). » Chasles a analysé finement le talent de Webster, ce misanthrope qui n'étudia que le vice et qui a peint dans *Victoria Corombona*, avec une fougue puissante, les horreurs et les crimes de la Rome pontificale. A Webster succède Ben Johnson, l'érudite dramaturge, peu curieux de l'idéal, ne reproduisant que la vérité, toujours armé de bon sens, dédaigneux des grâces légères et aimables, satirique incisif, écrivain mâle et robuste qui mêle aux audaces de la comédie les lourdes citations de l'antiquité, merveilleusement habile dans l'art d'analyser les caractères, classant ses personnages sous d'exactes étiquettes et leur donnant comme nom un sobriquet expressif. *Volpone* est une de ses plus belles créations, et, comme dit le critique que nous citons tout à l'heure, dans aucune littérature on ne trouverait un pareil soufflet donné aux passions. La deuxième notice de Ph. Chasles sur *la Jeunesse de Shakspeare* et une rapide étude des *Peines d'amour perdues* et de ces *sonnets* qui ont donné lieu à tant d'hypothèses étranges. Puis viennent de brillants articles sur Roméo et Juliette, sur Shakspeare traducteur de Montaigne, etc. L'ouvrage se termine par une étude sur Marie Stuart ; on lira avec intérêt ce travail de Chasles sur un des personnages les plus tragiques de l'histoire : même après les ouvrages importants qu'il a fait naître dans ces derniers temps la vie orageuse de la reine d'Ecosse, la notice de Ph. Chasles mérite d'être appréciée ; il juge sans parti pris cette femme à l'âme impétueuse, à l'esprit distingué, au cœur souvent déçu, qui offre, selon son expression, un sujet si favorable à la transformation épique dont les hommes ont besoin. Il est toutefois très regrettable que ces deux volumes de Chasles sur l'Angleterre fourmillent de fautes d'impression choquantes, et qu'on ait laissé dans quelques endroits des erreurs manifestes. L'article sur les proverbes, par exemple, est plein de bévue étymologiques ; Chasles dérive *garnement* de *beware man* ; ailleurs (*Angleterre politique*, p. 191) on lit : l'évêque Du Bellay au lieu de Camus, évêque de Belley (dans l'Ain), etc.

La librairie Charpentier a réimprimé, en même temps, la traduction, par Ph. Chasles, du *Titan*, de Jean-Paul Richter. Il faut savoir gré à l'essayiste français de cette tentative, où il a dû dépenser beaucoup de travail et de patience. Néanmoins, ces deux volumes ne trouveront pas un accueil favorable ; quoique

(1) Ce critique, dont il est piquant d'entendre le jugement sur les littératures étrangères, est M. Zola. (Théâtre, préface des *Héritiers Rabourdin*. Paris, Charpentier).

une des meilleures œuvres de Jean Paul et l'une de celles où se déploie le plus brillamment sa verve humoristique, le *Titan* est insupportable pour un lecteur français; ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales; l'ouvrage est rempli de digressions d'une longueur monstrueuse, de citations pédantesques et obscures, de comparaisons incroyables, d'images baroques et de traits de sensibilité ridicule. Jean Paul ne disait-il pas que le *Titan* devait être son œuvre la plus sublime, et qu'il voulait y épandre le sang le plus pur de sa vie, y mettre des chutes du Rhin, des orages espagnols, des ouvrages tragiques et des trombes? On nous en voudrait de ne pas exposer le sujet de ce roman. Le héros, Albano, est un jeune homme passionné, avide d'émotions ardentes, désireux de goûter toutes les jouissances de la vie et de développer en lui toutes les facultés de l'homme prodigue, comme dit Jean Paul, de son cœur et de son cerveau, balloté par une foule d'aventures bizarres. Il a perdu la femme qu'il aimait, l'enthousiaste et rêveuse Liane, et voyage en Italie pour calmer ses regrets; à Rome, au milieu des monuments qui lui rappellent l'histoire des siècles écoulés, il forme le dessein d'accomplir de grandes choses et de prendre part aux luttes de la révolution française. Mais il s'engage dans un nouvel amour, et si sa deuxième maîtresse, Linda, la *Titanide*, est séduite par le capitaine Toquairol, il trouve dans la troisième femme qui l'attache, Idoine, l'idéal qu'il a longtemps cherché. A ce moment, Albano apprend qu'il est prince; il accepte avec joie le pouvoir qu'il doit à sa haute naissance, et gouverne sagement son peuple. Au lieu du dithyrambe que Ph. Charles entonne en l'honneur de Jean Paul, nous aurions aimé à trouver dans la préface une étude consciencieuse du roman et de ses principaux personnages; au milieu du fumier de Jean Paul, il y a de l'or et des perles. Un caractère admirablement marqué, par exemple, est celui de Roquairol, ce bel esprit sceptique et blasé, qui a tout lu, tout vu, tout senti (*Abgebranntes des Lebens*), et qui pose jusqu'au dernier instant de sa vie, en se tuant un soir sur la scène devant la foule des spectateurs et la femme qu'il a indignement trompée. Le bibliothécaire Scoppe, qui joue dans le *Titan* le même rôle que Leibgeber dans *Siebenkäs*, rappelle par beaucoup d'endroits le caractère même de Jean Paul, doux, mélancolique, tourné vers « l'azur lointain du ciel, » mais aigri par les épreuves de sa jeunesse. On pourrait retrouver aussi dans Liane et Linda les traits de deux maîtresses de Jean Paul, Emilie de Berlepsch et Charlotte de Kalb, et dans tout le roman l'imitation du *Wilhelm Meister* de Goethe. C.

PUBLICATIONS HISTORIQUES ALLEMANDES.

H. von Treitschke. *Deutsche Geschichte im 19. Jahrhundert*. I. Leipzig, 1879. — W. Oncken. *Oesterreich und Preussen im Befreiungskriege*. I-II. Berlin, 1876-1879. — H. Hüffer. *Der rastatter Congress und die zweite Coalition*. I. Bonn, 1878.

Berlin, 12 septembre.

Parmi les publications qui ont enrichi cette année la littérature historique, l'*Histoire d'Allemagne au XIX^e siècle* de M. Treitschke est incontestablement celle qui a obtenu le plus sérieux succès. Les lecteurs de l'*Athenæum* connaissent cet écrivain, qui est en même temps une des personnalités politiques les plus marquantes et un professeur distingué. Fils d'un officier supérieur saxon, il a rompu courageusement avec les traditions de sa famille et a embrassé par conviction les idées politiques de M. de Bismarck; il en est devenu le champion le plus fervent et le plus éloquent dans les *Preussische Jahrbücher*,

qu'il rédige depuis une dizaine d'années, dans le Reichstag allemand, où il représente la ville de Kreuznach, mais surtout dans les cours d'histoire qu'il a professés autrefois à Heidelberg et qu'il professe maintenant à Berlin même. M. Treitschke est l'orateur favori des réunions d'étudiants; et, en effet, personne ne possède comme lui l'art d'entraîner et d'enthousiasmer une jeunesse éprise des idées nationales. Dès qu'il se lève pour parler, la salle retentit d'applaudissements, et il ne peut achever une phrase sans être interrompu par des bravos interminables. Il parle avec ardeur et passion; il est emporté souvent par les transports d'une âme bouillante, mais la forme classique qu'il sait donner à tout ce qu'il dit n'en est jamais altérée. Les paroles tombent de sa bouche parfois comme des coups mortels frappés sur les particularistes et les petits Etats allemands, auxquels il a prêté depuis longtemps leur écrasement inévitable, parfois comme des poèmes héroïques chantés en l'honneur de l'unité de l'Allemagne.

Tel est l'orateur, tel est aussi l'écrivain. L'*Histoire de l'Allemagne au XIX^e siècle*, dont le premier volume vient de paraître, est un livre que non-seulement l'on admire et qu'on lit, mais — ce qui est un peu rare en Allemagne — qu'on achète, car une deuxième édition est déjà presque épuisée. C'est une œuvre qui non-seulement accuse de vastes et profondes recherches, mais est écrite avec une ardeur entraînant, qui se distingue tout à la fois par la pénétration et l'originalité des vues, par l'éclat du récit, par la noblesse des idées et du langage, par l'harmonie de la forme et du fond, si bien que la prose souvent ne lui suffisant pas pour traduire ses impressions dans toute leur profondeur et leur vivacité, l'auteur doit faire appel aux vers de nos grands poètes; c'est une œuvre pénétrée du feu d'un noble et pur patriotisme. Assurément elle n'est pas écrite pour les fanatiques de l'objectivité en histoire — et vous savez qu'il y en a beaucoup en Allemagne; — ils reculeront devant l'énergie de l'amour et de la haine dont chaque ligne est empreinte. M. Treitschke dédaigne de mesurer, pour les servir froidement au lecteur, le pour et le contre; il a depuis longtemps fait son choix dans les conflits qui agitent l'Allemagne, et aujourd'hui il s'efforce, de toute la puissance de son langage, de n'embellir que ce qu'il aime et de ne peindre en noir que ce qu'il hait. Mais il aime tout ce qui a favorisé l'unité de l'Allemagne; il hait tout ce qui l'a retardée. Aussi son œuvre n'est-elle pas une œuvre de paix et de conciliation, comme on eût peut-être été en droit de l'attendre: c'est une œuvre de polémique et de combat. La légende de la bataille de Châlons rapporte que les ombres des héros morts poursuivirent la lutte pendant la nuit, que l'air était plein de leurs cris de guerre; dans le livre de M. Treitschke, on entend raisonner également comme un cliquetis d'armes: on dirait que la lutte sanglante pour l'unité de l'Allemagne y continue encore. Les conflits dont le choc forme le développement progressif de notre histoire n'y paraissent point historiquement tranchés et apaisés: il ne suffit pas à l'auteur de voir vaincus sur le champ de bataille les ennemis de nos aspirations à l'unité, l'Autriche et les petits Etats allemands; il veut encore les anéantir par la plume; inflexible et inexorable, n'oubliant rien, ne parlant rien, il leur lance à la face toutes les fautes commises au temps de Napoléon. M. Treitschke annonce, il est vrai, l'intention de vouloir écrire sans âpreté, quoique avec fermeté; on peut se demander cependant s'il n'a pas oublié parfois ce programme, s'il n'était pas possible d'atténuer ici un jugement bien sévère, là de faire mieux ressortir les circonstances atténuantes.

Le véritable objet de son ouvrage, c'est l'his-

toire de l'Allemagne depuis le Congrès de Vienne; mais deux chapitres seulement y sont consacrés dans ce premier volume: le Congrès de Vienne et la Campagne de Waterloo, d'après les documents des Archives de Berlin. Les trois quarts à peu près du volume se composent d'une introduction dans laquelle l'auteur a essayé de retracer rapidement l'histoire de l'Allemagne depuis le traité de Westphalie, en faisant ressortir surtout les hommes et les événements qui ont contribué le plus à former la nouvelle Allemagne.

D'après M. Treitschke, le dualisme allemand remonte au moment où Charles-Quint a pris parti contre la réforme politique et religieuse au XVI^e siècle. Depuis cette époque, deux éléments rivaux se sont trouvés en présence: la maison impériale de Habsbourg-Lorraine, soutenue par les Etats ecclésiastiques et la haute noblesse catholique, — et les principautés séculières, la force politique la plus vive de l'Empire. La lutte de ces deux éléments constitue l'histoire interne de l'Allemagne. L'Autriche, en faisant la guerre à la Réforme, en conquérant la Hongrie, se sépara si bien de l'Allemagne que déjà au commencement du XVIII^e siècle, les deux Etats formaient des Empires distincts, unis artificiellement par des formes constitutionnelles; et ce fut la grande mission historique de l'Allemagne de renverser cet édifice factice. Mais tandis que l'Autriche se séparait chaque jour de la véritable Allemagne, la Prusse grandissait. Le tableau que M. Treitschke nous présente de la naissance de l'Etat prussien et de la part que chacun des Electeurs prit à ce développement est peut-être, malgré sa brièveté, la partie la plus attrayante de tout le volume. L'auteur trouve avec raison qu'au XVIII^e siècle la Prusse ne représentait qu'une des faces de la vie et du caractère allemands, l'élément guerrier, tandis que la culture allemande moderne, créée par Lessing et Herder, Goethe et Schiller, se trouvait représentée dans les petits Etats. Ce ne fut qu'à la suite de l'effroyable catastrophe de 1806 et 1807 que ces deux éléments de la vie allemande furent mis en contact pour se confondre peu à peu. C'est lorsque le roi Frédéric-Guillaume III proclama, comme le programme de la régénération de la Prusse, le principe que l'Etat devait remplacer par des forces intellectuelles et morales ce qu'il avait perdu en forces physiques, lorsque tous les vrais Allemands accoururent de partout se ranger sous le drapeau prussien — vous savez que les héros de la nouvelle Prusse, les Stein et les Hardenberg, les Scharnhorst et les Blücher n'étaient pas Prussiens de naissance, — c'est alors que la Prusse, jusque là un simple Etat allemand comme tant d'autres, est devenue véritablement l'Etat allemand. La vieille Prusse, la Prusse dure et guerrière, et la culture allemande moderne, ces puissances créatrices de la nouvelle histoire d'Allemagne, qui jusque là avaient marché côte à côte, s'unirent pour ne plus se séparer.

Mais je m'arrête. Que ceux qui comprennent l'allemand lisent l'ouvrage de M. Treitschke. Ils seront choqués ça et là par ce qu'on serait tenté d'appeler le chauvinisme; mais en revanche ils se convaincront qu'on sait aujourd'hui en Allemagne, comme ailleurs, écrire des livres pleins d'imagination et de vie, et qui ne le cèdent ni pour la beauté du style, ni pour la clarté de l'exposition, à ceux qui font l'orgueil de la littérature française. Ils devront reconnaître en même temps que la valeur scientifique et littéraire de l'ouvrage est égale, sinon surpassée par son importance politique. Le livre de M. Treitschke est un peu un programme de parti; mais on n'a jamais mieux réussi à faire apercevoir dans le passé les germes des événements dont nous avons été témoins, et à exposer

les titres de la Prusse à l'hégémonie en Allemagne.

Une partie des événements qui forment le fond du livre dont je viens de parler sont exposés d'une manière très détaillée dans l'ouvrage de M. Oncken, relatif à la politique de l'Autriche et de la Prusse en 1813. M. Oncken, professeur à l'Université de Giessen, a eu la chance de pouvoir consulter, non pas seulement les archives de Prusse, mais celles d'Autriche et de Saxe; le Public Record Office de Londres même lui a fourni des matériaux précieux. Son travail cependant ne peut pas être placé sur la même ligne que celui de M. Treitschke. Ce n'est pas une œuvre dont le fond et la forme constituent un ensemble bien proportionné; c'est plutôt une collection de matériaux pour une histoire de l'année 1813, qu'une histoire même de cette année. Mais comme collection de matériaux, l'ouvrage ne manque pas d'importance. On ne possédait jusqu'ici d'autre source d'information, pour la politique de la Coalition de 1813, que l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de M. Thiers, qui, écrivant et jugeant d'après les rapports des ambassadeurs français à Berlin et à Vienne, ne pouvait connaître que très imparfaitement et juger très inexactement la politique de la Prusse et de l'Autriche. Que dirait-on d'un historien contemporain qui, par exemple, se bornerait à apprécier la politique de Bismarck uniquement d'après les rapports de Benedetti? Et M. Thiers n'a-t-il pas fait exactement de même en exposant la politique de Metternich d'après les rapports de Narbonne, qui n'en savait pas le premier mot! Mais il en sera désormais autrement.

Le premier volume de l'ouvrage de M. Oncken, qui a paru il y a deux ans déjà, comprend un exposé des efforts faits par Metternich pour se retirer de l'alliance conclue en 1812 avec Napoléon. La plus curieuse des pièces publiées à ce sujet est sans contredit la fameuse lettre de l'empereur, du 7 janvier 1813, mentionnée par Bignon et Thiers, mais dont l'authenticité a été contestée par les éditeurs de la correspondance de Napoléon I^{er}. M. Oncken en donne cette fois le texte complet, d'après l'original conservé aux Archives de Vienne, et montre une fois de plus le peu de confiance qu'il est permis d'accorder aux données fournies par la correspondance de Napoléon I^{er}. Le deuxième volume, publié il y a quelques mois, est également consacré presque tout entier à la politique du comte de Metternich. Pour répondre à quelques critiques dirigées, lors de la publication du premier volume, contre cette opinion que la politique conciliante de Metternich dans la première moitié de l'année 1813 n'avait été qu'une comédie, que depuis la catastrophe de Russie il avait projeté la guerre contre Napoléon, M. Oncken a exposé en détail, dans les premiers chapitres de ce nouveau volume, la conduite politique de Metternich depuis 1803. Il montre jusqu'à l'évidence, par des extraits infiniment curieux des dépêches de Metternich, écrites à Berlin en 1804 et 1805, et à Paris en 1808 et 1809, que Metternich fut un des principaux auteurs de la coalition de 1805, que ce fut lui aussi qui entraîna l'Autriche dans la guerre désastreuse de 1809. D'après M. Oncken, dont je ne puis pas discuter ici les assertions, Metternich, convaincu de l'incompatibilité existant entre l'Europe et la conduite politique de Napoléon — c'est ainsi qu'il s'exprimait lui-même — était décidé dès le commencement de l'année 1813 à se joindre aux coalisés en essayant de ménager la paix entre les puissances belligérantes; il aurait été sûr d'avance que les conditions qu'il allait proposer, quelque honorables qu'elles fussent pour la France, ne seraient jamais acceptées par Napoléon.

L'ouvrage de M. Oncken, dont je ne puis

qu'indiquer rapidement le contenu, se termine par un très intéressant aperçu du Congrès de Prague. En signalant aux lecteurs étrangers cette importante publication, qui devra être consultée par quiconque voudra s'occuper à l'avenir de l'histoire politique de 1813, j'ajouterai que M. Oncken a joint à chaque volume un bon recueil de pièces justificatives; ces pièces étant rédigées presque exclusivement en français, pourront être utilisées même par ceux qui ne lisent pas l'allemand.

Je mentionnerai encore un ouvrage qui, sans pouvoir être comparé à ceux de MM. Treitschke et Oncken, est trop important pour être passé sous silence quand on parle des publications nouvelles relatives à l'histoire de l'Europe au temps de la Révolution et du premier Empire: c'est l'*Histoire du Congrès de Rastatt et de la deuxième Coalition*, par M. Hüffer, professeur à l'Université de Bonn. Je crois pouvoir, sans exagération, la recommander comme un modèle aux historiens qui s'occupent de l'histoire politique des derniers siècles. M. Hüffer a puisé sans relâche, depuis dix années, dans presque toutes les archives de l'Europe. Il a été non-seulement à Berlin et Vienne, mais à Londres, à La Haye, à Florence, à Paris, etc.; il y a recueilli d'importants matériaux pour l'histoire du Congrès de Rastatt, des invasions françaises en Suisse et en Italie, et des rapports de la France avec l'Autriche après la paix de Campo-Formio. On y lira avec intérêt le rôle, très éphémère, il est vrai, que Bernadotte joua comme ambassadeur de la République française à Vienne, rôle où cette politique fine, qui lui fut propre plus tard, fait absolument défaut; on y remarquera surtout les extraits très nombreux — le plus souvent en français — de la correspondance de Talleyrand avec les agents français à l'étranger. En somme, c'est un bon ouvrage, fruit d'études très sérieuses et très minutieuses, et abondant en renseignements nouveaux sur l'histoire des années 1797 et 1798.

PAUL BAILLEU.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE DE PARIS.

R. Dareste, *Les Plaidoyers politiques de Démosthène*, traduits en français, avec arguments et notes. Paris, Plon. 2 volumes. — O. Riemann, *Études sur la langue et la grammaire de Tite Live*. Paris, Thorin. — L. Quicherat, *Mélanges de philologie*. Paris, Hachette. — J. Quicherat, *Rodrigue de Villandrando, l'un des combattants pour l'indépendance française au xv^e siècle*. Paris, Hachette. — Vicomte de Meaux, *Les Luites religieuses en France au xv^e siècle*. Paris, Plon. — H. Jouin, *La Sculpture en Europe* (1878). Paris, Plon.

M. Dareste vient de nous donner une nouvelle et excellente traduction des *Plaidoyers politiques* de Démosthène. Cette traduction était nécessaire et sera accueillie avec joie par tous les lettrés: elle devait être l'œuvre d'un homme qui, comme M. Dareste, connaît à la fois la langue et le droit de l'ancienne Athènes, et qui sût traduire les mots et les choses avec une rigoureuse précision. Il ne faut pas oublier que les discours ou plutôt les plaidoyers, comme les appelle justement M. Dareste, quoiqu'ils aient un caractère politique, sont prononcés devant des juges; ce sont de véritables causes où Démosthène, avide de prestige et de puissance extérieure pour son pays et ne songeant qu'à conjurer les périls du dehors, plaideit devant les tribunaux contre Eschine et les amis de la paix qui aimaient mieux renoncer à la domination de la Grèce et accroître la prospérité intérieure. Ces plaidoyers, on le sait, sont au nombre de neuf: Contre Androtion, contre Leptine, contre Timocrate, contre Aristocrate, contre Midias,

contre Eschine (procès de l'ambassade et de la couronne), contre Aristogiton (en deux fois). A chacun de ces plaidoyers, M. Dareste a joint un argument et des notes qui éclairent le texte par le rapprochement des faits historiques et par l'explication des termes de droit. Dans une remarquable introduction, il trace une esquisse du droit criminel d'Athènes. Grâce aux notions claires et précises que M. Dareste expose sur ce sujet compliqué, on comprendra mieux les plaidoyers politiques de Démosthène; on verra par là comment le système pénal de ce temps était très imparfait, puisqu'il faisait trop de place à la mort et à la confiscation, et pas assez à l'emprisonnement; comment le droit criminel des Athéniens était inférieur à leur droit civil, parce qu'il était envahi tout entier par la politique et livrait les affaires à la discrétion d'une multitude passionnée et aveugle; comment enfin la procédure même développa l'éclat et la grandeur de l'éloquence athénienne, puisque l'orateur intervenant dans les affaires criminelles sans le souci de conserver sa dignité et son sang-froid, était plus encore qu'un avocat, et, comme dit très-bien M. Dareste, jouait le rôle d'un second dans un duel.

M. Othon Riemann a publié dans la bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome ses études sur la langue et la grammaire de Tite Live (fasc. XI). De pareils travaux, lors même qu'ils ont pour objet d'éclaircir un point particulier de la langue d'un auteur, ne sont pas à dédaigner: c'est en accumulant les petits faits isolés qu'on arrive à construire l'histoire d'un idiôme et d'une littérature; et d'ailleurs, la comparaison des termes et des phrases, l'examen minutieux de leurs différences et de leurs ressemblances, tout cela ne demande donc pas une grande netteté d'esprit, une méthode précise et rigoureuse, un sentiment très fin de la langue qu'on étudie? M. Othon Riemann a voulu compléter et corriger le livre de M. Dräger sur l'histoire de la syntaxe latine; il a repris plusieurs questions sur lesquelles on trouve peu de détails dans les grammaires ordinaires, et étudié d'une façon spéciale l'usage de Tite Live, en mentionnant aussi ce qu'il a pu observer chez d'autres auteurs. Tite Live occupe, en effet, dans l'histoire de la langue latine, une place intéressante. M. Dräger l'exclut du nombre des prosateurs classiques; ce qui nous paraît bien sévère. Tite Live, comme le pense M. Riemann, n'appartient pas à la période de décadence; quoi qu'on ait dit de sa *patavinité*, c'est-à-dire de l'emploi de termes et de tours qui sentaient la province, il se rattache à l'époque classique, mais il se trouve tout juste sur la limite. Son style, il est vrai, est ample, abondant, toujours élevé; l'historien sait habilement construire ses périodes; il aime les ornements et les couleurs éclatantes; la richesse et la vivacité de son imagination rappellent la langue des discours de Cicéron. Toutefois, si dramatique et si éloquent qu'il ait été en faisant revivre le passé héroïque de Rome, il ne représente pas l'époque de la plus grande pureté de la prose latine; M. Riemann le nomme avec raison le représentant d'une autre période moins parfaite, qui n'est pas encore l'époque du déclin, mais qui n'a pas la sévère simplicité d'autrefois: il forme la transition entre la prose de Cicéron et de César, et celle de l'époque impériale. Les latinistes, qui liront avec attention l'ouvrage de M. Riemann, remarqueront avec le jeune et savant philologue que Tite Live emploie des mots inconnus à l'ancienne langue ou donne à d'autres mots une extension toute nouvelle; ils verront que le grand historien a introduit dans son style des tours et des expressions de la langue poétique aussi bien que des façons de parler de la langue vulgaire; ils observeront que, sans cause aucune, Tite Live a souvent manqué à la symétrie, et

qu'en certains endroits il rappelle l'originalité affectée de Tacite.

On nous permettra de citer en même temps les *Mélanges de philologie*, de M. L. Quicherat. Le célèbre lexicologue a réuni en un volume les solides articles qu'il avait publiés dans diverses revues sur la grammaire et la métrique; nous signalerons surtout dans ce recueil la dissertation sur *juventus*, la démonstration de l'origine du vers décasyllabe français, l'étymologie du mot *delicat* acceptée par M. Littré dans son Dictionnaire de la langue française, l'étude sur le prétendu fragment d'une satire du poète Turnus, etc.

Un autre membre de la famille Quicherat, M. J. Quicherat, l'éminent directeur de l'École des Chartes, a remanié et transformé en un livre agréable et instructif l'article qu'il avait autrefois inséré dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* sur le condottier castillan Rodrigue de Villandrando. Ce Rodrigue vint de bonne heure chercher fortune en France, et commença par servir comme homme d'armes dans une compagnie. A ce sujet, M. Quicherat donne sur les grandes compagnies des renseignements qu'on ne lira pas sans intérêt. Ce mot *compagnie* désignait alors une brigade, un régiment, un escadron, une compagnie même; la compagnie était formée de combattants à cheval, soutenus par un tiers ou un quart de fantassins qui maniaient l'arc et surtout l'arbalète. Les cavaliers, appelés hommes d'armes, étaient armés de pied en cap, et, soit chevaliers, soit écuyers, avaient à leur suite deux, trois, quatre *servants* également montés, mais plus légèrement équipés; maîtres et servants constituaient ce qu'on nommait la *lance*. Souvent la compagnie se formait d'elle-même, sous la direction d'un chef énergique et vaillant. Rodrigue de Villandrando sut organiser une de ces compagnies qui se mettaient à la solde du plus offrant, guerroyaient, même après la guerre, pour leur propre compte, et forçaient les villes à leur payer des contributions ou *appatissements* (de *pacis*). Les « Rodrigais » acquirent bientôt une triste réputation dans le royaume de France, qu'un dicton populaire nommait le paradis des gens d'armes. Ils combattaient pour Charles VII contre les Anglais. « Les François, dit le héraut d'armes Berry, ne sçavoient presque riens de la guerre; mais par longuement apprendre, ils sont devenus maîtres à leurs dépens et à la fin ont défait les Anglois. » Rodrigue fut un des capitaines qui apprirent aux François à vaincre peu à peu leurs ennemis. Nous n'entrerons pas dans le détail des escarmouches et des combats où il se distingua. Il suffit de dire que lorsque la guerre prit fin, il fut assez habile pour se retirer dans son pays natal, en Castille; il prévint que les compagnies avaient fait leur temps, et que le roi allait rétablir l'ordre dans les institutions militaires de la France et fonder une armée permanente. Sa compagnie, en effet, commandée par Salazar, fut horriblement maltraitée au combat de Saint-Jacques que le dauphin Louis XI alla livrer aux Suisses sur les bords de la Birse, en vue de Bâle, afin de « tirer du sang » aux écorcheurs.

Le vicomte de Meaux expose dans un récit bien composé, intéressant et semé de réflexions judicieuses, l'histoire des luttes religieuses en France au XVI^e siècle. Il raconte comment le protestantisme s'introduisit dans le royaume sous François I^{er}; comment, malgré les édits rigoureux de Henri II, il se constitua et s'organisa, en dépit de la répression prolongée; comment enfin la guerre éclata, longue, acharnée, renaissant toujours malgré les traités. L'ouvrage de M. de Meaux respire un mâle et chaud patriotisme; l'auteur déplore ces luttes longues et cruelles qui mettaient aux prises les citoyens d'un même pays et divisaient une nation en deux partis implacablement hostiles; il blâme

énergiquement les protestants qui avaient livré le Havre aux Anglais et installé, à l'embouchure de la Seine, les ennemis de leur patrie; quand protestants et catholiques réunis vont reprendre le Havre et rivalisent de bravoure dans la tranchée, il crie de bon cœur avec le vieux connétable de Montmorency: « vive France! » M. de Meaux a d'ailleurs consulté avec le plus grand soin et sans qu'on puisse lui reprocher des légèretés de dilettante, les documents sur la matière; il les a mis en œuvre avec une rare habileté, et certains tableaux sont tracés de main de maître. Il raconte fort bien, par exemple, le massacre des Vandois, la nuit de la Saint-Barthélemy, les premiers faits d'armes du roi de Navarre, les commencements de la Ligue, etc.; il sait faire revivre, à l'aide de citations bien choisies, les mœurs des gens de guerre à cette époque. Nous le blâmerons cependant de croire qu'Adrien d'Aspremont, vicomte d'Orthe (et non d'Orte) « refusa de souiller son épée par des assassinats, » et fit la fameuse réponse: qu'à Bayonne il n'avait trouvé que des soldats et pas de bourreaux. La réponse autographe d'Aspremont à une lettre de Charles IX a été publiée récemment et démontre clairement que le gouverneur de Bayonne n'a pu écrire rien de semblable à la noble parole que lui attribue d'Aubigné. M. de Meaux est, du reste, un catholique fervent, et peut-être laisse-t-il parler trop haut ses convictions religieuses. Un historien impartial ne nommerait pas le protestantisme une « hérésie, » comme le catholicisme, la « vraie croyance, » et tout le monde ne sera pas d'avis que les guerres de religion étaient nécessaires pour « ranimer la foi nationale qui languissait et semblait mourir. »

Un de nos meilleurs critiques d'art, M. Henry Jouin, dont l'on connaît la solide et brillante étude sur David d'Angers, a publié sous ce titre: *la sculpture en Europe en 1878*, une série d'articles sur les œuvres de sculpture envoyées à l'Exposition par les artistes du monde entier. On retrouve dans ces jugements rapidement exposés le goût sûr et l'érudition étendue qui ont assuré à M. Jouin une place considérable dans la critique d'art. Dans l'exposition d'Autriche il loue surtout le *Beethoven* de M. Zumbusch et le *Combat des Lapithes et des Centaures* que M. Tautenhayn a délicatement sculpté sur un bouclier en argent; dans celle de Danemark, le buste du poète danois Heiberg par Bissen, l'élève chéri de Thorvaldsen; dans celle de Russie, les bustes de M. Antokolski et principalement son *Christ devant le peuple*. La France tient naturellement une grande place dans les appréciations de M. Jouin; mais nous nous bornerons à résumer ce que dit l'ingénieur critique des artistes de la Belgique. Il lève M. Brunin d'avoir rendu avec retenue et sobriété la statue du *Prince Charles-Joseph de Ligne* (érigée à Belœil). La *Mater dolorosa* de M. François Vermeylen lui semble une œuvre magistrale, conçue avec une ampleur qui rappelle les sculpteurs religieux du moyen âge; *La jeune fille à l'héliotrope* de M. de Vigne est pleine de grâce et d'abandon, et le buste de *Volumnia*, du même auteur, donne la mesure d'un ciseau patient et d'un tempérament qui se possède. M. Jouin est plus sévère pour la statue de *Calista hésitant entre le christianisme et le paganisme*, de M. Vander Linden, et pour l'*Artiste* de M. Fraikin; il reconnaît néanmoins que les deux œuvres renforcent de sérieuses beautés. Le buste monumental de *Rubens* par M. Pécher (ville d'Anvers) est d'un style énergique; celui de *Jean Tintoris*, le célèbre musicien flamand du XV^e siècle, par M. Samain, offre un caractère remarquable de puissance et d'austérité; le *Daphnis* de M. Cattier, la *Milanaise* et la *Ciocciara* de M. Brunin, *Au Revoir* de M. Vanden Kerckove sont des œuvres charmantes.

A. CHUQUET.

BULLETIN.

De gebroeders Van der Voort en de Volksopstand van 1477-1478. Verhalen en ambtelijke stukken vergadert en toegelicht door P. Genard. Antwerpen, 1879. xiii et 145 pages, in-8° (3^e publication des Bibliophiles d'Anvers). -- Au mois de mars 1477, pendant que le duc de Bourgogne Charles le Téméraire guerroyait au loin, un mouvement général eut lieu en diverses villes: Gand, Bruges, Bruxelles, Anvers, Bois-le-duc, Lierre, Termonde, etc. Le peuple, presque partout, se saisit de ses magistrats communaux, les emprisonna et même les envoya au supplice. Cette révolte est très obscurément racontée par les historiens; on n'est pas d'accord même sur les motifs qui l'ont provoquée: selon les uns, elle fut fomentée par les intrigues secrètes de Louis XI, selon les autres, c'était une lutte entre l'élément bourgeois, démocratique, et l'élément aristocratique, représenté par le magistrat exclusivement composé de nobles et de patriciens. Il y avait certainement de l'un et de l'autre; mais la principale cause était l'élévation des impôts, due aux guerres continuelles de Charles le Téméraire, et le régime tyrannique de ce souverain. Le peuple accusait ses magistrats de favoriser ce régime, de se laisser corrompre par le chancelier Hugonet; il demandait à être représenté dans la direction des affaires communales. A Anvers, la sédition fut longue et sanglante. Le 15 mars, le peuple se soulève en armes, les métiers se réunissent et emprisonnent un des bourgmestres, des échevins, deux des trésoriers, et, après avoir mis à la torture les frères Nicolas et Pierre Van der Voort, dont l'un était échevin et l'autre trésorier, il leur fit subir le dernier supplice. La duchesse Marie intercédait pour eux aussi vainement qu'elle l'avait fait auparavant à Bruges pour sauver Hugonet et Imbercourt. Elle avait concédé au peuple le changement du magistrat, qui se composa depuis pour moitié de patriciens et de gens de la commune. L'histoire de ce soulèvement, connu dans les chroniques sous le nom de « Quacy Werelt » était, comme nous l'avons dit, environnée d'épaisses ténèbres. Peu de temps après, les communes étaient dépourvues, l'autorité du souverain reprenait toute sa force, et les chroniqueurs se contentent de parler d'une manière sommaire, d'événements dont il n'était pas bon de réveiller le souvenir.

M. Genard, qui se propose de traiter dans un travail spécial, le *Quacy Werelt* d'Anvers, a publié, d'abord, pour la Société des Bibliophiles d'Anvers, les documents qui concernent l'épisode historique: ce sont des extraits de chroniques inédites et des pièces officielles tirées du dépôt des archives d'Anvers, ordonnances, enquêtes, jugements, etc. pièces d'un intérêt capital, et qui jettent un grand jour sur l'histoire interne de la plus puissante des communes belges du XV^e siècle.

C. R.

A Catalogue of books, manuscripts, letters, etc., belonging to the Dutch Church, Austin Friars, London. 1879. 1 vol. in-8°, xii et 184 pp.

Le roi Edouard VI accorda par lettres patentes du 24 juillet 1550 toute l'église des Augustins de Londres, sauf le chœur, à Jean de Lasco et à une congrégation de Flamands et d'autres étrangers réfugiés en Angleterre pour le fait de la religion. La bibliothèque de l'église flamande fondée par Marie Duhois, en 1650, possédait déjà alors un noyau d'ouvrages recueillis auparavant: elle reçut dans la suite des accroissements considérables, dus à la munificence des ministres, de la Compagnie des Indes orientales, des ambassadeurs flamands et des membres opulents de la congrégation. En 1862, ce dépôt occupait encore dans l'ancienne église des Augustins les deux côtés de l'orgue: M. Wynen, alors trésorier de la congrégation, offrit en cette année de le transporter tout entier à Guilhall, pour le mettre à portée du public, et en 1863 la corporation de la cité accepta cette offre. Pendant ces entrefaites, à la fin de 1862, survint un violent incendie qui détruisit les

combles de l'église : les livres et les manuscrits furent heureusement sauvés, et les reliures seules subirent quelques avaries, qui furent depuis réparées. En 1866, le transport était effectué, et en 1878, M. Overall, bibliothécaire de la corporation, fut chargé de préparer un catalogue qui vient de paraître et dont la corporation de Londres fait hommage à toutes les bibliothèques publiques, aux sociétés savantes, etc.

La bibliothèque de l'Eglise flamande renferme beaucoup d'ouvrages importants, des anciens manuscrits et des livres du XVII^e siècle, notamment des éditions intéressantes des réformateurs français et anglais. Les Lettres forment surtout un fonds précieux : outre les autographes du prince d'Orange, de Marnix, de Scudéry, etc., nous citerons une volumineuse correspondance d'Abr. Ortelius, une autre de son neveu J. Cool, et celle relative aux affaires de l'Eglise flamande, où l'on rencontre de curieux documents : les noms de Lobel, de Dürer, de Scaliger, de Peiresc, de Camden, de Burlingame, de Walsingham, de Leicester, de lord Bacon, de Lincoln, de Sussex et d'une foule de personnes historiques y figurent : nous citerons surtout les lettres de G. Mercator à Ortelius, du 22 novembre 1570, du 9 mai 1572, accompagnées d'un portrait, et du 12 décembre 1580, toutes en latin : une autre encore de R. Mercator du 26 mars 1596. Il y a certainement là un filon qui mérite d'être signalé à l'activité de nos historiens. Le catalogue n'est pas dans le commerce, mais on peut le consulter à la Bibliothèque royale de Belgique. J. P.

Code électoral, annoté d'après les travaux parlementaires, la doctrine et la jurisprudence. Deuxième édition, Bruxelles, Mayolez, in-8°. — Cette nouvelle édition, entièrement refondue, est augmentée des décisions les plus récentes, et d'un commentaire de la loi du 26 juillet 1879. Depuis la publication des *Lois électorales coordonnées*, des lois récentes ont modifié la législation; ces modifications sont toutes indiquées dans la nouvelle édition du *Code*, de même que les dispositions de lois fiscales qui doivent être mises en relation avec le droit électoral. Le recueil dont nous parlons n'a pas seulement un caractère d'utilité, il se recommande par le soin avec lequel les auteurs, d'ailleurs très compétents, se sont attachés à mettre leur œuvre au courant de la législation et de la jurisprudence. Un excellent résumé historique expose les principales phases de la législation électorale depuis 1830. Le *Code électoral* est publié par les rédacteurs de la *Revue de l'administration et du droit administratif belge*.

— *Le Pince-nez*, par Karl Grün (*Bibliothèque Gilon*). Verviers, Gilon. — *Le Pince-nez* est un conte quelque peu décousu, qui cache une idée philosophique trop vague, ce qui est un grave défaut dans une publication populaire; mais ce défaut est heureusement racheté par un style très vif et plein d'aisance. Nous préférons la petite fantaisie intitulée : *La Forêt enchantée* qui suit le *Pince-nez*, et où l'on trouve une série de tableaux d'une poétique fraîcheur.

— *La Belgique illustrée*, publiée sous la direction de M. Eug. Van Bommel. 14^e livraison. Bruxelles, Bruylant-Christophe. — Dans cette livraison, la description de la Flandre occidentale est achevée par MM. Jules Van Heerswynghel et Eug. Van Bommel. Courtrai, Roulers, Thielt, Thourout, Nieuport, Furnes et Dixmude sont les principales localités décrites dans la première partie de ce fascicule. La seconde partie renferme un aperçu général de la Flandre orientale, par M. Van Bommel, et le commencement de la description de Gand, par MM. A. Wagener et Paul Fredericq.

— Un des recueils allemands qui suivent avec le plus d'attention le mouvement littéraire en Belgique, le *Magazin für die Literatur des Auslandes*, publie une étude sur Léopold I^{er} et Léopold II, d'après l'ouvrage de M. Th. Juste, qu'il apprécie en excellents termes : « Le célèbre historien belge, dit le *Magazin*, n'a pas seulement accompli une tâche

patriotique et satisfait à ce sentiment de respect que tout homme d'honneur, en Belgique, doit éprouver pour la famille régnante : il a fidèlement exprimé les sentiments de l'élite des hommes éclairés de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la majeure partie des autres Etats de l'Europe. C'est sur le jugement populaire libre et spontané que M. Juste a basé le sien, et c'est précisément parce qu'il est un écho de la voix de la nation que ce jugement sera vivement remarqué même en dehors de la patrie de l'auteur. »

— Dans la *Revue critique* (13 septembre), M. Stanislas Guyard examine la brochure du P. Delattre : « Les inscriptions historiques de Ninive et de Babylone, » dans laquelle il trouve un aperçu clair et exact des monuments de l'Assyrie. Il en reproduit *in extenso* la conclusion, qui donne, selon lui, une idée fort juste de l'état actuel de l'assyriologie.

— La dernière livraison (septembre-octobre) de la *Revue historique* contient, outre la fin des études de M. A. Thomas sur les Etats provinciaux sous Charles VII, et de M. G. Depping sur Barthélémy Herwarth, contrôleur général des finances, une note de M. H. de Sybel sur la propagande révolutionnaire en 1793 et 1794, et une nouvelle série de documents inédits relatifs au premier Empire, recueillis par M. le baron du Casse. Dans le *Bulletin historique*, nous signalerons particulièrement l'article que M. Paul Fredericq consacre au mouvement historique en Belgique pendant les années 1877 et 1878. Recueils académiques et autres, publications de la Commission royale d'histoire, recueils de documents conservés dans les dépôts publics, livres traitant de l'histoire nationale ou étrangère, ces derniers peu nombreux, de l'histoire ancienne, etc., M. Fredericq n'a rien négligé pour rendre son ouvrage aussi complet que possible. Les études historiques occupent une place importante dans le mouvement intellectuel en Belgique; on pourra s'en convaincre en lisant la notice que nous signalons, et dans laquelle M. Fredericq a su faire preuve à la fois de connaissances étendues et d'une grande impartialité.

NOTES ET ÉTUDES.

LES CONGRÈS NÉERLANDAIS.

La dix-septième session du Congrès néerlandais a eu lieu récemment à Malines. Les littérateurs, les philologues, les historiens, les artistes, les compositeurs et les économistes de la Hollande et de la Belgique flamande s'y sont rencontrés pendant trois jours et y ont fraternisé avec un entrain significatif à l'approche des fêtes nationales de 1880. Dans son discours d'ouverture, le peintre Willem Geets, président du comité organisateur, a trouvé la note vraie en faisant, aux applaudissements de l'assemblée, la déclaration suivante :

Depuis longtemps il s'est produit un revirement heureux dans les esprits tant en Belgique qu'en Hollande. Le souvenir des racines de 1830 s'est effacé, et là où il y a cinquante ans nous nous traitions en ennemis, nous sommes aujourd'hui des amis, des frères. Cet apaisement unanime donne au congrès de Malines la signification que nous y attachons de préférence à toute autre; il sera en quelque sorte la préparation des fêtes qui, en 1880, se célébreront à Bruxelles; fêtes qui, je l'espère, porteront dans notre histoire le nom de *fêtes de la réconciliation*. L'anniversaire de notre révolution ne sera pas célébré en mémoire de la guerre sanglante de 1830 avec tout ce qu'elle a d'irritant pour le Nord et de triste pour le Sud. Ce que nous fêterons à Bruxelles, ce seront nos cinquante années de calme, de paix, d'ordre et de progrès, dont nous goûtons les fruits, ainsi que les liens littéraires, scientifiques et moraux qui mieux qu'avant 1830 nous unissent aujourd'hui à la Hollande; le sentiment de notre solidarité intellectuelle, qui devient de plus en plus vif; nos intérêts matériels communs, témoin l'attention qu'éveille partout le projet d'une

union douanière qui, s'il se réalisait, ferait des deux parties des anciens Pays-Bas ce qu'ils doivent être : deux familles distinctes qui s'entendent cordialement pour résister à la politique d'annexion et qui la main dans la main disent avec confiance aux convoitises de l'étranger : Tu n'iras pas plus loin.

Les Congrès néerlandais ont largement contribué à amener cet heureux rapprochement entre la Belgique et la Hollande. C'est à Gand que se tint en 1849 la première session; le comité organisateur se composait de MM. Snelaert, Ph. Blommaert, baron J. de Saint-Genois, Serrure père, Ph. Kervyn de Volkaersbeke, F. Rens et Pr. van Duyse, qui tous se sont fait un nom dans la littérature ou dans l'histoire. Les statuts qu'ils avaient rédigés sont restés en quelque sorte la *Constitution* des Congrès néerlandais. Ils stipulaient que les délibérations porteraient sur la linguistique et la littérature néerlandaises, l'histoire nationale, le théâtre, la librairie et les intérêts matériels se rattachant directement au développement intellectuel et moral de la Hollande et de la Belgique flamande.

Depuis cette époque, les Congrès néerlandais se tinrent alternativement dans l'un des deux pays : en 1850 à Amsterdam, en 1851 à Bruxelles, en 1854 à Utrecht, en 1856 à Anvers, en 1860 à Bois-le-Duc, en 1862 à Bruges, en 1865 à Rotterdam, en 1867 à Gand, en 1868 à La Haye, en 1869 à Louvain, en 1872 à Middelbourg, en 1873 à Anvers, en 1875 à Maastricht, en 1876 à Bruxelles, en 1878 à Kampen, et enfin en 1879 à Malines.

Outre leur action bienfaisante sur la lente réconciliation de la Belgique avec la Hollande, les Congrès néerlandais ont produit d'autres résultats plus précis : ils ont fait disparaître les petites différences d'orthographe qui existaient entre les Flamands et les Hollandais, et c'est, grâce à leur intervention que M. Alph. Vandenpeperboom, alors ministre de l'intérieur, a fixé, par arrêté royal du 21 novembre 1864, l'orthographe officielle flamande; c'est des Congrès néerlandais qu'est sorti le grand *Nederlandsch Woordenboek* des professeurs de Vries et de Winkel, continué par les professeurs Cosyn et Vervys, mais qui avance avec une si sage lenteur, qu'on n'est pas encore sorti des lettres A, O et G; le congrès de Gand en 1867, dont M. Rolin-Jaequemyns était vice-président, s'est associé au mouvement qui en Hollande réclamait l'abolition du timbre sur les journaux, et a contribué pour sa part à faire disparaître bientôt après cet impôt inique; le congrès de Louvain en 1869 a fondé le *Tooneelverbond*, association commune ayant pour but de relever le théâtre national de la Hollande et de la Belgique flamande, et qui a fondé à Amsterdam une école dramatique excellente; le congrès de Kampen en 1878 a pris l'initiative des fêtes du deuxième centenaire de Vondel, qui ont été célébrées à Amsterdam au mois de janvier de cette année, etc. Mais ce qui surtout fait des Congrès néerlandais une institution féconde en bons résultats, c'est qu'ils établissent entre les écrivains, les savants et les artistes des deux pays ces relations personnelles qui ont une si heureuse influence sur ceux qui cultivent une spécialité.

Le congrès de Malines n'a pas perdu son temps. Sur la proposition du romancier Jan ten Brink de La Haye, il a décidé de fonder une association analogue à la *Société des gens de lettres* de Paris, à la quelle feu le baron Taylor a rendu tant de services. Il a émis le vœu de voir élever au rang de *Conservatoire royal* l'école de musique d'Anvers, dirigée par M. Peter Benoit. Il a nommé des commissions chargées d'étudier la question si complexe de l'union douanière, de rechercher les améliorations les plus urgentes dans les relations de librairie

rie, etc. Plusieurs discussions littéraires, historiques et artistiques ont offert aussi un intérêt considérable. Nous ne pouvons songer à les indiquer ici.

Le gouvernement belge s'était fait représenter officiellement au congrès de Malines par M. Heremans, échevin de l'instruction publique et professeur à l'Université de Gand, et le gouvernement hollandais, par M. van Eck, membre de la seconde chambre et avocat à La Haye. Le roi Léopold II avait accepté le titre de protecteur du Congrès. Parmi les membres d'honneur se trouvaient MM. le baron Gericke de Herwynen, ambassadeur hollandais à Bruxelles; Rolin-Jacquemyns, ministre de l'intérieur; Van Humbéeck, ministre de l'instruction publique; le chevalier Pycke, gouverneur de la province d'Anvers; le bourgmestre, les échevins, un sénateur et un représentant de Malines.

Notre ministre de l'instruction publique et l'ambassadeur hollandais ont honoré la séance d'ouverture de leur présence; le gouverneur de la province d'Anvers a bien voulu assister à une des séances suivantes. Avant de se séparer, l'assemblée a décidé que le prochain Congrès néerlandais se tiendra à Breda en 1881.

PAUL FREDERICQ.

FÉDÉRATION DES INSTITUTEURS. — CONGRÈS DE LIÈGE

La Fédération des Instituteurs belges vient de tenir, à Liège, son neuvième congrès. L'utilité de ces réunions annuelles des membres du corps enseignant de nos écoles primaires n'est plus à démontrer. Les congrès d'instituteurs, tels qu'ils sont compris en Belgique, réalisent d'une façon remarquable l'association de l'initiative privée avec l'action régulatrice gouvernementale. D'un côté, nous y voyons les instituteurs et les institutrices, venus de tous les points du pays, apporter le résultat de leur expérience, de leurs études, discuter, s'éclairer mutuellement et émettre en toute liberté leurs vœux par rapport aux améliorations à introduire dans l'organisation scolaire; de l'autre, l'élément officiel, l'autorité, représentée par les magistrats communaux et par l'inspecteur délégué du gouvernement, dont la présence atteste l'intérêt général qui s'attache aux questions discutées, et parlant à la réalisation des vœux émis par le Congrès. Il est impossible, croyons-nous, de mieux entendre les rôles respectifs de la liberté et du pouvoir en matière d'enseignement. Grâce à ce concours, de notables perfectionnements ont pu s'introduire dans l'organisation scolaire, et le Gouvernement a, dans tous les instituteurs, des collaborateurs dévoués et éclairés.

Le Congrès de Liège avait à examiner plusieurs questions d'éducation et d'enseignement d'un haut intérêt. De même que les années précédentes, deux jours furent consacrés aux discussions: le premier, en sections (flamande et française) séparées; le second en sections réunies pour la discussion des conclusions prises séparément la veille. Les conclusions adoptées sont les suivantes:

1^{re} Question. — Quelles modifications faut-il introduire dans la discipline actuelle des écoles? Faut-il laisser subsister des punitions et des récompenses dans un système d'éducation qui respecte la dignité de l'enfant?

Conclusions identiques, au fond, des deux sections, adoptées ensuite dans la séance générale:

On doit écarter toutes punitions arbitraires, tout en maintenant un système équitable de punitions et de récompenses.

Les conclusions suivantes, proposées par

M. Sluys, directeur de l'École modèle, en vue de préciser ce qui, dans la conclusion précédente, était énoncé d'une manière trop générale, ont également été adoptées:

a. Le règlement de l'école doit être mis entre les mains des élèves.

b. Le Congrès réprovoque les punitions corporelles.

c. On punira par la privation des récréations, jamais par le travail.

d. Il faut rendre l'enseignement attrayant et habituer l'élève à trouver sa récompense dans le travail et dans sa conscience, afin de rendre les récompenses matérielles inutiles.

2^e Question. — Comment faut-il enseigner les notions des sciences naturelles et de l'hygiène à l'école primaire?

a. Suffit-il de profiter de la lecture, de la dictée, de la rédaction, des promenades scolaires, etc. pour enseigner les notions des sciences naturelles et de l'hygiène, ou faut-il enseigner ces matières dans un cours spécial?

b. Quel temps doit-on y consacrer dans les écoles où il y a plusieurs classes; dans les écoles dirigées par un seul instituteur?

c. Quels sont les moyens et les procédés à employer?

d. Faut-il mettre entre les mains des élèves un manuel?

Conclusions adoptées à l'unanimité:

Il faut enseigner les notions des sciences naturelles et de l'hygiène à l'école primaire par l'intuition directe. La lecture, la rédaction, la dictée ne peuvent par conséquent servir de moyen d'enseigner ces matières, qui doivent faire l'objet d'un cours spécial. Cet enseignement exige qu'un musée soit annexé à l'école et que l'on fasse des promenades scolaires; en outre, pour qu'il puisse être donné, il est nécessaire que chaque école possède au moins un instituteur par 40 élèves.

3^e Question. — Quelle influence l'école peut-elle exercer sur le développement des sentiments de fraternité entre les divers peuples?

Cette dernière question qui, au premier abord, semble sortir des limites de la pédagogie, a été brillamment traitée par M. Seressia. L'orateur s'élevant à une hauteur de vues digne du sujet, a montré comment l'éducation de l'enfance, en formant les caractères, en développant les germes de justice et de toutes les vertus sociales existant dans l'âme humaine, pouvait préparer, pour la patrie des citoyens justes et éclairés, pour la société entière un ordre de choses basé sur le respect des droits et sur la réciprocité des devoirs.

D'autres orateurs ont proposé, comme moyen pratique d'arriver à la réalisation de cette idée, de faire connaître les peuples étrangers, d'intéresser les élèves à leur existence, à leur histoire, d'établir des relations avec les élèves de pays lointains, etc.

L'assemblée partageant les idées émises par les différents orateurs, décide à l'unanimité que

l'école peut exercer, par voie d'éducation et d'enseignement, une influence salutaire sur le développement des sentiments de fraternité des divers peuples

F. GALLET.

LE MUSÉE DU CONSERVATOIRE ROYAL DE BRUXELLES.

Depuis l'année 1872, époque où fut achetée par l'Etat la précieuse collection d'instruments de musique de F.-J. Fétis, le Musée du Conservatoire de Bruxelles a acquis une importance considérable. Cette importance, il la doit, non-seulement au grand nombre de pièces d'une haute valeur dont il s'est successivement enrichi, mais au dévouement et à l'intelligence du conservateur, M. V.-C. Mahillon, dont le zèle et l'habileté n'ont pas peu contribué à la réputation de ce dépôt. Une acquisition récente

va accroître notablement la célébrité dont jouit le Musée du Conservatoire: celle de la collection complète d'instruments anciens de M. Aug. Tolbecque, qui comprend plus de cent pièces dans un excellent état de conservation et très intéressantes soit au point de vue historique, soit sous le rapport de la facture. En voici un aperçu sommaire d'après une note que vient de publier l'*Echo musical*.

Les quinze premiers numéros du catalogue de la collection de M. Tolbecque mentionnent les instruments à archet: violes d'amour et basses de viole du xvii^e et du xviii^e siècle; un alto, grand modèle, provenant de la chapelle de Louis XIV; un Crowth gallois du xvii^e siècle; diverses pochettes forme violon ou forme gigue, et une trompette marine. Suivent les instruments à cordes pincées: lyres, mandores et mandolines; théorbes dont l'un appartenait à la famille d'Orléans et en porte les armes; un cistre aux armes de la princesse de Lamballe; un luth; une cithare; une guitare, remarquable par la représentation de fables d'Esopé gravées sur le manche, et une harpe de Nadermann, facteur de la reine Marie-Antoinette.

Les instruments à cordes et à clavier sont moins nombreux: deux vieilles, un cistre (à clavier), un magnifique clavecin à deux claviers de Vincent Thibault (1692), et un clavecin de voyage signé Marius, se ployant en deux parties et ne tenant guère plus de place qu'une valise. Le fameux facteur Marius obtint de Louis XIV, pour ce curieux instrument, une patente spéciale ou brevet.

Instruments à vent et à clavier: un orgue de l'époque de Louis XIII, une régale du temps de Henri IV et un orgue portatif; trois pièces rarissimes.

Sous la rubrique: « Instruments à vent » figurent un assez grand nombre de flûtes douces, traversières, etc; une flûte des chapeliers d'Athènes, or d'aigle percé de six trous, rapportée de Grèce par Edmond About; des flageolets; un galoubet; des serpents, des bassons et des hautbois; un cor de chasse de la vénerie de Louis XIV; deux cannes simulant l'une une liane, l'autre un jonc, et se trouvant être en réalité, la première une clarinette à cinq clefs, la seconde, une flûte traversière à une clef; puis encore des musettes, une quinte de hautbois, un basset horn, un Olifant, etc.

Dans une autre partie du catalogue se rangent les archets, dont l'un de Tourte, et les étuis.

Des cymbales chinoises, des castagnettes, un tambour de basque et un claquébois forment la division des instruments à percussion.

Dans la catégorie des fragments et objets divers, on remarque la pièce de devant du clavecin de la princesse de Lamballe, détruit pendant la Révolution, pièce sur laquelle la princesse avait fait peindre un menuet de Balbastro, organiste de Saint Roch (1790). Puis des couvercles de clavecins français ou italiens du xvii^e siècle, représentant: l'un, Apollon apprivoisant les bêtes féroces au son de sa lyre; l'autre, l'enlèvement d'Hélène; un troisième, Louis XIV en Apollon, entouré des neuf muses.

Les principaux instruments mécaniques de la collection sont:

1^o Un jeu de trompette, partie musicale d'un jouet donné au duc de Bordeaux pour ses étrennes, le premier jour de l'an 1823. Le jouet se composait d'un escadron de 120 lanciers et de son état major, qui fonctionnaient sur une plate-forme rectangulaire, défilaient avec conversions par pelotons et se rangeaient en ligne de bataille au son de fanfares de trompettes. De cette mécanique, qui eut un succès étourdissant, il ne reste que la fanfare, laquelle fonctionne encore parfaitement; 2^o Un jeu de flûtes, petit modèle, à 32 tuyaux, commandé par Louis-Philippe à Davrainville pour une frégate qui fit le tour du monde. Cet instrument renferme deux cylindres; sur l'un est pointée l'ouverture du Pré-aux-clercs, sur l'autre des quadrilles de Tolbecque, le célèbre directeur des bals de la Cour sous Louis-Philippe, et parent de l'artiste qui a réuni la collec-

tion dont nous nous occupons; 3° Un métronome construit par Davrainville, et contenant les trente-deux sonneries d'ordonnance pour l'instruction des trompettes de cavalerie. « Il faut avoir entendu cet instrument — dit Hamel (Nouveau manuel complet du facteur d'orgues), — pour se faire une idée de l'exactitude des coups de langue et de la vérité d'imitation. » La révolution de 1830 laissa l'adoption de ce métronome à l'état de projet en France; l'étranger s'en empara. Le général Ventura, d'après Hamel, réunit à Lahore deux cents trompettes qui n'eurent pas d'autre maître que cet instrument; 4° L'orgue, en miniature, de la chapelle de Versailles, avec calendrier, thermomètre, etc. En cinquième lieu, des serinettes, dont l'une contenue dans un livre intitulé : « Chant des Oiseaux, tome 6. » Enfin, la partie mécanique compte une pièce unique dans son genre : le *Componium*. Voici ce qui est dit au sujet de ce merveilleux instrument dans la notice historique de l'Encyclopédie, par le savant Hamel, au nom de Diederich Nicolas Winkel, d'Amsterdam (Préface du 3^e volume).

« Winkel était un habile mécanicien, qui s'occupait de la construction de machines à faire des tissus. En 1821, il inventa l'instrument mécanique le plus extraordinaire qui ait paru dans ce genre. Outre la faculté de reproduire les effets de toutes les orgues mécaniques, il a celle d'improviser, sur un thème donné, des variations toujours nouvelles et toujours correctes, d'où on lui a donné le nom de *Componium*. Lorsqu'on a noté sur deux cylindres divisés par tranches, le thème donné et quelques variations disposées d'après un système analogue à celui des cartes de Mozart, on met en marche un mécanisme particulier qui fait agir les cylindres et les registres avec une irrégularité si imprévue et des combinaisons si nombreuses que le calcul ne peut en prévoir ni l'ordre ni le retour, et que l'auteur lui-même ne saurait pressentir les effets que son instrument va produire. Le *Componium* est à l'oreille ce que le kaléidoscope est à l'œil. On fit entendre cet instrument à Paris, pendant plusieurs années, mais les personnes qui avaient prêté des fonds assez considérables pour le construire, ne se trouvant point désintéressées par les recettes qu'il produisit, le firent saisir judiciairement. On le démonta, et il fut déposé dans une salle basse où l'humidité lui causa un grand préjudice et où il aurait entièrement péri sans un amateur de musique, M. Mathieu, qui en fit l'acquisition, le répara et y ajouta quelques perfectionnements. »

Ici, la notice est bienveillante pour le zèle de M. Mathieu, car malgré sa bonne volonté, c'est lui qui détruisit de fond en comble ce merveilleux instrument. Du reste, le malheureux amateur paya de sa raison et de sa vie les soins maladroits qu'il avait donnés au *Componium*.

Après sa mort, M. Cavaillé-Coll, l'habile facteur d'orgues, ne voulut pas que cette admirable pièce fût jetée au rebut ou vendue en détail à quelque marchand de ferraille; il en fit l'acquisition, avec l'idée de la reconstruire ou tout au moins de la préserver d'une complète destruction. N'ayant pas le temps de s'en occuper, il céda le *Componium* à M. Auguste Tolbecque, le violoncelliste que tout le monde connaît, et dont il avait pu apprécier les travaux de lutherie et de facture d'orgue.

M. Tolbecque, après avoir étudié un à un ces précieux débris, entreprit de faire revivre le magique instrument. Bref, sommières, soufflets, tuyaux, mécanisme d'orgue, toutes ces pièces furent remplacées; seul, le mécanisme d'horlogerie de Winkel, les cylindres, et les claviers furent conservés. Aujourd'hui, le *Componium* marche admirablement.

L'*Echo musical* félicite avec raison l'habile amateur au sujet de la détermination qu'il a prise en faveur de son pays natal, car M. Tolbecque, qui habite Paris depuis longtemps, est belge. Au moment de se séparer de ses trésors d'organographie musicale, qu'il a mis environ trente années à rassembler et qu'il a conservés et restaurés avec le talent d'un facteur émérite, il a préféré en gratifier sa patrie,

alors que de toutes parts se fondent des musées dont les organisateurs se disputent à l'envi des spécimens bien moins précieux que ceux qui viennent d'être ajoutés à la riche collection du Conservatoire de Bruxelles.

LETTRES PARISIENNES.

Paris, 26 septembre.

Vacances et discours ont toujours rimé ensemble dans la langue parlementaire. Quand les orateurs et les hommes politiques n'ont plus la tribune de la Chambre, ils s'en vont par le pays prononcer des harangues à droite et à gauche. Au surplus, je ne me plains pas de cette habitude : ce sont les mœurs de la liberté. M. Louis Blanc a commencé et poursuit dans la vallée du Rhône une série de conférences. Quand il est arrivé à Marseille, l'enthousiasme populaire a dételé les chevaux de sa voiture, comme il faisait pour les rois : cela peut être n'est pas trop républicain, et les puritains ont reproché à M. Louis Blanc de s'être prêté à l'ovation. Que voulez-vous? Les hommes sont les hommes, et il leur déplaît rarement d'être un peu adorés.

On a inauguré à Montbéliard la statue du colonel Denfert, le commandant de Belfort durant la guerre de 1870, et celle de François Arago, le savant illustre et l'astronome, à Perpignan. M. Lepère, le ministre de l'intérieur, a présidé la première cérémonie, et M. Jules Ferry, le ministre de l'instruction publique, a présidé la seconde. Les fêtes de Perpignan surtout ont été belles. Les méridionaux sont gens qui s'entendent à organiser les fêtes. Ils y mettent toujours comme aux temps antiques le pittoresque des costumes, les danses et la musique : ils y apportent tant de belle humeur et d'entrain, qu'il est impossible, si calme que l'on veuille rester, de ne pas se laisser bientôt gagner par l'excitation générale. Le soleil là-bas est toujours de la partie, et met sur tout sa lumière et sa joie. Jugez un peu lorsqu'il s'agit d'un coin de terre charmant comme le Roussillon, où la nature a, comme fond du décor, d'un côté la Méditerranée, de l'autre la merveilleuse muraille des Pyrénées.

Arago a dignement inspiré ceux qui ont parlé de lui. M. Jules Ferry a loué le républicain, M. Janssen de l'Académie des sciences, l'astronome; M. Paul Bert, qui est tout à la fois savant et homme politique, a expliqué le rôle de la science dans la politique moderne. Ces discours ont paru fort remarquables, même à ceux qui n'avaient pu les entendre.

J'arrive aux nouvelles littéraires. Le journal le *Temps* publie en feuilleton un roman de M. Alphonse Daudet, intitulé *les Rois en exil*. C'est ici qu'avait paru, il y a juste deux ans, le *Nabab*. Depuis lors, M. Daudet n'avait fait paraître aucun travail important. Vous voyez que c'est un écrivain consciencieux, qui n'a point hâte d'exploiter le succès et de faire sa fortune. Il travaille lentement, et ne livre au public une œuvre que lorsqu'il l'a amenée au degré de perfection dont il est seul capable. C'est une qualité rare par le temps qui court, et que personnellement j'apprécie fort. Je ne vous dirai rien des *Rois en exil*, car il m'est insupportable de lire un roman en feuilleton, et d'avoir chaque jour à s'arrêter juste au moment où l'on est le plus désireux de savoir ce qui va suivre. Cela me fait l'effet d'un dîner où il faudrait vingt-cinq fois quitter la table. J'attends que le livre ait paru pour le lire d'un trait et en recevoir l'impression d'ensemble. La librairie Charpentier nous le donnera le mois prochain.

Autre nouvelle. *Nana* se décide enfin à sortir du tiroir de M. Emile Zola : cette *Nana*, vous

savez bien que l'on a vue toute petite, puis grande fillette, dans l'*Assommoir*, qui semblait partie pour faire une si fiéffée drôlesse. Elle n'a, paraît-il, nulle envie de mentir à ce qu'elle promettait, et le monde que nous allons voir là sera du bien joli monde. C'est dans les colonnes du *Voltaire* que la publication doit commencer ces jours prochains : l'ouvrage est long, car on nous avertit que la publication durera deux trimestres. J'imagine d'ailleurs que l'on ne ménagera pas les gros caractères et les à la ligne. Plus d'un journal a tenté d'acquiescer ce gros morceau; j'en sais un qui, il y a quelques mois, avait offert à M. Zola un franc vingt-cinq centimes la ligne. C'est un joli denier n'est-ce pas? L'avantage est resté au *Voltaire* ou par droit de surenchère ou par préférence de l'écrivain.

Ce serait un gros accident pour la renommée de M. Zola si *Nana*, si brusquement annoncée, depuis si longtemps attendue, trompait l'espérance du public. A vrai dire, je ne crois point que la chose soit à redouter. Je ne vois guère de sujet qui convienne plus parfaitement au talent de M. Zola; personne, je crois, n'est mieux en état de peindre et d'analyser la vie parisienne que lui. On devine d'avance bien des chapitres du livre. Ce que l'on se demande, c'est quel sera le dénouement, s'il conduira mademoiselle *Nana* vers quelque tragédie, ou s'il nous la montrera arrivant à la fin de sa carrière à quelque haut rang social. Cela aussi pourrait être de l'histoire, mais les personnages de M. Zola sont toujours trop nerveux, trop mal équilibrés pour qu'une maladie physique ou morale ne finisse pas par avoir raison d'eux, et j'incline à prophétiser le dénouement tragique, si hasardeux que soit le métier de prophète.

Le jour même où vous lirez cette correspondance paraîtra ici le premier numéro d'une nouvelle revue qui tout justement s'appellera la *Nouvelle Revue*. Ce n'est ni plus ni moins qu'une concurrence à la *Revue des Deux Mondes*, que ces fondateurs ont voulu entreprendre. Vous voyez que leur ambition n'a pas de borne, comme dit quelque part un personnage de la *vie de Bohême*. Cette concurrence a vingt fois été essayée, et toujours elle a échoué. Ce n'est point faute d'argent en tout cas que l'entreprise succombera. Un capital de cinq cent mille francs a été souscrit et réellement versé. J'ajoute qu'il est versé sans intérêts à courir. La personne dont l'initiative a fondé la *Nouvelle Revue* et réuni le concours de tant de généreux souscripteurs (il n'est point de part inférieure à 5,000 francs), est une femme, madame Edmond Adam, veuve du sénateur républicain de ce nom, qui sous le nom de Juliette Lamher a publié, outre de nombreux romans, une *réfutation des idées Proudhoniennes*, et dont le salon est l'un des plus aimables comme des plus fréquentées de Paris. Le secrétaire de la *Revue* est M. Masseras, ancien journaliste, fort au courant de toutes les choses de la presse, et qui a, dit-on, toute la fermeté de main nécessaire à un bon secrétaire de revue. La liste des collaborateurs déjà acquis à la *Nouvelle Revue* a été publiée il y a quelques jours. Il serait difficile d'en faire une qui contient plus de noms illustres. Elle commence par le nom de M. Edmond About; elle se termine par celui de M. Viollet-le-Duc. Triste preuve de la fragilité humaine! Ces jours passés on a enterré M. Viollet-le-Duc, enlevé à Lausanne, où il était allé se reposer, par une foudroyante attaque d'apoplexie. Naguère encore ce grand travailleur était plein de vie, et il a disparu avant la publication même du premier numéro de la *Revue* à laquelle il avait promis son concours.

Le premier numéro de la *Nouvelle Revue* contiendra, entre autres articles, un travail du général Türr, une étude de M. Ferdinand de Lesseps

sur l'Isthme de Panama, et la première partie d'un roman de M^{me} Henry Gréville, dont le nom a grandi si vite en ces dernières années.

CHARLES BIGOT.

CHRONIQUE.

Un arrêté royal, en date du 23 septembre, institue une commission chargée de la publication des œuvres des anciens musiciens belges. Cette commission se compose de tous les membres de la section de musique de la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique, et d'un membre de la section des sciences et des lettres dans leurs rapports avec les beaux-arts, désigné par le ministre de l'intérieur. Un bureau permanent, formé d'un président, d'un secrétaire et d'un trésorier, nommés par le Gouvernement, est chargé de la direction des travaux de la commission. Des personnes aptes à donner un concours efficace à la commission, peuvent lui être adjointes par le ministre de l'intérieur. La commission est convoquée par le président, au moins quatre fois par année, pour arrêter le mode général de publication, format, etc., pour délibérer sur les œuvres musicales à mettre sous presse, pour choisir les maisons chargées de la gravure, des impressions, etc., pour dresser le budget annuel. Les dispositions prises par la commission, quant à ces divers objets, sont soumises à l'approbation préalable du ministre de l'intérieur.

— La liste des journaux distribués en Allemagne par les soins de l'administration des postes comprend 4,680 journaux en langue allemande et 2,267 en langues étrangères. Ces derniers représentent 29 langues, en tête desquelles figurent le français (829 feuilles), l'anglais (678) et le russe (69). Des 4,680 feuilles allemandes, l'empire d'Allemagne en compte 4,030, la Suisse 228, l'Autriche-Hongrie 319, les Etats-Unis d'Amérique, 70. Des 829 feuilles en langue française, 593 viennent de la France, 77 de la Suisse et 110 de la Belgique; des 678 en langue anglaise, la Grande-Bretagne et l'Irlande en envoient 541, et les Etats-Unis 124. En Allemagne, Berlin et Leipzig occupent la première place dans la littérature périodique; ces deux villes fournissent à elles seules la septième partie des journaux. On a recherché l'âge de 1792 de ces journaux 5 sont antérieurs au XVIII^e siècle: le *Franckfurter Journal* (1618); la *Magdeburgische Zeitung* (1628); la *Königsberger Hartung'sche Zeitung* (1640); la *Jenaische Zeitung* (1674), et la *Gothaische Zeitung* (1691).

— Une société de géographie a été fondée récemment au Japon, à Tokio, sous la présidence du prince impérial Kita Schirakawa. La première réunion a eu lieu le 26 avril. La société de Tokio est organisée sur le modèle des sociétés de l'Europe, avec lesquelles elle annonce l'intention de nouer des relations.

Décès. Viollet-le Duc, architecte et archéologue, mort à Lausanne, à l'âge de 65 ans. Comme écrivain, il a produit un grand nombre d'œuvres remarquables, parmi lesquelles le *Dictionnaire d'architecture française du XI^e au XVI^e siècle*; *Essai sur l'architecture militaire du moyen âge*; *Dictionnaire du mobilier français*. — Théodore Valério, peintre et graveur, mort le 14 septembre à Vichy, à l'âge de 60 ans. — Johann Kracker, graveur, né à Nuremberg en 1823, mort le 5 septembre à Krailing, près de Munich. — Casimir Wojcizki, littérateur polonais. — P. A. Heise, compositeur de musique danois, mort à Copenhague à l'âge de 49 ans. — George Westermann, libraire à Brunswick, éditeur des *Monatshefte*, revue littéraire très-répandue.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES BEAUX-ARTS. Séance du 4 septembre. — Huit plans, coupe

et élévation, ont été reçus en réponse au projet de fontaine monumentale mis au concours pour 1879, sujet d'art appliqué. Aucun de ces projets ne répondant au programme imposé, la section d'architecture, érigée en jury pour les examiner, juge qu'il n'y a pas lieu de décerner le prix. Toutefois le projet portant pour devise: *Patria*, lui a paru présenter des qualités méritant une mention honorable, et le jury propose de décerner à l'auteur un prix d'encouragement de 500 francs. La classe adopte ces conclusions. Un mémoire a été envoyé en réponse à la troisième question du programme de concours pour les sujets littéraires: « Déterminer quel a été, depuis le commencement du XIV^e siècle jusqu'à l'époque de Rubens inclusivement, le régime auquel était soumise la profession de peintre, dans les provinces constituant aujourd'hui la Belgique. Examiner si ce régime a été favorable ou non au développement et aux progrès de l'art. » Les commissaires sont d'avis qu'il n'y a pas lieu de décerner la médaille d'or, et proposent de remettre la question au concours. La classe adopte ces propositions. M. Ch. Piot, membre de la classe des lettres, donne lecture d'une note sur Jean-François Gillot, compositeur de musique religieuse au XVIII^e siècle. Ce travail s'appuie sur un manuscrit anonyme flamand découvert par M. Piot et portant pour titre: *Beginsel en voortgang des cloosters van Leliendaal*. Gillot, né à Namur et domicilié à Malines dès 1710, enseigna la musique religieuse aux filles du couvent de Liliendaal et composa des messes, litanies, saluts et motets, écrits exclusivement pour ce couvent. Il fut organiste à l'église de Sainte-Catherine à Malines et mourut en 1743. — Séance du 23 septembre. La classe, appelée à juger les 5 partitions soumises au concours pour la composition d'une symphonie inédite à grand orchestre, décide d'accorder une mention honorable et une prime de 500 francs aux auteurs des œuvres portant pour épigraphe: *Ars longa, vita brevis, et Le travail rend une nation florissante*. — Séance publique annuelle du 25 septembre. M. le chevalier de Burbure lit un discours qui a pour titre: « Deux virtuoses français à Anvers, épisode des mœurs musicales au XVIII^e siècle ». Proclamation du résultat des concours. L'auteur du projet de fontaine monumentale auquel un prix de 500 francs a été accordé, est M. O. Raquez, de Tournai. Les auteurs des deux œuvres musicales mentionnées honorablement ne se sont pas fait connaître.

SOCIÉTÉ DE MICROSCOPIE. Séance du 28 août. — L'assemblée vote l'impression, dans le recueil des Annales, d'un mémoire de M. Vanden Broeck, intitulé: « Note sur un modèle simplifié du nouveau système de slide. »

BIBLIOGRAPHIE.

REVUE DE BELGIQUE. 15 septembre. Ad. Prins. Les luttes du libre examen et du dogmatisme au moyen âge. — Em. De Laveleye. Lettres d'Italie. — Ferdinand Gravraud. Un prédicateur excentrique au XV^e siècle. — Emily C. Fernan. Souvenirs de la tyrannie de Rosas à Buenos-Ayres. La promenade nocturne (Seconde partie.) — Eug. Van Bommel. Chronique littéraire. Eugène Houbotte. Les nationalités, par M. Pi y Margall.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS. 16 septembre. Le salon d'Anvers. — A propos du dictionnaire des peintres. — Pensées et maximes — Du buste. Fin. — L'Art pratique de G. Hirth. — Chronique. — Dictionnaire des peintres.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE D'ANVERS. T. IV, 2^e livr. Séance du 16 juillet 1879. — Note sur une affection cutanée parasitaire observée dans l'Afrique orientale (Dr Dutrieux). — Débarquement des éléphants, note du Dr Vanden Heuvel, explorateur de l'Association internationale africaine. — Notes concernant le Transvaal (O. Van Erthorn). — Séance du 13 août — La grande carte de Flandre de 1540, faite par G. Mercator (Van Raemdonck).

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE BOTANIQUE DE BELGIQUE. T. XVIII, 1^{re} partie. Livr. 1. Notice biographique sur Barthélemy-Charles-Joseph Du Morrier, prési-

dent de la Société royale de botanique de Belgique (Fr. Crépin). — La *Schinzia alni* Woronine. Observations anatomiques sur les excroissances des racines de l'aune (A. Gravis). — Catalogue des Champignons observés aux environs de Bruxelles (Mesdames E. Bommer et M. Rousseau).

BULLETIN DES COMMISSIONS ROYALES D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE. 18^e année, nos 5-6. L'église collégiale de Saint-Hermès à Renaix. Suite (J. Ruttiens et E. Serrure). — Anciennes et nouvelles peintures de l'église de Notre-Dame de la Chapelle, à Bruxelles (H. De Bruyn).

REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE. 13 septembre. Delattre. Les inscriptions historiques de Ninive et de Babylone. — Teichmüller, chronologie des dialogues de Platon — Chéruel, Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV. — Lecky, Histoire de l'Angleterre au XVIII^e siècle. — Académie des inscriptions. 20 septembre. Histoire universelle de Oncken 1^{re} livr. — Van den Berg, Petite histoire ancienne des peuples de l'Orient. — Foerster, De la confiance que mérite Végèce — Napp, Les guerres de Marc-Aurèle. — Rhys, Conférences de philologie galloise. — Paley, A-t-on regardé à bon droit les poèmes homériques comme plus anciens que les poèmes cycliques?

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 13 septembre. Le mouvement philosophique. De la psychologie expérimentale en Allemagne (Lionel Dauriac). — Shakespeare et l'antiquité (P. Stapfer). — Romanciers américains Nathaniel Hawthorne (Léo Quesnel). — Le mouvement littéraire à l'étranger. — Causerie littéraire. Bulletin. — 20 sept. L'expédition américaine au pôle nord (C. de Varigny). — Le mouvement littéraire en Danemark (A. Barino). — Londres au commencement du XVIII^e siècle, d'après le Dr J. Doran (Léo Quesnel). — Histoire d'Italie. — Causerie littéraire (M. Gaucher). — Notes et impressions (L. Ulbach). — La semaine politique. — Bulletin.

REVUE SCIENTIFIQUE. 13 septembre. Congrès des naturalistes suisses. Session de Saint-Gall. M. C. Vogt: L'archéopteryx macronra. — La Grèce primitive. Mycènes, d'après les découvertes de M. Schliemann. — Société nationale d'agriculture de France. M. Bouchardat: L'aquiculture et l'alimentation des poissons. — La génération des vertébrés, d'après M. Balbiani. — Faculté des sciences de Paris. M. H. Hermite; La géologie des îles Baléares — Académie des sciences de Paris. — Chronique scientifique. — 20 septembre. Congrès international de médecine. Session d'Amsterdam. Discours de M. Donders: L'art et la science; les théories scientifiques contemporaines. — Association française pour l'avancement des sciences. Congrès de Montpellier. M. le colonel Laussedat: La géographie physique au point de vue de la défense du territoire. Création d'un corps spécial de signaux. — La formation du sang (G. Pouchet). — Académie des sciences de Paris. — Bibliographie scientifique. — Chronique scientifique.

REVUE DES DEUX-MONDES. 15 septembre. Le roi Apépi (V. Cherbuliez). — Les assemblées du clergé au temps de la Fronde (A. Maury) — L'œuvre moderne et religieuse de Thorvaldsen (S. Jacquemont). — La réforme de l'impôt foncier (Mathieu-Bodet). — L'histoire monumentale de Rome et la première Renaissance. Du soin des édifices à Rome pendant le XV^e siècle (A. Geffroy). — Laurence. — L'esthétique naturaliste (Ch. Bigot). — Le théâtre de M. Labiche (F. Brunetière). — L'Académie nationale de musique et l'opéra populaire (F. de Lage-nevais). — Chronique. — Essais et notices.

REVUE GÉOGRAPHIQUE 30 juin. Dr Ratzel. L'émigration chinoise. — Dr Dutrieux. Rapport sur l'expédition belge de Mponapoua à Onyoui. — G. du Laurens. Le Turkestan. IV. Le Pays de Sir-Daria. — Dr Harmand. Exploration du pays à l'ouest de Mé-Kong (Cambodge). — Dr Ignatius. Le grand-duché de Finlande. Suite. — H. Houssaye. Les fouilles de Mycènes. — L. Say. Les autruches en Algérie. — Pays des Zoulous. Le Zouloulund et le Cap. — Bulletin des explorations. — Carte: Le Cambodge — 31 juillet. De Bizemont. Savorgnan de Brazza sur l'Ogoué. — Dr Dutrieux. Rapport sur l'expédition belge. Fin. — G. du Laurens. Le Turkestan. — Les steppes Kizil-Koum et Bel-Pak-Dala. — Duponchel. Le chemin de fer transsaharien. — Dr Ignatius. Le grand-duché de Finlande. Suite. — H. Houssaye. Les fouilles de Mycènes. Fin. — Algérie. Développement de la colonisation. — Pays

des Zoulous. Etat actuel des hostilités. — Bulletin des explorations. — Carte : L'Ogooué, la Licona et l'Alima.

L'EXPLORATION. 14 septembre. Congrès international d'étude du canal interocéanique. Rapport sur les projets des canaux interocéaniques (suite) (Voisin-Bey). — Expédition de Nordenskiöld au détroit de Behring (suite) (V. H. Kramer). — L'Isthme de Panama (L. Verbrugge). — Revue géographique semestrielle (fin) (Ch. Normand). — Congrès international de Géographie commerciale de Bruxelles. — Nouvelles de tous les points du globe. — 21 septembre. Congrès international d'étude du canal interocéanique. Rapport sur les projets des canaux interocéaniques (suite) (Voisin-Bey). — New-York et ses environs (H. Capitaine). — Expédition de Nordenskiöld au détroit de Behring (suite) (V. H. Kramer). — L'Isthme américain. Déclaration de M. le commandant Selfridge. — Nouvelles de tous les points du globe. — Plan de la ville de New-York.

MONITEUR DES ARTS. 19 septembre. In Memoriam : H. Sebron. Valerio. Le baron Taylor. Cham. — Les arts en province. — La Sculpture italienne. — Exposition d'Anvers.

POLYBIBLION Partie littéraire. Septembre. Publications récentes sur l'écriture sainte. — Comptes rendus : théologie ; sciences et arts ; belles lettres ; histoire. — Bulletin. — Variétés. — Chronique. — Questions et réponses.

MAGAZIN FÜR DIE LITERATUR DES AUSLANDES. 13 sept. Der Einfluss der deutschen Literatur auf England. Französische Verlehrslehre. — F. H. Reusch, Der Process Galilei's und die Jesuiten. — Leopold I und Leopold II, Könige der Belgier. — Rumänien : Snove sau Povesti populare. II. — Kleine Rundschau — Neuigkeiten der Literaturwelt. — 20 septembre. Der Einfluss der deutschen Literatur auf England. II. — La Fille de Roland (Bornier). — Eine Weltumsegelung. — Runeberg's Dichtungen. — Aristotelis Valaorit. — Rumänien : Snove sau Povesti populare. III. — Kleine Rundschau. — Neuigkeiten aus der Literaturwelt.

THE ACADEMY. 13 septembre. Stuart-Glennie's Europe and Asia. — Recent works on Dante. — Heath's Burnham Beeches. — Gayango's Calendar of state papers at Simancas. — Recent provençal poetry. — Notes of travel. — Obituary Goethe and the "Floß-Dissertation". — The new english Dictionary of the philological Society. — Two treatises on the manufacture of sulphuric acid. — Jacobi's Edition of the Kalpa Sutra of Bhadrabahu. — Science notes. — Philology notes. — New books on the sculptures of Olympia. — Mr. Seymour Haden on etching. — Southwell Minster. — Notes on art and archaeology. — 20 sept. Phillimore's Life of admiral Sir W. Parker. — English translations from persian poets. — Robinson's Great Fur Land. — Poole's Descriptive catalogue of the swiss coins in the South Kensington Museum. — Lady Jackson's Old Paris and Phipson's storm and its portents. — Notes of travel. — Magazines and Reviews. — Letter from Constantinople. — Hartmann's Phenomenology of the moral consciousness. — Current scientific literature. — Science notes. — Philology notes. — Stephani on the antiquities of the Crimea. — Notes on art and archaeology.

THE ATHENÆUM. 13 septembre. Malleon on the indian mutiny. — Loftie's Ride in Egypt. — Henderson's Annals of Dunfermline. — Morley's Monograph on Burke. — Jackson's Canal and culvert tables. — Private collections. — 20 septembre. Catharine and Craufurd Tait. — Vivian's Wanderings in the West. — Cussans's History of Hertfordshire. — A Bundle of papers. — Streatfield's Campaigning in Kafirland. — Daubrée's Etudes synthétiques de géologie expérimentale. — Rembrandt's etchings. — Private Collections. — Notes from Athens. — Notes from Naples.

PRINCETON REVIEW (New-York). Septembre. Progress of Christianity in the United States (Ph. Schaff). — The philosophic movement in Italy (L. Ferri). — Painting in its historic relations (H. Coppée). — Religion and morality (H. N. Day). — The problem of the human will (H. Calderwood). — The laws of war in their bearing on peace (Sheldon Amos). — Secularized education (R. L. Dabney). — Virgil as a precursor of Christianity (Shairp).

THE NATION. 4 septembre. The week. — The two political mysteries of the day. — The situation in Austria-Hungary. — Oneida communism. — The

failure of british rule in India. — The future value of land in England. — English studies in colleges. — Notes. — Reviews. — Books of the week. — 11 septembre. The New York machine triumph. — The revolte in Kabul. — The peopling of Hawaii. — The opposition leaders in England. — Jules Simon and the Ferry laws. — Correspondence. — Notes. — Reviews. — Books of the week.

RIVISTA EUROPEA. 16 septembre. I tre canti più famosi della Divina Commedia (A. Rondani). — Gli studi di A. Bertolotti sopra la famiglia Cenci. — Un episodio della Divina Commedia. Dante e Bonagiunta (G. S. Ferrari). — Lettere e poesie inedite di C. Rossetti raccolte da V. Baffi. — Il cavaliere Raffaele d'Ortenso professore di eloquenza e letteratura italiana (P. Castagna). — Litolatria Studi intorno alla scienza della religiosità (R. Riccardi). — Il partito conservatore in Italia (Sbarbaro). — A Mario Rapisardi (M. G. Gentile). — Rassegna letteraria e bibliografica : America, Germania, Francia, Italia. — Cronaca geografica. — Rassegna politica. — Notizie letterarie e varie. — Bullettino bibliografico.

RASSEGNA SETTIMANALE. 14 septembre. Le pensioni de' Ministri e dei Segretari generali. — Le Scuole normali. — Corrispondenza da Parigi. — Corrispondenza del Chili. — Corrispondenza da Foggia. — La Settimana. — Teofilo Gautier. — Una traduzione di Silio Italico. — Bibliografia : A. Barbaro Forleo, Malinconia Albert Castelnau, Les Médicis Domenico Carutti, Il conte Umberto 2° (Biancamano). Ricerche e Documenti. Bartolomeo Malfatti. Il disegno geografico nelle scuole secondarie. Elementi di disegno geografico proposti alle scuole secondarie. — Notizie. — Riviste. — 21 septembre. Le istanze degli impiegati. — Il Museo artistico industriale di Roma. — Corrispondenza da Londra. — La Settimana. — L'Ultimo amore di F. Lassalle (E. Masi). — Corrispondenza artistica da Monaco (C. Gambillo). — I mezzi di comunicazione nella scienza economica (C. F. Ferraris). — Bibliografia : Ettore Stampini, Impressioni e Affetti. Versi. Stanislao Porcu-Fara. Sul diritto dei Franchi in Italia. L. Bissolati, Il principio logico dell'ascetismo. Schell. Theorie der Bewegung und der Kräfte. Zweite Auflage 1° Band. — Notizie. — Riviste.

L'ATHENÆUM BELGE est en vente :

A Bruxelles, au bureau du journal, 26, rue de la Madeleine; à l'Office de Publicité, 46, même rue; chez M. G. Mayolez, rue de l'Impératrice, 13.

A Paris, chez M. Ernest Leroux, libraire-éditeur, 26, rue Bonaparte.

LIBRAIRIE ANCIENNE DE

FR. J. OLIVIER,
41, rue des Paroissiens, Bruxelles.

HISTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇAIS

EN BELGIQUE

depuis son origine jusqu'à nos jours

par

M. FRÉDÉRIC FABER

TOMES I ET II

Grand in-8°. Le vol. fr. 7 50
Quelques exemplaires seulement, sur beau
et fort papier vélin 15 "

Faune illustrée

DES

VERTÉBRÉS DE LA BELGIQUE

PAR

Alphonse DUBOIS.

La Faune illustrée des Vertébrés de la Belgique comprendra quatre séries, savoir : 1° les Mammifères ; 2° les Oiseaux ; 3° les Reptiles et les Batraciens ; 4° les Poissons. Chaque série formera un ouvrage indépendant des autres.

La deuxième série, les Oiseaux, paraît seule en ce moment, par livraisons mensuelles formées de trois planches coloriées et de huit pages de texte avec cartes, indiquant l'habitat d'été et l'habitat d'hiver de chaque espèce.

Tous les oiseaux observés dans le pays seront figurés sous leurs différents plumages. Les nids et les jeunes seront représentés, autant que possible, avec les adultes. Les œufs seront donnés, en grandeur naturelle, sur des planches spéciales.

L'ouvrage des Oiseaux de la Belgique formera trois volumes, du format de la publication des Lépidoptères, et comprendra environ 140 livraisons. Le prix de la livraison (8 pages et 3 pl. col.) est de 2 francs, le port en sus pour l'étranger. Les 18 premières livraisons sont en vente à la librairie Muquardt et chez l'auteur, chaussée d'Ixelles, 8, à Ixelles.

Un spécimen sera envoyé gratuitement aux personnes qui en feront la demande.

Ces trois volumes formeront avec les deux volumes des OISEAUX DE L'EUROPE (espèces non observées en Belgique) par Ch.-F. Dubois et fils, un ensemble de tous les oiseaux de l'Europe. — Les deux volumes des Oiseaux de l'Europe, avec 317 planches coloriées, sont en vente au prix de 200 francs.

LES

LÉPIDOPTÈRES

DE L'EUROPE.

Leurs Chenilles et leurs Chrysalides

DÉCRITS ET FIGURÉS D'APRÈS NATURE,

par

ALPHONSE DUBOIS,

Docteur en sciences naturelles, conservateur au Musée royal d'histoire naturelle de Belgique.

Cette publication paraît en deux séries indépendantes l'une de l'autre : la première comprendra les Lépidoptères de la Belgique ; la deuxième, les Lépidoptères de l'Europe non observés dans ce pays.

La première série, comprenant les espèces observées en Belgique, est en cours de publication. 101 livraisons ont paru. Le prix de chaque livraison (3 pages et 3 planches coloriées) est de fr. 1.75.

BRUX.—Imp. de l'Economie Financière, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

2^{me} ANNÉE.

N^o 20 — 15 OCTOBRE 1879

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an ; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — La Terre des Gueux, par H. Havard (P. Fredericq). — Histoire de l'Autriche-Hongrie, par L. Leger. — Taxes de la Pénitencerie apostolique. — Publications allemandes : Les Glosses de l'ancien allemand, p. par Steinmeyer et Sievers; L'Antiquité allemande, par W. Arnold; Articles sur la littérature populaire, par F. Liebrecht; Mémoires de Th. et F. Platter, p. p. H. Boos; Les Abdéritains de Wieland, par B. Seuffert; L'art poétique de Boileau dans celui de Gottsched, par O. Wichmann (A. Chuquet). — Principes fondamentaux de la géométrie et de la mécanique, par D. Tilly; Leçons sur la géométrie, par Clebsch (C. Lagrange). — Bulletin. — Exposition nationale de 1880. Exposition littéraire et bibliographie nationale. — Lettre parisienne : Scènes de la vie de théâtre; Nouveautés théâtrales (Ch. Bigot). — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

La Terre des Gueux. Voyage dans la Flandre flamingante, par Henry Havard. Paris, A. Quantin, 1879.

Le nom de l'auteur, dont la réputation est si grande en Hollande, et le titre un peu tapageur du livre sont faits pour piquer la curiosité du public belge. On ouvre le coquet volume et on ne le referme plus; les 400 et quelques pages du livre y passent sans effort ni fatigue; on est vraiment sous le charme de ce style pittoresque, coloré et naturel; même les lecteurs qui ne partagent pas les préférences politiques de M. Havard, lui pardonneront ses tirades de polémique en faveur des qualités brillantes et aimables de son récit.

Après avoir consacré une série de volumes curieux et originaux à la Hollande, et avoir presque acquis droit de bourgeoisie parmi nos frères du Nord, M. Havard a voulu voir les provinces méridionales des anciens Pays-Bas, et cette fois il a exploré d'abord ce qu'il appelle « la Flandre flamingante ». C'est surtout la Flandre occidentale qu'il a étudiée; dans la Flandre orientale, il ne connaît que Gand et Audenarde; les collines de la rive droite de l'Escaut, les houblonnières du pays d'Alost et les aspects ravissants et placides du pays de Waes n'ont pas eu la bonne fortune d'attirer son attention. Il termine brusquement son livre par une description écourtée d'Anvers, et ne nous dit rien ni du Brabant flamand ni de la Campine anversoise et limbourgeoise. Dire que le lecteur le regrette sincèrement et le pardonne à peine à l'auteur, c'est exprimer du même coup le plaisir qu'on éprouve à accompagner M. Havard dans ses charmantes pérégrinations à travers notre vieux pays de Flandre.

L'auteur a profondément senti et admirablement exprimé la mélancolie qui s'empare de ceux qui visitent Ypres, Bruges, Furnes, Dixmude, surtout Nieuport et Damme. Ces cités endormies, qui font songer aux villes mortes du

Zuiderzée, dont M. Havard a si bien retracé la physionomie, produisent une impression d'ineffable tristesse sur ceux qui comparent leur grandeur passée à leur léthargie actuelle. Ils sont rares ceux qui, comme l'auteur, parviennent à rendre aussi heureusement cette émotion poignante, que tout touriste cultivé a ressentie. Il y a là beaucoup de pages simples et touchantes qui seraient à citer. En général, ce livre se recommande par une richesse étonnante de tableaux et de croquis excellents, de détails de mœurs bien épiés, de remarques fines et curieuses, d'anecdotes piquantes, de petits riens aimablement amenés et qui répandent sur tout le récit une fraîcheur qui fait songer aux œuvres analogues d'un touriste italien déjà célèbre, M. Edmundo de Amicis.

Rien n'est perdu pour M. Havard; le moindre incident de son voyage devient un petit tableau, qui lui sert tantôt d'épilogue, tantôt d'introduction à l'une ou à l'autre digression plus ambitieuse. Ainsi, il a été naturellement frappé des aptitudes gastronomiques de la race flamande, et il en parle avec une sorte d'attendrissement. Il exalte les cuisines d'auberge, où « on est ébloui par un véritable arsenal de casseroles, de coquemars, de poêlons, de bassins en beau cuivre, brillants comme de l'or »; et à l'appui de ses réflexions, il raconte quelques anecdotes amusantes, dont nous citerons la suivante :

« A Audenarde, dit-il, visitant la vieille église de Sainte-Walburge, j'étais occupé à couvrir de notes mon calepin. La vénérable concierge qui m'accompagnait, pour ne pas perdre de temps, s'était dévotement agenouillée et, les yeux demi-clos, murmurait à voix basse une fervente prière. Tout à coup retentit au dehors un bruit de crécelle, et une voix enrouée jeta un cri rauque : « *Zeelandsche mossels!* » (1). A cet appel bizarre, la brave femme dressa la tête, tendit les oreilles et, laissant là son oraison, je la vis se lever, courir vers la porte, la franchir d'un saut, la refermer et m'enfermer, me laissant fort perplexé sur les causes de cette fuite rapide. Dix minutes après, elle rentra, tenant à la main une énorme terrine remplie de moules. « Elles sont si bonnes ! » me dit-elle en flamand, clignant de l'œil et faisant claquer ses lèvres. Puis, après avoir déposé son fardeau dans un coin, elle s'en fut reprendre pieusement sa prière interrompue par les soins du ménage. »

M. Havard excelle aussi à décrire le paysage des Flandres (2) :

Partout les champs sont coupés par des haies fleuries ou par de longues avenues de grands arbres; à chaque instant l'œil est arrêté par des groupes colorés de rustiques chaumières formant autant de taches joyeuses, se détachant en notes claires sur la verdure qui sert de fond au tableau.

Parfaitement plane dans la partie nord de la province, la campagne se vallonne agréablement dans le sud, ainsi que dans la partie qui longe notre Flandre française; et ces petits accidents de terrain ajoutent encore au charme du paysage. Celui-ci est

(1) Moules de Zélande.

(2) En cela, il se montre l'heureux émule de M. Emile de Laveleye, dont *L'Économie rurale* (en Belgique et en Hollande) fourmille de paysages que nous recommandons à M. Havard.

du reste constamment varié : les routes qui s'entrecroisent, les villages qui se groupent diversement, les massifs de feuillage qui échancrent le ciel, transforment à chaque instant le décor qu'on a sous les yeux. Tout autour et aussi loin que le regard peut s'étendre, on aperçoit des clochers massifs ou pointus qui piquent gaiement l'horizon, et malgré ces pieux témoins attestant la présence de l'homme, ni les prés ni les champs ne perdent rien de leur intime poésie.

Cette bonne terre de Flandre possède, en effet, un aspect essentiellement idyllique. C'est avant tout un pays intermédiaire, jouissant d'un climat tempéré, avec l'eau à quelques pieds du sol et des buées rafraîchissantes, envoyées par la mer pour désaltérer ses prairies et entretenir la constante fraîcheur de ses haies et de ses bocages. Toute cette verdure qui vous enveloppe, ces joyeuses chaumières qui trouent le feuillage, ces vastes ruminants qui paissent l'œil demi-clos, tout cela possède un charme attractif qui vous saisit tout d'abord et qu'on subit malgré soi. Les Flamands ont un mot charmant pour exprimer cet état de l'esprit : *gezellig*, c'est-à-dire sociable, familier avec une pointe d'agrément et d'intimité dont je ne saurais trouver l'équivalent dans notre langue. L'expression n'existe pas en français. Eh bien, la Flandre est *gezellig*.

On le sent, notre bonne Flandre est sympathique au voyageur français; il s'est pris à l'aimer, comme il a affectionné jadis et décrit *con amore* la Hollande. D'ailleurs, M. Havard n'est pas un touriste vulgaire, qui, profitant des trains express et des voitures découvertes de louage, passe rapidement devant les églises, les hôtels de ville et les musées, en prenant quelques notes fiévreuses, et qui, rentré chez lui, rédige lestement ses souvenirs fugitifs et déjà confus. Il a séjourné dans le pays qu'il décrit; il a pris la peine d'étudier notre passé; il a lu beaucoup de monographies d'histoire locale; il a glané partout des citations qu'il amène avec tact. Meyerus, Sanderus, Gramaye, Van Meteren (que M. Havard s'obstine à appeler *Méteren*) (1), les chroniqueurs de la période bourguignonne, Chastellain, Du Clercq, Monstrelet, Commines et bien d'autres lui fournissent des détails heureux qui nous sont présentés dans leur vieille orthographe, avec le parfum d'archéologie qui s'y attache. Les voyageurs qui ont décrit notre pays au XVI^e, au XVII^e et au XVIII^e siècles, Guicciardini en tête, lui fournissent aussi tout un attirail de preuves.

M. Havard nous dit qu'il a passé cinq mois en Flandre à visiter nos vieilles cités et à fouiller leur passé. Nous le croyons sans peine. Son livre fourmille d'aperçus historiques et archéologiques intéressants, parce que l'auteur a pris un intérêt évident à notre histoire. Mais n'a-t-il pas parfois abusé de ces digressions, dont quelques-unes sont vraiment des hors-d'œuvre et que j'appellerais presque du nom irrespectueux de *tartines*? D'un autre côté, l'érudition de M. Havard, sûre en général, est çà et là en défaut, ce qui n'a rien de bien surprenant. Ce n'est

(1) M. Havard, ayant trouvé, dans une vieille chronique française, les habitants de Bruges désignés sous le nom de *Brugelins*, n'en démord plus. Il nous parle, à chaque page de *Brugelins* et de *Brugelins*, de la société *brugelins*, de la vieille cité *brugelins*, des moines *brugelins* et même des *vêpres brugelins*, ce qui est plus grave, attendu qu'il entend par là les Matines brugeoises.

pas même en cinq mois que s'acquièrent les connaissances si variées et si étendues que supposent les citations multiples qui émaillent le texte; ce ne peut être là que de la science de seconde main. Ce qui frappe aussi le lecteur, c'est le massacre des noms propres flamands, souvent estropiés d'une façon plus ou moins lamentable.

Mais ne nous appesantissons pas sur ce côté accessoire du livre de M. Havard. C'est avant tout l'œuvre d'un artiste, je dirais presque d'un peintre. J'ai déjà parlé des couleurs vraies et saisissantes avec lesquelles il nous dépeint les villes mortes ou somnolentes de la Flandre maritime. Sa description pittoresque du vieux Bruges est un vrai chef-d'œuvre, d'un ton un peu trop mélancolique, un peu trop désespéré peut-être, mais admirable assurément. Une autre partie extrêmement originale de son livre est celle où il s'attache à faire ressortir la différence profonde, radicale qui existe entre Bruges et Gand, les deux villes sœurs. Il y a là des réflexions tout à fait remarquables. Les pages où il étudie le paysage les habitants et les superstitions de la campagne qui s'étend entre Ypres et Bruges, ont aussi une grande valeur. C'est là surtout que M. Havard a exercé le plus minutieusement et avec le plus de bonheur son étonnant talent d'observateur, de furet infatigable. Il n'y a pas jusqu'à l'obscur secte des Stevenistes qu'il n'ait étudiée curieusement.

Ce livre, nous en sommes convaincu, est appelé à un grand succès en Belgique. Une seconde édition devant succéder rapidement à la première, nous nous permettrons de signaler à l'auteur quelques publications nouvelles qui pourront l'aider à compléter son tableau. Les curieuses *Ypriana* de M. Alp. Vandenoepereboom, le *Siècle des Artevelde*, œuvre magistrale de M. Léon Vanderkindere, et la *Belgique illustrée*, dont la partie flamande sera bientôt complète, seront, croyons-nous, consultés avec fruit par l'auteur, à qui bien peu de livres importants ont échappé. PAUL FREDERICQ.

Histoire de l'Autriche-Hongrie depuis les origines jusqu'à l'année 1878, par Louis Leger, professeur à l'école spéciale des langues orientales vivantes. Paris, Hachette. 4 cartes.

M. Louis Leger a composé pour la *Collection de l'Histoire universelle* dirigée par M. Victor Duruy et publiée par la maison Hachette, une histoire d'Autriche-Hongrie que la presse n'a pas accueillie sans éloge et qui aura prochainement une deuxième édition. Il a fort bien fait de passer rapidement sur l'histoire de la domination autrichienne dans les pays étrangers à l'empire actuel. Ce n'est ni en Suisse, ni en Italie, ni dans les Pays-Bas qu'il faut chercher l'histoire de l'Autriche; c'est dans les pays sans lesquels il n'y aurait pas eu de puissance autrichienne, c'est en Hongrie, en Bohême et dans les provinces héréditaires. Il ne faut pas oublier que lorsque la France s'arma contre François II, qui venait à peine de succéder à Léopold II et qui n'était pas encore couronné empereur d'Allemagne, elle déclara la guerre au roi de Bohême et de Hongrie. Faire l'histoire de l'Autriche, c'est raconter l'histoire des trois groupes magyar, slave, allemand qui forment aujourd'hui la monarchie austro-hongroise; on ne comprend pas la destinée de cet empire si l'on ne songe pas que le souverain d'Autriche règne aussi sur les royaumes de Saint Vaclav et de Saint Etienne.

L'ingénieux historien a su mener à bonne fin la tâche difficile de débrouiller ce chaos, où se mêlent tant d'événements et de peuples divers; on suit, sans se lasser, à travers plus de six cents pages, le récit de cette histoire si compliquée,

si touffue, ordinairement si confusément racontée, mais où l'éminent linguiste a su mettre l'ordre et la lumière.

Après avoir montré que l'Autriche est en proie à une sorte d'anarchie ethnographique, notre auteur expose les origines, encore très obscures, des races slaves, leur établissement dans les bassins de l'Elbe supérieur, du moyen Danube et de la Save, leur conversion par les apôtres Cyrille et Méthode, qui vinrent en Moravie « ouvrir les oreilles des sourds et délier la langue des muets ». L'empire élevé par Svatopluk, et à la mort de ce roi encore si populaire, la ruine de la Moravie « soudainement enlevée comme un monceau de sable qu'emporte la tempête. » A peine aujourd'hui si l'on sait où était Velehrad, la capitale de Svatopluk. *l'ineffabilis uninitio* où Méthode aurait baptisé le prince slave. Sur la désolation universelle, dit emphatiquement Palacky, plane un morne silence, sans qu'on puisse deviner quand et comment cette œuvre d'épouvante s'est accomplie. Nitra, Nitra, lit-on dans un chant populaire, Nitra, mère des Slaves, mère de tout le Danube, siège de Svatopluk, ville sainte de Méthode, tu gis ensevelie dans ta vaste étendue; la flèche du malheur a transpercé ta poitrine; ta gloire s'est endormie d'un sommeil éternel.

Un nouvel élément est intervenu dans l'histoire de ces régions, l'élément magyar, dont l'arrivée, dit tristement Palacky, vint détruire l'empire slave qui allait se former en Orient sous l'influence byzantine, de même que la monarchie franque en Occident, sous l'influence latine. M. Leger décrit rapidement les mœurs des Magyars sous les premiers princes de la dynastie du légendaire Arpad, leur conversion au christianisme, sous Etienne, le roi apostolique qui fit de la Hongrie un état civilisé et absolument indépendant, et les diverses destinées du pays sous Ladislas le Saint; sous ce Koloman à qui son instruction fit donner le nom de libraire, mais qui sut annexer la Croatie à son royaume; sous André II, qui fit voter par la diète de 1222 la *Bulle d'or* ou grande charte de la Hongrie; sous Bela IV, qui ne put résister à l'invasion des Mongols et, à l'extinction de la dynastie nationale, sous la maison d'Anjou, qui ne donna aux Magyars que deux rois (Charles Robert et Louis le Grand). Aux Mongols avaient succédé les Turcs: Sigismond de Luxembourg, que les Hongrois avaient élu roi, aima mieux combattre sans profit les Hussites que de tourner toutes ses forces contre l'ennemi commun de la chrétienté; il était en même temps empereur d'Allemagne, et ce fut, dit l'historien, un malheur pour la Hongrie, qui devenait déjà une annexe de l'Empire germanique. Son successeur, Wladislav Jagellon, que les Hongrois appelèrent au trône parce qu'il était roi de Pologne et doublait leurs forces, fut vaincu et tué à Varna, par Mourad (10 novembre 1444). La diète de Bude proclama le fils de Sigismond de Luxembourg, Ladislas le Posthume; mais le véritable roi, le *gubernator regni*, fut Jean Corvin Hunyadi, que nous nommons Hunyade, et qui sauva la Hongrie par la victoire de Belgrade (21 juillet 1453); il mourut presque dans son triomphe, mais la Hongrie paya sa dette envers lui en choisissant pour roi, après la mort de Ladislas le Posthume, son fils Mathias Corvin, le premier roi national depuis la dynastie arpadienne. Mais après Mathias, le roi fut de nouveau un Polonais, Ladislas II, ce souverain qui avait, dit Petöfi, la tête vide et la poche plus vide encore, et le fils de ce prince impuissant, Louis II, laissa prendre Belgrade et fut, comme son ancêtre, Wladislav Jagellon, battu et tué (Mohacz, 1526) par les Turcs.

Cependant la Bohême avait grandi sous la dynastie nationale des Premyslides. Mais la maison de Luxembourg, qui garda le trône de Bohême pendant 127 ans, développe dans cette

contrée l'élément germanique et lui prépare une prépondérance redoutable. C'est en vain que les Hussites tentent d'affranchir la Bohême, car, comme le remarque justement M. Leger, Jean Hus n'a pas seulement prêché la réforme de l'Eglise, il a vulgarisé la parole divine dans l'idiome populaire et essayé d'arracher la Bohême à l'oppression de la minorité allemande; c'est à la fois un réformateur de la langue littéraire et un défenseur intrépide de la nationalité tchèque. C'est en vain que la Bohême se donne un souverain national, le remuant Georges de Podebrad, qui rêvait d'instituer un tribunal de souverains chargé de juger les différends entre les nations; Ladislas Jagellon, roi de Pologne et de Hongrie, fut élu roi de Bohême, et c'est son fils qui périt à Mohacz. M. Leger est, d'ailleurs, sévère pour la Bohême; elle méritait, selon lui, de perdre possession d'elle-même; elle ne sut pas s'arracher aux étreintes de ses puissants voisins; c'est à l'esprit obstiné et à la fougueuse indiscipline de la noblesse tchèque que fut due la perte de la bataille de Mohacz, et M. Leger déplore le tempérament aristocratique de cette aristocratie, son égoïsme étroit et son manque de patriotisme.

Le « groupe autrichien » pendant ce temps s'était peu à peu formé sous les Babenberg qui, comme dit notre auteur, firent, entre la Bohême slave et la Hongrie magyare, pénétrer et fleurir la littérature germanique, et sous les Habsbourg, qui surent avec tant d'habileté garder dans leur maison la couronne impériale d'Allemagne et grossir leur domaine héréditaire par des mariages: *Tu, felix Austria, nube*. Déjà sous Frédéric V (1440-1493) apparaît la lameuse formule A. E. I. O. U., traduite de tant de façons diverses: *Aquila Electa Juste Omnia Vincit*, ou *Austriæ Est Imperare Orbi Universo*, ou *Alles Erdreich Ist Esterreich Unterthan* ou *Aller Ehren Ist Esterreich Voll*, ou (traduction des ennemis de l'Autriche) *Austria Erit In Orbe Ultima*. Les ravages des Turcs avaient, du reste, commencé, et, sans le savoir, remarque ingénieusement M. Leger, ces envahisseurs sont les meilleurs alliés de l'Autriche; la crainte de leurs attaques amène les Slaves et les Magyars à se grouper sous le sceptre commun d'une dynastie héréditaire. Mais c'est du règne de Maximilien que date la grandeur de la maison d'Autriche; son petit-fils Ferdinand I^{er}, empereur d'Allemagne, après l'abdication de Charles-Quint, est en même temps roi de Bohême et de Hongrie; et dès lors ces deux pays sont entraînés dans les destinées de l'Autriche. Vainement la Bohême essaie de recouvrer son indépendance durant la guerre de Trente Ans, dont le signal est donné par la *défenestration* de Prague; cette lutte, commencée par la Bohême et qui a pour résultat définitif la reconnaissance de la liberté de conscience en Europe, n'est pour la Bohême qu'une cause de massacres et de ruines; nulle région n'a plus cruellement souffert de la guerre de Trente Ans: privée de ses libertés, exploitée par une aristocratie étrangère, la Bohême est frappée à mort. Quant à la Hongrie, finalement arrachée aux Turcs par le prince Eugène, elle est domptée par les supplices et par la sanglante boucherie d'Eperies; Ragoczy, dont le nom est resté attaché à une marche célèbre, la *Marseillaise* des Magyars, a été vaincu; le traité de Szathmar réconcilie les Hongrois avec la maison d'Autriche, et en 1741, non pas à la suite d'une scène attendrissante où le dévouement chevaleresque de la nation a fait soudain explosion, mais, comme l'indique fort bien M. Leger, à la suite de lentes et pénibles négociations, les magnats, certains d'avoir garanti leurs intérêts, poussent le fameux cri: *Moriatur pro rege nostro Maria Theresia* et délivrent l'Autriche.

L'histoire des temps modernes commence;

nous ne suivrons pas M. Leger au milieu des événements qui se succèdent dans l'histoire, de plus en plus sombre, de l'Autriche; disons seulement que l'auteur glisse sur les batailles et les négociations, et qu'il n'insiste que sur les résultats généraux des guerres et sur la politique intérieure, sur l'organisation des possessions autrichiennes, sur les réformes administratives, judiciaires, économiques. Il a consacré un excellent chapitre au règne de Joseph II, qui « voulut gouverner son empire comme on mène un régiment, » et aux guerres de la Révolution. Un des résultats les plus sérieux de cette longue lutte, fut, observe M. Leger, de donner aux peuples le sentiment de l'unité monarchique; la communauté des dangers et la fraternité d'armes rapprochèrent les nations diverses qui forment l'Autriche; elles eurent une idée réelle et vivante de la patrie, du *Gesamtraterland*. C'est en effet, l'armée qui maintient en équilibre toutes les parties de cet ensemble qu'on nomme la monarchie autrichienne; c'est elle qui imprime aux différentes provinces l'obéissance, non-seulement par la crainte qu'elle peut inspirer, mais par les traditions qu'elle observe, par sa fidélité inébranlable au drapeau et à la dynastie; c'est dans son camp qu'est l'Autriche, disait en 1848 le Viennois Grillparzer à Radetzky, nous autres ne sommes que des débris isolés.

*In deinem Lager ist Oesterreich,
Wir andere sind einzeln Trümmer.*

Les dernières pages du livre sont consacrées à l'histoire contemporaine. M. Leger montre, après les guerres contre la France, l'Autriche (qui n'a plus depuis 1806 la couronne d'Allemagne) se mettant à la tête de la réaction européenne sous François II et Ferdinand IV, ou plutôt sous Metternich, qui « dut sa fortune moins à ses talents qu'à la ténacité de son ambition et à un heureux concours de circonstances » Mais Metternich ne put étouffer le réveil des nationalités; l'esprit public se développait en Hongrie à la parole ardente de Szechenyi, le *grand Magyar*, de Paul Nagy, de Deak, de Kossuth; en Bohême, le patriotisme tchèque découvrait le *Jugement de Liboucha* et le manuscrit de Kralove-Dvor, Palacky commençait son histoire, Schafarik écrivait ses *Antiquités slaves*, et le poète Kollar conviait les Slaves à une alliance durable. « O Slaves dispersés, soyons ensemble, et non pas des groupes isolés, soyons tout ou rien. Ah! me suis-je dit plus d'une fois, si nos peuples slaves étaient de l'or, de l'argent, du cuivre, je les fondrais en une seule statue. De la Russie, je ferais les mains des Polonais, le buste, des Tchèques, les bras et la tête, et des Serbes, les pieds; Wendes, Silésiens, Croates, Slovaques seraient les vêtements et les armes, et l'Europe s'agenouillerait devant cette idole dont la tête dépasserait les nuages et dont les pas franchiraient le monde ». Pourtant, M. Leger, remarquons-le en passant, ne croit pas au panslavisme; rien n'est plus faux, selon lui, que de croire les Russes occupés à travailler les Slaves par des émissaires; les Slaves aiment la Russie, parce que, comme disait au xvii^e siècle le prêtre croate Krizanic, il n'y a plus de souverain slave qu'en Russie, et qu'il faut aux Slaves du Danube une force extérieure pour qu'ils puissent se remettre sur pied et compter dans le nombre des nations.

Mais nous renvoyons le lecteur à ce tableau, si animé, si brillant, de la renaissance des nationalités. Bientôt la Révolution éclata; elle fut réprimée et suivie de toutes les rigueurs de la réaction; puis vint, après Solferino, le retour au système constitutionnel; puis, après Sadowa et la perte de la Vénétie, la constitution dualiste, l'*Ausgleich* « imposé aux deux parties par la sagesse opiniâtre de Deak, le Franklin de

la Hongrie ». Ces événements dont les suites se font encore sentir, le réveil de la question d'Orient, les incertitudes de la politique autrichienne, tout cela est rapidement exposé par M. Leger, et quoique les faits de la dernière heure ne soient pas entrés dans l'histoire, on aime à les retrouver dans une narration brève, agile, colorée, qui va droit au but. M. Leger n'aime pas l'Autriche. Quant aux Magyars, il reconnaît leur esprit généreux et leur noble patriotisme prêt à tous les sacrifices pour le maintien des droits de la nation, mais il les accuse, avec raison, ce nous semble, d'un aveuglement égoïste qui leur fait interdire aux autres les droits qu'ils réclament pour eux-mêmes. Toute la sympathie de notre auteur appartient aux Slaves; c'est à eux qu'il a consacré la partie la plus neuve, la plus originale, la plus curieuse de son œuvre; il les a traités avec une sorte de prédilection. C'est pour eux qu'il demande l'usage loyal de toutes les libertés; c'est à eux qu'il songe lorsqu'il invite l'Autriche, sous peine de déchéance, à grouper ses peuples dans un harmonieux équilibre; au fond, il défend leur cause contre les Allemands et les Hongrois, et il est très dur pour cette minorité germanique qui s'entend avec les Magyars parce qu'elle désespère de les absorber. Il rappelle avec complaisance qu'en 1871, un des chefs du parti allemand s'est écrié en plein Reichsrath que les Allemands de l'Autriche ne voulaient pas être réduits au rôle des Ruthènes, et qu'on ne devait pas oublier que ces Allemands étaient les congénères d'un grand peuple voisin. Nous n'avons pas vaincu à Sedan, disait alors un autre orateur, pour devenir les ilotes des Tchèques; et des journaux, comparant la Bohême au Sleswig, faisaient de transparentes allusions au rôle libérateur de la Prusse. Qu'arrivera-t-il de la monarchie austro-hongroise, toujours aux prises avec de si cruels embarras? M. Leger n'a pas une grande confiance dans son avenir, et sa conclusion, fort pessimiste, mérite d'être citée tout entière.

Guidée par une politique plus équitable envers tous les éléments qui la composent, plus respectueuse de tous les intérêts légitimes, l'Autriche-Hongrie aurait pu offrir un cadre toujours ouvert à des annexions honorables, un abri désirable aux peuples fatigués du joug musulman. Elle aurait pu constituer une fédération puissante et vigoureuse, entre les deux Etats germanique et russe qui l'écrasent et l'étouffent aujourd'hui. Livrée à l'égoïsme aveugle des Allemands et des Magyars, elle n'a pas su résoudre la question d'Orient à son profit; elle la verra résolue contre ses intérêts. Elle a laissé à d'autres le soin de fonder sur le Danube le véritable *Empire de l'Est*: à moins d'un revirement imprévu, sa situation reste absolument précaire, et son avenir inspire les plus graves inquiétudes à ceux qui croient l'existence d'un grand Etat danubien nécessaire à l'équilibre de l'Europe.

C'est à peu près la conclusion du travail de M. A. Sorel sur la question d'Orient au xviii^e siècle: « On peut prévoir le moment, dit cet historien, où l'alliance (l'alliance de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche, le *Dreikaiserbündniss*), ayant tout absorbé autour d'elle, se retournera contre elle plutôt que de se dissoudre, et, subissant jusqu'au bout les conséquences des causes qui l'ont fondée, trouvera dans son propre sein les éléments de nouveaux partages. Soulevée par la question d'Orient, la question polonaise semble résolue depuis 1815. Voilà un siècle que l'on travaille à résoudre la question d'Orient. Le jour où l'on croira l'avoir résolue, l'Europe verra se poser inévitablement la question d'Autriche ». (V. *Athenæum*, 1878, n^o 23, p. 180.)

L'ouvrage de M. Leger, que nous recommandons chaudement à tous les lettrés, et qu'on devrait introduire dans les classes, se termine par deux tableaux: 1^o des souverains autri-

chiens, 2^o de la formation territoriale de l'Autriche-Hongrie, par une bibliographie assez complète et par un index alphabétique. L'auteur rappelle, en terminant, le mot d'Elisée Reclus, que « l'Autriche, considérée comme Etat allemand, est une mystification »; il a, d'après l'exemple du savant géographe, rompu avec la tradition et présenté les noms des lieux slaves, non pas seulement sous la forme allemande, mais sous la forme slave. Les dénominations allemandes, en effet, les seules que nous connaissons, nous font voir dans des localités slaves des localités allemandes. Combien de nous croient que Jungbunzlau, qui est une ville slave, est habitée par une population germanique! Le nom de Mlada Boleslav ferait éviter cette erreur. Nous n'aurons une juste idée des éléments divers qui se partagent le bassin du Danube qu'en laissant aux noms leur physionomie propre et leur caractère national; si difficile que soit la réforme proposée par M. Leger, il serait utile de l'appliquer dans les pays de langue française, en Belgique comme en France. C.

Taxes de la Pénitencerie apostolique, d'après l'édition publiée à Paris, en 1520, par Tousains Denis, traduction nouvelle en regard du texte latin, avec une introduction et des notes par D. Dupin de Saint-André. Paris, Fischbacher.

Ce petit livre, un des plus curieux que nous ait laissés le moyen âge, était aussi un des plus rares. C'est, pour ainsi dire, le tarif de tous les péchés; il énumère les dispenses et les absolutions que la papauté vendait encore au temps de Léon X; il n'est donc pas étonnant que la curie romaine ait essayé, quand éclatèrent les luttes religieuses du xv^e siècle, de détruire tous les exemplaires d'un ouvrage qui donnait à ses ennemis une arme terrible. M. Dupin de Saint-André a heureusement retrouvé un exemplaire de ces *Taxes* à la Bibliothèque de Tours: cet exemplaire, publié en 1520 à Paris, par Tousains Denis, avec privilège pour trois ans, avait appartenu au couvent de Marmoutiers; la page qui porte le titre est ornée de gravures sur bois; on voit au centre un Saint-Denis décapité et tenant sa tête à la main, pendant que deux anges le conduisent; en haut, à gauche, sont les armes du pape, et, à droite, les armes de Léon X qui, comme on sait, était un Médicis.

L'introduction que M. Dupin de Saint-André a mise en tête de ce volume, renferme des détails intéressants sur l'origine et le développement des taxes de la Pénitencerie (1). L'honorable pasteur de Tours retrouve l'idée mère de ce tarif ecclésiastique dans les lois germaniques; il rappelle que ceux que nous nommons les barbares, par opposition aux Romains, pouvaient se racheter des crimes qu'ils avaient commis en payant aux parents de la victime une somme d'argent déterminée; c'est ainsi que le parricide échappait au châtement en donnant, à titre de composition, un besant d'or. Les Francs devinrent chrétiens; mais ils n'abandonnèrent pas cette coutume; ils persistèrent à racheter à prix d'argent les péchés qu'ils commettaient aux yeux de l'Eglise et les pénitences que l'Eglise leur imposait. (M. Dupin de Saint-André aurait pu dire à ce propos que dès les premiers siècles, les chrétiens croyaient que les aumônes pouvaient effacer les péchés). Le clergé résista d'abord; mais peu à peu, surmontant ses répugnances, il admit la substitution d'une somme d'argent à une peine canonique, et insensiblement, les fautes furent classées, les degrés de culpabilité fixés, et une sorte de proportion

(1) La Pénitencerie est un des bureaux de la Camera Apostolica d'où s'expédient les bulles d'absolution.

établie entre les crimes et les compositions pécuniaires. Vainement le concile de Cloveshoven (747) s'éleva contre ceux qui voulaient « amoindrir les punitions qui leur étaient imposées, en y suppléant par des aumônes » ; vainement la papauté s'opposa, jusqu'au milieu du XI^e siècle, à l'introduction de cet usage dans l'Eglise. Déjà au X^e siècle, on lit dans une décision du Concile de Reims : « in pane, sale, et aqua abstinendum aut redimant » ; et vingt sols rachetaient un jeûne de sept semaines. (*Pro septem hebdomadibus det solidos viginti*). Un cardinal, évêque d'Ostie, Pierre Damien, écrivait : « Quand nous recevons des terres de nos pénitents, nous leur remettons une part de leur pénitence, proportionnée à leurs dons ; car il est dit que les richesses de l'homme sont sa rédemption » ; il imposa à l'évêque simoniaque de Milan une pénitence de cent ans et lui permit aussitôt de la racheter tout entière. En 1080, le concile de Lillebonne dressait une échelle des péchés et des sommes d'argent que paieraient les coupables (*per pecuniam emendare*). Dès lors, le principe de la composition était en vigueur, et M. Dupin de Saint-André montre par plusieurs décisions des papes et des conciles, que l'Eglise ne fit plus qu'en régler l'usage. Le pape Jean XXII donna à la pénitence transformée en amende, la consécration officielle ; ce fut lui qui fit composer ce honteux recueil des taxes qui donnait la liste des dispenses et des absolutions et remettait moyennant une somme d'argent les peines canoniques qu'avaient encourues les plus vils criminels. La cour de Rome fit au XV^e et au XVI^e siècles un grand commerce des absolutions ; on la vit vendre aux prêtres le droit d'avoir une concubine, aux femmes de mauvaise vie l'autorisation d'exercer leur métier, aux incestueux et aux meurtriers le pardon de leurs forfaits. Enfin Léon X compléta le livre des taxes et haussa le prix des absolutions.

C'est le texte approuvé par Jean XXII et Léon X que M. Dupin de Saint-André a publié. Il ne faut pas le confondre avec le texte publié pour la première fois en 1560 par Wolfgang Musculus et traduit en 1564 par Pinet sous le titre de *Taxes des parties casuelles de la boutique du Pape* ; ce texte est suspect ; il a été mis à l'index vers la fin du XVI^e siècle comme « falsifié par les hérétiques » (*ab hereticis depravata*). On doit s'en tenir aux taxes de Jean XXII et de Léon X : ce sont là les vraies *Taxes de la Pénitencerie romaine*.

Vainement M. Veillot a prétendu dans un article de l'*Univers* que le livre édité par M. Dupin de Saint-André « était l'œuvre d'un faussaire protestant ; » le texte qu'attaque M. Veillot est celui de Wolfgang Musculus ; les *Taxes* ne pourraient d'ailleurs être l'œuvre d'un huguenot, puisque les rares exemplaires qui en restent sont imprimés en lettres gothiques de la fin du XV^e siècle, et qu'un d'eux, celui du British Museum, a été publié en 1479.

On ne lira pas sans intérêt ce livre qui est, dit M. Dupin de Saint-André, une preuve éclatante de l'abaissement moral de la papauté aux approches de la réforme. Nous ne citerons qu'une disposition des *Taxes*, p. 21 : « L'absolution pour une femme qui, à l'aide d'un breuvage ou de quelque manœuvre, a tué l'enfant qu'elle portait dans son sein, 5 gros » (*Absolutio pro muliere que bibit aliquem potum aut alium actum fecit, per quem destruxit fetum in utero vivificatum, g. v*). Mais que dire de cette note que M. Dupin a trouvée dans les taxes de la Chancellerie romaine : « *hujusmodi gratiæ et dispensationes non conceduntur pauperibus, quia non sunt, et ideo non possunt consolari.* » « Ces grâces et ces dispenses ne sont pas accordées aux pauvres, parce qu'ils n'existent pas et

par conséquent ne peuvent être consolés (1) ! » C. T.

PUBLICATIONS ALLEMANDES.

Les glosses de l'ancien allemand (*Die althochdeutschen Glossen*), p. p. Steinmeyer et Sievers. Berlin, Weidmann. — L'antiquité allemande (*Deutsche Urzeit*), par W. Arnold. Gotha, Perthes. — Anciens et nouveaux articles sur la littérature populaire (*Zur Volkskunde, alte und neue Aufsätze*), par F. Liebrecht. Heilbronn, Henninger. — Mémoires de Thomas et de Félix Platter (*Thomas und Felix Platter, Zur Sittengeschichte des XVI. Jahrhunderts*), p. p. H. Boos. Leipzig, Hirzel. — Les Abderitains de Wieland (*Wielands Abderiten*), par B. Seuffert. Berlin, Weidmann. — L'art poétique de Boileau dans celui de Gottsched, par O. Wichmann. Berlin, Weidmann.

Le premier volume d'une publication précieuse, depuis longtemps annoncée et impatientement attendue des linguistes, vient de paraître. C'est le premier tome du recueil des glosses du vieil allemand. Depuis que Graff avait étudié avec un soin consciencieux les glosses du vieil allemand et les avait mises en œuvre dans ses divers ouvrages et principalement dans son *Sprachschatz*, on avait découvert un nombre considérable de glosses ; elles avaient paru en grande partie dans différents recueils. Il fallait les rassembler en un seul ouvrage ; il fallait aussi revoir les anciennes, conformément aux exigences toujours croissantes de la philologie. M. Steinmeyer a entrepris ce difficile travail depuis plusieurs années ; aidé par l'Académie royale de Prusse, il a revu la plupart des manuscrits ; il s'est adjoint comme collaborateur l'éminent philologue d'Iéna, M. Sievers, et, grâce aux efforts des deux érudits, le premier volume des *Glossen* a paru bien avant qu'on l'eût supposé. Dédié pieusement à la mémoire de Graff, il contient les glossaires alphabétiques (en tête, les glosses connues sous le nom de glosses de Hraban Maur et de Kero, qui, il est vrai, ne se rapportent pas exclusivement à la Bible, mais dont l'importance exigeait une publication immédiate) et les glosses particulières à divers livres de la Bible. Trois autres volumes seront publiés postérieurement ; le deuxième renfermera les glosses des livres non bibliques ; le troisième, les glossaires alphabétiques appartenant à des ouvrages qu'on ne peut déterminer, les vocabulaires ordonnés par catégories d'objets, et les noms de plantes et d'animaux ; le quatrième enfin, des notices sur les manuscrits et un index. L'ouvrage est un des plus importants qu'on ait publiés dans ces dernières années pour accroître la connaissance des origines de la langue allemande ; il témoigne d'une attention et d'une exactitude qu'on ne saurait trop louer ; il suffira de dire que tous les passages de la Bible correspondant à chaque glosse ont été soigneusement relevés, et que dans les remarques qui accompagnent le texte, au bas de chaque page, on trouve des indications sur les lectures douteuses et sur les mots raturés, barrés, ajoutés après coup ou surchargés d'une note, etc. MM. Steinmeyer et Sievers, une fois de plus, ont bien mérité de la philologie germanique.

M. W. Arnold qui a déjà composé un livre remarquable sur les « colonies et les émigrations des races allemandes, principalement d'après les noms de lieux hessois, l'a traité à peu près le même sujet dans son ouvrage sur l'antiquité allemande, mais d'une façon plus précise, plus large et plus complète. Il n'y a pas, on peut l'affirmer, un seul document que M. Arnold n'ait consulté, pas un travail récent qu'il n'ait lu et

(1) Ou bien « ne peuvent secourir (l'Eglise) » ; *consolari* a peut-être ce dernier sens.

mis à profit. Dans la première partie du livre, il expose l'histoire des Allemands jusqu'à la fondation de la monarchie franque ; successivement il raconte les émigrations préhistoriques, les luttes des Germains contre les Romains, la politique défensive inaugurée par ces derniers après la défaite de Varus, l'établissement d'une frontière « scientifique, » comme on dit aujourd'hui, défendue par le *Limes* (Pfaligraben) qui allait du confluent de la Lahn et du Rhin au confluent de l'Altmühl et du Danube ; enfin les invasions et la « formation de nouvelles races ; » dans la seconde partie, il décrit les mœurs et les institutions des Allemands (*Deutschen*, tel est le terme qu'il emploie) durant cette même période. On pourrait reprocher à M. Arnold de trop généraliser ce que Tacite a dit des Germains, car dans son célèbre opuscule l'historien romain ne parle que des Germains de l'Ouest, et encore, ne connaît-il pas toutes les tribus de cette région. On le blâmera également d'avoir accordé dans ses observations sur les armes et la guerre chez les Germains une trop grande confiance aux études de Peucker. Au demeurant, l'ouvrage de M. Arnold, qui d'ailleurs n'est ni germaniste, ni philologue, mais jurisconsulte de profession, est un ouvrage bien fait. Ceux qui désirent connaître l'antiquité allemande, — et c'est à ce public-là (*ein nichtgelehrtes Publikum*) que l'auteur s'adresse — ne le liront pas sans profit. L'auteur a su résumer avec une grande clarté et sous une forme agréable les derniers résultats des recherches si activement poussées sur ce domaine par les philologues allemands. Il expose sans pédanterie tout ce que la mythologie comparée et la linguistique ont récemment découvert, et il n'est pas sans intérêt, même pour les érudits et pour ceux qui possèdent une certaine connaissance de l'antiquité germanique, de trouver là un abrégé de tout ce qu'on sait aujourd'hui sur la matière. Nous recommandons surtout les chapitres consacrés aux croyances des Germains, à leur culture intellectuelle, à la constitution de leurs tribus et à leurs lois.

M. Félix Liebrecht a réuni en un volume les articles qu'il avait publiés dans les revues allemandes sur la littérature populaire comparée ; il les a augmentés et complétés ; parfois il a fondu plusieurs articles en un seul. Il suffirait, pour juger de la valeur du livre, d'énumérer les titres des essais qu'il contient. Citons seulement les divisions de l'ouvrage, et au hasard quelques-unes des dissertations qu'on y trouve en si grand nombre et qu'il est impossible d'analyser toutes. La première partie de l'ouvrage est consacrée aux légendes (*Sagenkunde*). Une des plus connues que M. Liebrecht examine, est celle de la Tour aux rats (*Der Mäusethurm*). On se rappelle l'évêque de Mayence, Hatto, dévoré par les souris dans la tour de Bingen ; mais cette légende existe dans d'autres endroits encore, et c'est en Danemark qu'il faut en chercher la version la plus ancienne : une tradition danoise rapporte que le géant Lae fit dévorer le roi Snio par la vermine ; de là M. Liebrecht conclut que la légende a pour fondement l'antique coutume d'apaiser les dieux dans une grande calamité par la mort du souverain. L'article suivant (*Romulus und die Welfen*) est relatif aux familles qui se glorifient de tirer leur origine des chiens et des loups. Dans quelques pages consacrées aux *Nugæ curialium* de Gautier Mapes, M. Liebrecht résume, en les accompagnant de comparaisons avec d'autres récits, presque toutes les légendes que renferme ce recueil étrange. Dans les *morts de Lustnau* il examine les légendes qui nous parlent des âmes revenant sur la terre et de femmes que l'on a cru mortes et qui sortent tout à coup du tombeau. Citons aussi la légende de Ragnar

Lodbrok en Perse, les mythes germaniques en Amérique, etc. La deuxième partie du recueil « Contes et fables » (*Märchen und Fabeln*), renferme une dissertation sur les Avadanàs et une remarque sur une fable en moyen-haut-allemand, comparée avec un apologue du Pantchatantra. La troisième partie, « Nouvelles et farces » (*Novellistik und Schwänke*), contient des études sur le conte du bijou trouvé par trois commères et qui appartiendra à celle d'entre elles qui jouera à son mari le plus mauvais tour (*die drei Frauen*), sur l'amant qui réussit à pénétrer auprès de sa maîtresse en feignant la folie (*der verstellte Narr*) ou qui, à l'arrivée du jaloux, s'enfuit par les cabinets d'aisances. La quatrième partie est consacrée aux chants populaires de la Grèce moderne et de la Sicile; la cinquième, qui porte ce titre vaste: « *Mythologie, histoire de la religion, croyances populaires, mœurs et coutumes* », renferme une foule d'articles; tantôt M. Liebrecht parle de la pierre que les voyageurs ajoutent au tas qu'ils rencontrent sur la route dans les pays lointains (*die geworfenen Steine*), tantôt il commente l'usage de certains peuples d'enterrer des hommes tout vifs pour se préserver d'un malheur (*die vergrabenen Menschen*), tantôt il disserte sur le fil ou cordon dont on entourait soit un homme, soit un endroit, pour le protéger (*der hegende Faden*), tantôt il expose et explique des coutumes superstitieuses du peuple norvégien, de l'Allemagne, de l'Islande, de l'Italie, etc. ou bien, dans un curieux article, « *l'humour dans le droit* », il prouve que certains usages judiciaires n'ont pas le caractère bizarre ou comique qu'on leur attribue communément. L'ouvrage se termine par des observations sur des questions littéraires (*allgemeine Literaturgeschichte*); on y remarque, sous le titre: *ein Curiosum*, le texte et la traduction d'un chant sur la liberté, composé au xv^e siècle par Thomas, évêque de Strengnäs en Suède, et par des recherches sur les proverbes et les dictions populaires *Sprachliches, Redensarten*, etc., comme et cetera *pantoufle*). On voit par les quelques articles que nous avons cités, quelle utilité offre le volume de M. Liebrecht à tous ceux qui s'intéressent à l'origine des traditions et des superstitions populaires. Personne ne sait mieux que le savant professeur de Liège retourner, pour ainsi dire, une légende sous toutes ses faces, suivre un conte comme à la piste, dans toutes les contrées et toutes les langues où il a passé, et découvrir, en remontant de siècle en siècle, l'origine mythique d'un usage ou d'une tradition. Ajoutons que, par l'agrément du style aussi bien que par l'étendue de son savoir et l'immensité de ses lectures, M. Liebrecht sait toujours exciter l'intérêt et piquer la curiosité (1).

Un érudit bâlois, M. Henri Boos, a donné récemment une nouvelle édition des mémoires des deux Platter. On sait la vie errante et misérable du premier Platter, Thomas, ce chevrier des montagnes du Valais qui s'en va avec les *bacchantes* mendier de porte en porte, dans les villes d'Allemagne, s'assied à Schletstadt, à l'école de Sapidus, parmi les petits garçons, « comme une poule parmi les poussins », apprend le métier de cordier et cache son Platte dans le chanvre, enseigne la langue hébraïque à Oporinus et à « dix-huit savants compagnons », s'engage au service d'un médecin pour acquérir des connaissances médicales, devient correcteur d'imprimerie, puis imprimeur, et enfin recteur de l'école de Bâle qu'il dirige avec énergie durant trente-sept années. Il était brusque, irascible, d'humeur changeante et prêt

à faire tous les métiers; Chansonnette, le juriconsulte messin, comme le prouve l'ouvrage de M. Rivier, que M. Boos n'a pas connu, traite Thomas Platter de bavard et de personnage léger. Mais rien n'égalait la simplicité touchante des mémoires de Thomas; le vieux dialecte suisse même donne à ce naïf récit un accent de vérité saisissante et je ne sais quelle saveur originale; on éprouve une vive sympathie pour ce fils de ses œuvres qui a su rester honnête, au milieu de pénibles épreuves et des aventures de grand chemin. et par un labeur de tous les instants et une volonté résolue, arriver à une position respectée. Félix, le fils de Thomas, eut une vie moins agitée; à l'âge de quinze ans, il partit sur un petit cheval pour l'Université de Montpellier, afin d'apprendre la médecine; il resta six ans dans cette ville. Sa biographie fournit à l'historien de précieux renseignements sur le xv^e siècle; non-seulement elle nous fait connaître la vie d'un bourgeois de Bâle; mais, à la suite du jeune Platter voyageant à travers la France, nous rencontrons les érudits, les marchands, les aventuriers de l'époque. A Mezières, Félix est assailli par une bande de brigands; sur la route de Lyon, il voit des cadavres suspendus en grand nombre aux gibets. A Montpellier, il demeure dans une pharmacie où il apprend à composer les remèdes; mais il ne néglige pas ses auteurs ni la musique; il lit dans son « studio » l'Amphytrion, et l'« Allemand du luth », comme on l'appelle dans la ville, est invité à mainte sérénade; parfois, la nuit, avec d'audacieux camarades, il ravit des cadavres pour les disséquer. Il nous raconte la vie des étudiants, les cérémonies solennelles de l'Université, les cours et les démonstrations des professeurs; il décrit les exécutions sauvages auxquelles il assiste et le bourreau épouventé de l'atrocité de sa tâche. A son retour, Félix se maria et devint un des médecins les plus célèbres de son temps. Gustave Freytag a fait un beau récit de ses fiançailles et de son mariage dans le roman « *aus dem Jahrhundert der Reformation* ». La publication de M. Boos sera accueillie avec plaisir, car son édition des Mémoires des deux Platter est bien supérieure à celle qu'à donnée Fechter; mais le glossaire que M. Boos a mis à la fin du volume ne renferme pas, à notre avis, tous les mots qui méritent une explication.

M. Seuffert, privat-docent de l'Université de Wurzburg, déjà connu par une étude sur la légende de Geneviève et par un travail très étendu et très remarquable sur un des écrivains les plus curieux de la *Sturm- und Drangperiode*, le peintre Müller, a publié un intéressant opuscule sur les *Abdérîtains* de Wieland. On sait que, malgré toutes ses protestations, le spirituel et brillant écrivain du xviii^e siècle a représenté dans ce roman les habitants de Biberach. Il a beau se défendre de toute allusion méchante à ses compatriotes; il se trahit par le soin même qu'il prend à se justifier. Il est bien certain, par exemple, qu'il s'est décrit lui-même dans la personne de Démocrite. De même que le philosophe avait passé de longues années à l'étranger pour former son esprit à la sagesse et n'était pas, à son retour, compris de ses compatriotes, de même Wieland, après le long séjour qu'il avait fait en Suisse, n'avait trouvé à Biberach qu'ennui et platitude. Les *Abdérîtains* ne doutent pas que Démocrite briguera une des hautes fonctions de leur cité, et c'est ainsi qu'on avait contraint le père de Wieland à présenter son fils comme candidat à une des places vacantes dans l'administration civile de Biberach. Les *Abdérîtains* pressent Démocrite d'épouser une des leurs et n'obtiennent qu'un refus, de même que Wieland se dérobaux instances de ses compatriotes qui voulaient le marier avec une fille de Biberach.

Le procès pour l'ombre de l'âne (*Onoshiamachie*) n'est autre que le procès Brechtler; Salabanda, cette femme belle et habile qui dirige les affaires de la ville grâce à son influence sur l'archonte, est Madame de Hillern, qu'entouraient à Biberach de nombreux adorateurs, et parmi eux, Wieland lui-même, etc. Tous ces rapprochements sont rappelés par M. Seuffert. Mais est-ce encore Biberach qui s'offrait à la pensée de Wieland, quand il représenta le théâtre national d'Abdère? M. Seuffert prouve que Wieland pensait à Mannheim; en 1776, l'ingénieur auteur avait été prié de composer un opéra pour le théâtre de cette ville; il accepta la proposition et fit *Rosamonde*; lui-même vint à Mannheim pour assister à la représentation de son opéra, dont il disait, d'ailleurs, à ses amis, de la meilleure foi du monde, et non sans raison, tout le mal possible. Déjà avant lui, Lessing avait été appelé à Mannheim pour présider aux destinées d'un théâtre national que l'on projetait d'y élever; mais les dégoûts qu'il avait essayés l'avaient vite éloigné. Wieland entra dans Mannheim, le cœur enflé des plus belles espérances; il en partit confus et dépité; les retards, les cabales, tout lui avait fait prendre en haine « l'Athènes du Palatinat. » Il se vengea dans le roman des *Abdérîtains*: il y peignit les habitants de Mannheim, leur sot enthousiasme pour tout ce qui avait le goût de leur terroir, les plates louanges qu'ils décernaient aux plats écrivains de la localité, leur naïve admiration pour leur théâtre, pour les beaux costumes, les décors magnifiques et les ballets, les grossiers applaudissements qu'ils donnaient sans goût et sans mesure à tous leurs acteurs et chanteurs, bons ou mauvais. Au reste, Wieland n'oubliait pas les écrivains de son temps, et, comme le montre très bien M. Seuffert, il représentait le peintre Müller, l'auteur de *Niobé*, dans Parasasmus, Lenz qui venait de composer le *Cumbanischer Prinz* dans Antiphilus, l'écrivain et libraire Schwan dans Onobulos, Lessing dans Euripide, l'électeur Charles Théodore, galant, affable et lettré, dans le roi Archélaüs de Macédoine. Nous voudrions voir, quoi qu'en pense M. Seuffert, le fougueux Klinger dans Hyperbolus.

Nous ne ferons pas le même éloge d'un travail de M. Wichmann sur « l'art poétique de Boileau dans celui de Gottsched. » L'auteur a eu le tort d'écrire en français, nous ne savons pourquoi, et dans quel français! D'ailleurs, le résultat de cette étude est que Gottsched n'a fait que copier Boileau, et qu'il n'y a rien dans le *Versuch einer kritischen Dichtkunst* du professeur de Leipzig qu'on ne trouve dans l'Art poétique de l'écrivain français.

A. CHUQUET.

Essai sur les principes fondamentaux de la géométrie et de la mécanique, par J.-M. De Tilly. Bruxelles, Mayolez, 1879, in-8°.

Leçons sur la géométrie, par A. Cl-bsch, recueillies et complétées par F. Lindemann, traduites par A. Benoist. Tome I. Paris, Gauthier-Villars, 1879, in-8°.

La géométrie, telle qu'Euclide l'a exposée, repose sur cette idée que par un point on ne peut mener qu'une parallèle à une droite; l'évidence apparente de cette proposition lui a tenu lieu de démonstration, elle a passé au rang d'axiome et servi de base à cet admirable enchaînement de théorèmes qui depuis deux mille ans constitue la science, et que jusqu'à la fin du siècle dernier, les géomètres ont considéré comme l'expression d'une vérité absolue, c'est-à-dire conforme à la réalité physique. Gauss, le premier, d'après sa correspondance avec Schumacher, pensa à mettre en doute la légiti-

(1) L'ouvrage renferme une liste considérable et fort instructive des livres consultés par l'auteur et une table alphabétique, très bien dressée, qui facilite les recherches.

mité du principe dont il est question; aussi se rallia-t-il aux idées de Lobatchefsky quand, dans sa *Pangéométrie*, ce dernier géomètre développa les conséquences logiques de la non-acceptation du *postulatum* d'Euclide. D'après Lobatchefsky, deux géométries seulement sont possibles: la géométrie d'Euclide ou de la parallèle unique, et la *géométrie imaginaire* ou du faisceau de parallèles. Dans le premier système, la somme de trois angles d'un triangle est égale à deux droits, dans le second, elle est moindre. Tandis que dans les idées de Gauss et de Lobatchefsky la distance de deux points peut devenir infinie, la géométrie de Riemann fait abstraction, non-seulement du *postulatum* d'Euclide, mais encore de l'idée de l'infinité de la distance; elle suppose que cette distance ne peut croître au delà d'un maximum et conduit par conséquent à la conception de l'espace rentrant sur lui-même. Dans ce système, on ne peut par un point mener aucune parallèle à une droite, et la somme des angles d'un triangle est toujours plus grande que deux droits.

Dans son *Essai sur les principes fondamentaux de la géométrie*, M. de Tilly a cherché et est parvenu à relier ces divers systèmes dans une synthèse dont nous allons faire la rapide analyse. D'après l'auteur, la notion fondamentale de la géométrie, celle qui en constitue l'axiome principal, c'est la notion de la *distance* ou de l'intervalle de deux points de l'espace; la *distance* est une fonction des coordonnées de deux points (c'est-à-dire des six éléments qui déterminent les positions de ces points) caractérisée par les propriétés suivantes: 1° elle est continue; 2° étant donné un système de points, il est toujours possible de construire un système identique dans un autre lieu de l'espace. — Or, trois fonctions des coordonnées seulement satisfont à ces conditions; la première peut passer par toutes les valeurs de zéro à l'infini, elle correspond à la géométrie euclidienne; la seconde n'a pas de limite supérieure, mais elle implique l'existence d'un maximum pour l'aire des figures rectilignes, c'est la géométrie de Gauss et Lobatchefsky; la troisième fonction, enfin, présente un maximum, la distance ne peut croître au delà d'une certaine limite, — c'est le système de Riemann. Cette dernière expression de la distance renferme d'ailleurs les deux premières comme cas particuliers.

Après avoir ainsi établi l'existence de différents systèmes dont chacun satisfait à sa définition de la distance, l'auteur donne les définitions des principaux éléments géométriques: la ligne droite, lieu des points qui restent immobiles dans la rotation d'un système autour de deux de ses points, — le plan, engendré par une droite qui tourne autour d'une autre droite perpendiculaire, — la sphère, lieu des points également distants d'un point donné, etc. — Il détermine ensuite la nature des objets qui, dans les trois systèmes précédents, correspondent à ces libres définitions, puis enfin les combine entre eux pour en déduire les théorèmes propres à chaque système en particulier.

Tout ce qui précède constitue le premier chapitre de l'ouvrage; les trois suivants sont consacrés à l'examen des modifications qu'il faudrait apporter aux traités ordinaires de géométrie et de trigonométrie pour les mettre en harmonie avec les conceptions précédentes; quant au dernier chapitre, il contient l'exposé des idées de M. de Tilly sur les principes de la mécanique.

La conclusion capitale du livre, c'est qu'il est impossible de décider quelle est celle des trois géométries qui est réalisée dans le monde physique, attendu qu'en donnant aux constantes des systèmes de Lobatchefsky et de Riemann des valeurs convenables, leurs théorèmes approchent autant qu'on le veut de ceux de la géométrie d'Euclide. Ainsi, il n'est pas certain que les

lignes que nous nommons des parallèles ne se rencontrent pas à distance finie; il est possible aussi qu'il existe plusieurs parallèles à une droite passant par le même point de l'espace, que la somme des trois angles d'un triangle soit moindre ou plus grande que deux droits, et que dans de très grands triangles, tels que les triangles astronomiques, la différence en plus ou en moins puisse devenir sensible. Quelque pénible qu'il soit de voir s'évanouir en un jour la base de ses convictions les plus profondes, il faut dès qu'on l'a reconnue savoir saluer avec joie la vérité; aussi n'hésiterions nous pas à souscrire aux idées précédentes si leur valeur nous paraissait digne de l'autorité et du talent qui les défendent; mais nous devons avouer franchement que, malgré le grand nom de Gauss et les travaux des géomètres de premier ordre, au nombre desquels figure le savant officier dont nous avons eu l'honneur d'être l'élève, il nous est impossible de nous rallier aux conclusions de son remarquable travail.

Il est à peine besoin de dire que ce n'est pas la rigueur des raisonnements que nous nous hasardons à critiquer; tout le livre forme un système bien ordonné et conséquent avec lui-même; mais, la logique des déductions étant hors de conteste, on peut faire des réserves sur la validité des principes. Voici sur quoi nous fondons ces réserves:

Toute science repose sur quelques notions simples, qui ne peuvent être exprimées à l'aide de notions plus simples et qui n'ont pour démonstration que leur évidence. Ces principes simples, nous les concevons, que nous le voulions ou non, avec certains caractères, et quand nous exprimons qu'ils possèdent ces caractères, comme quand nous disons, par exemple, au sujet de l'espace qu'il est continu, nous énonçons une proposition évidente par elle-même, l'expression d'un fait, un *axiome*.

L'*axiome*, d'après M. de Tilly, est une donnée empruntée à l'*expérience* et idéalisée ensuite par l'esprit, l'expérience n'étant ainsi que l'occasion qui fait naître dans l'esprit les idées dont les axiomes sont la traduction. A la rigueur, ces deux définitions de l'axiome peuvent se concilier, car l'idéalisation dont parle l'auteur n'est autre chose que le réveil, dans nos esprits, d'idées qui y étaient déjà, mais imparfaites et adéquates à l'objet de l'expérience, mais simples, immuables et parfaites; exemple: les idées de la continuité, de l'uniformité, de l'infinité, quoique jamais l'expérience des sens ne puisse nous montrer une chose absolument continue, uniforme ou infinie.

Comme Descartes l'a démontré par un trait de génie, de telles idées sont absolument vraies; pour M. de Tilly, au contraire, elles ne sont pas nécessairement adéquates à la vérité. Mais laissons la discussion de ce point capital, dont l'établissement est une des grandes conquêtes du spiritualisme, et, entrant pleinement dans les idées de M. de Tilly, cherchons-en les conséquences.

L'expérience nous donnant l'idée de la continuité et de l'uniformité de l'espace, nous dirons comme axiome vrai ou faux que l'espace est quelque chose de continu et d'uniforme. Ces propriétés n'impliquent pas l'infinité de l'espace et de la distance, et on peut en n'admettant qu'elles, construire des systèmes géométriques. L'expérience montre aussi que nous pouvons toujours augmenter les espaces ou les distances que nous avons observées; ainsi s'éveille en nous l'idée de l'espace et de la distance indéfinies. « Pour qu'il y ait exemple de tout » comme disait Pascal, on pourra soutenir que la distance est limitée; mais ni la raison ni l'expérience ne nous montrent même la possibilité d'une telle limite. — *Continuité, uniformité*

infinité, telles sont les notions générales que l'expérience éveille dans notre esprit au sujet de la distance et de l'espace. M. de Tilly s'empare des deux premières notions et les donne comme le véritable axiome de la géométrie (nous dirons plus loin pourquoi). Caractérisant la distance uniquement par ses deux premiers caractères, il la définit fonction continue des coordonnées et telle qu'une figure donnée puisse exister en un lieu quelconque de l'espace. (Continuité, uniformité.) Or il est très clair que *la distance ainsi conçue* n'est plus *la distance* déterminée d'après l'expérience par ses trois caractères généraux, et que, par suite, les conséquences déduites de la définition de M. de Tilly seront trop générales pour la vraie conception déduite de l'expérience.

En conséquence, les conclusions de l'auteur seront parfaitement applicables à ce qu'il a nommé la distance par libre définition, mais ne s'appliqueront qu'en partie à la distance réellement mise en expérience. Elles ne s'appliqueront totalement que lorsqu'on introduira dans leurs expressions le troisième caractère expérimental de l'indéfini dans l'espace et la distance. Alors les systèmes de Lobatchefsky et de Riemann disparaissent, et il ne reste que celui d'Euclide, seul d'accord avec les notions *vraies* ou *fausses*, que fait naître dans notre esprit le résultat même de l'expérience.

La raison qui porte M. de Tilly à prendre pour seul vrai axiome celui de l'espace et de la distance continue et uniforme, c'est que cet axiome est à lui seul suffisant pour élever un système géométrique, ce qu'il exprime en disant que cet axiome est non-seulement *indémontrable* mais encore *indispensable*, et c'est là d'après lui le caractère d'un véritable axiome. Ce caractère est remarquable sans doute, mais en quoi importe-t-il à l'objet actuel? Puisque l'on s'adresse à l'expérience et qu'on accepte les données de cette expérience idéalisées ensuite par l'esprit, on doit attribuer à toute donnée de ce genre la même valeur. Les vrais axiomes ne sont pas ceux qui sont *indispensables* pour construire un système géométrique quelconque, ce sont tous ceux qui sont *indispensables* pour satisfaire à toutes les données de l'expérience, que les idées issues de ces données soient d'ailleurs vraies ou fausses. L'expérience éveille-t-elle en nous avec moins de netteté et d'évidence l'idée de l'indéfini de la distance que celle de sa continuité? Est-elle moins nécessaire à sa compréhension? Non, elle est tout aussi nécessaire. Si donc on en appelle à l'expérience pour *caractériser* cette notion simple de la distance, il faut accepter tout ce que cette expérience enseignera, et il n'est pas légitime de donner à l'un de ces caractères moins d'importance et de valeur qu'à l'autre, encore moins d'imaginer des caractères dont l'expérience ne donne pas même l'idée, comme celui de la limite supérieure de la distance.

Il nous semble d'après tout ceci que, soit que l'on adopte pour définition de l'axiome celle de M. de Tilly, soit que d'une manière, à notre avis, plus simple et plus vraie, on appelle l'axiome une proposition évidente par elle-même, ce n'est que par un paradoxe habile qu'on peut, en faisant abstraction d'une partie de ces axiomes, déduire des conséquences qu'on suppose ensuite applicables à l'objet défini par leur totalité.

Nous en concluons que la géométrie d'Euclide constitue le seul système d'accord avec les données de l'expérience et possible pour notre raison quand nous nous appuyons sur ces données.

Quant à la démonstration du *postulatum*, toute difficulté s'évanouit dès qu'on introduit franchement à la base de la géométrie, comme l'a fait notamment notre compatriote Dandelin

dans son mémoire sur les principes de cette science, l'idée de l'infini, cette grande idée révélée par le XVII^e siècle et mise en pleine lumière par Descartes, Pascal et Leibnitz, ces étoiles qui brillent au firmament de la vérité. En fait de principes, le scepticisme dogmatique est moins scientifique que l'acceptation pure et simple. Si quelqu'un pour le nier s'appuyait sur le témoignage d'une partie de la science actuelle, nous lui rappellerions que l'autorité n'est pas fille du temps; à cette science nous opposerions celle du grand siècle, et spécialement à l'*Essai sur les principes de la géométrie* le *Discours sur l'esprit géométrique*.

Les *Leçons de géométrie* de Clebsch nous ramènent du domaine de la métaphysique ou de la considération des principes de la science à l'étude même de son développement. M. Lindemann, professeur à l'Université de Fribourg et élève de Clebsch, a réuni dans un tout systématique les recherches du savant géomètre de Göttingue, et les a fait servir de base à un exposé complet de l'état actuel de la géométrie algébrique. L'ouvrage contient donc, outre les travaux de Clebsch, le développement des théories nouvelles qui se rattachent au même ordre de recherches. Le tome I^{er} de la traduction de M. Benoist, qui vient de paraître, est divisé en trois chapitres.

Le premier, après avoir exposé les principes de la géométrie analytique, la représentation des lieux géométriques par des équations, et introduit l'emploi des déterminants dans la solution de quelques problèmes bien choisis, passe à la considération des séries de points et de faisceaux de droites, qui forme la base de la géométrie moderne, et conduit aux propriétés des rapports anharmonique et harmonique, à la projectivité et aux beaux théorèmes de Pascal et de Brianchon.

Le second chapitre comprend l'étude des coniques à l'aide de la théorie des polaires, les relations de ces courbes en regard à leurs points d'intersection, leurs tangentes communes, etc., puis l'étude spéciale du cercle.

Dans le troisième chapitre enfin, on trouvera une étude des formes algébriques ou des fonctions homogènes d'un nombre quelconque de variables, considérées au point de vue de la substitution de ces variables par d'autres qui leur sont liées par des équations linéaires homogènes. — La connaissance des propriétés communes aux formes obtenues par substitution et aux formes primitives est d'une application immédiate à la géométrie. Elles correspondent à des propriétés géométriques d'un système de lignes, points ou courbes, indépendantes du choix des coordonnées.

L'ouvrage de MM. Lindemann et Benoist, remarquable par l'unité de sa conception, sera très utile à ceux qui, sans recourir aux nombreux travaux originaux, voudront se mettre rapidement au courant des découvertes de la géométrie moderne.

C. LAGRANGE.

BULLETIN.

Nos luttes contre l'intolérance et le despotisme au XVI^e siècle. (Bibliothèque Gilon.) — M. le professeur Kuntziger, dont l'Académie vient de couronner le mémoire sur la *Propagande des Encyclopédistes dans le pays de Liège*, nous donne en une centaine de pages un récit bien résumé et parfaitement clair de la révolution des Pays-Bas sous Philippe II; mais il est vraiment regrettable que l'auteur n'ait point consulté les derniers ouvrages, les principales notices, publiés sur cette époque fameuse, qu'il n'ait point employé surtout la masse de matériaux que mettaient à sa disposition les *Bibliothèques de Madrid et la Bibliothèque nationale de Paris*, par M. Gachard. M. Kuntziger, qui a voulu « établir fermement la responsabilité de

tous ceux qui ont pris une part aux événements, » eût trouvé là, pour sa thèse, de nouveaux, de décisifs arguments; il se serait aperçu aussi, par cette étude approfondie des travaux modernes, que certaines de ses anecdotes, certains de ses mots, sont d'une authenticité très douteuse, et que plusieurs faits doivent être détaillés d'une façon plus rigoureusement historique. Nous aurions voulu encore voir l'auteur moins prodigue de commentaires. Au XVI^e siècle, les faits parlent suffisamment d'eux-mêmes; et l'effet eût été plus fort, ce nous semble, si M. Kuntziger s'était borné à en montrer dans un style vigoureux l'enchaînement logique, en stigmatisant parfois d'un seul mot l'intolérance et la sombre politique étrangères. Mais voilà assez de critiques: nous dirions trop de critiques, si ce livre n'était un livre sérieux s'imposant d'autant plus à la discussion qu'il a une grave mission à remplir, s'il n'était évidemment destiné à être réédité bientôt, et si nous ne savions, par conséquent, que l'auteur sera le premier à profiter de ces observations.

A. D. V.

— Dans le Bulletin de la Commission royale d'histoire qui vient de paraître, M. Ch. Piot analyse diverses publications faites à l'étranger et qui intéressent les historiens belges. Le premier ouvrage est le *Calendar of letters, despatches and state papers relating to the negotiations between England and Spain* (t. IV, part. I, Henry VIII, 1529-30). Edited by Pascual de Gayangos. Les correspondances de Louis de Flandre, seigneur de Praet, et d'autres ambassadeurs de Charles-Quint envoyés à Rome, à Venise, à Gènes, à Ferrare et à Mantoue ont sans aucun doute, dit M. Piot, un grand intérêt pour les relations politiques de ce monarque; mais celles de nos diplomates en Angleterre offrent spécialement pour l'histoire de la Belgique des renseignements d'une valeur hors ligne. Les lettres de Marguerite d'Autriche, adressées à l'Empereur, sur les affaires de l'Europe en général et sur celles de France et d'Angleterre, jettent un grand jour sur la politique de Charles-Quint. Dans une introduction très condensée, M. de Gayangos donne des notices abrégées concernant les principaux auteurs des correspondances. En somme, cette publication a peut-être autant d'intérêt pour notre pays que pour l'Angleterre. — *Orlandus Lassus, der letzte grosse Meister der Niederländischen Tonschule*, par M. G. Baemsser (Fribourg), est une excellente biographie. Dans l'introduction, l'auteur apprécie à sa juste valeur l'influence de l'école de musique qui se développa dans notre pays.

— La publication d'un des recueils littéraires les plus estimés de l'Europe, la *Jenaer Literaturzeitung*, est suspendue par suite d'un bien étrange événement: la disparition du directeur, le Dr A. Klette, ex-bibliothécaire de l'Université d'Iéna, qui a quitté Magdebourg, où il s'était établi depuis quelques mois, sans plus donner de ses nouvelles ni à l'imprimeur, ni à l'éditeur. Ce dernier, M. Veit, de Leipzig, exprime heureusement l'espoir qu'il pourra reprendre la publication dans des nouvelles conditions.

— Nous lisons dans la Chronique de la *Revue critique*:

On a commencé l'impression du catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale; ce catalogue a été dressé par M. Amari de Rome, par M. Hartwig Derenbourg et par feu M. de Slane. — Une revue étrangère, en langue française, paraîtra au commencement de l'année prochaine à Cracovie, la *Revue des Littératures slaves*. Le directeur de ce nouveau recueil est M. J. Mein, connu déjà par ses traductions d'œuvres slaves.

NOTES ET ÉTUDES.

EXPOSITION NATIONALE DE 1880.
EXPOSITION LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIE NATIONALE.

La Commission chargée du soin d'organiser, à

l'occasion du cinquantième anniversaire de l'indépendance de la Belgique, une exposition des produits de l'activité nationale ne pouvait oublier le mouvement intellectuel pendant ce demi-siècle. Comme moyen de réaliser sa pensée, elle a admis en la complétant, une proposition de l'Union littéraire, et a institué, pour la mettre en exécution, une Commission d'exposition littéraire et de bibliographie nationale. Cette Commission a entrepris: 1^o De rassembler la collection, aussi complète que possible, des ouvrages publiés par des Belges, en Belgique ou ailleurs, depuis 1830; 2^o de publier une bibliographie complète de cette période.

Réunir sous les yeux du public les productions intellectuelles du pays, en présenter le catalogue méthodique avec la bibliographie complète de chaque écrivain, a paru la meilleure affirmation de notre activité scientifique et littéraire. La Commission demande à tous les écrivains belges de prendre part à cette œuvre nationale. Dès aujourd'hui, des bureaux de dépouillement et de classement étant installés, elle les prie de lui envoyer, dans le plus bref délai, la liste complète de tous les livres, brochures, tirés à part qu'ils ont publiés en Belgique ou ailleurs. On trouvera ci-après l'indication des renseignements bibliographiques qu'il convient de donner pour chaque publication. Un astérisque (*) indiquera ceux des ouvrages dont un exemplaire pourra être prêté pour l'exposition.

La Commission se charge de tous les frais de correspondance, d'envoi, d'installation et de retour. Quand le moment sera venu, elle fera connaître où et comment les auteurs auront à lui faire parvenir leurs ouvrages.

La notice bibliographique doit contenir, pour chaque écrivain:

I. Les nom, prénoms, date et lieu de naissance.

II. Le titre de chacune de ses œuvres, indiquant d'après le texte du livre: A. Le titre complet; B. Le nom de l'éditeur, et, si l'ouvrage est un tiré à part, de quelle publication il est extrait; C. La date de publication; D. Le format, le nombre de pages et de volumes, et s'il y a des planches ou des figures; E. Le nombre d'éditions avec la date de chacune; F. Le prix de librairie. — Les œuvres publiées avant 1830, par des écrivains qui ont publié depuis cette date, doivent figurer dans la liste.

III. Sa collaboration aux revues belges ou étrangères.

IV. Les traductions de ses ouvrages faites en Belgique ou ailleurs.

On est prié de marquer d'un astérisque (*) chaque ouvrage que l'on pourra exposer.

Les notices et la correspondance doivent être adressées, sans affranchir: A. M. le président de la Commission de l'Exposition nationale de 1880, 25, rue du Trône, Exposition littéraire, Bruxelles.

LETTRES PARISIENNES.

Scènes de la vie de théâtre, par M. A. Dreyfus. — Nouveautés théâtrales: *Jonathan*, de M. Gondinet; *Lolotte*, de Meilhac et L. Halévy.

Paris, 10 octobre.

Il n'est spectateur ou spectatrice qui, assis dans sa stalle ou trônant dans sa loge, n'ait souhaité de connaître ce qui se passe de l'autre côté du rideau. On en conte tant de choses à l'oreille qui se murmurent plutôt qu'elles ne se disent. Rassurez-vous: M. Abraham Dreyfus n'a point cherché le succès dans le scandale. Si son livre n'est pas destiné aux jeunes filles, il est de ceux que toute femme honnête peut lire, sans trouver un mot qui l'offense. L'auteur lui a donné pour titre: *Scènes de la vie de théâtre*. Vaudevilliste déjà joué maintes fois, et qui, jeune, s'est déjà fait sa place, il connaît à merveille le monde des théâtres, des directeurs, des auteurs, des acteurs et des actrices; les derrières du rideau!

n'ont plus de secrets pour lui. Les petites passions, les rivalités, les intérêts, les amours-propres surtout, il les a étudiés sur le vif. C'est ce monde qu'il nous présente dans une série de tableaux, pleins de vie et de mouvement, où la belle humeur et la verve tempèrent ce que l'observation aurait trop souvent de triste et d'amer. La série des répétitions d'une revue; l'histoire d'un jeune homme qui dépense une centaine de mille francs pour faire représenter une tragédie de lui, qui naturellement tombe à plat; la représentation à bénéfice d'un vieil acteur, qui finit par lui rapporter, tous frais payés, jusqu'à deux cent trente-trois francs; le mariage d'une comédienne; le procès d'une autre; la vie d'une danseuse, tels sont, pour citer une partie seulement de la table des matières, les scènes piquantes qui se succèdent. Le succès du volume sera très vif, certainement, dans le monde parisien, d'autant plus vif que, sous des noms de fantaisie, on peut souvent nommer des noms réels; mais je crois que, même ceux que n'intéressent point les petits mystères des boulevards, liront avec plaisir les *Scènes de la vie de théâtre*, finement écrites, pleines d'excellents traits de bonne comédie, où l'on trouve beaucoup de malice et jamais de méchanceté. Je voudrais citer au moins un échantillon de la manière de l'auteur. Voici comment Saint-Phar, directeur du « Théâtre-Populaire, » fut amené à reprendre un vieux mélodrame, intitulé *les Forçats de l'honneur*. Si la citation est un peu longue, je suis sûr, à l'avance, que mes lecteurs ne s'en plaindront pas :

C'était à une répétition de la pièce nouvelle qui devait passer « incessamment » au Théâtre-Populaire. Les auteurs Robinet et Cerneuil, étaient à l'avant-scène, et Stéphane venait de dire pour la cinquième fois : « Ah! madame... fasse le ciel que je n'arrive pas trop tard ! » lorsque Robinet le pria de recommencer cette phrase.

C'est à ce moment que Saint-Phar haussa les épaules...

Il faut vous dire qu'il y avait un froid entre Saint-Phar, l'intelligent directeur du Théâtre-Populaire, et ceux qu'on appelait « les heureux auteurs du *Comte Edouard*. » Après le vif succès de ce drame à la Renaissance-Historique, Saint-Phar avait demandé une pièce aux heureux auteurs. Ceux-ci la lui avaient promise; ils avaient justement une idée admirable... et quel titre! *La Ceinture de fer*, cinq actes et huit tableaux, avec un rôle magnifique pour Stéphane; c'étaient deux cents représentations assurées; avant quinze jours ils auraient livré le manuscrit, etc... Et, six mois après cette promesse, on n'avait pas encore lu les deux derniers actes de la *Ceinture de fer*, tandis que les trois premiers, sans cesse remportés et rapportés pour les changements faits en scène, surexcitaient depuis plusieurs semaines les nerfs des auteurs, des acteurs et du directeur. Le directeur avait pris le parti « de ne plus rien dire. » Il restait à sa place, immobile et muet, se contentant de mordiller le bout de ses doigts et de tenir ses yeux fixés sur les toiles du haut, lorsque Robinet se levait pour faire une nouvelle observation.

Voilà où en étaient les choses, lorsque le directeur du Théâtre-Populaire se laissa aller au susdit mouvement d'épaules.

Robinet l'avait vu. Il se tourna vivement vers lui :

— Vous dites, monsieur ?

Il y eut un silence. Saint-Phar, impassible, regardait le plafond. Robinet reprit d'une voix étranglée par l'émotion :

— Vous m'avez parlé, je crois ?

Saint-Phar, au temps où il était acteur, avait joué les rôles de dignité. Il excellait dans l'art de se contenir; et c'est avec le plus grand calme, d'un air souverainement poli et froid, qu'il répondit :

— Nullement, monsieur... nullement.

Robinet, lui, n'était pas calme. Il répliqua :

— C'est qu'il n'avait semblé...

— Quoi, monsieur ?

— Que vous haussiez les épaules.

Un imperceptible sourire éclaira les lèvres de Saint-Phar.

Robinet n'y tint plus :

— Et je n'aime pas cela, entendez-vous !

Cerneuil s'était levé. Il avait compris que le moment était venu de soutenir son collaborateur.

— Nous n'aimons pas cela, ajouta-t-il... et nous ne le souffrirons pas !

Saint-Phar se leva à son tour :

— Pardon, messieurs, fit-il sans se départir de sa dignité, je vous ferai observer que vous êtes ici sur mon théâtre, et que, sauf moi, personne n'a le droit d'y élever la voix.

— Allons donc !

— Je dis : personne !

Et sur ce mot : personne, accentué nettement, Saint-Phar regarda les auteurs de la *Ceinture de fer* avec un air de suprême autorité.

Robinet éclata le premier :

— Ah! c'est ainsi que vous le prenez! Eh bien, restez-y sur votre théâtre! nous n'y mettrons plus les pieds.

— Ah! mais non, par exemple!

— Dirigez-le comme vous pourrez...

— Ce n'est pas nous qui vous aiderons!

Saint-Phar sourit de nouveau et murmura :

— Je l'espère bien !

Robinet bondit :

— Qu'est-ce que vous espérez ?

— Qué vous ne m'aidez pas à me ruiner.

— Nous ?

— Oui... vous !

— Et comment cela, s'il vous plaît ?

— En m'apportant des pièces comme celles que vous faites.

Saint-Phar, si calme d'abord, commençait à s'échauffer. Il continua :

Des pièces qu'on répète pendant un an sans pouvoir en sortir.

— C'est trop fort !

— Oui... c'est trop fort ! Dire que trente personnes s'échinent depuis trois mois sur trois malheureux actes auxquels on ne comprend rien...

Oh !

— Vous n'y comprenez rien vous-mêmes... Savez-vous seulement ce que vous voulez? Non, vous ne le savez pas !

Robinet blêmissait; Saint-Phar, rouge comme un coq, allait toujours :

— Où sont vos deux derniers actes? Vous deviez les apporter hier... Mais ils ne sont pas faits, vous ne les ferez jamais... et il faut que nous soyons là, acteurs, régisseur et directeur, prêts à subir tous vos caprices et obligés de supporter vos ridicules observations?... Eh bien non! non!! non!!! J'ai trente ans de théâtre, et ce n'est pas après trente ans de théâtre qu'on se laisse conduire par des auteurs tels que vous !

Ces derniers mots, lancés d'une voix éclatante, avec un geste hautement dédaigneux, allaient produire un effet énorme. Cerneuil vit le coup et se précipita devant son ami :

— Tais-toi, dit-il, ne nous commettons pas avec ce monsieur !

Et se tournant vers Saint-Phar, qui se tenait campé, les bras croisés, les yeux fixes, les narines frémissantes...

— La Société des auteurs dramatiques appréciera l'injure faite à deux de ses membres.

Saint-Phar n'avait pas bougé.

Cerneuil échangea un regard avec Robinet.

— En attendant, ajouta-t-il, nous retirons notre pièce.

Sur ce mot, Saint-Phar passa de l'indignation au ricanement.

— Ah! ah! fit-il, c'est donc cela! Voilà où vous vouliez en venir? au retrait de la pièce... Il fallait le dire tout de suite. Vous nous auriez épargné une rude peine !

— Nous faisons toutes nos réserves au sujet de l'indemnité...

— Oui... oui... reprenez votre pièce, allez! C'est ce que vous avez de mieux à faire.

— Et nous déférerons à la Société des auteurs dramatiques...

— Tout ce que vous voudrez. Allez, messieurs, allez!... je ne vous retiens pas.

Les auteurs ainsi congédiés étant partis, les acteurs assemblés pour la répétition ayant disparu à leur tour, il ne restait plus que trois personnes en présence : le vieux souffleur Ulric, immobile sur sa chaise; le régisseur Roseval, debout, tremblant, attendant des ordres; et M. Saint-Phar, arpentant la scène, sombre, agité, silencieux...

Tout à coup, le directeur s'arrêta et dit à haute voix :

— Qu'allons-nous faire, maintenant ?

Saint-Phar n'avait pas l'habitude de consulter ses inférieurs. Cette interrogation ne s'adressait qu'à lui-même, c'était un lambeau de monologue.

Pourtant, Roseval pensa qu'il pouvait y répondre. Il glissa timidement ces deux mots :

— Une reprise...

— Une reprise! rugit Saint-Phar en se tournant brusquement vers le pauvre régisseur, mais laquelle? Je vous le demande! laquelle?

Et il se remit à marcher, comme Napoléon dans les pièces de l'ancien Cirque-Olympique.

Ce fut le vieux souffleur qui rompit le silence.

— Dites donc, Roseval! fit-il en interpellant son camarade, d'un air dégagé, vous rappelez-vous les *Forçats de l'honneur* ?

Cette simple phrase produisit l'effet attendu. Le directeur s'arrêta de nouveau.

— Les *Forçats de l'honneur*, murmura-t-il, c'est une pièce qui a eu un grand succès autrefois...

— Et qui n'a pas été reprise, ajouta le souffleur.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr... On n'a jamais pu trouver un acteur pour le rôle de Fontenoy...

— Ah! c'était Fontenoy ?

— Et madame Paul. Ils avaient une scène au troisième acte!... Ah! quelle scène! Je n'ai rien vu de plus beau au théâtre... Et le cinquième acte, donc! Quand M. de Solange arrivait et disait au banquier qui croyait l'avoir assassiné :

« Excusez-moi, monsieur, de vous avoir fait un peu attendre... » Je vois encore Montléry dans ce rôle-là !

— Montléry jouait ?

— Je crois bien! c'était son plus beau rôle... c'est là-dedans qu'il a débuté. Et le père Simonnet, qui figure aujourd'hui aux Délassements Lyriques, c'était lui qui jouait le banquier. Moi, j'ai créé le rôle de l'officier de marine, M. de Versac... Ah! c'était le bon temps !

— Quand a-t-on joué cela ?

— En 38.

— Quarante et un ans! La pièce a dû vieillir.

— Mais non! pas trop... vous verrez. Il y a quelques mots à épucher par-ci par-là... des cheveux blancs; mais le fond est très empoignant...

— Qui est-ce qui pourrait jouer cela? Croyez-vous que Stéphane...

— Parfaitement Stéphane sera bon. Il n'a pas la chaleur de Fontenoy, il manque de souffle, il sera gêné dans les passages de force... mais il a du sentiment, de la tenue, et il est surtout très aimé du public. Pour moi, il peut jouer le rôle... Dame, ce ne sera pas Fontenoy !

Saint-Phar avait laissé parler le vieux souffleur sans l'interrompre. Il en savait assez maintenant; le moment était venu de reprendre son rang.

— C'est bien, mon ami, dit-il à Ulric... j'aviseraï.

Et il se retira, laissant ses deux employés saisis de crainte et de respect.

Deux jours après, les journaux de théâtre publièrent la note suivante :

« Par suite d'arrangements intervenus entre la direction du Théâtre-Populaire et les auteurs de la pièce qui était en cours de répétitions, la première représentation de la *Ceinture de fer* se trouve indéfiniment ajournée.

« En attendant la pièce qui devait passer après celle-ci et qui sera signée d'un nom cher au public, M. Saint-Phar va reprendre un drame de feu Palagniez et Destourville, deux auteurs qui ont eu leur heure de célébrité et qui ont fait pleurer bien souvent les hommes de la génération précédente.

« Les *Forçats de l'honneur* furent joués pour la première fois le 12 avril 1838, au théâtre des Jeux-Dramatiques et Littéraires, une ancienne salle bâtie sur l'emplacement qu'occupent aujourd'hui les grands magasins du *Progrès universel*. La pièce eut cent cinquante représentations, ce qui était énorme pour l'époque; depuis elle n'a jamais été reprise.

« Le rôle de Gercourt, une des belles créations de Fontenoy, sera joué par Stéphane, qui s'y montrera, dit-on, sous un jour absolument nouveau; le principal rôle de femme, celui d'Emmeline, créé par madame Paul, servira aux débuts de mademoiselle Cordelia Ruber, la jeune première qui a obtenu dernièrement tant de succès au théâtre de Bruxelles.

« On voit que la première représentation des *Forçats de l'Honneur* joindra au vif attrait d'une résurrection littéraire tous les éléments de curiosité qu'on est habitué à rencontrer dans le théâtre si intelligemment dirigé par M. Saint-Phar. »

L'histoire de cette reprise des *Forçats de l'Honneur* est bien divertissante; mais il faut s'arrêter et je renvoie au livre pour la suite.

Je n'ai pas besoin de transition pour passer du volume de M. Dreyfus aux nouveautés théâtrales. Le Gymnase qui, depuis *Bébé*, n'avait guère fait que traîner de chute en chute, monte une pièce nouvelle par quinze et toujours forcé de reprendre l'éternel *Bébé* pour boucher les trous de ses représentations, le Gymnase vient de remporter un éclatant succès avec le *Jonathan*, de M. Gondinet aidé de deux jeunes auteurs. La donnée de la pièce est quelque peu hasardée, et, chose assez incroyable, il est quasi plus difficile d'en entendre le récit que de l'aller voir. C'est l'histoire d'un mari qui ne se presse pas de profiter de ses droits de mari. Vous devinez toutes les gauloiseries que l'on pourrait broder sur ce thème, et plus d'une fois au Palais Royal on ne s'en est pas fait faute en circonstance analogue. Eh bien! la main de M. Gondinet est si légère, il sait si bien n'offenser ni les yeux ni les oreilles, s'arrêter juste à la limite opportune, distraire l'attention par mille détails ingénieux et comiques, que le spectateur, la spectatrice même la plus susceptible, acceptent le sujet sans un moment songer à s'en offenser. Il faut dire que M. Gondinet a trouvé un pré-cieux allié dans son principal interprète, l'excellent comédien M. Saint-Germain. Il est impossible d'imaginer un art plus délicat, plus d'intelligence des nuances, plus de finesse dans le jeu. Sa gaieté n'est ni tapageuse ni même bruyante: il est plein de gaieté cependant, de belle humeur et de franchise, avec une pointe de sentiment à l'occasion. Ce rôle me paraît le plus difficile de tous ceux qu'il ait joués au Gymnase, car il lui faut à la fois faire accepter bien des invraisemblances, et, tout en faisant rire, s'attirer la sympathie. Il y a merveilleusement réussi. Je crois que ceux qui verraient *Jonathan* sans lui y perdraient beaucoup.

Un petit acte va faire courir tout Paris au théâtre du Vaudeville; il est vrai que le petit acte est de MM. Meilhac et Ludovic Halévy, et qu'il est interprété par M^{me} Céline Chaumont. Il s'appelle *Lolotte*. C'est la rencontre d'une femme du monde et d'une actrice de petit théâtre. La femme du monde doit jouer la comédie dans un salon et a voulu se faire donner une leçon. M^{me} Céline Chaumont donne cette leçon, qui est éblouissante de drôlerie et de piquants détails. La grande dame est stupéfaite autant de ses bonnes manières que de son talent. Vous pensez bien que la scène a son revirement. Au cours de la leçon, mademoiselle Lolotte découvre que son amant, qu'elle aime fort, fait la cour à la grande dame; elle feint de sortir, puis rentre et les surprend.

Il faut voir alors le changement subit, et comment les belles manières et le langage choisi font place tout d'un coup à un autre langage et à d'autres manières, car ce n'est point sur les genoux des duchesses que Lolotte a été élevée. Le mari rentre cependant; il entend les éclats de la comédienne, il va tout comprendre, lorsque Lolotte, qui voit l'effet et qui est bonne fille au fond, change de ton et se retournant vers la dame, lui dit: « Voilà, madame, à peu près dans quel sentiment cette scène, à mon avis, devrait être jouée. » — « Ce n'était donc qu'une scène? s'écrie le mari. — Oui, en effet, reprend Lolotte; n'est-ce pas, madame, c'était bien une scène? Je crois que c'est le mot juste. » Et saluant tout poliment, elle se retire. — Il ne s'agit, vous le voyez, que d'une bluette, mais

cette bluette est charmante, et madame Céline Chaumont la joue à ravir. Je vous l'ai dit tout à l'heure: tout Paris ira l'y voir.

CHARLES BIGOT.

CHRONIQUE.

A l'occasion de la réunion de la « Conférence polaire internationale, » à Hambourg, la Société géographique de cette ville a tenu, le 2 octobre, une séance extraordinaire à laquelle assistaient, outre les membres de la Société, MM. Buys-Ballot, directeur de l'Institut météorologique d'Utrecht, Weyprecht, lieutenant de marine (Autriche), Hoffmeyer, capitaine de marine et directeur de l'Institut météorologique de Copenhague, Mohn, directeur de l'Institut météorologique de Norvège, Mascart, directeur de l'Institut météorologique de Paris, Wykander, directeur de l'Institut météorologique de Stockholm, Lenz, président de la Société géographique de Saint-Petersbourg, Von Schleinitz, capitaine de marine, représentant de l'amirauté allemande, délégués à la Conférence. Dans un intéressant discours d'ouverture, le bourgmestre de Hambourg, Dr Kirchenpauer, président de la Société géographique, a passé en revue les résultats des expéditions récentes au Nord et dans l'Afrique équatoriale. En Afrique, ces résultats ont été importants, et on peut s'attendre à de nouvelles découvertes: Stanley est vraisemblablement arrivé au Congo et Rohlf's au Wadaï; Schütt est revenu du Quanza; Serpa Pinto a effectué son voyage de Benguela à la côte orientale; l'abbé Debaizes a atteint le Tanganyika; le Dr Holub est de retour de l'Afrique centrale, Soleiller, de son voyage au Sénégal et au Niger; l'expédition belge marche en avant, renforcée par l'envoi des quatre éléphants indiens qu'elle a reçus du Roi. Au Nord, l'événement le plus important, c'est l'heureuse issue de l'expédition conduite par Nordenskiöld. Le navire hollandais « Willem Barents » a pénétré jusqu'à la Terre de François Joseph; l'« Ishjörn », commandé par le capitaine anglais Markham, est de retour, après avoir croisé à l'est du Spitzberg. Depuis un an, la navigation dans la mer de Kara a été reconnue praticable, et 10 navires d'Angleterre, de Suède, de Brême et de Hambourg ont pris cette route. Les rapports des consuls annoncent l'établissement prochain, à l'embouchure de l'Obi et de l'Enissé, de stations de douane. Quant aux futures expéditions polaires, elles profiteront de l'expérience acquise pour chercher à atteindre des résultats pratiques; on n'enverra plus des navires à la recherche du pôle; la mission des nouveaux explorateurs sera plutôt d'étudier les contrées découvertes, et ces recherches pourront s'étendre aux régions antarctiques aussi bien qu'aux terres arctiques.

Le Dr Neumayer et M. Buys-Ballot, rappelant une proposition faite, en 1875, à l'assemblée des naturalistes à Graz, par le lieutenant Weyprecht, ont insisté sur la nécessité d'établir des observatoires permanents dans les régions polaires. Le lieutenant Weyprecht croit que des observatoires devraient être établis dans le Finmark, au Spitzberg, à la Nouvelle-Zemble, sur les côtes du Groënland (est et ouest), dans l'Archipel de l'Amérique du Nord, au Point Barrow, au détroit de Behring et à l'embouchure de la Léna. Dans les régions antarctiques, il pourrait également être établi deux postes. M. Weyprecht a indiqué un certain nombre de questions, relatives notamment aux perturbations magnétiques, qui devraient faire l'objet des recherches des observateurs.

— M. L. de Rosny, professeur à l'École des langues orientales vivantes, à Paris, dans un compte rendu de la troisième session du Congrès des Américanistes que publie la *Revue scientifique*, émet cet avis que la cause de l'Américanisme archéologique est bien près d'être perdue au Congrès international « Ce n'est plus, dit-il, qu'une question de temps, et de temps très court; on verra bientôt triompher l'Américanisme moderne, fondé sur la politique,

l'économie sociale, l'industrie et le commerce. Pour résister à l'invasion de l'élément latino-américain, et un jour prochain, sans doute, à l'élément Yankee, il eût fallu dans le Congrès des savants acceptés. On en comptait bien quelques-uns à Bruxelles; mais, à une ou deux exceptions peut-être, tous ne cultivaient que les petits côtés de l'Américanisme. Pour prétendre au titre d'Américaniste, dans le sens où l'ont compris ceux qui l'ont employé les premiers, il faut connaître quelque peu à fond une langue américaine au moins, et il ne faut pas appartenir à cette école répudiée par l'érudition qui croyait pouvoir fabriquer de la linguistique en fouillant au hasard dans une collection de grammaires et de dictionnaires de langues, qu'il eût été quelque peu pénible d'apprendre, mais sur lesquelles il était on ne peut plus commode de discuter et de divaguer; il est triste de la voir fleurir dans un congrès consacré aux études américaines. »

— M. L. Delisle a lu à l'Académie des Inscriptions une notice sur les *Ethiques*, les *Politiques* et les *Economiques* d'Aristote, traduites en français d'après le latin, par Nicole Oresme, doyen de Rouen et copiées pour le roi Charles V. M. Delisle a entrepris de rechercher ce que pouvaient être devenus les manuscrits de cette traduction exécutée pour le roi lui-même. Les anciens inventaires de la Bibliothèque du Louvre en mentionnent deux exemplaires, l'un in-folio, l'autre plus petit, composés chacun de deux volumes; le tome I comprenant les *Ethiques*, le tome II les *Politiques* et les *Economiques*. En s'aidant pour suivre la trace de ces volumes, de divers inventaires des ducs de Bourgogne ou d'autres grands seigneurs, dressés à des époques différentes pendant le xv^e siècle, M. Delisle a pu reconstituer l'histoire des quatre manuscrits. Il a été plus loin, il a retrouvé les volumes, conservés dans différentes bibliothèques publiques ou privées, et reconnaissables, soit aux armes et aux couleurs du roi Charles V, qu'on y remarque en plusieurs endroits, soit à leur exacte conformité avec les descriptions des anciens inventaires. De ses recherches, il résulte que les exemplaires en question ont passé tous deux, mais à des époques et dans des circonstances différentes, dans la bibliothèque des ducs de Bourgogne, et qu'aujourd'hui les quatre volumes sont ainsi répartis: exemplaire in folio, tome I, *Ethiques*, bibliothèque de Bruxelles, manuscrit n° 9505; tome II, *Politiques* et *Economiques*, bibliothèque de M. le comte de Wasiers; petit exemplaire, tome I, *Ethiques*, bibliothèque de M. le baron de Westrenen, à La Haye; tome II, *Politiques* et *Economiques*, bibliothèque de Bruxelles, n° 11201. Tels sont (avec un manuscrit des *Politiques* et des *Economiques*, conservé à Avanches, qui provient de la famille Oresme) les seuls exemplaires originaux d'après lesquels doit être étudié désormais le texte de ces traductions dues à Nicole Oresme.

— Mgr Hamer, vicaire apostolique de la province de Kansu, vient, dit l'*Academy*, de faire un voyage intéressant à travers l'extrémité nord de la Chine proprement dite, en compagnie de missionnaires belges. Retournant dans son diocèse, il alla d'abord à Pékin, pour se munir des passeports nécessaires, et fit route, via Changchia-Kou (appelé communément Kalgan) vers la Grande Muraille, jusqu'à Lanchou-fu, la capitale du Kansu. Ce pays est peu connu des Européens.

— Le 25 septembre a été célébré, à Pompei, le dix-huitième anniversaire séculaire de la destruction des villes de la Campanie ensevelies par le Vésuve l'an 79 de notre ère.

— Le prix Bordin (3,000 francs) a été décerné par l'Académie des Beaux-Arts à M. E. Muntz, pour son ouvrage: « Les Arts à la Cour des papes. »

DÉCÈS. Félicien Chappuis, docteur en médecine et en sciences naturelles, membre de l'Académie royale de Belgique, né à Verviers en 1824, mort à Heusy, auteur de: *Recherches sur les fossiles des terrains secondaires de la province de Luxembourg*; *Suites à Buffon, Genera des Coléoptères*, t. X. —

Friedrich Mohr, professeur de chimie pharmaceutique à l'Université de Bonn, mort en cette ville, le 27 septembre, à l'âge de 72 ans. — Emile Wolff, sculpteur, mort à Rome, le 29 septembre. — Bernard von Cotta, géologue, né à Kleinen-Zillbach, près d'Eisenach, mort le 13 septembre, à l'âge de 71 ans. — Paul Falconer Poole, artiste peintre, mort à l'âge de 63 ans. — Louis Dorcière, sculpteur suisse, mort à Genève, à l'âge de 74 ans.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. *Séance du 27 septembre.* — M. Kuborn, au nom de la commission des épidémies, présente un rapport sur une communication officielle concernant l'épidémie de variole qui a sévi dans la commune de Knesselaere, et dont la commission médicale provinciale n'a été avertie que par hasard. La commission est d'avis qu'il y a lieu, de la part du gouvernement, de prendre des mesures disciplinaires administratives dans les cas de l'espèce contre les fonctionnaires négligents ou récalcitrants, sans préjudice de l'action pénale à intenter par le ministère public, du chef d'homicide par imprudence; que le médecin qui, dans sa clientèle, assistant au début d'une épidémie, aurait négligé par insouciance ou mauvais vouloir d'en informer l'administration et la commission médicale de la province, devrait être poursuivi d'office, du chef d'infraction grave à ses devoirs professionnels. La commission réclame, en outre, que des instructions spéciales, précises, uniformes pour tout le royaume, relativement aux maladies contagieuses, à l'isolement, à la désinfection, aux inhumations, à toutes les obligations imposées aux municipalités soient adressées à celles-ci. Dans la seconde partie de son travail, le rapporteur relève le passage du rapport de la commission médicale de la Flandre orientale, traitant de la valeur respective du vaccin animal et du vaccin humain. Il formule en ces termes les conclusions de la commission: « L'Académie, considérant que, dans l'état actuel de la science, tant en Belgique qu'à l'étranger, les éléments d'une solution absolue de la question ont encore besoin d'être recherchés minutieusement, prie le gouvernement: 1° D'instituer une vaste enquête chargée de recueillir, avec soin et impartialité, les résultats fournis par la vaccination animale et la vaccination jennérienne, pendant une période de temps assez longue pour que les éléments relatifs à la solution du problème soient suffisamment nombreux et concluants, et que, par suite, la Compagnie puisse être mise en mesure de répondre d'une manière complète à la question qui lui est soumise; 2° De solliciter, dans ce but, la communication des rapports officiels que possèdent les gouvernements étrangers chez lesquels le service de la vaccine est organisé. » Ces conclusions sont adoptées, ainsi que la proposition faite par M. Warlomont, de rappeler à M. le ministre de l'intérieur le vœu que la vaccination soit enfin rendue obligatoire. Un mémoire présenté par M. Boëns et intitulé: « Remarques historiques sur les premiers soins et secours à donner en cas d'accidents et de maladies subites, » sera inséré dans le Bulletin. Discussion du rapport de la commission chargée de l'examen de la proposition de M. Gluge, concernant les moyens à employer pour réprimer la falsification des denrées alimentaires. Les conclusions de ce rapport tendent à demander au gouvernement, conformément à la disposition de M. Gluge: 1° que les commissions médicales provinciales soient chargées de la surveillance des denrées alimentaires et des boissons; 2° de prendre les mesures nécessaires pour que ces collégés soient mis à même de remplir cette mission. La discussion sera continuée dans la prochaine séance.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. *Séance du 6 septembre.* — L'assemblée vote l'impression, dans les annales, d'un travail de M. E. Dugès intitulé: « Métamorphoses du *Bruchus barcenæ* »; elle renonce au projet de participation à l'Exposition nationale de 1880.

Communications arachnologiques, par M. L. Becker. Observations faites par des membres de la Société au sujet de l'abondance extrême et inusitée de la *Plusia gamma* pendant l'été, dans presque toutes les localités.

BIBLIOGRAPHIE.

REVUE GÉNÉRALE Octobre. Le colonel Durville, roman historique (Vicomtesse de Blistain). — Les banques en Italie (P.-L. Bruzzone). — Marthe d'Ormeul (fin), nouvelle (M. L.). — Rowland Hill et la réforme postale en Angleterre. — Le pour et le contre, scène en vers (G. Rodenbach). — Le déficit et la loi scolaire (Chevalier de Moreau D'Andoy). — Les questions vitales (M. Seilas). — Gilde de saint Thomas et de saint Luc. — Bibliographie.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE Août. Classe des sciences. Rapports sur un mémoire de M. Souillart concernant les mouvements relatifs de tous les astres du système solaire (Catalan, de Tilly et Van der Mensbrugge). — Sur la viscosité superficielle des liquides (J. Plateau). — Sur la diorité quartzifère du Champ-St-Véron, Lembecq (De la Vallée Poussin et Renard). — Sur la présence des graines de *lychnis-githago* (nielle des blés) dans les farines alimentaires (Peiermann). — Classe des lettres. Note bibliographique sur des ouvrages de MM. les professeurs G. Bozzo et V. di Giovanni (Le Roy). — Programme de concours pour 1881. — Essai politique et moral sur Thucydide (Sariolos). — Classe des beaux-arts. Correspondance. — Rapports.

BULLETIN DE LA COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE. 4^e série, t. VII, n° 1. Sur diverses publications faites à l'étranger qui concernent l'histoire de Belgique (Ch. Piot). — Correspondance politique entre Charles-Quint et le Portugal, de 1521 à 1522 (le même). — Analectes de diplomatique (Alph. Wauters). — Les relations de la Hanse teutonique avec la ville de Bruges au commencement du XVI^e siècle (Gilliodts-Van Severen).

JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DE LA LITTÉRATURE. N° 18 Le salon d'Anvers. — Le musée Dumont à Semur. — Du génie de l'art plastique. — Chronique générale. — Dictionnaire des peintres.

L'ABEILLE Sept.-oct. Supplément. Arrêtés organiques réglant la mise à exécution de la nouvelle loi sur l'instruction primaire. — Nomination des inspecteurs. — Circulaires ministérielles. — Le 8^e Congrès de la Fédération des instituteurs belges. — Les instituteurs fonctionnaires publics.

REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE. 27 sept. Œuvres de Justin Martyr, publiées par de Otto. 2^e vol. — Immer, Théologie du Nouveau Testament. — Bacher, Aphorismes et épigrammes de Saadi, texte et traduction. — Brédif, L'éloquence politique en Grèce, Démosthène. — Béranger-Féraud, Les peuplades de la Sénégambie. — Communication de M. d'Arbois de Jubainville sur un passage de la Germanie de Tacite. — Académie des inscriptions. — 4 octobre. Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules, texte et traduction, p. p. Cougny. — Mémoires de Jacques Gaches sur les guerres de religion à Castres et dans le Languedoc, p. p. Pradel. — Hillebrand, Epoque, peuples et hommes, IV^e vol. Profils. — Chronique. — Académie des inscriptions.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 27 sept. La question d'Orient dans l'histoire (J. Reinach). — La République française (Em. Castelar). — Les étudiants en lettres dans les Facultés de l'Etat. — Le mouvement littéraire à l'étranger. — Causerie littéraire. — Notes et impressions (Cl. Caraguel). — Bulletin. — 4 octobre. La liberté de la presse, à propos du rapport de M. Anatole de la Forge et du projet de la commission (Ch. Bigot). — La vie du mineur en Australie. Aventures de John Caldgate (Anthony Trollope). — Notes et impressions (L. Ulbach). — La semaine politique. — Bulletin. — 11 octobre. La question de l'enseignement primaire en Belgique (J. Vilbort). — M. G. Flaubert, ses romans de mœurs contemporaines (J. Lemaitre). — L'Angleterre et le gouvernement de l'Inde. Les plaintes des indigènes, discours de MM. J. Bright et Lalmohun Ghose. — Revues étrangères — Cau-

serie littéraire. — Notes et impressions (Cl. Caraguel). — Bulletin.

REVUE SCIENTIFIQUE. 27 sept. Le rôle du protoplasme dans la nature (G.-J. Allman). — La métaphysique de Claude Bernard, d'après M. Letourneau (Ch. Richet). — Structure comparée de quelques tiges de la flore carbonifère (B. Renault). — Les maladies de l'œil et l'emploi des lunettes (Javal). — Académie des sciences. — Chronique scientifique. — 4 octobre. Les Anglais dans l'Afghanistan. — Théorie des couleurs appliquée à l'industrie (Rosenthal). — La psychologie d'Herbert Spencer. — Académie des sciences. — Chronique scientifique. — 11 octobre. La soie, ses dérivés, ses similaires (J. Imbs). — Le monde des plantes avant l'apparition de l'homme (De Saporta). — Les îles britanniques, d'après M. El Reclus. Le Congrès international des Américanistes à Bruxelles (L. de Rosny). — Académie des sciences de Paris. — Bibliographie. — Chronique.

REVUE DES DEUX-MONDES. 1^{er} octobre. Lord Beaconsfield et son temps. I (Cuheval-Clarigny). — Promenades archéologiques. VI. Les peintures d'Herculanum et de Pompéi (Gaston Boissier). — Georgette, 1^{re} partie (Th. Bentzon). — Rembrandt aux musées de Cassel, de Brunswick et de Dresde (Em. Michel). — Le socialisme au XIX^e siècle. II. Ch. Fourier (P. Janet). — Le maréchal Davout (Em. Montégut). — La Commune à l'Hôtel de ville. *Post-scriptum* (Max. Du Camp). — Les amours de F. Lassalle (G. Valbert). — Chronique de la quinzaine.

LA NOUVELLE REVUE 1^{er} octobre. A nos lecteurs (M^{me} J. Lamber). — Le canal interocéanique et le Congrès géographique de 1879 (F. de Lesseps). — Les grandes manœuvres (A. Le Faure). — Question d'Orient (Général Turr). — Lucie Rodey (M^{me} H. Gréville). — La politique dans Corneille (H. de Bornier). — Souvenirs d'un chanteur (G. Duprez). — Tableaux algériens (Guillaumet). — Les paysans, poésie (A. Theuriel). — La réforme judiciaire (Demonbynes). — Le protocole XIII du traité de Berlin (Demitriades). — Lettres sur la politique extérieure. — Chronique politique. — Journal de la Quinzaine. — Bulletin bibliographique.

L'EXPLORATION. 28 sept. Congrès international d'étude du canal interocéanique. Rapport sur les projets des canaux interocéaniques (fin) (Voisin-Bey). — Expédition de Nordenskiöld au détroit de Behring (suite) (V.-H. Kramer). — Une visite à l'île de Man (J. Girard). — L'Isthme de Panama (fin) (L. Verbrugge). — Nouvelles de tous les points du globe. — 5 octobre. Nos petites colonies: Archipel des îles Marquises (H. Capitaine). — Expédition de Nordenskiöld au détroit de Behring (suite) (V. H. Kramer). — Population d'Afrique (A. Rabaud). — Revue russe (L. Botkine). — Nouvelles de tous les points du globe. — Carte de l'Archipel des îles Marquises.

SÉANCES ET TRAVAUX DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. Livr. 8-9. Rapport sur l'état moral, intellectuel et matériel des populations agricoles. La Normandie (H. Baudrillart). — Rapport sur le concours relatif à la séparation des pouvoirs (L. Aucoc). — Les mélodies grecques Histoire et esthétique (Ch. Levêque). — L'Eglise pendant la révolution (A. Du Chatellier). — Rapport sur le concours relatif au prix L. Faucher (M. Chevalier). — Louis XIV et le maréchal de Villars après la bataille de Denain (Ch. Giraud). — Loi de la perfectibilité humaine au point de vue des langages et des beaux-arts (J. Rambosson). — B Herwarth, contrôleur général des finances (G. Depping).

DEUTSCHE RUNDSCHAU. Octobre. Theodor Storm. Ekenhof. Nouvelle. — Heinrich v. Sybel. Der alte Staat und die Revolution in Frankreich. — C. Fiedler. Ueber Kunstinteressen und deren Förderung. — K. v. Scherzer. Die deutsche Arbeit in fremden Erdtheilen. — Beiträge zur Geschichte des letzten polnischen Aufstandes. — F. Kapp. Berliner geschriebene Zeitungen aus dem vorigen Jahrhundert. — Andrew. D. White. Ein Amerikanisches Studienleben. — Die Zukunft der Eisenbahnen. — Berliner Chronik. — Die akademische Kunstaussstellung. — Literarische Rundschau: W. Scherer, die Briefe Goethe's an Sophie Laroche und Bettina Brentano. L. Ehlert, Thayer's Beethoven. Literarische Notizen. Literarische Neuigkeiten.

MAGAZIN FÜR DIE LITERATUR DES AUSLANDES. 27 septembre. Der Einfluss der deutschen Literatur

auf England. — Max Buchon. Poésies. — Die Gesellschaft der Renaissance in Italien und die Kunst. — Polen. Uebersicht der dramatischen Literatur. — Niederlande. Literaturbrief. — Rumänien. Suove san Povesti populare. — Kleine Rundschau. — 4 octobre. Bernardini Zandrini, der Heine-Uebersetzer. — English Men of letters. — Gaspar Nuñez de Arce, Ultima Lamentacion de Lord Byron. — Nekrassow. — Zur Literatur über Florida. — Kleine Rundschau. — Neuigkeiten aus der Literaturwelt

DEUTSCHE REVUE Octobre. Ein Wort an das Publikum. — Ein Brief des Herrn Ministers D. Falk. — Ein Beitrag zur Geschichte der orientalischen Frage. I. — Neue Spruchverse (Friedrich Bodendstedt). — Der Thurm von Dagö, Original Erzählung (Maurus Jókai). — Studien über das Thierleben (Bayard Taylor). — Die neue Lage (Bluntschli). — Die deutsche Zollreform in ihrer Bedeutung für den Welthandel. I. (Von Kübeck). — Ueber die wirthschaftlichen Anschauungen und Ziele der Agrarier (K. Birnbaum). — Der sympathische Nerve (J. Budge). — Chemie in Küche und Haushalt (E. Sell). — Die Bedeutung Dr. Mayer's für die Naturwissenschaft (P. Zech). — Die historische Theologie und die vergleichende Religionswissenschaft. I. (Pfeiderer). — Religionsphilosophie und kirchliche Reaction (M. Carriere). — Die deutsche Malerei auf der internationalen Ausstellung in München (Fr. Reber). — Richard Wagner, der Führer und das Haupt der Talente des musikalischen Jungdeutschlands. I. (E. Naumann). — Literarisches.

JAHBUCH FÜR GESETZGEBUNG, VERWALTUNG UND VOLKSWIRTSCHAFT III 1. Heft Die Verwaltungsgerichtsbarkeit in Bayern (L. A. Müller). — Der 2. Internationale Gefängniscongress (E. Tauffer). — Der internationale Congress zu Paris für Wohlfahrts-Einrichtungen (P. D. Fischer). — Die Organisation des Vermessungswesens und die Anfertigung neuer Gemarkungskarten (F. W. Toussaint). — Die Crefelder Seidenindustrie und die Krisis (A. Thun). — Ueber die Verhütung der Produktionskrisen durch staatliche Fürsorge (E. Nasse). — Offenes Schreiben an Herrn Ceruschi, den „Währungs-Diplomaten“ (Th. Hertzka). — Die Quintessenz der Kathedersocialismus, von Dr. M. Block (A. Held). — Literatur. — 2. u. 3. Heft. Der deutsche Bundesrath (M. Seydel). — Die staatlichen Einrichtungen für den Kunstunterricht in Deutschland (M. Schasler). — Die Reichsgesetzgebung in den Jahren 1877 und 1878. — Die türkische Frage vom staatswissenschaftlichen Standpunkte aus (L. v. Stein). — Schutzzoll und Freihandel (A. Held). — Die Hirsch-Dunckerschen Gewerkvereine (L. Brentano). — Extension du système métrique des poids et mesures, etc (De Malarce). — Literatur.

NORD UND SÜD Octobre. Nur ein Schneider. — Bilder aus der deutschen Kleinstaaterei (K. Braun-Wiesbaden). — Armand Carré (H. B. Oppenheim). — Die Mythen vom Tod und vom Jenseits bei den Indogermanen (W. Geiger). — Ernst Dohm und der „Kladderadatsch“ (P. Lindau). — Zum Beginn des zweiten Verfassungskampfes in Kurhessen (F. Oetker). — Tintoretto (J. Hübner). — Ueber philosophische Bildung (F. A. Lange). — Bibliographie.

DIE GEGENWART 4 oct. Ueber Eisenbahntarife (H. B. Oppenheim). — Herbst-Ghasel (E. Dohm). — Ist der Pessimismus schädlich? (Ed. von Hartmann). — Zur Geschichte der Renaissance von H. Heltner (A. Woltmann). — Herbstliche Briefe (P. Lindau). — Eine Reisebegegnung. — Die 53. Ausstellung der Königl. Academie der Künste zu Berlin. II. — Notizen. — Bibliographie.

UNSERE ZEIT. 1^{er} sept Die Tekke-Turkomanen und ihr Kampf gegen Russland (H. Vámbéry). — Die Einheit der Naturkräfte (G. Herbst). — Die Gründung der französischen Republik (R. Reuter). — Die Socialwissenschaften in der Gegenwart (F. von Baerenbach). — Der internationale Congress betreffend den Alkoholismus abgehalten zu Paris im Jahre 1878 (E. Reich). — Todtenschau. — 15 sept Khereddin-Pascha. — Das pariser Theaterjahr 1877-78 (F.-K. Peterssen). — Zur Geschichte der zeitgenössischen Poesie Englands William Morris (A.-M.-F. Robinson). — Reiseskizzen aus Centralasien (K.-E. von Ujfalvy). — Todtenschau — 1^{er} oct. — Das deutsche archäologische Institut in seiner historischen Entwicklung. — Zur innern Geschichte Preussens und Deutschlands 1870 bis 1879 (W. Müller). — Der orientalische Krieg in den Jahren

1876 bis 1878. Die Kämpfe um Plewna und Schipka. — Beiträge zur Gesundheitslehre der Gesellschaft (E. Reich). — Todtenschau — Politische Revue.

PREUSSISCHE JAHRBÜCHER. Septembre. Ueber den modernen Krieg. Aus den hinterlassenen Schriften des Generals der Cavallerie J. v. Hartmann. — Herman Wislicenus. Ein Künstlerleben aus der Gegenwart (W. Rein). — Die Entstehung und Bekämpfung der Socialdemocratie (E. Petersen). — Ein Gewaltplan gegen Cornelius (H. Riegel). — Preussen und die katholische Kirche (Chr. Meyer). — Der Vertrag von Berlin und das Driekaiserverhältniss.

CONTEMPORARY REVIEW Octobre. India and Afghanistan (R. D. Osborn). — Critical idealism in France (P. Janet). — On the moral limits of beneficial commerce (Fr. W. Newman). — The myths of the Sea and the River of Death (C. F. Keary). — M. Macvey Napier and the Edinburgh reviewers (M. Browne). — The supreme God in the indo-european mythology (J. Darmesteter). — Lazarus appeals to dives (H. J. Miller). — The forms and colours of living creatures (Prof. Mivart). — Contemporary life and thought in Turkey (An Eastern Statesman). — Contemporary books: History and literature of the East; Classical literature; Essays, novels, poetry

THE ACADEMY. 27 sept. Two news works on Björnson. — Bigelow's Placita anglo-normannica. — Harrison's Spain in profile. — The Musée des archives départementales. — Whitehurst's Hark away. — Herbert Spencer's Data of ethics. — Sausure on the aryan vowel-system. — Prof. B. von Cotta. — Poynter's Ten lectures on art. — 4 oct. Chief Justice Shea's Life of Alexander Hamilton. — Besant's Rabelais. — Simpson's Archaeologia Aedensis. — Whitney's Catalogue of Ticknor's Spanish Library. — New Novels. — Current theology. — Notes and news. — Notes of travel. — Library Association of the United Kingdom. — Balfour's Defence of philosophic doubt, and Herbert's Realistic assumption examined. — Current scientific literature. — Science notes and philology notes. — Pye and Roget's Notes on the Liber studiorum. — The Liverpool autumn exhibition. — Obituary: M. Poole. — Notes on art and archaeology.

THE ATHENÆUM 27 sept Wordsworth's place among english poets. — An embassy to Klivia. — Local histories. — Current philosophy. — Novels of the week. — Law books. — The Hamath inscriptions. — Meeting of the library Association. — Modern Chromatics. — Les palmiers, par O. de Kerchove de Denterghem. — Dr. Bernhard von Cotta. — Geographical notes. — Bathurst's Roman antiquities at Lydney Park. — Private Collections. — M. Poole. — M. Viollet-le Duc. — Music primers.

PROCEEDINGS OF THE R. GEOGRAPHICAL SOCIETY. Octobre. Survey operations of the Afghanistan expedition; the Kurram valley (G. Martin). — History and present condition of our geographical knowledge of Madagascar (J. Sibree). — Geographical notes. — Obituary. — Proceedings of the geographical section of the British Association. — Proceedings of foreign societies

BRITISH QUARTERLY REVIEW. Octobre Adolphe Monod: A biographical sketch. — Irenæus; his testimony to early conceptions of christianity. — Dr. Johnson. — The Vatican and civilisation. — What is religion? — Political prospects of Italy. — University education in Ireland. — Contemporary literature.

DUBLIN REVIEW. Octobre. The early Scottish Church (Dr. Campbell). — The age of Dante in the florentine chronicles (E.-M. Clerke). — Supplementary remarks on free will (W.-G. Ward). — The eighteenth century. II (W.-S. Lilly). — History of the prussian „Kulturkampf“ (A. German Statesman). — Gunpowder and modern warfare (F.-R. Wegg Prosser). — Lord Lawrence. — Our elementary schools and their work. — Theology, past and present, at Maynooth (Dr. Neville). — The encyclical of Pope Leo XIII on the scholastic philosophy.

NATURE, 9 oct. Education. — The Capercaillie in Scotland. — Letters to the Editor. — Subject-indexes to transactions of learned Societies (R. Garnett). — On variable stars. — Coffee-leaf disease of Ceylon and Southern-India (D. Morris). — Our astronomical column. — Geographical notes. — Notes. — On the gradual conversion of the band

spectrum of nitrogen into a line spectrum (Prof. Wüllner). — A historical sketch of the various vapor density methods (J.-T. Brown). — Electricity as a motive power (J.-D. Everett). — Scientific serials. — Societies and Academies.

THE NATION (New-York) 18 sept. The week. — The independent voter in the New-York election. — The latest phase in the english land crisis. — Bergamo. — II. Lotze. — Correspondence. — 25 sept. The week. — The moral of the Chisholm trial. — The grounds of the independent revolt. — The failure of british rule in India. II. — Correspondence. — Notes. — Reviews. — Books of the week.

RIVISTA EUROPEA. 1^{or} oct. L'Inghilterra nell'Asia (E. M. Clerke). — Il cavaliere Raffaele d'Ortenso (P. Castagna). — Mantova e le guerre memorabili nella valle del Po (G. Silingardi). — Il Decamerone nelle sue attinenze colla novellistica europea (A. Bartoli). — Venezia e le sue letterate nei secoli xv e xvi (E. L. Cattelani). — Canning e l'unitarismo del secolo XIX (P. Sbarbaro). — Rassegna letteraria e bibliografica: Inghilterra, Germania, Francia, Italia. — Rassegna politica. — Notizie letterarie e varie. — Bullettino bibliografico.

RASSEGNA SETTIMANALE. 28 sept. La riscossione delle imposte. — L'Amministrazione militare in Italia. — Correspondenza da Sala Consilina. — La Settimana. — Campania (E. De Ruggiero). — Correspondenza artistica da Monaco (C. Gambillo). — Economia Pubblica. — Ancora sulle pergamene di Perugia. Lettera ai Direttori (E. M.). — Bibliografia. — Notizie. — Riviste. — 5 octobre. Il disegno di legge Ferry e la libertà d'insegnamento. — I Bilanci preventivi dello Stato. — Correspondenza da Berlino. — Correspondenza da Potenza. — La Settimana. — La morale del Positivismo secondo Roberto Ardigo (A. Chiappelli). — Correspondenza letteraria da Londra. — Il vero autore dell'epigrafe che si legge sul sepolcro di Dante (A. Borgognoni). — Anselmo Guerrieri-Gonzaga. — Bibliografia. — Diario Mensile. — Riassunto di Leggi e Decreti. — Notizie. — Riviste.

Ahrens, H.-L. Beiträge zur griechischen und lateinischen Etymologie. I Hft. Leipzig, Teubner. 4 M. 80 Pf.

Arneith, A. v. Maria Theresia's letzte Regierungszeit 1763-1780. Wien, Braumüller. 16 M.

Ausgrabungen zu Olympia (Die). Uebersicht der Arbeiten und Funde vom Winter und Frühjahr 1877-1878. Berlin, Wasmuth. 90 M.

Baudot, A. de. La sculpture française au Moyen âge et à la Renaissance. 3^e liv. Paris, Morel. 32 fr. — Becq de Fouquieres, L. Traité général de versification française. Paris, Charpentier. 7 fr. 50.

Berger, G. L'École française de peinture depuis ses origines jusqu'à la fin du règne de Louis XIV. Paris, Hachette. 3 fr. 50.

Berliner, A. Beiträge zur hebräischen Grammatik im Talmud u. Midrasch. Berlin, Reuziau. 2 M. — Bernardakis, G.-N. Symbolae criticae et palaeographicæ in Plutarchi vitas parallelas et moralia. Leipzig, Teubner. 4 M.

Bonneville, P. et L. Jaunez. Les arts et les produits céramiques. Paris, Lacroix. 16 fr.

Brogie, Le feu due de. Le libre échange et l'impôt. Paris, Calmann Lévy. 7 fr. 50.

Calendar of letters, etc., relating to the negotiations between England and Spain. Vol. IV. Part I. Henry VIII 1529-30. Ed. O. de Gayangos. London, Longmans. 15 s.

Castelnau, A. Les Médecins. T. II. Paris, Calmann Lévy. 7 fr. 50.

Cave, P. Patagonie, détroit de Magellan et canaux latéraux, Cap Horn et Terre de Feu. Paris, Baur. 9 fr.

Champfleury, Henry Monnier, sa vie, son œuvre, etc. Paris, Dentu. 10 fr.

Denis, F. Histoire de l'ornementation des manuscrits. Paris, Rouveyre. 15 fr.

Dictionnaire archéologique de la Gaule. Époque celtique. T. II 1^{re} liv. Paris, Imp. Nat.

Du Cange. Glossaire français, avec addition, par L. Favre. T. I. Paris, Champion. 10 fr.

Du Prel, Karl. Psychologie der Lyrik. Beiträge zur Analyse der dichterischen Phantasie. Leipzig, Günther.

Dupuis, J. Journal de voyage, 1872-1873. L'ouverture du fleuve rouge au commerce, etc. Paris, Challamel. 15 fr.

Du Sein, A. Histoire de la marine de tous les peuples. Paris, Firmin-Didot. 16 fr.

Farrar, F. W. The life and work of St-Paul. London, Cassell. 24 s.

Gaffarel, Paul. Les colonies françaises. Paris, Germer Baillière, in 8°. 5 fr.

Goeler v Ravensburg, F. Die Venus von Milo. Heibelberg, Winter. 8 M.

Guadet, J. Henri IV, sa vie, son œuvre, ses écrits. Paris, Picard. 6 fr.

Gurlitt, L. D. M. Tulli Ciceronis epistolis earumque pristina collectione. Göttingen, Peppmüller. 1 m. 20 Pf.

Hallwich, Hermann. Wallensteins Ende, ungedruckte Briefe und Acten. Leipzig, Duncker und Humblot.

Havard, Henry. La terre des Gueux. Paris, Quantin. 3 fr.

Heerlegen, F. Die Idee der Philologie. Erlangen, Deichert. 1 M. 80 Pf.

Hellenbach, L. B. Die Vorurtheile der Menschheit. 2. Bd. Wien, Rosner. 6 M.

Hillebrand, Karl. Geschichte Frankreichs von der Thronbesteigung Louis Philipp's bis zum Falle Napoleons III. Zweiter Theil 1837-1848. Gotha, F. A. Perthes (Geschichte der europäischen Staaten, XLI. Lief., 1 Abh. 12 M.

Kulpe Wilhelm Lafontaine, Seine Fabeln und ihre Gegner. Leipzig, Friedrich. 3 M. 60 Pf.

Kvicala, J. Studien zu Euripidis. Wien, Gerold. 2 M. 0 Pf.

Lagrange, C. De l'origine et de l'établissement des mouvements astronomiques. Bruxelles, Decq. 5 fr.

Le Marchand, G. Campagne des Anglais dans l'Afghanistan, 1878-79. Paris, Dumaine. 5 fr.

Lubarsch, E. O. Französische Verslehre. Berlin, Weidmann. 12 M.

Luebke, W. Carl Schnaase Biographische Skizze. Stuttgart. Ebner. 1 M. 80 Pf.

Martens, F. La Russie et l'Angleterre dans l'Asie centrale. Saint-Petersbourg. 2 M. 50 Pf.

Moniteur des arts. Paris, n° 1292.

Morley, John. Burke (English Men of letters). London, Macmillan. 2 sh. 6 d.

Naumann, A. Die Grundlehren der Chemie. Heidelberg, Winter. 6 M.

Netter, A. De l'intuition dans les découvertes et inventions. Strassburg, Treuttel. 3 M. 60 Pf.

Nöldeke, Th. Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden. Leyden, Briel.

Palustre, Léon. La Renaissance en France, 2° livr. Paris, Quantin. 25 fr.

Paquier, I.-B. Histoire de l'unité politique et territoriale de la France. T. I. Paris, Hachette. 7 fr. 50.

Pauthier, G. Les quatre livres de philosophie morale et politique de la Chine. Paris, Charpentier. 3 fr. 50.

Piot, Ch. Correspondance politique entre Charles-Quint et le Portugal de 1521 à 1522. Bruxelles, Hayez, in-8°.

Popper, J. Der Ursprung des Monotheismus. Berlin, Heymann. 10 M.

Pulgher. Les anciennes églises byzantines de Constantinople. 3° et 4° livr. Wien, Lahmann. 8 M.

Reich, E. Fortpflanzung und Vermehrung des Menschen aus den Gesichtspunkte der Physiologie und Bevölkerungslehre betrachtet. Jena, Costenoble. 12 M.

Rémusat, P. de. Mémoires de Madame de Rémusat. T. I. Paris, Calmann Lévy. 7 fr. 50.

Renan, E. L'Eglise chrétienne. Paris, Calmann Lévy. 7 fr. 50.

Rendall, G.-H. The Emperor Julian. Paganism and Christianity. Cambridge, Deighton.

Revue bordelaise. Bordeaux. N° 18 25.

Sacred books of the East, translated by various oriental scholars and edited by Prof. Max Müller. V. I. Part 1. 10 s. 6 d. Vol. II. Part 1. 10 s. 6 d. Vol. III. Part 1. 12 s. 6 d. Oxford Clarendon Press.

Schwabe, M^{me} Salis. Richard Cobden. Notices sur ses voyages, correspondances et souvenirs. Paris, Firmin-Didot. 5 fr.

Sickel, W. Geschichte der deutschen Staatsverfassung bis zur Begründung des constitutionellen Staats. 1 Abth. Halle, Waisenhaus. 3 M. 60 Pf.

Stein, L.-v. Die Entwicklung des Staatswissenschaft bei den Griechen. Wien, Gerold. 1 M. 40 Pf.

Struempell, L. Psychologische Pädagogik. Leipzig, Böhme. 5 M. 40 Pf.

Swolfs, J.-J.-L. Cours d'histoire universelle, à l'usage des élèves en philosophie dans les séminaires. 1^{re} partie. Introduction et histoire primitive. Louvain, Fonteyn. In-8°.

Testelin, Aug. De la fabrication industrielle du papier parcheminé. Bruxelles, Decq. in-4°, plans. 25 fr.

Thomas, G.-M. Zur Quellenkunde d. Venezianischen Handels und Verkehrs. München, Franz. 1 M. 80 Pf.

Volckelt, J. Immanuel Kant's Erkenntnisstheorie nach ihren Grundprincipien analysirt. Leipzig, Voss. 10 M.

Wauters, A. J. Le Zambèse, son histoire, son cours, son bassin, ses produits, son avenir. Bruxelles, Vanderauwera. In-8°.

Weihach, Ph. Dansk Konstner-Lexikon. Copenhagen, Høst.

Werke, die, der Troubadours in provenzalischer Sprache. Hrg. von C.-A.-F. Mahn. 3 Bd. 1 Lfg. Berlin, Dümmler. 1 M. 50 Pf.

Zeller, B. Etudes critiques sur le règne de Louis XIII. Paris, Didier. 6 fr.

Zimmermann, R. Lambert, der Vorgänger Kants. Wien, Gerold. 3 M.

Stein, L.-v. Die Entwicklung des Staatswissenschaft bei den Griechen. Wien, Gerold. 1 M. 40 Pf.

Struempell, L. Psychologische Pädagogik. Leipzig, Böhme. 5 M. 40 Pf.

Swolfs, J.-J.-L. Cours d'histoire universelle, à l'usage des élèves en philosophie dans les séminaires. 1^{re} partie. Introduction et histoire primitive. Louvain, Fonteyn. In-8°.

Testelin, Aug. De la fabrication industrielle du papier parcheminé. Bruxelles, Decq. in-4°, plans. 25 fr.

Thomas, G.-M. Zur Quellenkunde d. Venezianischen Handels und Verkehrs. München, Franz. 1 M. 80 Pf.

Volckelt, J. Immanuel Kant's Erkenntnisstheorie nach ihren Grundprincipien analysirt. Leipzig, Voss. 10 M.

Wauters, A. J. Le Zambèse, son histoire, son cours, son bassin, ses produits, son avenir. Bruxelles, Vanderauwera. In-8°.

Weihach, Ph. Dansk Konstner-Lexikon. Copenhagen, Høst.

Werke, die, der Troubadours in provenzalischer Sprache. Hrg. von C.-A.-F. Mahn. 3 Bd. 1 Lfg. Berlin, Dümmler. 1 M. 50 Pf.

Zeller, B. Etudes critiques sur le règne de Louis XIII. Paris, Didier. 6 fr.

Zimmermann, R. Lambert, der Vorgänger Kants. Wien, Gerold. 3 M.

Stein, L.-v. Die Entwicklung des Staatswissenschaft bei den Griechen. Wien, Gerold. 1 M. 40 Pf.

Struempell, L. Psychologische Pädagogik. Leipzig, Böhme. 5 M. 40 Pf.

Swolfs, J.-J.-L. Cours d'histoire universelle, à l'usage des élèves en philosophie dans les séminaires. 1^{re} partie. Introduction et histoire primitive. Louvain, Fonteyn. In-8°.

Testelin, Aug. De la fabrication industrielle du papier parcheminé. Bruxelles, Decq. in-4°, plans. 25 fr.

Thomas, G.-M. Zur Quellenkunde d. Venezianischen Handels und Verkehrs. München, Franz. 1 M. 80 Pf.

Volckelt, J. Immanuel Kant's Erkenntnisstheorie nach ihren Grundprincipien analysirt. Leipzig, Voss. 10 M.

Wauters, A. J. Le Zambèse, son histoire, son cours, son bassin, ses produits, son avenir. Bruxelles, Vanderauwera. In-8°.

Weihach, Ph. Dansk Konstner-Lexikon. Copenhagen, Høst.

Werke, die, der Troubadours in provenzalischer Sprache. Hrg. von C.-A.-F. Mahn. 3 Bd. 1 Lfg. Berlin, Dümmler. 1 M. 50 Pf.

Zeller, B. Etudes critiques sur le règne de Louis XIII. Paris, Didier. 6 fr.

Zimmermann, R. Lambert, der Vorgänger Kants. Wien, Gerold. 3 M.

L'ATHENÆUM BELGE est en vente :

A Bruxelles, au bureau du journal, 26, rue de la Madeleine; à l'Office de Publicité, 46, même rue; chez M. G. Muzolez, rue de l'Impératrice, 13.

A Paris, chez M. Ernest Leroux, libraire-éditeur, 26, rue Bonaparte.

OFFICE DE PUBLICITÉ

46, RUE DE LA MADELEINE, 46.

LES

Libertés Communales

Essai sur leur origine

et leurs premiers développements en Belgique,

dans le Nord de la France

et sur les bords du Rhin

PAR

Alphonse WAUTERS

Deux parties in-8°.

14 francs.

J. DESOER,

IMPRIMEUR-LIBRAIRE, A LIÈGE.

CHARLEMAGNE

D'APRÈS

LES TRADITIONS LIÉGEOISES

Par F. HENAU

Nouvelle édition, remaniée et augmentée.

Un volume in-8°. fr. 5
Exemplaire en papier fort 7 50

Faune illustrée

DES

VERTÉBRÉS DE LA BELGIQUE

PAR

Alphonse DUBOIS.

La Faune illustrée des Vertébrés de la Belgique comprendra quatre séries, savoir : 1° les Mammifères ; 2° les Oiseaux ; 3° les Reptiles et les Batraciens ; 4° les Poissons. Chaque série formera un ouvrage indépendant des autres.

La deuxième série, les Oiseaux, paraît seule en ce moment, par livraisons mensuelles formées de trois planches coloriées et de huit pages de texte avec cartes, indiquant l'habitat d'été et l'habitat d'hiver de chaque espèce.

Tous les oiseaux observés dans le pays seront figurés sous leurs différents plumages. Les nids et les jeunes seront représentés, autant que possible, avec les adultes. Les œufs seront donnés, en grandeur naturelle, sur des planches spéciales.

L'ouvrage des Oiseaux de la Belgique formera trois volumes, du format de la publication des Lépidoptères, et comprendra environ 140 livraisons. Le prix de la livraison (8 pages et 3 pl. col.) est de 2 francs, le port en sus pour l'étranger. Les 18 premières livraisons sont en vente à la librairie Muzard et chez l'auteur, chaussée d'Ixelles, 8, à Ixelles.

Un spécimen sera envoyé gratuitement aux personnes qui en feront la demande.

Ces trois volumes formeront avec les deux volumes des OISEAUX DE L'EUROPE (espèces non observées en Belgique) par Ch.-F. Dubois et fils, un ensemble de tous les oiseaux de l'Europe.—Les deux volumes des Oiseaux de l'Europe, avec 317 planches coloriées, sont en vente au prix de 200 francs.

LES

LÉPIDOPTÈRES

DE L'EUROPE,

Leurs Chenilles et leurs Chrysalides

DÉCRITS ET FIGURÉS D'APRÈS NATURE, .

PAR

ALPHONSE DUBOIS,

Docteur en sciences naturelles, conservateur au Musée royal d'histoire naturelle de Belgique.

Cette publication paraît en deux séries indépendantes l'une de l'autre : la première comprendra les Lépidoptères de la Belgique ; la deuxième, les Lépidoptères de l'Europe non observés dans ce pays.

La première série, comprenant les espèces observées en Belgique, est en cours de publication. 101 livraisons ont paru. Le prix de chaque livraison (3 pages et 3 planches coloriées) est de fr. 1.75.

Brux.—Imp. de l'Economie Financière, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

2^{me} ANNÉE.

N. 21 - 1^{er} NOVEMBRE 1879

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Les Livres sacrés de l'Orient, traduits sous la direction de F. Max Müller (Ch. Michel). — Variétés morales et littéraires, par P. Albert (P. Thomas). — La collection Charavay : Les Académiciens; Lettres grecques de M^{me} Chénier; Lucile de Chateaubriand; A. de Vigny et Ch. Baudelaire, candidats à l'Académie française; Éloge de J.-A. Metra (A. Chuquet). — Histoire de la Hanse, par D. Schäfer (Ad. Wohlwill). — La méthode graphique et les appareils enregistreurs, par G. Le Bon (J. Delboeuf). — Bulletin. — Revues étrangères. — Lettre parisienne (Ch. Bigot). — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

The Sacred Books of the East translated by various oriental scholars and edited by F. Max Müller. Oxford Clarendon Press. Vols I-III, 1879.

Les livres sacrés de l'Orient ont toujours attiré l'attention et excité la curiosité. Longtemps on crut que la sagesse antique y avait déposé les secrets les plus importants; on en parlait beaucoup, on y avait recours dans les polémiques de tout genre — chacun sait l'usage qu'en faisait Voltaire; — mais personne ne les connaissait, et c'est à peine si, à la fin du siècle dernier, les vrais noms des principaux d'entre eux étaient venus jusqu'en Europe. Notre siècle, qui s'appellera dans l'histoire le siècle des déchiffrements et des traductions, nous donna enfin la clef de ces mystères. D'habiles et ardents pionniers rapportèrent de leurs pénibles voyages des textes authentiques et des versions précieuses pour l'intelligence des textes. On apprit à les connaître, on les lut, et, chose étrange, on les fit mieux comprendre à ceux qui les gardaient comme un héritage de leurs ancêtres. Mais en même temps on les apprécia à leur juste valeur, et si l'on n'y cherchait plus le dernier mot de la science et de la morale, on y trouva des notions du plus haut intérêt pour l'histoire de l'humanité et des formes de la pensée primitive. « Dans tous les pays, dit M. Max Müller, où des livres sacrés ont été conservés, soit par tradition orale, soit par l'écriture, ils sont les souvenirs les plus anciens et marquent le commencement de ce qu'on pourrait appeler l'histoire *documentaire* en opposition à l'histoire purement traditionnelle. Il n'y a rien de plus ancien dans l'Inde que les Vedas; et si l'on excepte les Vedas et la littérature qui s'y rattache, il n'y a pas dans ce pays d'œuvre littéraire que, dans l'état actuel de nos connaissances, nous puissions faire remonter plus haut que le canon sacré des Bouddhistes. Quel que soit l'âge que l'on assigne aux diverses parties de l'Avesta et à leur réunion définitive, il n'y a pas de livre en langue persane d'une antiquité plus grande que les livres sacrés des sectateurs de Zoroastre et même que leur

traduction en pehlevi. Il a pu y avoir une ancienne littérature très étendue en Chine avant Confucius et Lao-tseu, mais parmi ce qui a été conservé, les cinq King et les quatre Shou revendiquent la plus haute antiquité. Pour ce qui est du Coran, on sait que c'est la source de la religion comme de la littérature des Arabes. »

Le savant indianiste, le linguiste célèbre que nous venons de citer, ayant à peine mis la dernière main à sa grande édition du Rig-Véda, conçut le projet de donner au public lisant l'anglais une traduction complète et fidèle de ces vénérables documents. Il n'est personne qui ayant à étudier les étranges religions des anciens peuples de l'Orient, n'ait eu à souffrir du manque de pareils livres, de l'imperfection de ceux qu'on a sous la main ou de la difficulté de se procurer les meilleurs travaux des savants modernes sur ces sujets. Tout le monde ne peut consulter les originaux, et d'ailleurs l'interprétation de ces œuvres considérables exige des secours que bien peu de personnes ont à leur disposition. De plus, la traduction faite par un spécialiste vaut souvent un long commentaire. Et dans ces recherches épineuses on ne peut s'entourer de trop de précautions. Pour cette entreprise, M. Max Müller s'est assuré le concours des orientalistes les plus distingués, et donne ainsi du premier coup à son œuvre le caractère hautement scientifique qui doit faire sa réelle valeur. Nous trouvons dans la liste de ses collaborateurs, outre les noms des savants anglais les plus recommandables, des Allemands, un Français, un Danois, un Hollandais qui tous ont donné les gages les plus brillants de leur érudition, et enfin plusieurs Hindous, qui, formés par l'Angleterre à la civilisation et à la science, s'employaient à faire connaître à leurs compatriotes d'Occident les chefs-d'œuvre de l'esprit brahmanique.

Parmi les livres sacrés de l'Inde, on ne pourra tout traduire, mais on nous promet le Rig-Véda, le plus ancien et le plus célèbre des quatre Vedas, traduit par M. Max Müller lui-même. Les Brâhmanas et les Soutras, sortes de traités qui se rattachent à l'interprétation des hymnes védiques et aux sacrifices, seront également représentés, ainsi que les livres de lois en prose et en vers; parmi ces derniers, le code fameux de Manou aura sa place marquée. Un savant Hindou nous donnera un spécimen étendu de la littérature des Pourânas, un autre, le beau poème philosophique de la Bhagavad-Gîtâ, une des premières œuvres indiennes que les Anglais aient fait connaître à l'Europe.

Le Bouddhisme sera représenté surtout par ses textes en langue pâlie peu connus jusqu'à présent, et dont les spécialistes les plus distingués, MM. Rhys Davids, Faushöll et Oldenberg ont promis des traductions. Les documents sanskrits et chinois ne seront pas oubliés: MM. Cowell et Beal s'en sont chargés, et la secte des Jainas avec sa littérature en prâkrit aura une place proportionnée à l'importance qu'elle a prise dans ces dernières années, grâce aux travaux de MM. Pischel et Jacobi, qui poursuivront ici ce qu'ils ont si bien commencé.

Parmi les livres de Zoroastre, M. J. Darme-

steter de Paris fait imprimer en ce moment la traduction du Vendidad; espérons qu'il ne se s'en tiendra pas là et nous donnera bientôt aussi le Yaena. M. West, bien connu par ses beaux travaux sur le pehlevi, traduit le Bundehesh, le Mino-Kird et quelques autres traités en pehlevi. M. Palmer promet le Coran, et M. Legge, les livres de Confucius et de Lao-tseu.

Le premier volume de la collection s'ouvre par une longue et intéressante préface de l'éditeur. M. Max Müller expose le but qu'il s'est proposé et les difficultés inhérentes à son entreprise. Il y a là sur la façon de traduire les ouvrages anciens, des remarques bien fines et bien justes que nous ne pourrions trop recommander à tous ceux qui s'adonnent à cette tâche épineuse. L'auteur énumère ensuite ses collaborateurs, les livres dont les traductions vont paraître, et enfin il expose le système de transcription employé dans toute la collection pour rendre les mots orientaux. C'était une grosse difficulté que l'adoption d'un système uniforme, et je n'oserais croire que M. Max Müller ait satisfait tout le monde. Les Sanskritistes qui sont parvenus à s'entendre et qui, après bien des tâtonnements, ont rallié enfin presque tous les dissidents au système employé par M. Weber de Berlin dans ses *Indische Studien*, seront désagréablement surpris par l'emploi de *s* pour *ç* de *k* pour *c*, de *g* pour *j*, etc. Mais on nous dit que c'est dans l'intérêt général, et nous nous résignerons de bonne grâce.

Le volume est consacré à la traduction, faite par M. Max Müller lui-même, de cinq des principales *Oupnishads*, sortes de traités de philosophie hindoue. Pour bien en comprendre l'importance, il faut jeter un coup d'œil sur l'ensemble de la littérature védique.

L'histoire littéraire de l'Inde nous présente à son début ce qu'on appelle la période des hymnes, pendant laquelle furent composées ces belles et poétiques prières qui forment le grand recueil du Rig-Véda. C'est la poésie primitive et spontanée d'un peuple heureusement doué, en présence des beautés de la nature. Ces hymnes furent ensuite réunis suivant les besoins du culte et dans l'ordre où ils étaient récités aux sacrifices, et ce fut l'origine des recueils du *Sama-Véda*, du *Yajur* et de l'*Atharva-Véda*, qui, avec le *Rig-Véda*, forment le Véda par excellence. Mais bientôt les familles de prêtres qui avaient le soin des sacrifices, composèrent toute une série de traités en un style tout différent, et dans lesquels ils discutaient les questions qui se rattachaient, de près ou de loin, aux rites du sacrifice, à la récitation et à l'interprétation des hymnes. C'est ce qu'on appelle les *Brâhmanas*, ou livres écrits par les Brahmanes et pour eux. Puis, ces traités s'étendant et se développant de plus en plus, et acquérant l'autorité qui s'attachait au nom de leurs auteurs, il fallut en faire des résumés concis et faciles à retenir, en codifier les prescriptions sans nombre: ainsi naquit cette étrange littérature de *Soutras* traités de rituel, de grammairie, de phonétique et d'exégèse védiques, dont le style, prodigieusement condensé, est un des phénomènes les plus extraordinaires de toute l'histoire

littéraire. Ce fut la fin de ce qu'on a appelé la période védique, parce que toute cette littérature se rattache directement aux quatre recueils d'hymnes dont nous avons parlé plus haut, pour les expliquer et les commenter. Le corps de doctrine, une fois formé, devint sacré à son tour, et l'ensemble, hymnes et commentaires, forma la Révélation (*Cruti*).

C'est à la classe des *Brāhmanas* qu'il faut rapporter les *Oupanishads*. Ce mot signifie proprement séance, assemblée d'élèves autour d'un maître, et désigne les traités contenant les premières spéculations philosophiques qu'inspirèrent aux Brahmanes l'étude des hymnes et l'observation psychologique. Un système panthéiste s'en dégagait de bonne heure et laissa des traces profondes dans toutes les écoles qui naquirent plus tard dans l'Inde. L'objet de ces méditations, dit M. P. Regnaud, c'est « l'être absolu et considéré surtout comme immanent et immuable, sous les modifications apparentes auxquelles donne lieu l'idée, regardée comme illusoire, de cause et d'effet, de sujet et d'objet, d'absolu et de relatif, d'infini et de limité, etc. On voit en lui l'océan immense où s'effacent toutes les différences, où se fondent tous les contrastes, où les qualités et les phénomènes se noient dans la substance identique et universelle, où les êtres viennent trouver le repos éternel et l'unité absolue au sein de l'être. »

Anquetil du Perron, le premier traducteur du Zend-Avesta, fit paraître à Strasbourg, en 1801-1802, deux volumes intitulés *Oupnik'hat id est secretum legendum*. C'était une traduction des principales *Oupanishads*, faite d'après une version persane, due à Dārā Shukoh, qui les avait rapportées de Kashmir, en 1640. Depuis, les textes originaux ont été publiés dans l'Inde, et la *Bibliotheca Indica* en contient de nombreuses traductions, dues à des savants très compétents. L'œuvre de M. Max Müller aura l'avantage de mettre ces curieux monuments à la portée du grand public, et, accompagnés comme ils le sont de notes étendues et d'introductions, d'en faciliter grandement l'intelligence.

Les livres de loi d'*Apastamba* et de *Gautama* forment le deuxième volume. M. G. Bühler, l'auteur de cette traduction, est bien connu des indianistes par ses beaux travaux sur la jurisprudence hindoue et son édition d'*Apastamba* (Bombay, 1868-71). L'importance des deux codes que nous venons de nommer, l'étendue et la sûreté de l'érudition de l'auteur, feront, nous n'en doutons point, de ce nouveau volume l'un des plus remarquables de la collection. Le lecteur ordinaire éprouvera un intérêt réel à suivre les prescriptions de tous genres énumérées ici pour les diverses circonstances de la vie d'un Hindou, dans les conditions variées qu'il lui faut parcourir pour arriver au but suprême de la vie. Ceux qui étudient de plus près ces textes, trouveront dans le livre de M. Bühler une mine de renseignements. Les introductions, mises par lui en tête de sa traduction, sont d'importants chapitres d'histoire littéraire. Il y traite, avec sa précision et sa rigueur de méthode ordinaire, de l'ordre chronologique dans lequel il faut placer les livres de loi ou *Dharma-Soutras*, de leur rapport entre eux et avec Pānini, le célèbre grammairien, et parvient à établir, avec une quasi-certitude, l'âge des livres d'*Apastamba* et de *Gautama*, qu'il place au III^e siècle avant notre ère.

Les notes qu'il prodigue pour l'éclaircissement de son texte ont une valeur plus grande encore. L'érudition que l'auteur y déploie est immense et du meilleur aloi. La haute position occupée dans l'Inde par M. Bühler met à sa portée des matériaux et des sources d'informations que peu de savants peuvent se procurer. Aussi, bien des notes du volume que nous avons sous les yeux n'auraient pu être écrites en

Europe, et l'on ne pourra plus s'occuper d'*Apastamba* et de *Gautama* sans recourir à cette traduction, qui n'a bien des points, fondée qu'elle est sur un appareil critique entièrement nouveau, a la valeur d'un texte original.

Le troisième volume est de la plume de M. Legge, qui s'est acquis une grande autorité par ses nombreux travaux sur la littérature chinoise. Il nous donne une nouvelle traduction des *Shou-kings*, des parties religieuses du *Shih-king* et du *Hsiào-king*. Les introductions et les notes, ici encore, guident et soutiennent le lecteur, et quand les autres volumes de cette série auront paru, on aura là, sous un format commode, tout ce que, sans être spécialiste, on peut désirer connaître de la plus ancienne littérature du monde.

Terminons en souhaitant de tout cœur à cette belle entreprise le succès qu'elle méritera à tant de titres, si les volumes qui viendront ensuite sont dignes des premiers. CHARLES MICHEL.

Variétés morales et littéraires, par Paul Albert, professeur au Collège de France. Paris, Hachette, 1879, in-12 de 369 pages.

M. Paul Albert a réuni dans ce volume sept études, consacrées pour la plupart à l'histoire littéraire.

Le premier morceau du recueil est intitulé : *les Consolateurs*; ce titre est assez énigmatique, mais il eût été difficile d'en trouver un complètement satisfaisant. Il s'agit des auteurs de *consolations*, genre littéraire cultivé particulièrement dans l'antiquité classique. Les héros d'*Homère* ne connaissent pas encore la médecine morale des affections : ils se livrent aux éclats de la douleur avec tout l'emportement des natures primitives. Ce sont les poètes, surtout les poètes lyriques, qui, les premiers en Grèce, ont cherché à adoucir l'idée de la mort, à calmer les angoisses d'une séparation éternelle. Puis viennent les consolateurs de profession : les philosophes. Platoniciens, stoiciens, épicuriens, tous cherchent, par des voies différentes, à fortifier l'homme contre les coups du malheur. Ce côté pratique de la philosophie grecque, cette thérapeutique de l'âme, se développe principalement à Rome, à partir des derniers temps de la République : le philosophe remplit, auprès des classes éclairées de la société romaine, le rôle de directeur de conscience, de *consolateur*. M. P. Albert analyse les *Consolations* composées par Sénèque et par Plutarque; il en note le caractère, les différences : Sénèque a un esprit plus philosophique, Plutarque une âme plus religieuse; on rencontre dans Plutarque ces vagues aspirations vers un monde spirituel et idéal, qui préparaient le triomphe du christianisme. L'auteur finit par quelques réflexions philosophiques. — Nous sommes d'accord avec M. P. Albert sur les grandes lignes; mais nous pourrions le chicaner à propos de certains détails. Citons seulement une phrase qui ne renferme pas moins de trois inexactitudes : « Aristote nous apprend que le monde politique des *Hellènes* comptait deux cent quarante-huit constitutions différentes » (p. 11). Le morceau tout entier a cette couleur oratoire qui caractérise depuis plus de cinquante ans le haut enseignement littéraire en France : peu de précision, trop de lieux communs et de belles phrases, mais des aperçus ingénieux, du goût, de l'esprit, parfois de l'éloquence.

Dans la *Légende de saint Martin de Tours*, M. P. Albert essaie de dégager du merveilleux et du surnaturel la figure réelle du grand évêque. Il s'occupe d'abord de son biographe, Sulpice Sévère. Il nous montre ensuite saint Martin, homme du peuple et aimé du peuple, aux prises avec le clergé fastueux et corrompu de la Gaule; il le suit dans ses voyages et dans ses missions;

il l'envisage comme fondateur de la vie monastique en Occident, et marque en quoi le monachisme, tel que le concevait saint Martin, s'écarte du monachisme oriental. — Ici encore, nous aurions à faire nos réserves en quelques points; ainsi, il nous semble que, dans les pages où il parle du druidisme (pp. 114-116), M. P. Albert est tenté à chaque instant de confondre les Gaulois avec les Germains.

Le reste du volume est consacré à la littérature française. Là, M. P. Albert se trouve véritablement sur son terrain.

Le caractère de Jean Racine nous paraît bien étudié et bien compris. Ce caractère n'est rien moins que sympathique : absence de générosité, ingratitude, courtoisie, ce sont là d'assez graves défauts. M. P. Albert nous dépeint le poète tour à tour faible et violent, livré à la passion et au repentir, ballotté de Port-Royal au théâtre, et du théâtre à Port-Royal, sensible, pieux dans la dernière partie de sa carrière, bon époux et bon père, mais manquant de ressort intérieur, de fierté morale, et trop souvent de dignité.

L'étude sur *Diderot* est écrite avec chaleur, mais ajoute peu de chose au portrait tracé par Sainte-Beuve (*Critique et portraits littéraires*).

Les quelques pages sur *Alexandre Vinet* sont pleines de goût, de délicatesse et de mesure.

L'Essai sur Ducis est excellent. En nous retraçant la vie de Ducis, M. P. Albert s'attache à peindre l'homme, et non le poète. Et il a raison : chez l'auteur d'*Abufar*, le côté moral, le caractère, est infiniment plus intéressant que le talent littéraire. C'est une belle et noble figure que celle de Ducis : M. P. Albert l'a dessinée avec soin, avec amour et avec émotion.

Le Discours prononcé à l'ouverture du cours de littérature française moderne au Collège de France termine le volume. Les physiologies d'Andrieux, d'Ampère et de M. de Loménie y sont spirituellement esquissées. M. P. Albert indique le sujet de son cours : les origines de la littérature romantique. Il déclare qu'il ira chercher les vrais précurseurs du romantisme dans le XVIII^e siècle. L'idée est originale; est-elle vraie? Il faudrait, pour pouvoir se prononcer, connaître les arguments de M. P. Albert. Espérons qu'il publiera bientôt le résultat de ses recherches et de ses réflexions.

Nous avons remarqué çà et là, dans le livre de M. P. Albert, certaines expressions un peu vives : il touche, en effet, par plus d'un point, aux questions si passionnément agitées aujourd'hui. Nous n'en ferons pas un grief à l'auteur : il est difficile de garder toujours son sang-froid au milieu des agitations contemporaines; puis, le Français, en général, ne peut se tenir de décocher un trait piquant, pour peu que l'occasion s'en présente. Mais il ne faut pas oublier que la critique est une science, et que la science demande avant tout du calme et de la sérénité.

En somme, l'ouvrage de M. P. Albert, instructif et agréablement écrit, sera lu avec intérêt par tous ceux qui aiment les lettres et la philosophie. P. THOMAS.

LA COLLECTION CHARAVAY.

Les Académiciens, comédie par Saint-Evremond, étude par Robert de Bonnières. In-16, XLVI et 50 p. — *Lettres grecques de Madame Chénier*, précédées d'une étude sur sa vie, par Robert de Bonnières. Illustrations par G. Dubufe fils. In-16, 200 p. 6 fr. — *Lucile de Chateaubriand, ses contes, ses poèmes, ses lettres*, précédées d'une étude sur sa vie, par Anatole France. In-16, LXVII et 68 p. 6 fr. — *A. de Vigny et Charles Baudelaire, candidats à l'Académie française*, étude par Etienne Charavay. In-16, XII et 152 p. 6 fr. — *Éloge de J.-A. Métra, le nouvelliste*, par Leclerc de Sept-Chênes. In 12, XII et 32 p.

Les éditeurs Charavay frères publient depuis

quelque temps une *collection choisie* dont les volumes méritent d'être présentés aux lecteurs de l'*Athenæum*. Les œuvres qui paraissent dans cette collection sont empruntées à la littérature et à l'histoire de tous les pays et de tous les temps; elles contiennent toujours un tableau de mœurs, un aspect de la vie passée ou présente; ce sont des livres de luxe, faits pour être lus, offrant une substance solide aux esprits curieux. M. Anatole France dirige cette collection, d'ailleurs imprimée sur beau papier et en caractères elzéviriens par Motteroz, et ornementée par Calmettes; chaque volume n'est tiré qu'à 600 exemplaires et ne sera pas réimprimé.

Voici d'abord la *Comédie des Académiciens* ou, comme l'avait intitulée l'auteur, Saint-Evremond, la *Comédie des Académistes pour la réformation de la langue française*. Cette comédie ou plutôt cette satire dialoguée a trouvé grâce devant l'austère Pellisson, l'académicien et l'ennemi de Saint-Evremond; il pense qu'elle n'est pas sans esprit et renferme des endroits fort plaisants; on sait du reste que Molière n'a pas dédaigné d'y prendre une de ses scènes les mieux inspirées. Elle courait sous le manteau dans les premiers mois de l'an 1643. On y trouve tous les écrivains et gens d'esprit que Richelieu avait constitués en une Académie, chargée d'« établir les règles certaines de la langue française. » C'est Faret dont le nom rimait trop bien avec cabaret pour que Boileau et les poètes de l'époque n'aient pas exagéré son amour de la bouteille; c'est Saint-Amant, à qui on avait confié la partie burlesque du dictionnaire qu'il ne fit jamais; Serizay qui garda le silence prudent de Conrart et ne fit rien imprimer; Gombaud dont les vers, dit Tallemant, n'avaient ni sel ni sauge; Colomby qui recevait douze cents écus pour une charge qu'il ne remplissait jamais et qui n'exista plus après lui, celle d'*orateur du roi pour les affaires d'Etat*; il n'avait d'autre titre littéraire que sa parenté avec Malherbe. Saint-Evremond n'a pas oublié le mélancolique Silhon qui composa un traité de l'immortalité de l'âme; Porchères d'Arbaud, l'*intendant des plaisirs nocturnes*, qui se maria en Bourgogne et s'y retira, après avoir publié sous le nom d'Erandre les *Cent lettres amoureuses*; L'Estoile, un des *Cinq*, un de ceux qui travaillaient à des pièces de théâtre par ordre du cardinal de Richelieu et souvent avec lui. L'*Estoile fait des vers avec le cardinal*; Baudouin qui *fait des vers au-dessous des images*; Habert, qui se trémoussait vainement pour avoir de l'esprit. On voit paraître aussi dans les *Académistes* la vieille mademoiselle Le Jars de Gourmay, la *fillette d'alliance* de Montaigne, et, comme dit Saumaise, une « ancienne précieuse des plus savantes »; elle laisse tomber une de ses dents que ramasse Bois-Robert, et défend avec chaleur les vieux mots que les *savanteaux* veulent proscrire. Puis viennent Gomberville, auteur de romans si longs, si ennuyeux et alors si courus, l'ennemi implacable de *Car*, et qui se vantait de n'avoir jamais employé ce mot dans les cinq volumes de son *Polexandre*; Boisrobert, le favori de Richelieu, le seul peut-être qui sût délasser l'esprit du cardinal par ses historiettes et ses contes; il faut, disait le médecin Citois au ministre, mêler à toutes mes drogues une drachme de Bois-Robert, sans quoi elles seraient inutiles; Colletet qui reçut cinquante pistoles du cardinal pour deux mauvais vers sur la *cane barbotante*, et qui « usa sa vie à épouser ses servantes »; Desmarets de Saint-Sorlin, lui aussi, un des *cinq auteurs*, auteur des *Visionnaires* et visionnaire lui-même sur la fin de sa vie; Godeau, à qui sa paraphrase du *Benedicite* avait valu l'évêché de Grasse, et qui en prose ou en vers « dit la même chose en trop de façons »; Cha-

pelain qui allait réciter dans les salons des passages de son interminable *Pucelle* et dont

L'esprit stérile et la veine forcée
Produisent de grands mots qui n'ont sens ni pensée;

enfin, le chancelier Séguier, le nouveau protecteur de l'Académie Française, un des hommes les plus éclairés de son temps et qui formait alors une précieuse bibliothèque, tous ces personnages se présentent à nous dans la *Comédie des Académistes*. Saint-Evremond raille leur vanité et leur jalousie; il les montre avides de flatteries outrées, quêtant les uns auprès des autres les compliments et les éloges, se fâchant quand la louange leur paraît mince, et, à la façon de Trissotin et de Vadius, se jetant à la figure de dures vérités. Quel est le confrère dont l'œil perçant ne découvre pas tous vos faibles? Mais en même temps — et c'est là une remarque fort juste de M. de Bonnières — Saint-Evremond attaque les réformes que les premiers académiciens prétendent introduire dans la langue; il s'irrite de ce rôle officiel que jouent Chapelain, Godeau et les autres; il ne veut pas qu'une simple compagnie de gens de lettres, parce qu'elle en a reçu l'ordre du ministre, décrète des règles et promulgue des lois; il se moque d'une société d'écrivains et d'hommes du monde qui se déclarent, au nom de l'Etat, l'arbitre du goût et du langage. Saint-Evremond est d'ailleurs un homme d'opposition, un de ceux qui seront plus tard exilés de France, au temps de la monarchie absolue de Louis XIV; l'Académie, comme dit M. de Bonnières, représente à ses yeux l'époque organique qu'il n'aime pas. Nous reprocherons à l'auteur de cette intéressante étude d'avoir trop insisté sur l'histoire de la littérature française au XVI^e siècle et sur la fondation de l'Académie; on aurait mieux aimé une analyse plus détaillée de la *Comédie des Académistes* et une étude plus profonde des personnages qu'elle représente, et de ces questions de langage, alors si importantes, que traite l'Académie. Pourquoi, p. vii, citer encore ce fameux mot, faussement attribué à Richelieu, « *je fauche tout et couvre tout de ma robe rouge?* »

M. de Bonnières a publié encore, dans la même collection les lettres de Madame Chénier, la mère d'André et de Joseph Chénier; il a pensé, dit-il, en termes un peu recherchés, qu'on ne lirait pas sans plaisir « l'œuvre originale (?) de la belle Grecque qui naquit à Byzance, » et qu'on lui saurait gré de conduire le lecteur « à la source cachée où burent les jeunes muses d'André le Byzantin ». Madame Chénier eut en effet un petit renom littéraire; pendant que son mari écrivait des *Recherches sur les Maures*, qui furent mises sous les yeux de Voltaire elle publiait, dans le *Mercure de France* du 15 novembre 1778 une *Lettre d'une dame grecque à une dame de Paris* sur les tombeaux des Grecs, et dans le *Voyage littéraire en Grèce*, à la suite de deux lettres de Guys, deux autres lettres, l'une sur les danses, l'autre sur les enterrements des Grecs anciens et modernes. Ces trois *lettres grecques*, ainsi que les deux lettres de l'auteur du *Voyage littéraire en Grèce*, ont été reproduites par M. de Bonnières (141-200). Mais ce qui fait le mérite et le prix de cette publication, c'est l'introduction; dans une longue notice, M. de Bonnières a, le premier, essayé de « fixer la figure gracieuse et un peu flottante » de Mme Chénier, et grâce à des documents inédits, puisés aux archives du ministère des affaires étrangères et recueillis dans les registres de la commune d'Antony, il a « donné quelque précision » à la vie de cette femme distinguée, de cette Grecque, qui, a dit André Chénier dans de beaux vers,

En son jeune printemps,
Belle, au lit d'un époux nourrisson de la France,
Me fit naître Français dans les murs de Byzance.

Elisabeth Santi Lomaca était originaire de l'île de Chypre; son père, établi à Constantinople, devait remplir auprès du sultan les fonctions de drogman et de secrétaire intime; ces emplois étaient presque toujours confiés à des Grecs intelligents et habiles. Il fit partie de l'ambassade envoyée par Achmet III au régent de France, en 1721, et il est sans doute « un des huit notables portant barbe » dont parle la Relation de l'audience donnée par Louis XV à l'ambassadeur turc. Il est peu probable qu'Elisabeth Santi Lomaca ait mené la vie étroite et renfermée des jeunes filles grecques du XVIII^e siècle, qui, jusqu'à leur mariage, passaient le temps dans leur chambre à filer de la soie. La maison de son père devait être une de ces maisons que décrit D'Ohsson dans son *Tableau général de l'empire ottoman*: on y recevait les étrangers, on y dansait des menusels et des contre-danses; sans s'écarter des usages du pays, on s'y montrait curieux de connaître les coutumes d'Occident; on y désirait, par un commerce continué avec la colonie européenne, s'initier aux mœurs élégantes et raffinées de la France et de l'Angleterre. A vingt-six ans (M. de Bonnières ne sait pas nous expliquer une union si tardive), Elisabeth Santi Lomaca épousa Louis Chénier (1755). Ce dernier n'était pas, comme on l'a souvent répété, consul général: commis de la maison Lavabre et Dussol qui s'était établie à Constantinople pour la vente des draps, il avait su se rendre utile à l'ambassadeur français, comte Des Alleurs, en lui « faisant des avances particulières pour le service », en l'aidant dans ses trafics sur les blés et dans ses opérations de change, en lui désignant les personnages à qui l'on devait faire les présents d'usage. Quand Des Alleurs mourut, Louis Chénier était « premier député de la Nation, » c'est-à-dire le premier notable des résidents de nationalité française, mais il demanda vainement le titre de chargé d'affaires. Dix ans après son mariage, Elisabeth Santi Lomaca quitta Constantinople: la situation de son mari y était devenue intenable; plus propre à résoudre les questions de commerce général qu'à diriger ses propres affaires, découragé par l'insuccès de ses entreprises et par la ruine du commerce des draps, soncieux de l'établissement des cinq enfants qui lui étaient nés, Louis Chénier retourna en France pour obtenir une place du gouvernement. Heureusement, Des Alleurs l'avait déjà recommandé comme « le négociant le plus consommé de l'échelle »; M. de Vergennes, à son tour, le présentait au ministre de la marine comme un « de ces personnes de mérite, qui s'élèvent au-dessus de la sphère bornée de leurs intérêts particuliers et savent appliquer leurs talents à l'utilité publique »: grâce à ces recommandations et à ses nombreuses sollicitations, Louis Chénier fut nommé consul général auprès de l'empereur de Maroc (1767). Pendant dix-sept ans, il resta à ce poste, loin des siens, aux prises avec mille difficultés. Mme Chénier, durant cette séparation, vécut à Paris; elle connut les littérateurs et les artistes les plus renommés de l'époque, Palissot, Suard, Lebrun-Pindare, David, Brunck, Alfieri, Florian et Mme Vigée-Lebrun; elle « occupait constamment près d'elle » le peintre Cazes qui donnait des leçons de dessin à ses enfants; elle collectionnait des estampes et des médailles antiques. Ne devait-elle pas réussir, remarque son biographe, dans une société qui s'éprenait de l'antiquité habillée à la mode du jour et qui voulait se donner les mœurs de Lacédémone et les lois de Minos? M. de Bonnières aurait pu ajouter que les amis de Mme Chénier, les artistes et les écrivains dont elle aimait à s'entourer, étaient séduits par son origine grecque et par sa connaissance de l'antiquité; la plupart venaient à elle afin de partager son admiration pour les

grands poètes de la Grèce ancienne et pour cet Homère, dont elle faisait reproduire l'Iliade en vingt-quatre tableaux par le peintre Cazes; Brunck est un des plus grands hellénistes du temps et le correcteur de l'*Anthologie*; on sait l'enthousiasme du peintre David pour les républiques de la Grèce et de Rome; Ecouchard Lebrun et Alfieri visent dans leurs œuvres à une concision énergique, qui rappelle les belles et rudes fiertés de l'antiquité, etc. C'est à ce moment que M^{me} Chénier publia ses *Lettres grecques*; on y sent l'amour de la vie, le désir de plaire et de jouir de tout ce que l'existence peut offrir d'aimable et de délicat; elle ne veut pas, même dans un âge avancé, renoncer aux plaisirs de la société; elle prétend que chacun est libre de danser, si cela plaît, et qu'on n'est pas contraint, pour être admis à la danse, de produire son extrait baptistaire; « tout bien pesé, l'automne a ses agréments comme le printemps a les siens. » Cependant Louis Chénier était revenu en France (1782); il avait obtenu une pension de retraite de 6,000 livres; mais cette somme ne lui suffisait pas pour vivre dans l'aisance; il maria sa fille Hélène à un sexagénaire, déjà deux fois veuf, et qui demeurait à l'île de France, le comte de la Tour Saint-Léger; mais ses quatre fils, Constantin-Xavier, son secrétaire au Maroc, et alors vice-consul à Alicante, Louis-Sauveur, cadet gentilhomme au régiment d'infanterie de Bassigny, André et Marie-Joseph, qui avaient quitté le service militaire pour courir la fortune des lettres, tous les quatre étaient encore à sa charge. Jusqu'en 1789, il ne cessa donc de protester de son dévouement à la famille royale et de harceler les ministres de ses supplices: c'était un sollicitateur infatigable et que rien ne rebutait. Mais la Révolution éclata; la famille Chénier se divisa en deux partis; Constantin-Xavier était un sceptique, Louis-Sauveur se rangeait du côté du plus fort; Louis Chénier et André restèrent, comme Louis l'écrivait à sa fille, ce qu'on appelle modérés, amis de l'ordre et des lois; M^{me} Chénier avait « renoncé à toute son aristocratie » et devenait « entièrement démagogue, ainsi que Joseph. » Comme le fait observer très ingénieusement M. de Bonnières, Elisabeth Chénier avait mis en Joseph toutes ses complaisances; André, calme, un peu mystérieux, souvent éloigné d'elle, voyageant avec les Trudaine en Suisse et en Italie, lui était moins cher que Marie-Joseph, beau, charmant, dissipateur, enfant prodigue qui fascinait sa mère par sa figure, par ses folies, par sa fougueuse ambition et par ses succès littéraires, surtout par ce Charles IX que le peuple de Paris avait couvert d'applaudissements et qui, disait Camille Desmoulins, avançait les affaires du parti républicain plus que les journées d'octobre. Mais peu à peu M^{me} Chénier « revint de toute sa démagogie; » Marie-Joseph, à son tour, devenait modéré et ne cachait pas son mépris pour Marat; elle partagea les opinions de son fils préféré. Un coup terrible la frappa; André fut arrêté, détenu quelques jours à Saint-Lazare, et malgré les efforts de Joseph et de son père, exécuté le 8 Thermidor. On sait avec quelle fureur, quel acharnement les royalistes accusèrent Joseph de fratricide; M^{me} Chénier protesta dans une lettre à la *Sentinelles* contre ces « atroces calomnies; » elle déclara que Joseph n'avait cessé de faire des démarches pour son frère auprès des comités, et que lui-même, hautement menacé, ouvertement proscrit, s'était muni d'un poison violent pour ne pas tomber aux mains des tyrans. La mort d'André commença la série des malheurs qui fondent désormais sur la famille Chénier; le 7 Prairial an III, Louis Chénier meurt de chagrin; sa veuve, âgée de soixante six ans, suit la fortune de Joseph. Mais, dit M. de Bonnières, ce n'est pas sans tristesse qu'on la voit partager la vie avec

tureuse de son fils. Joseph se jette à corps perdu dans les plaisirs; il joue gros jeu; il est l'amant de La Bouchardie, ou, comme on a ironiquement baptisé cette femme vénale et débauchée, de M^{me} La Boucherie; il l'a sauvée au 13 Vendémiaire, et depuis lors, elle est sa maîtresse; elle se marie avec un M. de Lesparde de Maisonnave, mais c'est pour le déshonorer et le contraindre par des trahisons flagrantes à quitter Paris; alors elle revient à Chénier; deux fois elle vend ses diamants pour payer les dettes de Joseph, qui, de son côté, engage au Mont-de-piété les livres les plus précieux de sa bibliothèque. Cependant M^{me} Chénier est toujours mêlée à l'existence de son fils; à travers ses dérégléments et ses excès, elle s'attache à lui, elle l'accompagne de domicile en domicile, elle demeure avec lui dans la même maison que M^{me} de Lesparde (1), et, sous l'Empire, elle vit à ses côtés dans la misère et la détresse. Elle n'avait plus guère d'autre distraction que de courts séjours à Antony, dans une maison de campagne, qu'elle avait achetée comme bien national durant la Révolution. Elle mourut à Paris, le 6 novembre 1808, et fut enterrée dans son jardin d'Antony. Trois ans auparavant, le *Petit Magasin des Dames* avait réimprimé sa *Lettre sur les Tombeaux*, avec cette signature, par *Jeune madame Chénier*; ses contemporains oubliaient qu'elle vivait encore. Grâce à la notice intéressante de M. de Bonnières, on peut marquer en quelques traits rapides ce que Joseph et André Chénier durent à leur mère: comme Elisabeth Santi Lomaca, Joseph fut prompt à l'enthousiasme, inconstant, frivole, entiché de lui-même, épris de l'éclat et de la gloire; comme elle, il aimait le monde et ses bruyants plaisirs; mais, s'il fallait retrouver dans quel qu'un les traits principaux de son talent, c'est à son père qu'il serait redevable de son style et de sa pensée, car il n'est pas original, et, malgré les beautés de *Tibère*, il reste attaché aux classiques traditions du XVIII^e siècle. André, au contraire, avait le caractère de son père; c'est de lui qu'il tient cette droiture, cette fierté un peu chagrine, cet amour de la justice mêlé d'une certaine tristesse, toutes ces qualités morales qui lui valent à jamais la sympathie des honnêtes gens, aussi bien que ses biaux vers lui assurent l'admiration des lettrés. Mais il a reçu de sa mère ces grâces fraîches et riantes, cette élégante simplicité, cette imagination toute païenne et, à la façon de Lucrèce, passionnément éprise de la nature et de ses divins aspects, en un mot, tout ce qui fait de lui, selon une parole de Sainte-Beuve, le rejeton imprévu, le dernier et non pas le moins désirable des Alexandrins. Toutefois, ces dons brillants, il les a reçus d'Elisabeth Santi Lomaca, non point par une faveur particulière, par une invocation de sa mère aux divinités, mais par une transmission naturelle, par l'action de la race, par une sorte d'influence inconsciente et purement physique. On a beaucoup parlé de l'esprit de cette belle Grecque, qui inspira à ses fils l'amour des arts et fit leur éducation; on a dit qu'André s'était souvenu des chants de sa mère. Il faut restreindre, ce nous semble, la puissance que M^{me} Chénier aurait exercée sur son fils, et nous croyons que les *Analecta* de Brunck, qu'André lisait avec passion, ont plus fait pour l'essor de son génie poétique que les leçons et l'exemple de sa mère.

M. Anatole France a recueilli les œuvres d'une autre femme dont le nom ne peut être oublié dans une histoire de la littérature française: de même qu'on nommera toujours Elisabeth Santi Lomaca en parlant d'André Chénier, de même,

(1) Voir la lettre de M. Gabriel de Chénier à la *Revue politique et littéraire* (n^o 16, p. 382); Madame Chénier aurait toujours évité le contact de cette Lesparde.

en racontant la vie de Chateaubriand, on rappellera, comme disent les éditeurs, la jeune sœur de l'illustre René, une des figures les plus touchantes du siècle, et qui, si elle n'est pas une femme de lettres, est un caractère de race. On trouvera dans le volume publié par M. France les poèmes en prose de Lucile de Chateaubriand, à *la lune*, *l'aurore* et *l'innocence*, ses contes, *l'arbre sensible* et *l'origan de la rose* et ses lettres à Chénedollé, à M^{me} de Beaumont et à Chateaubriand. Mais, comme dans le volume consacré à M^{me} Chénier, nous sommes tenté de préférer aux œuvres de Lucile la biographie même de Lucile, écrite avec beaucoup d'esprit et de finesse par M. France. On sait la vie que menait la jeune fille dans le sauvage château de Combourg; elle avait un caractère fier et exalté; dans cette solitude, au milieu des bois et des landes, l'imagination de Lucile devint plus ardente encore et plus fiévreuse: elle était mélancolique, et se plût dans sa sombre mélancolie; elle entretenait volontiers en elle la pensée de la mort. Un M. de Malfilâtre, cousin de l'infortuné poète et conseiller au Parlement de Bretagne, avait touché son cœur; mais il ne sut rien de cet amour et partit. Quelque temps après, M^{me} de Farcy, sa sœur, l'emmena à Paris, et c'est ainsi que Lucile assista aux premières scènes de la Révolution; les tumultes populaires ne firent que surexciter son esprit: la tristesse qui l'avait envahie dès ses premières années, devint de plus en plus profonde; un jour, devant une glace, elle poussa un grand cri et dit: je viens de voir entrer la mort. Elle était sœur d'émigré, et, par conséquent, suspecte; elle se cacha un instant chez M^{me} Ginguéné, puis s'enfuit en Bretagne; elle fut arrêtée et jetée dans une prison, à Rennes; c'est alors qu'elle épousa un vicillard, le comte de Caud, qui devait mourir quinze mois après: le 9 Thermidor la sauva, mais son frère aîné, le comte de Chateaubriand, sa belle-sœur, M^{me} de Chateaubriand, une Malesherbes, sa sœur M^{me} de Farcy, sa mère avaient péri dans la tourmente. M^{me} de Beaumont la recueillit en 1802 dans sa maison de Savigny et noua avec elle une vive amitié. « Ce fut, dit M. France, de la part de Lucile, de brusques chaleurs, des élans impétueux; sa tête se prenait; l'amitié grondait en elle comme l'amour; l'orage était dans tous ses sentiments; tout lui était trouble et passion. Mais, quelque sympathie qu'inspire à M. France la touchante et romanesque M^{me} de Caud, il ne cache pas que « ce caractère immodéré était fatigant dans l'intimité, » et il rappelle ce mot de Chateaubriand sur sa sœur: « elle était déraisonnable. » Capricieuse, allant d'une extrémité à l'autre, indifférente à tout et s'échauffant pour une bagatelle, prompte à faire tous les sacrifices et ne souffrant pas la moindre résistance à ses désirs, pleine de sensibilité et de tendresse, mais soupçonneuse, se méfiant même de ses amis, prenant ombrage de la moindre démarche et se croyant en butte aux persécutions, Lucile était à ce moment la plus excentrique et la plus insociale des femmes. Elle fatigua par ses exigences la femme de René, M^{lle} de Lavigne, son amie d'enfance, qu'elle avait fait épouser à son frère, en dépit d'un oncle démocrate, M. de Vauvert. Pourtant, Chénedollé, l'auteur du *Génie de l'homme*, aimait Lucile; il se fit écouter; elle lui promit de n'être pas à un autre. Mais elle hésitait à se marier; bizarre comme elle était, portée à prendre des résolutions qui achevaient de déchirer son cœur déjà meurtri, elle se plût à désespérer Chénedollé, puis se dégoûta de lui et qualifia « d'impertinence » les démarches de cet amoureux timide; enfin, elle déclara qu'elle ne serait pas à lui. Malheureuse femme égarée, dit M. France, et en qui toute pensée, tout sentiment s'agrit et s'empoisonne. Déjà sa raison se troublait; M. France voit les premiers signes de

démence dans sa dernière entrevue avec Chéné-dollé, quand, froide et triste, elle le regarde partir et se penche une lampe à la main sur la rampe de l'escalier : dans cette implacable douceur, il y avait déjà de la folie. La mort de M^{me} de Beaumont lui porta le dernier coup; défiante comme Jean Jacques, voyant partout des espions et des persécuteurs, elle cachait son adresse à ses amis et s'imaginait qu'on déca-chetait ses lettres; sans cesse elle parlait de repos et ne se reposait jamais; la mort (9 novembre 1804) mit fin à cette existence qui n'était plus remplie que par l'inquiétude et la souffrance. Il faut remercier MM. Charavay d'avoir réuni pour la première fois en un volume les œuvres de l'infortunée Lucile; quant à l'étude de M. France, on jugera, avec les éditeurs, qu'elle est en harmonie avec la délicate figure qui en fait le sujet.

Le volume de M. Et. Charavay nous rappelle deux épisodes intéressants de l'histoire de l'Académie française. Il est divisé en deux parties : dans la première, l'auteur raconte, d'après les lettres du baron Guiraud, les vicissitudes de la candidature d'Alfred de Vigny à l'Académie; dans la seconde, il expose les phases de la candidature de Baudelaire aux fauteuils de Scribe et du P. Lacordaire. Vigny avait des titres éclatants qui auraient dû lui ouvrir de prime abord les portes de l'Académie; c'était un gentilhomme de vieille souche, et l'Académie aime l'ancienne noblesse; il avait composé des poèmes remarquables par la pureté de la forme et l'élévation de la pensée, il avait écrit des romans de haut style et des drames émouvants, et Charpentier, alors l'éditeur à la mode, avait publié ses œuvres complètes; enfin, Vigny comptait des amis dans la place, et pouvait être assuré de la voix de Nodier, de Victor Hugo, du baron Guiraud. Il échoua cependant et dut briguer plusieurs fois les suffrages de la docte assemblée; on lui préféra successivement le chancelier Pasquier, qui jouait un grand rôle politique; le bon Bal-lanche, à qui son âge et sa misère valaient plus de voix que son *Antigone*; M. Patin, excellent humaniste, universitaire éminent, protégé par l'école classique, mais qui n'avait pas le don d'écrire et qui est resté célèbre dans le monde des lettrés gouailleurs par la phrase du *chapeau* (1); Saint-Marc Girardin, lui aussi, universitaire spirituel et, de plus, homme politique; Sainte-Beuve et Prosper Mérimée. On imagine la colère de Vigny, obligé de faire plusieurs fois ses visites académiques. Tout le monde sait comment le reçut Royer Collard; le philosophe avait chez lui son médecin, et vint, en veloppé de sa robe de chambre, jusque dans l'antichambre, sans permettre à Vigny d'entrer plus avant; il demanda au candidat quels étaient ses ouvrages, car il ne lisait jamais les journaux ni rien de ce qui s'écrivait depuis trente ans : « je suis dans un âge où l'on ne lit plus, dit-il à Vigny, mais où l'on relit les anciens ouvrages; je n'écris plus, je relis, je relis. » Découragé par ses échecs répétés, l'auteur d'*Eloa* et de *Stello* poursuivait son ami, le baron Guiraud, de ses doléances. Guiraud, alors dans le Midi, où il soutenait d'in-terminables procès et reconstruisait ses usines, l'encourageait à maintenir sa candidature et à ne pas plier sous l'insuccès. Les lettres de cet académicien-manufacturier sont curieuses; au milieu des graves affaires qui l'occupent, des rivières qui débordent et des constructions

hydrauliques qui menacent ruine, tout en fai-sant à contre cœur et d'un façon bien inattendue le métier de « mécanicien, » le poète des *Élégies savoyardes* prend de loin sa part des luttes académiques, écrit à ses amis pour raviver leur zèle en faveur de Vigny, écrit à Vigny pour le consoler et lui faire espérer sa prochaine admis-sion dans le *cénacle*. « L'Académie, dit-il à son ami, est un corps où il y a quelques jeunes membres, mais rien de jeune dans la vitalité, et où l'intelligence collective est loin de valoir l'intelligence individuelle. Nous avons tous fait le même noviciat. Il n'y a de portes cochères que pour les hommes sans lettres; pour les autres, un très sévère guichet, et c'est un honneur d'entrer par là. Voyez M. Patin, M. Pas-quier... du premier coup: mais pour Victor Hugo, quatre scrutins, et pour Berryer, portes de bronze. » Enfin, le 8 mai 1845, Vigny fut élu en remplacement d'Etienne, l'auteur des *Deux Gendres*; il fit un mauvais discours de réception, sans finesse et sans belle humeur, se perdit dans des considérations vagues et assez emphatiques, critiqua très amèrement Napo-léon 1^{er} et sa cour, et couronna le tout par un panégyrique des romantiques. Mais quelle verte réponse il s'attira du vieux comte Molé! Le discours du directeur de l'Académie, dit M. Cha-ravay, ne fut qu'ironie et dédain; c'était un véritable réquisitoire; Molé fit l'éloge de l'Em-pire, il blâma Vigny de n'avoir pas cité Chateau-briand, il lui reprocha d'avoir méprisé dans *Cinq-Mars* la vérité de l'histoire et rabais-sé Richelieu aux dépens d'un étourdi ambitieux; il attaqua la doctrine exposée dans *Stello*, il critiqua d'un ton fort acerbe les rancunes de Vigny contre Racine, et, dans une péroraison habile, souhaita la fin de la lutte entre les clas-siques et les romantiques. Vigny fut profondé-ment blessé; mais il était enfin de l'Académie; il fut assidu aux séances, il s'efforça, comme il le disait, d'être le plus haut possible, et ce ne fut que vers la fin de sa vie, quand les douleurs physiques l'assiégèrent, qu'il ne sortit plus de « sa tour d'ivoire ». Son nom reparait dans la seconde partie de l'étude de M. Charavay. Lors-que Baudelaire eut la singulière idée de poser sa candidature à l'Académie française, il fit une visite à Vigny et lui offrit ses ouvrages; Vigny lut et relut les *Fleurs du Mal*: « Combien je vous trouve injuste, écrivit-il à Baudelaire, envers ce bouquet souvent si délicieusement parfumé de printanières odeurs, pour lui avoir imposé ce titre indigne de lui, et combien je vous en veux de l'avoir empoisonné par je ne sais quelles émanations de cimetière d'Hamlet! ». Mais un seul académicien connaissait et aimait Baudelaire; c'était Sainte-Beuve qui, dans ses dernières années, se sentait attiré vers les jeunes écrivains; dans un article du *Constitu-tionnel*, le célèbre critique fit l'éloge de Baudelaire, qui s'était bâti « à l'extrémité d'une langue de terre réputée inhabitable et par delà les con-fins du romantisme connu, un kiosque bizarre, fort orné, fort tourmenté, mais coquet et mysté-rieux, où on lit de l'Edgar Poë, où l'on récite des sonnets exquis, où l'on s'enivre avec le haschich pour en raisonner après, où l'on prend de l'opium et mille drogues abominables dans des tasses d'une porcelaine achevée ». Mais le nom de Baudelaire ne fut même pas prononcé dans la séance de l'Académie où l'on devait élire le successeur de Scribe, et Baudelaire qui avait osé présenter sa candidature au fauteuil du P. Lacordaire, écrivit, sur le conseil de Sainte-Beuve, une lettre de désistement, mo-deste et très polie, au secrétaire perpétuel. Au récit de cette aventure qui « méritait d'être contée comme un des traits de caractère les plus bizarres de Baudelaire, » M. Charavay a joint des anecdotes inédites qui peignent assez les défauts de l'écrivain, sa recherche de l'hor-

rible, sa prédilection pour tout ce qui est étrange ou malsain. On dira — et M. Charavay en fait lui-même la remarque — que ce sont là les infiniment petits de l'histoire littéraire; mais il ne faut pas négliger les petits côtés, les détails intimes et les documents en apparence insignifiants qui parfois nous instruisent mieux sur la vie et le caractère des personnages qu'une longue biographie; M. Charavay n'a pas perdu sa peine en quittant un instant les chro-niques du xv^e siècle pour entreprendre cette étude d'histoire littéraire, si piquante, si spiri-tuelle et accompagnée de renseignements si précis sur les académiciens de ces dernières années.

Signalons encore une publication de M. Tour-neux, la réimpression, d'après un exemplaire de la Bibliothèque nationale, de l'Eloge de Joachim Alexandre Metra le nouvelliste, par Leclerc de Sept-Chênes. Metra était, dans les dernières années du règne de Louis XVI, célèbre par son nez et ses bavardages politiques; il a, disait Meister, le plus énorme nez qu'on ait jamais vu en France et peut-être dans l'univers, et le duc de Lévis le représente établi sur la terrasse des Feuillants, où « sa gravité ministérielle l'avait rendu l'oracle » d'un cercle de « politiques sub-alternes ». Peu à peu, ajoute l'auteur des *Souvenirs et portraits*, des personnes de bonne compagnie eurent la curiosité d'écouter ce que l'on disait dans ce cercle; ils firent connais-sance avec Metra, qui ne manquait pas d'un certain jugement, et qui, depuis vingt ans qu'il lisait régulièrement les gazettes, avait contracté l'habitude d'apprécier assez bien les nouvelles; M. d'Aranda et d'autres diplomates finirent par lui envoyer dire les nouvelles qu'ils voulaient répandre. « C'est ainsi qu'après avoir commencé par être un objet de dérision, il fit autorité dans la haute société, » et il arriva plusieurs fois à Louis XVI de demander aux courtisans de Ver-sailles: « Qu'en dit le bonhomme Metra? » Quant à Leclerc de Sept-Chênes, l'auteur de l'Eloge de Metra, il était secrétaire du cabinet de Louis XVI; ce prince, étant encore dauphin, avait traduit les cinq premiers livres de Gibbon; ce fut Leclerc qui signa la traduction, mais il n'a pris aucune part à l'ouvrage, et il fut aussi peu le collabora-teur de Louis XVI que Metra était rédacteur de la *Correspondance secrète*. Dans un jour de gaieté, Leclerc composa l'oraison funèbre de Metra; c'est, comme dit M. Tournoux, une farctie et la débauche d'esprit d'un homme grave. Leclerc s'amuse à célébrer la façon de Metra sur le mode solennel des afflictions académi-ques :

Combien de fois l'avons nous vu ramener le courage abattu, faire revivre l'espérance presque éteinte, dresser des marches savantes, envoyer des escadres au secours d'un peuple qui combattait pour sa liberté, et cependant, au milieu de tant de mouve-ments, de tant d'agitations, de la lutte des Empires qui pesaient les uns sur les autres, conserver toujours le même calme et la même sérénité. O vous, orne-ments du séjour de nos Rois, arbres majestueux que Le Nôtre a plantés, c'est vous que j'atteste. Vous avez été témoins de sa gloire. Hélas! aujourd'hui vous semblez prendre part à notre douleur, etc.

Il serait injuste de ne pas louer dans les livres que nous venons d'examiner les têtes de pages et les fleurons qui servent, pour ainsi dire, de commentaire à chaque volume, les figures des frontispices et les illustrations. On remarquera dans la *Comédie des Académiciens* une curieuse gravure, tirée du livre du sieur de La Peyre: *De l'éclaircissement des temps* (1635). Elle représente le portrait du cardinal de Riche-lieu, entouré d'une couronne de rayons dont chacun est marqué par le nom d'un académicien. Dans les *Lettres grecques de Madame Chénier*, les illustrations de M. Guillaume Dubufe sont également dignes d'éloge. En tête de l'étude sur

(1) Nous citons cette phrase, après M. Charavay, comme un des plus amusants exemples de logomachie. « Disons-le en passant, ce chapeau, fort classique, porté ailleurs par Oreste et Pylade, arrivant d'un voyage, dont Callimaque a décrit les larges bords dans des vers conservés, précisément à l'occasion du passage qui nous occupe, par le scolaste, que chacun a pu voir suspendu au cou et s'étalant sur le dos de certains person-nages de bas-reliefs, a fait de la peine à Brumoy, qui l'a rem-placé par un parasol. » (*Études sur les tragiques grecs*. 1842. I, p. 114.)

Lucile de Chateaubriand, on trouvera une belle gravure qui représente le château de Combourg. De même, on appréciera les vignettes dont M. Calmettes a orné le travail de M. Charavay sur Vigny et Baudelaire, et le portrait de l'auteur des *Fleurs du mal* reproduit par héliogravure.
A. CHUQUET.

Die Hansestädte und König Waldemar von Dänemark. Hansische Geschichte bis 1376, von Dr. Dietrich Schäfer, a. o. Professor der Geschichte an der Universität Jena. Gekrönte Preisschrift. Jena, Fischer, 1879.

Le volume du professeur Schäfer a paru à Jena à peu près dans le même temps qu'à Bruxelles, l'ouvrage si intéressant de M. Léon Vanderkindere : *Le Siècle des Artevelde*; et cette coïncidence est curieuse à noter, car les deux publications peuvent être utilement rapprochées l'une de l'autre. De solides recherches, un plan nettement ordonné, un grand talent d'exposition, telles sont les qualités qui distinguent surtout le livre de M. Schäfer, dont le contenu est plus riche que ne pourrait le faire supposer le titre. L'auteur, en effet, à l'aide des matériaux les plus importants réunis dans ces dernières années et des documents inédits qu'il a recueillis, a pu, non-seulement le premier tracer un tableau fidèle des luttes mémorables des villes du nord de l'Allemagne contre le Danemark; il a réussi également à nous donner une histoire complète de la Ligue hanséatique jusqu'à la période de sa plus grande prospérité. Indépendamment de cet objet principal, il s'occupe de la situation des États du nord à la même époque et spécialement des villes appartenant à la Hanse. Dans ces dernières, il étudie le développement des institutions civiles et politiques, de l'industrie et des arts, en un mot, les progrès de la vie matérielle et intellectuelle; il observe avec un soin minutieux et fait clairement apercevoir les relations commerciales des villes hanséatiques avec les États du nord. Le livre de M. Schäfer peut donc être considéré comme formant un complément à celui de M. Vanderkindere. Les deux publications ainsi rapprochées constituent un tableau de la civilisation dans le nord de l'Europe tel qu'il serait difficile d'en tracer un plus riche et plus instructif avec les ressources dont la science dispose.

Nous ne pouvons songer à aborder l'examen détaillé de l'ouvrage de M. Schäfer; mais nous signalerons particulièrement aux lecteurs belges la partie consacrée aux relations de la Hanse avec la Flandre (p. 65-67). Ce passage condamne définitivement plus d'une assertion erronée, émise par Hardung, dans son mémoire sur l'origine du Comptoir hanséatique de Bruges (*Historische Zeitschrift* de Sybel, XXVIII).

ADOLF WOHLMUTH.

La Méthode graphique et les appareils enregistreur : leurs applications aux sciences physiques, mathématiques et biologiques, avec 63 figures, par le docteur Gustave Le Bon. (Extrait des *Rapports sur l'Exposition universelle de 1878*). Paris, Eugène Lacroix, 1879.

Voilà un titre assez rébarbatif, et plus d'un lecteur profane se dira, en le lisant : C'est un recueil de chiffres et de formules, passons. Tout en pensant de même, j'ouvris le volume plutôt par curiosité que par envie de m'instruire, je commençai par le feuilleter au hasard, et chaque fois le passage sur lequel je tombais était si intéressant que j'entrepris la lecture systématique de tout l'ouvrage. Je ne saurais dire combien ce sujet, aride en soi, est devenu attrayant sous la plume de l'auteur. Tout homme du monde,

tant soit peu familiarisé avec les questions scientifiques, qui veut avoir une notion exacte des moyens ingénieux par lesquels les chercheurs sont parvenus à décrire, dans leurs moindres détails, les phénomènes les plus compliqués et les plus fugitifs, n'a qu'à ouvrir ce rapport à la première page, j'en prédis qu'il ira jusqu'au bout. C'est qu'aussi le docteur Le Bon, qui l'a signé, est un physiologiste doublé d'un expérimentateur et d'un philosophe. Les instruments ne sont pas pour lui de simples machines; il y voit des organes de l'intelligence humaine qui viennent en aide à nos sens et leur sont supérieurs à maints égards, car ils ne se fatiguent et ne se trompent jamais. Il envisage son sujet de haut, il le suit dans toutes ses ramifications, il découvre et met à nu l'appui mutuel que les sciences se prêtent; et, comme à propos de chaque instrument ou de chaque méthode, il nous enlève avec lui, il étend admirablement notre horizon et nous fait voir un ensemble et une unité là où nous n'apercevions qu'un entassement sans ordre et sans plan.

C'est le premier ouvrage où la méthode graphique soit étudiée d'une manière complète comme science spéciale. A ce titre, ce livre est plus qu'un simple rapport, c'est un traité; je ne saurais affirmer cependant, vu ma compétence très restreinte à cet égard, s'il ne renferme pas de lacune. Il est divisé en trois parties. La première partie, qui s'occupe de la *Méthode graphique et de ses applications*, est une espèce d'introduction générale qui initie le lecteur aux procédés divers auxquels on a recours pour exprimer graphiquement les phénomènes. On y montre les avantages de la méthode graphique sur la méthode numérique, du dessin sur la formule. On y discute ensuite la valeur relative des diverses sortes de diagrammes — à coordonnées rectangulaires, — à coordonnées en colonnes, — à coordonnées polaires, — à courbes d'égal élèvement, — cartogrammes. — On donne des exemples de leurs applications à la physique, à la mécanique, à la météorologie, à la statistique, à la topographie.

A cette occasion, l'auteur nous fait connaître une nouvelle forme de diagramme, qu'il a imaginée, et dont il a fait un usage des plus heureux et des plus féconds dans ses *Recherches anatomiques et mathématiques sur les lois des variations du volume du cerveau, et sur leurs relations avec l'intelligence* (*Revue d'anthropologie*, 2^e série). Elle a pour but de substituer à la méthode des moyennes, qui est le plus généralement usitée en statistique, la méthode des groupes échelonnés. La méthode des moyennes a, en effet, quelque chose de factice et de trompeur, et elle a prêté plus d'une fois à la satire. Elle vous apprend, par exemple, que chaque Français consomme autant de kilos de viande par mois, ou que la vie moyenne est de quarante ans. Ces moyennes obtenues en réunissant les extrêmes, ceux qui mangent beaucoup de viande et ceux qui n'en mangent pas du tout, ceux qui meurent dans leurs jeunes années et ceux qui parviennent à la plus extrême vieillesse, n'ont guère d'utilité que pour constater des faits extrêmement généraux tels que le développement de la santé générale ou de la richesse publique. On n'en peut rien tirer d'autre.

La méthode du docteur Le Bon consiste essentiellement à diviser tous les cas en groupes de cas à peu près du même ordre, et à indiquer par une courbe tracée suivant certains principes l'importance numérique de chacun de ces groupes. Appliquée, entre autres, au mesurage des crânes, elle a mis en relief des lois extrêmement remarquables, et je ne puis résister au plaisir d'en citer une des plus significatives. Voici comment on procède. On opère, je suppose, sur mille crânes d'individus appartenant à la même

race. Au lieu de mettre ensemble les grands et les petits crânes et de prendre la moyenne, on comptera le nombre de crânes dont la capacité est entre 1,300 et 1,400 centimètres cubes, puis ceux dont la capacité est comprise entre 1,400 et 1,500, et ainsi de suite; et l'on trace une courbe qui indique à la fois, comme je le disais tantôt, la nature de chaque groupe et son importance. Or, on arrive de cette manière à constater, entre autres lois, que ce n'est pas tant au point de vue de la capacité absolue du cerveau que les races civilisées diffèrent des races sauvages, que par rapport à l'écart qui se manifeste entre les plus petits et les plus grands crânes. Les crânes des sauvages sont, pour ainsi dire, jetés tous dans un moule uniforme, tandis que ceux des Parisiens, par exemple, présentent les plus notables variations. Bien mieux, la capacité moyenne des crânes des Parisiennes est inférieure à celle des Polynésiennes; mais chez celles-ci, on ne rencontre pas d'aussi petits crânes que chez celles-là. Les courbes, singulièrement parlantes, du docteur Le Bon donnent lieu à mainte conclusion d'une portée aussi haute.

Je me suis un peu arrêté sur ces détails pour ne pas borner uniquement ce compte rendu à une sèche nomenclature; parce que je n'aurais produit par là qu'un décalque bien infidèle de l'ouvrage, qui est parsemé de faits curieux et pleins d'intérêt. Ainsi, à propos des cartogrammes, il cite l'application qui a été faite autrefois de ce procédé, par Minard, à la représentation des pertes de l'armée française dans la campagne de Russie. L'armée française, au moment où elle franchit le Niémen, est représentée par un ruban qui va en décroissant toujours dans la proportion des pertes qu'elle subit. La large bande du départ n'est plus qu'un mince filet au retour. Des 422,000 hommes qui franchirent le Niémen et dont 10,000 à peine devaient le revoir, 322,000 hommes étaient morts avant d'arriver à Moscou, et à l'approche des grands froids, des 100,000 hommes repartis de Moscou, il en restait à peine la moitié. N'est-ce pas, comme dit l'auteur, « la plus concise, la plus éloquente et la plus instructive des pages d'histoire » ?

La seconde partie traite de la *Méthode graphique comme moyen de recherches*. La méthode graphique n'est pas seulement un mode d'expression des phénomènes, c'est en même temps l'un des plus puissants moyens d'investigations dont le savant dispose; elle est d'une application avantageuse et féconde à la solution de divers problèmes d'astronomie et de navigation, de construction et d'industrie, de physique et de physiologie, de mécanique et de météorologie. Les bulletins de l'Observatoire de Bruxelles donnent des exemples de ces applications.

A ce sujet, M. Le Bon fait remarquer que les plus heureuses découvertes dans ce domaine sont rarement dues à des spécialistes. La raison en est simple. Le spécialiste n'est le plus souvent qu'un ouvrier, esclave de la routine, et il est, par métier, l'ennemi acharné de toutes les inventions émanant de gens qui ne sont pas de la partie. Veulez-vous réussir dans la vie, suivez les sentiers battus, faites comme tout le monde. évitez surtout l'originalité; vous arriverez à « cette médiocrité honnête qui ne fait pas d'envieux, » et vous parcourrez degré par degré la voie hiérarchique. Voilà le conseil que nous vous donnons, c'est le plus sûr; mais, comme l'a dit un illustre académicien, nous souhaitons tout bas que vous soyez assez fort pour ne pas le suivre. Ces réflexions judicieuses, M. Le Bon les fait à l'occasion d'une méthode graphique pour la détermination de la marche des chronomètres, qui permet une précision telle que le navigateur

peut, après une longue traversée, reconnaître la position de son navire avec une erreur souvent moindre que de quelques kilomètres. Mais l'inventeur, un éminent académicien, M. Yvon Villarceau, en a reçu sur les doigts de la part de son collègue, M. le commandant Mouchez, pour s'être avisé, lui étranger à la marine, de se mêler de navigation. Comment! un homme qui n'a peut-être jamais vu de tempête!

La troisième partie est consacrée aux *Instruments employés par la méthode graphique, ou les appareils enregistreurs*. Elle est nécessairement plus technique, et par cela même se prête beaucoup moins bien à l'analyse, mais l'auteur que l'auteur a su y jeter est toujours aussi grand. Je me contenterai de signaler les points principaux. Ce n'est guère qu'à partir du commencement de ce siècle, et même, à proprement parler, de la seconde moitié, que l'emploi des appareils enregistreurs est devenu général. Il y a plusieurs modes d'enregistrements : le mode mécanique — car les variations des forces peuvent se manifester sous forme de mouvement; — le mode photographique qui est d'un usage infiniment précieux en astronomie, en anatomie, en topographie. L'important, c'est de savoir se servir des instruments, pour ne pas aboutir à l'immense déception qui a frappé l'expédition anglaise pour le passage de Vénus. On avait dépensé des millions pour acheter des appareils, mais on avait oublié d'y attacher des photographes; de sorte qu'on est revenu avec une seule photographie, et encore avait-elle été prise par un praticien. — Enfin le mode optique, par lequel on transforme en signes visibles des mouvements trop imperceptibles ou trop rapides pour être aperçus à l'œil; par exemple, des vibrations sonores.

Je n'essaierai pas d'entrer dans la description des divers appareils régulateurs ou enregistreurs; je mentionnerai seulement que les inventions, toutes ingénieuses, du docteur Le Bon tiennent une place notable dans ce chapitre éminemment varié. Pour faire juger de l'intérêt que présente cette étude, anticipons un avenir qui ne tardera pas à être réalisé : il suffira de quelques perfectionnements encore, pour que la combinaison du phénakistoscope, invention de notre illustre Plateau, de la photographie et du phonographe puisse rendre aux orateurs et aux chanteurs, dont les talents aujourd'hui ne laissent pas de trace, toutes les apparences de la vie. De même qu'on vend leurs figures, on pourra faire commerce de leurs gestes et de leurs voix; leur gloire, actuellement plus éphémère qu'eux-mêmes, traversera les âges, et la postérité pourra se donner indéfiniment des jouissances jusqu'à présent réservées à leurs seuls contemporains. J. DELBOEUF.

BULLETIN.

Library of Harvard University. Special publications. I. — Catalogue of scientific serials of all countries including the transactions of learned societies in the national, physical and mathematical sciences. 1633-1876. By Samuel H. Scudder. Cambridge, 1879, in 8°. — L'activité qui se déploie dans toutes les branches des connaissances humaines s'est manifestée particulièrement de nos jours dans l'augmentation considérable du nombre des sociétés savantes. Cette augmentation est telle que le savant, le littérateur, l'artiste doivent renoncer le plus souvent à satisfaire le désir légitime de connaître au moins l'existence, sinon le contenu, des recueils qui servent d'organes à celles de ces sociétés dont les travaux l'intéressent. Pour s'orienter à travers les multiples jalons plantés dans le présent et le passé du vaste domaine intellectuel, un bon guide est désormais nécessaire, et c'est pour répondre à cette nécessité que M. Scudder a entrepris le catalogue

que nous signalons, un beau volume de 358 pages imprimé, comme le sont, du reste, tous les livres américains du genre de celui-ci, avec infiniment de soin et de clarté. Il contient l'énumération méthodique, aussi complète que possible, des sociétés savantes existantes, avec la liste des publications de chacune d'elles; à cette liste sont jointes trois tables : table des noms des lieux où se trouve le siège de chacune des sociétés; table des titres; table des matières. La table des titres comprend 40 pages à deux colonnes de 70 lignes; chaque titre n'occupant qu'une ligne, le nombre des sociétés renseignées s'élève donc à plus de 5000. La table des matières est dressée d'après un plan systématique parfaitement ordonné. Nous devons nous borner à ces indications sommaires; mais nous croyons qu'elles suffiront à faire apprécier l'importance de l'œuvre entreprise par M. Scudder. Le savant américain a bien mérité de tous ceux qui s'intéressent au mouvement intellectuel, en menant à bonne fin un travail aussi vaste et qui est appelé à devenir le *vade-mecum* des établissements scientifiques. Bien qu'il soit édité sous les auspices de la Harvard University, ce recueil est cependant une publication spéciale, et nous doutons qu'on puisse l'obtenir par voie d'échange. N. R.

— Les collaborateurs de la vaste collection Heeren et Ukert, éditée aujourd'hui sous la direction de M. W. von Giesebrecht, par F.-A. Perthes, de Gotha : *Geschichte der europäischen Staaten*, se sont réunis à Munich le 29 septembre. Il résulte des rapports présentés à l'assemblée que les travaux en préparation ou en cours d'exécution qui doivent compléter le recueil, auront tous vu le jour dans un avenir relativement prochain. Le dernier volume (table) de l'histoire de la Grèce de M. G. Hertzberg, vient de paraître. Le t. II de l'histoire de France de M. K. Hillebrand (qui va jusqu'en 1848) a paru tout récemment aussi. En préparation ou en cours d'impression : le tome II de l'histoire des Pays-Bas de M. Wenzelburger; le tome II de l'histoire de Bavière, de M. Riezler; la suite de l'histoire d'Espagne, par M. Fr. Schirmacher; le tome I de l'histoire des États de l'Eglise, par M. Brosch; Histoire de Venise, par M. G. Thomas; Histoire du Wurtemberg, par M. P. Stählin; les Histoires de Prusse, de Russie, de Pologne, de Suède et de Danemark, dont plusieurs volumes ont vu le jour. L'histoire d'Allemagne va être refaite sur un nouveau plan; la rédaction en sera confiée à divers savants, qui traiteront chacun une grande période historique. Une nouvelle édition de l'histoire d'Autriche a été reconnue également nécessaire. M. A. Huber est chargé de cette publication, qui formera six volumes. La Hongrie et la Bohême auront leur histoire spéciale.

— La librairie Trübner vient de publier le 1^{er} volume du *Setubandha*, grand poème prâkrit, par S. Goldschmidt. En 1846, M. Hofer, de Greifswald, en avait promis une édition qu'il ne donna jamais. Paul Goldschmidt, mort si malheureusement à Ceylan, il y a trois ans, avait mis la main à cette entreprise; enfin, un jeune professeur de Strasbourg fait paraître le texte : la traduction nous est promise pour l'an prochain. La langue prâkrite, si pauvre jusqu'à présent en textes publiés, représente l'état le plus ancien des langues dérivées du sanskrit et a une importance de premier ordre pour l'étude des dialectes modernes de l'Inde aryenne.

— *La Critique et la Science de M. Bartholomæus*, par C. de Harlez. Louvain, 1879. — L'auteur répond aux critiques injustes et peu courtoises adressées par la *Jenaer Literaturzeitung* à son *Manuel de la langue de l'Avesta* (cf. *Athenæum belge*, 1879, p. 56). Nous sommes heureux de signaler aux lecteurs ce court travail, aussi modéré dans la forme que péremptoire dans le fond. C. M.

— L'éditeur H. Manceaux, de Mons, annonce la publication prochaine d'un ouvrage de M. Louis Hymans, intitulé : *Belgique contemporaine*. Ce

volume renfermera le tableau complet des institutions, de la politique, du développement des sciences, des arts, des lettres, de l'industrie, du commerce et de l'agriculture depuis 1830.

— Le *Pobilyblion* apprécie en ces termes une publication que nous avons eu occasion de signaler, les *Œuvres de Ghillebert de Lannoy*, éditées par M. Potvin : « C'est la première fois que la curieuse figure de ce personnage, qui tient une place importante dans l'histoire du xv^e siècle, est mise en pleine lumière. M. Potvin nous donne de lui une biographie qui pourra s'enrichir de nouveaux détails et gagner en précision : une telle vie d'ailleurs mériterait un livre, et l'auteur n'a voulu faire qu'une introduction aux *Œuvres*. Son but était de réunir tout ce qui est sorti de la plume de Ghillebert, et de le publier après une révision attentive des manuscrits; il l'a atteint, et nous ne pouvons que le féliciter... On pourrait lui signaler des distractions comme celle qui lui fait nommer deux fois (p. XLIII et XLIV), Henri V au lieu de Henri VI, ou des erreurs comme celle qui lui fait (p. XXXIII) donner Jean, seigneur de Lannoy, comme fils de Hugues (v. *Chron. de Math. d'Escouchy*, II, 525); mais nous préférons le louer de nous avoir donné un volume si intéressant, si rempli de renseignements de tout genre, dont les érudits feront leur profit. »

— M. E. Uricoechea, professeur à l'Université de Bruxelles, vient d'entreprendre la traduction de la *Grammaire arabe* de C. P. Caspari (4^e édition allemande), qu'il a de plus remaniée en partie. Le 1^{er} fascicule est en vente chez le traducteur, 61, rue de la Concorde, à Bruxelles.

— A dater du 1^{er} octobre, la direction du *Magazin für die Literatur des Auslandes*, revue littéraire qui compte quarante-huit années d'existence, est confiée à M. Ed. Engel, littérateur à Berlin.

REVUES ÉTRANGÈRES.

FORTNIGHTLY REVIEW. — WESTMINSTER REVIEW. — EDINBURGH REVIEW. — NINETEENTH CENTURY.

FORTNIGHTLY REVIEW, Octobre. *La Bibliothèque du British Museum*. — M. W.-P. Courtney, après avoir résumé rapidement l'histoire de ce dépôt célèbre, examine le projet, formé dans ces derniers temps, d'en imprimer le catalogue complet, projet dont l'exécution lui paraît peu désirable, et, en tous cas, irréalisable. Le catalogue manuscrit, mis aujourd'hui à la disposition des lecteurs, comprend à peu près 3,000 volumes; quand il sera terminé, il n'en comprendra pas moins de 4,000. La rédaction de cet immense recueil est bien loin d'être sans défauts, et il serait impossible d'imprimer le catalogue sans une révision attentive; mais en supposant cette première difficulté vaincue, il en est une autre bien autrement grave. L'impression ne pourrait être commencée avant 1885. A cette date, la Bibliothèque ne posséderait pas moins de 3,200,000 ouvrages. Un catalogue imprimé de cette vaste collection coûterait au minimum 1,750,000 francs pour 80,000 pages d'impression, soit 96 volumes in-4^e. Outre que cet énorme recueil n'aurait pas beaucoup plus d'utilité pour les visiteurs de la salle de lecture que le catalogue manuscrit actuel, on peut affirmer qu'il trouverait à peine cinquante acquéreurs. E.

La WESTMINSTER REVIEW est en veine de biographies; son numéro d'octobre n'en contient pas moins de trois, celles de Brougham, de La Marmora et du prince de Bismarck. Toutes ces biographies sont fort étudiées et fort complètes.

Peu d'existences, assurément, ont été mieux remplies que celle de l'ancien chancelier du Royaume-Uni, peu de talents aussi variés, d'activités aussi févères ont été plus constamment mises au service de meilleures causes. Le nom de lord Brougham n'est pas seulement associé à tous les grands événements de l'histoire anglaise, au procès de la reine Caroline, au succès du bill de réforme, à l'organisation de l'enseignement public, il se retrouve aussi chaque

fois qu'il s'agit de réaliser, par l'initiative privée, de nouvelles améliorations, de nouveaux progrès sociaux. Sans doute le bouillant luteur a eu ses défauts et ses erreurs — qui donc n'a pas les siens? — mais sa carrière, prise dans son ensemble, est un des plus frappants exemples de ce que peuvent faire la persévérance et le travail unis à l'intelligence, et elle contient plus d'un enseignement utile à méditer pour les générations qui s'élèvent. Au moment où l'on vient de célébrer le centenaire de l'illustre homme d'Etat, il était bon de nous tracer de lui un portrait fidèle. La *Westminster Review* l'a compris, et il faut l'en remercier, en même temps que féliciter son collaborateur anonyme d'avoir si bien réussi dans une tâche qui ne laissait pas de présenter ses difficultés.

Brougham s'est éteint dans une sorte de glorieuse apothéose; telle n'a pas été précisément la fin du brillant soldat, du parfait galant homme qui fut un des plus dévoués et des plus actifs agents de l'émancipation italienne. Après avoir connu toutes les ivresses de la popularité, toutes les satisfactions du pouvoir, La Marmora mourut pauvre et presque délaissé. Un jour de revers avait suffi à détruire un prestige dû à d'éclatants services politiques et militaires. On peut dire que la défaite de Custozza, la conviction de son infériorité comme général en chef et surtout les odieuses accusations lancées contre lui par certains énergumènes avaient porté à l'ancien ministre un coup dont il ne se releva jamais. C'est son testament qu'il a laissé dans deux ouvrages d'une égale valeur quoique d'une inégale renommée: « Discours sur l'organisation de l'armée italienne » et « Un peu plus de lumière sur les événements politiques et militaires de 1866. » On se souvient de l'impression produite par ce dernier livre et des attaques qu'il valut à son auteur de la part de la presse officieuse allemande. La Marmora avait servi de premier négociateur à Cavour dans les pourparlers que l'immortel ministre avait entrepris en vue d'une alliance italo-prussienne dont son génie avait prévu toutes les conséquences; c'est à lui aussi qu'était échue la tâche de conclure cette alliance et de faire faire un pas décisif à l'unification de sa patrie. Il avait donc tenu à bien définir son rôle et surtout à prouver que la plus entière loyauté avait toujours été le mobile de ses actions. Il est hors de doute que cette vigoureuse défense valut à La Marmora un regain de popularité chez ses compatriotes. Quant à leur respect et à leur estime, il n'avait cessé de les posséder, et l'Italie ne tardera pas à rendre une justice entière à cet homme qui ne fut pas un génie, mais qui restera un type accompli d'honneur, de patriotisme et de loyauté.

Nous voudrions bien ne pas donner à cette rapide analyse un caractère presque exclusivement politique; mais comment ne pas dire un mot de la remarquable biographie du prince de Bismark qui précède celle de Brougham dans la *Westminster Review*? En inaugurant une politique commerciale qui aura son contre-coup sur l'industrie anglaise, le grand chancelier allemand devait naturellement attirer sur lui l'attention des publicistes d'Outre-Manche. Il va sans dire que, payant à sa politique extérieure un juste tribut d'admiration, ils sont moins sympathiques à la direction qu'il donne aux affaires intérieures de l'Empire.

Nous n'avons pas à nous prononcer sur ces délicates matières, nous nous bornerons à citer la conclusion de l'étude que nous signalons;

« L'Allemagne a montré ce qu'elle peut faire dans la guerre, mais où est l'homme d'Etat qui la guidera dans les voies de la paix? La tâche de cet homme ne sera pas aisée; il aura à lutter avec les préventions d'une monarchie militaire, à restreindre les privilèges d'une aristocratie puissante, intelligente et obstinée, à convaincre une nation faite par l'épée, que les plus glorieux succès ne sont pas ceux que l'on remporte sur les champs de bataille. La situation entière de l'Allemagne réclame un tel homme d'Etat... Il n'y a pas lieu de désespérer des chances de paix et de liberté rationnelle en Allemagne. Nous oublions trop que son éducation politique n'a com-

mencé qu'il y a peu de temps; elle oublie de même les leçons qu'elle a reçues. Mais elle possède tous les éléments d'une existence constitutionnelle active et solide, et nous devons espérer de voir un jour l'Europe centrale occupée par une Allemagne véritablement unie, paisible et progressive. Avant que cet espoir se soit réalisé, le nom du prince de Bismark appartiendra à l'histoire; il ne sera plus de mode depuis longtemps de l'honorer ou de le mépriser. On se souviendra de lui comme d'un homme qui a fait une grande œuvre, non une œuvre parfaite et complète en elle-même, mais une œuvre de préparation. Il est comme le roi David, un homme de guerre depuis sa jeunesse, et il lui a donc seulement été donné de tracer le terrain sur lequel ceux qui viendront après lui construiront le temple de la paix et de la justice. »

Ainsi parle éloquemment la *Westminster Review*, d'une façon qui prouve ses sentiments persistants de sympathie pour le plus grand politique de l'époque actuelle.

La vieille revue whig, l'*EDINBURGH REVIEW*, est loin d'éprouver de semblables sentiments, et elle fait en termes très durs le procès aux actes récents du prince de Bismark. Son appréciation est intéressante à lire parce qu'elle montre de quelle façon une importante fraction de l'opinion publique anglaise juge les événements qui se déroulent dans l'Empire germanique; nous la reproduisons à ce seul titre.

« Si le prince de Bismark aura la chance de surmonter les conséquences de cette fâcheuse politique et de quelle façon il y parviendra, nous ne le savons pas. Mais, en jetant un regard en arrière sur les huit années pendant lesquelles il a de fait gouverné l'Allemagne, nous pouvons dire que, par sa politique intérieure, il a fait de son mieux pour jeter dans une inextricable confusion l'empire qu'il a fondé, et que s'il venait à disparaître subitement, il laisserait un véritable chaos derrière lui. Nous ne devons certainement pas désespérer de l'Allemagne. Elle a passé par de pires épreuves, elle survivra au pessimisme, au matérialisme, au socialisme, au protectionnisme et à tous ces mauvais expédients auxquels les hommes ignorants, pour y trouver la sécurité, s'accrochent dans les temps troublés. Mais si nous pensons qu'intrinsèquement parlant la nation est restée saine, si nous ne pouvons souscrire aux critiques de M. Renan, qui juge l'Allemagne à un point de vue français trop exclusif, son état actuel, quoique transitoire, est très grave, et elle aura à payer fort cher pour avoir abandonné son sort à la volonté d'un seul homme, dont un observateur très froid a dit: « Il a agrandi l'Allemagne, il a amoindri l'Allemagne. »

Le *NINETEENTH CENTURY*, prenant le contre-pied des deux autres revues que nous venons de citer, nous montre l'Angleterre jugée par un Allemand. Cet Allemand n'est autre que M. Karl Hillebrand, et ce nom seul, bien connu de nos lecteurs, suffit à dire tout ce qu'il y a de finesse et de profondeur à la fois dans les « lettres familières sur l'Angleterre moderne » M. Karl Hillebrand sait rendre hommage à la science et à la littérature anglaise, il sait aussi, avec infiniment de tact et d'esprit, reprendre les erreurs que les écrivains britanniques commettent facilement quand ils jugent, sans les avoir étudiés sur place, les hommes et les choses du continent. Cette première lettre sera suivie de nouvelles communications. Si l'on y retrouve toutes les qualités qui distinguent celle-ci, elles formeront un des plus utiles recueils que l'on puisse consulter pour se former une idée juste et vraie de la Grande-Bretagne. J. C.

NOTES ET ÉTUDES.

LETTRES PARISIENNES.

Paris, 26 octobre.

La *Nana*, de M. Emile Zola, a commencé à paraître dans le *Voltaire* le 15 de ce mois. Toutes les trompettes de la réclame avaient sonné sa venue. Outre les annonces de la qua-

trième page des journaux et les affiches sur tous les murs, on a vu, à l'instar de ce qui se fait à Londres, des hommes-affiches se promener par les rues, portant sur la poitrine et sur le dos l'engageante invitation: *Lisez Nana!* C'est une grosse partie et pour le journal et pour le romancier; rien n'a été négligé en vue du succès.

Jusqu'ici, le succès est modéré; la curiosité des deux ou trois premiers jours passée, on se montre en général médiocrement satisfait. On trouve la peinture horriblement crue, blessante pour les yeux et les oreilles, sans compensation suffisante. On relève de plus, en ces tableaux qui ont comme première prétention celle d'être exacts, quantité de petits détails faux dont tous les vrais Parisiens sont choqués. Un intime ami de M. Zola, un de ceux pour qui le maître n'a pas de secrets et qui ont eu connaissance de ce qui est actuellement achevé du manuscrit (les trois quarts seulement), me disait lui-même l'autre jour: « Je ne suis pas sans quelque inquiétude pour *Nana*; quand M. Zola a fait l'*Assommoir*, il traitait un sujet qu'il connaissait bien. De vingt à vingt-cinq ans, en ses années de vie dure et rude, il a vécu parmi les ouvriers de Paris, il a connu chacun des types qu'il a peints. Le monde de *Nana*, au contraire, est un monde qui lui est toujours resté étranger: il a recueilli un certain nombre de renseignements, dans les journaux surtout; il a visité quelques appartements, fait causer quelques personnes; mais toute sa science s'arrête là. *Nana* n'est plus un livre vécu. » La suite nous montrera si les appréhensions du disciple sont fondées ou non. La publication doit durer six mois, et il serait absurde de juger un gros livre sur quelques pages. La publication par feuillets n'est pas favorable d'ailleurs aux romans de M. Zola. Il procède par grandes masses, par tableaux d'ensemble, par longues descriptions. Le coup de hache qui, à chaque feuillet, arrive au bas de la sixième colonne, tombe souvent fort mal à propos pour l'intérêt. Attendons le volume pour juger définitivement.

Au moment même où *Nana* faisait son entrée dans le monde au milieu d'un beau vacarme, un autre livre paraissait aussi modestement que possible, sans même se faire annoncer: le sixième volume des *Origines du christianisme*, de M. Ernest Renan, un auteur aux productions duquel le public lettré fait en général grande attention. Celui-ci est intitulé: *L'Eglise chrétienne*. C'est l'avant-dernier du grand ouvrage qui a commencé avec la *Vie de Jésus* et dont la publication aura duré près de vingt années. Un dernier volume, intitulé: *Marc-Aurèle*, complètera le travail. J'imagine que l'*Athenæum* publiera un de ces jours une étude critique sur ce volume, et je veux me borner ici à l'annoncer. La première partie m'a paru quelque peu languissante; il est tel chapitre, comme celui consacré au Gnosticisme, que j'avoue n'avoir pas bien compris. La seconde moitié du volume m'a paru très supérieure. Les chapitres sur le martyre de saint Polycarpe, sur les premières Communautés chrétiennes des Gaules, sur les Evangiles apocryphes sont charmants, écrits avec délicatesse, pleins de vues délicates et ingénieuses. Les meilleurs catholiques en accepteraient, en général, les développements. On sent que l'auteur a maintenant le pied sur le terrain solide des faits historiques. Ce qu'il s'est efforcé de mettre en relief dans ce volume, c'est la constitution de l'Eglise chrétienne, comme le titre l'indique. Une orthodoxie se forme, et dans la constitution de cette orthodoxie, c'est l'Eglise de Rome qui joue le rôle principal.

Le roman de M. Alphonse Daudet, *les Rois en exil*, publié d'abord en feuillet dans le journal *le Temps*, vient de paraître à la librairie Dentu. Je ne garantis pas que ce nouveau roman ait le

succès du *Nahab*. L'action est assez faible et vers la fin tourne court. On n'y reconnaît pas autant de personnages dont Paris se soit occupé, et vous savez combien une ombre de scandale ou tout au moins de médisance contribue au succès d'un livre. Pourtant ici les tableaux de genre empruntés à la vie parisienne, carressés avec amour, abondent encore. Il y a quelque chose de féminin dans le talent de M. Daudet, et ce qui est un grand élément du succès, il aura toujours les femmes pour lui. Il n'est plus tout à fait un poète aujourd'hui; mais il a été poète à dix-sept ans et il s'en souvient. Il est aisément ému; il se plaît à décrire ces sentiments délicats qui ont toujours leur part même dans la vie bourgeoise ou folle de notre temps; il a le doux mélange du sourire et des larmes discrètes; enfin, ce qui est rare et apprécié même de ceux qui seraient embarrassés de dire pourquoi ils sont sensibles à ce mérite, il écrit en une langue harmonieuse et distinguée; il charme l'oreille sans vaine rhétorique. Depuis longtemps déjà, sa place est marquée à l'Académie française qui l'a couronné, et je crois bien que le jour où il y posera sa candidature, il n'y aura qu'une voix pour lui dire d'entrer.

Nous avons eu ces jours derniers un véritable événement artistique. L'association des artistes dramatiques, fondée par le baron Taylor, donne tous les ans, au profit de sa caisse, un grand concert. Le dernier a eu lieu jeudi dernier, dans la vaste salle du Trocadéro. La *Great attraction* de la fête, comme disent nos voisins d'Outre-Manche, était Madame Adelina Patti, qui n'avait plus chanté à Paris depuis le jour où elle s'est appelée la marquise de Caux, et qui vient d'être engagée pour une série de représentations au théâtre Lyrique. C'est Paris qui a fait autrefois la renommée de M^{me} Patti; elle nous revient aujourd'hui après des triomphes sans nombre remportés sur toutes les scènes de l'Europe, et il faut bien le dire aussi, quelques scandales dont sa vie privée a été l'objet et dont nos chroniqueurs, grands amis du scandale, n'ont pas manqué de faire tapage. Pour moi, je vous l'avoue, je n'aime pas à parler de ces sortes de choses. Je ne vois pas en quoi la vie privée des artistes, louable ou non, regarde le public, qui n'a, somme toute, à s'occuper que du talent. M^{me} Patti, avant de se faire entendre de nouveau sur la scène, a voulu se présenter d'abord sous le patronage d'une bonne œuvre; elle est venue chanter au profit de ses camarades. Le concert a produit soixante-dix mille francs; c'est vous dire quel admirable effet avait produit le nom en vedette sur l'affiche. On peut dire que tout ce que Paris compte d'illustrations en tout genre, tout ce qu'il renferme en ce moment d'étrangers millionnaires étaient à ce concert. Je ne crois pas qu'il soit possible d'imaginer plus admirable salle, soit au point de vue des noms célèbres, soit au point de vue des magnifiques toilettes. M^{me} Adelina Patti y a remporté un succès sans précédent, je crois, un de ces succès « à l'italienne, » par le nombre des bravos et des rappels. Il faut avoir vu ce spectacle pour savoir ce que peut être l'enthousiasme d'une foule de six mille personnes. Elle a chanté d'abord un grand air de *Sémiramide*, et l'on a vu que depuis dix années la voix de la grande cantatrice n'a rien perdu de sa légèreté, de sa grâce, de sa souplesse. C'est un plaisir sans pareil de la voir se jouer de toutes les difficultés, monter et descendre, monter surtout, exécuter les trilles et les roulades. Puis est venu un air d'*Ernani*, exécuté avec plus de perfection encore; et ensuite, comme M^{me} Sarah Bernhardt, qui n'aime pas à partager les succès avec qui que ce soit, après avoir promis son concours, avait jugé bon de faire savoir au dernier moment qu'elle ne viendrait pas, M^{me} Patti s'est dévouée et a chanté, en français cette fois, un troisième morceau. Alors

ce n'a plus été de l'enthousiasme, ç'a été du délire. Le public ne se lassait pas d'applaudir, d'acclamer, de rappeler. Tous les chapeaux étaient en l'air, tous les mouchoirs s'agitaient, la moitié de la salle s'était levée. Si Madame Patti n'est pas satisfaite du public parisien, c'est qu'elle est bien exigeante. Il faut bien reconnaître aussi que jamais elle n'a été plus merveilleuse artiste.

Je vous écris un peu triste aujourd'hui. Un de nos peintres les plus distingués, un de mes anciens camarades de Rome à la Villa Médicis, M. Edouard Blanchard, vient de mourir; nous l'avons enterré ce matin. Fils d'un graveur distingué, il avait remporté le grand prix de Rome en 1867, et c'est là-bas que nous nous étions connus. C'était un brave garçon, très loyal, très sincère, très droit, aimé de tous ses camarades. Il avait de plus un véritable talent. On l'appréciait, même à côté de Henri Régnault, si brillant alors, si plein de vie, et dont rien ne pouvait faire prévoir la fin tragique: car alors qui se fût douté des événements de 1870? Quand la guerre éclata, Blanchard, qui était Parisien, revint lui aussi et fit vaillamment son devoir dans les rangs des régiments de marche de la garde nationale. Il avait depuis conquis sa place au premier rang de nos peintres, et à chaque salon on s'arrêtait devant ses tableaux. Il était surtout un coloriste, élevé à l'école des Vénitiens, il avait de la vigueur et de la puissance, il était peintre vraiment. Les belles dames le recherchaient comme portraitiste presque autant que M. Carolus Durand ou M. Bastien-Lepage. Il avait obtenu toutes les récompenses, hormis la grande médaille du Salon, et l'on se disait que celle-là aussi lui arriverait forcément un jour ou l'autre. Il était jeune, heureux, admiré; marié depuis deux ans à peine, il avait une femme charmante et une petite fille. Tous ces rêves de gloire, tout ce bonheur sont finis maintenant. En trois jours, une fluxion de poitrine, à laquelle les médecins n'ont rien compris, l'a emporté. C'est là la vie humaine, hélas! L'impossible et inexorable nature se raille de nos espérances et de nos ambitions, et bien souvent ce sont les meilleurs et les plus dignes de vivre qui partent les premiers. Qu'importe! et n'est-ce pas, après tout, que leur vie soit longue ou courte, ceux qui ont vécu pour le travail et l'art qui ont le plus vécu et méritent le plus d'être enviés!

CHARLES BIGOT.

CHRONIQUE.

Nous avons publié dans notre dernier numéro le résumé de la circulaire adressée aux écrivains du pays par la commission directrice de l'Exposition littéraire de 1880. On comprendra les difficultés qu'à rencontrées cette commission, à dresser une liste complète de toutes les publications, si nombreuses et si diverses, avec ou sans nom d'auteur, dues à la plume de nos compatriotes, vivants ou décédés, et, par suite, l'impossibilité d'envoyer une circulaire à chacun des intéressés. La commission leur transmet donc, par la voie de la presse, un appel général, espérant que chacun d'eux aura à cœur de l'aider dans l'entreprise patriotique dont elle a pris la direction, sur l'intelligente initiative de M. Louis Hymans. Nous rappellerons que les notices bibliographiques doivent être expédiées, sans affranchir, à M. le Président de l'Exposition Nationale, 25, rue du Trône, à Bruxelles.

L'Association internationale africaine a reçu par le dernier courrier de Zanzibar des nouvelles de l'expédition belge.

MM. Popelin et Vanden Heuvel, après avoir quitté la côte le 10 juillet, se sont dirigés vers Mpwapwa en suivant à peu près l'itinéraire de Stanley dans son premier voyage (à la recherche de Livingstone). Pendant cette marche, les deux voyageurs ont fortement souffert des fièvres qu'ils avaient prises au passage de la Makata. Ils sont arrivés à

Mpwapwa le 15 août, y ont séjourné, et ont pu s'y rétablir à peu près complètement; ils écrivaient de Chunyu, en date du 2 septembre, qu'ils comptaient se mettre en marche le lendemain pour traverser l'Ougogo. MM. Popelin et Vanden Heuvel ont rejoint à Mpwapwa la caravane des éléphants conduite par M. Carter. Parti de Dar es Salam le 2 juillet, M. Carter était arrivé à Mpwapwa le 3 août. Les éléphants, chargés chacun d'environ 1,000 livres, avaient pu gravir les montagnes, traverser les rivières, les marais, les ravins. Contrairement à l'opinion généralement accréditée, les éléphants ont pu se passer de pain et se sont contentés de la nourriture du pays. Ils avaient voyagé à travers des districts infestés par la tsétsé, dont la piqûre est, comme on le sait, mortelle pour les chevaux, les bœufs et les ânes. Littéralement couverts de ces insectes, il ne paraissent pas avoir souffert de leurs morsures. Un des éléphants est cependant mort peu de temps après l'arrivée de M. Carter à Mpwapwa, mais il paraît avoir succombé à une attaque d'apoplexie. M. Carter se proposait d'accompagner MM. Popelin et Vanden Heuvel dans leur voyage vers Tabora. M. Dutalis avait été fortement atteint des fièvres; M. Popelin, craignant de le voir succomber et agissant conformément à ses instructions, a donné à son compagnon l'ordre de revenir en Europe. M. Dutalis s'est embarqué le 19 septembre à bord d'un steamer de la « Union Mail Steam Ship Co, » en destination de Southampton par voie du Cap.

Les courriers de M. Cambier n'étaient pas encore arrivés à la côte au moment du départ de la malle.

— Les fouilles d'Olympie ont été reprises le 13 octobre. Voici, d'après une liste récemment publiée, le nombre des objets trouvés pendant les quatre campagnes précédentes: sculptures en marbre et en pierre, 1,328; bronzes, 7,464; terres cuites, 2,094; inscriptions, 696; monnaies, 3,035.

Décès. Bernhard Stark, professeur d'archéologie à l'Université d'Heidelberg, mort à l'âge de 55 ans. Il préparait une grande « Histoire de l'archéologie de l'art, » dont le 1^{er} volume seulement est terminé.

— Karl Eckert, musicien, né à Potsdam en 1820, mort le 14 octobre à Berlin, où il remplissait les fonctions de maître de chapelle de la Cour. — Ferdinand Kürnberger, romancier, auteur dramatique et critique littéraire, né en 1823 à Vienne, mort à Munich, le 14 octobre. — Dr Gruchot, juriconsulte, mort à Hamm, le 9 octobre, à l'âge de 75 ans. — Eberhard Jonak, professeur d'économie politique à l'Université de Prague, mort en cette ville, le 11 octobre, à l'âge de 59 ans; auteur d'une « Théorie de la statistique. » — Adalbert Müller, littérature, mort à Regensburg le 13 octobre, à l'âge de 78 ans. — Charles Henry Carey, économiste américain, mort à Philadelphie, le 11 octobre. — M. Solowjoff, historien russe, mort à Moscou, à l'âge de 60 ans.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES SCIENCES. Séance du 11 octobre. — La classe vote l'impression, dans le Bulletin, d'une note de M. A. Jorissen, intitulée: « Sur l'emploi du chlorure de zinc comme réactif de certains alcaloïdes, glucosides, etc. » Lectures: Note de M. Montigny « sur des arcs-en-ciel surnuméraires; » Note de M. Van der Mensbrugge « sur quelques phénomènes curieux observés à la surface des liquides en mouvement. »

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE CLASSE DES BEAUX-ARTS. Séance du 9 octobre. — M. J. Callaerts, de Anvers, fait savoir qu'il est l'auteur de la symphonie de concours portant pour devise: « Le travail rend une nation florissante, » à laquelle la Classe a voté une mention honorable et un prix d'encouragement de cinq cents francs. M. Ed. Fétis saisit la Classe d'une proposition qui lui a été faite par

M. H. Dufresne, inspecteur général de l'instruction publique, à Paris, ayant pour objet d'étendre l'action de l'œuvre de la Croix Rouge aux objets d'art en temps de guerre.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES LETTRES. Séance du 13 octobre. — M. Wauters achève la lecture de son travail intitulé : « Des efforts tentés, à la fin du XVII^e siècle, pour entraîner la Belgique dans le système prohibitionniste. » M. Wauters a montré dans une étude précieuse (Bulletins, 2^e série, t. XXXIV) que la liberté de commerce comptait déjà chez nous des défenseurs au milieu du XVII^e siècle. Plus tard, quelques pays voisins, notamment l'Angleterre et la France, adoptèrent des mesures sévères dans le but de protéger leur industrie nationale ; les Pays Bas espagnols, resserrés entre ces deux pays et la Hollande, n'ayant avec l'Allemagne que des communications gênées par l'interposition du pays de Liège, en souffrirent considérablement. Le pays conservait encore néanmoins de grandes ressources, puisque Bruxelles, ruiné par le bombardement en 1695, fut rebâti en quelques années, et que, en 1704 et les années suivantes, nos provinces se couvrirent rapidement d'un magnifique réseau de routes. Mais quelques économistes du temps, Vander Meulen, Ophoven, Cardon, avaient leur thème. Ils voulaient relever le commerce et l'industrie, d'une part, en aggravant les lois douanières et en prohibant absolument certains produits étrangers, tels que les draps ; d'autre part, ils désiraient ouvrir aux navires de mer une voie qui les conduisit à travers la Flandre jusqu'en Brabant, en Hainaut et jusqu'à la Meuse, où d'autres canaux auraient été creusés. Leurs efforts échouèrent. Après avoir, le 8 avril 1699, publié un édit qui donnait raison à leurs exigences, le gouvernement de l'électeur de Bavière fut assailli de réclamations de la part de ceux dont l'industrie était florissante et dont les intérêts furent atteints ou menacés par des mesures de représailles de la part des autres Etats européens. Au mois de juillet 1699, l'ancien tarif fut rétabli.

Les projets de voies navigables n'eurent pas un meilleur sort, et il résulte des documents du temps, que l'on se heurta aux obstacles qui, aujourd'hui encore, arrêtent les travaux d'amélioration du cours de l'Escaut et de ses affluents à l'aval de Gand. Outre des difficultés d'argent, on se trouva devant plusieurs solutions dont chacune avait ses côtés faibles, et dans l'incertitude tout fut ajourné. L'avocat Vander Meulen, qui était l'âme des innovations projetées, avait cherché un appui dans les nations ou métiers de Bruxelles, livrées depuis quelques années à une sourde fermentation. Avec leur concours, il réussit à faire convoquer à Bruxelles une assemblée des députés des villes, où les mesures les plus vigoureuses pour la prohibition des fabricats étrangers furent préconisées. Ce fut alors que le gouvernement dut incliner en ce sens, mais bientôt d'autres intérêts réclamèrent à leur tour. Il en résulta des mécontentements qui menaçaient d'aboutir à des désordres terribles, lorsque le gouverneur prit la résolution de faire agrafer les principaux doyens et Vander Meulen. M. Wauters s'est spécialement attaché à faire ressortir la conduite de ce dernier qui, après avoir conseillé à l'autorité supérieure de réprimer « les usurpations » des nations, se produisit en tribun, en mandataire du peuple de Bruxelles. Son travail se termine ainsi : « Ni la cause que Vander Meulen défendit avec tant de passion, ni la manière dont il la servit, ne peuvent réveiller nos sympathies. Elles doivent être réservées pour les idées généreuses, en faveur des hommes qui luttent au grand jour, sans craindre de confesser hautement leurs principes. Pour ceux-ci, la part de gloire qu'ils recueillent après leur mort n'est qu'un faible dédommagement des affronts qu'ils subissent, des périls qu'ils bravent. La reconnaissance de la postérité a transformé en piédestal l'échafaud d'Anneessens, tandis que les rapports secrets et les écrits anonymes de Vander Meulen n'ont pas sauvé ce personnage de l'oubli. »

SOCIÉTÉ ROYALE DE BOTANIQUE. Séance du 4 octobre. — M. Gravis soumet à l'examen de l'assemblée des spécimens de diverses variétés du *Festuca elatior* et des spécimens du *Festuca loliacea* M. Th. Durand montre des échantillons du *Jasione montana* munis de rosettes couronnant des rejets assez longs et ressemblant à ceux du *J. perennis*. M. Marchal fait connaître qu'il a observé à Goëles *Anthemis tinctoria* et *Berteroa incana*, et signale la découverte d'abondants spécimens, du *Cochlearia officinalis*, à Herzele. M. Muller a rapporté des environs de Blankenberghe un échantillon du *Trifolium resupinatum*, espèce qui, d'après M. Crépin, n'est très-probablement que spontanée en Belgique.

SOCIÉTÉ DE MICROSCOPIE. Séance du 25 septembre. — L'assemblée vote l'impression dans le recueil des Mémoires, d'un travail de M. Deby, intitulé : « Sur les apparences microscopiques des valves des diatomées. » — Assemblée générale du 12 octobre. M. le Dr Ledeganck, président, présente le rapport annuel sur les travaux de la Société. Le nombre des membres s'élève à 150 (il était de 133 en 1878). La Société est en relation d'échange avec 100 sociétés scientifiques. M. Bauwens, trésorier, rend compte de la situation financière. M. H. Van Heurck est nommé vice président, en remplacement de M. J. Deby résidant à l'étranger.

BIBLIOGRAPHIE.

REVUE DE BELGIQUE. 15 oct. — Ern. Van Elewyck Ghillebert de Lannoy, voyageur, diplomate et moraliste du xv^e siècle. — C. Lemonnier. La manie du seigneur de Jouvencières. Nouvelle. — Ch. Potvin. Charles De Coster. — Poésies : Anatole Harzé, l'Ecolière Françoise Le Roy. Automne. Hippolyte Laroche, Quatrain. Françoise Le Roy, Un rayon sur la neige. — Joseph Gérard. Nos ancêtres à la fin du XVI^e siècle, à propos du livre de M. Vanderkindere.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. Septembre. — Rapport de la commission des épidémies sur une communication officielle concernant l'épidémie de varicelle qui a sévi dans la commune de Knesselaere (Kuborn). — Remarque historique sur les premiers soins et secours à donner en cas d'accidents et de maladies subites (Boëns). — Proposition de M. Gluge concernant les moyens à employer pour réprimer la falsification des denrées alimentaires. Discussion.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE. T. XXII, 4^e livr. Etude sur l'enseignement et en particulier sur le programme des mathématiques dans la section des humanités des athénées et des collèges (C. Bergmans). — La propriété foncière à Sparte (G. Mallet). — Le pouvoir impérial pendant les trois premiers siècles de l'empire romain (P. Willem). — Les facultés des lettres en Belgique (Bréal).

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE D'ANVERS. T. IV, 3^e liv. La mer d'El-Djuf, projet de mer intérieure dans le Sahara occidental (W. Burls). — Le Congrès de géographie commerciale.

ANNALES DE L'INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE DU LUXEMBOURG. — T. XI. Histoire de Laroche (Am. de Leuze). — Les comtes de Chiny. Suite. (H. Goffinet). — Deux documents se rapportant à l'histoire du duché de Bouillon. — De l'importance des diverses localités du pays de Luxembourg en 1701 (En. Tandel). — Varia (Le même).

JOURNAL DES BEAUX-ARTS. 15 oct. Questions à l'ordre du jour. — Musée du Conservatoire. — Un souvenir. — Viollet-le-Duc, Duc et Labrouste. — Les Belges à Munich.

REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE. 11 octobre. Susemihl, La politique d'Aristote, grec et allemand. — Ferrero, Etude sur la marine romaine. — Montaut, Revue critique de quelques questions historiques se rapportant à Grégoire de Nazianze et à son siècle ; comment les chrétiens accommodèrent à la théologie la langue de la philosophie grecque. — Baumgarten, Vie et correspondance de Sleidan. — Rousset, La conquête d'Alger. — Variétés : E. Thomas, Une source du texte et

des scolies de Virgile, son origine et son véritable caractère. — Académie des inscriptions. — 18 oct. Zottoli, Cours de langue et de littérature chinoises pour les missionnaires. — Bayet, Les inscriptions chrétiennes de l'Attique. — Flasch, La frise du Parthénon. — La Conjuraison des Fous de Murner, p. p. Gödeke. — Pypine, Histoire des littératures slaves. — V. d. Pfordten, Le dialecte thessalien. — Académie des inscriptions. — 25 octobre. Lepsius, Les mesures de longueur babylonienne et assyrienne d'après la tablette de Senkereh ; Oppert, Les mesures de Senkereh et de Khorsabad et les explications de M. Lepsius ; Lettre de M. Oppert au secrétaire de l'Académie de Berlin et réponse de M. Lepsius. — Les poésies de Claudien, t. II, p. p. Jeep. — Skeat, Notes de la triple édition du Piers Plowman (1^{er} art.). — Suphan, Deux discours. — Académie des inscriptions.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 18 octobre. M. Gustave Flaubert, ses romans de mœurs antiques (J. Lemaitre). — La monarchie de Juillet, d'après M. Victor du Bled (G. de Novion). — De l'influence actuelle de la littérature française aux Pays Bas (Bonet-Maury). — Le cardinal Bessarion, d'après M. Henri Vast. — Etudes et discours de M. Ernest Bersot. — Notes et impressions (L. Ulbach). — Bulletin. — 25 octobre. La Revue historique, de MM. Gabriel Monod et Fagniez (A. Debiddour). — Rapport sur les travaux du conseil de la Société asiatique pendant l'année 1878-1879 (E. Renan). — Frédéric Chopin (Léo Quesnel). — Causerie littéraire. — Notes et impressions (Cl. Caraguel). — Bulletin.

REVUE SCIENTIFIQUE. 18 octobre. L'éclairage public et privé, au point de vue de l'hygiène des yeux (Javal). — Le rôle des prophètes dans le développement des idées religieuses chez les Hébreux (M. M. Vernes). — La mécanique chimique d'après M. Berthelot. — Les néctaires des plantes (G. Bonnier). — Les chemins de fer, les canaux, les routes et les ports de France. — La métaphysique de Claude Bernard (Letourneau et Ch. Riche). — Académie des sciences de Paris. — Bibliographie. — Chronique. 25 octobre. La matière radiante (W. Crookes). — Le volcan de Santorin, d'après M. Fouqué. — Le traité franco-américain (Foucher de Careil). — Les relations commerciales entre la France et les Etats-Unis (F. Wood). — Académie des sciences. — Chronique scientifique.

REVUE DES DEUX MONDES. 15 oct. Mémoires inédits de M^{me} de Rémusat, publiés par M. P. de Rémusat. Le procès du général Moreau, la Cour impériale, les fêtes du couronnement. — Georgette (Th. Bentzon). — Lord Beaconsfield et son temps II. La jeune Angleterre (Cucheval Clarigny). — Diderot inédit, d'après les manuscrits de l'Hermitage. I. L'idée du transformisme dans Diderot (E. Caro). — La marine de Syracuse. I. Les Quinquèmes de Denys l'Ancien (Jurien de La Gravière). — L'état de nos connaissances sur la constitution intérieure du globe (R. Radau). — La légende de Faust (A. Barine). — L'instruction primaire sous l'ancien Régime (F. Brunetière). — Chronique.

JOURNAL DES SAVANTS. Août. La morale anglaise contemporaine (Ad. Franck). — Inscriptions gréco-égyptiennes (E. Miller). — Etude sur la géographie comparée (F. de Saulcy). — Etude sur des maximes d'Etat (G. Hanotaux). — Septembre. Fragmenta philosophorum græcorum (E. Egger). — Musée des Archives départementales (A. Maury). — Etude sur la géographie comparée (F. de Saulcy). — Le Secret du Roi (E. Caro). — Etude sur des maximes d'Etat (G. Hanotaux). — Lettres inédites de La Grange (Ch. Giraud).

SÉANCES ET TRAVAUX DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. Octobre. Rapport sur le concours pour le prix Bordin (J. Zeller). — Comment le druidisme a disparu (Fustel de Coulanges). — Les Celtes et l'influence celtique (H. Martin). — Les mélodies grecques. Histoire et esthétique (Ch. Leveau). — L'Eglise pendant la Révolution (A. Du Chastellier). — Les parlements du roi, 1589-1596 (A. Desjardins).

REVUE MARITIME ET COLONIALE. Octobre. Etude sur la législation réglementant la coupe et la récolte des herbes maritimes (L. Ayrault). — Sur la propulsion des navires à coques jumelles. — Les Anglo-Français dans la Plata sous la dictature de Rosas (1835-1852). — Statistique des pêches maritimes (1878). — L'Académie royale de marine jusqu'à son

affiliation avec l'Académie des sciences (A. Doneaud du Flan). Le cuirassement des navires — Mission et organisation générale des services du département de la marine (P. Fournier). — Les essences forestières du Japon (Dupont). Une famille dans la marine au XVIII^e siècle, 1692-1789 (P. Margry). — Les expériences d'artillerie Krupp à Meppen. — Chronique. — Comptes rendus. — Bibliographie.

LA NATURE. 11 oct. Les origines et le développement de la vie (E. Perrier). — Nouvelles explorations des ruines de Palenque, Mexique (Maler). — Baromètre dynamique (Winckler). — 18 oct. Le gorille et le chimpanzé du Palais de Cristal de Londres. — Congrès périodique des sciences médicales à Amsterdam. — Système Agudio pour la traversée des montagnes par les voies ferrées (L. Baclé). — Les étoiles doubles (Ch. Boissay). — Les découvertes du Dr Leitner dans le Dardistan (De Drée). — Un mot sur l'irradiation (J. Plateau). — Recherches sur les effets de la machine rhéostatique (G. Planté). La mer de Sargasse. — 25 oct. Le dressage des chevaux par l'électricité (G. Tissandier). — La faune des îles Fanning (Streets). — Les agrandissements de la Bibliothèque nationale à Paris (Ch. Letort). — Les martyrs de la science (G. Tissandier). — Association pour l'avancement des sciences.

L'EXPLORATION. 12 octobre. Européens et Américains (H. Bionne). — Expédition de Nordenskiöld au détroit de Behring (fin) (V. H. Kramer). — Caboul et Bala-Hissar (J. Girard). — Les Etudes géographiques : Explorations et Voyages depuis dix ans (A. Delaire). — Sociétés savantes. — Nouvelles de tous les points du globe. — 19 octobre. Le canal de Panama et l'avenir de l'Amérique centrale (Thiele). — Moscou et ses environs (L. Botkine). — Les Etudes géographiques : Explorations et Voyages depuis dix ans (fin) (A. Delaire). — La ville et la citadelle d'Herat (J. Girard). — Nouvelles de tous les points du globe. — Plan de la ville de Moscou. — 26 oct. Voyage au Japon de M. le Dr Voiekof (L. Botkine). — La Doctrine Monroe. — Algérie. Le Pays des Onled-Sidi-Cheik. — San-Francisco (G. Verbrugghe). — Le Voyage de la frégate *la Magicienne* dans l'Océan Pacifique. — Nouvelles de tous les points du globe.

REVUE BORDELAISE. 16 octobre. La réforme de l'enseignement public en France (E. Bony). — Les provinces basques (J. Lauga). — Romanciers contemporains (E. Duranty). — Revue des livres. — Causerie dramatique. — Chronique musicale. — Revue de la presse. — Bulletin universitaire du sud-ouest.

POLYBIBLION. Partie littéraire. Octobre. Jurisprudence (J. de Bernon. A. de Claye). — Romans, contes et nouvelles (F. Boissin). — Ornithologie (J. d'Aubecourt). — Comptes rendus : Théologie ; Sciences ; Belles-lettres ; Histoire. — Bulletin. — Variétés. — Chronique. — Questions et réponses.

DE GIDS. Octobre. Het wonderland (S. A. Naber). — De Kalewala (H. U. Meyboom). — Verre handelsvrienden (P. N. Muller). — Saskia (W. P. Wolters). — Het internationale feest by den Kanonnenkoning (A. L. W. Sayffardt).

DE TYDSPIEGEL. Oct. Sociale studiën (A. J. Domela Nieuwenhuis). — Geschiedenis van den dag (Noorman). — Eene bydrage tot de geschiedenis der grondwetsherziening. — Onze militaire byeenkomsten, door een Plattelander. — Mengelwerk.

UNSERE ZEIT. 15 oct. Französische Stücke auf deutschen Bühnen (R. von Gottschall). — Geistiges Leben und neue Literatur der Spanier (G. Diercks). — Die Gründung der französischen Republik (R. Leuter). — Zur Geschichte der zeitgenössischen Poesie Englands (A. Mary F. Robinson) VI. — The School of culture. — Todtenschau : K. Giskra G. Dina. G.-F. Schömann.

DIE NATUR. 22 oct. Der russische Urwald und seine Bewohner (A. Kohn). — Ueber ein bemerkenswertes Züchtergebnis der Fettseisserasse (J. Kühn). — Die 52 Naturforscherversammlung in Baden-Baden (D. Brauns). — Literaturbericht. — Anthropologische Mitteilungen. — Entomologische Mitteilungen. — Physikalische Mitteilungen. — Meteorologie des Monat August 1879. — 29 oct. Das Seewasser-Aquarium (H. Sturm). — Die Witterung in Europa und seiner Umgebund (P. Schreiber). — Ungarischer Goldreichtum (A. Berghaus). — Literaturbericht. — Alpenvereine. — Barometer-

und Psychrometer-Kurven von Halle für den Monat September.

IM NEUEN REICH. N^o 42. Verhandlungen über die deutsche Bundesverfassung im Sommer 1814 (H. Baumgarten). — Schwäbische Bauerntheater (J. Lautenbacher). — Die Memoiren der Kurfürstin Sophie von Hannover

EDINBURGH REVIEW. Octobre Germany since the peace of Frankfort. — Mozart. — The philosophy of colour. — Spedding's Life of Bacon. — The civil engineers of Britain. — The family of Mirabeau. — Froude's Cæsar. — The code of criminal law. — Impressions of Theophrastus Such. — Afghanistan.

QUARTERLY REVIEW. Octobre. Pascal and his editors. — The College of physicians. — Albert Dürer. — The Founder of Norwich cathedral. — Joseph de Maistre in Russia. — Froude's Cæsar. — The weather and its prediction. — Henry IV of France. — The submission of the clergy. — Principles at stake.

FORTNIGHTLY REVIEW. Octobre. South Africa once more (J.-A. Froude). — The Channel Islands (G. Shaw Lefevre). — Reply to « Fallacies of evolution » (G. J. Romanes). — Parliamentary government in America (H. White). — Antonio Scialoja (E. Dicey). — Education and the London School Board (Hon. E.-L. Stanley). — The conflict of laws (Fr. Harrison). — A word with some critics (The Editor). — The British Museum Library (W.-P. Courtney). — Home and foreign affairs.

NINETEENTH CENTURY. Octobre. Modern atheism and Mr Mallock (Miss L.S. Bevington). — Flogging in the army (A. Forbes). — Familiar letters on modern England (K. Hillebrand). — The new departure in Indian finance (H. Fawcett). — Lucrezia Borgia (H. Schütz Wilson). — Baptism (Rev. Dean of Westminster). — Notes by the way in India : The land and the people (J. Caird). — Recent science. — The olympian system versus the solar theory (R. Hon. W. E. Gladstone).

WESTMINSTER REVIEW. Octobre The federation of the english Empire. — The law of real property. — The indian mutiny — Cavour and Lamarmora — The Bohemians and Slovaks. — Prince Bismarck. — Lord Brougham — India and our colonial Empire. — Contemporary literature.

NEW QUARTERLY MAGAZINE. Octobre. India's need and England's duty. — Our public schools. IV. Rugby. — The maid of song (Th. G. Hake). — Workhouse visiting and management during twenty-five years — The story of a lie (R.L. Stevenson). — G. H. Lewes. — Realism in dramatic art. — What does Home Rule mean? (A. Home Rule). — Mr. Hardy's Novels. — Can army short service be made to work? — Selected books.

THE ACADEMY. 11 Octobre. Loftie's Ride in Egypt. — The University of Copenhagen. — Ewald's Representative Statesmen. — Vivian's Wanderings in the Western Land. — New danish and norwegian poetry. — A translation of the Atys. — Storm's English philology — Daubree's Studies in experimental geology — The celebration of the eighteenth centenary of the destruction of Pompeii. — Nohl's Life of Mozart. — 18 octobre. Eytou's Key to Doomsday and Court of Henry II. — Chodzko's Translations of russians songs — Mackenzie Walcott's English minsters — Dr. Sepp's Mission to Tyre. — Obituary : Peter Heise — Florence letter. — Correspondence. — Eitel's Chinese Dictionary. — The autotype reproduction of Turner's Liber studiosorum. — Letter from Smyrna. — The Antwerp Salon of 1879. — 25 oct. Raine's Historians of the Church of York. — Mathews' Up the Amazon and Madeira rivers — Recent works on mohammadan theology. — Ross Neil's plays. — Benham's Memoire of Catharine and Craufurd Tait — Roger's Chartulary of the cistercian priory of Coldstream — Unpublished letters of Mrs. Piozzi. — Jeffries on colour-blindness. — Luchaire on the pyrean idioms. — New fragments of te frieze of the Parthenon. — Karl Bernhard Stark.

THE ATHENÆUM. 4 oct. Madame Schwabe's Reminiscences of Cobden. — Farrar's Life of St. Paul. — Buddha Gaya. — Peacock's Life of Rainbowe. — Copyright in the colonies. — The philological Congress at Trèves. — The meeting of the library Association. — Wallace's Australasia. — Dr. Ho-

lub's travels. — Private collections. — The Troad. — Notes from Naples. — 14 oct. Lady Westminster's Tour in Scandinavia and Russia. — Leland's Life of Lincoln. — Henderson's Life as an angler. — Elwes's History of the castles, mansions and manors of western Sussex. — Notes from Paris — Vischer's Luca Signorelli and the italian Renaissance. — Private collections of England. — Macfarren's Treatise on counterpoint. — 18 oct. The North American Review. — Edward's Account of Russia. — Brassey on English trade. — Mrs. Potter's Memories of Lancashire. — Cicero's Letters. — Scott on the rise of mediæval architecture. — 25 oct. M. Renan on the origin of Christianity. — Convicts and convict prisons. — Sala's Sketches of Paris. — St. John's Life of Rajah Brooke. — Historical and antiquarian publications. — Capt. Markham's and the dutch expedition's arctic cruises. — Account of the third year's excavations at Olympia.

NATURE. 16 oct. Polar ice (H. N. Moseley). — The silk goods of America — Darwinism and other essays. — Our book shelf. — Letters to the editor. — Geographical notes. — Bieli's comet. — The galleries of the cutting ants of Texas (G. T. Betany). — Routes to China via Asam (S. E. Peal). — Karl Friedrich Mohr. — The international astronomical Society (A. Winnecke). — Influence of electricity on vegetation — The diffusion of liquids (W. Chandler Roberts). — The Parkes Museum of hygiene. — Notes — Some recent experiments on the crystallisation or supersaturated saline solutions (J. M. Thomson). — On the early stages of the cæcilians. — Philosophy of the pupation of some butterflies. — University and educational intelligence. — 23 oct. The intra-mercurial planet question. — Australasia. — Our book shelf. — Letters to the Editor. — Our astronomical column. — Geographical notes. — The planets of the season (T. W. Webb). — Nordenskiöld's arctic voyages. — Hering's Theory of the vision of light and colours (W. Pole) — A. H. Garrod — John Miers. — Notes. — The sanitary Congress. — University and educational intelligence. — Scientific serials. — Societies and Academies.

PROCEEDINGS OF THE GEOGRAPHICAL SOCIETY. Octobre. Survey operations of the Afghanistan expedition ; the Kurram valley (G. Martin). — History and present condition of our geographical knowledge of Madagascar (J. Sibree) — Geographical notes. — Obituary. — Proceedings of the geographical section of the British Association. — Proceedings of foreign Societies.

MIND. Octobre. M. Max Müller and fetishism (A. Lang). — An empirical theory of free will (G. A. Simcox). — Relations of reason to beauty (E. Gurney). — On causation (S. H. Hodgson). — J. Stuart Mill. III (Bain). — Notes and discussions. — Critical notices. — New books. — Miscellaneous.

THE NATION (New York). 2 oct. The week — The party of discontent. — The fisheries question. — Viollet-le-Duc. — Special correspondence. — Correspondence. — Notes. — Reviews — 9 oct. The week — The revival of the Grant " Boom ". — English and irish land agitation. — The graphic method. — Correspondence. — Notes. — Reviews. — 16 oct. The week — Organization versus the machine. — The origin of the " Strong man cry ". — Correspondence. — Notes — Reviews.

INTERNATIONAL REVIEW. Octobre. The light of Asia (O. W. Holmes). — The negro exodus (F. R. Guernsey). — The political situation in France (A. Talandier). — Mr. Blackmore's novels (G. B. Smith). — Protection and socialism (J. L. Laughlin). — Von Holt's History of the United States (H. C. Lodge). — The study and practice of medicine by women (J. R. Chadwick). — Contemporary literature.

RIVISTA EUROPEA. — L'Inghilterra nell' Asia (E. M. Clerke). — Cecco d'Ascoli e l'Acerba (F. Barriola). — Della spettroscopia siderale (G. Pozzolini). — Amleto e Don Chisciotte (Ivan Torqueneff). — Dagli Abruzzi, Bozzetti appenninici (O. Albi). — Il partito conservatore in Italia (Sbarbaro). — Les baigneuses de Royan (J. Lugol). — Rassegna letteraria e bibliografica : Germania, America, Francia, Polonia, Italia. — Cronaca geografica. — Rassegna politica. — Notizie letterarie e varie — Bullettino bibliografico.

RASSEGNA SETTIMANALE. 12 oct. Gli esami di licenza liceale — Le miniere dell' Elba e l'industria siderurgica. Della frequenza delle malattie presso gli operai. — Corrispondenza da Parigi. — Corrispondenza da Napoli — La settimana. — L'età di pietra nella Cina e nel Giappone (C. Puini). — Il senso dei colori nell' uomo e negli animali (The Nation). — Bibliografia. — Notizie. — Riviste. — 19 oct. Le Finanze italiane. — La Biblioteca Vittorio Emanuele. — Corrispondenza da Londra. — La Settimana. — Aspazia (I. Gentile). — Corrispondenza letteraria da Parigi (A. C.) — La Cronaca di Dino Compagni (O. Guerrini). — Bibliografia. — 26 oct. Le trattative commerciali tra la Germania e l'Impero Austro Ungarico. — La Società Siciliana d'Economia e il lavoro dei fanciulli. — Il nuovo regolamento per gli esami liceali — La Settimana. — Cornelia Martinetti (E. Masi). — Dell' imposta progressiva nella Repubblica fiorentina (G. Ricca Salerno) — Le sezioni industriali degli Istituti tecnici (F. Rodriguez). — Bibliografia. — Notizie. — Riviste.

Annales de la Société scientifique de Bruxelles Troisième année 1878-1879. Bruxelles, Hayez. 1 vol in-8°.

Frick, H. Les écoles communales (Annales de la Société d'éducation populaire de Laeken). Brux., Manceaux, 25 c.

Juste, Théodore. Joseph II (Bibliothèque Gilon). Verviers, Gilon, 60 c.

Picard, Edmond. Introduction aux Pandectes belges. — Pandectes belges. Introduction du tome deuxième. — Paradoxe sur l'avocat. Introduction du troisième tome des Pandectes belges. Bruxelles. F. Larcier, 1878-1879. 3 broch. in 8°.

Referencen en andere gedichten uit de xvr^e eeuw verzameld en afgeschreven door Jan de Bruyne, uitgegeven door K. Ruelens. I (Uitgaven der Antwerpsche Bibliophilen n^o 4). Antwerpen, Kockx.

Wendelen, M. Abrégé d'histoire universelle à l'usage de l'enseignement primaire et moyen. Brux., Manceaux 1 fr. 75 c.

Breslau, H. Jahrbücher der deutschen Reichs unter Konrad II. I Bd. 1024-1031. Leipzig, Duncker u. Humblot. 12 M.

Castro, Giovanni de. Milano e la Repubblica Cisalpina giusta la poesia, le caricature ed altre testimonianze dei tempi. Milano, Dumolard. 4 L.

Coffin, J. T. Des colonies et de l'Afrique centrale. Paris, Delagrave.

Congrès international de la propriété artistique, tenu à Paris du 18 au 21 septembre 1878. Paris, Imprimerie nationale.

Dictionnaire général d'administration, p. p. A. Blanche et P. Dupont. Livr. 1-2. Paris, Dupont. Complet, 30 fr.

Dürr, Alph. Adam Friedrich Oeser. Ein Beitrag zur Kunstgeschichte des 18. Jahrhunderts. Leipzig, Dürr. 6 M.

Ferrand, J. Les institutions administratives en France et à l'étranger. Paris, Cotillon. 6 fr.

Ferrière, E. Les Apôtres : Essai d'histoire religieuse d'après la méthode des sciences naturelles. Paris, Germer Baillière. 4 fr. 50 c.

Fröhner, W. La verrerie antique. Description de la Collection Charvet. Paris, Rouveyre. 30 fr.

Gretschel, H. und G. Wunder. Jahrbuch der Erfindungen. 15. Jahrg. Leipzig, Quandt. 6 M.

Grün, Karl. Culturgeschichte des siebzehnten Jahrhunderts. I. Bd. Leipzig, Barth. 8 M.

Jacob, P. L. Les amateurs de vieux livres. Paris, Rouveyre. 3 fr.

Kaufmann, G. Deutsche Geschichte bis auf Karl den Grossen I. Bd. Die Germanen der Urzeit. Leipzig, Duncker 7 M. 20 Pf.

Lauth, J. F. Aus Aegyptens Vorzeit 1 Heft. Die prähistorische Zeit Aegyptens. Berlin, Hofmann. 2 M.

Makart, H. Festzug der Stadt Wien 27 april 1879. I. Lfg. Wien, Perles. 5 M.

Müller, H. D. Die inlogermanische Sprachbau in seiner Entwicklung. Göttingen, Vandenhoeck. 9 M.

Mohl, Jules. Vingt-sept ans de l'histoire des études orientales. 1840-1867. T. I. Paris, Reinwald, 7 fr. 50 c.

Pünjer, G. Ch. B. Geschichte der christlichen Religionsphilosophie seit der Reformation I. Bd. Bis auf Kant. Braunschweig, Schwetschke. 10 M.

Rendu, A. Code de la propriété industrielle : Brevets d'invention. Paris, Pedone-Lauriel. 3 fr. 50 c.

Rogge, W. Oesterreich seit der Katastrophe Hohenwart-Beust. Leipzig, Brockhaus. 16 M.

Schwartz, F. L. W. Die poetischen Naturanschauungen der Griechen, Römer und Deutschen in ihrer Beziehungen zur Mythologie. 2. Bd. Berlin, Besser 6 M.

Treuenfeld, v. Die Tage von Ligny und Belle-Alliance. Hannover, Helwing. 21 M.

Viollet-le-Duc, E. E. De la décoration appliquée aux édifices. Paris, Ballue. 8 fr.

Wittich, Karl. Struensee. Leipzig, Veit.

L'ATHENÆUM BELGE est en vente :

A Bruxelles, au bureau du journal, 26, rue de la Madeleine; à l'Office de Publicité, 46, même rue; chez M. G. Maçolez, rue de l'Impératrice, 13.

A Paris, chez M. Ernest Leroux, libraire-éditeur, 26, rue Bonaparte.

OFFICE DE PUBLICITÉ

46, RUE DE LA MADELEINE, 46.

—
LES

Libertés Communales

Essai sur leur origine

et leurs premiers développements en Belgique,

dans le Nord de la France

et sur les bords du Rhin

PAR

Alphonse WAUTERS

Deux parties in-8°.

14 francs

Histoire populaire de la Belgique

PAR

LOUIS HYMANS

18^{me} ÉDITION.

1 vol. in-8°. 4 francs.

J. DESOER,

IMPRIMEUR-LIBRAIRE, A LIÈGE.

CHARLEMAGNE

D'APRÈS

LES TRADITIONS LIÉGEOISES

Par F. HENNAUX

Nouvelle édition, remaniée et augmentée.

Un volume in-8° fr. 5 "
Exemplaire en papier fort 7 50

Faune illustrée

DES

VERTÉBRÉS DE LA BELGIQUE

PAR

Alphonse DUBOIS.

La *Faune illustrée des Vertébrés de la Belgique* comprendra quatre séries, savoir : 1^o les *Mammifères*; 2^o les *Oiseaux*; 3^o les *Reptiles* et les *Batrachiens*; 4^o les *Poissons*. Chaque série formera un ouvrage indépendant des autres.

La deuxième série, les *Oiseaux*, paraît seule en ce moment, par livraisons mensuelles formées de trois planches coloriées et de huit pages de texte avec cartes, indiquant l'habitat d'été et l'habitat d'hiver de chaque espèce.

Tous les oiseaux observés dans le pays seront figurés sous leurs différents plumages. Les nids et les jeunes seront représentés, autant que possible, avec les adultes. Les œufs seront donnés, en grandeur naturelle, sur des planches spéciales.

L'ouvrage des *Oiseaux de la Belgique* formera trois volumes, du format de la publication des *Lépidoptères*, et comprendra environ 140 livraisons. Le prix de la livraison (8 pages et 3 pl. col.) est de 2 francs, le port en sus pour l'étranger. Les 18 premières livraisons sont en vente à la librairie Muquardt et chez l'auteur, chaussée d'Ixelles, 8, à Ixelles.

Un spécimen sera envoyé gratuitement aux personnes qui en feront la demande.

Ces trois volumes formeront avec les deux volumes des *OISEAUX DE L'EUROPE (espèces non observées en Belgique)* par Ch.-F. Dubois et fils, un ensemble de tous les oiseaux de l'Europe. — Les deux volumes des *Oiseaux de l'Europe*, avec 317 planches coloriées, sont en vente au prix de 200 francs.

—
LES

LÉPIDOPTÈRES

DE L'EUROPE.

Leurs Chenilles et leurs Chrysalides

DÉCRITS ET FIGURÉS D'APRÈS NATURE,

par

ALPHONSE DUBOIS,

Docteur en sciences naturelles, conservateur au Musée royal d'histoire naturelle de Belgique.

Cette publication paraît en deux séries indépendantes l'une de l'autre : la première comprendra les *Lépidoptères de la Belgique*; la deuxième, les *Lépidoptères de l'Europe non observés dans ce pays*.

La première série, comprenant les *espèces observées en Belgique*, est en cours de publication. 101 livraisons ont paru. Le prix de chaque livraison (3 pages et 3 planches coloriées) est de fr. 1.75.

Brux.—Imp. de l'Économie Financière, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX : RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.	2^{me} ANNÉE. N ^o 22 — 15 NOVEMBRE 1879	PRIX D'ABONNEMENT : Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.
---	--	--

Sommaire. — De la propriété et de ses formes primitives, par Em. de Laveleye. 2^e édition française; — traduction anglaise, avec introduction par T.-E. Cliffe Leslie; — traduction allemande augmentée par K. Bücher (Léon Vanderkindere). — Mémoires de M^{me} de Rémusat (Jules Carlier). — L'Église chrétienne, par E. Renan (Ch. Michel). — Les Encyclopédistes en Belgique, par A. Kuntziger (A. Duverger). — Inventaire des archives de la Belgique (Ch. Rahlenbeek). — La Souabe après la paix de Bâle, documents publiés par G.-G. Vreede (Ad. Wohlwill). — Le Zambèse, par A.-J. Wauters (L. Estourgies). — Bulletin. — Mycènes et ses ruines (Ad. De Ceuleneer). — Lettre parisienne (Ch. Bigot). — Prix de 25,000 francs institué par le roi. — Correspondance : Le prix de 25,000 francs et l'organisation des concours. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie. — Commission des échanges internationaux. 2^e section Opérations en 1877 et 1878.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

De la Propriété et de ses formes primitives, par Emile de Laveleye. Paris, Germer-Baillièrre, 1874. — 2^e édition, 1877.

Primitive property, translated from the french of Emile de Laveleye, by G. R. L. Marriott, with an introduction by T. E. Cliffe Leslie. London, Macmillan, 1878. XLVIII et 365 p.

Das Ureigenthum, von Emile de Laveleye. Deutsche Ausgabe herausgegeben und vervollständigt von Dr. Karl Bücher. Leipzig, F. A. Brockhaus, 1879. XXX et 536 p.

Peu de livres, consacrés à une matière aussi sérieuse que la propriété, ont eu un succès comparable à celui du livre de M. de Laveleye. Tandis qu'en France on publiait deux éditions, et qu'on en prépare en ce moment une troisième, des traductions du plus grand mérite paraissent en Angleterre et en Allemagne. Ainsi l'œuvre de notre savant compatriote est devenue en quelque sorte une œuvre européenne, mise à la portée du public lettré dans le monde latin et dans le monde germanique. On peut s'en féliciter; car rarement livre venait mieux à point. Dans l'obscurité des problèmes que doit résoudre la société moderne, il a jeté un rayon de lumière.

L'histoire de la propriété avait été peu étudiée. Le prestige de la propriété quiritaire, telle que les Romains nous l'ont transmise, était si grand que les économistes et les juristes s'obstinaient à ne voir qu'elle, et jugeaient indigne de leurs recherches toute forme de propriété antérieure ou différente. Cependant, la propriété quiritaire a conduit Rome à la ruine, et, si l'on n'y prend garde, elle nous menace tous aujourd'hui du même sort. Que faut-il en conclure? Que l'idée même de la propriété est incompatible avec les progrès durables de la civilisation? En aucune façon. Mais tout simplement qu'il ne faut pas être

exclusif, et qu'à côté du domaine entier, absolu, sans restriction, que consacrent les lois modernes, il faut laisser une large place à d'autres systèmes, moins égoïstes, plus compatibles avec le bien-être de tous.

M. de Laveleye a étudié ces systèmes, et notamment celui de la propriété collective, propriété de la tribu, du clan, de la commune, de la famille. C'est en Russie que le *mir* a, pour la première fois, attiré l'attention de la science sur une organisation qui, se conservant jusqu'à nos jours, met les communes à l'abri de l'épouvantable fléau du paupérisme, en assurant à chacun de leurs membres une portion de la terre destinée à les nourrir. Mais une fois l'éveil donné, voici que dans toutes les parties du monde on retrouve des institutions analogues, les unes florissantes, les autres reconnaissables à d'importants débris, et M. de Laveleye passe en revue successivement l'Inde et Java, la Chine, les pays du Caucase, l'Égypte, l'Amérique, sans oublier en Europe les nations qui ont pratiqué ou qui pratiquent encore, à des degrés divers, la propriété collective. Si l'on remonte en effet dans le passé, on se convainc immédiatement que tous les peuples aryens ont vécu pendant de longs siècles sous ce régime, qui a contribué plus que toute autre chose à fonder leur puissance. Les Slaves sont restés le plus longtemps fidèles à leurs traditions primitives. Rien de plus intéressant que le tableau des institutions patriarcales qui sauvegardent, chez les Serbes, les Croates, tant de vertus viriles et tant de libertés vraies. Les Germains, au temps de Tacite, arrivaient à peine à la notion de la propriété privée, en matière d'immeubles. La première histoire des Grecs et des Romains, les institutions de Sparte, les luttes relatives à la possession de l'*ager publicus* ne se comprennent pas, si l'on ne part de l'idée de la propriété collective. Au moyen âge, les biens communaux jouaient un rôle des plus importants. « Sous l'ancien régime, le travail agricole était exécuté dans toute la France par des associations coopératives de paysans. » Enfin, de nos jours encore, que voyons-nous dans le pays démocratique par excellence, dans cette Suisse dont on connaît si bien les montagnes et si peu les habitants? Le régime des *allmend* ou domaines communaux est encore en pleine vigueur.

A deux pas d'Interlaken, ce rendez-vous du monde élégant, où passent chaque année tant de milliers de voyageurs, on peut visiter l'*allmend* de Boeningen, qui couvre tout le delta formé par la Lutschine, à l'endroit où elle se jette dans le lac de Brienz. Si l'on regarde cette plaine d'une hauteur voisine, par exemple de l'Ameisenhügel, sur la Schynige Platte, on la voit divisée en un nombre considérable de petits carrés de terre occupés par des cultures diverses, des pommes de terre, des légumes, du lin, et par-ci par-là plantés d'arbres fruitiers. Ce sont autant de petits jardins de quelques ares, parfaitement travaillés à la bêche, fumés et nettoyés. Les produits sont en rapport avec cette excellente culture. L'*allmend* contient 270 *juchart*; 343 familles y ont une part, et chaque lot comprend sept parcelles. On maintient cet extrême morcellement afin que chacun ait une part des différentes catégories de terrain.

Cette question de l'*allmend* suisse était toute

neuve quand M. de Laveleye en a fait l'objet de ses recherches, et il a eu beaucoup de peine à se procurer les documents et les renseignements nécessaires. Depuis lors on a multiplié les études sur cette curieuse survivance, dont on se doutait à peine il y a dix ans, et récemment, M. Auguste von Miaszkowski, professeur à l'Université de Bâle, a publié tout un livre sur : *l'allmend suisse dans son développement historique, du XIII^e siècle jusqu'à présent*. (Die schweizerische Allmend in ihrer geschichtlichen Entwicklung vom XIII Jahrhundert bis zur Gegenwart. Leipzig, Duncker et Humblot, 1879.)

De plus on plus, on arrive ainsi à cette conviction que la culture, même la plus perfectionnée, s'accommode parfaitement du régime de la collectivité. Les économistes de l'école égoïste ont toujours contesté ce fait; pour eux, l'homme ne consacre tous ses soins à la terre que s'il a la certitude de la possession continue. La réalité donne un démenti éclatant à ces vaines théories; comme le fait remarquer M. de Laveleye, les locataires n'ont pas plus que les détenteurs provisoires l'assurance de profiter de leurs améliorations, et, dans l'une des contrées les mieux cultivées de l'Europe, en Flandre, les travailleurs agricoles ne sont que des fermiers à baux de courte durée; s'ils ne votent pas dans le sens qu'indique le propriétaire, ils sont expulsés sans merci.

M. de Laveleye s'élève donc bien au-dessus des préjugés des sectes régnantes; il n'a point de ces timidités qui arrêtent sous la plume l'expression d'une conviction sincère. Avec une logique hardie, il montre que le seul fondement de la propriété, c'est la loi, et que la loi peut conséquemment lui donner la forme la mieux appropriée aux nécessités sociales. Bien des sociétés prospères ont pratiqué la collectivité; notre époque même s'accommode parfaitement de ce système. Le citoyen n'est vraiment libre que s'il a sa part du sol national : sans cette première exigence, il n'y a pas de démocratie possible; car l'indépendance de l'agriculteur, c'est aussi son affranchissement moral et politique, et l'administration des biens collectifs a toujours été la meilleure école du gouvernement représentatif. Enfin, l'industrie domestique s'allie parfaitement avec cette organisation sociale, et fournit ainsi une ressource de plus pour échapper au paupérisme.

Assurément, ces conclusions ne seront point acceptées sans examen; mais les contradicteurs eux-mêmes admireront la foi généreuse et le talent de l'auteur, et l'on regrette que les journaux belges n'accordent pas plus d'attention à une œuvre aussi forte et aussi sereine, dont l'historien et l'économiste — j'entends l'économiste sans préventions — peuvent également tirer profit.

J'ai donc cru pouvoir rappeler aux lecteurs de l'*Athenæum* un livre que chaque édition nouvelle développe et complète.

La traduction anglaise de M. Marriott est digne d'éloges; elle est précédée d'une préface de l'éminent M. Cliffe Leslie, qui rend hautement hommage à l'œuvre de M. de Laveleye, on

affirmant que si elle avait été publiée cinquante ans plus tôt, le développement de la législation anglaise sur les *commons* ou biens communaux, aurait sans doute pris une tout autre forme.

Quant à la traduction allemande, elle présente cette particularité que M. Bücher s'est fait le collaborateur de M. de Laveleye, et a enrichi le livre de plusieurs chapitres nouveaux, l'un sur les *Allmaenningar* de Finlande et de Scandinavie, d'après Robert Castrén, un autre sur les biens communaux de l'Apennin septentrional, d'après Carlo de Stefani, puis trois chapitres originaux, où il étudie à fond les restes de l'ancienne constitution agraire en Allemagne, les *Allmenden* de l'Allemagne du sud-ouest, et la propriété chez les indigènes de l'Amérique; sans parler d'un grand nombre de notes et de paragraphes supplémentaires insérés dans tout le corps de l'ouvrage.

LÉON VANDERKINDERE.

Mémoires de M^{me} de Rémusat, 1802-1808,
publiés par son petit-fils Paul de Rémusat.
Tome I. Paris, Calmann Lévy.

On le remarquait fort justement ces jours derniers (1), pendant longtemps on n'a vu dans Napoléon que le capitaine et l'homme d'Etat: les historiens le faisaient toujours Empereur et jamais homme. De nombreux documents inédits sont venus dans ces derniers temps suppléer à cette insuffisance et permettre de se former une idée à peu près complète de toutes les qualités, de tous les défauts, de toutes les faiblesses de cette âme que l'on se figurait d'abord inaccessible aux sentiments humains.

Les mémoires de M^{me} de Rémusat ne sont pas les moins curieuses de ces pièces d'un procès encore en instruction. Sur de nombreux points leur témoignage est décisif, sur d'autres ils jettent une lumière qui contribuera grandement à faire bientôt découvrir l'entière vérité. Leur lecture, en tous cas, est devenue indispensable pour quiconque s'occupera désormais de l'épopée napoléonienne.

Dès les premières pages, l'auteur raconte avec une communicative franchise comment elle et son mari entrèrent au service du premier consul, et comment se sont modifiés en une sorte de crainte mêlée d'horreur le respect et l'admiration qu'ils éprouvaient d'abord pour leur maître :

La perte entière de sa fortune, l'expérience des faits, la marche des événements, le désir modéré et permis du bien-être portèrent M. de Rémusat à chercher, en 1802, une place quelle qu'elle fût. Alors j'our du repos que Bonaparte donnait à la France, et se fier aux espérances qu'il permettait de concevoir, c'était sans doute se tromper, mais c'était se tromper avec le monde entier. La sûreté de la provision est donnée à un bien petit nombre; et que Bonaparte, après son second mariage, eût maintenu la paix et employé la partie de l'armée qu'il n'eût pas licenciée à border nos frontières, qui est-ce qui alors eût pu douter de sa puissance et de la force de ses droits? Ils paraissaient à cette époque avoir conquis leur légitimité. Bonaparte a régné sur la France de son propre consentement. C'est un fait que la haine aveugle ou la puérilité de l'orgueil peuvent seules nier aujourd'hui. Il a régné pour notre malheur et pour notre gloire; l'alliance de ces deux mots est plus naturelle, dans l'état de société, qu'on ne pense. du moins quand il s'agit de la gloire militaire. Lorsqu'il arriva au consulat, on respira; d'abord il s'empara de la confiance; peu à peu, des chances se rouvrirent pour l'inquiétude, mais on était engagé. Il fit frémir enfin les âmes généreuses qui avaient cru en lui, et il amena peu à peu les vrais citoyens à souhaiter sa chute, au risque même des pertes qu'ils prévoyaient pour eux. Voilà notre histoire à M. de Rémusat et à moi; elle n'a rien d'humiliant, car il est encore honorable de s'être

rassuré quand la patrie respirait, et d'avoir enfin désiré sa délivrance, de préférence à tout... Quoi qu'il en soit, nous avons donc servi Bonaparte, nous l'avons même aimé et admiré; soit orgueil, soit aveuglement, cet aveu ne me coûte point à faire. Il me semble qu'il n'est jamais pénible de convenir d'un sentiment vrai; je ne suis point embarrassée de mes opinions d'un temps qu'on oppose à celles d'un autre. Mon esprit n'est point de force à ne se jamais tromper; je sais que ce que j'ai senti, je l'ai toujours senti sincèrement, cela me suffit pour Dieu, pour mon fils, pour mes amis, pour moi.

Ajoutons que cela suffit aussi pour le lecteur impartial, et qu'après un pareil exorde il est bien difficile de s'associer à certains reproches d'ingratitude et presque de délation lancés contre l'aimable femme à qui nous devons tant de précieux renseignements sur un sujet qui, après tout, appartient à l'histoire.

Dame du palais de Joséphine, M^{me} de Rémusat était admirablement en situation de connaître et d'apprécier les hommes et les choses de la Cour consulaire, puis impériale, et particulièrement Bonaparte et sa famille. Joséphine n'avait rien de caché; peine ou plaisir, quoi qu'il lui arrivât, il fallait qu'elle en fit sur-le-champ la confidence, et les anciennes relations qui l'unissaient à M^{me} de Rémusat la lui faisaient choisir de préférence pour la mettre au courant de secrets qui ne laissaient point, parfois, d'être d'une nature fort délicate ou embarrassante. Mais ces révélations plus ou moins opportunes, en lui divulguant la vérité sur plus d'une affaire mystérieuse pour le gros du public, donnent à ses récits un caractère d'authenticité et d'intérêt extrême.

A la différence de tant d'autres écrivains, M^{me} de Rémusat s'est bien gardée de juger Napoléon tout d'un bloc dans l'admirable portrait qu'elle a tracé de lui.

Quant on veut essayer de peindre Bonaparte, il faudrait, en suivant les formes analytiques pour lesquelles il avait tant de goût, pouvoir séparer en trois parts fort distinctes son âme, son cœur et son esprit, qui ne se fondaient presque jamais les uns avec les autres.

C'est donc ce qu'elle fait de la sorte :

Quoique très remarquable par certaines qualités intellectuelles, rien de si rabaisé, il faut en convenir, que son âme. Nulle générosité, point de vraie grandeur. Je ne l'ai jamais vu admirer, je ne l'ai jamais vu comprendre une belle action. Toujours il se défait des apparences d'un bon sentiment; il ne fait nul cas de la sincérité et n'a pas craint de dire qu'il reconnaissait la supériorité d'un homme au plus ou moins d'habileté avec laquelle il savait manier le mensonge.

Je devrais maintenant parler du cœur de Bonaparte. Mais, s'il était possible de croire qu'un être sur tout autre point semblable à nous, fût cependant privé de cette partie de notre organisation qui nous donne le besoin d'aimer et d'être aimés, je dirais qu'à l'instant de sa création, son cœur pourrait fort bien avoir été oublié, ou bien peut-être était-il venu à bout de le comprimer complètement. Il s'est toujours fait trop de bruit à lui-même pour être arrêté par un sentiment affectueux, quel qu'il fût... Malgré cette sécheresse habituelle, Bonaparte n'est pas cependant sans avoir éprouvé quelquefois de l'amour. Mais quelle manière de le sentir, bon Dieu! D'ailleurs, comme la dévotion, on sait que l'amour prend toutes les nuances du caractère. Chez un être sensible, il se transforme presque entièrement dans l'objet aimé, tandis que chez un homme de la trempe de Bonaparte, il ne tend qu'à exercer un despotisme de plus...

L'esprit de l'empereur est la partie de lui-même la plus singulièrement remarquable. Il serait difficile, je pense, d'en avoir un plus étendu. L'instruction n'y avait guère ajouté; car, au fond, il est ignorant, n'ayant que très peu lu, et toujours avec précipitation. Mais il s'est emparé vivement du peu qu'il a appris, et son imagination le développe d'une manière qui a pu en imposer souvent. La capacité de sa tête semble immense par le nombre de choses

qui peuvent y entrer et s'y classer facilement, sans qu'il se fatigue. Chez lui, une seule idée en enfante mille autres, et le moindre mot transporte sa conversation dans des régions toujours élevées, où la saine logique ne l'accompagne pas toujours, mais où l'esprit ne cesse de se faire remarquer.

Le portrait physique n'est pas moins remarquable que le portrait moral :

Bonaparte est de petite taille, assez mal proportionné, parce que son buste, trop long, raccourcit le reste de son corps. Il a les cheveux rares et châtains, les yeux gris bleu; son teint, jaune tant qu'il fut maigre, devint plus tard d'un blanc mat et sans aucune couleur. Le trait de son front, l'enchaînement de son œil, la ligne du nez, tout cela est beau et rappelle assez les médailles antiques. La bouche, un peu plate, devient agréable quand il rit, ses dents sont régulièrement rangées; son menton est un peu court et sa mâchoire lourde et carrée; il a le pied et la main jolis, je le remarque parce qu'il y apportait une grande prétention.

Quant à sa façon d'être, M^{me} de Rémusat l'indique en quelques mots :

La gravité était le fond de son caractère, non celle qui vient de la noblesse et de la dignité des habitudes, mais celle que donne la profondeur des méditations. Dans sa jeunesse, il était rêveur, plus tard il devint triste, et, plus tard encore, tout cela se changea en une mauvaise humeur presque continuelle.

Cette mauvaise humeur ne s'explique que trop quand on voit les désagréments, les chagrins de toute espèce que causaient à Napoléon son entourage intime. Autour de lui, rien d'affectueux, de tendre, toujours des rivalités et des haines. On peut dire que si ce cœur s'est enfin flétri et desséché, la faute en est à ses frères, à ses sœurs, après à la curée, qui ne voyaient dans l'Empereur qu'une sorte d'inépuisable vache à lait. M^{me} Lætitia elle-même ne songe qu'à thésauriser, elle ne possède pas l'ombre de cette influence si naturelle dont une mère manque rarement de jouir auprès de son fils. Comment, avec une pareille famille, Napoléon n'aurait-il pas fini par « ignorer à peu près les liens du sang »?

Joséphine pourtant aurait pu atténuer de beaucoup les rudesses de ce caractère indomptable. Elle ne sut pas profiter de l'ascendant que lui donna assez longtemps sur l'esprit de son mari un amour étrangement passionné. M^{me} de Rémusat nous cite une lettre écrite pendant la campagne d'Italie, et qui montre toute l'exaltation des sentiments de Bonaparte :

Me voici loin de toi! Il me semble que je sois tombé dans les plus épaisses ténèbres; j'ai besoin des funestes clartés de ces foudres que nous allons lancer sur nos ennemis pour sortir de cette obscurité où m'a jeté ton absence. Joséphine, tu pleurais, quand je t'ai quittée, tu pleurais! A cette idée, tout mon être frémit; va, calme-toi; Wurmser payera cher les larmes que je t'ai vue répandre.

Quelles choses une femme aussi ardemment aimée n'eût-elle pas obtenues si elle en avait su tirer parti pour le bien du monde? Mais Joséphine, comme l'observe parfaitement sa confidente,

manquait de gravité dans les sentiments et d'élévation d'âme. Elle a préféré exercer sur son mari le charme de ses agréments à l'empire de quelques vertus. Elle a poussé pour lui la complaisance à l'excès, et n'assurait son crédit que par des facilités qui contribuaient peut-être à fortifier cette sorte de mépris que les femmes lui inspiraient... D'ailleurs, légère, mobile, facile à mouvoir et à calmer, incapable d'une émotion prolongée, d'une attention soutenue, d'une réflexion sérieuse.

A plusieurs reprises, cependant, elle essaya de fléchir Napoléon, surtout dans la malheureuse affaire du duc d'Enghien. Les détails que fournit à cet égard M^{me} de Rémusat confirment ceux que l'on connaissait déjà. Ils y ajoutent quelques

(1) *Napoléon en famille*, par A. Debidour. *Revue politique et littéraire* du 8 novembre.

faits curieux, et, entre autres, le monologue farouche de Bonaparte durant la soirée de l'exécution. On y retrouve une fermeté de décision que l'intercession d'une épouse plus respectée que Joséphine eût difficilement ébranlée.

Du reste, Joséphine avait beaucoup à se faire pardonner elle-même, et nous voyons ici la confirmation de toutes les querelles de ménage que nous avons déjà montrées les lettres de Sismondi pendant les Cent Jours (1). Seulement, tout en reconnaissant l'inimicé profonde de Caroline Bonaparte pour sa belle-sœur et ses excitations, ainsi que celles de Murat, son mari, auprès de Napoléon, elle attribue à Lucien les divulgations qui ulcèrent si fort le cœur du général à son retour d'Égypte. La scène émouvante qui marqua ce retour, la réconciliation des deux époux, la façon brutale dont Lucien fut appelé à la constater sont contés d'une façon fort piquante par l'auteur des *Mémoires*, ainsi que certaines scènes de tendresse conjugale un peu trop publiques, qui justifient bien le manque d'empire de Joséphine sur l'esprit de Bonaparte et l'inévitable séparation que devait amener la stérilité de l'impératrice, l'espoir perdu de donner à César un héritier qui, seul, aurait peut-être fait renaitre des liens disparus de part et d'autre avec l'âge.

Assez longtemps, on le sait, l'Empereur rêva d'adopter le fils aîné de Louis Bonaparte et d'Hortense Beauharnais, espérant ainsi fusionner deux familles dont les divisions étaient pour lui une source continuelle de chagrins. Cette intention, au contraire, provoqua chez les siens une hostilité criante, telle qu'il dit un jour au pauvre enfant déjà victime de tant de haines : « Je te conseille, si tu veux vivre, de ne point accepter le repos que l'offriront tes cousins. » Ce qui est plus étrange, c'est la colère de Louis Bonaparte qui se croit victime d'une affreuse trahison de la part de son frère et refuse de se prêter à une action selon lui déshonorante. Aussi, l'Empereur, furieux, finit-il par se résoudre à un second mariage, et répondit-il brutalement : « Je n'ai pas le temps de penser aux morts, » quand on lui apprend, en 1807, la mort de ce jeune prince sur lequel il avait fondé de si hautes espérances et qu'il avait paru tendrement aimer d'abord.

Une partie des mémoires de M^{me} de Rémusat qui offre pour nous un intérêt particulier, c'est celle où elle raconte le voyage triomphal du premier consul et de M^{me} Bonaparte en Belgique en 1803. On en a déjà reproduit les incidents les plus saillants, quand l'ouvrage a paru par extraits, dans la *Revue des Deux-Mondes*, non même sans confondre parfois ce voyage consulaire avec celui que l'Empereur fit en 1810 avec Marie-Louise. Nous ne renouvellerons donc pas des citations devenues inutiles.

En somme, l'impression qui se dégage de ce premier volume si nourri, d'un si constant attrait, n'est pas aussi défavorable à Napoléon qu'on l'aurait pu supposer, et peut-être le second volume ne viendra-t-il pas complètement la modifier. En nous montrant l'homme sous l'Empereur, en dépouillant de son auréole presque divine la froide statue de marbre que l'on était habitué à contempler, elle nous fait voir une figure plus humaine; sous cette écorce en apparence impénétrable elle nous montre une âme qu'agitent les passions et les défauts les plus effrénés en même temps que les plus grandioses pensées. Assurément l'admiration reçoit parfois une terrible atteinte à la révélation des méprisables mobiles qui guidaient une pareille individualité; mais une sorte d'indéfinissable attraction l'empêche pourtant de s'évanouir devant les éclatantes manifestations d'un incontestable génie.

JULES CARLIER.

(1) Voir l'*Athenæum belge* du 1^{er} juin, page 116.

Ernest Renan, *L'Eglise Chrétienne*, Paris, Calmann-Lévy, 1879.

L'apparition d'un nouveau livre de M. Renan est toujours un événement littéraire de premier ordre, et, cette fois encore, l'attente du public lettré n'a pas été déçue. Aux cinq premiers volumes déjà publiés sous le titre commun de *Histoire des Origines du Christianisme*, l'auteur vient d'ajouter une nouvelle partie qui ne sera pas la dernière, puisqu'il nous annonce en terminant sa préface un septième et dernier volume sous ce titre : *Marc-Aurèle*. Il considère alors sa tâche comme achevée, car, désormais, « l'histoire ecclésiastique va commencer. L'intérêt n'est pas moindre, mais tout se passe en plein jour, et la critique ne rencontre plus devant elle ces obscurités dont on ne sort que par des hypothèses ou des divinations hardies. *Hic artem cæstusque repono* » (p. VII).

Notre intention n'est pas de passer en revue la façon dont M. Renan a voulu éclaircir les « obscurités » de la période qu'il étudie en ce moment. Ses « hypothèses » et ses « divinations hardies » sont loin de nous satisfaire toujours. Malgré l'autorité que s'est acquise le savant philologue, nous nous permettons sur bien des points d'être d'un avis différent du sien. Mais nous n'examinons ici que le côté littéraire de son livre, et nous devons aux lecteurs quelques citations étendues qui leur fassent juger du haut mérite de l'ouvrage, lequel ne nous paraît le céder en rien à ses devanciers.

Un critique de grand talent, philosophe et écrivain distingué, M. Caro, commence ainsi une étude consacrée à M. Renan : « La science étendue de M. Renan, la nature de cette intelligence cultivée jusqu'au raffinement, la diversité et la grandeur des problèmes où sa pensée se complait, moins pour les résoudre que pour les agiter; ce charme mystérieux répandu sur toutes ses idées par le prestige d'un style à la fois très délicat et très vague; tout jusqu'à sa manière littéraire, une affectation perpétuelle de hauteur d'âme, cette attitude trop marquée d'aristocratie intellectuelle, cette volupté du détail, une sorte de lyrisme amer prêt à se répandre sur tout sujet, voilà ce qui assure à ses œuvres un genre d'influence tout spécial sur un grand nombre de lecteurs qu'elles attirent et qu'elles troublent. Tous les secrets qui composent la magie littéraire, M. Renan les possède et les emploie. C'est un vrai charmeur d'âmes. » Tel était M. Renan dans sa fameuse *Vie de Jésus*, tel il est encore maintenant. Ses procédés n'ont pas varié davantage; c'est le même dédain pour ce qu'il a appelé « la petite certitude des minuties. » Pour traduire les textes, sa règle est encore « l'interprétation du goût; » d'ailleurs « il faut les solliciter doucement... Les lois intimes de la vie, de la marche des produits organiques, de la dégradation des nuances doivent être à chaque instant consultées. »

Nous allons saisir sur le vif la méthode de M. Renan et vérifier sur le même coup le jugement porté sur lui par M. Caro. L'empereur Adrien tient une place importante dans son nouveau livre, il y est dépeint avec soin, et son portrait en est une des pages les plus remarquables :

Adrien était un homme d'une moralité équivoque; mais ce fut un grand souverain. Spirituel, intelligent, curieux, il eut plus de largeur d'esprit qu'aucun autre César. D'Auguste à Dioclétien, il fut l'empereur qui constitua le plus. Sa capacité administrative était extraordinaire. Selon nos idées, il administra trop sans doute, mais il administra bien. Il fut l'organisateur définitif du gouvernement impérial; il marqua une époque capitale dans l'histoire du droit romain....

.... Le caractère personnel de l'empereur répondait à ce qu'il y avait d'excellent dans ces réformes. Adrien se montrait avec les humbles d'une affabilité

charmante et ne pouvait souffrir que sous prétexte de majesté, on lui enlevât son plaisir suprême, le droit d'être aimable.

C'était malgré ses défauts, un esprit vif, ouvert, original. Il aimait Épictète et le comprit, certes sans s'obliger à suivre ses maximes. Rien ne lui échappait; il voulait tout savoir. Dégagé de cette morgue et de ce parti pris qui rendaient le vrai Romain si fermé à la connaissance du reste du monde, Adrien avait du goût pour les choses exotiques; il s'y plaisait, s'en moquait avec esprit. L'Orient surtout l'attirait. Il en voyait les impostures, le charlatanisme, et s'en amusait. Il se faisait initier à toutes les bizarreries, fabriquait lui-même des oracles, composait des antidotes et se raillait de la médecine. Comme Néron, ce fut un lettré, un artiste, sur le trône. Sa facilité pour la peinture, la sculpture, l'architecture était étonnante, et il faisait de jolis vers; mais son goût n'était pas pur; il avait ses auteurs favoris, des préférences singulières. En somme, petit littérateur, architecte théâtral, il n'adopta aucune religion ni aucune philosophie; mais il n'en avait aucune. Son esprit distingué se balançait toujours comme une girouette amusée à tous les vents; l'élégant adieu à la vie qu'il murmura quelques moments avant sa mort, *animula vagula, blandula*, donne sa mesure. Toute recherche aboutissait pour lui à une plaisanterie, toute curiosité à un sourire. Même la souveraineté ne le rendit qu'à demi sérieux; sa tenue avait l'aisance et l'abandon de l'homme le plus ondoyant et divers qui fut jamais.

Cela le fit tolérant. Il ne retira pas les lois restrictives qui frappaient indirectement le christianisme et le mettaient en perpétuelle contravention; il les laissa plus d'une fois appliquer; mais personnellement, il en atténua l'effet. Sous ce rapport, il fut supérieur à Trajan qui, sans être philosophe, avait une doctrine d'Etat tout à fait arrêtée, et à Antonin et Marc-Aurèle, hommes à principes, qui eurent bien faire en persécutant. Les mauvaises mœurs d'Adrien eurent sous ce rapport un bon effet. C'est le propre de la monarchie que les défauts des souverains servent au bien public encore plus que leurs qualités. La légèreté d'un rieur spirituel, d'un Lucien couronné, prenant le monde comme un jeu frivole, fut plus favorable à la liberté que la gravité sérieuse et la haute moralité d'empereurs accomplis.

.... Adrien s'amusa et il en avait le droit. Son esprit curieux et actif rêvait toutes les chimères à la fois; mais son jugement n'était pas assez sûr pour le préserver des fautes de goût. Il faisait construire au pied des montagnes de Tibur, une villa qui était comme l'album de ses voyages et le pandemonium de la célébrité. On eût dit la foire bruyante et un peu heurtée d'un monde près de mourir. Tout y était : du faux égyptien, du faux grec, le Lycée, l'Académie, le Prytanée, le Pécile, le Canope, l'Alphée, la vallée de Tempé, les Champs-Élysées, le Tartare, des temples, des bibliothèques, des théâtres, un hippodrome, une naumachie, un gymnase, des thermes. Lieu étrange, attachant néanmoins! Car c'est le dernier endroit où l'on se soit amusé, où des gens d'esprit se soient endormis au vain bruit de « l'Achéron avare ». A Rome, le grand souci du fantasque empereur était ce tombeau insensé, mausolée immense, où Babylone était vaincue, et qui, dépouillé de ses ornements, a été la citadelle de la Rome papale. Ses constructions couvraient le monde, les athénées qu'il fondait, les encouragements qu'il prodiguait aux lettres, aux beaux-arts, les immunités qu'il accordait aux professeurs, réjouissaient le cœur de tous les lettrés. Malheureusement la superstition, la bizarrerie, la cruauté prenaient de plus en plus le dessus chez lui à mesure que ses forces physiques l'abandonnaient. Il s'était bâti un Élysée pour n'y pas croire, un enfer pour en rire, une salle des philosophes pour railler les philosophes, un Canope pour montrer les impostures des prêtres et se rappeler les folles fêtes de l'Égypte qui l'avaient tant fait rire. Maintenant, tout lui paraissait creux et vide; rien ne le soutenait plus....

La mort du César amateur fut triste, et sans dignité; car aucun sentiment moral vraiment élevé ne l'animait. Le monde néanmoins perdit en lui un puissant soutien. Les juifs seuls triomphèrent des angoisses de ses derniers moments. Il fut d'usage chez eux de ne le nommer qu'en ajoutant après son nom : « Que Dieu lui broie la jambe! » Il aima sincèrement la civilisation et comprit bien ce qu'elle pouvait être de son temps. La littérature et l'art antique finirent avec lui. Il fut le dernier empereur

qui crût à la gloire, comme Allius Verus fut le dernier homme qui sût goûter les plaisirs délicats. Les choses humaines sont si frivoles qu'il y faut faire une part au brillant, à l'éclat. Un monde ne tient pas sans cela; Louis XIV le savait; on a vécu, on vit encore de son soleil en cuivre doré. Adrien, à sa manière, marqua un sommet, après lequel commença une descente rapide. Certes Antonin et Marc Aurèle le surpassèrent infiniment en vertu; mais sous eux le monde s'attriste, perd sa gaieté, s'encapuchonne, se fait chrétien; la superstition augmente. L'art d'Adrien, bien qu'il ait son vers rongeur, tient encore aux principes, c'est un art habile et savant; puis la descente se produit avec une force irrésistible. La société antique s'aperçoit que tout est vain; or, le jour où l'on fait cette découverte, on est bien près de mourir. Les deux sages accomplis qui vont régner sont deux ascètes à leur manière. Lucius Verus, Faustine vont être les survivants déclassés de l'élégance antique. C'est vraiment à cette date que le monde dit adieu à la joie, traite les muses de séductrices, ne veut plus entendre parler que de ce qui entretient sa mélancolie, se change en un vaste hôpital.

Pour bien apprécier l'art profond qui se cache dans ce lignes, il faut se rappeler à quelle pénurie de documents en est réduit l'historien du règne d'Adrien. Il reste de cet empereur une lettre et quelques vers. Les contemporains n'ont rien laissé. Quelques pages de Xiphilin, moine du XI^e siècle, abrégiateur de Dion Cassius, un maigre chapitre de l'abrégiateur Spartia, quelques lignes éparses dans quatre ou cinq autres abrégiateurs postérieurs; ajoutez, y des médailles et des inscriptions: ce sont là les matériaux qui ont suffi pour un édifice entier.

La longue citation que nous venons de faire nous force d'abrégier. Nous aurions voulu transcrire un beau morceau sur les Juifs et le Talmud, « ce lourd monument de pédanterie, de misérable casuistique et de formalisme religieux. » Les études sémitique de M. Renan ont fait que c'est toujours avec une prédilection particulière qu'il s'est occupé du peuple juif. Il en a essayé à plusieurs reprises la caractéristique. Dans chacun de ses livres, ce peuple étrange a une place importante marquée d'avance. Ici encore, au moment où le Judaïsme se sépare définitivement du Christianisme, c'était, lui a-t-il paru, le moment de le peindre de nouveau. Sa profonde connaissance des écrits rabbiniques lui a permis de mettre en relief bien des traits neufs et originaux que peu d'écrivains pouvaient aller chercher où il les a pris. La dernière révolte des Juifs est un modèle de narration historique. Le reste de l'ouvrage abonde en pages brillantes dans un genre différent; le martyre de Saint Polycarpe est un chef-d'œuvre.

On lira avec un intérêt extrême le chapitre intitulé : *le Christianisme dans les Gaules*, qui forme un admirable chapitre de la première période de l'histoire de France, et les pages d'histoire littéraire qui s'appellent *le Pasteur d'Hermans* et *l'Apologie chrétienne*. Encore une fois, on peut et l'on doit en bien des cas être d'une avis différent de celui de l'auteur, mais il faut malgré soi admirer l'art immense qui soutient cette vaste composition et se laisser gagner par le charme de ce style incomparable.

CHARLES MICHEL

Essai historique sur la propagande des Encyclopédistes français en Belgique, au XVIII^e siècle; par M. J. Kuntziger. In 8^o de 168 pages. Bruxelles, Hayez.

La classe des lettres de l'Académie de Belgique avait inscrit à son programme de concours la question suivante : « Les encyclopédistes français essayèrent, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, de faire de la principauté de Liège le foyer principal de leur propagande.

Faire connaître les moyens qu'ils employèrent et les résultats de leurs tentatives, au point de vue de l'influence qu'ils exercèrent sur la presse périodique et sur le mouvement littéraire en général. » Dans sa séance du 5 mai 1879, et après avoir entendu les rapports de MM. Le Roy, Piot et Wauters, la classe partagea le prix entre MM. Kuntziger, professeur à l'athénée royal d'Arlon, et Francotte, docteur en lettres à Liège.

Le mémoire de M. Kuntziger, qui vient d'être publié, mérite certes un compte rendu détaillé. Nous ne possédions aucun travail d'ensemble sur le séjour des encyclopédistes français en Belgique; et comme le dit M. Le Roy dans son rapport, pour répondre à la question posée par la classe des lettres « il ne s'agissait de rien moins que de s'aventurer sur des terres presque inconnues, en tous cas rarement et fort incomplètement explorées. Point de guide pour ainsi dire. Quelques pages éparses dans des livres écrits sous l'empire d'autres préoccupations, des renseignements utiles, mais peu coordonnés, dans l'ouvrage estimable de M. le Chanoine Daris, dans les *recherches* de feu Ul. Capitaine sur les journaux liégeois, dans Hatin, dans Quéraud, etc.; guère autre chose. Il fallait avoir le courage de parcourir, la plume à la main, les centaines de volumes du *Journal encyclopédique*, du *Journal général de l'Europe*, de *l'Esprit des journaux*, du *Journal historique* de Feller, etc., etc.; il fallait déponiller, dans plusieurs dépôts d'archives, des correspondances officielles d'une grande importance, se livrer à des recherches difficiles sur des personnages de toute espèce, ceux-ci tombés dans l'obscurité, ceux-là plus connus, mais pas sous leur jour véritable; il fallait enfin se mettre en garde contre les attaques passionnées des brochuriers de toutes les opinions, vérifier leurs allégations souvent hasardées, s'enquérir de leur entourage et des influences, avouables ou inavouables, qu'ils eurent à subir. »

Cette tâche, M. Kuntziger l'a parfaitement accomplie, et ses notes montrent quel long travail de lecture et de déponillage il a dû s'imposer. Le résultat a été un livre des plus substantiels, des plus intéressants, bien divisé, bien « égal », et où l'on ne peut guère relever que deux ou trois inexactitudes de détail ou d'appréciation.

Nous allons reprendre à grands traits, à la suite de l'auteur, cette curieuse histoire de la propagande des encyclopédistes dans notre pays.

Ce qui distingue le mouvement littéraire et scientifique du XVIII^e siècle, c'est qu'il fut avant tout une lutte, une lutte acharnée, une guerre à mort, entre l'esprit nouveau et l'esprit ancien, entre les partisans du progrès et de la liberté et les fauteurs de l'ignorance et du despotisme. Les hommes nouveaux l'emportèrent sur les amateurs du passé; ils l'emportèrent, parce qu'ils soutenaient la cause de la justice et de l'humanité, et ils entraînaient les masses à leur suite. Celles-ci, en effet, leur avaient prêté l'oreille et avaient ouvert les yeux; elles avaient accueilli avec enthousiasme les nouvelles doctrines et réclamaient à grands cris des réformes devenues nécessaires; car maintenant qu'elles avaient conscience de leur misère et l'espoir d'un sort meilleur, elles éprouvaient un malaise terrible à vivre dans le cercle étroit où elles avaient vécu jusqu'alors. Cet état ne pouvait plus durer; il fallait une transformation, un changement quelconque; l'ancien régime était condamné à disparaître, et il disparut pour ne plus jamais revenir.

Commencée en France, la lutte s'étendit bientôt dans toute l'Europe. La Belgique elle-même, qui dormait son lourd sommeil depuis le XVI^e siècle, sortit de son apathie éternelle. Dès 1747, malgré les rigueurs des édits sur la presse et sur la librairie, les ouvrages des encyclopédistes circulaient dans nos provinces, et huit ans plus tard ceux-ci essayèrent de faire de la principauté de Liège un centre de propagande philoso-

phique. Une société de gens de lettres, ayant à sa tête le toulousien Pierre Rousseau, fut fondée dans la ville de Saint-Lambert, et grâce à la protection de l'Électeur palatin et des deux frères de Horion, l'un premier ministre de l'évêque, l'autre grand-maître, elle obtint l'autorisation de publier, sans devoir soumettre ses manuscrits à la censure, une feuille bi-mensuelle, le *Journal encyclopédique*.

La première livraison du journal parut le 1^{er} janvier 1756, et de toutes parts les savants et les hommes de lettres applaudirent à l'entreprise de P. Rousseau. Les encyclopédistes en profitèrent pour établir des correspondances avec l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, la Suisse et la Hollande, et pour étendre de plus en plus leur propagande. Bientôt même la publication de leur journal ne leur suffit plus, et ils se mirent à réimprimer, en pleine cité épiscopale, les principales œuvres des écrivains français.

Le succès dépassait toutes les espérances; mais le clergé de Liège s'émut enfin. Il réclama des mesures de rigueur, fit agir auprès de l'évêque son confesseur et le nonce du pape, demanda à l'Université de Louvain et à la Sorbonne de condamner le *Journal encyclopédique*; et lorsque les principaux protecteurs de Rousseau, les deux comtes de Horion, furent morts en 1759, la résistance devint impossible. Le 27 août, Jean-Théodore de Bavière signa le mandement qui supprimait le journal: les curés de Liège poussèrent des cris d'allégresse et Clément XIII ordonna à son nonce de féliciter l'évêque.

Rousseau et ses associés avaient dû quitter précipitamment la ville, et s'étaient rendus à Bruxelles. Ils y furent parfaitement accueillis par le ministre plénipotentiaire de Marie-Thérèse, le comte de Cobenzl, qui écrivit en leur faveur au chancelier de l'Empire. Kaunitz ne semblait pas trop mal disposé, bien « qu'à consulter uniquement les règles de la bonne police, il préférât un peuple ignorant et grossier à une nation savante, mutine et tracassière »; mais il n'osa entrer en lutte ouverte avec les ennemis des encyclopédistes. Le clergé liégeois brûla les écrits, les protestations de Rousseau, regrettait qu'on ne pût « faire subir à l'individu cette même mesure qu'on exerçait contre ses œuvres », et faisait agir toutes les influences pour empêcher les journalistes de se fixer à Bruxelles. L'Université de Louvain persistait à soutenir « que l'établissement de semblable société dans le pays serait d'une très dangereuse conséquence pour la religion et le repos public. » Circonvenue par les théologiens et par le nonce du pape, qu'elle ne voulait point braver en face, Marie-Thérèse refusa finalement à Rousseau la permission d'imprimer dans ses États ce journal que le gouvernement impérial allait cependant subsidier sous main.

Les encyclopédistes cherchèrent alors un asile auprès du duc de la Tour-d'Auvergne, qui permit à Rousseau d'établir ses presses à Bouillon. Malgré des difficultés de toute sorte, ils restèrent dans la ville ardennaise, et leur séjour fut une source de prospérité pour le petit État des princes d'Auvergne. Le *Journal encyclopédique* prit une vaste extension, ses rédacteurs devinrent plus nombreux; et bientôt d'autres imprimeurs vinrent dresser leurs presses à côté de celles de Rousseau. « Bouillon, dit M. Kuntziger, devint comme un vaste entrepôt littéraire où étaient reçus et où se fabriquaient tous les ouvrages de la secte philosophique pour être répandus ensuite dans toutes les directions. »

Cette vigoureuse propagande devait porter ses fruits. L'influence des idées françaises se fit remarquer d'abord dans les œuvres de Ph. de Limbourg, de Godart, de Lissoir, de Robinet, de Cornille De Pauw, de l'abbé Pyrad et d'autres écrivains du pays de Liège; et tous les édits des princes-évêques ne purent avoir raison de la

contrefaçon et de la presse clandestine : l'imprimeur officiel de l'évêché rééditait lui-même les œuvres de Voltaire et l'Encyclopédie ! La suppression de l'ordre des Jésuites, ces ardens adversaires des encyclopédistes, l'érection des loges maçonniques à Liège et surtout l'établissement de la Société d'Emulation, vinrent bientôt donner au mouvement une irrésistible puissance. De France, Bassenge, le chevalier de Heeswyck, Lambert d'Outrepoint, excitent par leurs écrits de violentes polémiques. *L'Esprit des journaux*, et plus tard le *Journal général de l'Europe* et d'autres feuilles encore, se fondent pour soutenir les principes philosophiques. Enfin, le gouvernement des Pays-Bas essaye de faire passer ces principes dans la législation.

Le clergé et les partisans de l'ancien régime comprennent qu'il était temps d'employer tous les moyens pour sauver leur position menacée. Ils réunirent tous leurs efforts contre les novateurs et engagèrent la bataille sur tous les points du pays. L'homme qui s'y distingua le plus fut l'abbé de Feller. Toute l'existence de ce jésuite fut une lutte continuelle contre les encyclopédistes et leurs doctrines : il lutta contre les philosophes ; il lutta contre les innovations de Joseph II ; plus tard, on le vit aux prises avec les Vonckistes, et jus-qu'à la fin de sa vie, il fut en guerre avec les principes de son siècle. On n'a pas d'idée de ce que cet homme dépensa de talent, d'activité, de science, pour combattre des doctrines qui, aujourd'hui, sont généralement admises et forment comme la base des sociétés modernes.

Il faut lire dans les derniers chapitres du livre de M. Kuntziger toutes les curieuses péripéties de cette lutte suprême entre les hommes du passé et les défenseurs des doctrines nouvelles. Elle aboutit dans la principauté de Liège au triomphe momentané de ceux-ci ; dans les Pays-Bas, au triomphe momentané de ceux-là. La France vint enfin renverser partout l'ancien régime, et « notre pays finit par être gagné tout entier aux principes prêchés par les encyclopédistes et les philosophes du XVIII^e siècle. »

ARTHUR DUVERGER.

INVENTAIRE DES ARCHIVES DE LA BELGIQUE.

Inventaires divers, par M. Ch. Piot, archiviste-adjoint. Bruxelles, Hayez, 1879, in-fol.

Inventaire des Archives des Chambres des Comptes. Tome cinquième, par M. Alex. Pinchart. Bruxelles, Hayez, 1879, in-fol.

La publication des Inventaires de notre dépôt central d'archives, sous la direction de M. Gachard, archiviste général, a commencé en 1837. Depuis cette époque, dix volumes in-folio ont été publiés, y compris les deux que nous annonçons aujourd'hui, et qui, il faut l'espérer, ne seront point les derniers. Si l'on savait plus généralement quelle est la richesse hors ligne des archives de Bruxelles, dont les galeries mises bout à bout auraient plusieurs kilomètres de développement, si l'on se doutait seulement de ce qu'il faut de patience et d'érudition pour classer et déchiffrer de vieux parchemins ou de vieux papiers ayant subi parfois de plus irréparables outrages que ceux du temps, on comprendrait mieux pourquoi le travail entrepris il y a près d'un demi-siècle par nos archivistes n'a pu encore être achevé. Cependant, si nous ne nous trompons pas, la plus grosse et la plus ingrate part de la besogne est terminée à cette heure. Ce qui reste à faire demanderait moins de temps et moins de peine, si le gouvernement jugeait à propos de mesurer le nombre et la valeur des ouvriers sur l'importance de la mission. Il ne faudrait point que, comme d'habitude, on s'arrêtât devant un surcroît de dépense.

Quoi qu'il advienne de notre conseil, nous souhaitons que tous les inventaires de nos archives qui restent à publier soient conçus

sur le même plan que le volume que vient de faire paraître M. Piot. L'innovation, qui consiste à donner in extenso les documents hors ligne, et à indiquer ceux qui se trouvent déjà dans des recueils ou des revues, constitue un avantage qu'on fait suffisamment ressortir en le signalant. Les inventaires contenus dans ce volume sont au nombre de quatre. Chacun d'eux a sa préface, qui fait bien ressortir son importance et son caractère particulier. L'inventaire des cartes et des plans, si utiles aux géographes, aux historiens et aux gens qui aiment les procès ou qui, ne l'aimant pas, sont forcés de les subir, occupe à lui seul 228 pages. Tous les documents dont il se compose ont été acquis ou donnés depuis 1848, date de l'inventaire précédent ; c'est assez dire que, si riche qu'il soit, notre principal dépôt d'archives présente des lacunes et saisit avec empressement les occasions qui s'offrent de les combler. L'inventaire des archives de la cour féodale du pays de Malines vient ensuite. Il est précédé par un sobre et savant résumé des nombreuses vicissitudes par lesquelles passa, au moyen âge, la terre et seigneurie de Malines. Le classement a fait retrouver bon nombre de documents inédits. On saura gré sans doute à M. Piot d'avoir publié les plus intéressants, parmi lesquels nous citerons le contrat de mariage de Sophie Berthout, rédigé en flamand en 1311. Mais la cour féodale de Malines est de beaucoup postérieure à cette dernière date. On ne peut constater son existence que de 1441 à 1792. Toutes les familles et les corporations diverses qui ont eu affaire à elle sont renseignées dans le texte de l'inventaire ainsi que dans une table des matières qui simplifie de beaucoup les recherches.

Les chartes, cartulaires et comptes en rouleaux de la ville de Léau forment un chapitre à part. C'est là un honneur mérité. Si déchuë et si oubliée que soit de nos jours l'ancienne bonne ville brabançonne de Léau, elle a un grand passé ; elle a fièrement combattu pour les libertés communales ; elle a été un marché et le siège d'industries importantes. Tout cela ressort des archives que le conseil communal de cette défunte cité a eu la patriotique inspiration d'offrir aux archives du royaume. L'inventaire des archives de Léau est accompagné de 44 sceaux, dont le plus ancien remonte à l'an 1248.

Le volume de M. Piot se termine par un inventaire des chartes, cartulaires et keures de la ville de Vilvorde. Il y a là peu de chose à glaner pour l'histoire politique, mais d'autant plus de preuves à recueillir de l'intensité de la vie industrielle de nos pères.

Le volume publié par M. Pinchart clôt l'inventaire des Archives des Chambres des Comptes, qui n'embrasse pas moins de six siècles. L'histoire des mœurs y coudoie celle du commerce, de l'industrie, de l'administration financière et de la défense nationale. Le champ est vaste, comme l'on voit ; aussi a-t-il fallu à nos archivistes près d'un demi-siècle pour le parcourir en son entier. Un premier volume de l'inventaire des Archives des Chambres des Comptes parut en 1837, un deuxième en 1845, un troisième en 1851, un quatrième en 1865 ; un cinquième et dernier paraît en 1879. Celui-ci nous renseigne sur le contenu de 17.669 comptes partagés en six catégories. Les lacunes ne sont pas toujours dues à la négligence. C'est ainsi que les guerres contre la France avant et après Louis XIV nous forcent à constater un plus grand nombre de pertes que de restitutions territoriales. Les comptes des impôts nous permettent de chiffrer ces pertes en livres, sols et deniers. Parmi les comptes de cette nature, nous pouvons noter ceux où l'on trouve, sous la dénomination de « droit de convoi, » la taxe perçue sur les marchandises dans les ports de

Bruges, Ostende, Nieuport et Gand. Ils nous disent éloquentement quelle était notre prospérité sous Charles-Quint et quelle était notre détresse sous Marie-Thérèse. Enfin, comptes des provinces ou comptes des villes, ils nous apprennent tous que faire entrer les chiffres, dans l'histoire, est peut-être le meilleur moyen d'en écarter les erreurs ou les mensonges.

C.-A. RAHLENBEEK.

La Souabe après la paix de Bâle. Recueil de documents diplomatiques et parlementaires concernant les négociations avec la République française et la lutte des Etats de Wurtemberg contre Frédéric II, etc. Publié, avec plusieurs dépêches antérieures de Charles-Eugène, d'après les autographes délaissés par M. Conrad d'Abel, ministre-résident des villes hanséatiques en France, ancien syndic des Etats de Wurtemberg, par G.-G. Vreede. Utrecht, Beijers, 1879.

L'éminent auteur des célèbres ouvrages : *Inleiding tot eene geschiedenis der nederlandse diplomatie* et *Geschiedenis der diplomatie van de bataafsche Republiek*, a publié récemment, sous le titre que nous venons de transcrire, une série de documents provenant de son aïeul Conrad Abel. Né en 1750 à Vaihingen-sur-l'Enz, dans le Wurtemberg, Abel occupa, de 1774 à 1802, les fonctions de secrétaire et de syndic des Etats de son pays natal. Il fut un des défenseurs les plus ardens de l'ancienne constitution traditionnelle contre les tendances despotiques des ducs, malgré la confiance que ceux-ci lui accordèrent pendant longtemps et les importantes missions dont il fut chargé par eux. Comme diplomate, il représenta à Paris, de 1796 à 1799, les ducs Frédéric-Eugène et Frédéric, et, à partir de 1801, fut accrédité en la même qualité par le grand Comité permanent des Etats. La cause des Etats de Wurtemberg, qu'il avait entrepris de défendre en France, étant définitivement perdue à la suite du traité de 1802 ; comme, d'autre part, il ne pouvait guère songer à retourner dans son pays, où il avait notoirement encouru la disgrâce du souverain, la faveur des gouvernants français lui ouvrit une nouvelle carrière. C'est, en effet, grâce à l'influence de Bonaparte et de Talleyrand que les villes hanséatiques l'accréditèrent en 1803, à Paris, en qualité d'agent diplomatique. Dans cette fonction, Abel déploya encore une grande activité ; à l'époque notamment du blocus continental, il défendit énergiquement les intérêts du commerce maritime.

Les documents publiés par M. Vreede se rapportent pour la plus grande partie aux années antérieures à 1802, c'est-à-dire à cette époque de la vie d'Abel pendant laquelle celui-ci employa son activité au service du Wurtemberg. Mais comme les événements survenus dans ce pays ont eu toujours une influence remarquable sur les destinées de l'Allemagne au temps de la révolution, qu'Abel fut personnellement engagé dans toutes les crises de la politique intérieure et extérieure de son pays, les documents laissés par lui ont certaine valeur non pas seulement au point de vue biographique, mais pour l'histoire générale. L'éditeur y a joint une introduction étendue et de nombreuses annotations, qui témoignent une fois de plus de son érudition. Nous recommandons la publication de M. Vreede à l'attention des historiens qui s'occupent de la période qu'elle concerne.

ADOLF WOHLWILL.

Le Zambèse, son histoire, son cours, son bassin, ses produits, son avenir, étudiés par A.-J. Wauweters, Bruxelles, Vanderauwera, in-8°.

La question africaine est à l'ordre du jour, et

un grand intérêt s'attache maintenant à tout ce qui peut contribuer à étendre et généraliser nos connaissances sur ce mystérieux et immense continent. M. Wauters a pris le Zambèse pour thème de son étude; il en a recherché l'histoire depuis les temps les plus reculés, il a suivi pas à pas, et sur les relations les plus authentiques, les premiers explorateurs et toutes les découvertes qui se sont succédées dans le courant des siècles. Tous les documents relatifs aux premières reconnaissances des côtes et de l'intérieur du continent africain ont été consultés avec fruit par l'auteur: les voyages de Vasco de Gama, Pierre Alvarez Cabral, Pedro de Nhaya, François Baretto, Vasco Fernandez Homem, Cardosa d'Almeida, Manoël Pereira, José de Lacerda, et des frères Pombeiros ont fourni à M. Wauters la matière de l'histoire primitive du Zambèse.

Il n'y a guère que depuis une cinquantaine d'années que les explorations modernes nous ont fait connaître d'une façon un peu plus détaillée les notions que nous possédons sur le Zambèse et son cours. Le capitaine Owen a relevé l'hydrographie de l'embouchure du fleuve; les voyages de Monteiro et Gametto, du docteur Peters, de Ladislas Magyar, de Livingstone, Silva Porto, Mollat, Roscher, Baldwin, Baines, Chapman, Young, Mohr, Mauch, Cameron, Holub, Elton et autres ont été mis à contribution par M. Wauters, qui y a trouvé les éléments d'un exposé clair, succinct et attrayant de tout ce qui concerne le pays choisi par lui comme sujet de ses études. Nous notons ainsi successivement une discussion sur le nom du fleuve, sur ses sources, son cours supérieur, les chutes Victoria, qui dépassent, dit-on, en grandeur celles du Niagara, et nous arrivons progressivement au cours moyen et inférieur du fleuve jusqu'à son embouchure.

Abordant la période actuelle, nous trouvons de très intéressants renseignements sur le Nyassa et le Chiré, ainsi que sur l'établissement missionnaire de Livingstone, premier rempart élevé dans l'intérieur de l'Afrique Australe contre le fléau de la traite des nègres, qui afflige le cœur de ce beau pays.

Des chapitres très bien faits sur la géographie physique nous donnent des notions sur la formation du fleuve, son orologie, son hydrographie, sa climatologie, sa géognosie, sa minéralogie, sa flore et sa faune, de manière à présenter au lecteur attentif une appréciation claire et précise de l'état actuel de cette partie du continent africain.

Quant aux habitants de ce vaste pays, tels Gama les a trouvés au Zambèse en 1498, tels Livingstone les a retrouvés en 1831. Aujourd'hui comme alors, dit M. Wauters, les premiers rudiments de la vie sociale ne sont pas dépassés. Les voyageurs modernes nous ont fait connaître, ajoute-t-il, quoique imparfaitement encore, l'existence, l'organisation et les mœurs de quelques-unes des grandes Confédérations établies dans le bassin du Zambèse. Une revue succincte de nos connaissances à cet égard est donnée dans l'étude de M. Wauters, qui termine son travail par un coup d'œil jeté sur la Capitainerie de Mozambique, comprenant les établissements portugais de la Côte orientale africaine, et par la relation des dernières tentatives de civilisation faites par les expéditions récentes dans l'Afrique Australe.

A tous ceux que la question Africaine intéresse, nous recommandons l'étude de M. Wauters sur l'Afrique Australe; elle leur donnera une idée très exacte de ces vastes contrées, où les efforts de l'Association internationale, des explorateurs et des sociétés missionnaires se concentrent pour y porter le flambeau de la civilisation.

L. ESTOURGIES.

BULLETIN.

Joseph II, par Théodore Juste. — Ce volume est le premier de la *Galerie historique* promise par M. Juste aux lecteurs de la Bibliothèque Gilon. Il nous montre, maintenant que « le jour de la réhabilitation est venu pour Joseph II, » le fils de Marie-Thérèse continuant l'œuvre de réforme entreprise par sa mère; « la poursuivant avec une persévérance, une sollicitude, une prévoyance admirables; entrant dans tous les détails, répondant à toutes les objections, ne se laissant rebuter par aucun obstacle, et faisant plus en ses neuf années de règne que les rois les plus laborieux pendant l'espace d'un demi-siècle. » Mais il nous le montre aussi « impuissant à surmonter la formidable opposition de ceux qu'on appelait les *obscurantins*, inflexibles adversaires de tout changement à l'ordre de choses légué par le moyen âge, » — et mourant enfin calomnié et méconnu, lui qui, dans son testament, priait ses sujets « de réfléchir qu'un monarque sur son trône, ainsi que le pauvre dans sa chaumière, est homme, et que tous les deux sont sujets aux mêmes erreurs. » A. Du V.

La philosophie scientifique. Science, art et philosophie. Mathématiques, sciences physiques et naturelles, sciences sociales, art de la guerre. Tel est le titre d'un volume que vient de publier M. le capitaine du génie H. Girard. Outre une introduction étendue, ce travail, sur lequel nous reviendrons, comprend trois parties: Objet de la science, — Méthode, — Synthèse.

— La maison Muquardt annonce la publication d'un ouvrage du lieutenant-général Lahure, intitulé: *Souvenirs*.

NOTES ET ÉTUDES.

MYCÈNES ET SES TRÉSORS.

On peut se rendre à Mycènes, soit par mer en abordant à Nauplie, dont Mycènes n'est éloignée que de deux heures de marche, soit par terre en partant de Corinthe. Cette dernière route, plus longue et plus pénible, est de loin la plus belle et la plus poétique: aussi est-ce celle que j'ai prise. De Corinthe on se rend à Némée; et, au milieu de cette antique plaine, où tous les deux ans se tenaient jadis les jeux néméens en souvenir du triomphe d'Héraklès, on aperçoit trois colonnes doriques, au fût aussi svelte et aussi élancé que ceux de l'ordre ionique, seuls débris du célèbre temple de Zeus néméen. On remonte ensuite le cours de la rivière de Koutzomati (*Néméa*); et, après avoir traversé deux défilés étroits, dont le premier est le célèbre Tréton, signalé par Pausanias, et où, en 1822, le courageux Nikitias battit si bien les Turcs, on débouche sur l'immense plaine d'Argos. De loin on aperçoit le golfe de Nauplie et ce beau rocher de Palamède qui domine si majestueusement la cité où le grand patriote Capo d'Istria fut frappé à mort de la balle d'un assassin en 1831. Non loin de la mer et près de l'Inachos se trouvent les ruines cyclopéennes de Tirynthe, dont les galeries triangulaires ont donné lieu à des discussions plus intéressantes que fondées sur l'origine de l'ogive. Vers le milieu de la plaine, entre l'Eteolherios et l'Ariston, se trouvait jadis le temple de Héra. Peu de vestiges en existent encore. M. de Rangabé y a fait des fouilles, et les rares débris des sculptures de la frise, œuvre de l'école de Polyclète, sont conservés au musée d'Argos. La route d'Argos à l'Heræon était célèbre dans l'antiquité: elle avait été témoin de l'acte de piété filiale de Biton et de Cléobis, qui, par amour pour leur mère Cydippe, traînèrent son char sur cette distance de quarante-cinq stades qui séparait Argos du temple. Ils moururent pendant la nuit dans le sanctuaire:

c'était la plus grande récompense que la déesse croyait pouvoir accorder à un mortel.

Impossible de s'arrêter aux souvenirs de l'époque héroïque que la vue de la plaine de l'Argolide rappelle à la mémoire. Quels noms que ceux d'Agamemnon, de Cassandre, d'Oreste; de Thyeste, d'Egisthe et de Clytemnestre! De quelles scènes tragiques et de quels crimes ne dit-on que les murs de Mycènes furent témoins? Les ruines de l'antique cité d'Agamemnon se voient à gauche sur un mamelon pierreux, à moitié caché dans un défilé du mont Martis (Actos), à peu près comme Dévèlie est défendue par le défilé du Parnés. De ce point culminant, la cité du roi des rois commandait toute la plaine de l'Argolide, et du haut de ses murs on aperçoit, presque en face mais un peu plus au sud, l'acropole d'Argos, sa rivale.

Les murs de Mycènes étaient célèbres dès la plus haute antiquité. Homère l'appelait déjà la ville aux solides constructions (Il. II, 569), et Euripide célébrait ses murailles aériennes des Cyclopes (Iph en Aul. 265) Les trois monuments les plus dignes d'attention sont la porte des lions, dont le gouvernement belge vient d'acheter une reproduction en plâtre, et les tombeaux d'Agamemnon (trésor des Atrides) et de Clytemnestre, situés en dehors de l'Acropole. Ces deux tombeaux sont construits d'après les mêmes principes; le second est moins grandiose et moins bien conservé que le premier. Je n'ai pas vu les pyramides; mais du grand nombre de monuments antiques qu'il m'a été donné d'admirer, aucun n'a produit en moi un effet aussi saisissant que le tombeau d'Agamemnon. Il impose par la grandeur de ses masses en même temps qu'il vous fait admirer la perfection de son appareil et l'harmonie de son ensemble. Un dromos, ou galerie ouverte, conduit au tombeau ou trésor, — peu importe le nom qu'on lui donne, — dans lequel on entre par une immense porte d'un effet majestueux. Le tombeau consiste en une vaste salle circulaire dont chaque assise va en se rétrécissant de manière que l'ensemble ne forme qu'une immense coupole. A droite, on aperçoit une seconde chambre plus petite, creusée dans le roc, et où se trouvait probablement la tombe. La grande salle, de 15 mètres de diamètre sur 12 mètres de hauteur, est construite en appareil cyclopéen régulier. Les 33 assises annulaires horizontales sont d'immenses quadrilatères réguliers posés les uns sur les autres sans ciment, et cela avec une précision vraiment admirable. Ces assises deviennent de plus en plus petites (0,85; 0,63; 0,50 de haut) à mesure qu'elles se rapprochent de la clef de voûte, qui n'est qu'un oculus formé par une grande pierre circulaire. La porte, légèrement inclinée dans le sens de la hauteur (9,50 de haut; 4,60 de large en bas et 4,20 en haut) est recouverte par un immense linteau monolithe de 8,15 de longueur sur 6,50 d'épaisseur et 1,22 de hauteur, dont on a calculé le poids comme équivalant à 168,864 kil. Comme masse, je ne lui connais de comparable que la pierre qui recouvre le tombeau de Théodoric à Ravenne; et je me demande si, malgré les leviers si perfectionnés dont disposent nos architectes modernes, un seul d'entre eux se hasarderait à entreprendre d'élever à une pareille hauteur un bloc aussi colossal. Et ce qui dans cette construction primitive étonne encore plus que le colossal, c'est l'harmonie de l'ensemble et la perfection des assises. Au-dessus du linteau, on remarque une espace triangulaire vide qui servait de décharge et qui a été probablement remplie soit par des pierres plus petites, soit par un relief, comme c'est le cas pour la porte des lions.

Celle-ci était la porte d'entrée principale de l'Acropole. Elle est précédée d'un dromos,

comme le trésor des Atrides, mais d'un appareil plus colossal et moins régulier (on sait qu'à Mycènes on constate l'existence de trois différents appareils cyclopéens). La porte a 15 pieds d'épaisseur, 17 de hauteur et 9 1/2 de largeur à la partie supérieure, car elle est aussi légèrement inclinée. Le linteau supporte un bas-relief représentant deux lions affrontés autour d'une colonne, et trop connu pour que nous en parlions longuement. Ces sculptures, qui comptent parmi les plus anciennes qui existent en Grèce, ne manquent pas de vie, mais sont disproportionnées. On a émis de nombreuses hypothèses pour expliquer le symbolisme de ce relief. Peut-être la colonne n'est-elle que le symbole de la citadelle défendue par les lions, c'est-à-dire les héros de Mycènes, contre les agressions de l'ennemi. De la porte des lions on entre dans la citadelle, et l'on arrive à une place circulaire, que l'on a nommée l'Agora de Mycènes. Elle est entourée d'un péribole formé d'une double rangée de grandes pierres dressées. Dans la partie est de l'Agora, on aperçoit six grands puits carrés assez profonds et de grandeur inégale. Ce sont les tombes fouillées par M. Schliemann (la sixième l'a été par M. Stamatakis), et dans lesquelles il a trouvé ces célèbres trésors que l'on peut admirer aujourd'hui au Polytechnicum d'Athènes.

Au dessus des tombes, M. Schliemann a trouvé quatre stèles ornées de bas-reliefs représentant des guerriers ou donnant des dessins géométriques. C'est tout ce qu'on peut s'imaginer de plus primitif en fait de sculpture; aussi je n'hésite pas à considérer ces reliefs comme les plus anciennes sculptures que l'on ait trouvées jusqu'à ce jour en Grèce.

Dans ces tombeaux avaient été enterrées seize ou dix-sept personnes, y compris trois femmes, et deux ou trois enfants. Les corps avaient été brûlés à moitié avant que les tombes ne fussent fermées : ils étaient littéralement recouverts d'or de la tête jusqu'aux pieds.

En fait de poteries, on a trouvé bon nombre de vases aux formes les plus diverses, — quelques-uns à trois anses, — plusieurs peints tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Les ornements en sont des plus primitifs : la svastika ou croix gammée, les spirales, les losanges, d'autres ornements géométriques, rarement des feuillages. Le vase le plus curieux est celui que trouva M. Schliemann dans la maison cyclopéenne située près de la porte des lions. Il a au moins un demi-mètre de hauteur, et ses peintures ne sont pas sans quelque ressemblance avec celles du grand vase archaïque trouvé, il y a peu d'années, près de la porte dipyle, à Athènes (actuellement au musée de Patissia). Le fond est gris, le dessin est rouge et violet. Les peintures représentent une double scène. D'un côté, on aperçoit six guerriers suivis d'une femme qu'on pourrait regarder comme une prêtresse. Les guerriers ont le nez relevé, grand outre mesure et très pointu, comme on en voit encore sur un vase du Varvakeion (n° 941); ils sont coiffés d'un casque, portent des cnémides et tiennent un bouclier rond et une lance ornée d'une courroie (espèce de *hasta amentata*). De l'autre côté, on voit aussi des guerriers avec des traits analogues, mais portant un casque différent. Ceux-ci semblent déjà en plein combat, tandis que les autres, — probablement les ennemis, — paraissent simplement en marche. L'ensemble produit un effet curieux, je dirai même comique, tant cette peinture est enfantine.

On a trouvé aussi des statuettes en terre cuite de Hera, dans la forme la plus primitive, et une grande quantité de débris de poteries sur lesquels l'ornement géométrique domine.

L'industrie en cuivre est représentée par 32 vases analogues à ceux qui ont été trouvés jadis à Corneto et à Palestrina, en Italie et à

Hallstatt, en Autriche. En fait de bronze, il n'y a qu'une petite statuette assez curieuse trouvée à Tyrinthe; mais par contre, on voit un grand nombre de pointes de lances (*cuspidés*), de haches et d'épées. Dans une seule tombe on a trouvé jusqu'à 11 poignards, 4 lances et 3 épées. Il y a aussi quelques vases, mais sans ornementation aucune.

Il y a assez peu d'objets en argent : quelques coupes avec des ornements géométriques et une magnifique tête de bœuf d'un fort beau travail, dont les cornes sont en or.

Ce sont les objets en or qui dominent dans cette collection. On est stupéfait de voir que dans six tombes on en ait pu trouver une aussi grande masse. La plupart de ces objets sont des plaques frappées très minces. Il y en a cependant quelques unes travaillées au repoussé. Dans ce genre, nous devons signaler quatre anneaux dont le chaton est orné des représentations les plus curieuses, et que je ne me hasarderai point d'expliquer. Tout ce que je puis en dire, c'est que l'un représente une scène de femmes et de jeunes filles, d'autres une lutte contre un lion (on a dit Heraklès et le lion néméen) et une scène de chasse représentant des hommes montés sur une *biga* et tirant de l'arc. Le travail est fort beau et le caractère asiatique en est des plus prononcés. Signalons encore un diadème, un grand bracelet et un objet des plus intéressants qu'on prendrait volontiers pour un petit sceptre.

Parmi les autres objets, on en voit des formes les plus diverses. M. Schliemann n'a trouvé rien moins que 701 feuilles d'or représentant des étoiles, des spirales, des *septa*, des scarabées, symbole de l'immortalité, des griffons, symbole de la sagesse, des oies, des hippocampes, des sphinx à tête de femme; des aigles, des cerfs et des lions affrontés. Remarquons en passant que ces représentations d'animaux affrontés sont d'origine asiatique : elles sont encore actuellement en usage en Asie, surtout dans les lapisseries. On remarque encore des Aphrodites, surmontées d'une colombe et se tenant les seins en signe d'abondance, — assez analogues à une terre cuite de Chypre, conservée au British Museum, — des têtes de bœufs surmontées de cette hache à double tranchant qui est le symbole du Zeus des Cariens, de petites balances, des bagues en forme d'*armilla*, des fibules et des bracelets; une épingle à cheveux surmontée d'un très joli cerf, enfin huit plaques représentant un cheval et un lion ou des animaux fantastiques, dont l'un mord l'autre par le dos, tout comme dans une très ancienne sculpture de l'abside extérieure de la petite métropole d'Athènes. Je mentionnerai encore des gardes d'épée et des fourreaux ornés de plaques d'or, des boutons en très grand nombre, une petite croix, des vases présentant les formes les plus diverses, — un d'eux pèse, dit-on, jusqu'à deux kilos. — une cuirasse sur laquelle les seins sont indiqués.

Mais les objets qui attirent encore davantage l'attention sont sept masques d'or qui recouvraient les têtes des défunts et en reproduisent les traits. Lucien est le seul écrivain de l'antiquité qui nous parle de cet usage. On en a trouvé en bronze et en terre cuite en Crimée, en Campanie et dans d'autres endroits; ils viennent d'être le sujet d'une fort belle étude de M. Bendorff. Enfin un des objets les plus artistiques est un petit cerf qui servait de vase, — forme trouvée aussi à Hallstatt et à Issarlik, — d'un travail parfaitement réussi.

Je termine cette longue énumération en appelant l'attention du lecteur sur les trouvailles analogues (du moins pour les représentations et non pour la matière employée), faites dans les fouilles de Spata (on y a trouvé une petite co-

lonne d'ivoire prototype de celle de la porte des Lions), de Menidi, de Nauplie et de la tombe d'Alalos dans l'île de Rhodes explorée par Billiotti en 1868 et 1870. Enfin, en 1860, M. Fr. Lenormant découvrit à l'Aéropole de la Caria de Mégare un tombeau qui renfermait des objets actuellement au Louvre, et qui ne sont pas sans analogie avec ceux de Mycènes (*Gazette archéologique*, 1879, p. 50). Cet ensemble de découvertes prouve que le caractère des objets de Mycènes appartient à toute une race, et n'est pas le privilège d'une seule cité. Par voie de comparaison et d'élimination, on parviendra probablement à expliquer quelques-unes des nombreuses questions que soulèvent les découvertes faites par M. Schliemann, tant à Issarlik qu'à Mycènes.

Je n'ai pas la prétention d'émettre de nouvelles hypothèses; elles n'ont déjà été que trop nombreuses. Les uns ont cru à une très haute antiquité, d'autres ont prononcé le nom d'Homère, d'autres encore, notamment M. Forchhammer, ont cru retrouver les restes du butin pris sur les Perses, dans le camp de Mardonius, à la bataille de Platée. Il y en a même qui ont parlé des Goths. Je crois que la solution de ces questions n'est pas encore possible dans l'état actuel de la science archéologique : tout ce qu'on peut faire, c'est poser les jalons qui doivent nous conduire à la vérité.

Je reconnais dans ces tombes les lieux de sépulture d'anciens chefs de Mycènes, sans tâcher de leur donner un nom, toute inscription faisant défaut et les héros d'Homère appartenant à la légende et non à l'histoire. Parmi les objets retrouvés, il y en a beaucoup, il est vrai, qui présentent les caractères de l'art homérique; mais rien ne nous permet d'identifier ces objets avec ceux qu'a décrits l'aveugle de Chios. Homère, dans son poème, décrit les objets tels qu'ils existaient de son temps. Sa description du bouclier d'Achille prouve qu'aux XI^e et X^e siècles, les chefs des peuples portaient des boucliers sur lesquels on sculptait de grandes scènes mythologiques; mais rien ne nous autorise à admettre qu'il y ait jamais eu un bouclier en tout semblable à celui que décrit si magistralement le rhapsode. En d'autres termes, Homère parle en poète et non en historien, dans le sens précis de ce mot. Le côté historique ne me semble pas, du reste, le point capital de la question. L'important est de parvenir à préciser la place qu'occupent les trésors de Mycènes dans l'histoire du développement artistique de l'humanité.

A ce point de vue, je constate l'absence du fer tout autant qu'à Issarlik, la différence et même la supériorité de la civilisation de Mycènes sur celle de la Troade, la prédominance de l'ornement géométrique, surtout dans les poteries, l'infériorité du travail du potier sur celui de l'orfèvre, le grand nombre de représentations symboliques de Hera.

Bien plus, le caractère artistique de ces objets n'a *absolument* rien d'hellénique; tous portent un cachet asiatique très prononcé; et cependant, on ne peut soutenir que le tout ait été importé d'Asie, car on a trouvé à Mycènes diverses formes d'objets qui ont, par conséquent, été fabriqués sur les lieux mêmes. L'art homérique s'est inspiré de l'Asie, mais plusieurs éléments helléniques s'y mêlent déjà. Les trouvailles de Mycènes appartiendraient donc à une civilisation anti-homérique. Quelle est cette civilisation? Ici j'admets volontiers l'hypothèse du savant archéologue M. Koehler. Ces objets, malgré leur caractère asiatique, diffèrent cependant quelque peu de ceux que l'on a trouvés en Assyrie. C'est donc en Asie Mineure que nous devons chercher la solution. Or, de tous les peuples de l'Asie Mineure, ceux qui occupèrent le plus longtemps les îles de la Grèce, — on

sait que les Iles furent hellénisées en dernier lieu, — et qui s'établirent en différents points des côtes de l'Attique et du Péloponèse, furent les Cariens, dont la puissance dans la mer Egée est caractérisée par le nom de Minos. C'est donc au XI^e ou même au XII^e siècle qu'il faudrait placer le développement de l'art dont nous trouvons des vestiges à Mycènes, et c'est à la civilisation carienne qu'il faudrait l'attribuer. Cette hypothèse deviendrait une certitude du jour où des fouilles faites en Carie amèneraient la découverte d'objets analogues à ceux des trésors de Mycènes.

ADOLF DE CEULENEER.

LETTRES PARISIENNES.

Le fils Maugars, roman de M. A. Theuriet. — *Les Mirabeau*, de M. J. Claretie, au théâtre des Nations. — *Le journal Le Parlement* — Un roman nouveau de M. About.

Paris, 10 novembre.

J'ai à vous signaler aujourd'hui un livre d'une bien agréable lecture, publié à la librairie Charpentier. Il est de M. André Theuriet et a pour titre : *Le fils Maugars*. Il a paru, il y a quelques mois, dans la *Revue des Deux-Mondes*. M. Theuriet a été poète avant d'être prosateur, et il y paraît. Ses livres sentent bon. Il s'en exhale toujours un parfum d'honnêteté et de campagne qui n'est pas le parfum dominant dans la littérature contemporaine. M. Theuriet n'a garde de se dire « naturaliste » ; mais il fait à mon goût du vrai « naturalisme », celui qui s'applique à représenter la vie humaine sans s'arrêter de préférence à nous faire respirer l'odeur des charniers. Les femmes, et même les jeunes filles, peuvent le lire sans répugnances ni dégoûts. Je crois bien que le *Fils Maugars* est le meilleur des romans qu'il ait publiés jusqu'ici. Si vous cherchez le nom du jeune peintre qu'il a mis en scène — sans toucher à l'homme, du reste, et sans mettre en scène autre chose que l'artiste, — je ne crois pas vous livrer un grand secret en vous disant que tout le monde y a reconnu M. Bastien-Lepage. Sans théories ambitieuses, sans coups de pistolet tirés pour amener la foule, sans scandale, depuis six ou sept années M. Theuriet va toujours, suivant sa voie, conquérant l'estime des lettrés et des gens de goût. Il est de ceux dont la place est marquée d'avance à l'Académie française.

Le plus fécond de nos écrivains et l'un de nos plus aimables littérateurs, M. Jules Claretie, vient de donner, au théâtre des Nations, une pièce en huit tableaux, intitulée : *Les Mirabeau*. Je dis pièce, ne sachant comment mieux dire, car il y a de tout dans l'œuvre de M. Claretie, de la comédie, du drame et du mélodrame, du spectacle historique ; peut-être, à tout prendre, est-ce celui-ci qui domine. M. Claretie ne compte que des amis dans la critique, dont il fait partie lui-même. Que de plaisir il fera à tous ses collègues le jour où il produira quelque ouvrage dont il soit possible de ne dire que du bien ; sa fécondité est telle qu'il n'en faut point désespérer. Il faut malheureusement reconnaître que cette bonne fortune ne lui est pas arrivée cette fois encore. Disons à sa décharge qu'il y a plus d'une circonstance atténuante. Ce n'était pas une tâche facile que de faire revivre et parler, sur la scène, durant toute une soirée, un personnage comme celui de Mirabeau. Beaucoup d'autres, peut-être, ne s'en seraient pas mieux tirés. Le second défaut de la pièce, au point de vue scénique, c'est que la pièce elle-même est pour ainsi dire absente. Les cinq premiers tableaux ne sont que des tableaux de genre, destinés à former une exposition, à nous montrer Mirabeau sous ses aspects divers. Chacun d'eux, à volonté, pourrait être retranché sans

nuire à l'action. Au sixième tableau, on voit soudain éclater une lutte entre deux femmes qui se disputent son cœur. Nous entrons dans un mélodrame sombre que rien ne faisait prévoir, qui eût pu être tout autre aussi bien que celui-là ; il remplit deux tableaux de ses péripéties et de ses catastrophes tragiques ; puis tout est fini, et la toile se relève sur la dernière scène, Mirabeau prêtant le fameux serment de la Salle du Jeu de Paume. L'ensemble manque de lien, de cohésion, de force dramatique, malgré la violence de certains passages. Il faut, pour être juste, faire la part de quelques scènes qui montrent assez vivement les luttes, les mésintelligences, les ruptures et les réconciliations de cette étrange famille des Mirabeau. L'instinct de la comédie n'y manque pas ; mais, au fond, quand on nous montre Mirabeau, est-ce bien à cela que nous pouvons nous intéresser ? L'arrangement scénique est assez habile, les costumes sont soignés ; les grands mots de patrie et de liberté résonnent souvent dans les tirades : peut-être tout cela suffira-t-il à donner à la pièce un succès de soixante ou quatre-vingts soirées.

Un journal s'est fondé à Paris, qui aspire à devenir l'organe du centre gauche, ou, pour parler plus exactement, des *tories* de la République. Il a pris pour titre *Le Parlement*, et, dans son apparence extérieure, comme dans la façon dont il est rédigé, on aperçoit un désir nullement dissimulé d'établir une concurrence au *Journal des Débats*. Il est sérieux, bien fait, agréablement écrit, et a pour rédacteur en chef M. Alexandre Ribot, député du Pas-de-Calais, ancien secrétaire-général au ministère de la Justice sous le ministère de M. Dufaure. L'inspirateur, vous le devinez, c'est M. Dufaure, lui-même, qui, malgré ses quatre-vingts ans passés, n'a pas encore désespéré de jouer de nouveau un rôle actif dans notre politique.

Laissez-moi finir par une nouvelle littéraire. M. Edmond About, l'auteur des *Mariages de Paris*, du *Roi des Montagnes*, de *Madelon*, qui, depuis 1870, occupé par la politique, n'avait plus écrit de romans, écrit un roman nouveau. Voici deux mois que l'auteur y travaille, et il sera bientôt terminé. Du sujet, je ne puis rien vous dire encore, mais, si je suis bien informé, il aura pour titre : *Terre à terre*. Naturellement, c'est le journal que dirige M. Edmond About, le *XIX^e Siècle*, qui en aura la primeur. La publication doit commencer au mois de décembre.

CHARLES BIGOT.

PRIX DE 25,000 FRANCS INSTITUÉ PAR LE ROI.

Le jury chargé d'examiner les ouvrages présentés au concours ayant pour objet le meilleur ouvrage sur l'architecture a décidé, par cinq voix contre deux, données à une étude de MM. Van Bommel et Coulon sur l'église de Villers, qu'il n'y avait pas lieu de décerner le prix. Voici la liste de ces ouvrages :

1^o *L'Emulation*, publication mensuelle de la Société centrale d'architecture de Belgique, années 1874 à 1878. 3 vol gr. in-folio.

2^o *Instruction concernant la construction et l'ameublement des maisons d'école*, par M. E. Blandot-Grayet, architecte, à Huy.

3^o *Histoire de l'influence italienne sur l'architecture dans les Pays-Bas*, par Aug. Schoy. 1 vol. in-4^o.

4^o *Monographie de la chapelle de Berlaymont*, précédée de l'histoire sommaire du monastère de ce nom, depuis sa fondation jusqu'à nos jours, par A. Almain.

5^o *Éléments d'archéologie chrétienne*, par M. Reu-sens, 2 vol. in-8^o.

6^o *Cours de construction* donné de 1864 à 1874 à la section du génie de l'École d'application de Bruxelles, par le major du génie V. Devos. 2 vol. in-8^o.

7^o *La Filiation généalogique de toutes les écoles gothiques*, par J.-F. Collis, architecte. tome I^{er}. École mère gothique. Anvers, 1 vol. in-8^o.

8^o *Étude philosophique, historique et pratique sur l'église abbatiale de Villers*, par MM. Eugène Van Bommel et Emile Coulon. 3 vol. in-4^o. (Manuscrit).

9^o *L'Architecture en France et en Belgique du XI^e au XVIII^e siècle* ; parallèle entre les principaux monuments des époques ogivales et la Renaissance, par A. Trappeniers. Bruxelles. 1 vol. in-8^o.

10^o *Monographie de l'ancienne abbaye de Villers-la-Ville* ; état actuel, état restitué, par Ch. Licot, architecte. (Manuscrit)

Outre un examen critique des neuf ouvrages admis au concours (celui de M. Schoy, antérieur d'une année à la période réglementaire, a été exclu), le rapport adressé au Ministre de l'intérieur contient un exposé des vues dont le jury s'est inspiré, et dont nous reproduisons quelques extraits :

« Il est hors de doute qu'en offrant aux auteurs la perspective d'une récompense aussi supérieure à celle qui pouvait leur échoir jusqu'à ce jour pour leurs travaux, l'auguste fondateur du prix de 25,000 francs a voulu provoquer des efforts capables de donner naissance à des œuvres d'un mérite supérieur aussi. Tel ouvrage qui aurait pu l'emporter dans un concours académique ou prétendre à l'un des prix quinquennaux institués par le gouvernement, serait, à juste titre, considéré comme n'ayant pas un mérite suffisant pour être couronné dans les luttes ouvertes pour l'obtention du prix de la fondation royale... Ces grands efforts dont nous parlions tout à l'heure, on n'a pas l'habitude de les faire en Belgique à cause de la faible rémunération qu'y obtiennent les travaux intellectuels, et aussi, ayons le courage de le dire, à cause du peu d'attention que leur accorde le public. Aussi n'y aura-t-il pas lieu de s'étonner si les premiers concours ouverts par la généreuse initiative du Souverain n'aboutissent pas tous à d'heureux résultats. Instruits par l'expérience, les auteurs se rendront mieux compte, à l'avenir, de ce qu'ils doivent faire pour mériter les prix institués par Sa Majesté. Si, pour ne pas décourager les concurrents, le jury se montrait, de prime abord, trop facile à satisfaire, et s'il couronnerait des ouvrages d'une valeur ordinaire, il risquerait d'affaiblir les ressorts dont une tension énergique peut seule amener la production d'œuvres vraiment remarquables. Il pourrait être rendu responsable, jusqu'à un certain point, de la stérilité des futurs concours, car il aurait contribué à faire perdre de vue le but de l'institution.

« Parmi les ouvrages que le jury a eu à examiner, il en est certainement qui méritent d'être remarqués et loués ; cela constaté, il restait à voir s'il y en avait qui fussent de nature à justifier l'octroi d'une récompense aussi considérable que celle qu'il s'agit de décerner, car c'est là le point capital pour les juges du concours. Un ouvrage de peu d'étendue pourrait mériter le prix, s'il renfermait une idée nouvelle et féconde, un principe dont l'application donnât la réalisation d'un progrès considérable dans l'architecture. Un ouvrage n'offrant rien d'absolument nouveau, comme idée ou comme principe, ne serait pas considéré comme indigne du prix s'il avait une grande importance scientifique, si, par la justesse du sens critique ou de l'esprit d'analyse, par l'élevation des vues et par la sagacité des démonstrations, il pouvait exercer une influence heureuse sur la marche de l'art... L'étude des monuments de notre pays nous intéresse particulièrement ; mais nous ne prétendons pas que ce doive être là l'unique sujet des investigations des auteurs belges traitant de l'architecture, soit au point de vue de l'histoire, soit à celui de la théorie. Les généralités ne leur sont pas interdites... Il faut bien reconnaître que, pour des travaux de ce genre, la Belgique est en arrière de pays avec lesquels elle peut lutter pour la production d'œuvres d'art d'une autre espèce...

« On s'attend à un ouvrage d'un mérite supérieur. Si ce n'est qu'un bon ouvrage ordinaire, on éprouvera un désappointement suivi, comme toujours, d'un revirement de l'opinion, sévère jusqu'à l'injustice, de sorte qu'en résumé on aura rendu, sinon matériellement, du moins moralement, un mauvais service à l'auteur trop facilement couronné. Si telle était l'impression dans le pays, il serait à craindre qu'elle ne fût plus défavorable encore à l'étranger.

L'institution des prix royaux a eu un grand retentissement en Europe ; partout on a loué l'initiative à laquelle la Belgique en a été redevable, et l'on en attend de grands résultats. Ces résultats, elle les produira un jour, nous en avons la conviction ; mais si nous paraissions avoir fait un très grand cas d'un ouvrage auquel le jugement des hommes compétents des pays voisins assignerait un rang plus modeste, il se pourrait qu'on supposât que faute d'avoir chez nous des points de comparaison, nous manquons de la faculté d'apprécier sainement le mérite des hommes et des choses. Il ne faut pas qu'on pense au dehors que l'ouvrage couronné dans les concours royaux est bon pour la Belgique ; il doit être bon partout. »

Le jury était composé de MM. F. Wellens, président ; A. Balat, H. Beyaert, R. Chalon, A. Pauli, J. Rousseau ; Ed. Fétis, secrétaire rapporteur.

LE PRIX ROYAL DE 25,000 FRANCS ET L'ORGANISATION DES CONCOURS.

Bruxelles, 8 octobre.

Les considérations sur lesquelles s'appuie la décision du jury du prix royal d'architecture paraîtront, nous n'en doutons pas, parfaitement fondées à toute personne étrangère à la lutte dont les honorables membres avaient à juger les résultats. Certes, un prix de 25,000 francs ne peut raisonnablement être décerné à un ouvrage qui n'aurait point une haute portée scientifique. Il ne s'agit pas seulement de couronner le meilleur des ouvrages concurrents ; il faut encore que le public étranger, comme le public belge, puisse sanctionner le verdict, et pour cela le travail préféré doit offrir plus qu'un intérêt local et actuel : il faut pouvoir y reconnaître un intérêt scientifique universel. Peut-être la munificence royale a-t-elle trop favorablement préjugé le mouvement scientifique et littéraire de la Belgique en rapprochant autant qu'elle l'a fait les époques auxquelles le prix doit être décerné. Obtenir une œuvre de premier ordre tous les ans, ce serait en effet une bonne fortune sur laquelle il ne faut point trop compter. Un prix de 25,000 francs serait, à notre avis, une belle récompense d'une longue carrière. En éloignant un peu les époques, on pourrait même grossir la somme sans augmenter les sacrifices de la liste civile du Roi. Etablir, par exemple, que tous les quatre ou cinq ans, le prix, qui alors pourrait être considérable, serait décerné à l'écrivain ou au savant qui aurait fourni pendant une durée de vingt cinq ans au moins une suite non interrompue de travaux remarquables, ce serait exciter une émulation plus féconde. Nous pensons que, dans ce cas, le nombre des concurrents étant réduit considérablement, la désignation du vainqueur serait plus facile, et le verdict du jury serait mieux apprécié par le public ; car on n'a pas travaillé avec succès dans une branche des connaissances humaines pendant un quart de siècle sans avoir obtenu une certaine notoriété.

CHRONIQUE.

Le jury chargé de juger le concours quinquennal de sciences physiques et mathématiques pour la période de 1874 à 1878 a décerné le prix à l'unanimité à M. J.-C. Houzeau, directeur de l'Observatoire de Bruxelles, auteur de l'*Uranométrie générale*. Le rapport adressé au ministre de l'intérieur contient un aperçu intéressant des travaux scientifiques publiés en Belgique pendant la dernière période quinquennale. Nous en publierons un résumé.

L'Association internationale africaine vient de recevoir de Zanzibar une volumineuse correspondance qui lui a apporté des nouvelles de ses expéditions. M. Cambier est arrivé heureusement à Masikamba après un voyage lent et pénible. Masikamba ou Karéma est situé sur la rive orientale du Tanganyika par environ 29° de longitude est, comptée du méridien de Paris, et 7° de latitude sud. M. Cambier a obtenu du sultan de ce pays la con-

cession d'un terrain de plusieurs centaines d'hectares et l'autorisation d'établir une station à Masikamba (Karéma). M. Cambier ne s'est décidé pour ce point qu'après avoir fait une reconnaissance préalable de cette partie du pays. Il s'est d'abord rendu à Masikamba avec une caravane légère, laissant le gros de ses bagages à Simba ; sa reconnaissance terminée, il est revenu à Simba, et c'est de là qu'il écrit, en date du 20 août. La seconde expédition de l'Association, accompagnée de M. Carter et des éléphants, était arrivée à Grand-Kanyényé le 20 septembre. La santé de M. Popelin se raffermissait chaque jour, le docteur Vanden Heuvel continuait malheureusement à souffrir beaucoup. Les éléphants ont parfaitement résisté à toutes les fatigues et à toutes les privations pendant la traversée du Marenga-Mkali, désert où l'eau manque absolument ; ils sont restés pendant quarante-deux heures sans boire et pendant trente-et-une heures sans manger, marchant pendant vingt-sept heures et demie chargés de plus de 1,000 livres chacun. Les chefs des deux expéditions correspondent régulièrement entre eux.

M. H. Yule adresse à l'*Athenæum* de Londres une note qui fait connaître les résultats importants des expéditions entreprises de 1872 à 1879, dans l'Afrique australe, par un explorateur autrichien, le Dr Holub, de Holic, près de Königsgratz. Le Dr Holub a recueilli de nombreuses collections de toute espèce et une grande quantité de notes et de dessins. Il a notamment exploré les chutes de Victoria et le Zambèse au delà du confluent de ce fleuve et du Chobé. Le Dr Holub n'avait que 25 ans, quand il quitta Prague, muni d'une somme de 1,300 francs, dont les neuf dixièmes lui avaient été prêtés par des amis. Il est revenu en Europe par l'Angleterre, où à son arrivée, il a reçu une lettre de félicitations du Roi des Belges.

M. J.-P. Richter publie dans le dernier numéro de l'*Academy* (8 novembre) un article intéressant, concernant les manuscrits de Léonard de Vinci qui se trouvent au South Kensington Museum. On a reproché, bien qu'à tort, au peintre italien d'avoir intentionnellement tenu secret, par sa manière d'écrire de droite à gauche, le résultat de ses études et des découvertes qu'il avait faites. Il est bien vrai qu'on en connaît relativement peu de chose, ses écrits n'ayant guère occupé l'attention des savants. Il existe cependant de lui environ vingt manuscrits autographes. M. Richter s'occupe dans sa notice des trois volumes légués au Musée de South Kensington par J. Forster en 1876, et qui renferment des détails curieux pour l'histoire des œuvres et la biographie du maître.

DÉCÈS. J. Poelaert, architecte du Palais de Justice de Bruxelles, de la nouvelle église de Laeken, de l'église Sainte Catherine, de la colonne du Congrès. — Louis Reybaud, publiciste, né à Marseille en 1799. — John Miers, botaniste, né à Londres en 1789, mort le 17 octobre. — G. von Dittenberg, peintre d'histoire, mort à Moscou, le 18 octobre, à l'âge de 85 ans. — G. Colonna Cecaldi, archéologue. — A.-H. Garrod, physiologiste et biologiste, né à Londres en 1846, mort le 17 octobre.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES LETTRES. Séance du 3 novembre. — La classe nomme membre de la commission de la publication des anciens monuments de la littérature flamande M. Roersch, professeur à l'université de Liège, en remplacement de M. J. H. Bormans, décédé. Elle vote l'impression, dans le recueil des mémoires des savants étrangers (collection in-8°), d'une étude sur Régnier 1^{er} au Long Col et la Lotharingie à son époque, par le P. Firmin Brabant, du collège de N. D. de la Paix, à Namur. M. Ch. Potvin lit un poème intitulé : *Le beau*.

COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE. Séance du 3 novembre. — M. Piot donne lecture d'une note sur diverses publications, faites à l'étranger, qui ont rapport à l'histoire de Belgique. M. Gachard signale à la commission une publication due à M. A. Morel-Fatio et à don Rodriguez Villa : une relation du voyage de Philippe II à Tarazona en 1542, écrite en espagnol par Henri Cock, de Gorcum.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. Séance du 25 octobre. — M. Warlomont, dans son rapport sur l'admission des médecins étrangers, a parlé du négoce de diplômés qui se fait à l'université de Philadelphie. Il fait remarquer que cette université (*Université américaine de Philadelphie*) ne doit pas être confondue avec l'antique faculté très respectable, dite : *The medical Department of the University of Pennsylvania*. L'Académie vote l'insertion dans le Bulletin des travaux suivants : Expériences relatives à la culture de la trichine, par M. Del ; Note sur un ophthalmoscoptomètre construit par MM. Warlomont et Loiseau ; Plus de vaccin, plus de vaccine, ou moyen d'arriver à supprimer la méthode de Jenner, par M. Boëns. Selon M. Boëns, on a beaucoup exagéré les avantages qu'on attribue généralement à la méthode de Jenner, et on a trop légèrement passé sur les inconvénients qui en sont parfois la conséquence. Il insiste longuement sur ces deux points, et il se propose de montrer que l'application régulière de tous les agents prophylactiques des épidémies aujourd'hui connus, fournit plus de garantie à l'économie humaine contre les atteintes des maladies contagieuses, v. r. lentes ou infectieuses en général, et même contre la variole en particulier, que l'usage du vaccin soit animal soit jennérien. MM. Warlomont et Craninx combattent la doctrine exposée par M. Boëns. — Suite de la discussion du rapport de la commission chargée de l'examen de la proposition de M. Gluge concernant les moyens à employer pour réprimer les falsifications des denrées alimentaires. Suite de la discussion de la question des dépôts mortuaires.

BIBLIOGRAPHIE.

REVUE GÉNÉRALE. Novembre. La question des cimetières devant la cour de cassation (Ch. Woeste). — Le colonel Durville, roman historique (Vicomtesse de Blistain). — La morale épicienne (A. Richard). — Le dessèchement du Zuidzee (II Van den Bogaerde de Terbrugge). — Fêtes nationales américaines. La guerre dans l'Amérique du sud. — Bibliographie.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ BELGE DE GÉOGRAPHIE. Juillet-août. Enquête anthropologique sur la couleur des cheveux et des yeux en Belgique (L. Vanderkindere). — Le Zambèse, 5^e article (A. J. Wauters). — Les vents du globe terrestre (A. Voeikoff). — La géographie à l'exposition universelle de 1878, 5^e article (E. Adan). — Le Limbourg préhistorique (H. Bauduin). — Causerie scientifique. — Chronique géographique. — Bulletin trimestriel de statistique démographique et médicale (Dr Janssens). — Cartes de l'enquête anthropologique.

MESSAGER DES SCIENCES HISTORIQUES. 1879. 3^e livraison. Souvenirs archéologiques de la ville de Gand. XI. La porte du Grand Béguinage (Em. Varenbergh). — Notice sur Georges-Joseph Gérard, historiographe belge, et la fondation de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles (Béthune-de Villers). — Une cause célèbre. Revendication du pays de Malines par la maison d'Egmont, épisode des mœurs de la féodalité (1440-1564). — Le journal des otages de la ville de Gand, 1704 (Kervyn de Lettenhove). — L'œuvre de Charles Onghena. Suite. — Notes touchant des archives conservées au dépôt de l'Etat à Gand. États de Flandre. Suite. — Sainte Colette. — Chronique.

BULLETIN DES COMMISSIONS ROYALES D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE. T. XVIII Nos 7 et 8. Commission royale des monuments. Résumé des procès-verbaux des séances des mois de juillet et d'août 1879. — Grès flamands, limbourgeois et liégeois (II. Schuermans).

JOURNAL DES BEAUX-ARTS 31 oct. Notre album —

A nos lecteurs. — Salon d'Anvers, suite. Artistes belges et étrangers au salon d'Anvers. Ville d'Anvers. — Henri Lyon. — Le trésor historique de France. — Du génie de l'art plastique, suite. — Chronique générale. — Cabinet de la curiosité.

L'ABEILLE. Novembre. La nouvelle loi. — Bibliographie. — Actes officiels.

ANNALES D'OCULISTIQUE. Sept.-oct. Anatomie et physiologie pathologiques des staphylômes (Ed. Hocquard). — Ophthalmoscoptomètre pour la détermination objective de la réfraction (Warlomont et Loiseau). — De la combinaison de l'iritomie avec l'excision et l'arrachement de l'iris (L. De Wecker). — De la relation entre la névrite optique et les affections encéphaliques (Gowers). — Physiologie de la lecture, suite (Javal). — Congrès international des sciences médicales (Van Duyse). — Revue des journaux d'ophtalmologie. — Bibliographie.

REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE. 1^{er} nov. Skeat, Notes sur la triple édition des Piers Plowman, 2^e art. — Wichmann, L'art poétique de Boileau dans celui de Gottsched. — Poulet, Essai d'un vocabulaire étymologique de Plancher-les-Mines. — Gantrelle, Communication sur un passage de la Germanie de Tacite. — Chronique. — Académie des inscriptions. — 8 novembre Brugsch-Bey, Dictionnaire géographique de l'ancienne Egypte. — Ballheimer, Dissertation sur les Vies des dix orateurs de Photius. — Légende de Finnogi le fort, p. p. Gering. — Herrlinger, La théologie de Mélancton dans son développement historique. — Œuvres du seigneur de Cholères, p. p. Tricotet, Jouaust et Lacroix. — Bresslau et Isaachson, La chute de deux ministres prussiens. Danckelmann et Fürst. — Lettre de M. Rhys et réponse de M. Gaidoz. — Académie des inscriptions.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 1^{er} nov. Elisabeth Patterson, d'après sa correspondance publiée en Amérique (C. de Varigny). — Institut de France : Séance publique annuelle des cinq Académies. M. Ch. Giraud : La bataille de Malplaquet. M. Legouvé : Etudes et souvenirs de théâtre ; un conseiller dramatique. M. Edmond Le Blant : Origine antique d'un conte des Mille et une Nuits. — Notes et impressions (L. Ulbach). — La semaine politique. — Bulletin. — 8 nov. Napoléon I^{er} en famille (A. Debidour). — Le comte Balthasar Castiglione et son portrait par Raphaël au musée du Louvre (A. Gruyer). — Le concile du Vatican ; M. Emile Olivier et Mgr Darboy (E. de Pressensé). — Les antiquités canariennes d'après M. Sabin Berthelot. — Causerie littéraire (Max Gaucher). — Bulletin.

REVUE SCIENTIFIQUE. 1^{er} nov. Histoire de la machine à vapeur, d'après M. Thurston (J. Hirsch). — L'Observatoire du mont Ventoux (A. Angot). — L'hygiène de la maison d'école (Em. Trélat). — L'exposition anthropologique de Moscou (G. de Mortillet). — Les bateaux-torpilleurs. — 8 nov. L'enseignement secondaire des filles. — Les Turbellariés (P. Hallez). — L'âge de la pierre polie au Cambodge, d'après MM. Noullet et Moura. — La psychologie d'Herbert Spencer.

REVUE DES DEUX MONDES. 1^{er} nov. La genèse d'un chef-d'œuvre, Goethe et Faust (H. Blaze de Bury). — La diplomatie occulte de Louis XV à propos d'une publication récente de M. le duc de Broglie (A. Mezières). — Diderot inédit, d'après les manuscrits de l'Ermitage. II. La refutation d'Helvétius et le plan d'une université (E. Caro). — Lord Beaconsfield et son temps. III. La transformation du parti tory (Cuheval-Clarigny). — La marchande de journaux, poésie (Fr. Coppée). — Une campagne électorale aux Etats-Unis (C. de Varigny). — Le Congrès médical d'Amsterdam en 1879 (Ch. Richet). — Un nouveau complot contre l'Empire germanique (G. Valbert). — Chronique. — Essais et notices.

LA NOUVELLE REVUE. 15 Octobre. La démocratie contemporaine (E. Castelar). — L'Angleterre et l'Afghanistan (A. Regnard). — Enseignement de la biologie (L.-A. Segond). — Lucie Rodéy (M^{me} H. Gréville). — La légende d'Orphée (Elie Reclus). — Souvenirs d'un chanteur (G. Duprez). — L'Apothéose de Mouça (Leconte de Lisle). — Le scrutin de liste (J. Reinach). — L'assistance hospitalière à Paris (F. Maurice). — 1^{er} Novembre. La politique italienne (Ed. Gioia). — Les chemins de fer devant le parlement (Em. Level). — Les manœuvres du 15^e corps d'armée allemand en Alsace-Lorraine (H. Barthélemy). — Lucie Rodéy (M^{me} H. Gréville). — La

filie de la république de Venise (A. de Gubernatis). — Albert Glatigny (Ch. Bigot). — Souvenirs d'un chanteur (G. Duprez). — Chant des peuples latins, poésie (J. Gaillard). — Causerie musicale (C. Saint-Saëns). — Lettres sur la politique extérieure. — Chronique politique. — Journal de la quinzaine. — Bulletin bibliographique.

LE CORRESPONDANT. 10 oct. Les préliminaires de la guerre de Sept ans (Duc de Broglie). — L'Eglise et l'Etat sous la monarchie de juillet V. (P. Thureau-Dangin). — La dernière année de Marie-Antoinette I (Imbert de Saint-Amand). — La question sociale aux Etats-Unis. I (Claudio Jannet). — Revue des sciences (H. de Parville). — 25 oct. L'Eglise et l'Etat, etc. (P. Thureau-Dangin). — La dernière année de Marie-Antoinette (Imbert de Saint-Amand). — La question sociale aux Etats-Unis. II (Claudio Jannet). — Les œuvres et les hommes (V. Fournel). — *Deo Optimo Maximo* (V. de Laprade). — Revue critique. — Mélanges.

REVUE HISTORIQUE. Nov. déc. L'Eglise d'Afrique et ses premières épreuves sous le règne de Septime Sévère (D. Aubé). — La diplomatie française et l'Espagne de 1792 à 1796. La guerre et les négociations entre la France et l'Espagne en 1793 et 1794. — Documents sur les déportations des prêtres pendant le premier Empire (J. Destrem). — Bulletin historique : France, Angleterre, Russie.

REVUE PHILOSOPHIQUE. Septembre. La philosophie religieuse et le néo-hégélianisme (E. de Hartmann). — Histoire critique de Vanini (A. Baudouin). — L'erreur et la sélection. III. (F. Paulhan). — Octobre. Le sommeil et les rêves. Aperçus critiques de quelques ouvrages récents (J. Delbœuf). — Sur le rôle et la légitimité de l'intuition géométrique (Bousinesq). — Les mouvements et leur importance psychologique (Th. Ribot). — Histoire critique de Vanini. Fin (A. Baudouin). — Un projet d'association philosophique. — Novembre. Du prétendu scepticisme de Hume (G. Compayré). — Une théorie de la connaissance mathématique. M. Schmitz-Dumont. Fin (P. Tannery). — Le sommeil et les rêves. II. Leurs rapports avec la théorie de la certitude (J. Delbœuf).

LA PHILOSOPHIE POSITIVE. Mai-juin. Distribution future des langues et des nationalités sur le globe terrestre (E. Littré). — Un historien du positivisme (A. Ritti). — La conscience dans le drame, suite (L. Arréat). — De la théologie considérée comme science positive et de sa place dans l'enseignement laïque (E. Littré). — Remarques sur la philosophie critique en Allemagne (G. Wyruboff). — La rose, étude esthétique (H. Stupuy). — Lettre à M. Littré. — La charité légale et l'assistance publique en Europe (A.-F. de Fontpertuis). — Juillet-août. Deux mesures opportunes (H. Stupuy). — Comment, dans deux situations historiques, les Sémites entrèrent en compétition avec les Aryens pour l'hégémonie du monde, et comment ils y faillirent (E. Littré). — Faits psychométriques (R. Jeudy). — La conscience dans le drame (L. Arréat). — La rose, fin. — Les criminalités au point de vue sociologique (H. Boëns). — Un cas de socialisme pratique (E. de Pompéry). — Les deux morales de l'Etat (A. Wilhelm). — Salon de 1879 (P. Petroz). — Expérience rétrospective au sujet de notre plus récente histoire. — Sept-oct. Comment les Sémites entrèrent en compétition avec les Aryens. Suite. — De l'esprit métaphysique en chimie (G. Wyruboff). — La conscience dans le drame, suite. — Les moteurs animés des armées (A. Sanson). — Le catholicisme selon le suffrage universel en France (E. Littré). — Mémoire sur la réforme des méthodes et des programmes d'enseignement (Ch. Mismar). — L'esthétique officielle et M. E. Véron (P. Petroz). — Nov.-décembre. Les temps oubliés (E. Littré). — Les moteurs animés des armées, suite. — François Arago (Ch. Pellarin). — La conscience dans le drame, suite. — La librairie d'éducation laïque (H. Stupuy). — Le moi, ses absences, ses troubles et ses dédoublements (H. Boëns). — Institutions et mœurs annamites (Truong Vinh Ky). — Le clergé depuis la révolution (A. Mercier). — Mémoire sur la réforme des méthodes d'enseignement, fin. — Des origines et de l'évolution du droit économique (H. Denis). — De la durée de la république (E. Littré).

JOURNAL DES ECONOMISTES. Juillet. Le socialisme de la chaire (H. Passy). — Un écrit de J. Stuart-Mill sur le socialisme (A. de Fontpertuis). — Les banques de France et de Belgique (P. Coq). — La loi et les communautés religieuses non autori-

sées (A. Breuller). — Publications économiques de l'étranger (M. Block). — Août. Les socialistes cléricaux (Courcelle-Seneuil). — La loi allemande contre les socialistes et la loi française contre l'Internationale (Hubert-Valleroux). — Contrôle de l'Etat sur les tarifs de chemins de fer (J. Paixhans). — La liberté commerciale (A. Mercier). — La traite des noirs et l'esclavage (H. Tache). — Sept. Les finances de la ville de Paris (E. Petit). — Production des métaux précieux (Seeberr). — Association britannique pour l'avancement des sciences (H. Tache). — Le congrès des coopérateurs anglais (C.-M. Limousin). — Le progrès des sciences appliquées (L. Bénard).

LA NATURE. 1^{er} nov. Le moteur électrique de M. Marcel Deprez (E. Hospitalier). — Mesure rapide des longueurs ; le cartomètre (Ch. Bontemps). — Vagues de la mer lumineuses (Elliott-Pringle). — Les Oestrices, suite (N. Joly). — Une mine sous l'eau ; l'île d'Argent dans le lac supérieur aux Etats-Unis (L. Baclé). — Inondations en Espagne. — Règle à calcul acoustique (C.-M. Gariel). — L'architecture des oiseaux ; nid de troglodyte (E. Oustalet). — Le frein à contre-vapeur ou frein Lechâtelier. — Une visite à l'île de Man. — La construction de l'Observatoire du Pic du Midi (A. Tissandier). — 8 nov. Le Matamata (E. Sauvage). — Les Oestrices, fin (N. Joly). — Une ascension aérostatique de Blanchard en 1785 (G. Tissandier). — Nouveau bélier hydraulique de Douglas (L. de Sardiaco). — L'harmonographie de M. Tisley. — Les origines et le développement de la vie, suite (E. Perrier). — L'enseignement par les projections (Stiegler).

L'EXPLORATION. 2 nov. Les Aléouttes. — Voyage au Japon de M. le Dr Voëikof, suite (L. Botkine). — Carte de l'archipel des îles Aléouttes. — 9 nov. Voyage au Japon de M. Voëikof, suite. — Le Darien (L. Verbrugge). — L'Eisteddfod de Cardiff (J. Girard). — Le Mahhmal (E. Vassel).

REVUE BORDELAISE. 1^{er} nov. L'œuvre de Jésus ouvrier, par A. Darine (S. Sarrat). — La réforme de l'enseignement public en France, par Th. Ferneuil (E. Bony). — Causerie littéraire. — Revue des livres. — Causerie dramatique. — Bulletin bibliographique.

DEUTSCHE RUNDSCHAU. Novembre. Der Heilige. Nouvelle (C.-F. Meyer). — Die Afrikaforschung und H. M. Stanley's Zug durch den schwarzen Continent (G. Nachtigal). — Zur Geschichte des Orientalischen Krieges, 1853-1856. — Autobiographische Blätter aus dem Leben eines preussischen Generals Aus dessen handschriftlichen Nachlass. — Ursprung, Zweck und Entwicklung der Sprache (Ed. Lasker). — Die freie Kirche im freien Staat (Ed. Zeller). — Lebensrettungen (H. Kruse). — Literarische Rundschau : Brande's Lord Beaconsfield (Fr. Kreyssig). — Literarische Notizen. — Literarische Neuigkeiten.

MAGAZIN FÜR DIE LITERATUR DES AUSLANDES. 11 oct. Lessing in Griechenland (A. Boltz). — Neues aus der französischen Dramatik (O. Heller). — Dänemark : Frederik Paludan-Müller (Pauline Schanz). — Kleine Rundschau. — 18 oct. An den Reim, Ode (G. Carducci). — G. Eliot und ihr neuestes Buch (Dana). — Zwei Werke über Victor Emanuel (Lanzky). — Cyprien und seine Alterthümer (Scar-tazzini). — Kleine Rundschau. — Neuigkeiten aus der Literaturwelt. — 25 oct. Die Uebersetzungsmanie in Deutschland (Ed. Engel). — Positivistische Phantasien (Trautwein von Belle). — Nana, von Emile Zola. — Chinesische Volkslieder (A. Seubert). — Eine indische Kameliendame (H. Herrig). — Kleine Rundschau. — 1^{er} nov. Uebersetzungsmanie in Deutschland. II. — Paul Heyse, Verse aus Italien (P. Lanzky). — Polen : Der Kampf des Classicismus und der Romantik (E. Lipnicki). — Zur flammännischen Literatur (E. Van der Ven). — Chinesische Volkslieder. II (A. Seubert). — Kleine Rundschau. — 8 nov. Italien, Deutschland, Oesterreich im Spiegel moderner Dichtung. — Neues aus Asher's Collection und Tauchnitz Edition. — Pariser Brief (Helwig). — Die Literatur des Panslavismus I. (von Stein). — Kleine Rundschau.

UNSERE ZEIT. 1^{er} nov. Die Samoa Inseln und ihre Bewohner (Sp. Gopcevic). — Die Socialwissenschaften in der Gegenwart (Fr. von Baerenbach) VI. — Zur innern Geschichte Preussens und Deutschlands 1870 bis 1879 (W. Müller) IV. — Zur Geschichte Californiens. — Politische Revue.

NORD UND SÜD. Novembre. Olivier. Nouvelle in Versen. In: Vermasse des Originals übersetzt von

W. Grafen Baudissin (Fr. Coppée). — Das Problem des Völkerrechts (J. H. Geffcken). — Nur ein Schneider. Bilder aus der deutschen Kleinstaatserei, IX-XI (K. Braun-Wiesbaden). — Ueber philosophische Bildung, III (Fr. A. Lange). — J. J. von Doëllinger (J. Friedrich). — Bibliographie.

IM NEUEN REICH. N° 43. Die Familie Mendelssohn (F. Gehring). — Longobardenreste in Südtirol (Mupping). — Die Organisation der preussischen Eisenbahnverwaltung. — Berichte aus dem Reich und dem Auslande. — Literatur. — N° 44. Das Julikönigthum (W. Lang). — Denkwürdigkeiten eines Schauspielers. — Die Schweizerische Rechtseinheit. — Russische Aussichten. — Die Organisation des preussischen Eisenbahnverwaltung. II.

DAS AUSLAND. 20 octobre. Neuere Ansichten über Gebirgsbildung. — Der Karatschai an den Quellen des Kubans. — Der Levantehandel im Mittelalter. II. — Gümbels Untersuchungen über den Schlammmulcan von Paterno. — Ueber Mädchen-Erziehung in den Vereinigten Staaten. — Die Kleinen Antillen. — Vom Büchertisch. — Ein projectirter künstlicher See. — Eine Weizenfarm in Californien. — 27 oct. Die Galápagos-Inseln. — Der Levantehandel im Mittelalter III. — Der Karatschai an den Quellen des Kubans (Schluss). — Die Katastrophe von Szegedin und das Rettungswerk. — Das Grundeigenthum in den Vereinigten Staaten. — Kafiristan. — Neue französische Seide. — Geographische Nachrichten.

DIE NATUR. 5 nov. Der russische Urwald und seine Bewohner (A. Kohn). — Ueber das Zufrieren von Seen (J. Y. Buchanan). — Fossilfunde von Schneehühnern in Deutschland (A. Nehring). — Literaturbericht. — Botanische Mittheilungen. — Paläontologische Mittheilungen. — 12 nov. Fortschreitende Entwicklung der Volkszahlen (A. Berg-haus). I. — Ein Götzenbild der Indianer (R. Münch). — Eine Hypothese über die Pyramiden (J. Lippert). — Der sogenannte thierische Magnetismus unter einem neuen Gesichtspunkte (W. Medicus). — Literatur-Bericht. — Reisen und Reisenden.

THE ACADEMY. 1^{er} nov. Taylor's Guienne. — Cavendish Card essays and the "Chess Monthly." — Eastwick's Handbook of the Madras Presidency. — Cruttwell and Banton's Specimens of roman literature. — Kovalevski's Communal tenure of land. — The Hittites in Asia Minor. — The electrical researches of the hon. H. Cavendish. — The New Testament of the Stockholm "Gigas." — Obituary. — 8 nov. Marshall's Economics of industry. — Nordenskiöld's Arctic voyages. — Buisson on the university of London. — Sweetman's Calendar of Irish State papers. — Murphy's Sporting adventures in the Far West. — Future explorations in Egypt. — Hamp's Edition of the accadian legal text. — Current scientific literature. — Science notes. — Philology notes. — Art books. — Exhibitions. — The MSS. of Leonardo da Vinci in the South Kensington Museum. — Notes on art and archaeology. — The late J.-B. Buckstone.

THE ATHENÆUM 1^{er} nov. M. Meredith's new novel. — The russo-turkish war. — The life of St. Patrick. — Travels in north and south America. — Don Garcia in England. — Lever's Life. — Ferdinand Kürzberger. — Notes from Lisbon. — S. M. Solovief. — The Apologie for poetry. — Mr. J. Blackwood. — The figures of Sesostris. — 8 nov. Edward and Catherine Stanley. — New books on Germany. — Chodzko's Songs of the Ukraine. — Novels of the week. — School books. — Lever's Life. — Cypriote inscriptions. — The National Gallery. — The private collections of England. — Notes from Rome. — Mr. Ch. L. Gruisen.

NATURE. 30 oct. Sterry Hunt's Chemical and geological essays. — The philosophy of music. — Our book shelf. — Letters to the editor. — Our astronomical column. — Geographical notes. — Kew gardens (M. J. Berkeley). — Nordenskiöld's arctic voyages. — Hering's theory of the vision of light and colours. II. (W. Pole). — Notes. — The sanitary Congress. — University and educational intelligence. — Societies and Academies. — 6 nov. On certain errors respecting the structure of the heart attributed to Aristotle (T. H. Huxley). — On the necessity for a new department in spectrum analysis (J. N. Lockyer). — Mind in the lower animals (G. J. Romanes). — Our book shelf. — Letters to

the editor. — The functions of universities. — Description of an instrument for exploring dark cavities which are inaccessible to direct light (Th. Stevenson). — Improvements in bleaching — Hering's Theory of the vision of light and colours III. (W. Pole). — The "Parasol" ants of Texas. — Origin of castes by evolution (G. T. Bettany). — Notes. — Our astronomical column. — Physical notes. — Geographical notes. — Celestial photometry. — University and educational intelligence.

CONTEMPORARY REVIEW. Nov. On freedom (M. Müller). — Gladstone: two studies suggested by his "Gleanings of past years." I. By a liberal. II. By a conservative. — The ancient régime and the revolution in France (Von Sybel). — What is the actual condition of Ireland? (E. S. Robertson). — The deluge: its traditions in ancient nations (Fr. Lenormant). — Suspended animation (R. A. Proctor). — John Stuart Mill philosophy tested. IV. Utilitarianism (W. Stanley Jevons).

THE NINETEENTH CENTURY. Novembre Public business in the House of Commons (H. C. Raikes). — The history of money (Sir J. Lubbock). — Is typhoid fever contagious? (Dr. T. J. MacLagan). — Alsace-Lorraine since 1871 (L. Montefiore). — Cinderella (W. R. S. Ralston). — The noxious gases bill (R. Hon. Viscount Midleton). — Experiments in punishment (Sir E. F. Du Cane). — Compulsory providence (Rev. W. W. Edwards). — The book language of China (H. A. Giles). — The unity of nature: a speculation (R. Rev. Lord Bishop of Carlisle). — The spoilt child of Europe (R. W. Hanbury).

MACMILLAN'S MAGAZINE. Nov. He that will not when he may (Mrs. Oliphant). — History and politics (Prof. Seeley) IV. — The indo-mediterranean railway II Its political aspect (Commander V. Lovett Cameron). — The russian gipsies (Ch. G. Lealand). — A mathematician's view of the theory of evolution (W. H. L. Russell). — A doubting heart (Miss Keary). — Note on Burns's Common-place book (W. Jack). — The school board for London (Mrs. Westlake). — The grain-producing power of the United States.

PROCEEDINGS OF THE R. GEOGRAPHICAL SOCIETY. Nov. Notes on the topography of the Sierra Nevada of Santa Marta, U. S. of Columbia (F. A. A. Simons). — The exploration of Oregon in 1878 by the Wheeler survey (J. W. Goad). — Pévtsou's expedition in north western Mongolia (E. D. Morgan). — Geographical notes. — Obituary. — Proceedings of the geographical section of the British Association.

MONTHLY JOURNAL OF SCIENCE. Legends of sepulchral and perpetual lamps (H. Carrington Bolton). — National scientific appointments. — Habits of animals in relation to the weather (S. Barber). — The temperature of the sun (W. M. Williams). — Longevity, or the natural duration of life. — Atlantis not a myth (E. H. Thompson).

NORTH AMERICAN REVIEW. Octobre. The woman question (Fr. Parkman). — Science and humanity (Fred. Harrison). — Louis Napoleon and the southern Confederacy (O. F. Aldis). — The railway problem (R. Garrett). — The diary of a public man. III. — Spencer's Evolution philosophy (E. L. Youmans). — Recent history and biography.

THE NATION (New-York). 23 oct. The week. — The theory of the greatest trouble. — The german-austrian alliance. — Land and land reforms in England.

THE ATLANTIC MONTHLY. Nov. Our military past and future. — The ceramic art in America (Jennie J. Young). — Englishwomen in recent literature. — Mysterious disappearances. — The prospect of a moral interregnum (Goldwin Smith). — The Waldenses of to-day (G. E. Waring). — Late books of travel. — Assorted americanisms (R. G. White). — The Contributor's Club. — Recent literature.

APPLETON'S JOURNAL. Nov. The city of Antwerp (J. H. Pettingell). — Otway. — Two men of letters: Charles Lever and Théophile Gautier (G. Saintsbury). — The Malakani; or, spiritual christians in Eastern Russia (G. M. Asher). — Mr. Macey Napier and the Edinburgh reviewers (M. Browne). — A walk in a wood (Anthony Trollope). — Editor's table. — Books of the day.

POPULAR SCIENCE MONTHLY. Novembre. The recent progress of solar physics (S. P. Langley). — The

diseases of wild animals (J. Vilain). — On radiant matter (W. Crookes). — J. Stuart Mill IV (A. Bain). — Ocean meteorology. I. (T. A. Lyons). — The study of physiology (P. H. Pye Smith). — Mythologic philosophy. II (J. W. Powell). — The evolution of a new sense (W. A. Eddy). — Why do springs and wells overflow? (N. W. Green). — Mars and his moons (J. Le Conte).

RIVISTA EUROPEA. 1^{er} nov. L'Inghilterra nell'Asia (E. M. Clerke). — Cecco d'Ascoli e l'Acerba (F. Barriola). — Lo scrutinio di lista nelle elezioni politiche (G. Sciacca). — Gotthold Ephraim Lessing e la riforma letteraria in Germania (A. Foà). — Il romanzo sperimentale (E. Zola). — La produttività letteraria della scuola di guerra italiana (T. Mariotti). — Il passaggio del nord-est. Spedizione artica svedese (F. De Roberto). — Rassegna letteraria e bibliografica: Russia, Inghilterra, Francia, Italia. — Rassegna politica. — Notizie letterarie e varie. — Bullettino bibliografico.

RASSEGNA SETTIMANALE 2 nov. — La questione demanale nelle provincie napoletane. — La disciplina nell'esercito. — Gli operai delle officine militari. — Corrispondenza da Berlino. — La settimana. — Notizie e documenti nuovi su Carlo Alberto (A. D'Annunzio). — Una nuova traduzione di Lucrezio. — Economia pubblica. — La Biblioteca Vittorio Emanuele. — Bibliografia. — Diario mensile. — Riassunto di leggi e decreti. — Notizie. — Riviste. — 9 nov. Il prossimo inverno e la miseria nelle campagne. — La legge Casati et il ministro Perez. — La Cassa nazionale per le pensioni agli operai. — La circolare Varè e i giudizi penali. — Corrispondenza letteraria da Parigi. — La Settimana. — Corrispondenza letteraria da Parigi I Re in esilio (A. C.). — Di un nuovo libro intorno agli slavi ed alla Russia (Malfatti). — La Regina Maria del Tennyson. — Popolazione urbana e rurale (Mariotti). — Bibliografia: Proccacci, Vecchioni Piccolo canzoniere Balsimelli Federigo Conversazioni letterarie, scritti inediti e rari raccolti ed illustrati. Morchio, Il Marinaio italiano. Fornaciari, Grammatica italiana dell'uso moderno. Bonghi, Bibliografia storica di Roma antica, Saggio et proposta. — Notizie. — Riviste.

DE GIDS. Novembre. Engelsche en hollandsche vrijhandelsplannen (W.-H. de Beaufort). — Een berijmde levensgeschiedenis uit den ouden tijd. Coenrat Droste (J.-H. Hora Siccama). — Margaretha van Mechelen (J.-G. Frederiks). — Verru handelsvrienden. II (P. N. Muller). — Johan Ludvig Runeberg I. (C. Honigh). — Bibliographisch album.

DE TYDSPIEGEL. Nov. Sociale studien. II. (A. J. Domela Nieuwenhuis). — Het kanaal van Panama. — Een ware schatkamer van historische nasporingen (J.-A. Wijnne). — Nederlansch toneel (Lucius). — Meer droonen nog dan werkelijkheid (J. Hoek). — Last not least. — Nieuwe uitgaven en vertalingen. — Mengelwerk.

Annuaire du Conservatoire royal de musique de Bruxelles pour 1879 (3^e année) Bruxelles, Muquardt. Bulletin du Ministère de l'instruction publique 1878. 1^{re} année Bruxelles, Guyot.

Hymans, Henri. Histoire de la gravure dans l'Ecole de Rubens. Bruxelles, Olivier, in-8^o, gravures. 12 fr.

Kleijntjens, J. Cours de thèmes et d'exercices sur la grammaire flamande. Tournai, Vasseur-Delmeé.

Kleijntjens, J. Grammaire flamande à l'usage exclusif des wallons. Tournai, Vasseur-Delmeé. 1 fr. 50.

Leclercq, Emile. A quelque chose malheur est bon. Verviers, Gilon (Bibliothèque Gilon). 60 c.

Mahillon V. C. Tableau synoptique des voix et de tous les instruments de musique employés dans les compositions modernes. 3^e éd. Bruxelles, Mahillon. 1 fr.

Mahillon, V. C. Tableau synoptique de la science de l'harmonie. Bruxelles, Mahillon, 1 fr.

Saripolos, N. J. Essai politique et moral sur Thucydide. Bruxelles, Hayez.

Université libre de Bruxelles. Année académique 1879-1880 Discours d'ouverture prononcé en séance publique le 13 octobre 1879. Bruxelles, Mayolez.

Commission des échanges internationaux

sous la présidence de

S. A. R. M^{re} LE COMTE DE FLANDRE.

DEUXIÈME SECTION.

Résumé des opérations relatives aux années 1877 et 1878 (1).

Depuis les dernières communications que nous avons adressées à l'*Athenæum belge*, l'œuvre des échanges internationaux, — section de littérature et de numismatique, — a accompli quelques progrès qui permettent d'en espérer d'autres dans un avenir prochain. La France, qui a bien voulu reconnaître avoir suivi, dans cette voie, l'exemple de la Belgique, fait preuve depuis quelque temps d'une remarquable activité pour la propagande de l'idée; on peut même dire qu'elle a pris la direction de l'œuvre. Mieux placée que nous pour négocier avec les grandes nations, du globe auxquelles elle est en mesure d'offrir un plus grand nombre de productions intellectuelles susceptibles d'être échangées, elle doit obtenir des résultats plus prompts et plus importants que ceux que nous avons pu obtenir nous-mêmes. Nos relations à l'étranger se bornent jusqu'à présent à la France, au moyen de la commission centrale siégeant au Ministère de l'instruction publique à Paris, aux deux Amériques, par l'intermédiaire de l'*Institut Smithsonian*, et aux Pays-Bas, dont le bureau, fondé à Harlem par l'initiative de M. Von Baumhauer, centralise le service des échanges.

L'*Athenæum belge*, dans le numéro du 17 mars 1878, a publié le cartel d'échange conclu en juillet 1877, entre notre section et la commission française, sorte de traité servant de base à nos relations réciproques. Celles que nous entretenons avec l'*Institut Smithsonian* sont réglées d'après les principes énoncés dans une lettre de cette illustre association, portant la date du 16 février 1878 et dont la teneur suit :

« Washington, le 16 février 1878. L'*Institut Smithsonian* a reçu avec grand plaisir votre communication du 23 janvier, annonçant l'organisation en Belgique d'un système d'échanges internationaux de livres et semblable à celui qui fonctionne avec tant de succès depuis quelques années déjà en Hollande.

« Ayant été le premier à introduire, sur une échelle étendue et d'une façon complète, des relations solides entre les établissements du nouveau et de l'ancien monde (les travaux dans ce but ayant commencé en 1848), l'*Institut Smithsonian* voit avec une vive satisfaction, la perspective d'une extension et d'un perfectionnement progressif de cette collaboration, jusqu'à ce que toutes les nations de l'Europe soient en possession d'une agence analogue.

« Il restera encore la question de l'utilité qu'aurait une agence centrale ou *Clearing house* pour toute l'Europe, agence qui allégerait considérablement les travaux des branches subsidiaires et donnerait aux opérations un caractère systématique. L'*Institut Smithsonian* occupe dans ce moment une position exactement semblable à celle que je viens d'indiquer vis-à-vis des établissements de l'Amérique : il reçoit non-seulement des Etats-Unis, mais aussi du Canada, des Indes occidentales, du Mexique et de l'Amérique centrale et méridionale, tout ce que ces pays désirent faire parvenir à leurs correspondants, soit dans les Etats-Unis, soit ailleurs. Nous acceptons donc avec plaisir la proposition de la commission belge de servir d'intermédiaire aux institutions de la Belgique, et aussitôt que nous aurons reçu vos instructions, nous vous ferons une première expédition. Cet envoi comprendra tout ce qui nous est

(1) Voir les nos 3, 4 et 6 de la première année de l'*Athenæum belge*.

adressé du Nouveau Monde, et par contre nous recevrons volontiers tout ce que vous destinez, en fait de livres, aux bibliothèques, aux associations scientifiques, ainsi qu'aux savants de l'Amérique. Nous poserons cependant une seule condition quant aux objets d'histoire naturelle, c'est que nous soyons prévenus à l'avance en cas d'envois considérables, avec indication des adresses que ces objets pourront porter. »

Au mois de mars 1877, notre section avait reçu l'avis de la constitution, à Lisbonne, d'une commission des échanges internationaux des œuvres scientifiques, littéraires et artistiques par décret royal du 17 février de l'année précédente. Nous nous étions mis immédiatement en rapport avec cette commission par l'envoi d'une caisse de documents officiels belges.

Nous ignorons par quelles causes nos rapports avec le Portugal n'ont pas été plus loin.

La Suisse, par l'organe de son délégué au Congrès de Géographie, tenu à Paris en août 1875, s'était associée à la Belgique à l'effet de provoquer l'émission d'un vœu tendant à obtenir dans chacun des pays représentés à ces assises scientifiques, l'organisation du système d'échanges déjà établi en France et chez nous. Le gouvernement fédéral ne paraissant pas pressé d'entrer dans la voie que lui conseillait son délégué, M. le colonel Huber, celui-ci a engagé la commission belge à s'adresser directement au Conseil fédéral. En suite de cet avis, une démarche officielle a été faite; elle est demeurée jusqu'ici sans résultat.

Les colonies australiennes, si actives et si prospères, apportent aujourd'hui un contingent considérable de matériaux aux sciences d'observation.

Nos efforts devaient aussi se porter de ce côté. Se fondant sur des rapports qui ont existé entre la Bibliothèque royale de Belgique et celle de Melbourne, notre section a adressé à la Législature de Victoria une invitation d'adhérer au système et de constituer, à Melbourne, une commission d'échanges qui fonctionnerait pour toutes les colonies anglaises des terres australes.

La proposition portant la date du 21 octobre 1878, il n'est pas étonnant que nous ne soyons pas encore avisés du résultat qu'elle a produit.

Le prince royal d'Italie était au nombre des quinze princes signataires de la déclaration arrêtée à la suite de l'Exposition universelle de Paris de 1867, et qui avait pour but la fondation de l'œuvre des échanges internationaux. Le roi Humbert a tenu l'engagement du prince royal, et l'Italie possède à présent sa commission des échanges internationaux. Nous avons appris qu'elle est en relations suivies avec la commission française, et nous avons lieu d'espérer que nous pourrions aussi bientôt établir avec elle des rapports dont nous attendons les plus heureux résultats.

Dernièrement, à l'occasion des congrès des *Américanistes* et de *Géographie commerciale*, de chaleureux encouragements ont été donnés aux promoteurs de l'œuvre. Plusieurs des savants étrangers alors présents à Bruxelles, ont pris l'engagement de faire de la propagande dans leur pays et de tâcher d'y implanter l'institution. Enfin, dans la dernière séance du congrès de géographie commerciale, le vœu suivant a été émis à l'unanimité :

« La quatrième section exprime le vœu de voir se généraliser le système d'échanges internationaux des œuvres relatives aux arts, aux sciences et aux lettres qui fonctionne déjà entre l'Italie, la France, la Belgique et l'*Institut Smithsonian* pour les deux Amériques ;

« Elle émet, en outre, le vœu que les divers pays désignent des délégués plénipotentiaires chargés de formuler et de signer un cartel d'échanges uniforme et général. »

Voici quel est le résultat des opérations de notre section durant les années 1877 et 1878.

La section a reçu :

de la commission française	en 1877	3 caisses
"	en 1878	7 "
de l' <i>Institut Smithsonian</i>	en 1877	6 "
"	en 1878	7 "
du bureau d'Harlem	en 1877	1 "
"	en 1878	2 "
Total		26 caisses

La section a expédié :

à la commission française	en 1878	12 caisses
à l' <i>Institut Smithsonian</i>	en 1878	8 "
au bureau d'Harlem	en 1877	1 "
"	en 1878	2 "
à la commission portugaise	en 1877	1 "
Total		24 caisses

Ces caisses ont, en général, un cube considérable; elles contiennent en moyenne 200 volumes, ce qui donne pour ce que nous avons reçu, 5,200 volumes, et pour ce que nous avons expédié, 4,800.

Les ouvrages que nous avons reçus ont été distribués entre 182 destinataires, qui sont : des établissements publics tels que bibliothèques, musées, écoles, etc., des associations ou sociétés savantes et enfin quelques savants professeurs du pays.

Nos envois consistent en trois catégories :

1^o Les publications officielles ou patronées mises par le gouvernement à la disposition de la deuxième section.

2^o Les mémoires, bulletins, annales, etc., de nos sociétés savantes expédiées au nom de celles-ci à des associations similaires des pays avec lesquels nous avons établi des relations.

3^o Les ouvrages scientifiques et littéraires publiés en Belgique et acquis par notre section au moyen du crédit qui lui est ouvert à cet effet. Comme les publications officielles ou patronées que nous pouvons offrir aux étrangers sont presque toujours moins nombreuses que celles que nous en recevons, cette catégorie d'ouvrages sert à établir la balance.

La deuxième section de la commission belge des échanges internationaux a dans ses attributions la *numismatique*

L'échange des médailles ne tardera pas à être réglé, du moins avec la France.

Dans nos communications ultérieures, nous donnerons la liste des ouvrages que nous avons reçus et celle de nos envois.

Bruxelles, le 28 octobre 1879.

Le Président,
L. ALVIN.

Le Secrétaire,
C. RUELENS.

L'ATHENÆUM BELGE est en vente :

A Bruxelles, au bureau du journal, 26, rue de la Madeleine; à l'Office de Publicité, 46, même rue; chez M. G. Mayolez, rue de l'Impératrice, 13.

A Paris, chez M. Ernest Leroux, libraire-éditeur, 26, rue Bonaparte.

OFFICE DE PUBLICITÉ

46, RUE DE LA MADELEINE, 46.

Histoire populaire de la Belgique

PAR

LOUIS HYMANS

18^{me} ÉDITION.

1 vol. in-8°. 4 francs.

Brux.—Imp. de l'*Economie Financière*, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

2^{me} ANNÉE.

N^o 23 - 1^{er} DÉCEMBRE 1879

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Histoire de la gravure dans l'école de Rubens, par H. Hymans (Max Rooses). — Particularités sur Jacqueline de Bavière (A. Duverger). — Cartes géologiques de la Belgique. — Histoire littéraire de l'Alsace, par K. Schmidt (A. Chuquet). — Histoire de l'Institut archéologique allemand, par A. Michaelis (Ad. De Ceuleneer). — Correspondance littéraire de Berlin (G. Van Muyden). — Bulletin. — Un catalogue général de l'astronomie. — Lettre parisienne (Ch. Bigot). — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Histoire de la gravure dans l'école de Rubens, par Henri Hymans, conservateur des estampes à la Bibliothèque royale de Belgique, professeur à l'Académie royale des Beaux-Arts d'Anvers. Ouvrage couronné par l'Académie royale de Belgique. Cinq fac-similé héliographiques. Bruxelles, Olivier, 1879, VIII-550 p. gr. in-8.

La période d'un demi-siècle à peine que ce travail embrasse est pour l'art flamand une époque de singulière splendeur. L'intervention de Rubens ne transforme pas seulement la peinture; il appartenait à ce génie souverain d'étendre son empire sur le domaine entier des arts plastiques, de donner à l'architecture, comme à la statuaire, une physiologie nouvelle, d'ouvrir par leur combinaison des voies inexplorées à l'art décoratif, de faire concourir, enfin, la gravure elle-même — transformée et agrandie — au gigantesque ensemble de ses conceptions.

C'est ainsi que débute l'*Histoire de la gravure dans l'école de Rubens*, et à notre avis, il serait impossible de commencer mieux ou autrement un livre sur cette matière. Ce début renferme un vaste programme. Pour le remplir il faudra nous montrer en quoi diffèrent les graveurs de Rubens de leurs prédécesseurs; ce qu'ils furent eux-mêmes, avant leur entrée dans l'atelier du maître; comment leur manière se transforma sous sa direction; quelles furent les qualités nouvelles qu'ils acquirent, qualités qui devinrent le sceau dont est marquée leur école.

Ce programme, disons-le tout d'abord, l'auteur l'a rempli bien au-delà de ce qu'on pouvait attendre d'un écrivain qui, le premier, se risquait à traiter ce sujet vaste et multiple. Il a donné plus qu'il ne nous promettait: non-seulement il a fait une étude spéciale de chaque maître, mais, en étudiant les graveurs de Rubens, il a étudié bien souvent le peintre lui-même, et sur maint de ses tableaux des lumières inattendues se lèvent par l'examen attentif de leurs reproductions.

La question du concours, à laquelle répond cet ouvrage couronné, demandait également, si nous avons bonne mémoire, l'histoire des éditeurs des gravures d'après Rubens, et cette question ne pouvait être qu'une invitation aux chercheurs audacieux, de répandre quelque

clarté sur un point couvert des ténèbres les plus épaisses. Les regrets que M. Hymans exprime en divers endroits de son histoire, de ne pas avoir plus complètement su répandre la lumière dans ce chaos ne doit pas nous faire oublier qu'ici encore il s'est aventuré le premier sur une terre inconnue, qu'il a posé nettement la question, a fait connaître ce qu'il était possible d'en savoir et a ainsi planté des jalons qui seront d'un précieux secours aux futurs pionniers.

L'histoire critique de l'œuvre peint de Rubens reste à faire; quant à l'histoire critique de son œuvre gravé, une base solide en est jetée par notre auteur: voilà le jugement le plus sincère et l'éloge le plus complet que nous puissions prononcer sur l'ensemble du livre nouveau.

De même qu'on a l'habitude de juger le peintre Rubens globalement, confusément, sans trier ni classer ses tableaux, se contentant plus de constater ses sublinités et ses défaillances que de chercher à les expliquer par la critique et par l'histoire; de même la réputation de ses graveurs se jouait par masses. Pour les uns, Pontius l'emportait sur Vorsterman; pour les autres, ce dernier dépassait son rival; d'autres encore prénaient par dessus tous ses compétiteurs Schelte à Bolswert; mais les nuances dans les estampes du même maître. Leur mérite inégal expliqué par leur succession chronologique. L'examen approfondi de leurs qualités et de leurs défauts respectifs, voilà des points qui restaient plongés dans le pénombre, où se noyait également l'histoire de leur vie.

M. Hymans a cherché à donner à ses héros la biographie sérieuse qui leur manquait; il a fait la critique de leur œuvre, le plus souvent pièce par pièce, et a analysé leurs travaux au point de vue esthétique et historique. Il a traité, en même temps que les grands dieux, les divinités moindres, et, grâce à lui, plus d'une de ces dernières a pris place parmi les Olympiens d'un rang plus élevé. Je n'en veux pour exemple que Soutman et Boëce à Bolswert, dont il a si bien fait ressortir le mérite méconnu.

Paroît travail ne pouvait être fait que par un homme qui, depuis des années, eût l'habitude de manier des estampes, qui connût la technique de l'art dont il écrit l'histoire, et qui fût doué de la plus heureuse mémoire iconographique. L'auteur réunit toutes ces qualités. Il connaît ses estampes et leurs ascendants et leurs descendants et tous leurs collatéraux; les comparaisons faisant ressortir les traits de ressemblance et de dissemblance, surgissent ainsi abondantes et frappantes. Il a la flamme sacrée qui fait dédaigner les difficultés et les déboires, qui révèle la beauté de l'objet aimé et en fait parler en termes chaleureux et persuasifs. Il a le courage du défricheur qui seul s'aventure dans les forêts sans routes, et la sagacité qui par instinct ou par habitude fait reconnaître la bonne piste. Ainsi mainte dédicace de gravure, dédaignée jusqu'ici, l'a mis sur la trace d'un fait ou d'une date importante, maint texte mal interprété lui a révélé sa signification véritable. C'est par la réunion de toutes ces qualités que ce coup d'essai dans l'histoire des graveurs de Rubens est devenu un coup de maître, et a produit non-

seulement un gros volume, mais encore un livre robuste, tel qu'il en fallait un pour retracer les vigoureux travaux de la grande école flamande.

Aujourd'hui que le goût des curieux s'est porté avec une prédilection presque exclusive sur les petites estampes, et que toutes les folies se commettent pour les raretés de l'eau-forte, maintenant qu'autours et marchands célèbrent à l'envi les mignardises galantes du XVIII^e siècle, il est bon qu'une voix autorisée rappelle le public au respect des graves et nobles travaux produits, sous la direction de Rubens, par la pléiade des grands maîtres Flamands, auxquels le roi du coloris avait appris à peindre par le burin. Voilà ce que M. Hymans vient de faire et ce dont nous avons à le louer.

Si nous interrogeons notre auteur sur l'origine et les ouvrages de ces vaillants et fertiles travailleurs, voici comment nous pouvons résumer ce qu'il nous répond. Le premier graveur que Rubens employa fut un Anversois, Corneille Galle le vieux, artiste d'un talent réel, mais avant tout chef d'atelier, fabricant et imprimeur de gravures. Rubens ne l'employa que rarement dans la suite, et la plus grande partie des planches gravées par les deux Corn. Galle, oncle et neveu, leur furent commandées par l'imprimeur Balthasar Moretus.

Dans les premières années qui suivirent le retour de Rubens dans sa patrie, plusieurs artistes hollandais essaient leur burin à l'interprétation des tableaux de Rubens: Swanenburg van Panderen, Stock, Matham, Muller gravèrent chacun un petit nombre de planches, non sans succès parfois; mais aucun ne paraît avoir gagné la confiance du maître. Michel Lasne qui, un peu plus tard, renouvela leur tentative, ne fut pas plus heureux.

Le premier graveur en titre de Rubens fut un élève-peintre du maître, Pierre Soutman de Harlem, artiste « étrange, désordonné, singulièrement habile toutefois. »

Ce fut en 1619 et en 1620 que Rubens obtint pour ses gravures les privilèges de la Hollande et de la France, et en cette dernière année il s'en prévalut, pour la première fois, en faisant paraître neuf estampes gravées sous sa direction et à ses frais par Luc Vorsterman le vieux, né à Bommel en Gueldre, l'an 1595. Avec Vorsterman la grande école flamande, la gravure Rubénienne était née; il est le maître moelleux et harmonieux par excellence. Il travailla environ six ans pour Rubens, probablement de 1617 à 1623.

Ryckmans et Nicolas Lauwers exécutèrent à la même époque quelques travaux pour Rubens; mais le véritable successeur de Vorsterman fut son élève Pontius, Paul Dupont d'Anvers, qui a plus d'éclat et non moins d'élégance que son maître. La période de sa grande activité va de 1624 à 1632.

Les deux Bolswert, Hollandais eux aussi, arrivèrent à Anvers vers 1625. Le premier, Boëce, grava un petit nombre de planches d'après Rubens; le second, Schelte, fut l'interprète le plus fertile et le plus puissant du peintre, dont il a le style ample et le coloris vigoureux.

Un dernier graveur, inférieur aux quatre grands maîtres que nous venons d'énumérer,

travaila pour Rubens, dans les dernières années de la vie du peintre; ce fut Hans Witdoeck, ayant certaines qualités, mais bien inférieur en général à ses prédécesseurs. Marinus Van der Goes, Pierre De Jode le jeune, Jac. Neefs et Van der Does interprétèrent eux aussi avec talent un petit nombre de tableaux de Rubens sous sa direction.

Les œuvres des aqua-fortistes, gravant d'après le maître anversois, sont de qualité inférieure. Si l'on en excepte Luc Van Uden et Théodore Van Tullen, deux peintres-graveurs de véritable talent, les autres: Guillaume Panneels, Romhout Eynhoudts, François Van den Wyngaerde et Théodore Van Kessel, ne doivent qu'au nom de Rubens l'honneur de figurer dans l'histoire de la gravure.

Un seul graveur sur bois, mais un artiste d'un mérite hors ligne, Christophe Jegher, tailla dans la dernière période du maître quelques planches dessinées par celui-ci.

Rubens édita lui-même un bon nombre de ses estampes, et des éditeurs de profession ou bien des graveurs-éditeurs firent paraître les planches gravées de son vivant d'après ses tableaux. Le nom glorieux de Martinus Van den Enden est le plus célèbre de ces grands marchands de gravures anversois.

Les graveurs de Rubens eurent leurs épigones: Pierre De Ballio, Henri Snyers, Michel Natalis, Cornille Van Caukercken et d'autres encore marchèrent dignement sur les traces de leurs devanciers.

L'école cependant ne vécut sa forte vie que du souffle de Rubens, et une fois le maître mort, elle déclina rapidement. Elle ne dura pas plus d'un demi-siècle, mais produisit dans ce court espace de temps plus de 500 planches, presque toutes œuvres considérables.

On peut différer avec l'auteur dans l'appréciation de certains graveurs, professer, par exemple, une admiration plus franche pour Schelte à Bolswert, que celle qu'il semble avoir vouée à ce maître, et priser moins haut, par contre, le capricieux Soutman, aux allures maléqui-librées. C'est là souvent une de ces questions de goût dont il serait oiseux de disputer. En général, on doit souscrire à ses jugements et reconnaître la sûreté avec laquelle ils sont portés. Quelques maîtres de la seconde ou de la troisième génération ne paraissent toutefois traités trop sommairement. Van Caukercken, le graveur de la *Charité Romaine*, n'est nommé qu'en passant; Borrekens, avec ses nombreuses et belles pièces, dont plusieurs éditées par Martin Van den Enden, mérite certainement mieux que la mention dédaigneuse que l'auteur fait d'une de ses estampes; Pierre Clouwet, auteur de neuf planches, parmi lesquelles *le Jardin d'Amour*, est entièrement passé sous silence.

Il est un chapitre que j'ai regretté de ne pas rencontrer dans le livre de M. Hymans, et qui n'aurait pas manqué d'attrait, c'est celui où l'auteur aurait étudié les modifications que Rubens faisait subir à ses tableaux, quand il les dessinait ou esquissait pour le graveur. Ces modifications, nous le savons, étaient souvent fort importantes et furent apportées à une foule d'ouvrages. Leur étude nous aurait fait saisir sur le fait en quoi différaient les conditions que le maître posait à un tableau peint, de celles qu'il exigeait d'un tableau gravé.

Les peintures de Rubens ont été examinées, généralement, avec soin par l'auteur; nous devons cependant faire remarquer que deux ou trois fois l'indication du tableau correspondant à la gravure décrite n'est pas exacte.

Ainsi (p. 254) l'auteur désigne comme l'original de l'*Assomption* de Pontius le tableau de la cathédrale d'Anvers, tandis qu'en réalité

l'*Assomption* de l'Académie de Dusseldorf, un chef-d'œuvre trop peu connu, que reproduit cette planche. Singulière coïncidence, c'est la seconde méprise grave à laquelle cette gravure donne lieu, de la part d'auteurs belges fort compétents. Le catalogue du Musée de Bruxelles cite également à tort Pontius comme le graveur de l'*Assomption* que possède cette collection. Il ne sera peut-être pas superflu de constater que des deux grandes Assomptions de Schelte à Bolswert, celle à la dédicace *Magnifico*, etc. reproduit avec des modifications très-nombreuses le tableau d'Anvers, et celle avec *Guardiano*, etc., la toile de Bruxelles.

« Le Christ au coup de poing » de Pontius (p. 280) ne saurait que difficilement passer pour la reproduction du Crucifix du Musée d'Anvers, puisque dans ce tableau il ne manque pas seulement toutes les figures des esprits lutteurs, mais que la pose du Christ est sensiblement différente.

Le « Jugement de Salomon » (p. 308) n'a heureusement pas péri, comme le suppose l'auteur, mais constitue le principal ornement du Musée de Christiansbourg à Copenhague.

Parmi les rares fautes d'impression que nous avons annotées dans le volume, nous relevons seulement celle qui se trouve deux fois répétée dans la dédicace de la « Susanne » à Anna Roemer Visscher (86 et 181) désignée chaque fois par l'épithète: *illustris Bataviae syderi*. Rubens, nous tenons à le constater, écrivait un latin plus correct. Nous mentionnons encore celle qui a fait remplacer par *Flipart* le nom de Fessard, comme graveur de la « *Kermesse Flamande* » du Louvre.

Disons en terminant que la demi-douzaine de points fournissant matière à critique ne peuvent infirmer en rien la haute opinion que nous inspire un ouvrage, où tant de faits et de personnes sont traités et appréciés avec le talent et la sûreté de vue auxquels nous nous sommes fait un devoir de rendre hommage. Nous profitons de l'occasion pour changer en certitude une hypothèse donnée comme très probable par l'auteur. M. Hymans désigne Christophe Jegher comme le graveur des médaillons des Empereurs Romains dans l'édition plantinienne du livre de Goltzius. Depuis que nous émettions, nous aussi, cette supposition, nous rencontrâmes le nom de l'éminent graveur sur bois dans le livre des ouvriers ordinaires des Moretus, et nous pûmes constater qu'il travailla régulièrement pour ces imprimeurs de 1625 à 1642. Les portraits des Empereurs Romains figurent parmi les travaux qui lui furent payés. Son nom réel, marque certaine de son origine allemande, est Jegherendorff.

MAX ROOSES.

Particularités curieuses sur Jacqueline de Bavière et sur le comté de Hainaut (2^e partie), par Léopold Devillers. (Publication de la Société des Bibliophiles belges). Mons, Dequesne-Masquillier. In-8, XLIII-388 pages.

Il est peu d'époques plus intéressantes dans notre histoire que celle de la malheureuse Jacqueline de Bavière; et la bibliographie donnée par von Löher dans son beau livre *Jakobäa von Bayern und ihre Zeit* suffit à prouver qu'il en est peu sur lesquelles on possède autant de documents et qui aient aussi souvent tenté les historiens. Tout récemment encore, l'Académie de Belgique couronnait l'étude de M. Frans De Potter, un savant dont l'esprit de parti a pu seul mettre en doute l'érudition de bon aloi. Aujourd'hui, M. Léopold Devillers, l'infatigable archiviste à qui l'histoire du Hainaut doit tant déjà, complète les *Particularités curieuses sur Jacqueline de Bavière*, publiées en 1838, pour la

Société des Bibliophiles belges, par M. le docteur Anselme De Courtray.

Le livre de M. Devillers débute par un sommaire fort bien fait des résolutions du conseil de la ville de Mons, de 1425 à 1437. Vient ensuite le texte même de ces résolutions, pleines de renseignements précieux, suivi d'annexes très importantes, parmi lesquelles je citerai: le traité conclu à Condé, en 1425, entre les commissaires du duc de Brabant et la ville de Mons, pour faire cesser toutes poursuites civiles contre les habitants qui avaient suivi le parti de Gloucester; les lettres-patentes contenant le serment prêté à la ville, en 1427, par Philippe le Bon comme gouverneur du Hainaut; et le privilège de 1428 par lequel le duc accorde aux échevins de Mons le droit de juger au civil et au criminel dans toute l'étendue de leur juridiction, sauf en ce qui concerne certains cas réservés.

Dans la seconde moitié du volume, M. Devillers nous donne une longue suite d'extraits des registres de dépenses tenus par les massards de la ville de Mons, de 1400 à 1436: les comptes de la recette générale du Hainaut, qui publiera prochainement le Cercle archéologique de Mons, viendront compléter cette publication. D'autres registres des archives ont fourni à l'éditeur une relation de la visite du duc de Bourgogne, de son fils, du comte de Saint-Pol, à Mons, en juin 1417, et des précautions prises à cause de cette visite et du départ pour la Hollande de la duchesse douairière et de la duchesse Jacqueline; l'indication de toutes les mesures ordonnées pour la garde de la ville à l'occasion de l'assemblée des Etats de Hainaut qui se tint en août 1424; des notes relatives aux affaires locales pendant une partie de l'année 1425; une ordonnance très détaillée sur l'observance des dimanches et des fêtes; enfin, un ban de police touchant la prostitution et les jeux de hasard, pièce intéressante pour l'histoire des mœurs de l'époque. L'ouvrage se termine par un court glossaire, servant de complément à celui d'Anselme De Courtray.

Comme on le voit par cette analyse, les résolutions du Conseil et les comptes de la ville de Mons constituent le fond du livre de M. Devillers. L'importance historique de pareils documents, si bien démontrée par M. de Laborde dans les *Ducs de Bourgogne*, n'est plus contestée aujourd'hui. Chacun admet que « les comptes, spécialement, qui embrassent la vie publique et privée, qui trahissent les forces de l'Etat et les faiblesses des individus sont les matériaux les plus explicites, les moins contestables. Les receveurs consignent le fait; ils l'enregistrent parce qu'ils le payent; mais ils ne le payent qu'après avoir régulièrement constaté par témoin, affirmation et quittance, qu'il est dûment accompli. Quelle autre source d'informations porte avec elle plus de certitude? Je n'en connais aucune; car je vois les chroniqueurs se tromper quand ils ne se vendent pas, les chartes mentir dans tel ou tel intérêt; quant aux médailles, n'en avons-nous pas de frappées d'avance pour telle victoire que le Dieu des batailles a tournée en défaite! La critique, il est vrai, vient au secours de l'érudition; mais dans les comptes, elle n'a rien à voir: Ce qui est payé est un fait accompli, désormais acquis à l'histoire. »

C'est assez dire de quelle importance capitale sont pour les historiens des publications semblables à celle de M. Devillers, et combien sont nombreux les faits intéressants, les rapprochements curieux qu'elles offrent au grand public même. J'en citerai un seul exemple. Il s'agit de l'attitude prise par les échevins de Mons en présence des violences de langage d'un curé de la ville, qui, dénaturant les intentions des magistrats communaux, attaquait le pouvoir civil

et l'autorité des bulles pontificales favorables à celui-ci :

A Messire Estievène Wiart, canonne del église Saint-Giermain de Mons, come notaire, pour le fachon de un instrument que les esquivins requissent à avoir, de ce que le curés de Saint-Giermain, par un dimence, en plein escauffaut, présent le peuple, au faire ses comands, avoit dit que c'estoit grans horeur que de lays gens faire estatus sour l'église, liquel cose liditte lois n'avoit point fait ne faire ne volloit ou préjudisee d'elle; et pour ce en requissent ledit instrument. Payet 9 sous.

A messire Hue de Braine, nottaire, pour avoir fait un instrument que le ville veut avoir, des parolles que lidis curés de Saint-Giermain avoit dittes en plain escauffaut, au faire ses commans, que de ledite bulle les esquivins et conseil avoient abuset et erret, car elle estoit menre que souffisans, et n'estoit que une bulle faite en cambre et pourquise pour deniers à la couvierte, sans yestre passée devant le pappe. Et pour ycelui instrument despuis recoppier à intention de le porter par deviers no Saint-Père, payet 42 sous.

Le fait se passait en 1420...

ARTHUR DUVERGER.

Carte géologique de la Belgique. Réduction de la carte géologique d'André Dumont, par les lieutenants Le Lorrain et E. Henry.

Carte géologique de la Belgique et des provinces voisines, par G. Dewalque.

Les belles cartes géologiques d'André Dumont, les cartes du sol et du sous-sol au 160,000^e, la carte géologique de la Belgique et des contrées voisines au 800,000^e, étaient à peu près épuisées quand, en 1876, le capitaine d'état-major E. Hennoquin fut autorisé à exécuter un nouveau tirage de la seconde. En 1877 et 1878, une réimpression des cartes du sol et du sous-sol fut mise en circulation par l'Institut cartographique militaire. Deux officiers attachés à ce dernier établissement viennent de publier une réduction de la carte du sous-sol de Dumont (Ixelles, Henry Bayle, 5 francs). Elle indique, par conséquent, les terrains qui se trouvent en dessous du limon de Hesbaye et du sable de Campine. Cette réduction, à l'échelle du 380,000^e, copie exacte en une feuille des neuf feuilles au 160,000^e, dont elle reproduit tous les détails, a le grand avantage d'être d'un maniment plus commode.

La carte géologique de la Belgique et des provinces voisines, à l'échelle du 500,000^e, que M. le professeur G. Dewalque vient de publier, a été gravée chez M. Eigenbrodt et chromolithographiée chez M. Wührer. Le dessin en est net, l'aspect agréable. Une note explicative, qui justifie la classification adoptée, l'accompagne. M. Dewalque a pris comme base la carte au 800,000^e d'André Dumont, dont l'échelle a été considérablement agrandie; c'est ce qui explique comment elle ne s'étend pas aussi loin dans les contrées voisines que celle de Dumont: elle s'arrête à Soissons, Cologne et Ruhrort. La carte de M. Dewalque compte quarante-quatre teintes pour les terrains neptuniens, soit six de plus que celles de Dumont, et six teintes pour les terrains plutoniens. Ces diverses teintes ont pu être obtenues par un petit nombre de tirages, grâce à l'emploi de hachures en couleurs. D'utiles transformations ont été apportées à l'œuvre du maître. Ainsi le cambrien remplace l'ardennais, le silurien, une partie du rhénan. Le restant du rhénan et l'anthraxifère y deviennent le terrain devonien, divisé en trois systèmes: rhénan, eifelien et famennien correspondant au devonien inférieur, moyen et supérieur, et terrain carbonifère. Le terrain jurassique comprend quatre systèmes: le lias et l'oolithe inférieure,

moyenne et supérieure. Pour le terrain crétacé, l'auteur fait la part de la constitution qu'il présente dans les bassins de Paris et du Limbourg; pour le tertiaire, il considère les onze systèmes établis par Dumont (douze avec le heersien) comme des étages. Il modifie un peu leur appellation, et les groupe en éocène, oligocène et pliocène. Ainsi le système londonien, nom auquel, ainsi que M. Dewalque le reconnaît, on peut reprocher de ressembler trop au landénien, est formé des étages yprésien et panisélien; le système parisien réunit les étages bruxellien et laekenien. Le système bartonien comprend les grès de Beauchamp, et peut-être le vemmelien. On voit que, sans modifier complètement la nomenclature de Dumont, M. Dewalque a fait cependant la part aux progrès acquis. C. M.

Histoire littéraire de l'Alsace à la fin du xv^e et au commencement du xvi^e siècle, par Charles Schmidt, professeur émérite de la Faculté de théologie de Strasbourg, Paris, Fischbacher, 2 vol.

1.

La période qui s'étend de la fin du xv^e siècle au commencement du xvi^e, c'est-à-dire aux débuts de la Réformation, est particulièrement glorieuse pour l'Alsace; jamais la vie intellectuelle de cette contrée ne fut plus intense et n'eut plus d'éclat qu'en ce temps-là; c'était l'époque où renaissaient les lettres classiques, où l'invention de l'imprimerie donnait aux études un essor inattendu, où les laïques, comme jaloux de la science des clercs, aspiraient à devenir plus instruits. Les écrivains de l'Alsace réfléchissent alors dans leurs œuvres l'état moral et religieux de leur patrie. Mais l'Alsace n'eut pas une Renaissance païenne; ses républiques bourgeoises ne connurent pas les plaisirs et les raffinements de ces cours de l'Italie où régnaient, à côté du désir de savoir et de la curiosité passionnée de la science, la frivolité, l'amour des des fêtes et des joies sensuelles. Là, le progrès, — car il existe et il est considérable — a pris une forme plus grave, plus austère, plus pédantesque. La renaissance alsacienne n'a rien de brillant, dit M. Schmidt, rien qui séduise les sens et captive l'imagination; elle vise tout d'abord à réformer les mœurs; elle veut inspirer au peuple l'amour de la vertu et la crainte de Dieu avant de lui former le goût et d'augmenter ses connaissances: son premier soin est de combattre la « barbarie morale. » Quoiqu'il faille rabattre beaucoup des exagérations qu'on rencontre dans toutes les satires et dans tous les sermons de l'époque, l'Eglise de Strasbourg n'offrait pas un spectacle édifiant, et l'on ne saurait contester à l'époque qui précède la Réforme la décadence morale du clergé et du peuple.

Heureusement il se forma à Strasbourg, sur le modèle des sociétés fondées à Mayence et à Vienne par Conrad Celtès, une société littéraire, dont les membres étaient Brant, Wimpfeling et tous ceux qu'animait l'amour de l'étude. Grâce à cette société, on publia les auteurs anciens et les humanistes récents, on répandit par milliers d'exemplaires les traités d'Erasmus, on fit des éditions de livres populaires en langue allemande, on donna des vocabulaires et des manuels; jamais les imprimeries de Strasbourg n'avaient déployé une telle activité. Ainsi se propageait l'instruction, et par suite la réforme morale et religieuse.

Car tel était le but des efforts de la plupart des poètes et des savants de l'Alsace du xv^e siècle; il fallait rendre les générations non seulement plus éclairées, mais plus honnêtes et plus capables de servir l'Eglise. Ils accueillirent avec joie la Renaissance et s'efforcèrent de

donner aux études classiques une nouvelle et féconde impulsion; mais ils ne s'abandonnent pas sans réserve au mouvement, ils ne vont pas jusqu'au bout du progrès, et, s'ils se laissent entraîner par le courant qui emportait alors tous les esprits, c'est un peu à contre cœur et non sans essayer d'aller plus lentement. Ils font aux poètes païens une guerre acharnée, préfèrent les Pères de l'Eglise à Virgile, et lisent plus volontiers Paulin de Nole et Baptiste de Mantoue que Plaute et Tércence. Il est vrai qu'ils ne peuvent s'arracher aux souvenirs de la mythologie, et qu'ils ne cessent d'exploiter dans leurs œuvres l'Olympe et ses divinités; mais ils ne chantent que Dieu et les saints, les bons livres et les hommes illustres. Ils vont jusqu'à bannir des écoles tous les auteurs classiques; ce sont des orthodoxes, qui rêvèrent profondément la théologie et restent les serviteurs aveuglément fidèles de la papauté.

Mais ces humanistes si timorés rendaient de grands services à la cause des lettres. Il est vrai que, comme tous ceux qui furent alors éblouis par la résurrection de la belle antiquité, ils imitaient les anciens sans distinction. Ils rêvèrent donc érudits et pédants jusqu'en poésie, ne virent dans les vers qu'une sorte d'exercice d'école, cultivèrent l'acrostiche et le chronogramme, et ne connurent jamais l'inspiration. Ils rimaient en allemand avec une facilité déplorable et sans se soucier des règles; trop positifs et trop pratiques pour raconter des aventures de chevalerie ou pour chanter le printemps et l'amour, ils ne songeaient qu'à enseigner, à moraliser; leur poésie, sensée, sans idéal, sans le moindre éclair de fantaisie, regardée uniquement comme une forme de l'enseignement, n'était que de la prose versifiée. De là tant de citations inutiles, tant de longueurs rebutantes, et ces froides et lourdes allégories qu'on trouve même dans les œuvres de Brant. Toutefois, ces humanistes, ces bourgeois savants, toujours préoccupés de l'intention morale, frayèrent le chemin à une pédagogie plus saine; ils excitèrent une noble et utile curiosité, et, entraînés eux-mêmes par cette curiosité à qui ne suffisait plus les règles de la prosodie et de la grammaire, ils conquièrent à la science de nouveaux domaines; leurs travaux sur la *cosmographie*, c'est-à-dire sur l'histoire et la géographie, sont remarquables pour le temps; enfin, et c'est là leur œuvre principale, l'œuvre qui mérite l'attention de la critique et qui consacre à jamais leur nom, ils ont donné à l'Alsace du xv^e et du xvi^e s^ecle une littérature populaire et parlée à la foule laïque dans la langue savoureuse du pays, dans le strasbourgeois que tout Alsacien comprend encore aujourd'hui.

Mais étudions de plus près, avec M. Schmidt, les hommes dont le nom est attaché au mouvement littéraire de l'Alsace. Le premier, en date, est Wimpfeling. Il suivit d'abord les cours de l'école de Schlestadt, sa ville natale, et fut l'élève du Westphalien Louis Dringenberg, dont il ne parle qu'avec admiration (1). Il se rendit ensuite à l'Université de Fribourg et y commit des vers d'amour dont il se repentait plus tard avec une touchante candeur, car il priait ceux qui les trouveraient de les détruire et ne les attribuer qu'à « sa jeunesse corrompue et à sa connaissance imparfaite de la religion. » A Heidelberg, où il enseigna la littérature latine, il habitait ses élèves à la pratique de la langue latine par des dialogues de sa composition qu'il lisait ou faisait réciter; c'est ainsi qu'à l'occasion d'une promotion de licenciés, il débitait un entretien entre deux jeunes gens dont l'un

(1) On sait que Dringenberg apporta à l'école de Schlestadt l'esprit et la méthode des Frères de la vie commune, dont il avait été le disciple à Deventer. (Cp. *Athœnum belge*, n^o 11, p. 113, notre article sur Gérard de Groot.)

arrive par ses vertus et ses talents à une haute situation, tandis que l'autre, demeuré ignorant, n'est bon qu'à garder les pourceaux; d'autres fois il présidait à de plaisantes disputations qui débattaient les étudiants de leur vie bruyante et débauchée: on y traitait tantôt de la destinée des dissipateurs, tantôt de l'indignité et des ruses des femmes de mauvaise vie, tantôt de l'infidélité des concubines des prêtres. Il n'expliqua guère à ses élèves que les épîtres de saint Jérôme et les poésies de Prudence; il n'osait s'attaquer aux classiques; quant à sa méthode d'explication, elle consistait à éclaircir les termes peu clairs ou les tournures obscures, à confirmer les pensées de l'auteur par des citations d'écrivains différents et à mêler sans cesse à ce commentaire des exhortations morales. Cependant, obsédé par le souvenir des péchés de sa jeunesse, il voulait fuir le monde et vivre en anachorète dans une vallée de la Forêt Noire; le chanoine de Bâle et prévôt de Saint-Thomas, Christophe d'Utenheim et Geiler de Kaysersberg partageaient ses idées de renoncement et se déclaraient prêts à le suivre dans sa thénacide; il donna sa démission de professeur à Heidelberg. Mais Christophe d'Utenheim fut élu évêque de Bâle et accepta; tous les beaux projets de solitude se dissipèrent, et Wimpheling demeura à Strasbourg. Nous ne ferons qu'indiquer en passant les divers épisodes de sa vie, sa polémique avec Murner sur la *Germania*, sa querelle avec les Augustins, qui portèrent plainte à Rome parce qu'il avait démontré que saint Augustin n'avait pas été moine et n'avait pas porté de capuchon, ses débats avec le poète Locher, etc. Finalement, il s'était retiré à Schlestadt; il y fut surpris par la Réforme, et applaudit tout d'abord aux efforts de Luther; lui qui avait dénoncé avec vigueur les abus de l'Eglise, il demanda qu'un docteur « aussi évangélique, aussi chrétien que Luther » ne fût pas contraint au silence. Mais bientôt il fut épouvanté des progrès de la nouvelle doctrine; beaucoup de ses disciples et de ses amis se déclaraient pour la Réforme; Jacques Sturm, celui qu'il aimait le plus, l'avait accueilli avec joie, et, lorsque Wimpheling lui reprocha de s'être laissé « infecter de venin, » « Si je suis hérétique, répondit Sturm, c'est à vous que je le dois. » M. Schmidt apprécia avec une grande finesse le rôle qu'a joué Wimpheling; il le considère successivement comme homme d'Eglise et théologien, comme pédagogue et humaniste, comme publiciste et historien; tout compte fait, il conclut que Wimpheling a eu plus d'action par les principes qu'il a répandus que par la forme de ses écrits. Peu important au savant de Schlestadt la clarté et l'élégance du langage; il écrivait rapidement, au gré des pensées qui s'offraient à lui et qu'il ne prenait pas la peine d'enchaîner; aussi, il n'a guère composé que des brochures, des *Flugschriften*, comme on dit en Allemagne; il a touché à tout, abordé toutes les questions, mais sans profondeur et sans originalité, en se contentant de rassembler pêle-mêle les témoignages des auteurs; il compilait, compilait, compilait. Mais une grande pensée donne à ses lettres, à ses discours, à ses préfaces, à ses poésies fugitives, à tant d'opuscules épars une sorte d'unité; il s'est toujours efforcé de réformer l'enseignement et les mœurs. Sans doute il s'est laissé dominer par des préjugés qui lui ont parfois dérobé la vue de la vérité; il a, dans la chaleur de la polémique et dans la colère que lui causaient les contradictions, combattu ses adversaires par de détestables arguments; il fut souvent trop emporté par la passion pour être juste, et les blessures que reçut son amour propre le rendirent à diverses reprises violent et grossier. Mais il réagit avec un zèle infatigable contre l'ignorance et la corruption de ses compatriotes; il attaqua les

désordres du clergé et chercha à rendre à l'Eglise sa dignité compromise. En pédagogie, il n'a pas séparé l'éducation de l'instruction, et ses principes, dégagés de ce qu'ils avaient d'exclusif et ramenés à un esprit plus libéral et plus éclairé, sont devenus ceux de Jean Sturm, le fondateur du gymnase de Strasbourg. S'il a exclu des études littéraires la plupart des poètes païens et mêlé aux études historiques de bizarres erreurs, il a néanmoins répandu le goût de la littérature et de l'histoire; il servait la cause du progrès, dit fort bien M. Schmidt, même quand il prétendait enfermer le progrès dans un cercle, et nous devons lui garder l'estime que lui avaient vouée ses nombreux disciples. L'éminent professeur de Strasbourg rappelle les témoignages d'amitié et de respect que rendaient à Wimpheling des savants comme Reuchlin, Erasme, Ulric de Hutten; ces esprits supérieurs, ces intelligences d'élite avec qui Wimpheling n'a guère d'autre trait commun que son amour pour la science et son ardeur au travail, ont apprécié dignement l'œuvre généreuse quoique incomplète de notre Alsacien; Wimpheling mériterait le titre de *præceptor Alsatiae*.

L'ami de Wimpheling, Sébastien Brant, a consacré son talent et son savoir à la même œuvre; mais avec les mêmes vues et les mêmes sentiments, il employa d'autres moyens. Il fit ses études à l'Université de Bâle, où il eut pour condisciples Geiler de Kaysersberg et Reuchlin; il commençait déjà à composer des vers latins où il faisait intervenir tous les dieux de la mythologie antique, mais il était pieux, ne fréquentait que des ecclésiastiques et des juristes et pensa même un instant à se faire moine et à mener la vie calme, silencieuse, toute consacrée à la prière et aux études, qu'il voyait dans quelques couvents de Bâle. Il devint professeur de droit et de poésie; singulière association de deux facultés, et qu'on ne comprendrait guère de nos jours. Mais Brant était d'avis que « les Pandectes et le droit ne pouvaient l'empêcher de boire aux eaux de l'hippocrène; » il avait le droit en haute estime et disait que Dieu avait institué l'usage de plaider lorsque Adam s'excuse auprès de lui de sa désobéissance. Chez Brant, comme le remarque ingénieusement M. Schmidt, la prédilection pour le droit ne se séparait pas de l'amour des lettres latines et du respect pour le Saint empire romain. En 1500, il vint se fixer à Strasbourg et y demeura jusqu'à sa mort; il aimait mieux être secrétaire-syndic de sa ville natale que de se fatiguer à Bâle à exposer le droit et à interpréter les poètes, et par surcroît à corriger des épreuves pour les imprimeurs. Deux ans plus tard, l'empereur Maximilien, qui l'appréciait comme habile jurisconsulte et qui avait accepté l'hommage flatteur de ses vers, faisait venir notre « chancelier » à Inspruck et lui conférait le rang de conseiller impérial et le titre de comte palatin. Il lui donna même une pension annuelle; mais Maximilien était un grand prometteur, et, comme disaient les Italiens, un empereur sans argent: Brant ne toucha pas un écu de la pension impériale. Après la mort de Maximilien, il fut un des membres de la députation qui félicita Charles-Quint et lui demanda la confirmation des droits et franchises de Strasbourg; à Gand, il adressa au nouvel empereur la harangue de gratulation en langue latine. Il mourut le 10 mai 1521. « Sa vie, dit M. Schmidt, a été une vie très simple, sans autres incidents que ceux qui se présentent dans l'existence d'un savant trop peu original pour se séparer longtemps de ses livres, et d'un fonctionnaire de second ordre qui n'a pas d'action directe sur ses concitoyens. » Quant à l'œuvre de Brant, elle mérite qu'on lui consacre ici quelques lignes. Tout d'abord, il ne faut pas le considérer seulement comme l'auteur de la *Nef des fous*. Le seul ouvrage de Brant qu'on con-

naisse ordinairement et qu'on cite partout, c'est, il est vrai, le *Narrenschiff*; mais on doit se rappeler, pour donner à Brant le rang qui lui convient dans l'histoire intellectuelle de son temps, qu'il a écrit en prose et en vers, en latin et en allemand, sur des sujets très variés. Il a publié Térence, et fut ainsi moins intolérant que Wimpheling, qui bannissait des études Térence et tous les poètes du paganisme; il voyait dans les anciens les modèles qu'il fallait copier, et puisait dans leurs écrits de belles et utiles sentences; mais il restait fermement attaché à la théologie scolastique et mettait au même rang que les classiques Pétrarque et Baptiste de Mantoue. Ses vers latins, qui sentent toujours l'huile, sont, en dépit de son labeur, incorrects; on n'y trouve que des réminiscences, des lambeaux des anciens qu'il recoud tant bien que mal, et ses *Carmina* ne sont que les exercices d'un philologue qui traite de petits sujets avec emphase, sans jamais s'échauffer ni perdre un seul instant sa froideur et son flegme. Son style allemand est plus simple et plus franc; mais il n'a pas rimé assez difficilement; ses vers (des iambiques à quatre pieds) sont pleins d'irrégularités et de négligences; il versifiait avec tant d'aisance et trouvait si promptement la rime qu'il faisait comme en se jouant des chronogrammes et des acrostiches. En vérité, dit M. Schmidt, il a été peu poète. Nous avons déjà parlé des souvenirs profanes qu'il jetait à pleines mains dans ses poésies, même quand elles célébraient Jésus-Christ et l'ange Gabriel ou démontraient l'Immaculée Conception. Il usa et abusa de l'allégorie; le *Narrenschiff*, son œuvre capitale, repose sur l'allégorie d'un vaisseau monté par des fous. Mais le *Narrenschiff* est-il une œuvre d'art? Ce poème, tant vanté au delà du Rhin, offre-t-il le moindre souci de la composition? Rien de plus incohérent et de plus décousu; c'est, comme disait très bien Wackernagel, une agglomération de feuilles volantes, *ein Convolut von fliegenden Blättern*. Brant énumère les diverses folies qui hantent le cerveau des hommes, mais sans aucun ordre, sans les dégrader les unes des autres; à mesure qu'un travers ou un vice se présente à lui, vite il l'ajoute à la foule des faiblesses et des folies qu'il a déjà décrites, et tous ces fous qu'il représente, se suivent, se poussent, se heurtent dans son œuvre, comme des masques de carnaval au milieu d'une multitude confuse. Carnaval lugubre, car parmi ces esquisses de caractères, Brant a jeté au hasard et dans le plus grand désordre des passages de la Bible, des exemples empruntés à l'histoire, des locutions proverbiales, des souvenirs de coutumes ou de personnages populaires, etc. Comme il le dit à la fin de la *Nef des fous*, son livre a été « soigneusement colligé pour donner un enseignement salutaire; » aussi fut-il, au moment de son apparition, salué comme une merveille, et Wimpheling déclarait qu'aucune production en langue populaire ne pouvait être comparée à ce volume « si plein d'histoires, de fables et de sentences des sages. » Mais, dit M. Schmidt, c'est une œuvre trop inégale et en somme trop peu originale pour être celle d'un maître. Brant, à notre avis, était trop pédagogue, trop philologue, trop jurisconsulte pour être un poète. C'était aussi un pessimiste, voyant tout en noir, et trouvant le désordre et la corruption non-seulement dans l'Eglise, mais dans la société entière. Il n'envisageait les hommes et les choses que par leurs mauvais côtés et regardait le monde, selon l'expression de M. Schmidt, avec les yeux d'un moine. L'auteur de *l'Histoire littéraire de l'Alsace* explique très finement l'humeur sombre et chagrine de Brant; il n'était pas seulement enclin par nature à la misanthropie; « il sentait en lui-même un conflit entre un ordre de choses qui s'en allait et un autre qui se préparait; » humaniste zélé, il redoutait

les études littéraires, les innovations qu'elles suscitaient, l'émancipation de l'intelligence qu'elles provoquaient; c'était un partisan dévoué, inébranlable du passé; il voyait dans le réveil de la littérature classique un retour à l'antiquité et ne songeait pas à l'avenir sans épouvante. De là cette sorte de découragement et de fatigue qu'il semble ressentir, de là cette profonde mélancolie et le désespoir où le jette la vue de la société; il assiste à une crise; il prévoit l'avènement de l'esprit moderne, et loin de courir au devant de lui ou de lui aplanir le chemin, alarmé, troublé par ou de secrètes inquiétudes, il se rejette en arrière. Lui et ses amis demeurent fidèles aux principes du moyen âge; s'il a été révolté par les abus de l'Eglise, a-t-il jamais déclaré la guerre à l'Eglise; n'a-t-il pas regardé l'empereur d'Allemagne comme le chef temporel de la chrétienté et le souverain du monde; n'a-t-il pas vu dans l'empereur la source du droit, comme dans le pape, l'organe de la religion; n'a-t-il pas fait de Maximilien le héros qui devait ramener partout la justice et la paix? Que de fois il demanda la guerre contre les Turcs et souhaita une nouvelle croisade!

Brant est essentiellement didactique; le vrai censeur des vices, le censeur sévère et indigné, dit M. Schmidt, est le prédicateur Geiler de Kaisersberg. Il est né à Schaffhouse, mais après avoir fait ses études à Fribourg et à Bâle, il se fixa à Strasbourg comme prédicateur, et s'acquittait peu à peu l'eslime du clergé et du peuple; son nom a vécu longtemps dans la mémoire de l'Alsace, et la vigoureuse franchise de ses sermons contre les vices des prêtres l'a fait regarder comme un précurseur de la Réforme; il est certain qu'il prépara les esprits de ses concitoyens pour le protestantisme, mais, s'il eût vécu, on peut affirmer qu'à l'exemple de Wimpfeling, il se serait détourné des doctrines nouvelles. Geiler, comme l'observe M. Schmidt, se rattache aux orateurs qui, vers le même temps, en France et en Italie, prêchaient au peuple dans la langue nationale en s'efforçant de bannir de leurs sermons le formalisme des écoles; c'est un prédicateur populaire à la façon de Maillard, de Menot, de Pépin et de l'Italien Barletta. On ne trouve pas dans ses sermons la noblesse d'un Berthold de Ratisbonne, la profondeur d'un Eckart, l'accent pénétrant d'un Tauler. On sait que ses sermons ne dépassaient jamais plus d'une heure, et qu'il s'arrêtait dès que le sablier placé sur sa chaire indiquait que l'heure était écoulée; de là leur fin souvent brusque et inattendue. Il abusait des divisions et avait coutume de partager son discours en sept points; il s'écartait volontiers de son sujet, perdait le fil, s'égarait dans de longues digressions; il prodiguait les citations des Pères et des scolastiques et développait à outrance les arguments arides des théologiens; il lui arriva de rechercher sous quelle forme l'ange était apparu à la Vierge et de quelle couleur était son vêtement; il déclara que le trône de la Vierge se trouvait du côté de la Grande Ourse, vers le Nord, dans la direction de Cologne, etc. Mais s'il n'expose pas une seule idée nouvelle, s'il défend encore la tradition scolastique, s'il n'a pas entièrement rompu avec les vieilles habitudes, il parle au peuple un langage plus clair et plus vivant, il est rare qu'il soit lourd et languissant; il y a chez lui plus d'animation, plus de mouvement, plus de liberté que chez ses prédécesseurs. Sans cesse il s'adresse à l'imagination; au lieu de décrire et de maudire l'avarice, il peint l'avare, et la dureté de son cœur, et ses incessantes doléances, et les terreurs qui l'assaillent jour et nuit; au lieu de blâmer la curiosité, il fait le piquant portrait d'une religieuse qui met le nez à la fenêtre pour voir comment nichent les oiseaux ou qui interrompt sa prière pour écouter un trompette qui passe, ou bien qui va dans la cellule de sa

voisine pour demander le moyen de prendre les mouches égarées dans sa quenouille. Tantôt il suppose un dialogue entre l'auditeur et lui, tantôt il cite des anecdotes, des fables, des dictons populaires et les bons mots du curé de Kalenberg; tantôt il ne s'exprime que par images et jette au milieu des préceptes, dans le plus pittoresque désordre, des comparaisons vulgaires et triviales. Toutefois il n'eut pas le succès qu'il espérait; il voulait châtier les vices, mais ses auditeurs riaient de ses safacies ou s'indignaient de sa sévérité. Il est évident qu'il a forcé le ton; il est impossible que Strasbourg fût aussi dépravé qu'il le représente: comme Brant, il voyait avec tristesse la corruption du siècle, et, s'irritant des vices du grand nombre, il condamnait sans pitié la société entière.

A. CHUQUET.

Ad. Michaelis. *Storia dell' Istituto archeologico germanico*, 1829-1879. Roma, Salviucci, 1879. VII-168 pages.

Quel est l'archéologue ou l'artiste qui, pendant son séjour à Rome, n'a sacrifié quelques-unes de ses après-dînées du vendredi, consacrées d'ordinaire à la visite des musées, à l'étude des ruines ou à l'examen des églises de la Ville Eternelle, pour assister à une des séances de l'Institut archéologique? Après avoir gravi les marches de la place du Capitole, jeté un regard sur la louve, sur cette belle statue équestre de Marc-Aurèle et sur les constructions si gracieuses de Michel-Ange, il a pris le chemin de la Roche Tarpéienne pour arriver au nouveau local de l'Institut, construit d'après les plans de Lasteyres et situé tout près de l'endroit où s'élevait jadis le temple de Jupiter Capitolin. La séance à laquelle il aura assisté, aura eu pour lui tant d'attrait qu'il se sera bien promis de retourner le plus souvent possible à ces réunions où des savants allemands et italiens dissertent avec tant de talent sur les points les plus divers de l'*Alterthumswissenschaft*.

Les séances se tiennent dans la salle de la bibliothèque, — la collection de livres archéologiques la plus riche du monde, — et presque chaque fois de Rossi y interprète, avec cette sagacité qu'on lui connaît, une inscription, une carte ancienne ou un monument de l'antiquité figurée; Henzen y présente l'estampage de quelque inscription récemment découverte; Hellbig y parle sur quelque petite trouvaille et montre un vase ou un miroir dont les représentations lui permettent d'élucider un point quelconque de la mythologie. Après ces maîtres de la science, de jeunes archéologues, la plupart Allemands, donnent communication de quelque découverte intéressante.

Cet Institut, aujourd'hui si prospère, et dont la réputation est universelle, eut une origine bien humble; et les difficultés que l'institution eut à surmonter pendant longtemps furent des plus grandes. Dès 1824, Gerhard, Stackelberg, Panofka et Kestner, le quatrième fils de Charlotte, alors de résidence à Rome, se réunissaient régulièrement dans le but de s'entretenir de leurs chères études archéologiques. C'étaient les *iperborei romani*. Le duc de Luynes se joignit bientôt à eux, et il fut le premier à concevoir l'idée de la création d'un Institut auquel les archéologues de tous les pays seraient appelés à concourir, dans le but de tenir le monde savant au courant des découvertes archéologiques et de travailler au progrès de la science de l'antiquité. Gerhard parla du projet au prince héritaire Frédéric-Guillaume, pendant un voyage qu'il fit avec lui à Pouzzoles; et l'élève de Niebuhr daigna prendre la future société sous sa haute protection.

La première séance se tint au palazzo Caffa-

relli, le 24 juin 1829, jour des *natalitia* de Rome. Le duc de Blacas, alors ambassadeur du roi de France à Naples, fut nommé président, — ce fut le prince de Metternich qui lui succéda plus tard; aujourd'hui la présidence est occupée par l'illustré égyptologue, R. Lepsius; — parmi les membres fondateurs, nous pouvons citer: le duc de Luynes, Bunsen, Kestner, Panofka, Thorvaldsen, Fea, Nibby, Visconti, Cardinali, Millingen, de Witte et surtout Gerhard. Celui-ci fut le véritable père de l'Institut; et même, après son départ de Rome, il continua à donner tous ses soins à son enfant privilégié. Il travailla toute sa vie à assurer ses progrès; et il était déjà couché sur son lit de douleur, lorsqu'il signa encore la proposition, faite en 1867, au roi de Prusse, de rendre définitif le subside qui, jusqu'alors, n'avait été que provisoire. L'illustré archéologue put mourir tranquille à la pensée que l'existence de son cher Institut était désormais assurée. Dans toutes les difficultés qui se présentèrent, on trouva toujours Gerhard à son poste de défense et de protection. L'Institut se trouva, en effet, souvent dans une situation financière difficile. Son auguste protecteur lui vint bien des fois en aide, le duc de Luynes lui donna aussi maintes fois des preuves de sa noble générosité; mais aussi longtemps que l'Institut était uniquement entretenu par les cotisations de ses associés et soutenu par la libéralité de ses protecteurs, son existence ne pouvait être que précaire. Les efforts des divers secrétaires, l'activité de Bunsen, Gerhard, Braun, Brunn et Henzen, furent souvent surprenants; mais à une situation critique en succédait souvent une autre, et plus d'une fois l'existence même de l'Institut fut mise en question; le seul remède était d'en faire une institution gouvernementale. On le comprit en Allemagne; et dès 1859, le Parlement prussien inscrivit à son budget un crédit spécial pour l'Institut. Bientôt ces crédits de provisoires devinrent définitifs, et un décret, signé par l'empereur, à Versailles, le 2 mars 1871, reconnut l'Institut comme une institution prussienne. Son siège est à Berlin, y est-il dit, mais son activité scientifique est à Rome, où s'éditent régulièrement ses publications. De cette manière, l'Institut était entretenu matériellement par la Prusse, ses secrétaires étaient fonctionnaires prussiens, mais il ne perdait rien de son caractère scientifique international. Enfin un arrêté du 18 mai 1874 le reconnut comme Institut de l'empire allemand et lui donna sa constitution définitive. Les membres du Comité central, au nombre de onze, sont tous Allemands; il n'est fait d'exception que pour un seul étranger qui, en regard aux nombreux services rendus à l'Institut dès son origine et étant le seul survivant de ses anciens amis, en est nommé membre honoraire; et nous pouvons être fiers de citer ici le nom d'un de nos compatriotes, le savant baron J. de Witte. En 1874 fut fondée aussi une section de l'Institut à Athènes. Celle-ci tint sa première séance le 9 décembre 1874. — jour anniversaire de la naissance de Winckelmann, — et, grâce à l'habile direction de M. Kochler, elle est déjà en pleine prospérité; elle a pour organe les *Mittheilungen des deutschen Archäologischen Instituts in Athen*.

C'est dans le beau livre de M. Michaelis, professeur d'archéologie à Strasbourg, publié à l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation de l'Institut, que l'on peut se rendre compte des immenses services qu'il a rendus à la science. C'est là qu'on voit comment l'histoire des progrès de la science archéologique est intimement liée à l'histoire même de l'Institut, tant il est vrai que celui-ci depuis cinquante ans se trouve à la tête du mouvement scientifique. Le livre de l'éminent professeur est écrit *con amore*: on s'aperçoit bien vite que l'auteur

aime vraiment l'institution dont il nous retrace si consciencieusement l'histoire.

A l'occasion du jubilé de l'Institut, divers savants ont publié des écrits fort importants et dont plusieurs sont de vraies révélations. Nous citerons l'étude de de Rossi sur le plan de Rome conservé à Mantoue, la publication du plan de Rome, de Cunéo, par le sénateur Fiorelli, la dissertation de M. Kluegmann sur l'image de Rome dans les plus anciens types monétaires, et enfin une série de notices publiées par les jeunes archéologues allemands actuellement en mission scientifique à Rome.

En dehors des publications extraordinaires faites par l'Institut, et parmi lesquelles une des plus récentes et en même temps des plus remarquables est le bel ouvrage de Kekulé sur les terres-cuites de Tanagra, les publications régulières de l'Institut sont : le *Bullettino dell' Istituto di Corrispondenza archeologica*, les *Annali e les Monumenti inediti*, à Rome ; l'*Archaeologische Zeitung*, contenant la célèbre revue de Gerhard, et l'*Ephemeris epigraphica*, supplément des volumes du *Corpus inscriptionum latinarum*, à Berlin. L'ensemble de ces publications constitue le plus beau monument que l'on ait élevé à la science archéologique en ce siècle.

ADOLF DE CEULENEER.

PUBLICATIONS ALLEMANDES.

Berlin, novembre.

Ursprung, Zweck und Entwicklung der Sprache, von Dr Ed. Lasker (*Deutsche Rundschau*, novembre 1879). Berlin, Paetel. — *Vom Ursprung der menschlichen Erkenntnis*. Eine psychologische Studie, von Rob. Proelss. Leipzig, Schlicke. — *Physiologie der Lyrik*, von C. du Prel. Leipzig, Günther. — W. Kulpe. *Lafontaine, seine Fabeln und ihre Gegner*. Leipzig, Friedrich. — *Aus Ungarn*. Literatur- und Culturgeschichtliche Studien, von A. Dux. Leipzig, Foltz. — *Italienische Studien*. Zur Geschichte der Renaissance, von H. Hettner. Braunschweig, Vieweg. — *Ueber die Dichtung der ersten Scene des Rheingold*; Richard Wagner als Dichter in der 2^{ten} Scene des Rheingold. Munich, Kaiser. 1876 et 1879. — *Russland vor und nach dem Kriege*. Leipzig, Duncker et Humblot. — *Briefe von Benj. Constant, Görres, Goethe, Jac. Grimm, Guizot, Jacobi, Jean Paul, Klopstock, Schelling, M^{me} de Staël, Voss und vielen Anderen*. Aus dem Nachlass des Ch. de Villers. Hamburg, Meissner. — *Memoiren des Geheimen Hofraths Louis Schneider*. I. Berlin, Mittler. — *Neue Tagebuchblätter des Verfassers von Graf Bismarck und seine Leute*. Leipzig, Grunow. — *Cypern unter den Engländern*. Reiseskizzen von K. Schneider. Cologne, Dumont-Schonberg. — *Im ewigen Eis*. Geschichte der Nordpolfahrten, von F. von Hellwald. Stuttgart, Cotta.

Les lecteurs de l'*Athenæum* n'ignorent pas que le fameux chef de l'ancien parti national-libéral, M. Lasker, n'ayant plus trouvé grâce devant les électeurs, se voit aujourd'hui exclu de la Chambre prussienne, dont il fut jadis un des personnages les plus marquants. M. Lasker, désireux d'utiliser ses loisirs forcés, se lance aujourd'hui dans la littérature, et débute par un article sur un des sujets les plus obscurs et les plus difficiles, l'origine du langage, son but et son développement. Ce début n'a pas tourné à la gloire de l'ex-chef de parti, et les critiques pleuvent dru comme grêle. M. Lasker s'est imaginé apparemment qu'il est aussi facile de parler de l'origine du langage que de faire une charge de fond de train sur le gouvernement, et que, dans ces matières aussi, la facilité de parler et d'écrire de omnibus rebus et quibusdam aliis,

remplace l'étude sérieuse du sujet et des travaux précédents. L'auteur n'a évidemment aucune connaissance des découvertes de la linguistique moderne; il ignore les ouvrages des Bopp, des Grimm, des Max Müller, des Steinthal et de tant d'autres. Il se figure que l'accusatif avec l'infinif, le fameux *que retranché*, est particulier à la langue latine, alors qu'il se retrouve dans tous les idiomes indo-germaniques, même dans le vieil allemand. Il s'imaginer bravement que les Berlinois confondent l'accusatif avec le datif, alors que le dialecte de la capitale, comme tous les dialectes à l'orient de l'Elbe, ont perdu l'accusatif et l'ont remplacé par le datif; enfin, chose incroyable, M. Lasker ne sait pas que les langues slaves sont un rameau de la grande famille indo-germanique, ou plutôt indo-européenne, car il dit, p. 289: « Même si le sémitique, le slave, le tartare, l'indo-germain étaient ramenés à une source commune, cette source ne nous révélerait pas la langue primitive! » L'article de M. Lasker fourmille de bévues pareilles, et il y a vraiment lieu de s'étonner qu'un recueil aussi estimé que la *Deutsche Rundschau* lui ait donné asile.

— M. Proelss rejette absolument les théories de Kant et de ses successeurs sur l'origine des notions humaines. A l'entendre, les conceptions (*Sinnesvorstellungen*) primitives ne sont l'œuvre, ni de l'expérience, ni du jugement, mais, au contraire, la condition *sine qua non* de l'expérience et du jugement, et cela sur la base d'une genèse soumise à des lois immuables, telle que l'organisation humaine la produit nécessairement. Les objets sont des faits de la conscience (*Bewusstsein*), et ils existent comme tels dès le commencement.

— M. Ch. du Prel, fort connu en Allemagne par ses études de philosophie astronomique, vient d'aborder un terrain sur lequel on ne s'attendait guère à le rencontrer. « La psychologie de la poésie lyrique », tel est le titre de son dernier ouvrage. L'auteur ne donne pas de préceptes d'esthétique. Il se borne à des recherches psychologiques sur le fonctionnement des organes poétiques. Il cherche à expliquer la nature de l'inspiration littéraire, ses rapports avec le rêve, et prouve que cette inspiration est chose innée. M. du Prel possède bien son sujet, et il a évidemment une connaissance étendue des littératures de tous les pays. Son travail a, en tous cas, le mérite de l'originalité.

— En deçà des Vosges, on continue à s'occuper beaucoup du plus grand des poètes classiques français. Je rappellerai notamment l'excellente édition de Molière et les traductions de certaines pièces de cet auteur, que nous devons à M. A. Laun. Ce commentateur est continué dans un organe spécial, le *Musée Molière*, dont la première livraison vient de paraître, et sur lequel je compte revenir. En revanche, le bonhomme Lafontaine avait jusqu'ici peu occupé le monde littéraire allemand, et l'on peut dire qu'il n'était guère connu du grand public que par l'excellente traduction de M. Dohm, le directeur du *Kladderudatsch*. A M. W. Kulpe, appartient l'honneur d'avoir attiré sur le premier fabuliste français l'attention des nombreux adeptes de la philologie romane. « Lafontaine, ses fables et leurs adversaires », tel est le titre qu'il a donné à son travail. Voici l'opinion de l'auteur sur son héros. Lafontaine émane du moyen âge; il est le représentant par excellence de l'esprit gaulois; il est à la fois moraliste, éducateur et philosophe croyant. M. Kulpe réfute les attaques que Lamartine a dirigées contre le fabuliste, et, dans un chapitre consacré aux critiques de Lessing, il remonte à l'origine de la fable, nous en fait l'histoire, prouve que ce genre appartient à la littérature et non à la rhétorique, et se livre enfin à un parallèle entre Lafontaine et Lessing.

Il va sans dire que le poète français sort victorieux de l'arène.

— Dans ses esquisses hongroises, M. Dux, qui est magyare en dépit de son nom, s'occupe principalement du mouvement littéraire de sa patrie depuis 1848. J'y trouve des renseignements intéressants sur un poète hongrois presque inconnu en deçà de la Leitha, Michel Vörösmarty. Cet écrivain a exercé une grande influence sur la vie sociale et politique de la Hongrie et sur la restauration de la couronne de Saint Etienne. Je trouve aussi dans le volume de M. Dux un essai très intéressant sur le théâtre magyare.

— Les essais de M. Hettner ont pour sujet la vie intellectuelle de l'Italie du XIII^e au XVI^e siècle. Dans le premier, l'auteur a réuni tout ce qui a trait à Nicolas Pisano, l'un des artistes les moins connus de l'Italie; il conteste que ce maître soit originaire de la Pouille et que les sculptures de l'arc de triomphe de Frédéric II à Capoue soient dues à son ciseau. En revanche, M. Hettner lui attribue la chaire de Baptistère de Pise. Le second essai est consacré à l'influence des Dominicains sur le développement de l'art aux XIV^e et XV^e siècles. Puis viennent des études fort consciencieuses sur Pétrarque et Boccace, Le Tasse et la contre-réforme, le monumental dans l'art, enfin sur Raphaël et Michel-Ange. M. Hettner est l'auteur d'une histoire fort estimée de la littérature du XVIII^e siècle, et s'est fait, dans l'histoire de l'art, une réputation que le livre cité ne peut que confirmer.

— Les lecteurs de l'*Athenæum* n'ignorent pas qu'en Allemagne, et peut-être ailleurs, le monde musical est divisé en deux camps, celui des wagnériens et celui des classiques, et que les controverses soulevées par le favori du roi de Bavière ne le cèdent en rien à la trop fameuse querelle des Gluckistes et des Piccinistes. Le plus enthousiaste, je dirai même le plus enragé des adeptes de la musique de l'avenir, c'est sans contredit M. E. de Hagen. Cet auteur a entrepris d'écrire un commentaire du *Rheingold*, et quel commentaire! Un critique fort spirituel. M. Paul Lindau, a calculé que si M. de Hagen tient ses promesses et que son éditeur ne se laisse pas rebuter, cette œuvre gigantesque sera achevée vers l'an de grâce 2199, c'est-à-dire à peu près à l'époque où l'Académie française aura publié la lettre Z de son fameux dictionnaire historique! Le commentaire comprendrait 80 volumes de 360 pages chacun. C'est que M. de Hagen n'est pas un épilogueur ordinaire. Il ne se contente pas d'examiner chaque phrase au triple point de vue de la grammaire, de la syntaxe et des figures; il passe chaque lettre au tamis de la critique et trouve dans les R, les P, les O, tout un monde d'idées profondes, de conceptions grandioses, que le commun des mortels n'aperçoit point, et qu'il était réservé à lui, de Hagen, de mettre au grand jour. J'engage ceux de vos lecteurs qui tiennent à savoir jusqu'où peut aller le byzantinisme, à se procurer les deux premiers volumes de M. de Hagen. En souscrivant à l'ouvrage entier, ils acquerront des droits à la reconnaissance de leur postérité la plus reculée.

— Il y a quelques années, paraissait à Leipzig un livre intitulé : *Tableaux de la Société de Saint-Petersbourg (Bilder aus der Petersburger Gesellschaft)*, qui fut attribué à tort ou à raison à la plume exercée d'un haut fonctionnaire russe en disponibilité, le conseiller d'Etat de Grimm. Ce livre fit grand bruit, et, chose rare hélas! en Allemagne, il eut plusieurs éditions. C'est que le premier, il nous révélait le véritable état de la société russe en la dépeignant avec autant d'impartialité que de profondeur. L'auteur a fait suivre ces tableaux d'une nouvelle série d'essais

qu'il a intitulés : *La Russie avant et après la Guerre*. Ces essais ayant sur leurs devanciers l'avantage d'une actualité plus grande, leur succès a dépassé toutes les prévisions, et, en dépit de la censure, ils doivent être dans toutes les mains en Russie. Ils sont consacrés en première ligne aux nihilistes et au rôle que ceux-ci ont joué depuis quelques années, puis au parti panslaviste, qui se confond trop souvent avec celui de la liquidation sociale. L'auteur ne voit qu'un remède aux maux qui assaillent l'empire des tsars, c'est la nomination du comte Schouvaloff au poste de chancelier. L'ambassadeur de Russie à Londres serait le seul homme d'Etat à même d'inaugurer une politique intérieure et extérieure présentant quelques garanties de stabilité, de mettre en œuvre les réformes devenues urgentes, de tirer la Russie de son isolement. La question qui se pose aujourd'hui, dit-il, c'est de savoir si le Czar déposera ses méfiances à l'endroit d'un ministère homogène, qu'on lui représente comme entaché de constitutionnalisme, ou si la maxime : Après nous le déluge, continuera à prévaloir dans les conseils du souverain.

— Ch. de Villers, né en 1765 à Boulay, en Lorraine émigra vers 1792 et s'acclimata si bien en Allemagne que ses opinions lui valurent de violentes persécutions de la part de Davoust, à qui il avait osé dénoncer certaines déprédations de l'armée française. Villers a longtemps lutté dans la presse en faveur de ses idées et entre-tenu toute sa vie une correspondance active avec les personnages marquants de l'époque. Ce sont les réponses de ces personnages que M. Isler a tirées de l'oubli. Ces lettres sont en somme loin d'être marquantes; mais elles renferment de nombreux matériaux pour servir à l'histoire de l'Empire. Villers est surtout connu dans le monde des lettres par son *Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther*, qui fut couronné par l'Institut de France.

— On lit beaucoup dans ce moment les mémoires de L. Schneider, de son vivant lecteur de LL. MM. Frédéric-Guillaume IV et Guillaume I^{er}, et l'un des personnages les plus influents de la Cour impériale. Schneider, qui est l'auteur d'une ou deux petites pièces assez connues, et qui rédigea longtemps un journal destiné aux soldats, le *Soldatenfreund*, a eu, durant sa longue carrière, l'occasion de recueillir une quantité d'anecdotes plus ou moins piquantes sur les différents Cours de l'Europe, et ce sont ces anecdotes qui donnent quelque valeur à ses mémoires. Le reste ne méritait guère l'honneur de l'impression. L'homme, du reste, s'y montre tout entier. Schneider était un vieux Prussien pur sang, l'un des derniers représentants d'une race qui s'en va. Conservateur jusqu'au bout des ongles, attaché corps et âme à la dynastie, fort religieux, abhorrant l'empire et son créateur, le prince de Bismark, tel était le lecteur de Guillaume I^{er}. Schneider a été longtemps correspondant grassement payé de l'*Abeille Russe*; mais plus tard, la Cour de Russie ayant trouvé inutile d'initier le public aux détails du mouvement révolutionnaire de « l'Ouest, » ses lettres furent réservées aux cercles intimes de la Cour de Russie, dont elles faisaient les délices. Ce fut après lecture d'une de ces diatribes sur la décadence de la vicille Prusse patriarcale et absolutiste, que le Czar dit au général de Rauch, envoyé militaire à Pétersbourg : « Schneider, vous et moi, nous sommes au fond les seuls véritables Prussiens qu'il y ait encore. » Schneider abhorrait le chancelier à tel point qu'en 1870, à Versailles, il avait fini par ne plus le saluer, et sur les reproches qu'on lui fit de ce manque de politesse, il répondit : « Je suis le plus âgé. » Les mémoires de Schneider auront trois volumes. Le premier seul a paru.

— M. W. Busch, l'auteur du fameux ouvrage : *Le comte de Bismark et son entourage durant la campagne de France*, a, paraît-il, encore maints tours dans sa gibecière, et compte occuper longtemps encore le public. Il a fait suivre son premier livre d'une nouvelle série de « feuillets d'album » qui, — je me hâte de vous rassurer, — sont loin d'offrir l'intérêt un peu trop piquant de la *Campagne de France*. M. Busch a évidemment peur que la matière ne vienne à lui manquer. Il ne dispense plus ses anecdotes et ses mots qu'avec une certaine parcimonie, et trouve moyen de faire passer par-dessus le marché quelques vieux fonds de boutique, dont il ne se serait jamais débarrassé sans cela. En d'autres termes, son *Nouveau Journal* ne renferme d'intéressant au fond que la description, trop prolixe du reste, de la terre de Varzin, description ornée d'une demi-douzaine d'anecdotes plus ou moins spirituelles. Le reste du volume est rempli par les impressions de voyage de l'auteur en Amérique, en Orient et autres lieux. Ceux donc qui comptaient sur un nouveau scandale sont vivement désappointés, et je doute fort que la vente atteigne celle de la *Campagne de France*.

— L'occupation de Chypre par les Anglais nous a valu plusieurs publications méritoires sur cet île si intéressante. L'auteur de *Cyppern unter den Engländern* estime que la population se fera facilement au nouvel ordre de choses, les Grecs étant trop contents d'être débarrassés du joug turc pour ne pas renoncer pour le moment à leur idéal de la Grande-Grèce, et le commun des Turcs acceptant volontiers de nouveaux maîtres. M. Schneider pense aussi qu'on a exagéré les dangers du climat.

— Le savant directeur de l'*Ausland* et digne successeur du regretté Peschel, a entrepris de raconter sous une forme populaire l'histoire des découvertes arctiques. Nous possédons déjà de nombreux récits de voyages dans les glaces du Nord, entre autres celui de l'exposition allemande au Groenland et celui de l'expédition autrichienne dans les mers de la Sibérie; mais nous manquons jusqu'ici d'une exposition systématique des tentatives faites pour arriver au pôle. M. de Hellwald était plus autorisé que personne pour cette tâche difficile, et je dois dire qu'il a parfaitement réussi.

G. VAN MUYDEN.

BULLETIN.

Correspondance politique entre Charles-Quint et le Portugal, de 1521 à 1522, par M. Charles Piot. (Extrait des bulletins de la Commission royale d'histoire). Bruxelles. Hayez. — « A l'époque de la grande centralisation des pouvoirs au profit du monarque, dit fort bien M. Piot, un mariage entre des membres de deux maisons souveraines équivalait à un traité d'alliance politique, ou prenait les proportions d'un événement important. Les familles royales spéculaient sur les mariages de leurs enfants quand ils avaient à peine un an. Dès leur âge le plus tendre les parents faisaient des propositions et des conventions matrimoniales. Par suite de l'accroissement de l'autorité royale, c'était à la fois une combinaison adroite en matière politique, un point de départ de la formation des grandes nationalités et une question financière. Souvent les intérêts contraires et les ambitions disparaissaient en présence d'un contrat de mariage ou bien celui-ci les excitait. » Dans sa brochure, M. Piot nous fait connaître, d'après les correspondances des envoyés diplomatiques — correspondances qu'il reproduit *in extenso* à la fin de son travail — les négociations préliminaires au mariage de Charles-Quint avec Isabelle de Portugal, les combinaisons relatives à l'union du fils du roi avec la sœur de Charles, Catherine, et plus tard avec son autre sœur Éléonore,

belle-mère du jeune prince. C'est un curieux tableau de toute une suite d'intrigues adroitement combinées, dans lesquelles intervinrent les cours de France et d'Angleterre, et que Charles laissait traîner en longueur, tout en cherchant à obtenir des Portugais de quoi remplir son trésor épuisé par la guerre et par le système de corruption dont ce monarque avait largement usé au moment de son élévation à l'empire. A. Du V.

Ueber eine Parsen Handschrift... Von K. Salemann. Leide, Brill, 1879. — Nous signalons à l'attention des orientalistes cette publication du savant professeur de l'Académie de Saint Pétersbourg; elle nous fait connaître un manuscrit inédit appartenant à la Bibliothèque de Saint Pétersbourg, et qui présente un vif intérêt pour tous ceux qui s'occupent des sciences orientales et spécialement de ce qui concerne la Perse et le zoroastrisme. Une description, faite avec beaucoup d'intelligence, nous la met, pour ainsi dire, sous les yeux; elle est complétée par un index détaillé, qui en analyse le contenu. L'auteur discute l'âge et recherche la provenance du manuscrit; il fixe l'un à la fin du siècle dernier ou peu s'en faut, et quant au lieu d'origine, il le rapporte au territoire de la ville de Yazd. Ce que nous trouvons de plus remarquable dans cet ouvrage, c'est d'abord un alphabet pehlevi-zend (p. 14, tabl. II), très utile pour l'appréciation des lettres de ces deux langues et de leur valeur phonétique; puis une nouvelle copie du glossaire pehlevi-pâzend, publié déjà par Haug, copie qui n'est nullement superflue après celle du savant et regretté professeur de Munich. Suivent le Yesht d'Ahura Mazda (Ormuzd Yesht), en pehlevi et en parsi, et un court fragment du Vendidad, VIII, §§ 52 62, également traduit en parsi; puis différents morceaux écrits en persan, et non sans intérêt, entremêlés de fragments de l'Avesta : le gâtha Ahunavaiti, le nyâyish du feu, une prière contre le mauvais œil, etc. Parmi les morceaux propres aux rédacteurs du manuscrit, — car il est de plusieurs mains, — nous devons signaler une table chronologique (*fast dar towârikh*), puis une division de la terre d'après les kashvars avestiques; l'Iran occupant le centre du globe et le Kashvar par excellence, le *Qaniratha*, si vanté par l'Avesta; en outre, la mention des visites faites à la ville de Yazd par Kerim Khân et Qali hi Khân, en 1757 et 1780 (p. 9. c. 1. 8. 9.), événement qui semble avoir spécialement intéressé l'écrivain zoroastrien. Nous ne pouvons aborder ici la discussion des questions que fait naître l'examen de ce curieux ouvrage. Nous nous bornerons à constater que le savant professeur de Saint Pétersbourg ne s'est pas contenté d'éditer avec science et intelligence les pages écrites qu'il avait sous les yeux; il a joint à ce travail déjà méritoire et difficile bien des remarques et des notices personnelles qui en augmentent beaucoup la valeur. Quoique M. Salemann n'ait pu lui donner la perfection qu'il désirait atteindre, son œuvre n'en contribuera pas moins au développement des études, et nous sommes persuadé qu'elle sera favorablement accueillie des orientalistes. C. DE H.

— *Etude comparative sur la procédure pénale à Londres et en Belgique*, Rapport adressé à M. le Ministre de la Justice par M. Ad. Prins, Bruxelles, Mayolez. — M. Prins s'est attaché principalement à noter les différences qui existent entre la procédure anglaise et celle du code de 1801, et les considérations qu'il émet, soit à un point de vue général, soit au point de vue pratique, seront certainement remarquées, car elles attestent de sérieuses connaissances juridiques et une étude approfondie de l'objet traité dans le rapport. On lira surtout avec intérêt le chapitre intitulé : *Réflexions*, dans lequel l'auteur signale les défauts de la législation belge en ce qui concerne le fonctionnement de la police, les caractères de l'information préparatoire et certaines dispositions de la procédure devant le jury.

— *L'Album du Journal des Beaux-arts 1878 1879* se compose de huit eaux-fortes : *La Sieste de la*

Vieille, par Lucien Gérard; *Village en Campine*, par Fr. Van Kuyck; *Maison des drapiers à Gand*, par J. Boutry; *Plat*, par De Mol; *Portrait*, par Lenain; *Etude*, par De Witte; *Laboureurs les Polders*, par Cogen; *Paysage*, par Meganck. Ce cahier présente un ensemble de sujets aussi variés qu'intéressants, et les planches, notamment les deux premières, sont très bien exécutées.

— Les deux traductions du livre de M. Emile de Laveleye signalées par M. L. Vanderkindere aux lecteurs de l'*Athenæum*, ne sont pas les seules qui aient été publiées. Il en a paru également une en danois, sous ce titre : *Om eiendomsretten og dens oprindelige former*. Copenhague, A. Fr. Høst. Le traducteur, M. Aleksis Petersen, y a joint une étude géographique sur l'auteur.

— Le *Polybiblion* apprend que M. E. Beauvois prépare la publication du poème formant le manus crit 10,557 de la Bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, ayant appartenu à Marguerite d'Autriche et intitulé : *Le Mirouer des dames, par Bouton qu'est à Notre-Dame*. M. E. Beauvois, ajoute le *Polybiblion*, a découvert que le poète doit être identifié avec Claude Bouton, seigneur de Corberon près Beaune, mort en 1556, dont la magnifique tombe est à peu près intacte à l'église de Notre-Dame du Sablon, à Bruxelles. Il a obtenu l'autorisation de publier ce poème de 403 vers, et il le fera dès qu'il aura complété la notice sur l'auteur par de nombreux documents tirés des archives de Dijon, de Bruxelles et de Lille. Claude Bouton était déjà connu en poésie par sa belle épithaphe, publiée par P. Palliot; par deux pièces de vers qui le concernent dans les *Albums et œuvres poétiques de Marguerite d'Autriche*, et il y a lieu de supposer que l'*An des sept dames*, publié à Anvers, dès 1503, et réédité par MM. Ruelens et Scheler, est également de lui.

— Publications annoncées : *Table alphabétique de tous les noms contenus dans le Dictionnaire généalogique et héraldique des familles nobles du royaume de Belgique* de F.-V. Goethals, par le baron H. de L. Bruxelles, Olivier. 50 francs. — *Documents historiques sur l'origine du royaume de Belgique. Mes Mémoires*, par le général comte Vander Meere. Bruxelles, Muquardt. 6 francs.

— MM. O. Behaghel et F. Neumann viennent de fonder, avec la collaboration de M. K. Bartsch un journal de philologie : *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie* (Heilbron, Henninger). Le premier numéro, portant la date de janvier 1880, contient une revue des ouvrages récents, un bulletin bibliographique, des notes et nouvelles philologiques.

— *Baron Carl Claus von der Decken's Reisen in Ost Afrika in den Jahren 1859-1865*. Dritter Band. *Wissenschaftliche Ergebnisse*. Dritte Abtheilung. Leipzig, Winter, in-4°. — Cette partie du voyage du baron Von der Decken, publiée par les soins de sa mère, complète l'ouvrage, dont la première livraison a paru il y a dix ans. M. O. Kersten en a rédigé la préface. Une table générale des matières est ajoutée à ce troisième volume, dont voici le contenu : Géologie avec une carte de la côte orientale, de Massowa à l'embouchure du Zambèse, y compris les grands lacs; botanique, météorologie de Zanzibar; astronomie, géodésie, etc., avec des observations cartographiques; observations magnétiques; histoire sommaire de l'Afrique orientale; bibliographie de l'Afrique orientale et des îles adjacentes, notes géographiques, etc.

— *The Arctic Voyages of Adolf Erik Nordenskjöld*, 1858-1879. London, Macmillan, 447 p., planches et cartes. — M. A. Leslie, d'Aberdeen, avait entrepris, avec l'autorisation du professeur Nordenskjöld, de publier une relation des expéditions du célèbre navigateur avant que celui-ci ne partît à la recherche du passage au nord-est. Il y a ajouté la relation du voyage du *Fega*. Après une esquisse biographique, il fait l'histoire des expéditions arctiques suédoises de 1858, 1861 et 1864, de l'expédition au pôle de

1868, de l'expédition au Groenland, de 1870, de la seconde expédition au pôle, de 1872-73, des voyages à l'Yenisseï en 1875 et 1876, et finalement de l'expédition à la recherche du passage nord est. Un appendice contient un rapport officiel sur la seconde expédition au pôle; un autre, une liste systématique d'ouvrages et de mémoires relatifs aux expéditions suédoises. L'ouvrage est enrichi de 43 gravures et de 4 cartes (régions circumpolaires, Spitzberg, embouchure de l'Yenisseï, péninsule de Taïmyr).

— La Commission historique de l'Académie des sciences de Munich a tenu sa séance plénière annuelle du 2 au 4 octobre. Voici, d'après le rapport présenté par le secrétaire, les ouvrages publiés depuis la dernière réunion : *Die Chroniken der deutschen Städte vom 14. bis ins 16. Jahrhundert*. Bd. XV. *Die Chroniken der bayerischen Städte*. — *Jahrbücher der deutschen Geschichte*. Lothar von Supplinburg (W. Bernhardt). — *Jahrbücher des deutschen Reiches unter Konrad II* (G. Bresslau). — *Forschungen zur deutschen Geschichte*. Bd. XIX. — *Allgemeine deutsche Biographie*. Lfg. XXXVII-XLVI. — Le vaste recueil intitulé : *Geschichte der Wissenschaften in Deutschland, Neuere Zeit*, est à peu près complet. Deux ou trois volumes de cette collection paraîtront l'année prochaine; le reste sera publié dans un court délai, sauf l'histoire des sciences militaires, dont avait été chargé feu le général baron von Troschke. La collection comprendra en outre une série d'ouvrages relatifs à l'état des sciences en Allemagne au moyen âge. — Le 16^e volume des *Chroniques des villes allemandes* est sous presse (F. II des *Chroniques de Brunswick*). Le Dr K. Kopmann est chargé d'achever le tome I des *Chroniques de Lubeck*, dont feu W. Mantels avait entrepris la publication. Plusieurs volumes des *Reichstagsacten*, le tome V des *Hanse-Recesse*, les tomes III et IV des *Jahrbücher Heinrichs IV und Heinrichs V*, la correspondance de Wittelsbach, la correspondance du comte palatin Jean Casimir, le tome II des *Briefe und Acten zur Geschichte des sechzehnten Jahrhunderts*, la suite des *Forschungen zur deutschen Geschichte*, sont en préparation.

— Nous lisons dans la chronique de la *Revue critique* :

Le troisième volume des *Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules*, publiés par M. E. Cougny pour la Société de l'histoire de France renfermera, sous le titre général de *Philosophes et orateurs*, des extraits nombreux d'Aristote, d'Aélien, de Lucien, de Polien, de Possidonius et d'Athénée. La Société publiera ensuite, selon toute probabilité, des extraits des auteurs latins concernant la géographie et l'histoire de la Gaule; cette fois, les textes ne seraient pas traduits. M. de Witte en aura la surveillance. — Dans l'ouvrage qu'il a fait paraître chez Olmer (*Nos pères, mœurs et coutumes des temps passés*), M. le marquis de Belleval a voulu peindre dans une suite de tableaux la vie privée de nos ancêtres du xiv^e au xviii^e siècle dans le Nord de la France et à Paris. Il est prolixe et commet parfois de légères erreurs; mais il a mis habilement en œuvre de nombreux matériaux, et la forme qu'il donne à ses laborieuses recherches ne manque pas d'agrément. Rien de plus instructif que tout ce qu'il dit des vêtements et de leur prix, des voitures, des tournois, des duels, des corporations, de la vie que les gentilhommes menaient à l'armée ou dans leurs châteaux, etc. — Le comte J. de Laborde a publié le 1^{er} vol. d'un livre important, intitulé : *Gaspard de Coligny, amiral de France* (Fischbacher, 15 fr.). On sait que Coligny n'a pas encore trouvé de biographe. Le 1^{er} tome de l'ouvrage de M. de Laborde renferme la vie de l'amiral jusqu'en 1562 (édit de janvier); on y trouvera dans la première partie de nouveaux détails sur les premières années de Coligny, sur son gouvernement de Picardie et sur le rôle qu'il joua dans les négociations qui amenèrent la trêve de Vaucelles (1555); des extraits de son *Mémoire* sur la défense de Saint-Quentin (1557); le récit de sa captivité au château de l'Ecluse et à Gand jusqu'à la paix de Cateau-Cambrésis (1559). La seconde partie nous montre Coligny devenu le chef

des protestants (conjuraison d'Amboise qu'il désapprouve, assemblée des notables à Fontainebleau, colloque de Poissy), L'appendice renferme, entre autres pièces intéressantes, un grand nombre de lettres inédites de l'amiral. — M. Ulysse Robert a publié le premier fascicule de l'*Inventaire sommaire des manuscrits des bibliothèques de France dont les catalogues n'ont pas été imprimés* (Champion et Picard). Ce fascicule contient une bibliographie des catalogues imprimés des Mss. des bibliothèques de France et l'inventaire des Mss. d'Agén, Aire, Aix, Ajaccio, Alençon, Alger, Arbois, Argentan, Arles et le commencement de l'inventaire des Mss. de la bibliothèque de l'Arsenal.

NOTES ET ÉTUDES.

UNE BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DE L'ASTRONOMIE.

On s'est beaucoup occupé dans ces dernières années de la nécessité chaque jour plus pressante de dresser des inventaires systématiques des travaux qui ont vu le jour dans chacune des branches de la science. La question a été examinée dans les recueils spéciaux; on l'a discutée dans les congrès de bibliothécaires, dans les réunions de sociétés savantes, et et il ne semble pas qu'on soit près de s'entendre. En attendant, le savant directeur de l'Observatoire de Bruxelles, M. Houzeau, aidé par le bibliothécaire de cet établissement, M. A. Lancaster, a entrepris de la résoudre pour l'importante branche qui fait l'objet de ses études, en préparant une *Bibliographie générale de l'Astronomie ou Catalogue méthodique des ouvrages, des mémoires et des observations astronomiques publiés depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'en 1880*. Ce recueil, qui pourra servir de modèle aux travaux bibliographiques futurs, a été entrepris dans le sens le plus large; les matériaux sont réunis et presque entièrement classés, et le premier fascicule verra le jour très prochainement.

La *Bibliographie générale de l'Astronomie* sera divisée en trois sections : *Ouvrages, Mémoires, Observations*. La première comprendra les publications détachées. Les titres des ouvrages qui présentent un caractère général seront accompagnés d'une note analytique faisant connaître les différents objets que les auteurs ont embrassés dans leur plan, les questions particulières dont ils ont fait l'étude, dans quel volume figure telle recherche donnée, dans quel sens et par quelle méthode le sujet a été traité. Des notes bibliographiques signaleront les particularités relatives à l'impression et les principaux changements que divers ouvrages ont subis dans leurs différentes éditions. Cette première section comprendra également une liste des principaux manuscrits d'astronomie, non publiés jusqu'ici, qui ont été inventoriés dans les différentes bibliothèques de l'Europe; elle sera accompagnée d'une table alphabétique des auteurs et d'une table méthodique des matières signalées dans les analyses.

La matière de la deuxième section est fournie par le dépouillement de plus de 450 publications de Sociétés savantes, revues ou journaux. Cette partie aura également une table alphabétique des auteurs, avec des indications concises de leurs différents travaux.

La troisième section fera connaître d'abord tout ce qui se rattache aux Observatoires, passés et présents, puis les observations proprement dites.

L'ouvrage entier se composera de trois forts volumes grand in 8^o, à deux colonnes, qui paraîtront par fascicules de 300 à 400 pages. La deuxième partie formant un desideratum plus immédiat, c'est par le deuxième volume que commencera la publication.

LETTRES PARISIENNES.

Paris, 26 novembre.

Presque au lendemain du jour où je vous

écrivais la dernière fois, a eu lieu la réception de M. Henri Martin à l'Académie française. Voici plus d'une année que M. Henri Martin a été élu en remplacement de M. Thiers, et sa réception avait dû s'accomplir au printemps dernier. Je vous ai raconté alors quel accident avait fait remettre à six mois la fête, l'Académie ayant décidé que le discours de M. Émile Ollivier, qui devait répondre à M. Martin, ne pouvait être prononcé, à cause des violentes attaques qu'il renfermait contre la mémoire de M. Thiers. Il avait fallu charger un autre orateur de représenter l'Académie, et le choix était tombé sur M. Xavier Marmier, plus connu, il faut bien le dire, pour son goût des voyages que renommé pour son éloquence.

La séance a eu lieu cette fois; elle a été paisible, on pourrait presque dire qu'elle a été trop paisible. Ce qu'il y a eu de plus brillant à la cérémonie académique, c'a été certainement l'assistance et les toilettes. M. Henri Martin est un fort excellent homme, un patriote très justement estimé, un historien savant et consciencieux, dont on consulte toujours avec profit les vingt gros volumes sur l'histoire de France; il n'a jamais prétendu aux qualités aimables ou éclatantes de l'écrivain. Il s'est borné à lire une biographie solide et sensée de M. Thiers; on eût souhaité quelque chose de plus. J'ajoute qu'il l'a lue mal, d'une voix sourde, qui laissait tomber toutes les fins des phrases, qui ne portait même pas d'un bout à l'autre de la salle.

Quant au discours de M. Marmier, à tous les points de vue, il a été des plus faibles. M. Marmier prononce abominablement; la langue française devient sur ses lèvres un patois, un charabia dont vous ne pouvez vous faire idée. Quant au fond du sujet, de peur sans doute qu'il ne lui advint quelque mésaventure analogue à celle de M. Émile Ollivier, M. Marmier n'a rien trouvé de mieux que de ne pas dire un mot du rôle politique de M. Thiers: il a parlé du voyageur, de l'écrivain, du curieux, de l'homme privé, du savant: il n'a pas soufflé mot de l'homme d'État. Voyez-vous cet éloge de M. Thiers, où il n'est parlé ni du journaliste de la Restauration, ni du ministre de Louis-Philippe, ni du chef du comité de la rue de Poitiers, en 1849, ni de l'adversaire de l'Empire au Corps législatif, ni enfin du président de la troisième République et du libérateur du territoire? En somme, l'oraison funèbre de M. Thiers reste à faire à l'Institut; peut-être se fera-t-elle le jour, qui ne peut manquer d'arriver, où l'Académie proposera comme sujet de son prix d'éloquence l'Éloge de M. Thiers, comme elle vient de proposer celui de Lamartine comme sujet de son prochain prix de poésie.

La semaine passée a été une semaine occupée pour les amateurs de premières représentations ou les critiques que leurs fonctions obligent à les suivre. Il ne s'agissait que de reprises, il est vrai, mais de reprises offrant plus d'attrait que maintes nouveautés. A la Comédie française, reprise du *Mariage de Figaro*, qui n'avait pas été joué depuis 1873; au Vaudeville, reprise des *Lionnes pauvres*, de M. Émile Augier; à l'Ambigu enfin, reprise de *Paille-se* de M. d'Ennery, resté dans les souvenirs de beaucoup de spectateurs comme la plus étonnante création de Frédéric Lemaître.

La représentation de la Comédie française a été fort brillante, comme toutes les fêtes qu'organise M. Perrin. La mise en scène est soignée dans ses moindres détails; le décor de l'Allée des Maronniers au cinquième acte a fait battre toutes les mains quand le rideau s'est levé, tant il est magnifique. Mais c'est en ces occasions que l'on voit bien à quel point la mise en scène est chose inférieure quand il s'agit de véritables chefs-d'œuvre. On jouerait le *Mariage de Figaro* sans autre décor qu'une simple toile de

fond qu'on n'y prendrait pas, je crois, beaucoup moins de plaisir. Sitôt que les personnages de Beaumarchais sont en scène, on ne voit plus qu'eux.

Nous connaissons déjà M. Coquelin dans le rôle de Figaro et Mlle Croizette dans celui de Suzanne. M. Delaunay, qui représente Almaviva, est toujours, malgré les années, bien plus un jeune premier qu'un premier rôle: il n'a ni l'autorité ni l'orgueil insolent du grand seigneur. Mlle Reichenberg est un chérubin un peu sentimental et langoureux, et Mlle Broisat, une comtesse charmante sans doute, mais aussi peu imposante que possible. Quand à M. Thison il a été merveilleux de bégaiement et de bêtise solennelle dans le personnage de Bridoisson. Je ne crois pas qu'il fût possible de mieux faire.

Les *Lionnes pauvres* sont une des pièces les plus fortes, les plus audacieuses et les plus brutales aussi de M. Émile Augier. Là, comme dans le *Mariage d'Olympe*, il a mis le fer rouge sur une plaie douloureuse du siècle. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles les *Lionnes pauvres*, si admirées des lettrés et des moralistes, ne seront jamais une pièce populaire. On en sort avec une impression pénible, et ce n'est pas une telle impression que la majorité des spectateurs vont chercher au théâtre. L'interprétation du vaudeville est de premier ordre. Je dois citer particulièrement M. Dupuis et M. Dieudonné, M^{me} Alexis et M^{me} Réjane.

L'acteur qui a osé affronter dans le rôle de Paillasse à l'Ambigu, les redoutables souvenirs de Frédéric Lemaître, n'est pas un inconnu pour la Belgique. C'est M. Gil-Naza, le Mazarin de la *Jeunesse de Louis XIV*, le coupeau de l'*Assommoir*. M. Gil-Naza n'a point été écrasé par le parallèle: c'est tout ce qu'il était permis d'espérer. Au second acte, il a été charmant de grâce, de délicatesse; il a conquis tous les suffrages. Mais quand sont venues les scènes violentes et dramatiques du quatrième acte, on sentait que déjà ses forces étaient à bout. Ce n'est pas tout que l'intelligence, le sentiment de l'art, pour porter ces cinq actes où Paillasse ne cesse presque pas un moment d'être en scène: il y faut des moyens physiques que la nature n'accorde qu'à bien peu d'artistes. Il faut aux rugissements du lion la poitrine du lion. C'est là ce qu'avait Frédéric — avec le reste.

Le saut n'est pas bien grand, en ce Paris avide également de toutes les curiosités ou profanes ou sacrées, d'une salle de théâtre à une église. On va entendre un prédicateur, pour peu qu'il soit devenu à la mode, aussi volontiers qu'un grand premier rôle ou une forte chanteuse. C'est ce qui arrive en ce moment au révérend père Didon, de l'ordre des frères prêcheurs. Depuis quelques années déjà on parle de lui, et M. Alexandre Dumas a été, je crois, l'un des premiers à propager sa réputation. C'est un bel homme de quarante ans environ, avec des yeux très vifs et quelque chose de robuste et de résolu en toute sa personne. Le voilà en train de recueillir dans la chaire catholique la succession, depuis longtemps déjà vacante, des Lacordaire et des Hyacinthe. Je ne crois pas que son fort, à lui non plus, soit la logique, et quand nous nous rencontrons — c'est un plaisir qui m'arrive de temps en temps, — nous entamons ensemble de belles discussions. Mais il a les deux qualités essentielles de l'orateur chrétien, l'éclat et l'autorité. Il aime la lutte, s'y jette volontiers, et je ne crois pas qu'il ait peur du bruit qui se fait autour de sa personne. Son effort est de réconcilier l'Église catholique avec la liberté, et il aime certainement la liberté d'un amour très vif et très sincère. Il a lu beaucoup, il connaît toutes les doctrines de ses adversaires, quoique, à mon avis, il ne les comprenne pas toujours. Il est certainement quelqu'un, et je crois son nom

destiné à grandir encore. En attendant, le voici qui, depuis trois ou quatre dimanches, fait courir tout le Paris élégant et lettré à Saint-Philippe du Roule. Si l'on veut trouver une place, il faut arriver deux ou trois grandes heures à l'avance. Il parle sur le divorce, dont on s'est fort occupé depuis quelques mois dans la presse et au Parlement. Il est superflu d'ajouter que c'est pour le combattre.

Les premiers livres d'étrennes commencent à se montrer: la grande invasion n'est pas loin, cette invasion de la fin de l'année si justement redoutée des chroniqueurs littéraires. Je me borne à vous signaler deux volumes, tous deux publiés par la maison Charpentier. L'un est très gros: c'est l'*Histoire du costume au théâtre*, de M. Adolphe Julien. Une série d'images fort belles nous conduisent du XVII^e siècle, où l'on jouait en perruques les Polyucte et les Néron, jusqu'à notre temps, où l'on attache une importance si grande à l'exactitude historiques des moindres détails d'un costume dramatique. L'autre volume est tout mince, c'est presque une brochure. Il a pour auteur M. Daniel Darc, et pour titre: *la Princesse Méduse*. C'est un simple conte de fées, comme Perrault en écrivait il y a deux cents ans. La scène se passe dans « une île d'Asie, » et MM. Régamay frères, des dessinateurs qui ont visité le Japon, l'ont embelli de nombreuses illustrations japonaises. Le conte est très moral, on y voit de bonnes fées, des nains méchants, des monstres horribles: je n'ai pas besoin de vous apprendre que le héros, après avoir vaincu des monstres et surmonté les plus terribles épreuves, épouse enfin la princesse qu'il aime. L'histoire est dédiée aux deux jeunes enfants de l'ébéniste Charpentier: c'est assez dire qu'elle est destinée à faire la joie des jeunes garçons et des fillettes; mais elle est par dessus le marché écrite en un fort joli français, ce qui ne gêne rien, et moi qui suis de ceux qui entendent toujours volontiers conter *Peau d'Ane*, je ne vous cacherai pas que j'ai pris à la lire un plaisir extrême. Si vous avez des neveux, à défaut de mieux, je vous recommande fort *la Princesse Méduse*. CHARLES BIGOT.

CHRONIQUE.

La classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique a adopté les sujets littéraires suivants pour le concours de 1881:

1^{re} question. Faire l'histoire de l'architecture qui florissait en Belgique pendant le cours du XV^e siècle et au commencement du XVI^e, architecture qui a donné naissance à tant d'édifices civils remarquables, tels que halles, hôtels de ville, beffrois, sièges de corporations, de justices, etc. Décrire le caractère et l'origine de l'architecture de cette période.

2^e question. Faire une étude critique sur la vie et les œuvres de Grétry, étude fondée autant que possible sur des documents de première main; donner l'analyse musicale de ses ouvrages, tant publiés que restés en manuscrit; enfin, déterminer le rôle qui revient à Grétry dans l'histoire de l'art au XVIII^e siècle.

3^e question. Déterminer, en s'appuyant sur des documents authentiques, quel a été, depuis le commencement du XIV^e siècle jusqu'à l'époque de Rubens inclusivement, le régime auquel était soumise la profession de peintre, tant sous le rapport de l'apprentissage que sous celui de l'exercice de l'art, dans les provinces constituant aujourd'hui la Belgique. Examiner si ce régime a été favorable ou non au développement et aux progrès de l'art.

4^e question. On demande la biographie de Théodore-Victor Van Berckel, graveur des monnaies belges au siècle dernier, avec la liste et la description de ses principales œuvres, ainsi que l'appréciation de l'influence que cet éminent artiste a pu exercer sur les graveurs de son époque.

La valeur des médailles d'or présentées comme prix pour ces questions sera de mille francs pour la première, de huit cents francs pour la deuxième et la troisième, de six cents francs pour la quatrième question. Les mémoires envoyés en réponse à ces questions peuvent être rédigés en français, en flamand ou en latin. Ils devront être adressés francs de port, avant le 1^{er} juin 1881, à M. J. Liagre, secrétaire perpétuel, au Palais des Académies.

La classe a adopté le sujet d'art appliqué suivant pour le même concours :

Il sera accordé un prix de 600 francs à la meilleure gravure à l'eau forte, exécutée en Belgique depuis le 1^{er} septembre 1879 jusqu'au 1^{er} septembre 1881; œuvre originale ou reproduisant une production d'un maître de l'école nationale, ancien ou moderne.

Sur la proposition de la section de peinture, la classe désignera, dans sa prochaine séance de décembre, un sujet d'art appliqué pour la peinture. Les gravures et les cartons destinés au concours devront être remis au secrétariat de l'Académie avant le 1^{er} septembre 1881. Un prix de mille francs, attribué à chacun des sujets précités, sera décerné à l'auteur de l'œuvre couronnée.

— M. Aug. Herpin, ingénieur, vient d'adresser d'Alexandrie au Musée du Conservatoire royal de Bruxelles, la collection complète des instruments de musique employés en Egypte. M. Herpin, qui possède les connaissances musicales très étendues, a joint à ce don d'utiles renseignements sur l'usage, l'accord et l'histoire de chacun de ces spécimens de l'art instrumental égyptien. Le *Guide musical* publie la liste de ces instruments; elle comprend : 8 instruments à membranes; 3 à cordes; 15 à vent; 2 instruments autophones.

— Un télégramme d'Olympie, daté du 7 novembre, annonce qu'entre la salle de l'Echo et le Stadium, on a trouvé la tête de la Nikè de Pœonios; la figure est malheureusement endommagée. On a découvert également une inscription portant le nom de Polyclète, une nouvelle Salle au sud-ouest, dans le style romain, et un disque en bronze avec inscription.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES BEAUX ARTS. *Séance du 6 novembre.* — M. N. Coppola, directeur de la musique municipale de la ville de Crémone, fait savoir qu'il est l'auteur de la symphonie à grand orchestre, portant pour devise : *Ars longa, vita brevis*, qui a obtenu une mention honorable et un prix d'encouragement de 500 francs au dernier concours. La classe arrête le programme du concours pour 1881. M. Fétis fait savoir que la commission nommée pour l'examen de la proposition, faite par M. Henri Dufresne, inspecteur général de l'instruction publique à Paris, d'étendre l'action de l'œuvre de la Croix rouge aux objets d'art, des musées et des établissements de l'Etat, en temps de guerre, a émis un avis favorable sur le principe de cette proposition. M. Alvin rappelle à cette occasion que la classe s'est déjà occupée de ce sujet en 1872. Il cite la communication qu'il a faite sur cette question lors de la séance du 7 mars de ladite année, et qui a pour titre : *Quelques mots touchant l'application du droit de conquête aux monuments de l'art.* (Bulletins, 2^e série, t. 33, pp. 263 et suivantes.)

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES SCIENCES. *Séance du 3 novembre.* — La classe vote l'impression de divers travaux dans les Bulletins, et dans le recueil des mémoires in-4^o (savants étrangers), d'un mémoire de M. Lagrange intitulé : « De l'influence de la forme des masses sur leur attraction. » M. F. Donny donne lecture d'une note indiquant un moyen propre à distinguer le beurre artificiel du beurre naturel.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. *Séance du 4 octobre.* — M. Candèze rappelle les services rendus à la science

entomologique par le Dr F. Chapuis, membre de la Société, récemment décédé. L'assemblée vote l'impression, dans les Annales, d'un travail de M. Melisse : « Les Lucaniens de Belgique. » M. le Dr Heylaerts, qui prépare un catalogue raisonné des Psychides de la faune européenne, donne lecture de descriptions d'espèces nouvelles et de deux genres nouveaux de Micro-Psychides. M. Becker lit deux notes : « Descriptions d'araignées exotiques nouvelles » et « Descriptions d'araignées d'Europe nouvelles. » M. Van Lansberge, gouverneur général des Indes Néerlandaises adresse le travail suivant, dont il est donné lecture : « Diagnoses de quelques espèces nouvelles de Buprestides et de Scarabaeides de la Malaisie. »

SOCIÉTÉ ROYALE DE BOTANIQUE. *Séance du 8 novembre.* — Plantes de provenance étrangère observées par M. H. Verheggen aux environs de Maeseyck. M. Th. Durand, lit une note sur la « Flora excursoria des Regierungsbezirkes Aachen » du professeur Förster.

SOCIÉTÉ DE MICROSCOPIE. *Séance du 30 octobre.* — Communication de M. Foettinger relative à des préparations d'infusoires que M. A. Certes a envoyées à la Société.

BIBLIOGRAPHIE.

REVUE DE BELGIQUE. 15 nov. Les libres-penseurs et les orthodoxes anglais au XVIII^e siècle (E. Castetot). — Lettres d'Italie (Em. de Laveleye). — L'art et l'Eglise. Quentin Metsys (Max Sulzberger). — La réunion des époux divorcés (E.-A. Astruc). — Les métamorphoses du sire de Vanban-Ghlin, légende de l'Ardenne (Marguerite Van de Wiele). — Le socialisme dans le Borinage (J. Scloneux). — La manie du seigneur de Jouvençières, deuxième partie (C. Lemonnier). — Chronique littéraire (Van Bommel).

JOURNAL DES BEAUX-ARTS. 15 nov. Le Saint-Vincent de Paul de Dumoulin. — Le génie plastique. — Chronique. — Cabinet de la curiosité. — Dictionnaire des peintres.

BILLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. Oct. Expériences relatives à la culture de la trichine (Dele). — Présentation d'un ophtalmoscoptomètre (Warlomont). — Résection précoce de toute la diaphyse du tibia dans certains cas d'ostéo-périostite aiguë (Faucon). — Plus de vaccin (Boëns). — Falsification des denrées alimentaires. — Question des dépôts mortuaires.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE BOTANIQUE DE BELGIQUE. T. XVII, 1^{re} partie, liv. 2. Primitivæ monographiæ rosarum. Matériaux pour servir à l'histoire des roses (Fr. Crépin).

REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE. 15 nov. Geldner, De la métrique du second Avesta. — Förster, Zambeccari et les lettres de Libanius. — Brückner, Iwan Possoschkow. — Knothe, Histoire de la noblesse de la Haute-Lusace. — Académie des inscriptions. — 22 nov. Dieterici, La philosophie des Arabes au X^e siècle. — Büttner, Les manuscrits d'Eschine. — Riant, La lettre d'Alexis Commène à Robert le Frison. — Müller, Le songe du Vergier. — Veselovsky, Etudes sur Molière : Tartuffe. — Académie des inscriptions.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 15 nov. Les revendications italiennes. La Question du Trentin (J. Vilbort). — La pédagogie anglaise contemporaine, d'après M. A. Bain (Compayré). — Robert Schumann (Léo Quesnel). — Causerie littéraire (M. Gaucher). — 22 nov. La Commune et la guerre civile de 1871, d'après M. Louis Fiaux (G. Guérault). — La science positive et la métaphysique, d'après M. Louis Liard (Fochier). — Sébastien Bach (Léo Quesnel). — Causerie littéraire.

REVUE SCIENTIFIQUE. 15 nov. La transmission de la force motrice par l'intermédiaire de l'électricité (J. Boulard). — Les fonctions de la rate (Picard). — Congrès des Américanistes. — Les dragages sous-marins d'Alexandre Agassiz. — La crise des blés et les doctrines économiques. — 22 nov. L'astronomie populaire (Colonel Laussedat). — Le congrès anthropologique de Moscou (G. de Mortillet). — Les

livres et la myopie (Javal). — Nécrologie : Clerk Maxwell. — Chronique scientifique.

REVUE DES DEUX MONDES. 15 nov. La république constitutionnelle et parlementaire (E. Vacherot). — Saint Enogat Souvenirs d'une plage bretonne (A. Theuriet). — La marine de Syracuse. II. L'expédition d'Agathocle (Jurien de La Gravière). — Georgette, dernière partie (Th. Bentzon). — Théodore Géricault (H. Houssaye). — La pénalité et les collisions de droits d'après la science sociale contemporaine (A. Fouillée). — Un économiste inédit, à propos d'un livre posthume de M. V. de Broglie (V. Bonnet). — Les Rois en exil, de M. A. Daudet (F. Brunetière). — Revue musicale. Le directeur de l'Opéra chez Verdi (F. de Lagenevais). — Chronique.

LE CORRESPONDANT. 10 nov. Les conseils de l'instruction publique (Ch. Jourdain). — L'Eglise et l'Etat sous la monarchie de juillet. VII (P. Thureau-Dangin). — La dernière année de Marie-Antoinette. Le Temple III (Imbert de Saint-Amand). — La société moderne (De Champagny). — La vie et la mort de Chamfort (M. de Lescure). — La question sociale aux Etats-Unis et la condition des ouvriers des manufactures. III (Claudio Jannet). — Revue des sciences (H. de Parville).

LA NOUVELLE REVUE. 15 nov. Episode de l'histoire de la contre-révolution : La conspiration du 12 mars 1814 (G. A. Thierry). — L'Alsace française : Histoire du pétitionnement de 1870 et de l'Université de Strasbourg (A. Le Reboullet). — La Turquie telle qu'elle est : Les harems (Abdul-Hakk). — La cavalerie française en 1829 (A. Wacher). — L'Illau. I (Sacher-Masoch). — Hamlet (Th. Reinach). — Lucie Rodey, fin (M^{me} H. Gréville). — La France et l'Angleterre en Egypte (C. Barrère).

JOURNAL DES SAVANTS. Octobre. Le Secret du Roi (E. Caro). — La morale anglaise contemporaine (Ad. Franck). — Etudes sur les fonctions physiques des feuilles, etc. (E. Chevreul). — La Marechale de Villars (Ch. Giraud). — Etude sur les sarcophages chrétiens antiques (G. Boissier). — Rapport sur le prix biennal à décerner en 1879 (Ch. Giraud). — Nouvelles littéraires.

REVUE MARITIME ET COLONIALE. Novembre. Le cuirassement des navires. Fin. — Les colonies françaises à l'Exposition universelle de 1878 — Essai de météorologie (H. Vignot). — Etude sur la législation réglementant la coupe et la récolte des herbes marines. Suite (L. Ayrault). — Sur les ondes atmosphériques — Les établissements scientifiques de l'ancienne marine (D. Neuville). — Note sur un loch à moulinet expérimenté à bord de la Magicienne (G. Fleurbaey). — Mission et organisation générale des services du département de la marine. Fin (P. Fournier).

LA NATURE. 15 nov. Rails sans fin; système Ch. Ader. — Société française de physique. — Les origines et le développement de la vie, suite (E. Perrier). — Le Zoulouland (St. Dré). — Percement du verre par l'étincelle électrique (Fagès). — Expériences nouvelles sur l'injecteur Giffard (Truchot). — Sur quelques propriétés nouvelles des sulfures métalliques naturels (St. Meunier). — 22 nov. Le poison de grenouille en Colombie (E. André). — Les éléphants de l'Inde en Afrique. — Conférences spéciales sur la photographie. — L'éclairage électrique, système Lontin (E. Hospitalier). — Arrivée de la première expédition belge sur les bords du Tanganyika. — Les origines et le développement de la vie, suite.

L'EXPLORATION. 17 nov. Un droit de la géographie (H. Mager). — Voyage au Japon de M. le Dr Voieikof (L. Botkine). — L'Algérie et le transsaharien français (L. Weber). — Nouvelles. — Carte du Japon. — 21 nov. Notes et souvenirs de voyage dans l'Etat de Jersey (Ch. Normant). — L'avenir de l'Afrique. — Voyage au Japon de M. le Dr Voieikof, suite (L. Botkine).

POLYBIBLION. Partie littéraire. Novembre. Hagiologie et vies édifiantes (V. Moryat). — Poésie (H. Morel et P. de Nolhac). — Comptes rendus : Théologie; Jurisprudence; Sciences et Arts; Belles-Lettres; Histoire. — Bulletin. — Variétés. — Chronique.

MAGAZIN FÜR DIE LITERATUR DES AUSLANDES. 15 nov. Indische Strophen (deutsch von Anna Maywald). — Alph. Daudet. Les rois en exil (L. Hamburger). — A.-G. Oehlenschläger, I. (Pauline

Schanz). — Die Literatur des Panslawismus II. (v. Stein). — Kleine Rundschau. — 12 nov. Deutsche Kindermärchen in englischer Dramatisierung (E. Engel). — A. G. Oehlenschläger. II (Pauline Schanz). — Ein rumänischen Nationalepos (M. Gaster). — Polen: Zum Kraszewski-Jubiläum (D^r. German). — Kleine Rundschau.

UNSERE ZEIT. 15 nov. Erinnerung an Franz Lieber (J.-K. Bluntschli). — Das pariser Theaterjahr 1877-78. II. (K. Peterssen). — Die communistischen Gemeinden Nordamerikas. III. — Zur Geschichte der Zeitgenössischen Poesie Englands. VII (Miss A. Mary F. Robinson). — Beiträge zur Gesundheitslehre der Gesellschaft. III. (E. Reich). — Todtenschau.

DEUTSCHE REVUE. Nov. Ungedruckte und unbekannt Gedichte und Briefe von Fritz Reuter. — Das Wiktel, eine Hofgeschichte (P.-K. Rosegger). — Ein Beitrag zur Geschichte der Orientalischen Frage. II. (Prokesch-Osten). — Ueber religiöse und nationale Vorurtheile (K. Steinthal). — Aus meinem politischen Glaubensbekenntnis I. Das österreichische Bewusstsein. II. Ein neues Concert europäen (J. Kalchberg). — Die deutsche Zollreform in ihrer Bedeutung für den Welthandel. II. (v. Kübeck). — Die deutschen Aufsätze in den oberen Klassen unserer höheren Schulen (D Sanders). — Die grossstädtische Krankheit (M. Haushofer). — Mit Nachtigal im Lande Tu (A. Kirchhoff). — Die historische Theologie und die vergleichende Religionswissenschaft. II. (Pfleiderer). — Richard Wagner. II. (E. Naumann). — Aus den Wäldern der Germanen. II. Von Wuma und Weide (F. Dahn).

PREUSSISCHE JAHRBÜCHER. Octobre. Ueber den modernen Krieg. Schluss. (Aus den hinterlassenen Schriften den Generals der Cavallerie J. von Hartmann). — Preussen und die katholische Kirche Schluss (Chr. Meyer). — Eine neue Lessingbiographie (O. Reuss). — Die Provinziallandschaften des ehemaligen Königreichs Hannover (Grumbrecht). — Goethe- und Herder-Ausgaben (J. Schmidt). — Die russisch-deutsche Politik.

IM NEUEN REICH. No 45. Kirche und Staat im neuen Reiche (Ph. Zorn). — Die Olympia-Ausstellung in Berlin (B. Förster). — Oesterreich. — Vom preussischen Landtag. — Berichte aus dem Reich und dem Auslande. — No 46. Barbarossa Grab (P. Scheffer-Boichorst). — Pariser Plaudereien. — Ein Streifzug durch das Gebiet der historischen Sagen (W. Stricker). — Vom preussischen Landtag. — Berichte aus dem Reich und dem Auslande.

PETERMANN'S MITTHEILUNGEN. No 7. Die Indianer Californiens (G. Gerland). — Versuch einer geographischen Darstellung einiger Pestepidemien (D^r. C. Martin). — A. Grisebach (O. Drude). — Gerhard Rohlfs Rücktritt von der Leitung der deutschen Afrika-Expedition. — Die Strombarren des Bahr el Djebel (D^r. Emin-Bey). — Die Colonisationsfähigkeit New Guinea's (L.-M. D'Albertis). — Ergänzungsheft 58: Studien über das Klima der Mittelmeerländer (Th. Fischer). — No 8. Reisenachrichten aus Sibirien. II. Capt. Dahl's Fahrten im Mündungsgebiete des Ob, 1876 und 1877. — Höhenbestimmungen in Japan während der Jahre 1874 und 1875 (J. Rein). — Major Serpa Pinto's Reise durch Süd-Afrika. — Die Salzwüste Atacama. — J.-G. Bennett's Polar-Expedition. — No 9. Berichte der schwedischen Polar-Expedition. — Neue Karte des Deutschen Reichs (C. Vogel). — Nachrichten von Gabum (H. Soyaux). — Ueber die Schreibweise geographischer etc. Eigennamen (G. Rohlfs). — Die Temperaturzonen der Erde (A. Supan). — No 10. Der Fuji-no-yama und seine Besteigung (J. Rein). — Reisen in Central-Asien, 1876-79 (A. Regal). — Nachrichten aus dem Polarmeere (M. Lindeman). — Journal einer Reise von Mr'uli nach der Hauptstadt Unyoro's (D^r. Emin-Bey).

DAS AUSLAND. 3 nov. Geschichte der Beziehungen zwischen Theologie und Naturwissenschaft. — Ueber die Lehre von den Gezeiten. — Herr Louis Favre und die Gotthardbahn. — Zur Eozoon-Frage. — Zur Geschichte des Telegraphen. — Antheil der Pflanzen an der Erdbildung. — Vom Büchertisch. — Canalverbindung zwischen dem Atlantischen Ocean und dem Mitteländischen Meere. — 10 nov. Der Besen in deutschen Volksglauben (K. Haberland). — D^r. Kleins neues Gemälde der physischen Erdkunde. — Artesische Brunnen in Australien. — Der Levantehandel im Mittelalter. IV. — Zur nieder-

ländischen Craniologie. — Fouque's Forschungen auf Santorin. — Geographische Nachrichten. — Keine freie Liebe mehr in Oneida County. — Das beste Klima der Welt.

DIE NATUR. 19 nov. Aufruf an die deutschen Naturforscher. — Das Seewasser-Aquarium. II. (H. Sturm). — Australisches Thierleben von einem Buschmann. I. — 26 nov. Neues im Gebiete der Induktionselektrizität. I. (S. Kalischer). — Die Entdeckung der Seele von Prof. Jäger (K. Ströse). — Fortschreitende Entwicklung der Volkszahlen II. (A. Berghaus). — Literatur-Bericht. — Die Pflanzenwelt Westsibiriens. — Ein Verfahren zur Aufbewahrung von Leichen und Pflanzen. — Der Sperling von Madagascar. — Meteorologie des Monats September.

DER ARBEITERFREUND. XVII. Heft 4-5. Die allgemeinen Wirthschaftszustände und die Lage der handarbeitenden Classen in Grossbritannien, 1879 (Ad. Soebeer). — Erste Erfahrungen in Knappschaffskassenwesen. — Der Spar-, Consum- und Bau Verein der Fabrik-Genossenschaft von P. C. Turck Wwe. in Lüdenscheid. — Ein französischer Arbeitgeber. — Der zwanzigste allgemeine Vereinstag der deutschen Erwerbs- und Wirthschafts-Genossenschaften. — Ueber Lotterien und Sparkassen in Verschiedenen Staaten Europa's. — Innere Angelegenheiten des Central-Vereins. — Chronik.

THE ACADEMY. 15 nov. Twyford and Griffith's Records of York castle. — Sutherland Edward's The Russians at home and the Russians abroad. — The « Amateur poacher ». — Farrer's Primitive manners and customs. — Boddam-Whetam's Roraima and British Guiana. — Henderson's My life as an angler. — Abel on the psychological studie of language. — Current scientific literature. — Technical education in the city of London. — Prof. Clerk Maxwell. — Karasowski's Life and letters of Chopin. — 22 nov. Wakefield's Happy Valley. — Gosse's New poems. — Boulbee's History of the Church of England, and Jenkin's Passages in Church history. — Veselovsky's Studies on Mohère. — Douglas's Confucianism and Taoism. — Obituary: Miss H. A. Duff. — Paris letter. — Houghton's Gleanings from the natural history of the ancients. — Drawings by S. Prout and W. Hunt. — A fresco of Fra Angelico.

THE ATHENÆUM 15 nov. Two books on Cyprus. — Gosse's new poems. — Escott on the people and polity of England. — Dr. Busch's new book. — Theological literature. — The Creation tablets. — Prof. J. Clerk Maxwell. — The original seat of Phoenicians. — Science in Australia. — Geographical notes. — The private collections of England. — The figures of Sesostris. — 22 nov. Madame de Rémusat's Memoirs. — Brodrick's Political studies. — Starkey and Cardinal Pole. — Boddam-Whetam's Expedition to Roraima. — Gulliver's Last voya. e. — The royal historical Society. — The action of light on plants. — The Carinthian barrows. — Hunt and Prout. — The new Perugia at the national Gallery. — St. Mark's, Venice. — The Madonna del Sacco.

NATURE. 13 nov. Demonology and devil-lore. — Our book shelf. — Letters to the editor. — A Cochinchina remedy for leprosy (W. T. Thiselton Dyer). — Some points in the history of spectrum analysis (B. Stewart). — The swedish north-east passage expedition. — Galileo and the application of mathematics to physics (W. Jack). — James Clerk Maxwell (W. Garnett). — 20 novembre. The double stars. — Letters to the editor. — The swedish north east passage expedition. — Galileo and the application of mathematics to physics. II. — Who was prince Alamayù (A. H. Keane). — Colour-vision and colour-blindness (J. D. Everett). — Some observations on Fleuss's new process of diving and remaining under water (B. W. Richardson). — New Guinea. — Vertical shafts in the chalk in Kent (F. C. Spurrell). — Prof. Geikie on the geology of the Far West.

THE NATION (New-York). 30 oct. The week — Mr. Ewart's speech. — The last report of the woman suffragists. — A pomeranian watering-place. — Correspondence. — Notes. — Reviews. — 6 nov. The week. — Some post elections reflections. — A new field for lectures. — Lord Derby and the liberal party. — Germania, Austria and Russia. — Correspondence. — Notes. — Reviews.

INTERNATIONAL REVIEW. Nov. The Paris Salon, 1879 (Ch. Gindriez). — The Darien canal (T. W. Osborn). — The use and abuse of the pardoning power (Russell Gray). — The art of casting in plaster among the ancient Greeks and Romans (W. W. Story). — The dawn of better times (R. P. Porter). — V. Sardou (J. Brander Matthews). — Contemporary literature. — Recent english books.

PRINCETON REVIEW. Novembre. Professor Huxley's Exposition of Hume's philosophy (Pres. Porter). — University questions in England (Goldwin Smith). — Professor Tyndall upon the origin of the cosmos (Mark Hopkins). — Comparative view of american progress (Rob. P. Porter). — The a priori Novum organum of Christianity (Lyman H. Atwater). — Bi-metallism (W. G. Sumner). — Points of contact between science and revelation (J. W. Dawson). — Herbert spencer's Data of ethics (Pres. Mc Cosh).

ATLANTIC MONTHLY. Déc. Kansas farmers and Illinois dairymen. — Some of us: A southwestern sketch. — The national board of health. — Three interviews with old John Brown. — The greatest novelist's work for freedom. — Reminiscences of G. Grote. — English manners. — The man who was to have assassinated Napoleon.

RIVISTA EUROPEA. 16 nov. Cecco d'Ascoli e l'Acerba (F. Bariola). — Gotthold Ephraim Lessing e la riforma letteraria in Germania (A. Foa). — Qualche considerazione sulle vicende della diplomazia (A. De Viti-Demareco). — Sull' importanza degli Studi storici nel diritto penale. — Il culto delle piante (P. Riccardi). — Bartolomeo Intieri, l'Abate Galiani e Mons. Bottari nel 1754. Lettere del Galiani (A. Ademollo). — Sull' istmia VI o VII di Pindaro (N. Camarda). — La morte di Oliviero Beccarello (E. Zola). — Rassegna letteraria e bibliografica: Riviste militari. Scandinavia. America. Germania. Francia. Italia. — Rassegna politica. — Notizie letterarie e varie. — Bullettino bibliografico.

RASSEGNA SETTIMANALE. 16 nov. — Destra o Sinistra? — Le Finanze comunali. — L'emigrazione italiana all'estero. — Corrispondenza da Londra. — La Settimana. — Quattro sonetti in vernacolo (N. Tanfucio). — Ancora della schiavitù in Roma dal secolo XVI a tutto il secolo XVIII (A. Bertolotti). — La nuova scuola storica nell'economia politica (G. Ricca-Salerno). — Visita al cratere del Vesuvio (A. Issel). — Le scuole normali maschili. — Bibliografia. — Notizie. — Riviste. — 23 nov. La crisi ministeriale. — In cerca di conservatori. — Il rincaro degli zuccheri. — I bilanci provinciali. — Società di Mutuo soccorso ed associazioni di mestieri. — I conventi di monache nel Regno Unito. — Corrispondenza dal Chili. — La Settimana. — Catullo e Lesbia. — Nell'Uccellatoio (B. Castelnovo). — Primizie letterarie. Lettera da Parigi (G.). — Ser Piero Giardini (O. Guerrini). — La fine dell'abate Brandolini (P. G. Molmenti). — Un errore geografico (C. De Giorgi). — Sulla Cronaca di Dino Compagni. Lettera ai Direttori (I. Del Lungo). — Bibliografia. — Notizie. — Riviste.

Bernier. Dictionnaire géographique, historique etc. du Hainaut. Mons, Manceaux 5 fr.

Bommer et Rousseau (Mesdames). Catalogue des champignons observés aux environs de Bruxelles. Bruxelles. Manceaux. 3 fr.

Demanet, Ch. Cours d'exploitation des mines de houille. T. II. Mons, Manceaux. Les 2 vol 40 fr.

Loi sur l'instruction primaire du 1^{er} juillet 1879. T. I: Documents. T. II: Discussions parlementaires. Bruxelles, Guyot. 2 vol

Potvin, Ch. Charles De Coster. Bruxelles, Muquardt.

Wellmer, Arnold. La chasse au mari. Traduit de l'allemand par Aug. Lavallé (Bibliothèque Gilon). Verviers, Gilon. 60 c.

Willems, P. Le droit public romain, ou les antiquités romaines envisagées au point de vue des institutions politiques 4^e éd. Louvain, Peeters.

Witmeur, Henri. Des eaux, leur formation etc. (Annales de la Société d'Éducat. popul. de Laeken). Brux., Manceaux. 50 c.

Alton-Shée C^{te} d'. Souvenirs. 1847-48. Paris, Dreyfous. 7 fr. 50.

Ambros, A.-W. Geschichte der Musik, 2 Aufl. 1 Lfg. Leipzig, Leuckart. 1 M.

Ashley, Evelyn. Life of Lord Palmerston. London, Bentley. 12 s.

Bachelin-Deflorenne La science des armoiries. Paris, Libr. des Bibliophiles, 15 fr.

Baker, Sir S. W. Cyprus as I saw it in 1879. London. Macmillan, 12 s 6 d.

Bartoli, A. I manoscritti italiani della Biblioteca nazionale di Firenze. Sezioni I. Serie 1 Milano, Hoepli 5 L.

Baumann, J.-J. Handbuch der Moral nebst Abriss der Rechtsphilosophie Leipzig, Hirzel 7 M.

Block, Maurice Dictionnaire de l'administration française 2^e supplément annuel (1879). Paris, Berger-Levrault. 2 fr. 50.

Budé, E. de Des écoles professionnelles de jeunes filles Paris. Fischbacher 1 fr 75.

Burdo, Ad. Niger et Bénéué, voyage dans l'Afrique centrale Paris, Plon. 4 fr.

Cheaneau, Ernest. Le statuaire J.-B. Carpeaux, sa vie et son œuvre Paris. Quantin. 20 fr.

Comberousse, C. de. Histoire de l'Ecole centrale des manufactures. Paris, Gauthier-Villars. 12 fr.

David J.-L. Jules J. Louis David. Paris, Harvard. 50 fr

Deléage, P. Trois mois chez les Zoulous. Paris, Dentu. 4 fr.

Dittes, F. Histoire de l'éducation et de l'instruction. Trad par A. Redolfi. Paris, Drouin 4 fr

Edwards, H. Sutherland. The Russians at home and the Russians abroad London, Allen. 21 s.

Fekhoud, G. Les Pittoresques, poésies. Paris. Jouaust. 5 fr.

Encyclopaedia Britannica. T. X (G-Got). 30 s.

Escott, T.-H. S. England : its people, polity and pursuits. London, Cassell. 24 s

Fischbach, Gust. Révolution française. La fuite de Louis XVI. Paris, Fischbacher. 6 fr.

Gobinet, Comte de. Histoire d'Ottaf Jarl, pirate norvégien, conquérant du pays de Bray en Normandie. Paris, Dillier. 4 fr.

Haupt, J. Beiträge zur Literatur der deutschen Mystiker II. Hartung von Erfurt Wien, Gerold. 1 M. 60 Pf.

Hoffmann, E. Patricische und plebeische Curien. Wien, Konegen 2 M.

Horn, F. W. Geschichte und Literatur des skandinavischen Nordens von den aeltesten Zeiten bis auf die Gegenwart. 3. u. 4. Lfg. à 1 M. 80 Pf.

Hümer, J. Untersuchungen über die ältesten lateinisch christlichen Rhythmen. Wien, Hölder. 2 M.

Jahrbuch über die Fortschritte der Mathematik, hrsg. von B. Ohrtmann, etc. 9. Bd. Jahrg. 1877. 2. Hft. 4 M.

Jännicke, Friedrich. Grundriss der Keramik. Stuttgart, Neff. gr. in 8^o. Illustrat., marques et monogrammes. 42 M.

Jouffroy d'Eschavannes. Traité complet de la science du blazon. Paris, Rouveyre. 6 fr.

Jullien, Ad. Histoire du costume au théâtre. Paris, Charpentier. 20 fr Planches.

Kirchner, F. Die Hauptpunkte der Metaphysik. Cöthen, Schettler. 4 M.

Laas, E. Idealismus und Positivismus. Theil I. Berlin, Weidmann. 6 M.

Lebreton, G. Le salon en porcelaine du Palais Royal de Madrid et les porcelaines du Buen Retiro. Paris, Simon 5 fr.

Leclair, A. v. Der Realismus der modernen Naturwissenschaft. Prag, Tempky. 5 M. 60 Pf.

Lexis, W. Gewerkvereine und Unternehmerverbände in Frankreich. Leipzig, Duncker. 6 M.

Lux, A. E. Von Loanda nach Kimbundu. Wien, Hölzel. 7 M.

Marshall, A. and M. P. The economics of industry. London Macmillan. 2 s 6 d.

Martin, E. Histoire des monstres Paris. Reinwald. 7 fr.

Matière (De la) des livres, par un Bibliophile. Paris Rouveyre. 3 fr.

Mau, A. Pompejanische Beiträge. Berlin, Reimer, 6 M.

Metzler, Geschichte der Karthager. I. Bd Berlin, Weidmann. 10 M

Patisson, Mark Milton (English Men of Letters). London, Macmillan. 2 s. 6 d.

Poëy, André. M. Litré et Auguste Comte. Paris, Germer Baillière. fr. 3.50.

Port, J. A. Manuel de physiologie. Paris, Delahaye. 10 fr.

Quaebicker, R. Karl Rosenkranz, Eine Studie

zur Geschichte der Hegel'schen Philosophie. Leipzig, Koschny 2 M.

Redtenbacher, F. Geistige Bedeutung der Mechanik. München, Bassermann. 2 M 40 Pf.

Rocholl, H. Der Feldzug der Grossen Kurfürsten Gegen Frankreich, 1674 1675. Berlin, Mittler, 1 M. 20 Pf.

Samter, A. Das Eigenthum in seiner socialen Bedeutung Jena, Fischer. 9 M.

Saulcy, F. de. Recueil de documents relatifs à l'histoire des monnaies frappées par les rois de France depuis Philippe II jusqu'à François 1^{er}. Paris, Firmin Didot. 12 fr.

Schultz, A. Das höfische Leben zur Zeit der Minnesinger. I. Bd. Leipzig, Hirzel 13 M.

Scott-Stevenson, Mrs. Our home in Cyprus. London, Chapman. 14 s

Siciliani, Pierre. Prolégomènes à la psychogénie moderne, traduit par A. Herzen. Paris, Germer Baillière. 2 fr. 50.

Spencer, Herbert. Ceremonial institutions. London, Williams. 7 s

Stade, B. Lehrbuch der hebräischen Grammatik. I. Thl. Leipzig, Vogel. 9 M.

Stepischneegg, J.-N. Papst Pius IX und seine Zeit. Wien, Braumüller. 13 M

Stone, O. C. A few months in New Guinea London, S. Low. 12 s.

Stubbs, W. The Chronicle of the reigns of Stephen, Henry II and Richard I, by Gervase, the monk of Canterbury. Vol. I. Rolls Series. 10 s.

Taalstudie Tweemaandelijksch tijdschrift voor de studie der nieuwe talen, onder de redactie van F. J. Rode. C. Stoffel en T. H. de Beer. Eerste Jaargang. N^o 4. Culemborg, Blom.

Thurston, H. Histoire de la machine à vapeur, revue par Hirsch. Paris, Germer Baillière, 2 vol. 12 fr

Urkundenbuch, Hansisches. Bearbeitet von K. Hölbaum. 2 Bd. Halle, Waisenhaus 12 M.

Vogué, E. M. de. Histoires orientales Paris, C. Lévy. 3 fr. 50.

Wakefield, W. The Happy Valley : Sketches of Kashmir and the Kashmiris. London, S. Low. 15 s.

Weber, A. Indische Streifen. Leipzig, Brockhaus 20 M.

Weil, H. Un papyrus inédit de la Bibliothèque de M. A. Firmin-Didot Paris, Firmin-Didot. 5 fr.

Wenzel, A. Ueber den Instrumentalis im Rigveda. Tübingen, Laupp. 4 M

Whitney, W. D. A sanskrit grammar. London, Trübner 40 s.

Wolf, G. Oesterreich und Preussen, 1780-1790. Wien, Hölder. 4 M 40 Pf.

Wundt, W. Logik I. Bd Erkenntnislehre. Stuttgart. Enke 14 M.

Ziegler, Th. Die Anfänge einer wissenschaftlichen Ethik bei den Griechen. Tübingen, Fues. 1 M. 20 Pf.

L'ATHENÆUM BELGE est en vente :

A Bruxelles, au bureau du journal, 26, rue de la Madeleine; à l'Office de Publicité, 46, même rue; chez M. G. Mayolez, rue de l'Impératrice, 13.

A Paris, chez M. Ernest Leroux, libraire-éditeur, 26, rue Bonaparte.

OFFICE DE PUBLICITÉ

46, RUE DE LA MADELEINE, 46.

Histoire populaire de la Belgique

PAR

LOUIS HYMANS

18^{me} ÉDITION.

1 vol. in-8^o. 4 francs.

Faune illustrée

DES

VERTÉBRÉS DE LA BELGIQUE

PAR

Alphonse DUBOIS.

La Faune illustrée des Vertébrés de la Belgique comprendra quatre séries, savoir : 1^o les Mammifères ; 2^o les Oiseaux ; 3^o les Reptiles et les Batraciens ; 4^o les Poissons. Chaque série formera un ouvrage indépendant des autres.

La deuxième série, les Oiseaux, paraît seule en ce moment, par livraisons mensuelles formées de trois planches coloriées et de huit pages de texte avec cartes, indiquant l'habitat d'été et l'habitat d'hiver de chaque espèce.

Tous les oiseaux observés dans le pays seront figurés sous leurs différents plumages. Les nids et les jeunes seront représentés, autant que possible, avec les adultes. Les œufs seront donnés, en grandeur naturelle, sur des planches spéciales.

L'ouvrage des Oiseaux de la Belgique formera trois volumes, du format de la publication des Lépidoptères, et comprendra environ 140 livraisons. Le prix de la livraison (8 pages et 3 pl. col.) est de 2 francs, le port en sus pour l'étranger. Les 18 premières livraisons sont en vente à la librairie Muquardt et chez l'auteur, chaussée d'Ixelles, 8, à Ixelles.

Un spécimen sera envoyé gratuitement aux personnes qui en feront la demande.

Ces trois volumes formeront avec les deux volumes des OISEAUX DE L'EUROPE (espèces non observées en Belgique) par Ch.-F. Dubois et fils, un ensemble de tous les oiseaux de l'Europe.—Les deux volumes des Oiseaux de l'Europe, avec 317 planches coloriées, sont en vente au prix de 200 francs.

LES

LÉPIDOPTÈRES

DE L'EUROPE.

Leurs Chenilles et leurs Chrysalides

DÉCRITS ET FIGURÉS D'APRÈS NATURE,

PAR

ALPHONSE DUBOIS,

Docteur en sciences naturelles, conservateur au Musée royal d'histoire naturelle de Belgique.

Cette publication paraît en deux séries indépendantes l'une de l'autre : la première comprendra les Lépidoptères de la Belgique; la deuxième, les Lépidoptères de l'Europe non observés dans ce pays.

La première série, comprenant les espèces observées en Belgique, est en cours de publication. 101 livraisons ont paru. Le prix de chaque livraison (3 pages et 3 planches coloriées) est de fr. 1.75.

Brux.—Imp. de l'Économie Financière, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

2^{me} ANNÉE.

N^o 24 — 15 DÉCEMBRE 1879

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Souvenirs, par le général Lahure (P. Henrard.) — La guerre d'émancipation des colonies anglaises de l'Amérique, par G. Colucci (Em. de Laveleye). — Histoire littéraire de l'Alsace, par K. Schmidt. II. (A. Chuquet). — Catalogue illustré de la Galerie nationale de Londres, par H. Blackburn (H. Hymans). — Correspondance littéraire de Berlin (G. Van Muyden). — Publications et réimpressions françaises. — La bibliothèque Gilon. — Les sciences physiques et mathématiques en Belgique de 1874 à 1878 — Notes géographiques — Lettre parisienne (Ch. Bigot). — Chronique. l'indépendance en — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Général baron Lahure. *Souvenirs. Indes orientales. L'île des Célèbes.* Bruxelles, Muquardt, 1880. in-8°, 300 pages.

Il serait assez difficile de dire pourquoi cette branche spéciale de la littérature, toujours si largement représentée chez nos voisins du Midi et à laquelle appartiennent ces autobiographies, appelées : *Mémoires* ou *Souvenirs*, s'est si peu acclimatée chez nous. Est-ce, de la part de nos écrivains, pudeur et modestie, ou crainte exagérée de mettre en scène leur « moi haïssable » et d'entretenir le lecteur ; est-ce impuissance de faire revivre, quand a sonné l'heure du repos et de la quiétude, les jours de lutte et de péril ? Nous ne savons. Toujours est-il profondément regrettable de voir disparaître tour à tour ceux qui ont joué dans notre histoire un rôle, principal ou secondaire, peu importe, sans laisser derrière eux, sur les événements auxquels ils ont été mêlés, les renseignements qui pourraient aider à les mieux faire connaître. L'histoire, en effet, n'est autre chose qu'un recueil de documents officiels, et la vouloir créer avec leur seul concours, c'est oublier qu'avant tout elle doit être un enseignement pour les générations qui suivent, et qu'elle ne peut le devenir qu'à la condition de refléter surtout les passions du temps, d'être avant tout humaine. Avec les correspondances, les mémoires sont les documents que l'historien doit le plus consulter pour bien comprendre une époque et la peindre avec vérité. Il ne doit accepter il est vrai, que sous bénéfice d'inventaire les renseignements qu'il y rencontre, mais aucun d'eux ne doit lui échapper.

C'est après la lecture du livre du général B^{on} Lahure que ces réflexions se sont représentées à notre esprit. Ses *Souvenirs* ne sont ni ceux d'un homme d'Etat ni d'un commandant d'armée; la guerre qu'il nous dépeint est l'une des moins importantes parmi celles que les Pays-Bas eurent à soutenir dans leurs possessions indiennes; lui-même y faisait ses premières armes comme maréchal des logis et sous-lieutenant de cavalerie; donc tout à la fois lutte secondaire et rôle secondaire de l'auteur. Et cependant nous ne connaissons pas de livre qui nous ait fait de l'armée

des colonies hollandaises de cette époque, un portrait plus vrai et plus pittoresque, qui nous ait peint ses combats d'une manière plus émouvante, et le pays qu'elle traversait sous des couleurs aussi vives et aussi éclatantes. Après l'avoir lu, la guerre des Célèbes nous est mieux connue que s'il nous en avait donné la relation officielle.

Un grand charme dans les *Souvenirs* du général Lahure, c'est le parfum de jeunesse qu'ils respirent. On sent que ces événements ont été vécus, que ces paysages enchanteurs ont été vus pendant la vingtième année, et que l'impression en est restée, aussi vive et aussi profonde, malgré le temps écoulé. A le suivre dans ses expéditions, dans ses chasses ou ses excursions à travers les Célèbes, on s'éprend d'une vive admiration pour ces petites armées européennes combattant, sous un ciel de feu, des guerriers qui ne leur cèdent pas en courage, et ont encore pour eux le nombre et l'exaltation du fanatisme patriotique et religieux, mais dont les efforts sont impuissants en présence de la tactique supérieure qui leur est opposée; l'on se surprend à regretter l'occasion que nous avions alors d'aller vivre quelques années au milieu de cette nature tropicale, avec sa végétation merveilleuse, ses brillants insectes, ses oiseaux à l'éclatant plumage, mais aussi avec ses fleuves peuplés de calmans, grands amateurs de chair humaine, et ses forêts infestées d'arbuscules dont le suc est vénéneux et de serpents dont la morsure est mortelle.

Sommes-nous donc condamnés à n'avoir jamais de colonies, et seule de toutes les nations qui possèdent une issue sur l'Océan, n'aurons-nous jamais un port au delà des mers où notre pavillon protège des comptoirs exclusivement nationaux? Le général Lahure examine cette question sous ses divers aspects et en propose une solution qu'il livre à nos méditations : elle mérite qu'on s'en occupe.

Nous n'avons rien dit des digressions dont l'auteur a, de ci de là, coupé sa narration, et qui visent particulièrement l'instruction et le service de la cavalerie. On sent qu'on a affaire à un homme pratique, qui résume les résultats d'une longue expérience auxquels les faits des guerres contemporaines ont donné souvent raison.

Le général Lahure a confié à son fils, major d'état-major, des notes qui lui permettront de compléter ces premiers *Souvenirs*; nous espérons qu'il ne nous en fera pas longtemps attendre la suite. Sa plume exercée, nous dit son père, lui a été d'un indispensable secours dans la rédaction du volume : nous pouvons donc espérer retrouver dans les volumes suivants dus à Lahure junior, les qualités de style qui nous ont charmé dans Lahure « l'ancien. »

P. HENRARD.

G. Colucci *I casi della guerra per l'indipendenza d'America.* Genova, Tipografia dei Sordo-Muli, 1879. 2 vol. in 8°.

On sait les trésors de renseignements que l'on a trouvés dans les rapports des envoyés de

Venise. La république de Gènes avait aussi ses représentants près des cours étrangères, et M. G. Colucci a eu l'excellente idée de publier les rapports des ministres Génois près la Cour de Saint-James concernant les causes et les événements de la guerre d'émancipation des colonies anglaises de l'Amérique, qui sont devenues la puissante république des Etats-Unis. On suit ainsi, presque jour par jour, les fluctuations de la politique du gouvernement anglais à cette époque. Rien n'est plus curieux. M. Colucci a ajouté une préface qui est tout un livre. Il y raconte en détails l'histoire des colonies qui vont s'affranchir. On y voit la liberté sous sa forme la plus parfaite. C'est là, bien plus qu'en Angleterre, qu'il faut chercher le modèle des institutions libres dont notre Constitution a doté la Belgique. C'est dans le New-Jersey et dans le Rhode-Island que pour la première fois la liberté complète des opinions et des cultes, la séparation de l'Eglise et de l'Etat ont été proclamées clairement et mises en pratique sans restriction aucune. Nous connaissons trop peu l'histoire de la Nouvelle-Angleterre. Il n'y en a point de plus instructive pour nous. Nous vivons dans une société démocratique; c'est en étudiant le passé des états démocratiques que nous apprendrons à tirer bon parti des libertés qui nous sont garanties. M. Colucci a donc rendu un service réel en publiant son intéressant ouvrage. On ne peut que féliciter un pays où l'on voit des préfets occuper ainsi leurs loisirs.

EMILE DE LAVELEYE.

Histoire littéraire de l'Alsace à la fin du xv^e et au commencement du xvi^e siècle, par Charles Schmidt, professeur émérite de la Faculté de théologie de Strasbourg. Paris, Fischbacher, 2 vol.

II.

Autour de Geiler, de Brant et de Wimpheling, M. Schmidt a rangé leurs collaborateurs et leurs disciples, Pierre Schott, Sébastien Murr, Jodocus Gallus, Jacques Han, Jean Hugonis, Ulric Sargent, Thomas Wolf, Matthias Ringmann Philésius, Jean Adolphus Muling, Thomas Vogler dit Aucuparius, Wolfgang Angst, Jérôme Gebwiler, Ottmar Nachtgall dit Luscinius, qui tous, humanistes, poètes, historiens, géographes, pédagogues, traducteurs, mirent en pratique et en circulation les idées nouvelles; l'examen de leurs œuvres très variées ajoute quelques traits au tableau de la vie intellectuelle de l'Alsace à la fin du xv^e et au commencement du xvi^e siècle. Il nous en coûte de ne pas suivre M. Schmidt dans ce nouveau chapitre de son Histoire; mais il faut nous presser afin de ne pas trop dépasser les bornes de ce journal, et arriver de suite à M. rner.

Celui-là est le seul poète satirique de l'Alsace; il a plus de verve, plus d'ironie, plus d'imagination que Sébastien Brant; c'est un écrivain remarquable, et qui eût dignement l'ouvrage de M. Schmidt et la période d'histoire littéraire qu'étudie le savant professeur, s'il avait eu plus de solidité dans l'érudition et plus de sérieux

dans le caractère, si, moins turbulent et moins vaniteux, il n'avait pas eu une si étrange prédilection pour ce qui est singulier et vulgaire. M. Schmidt a pu, non sans peine, reconstituer sa biographie, raconter sans erreur son existence vagabonde, établir la chronologie de ses voyages et des événements qui agiterent sa vie. Né à Obernai (décembre 1475), Murner avait reçu à 19 ans l'ordination sacerdotale; dès lors, on le voit parcourir l'Europe; bien qu'il appartienne au couvent des frères mineurs de Strasbourg, on le rencontre tour à tour en France, en Allemagne, en Pologne, en Italie, en Suisse. Ces courses à l'aventure le monde l'affranchirent de maint préjugé et lui apprirent à se moquer sans crainte de ce qui lui semblait faux ou mesquin. Il répondit avec esprit à la *Germania* de Wimpheling et ne fit que rire des lourdes railleries et des invectives grossières que lui lancèrent les élèves du magister de Schlestadt (entre autres injures, on dénigra son nom de la façon suivante : *Murnar*; *Murr* signifie chat, et *Narr*, fou). En 1505, Maximilien le créa poète lauréat, non pour ses poèmes allemands, qui sont d'une date postérieure, mais parce qu'il était humaniste orthodoxe; Murner prit pour devise le mot *patientia*. Il devait en effet s'armer de patience; bientôt il s'engagea dans les polémiques que faisait naître la réforme, et les coups ne cessèrent de pleuvoir sur lui; mais il aimait la lutte, et agile, impétueux, infatigable comme il l'était, il riposta à ses adversaires et passa aux yeux des habitants de Strasbourg pour un vaillant champion du catholicisme. Mais il serait trop long de raconter sa vie, une des plus troublées et des plus orageuses du temps; il la termina en 1537 à Obernai, où il s'était retiré pour goûter enfin le repos. Si l'on examine ses œuvres, on trouve que ce franciscain, docteur en théologie et plusieurs fois lecteur dans les couvents de son ordre, n'a laissé aucun livre de théologie; sa renommée se fonde sur ses ouvrages didactiques et sur ses satires. Ses ouvrages didactiques sont bizarres : comme Lefèvre d'Étaples, il pensait qu'il fallait offrir la science aux étudiants sous la forme d'une distraction et d'un délassement; c'est aussi l'opinion de Rabelais, qui apprend l'arithmétique au jeune Gargantua par les cartes et les dés, et le fait ainsi entrer « en affection d'icelle science numérale » Murner enseigna de même la prosodie, la logique et le droit par les cartes, les dés et les échecs, surtout par les cartes; son *chartiludium logicæ* et son *chartiludium Institutæ* le firent surnommer Dédale et Ulysse; il se vantait d'enseigner aux jeunes gens tous les paragraphes des *Institutes* en quatre semaines, et il est très possible qu'il amusait son auditoire et le munissait de moyens mnémotechniques et, comme on dit aujourd'hui dans le jargon des candidats au baccalauréat, de *trucs* et de *ficelles*; mais ses explications orales, les vives saillies de son esprit, les exemples intéressants qu'il savait choisir, sa façon en un mot et sa verve joyeuse faisaient sur l'étudiant une plus grande impression que les jeux de cartes; quiconque voudrait s'instruire aujourd'hui par un de ces *chartiludium* (on n'en connaît qu'un seul, qui a été retrouvé par le bibliothécaire de Bâle, M. Sieber), ne ferait que perdre son temps. Ses satires sauveront son nom de l'oubli; c'est par ses satires qu'il s'est fait une place dans toute l'histoire de la littérature de l'Alsace et de l'Allemagne; Wimpheling censura les vices de son temps par ses écrits, Brant les décrit dans sa *Nef des fous* et les regarde comme des péchés, Geiler les attaque avec une âpre indignation comme un sermonnaire tonnait du haut de sa chaire; Murner, meilleur de tempérament, mais en même temps rude et brutal, les dépeint avec une vivacité spirituelle et une intarissable gaieté, mais il mêle à d'ingénieuses moqueries

de grossiers sarcasmes et des plaisanteries cyniques. On connaît ses poèmes satiriques. Dans la *Narrenbeschwörung* ou conjuration des fous, imitée de Brant, il s'amuse, toujours à l'exemple de Brant, à énumérer les vices et les folies de l'espèce humaine; il fait défiler devant nous les insensés de toute espèce qui abondent en ce monde, et leur décoche à chacun des traits piquants; mais, comme dans l'œuvre de Brant, c'est une multitude désordonnée et confuse qui passe sous nos yeux, c'est un fouillis, une bagarre dont la vue nous fatigue. De même que Brant, Murner va droit devant lui, au hasard, s'emballant, comme on dit aujourd'hui dans la langue des coulisses, traitant à l'aventure le premier sujet qu'il rencontre et laissant de côté les points essentiels. La *Schelmzunft*, moins générale que la *Narrenbeschwörung*, est dirigée contre les fripons et les infâmes (*Schelmen*); Murner suppose que les hommes couverts de forfaits et de turpitudes forment une corporation qui le choisit pour président; il les passe en revue, et chacun, en l'abordant, se désigne à lui et fait son portrait, souvent d'une façon assez vive; mais, de même que dans la *Conjuration des fous*, tout ce peuple de scélérats dont Murner fait, pour ainsi dire, l'inspection, marche à la débandade et dans le plus grand désarroi, comme une troupe de soldats indisciplinés dans une fuite tumultueuse. La *Geuchmatt* marque un progrès considérable dans le développement du talent de notre franciscain; c'est une satire des hommes efféminés ou des coucous, comme on les appelait dans le langage populaire (*geuch* est le pluriel de *gouch* ou *gawh* et *Geuchmatt* signifie « pré des coucous »). On y voit la Pudeur dire adieu à la terre et remonter au ciel; c'est Vénus qui règne, Vénus qui seule domine les hommes et fait d'eux ce qu'elle veut; elle a convoqué tous ses serviteurs, et un chancelier donne lecture des vingt-deux articles de la Constitution de son empire. Excellente occasion pour Murner de dauber sur les femmes! Qu'attendent-elles de leurs adorateurs? Il faut croire, dès qu'elles sourient ou disent une seule parole d'affection, qu'elles ont de l'amour pour vous; il faut obéir à leurs caprices sans faire la moindre objection; il faut les mener chaque année dans un endroit plaisant dans une ville de bains, où elles rencontrent d'autres hommes et cherchent à leur plaire; il faut leur permettre un ami de la maison, que ce soit le confesseur, le valet ou le fou; il faut les aider à faire leur ménage et à débrouiller leur quenouille; il faut affecter devant elles une certaine bravoure et se donner des airs de matamore; il faut deviner leurs plus petits désirs, leur faire sans cesse des cadeaux, leur confier l'argent de la maison, leur révéler tous les secrets et descendre l'escalier, à leur moindre appel; etc. Mais, ici encore, Murner s'abandonne aux digressions et aux répétitions. Si l'allure du poème est plus rapide et le mouvement plus vif, le plan, comme toujours, n'existe pas, la composition flotte incertaine et sans unité, les scènes, si piquantes qu'elles soient, sont ajustées les unes aux autres sans transition. Le *Moulin de Schwindelshelm* est plus dramatique et plus spirituel que la *Geuchmatt*; c'est l'histoire d'un meunier, dont la femme, *Gred Müllerin*, a trop aimé les prêtres et les gentilshommes; aussi, quand elle meurt, ceux qui l'ont connue accourent en foule et apportent de riches présents; colère du meunier qui devine la vérité. Quant à l'*Ulenpiegel* (1519), c'est un recueil de contes facétieux. Le grand fou luthérien (*Von dem grossen lutherischen Narren*) est l'œuvre capitale du moine de Strasbourg, et l'une des plus remarquables de l'époque; dans ce « grand fou », comme le remarque M. Schmidt, Murner a, non pas représenté Luther, mais personnifié l'esprit de la Réforme. En somme, tous ses écrits fourmil-

lent de défauts; sans cesse il s'égaré et se fourvoie; n'attendez pas de lui qu'il aille en ligne droite; il n'aime que les fausses routes et les chemins détournés. Il écrit avec la plus grande négligence, de premier jet, sans prendre le temps, pour ainsi dire, de se relire et de corriger les fautes qu'il commet et qu'il sait commettre. Loin de lui la périphrase et toute expression qui voile la pensée; il n'hésite pas à se servir des comparaisons les plus triviales et des images les plus obscènes; il sait qu'on lui reprochera sa grossièreté et la crudité des termes qu'il emploie; mais quoi, répond-il avec le sans gêne d'un naturaliste de nos jours, je ne fais que rapporter ce que j'entends autour de moi! Pourtant, sa raillerie est souvent de bon aloi; avare de citations, ennemi de tout ce qui sent l'érudition pédantesque, il est, dit M. Schmidt, celui des écrivains alsaciens qui a le plus d'esprit; il manie l'ironie avec une grande habileté; il imagine, comme Geiler, des dialogues pleins d'action et de vie; c'est un véritable satirique; il lui répugne de recourir, comme Brant, à des maximes appuyées de passages de la Bible et des auteurs; il est plus dramatique que didactique, et n'a été surpassé lui-même que par un autre Strasbourgeois, Jean Fischart. Espit mobile et complexe, écrit M. Schmidt à la fin de son ouvrage, on croit le tenir, et aussitôt il vous échappe: il réunit en lui tous les contrastes de son temps et caractérise mieux qu'aucun autre l'époque inquiète et tourmentée qui clôt le moyen âge et annonce les temps modernes.

Si nous résumons cette longue étude, nous remarquons avec M. Schmidt que les quatre grands écrivains de l'Alsace à la fin du moyen âge se ressemblent par beaucoup d'endroits et qu'ils ont à peu près les mêmes défauts et les mêmes qualités. Ils appartiennent à une époque de transition; aussi sont-ils à la fois hardis et craintifs, résolus et indécis, libres de main-tenance et de maint préjugé, et en même temps intolérants. Ils désiraient le progrès, ils détestaient ce que les nouveautés avaient de bon et d'utile, mais ils étaient en quelque sorte trop profondément enracinés dans le passé pour ne pas être en proie à l'anxiété et ne pas craindre l'avenir. Pourtant, ce sont eux qui contribuaient avec le plus d'efficacité à rendre cet avenir meilleur et plus éclairé; car tous se sont efforcés de ramener le clergé à une plus austère discipline, tous ont réclamé pour la jeunesse une plus solide instruction, tous ont recommandé au peuple le respect de la loi et le patriotisme en même temps qu'ils exhortaient les princes et les magistrats à remplir leurs devoirs envers le peuple. Mais ils ne pouvaient entraîner leur génération après eux, et cette génération pesait sur eux de tout le poids de ses préjugés et de ses erreurs; ils durent se cramponner aux traditions, quoiqu'ils les sentissent chanceler et s'affaïsser de jour en jour. De là les inconséquences de Wimpheling; de là l'horreur de Brant pour les révolutions, son peu de foi dans les temps à venir, sa croyance à un nouveau déluge et les cris désespérés qu'il jetait à l'Empereur, le seul sauveur, selon lui, de la société défailante; de là l'audace de Murner qui ébranlait un jour le respect de ses concitoyens pour la religion et les coutumes du siècle, mais qui le lendemain s'effrayait du péril qu'il avait suscité et descendait dans la lice pour défendre l'Eglise.

C'étaient, comme tous les hommes de leur temps qui avaient quelque esprit et quelque savoir, des encyclopédistes; ils couraient à toutes selles; à une époque où l'on n'avait pas encore trouvé l'expression *spécialistes*, où les études n'avaient pas tant de variété, ni la science une étendue illimitée, l'espoir de connaître à peu près tout ce qu'on savait alors était permis.

aux talents actifs et laborieux, et l'on pouvait, sans être accusé de démente, viser à l'universalité. Les Alsaciens de la fin du xv^e siècle parcoururent donc toutes les régions de l'érudition et poussèrent des pointes dans toutes les parties de l'empire de la science. Mais ils n'eurent pas le temps de produire des chefs-d'œuvre, et d'ailleurs il leur manqua le génie, la richesse et l'éclat de l'imagination, la grandeur des conceptions, la perfection de la forme. Je ne parle pas de leurs œuvres latines; ils sont à cet égard la décadence de la décadence; mais dans leurs œuvres allemandes, que de défauts insupportables! Ils écrivaient à la hâte, au petit bonheur; « je ne puis m'empêcher de rimer, dit Murner, ma bouche déborde de rimes, et rimer ne me semble pas difficile pour celui qui a ce don de nature »; mais cette fécondité malheureuse était à leur poésie tout nerf et toute vigueur.

Néanmoins, outre les services rendus à leur patrie et à l'humanisme, outre tout ce qu'ils ont fait pour corriger les mœurs, pour propager la piété catholique, pour introduire une meilleure administration de la justice, pour donner à la jeunesse une plus saine éducation, il ne faut pas oublier qu'ils ont écrit ou prêché dans l'idiome populaire, dans le strasbourgeois de leur temps, qui est le strasbourgeois d'aujourd'hui. Ces humanistes, ces érudits qui cultivaient les lettres grecques et latines, ces professeurs de littérature classique et de beau langage cicéronien, n'ont pas trop pensé à faire étalage de leur savoir devant leurs compatriotes. Ailleurs les philologues formaient une sorte de caste aristocratique pour qui le profane vulgaire n'existait pas. Les Alsaciens, dont M. Schmidt nous expose la vie et les œuvres, descendirent de ces hauteurs et des temples de la sagesse antique pour instruire la foule laïque cherchant à leurs pieds, comme dit Lucrèce, le chemin de la vie. Ce qui fit le succès du *Narrenschiff*, c'est qu'il était écrit dans la langue du peuple; Locher, qui le traduisit en latin, comparait Brant à Homère et à Dante et le félicitait d'avoir fait des vers sur un mode si doux dans une langue qui passait pour rude et grossière; Ulric de Hutten le louait d'avoir contraint les mots d'un idiome barbare à se plier aux lois du rythme. Geiler ne se contentait pas de citer, selon les usages du temps, Virgile et Sénèque dans ses sermons; il choisissait comme sujet de ses prédications tantôt le poème du paysan de Bohême, Ackermann, tantôt les poésies de Foltz, et, durant le carême de 1498, il expliqua toute la *Nef des fous* de son ami Brant. Il ne manqua jamais, en citant du latin, d'ajouter la traduction; c'est en visant à la clarté qu'il devenait grossier; mais il devait s'accommoder au goût et à l'intelligence de son public. Pour Murner, il a su, peut-être mieux que Geiler, se faire comprendre du peuple; il est vrai qu'il n'épargne ni les gros mots ni les jurons ni les proverbes.

M. Schmidt a entrepris cette belle œuvre « par amour pour sa province natale », et ce n'est pas sans émotion qu'il parle de l'Alsace et de Strasbourg; voyez, par exemple, ce qu'il dit d'un passage de la *Badenfahrt* de Murner (II p. 293) :

Malgré son humeur railleuse, Murner était capable d'éprouver des sentiments plus doux... En pensant à la mort, il avait pensé aussi à son père qui n'était plus, et à Strasbourg que peut-être il ne reverrait pas. Il parle avec émotion de notre cathédrale, « qui n'a pas sa pareille dans la chrétienté »; il raconte avec une simplicité qu'il aurait dû garder plus souvent, que dans sa jeunesse quand il partit pour l'étranger, son père lui recommanda d'envoyer, chaque fois qu'il rencontrerait un messager allant à Strasbourg, un salut à la Vierge; le messager devait entrer dans la cathédrale et dire une prière pour lui. Plein de reconnaissance pour son père, « l'excellent homme qu'il avait perdu », s'il observa son conseil dans toutes ses pérégrinations, c'était, dit-il, la coutume des Strasbourgeois. Coutume naïve et touchante;

nos ancêtres, quand ils étaient loin, reportaient leurs pensées vers leur cathédrale, dont l'image était pour eux le symbole de la patrie absente.

Mais en même temps, M. Schmidt, — et il le dit avec un juste orgueil — n'a eu « d'autre préoccupation que celle de la vérité historique ». Pour apprécier les œuvres de nos ancêtres avec équité, dit-il encore, j'ai tâché de me faire leur contemporain, de vivre dans leur milieu, de me pénétrer de leurs idées, de voir les choses comme ils les ont vues, sans abdiquer mon droit de les juger d'après les principes incontestables de la justice et du goût. M. Schmidt a mené à bien cette tâche difficile; on ne lui reprochera pas de s'être laissé aveugler par le patriotisme local et d'avoir montré trop d'indulgence envers les écrivains de l'ancienne Alsace; il déclare que Brant et Murner n'ont pas composé un seul chef-d'œuvre, et qu'aucun des savants qu'il étudie n'est « monté aux hauteurs de l'idéal ». Cependant d'autres critiques d'un renom incontesté ont vu dans Sébastien Brant un poète de génie, et Gervinus est allé assez loin dans son admiration pour comparer à Molière l'auteur de la *Nef des fous*; non, dit M. Schmidt, la distance qui sépare les deux auteurs est trop grande pour qu'on puisse les mettre en parallèle; Molière a tout le génie créateur et la *vis comica* qui manquent à notre Strasbourgeois. D'autres littérateurs font de Brant un humaniste intrépide comme Ulric de Hutten; là encore, M. Schmidt intervient pour rétablir la vérité, et si jaloux qu'il soit de conserver à Brant une grande place dans la mémoire de l'Alsace, il déclare que Brant a été plus conservateur que novateur, qu'il a été mu dans toutes ses œuvres par l'intention d'enseigner et d'exhorter, qu'il n'a pas eu des visées très hautes et qu'il n'est qu'un des plus distingués parmi les humanistes qui, sans trop le savoir, préparaient l'époque moderne tout en voulant sauver des traditions caduques. Il est tout aussi impartial dans son jugement sur Murner : Gervinus et d'autres « n'ont vu dans le franciscain qu'un servile imitateur de Sébastien Brant »; M. Schmidt ne nie pas les emprunts de Murner, mais il prouve que l'auteur de la *Narrenbeschwörung* et de la *Geuchmatt* a été souvent original, et que, s'il a moins de sérieux et d'élevation que Sébastien Brant, il est plus vif et plus mordant. « En pénétrant plus avant dans ses œuvres, on arrive à mieux connaître son caractère; je ne prétends faire ni son procès ni son panégyrique; mon seul désir est d'être équitable envers un homme trop rabaisé par ses adversaires, trop loué par lui-même, et si peu connu de la génération présente. »

Cette étude, qui est le fruit d'un travail poursuivi depuis trente années, est une des plus solides et des plus complètes qu'on possède sur une période, quelle qu'elle soit, de la littérature allemande, et il serait à souhaiter qu'on eût sur chaque période un livre aussi exact, aussi rempli de renseignements précis et de judicieuses appréciations. L'ouvrage, dit M. Schmidt, a pris une tournure plutôt érudite que littéraire; nous ne voyons pas là, comme il le veut modestement, un inconvénient; nous féliciterons au contraire l'honorable professeur d'avoir été « aussi complet que possible. » Nous ne pensons pas qu'il n'ait fait que « réunir des matériaux »; on lit avec un intérêt soutenu les notices biographiques qu'il a consacrées à chacun des auteurs, l'analyse détaillée de leurs œuvres, l'appréciation de leur talent dans les nombreux genres qu'ils ont cultivés, et la conclusion de chaque notice où M. Schmidt résume en un langage ferme et net ce qu'il faut penser du caractère et des ouvrages de l'écrivain; toutes ces conclusions, ainsi que l'introduction, forment le « tableau d'ensemble » que M. Schmidt regrette de n'avoir pas fait. Songez aussi que la plupart des publications examinées par lui sont devenues

très rares, et qu'il n'a pu se les procurer qu'avec beaucoup de peine, après de longues recherches dans les bibliothèques. L'appendice est des plus précieux; c'est un lex bibliographique comprenant 114 pages et 356 numéros; vous y trouverez les titres et les éditions de tous les ouvrages qui ont passé sous les yeux de M. Schmidt, pendant qu'il préparait cette remarquable étude d'histoire littéraire.

A. CAUQUET.

A complete illustrated catalogue of the National Gallery, with notes by Henry Blackburn, London, Chatto and Windus, 1879, 1 vol. 8°, 80 et 114 pp.

De grands progrès se sont accomplis, de notre temps, dans la confection des catalogues des galeries publiques. Par degrés, l'histoire de l'art se dégage de la légende, et la portée des œuvres elle-même se modifie. Intrinsèquement, leur valeur persiste, cela va de soi; mais par la connaissance approfondie des faits qui ont présidé à la création d'une œuvre sculpturale ou picturale, une somme toute nouvelle d'intérêt lui est acquise. L'étude des manifestations artistiques du passé devient ainsi œuvre d'archéologie autant que d'artiste, et il faut s'en féliciter. Plus on progressera dans cette voie, mieux on sera assuré contre les brusques revirements d'opinion qui ont été la source de tant d'actes de vandalisme.

Plus encore par ses tendances que par sa valeur même, le livre de M. Blackburn peut être signalé comme une entreprise des plus favorables au progrès de l'étude sérieuse des monuments artistiques. L'homme du monde y trouvera une publication intéressante par ses vignettes; pour l'érudite, il devient une source extrêmement précieuse de renseignements. Conscient d'un progrès par lui-même, il en promet d'autres pour l'avenir.

Assurément l'idée n'est pas neuve de reproduire, pour en faire un ensemble, les chefs-d'œuvre d'une galerie de peinture; ce n'est pas même une innovation d'illustrer un catalogue de musée. On l'a fait à Lille et à Cassel pour une des éditions du livret descriptif de ces importantes galeries. Le véritable progrès réside dans la forme donnée par M. Blackburn à son travail. Il semble avoir voulu faire profiter le public de ces croquis sommaires par lesquels se fixent les souvenirs des touristes, et qui sont très propres à permettre des comparaisons.

Le croquis a donc la valeur d'une annotation marginale; il suit le texte pas à pas, et les deux sections réunies de la Galerie Nationale fournissent matière à deux cent quarante vignettes. Ces croquis sont très suffisants, et l'on pourrait même leur faire le reproche de pousser trop loin le souci de l'effet des peintures. En réduisant encore ses illustrations, l'auteur pouvait en multiplier le nombre. C'est le but à poursuivre dans un travail de l'espèce. Il importe moins de réunir les œuvres d'une grande célébrité que d'arriver à remplacer, en partie par cette langue universelle qui s'appelle le dessin, des descriptions toujours incomplètes quand il s'agit, par exemple, des portraits ou des paysages.

Le livret Blackburn s'écarte du livret officiel de la Galerie Nationale. L'auteur a voulu faire un guide, ce qui l'amène à adopter le classement par salle. Ce système, jadis très en honneur, notamment en Allemagne, tombe maintenant en désuétude. Il offre de grands inconvénients. On s'explique assez que tout accroissement d'une galerie amène des remaniements, et que la description des salles devient bientôt incorrecte. Le Belvédère à Vienne est un des rares musées où l'ordre par salle se soit maintenu. M. Blackburn remédie à la difficulté des recherches résultant

du manque de continuité dans les numéros de son catalogue, par des tables alphabétiques très soigneusement faites et même par des plans spéciaux pour chaque salle avec indication des numéros correspondant à la place de chaque œuvre. C'est là un luxe évidemment superflu, les œuvres réunies dans une même salle étant décrites dans l'ordre de leur placement.

Le texte lui-même est généralement correct. L'auteur possède bien ses sources et n'adhère souvent qu'avec réserve aux attributions du livret officiel. Nous ne lui cherchons pas chicane de classer de confiance dans l'œuvre de Rembrandt *le Christ bénissant les petits enfants*, une toile qui doit une partie de son renom aux doutes qui ont surgi sur son authenticité. Mais la question est brûlante, et payer cent soixante quinze mille francs une œuvre contestable ou du moins contestée, est chose assez grave pour expliquer qu'un critique s'abstienne d'y toucher.

En somme, nous espérons que l'entreprise répondra suffisamment à l'attente de son auteur pour l'engager à étendre son système aux galeries de l'étranger, à moins que celles-ci, usant d'initiative, ne reprennent pour leur compte un mouvement si favorable à leur renom. N'exagérons pas le coût d'un semblable essai; le livre de M. Blackburn s'obtient tout relié au prix de 3 shellings.

H. HYMANS.

PUBLICATIONS ALLEMANDES.

Berlin, décembre.

Illustrirte Literaturgeschichte, herausgegeben von O. von Leixner. Leipzig, Spamer, 1879. — *Ansichten über Aesthetik und Literatur*, von Wilhelm von Humboldt in Briefen an Körner. Berlin, Schleiermacher, 1879. — *Goethe-Jahrbuch*, herausgegeben von L. Geiger. Frankfurt, Rütten et Löning, 1879. — *Aus Egyptens Vorzeit*, von Dr F. J. Lauth. I. *Die prähistorische Zeit*. Berlin, Th. Hofmann, 1879. Theodor von Bernhardt, *Vermischte Schriften*. 2 vol. Berlin, G. Reimer, 1879. — *Geschichte des Levantehandels im Mittelalter*, von Dr W. Heyd. 2 vol. Stuttgart, Cotta, 1879. — *Servet und die oberländischen Reformatoren*, von H. Tollin. Vol. I. Berlin, Mecklenburg, 1880. *Sahara und Sudan. Ergebnisse sechsjähriger Reisen in Afrika*, von Dr G. Nachtigal. Vol. I. Berlin, Weidmann. — *Die Dahabije. Reiseskizzen aus Egypten*, von Dr R. Kleinpaul. Stuttgart, Cotta, 1879. — *Die Donau von ihrem Ursprunge bis an die Mündung*, von A. F. Heksch. Vienne, Hartleben, 1880. — *Die Italiener in der Poebene*. Beiträge zur Kultur und Kunstgeschichte. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1879. — *Die Culturänderungen der alten Amerika*, von A. Bastian. 2 vol. Berlin, Weidmann, 1879. — Albin Kohn und Dr C. Mehli. *Materialien zur Vorgeschichte des Menschen im Oestlichen Europa*. 2 vol. Jena, Costenoble. — *Encyclopädie der Naturwissenschaften*. Breslau, Trewendt, 1879.

On achète toujours beaucoup les classiques allemands, mais on ne les lit guère; aussi ont-ils été remplacés par des manuels qui nous évitent cette peine en analysant les écrits de nos grands auteurs. L'histoire littéraire est de plus en plus à la mode, grâce surtout à l'illustration, qui s'en est emparée comme de tant d'autres choses. C'est M. König, l'un des rédacteurs du *Daheim*, qui a débuté dans ce genre par une histoire de la littérature allemande, ornée de fac-simile de vieux manuscrits. M. de Leixner, qui est venu peu après, a beaucoup étendu ce cadre dans son *Histoire littéraire illustrée*. Il donne, outre les portraits des écrivains, des fac-simile manuscrits des premières éditions des poètes en cause ainsi que des illustrations qui les ornent. Quant au texte, il joue

comme toujours dans ce cas le rôle de Cendrillon, ce qui ne veut pas dire qu'il soit sans mérite. M. de Leixner a toutes les qualités voulues pour écrire une bonne histoire littéraire, et il n'a pas failli à sa réputation.

Les lettres de G. de Humboldt à Körner, que M. Jonas vient de publier, complètent d'une façon heureuse la correspondance de Körner avec Schiller, ainsi que la correspondance de ce dernier poète et de Goethe avec le grand philologue. La collection de ces lettres, qui fut retrouvée naguère au château de Tegel, est à peu près complète, et nous montre G. de Humboldt sous un côté peu connu jusqu'ici. A ce titre elle mérite l'attention du monde littéraire.

L'Annuaire de Goethe, créé sur le modèle des publications semblables consacrées à Shakespeare et au Dante, a pour but de centraliser les recherches relatives au prince des poètes allemands. Il donnera des fragments inédits, des essais critiques et bibliographiques, des commentaires des œuvres de Goethe. L'éditeur s'est assuré le concours des principaux esthéticiens, parmi lesquels je citerai MM. Carrière, Düntzer, H. Grimm, fils de W. Grimm, le germaniste, Hettner, W. Scherer, A. Springer et Zarneke, le rédacteur du *Literarisches Centralblatt*.

Parmi les nombreuses publications rentrant dans le domaine de l'histoire et de l'archéologie, je vous citerai les Antiquités égyptiennes de M. Lauth, les Essais de M. de Bernhardt, le livre de M. Heyd sur le commerce du Levant, et l'étude de M. Tollin sur Servet.

M. Lauth, professeur d'égyptologie à l'université de Munich, débute par un aperçu chronologique qui doit servir à séparer la période préhistorique de l'Égypte des siècles historiques proprement dits. Il aborde ensuite la mythologie égyptienne dans le but d'indiquer la tendance des idées religieuses dans le pays des Pharaons, et termine son premier fascicule par des essais sur le paradis égyptien, la légende du déluge et celle de la tour de Babel dans la vallée du Nil. Dans les cinq fascicules suivants, M. Lauth s'étendra sur l'histoire d'Égypte, principalement au point de vue de la religion, des arts et des sciences. L'auteur s'arrêtera à la conquête romaine. M. Lauth faisant autorité en matière d'égyptologie, son travail prend son rang à côté des ouvrages fondamentaux des Lepsius, des Mariette et des Brugsch.

M. de Bernhardt passe en Allemagne pour l'une des personnes qui connaissent le mieux la Russie, et il est en même temps un de nos écrivains militaires les plus éminents. C'est vous dire que les essais renfermés dans les deux gros volumes cités méritent toute notre attention. Les sept essais du premier volume ont trait exclusivement à l'histoire russe moderne. Le plus remarquable, à mon avis c'est celui qui est consacré à l'état de l'armée russe en 1854, c'est-à-dire au moment de la guerre de Crimée. Il est à regretter que cet essai ne voie le jour qu'aujourd'hui; il aurait dissipé, il y a deux ans, maintes illusions qu'on se faisait sur les forces du Tsar. Parmi les essais du second volume, je citerai ceux qui ont pour titre : *La noblesse française dans ses rapports avec la révolution et la fusion*, et *La révolution française et les recherches historiques*. Le premier fut écrit à l'époque des pourparlers engagés en 1856 entre les Orléans et le comte de Chambord. L'auteur estime la fusion impossible et ne croit pas que la noblesse française puisse persister dans sa fidélité aux Bourbons. Il résume son opinion comme suit : « La fidélité et le dévouement d'une classe plus ou moins exclusive et privilégiée sont soumis à la condition que le gouvernement lui-même s'érige en représentant et en instrument de cette classe, confonde les intérêts de celle-ci avec les siens propres. On

ne peut obtenir à meilleur marché une pareille fidélité. » L'essai sur la Révolution française est consacré entre autres à la *légende* des volontaires de la Convention.

L'ouvrage de M. Heyd sur le commerce du Levant au moyen âge embrasse la période qui a précédé la découverte de la route des Indes et du Nouveau Monde, c'est-à-dire, en somme, l'histoire des grandes villes maritimes de l'Italie. L'auteur ne se borne pas, du reste, au commerce; il examine la navigation, les routes, les douanes, puis la nature des articles qui faisaient l'objet des relations mercantiles entre l'Orient et l'Occident. C'étaient surtout les produits de l'Inde, les épices, les aromates, puis les tapis de Perse, les sucres et les cotons que les marins transportaient alors en Europe pour les échanger contre les produits de notre continent. La Chine aussi prit part à ce mouvement d'une façon indirecte et alimenta l'Occident de soie ouvrée ou brute, jusqu'au jour où la sériciculture prit pied en Syrie, puis en Italie. M. Heyd a étudié ces relations commerciales avec le plus grand soin, et l'on peut dire que son livre occupe l'un des premiers rangs parmi les publications consacrées à l'histoire des relations commerciales.

Le premier volume de l'essai de M. Tollin sur ce qu'il appelle les réformateurs du haut pays c'est-à-dire la Suisse et l'Alsace, est entièrement consacré à Michel Servet, le martyr de l'intolérance calviniste, et à Martin Bucer. L'auteur y étudie les relations de Servet avec les grands réformateurs de l'Alsace, M. Bucer et W. Capito. Il démontre que Servet ne fut jamais un sectaire, qu'il demeura toujours sur le terrain de la confession protestante, et que sa condamnation fut une iniquité, aussi bien que la destruction de ses ouvrages. M. Tollin prouve également que Servet est né en Navarre d'un père espagnol. Le livre que nous annonçons forme la suite d'une étude précédente sur Luther et Servet, étude dont il vient de paraître une traduction française.

Les relations de voyage occupent toujours une place assez considérable parmi les publications allemandes, d'autant plus considérable que tout ouvrage étranger est immédiatement traduit dans notre langue. J'attirerai aujourd'hui votre attention sur les voyages de MM. Nachtigal et Kleinpaul, puis sur le tableau du Danube de M. Heksch.

Dans son volumineux ouvrage, le célèbre voyageur Nachtigal a exposé les résultats de son exploration de Tripoli, du Fezzan et plus particulièrement du royaume de Bornou. Chargé d'une mission du roi de Prusse auprès du roi de ce pays, M. Nachtigal débarqua à Tripoli en 1869, et part pour Murzuk, capitale du Fezzan, après un assez long séjour dans la Régence, dont il nous dépeint la déplorable administration. Après une pointe dans le pays de Tibbu, dont le sultan alla jusqu'à le retenir prisonnier, il repart pour Kuka, capitale du royaume de Bornou, où, grâce aux présents de Guillaume I^{er} et à son rang diplomatique, il est reçu avec les plus grands honneurs, et où on lui fournit toutes facilités pour étudier le pays. Le second volume sera consacré au retour de l'ambassade. On a souvent reproché aux voyageurs allemands la sécheresse de leurs descriptions, l'abus des termes scientifiques, leur mépris de tout détail pittoresque, défaut que les Anglais savent si bien éviter, sans tomber dans le roman à la Jules Verne. M. Nachtigal n'est pas exempt de ces défauts, mais il est juste de dire que chez lui ils sont aussi mitigés que possible, et que son livre est en ceci bien supérieur aux relations de voyages des Barth et des Schlagintweit.

M. Kleinpaul est plutôt étymologiste et linguiste que voyageur. Aussi ne faut-il point s'attendre à trouver dans son livre une relation de

voyage dans les règles, et l'auteur ne songe-t-il pas à faire concurrence à Baedeker ou à Murray. C'est en passant que nous apprenons que M. Kl-inpaul a pénétré jusqu'aux cataractes; ses réflexions portent uniquement sur les détails, sur les petites choses qu'il a vues ou observées du pont de sa dahabieh. L'auteur a le talent, rare en Allemagne, de la causerie; il ne fait qu'effleurer les sujets, ce qui n'empêche pas ses livres d'être fort instructifs. On y trouve ce qu'on chercherait vainement dans les autres relations de voyage, l'observation des choses intimes. Pas un mot des pyramides, ni du sphynx, ni des temples égyptiens; mais une peinture minutieuse de la vie du Nil, des matelots de la barque, de l'inévitable « drogman pour la Haute-Egypte, » l'entrepreneur de l'expédition, un ancien loueur d'ânes, qui s'est élevé à cette haute dignité grâce à quelques mots d'anglais et à une forte dose d'impudence. Pour ma part, je préfère infiniment les relations de voyage de ce genre à celles dont les auteurs n'ont d'yeux que pour les merveilles de la nature ou de l'art.

Depuis 1843, il n'avait pas paru d'ouvrage quelque peu complet sur le bassin du Danube, de sorte que le livre de M. Hecksch comble une lacune véritable. Dans la première partie, l'auteur s'occupe des conditions naturelles et civilisatrices du Danube. Il s'étend particulièrement sur le fait que ce fleuve, plus encore que le Rhin, a été et est encore la grande route des nations, le trait d'union entre l'Europe proprement dite et ce qu'un auteur allemand, M. Franzos, a appelé la demi-Asie. Attila remonta le Danube, tandis que Charlemagne, les Croisés, puis Napoléon le descendirent. Le Danube a joué aussi un rôle important dans le commerce levantin, et il se pourrait que cette route reprît quelque importance, si la Russie ne parvient pas à faire de la mer Noire un lac moscovite. — Les livraisons suivantes seront consacrées spécialement aux nations si nombreuses et si variées qui peuplent les rives du Danube.

On a dit souvent, et avec quelque raison, que les Allemands ne savent pas faire de livres. C'est en Allemagne, en effet, qu'on rencontre surtout les compilations indigestes, bourrées de citations en toutes langues, hérissées de parenthèses, écrites d'un style à rebuter dès la première page. M. Bastian, dans sa dernière publication, a réalisé le sublime du genre. Son ouvrage est certes un monument d'érudition, et en tous temps ceux qui s'occuperont de l'histoire des Incas pourront y puiser avec confiance les matériaux de leurs livres. Mais qu'on ne s'avise pas de lire les deux énormes volumes de M. Bastian; on serait rebuté dès la préface, qui à elle seule est suivie de seize pages de notes petit texte! Il faudrait relire chaque phrase deux ou trois fois pour dégager l'idée mère des parenthèses sans fin qui s'interposent entre le sujet et le verbe, s'interrompre presque à chaque mot pour consulter les notes, qui remplissent la moitié ou les trois quarts des pages, et avoir sous la main toute une bibliothèque pour vérifier les citations de l'auteur. Un livre fagoté de la sorte serait perdu sans ressource en France, et je crains qu'il ne lasse jusqu'à la patience des savants allemands. Quant à celle de l'imprimeur de M. Bastian, il y a longtemps qu'elle est épuisée. L'auteur, imitant ainsi Balzac, a la déplorable habitude d'écrire ses livres à l'aide de la première épreuve. Il envoie à l'imprimerie un bout de manuscrit, qui devient peu à peu une feuille entière, grâce aux innombrables adjonctions de l'auteur, et finalement cette feuille se transforme en un volume. M. Bastian a pourtant un bon côté. Il ne se dissimule pas les vices de sa manière et avoue modestement qu'il ne fait que réunir les matériaux dont se serviront les historiens futurs. Mais alors pourquoi ne pas

nous donner cette compilation sous forme de dictionnaire? On saurait au moins à quoi s'en tenir — Le troisième volume de M. Bastian renfermera la description des collections ethnographiques que l'auteur a rapportées de l'Amérique du Sud.

MM. Albin Cohn et C. Melhis, avantageusement connus par leurs études ethnographiques sur les peuples de l'Asie septentrionale, viennent de terminer leur grand ouvrage sur l'histoire primitive des nations de l'Europe orientale. Ces deux savants, doués d'une patience de bénédictin, sont parvenus à réunir toutes les preuves de l'existence d'hommes préhistoriques dans les vastes contrées qui s'étendent de la Vistule à l'Oural, de la mer Blanche à la Crimée. Ces vestiges des temps primitifs sont relativement nombreux dans les pays polonais; ils vont en diminuant à mesure qu'on s'avance vers l'est, et cessent enfin lorsqu'on a traversé le Volga, non que les plaines à l'Orient du grand fleuve n'aient été peuplées que dans les temps historiques, mais parce que le culte de l'archéologie ne compte encore que peu d'adeptes dans l'est de la Russie. Les Polonais, au contraire, s'y adonnent avec ardeur, plutôt par patriotisme, il est vrai, que par amour des études archéologiques, et l'on peut dire que leur pays est relativement un des mieux explorés de l'Europe. L'ouvrage de MM. Cohn et Melhis est accompagné d'une carte indiquant les localités où l'on a découvert des objets préhistoriques.

M. Helbig, directeur du musée archéologique de Berlin, nous donne, dans l'ouvrage cité, des renseignements de la plus grande valeur sur les villages lacustres de la Haute-Italie. Il les attribue aux *Italiotes*, nations qu'il suppose avoir peuplé l'Italie entre l'arrivée des Liguriens et celle des Etrusques, et qui aurait été proche parents des premiers occupants de la péninsule des Balkans. Les *Italiotes* avaient atteint, toujours selon l'auteur, un degré de civilisation analogue à celui des Germains décrits par Tacite, mais ils étaient plus avancés dans l'agriculture. Ils appartiendraient à l'âge du bronze. Malheureusement M. Helbig ne nous dit pas s'il faut voir dans les *Italiotes* un peuple d'origine arienne. Le fait qu'ils auraient occupé aussi la Grèce permet de le supposer.

L'Encyclopédie des sciences naturelles dont la publication vient de commencer, et qui comprendra environ 1,000 feuilles d'impression, ne ressemble en aucune façon à ce qu'on entend par encyclopédie, c'est-à-dire au dictionnaire raisonné d'une ou plusieurs branches des connaissances humaines. C'est tout simplement un recueil de monographies qui n'ont guère de commun que le titre et le format. Ces monographies sont confiées, cela va sans dire, aux hommes les plus compétents, parmi lesquels je citerai le fameux professeur Jäger, de Stuttgart, l'auteur de la théorie que les effluves d'un individu ne sont autre chose que son âme, et qu'à chaque affection de l'âme correspond une émanation spéciale. M. Jäger est chargé de la zoologie et de la respiration, M. D'Oppolzer, de l'astronomie, M. Wittstein, de la pharmacognosie, M. de Martens, de la faune atlantique, etc. Pourvu que cette encyclopédie n'ait pas le sort de celle d'Ersch et Gruber, dont les premiers volumes, ayant paru il y a quelque cinquante ans, n'ont plus aucune valeur scientifique!

G. VAN MUyDEN.

PUBLICATIONS ET RÉIMPRESSIONS FRANÇAISES.

Les artistes français, par Théophile Sylvestre, Paris, Hachette. — Le livre de M. Silvestre, publié pour la première fois en 1855-56, et dont une nouvelle édition vient de paraître, est rempli de documents indispensables à quiconque veut connaître l'histoire de l'art dans ces dernières années. L'auteur

regrette qu'à toutes les époques, un observateur, vivant au milieu des artistes, n'ait pas noté leurs opinions et leurs procédés, et fixé dans un livre ce qu'il apprenait chaque jour de leur propre bouche sur leur caractère et leurs œuvres. Il a voulu être cet observateur pour la première moitié de notre siècle; il a fait le portrait des sculpteurs et des peintres de notre temps qu'il connaît et fréquente, ou qui, sur sa demande, ont posé devant lui. En général, M. Silvestre est sincère, et ses jugements sont ceux d'un homme d'un goût sain et d'une conscience droite. « Je me suis fait un plaisir, dit-il, de dire leur fait à certains hommes; mais en même temps j'ai montré la plus vive admiration pour les nobles caractères et les intelligences libres; pour parler des vivants, il suffit de haïr la sottise, d'honorer le génie et d'aimer la justice. » C'est Eugène Delacroix qu'il préfère évidemment à tous les autres; il voit en lui un peintre de grande race qui a su représenter toutes les passions de l'homme et joindre à une profonde connaissance de son art un « génie divinateur. » Quant à M. Ingres, dont l'on connaît les démêlés avec Delacroix, M. Silvestre n'a que des paroles méprisantes pour ce « représentant du pédantisme », ce « peintre chinois, égaré en plein XIX^e siècle dans les ruines d'Athènes ». Il est plus clément envers Courbot; l'artiste franc-comtois est pour lui un homme extravagant que son orgueil, son « ambition réactionnaire » contre le passé, et la trivialité de ses goûts ont jeté dans le ridicule; mais il reconnaît la force et l'originalité du peintre d'Ornans. Il voit dans Diaz un véritable artiste, mais qui a justifié par son exemple les faciles et brillantes improvisations d'aujourd'hui; il admire dans Decamps le piquant et le pittoresque des sujets, mais il lui reproche de manquer d'enthousiasme; il appelle Horace Vernet, le Raphaël des cantines, et compare son atelier à une usine d'images populaires. Parmi les sculpteurs, il loue surtout Barye, le plus éminent de tous, qui excellait, quoi qu'on ait dit, à représenter l'homme aussi bien que les animaux; Rude, qui déploya une fièvre et virile inspiration dans son immortel *Départ des volontaires*; Préault, qui a soutenu toute sa vie sa réputation d'homme d'esprit et d'artiste fougueux. Ces études critiques, aussi remarquables par la sincérité du ton et leur libre franchise que par les anecdotes frappantes et les renseignements qu'elles contiennent sur les grands artistes de notre siècle, méritent, malgré quelques sévérités trop peu justifiées, d'échapper à l'oubli.

Le Roman d'un peintre, par Ferdinand Fabre, Paris, Hachette. — *Le Roman d'un peintre* est une des œuvres les plus originales de ces derniers temps. M. Fabre est depuis longtemps lié avec M. Jean-Paul Laurens, le peintre renommé; il l'a connu dès ses débuts; il a, et de très près, assisté à ses luttes douloureuses contre la pauvreté, il a, un des premiers, applaudi à ses essais et devancé l'admiration du public; il l'a consolé dans ses défaillances; il lui a donné des conseils, qui, venant d'un homme de goût et de solide savoir comme M. Ferdinand Fabre, furent très utiles à Jean-Paul Laurens, qui est, comme on sait, un *autodidacte*. Aujourd'hui que son ami est en possession de la renommée, qu'il ne connaît plus les soucis de la dure pauvreté et de sa lutte avec son art, sans autre préoccupation que de faire de belles œuvres, M. Fabre revient avec amour sur la jeunesse laborieuse de M. Laurens; il nous conte l'enfance du père de Fourquevaux, déjà tourmenté par sa vocation, et s'essayant à de grossières ébauches, la fièvre d'images qui le possédait et les scènes à personnages qui obsédaient son cerveau, ses efforts pour apprendre le dessin, pour copier les belles toiles des musées, pour apprendre les secrets intimes de son art et composer à son tour des tableaux d'une ordonnance parfaite. Quelques épisodes ont, dans le style chaud, coloré et poétique de M. Fabre, tout le charme d'un roman, et justifient le titre de l'ouvrage. Jean-Paul Laurens, résolu à tenter l'avenir, s'éloigne de son village natal avec le peintre Buccaferrata et ses acolytes; il suit le barbouilleur italien dans ses tournées et se condamne à l'état de manœuvre, faisant de viles besognes, lavant des godets, récurant des chaudrons, montant des fardeaux à la cime des échafaudages; un soir, il quitte la troupe et se réfugie à Toulouse chez son oncle Benoit; deux hommes de talent, Denis et Villemens, deux types remarquables de professeurs de province, que M. Fabre a vigoureusement esquissés, encouragent le jeune Laurens; Madame Villemsens, dont il devait épouser la fille, lui donne la culture intellectuelle qui lui

manque; il remporte le prix de peinture de l'École des Arts et arrive à Paris, où durant trois ans, grâce à la pension que lui fait la ville de Toulouse, il ne vit que pour la peinture et s'enivre des chefs-d'œuvre du Louvre : de la contemplation des maîtres et d'un labeur acharné de tous les jours sortent des œuvres pleines de promesses, et bientôt à la *Mort de Caton d'Utique*, à *Morian*, à *Hérodiade et sa fille*, à la *Mort de Tibère*, succèdent *Jésus chassé de la synagogue*, le *Pape Formose et Étienne*, la *Mort du duc d'Enghien*, *Saint Bruno refusant les offres de Roger*, *comte de Calabre*, *l'Interdit*, *François de Borgia devant le cercueil d'Isabelle de Portugal*, le *Portrait de l'auteur et l'Etat-major autrichien devant le corps de Marceau*, qui lui vaut la grande médaille d'honneur. M. Fabre a peut-être raconté trop longuement les premiers événements de la vie de Jean-Paul Laurens, et de cette suite d'épisodes résulte parfois une certaine monotonie. Mais, on le sait, après avoir admiré son ami, il n'est rien de plus doux que de le dire, et l'on pardonnera à M. Fabre d'avoir voulu, comme il le dit, goûter cette douceur dans toute sa plénitude. La tendre amitié qui unit l'écrivain et le peintre est trop rare de nos jours pour qu'on n'exécuse pas l'enthousiasme de M. Fabre pour Laurens; on est heureux de trouver dans ce livre deux âmes également belles, également élevées, celle de l'auteur et celle de son héros; comme la vie que tous deux menaient autrefois, à l'aube de leur réputation, lorsque les journées étaient remplies de causeries et des plus sincères épauchements, l'ouvrage respire à chaque page un charme pénétrant et doux. Ce récit montre d'ailleurs qu'un homme de talent, qui ne laisse pas prise au découragement, triomphe toujours des difficultés, élargit tôt ou tard la carrière étroite où il se traînait avec peine, et finit par marcher au premier rang parmi les célèbres de son temps; il encourage à la patience et au travail assidu les jeunes gens qui, malgré la force mystérieuse qu'ils sentaient en eux-mêmes, capitulent brusquement et n'osent franchir les obstacles qu'ils rencontrent sur leur voie; il leur apprendra à ne pas craindre la lutte et à tendre obstinément vers le but. Enfin, ce livre sur Jean-Paul Laurens qui porte, pour ainsi dire, le ton de son âme, explique par les cruelles épreuves que l'artiste traversa dans ses premières années, son inspiration triste et parfois brutale, son penchant pour les sombres spectacles de la vie, l'énergie mélancolique de son pinceau; M. Fabre nous a montré dans son ami l'homme en même temps que le peintre, et il peut dire avec orgueil qu'il a réalisé pour Jean-Paul Laurens ce qu'a fait Vasari pour les grands peintres de la Renaissance : son « roman » est aussi un document historique.

La duchesse de Chateauroux et ses sœurs; Madame de Pompadour; La Du Barry, par Edmond de Goncourt. Paris, Hachette. — M. Edmond de Goncourt a publié une nouvelle édition des études que son frère et lui avaient publiées sur les maîtresses de Louis XV; il a revu ces études avec soin et les a augmentées de lettres et de documents inédits, tirés de la Bibliothèque nationale, des Archives nationales et des collections particulières; en un mot, pour emprunter ses expressions, il s'est appliqué à apporter dans la résurrection de ses personnages la réalité qu'il avait essayé d'introduire dans le roman, et à les dépouiller de la couleur épique que certains historiens leur avaient donnée. On peut dire, sans exagération, qu'on a dans ces trois volumes une histoire de Louis XV et de son règne, puisque l'histoire de ce roi n'est autre que celle de ses trois grandes maîtresses déclarées; quelle rencontre en un même règne que celle de trois règnes de femme, et, comme disaient MM. de Goncourt dans la première édition de leurs trois volumes, de la femme des trois ordres du temps, de la femme de la noblesse : Madame de Chateauroux; de la femme de la bourgeoisie : Madame de Pompadour; de la femme du peuple : Madame Du Barry!

Madame de Chateauroux, l'héroïne du premier volume, est surtout connue par le noble usage qu'elle fit de son influence sur Louis XV; elle eut l'ambition de ressusciter le roi et de faire de ce monarque indolent un victorieux et un conquérant; ce fut elle qui décida la guerre des Flandres. Mais elle commit la faute d'accompagner le roi dans son expédition, et il arriva que Louis XV, comme Pourcœuqna, poursuivi par les clystères, (la comparaison appartient, non à moi, mais à M. d'Argenson), dut parfois, au sortir d'un repas ou d'une partie fine, s'enfuir en catimini avec la duchesse, pendant que le peuple criait « vive le roi » et poursuivait de ses

lués la maîtresse en titre. Louis XV, malade à Metz et pris de scrupules religieux, la fit chasser; toutefois, lorsqu'il revint à Paris, elle reprit sur lui son empire; mais elle mourait douze jours après, emportée par la fièvre. Elle avait succédé dans la faveur du roi à ses deux sœurs, Madame de Mailly et Madame de Vintimille; Louis XV avait le culte de cette famille. Madame de Mailly qui aurait tenu tête, le champagne à la main, à un Bassompierre, aimait sincèrement le roi, comme La Vallière avait aimé Louis XIV, et mourut, avec un clice sur la chair, après avoir expié par de bonnes œuvres et des austérités religieuses les désordres de sa vie. Madame de Vintimille, laide, mais folâtre et audacieuse, mourut en donnant le jour à un fils qui fut le comte de Luc.

Après Madame de Chateauroux, Madame de Pompadour. Celle-ci était une femme de la finance, mariée à Lenormant d'Étiolles, et sa faveur souleva de vives colères dans le clan des grandes dames qui jusque-là pourvoyaient aux besoins de Louis XV et n'entendaient pas qu'une roturière, une *robine* vint sur leurs brisées. Mademoiselle Poisson, devenue marquise, voulut jouer un rôle politique et diriger de sa faible main les destinées de la France; elle contribua à l'alliance austro-française, signée par Bernis, et qui fut si fatale à sa patrie; elle causa les premiers désastres de la guerre de Sept Ans; elle s'entêta de Soubis, qu'elle fit maréchal, malgré la cour, la ville et Rosbach. Quand le roi fut fatigué d'elle, elle n'hésita pas, pour conserver son influence, à lui procurer des maîtresses jeunes et fraîches; elle présida aux accouchements, elle pourvut au sort des nouveaux-nés; elle était devenue la directrice des plaisirs de Sa Majesté. Mais, comme le prouve M. E. de Goncourt, elle n'avait pas installé au Parc-aux-Cerfs le sérail dont parlent les romanciers et certains his'oriens; les obscures maîtresses de Louis XV, que renferma le Parc-aux-Cerfs, ne l'occupèrent que l'une après l'autre. Madame de Pompadour avait d'ailleurs un esprit brillant et cultivé; sa mère, qui, de bonne heure la destinait à être un « morceau de roi », lui avait donné les meilleurs maîtres; elle apprit de Crébillon l'art de déclamer et sut graver sur cuivre; elle se fit gloire de protéger les lettres et les arts; elle s'entoura des plus illustres écrivains de son temps ou leur fit des pensions; elle fit construire l'École militaire; elle créa la manufacture de Sèvres. Elle a favorisé de tout son pouvoir le luxe de l'époque et fondé une mode; il est juste que son nom devienne comme le symbole de l'art gracieux et frivole de XVIII^e siècle, dont Latour, Vanloo, Boucher sont les représentants. Elle a d'ailleurs conservé quelque dignité et une certaine retenue sur le trône que devait bientôt souiller La Du Barry. Celle-ci se souciait peu de la postérité et de la littérature; elle n'eut pour clients que des comédiens et des ballerines, et le seul artiste qu'elle aimait était Doyen, peintre obscur, dont elle écoutait volontiers les mots grivois et les anecdotes scandaleuses.

Dans son volume sur la Du Barry, M. Edmond de Goncourt communique l'acte de naissance de la fameuse courtisane; elle était fille naturelle d'Anne Béqus, dite Quantiny, et dès l'âge de quinze ans, on la voyait offrir aux passants sur les trottoirs de Paris des épingles, des tabatières et sa propre personne. Le comte de Genlis raconte quel fut son étonnement lorsqu'il revint à Versailles la femme que son laquais avait un soir ramassée dans la rue et jetée dans son lit; enfin, après mille aventures, qu'on trouvera brièvement contées dans l'ouvrage de M. de Goncourt, elle rencontra dans une maison de jeu le comte Jean du Barry. Le *Roué*, grand connaisseur de femmes, dit un journal du temps, et qui faisait le métier de les dresser, pour les céder ensuite à beaux deniers comptants. Le *Roué* la déçra, lui apprit les belles manières, et, par l'intermédiaire de Lebel, le proxénète royal, en fit la maîtresse de Louis XV. La Du Barry, connue alors sous le nom de Lange, un de ses nombreux noms de guerre avant son éclatante fortune, fut mariée à un frère du *Roué*, Guillaume du Barry; on lui forgea un nouvel acte de naissance, on lui inventa un père, Gornard de Vaubernier, mort depuis longtemps. Dès lors, la comtesse Du Barry habita Versailles. Elle fit la guerre à Choiseul qui la méprisait; « sante Choiseul », disait elle, sur les genoux du roi en faisant sauter dans sa main une orange; Choiseul fut renversé. Dans cette lutte, la Du Barry avait eu contre elle les philosophes et les jansénistes; mais les partisans de la monarchie absolue et de la religion

s'étaient déclarés en sa faveur; elle était « l'Esther qui devait chasser Aman et délivrer du joug le peuple d'Israël; » en chemise et les seins nus, elle recevait le matin le nonce du pape, qui lui tendait ses mules. Peu à peu on la vit assister à toutes les cérémonies, passer les troupes en revue, recevoir à Chantilly le brillant accueil d'un Condé, exposer son portrait au Salon; elle était devenue la maîtresse du duc d'Aiguillon à qui Louis XV avait enlevé la duchesse de Chateauroux, et qui prenait sa revanche sur son souverain. Une seule personne lui résistait dans le palais, la dauphine Marie Antoinette, la *petite rousse*, comme elle l'appelait, et vainement la Du Barry chercha à rabaisser l'orgueil de la dauphine, fit agir l'ambassadeur d'Autriche, Mercy-Argenteau, offrit à la fière princesse de magnifiques diamants. Jean du Barry lui causait aussi mille embarras; cet homme sans pudeur proclamait hautement sa honte et celle du roi, nommait familièrement Louis XV le *frerot*, dépensait cinq millions et accablait la favorite de sanglantes épigrammes. Elle se consolait dans son beau château de Luciennes, où elle donnait au monarque blasé toutes les distractions et les jouissances qui pouvaient exciter ses sens épuisés et ranimer en lui la flamme éteinte de la vie : la, plus d'esprit étincelant et de fines railleries, mais des chants et des comédies obscènes et toute la lie de l'esprit populaire. La Du Barry disait au roi : « La France, ton café... le camp, » et en mettant dans le plat la cuiller dont elle venait de se servir, « moi, je veux que tout le monde boive mon crachat. » Ainsi, comme le remarque M. Edmond de Goncourt, s'évanouissait le respect qu'on portait jusque-là à la royauté; la Du Barry a perdu la monarchie de réputation; elle traitait le souverain avec le mépris qu'elle avait jadis essayé de ses amants : enfant terrible, qui, comme toutes les courtisanes, se plaisait à faire le mal, à se venger des humiliations qu'elle avait autrefois subies, et à briser son jouet : elle ressemblait à la Lacour qui se divertissait à humilier le vieux duc de La Vrillière et à cracher sur son cordon de Saint-Louis. La couronne, disait alors un Anglais, est le bonnet de nuit de deux amants. Pourtant, la Du Barry était une *bonne fille*. Retirée à Luciennes après la mort de Louis XV, elle fit l'aumône aux pauvres, et, à la voir simple, modeste, charitable, on n'eût pas reconnu la royale courtisane. Sa beauté bravait les années, car elle inspira trois passions (l'ambassadeur d'Angleterre, Seymour, le duc de Cossé-Brissac et le prince de Rohan-Rochefort). M. de Goncourt a retrouvé les lettres qu'elle écrivait à Seymour; elles respirent une passion sincère et je ne sais quoi de simple et de tendre; elle fait à Seymour les aveux naïfs d'une grisette, et lorsque Seymour l'abandonne, elle éclate en plaintes touchantes. Mais elle mourut lâchement; la Révolution envoya à l'échafaud cette « Aspasia du Sardanapale français, » la « courtisane du ci devant tyran; » elle pleurait et criait sur la charette : « sauvez-moi la vie, » et au pied de l'échafaud : « encore une minute, monsieur le bourreau. » Elle avait un nègre, Zamore, fêté sous Louis XV par les poètes et les artistes; Zamore, nommé alors gouverneur de Luciennes et tenu sur les fonts de baptême par le prince de Conti et la Du Barry, était devenu républicain; il avait un emploi dans le Comité de salut public de Versailles; il professait les doctrines de Rousseau, et devant le tribunal accusa sa maîtresse et sa bienfaitrice d'avoir fait de lui un esclave, au lieu de lui avoir donné la protection d'une mère!

Il faut signaler dans les ouvrages de M. de Goncourt les appendices, qui sont très importants pour l'histoire de l'art. On trouve, par exemple, dans le livre sur la Du Barry, les comptes de la maîtresse du roi, et en même temps que les dépenses folles et monstrueuses de cette femme qui n'était que la courtisane la mieux entretenue du royaume et qui coûta à la France près de vingt millions, le prix exact des objets d'art à cette époque. A. M.

LA BIBLIOTHÈQUE GILON.

A quelque chose malheur est bon. — Le fils du comte de Crèvecoeur aimait une jeune institutrice « sans Dieu, » Hélène Roland; Hélène Roland aimait Gustave de Crèvecoeur. Après une longue suite d'incidents, le comte consent au mariage. Mais le clerc-instituteur et le marguillier ont raconté partout que la jeune fille voulait, à force d'intrigues,

entrer dans la riche famille des Crèveœur; et Hélène mourrait plutôt que d'épouser Gustave, si un appel de fonds fait par les curateurs de Langrand-Dumoncean ne venait assurer le bonheur de tous... en ruinant complètement le comte. Tel est le canevas bien simple sur lequel M. Emile Leclercq a brodé une nouvelle des plus intéressantes, palpitante de vérité et de vie.

De l'œuvre consciencieuse d'Emile Leclercq à la *Chasse au Mari* et au *Prince Tomerre de Canons*, par Arnold Wellmer, la chute est rude. La biographie de l'auteur nous dit que « l'originalité, la fraîcheur des pensées, le ton harmonieux et poétique de la phrase ont assuré un grand succès à ses nouvelles. » Les deux historiettes publiées en un volume par M. Gilon, ont été traduites avec un véritable bonheur d'expressions par un jeune écrivain belge, M. Auguste Lavallé; mais elles ne brillent point par l'originalité de l'idée. La première nous révèle un usage curieux de l'île de Rugen; quelques détails de la seconde pourront intéresser les lecteurs peu au courant des mœurs universitaires d'Allemagne; c'est tout. Un éditeur comme M. Gilon doit, il est vrai, songer un peu aussi à messieurs les collégiens, qui ne peuvent passer sans transition de l'*Épitome* à *Nana*.

Voici d'ailleurs, immédiatement après la *Chasse au Mari*, un livre sérieux intitulé *Napoléon III* (1808-1852), et dans lequel M. Théodore Juste nous montre « comment on devient empereur. » Cette histoire a été faite souvent: M. Juste, aurait pu, nous semble-t-il, puiser davantage dans les œuvres des écrivains qui, sous l'Empire même n'ont pas craint de la raconter: la physionomie de son héros en aurait été plus vraie. Tel qu'il est d'ailleurs, le volume est un résumé bien fait et d'une lecture agréable. Un livre populaire devait raconter enfin à tous la triste odyssée de Louis-Napoléon; il devait le montrer, plein de confiance dans son étoile, tentant des coups de main et s'ingéniant en toutes choses à pasticher son oncle; prononçant en 1848 sa fameuse phrase: « Je verrai des ennemis de la patrie dans tous ceux qui tenteraient de changer par des moyens illégaux ce que la France entière a établi; » présidant trois ans plus tard à l'épouvantable drame du 2 décembre et devenant enfin empereur par la grâce d'un peuple victime de la légende napoléonienne et de la savante organisation des plébiscites. A. Du V.

NOTES ET ÉTUDES.

LES SCIENCES PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES EN BELGIQUE, DE 1874 A 1878.

Nous avons annoncé que le jury chargé de juger le concours quinquennal des sciences physiques et mathématiques, avait à l'unanimité décerné le prix à M. Houzeau, auteur de l'*Uranométrie générale*. Le rapport adressé au ministre de l'intérieur par le jury, est très intéressant, mais il est très étendu, et nous regrettons de ne pouvoir en donner que des extraits.

La 1^{re} partie du rapport s'occupe des ouvrages de science pure; la 2^e partie, des ouvrages de science appliquée.

Dans le champ des mathématiques pures, l'attention du jury s'est particulièrement portée sur les concurrents dont les noms suivent:

M. De Tilly, indépendamment de ses travaux sur les mathématiques appliquées, a publié sur la science pure un grand nombre de notes et de mémoires, dont il est impossible de donner ici une analyse même succincte. Nous nous contenterons de rappeler les titres de quelques-uns de ces travaux: 1^o Note sur la théorie mathématique des erreurs; 2^o Sur les asymptotes des courbes algébriques; 3^o Sur un mémoire de Libri; 4^o Sur un problème relatif au cylindre; 5^o Sur la résolution des problèmes qui exigent des constructions dans l'espace, avec la règle et le compas. L'ouvrage le plus important que M. de Tilly ait publié pendant la période quinquennale, porte pour titre: « Essai sur les principes fondamentaux de la géométrie et de la mécanique. » Malheureusement pour l'auteur, ce livre très remarquable a été imprimé à Bordeaux, dans les mémoires d'une société étrangère, et ne satisfait pas ainsi à l'une des conditions imposées par le règlement sur les concours quinquennaux.

Dès 1869, M. Folie, administrateur-inspecteur de l'Université de Liège, présentait à l'Académie un mémoire considérable, intitulé: « Fondements d'une géométrie supérieure cartésienne. » Depuis cette époque, il a publié un grand nombre de travaux, ayant tous pour objet l'extension des théories et des propositions dues à Pascal, Plucker, Steiner, Poncelet, Chasles et autres géomètres. Dans ces derniers temps, M. Folie s'est occupé surtout de l'extension du rapport anharmonique. Voici les titres de ses principales publications: « Extension des théorèmes analogues à celui de Pascal, à des courbes tracées sur une surface quelconque. — Quelques nouveaux théorèmes sur les courbes gauches. — Sur l'évolution, ou nouvelle proposition fondamentale dans la théorie des coniques et des surfaces du second degré, et son extension aux courbes et aux surfaces supérieures. — Extension de la notion du rapport anharmonique. — Éléments de la théorie des faisceaux. »

Un jeune géomètre de grande espérance, M. Ghysens, mort depuis peu, avant d'avoir atteint sa trentième année, a publié pendant la période quinquennale plusieurs notes et mémoires, dans lesquels il a fait preuve d'une rare pénétration. Nous citerons, entre autres, ses travaux sur les sous-normales polaires; sur quelques formules de géométrie et leur application aux courbes algébriques, et sur la détermination des volumes et des aires. (Bulletin de l'Académie, 1877 et 1878.) La nouvelle correspondance mathématique renferme en outre plusieurs théorèmes remarquables, dus à M. Ghysens. Enfin le jeune géomètre a publié quelques-unes de ses recherches dans les Annales de la Société scientifique de Bruxelles. Nous citerons, entre autres, un mémoire sur l'action mécanique de la chaleur, fait en collaboration avec M. Carboneille, et dans lequel les deux auteurs se sont proposé, après divers physiciens et géomètres, d'établir une théorie du radio-mètre.

M. Carboneille a publié dans les Annales de la Société scientifique un mémoire ayant pour titre: « Calcul de la chaleur diurne envoyée par le soleil en un point quelconque de la surface terrestre. »

M. Le Paige, chargé de cours à l'Université de Liège, a publié dans les bulletins de l'Académie plusieurs travaux d'analyse et de géométrie supérieure, qui dénotent chez leur auteur une grande sagacité, et montrent quelles ressources la géométrie peut tirer de l'analyse moderne. Nous citerons, en particulier, son mémoire sur quelques applications de la théorie des formes algébriques à la géométrie, inséré dans le recueil des mémoires couronnés de l'Académie; de curieuses remarques sur la théorie des fractions continues périodiques, et sur quelques points de géométrie supérieure; des recherches sur les nombres de Bernoulli; une note sur l'extension des théories de l'involution et de l'homographie, travaux qui ont été insérés dans les bulletins de l'Académie; et enfin deux notes, insérées dans les Annales de la Société scientifique, l'une sur certaines équations différentielles, l'autre sur l'involution des ordres supérieurs. Cette dernière surtout paraît au jury importante et remarquable.

Les travaux de M. Mansion, professeur à l'Université de Gand, sont très nombreux; leur liste comprend environ 90 notes ou mémoires, publiés tant en Belgique qu'à l'étranger. L'auteur touche à presque tous les points de la science: géométrie, algèbre, théorie des nombres, calcul différentiel, intégration des équations, équations aux dérivées partielles, etc. En outre, il a publié des œuvres de pure érudition, par exemple: *Les Mathématiques en Belgique* (de 1871 à 1878), et *l'Histoire des mathématiques dans l'antiquité et le moyen âge* (d'après Hanckel.)

Les tables de logarithmes à douze décimales, jusqu'à 436 billions, calculées par M. Namur, et précédées d'une introduction par M. Mansion, publiées aux frais de l'Académie, font faire un pas important à la science du calcul numérique. Leur volume leur donne le précieux avantage d'être facilement vulgarisables.

— Dans le domaine des sciences appliquées, le rapport passe successivement en revue les travaux qui se rapportent: à la chimie; à la physique; à la mécanique; à la géodésie; à la météorologie et à l'astronomie.

Parmi les travaux de chimie qui ont paru pendant la période quinquennale, les plus remarquables sont dus à M. L. Henry et à M. W. Spring. La majeure partie des travaux de ces deux chimistes a eu surtout pour but de rechercher la constitution, ou ce que l'on

appelle aujourd'hui la *structure chimique* des corps qui ont fait l'objet de leurs études. M. Henry a porté ses investigations sur les dérivés tri-carbonés, c'est-à-dire sur les corps qui renferment dans leur molécule trois atomes de carbone. Il s'est particulièrement attaché à l'étude de la glycérine, considérée en tant qu'alcool, et spécialement en tant qu'alcool triatomique. Les recherches de M. W. Spring se rapportent à des sujets plus variés. Ce jeune professeur a publié quatre mémoires dans lesquels il a consigné les travaux qu'il a entrepris dans le but de découvrir la structure des acides thioniques. De la synthèse qu'il a faite des acides polythioniques et des réactions qu'ils présentent, l'auteur conclut que l'on doit considérer tous ces acides comme des polysulfures. Dans le cours de ses recherches, il a constaté que c'est à tort que l'on a admis l'existence de l'acide pentathionique. Ces divers travaux, qui ont été publiés dans les bulletins de l'Académie, sont remarquables par leur originalité, et par le talent avec lequel ils ont été exécutés.

Depuis une douzaine d'années, M. le professeur Vander Mensbrugghe a consacré son rare talent d'observateur et de mathématicien à l'étude d'un des phénomènes les plus intéressants de la physique moléculaire. Ses premières recherches sur la *tension superficielle des liquides* datent de 1866, et ont fait l'objet d'une série de mémoires publiés dans les recueils de l'Académie. Ses travaux qui se rapportent à la période quinquennale se distinguent par leur importance scientifique, par la fécondité de leurs conséquences et par l'application que l'auteur en fait à l'interprétation d'une foule de phénomènes, dont quelques-uns avaient déjà, mais sans résultat, exercé la sagacité des savants.

M. W. Spring apporte, dans l'étude des sciences physico-chimiques, un esprit philosophique, sagace, ingénieux, qui l'a conduit à plusieurs découvertes intéressantes. Parmi ses travaux de physique, nous citerons en première ligne le mémoire qu'il a publié en 1875 sur la *dilatation, la chaleur spécifique des alliages fusibles et leurs rapports avec la loi de la capacité des atomes des corps simples et composés pour la chaleur*. Dans deux notes publiées en 1876, le jeune professeur a étudié les causes du développement de l'électricité statique, et cherché à les ramener au principe de la transformation des forces. La conclusion à laquelle il arrive est que *tout changement dans l'énergie de l'action moléculaire est accompagné d'un changement dans l'état électrique d'un corps*. Dans un travail publié en 1878, et intitulé: *Note préliminaire sur les propriétés que possèdent les fragments des corps solides de se soulever par l'action de la pression*, M. Spring fait connaître les résultats curieux et dignes d'attention, auxquels il est arrivé en soumettant à une pression énorme la poudre fine de quelques corps solides. Il a pu déterminer ainsi la soudure complète des particules des corps qu'il a expérimentés, au point d'obtenir des blocs homogènes, plus durs et plus résistants qu'ils ne l'eussent été s'ils avaient été produits par fusion. L'auteur se propose de poursuivre ses premiers essais. Enfin, M. Spring a publié, en collaboration avec M. le professeur Delbois, un travail sur le daltonisme, travail que les auteurs se proposent de compléter plus tard, en le faisant servir de base à une théorie nouvelle du sens des couleurs.

Depuis plusieurs années, M. Melsens s'est activement occupé de la grave question des paratonnerres. Il a publié une série d'ingénieuses expériences qui méritent d'être prises en considération dans la construction et l'établissement de ces appareils, en même temps que plusieurs observations relatives à leur sphère d'action et aux moyens pratiques de les vérifier et de les contrôler.

En février 1878, le lieutenant colonel Navez, aidé de la collaboration de son fils, a communiqué à la classe des sciences de l'Académie un moyen imaginé par lui de transmettre la parole aux grandes distances, ce qui n'est pas possible avec le téléphone de Bell. Ce moyen consiste à introduire une bobine de Ruhmkorff dans le circuit local d'une pile avec un appareil système Edison. En même temps qu'il faisait connaître à l'Académie les résultats de ce perfectionnement du téléphone, le lieutenant-colonel Navez indiquait les bases d'une théorie rationnelle des téléphones articulants. Dans une note qui a paru au bulletin de la séance du mois suivant, M. Navez décrit un envoyeur et un récepteur qui remplissent toutes les conditions voulues. Il ne lui reste plus qu'à construire un avertisseur convenable, pour qu'il

puisse soumettre son téléphone modifié à une épreuve définitive dans une longue ligne télégraphique. Le lieutenant-colonel Navez est l'inventeur du *chronoscope à pendule*, le premier instrument qui ait permis de déterminer d'une manière exacte la vitesse des projectiles. En 1869, il a soumis à l'Académie des idées nouvelles sur un système de *chronomètre électro-balistique*, au moyen duquel l'ingénieur physicien espère pouvoir mesurer les temps de la balistique sans lacune, depuis les plus petits jusqu'aux plus grands.

Le major d'artillerie Le Boulengé, faisant une ingénieuse application d'une idée émise en 1837 par l'ingénieur Chazallon (Annales maritimes), a construit en 1874 un compteur basé sur le principe du sablier, mais donnant, au lieu du temps écoulé entre deux signaux, la distance entre le point d'où part un signal et le point où est placé l'observateur. En 1878, M. Le Boulengé a publié un mémoire ayant pour titre : *Contrôle de la vitesse des trains de chemin de fer aux passages dangereux des voies*. Les appareils décrits dans ce mémoire sont en usage sur les lignes de l'Etat Belge et du Grand-Central. Ils fonctionnent également en France sur les lignes de l'Ouest. La période quinquennale a vu aussi paraître une seconde édition de l'ouvrage que le major Le Boulengé avait publié, en 1869, sur un chronographe servant à mesurer la vitesse des projectiles en un point quelconque de leur trajectoire. Le major de Tilly a décrit, dans son *Traité de balistique intérieure*, deux instruments que le major Le Boulengé a fait construire en 1871 pour étudier les effets intérieurs des différentes poudres dans les bouches à feu; ce sont : *Le manographe*, qui donne immédiatement un dessin de la courbe des pressions, du moins des pressions qui se produisent au fond de l'âme, pendant le mouvement du projectile; *Le dynamomètre*, qui indique, à chaque coup de canon, le nombre d'atmosphères qui correspond à la pression maximum dans l'âme. Enfin la classe des sciences de l'Académie a accueilli, en 1868, un mémoire de M. Le Boulengé intitulé : *Etudes de balistique expérimentale*. L'auteur décrit dans ce mémoire un appareil de son invention, la *clepsydre électrique*, qui sert à mesurer des temps plus longs que ceux que permet de mesurer le chronographe, par exemple la durée de la trajectoire complète des projectiles. Les appareils balistiques du major Le Boulengé ont largement contribué au développement de la science de l'artillerie.

M. le major De Tilly a publié sur la balistique une série de mémoires, dont plusieurs renferment des idées originales et fécondes. Les principales questions qu'il a traitées sont : Pour la balistique extérieure : 1° De la similitude mécanique et, notamment, de la similitude des trajectoires; 2° Du mouvement de rotation des projectiles allongés; 3° Théorie mathématique des erreurs. — Pour la balistique intérieure : 1° Théorie mécanique de la chaleur; 2° Théorie de la résistance des cylindres et du cerclage des canons.

Le général Terssen a publié, en 1877, un *Mémoire sur la résistance des canons frettés, particulièrement des canons en fonte*. Dans les calculs auxquels donne lieu sa théorie, le général Terssen a fait preuve de beaucoup de sagacité et d'une connaissance approfondie des conditions réelles du problème.

Dans le champ de la mécanique pratique, la période quinquennale a vu paraître plusieurs travaux estimables.

M. Havrez a publié une étude sur les chaudières, dans laquelle on trouve d'utiles conseils pour les constructeurs et les conducteurs de machines.

M. Vinçotte, dans une publication intitulée : *Défauts des chaudières et incrustations*, a exposé et discuté avec sagacité les résultats d'un grand nombre d'expériences qu'il a faites.

Dans un mémoire inséré dans les Annales des travaux publics, M. Banneux a étudié d'une manière complète, avec beaucoup de clarté et de méthode, l'emploi de l'air comprimé comme force motrice.

M. Cornet, dans une étude sur le même sujet, a proposé d'injecter de l'eau pulvérisée dans le cylindre compresseur, pour diminuer la perte de travail utile due à l'échauffement de l'air lorsqu'il se comprime, et à son refroidissement lorsqu'il se dilate.

Enfin M. le professeur Dwelshauwers a publié le premier volume du programme de son Cours de mécanique appliquée, dans lequel on remarque une définition nouvelle et complète de la machine, et une

étude méthodique de quelques mécanismes, notamment de ceux de la distribution. Le même auteur a fait paraître, en collaboration avec M. Charles Beer, une théorie nouvelle des régulateurs, et commencé la publication d'un ouvrage extrêmement intéressant, qui a pour titre : *Les découvertes récentes concernant la machine à vapeur*.

M. F. Van Rysselberghe est l'auteur d'un système d'enregistreur des observations météorologiques qui, déjà en 1874, avait attiré l'attention du jury pour le prix quinquennal des sciences physiques et mathématiques. A cette époque, le nouveau météorographe était encore dans la période des essais; aujourd'hui il a subi victorieusement l'épreuve de l'expérience, et il a été successivement adopté par l'Observatoire de Tiflis, par l'Académie impériale de marine d'Autriche, par les observatoires néerlandais de Batavia et du Japon, et par le gouvernement des Indes anglaises. Enfin ce sont les indications fournies par le météorographe graveur de M. Van Rysselberghe qui, vérifiées par l'observation directe, servent de base à la publication des annales météorologiques de l'Observatoire de Bruxelles.

M. le lieutenant-colonel Adan a publié un grand nombre de notices relatives à la géographie mathématique, à la géodésie et à l'astronomie. Les unes sont destinées à vulgariser ces sciences, tant au point de vue technique qu'au point de vue historique; les autres constituent de véritables mémoires académiques, dans lesquels l'auteur traite de la géodésie supérieure, et expose des idées neuves sur certains points de cette science.

M. Montigny a publié, pendant la période quinquennale, deux notices traitant de la corrélation qui existe entre la hauteur barométrique et la pression du vent. Elles font suite à une longue série d'études sur le même sujet, continuées par l'auteur pendant près de trente ans, avec une persévérance très louable. Le résultat principal que l'on peut dégager jusqu'aujourd'hui des nombreux travaux de M. Montigny sur ce sujet, c'est que « la loi suivant laquelle se distribuent les pressions des couches d'air, entre deux points situés sur une même verticale, n'est pas la même quand l'air est en repos ou quand il est en mouvement ». Le phénomène de la scintillation des étoiles a fait, pour M. Montigny, l'objet d'une étude toute spéciale. Pendant la période quinquennale qui nous occupe, ce savant a publié, dans les Bulletins de l'Académie, sept notices sur ce sujet, dont il s'était déjà occupé antérieurement à différentes reprises. Pour pouvoir étudier d'une manière méthodique et suivie ce phénomène si instable et si fugitif, M. Montigny a imaginé un instrument fort ingénieux auquel il a donné le nom de scintillomètre. Cet instrument a permis à M. Montigny de mettre en évidence un fait capital qui n'était que soupçonné avant lui, c'est la connexion intime qui existe entre la fréquence de la scintillation des étoiles et la nature propre de leur lumière telle qu'elle résulte de l'analyse spectrale.

M. Terby a dirigé particulièrement ses travaux vers l'étude des caractères physiques que présente l'aspect des planètes principales. Par ses recherches historiques aussi bien que ses observations personnelles, il s'est fait honorablement connaître dans cette branche de l'astronomie.

M. C. Lagrange a publié un mémoire traitant « de l'influence de la forme des corps sur leur attraction ». Il a fait paraître en outre la première partie d'un second mémoire, qui peut être considéré comme une suite du précédent, et qui traite « de l'origine et de l'établissement des mouvements astronomiques ». Le premier travail de M. C. Lagrange présente une esquisse fort remarquable des lois suivant lesquelles l'attraction, exercée par une masse sur un point matériel extérieur, varie quand on fait varier la forme de la masse attirante. Ce travail a pour point de départ les idées originales et séduisantes du major Brück, esprit très distingué, mais dangereux modéré pour un jeune savant. Par lui-même, le mémoire offre un grand intérêt et révèle chez son auteur des aptitudes mathématiques très remarquables. La théorie développée par le jeune géomètre est d'ailleurs susceptible de recevoir de brillantes applications dans le champ de la mécanique céleste et de la mécanique moléculaire. Ces applications feront l'objet des travaux ultérieurs de M. C. Lagrange. Il en a déjà exposé quelques-unes dans son second mémoire, dont la première partie seulement appartient à la période de concours.

M. Ernest Quetelet a publié, en 1875, un *Mémoire*

sur la température de l'air à Bruxelles. Ce travail présente les tableaux relatifs aux dix années qui composent la période de 1863 à 1872, et il a pour but de faire connaître les principaux changements que les observations de cette période ont apportés aux résultats déduits des trente années précédentes. On doit donc considérer le mémoire de 1875 comme un complément de l'important mémoire publié par le même savant en 1867 « sur la température de l'air à Bruxelles de 1833 à 1862 ». En utilisant ainsi la riche collection de documents fournie par 40 années d'observations régulières et continues, faites à l'Observatoire royal de Bruxelles, M. Ern. Quetelet a apporté une contribution précieuse à l'étude de notre climat. Le mémoire intitulé : « Recherches sur les mouvements de l'aiguille aimantée, à Bruxelles », devait se composer de trois parties. L'auteur en a présenté une analyse, qui se trouve insérée dans le Bulletin de l'Académie. Les deux premières parties seulement ont pu être complètement achevées, et elles ont fait l'objet d'un rapport lu à la classe des sciences, dans la séance du 2 mars. Une mort prématurée a empêché M. Ern. Quetelet de mettre la dernière main à la 3^e partie. Le jury croit faire acte de justice en rappelant le grand travail astronomique, encore inachevé, auquel, suivant l'expression du directeur actuel de notre Observatoire, le nom de M. Ern. Quetelet restera attaché : le catalogue des étoiles à mouvement propre. Pendant vingt ans, cet observateur persévérant et infatigable s'est consacré tout entier à en recueillir les éléments, que l'on trouve consignés dans les *Annales de l'Observatoire*. Quarante à cinquante mille positions méridiennes, toutes comparables entre elles au point de vue des méthodes et des instruments employés, et se rapportant à dix mille étoiles différentes, constituent un des travaux les plus solides et les plus importants qui soient sortis d'un observatoire. Deux ou trois années étaient encore nécessaires à son achèvement; mais l'auteur est mort avec le regret de laisser inachevée cette œuvre importante.

Dans la série des travaux très intéressants que M. Houzeau a publiés pendant la période quinquennale, celui qui se présente le premier par ordre de date est intitulé : « Résumé de quelques observations astronomiques et météorologiques faites dans la zone surtempérée et entre les tropiques ». La partie astronomique de ce mémoire se rapporte presque exclusivement à la lumière zodiacale. Les observations de M. Houzeau, commencées au Texas en 1861, ne forment pourtant une série suivie que de décembre 1868 à juin 1869, alors que l'auteur habitait la Jamaïque. Cette série est la plus suivie et la plus concordante qui ait jamais été faite sur la lumière zodiacale. Les observations de M. Houzeau montrent d'une manière presque indubitable que la lumière zodiacale est constamment située dans l'écliptique même; qu'elle constitue par conséquent un phénomène dépendant de la terre, un appendice de notre globe, qui serait toujours dans la direction du soleil, à peu près comme le sont les queues des comètes. La partie météorologique comprend cinq années d'observations faites à la Jamaïque, trois fois par jour, savoir : à 6 heures du matin, à midi et à 6 heures du soir. Elle fournit, pour cette localité, d'utiles renseignements se rapportant à la température, au degré de sérénité du ciel, aux orages et aux pluies. L'absence complète de grêle, pendant toute cette période de cinq ans, est un fait digne de remarque. L'auteur termine son travail en esquissant à grands traits le climat général du Texas. En 1875 et 1876, M. Houzeau a publié, dans le recueil des Bulletins de l'Académie, une série de quatre notices intitulées : « Fragments sur le calcul numérique ». Ces fragments témoignent d'une grande expérience dans la pratique du calcul numérique et de beaucoup de sagacité dans la discussion des résultats. « L'Etude de la nature, ses charmes et ses dangers » : tel est le titre d'un livre très intéressant, écrit par M. Houzeau pendant son séjour à la Jamaïque, et publié à Bruxelles en 1876. M. Houzeau a publié jusqu'aujourd'hui trois *Annales* de l'Observatoire royal de Bruxelles, ceux de 1877, 78 et 79. Les notices scientifiques qui les accompagnent sont des œuvres de grande érudition. — *Uranométrie générale avec une étude sur la distribution des étoiles visibles à l'œil nu*. — Ce vaste travail comprend, outre une introduction intéressante un catalogue de près de 6,000 étoiles observées à l'œil nu par M. Houzeau sur toute la surface de la sphère céleste. L'auteur y a joint un atlas uranométrique en cinq

feuilles, dans lequel toutes ces étoiles sont rapportées de position et figurées de grandeur. *L'Uranometria nova* d'Argelander, revue d'abord par Heiss et étendue ensuite au ciel austral par Behrman, est la seule œuvre de ce genre que l'on puisse comparer à celle de M. Houzeau; mais cette dernière, outre l'avantage d'être toute récente, offre le précieux privilège d'avoir été produite d'un seul jet par un observateur unique : même zone terrestre et même climat, même ciel et même méthode d'appréciation, telles sont les conditions exceptionnellement favorables qui caractérisent l'ensemble du travail de l'astronome belge. Notre pays peut être fier du grand travail qui vient d'être accompli par un de ses savants les plus laborieux et les plus dévoués. Un inventaire exact, détaillé, actuel, de toutes les richesses du ciel étoilé, dressé en treize mois par un seul homme, est un véritable monument élevé à l'astronomie d'observation; il ne peut manquer d'amener tôt ou tard des résultats féconds. Répertoire de constantes de l'astronomie. — Ce consciencieux recueil est le fruit de nombreuses recherches, guidées par un sage esprit de critique. M. Houzeau a rendu un véritable service à la science en réunissant dans un ensemble méthodique et homogène toutes les données numériques auxquelles l'astronome peut avoir à recourir.

NOTES GÉOGRAPHIQUES.

Une nouvelle expédition envoyée en Afrique par le Comité belge de l'Association internationale, a quitté Bruxelles le 10 décembre pour Zanzibar via Brindisi. Elle est composée de trois Européens, deux Belges et un Anglais. Son chef M. Adolphe Burdo, est Liégeois. Il a déjà visité l'Afrique il y a deux ans et vient de faire paraître à Paris, chez Plon et Cie, la relation de son voyage, intitulée : *Niger et Benue*. M. Roger (du Tournaisis), qui l'accompagne comme second, a séjourné, lui aussi, près d'un an dans la colonie française du Gabon. Enfin le troisième membre de l'expédition est M. Cartheneade, plus spécialement chargé du service des éléphants dans notre future station de Karéma.

Les voyageurs ont pour instructions de gagner au plus tôt, avec une caravane légère, les bords du Tanaanyika où MM. les capitaines Cambier et Popelin attendent leur arrivée pour pousser plus avant leur expédition. Tandis qu'une partie de nos compatriotes se fixera à Karéma, l'autre partie ira probablement fonder une seconde station à Nyangoué, sur le Loualaba.

La nouvelle de la découverte des sources du Niger par deux agents de la maison Verminck, de Sierra Leone, MM. Zweifel et Moustier, est confirmée. Au commencement du mois d'octobre, ils se trouvaient à Koulako, village situé sur les confins du Koranko, du Kissi et du Kano, et près duquel se trouve la source du Dioliba. Cette source forme un cours d'eau appelé le Tombi par les naturels, et, par sa longueur et son volume d'eau, doit être considérée comme la principale, c'est-à-dire comme le vrai Niger. C'est de cet endroit même que les voyageurs ont fait connaître le résultat heureux de leur voyage.

M. G. Rohlfé revient en Europe avec son compagnon, le Dr Stecker. Il a été dépouillé, en traversant l'oasis de Kufara, de son journal, de ses notes et instruments scientifiques et des riches présents que l'empereur d'Allemagne l'avait chargé de porter au sultan de Wadai.

Après deux années de voyage dans l'Afrique austral, MM. Ivens et Capello, les explorateurs portugais, sont revenus à Loanda, exténués par les privations et souffrant de la fièvre. Ils ont exploré le Quango et le Quanza, ainsi que les contrées arrosées par ces deux cours d'eau. La résistance de tribus hostiles les ont empêchés cependant de descendre le Quango jusqu'au Zaïre. Les voyageurs étaient munis d'excellents instruments; ils ont fait de nombreuses observations et recueilli une grande quantité de notes.

M. Soleillet quitte Bordeaux à la fin de ce mois pour le Sénégal. L'explorateur français, avec une mission du gouvernement, va tenter de nouveau le voyage de Timbouctou pour essayer ensuite de gagner l'Algérie.

Une expédition est partie de Bagamoyo pour l'intérieur, conduite par l'abbé Guyon. Elle est envoyée par M. Lavigerie, archevêque d'Alger, et se

compose de 18 Européens, qui vont renforcer les stations de missionnaires à Ujiji et dans la capitale du roi Mtesa.

Le Dr Laws annonce de Livingstonia à la Free Church d'Écosse que les autorités portugaises projettent la construction d'une route de Quélimane au lac Nyassa. M. J. Stewart, de la mission du Nyassa, fait connaître que le développement de l'agriculture a chassé la tsetse de Livingstonia.

L'expédition de la London Missionary Society, partie de Zanzibar pour Ujiji sous la conduite de feu le Dr Mullens, a traversé l'Ugogo par une route inexplorée, et atteint sans difficultés la capitale de Mirambo, dans l'Unyamwezi.

Le comité de l'expédition arctique hollandaise annonce l'intention d'équiper, pour la troisième fois, le schooner *Willem Barents*; il estime que les frais de la nouvelle expédition s'élèveront à 25,000 francs environ.

L'heureux succès de l'expédition du professeur Nordenskiöld permettant d'espérer qu'une route sera bientôt ouverte à la navigation le long des côtes de la Sibirie orientale, on lira avec intérêt la traduction, publiée dans les *Mittheilungen* de Petermann, d'un mémoire du Dr Neumann sur la situation commerciale des districts de Verkhoyansk et Kolymsk. Ces districts possèdent du charbon, du fer, du cuivre, de l'argent, et les pêcheries peuvent y acquérir une grande importance; mais ils n'ont à échanger contre le tabac, les spiritueux, la quincaillerie, le thé, le sucre, etc., que des fourrures, des peaux et des dents de mammouth. Le commerce est exclusivement dans les mains des marchands d'Yakoutsk, dont les caravanes portent chaque année, au commencement d'octobre, après l'arrivée des barques de la Léna supérieure. Ils sont absents pendant neuf mois, et cela au plus fort de l'hiver; mais les profits qu'ils recueillent compensent amplement les fatigues qu'ils endurent. Une livre de tabac, qui coûte à Yakoutsk 1 fr. 25 s'échange contre des fourrures et autres objets qui valent proportionnellement le triple.

LÉTTRES PARISIENNES.

Paris, 9 décembre.

Je devance de vingt-quatre heures l'envoi ordinaire de ma lettre afin d'être sûr qu'elle vous arrive à temps. L'hiver de cette année débute d'une façon terrible. Notre vieux monde, éprouvé par une succession de mauvaises récoltes et par de nombreuses crises industrielles, n'avait vraiment pas besoin de cette épreuve nouvelle. Il y a, depuis bientôt huit jours, quarante centimètres de neige dans nos rues; on n'a pas plus tôt enlevé la neige tombée que la neige tombe de nouveau. Le thermomètre descend en moyenne chaque nuit à quinze degrés au-dessous du zéro. Les trains de chemins de fer arrivent et partent quand ils peuvent. L'approvisionnement de la grande ville, pour la viande et les légumes, arrive à l'inquiéter sérieusement. Je n'ai pas besoin de vous dire que la souffrance est grande parmi les malheureux. Mais, grâce au ciel, la charité est grande aussi. L'administration, les particuliers, chacun s'applique à remédier au mal. Nous ferons face à toutes les calamités de cet hiver, le plus terrible ou tout au moins le plus précoce qu'on ait vu de mémoire d'homme.

La neige exerce son influence sur les théâtres de Paris. Plusieurs ont momentanément fermé leurs portes; d'autres, qui s'obstinent à lutter, ne garnissent à demi leur salle qu'à grand renfort de billets donnés. M. Legouvé, académicien, grâce à la collaboration de Scribe, auteur et conférencier ingénieux, sera libre d'attribuer aux intempéries de la saison le succès plus que relatif d'un petit drame en un acte, intitulé *Anne de Kerviler*, qu'il vient de faire représenter à la Comédie française. A la vérité, il sera seul à croire que la neige est pour quelque chose dans le froid accueil du public. Les efforts de MM. Worms, Fevbre et de M^{lle} Dudley, votre compatriote, n'ont pas réussi à échauffer une action à la fois sombre et extraordinaire. La scène se passe en Vendée en 1793; ils'agit, selon

l'usage, d'un mari, d'une femme et d'un ami du mari devenu plus que l'amant de la femme. Le mari et l'autre sont tous deux condamnés à mort, et par la confession de l'ami, qui ne veut pas mourir sans s'être confessé, fût-ce à un laïque, le mari apprend qu'il a été trahi. La chose est raide, comme dit M. Alexandre Dumas, et le mari, en effet, la trouve raide; d'abord, pourtant, comme il a bon cœur, il finit par pardonner, et en mourant il lègue sa femme à l'ami, qui a pu s'évader. C'est un beau sacrifice chrétien ou M. Legouvé ne s'y connaît pas. Polyxène lui-même n'eût peut-être pas aussi bien fait si Pauline et Sévère eussent eu une confession à lui faire. Le public a trouvé cette pilule un peu forte à avaler: il a trouvé aussi qu'une telle pilule eût eu tout au moins besoin d'être enveloppée de beaux vers, et, malheureusement la pièce de M. Legouvé est écrite en prose, en cette prose soigneusement peignée et totalement dépourvue du souffle qui est l'idéal académique de son auteur.

On a donné aux Variétés un grand vaudeville de M. Hennequin et de M. Albert Millaud. Il s'appelle *la Femme à Papa*. Il a grandement réussi, et cela me dispense de vous en parler, ce dont je serais assez embarrassé. Votre compatriote, M. Hennequin, a combiné tant de jolies intrigues qu'il a cru pouvoir se reposer cette fois, ayant dans son jeu M. Dupuis, — encore un de vos compatriotes, — et la charmante madame Judic. Il s'est borné à donner à ces artistes l'occasion de nous montrer leurs talents, et il s'est trouvé que la chose a suffi. Le public de notre temps est bien accommodant pour les auteurs. Il faut convenir que M^{me} Judic est une bien fine comédienne et qu'elle chante et détaille à ravir, au second acte, une chanson militaire encadrée dans une scène de demi-ivresse. Tout Paris ira entendre cette chanson. M. Dupuis lui donne gentiment la réplique. Il joue dans la pièce un double rôle, celui d'un père quelque peu folâtre pour son âge, et celui d'un fils fort rangé qui donne dans les sciences naturelles. Il est tantôt son père, tantôt son fils, et ne sort par la coulisse de gauche avec ses cheveux noirs et ses lunettes d'or, que pour rentrer aussitôt par la coulisse de droite avec les allures d'un vieillard frétilant. Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est le fils qui épouse enfin, et qu'il déposera ses lunettes d'or et son amour de la conchyliologie sur l'autel de l'Amour.

Pendant que je suis au théâtre, n'oublions pas le début du baryton Maurel dans le *Hamlet* de M. Ambroise Thomas, au grand Opéra. Voici, vraiment, un début qui compte, et qui aidera à relever notre première scène lyrique, un peu trop descendue au rang de l'opéra de Marseille ou de Lyon. M. Maurel, qui a obtenu de grands succès à Londres nous revient dans toute la force et la maturité du talent. Paris l'a adopté dès le premier soir. La voix manque bien un peu de puissance et de volume; mais l'artiste s'en sert avec tant de goût et de sûreté, qu'on oublie bien vite ce que la nature a oublié de lui donner. C'est un merveilleux comédien, plein d'intelligence, d'instinct dramatique: il n'est pas mauvais d'être comédien, même quand on est chanteur. Avec une autre espèce de voix, M. Maurel fait songer à ce que nos pères nous ont raconté de Nourrit. Du premier coup, c'est à M. Faure que l'on a comparé M. Maurel. L'un a plus de sérénité, plus de largeur, plus de voix aussi peut-être; l'autre a plus de passion et de flamme. Voilà un nouveau venu bien désagréable pour M. Lassalle, pour M. Gailhard et pour M. Bouhy.

Je vous parlais dans ma dernière correspondance du révérend Père Didon et de ses conférences sur le divorce à Saint-Philippe-du-Roule. Je vous disais combien la mode s'en était mêlée. Depuis dimanche, elles vont finir, je ne dis pas elles sont terminées. A la fin de sa conférence,

le Père Didon a, en effet, prononcé quelques paroles pour annoncer à ses auditeurs qu'il avait complétrait encore trois sujets, mais que « par suite d'un ordre supérieur devant lequel il s'inclinait religieusement », il était forcé de s'arrêter là. J'ai cité ses propres paroles. Cette suspension, tout le monde le sait, vient d'un ordre de l'archevêché de Paris, qui a exigé la suspension. Ce n'est pas que le Père Didon fût sur la question du divorce qu'il combattait ardemment, d'un autre avis que celui de l'Eglise; ce n'est pas non plus qu'il eût méconnu aucun dogme; je vous ai déjà dit qu'il était un très ferme croyant; mais on a trouvé qu'il faisait à la raison et aux idées libérales une part trop large: peut-être aussi a-t-on trouvé qu'il était trop parlé de lui dans les journaux. Vous savez avec quel soin j'évite ici toutes les controverses ou religieuses ou politiques, et je ne veux point discuter cette suspension. Je ne sais si elle fera très bon effet, même au point de vue catholique: je sais des esprits très religieux qui la regrettent: quant au Père Didon, cette légère couleur de persécution ne fera certainement qu'accroître sa popularité. Si on lui laisse prêcher le Carême prochain à la Trinité, ainsi qu'il a annoncé qu'il devait le faire, elle augmentera certainement le nombre des curieux aux pieds de sa chaire.

On prononce déjà le nom du Père Hyacinthe à propos du Père Didon: c'est aller bien vite en besogne. Tel que je le connais, c'est un libéral qui n'a rien d'un hérésiarque; il souffrira, il protestera, mais il ne se révoltera point. Il se taira et attendra, comme il a déjà su faire il y a une couple d'années. Avouez d'ailleurs que l'exemple du Père Hyacinthe n'est point fait pour engager ceux qui pourraient être tentés de l'imiter.

La librairie Charpentier vient de commencer la publication des œuvres complètes de Lanfrey, l'un de nos plus éminents écrivains, mort à cinquante ans de la phthisie, en 1877. Tout le monde connaît son *histoire de Napoléon I^{er}*, composée pour battre en brèche cette légende napoléonienne que M. Thiers a tant contribué à établir et dont le second Empire nous a guéris. Beaucoup, en outre, ont lu son *histoire de l'Eglise et des Philosophes au XVIII^e siècle*, son *Essai sur la Révolution*, ses *Portraits politiques*, son *Histoire politique des Papes*. C'était une âme violente, tendue, malade; ses jugements, toujours sincères, sont aussi parfois l'une extrême injuste. Il n'eut jamais cette qualité, la première de l'historien, la sérénité. On l'a dit, ses ouvrages ne sont jamais que des plaidoyers ou des réquisitoires, des réquisitoires surtout. Avec tous ses défauts, il a un grand charme: en tous ses livres on sent un homme, et par l'énergie de la conviction, il arrive souvent à celle du style. J'imagine qu'une étude sur Lanfrey tentera quelque jour un des collaborateurs de l'*Athenæum*. Peut-être serait-il bon d'attendre pour l'écrire, la publication qui se prépare des deux volumes de lettres. Alors seulement, on connaîtra bien Lanfrey tout entier. Cette âme violente était en même temps, comme il arrive souvent, une des âmes les plus tendres qui se puissent imaginer. Il ne se donnait pas aisément, mais il se donnait tout entier, et de ceux qui ont su ce qu'il valait, personne n'a appris sa mort avec indifférence et n'en est encore consolé.

CHARLES BIGOT.

CHRONIQUE.

On sait qu'à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'indépendance nationale, l'« Union littéraire » a décidé de provoquer l'institution d'un congrès. Une circulaire, adressée aux cercles littéraires et aux sociétés savantes du pays, fait connaître que ce projet a rencontré la pleine adhésion du gouvernement. M. le ministre de l'intérieur a

accepté la présidence d'honneur du congrès, et la Société ne doute pas que d'autres adhésions précieuses ne lui soient acquises bientôt.

Le congrès sera divisé en trois sections :

La première s'occupera des *droits des écrivains*. (Traductions. Adaptations. Représentations théâtrales. Droits des héritiers. Conventions internationales.)

La seconde section s'occupera du *rôle de la littérature dans l'émancipation intellectuelle*. (Enseignement littéraire. Conférences. Lectures. Bibliothèques populaires. Critique littéraire. Critique d'art et de théâtre.)

Dans la troisième section, on examinera la *condition des écrivains*. (Associations littéraires. Concours. Moyens d'encouragement et de propagation. Caisses de retraite et de prévoyance.)

Les sociétés savantes et tous les cercles littéraires du pays auront des représentants dans le comité provisoire d'organisation lequel sera composé, pour deux tiers, de membres de l'Union littéraire, et pour un tiers de membres de sociétés et de cercles. Déjà le Cercle artistique et littéraire d'Anvers, qui, le premier, a organisé un congrès de ce genre à l'occasion du dernier centenaire de Rubens, a décidé en principe l'octroi d'un subside pour subvenir aux frais de l'œuvre.

Le congrès est essentiellement national. Toutefois des invitations seront adressées aux sommités littéraires de l'étranger.

— La Chambre syndicale provinciale des arts industriels à Gand ouvre une nouvelle série de concours pour 1880. L'Exposition des dessins aura lieu au Palais de l'Université. Les personnes qui se proposent de prendre part au concours, sont priées d'en donner avis, avant le 20 juillet, au secrétaire de la Chambre syndicale, hôtel du gouvernement.

DÉCÈS. — Michel Chevalier, économiste, membre de l'Institut, né à Limoges en 1806, mort le 29 novembre à Paris. — James Clerk Maxwell, physicien, né en 1831. — Allan Broun, astronome, mort à Londres, à l'âge de 63 ans. — Wilhelm-Friedrich Riese, auteur dramatique. Il a écrit, sous le nom de W. Friedrich, les livrets de *Martha* et de *Stradella*, et traduit ou arrangé un grand nombre de comédies et de vaudevilles français. — August Gladsch, mort à Berlin, à l'âge de 75 ans, auteur de nombreux ouvrages relatifs à l'histoire des religions et de la philosophie dans l'antiquité. — Ittenbach, artiste peintre, mort à Dusseldorf le 1^{er} décembre. — Knud Baade, peintre suédois, né en 1808 à Skiof, mort à Munich le 24 novembre. — Fr. A. Schiefner, bibliothécaire de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg, philologue, mort le 16 novembre, à l'âge de 62 ans.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE D'ARCHÉOLOGIE DE BELGIQUE. *Séance du 7 décembre*. — Le secrétaire informe l'assemblée qu'un seul mémoire à la question sur les *Voies romaines* de la Belgique actuelle est parvenu au bureau dans le délai prescrit; il est soumis à l'examen de deux commissaires. La question de concours sur le géographe Ortelius n'ayant rien produit, elle est transformée de la façon suivante: « On demande une étude sur les géographes belges du XVI^e siècle et sur l'influence qu'ils ont exercée sur la géographie et la cartographie. » Les deux autres questions, dont la solution, comme celle de la précédente, doit parvenir au président de l'Académie avant le 1^{er} décembre 1880, sont ainsi conçues: « Faire l'éloge de Nicola Rockox (le jeune), bourgmestre d'Anvers, au VI^e siècle. — Traiter un sujet historique sur la province de Namur. Le sujet est laissé au choix de l'auteur. »

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. *Séance du 29 novembre*. — M. Boëns donne lecture de la seconde partie de son mémoire intitulé: « Plus de vaccin, plus de vaccine, » dont les conclusions sont combattues par plusieurs membres. L'Académie adopte

la proposition de M. Gluge tendant à ce que le gouvernement charge les commissions médicales provinciales de la surveillance des denrées alimentaires et des boissons dans toutes les communes du royaume, et de prendre les mesures nécessaires pour que ces collégés soient mis à même de remplir convenablement leurs nouvelles fonctions. Discussion de la proposition de M. Kuborn relative aux dépôts mortuaires.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. *Séance du 8 novembre*. — Observations de M. Heylaerts relatives à une collection de Psychides et autres lépidoptères voisins que le Musée royal de Belgique lui a communiquée pour l'étude. Notes de M. Capronnier au sujet de l'élevage de l'*Antheraea Yama May*; de M. F. M. Van der Wulp, intitulée: *Rhapiocera picta*, nouvelle espèce de la famille des Stratiomyides. Rapport sur l'excursion mensuelle du 12 octobre.

BIBLIOGRAPHIE.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. Nos 9 et 10. Classe des beaux-arts. Note sur Jean-François Gillot, compositeur de musique religieuse au XVIII^e siècle (Ch. Piot). — Deux virtuoses français à Anvers. Episode des mœurs musicales du XVI^e siècle (L. de Burbure). — Camoëns, cantate couronnée de M. F. van Droogenbroeck, avec traduction par M. J. Guillaume. — Classe des sciences. Note sur des arcs en-ciel surnuméraires (Montigny). — Phénomènes curieux observés à la surface des liquides en mouvement (Van der Mensbrugghe). — Emploi du chlorure de zinc comme réactif de certains alcaloïdes, etc. (Jorissen). — Classe des lettres. Des efforts tentés à la fin du XVII^e siècle pour entraîner la Belgique dans le système prohibitionniste (Alph. Wauters). — Note sur l'ouvrage de M. Vanderkindere intitulé: « Le Siècle des Artevelde » (A. Le Roy).

REVUE GÉNÉRALE. Décembre. Le livre de M. Emile Ollivier sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat (Fahland). — Le colonel Durville (vicomte de Blistain). — Du pouvoir disciplinaire dans les assemblées parlementaires (A. Reynaert). — Le fondateur belge des missions du Missouri central. — Un explorateur dans l'Afrique centrale. — Solution de la question scolaire (Ch. Van Iseghem). — Nouvelles péruviennes de M. R. Palma.

REVUE CATHOLIQUE. Juillet. Les chrétiens d'Orient (T. J. Lamy). — Discussion d'un programme d'enseignement primaire public (H. Bossu). — Trois universités allemandes, suite. — Les écoles normales (C. Pieraerts). — Août. Trois universités allemandes, suite. — Les chrétiens d'Orient, suite. — Les classes agricoles en Allemagne aux XIV^e et XV^e siècles, et les guerres de paysans (V. Brants). — Discussion d'un programme d'enseignement, suite. — Chronique universitaire. Septembre. Les splendeurs de la civilisation brahmanique (C. de Harlez). — La langue d'oïl et le wallon rouchi (Yseux). — Sur l'étude de la langue chinoise (Abbé Wagner). — Octobre. Oxford (C. Pieraerts). — La langue d'oïl, suite. — Des paroisses et du clergé paroissial dans l'ancienne Belgique (P. Claessens). — Sur l'étude de la langue chinoise, suite. — Novembre. Discours prononcé par Mgr Namèche à l'occasion de l'ouverture des cours académiques. — Des paroisses dans l'ancienne Belgique, suite. — L'enseignement des lettres dans les quatre Universités belges. — Chronique religieuse des Etats-Unis.

REVUE DE DROIT INTERNATIONAL. T. XI. N^o 3. La Russie et l'Angleterre dans l'Asie centrale (F. Martens). — Aperçu de diverses législations modernes en matière de délits commis à l'étranger (P. Fiore). — Théorie du droit des prises. II. (A. Bulmerincq). — N^o 4. La liberté de la navigation fluviale (Engelhardt). — La peine de mort en Suisse (A. d'Orelli). — Jurisprudence suisse en matière de droit international public et privé. I. (A. Martin). — La Russie et l'Angleterre dans l'Asie centrale. Réponse à M. Martens (Westlake). — Le Congrès de Berlin et sa portée au point de vue international. II (Bluntschli). — Notices diverses. — Bibliographie.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE D'ANVERS. T. IV. 4^e livr. Compte rendu de la séance du

15 octobre. — La Belgique et le Portugal (P. Génard). — Une colonie néerlandaise. New-York et la Nouvelle-Belgique (Colonel H. Wauwermans). — Le chemin de fer de l'Algérie au Soudan (C^{te} de Marsy). — Congrès international de géographie commerciale. Résolutions et vœux. — Compte rendu de la séance du 12 novembre. — Constructions projetées de ports de mer en Belgique et nouvelle exploitation des voies navigables (J. Bernard).

JOURNAL DES BEAUX-ARTS. 30 nov. Emile Tasset. — L'église du Béguinage à Tirlemont. — Du génie de l'art plastique. — L'éloge de Duc à l'Académie. — Les statues de la Vierge par Bonaissieux. — Le costume au moyen âge d'après les sceaux.

L'ABEILLE. Décembre. Inauguration des écoles normales de Verviers et de Namur. — « Un maître de calcul » — De l'intuition (Gilmet). — Boileau-Despreaux et son art poétique, suite (Chot).

REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE. 29 nov. Recueil des inscriptions de l'Inde, publié par Cunningham. — Welzhofer, Thucydide et son œuvre historique. — D'Elissaldo Castremont, Histoire de l'introduction du christianisme sur le continent russe et vie de sainte Olga. — Académie des inscriptions. — 6 déc. De Saussure, Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes. — Un papyrus inédit de la bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot, nouveau fragment d'Euripide et d'autres poètes grecs, p. p. Weil; Fragments inédits de poètes grecs, p. p. Cobet. — Apologie pour Hérodote, par H. Estienne, p. p. Ristelhuber. — Viehoff, Vie de Goethe, Poésies de Schiller. — Clermont-Ganneau, Note sur les stèles de Marseille et sur l'origine du nom de Monaco. — La famille d'Estrades. — Chronique (France, Allemagne, Belgique, Bohême, Hollande, Pologne, Russie). — Académie des inscriptions.

REVUE DES DEUX MONDES. 1^{er} déc. La Coalition européenne en 1813 et 1814. Fragment tiré des Mémoires inédits du prince de Metternich. — Le mariage d'Odette (A. Delpit). — Diderot inédit. III. (E. Caro). — Les derniers beaux jours de l'alliance anglo-française sous le second Empire (Ed. Hervé). — Contes populaires de l'Italie. Contes de Toscane et de Lombardie (Marc Monnier). — Les guerres de religion au xv^e siècle (A. Laugel). — Une grande question dans un petit pays (G. Valbert).

LE CORRESPONDANT. 25 nov. De l'unité nationale (C^{te} de Falloux). — Le comte de Serre. XIII. (Ch. de Lacombe). — La dernière année de Marie Antoinette. La conciergerie. IV. (Imbert de Saint-Amand). — Une île déserte aux Champs-Élysées. I. (A. de Courcy). — Etudes et portraits historiques et littéraires. La vie et la mort de Chamfort. Fin. (De Lescure). — La Hongrie inconnue. V (V. Tissot). — Poésies (V. de Laprade). — Mélanges. — Revue critique.

LA NOUVELLE REVUE. 1^{er} déc. Episodes de la bourgeoisie (Em. Deschanel). — La conspiration du 12 mars 1814 II. (G.-A. Thierry). — Les chemins de fer devant le Parlement (Em. Level). — L'Illau. II. (Sacher-Masoch). — La vérité sur une famille tragique (E. Gebhardt). — Les étoiles doubles et les mondes lointains (C. Flammarion). — Le colonel Von Bultz (L. Biart). — La chambre abandonnée. Le raisin (poésies) (Fr. Coppée). — L'art au Conseil municipal (M. Vachon). — Revue du Théâtre (G. Duplessis). — Les simulacres de combat dans la marine (P. Marchand).

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 29 nov. Les contradictions pontificales (J. Vilbort). — Vie et travaux de Joseph Naudet (H. Wallon). — Etudes nouvelles sur Henri IV (G. de Nouvion). — Une école de paysans dans les environs de Florence (M^{re} C. Coignet). — 6 déc. La comédie chez les jésuites (F. Hémon). — Questions relatives aux nouvelles fouilles à faire en Egypte (Marianne) Poètes autrichiens contemporains, Karl Bock (A. Dietrich). — Mœurs et coutumes des peuplades africaines (R. Hartmann). — Causerie littéraire.

REVUE SCIENTIFIQUE. 29 nov. Le centenaire d'Oken (A. Ecker). — Le vinage et la puissance toxique des divers alcools (Dujardin-Beaumetz et Audigé). — Un sociologue anglais (J.-A. Farrer). — 6 déc. Les Sociétés communistes aux Etats-Unis, d'après M. Charles Nordhoff. — L'aquiculture (Bouchon-Brandely). — Les sources du Niger. — Les salaires dans les industries textiles en Alsace. — Michel Chevalier.

REVUE PHILOSOPHIQUE. Décembre. De l'origine des religions (Guyau). — L'éducation du sens esthétique chez les petits enfants (B. Pérez). — De l'influence du mouvement sur les idées (Ch. Richet). — Sur le dédoublement du moi dans les rêves (J. Delboeuf). — Les manuscrits de Sophie Germain (Ch. Henry). — L'influence de l'idée de liberté sur le déterminisme de nos actions (A. Pouillé). — Revue des périodiques étrangers.

JOURNAL DES ECONOMISTES. Novembre. La religion dans l'économie sociale à propos des écrits posthumes de J. Stuart Mill (A. Clément). — Les derniers serfs de France. I. La campagne de Voltaire et de Christin (Ch. L. Chassin). — De la mesure de l'utilité des chemins de fer. — Les discussions du 23^e Congrès de l'Association britannique pour le progrès des sciences sociales (H. Taché). — Le phylloxéra et la potasse (Nottelle).

LA NATURE. 29 nov. L'ethnographie de Java (E. T. Hamy). — Indicateur de pression de M. M. Deprez. — Travail maximum disponible dans les piles (E. Hospitalier). — Essai de mécanique chimique fondée sur la thermo-chimie, par M. Berthelot. — Nouveau densimètre (V. Machado). — Le mois météorologique aux Etats-Unis (Th. Moureaux).

L'EXPLORATION. 30 nov. Notes et souvenirs de voyage dans l'Etat de Jersey, suite. (Ch. Normand). — Voyage au Japon de M. le Dr Voieikof (L. Botkine). — Sociétés savantes. — Bibliographie. — Nouvelles.

DE GIDS. December. Uit het Belvédère van Weenen (H.-P.-G. Quack). — De Postpaarbank (J.-H. Beucker Andreea). — Iets nieuws (Ch. Boissevain). — De pruisische spoorwegpolitiek (J.-C.-M. van Riemsdijk). — Iets over Shakespeare's Romeo en Julia (A.-C. Loffelt). — Korte mededeelingen omtrent nieuwe boeken over kunstgeschiedenis (A. Pierson). — Bibliographisch Album.

DE TIJDSPIEGEL. December. Sociale studiën. III. (A.-J. Domela Nieuwenhuis). — De gevolgen van den vrede van Berlijn (Noorman). — Letterkunde — Mengelwerk.

DEUTSCHE RUNDSCHAU. Décembre. Der Heilige. Novelle. VI IX. (C.-F. Meyer). — England in achtzehnten Jahrhundert (K. Hillebrand). — Die Afrikaforschung und Henry M. Stanley's Zug durch den schwarzen Continent. II. Zur Geschichte des Orientalischen Krieges 1853-1856. III-IV — Kleine Erinnerungen an grosse Menschen (M. M. von Weber). — Ueber das Herz (Fr. Goltz). — Autobiographische Blätter aus dem Leben eines preussischen Generals. — Berliner Chronik: Die Theater (K. Frenzel). — Literarische Rundschau: Weihnachtliche Rundschau (O. von Leixner). Die Samoa-Inseln. Literarische Notizen. Literarische Neuigkeiten.

UNSERE ZEIT. 1^{er} déc. Die atomistische Theorie in ihrer Entwicklung — Geistiges Leben und neue Literatur der Spanier. IV. (G. Diercks). — Der Orientalische Krieg in den Jahren 1876 bis 1878. Vierte Abtheilung. VI — Das pariser Theaterjahr 1877-78 (Fr. H. Peterssen). III — Todtenschau.

MAGAZIN FÜR DIE LITERATUR DES AUSLANDES. 29 nov. Die goldene Legende von Longfellow (R. Doehn). — Zur englischen Novellistik (O. Heller). — Die französischen Colonien, von P. Gaffarel (A. Seubert). — König Fjalar. I. — Ein Postscriptum zum Kraszewski-Jubiläum. — Klassisches Alterthum: Neue Übersetzungen. — Das moderne ungarische Volksdrama (J. Weisz). — Das Lokaniti in englischer Übersetzung (R. Springer). — Kleine Rundschau. — Gdéc. Ein französischer Faust (L. Hamburger). — Der Prince-Consort Albert (Helen Zimmer). — « Francisque », eine zeitgenössische Klostergeschichte (T. v. Belle). — König Fjalar. II. (A. Häckermann). — Studien zur neuesten spanischen Literatur. I. Spanische Versuche von Juan Valera (E. Engel). — 13 déc. Zwei Sonette, frei nach Lope de Vega (E. Geibel). — Ollier's Geschichte des Krieges zwischen Russland und der Türkei (E. Oswald). — Emile Zola und die naturalistische Schule (O. Heller). — Studien zur neuesten spanischen Literatur. II. Der roman *Gloria* von B. P. Galdos. — Sophokles Studien. Antigone. I. (H. Schütz). — Kleine Rundschau.

NORD UND SÜD. December. Tod und Trost (Ad. Wilbrandt). — Andrei Florea, der Curcan (N. Gane). — Das Menschengeschlecht (Fr.-W. Theile). — Prinz Heinrich von Preussen und seine Stellung zur

Tradition und Geschichte (K. Koberstein). — Nur ein Schneider. XII-XV. (K. Braun-Wiesbaden). — Die Trinkkrankheit in England (L. Freiherr von Ompteda). — A. Menzel (L. Pietsch). — Bibliographie.

IM NEUES REICH. No 47. Aus der Wertherzeit (E. Schmidt). Die Kaisermanöver. Das schweizerische Budget. — Die Beziehungen zu Russland. — Die Eisenbahndebatte im preussischen Abgeordnetenhaus. Die Judenantipathie. — 48 Es gibt Richter in Berlin (H. Dove). — Ein mittelalterliches Sittenbild. — Zur Literatur über die Chronik des Dino Compagni. Bilder aus Dänemark. — Vom preussischen Landtag.

DIE NATUR. 4 déc. Die « Vega » im Eise (E. Jung). — Die Entdeckung der Seele von Professor Jäger. II. (K. Ströse). — Eine Beobachtung der Gletscherwirkung (G. Münch). — Neues im Gebiete der Induktionselektrizität. II. (S. Kalischer). — Der Gips und seine Bedeutung in der Landwirtschaft (H. Kräzer). — 10 déc. Das menschliche Haar (J. Erdmann). — Fortschreitende Entwicklung der Volkszahlen III. (A. Berghaus). — Australisches Thierleben von einem Buschmann. II. (Em. Jung).

PETERMANN'S MITTHEILUNGEN. No 11. Geologische Uebersichtskarte von Indien. — Reisen in Central-Asien, 1876-79. Schluss (A. Regel). — Ueber den Handel und die Industrie der Kreise Werchojansk und Kolymsk im nordöstlichen Sibirien. — Die Europäer im Sudan und die Slavereifrage (M. Camperio). — Das Quell-Gebiet des Rio Santa Cruz in Patagonien.

DAS AUSLAND. 17 nov. Aus Westafrika. I. — Der Besen im deutschen Volksglauben. Schluss. — Aus den Karpathen. — Reisebrief von den Inseln Teneriffa und Palma (G. Pauli). — Ueber die Entstehung des Adamello-Stockes (Lepsius). — 24 nov. Das Scheitern der Rohlf'schen Expedition. — Die moderne Naturphilosophie und ihre Richtungen. III. (O. Caspari). — Der Levantehandel im Mittelalter. V. — Aus Westafrika. II. — Der prähistorische Osten. — Nahrungsverhältnisse in China.

DEUTSCHE ZEIT- UND STREIT-FRAGEN. 121-125. Darwinismus und Sittlichkeit (G. Graue).

NEUER ANZEIGER FÜR BIBLIOGRAPHIE. Nov. Zur Literatur der deutschen Straf- und Justizgesetzgebung.

CONTEMPORARY REVIEW. Déc. The Lord's prayer and the Church: Letters addressed to the Clergy (J. Ruskin). — India under Lord Lytton (Lieut. Colonel R. D. Osborn). — On the utility to flowers of their beauty (Hon. Justice Fry). — Where are we in art? (Lady Verney). — Life in Constantinople fifty years ago (An eastern Statesman). — Miracles, prayer and law (J.-B. Kinneary). — What is rent? (Bonamy Price). — Buddhism and Jainism (Monier Williams). — Lord Beaconsfield. I. Why we follow him (A. Tory). II. Why we disbelieve in him (A. Whig). — Contemporary life and thought in France (G. Monod).

FORTNIGHTLY REVIEW. Nov. A german view of the british army. — Winter Quarters (Dr Burney Yeo). — The Austrians in Bosnia (R. H. Lang). — Men and women (Mrs. W. Grey). — Arnold's Wordsworth (J.-A. Symonds). — An Indo-Mediterranean railway: Fiction and fact (W. S. Blunt). — The conflict of laws. II (Fr. Harrison). — Assurance investments (A. Page). — Home and foreign affairs. — Déc. Martial law in Cabul (Fr. Harrison). — The austro-german alliance (Em. de Laveleye). — Land-law reform (G. Osborne Morgan). — Mr Carlyle's political doctrines (W.-L. Courtney). — Italy (W.-J. Stillman). — The letters of Ch. Dickens (W. Minto). — Loyalty (E. A. Freeman). — From Belgrade to Samkov (H. Sandwith). — Buddha's first sermon (T.-W. Rhys David). — Home and foreign affairs.

NINETEENTH CENTURY. Déc. The irish land agitation (J. O'Connor Power). — Government and the artists (I. Sir F. Leighton. 2. H. T. Wells). — The literary calling and its future (J. Payu). — Modern atheism and Mr Mallock. Concluded (Miss L.-S. Bevington). — The functions of the brain (J. Althaus). — The Domesday Book of Bengal (Fr.-W. Rowse). — Mistress and servants (Miss Car. E. Stephen). — Reasons for doubt in the Church of Rome (Right hon. Earl of Redesdale). — Irish politics and english parties (E. D.-J. Wilson). — A plea for the eighteenth century (W. Stebbing). — On the present state of the french Church (Abbé Martin). —

Escape from pain : the history of a discovery (Sir J. Paget).

MACMILLAN'S MAGAZINE. Déc. The Russian gipsies (Ch.-G. Leland). - The development of the colour-sense (H.-T. Finck). - Election expenses (Hon F.-A.-R. Russell). - A Conservatoire of music for England (Ch. Sumner Maine). - The water supply of London (W. M. Cullagh Torrens). - Note on the American Church (Dean of Westminster).

THE ACADEMY. 29 nov. St John's Life of Sir James Brooke. - Lichtenberger's Encyclopædia of the religious sciences - Baring-Gould's Germany present and past. - Streatfield's Kafirland. Oxford letter. - Recent works on Hebrew literature. - Prof. Bugge on the origin of Norse mythology. - Notes on the Meryon Exhibition at the Burlington Club. - Nürnberg in the hands of the restorer - The architect of the Sistine Chapel - Lucas Cranach. - 6 déc. Mark Pattison's Milton. - Daudet's Les Rois en exil. - Sir S. Baker's Cyprus and Mrs. Scott-Stevenson's Our home in Cyprus. - Stedman's Lyrics and idylls. - Recent economic literature. - Archaeological notes from Italy. - Krause's Biography of Erasmus Darwin. - Van Eys's Comparative grammar of the Basque dialects. - Obituary : J.-A. Broun; Lady Sabine. - Wedmore's Masters of genre painting. - Ghirlandajo's Adoration of the Magi.

THE ATHENÆUM. 29 nov. Dickens's Letters - Translations from Italian poets - The members of the House of Commons. - Books of travel. - Mrs. Charles Dickens. - Open-air courts. - Mr. Mark Napier. - The name of Car-lemish - Serjeant Cox. - Mr. Delane. - Astronomical notes. - 6 déc. Pattison's Monograph of Milton. - A new Latin dictionary. - Simpson's History of Adel. - The life of Erasmus Darwin. - The Conference of Head Masters - Indian Mother-worship. - Dr Laing's library. - The anniversary of the Royal Society. - Mr. J. Allan Broun.

NATURE. 27 nov. The sacred books of the East (A.-H. Sayce). - Modern chromatrics (S.-P. Thompson). - On the solubility of solids in gases (J.-B. Hannay and J. Hogarth). - On photographing the spectra of the stars and planets (H. Draper). - The function of chlorophyll (S.-H. Vines). - The Cambridge natural science tripos (G.-T. Bettany). - The planets of the season (T. W. Webb). - Experimental determination of the velocity of light (A.-A. Michelson). - On the mountains of the northern and western frontier of India (T.-W. Saunders). - 4 déc. Yale College and American palaeontology. - Chronological history of plants (A. H. Sayce). - Exploration of Timor (A.-B. Meyer). - Land shields of the Austral islands. - Distinguishing lights for lighthouses. - The Turkomans (A.-H. Keane). - Discovery of a gaseous nebula (T. W. Webb). - A new planetarium. - John Allan Broun (B. Stewart). - Experimental determination of the velocity of light. II.

JOURNAL OF THE ROYAL GEOGRAPHICAL SOCIETY. Vol. 48. A visit to the valley of the Yenisei (H. Seeböhm). - The geographical and economic features of the Transvaal (F.-B. Finney). - Third and fourth journeys in Gaza, or southern Mozambique, 1873-1874, and 1874-1875 (St. V. Erskine). - Travels in western China and on the eastern borders of Tibet (W. J. Gill). - On the geographical results of the Mission to Kashgar, 1873-1874 (H. Trotter). - Haiti, or Hispaniola (R. Stuart). - A (visit to the gold fields of Wassaw, West Africa (J.-A. Skerutchy). - Gold region in the Transvaal to Delagoa bay (C. Warren). - General features of the interior of South Africa, between Barkly and Gubuluwayo (A.-C. Baillie). - Voyages of the steamer "Egeron" in the Indian Archipelago. - The old channels of the lower Axus (E. D. Morgan).

PROCEEDINGS OF THE ROYAL GEOGRAPHICAL SOCIETY. Décembre. Address on the opening of the 49th. session of the Society (R. Hon the Earl of Northbrook). - The Dutch Expedition to central Sumatra (P.-J. Veth). - Notes on the Cocos or Keeling Islands (H.-O. Forbes). - Boundary line of Chili and Bolivia. - Professor Nordenskiöld on the Vega in her winter quarters.

THE NATION (New York) 13 nov. The week. - National significance of the New-York election. - The Pacific railroads and the government. - The theatres. - Southern regeneration and English land question. - South-german village life. - Corres-

pondence - Notes. - Reviews. - 20 nov. The real obstacles to free-trade. - Disappearance of the reform administration - Publishers and international copyright. - The Memoirs of M^{me} de Rémusat - The situation in Afghanistan. - 27 nov. The duty of republican orators to the South. - The anti-rent agitation in Ireland. Memoirs of M^{me} de Rémusat. - Matter for art museums.

APPLETON'S JOURNAL. Décembre. Memoirs of M^{me} de Rémusat - Some aspects of Robert Burns. - Parliamentary government in America (H. White) - Charles James Mathews. - Domestic art (E. Balfour).

POPULAR SCIENCE MONTHLY. Décembre. Recent anthropology (E.-B. Tylor). - On radiant matter (W. Crookes). - The genesis of sex (J. Le Conte). - Ocean meteorology. II. (T.-A. Lyons) - First-hand and second-hand knowledge (W.-B. Dalby). - Education of brain cells (J. Mortimer Granville). - Early methods in arithmetic (E.-O. Vaile). - Spencer's Data of ethics (A. Bain). - History and methods of palaeontological discovery I. (O.-C. Marsh). - The beginnings of geographical science (G. A. Jackson). - Expected meteoric display (R.-A. Proctor). - Many toed horses. - Sketch of H.-W. Dove (Fr. Hoffmann).

RIVISTA EUROPEA 1^{er} déc. Cecco d'Ascoli e l'Acerba (F. Bariola). - Fra Paolo Sarpi e l'interdetto di Venezia (G. Capasso). - La pittura tedesca odierna (A. Rondani). - Pagine di storia degli studi intorno alla fisiologia e alla espressione dell'attenzione nell'uomo (P. Riccardi). - Fra Dolcino (G.-S. Ferrari). - Le nozze nel Montenegro. - L'Oceano artico ed i commerci della Siberia (F. de Roberto). - Lettere e poesie inedite di Gabriele Rossetti (V. Baffi). - Rassegna letteraria e bibliografica : Scandinavia. Inghilterra. Germania. Italia. - Cronaca geografica. - Rassegna politica. - Bullettino bibliografico.

RASSEGNA SETTIMANALE. 30 nov. Il conflitto tra lo Stato e la Chiesa nel Belgio. - I poveri in Inghilterra. - Ferrovie ordinarie e ferrovie a sezione ridotta. - Corrispondenza da Berlino. - La Settimana. - Gino Capponi (E. Masi). - Corrispondenza letteraria da Londra. Burke. - La vita privata di un letterato in Firenze nel secolo XV (A. Neri). - James Clerk Maxwell. - Un errore geografico. - Bibliografia - 7 déc. La ritenuta sulle cedole del debito pubblico. - Le crisi ministeriali e gli impiegati. - L'indipendenza della Santa Sede secondo l'on. Jacini. - La riforma elettorale proposta dalla commissione della Camera. - Corrispondenza da Parigi. - La Settimana. - Salvatore Cirino, marinaio (Jack la Bolina). - Di una nuova interpretazione dei Promessi Sposi (A. D'Ancona). - L'Italia e il territorio d'Assab - Bibliografia. - Notizie. - Riviste.

Caveau verviétois, Société littéraire. Annuaire. 1^{re} année, 1878-79. Verviers, Nautet-Hans.

Du Fief, J. Congrès international de géographie commerciale. Deuxième session. Rapport présenté à la Société belge de géographie. Bruxelles, secrétariat de la Société belge de géographie.

Finet, Théophile. De l'exploitation des canaux et voies navigables. 2^e édit. Bruxelles, Decq.

Hippert, T. et J. Linnig. Le peintre graveur hollandais et belge du XIX^e siècle, 3^e et 4^e parties. Bruxelles, Ollivier. 20 fr. L'ouvr. complet, 40 fr.

Lancaster, Albert. Discussion des observations d'orages faites en Belgique pendant l'année 1878, suivie de notes pour servir à l'étude générale des orages. Bruxelles, Hayez, in-8^o.

Barth, A. Les religions de l'Inde. Paris, Fischbacher. 5 fr.

Brugsch-Bey, H. Dictionnaire géographique de l'ancienne Egypte. Livr. 14-17 (fin). Leipzig, Hinrichs. 112 M.

Bunbury, E. H. A history of ancient geography among the Greeks and Romans. London, Murray. 42 s.

Burn, R. Old Rome. London, Bell. 10 s. 6 d.

Delpech, Henri. Mémoire sur des substructions antiques découvertes dans les environs de Bouvines. Lille, Danel.

Droysen, Joh. Gust. Geschichte Alexanders des

Grossen. Dritte Auflage. Mit 5 Karten von Rich. Kiepert. Gotha, F. A. Perthes. 1880. 4 M.

Flammarion, C. Astronomie populaire. Paris, Marpon. 10 fr.

Haeckel, Ern. Essais de psychologie cellulaire. (Bibl. de philos. contemp.). Paris, Germer Baillièrre. 2 fr. 50

Hansen, J. Les coulisses de la diplomatie. Paris, Baudry. 6 fr.

Huxley, Th. Hume. (Bibl. de philos. contemp.). Paris, Germer Baillièrre. 5 fr.

Kett, C. W. Rubens. London, Sampson Low. 3 s. 6 d.

Meyer, Moritz. Die neuere Nationalökonomie in ihren Hauptrichtungen auf historischer Grundlage und kritisch dargestellt. Berlin, Stuhr.

Revue bordelaise scientifique et littéraire. Nos 28-29.

Schauss, E. v. Historischer und beschreibender Katalog der k. bayerischen Schatzkammer zu München. München, Huttler.

Schützenberger, P. Traité de chimie générale. T. I. Paris, Hachette. 14 fr.

Valette, A. Mélanges de droit. T. I. Paris, Marescq. L'ouvr. complet, 2 vol. 20 fr.

L'ATHENÆUM BELGE est en vente :

A Bruxelles, au bureau du journal, 26, rue de la Madeleine; à l'Office de Publicité, 46, même rue; chez M. G. Mayolez, rue de l'Impératrice, 13.

A Paris, chez M. Ernest Leroux, libraire-éditeur, 26, rue Bonaparte.

OFFICE DE PUBLICITÉ

46, RUE DE LA MADELEINE, 46.

Histoire populaire de la Belgique

PAR

LOUIS HYMANS

18^{me} ÉDITION.

1 vol. in-8^o. 4 francs.

LIBRAIRIE ANCIENNE DE

FR. J. OLIVIER,

41, rue des Papeis, Bruxelles.

HISTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇAIS

EN BELGIQUE

depuis son origine jusqu'à nos jours

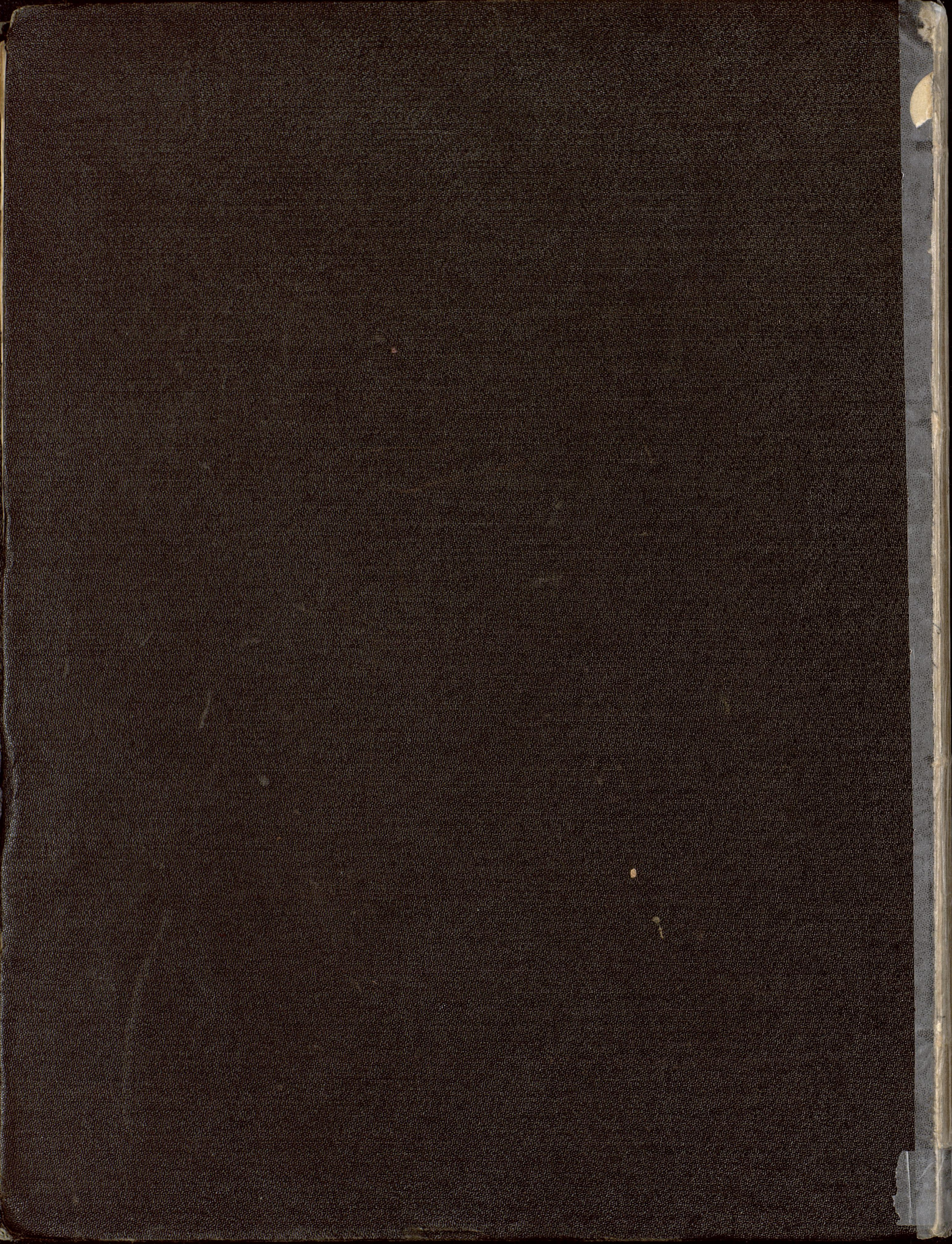
par

M. FRÉDÉRIC FABER

TOMES I ET II

Grand in-8^o. Le vol. fr. 7 50
Quelques exemplaires seulement; sur beau
et fort papier vélin 15 "

Brux.-Imp. de l'Economie Financière, r. de la Madeleine, 26



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.